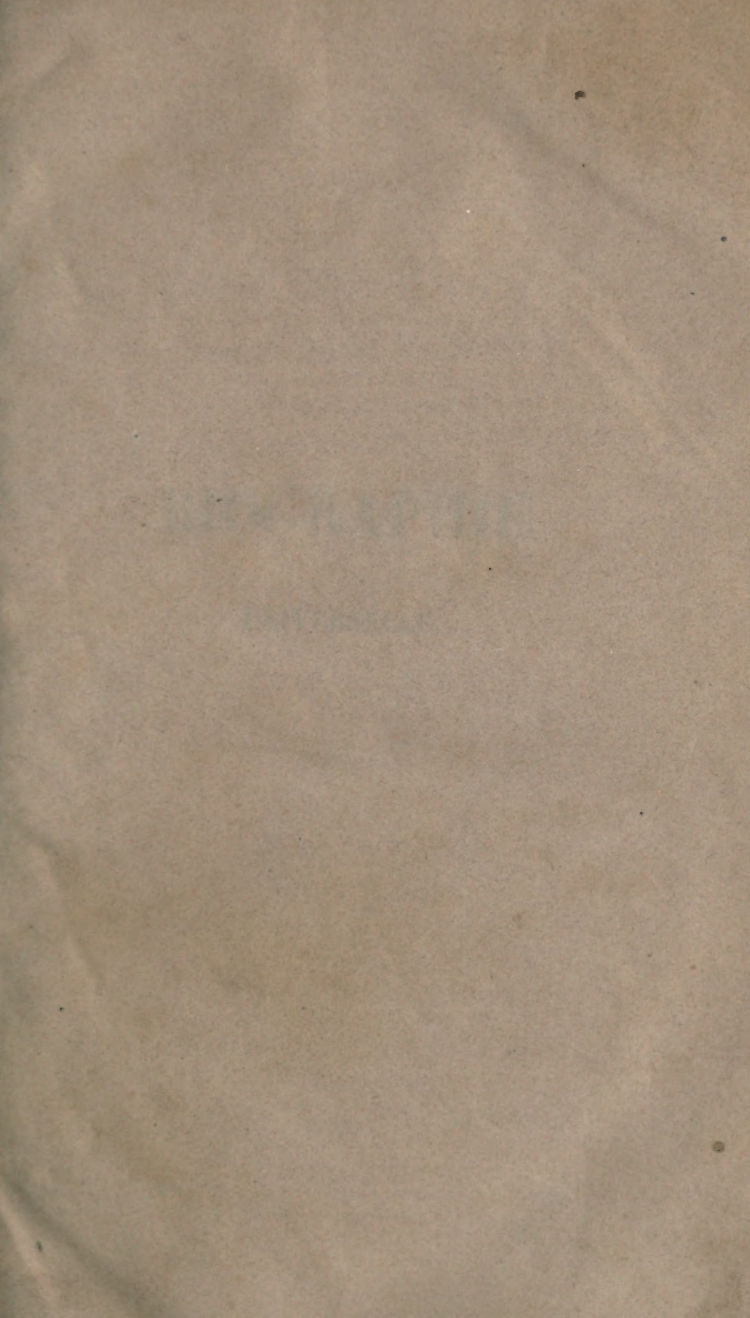


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01459328 9



BIOGRAPHE

UNIVERSITÉ

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

PAR F.-X. DE FELLER.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 3000 ARTICLES, RÉDIGÉS

PAR M. PÉRENNÈS,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ACADÉMIE DE BESANÇON.

TOME PREMIER.

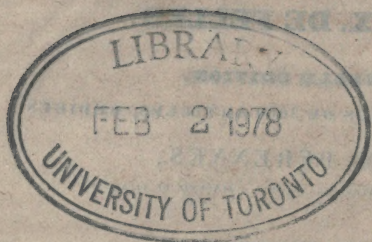


BESANÇON. — OUTH. CHALANDRE FILS.

PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
rue des Grands-Augustins, 9. | rue Cassette, 4.

M DCCC XLVIII.



CT
143
F45
1848
T. 1

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LES écrivains qui nous ont transmis les souvenirs des temps passés, ont envisagé l'humanité sous deux points de vue bien différens : les uns nous ont peint les hommes dans leur vie publique et dans leurs rapports avec les événemens célèbres ; les autres nous les ont montrés dans leur vie individuelle et dans l'accomplissement de leurs propres destinées. Sans doute, les vastes scènes que l'histoire générale déroule sous nos yeux, offrent un intérêt et une utilité incontestables. Ces drames immenses dont le théâtre est une partie considérable du monde, et où figurent ces hommes privilégiés qui semblent décider du sort des nations et entraîner à leur suite l'humanité entière, ont le pouvoir de nous plaire et de nous attacher. Mais quelque jouissance qu'il y ait pour notre orgueil à voir l'homme ainsi ennobli par le rôle magnifique qu'il est appelé à jouer ici-bas, nous sentons qu'il y a dans cette pompe dont l'histoire

l'environne, quelque chose de factice et de théâtral. Souvent la grandeur apparente du héros tient au piédestal sur lequel il est placé, et sa puissance à des combinaisons d'événemens, à d'heureux hasards, à des ressorts cachés, ménagés par l'invisible ordonnateur des choses humaines. Nous voudrions que l'écrivain nous montrât le héros descendu de la scène et dégagé du prestige des événemens; qu'il nous fût permis de le voir de près, de surprendre ses pensées intimes, ses habitudes familières, et de constater enfin qu'il participe par quelque côté aux faiblesses de notre nature. Voilà le charme et l'intérêt particulier des biographies. — Les anciens, tout en peignant le tableau général des événemens, ne négligeaient aucun des traits qui pouvaient faire connaître sous ses aspects les plus familiers, le héros dont ils racontaient les grandes actions; et c'est là une des principales causes de cet intérêt puissant qu'ils ont su répandre sur l'histoire : ils ont composé d'ailleurs plusieurs écrits spécialement consacrés à raconter dans ses détails la vie des hommes célèbres. Tel est l'ouvrage de Plutarque, un des meilleurs livres, sans contredit, que l'antiquité nous ait laissés.

Les historiens modernes se sont attachés davantage à peindre l'esprit et les mœurs des nations et des siècles divers, la marche des événemens, et leur enchaînement dans l'ordre général du monde; et dans l'immensité de ce point de vue tout philosophique, les individus disparaissent pour ne laisser voir que le développement progressif des sociétés, et les lois invariables qui y président. Cette lacune de notre histoire a fait sentir le besoin d'ouvrages spéciaux où l'on pût trouver sur les hommes célèbres ces détails personnels que réclame le curieux intérêt qu'excite leur renommée. Depuis la renaissance des lettres, plusieurs livres de ce genre ont été composés par des écrivains distingués : mais, pour satisfaire complètement le goût public, il fallait une biographie générale qui fût en quelque sorte la contrepartie de l'histoire universelle, et qui nous fît connaître les hommes avec leurs qualités bonnes ou mauvaises, leur esprit, leurs actions et leurs ouvrages, comme celle-ci nous fait connaître les peuples, avec leurs lois et leurs mœurs, leurs prospérités et leurs revers, leurs progrès et leur décadence. C'est là ce que, après des essais plus ou moins heureux, tentés par d'autres écrivains, l'auteur de ce *Dictionnaire historique* a exécuté avec un succès suffisamment attesté par le grand nombre d'éditions qui ont été faites de son ouvrage. Celle que nous publions aujourd'hui est un nouvel hommage rendu à sa mémoire. Nous nous sommes fait une loi de con-

server religieusement le texte primitif, tout en nous réservant de rectifier dans des notes placées au bas des pages, les inexactitudes qui auraient pu s'y glisser. En profitant des supplémens déjà publiés, nous les avons soumis à une révision sévère, tant sous le rapport des faits que sous celui de la rédaction; et nous les avons modifiés toutes les fois que nous avons cru y reconnaître quelque erreur ou quelque inconvenance. Dans les additions que le temps a rendues nécessaires, nous nous sommes efforcés de rester fidèles à cet esprit de piété et d'impartialité qui animait L'ABBÉ DE FELLER. Tous les articles relatifs au clergé ont passé sous les yeux de deux ecclésiastiques aussi distingués par leurs lumières que par leur piété. Les nombreuses et importantes additions faites à ce premier volume, peuvent faire juger des soins qui présideront à notre travail dans toute la suite de cet ouvrage. La dernière livraison sera suivie de la publication d'un tableau général, contenant par ordre de siècles, les noms de tous les hommes célèbres avec l'indication de leur profession, et la date de leur mort. Ce tableau qui se vendra séparément sera, pour ainsi dire, un résumé du *Dictionnaire*, et offrira l'avantage de présenter rapprochées dans un même cadre toutes les illustrations, qui, dans des genres divers, ont brillé à une même époque. Nous venons de rappeler en peu de mots les principales améliorations que nous apportions au DICTIONNAIRE DE FELLER, et les garanties que nous offrons au public. Puisse-t-il y voir un titre à ses suffrages!

NOTICE

SUR L'ABBÉ DE FELLER.

FRANÇOIS DE FELLER naquit à Bruxelles , le 18 août 1735. Son père, Dominique de Feller, secrétaire des lettres du gouvernement des Pays-Bas, fut anobli pour ses services par l'impératrice Marie-Thérèse ; il devint ensuite haut officier de la ville et prévôté d'Arlon, dans la partie autrichienne du duché de Luxembourg, et mourut dans son château d'Autel, village à peu de distance d'Arlon, où il faisait ordinairement sa résidence. Dominique de Feller avait épousé Marie-Catherine Gerber, dont le père fut conseiller aulique sous l'empereur Charles VI, et intendant des biens domaniaux de la maison d'Autriche à Luxembourg. C'est dans cette ville et chez son aïeul maternel, que le jeune de Feller passa ses premières années ; et les jésuites qui dirigeaient le collège de Luxembourg furent ses instituteurs. La surveillance sévère de son aïeul, et les soins de ses maîtres, lui firent employer fructueusement des années précieuses trop souvent perdues dans la dissipation et les plaisirs. Feller, dans un âge plus avancé, reconnaissait qu'il ne devait qu'à ces circonstances heureuses l'habitude du travail qu'il avait contractée de bonne heure. Son application eut les plus heureux résultats : il devint un des meilleurs écoliers du collège de Luxembourg : et dans toutes ses classes des succès brillans couronnèrent ses efforts et lui valurent les distinctions les plus flatteuses. Son aïeul mourut en 1751. Feller qui était alors dans sa dix-septième année, fut sensible à cette perte, et jamais il n'oublia ce bon parent dont les soins avaient présidé à sa première éducation. Envoyé au pensionnat des jésuites, à Reims, il y fit avec distinction son cours de philosophie, et y soutint des thèses où il fut fort applaudi. Il montra un goût particulier pour la physique et les sciences exactes. Pressé de prendre un état à l'âge de dix-neuf ans, il ne resta pas long-temps indécis. Elevé dans la piété, et adonné depuis son enfance à l'étude, ce double penchant tourna ses vues vers

l'institut des jésuites , qui unissait l'exercice des vertus religieuses à l'amour et à la culture des lettres. Il entra , vers la fin de septembre 1754 , au noviciat de la société , à Tournai. C'est alors qu'il ajouta à son prénom celui de *Xavier* , saint auquel il eut toute sa vie une dévotion particulière ; mais Dieu le soumit à une rude épreuve. Pendant la première année de sa probation , il lui survint une telle faiblesse d'yeux , que souvent il en perdait presque totalement l'usage. Il savait que cette incommodité était un obstacle à son admission définitive. D'abord il essaya de cacher ce mal , que ne trahissait aucun indice extérieur ; mais il sentit qu'il serait difficile de le dérober longtemps à la connaissance de ses compagnons de noviciat , et de ses supérieurs. La crainte d'être exclu d'un état auquel il se croyait appelé le tourmentait. Dans cette perplexité cruelle il s'adressa avec ferveur au Dieu qui a dit : *Demandez et vous recevrez*. Il éprouva d'abord un peu de soulagement , et bientôt les symptômes qui l'inquiétaient disparurent. Sa vue s'affermir , et il la conserva si bonne toute sa vie que , même dans sa vieillesse , il put lire sans fatigue les caractères les plus fins (1).

Lorsqu'il eut fini son temps d'épreuve , et qu'il eut été admis au nombre des membres de la société , il fut , suivant l'usage de l'institut , employé à l'enseignement. Il professa les humanités à Luxembourg et à Liège , puis la rhétorique et les belles-lettres. L'habitude des classes , un travail assidu , une mémoire des plus heureuses , avaient prodigieusement étendu ses connaissances. Il possédait parfaitement les auteurs anciens ; il savait par cœur Virgile , Horace , et plusieurs autres écrivains de l'antiquité , et il pouvait les expliquer de mémoire. Toutefois

(1) Dans l'article FELLER de la *Biographie universelle* , ce fait est raconté autrement. « Feller , y est-il dit , admis au noviciat , se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue ; cependant les remèdes qu'on lui prescrivit , et le régime auquel il fut obligé de se soumettre , furent tellement efficaces , qu'il ne ressentit plus de maux d'yeux , etc. » Tout cela roule sur une fausse supposition. Il était de règle absolue chez les jésuites que pendant le noviciat on ne s'occupât que de sa vocation et d'exercices spirituels qui y avaient rapport. Toute étude quelconque était rigoureusement interdite ; il était par conséquent impossible qu'il y eût abus ou excès de lecture. On a donc préféré ici raconter le fait tel qu'il est exposé dans la notice de Liège ; non qu'on prétende qu'il y ait eu dans la guérison de Feller quelque chose de surnaturel ; mais la foi nous enseigne que nous pouvons nous adresser à Dieu pour des avantages temporels , et qu'il daigne écouter nos prières , surtout lorsque notre demande se rapporte à des biens spirituels , comme l'était dans cette circonstance , la vocation à l'état religieux.

le soin donné aux ouvrages profanes n'avait pas ralenti ses études religieuses : l'Ecriture sainte et l'Imitation de Jésus-Christ n'étaient pas moins présentes à sa mémoire que les auteurs classiques, et l'on assure qu'il suffisait de lui indiquer un chapitre de la Bible ou d'A-Kempis, pour qu'aussitôt il le récitât tout entier. Ses leçons formèrent d'excellens élèves, dont les prémices littéraires, recueillies dans les *Musæ Leodienses*, faisaient concevoir les espérances les plus flatteuses, et attestaient l'habileté du maître.

Après avoir fourni sa carrière dans l'enseignement, le P. de Feller fut envoyé à Luxembourg, pour y apprendre la théologie. Il s'était, de longue main, préparé à cette étude nouvelle. Pendant qu'il enseignait la rhétorique, il avait lu les principaux ouvrages des Pères; et il avait parcouru à plusieurs reprises la théologie dogmatique du P. Petan. Cette science ne lui offrit que peu de difficultés : il trouva du temps pour une autre tâche qui lui fut imposée. On le chargea de prêcher en latin le carême devant un auditoire nombreux, composé de jeunes gens qui étudiaient à Luxembourg la théologie, la philosophie et la rhétorique. On fut étonné de la facilité avec laquelle Feller s'acquitta de ce ministère; on ne le fut pas moins de la beauté et de la solidité de ses discours. Cependant il ne les écrivait point, et quelques heures de méditation lui suffisaient pour disposer dans sa mémoire le développement des divers points qu'il avait à traiter.

Le P. de Feller n'avait pas fini son cours de théologie en 1763, lorsque les jésuites furent supprimés en France. Le roi Stanislas les avait conservés en Lorraine, et l'impératrice Marie-Thérèse dans ses états héréditaires. Une partie des jésuites français reflua dans les collèges des Pays-Bas; pour leur faire place, les jeunes jésuites qui n'avaient point achevé leur théologie allèrent la continuer dans d'autres provinces. Le P. de Feller était de ce nombre, et fut envoyé à Tirnau, en Hongrie, où les jésuites avaient un bel établissement; il y fut bien reçu, et son mérite ne tarda point à s'y faire connaître. On le chargea de prononcer divers discours académiques; il le fit de manière à augmenter encore la bonne opinion qu'on avait conçue de lui. Il passa dans les pays étrangers environ cinq ans dont il profita pour augmenter son instruction. Ayant obtenu la per-

mission de voyager, il parcourut la Hongrie, l'Autriche, la Bohême, la Pologne, et une partie de l'Italie, ses tablettes à la main, observant les mœurs et le caractère des peuples, et notant ce que les divers lieux offraient d'intéressant ou de curieux pour l'histoire, la physique, l'histoire naturelle, l'agriculture, le commerce, etc. Il visitait les bibliothèques, les archives des monastères, les manufactures, et descendait jusque dans les mines; de sorte qu'il revint avec de bons mémoires, pleins de faits et d'anecdotes, qu'il a depuis mis en ordre, en y ajoutant des observations recueillies dans d'autres pays, où depuis il eut occasion de voyager. Cet ouvrage précieux a été publié en 1820.

Le P. de Feller revint dans les Pays-Bas en 1770. Le 15 août de l'année suivante, il s'engagea par les quatre vœux. Il enseigna encore à Nivelles depuis son retour; mais ses supérieurs lui firent quitter cette carrière pour celle de la prédication. C'est là que sa belle mémoire, chargée des richesses que de longues études lui avaient acquises, le servit merveilleusement; s'il n'improvisait point ses sermons, du moins il n'avait pas besoin d'une longue préparation. On assure qu'il ne commençait son plan que l'avant-veille du jour où il devait prêcher; le lendemain il employait quelques heures à le méditer, et le troisième jour il prononçait son discours avec une facilité d'élocution qu'on aurait crue être le produit d'un long travail.

C'est au milieu de ces occupations que le P. de Feller eut la douleur de voir abolir un institut qu'il chérissait, et où il avait passé ses plus belles années. Il remplissait alors les fonctions de prédicateur dans le collège des jésuites à Liège; il prit l'habit d'ecclésiastique séculier, et ne quitta point cette ville. Il se dévoua à la profession d'homme de lettres, si souvent dégradée par des productions coupables, et il résolut de l'ennobler en consacrant sa plume à la composition d'ouvrages utiles à la religion. Il publia plusieurs écrits jusqu'en 1787, époque où éclata la révolution brabançonne: on sait qu'il y prit part, qu'il écrivit pour elle, et qu'il fut chargé de rédiger le recueil des pièces imprimées alors pour soutenir l'insurrection. Les innovations de l'empereur Joseph II, le danger auquel ces innovations exposaient la religion catho-

lique, les atteintes portées à la saine doctrine, le bouleversement des séminaires et des écoles ecclésiastiques, pouvaient sans doute exciter le zèle de Feller, et il lui était bien permis de se prononcer contre des mesures funestes; mais du blâme qu'elles méritaient, à l'approbation de la révolte contre le souverain, il y a loin, et il nous paroît difficile de justifier Feller dans tout ce qu'il fit et écrivit sur un sujet si délicat.

En 1794, l'approche des armées françaises et leurs succès dans la Belgique obligèrent l'abbé de Feller de quitter Liège. Il se retira en Westphalie, ou l'évêque de Paderborn l'accueillit avec bienveillance, et lui donna un logement dans l'ancien collège des jésuites. Au bout de deux ans, il quitta ce séjour pour aller à Barteinstein, résidence du prince de Hohenlohe, qui l'avait invité à s'y rendre; enfin, en 1797, il se fixa à Ratisbonne. Le prince-évêque de cette ville lui fit l'accueil le plus favorable, l'admit dans son intimité, et s'en faisait accompagner dans ses voyages à Freysingen et à Berchtesgaden, domaines de son évêché. Des offres avantageuses avaient été faites à l'abbé de Feller; il aurait pu trouver un établissement en Italie et en Angleterre; mais il préféra à ces différens partis l'honorable hospitalité que lui accordait le prince-évêque, jusqu'à ce qu'il pût retourner dans sa patrie, vers laquelle se portaient tous ses vœux, et qu'il ne devait plus revoir.

Au mois d'août 1801, il fut saisi d'une fièvre lente, qui sans paraître d'abord dangereuse, mina insensiblement ses forces. L'hiver avait semblé lui rendre quelque vigueur, lorsque la fièvre qui l'avait quitté le reprit au printemps, et le progrès du mal lui fit bientôt sentir que sa fin approchait. Il se prépara à la mort avec le calme d'un vrai chrétien. Le 27 avril 1802, il se fit apporter le saint viatique, qu'il reçut avec une foi vive. Le 12 mai suivant, ayant éprouvé une faiblesse, il demanda qu'on lui lût les prières des agonisans. Comme il les savait par cœur, il en prononçait lui-même les paroles. On dit même qu'à un passage où il est question de sainte Thècle, il se rappela et récita des vers de saint Grégoire de Nazianze en l'honneur de cette sainte. Il languit encore quelques jours, et le 21 mai 1802, il expira dans de grands sentimens de piété.

Si la mort de Feller fut une perte pour les lettres, elle

n'en fut pas une moins grande pour la religion qu'il avait constamment défendue contre les attaques de l'incrédulité et les sophismes de la philosophie moderne. Il avait repoussé toutes les innovations dangereuses. Doué d'une piété solide et éclairée, il était resté très attaché à son institut, qu'il regardait avec raison comme saint et utile, et il regretta toute sa vie l'état religieux. Rejeté dans le monde, il y vécut comme il l'aurait fait dans un collège de jésuites, fidèle aux mêmes devoirs, pratiquant les mêmes exercices, livré aux mêmes travaux. Son dévouement pour le saint Siège ne se démentit point; quelques-uns ont trouvé ce dévouement outré, peut-être parce qu'ils péchaient eux-mêmes par le défaut contraire. Animé des intentions les plus droites, mais dominé par une vive imagination, on put quelquefois lui souhaiter plus de mesure, jamais plus de zèle. Dans la société, il était doux, complaisant et poli; ses amis étaient nombreux et tous dignes d'estime. Il a beaucoup écrit, et s'il n'a pas toujours rencontré juste, il a au moins toujours cherché avec bonne foi la vérité; jamais aucun autre intérêt n'a guidé sa plume.

On a de lui : 1° *Jugement d'un écrivain protestant, touchant le livre de Justinus Febronius*, 1771. C'est la réfutation du fameux ouvrage de M. de Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves, qui par la suite en rétracta la doctrine. 2° *Entretiens de Voltaire et de M. P., docteur de Sorbonne, sur la nécessité de la religion chrétienne et catholique, par rapport au salut*. 3° *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers*, facétie de Voltaire. 4° *Examen critique de l'Histoire naturelle* de M. de Buffon. L'abbé de Feller y attaque la théorie de la terre de cet auteur. 5° Une édition de l'*Examen de l'évidence intrinsèque du christianisme*, traduit de l'anglais de Jenyns, avec des notes, un volume in-12, 1779. Jenyns, l'un des lords du commerce, après avoir été fort religieux dans sa jeunesse, tomba dans le déisme. 6° *Dissertation en latin sur cette question : Num solâ rationis vi, et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes qui hujus veritatis cognitionem absque revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxiliis habuerunt?* Cette question avait été proposée par l'académie de Leyde. Le prix fut adjugé à un discours

où l'auteur avançait que la croyance d'un seul Dieu n'était fondée sur aucune preuve démonstrative, paradoxe que releva l'abbé de Feller dans une autre dissertation insérée dans son journal du 1^{er} octobre 1780. 7° Une édition des *Remontrances du cardinal Bathiani, primat de Hongrie, à Joseph II, empereur, au sujet de ses ordonnances touchant les ordres religieux et d'autres objets*, 1 volume in-8°, 1782, en latin et en français. Ces ordonnances étaient en si grand nombre et si peu d'accord les unes avec les autres, les changemens qu'on cherchait à introduire si peu conformes à la discipline ecclésiastique, que tous les évêques des états autrichiens, à quelques-uns près qui flattaient le monarque, en étaient fatigués et en gémissaient. Le cardinal Bathiani eut le courage d'en faire de vives représentations à son souverain, et toutes les personnes attachées à la religion y applaudirent : lorsque ces remontrances furent rendues publiques, une lettre, sans nom d'auteur, les attaqua; Feller y répondit victorieusement. 8° Une édition de *l'Histoire et fatalités des sacrilèges vérifiés par des faits et exemples, etc., par Henri Spelman, avec des additions considérables et des extraits, en latin et en français, des livres des Machabées et autres livres saints*, 1789. 9° *Traité sur la mendicité*, 1775. L'abbé de Feller n'en est que l'éditeur; mais il y a fait des changemens considérables et beaucoup d'additions. 10° *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12. Ces discours ne manquent point d'une certaine éloquence, et l'auteur s'y attache à discuter avec précision et solidité les questions qui en sont l'objet. 11° Une édition de la *Vie de saint François-Xavier*; c'est celle du P. Bouhours, mais augmentée de quelques opuscules de piété. 12° *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique de Cologne, et les trois électeurs ecclésiastiques*; ouvrage plein de détails curieux sur ces disputes. 13° *Supplément au Véritable état, etc.*, continuation du sujet traité dans le livre mentionné ci-dessus. 14° *Coup d'œil jeté sur le congrès d'Ems, précédé d'un supplément au Véritable état*; ces trois ouvrages se tiennent, et sont intéressans pour l'histoire ecclésiastique de ce temps. 15° *Défense des réflexions sur le Pro memoria de Saltzbourg, avec une table générale des quatre ouvrages précédens*; tous sont cités presque à chaque page dans la Ré-

ponse de Pie VI aux archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves et de Saltzbourg, au sujet des nonciatures. Ces mêmes ouvrages, écrits en latin, ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf et à Paderborn, 1782 et 1791 : ils devaient aussi être traduits en italien. 16° *Dictionnaire de géographie*, 1782, 2 vol. in-12 ; 2^e édition, Liège, de 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. C'est, pour le fond, le dictionnaire de Vosgien, mais considérablement augmenté et refondu presque en entier. Les observations que l'abbé de Feller avait rapportées de ses voyages ont beaucoup contribué à donner plus de perfection à ce dictionnaire, et à y établir dans un esprit tout religieux une sorte d'accord entre la géographie, la physique, l'astronomie, l'histoire, la théologie et la morale. 17° *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations, etc.*, Liège, 1771 ; 2^e édition, Paris, 1778 ; 3^e édition, Liège, 1788, avec des augmentations considérables. L'auteur s'attache à prouver que le mouvement de la terre, admis aujourd'hui presque universellement, n'est pas tellement démontré qu'on ne puisse encore défendre le système contraire ; quant à la pluralité des mondes, il la soutient impossible. L'astronome Lalande écrivit contre cet ouvrage. Feller lui répondit, et la dispute en resta là. 18° *Catéchisme philosophique, ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis*, Liège, 1773, 1 vol. in-8°, et Paris, 1777 ; il y en eut une 3^e édition, Liège, 1787, 3 vol. in-8°, contrefaite à Rouen la même année, et à Paris en 1784 ; et une 4^e édition, considérablement augmentée, Liège, 1805, 3 vol. in-12 ; autre édition en 1819, à Lyon, chez Guyot, 2 vol. in-8°, faite, dit-on, sur une copie revue par Feller, et chargée de corrections et de notes de sa main ; enfin, et plus nouvellement encore, M^{me} la comtesse de Genlis a fait réimprimer ce livre sous le titre de *Catéchisme critique et moral*, par l'abbé Flexier de Reval ; mais elle s'est permis d'y faire d'assez nombreux retranchemens, et ce n'est pas l'édition que doivent prendre ceux qui mettent du prix à avoir le véritable ouvrage de Feller. Cet ouvrage, plein d'érudition, passe pour un de ceux où l'auteur a montré le plus de

talent. Il a été traduit en allemand et en italien ; on en préparait aussi une traduction en anglais. 19° *Examen impartial des époques de la nature* de M. de Buffon, plusieurs éditions, la 4^e est de Maestricht, 1792, 1 vol. in-8°. Divers écrivains s'élevèrent en même temps contre ce que ce livre avait de dangereux ; l'abbé de Feller crut aussi devoir payer son tribut dans cette occasion, et réfuta solidement cette brillante et romanesque théorie, depuis entièrement abandonnée, du vivant même de son auteur. 20° *Dictionnaire historique*, 1^{re} édition en 1781, 6 vol. in-8° ; une seconde édition, augmentée considérablement, parut de 1789 à 1797. Il y en eut une 3^e en 1809, après la mort de Feller, mais avec la même date de 1797, condition qu'il avait exigée de son imprimeur. C'est cette même édition que l'on a reproduite en 1818, avec un *Supplément*. On sait que le fond de ce dictionnaire est emprunté de celui de Chaudon, ressemblance qui donna lieu, de la part de celui-ci, à des plaintes de plagiat auxquelles l'abbé de Feller répondit en s'appuyant sur l'exemple de Chaudon lui-même. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage de Feller, malgré de nombreux emprunts, diffère essentiellement de celui de son devancier. Dans celui de Chaudon on remarque une timidité, une indécision de principes qui ressemblent plus à de l'indifférence qu'à de l'impartialité. La cause de la religion n'y est pas soutenue d'une manière assez prononcée ; les nouveautés dangereuses n'y sont pas combattues, ou le sont faiblement. L'abbé de Feller entreprit de rectifier ce que cet ouvrage avait de défectueux, et il y réussit. Il répara les omissions ; il substitua aux réflexions partiales et aux jugemens erronés, d'autres réflexions et d'autres jugemens dignes d'être approuvés par les bons esprits. En un mot, il en fit non un ouvrage parfait, mais un livre que la jeunesse peut lire avec fruit, et auquel les personnes pieuses applaudissent. 21° *Réclamations belgiques, ou Représentations faites au sujet des innovations de l'empereur Joseph II*, 1787, 17 vol. in-8°. Ce sont les pièces publiées en faveur de l'insurrection brabançonne. 22° *Quelques Notes sur la bulle de Pie VI, Auctorem fidei, au sujet du concile de Pistoie*. Le cardinal Gerdil les a réfutées. (Voyez GERDIL et GALIFET.) 23° *Journal historique et littéraire*, Luxembourg et Liège, 60 gros volumes. Depuis 1774 jusqu'en

1794, il en paraissait deux cahiers par mois. Ce journal et celui qui est intitulé *Clef du cabinet*, à la partie littéraire duquel Feller avait travaillé, contiennent un grand nombre de dissertations sorties de sa plume, sur toutes sortes de matières, mais dans lesquelles il ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, de parler en faveur de la religion, et d'en combattre les adversaires. Toutes les démarches faites pour rétablir au complet un seul exemplaire de ce *Journal* ont été infructueuses, même en Belgique; mais l'extrait qu'on en a publié à Bruges, 3 vol. in-8°, 1818—1820, console bien de cette perte, puisqu'il contient tous les passages auxquels Feller renvoie dans le *Dictionnaire*. 24° *Itinéraire du voyage de l'abbé de Feller en diverses parties de l'Europe*, Liège, 1820, 2 vol. in-8°. Ce sont les notes que Feller avait recueillies dans ses différens voyages. Il les avait mises en ordre, et se disposait à livrer son ouvrage à l'impression, quand la mort le surprit. Il y a dans cet itinéraire des faits curieux, des choses intéressantes; mais il est surchargé de détails minutieux. Cet ouvrage est peut-être celui qui peint le mieux son auteur: on l'y retrouve dans sa vie privée, dans le commerce de ses amis, et l'on aime sa bonté et sa franchise. 25° *Réflexions sur l'Instruction de M. l'évêque de Boulogne (Asseline), touchant la déclaration exigée des ministres du culte catholique*, par F.-X. de Feller, in-8° de 39 pages, à Liège, chez Desoër, 1800. L'abbé de Feller, dans cette brochure, et dans quelques autres encore qu'il a composées sur la même matière, professe des principes si contraires à l'opinion qu'on a de lui, que ses ennemis cesseraient de l'accuser d'ultramontanisme, et s'appuieraient de son autorité s'ils les connaissaient.

Feller a donné plusieurs de ses ouvrages sous le nom supposé de *Flexier de Reval*, anagramme du sien. On dit qu'il a laissé de nombreux matériaux pour la réimpression de la plupart de ses écrits. Il ne reste qu'à former des vœux pour que ceux qui en sont dépositaires s'empressent d'en faire jouir le public.

P. S. Pour n'omettre aucune des productions de l'abbé de Feller, nous devons ajouter qu'on a publié à Paris, de 1824 à 1825, en 5 vol. in-8°, un recueil des meilleurs articles du *Journal historique et littéraire* sous le titre *Cours de morale chrétienne et de littérature religieuse*, par l'abbé de Feller.

CHRONOLOGIE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE SAINTE.

NOTICE HISTORIQUE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'À LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE
PAR LES ROMAINS.

La première époque nous présente le plus grand spectacle. Dieu crée le ciel et la terre par sa parole, et fait l'homme à son image. Il lui donne une compagne formée de sa chair, et d'eux va naître la race humaine. Sur ce fondement sont établies la concorde des mariages et la société. La perfection et la puissance de l'homme disparaissent par la chute d'Adam et d'Eve. La terre commence à se peupler. Caïn, fratriicide, est la tige des méchants. Tubalcaïn invente le fer meurtrier. On ne s'en sert d'abord que contre les animaux féroces; mais bientôt les hommes s'arment les uns contre les autres, et se livrent à l'iniquité. Dieu, ne reconnaissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel. La seule famille du juste Noé, composée de huit personnes, est réservée pour la réparation du genre humain. Les descendants de Noé s'accroissent tellement, que bientôt il leur devient impossible de vivre plus longtemps réunis. Mais avant de se séparer, voulant laisser un monument durable de cet événement, et peut-être aussi se précautionner contre un second déluge, ils convinrent de construire une tour extrêmement élevée : c'est la tour de Babel ⁽¹⁾, premier monument de l'orgueil et de la faiblesse des hommes. Alors Dieu confondit les langues; et les hommes ne s'entendant plus, furent obligés d'abandonner leur entreprise impie.

Après le partage des trois enfans de Noé, et la première distribution des terres, tous les hommes étant de nouveau livrés au vice et à l'erreur, Dieu se choisit un peuple particulier, dont Abraham est le père : c'est la nation juive qui passe ensuite en Egypte sous Jacob, petit-fils d'Abraham. Ici *tout commence*, dit Bossuet, *il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paraisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les lois s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former.*

Les Israélites passent dans les déserts de Sinaï, sous la conduite de Moïse, que Dieu avait suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme inspiré, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et par des pontifes. Ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgrâces, selon qu'il était parjure ou fidèle à son Dieu, vivait toujours, en quelque état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie des Romains, les Juifs se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque, ils sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de nation; mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, comme un témoignage toujours vivant de la vérité des Ecritures.

(1) Voyez la Bible de Venise, tom. II, édit. 1820.

CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE SAINTE.

LISTE DES PATRIARCHES.

Création et formation d'Adam et d'Eve. (1) 4004	promet une nombreuse postérité au saint patriarche. 1921
Naissance de Caïn. 4003	Naissance d'Ismaël. 1910
Naissance d'Abel. 4002	Circoncision établie. 1897
Naissance de Seth. 3874	Sodome est consumée par le feu du ciel. 1897
Naissance d'Enos. 3799	Naissance d'Issac. 1896
Naissance de Caïnân. 3710	Mort de Salé, fils d'Arphaxad. . . . 1878
Naissance de Malaléel. 3609	Dieu demande qu'Abraham lui sacrifie son fils Isaac. 1871
Naissance de Jared. 3544	Sara meurt âgée de 127 ans. 1859
Naissance d'Enoch. 3412	Isaac épouse Rébecca. 1856
Naissance de Mathusala. 3317	Mort de Sem. 1846
Naissance de Lamech. 3150	Naissance de Jacob. 1836
Mort d'Adam, âgé de 930 ans. . . . 3074	Mort d'Abraham. 1821
Enoch ne meurt pas, mais il est enlevé à l'âge de 365 ans. 3017	Mort d'Héber. 1817
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans. 2962	Naissance de Ruben. 1758
Naissance de Noé. 2978	Naissance de Siméon. 1757
Enos meurt âgé de 905 ans. 2864	Naissance de Juda. 1755
Naissance de Japhet, fils aîné de Noé. 2448	Naissance de Dan. 1753
Naissance de Sem. 2446	Naissance de Nephtali et de Gad. . . 1754
Mort de Lamech, père de Noé. . . . 2553	Naissance d'Issachar et d'Aser. . . 1749
Mort de Mathusala, âgé de 969 ans. . 2348	Naissance de Zabulon. 1748
Déluge universel. 2348	Naissance de Lévi. 1748
Naissance d'Arphaxad. 2546	Naissance de Joseph. 1745
Naissance de Salé. 2311	Jacob revient dans la terre de Chanaan. 1759
Naissance d'Héber. 2284	Naissance de Benjamin. 1738
Naissance de Phaleg. 2247	Joseph vendu et conduit en Egypte. 1728
Naissance de Réhu. 2217	Joseph y devient ministre. 1715
Naissance de Sarug. 2185	Naiss. de Manassés, fils de Joseph. . 1712
Naissance de Nachor. 2155	Naissance d'Ephraïm, fils de Joseph. 1710
Naissance de Tharé. 2126	La famine des sept ans commence. . 1708
Mort d'Arphaxad et de Phaleg. . . . 2008	Jacob et sa famille vont en Egypte. 1706
Mort de Noé. 2029	Mort de Jacob, âgé de 147 ans. . . 1689
Naissance d'Abraham. (2) 1996	Naissance de Caath, fils de Lévi. . . 1662
Naissance de Sara. 1986	Joseph meurt en Egypte. 1655
Abraham va en Mésopotamie. . . . 1929	Naissance d'Amram, fils de Caath. . 1650
Vocation d'Abraham. 1921	Naissance d'Aaron, fils d'Amram. . . 1574
La famine qui afflige la terre de Chanaan oblige Abraham et Loth de se transporter en Egypte. 1920	Edition de Pharaon contre les enfans mâles des Hébreux. 1573
Melchisédech bénit Abraham, qui a vaincu Chodorlahomor, et Dieu	Naissance de Moïse, fils d'Amram. . 1571
	Moïse revient en Egypte pour délivrer et en faire sortir les Hébreux. 1494

(1) Les dates sont réduites aux années avant Jésus-Christ, comme dans le Dictionnaire.

(2) Voyez à l'article THARÉ, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens temps, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions; et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas surtout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

LISTE DES GOUVERNEURS, DES JUGES ET DES ROIS DES ISRAÉLITES.

Moïse.	4494	Ochosias ou Achazja.	883
Josué.	4451	Athalie.	884
Anarchie et ensuite première servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.		Joas.	878
Othoniel.	4403	Amasias ou Amatja.	826
Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.		Ozias ou Azarias.	840
Aod ou Ehud.	4323	Joatham ou Jotham.	739
Troisième servitude de 29 ans, sous Ja- bin, roi de Chanaan.		Achaz.	742
Débora et Barac.	4285	Ezéchiass.	726
Quatrième servitude de 7 ans, sous les Madianites.		Manassès ou Manassé.	698
Gédeon.	4243	Amon.	643
Abimélech.	4236	Josias.	641
Thola.	4232	Joachaz.	610
Jaïr.	4209	Joachim ou Jéojakim.	610
Cinquième servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle com- mence en la cinquième année de Jaïr.		Jéchonias.	399
Jephthé.	4187	Sédécias.	399
Abesan, Ibisan ou Ibtsan.	4181	Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le temple et emmène le peuple en captivité.	588
Aihalou ou Elon.	4174		
Abdon ou Habdon.	4166		
Samson né vers	4153		
Sixième servitude de 40 ans, sous les Phi- listins. Samson venge à diverses fois les Israélites.			
Héli.	4139		
Samuel.	4109		

ROIS DES ISRAÉLITES.

Saül.	4093
David.	4054
Salomon.	4013
Division des royaumes de Juda et d'Israël, en 973. (Voy. ROBOAM et JÉROBOAM dans le Dictionnaire.)	

ROIS DE JUDA.

Roboam.	973
Abia.	958
Asa.	933
Josaphat.	914
Joram.	889

ROIS D'ISRAEL.

Jéroboam I.	972
Nadab.	934
Basaa ou Bahasca.	933
Ela.	930
Zambri.	929
Amri.	929
Achab.	918
Ochosias.	898
Joram.	896
Jéhu.	885
Joachas.	886
Joas.	859
Jéroboam II.	826
Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une anarchie de 41 ans et demi.	
Zacharie.	769
Sellum.	773
Manahem.	773
Phaceia.	761
Phacée ou Pékan.	759
Osée.	759
Salmanasar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie, et détruit le royaume d'Israël, qui avait duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.	

PONTIFES DES JUIFS.

Aaron.	4490	Merajoth.	
Eleazar I.	4432	Amarias ou Amarja.	
Phinéas.		Héli.	4437
Abizué ou Abiscuah.		Achiteb ou Achitub I.	4116
Bocci ou Bukki.		Achielech, Achias, Ahija.	
Ozi ou Huzi.		Abiathar.	4061
Zaraias ou Zérah.		Sadoc ou Tsadok I.	4044

Achimaas, Achimas ou Ahimahars.	975
Azarias ou Hazaria I.	958
Joannam ou Johanam I.	914
Isus.	889
Axioramus.	887
Phidéas.	884
Joïadas I.	882
Zacharie.	850
Joannam II.	838
Azarias II.	810
Amarias.	762
Achitob II.	745
Sadoc II.	750
Sellum.	721
Elcias, Sobnas, <i>intrus</i>	700
Eliacim.	697
Azarias III.	642
Sararias ou Saréas.	
Josédech.	587
Jésus ou Josué.	556
Joachim.	502
Eliasib.	461
Joïadas II.	441
Jonathan.	397
Jeddoa ou Jaddus.	350
Onias I.	324
Siznon.	300
Eléazar II.	287
Manassès.	275
Onias II.	
Jason.	176
Ménélaüs, et ensuite Lysimachus.	173
Matathias.	168
Judas.	167
Jonathas.	161
Simon.	143
Jean Hyrcan.	138

PONTIFES-ROIS.

Aristobule I.	104
Alexandre Jannée.	79
Hyrcan III.	40
Hérode Iduméen s'empare du royaume, qui est divisé après sa mort.	

PONTIFES.

Ananel.	37
Aristobule II.	34
Ananel rétabli.	31
Jésus, fils de Phabet.	30
Simon, fils de Boëtus.	24
Depuis J.-C.	
Mathias.	1
Joazar.	2
Eléazar, fils de Boëtus.	3
Jésus.	4
Joazar rétabli.	5
Ananus.	6
Ismaël.	16
Eléazar, fils d'Ananus.	17
Simon, fils de Camithus.	18
Joseph Caïphas.	19
Jonathas, fils d'Ananus.	37
Simon Canthara.	40
Mathias, fils d'Ananus.	43
Elionée.	44
Simon Canthara rétabli.	45
Joseph, fils de Canée, rétabli.	53
Ananus, fils d'Ananus.	61
Jésus, fils de Damnée.	62
Jésus, fils de Gamaliel.	63
Mathias, fils de Théophile.	66
Phanaclius.	67
Jérusalem est prise, et le temple ruiné par Titus.	

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

SUCCESSION CHRONOLOGIQUE DES PAPES.

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'À NOS JOURS.

Le nom de *pape* signifie *père* en grec. Il se donnait autrefois à tous les évêques ; mais depuis Grégoire VII, il a été particulier à l'évêque de Rome : ce pontife l'ordonna ainsi dans un concile. Ce n'est pas tant ce décret que l'usage qui a déterminé à ne donner en Occident le nom de *pape* qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle du pontife romain date de très loin. Constantin donna à la seule basilique de Latran plus de 1000 marcs d'or, et environ 50000 marcs d'argent, outre des rentes qui lui furent assignées. Les papes, chargés de nourrir les pauvres et d'envoyer des missionnaires en Orient et en Occident, avaient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédaient, auprès de Rome, des revenus et des châteaux, qu'on appelait les *Justices de Saint-Pierre*. Les empereurs et les rois lombards leur avaient donné plusieurs terres. Divers citoyens avaient enrichi, par donation ou par testament, une Eglise dont les chefs avaient étendu la religion et adouci les mœurs des Barbares qui inondaient l'empire. Dans l'avilissement où Rome était tombée, les papes concurent le dessein de la rendre indépendante, et des Lombards qui la menaçaient sans cesse, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Cette révolution, principale source de la grandeur temporelle des papes, fut commencée sous Pépin, père de Charlemagne, et consommée sous son fils ; mais il faut convenir que Constantin, en abandonnant l'ancienne capitale de l'empire, où le pape seul fixa dorénavant l'attention et les respects du public, parut des lors consentir à ce que Rome devint le domaine des souverains pontifes, et c'est probablement ce qui a fait naître l'idée de la prétendue donation de Constantin.

Quoi qu'il en soit, il est constant que l'indépendance de Rome, et la souveraineté temporelle du pape sont, dans l'état actuel des choses, indispensables à l'unité et au bon gouvernement de l'Eglise. « Le pape, dit le président Hénault, n'est plus, » comme dans les commencemens, le sujet de l'empereur ; depuis que l'Eglise s'est » répandue dans l'univers, il a à répondre à tous ceux qui y commandent, et, par » conséquent, aucun ne doit lui commander. La religion ne suffit pas pour imposer » à tant de souverains ; et Dieu a justement permis que le père commun des fidèles » entretint par son indépendance le respect qui lui est dû. Ainsi donc il est bon que » le pape ait la propriété d'une puissance temporelle, en même temps qu'il a l'exercice de la spirituelle ; mais pourvu qu'il ne possède la première que chez lui, et » qu'il n'exerce l'autre qu'avec les limites qui lui sont prescrites (1). — L'union de » toutes les églises occidentales sous un pontife souverain, dit un auteur protestant » et philosophe, facilitait le commerce des nations, et tendait à faire de l'Europe une » vaste république : la pompe et la splendeur du culte, qui appartenaient à un état » blissement si riche, contribuaient en quelque sorte à l'encouragement des beaux-arts, et commençaient à répandre une élégance générale de goût en la conciliant » avec la religion (2). » Voltaire observe que les papes d'Avignon étaient trop dépendans des rois de France, et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople, jouet continuel des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc., sont l'image de ce que seraient les papes, ou du moins de ce qu'ils auraient été durant plusieurs siècles, sans leur indépendance. Voyez l'article ETIENNE II.

L'élection des papes a été différente dans les différens siècles de l'Eglise. Le peuple et le clergé les élisaient d'abord. Les empereurs s'attribuaient le droit de confirmer

(1) Abrégé chronologique de l'Histoire de France, remarques sur la deuxième race, édit. de 1768.

(2) Hume, Histoire de la maison de Tudor, tome XIII p. 9.

ces élections. Justinien, et les autres empereurs après lui, exigeaient même une somme d'argent pour accorder cette ratification. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude, en 681. Louis le Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solennelle, qu'il voulait que l'élection des papes fût libre : cette liberté reçut pourtant des atteintes pendant les désordres du 10^e et du 11^e siècle. Mais après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés des principaux membres du clergé de Rome, acquirent tant d'autorité, qu'après sa mort ils firent seuls l'élection du pape Célestin II, en 1143. Depuis ce temps-là ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit ; le sénat, le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé de prendre part à l'élection, Honorius III, en 1216, ou selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna qu'elle se fit dans un conclave.

Le pape, revêtu de quatre titres, peut être considéré : 1^o comme chef de l'Eglise ; 2^o comme patriarche ; 3^o comme évêque de Rome ; 4^o comme prince temporel. Sa suprématie lui donne le droit de veiller sur toutes les églises particulières. Ses droits de patriarche ne s'étendaient autrefois que sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire, sur une partie de l'Italie, la même qui, pour le civil, dépendait du préfet de Rome : on a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident. Comme évêque de Rome, il exerce dans le diocèse de Rome les fonctions d'ordinaire qui ne lui appartiennent pas dans les autres diocèses. Enfin, comme prince temporel, il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie que la chaire pontificale. Les papes sont presque toujours des vieillards respectables, blanchis dans la connaissance des hommes et des affaires. Leur conseil est composé de ministres qui leur ressemblent : ce sont ordinairement des cardinaux, animés du même esprit que les papes, et comme eux, sans passions. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices, depuis la Chine jusqu'à l'Amérique ; et il faut avouer que le zèle pour la foi et la propagation de l'Evangile n'existe dans aucun siège épiscopal au même degré que dans celui de Rome. L'Eglise de Rome est aujourd'hui, comme elle a toujours été, non-seulement dans le droit, mais dans le fait, la mère et la reine de toutes les églises. « Rome chrétienne, dit un voyageur philosophe, ne doit rien à la politique : si elle » a étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus épaisses ténèbres ; si » elle a soumis à ses lois des peuples qui échappèrent aux armes, et ne reconnurent » jamais l'empire des plus célèbres conquérans ; si des hordes sauvages, qui n'ont » jamais prononcé les noms d'Alexandre et de César, ont écouté la voix de ses » pontifes avec respect, et en ont reçu les instructions comme des oracles ; si, dé- » vouée à la paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût enviées Rome consacrée à la » guerre, ces prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions humaines : les passions » humaines ne servirent qu'à les rendre plus éclatantes, puisqu'elles se liguerent » pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution de projets qu'elles avaient tant » d'intérêt à traverser. » *Disc. sur l'hist., le gouvern., etc.*, par le comte d'Albon. Ce passage de l'auteur moderne a beaucoup de rapport avec un autre beaucoup plus ancien : *Ut civitas sacerdotalis et regia, per sacram beati Petri sedem caput orbis effecta, latius præsideres religione divina, quam dominatione terrena. Quamvis enim multis aucta victoriis jus imperii tui terra marique protuleris, minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quam quod pax christiana subjecit.* Leo M. *Serm. 1. in nat. apost. Petri et Pauli.*) Un auteur moins grave appliquait à Rome chrétienne ces vers de Virgile :

Super et Garamantas et Indos
Proferet imperium : jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias ; ubi cælifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptura.
ÆNEID., lib. 6.

Pour nous en tenir à ce qu'elle a fait dans ces derniers temps, sans parler de ses anciennes et magnifiques conquêtes, n'est-ce pas Rome, Rome seule, qui, par ses

missionnaires, par les secours et les moyens qu'elle leur donnait, a réparé les ravages que les hérésies avaient faits dans les églises d'Europe? N'est-ce pas Rome qui a formé de nouvelles chrétientés dans les trois parties du globe, chrétientés florissantes et nombreuses, où l'on a vu revivre, avec la première vivacité de la foi, l'innocence des premières mœurs? N'est-ce pas Rome, dont les missions, pour me servir des paroles de M. de Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées? (Hist. nat., t. III, p. 506.) Paraissez, peuples ignorans, superstitieux, sanguinaires, anthropophages, répandus dans tant de plages et d'îles lointaines de l'un et de l'autre hémisphère, dites-nous à qui vous devez la lumière qui est venue vous éclairer au sein des ténèbres? À quel métropolitain de la Germanie devez-vous la reconnaissance d'un si grand bienfait? Hélas! en voyant la stérilité dont Dieu a frappé ces grands sièges, au milieu de tant de moyens de soutenir et de propager la foi, dirait-on qu'ils font partie de cet arbre dont les branches et les fruits ont couvert le monde (1)...? Je ne dirai rien de tant de fondations et d'établissements de tous les genres faits à Rome pour toutes les nations, dans le but de conserver pure la foi catholique. Mais si le dur égoïsme, la fausse et hypocrite tolérance, ne nous ont pas rendus insensibles sur le sort de nos frères; si la véritable philanthropie, qui n'est autre chose que la charité chrétienne, sait encore apprécier le prix de la religion, le malheur du schisme, de l'hérésie, de l'ignorance, de la barbarie, ne jugera-t-on pas que c'est un crime de lèse-humanité que de soustraire au siège de Rome les ressources qui opèrent de si grands biens...? Voyez l'état et la constante situation de la cour du pontife, voyez la marche uniforme et réglée des dépenses romaines. On n'y donne rien à la prodigalité, à la fantaisie, au luxe. Il n'y a là ni meute, ni haras, ni courses inutiles, ni chasses bruyantes, ni cette multitude de fastueux palais où se dévorent la substance des peuples et les biens de l'Eglise. *Le Pape*, dit le protestant Addison, *est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu, parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience, qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple, et n'est embarrassé ni de femmes, ni d'enfans, ni de maîtresses.* (Suppl. au Voyage de Missoni, pag. 126.) Aussi les intérêts de la religion trouvent-ils toujours en lui un zélé défenseur qui ne refuse rien à une cause si chère. Dans ces temps de détresse et d'une persécution générale, que ne fait-il pas encore! si l'on pèse ces considérations avec l'impartialité convenable, quel jugement portera-t-on sur ces déclamations contre les frères secours qu'on porte dans la capitale du monde chrétien, pour mettre son pontife en état d'opérer de si grandes choses qui honorent la religion et consolent l'humanité? N'y eût-il que l'intérêt que tout bon catholique prend naturellement à la splendeur de la capitale du christianisme, du siège de son pontife, de la mère féconde de toutes les églises, il ne songera jamais à mettre en comparaison avec elle, moins encore à lui préférer dans l'essor de sa libéralité, quelque ville de la Germanie, de la Russie, de la grande ou petite Tartarie. Ce qu'était Jérusalem pour les Juifs, Rome l'est pour les chrétiens. Jamais sa destinée ne sera indifférente aux enfans de la foi; ils ne lui trouveront jamais trop d'éclat ni de prospérité; et souhaitent, comme Tobie, qu'elle soit construite en pierres précieuses, que ses rues retentissent de chants d'allégresse (2), et que tous les rois de la terre, suivant l'expression de saint Jean, dans son admirable prophétie touchant la cité sainte, y portent leur magnificence et leur splendeur (3). Et j'ose dire que la haine de Rome n'est pas une marque équivoque d'apostasie. « O Eglise romaine! ô cité sainte! s'écriait Fénelon; ô chère et commune patrie de tous les chrétiens! Il n'y a en J.-C. ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni Juif. Tout fait un seul peuple dans votre sein; tous sont concitoyens de Rome, et tout catholique est Romain. Mais d'où vient que tant d'enfans dénaturés ne connaissent aujourd'hui leur mère, s'élèvent contre elle, et la regardent comme une marâtre! D'où vient que son autorité leur donne tant de vains ombrages? »

(1) Omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. *Isaïe* 49.

(2) Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus, et per vicos ejus alleluia cantabitur. *Tob.* 13.

(3) Reges terræ afferent gloriam suam et honorem in illam. *Apoc.* 21.

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PAPES.

Le caractère italique, suivi d'une étoile, marque les antipapes; le chiffre marque l'année de leur mort, et non celle de leur élection.

S. Pierre mort en.	66	S. Sixte III.	440
S. Lin.	78	S. Léon le Grand.	461
S. Anaclet.	91	S. Hilaire.	468
S. Clément.	100	S. Simplicie.	483
S. Evariste.	109	S. Félix III.	492
S. Alexandre I.	119	S. Gélase.	496
S. Sixte I.	127	S. Anastase II.	498
S. Télesphore.	139	S. Symmaque.	514
S. Hygin.	142	<i>Laurent. *</i>	
S. Pie I.	157	Hormisdas.	523
S. Anicet.	168	S. Jean I.	526
S. Soter.	177	Félix IV.	530
S. Eleuthère.	192	Boniface II.	532
S. Victor I.	202	<i>Dioscore. *</i>	
S. Zéphirin.	219	Jean II.	533
S. Callixte I.	222	Agapet ou Agapit.	536
S. Urbain I.	230	Sylvère.	538
S. Pontien.	233	Vigile.	535
S. Anthère.	236	Pélage I.	560
S. Fabien.	250	Jean III.	573
S. Corneille.	252	Benoît I.	578
* <i>Novatien, premier antipape en.</i> ..	252	Pélage II.	590
S. Lucius.	253	S. Grégoire le Grand.	604
S. Etienne I.	257	Sabinien.	606
S. Sixte II.	259	Boniface III.	607
S. Denis.	269	Boniface IV.	613
S. Félix I.	274	S. Dieudonné I.	618
S. Eutychien.	283	Boniface V.	625
S. Caius.	296	Honorius I.	632
S. Marcellin.	304	Séverin.	640
S. Marcel.	310	Jean IV.	642
S. Eusèbe.	310	Théodore I.	649
S. Melchiade ou Miltiade.	314	S. Martin I.	653
S. Sylvestre.	335	S. Eugène I.	657
S. Marc.	336	Vitalien.	672
S. Jules I.	352	Dieudonné II ou Adéodat.	676
S. Libère.	366	Donus I ou Domnus.	678
S. <i>Félix II.</i>		Agathon.	682
Les uns le mettent au rang des papes,		S. Léon II.	683
d'autres à celui des antipapes, et d'autres		Benoît II.	685
enfin le font tour à tour l'un et l'autre.		Jean V.	686
S. Damase.	384	<i>Pierre. *</i>	
<i>Ursicin. *</i>		<i>Théodore. *</i>	
S. Sirice.	398	Conon.	687
S. Anastase I.	402	<i>Théodore. *</i>	
S. Innocent I.	417	<i>Paschal. *</i>	
S. Zozime.	418	S. Sergius I.	701
S. Boniface I.	422	Jean VI.	703
<i>Culalios. *</i>		Jean VII.	707
S. Célestin I.	432	Sisinus.	708

Constantin.	713	Jean XIV.	984
Grégoire II.	731	<i>Boniface VII, pour la 2^e fois. . . .</i>	985
Grégoire III.	741	<i>Jean élu, non sacré, et compté pour</i>	
Zacharie.	752	<i>le XV^e du nom.</i>	985
Etienne II, élu et non sacré, n'est pas		Jean XV ou XVI.	996
compté par la plupart des historiens.		<i>Jean XVI. *</i>	996
Etienne II ou III.	737	Grégoire V.	999
Paul I.	767	Sylvestre II.	1003
<i>Constantin. *</i>		Jean XVII ou XVIII.	1003
Etienne III ou IV.	772	Jean XVIII ou XIX.	1009
Adrien I.	795	Sergius IV.	1012
Léon III.	816	Benoît VIII.	1024
Etienne IV ou V.	817	<i>Grégoire. *</i>	
S. Paschal I.	824	Jean XIX ou XX.	1035
Eugène II.	827	Benoît IX abdique en.	1044
<i>Zézime. *</i>		<i>Sylvestre. *</i>	
Valentin.	827	Grégoire VI abdique en.	1046
Grégoire IV.	844	Clément II.	1047
Sergius II.	847	Benoît IX, derechef en.	1047
Léon IV.	853	jusqu'en.	1048
Benoît III.	858	Damase II.	1048
<i>Anastase. *</i>		S. Léon IX.	1054
Nicolas I.	867	Victor II.	1057
Adrien II.	872	Etienne IX ou X.	1058
Jean VIII.	882	<i>Benoît X. *</i>	1059
Marin ou Martin II.	884	Nicolas II.	1061
Adrien III.	885	Alexandre II.	1075
Etienne V ou VI.	891	<i>Honorius.</i>	1080
Formose.	896	Grégoire VII.	1085
Boniface VI, non compris par quel-		<i>Guibert. *</i>	
ques-uns.	896	Victor III.	1087
Etienne VI, ou VII.	897	Urbain II.	1099
Romain.	897	Paschal II.	1118
Théodore II.	898	<i>Albert, Théodoric et Maginulfe. *</i>	
Jean IX.	900	Gélase II.	1119
Benoît IV.	903	<i>Maurice Bourdin. *</i>	
Léon V.	903	Callixte II.	1124
Christophe, cru antipape par plu-		Honorius II.	1150
sieurs.	904	Innocent II.	1155
Sergius III.	911	<i>Anaclet et Victor. *</i>	
Anastase III.	913	Célestin II.	1144
Landon.	914	Lucius II.	1145
Jean X.	928	Eugène III.	1153
Léon VI.	929	Anastase IV.	1154
Etienne VII ou VIII.	931	Adrien IV.	1159
Jean XI.	936	Alexandre III.	1181
Léon VII.	939	<i>Victor, Paschal, Callixte et Innocent. *</i>	
Etienne VIII ou IX.	943	Lucius III.	1185
Marin ou Martin III.	946	Urbain III.	1187
Agapet II.	953	Grégoire VIII.	1187
Jean XII.	964	Clément III.	1191
<i>Léon. *</i>	964	Célestin III.	1198
Léon VIII.	965	Innocent III.	1216
Benoît V.	965	Honorius III.	1227
Jean XIII.	972	Grégoire IX.	1241
Benoît VI.	974	Célestin V.	1241
<i>Boniface VII. *</i>		Innocent IV.	1254
Donatus II.	974	Alexandre IV.	1261
Benoît VII.	983	Urbain IV.	1264

Clément IV.	1268	Eugène IV.	1447
Grégoire X.	1276	<i>Félix V* est élu dans le concile de</i>	
Innocent V.	1276	<i>Bâle en 1459, abdique en 1449, et</i>	
Adrien V.	1276	<i>meurt en.</i>	1451
Jean XXI.	1277	Nicolas V, depuis 1447 jusqu'en. . .	1455
Nicolas III.	1280	Callixte III.	1458
Martin IV.	1283	Pie II.	1464
Honorius IV.	1287	Paul II.	1471
Nicolas IV.	1292	Sixte IV.	1484
Célestin V, abdique en.	1294	Innocent VIII.	1492
Boniface VIII.	1303	Alexandre VI.	1503
S. Benoît XI.	1304	Pie III.	1503
Le saint Siège fut transféré à Avignon par		Jules II.	1513
le successeur de Benoît XI.		Léon X.	1521
Clément V, depuis 1305 jusqu'en. . .	1314	Adrien VI.	1523
Jean XXII.	1334	Clément VII.	1534
<i>Pierre de Corbière.*</i>		Paul III.	1549
Benoît XII.	1342	Jules III.	1553
Clément VI.	1352	Marcel II.	1555
Innocent VI.	1362	Paul IV.	1559
Urbain V.	1370	Pie IV.	1565
Grégoire XI.	1378	S. Pie V.	1572
Il reporta le saint Siège à Rome en 1477.		Grégoire XIII.	1585
Après sa mort, l'Eglise fut divisée par		Sixte V.	1590
un schisme qu'on nomme le grand		Urbain VII.	1590
schisme d'Occident : il y eut un siège		Grégoire XIV.	1591
pontifical à Avignon.		Innocent IX.	1591
Urbain VI, à Rome.	1589	Clément VIII.	1605
<i>Clément VII,* à Avignon, reconnu</i>		Léon XI.	1605
<i>par une partie de l'Eglise, élu</i>		Paul V.	1621
<i>en 1378, mort en.</i>	1394	Grégoire XV.	1623
<i>Benoît XIII, élu en 1394 : son obé-</i>		Urbain VIII.	1644
<i>dience suspendue en 1398, reprise</i>		Innocent X.	1655
<i>en 1403 : déposé au concile de</i>		Alexandre VII.	1667
<i>Pise en 1403, au concile de Con-</i>		Clément IX.	1669
<i>stance en.</i>	1417	Clément X.	1676
Boniface IX.	1404	Innocent XI.	1689
Innocent VII.	1406	Alexandre VIII.	1691
Grégoire XII, déposé au concile de		Innocent XII.	1700
Pise.	1409	Clément XI.	1721
Alexandre V, élu au concile de		Innocent XIII.	1724
Pise.	1410	Benoît XIII.	1730
Jean XXII abdique dans le concile		Clément XII.	1740
de Constance.	1415	Benoît XIV.	1758
Martin V élu dans le concile de Con-		Clément XIII.	1769
stance.	1421	Clément XIV.	1774
<i>Benoît XIII,* retient la qualité de</i>		Pie VI.	1799
<i>pape malgré sa déposition, jus-</i>		Pie VII.	1823
<i>qu'en.</i>	1424	Léon XII.	1829
<i>Clément VIII,* élu en 1424 n'est</i>		Pie VIII.	1830
<i>pas reconnu.</i>		Grégoire XVI, élu le 2 février 1831.	

CONCILES GÉNÉRAUX

TENUS DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'ÉGLISE JUSQU'À NOS JOURS.

Pour avoir une idée de l'histoire de l'Eglise, il ne suffit point de consulter une liste chronologique des pontifes romains, il est nécessaire de connaître les principales assemblées où l'Eglise a réprimé l'audace des hérétiques, et mis ses dogmes dans le jour le plus lumineux. C'est ce qui nous a engagé à placer ici la table des conciles généraux.

I^{er} CONCILE GÉNÉRAL.

325. I^{er} Concile général de Nicée, ville de Bithynie, dans l'Asie mineure. Il dura deux mois et 12 jours et réunit 581 évêques. Osius, évêque de Cordoue, y assista comme légat du pape Sylvestre. L'empereur Constantin s'y trouva aussi. On dressa dans ce concile le symbole de Nicée, qui fut retouché et augmenté dans le concile suivant.

II^e CONCILE GÉNÉRAL.

381. I^{er} Concile général de Constantinople, composé de 150 évêques, contre Macédonius, qui combattait la divinité du Saint-Esprit, et contre Apollinaire. On retoucha le symbole de Nicée, et on y ajouta, entre autres choses, ce qu'on y lit à présent sur la divinité du Saint-Esprit, et ce qui suit jusqu'à la fin.

III^e CONCILE GÉNÉRAL.

431. Concile général d'Ephèse où s'assemblèrent plus de 200 évêques; saint Cyrille d'Alexandrie le présida pour le pape Célestin I. La sainte Vierge y fut déclarée *Mère de Dieu*, et on condamna Nestorius, évêque de Constantinople. On y renouvela la condamnation de Pélage.

IV^e CONCILE GÉNÉRAL.

451. Concile général de Chalcédoine, dans l'Asie mineure. On y condamna Eutychès et Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui soutenaient qu'il n'y avait en J.-C. qu'une seule nature. On excommunia Eutychès, et Dioscore fut chassé de son siège d'Alexandrie.

V^e CONCILE GÉNÉRAL.

553. II^e Concile général de Constantinople, de 151 évêques. Il fut convoqué : 1^o pour condamner les erreurs d'Origène et quelques écrits de Théodoret, évêque de Mop-sueste, et d'Ibas, évêque d'Edesse; 2^o pour confirmer les quatre premiers conciles généraux, et particulièrement celui de Chalcédoine, que les acéphales contestaient.

VI^e CONCILE GÉNÉRAL.

680 et 681. III^e Concile général de Constantinople, où, sur la fin, se trouvèrent plus de 160 évêques; deux patriarches, l'un de Constantinople, et l'autre d'Antioche; et l'empereur, afin que sa présence arrêât les esprits mutins. Ce concile fut assemblé pour détruire entièrement le monothélisme, et pour reconnaître en J.-C. deux volontés, une divine et l'autre humaine, et autant d'actions qu'il y a de natures. On excommunia Sergius, Pyrrhus, Paul, Macarius, et tous leurs sectateurs.

VII^e CONCILE GÉNÉRAL.

787. II^e Concile général de Nicée, de 377 évêques, convoqué par l'empereur Constantin et sa mère Irène. Les légats du pape Adrien présidèrent, et Taraise, patriarche de Constantinople, y assista. On y régla la vénération due aux saintes images.

VIII^e CONCILE GÉNÉRAL.

869. IV^e Concile général de Constantinople, où se trouvèrent 102 évêques, 3 légats du pape et 4 patriarches. On y brûla les actes d'un conciliabule que Photius avait assemblé contre le pape Nicolas et contre Ignace, légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius, qui s'était emparé de cette dignité ; et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des images de la sainte Vierge et des saints y fut encore maintenu.

IX^e CONCILE GÉNÉRAL.

1123. I^{er} Concile général de Latran, sous Callixte II, où l'on compta plus de 500 évêques et plus de 600 abbés. Il fut tenu pour la paix de l'Eglise, troublée depuis plus de 45 ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices, que l'empereur prétendait. On y travailla à rétablir la discipline ecclésiastique, affaiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de délivrer la Terre-Sainte de la puissance des Infidèles.

X^e CONCILE GÉNÉRAL.

1159. II^e Concile général de Latran, d'environ 1000 évêques, sous Innocent II, pape, et en présence de Conrad III, empereur. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques, pour rétablir la discipline de l'Eglise, et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Brescia, ancien disciple d'Abailard.

XI^e CONCILE GÉNÉRAL.

1179. III^e Concile général de Latran, composé de 502 évêques, sous Alexandre III, pape. Il fut assemblé pour annuler les ordinations faites par les antipapes, condamner les erreurs des vaudois, et pour travailler à la réforme des mœurs.

XII^e CONCILE GÉNÉRAL.

1215. IV^e Concile général de Latran, présidé par le pape Innocent III. Il y avait deux patriarches : celui de Constantinople et celui de Jérusalem ; 71 archevêques, 412 évêques, et 800 abbés, le primat des maronites, et saint Dominique, instituteur de l'ordre des frères prêcheurs. Ce concile fut assemblé pour condamner les erreurs des albigeois et des autres hérétiques, et pour la conquête de la Terre-Sainte.

XIII^e CONCILE GÉNÉRAL.

1245. I^{er} Concile général de Lyon, où présida le pape Innocent IV, et où parurent les patriarches de Constantinople, d'Antioche, d'Aquilée et de Venise, 140 évêques, Baudouin II, empereur d'Orient, et saint Louis, roi de France. On y excommunia Frédéric II. On y donna le chapeau rouge aux cardinaux, et enfin on décida qu'une nouvelle armée de croisés seroit envoyée dans la Palestine, sous la conduite de saint Louis.

XIV^e CONCILE GÉNÉRAL.

1274. II^e Concile général de Lyon, présidé par Grégoire X, et où s'assemblèrent les patriarches d'Antioche et de Constantinople, 15 cardinaux, 500 évêques, 70 abbés, 1000 docteurs. On y travailla à réunir les Grecs et les Latins, sur la procession du Saint-Esprit. On ajouta au symbole de la foi, qui avait été dressé au concile de Constantinople, le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre-Sainte.

XV^e CONCILE GÉNÉRAL.

1311. Concile général de Vienne en France, assemblé par ordre de Clément V, où se rendirent les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, 500 évêques, 3 rois, Philippe IV, roi de France, Edouard II, roi d'Angleterre, Jacques II, roi d'Aragon. On y parla particulièrement des erreurs et des crimes des templiers, des béguards et des béguines ; d'une expédition dans la Terre-Sainte ; de la réformation

des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

XVI^e CONCILE GÉNÉRAL.

Concile de Pise en 1409, que plusieurs regardent comme général, et dont l'objet principal fut l'extinction du schisme, après la mort du pape Grégoire XI, en 1378. Il s'y trouva 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de presque toutes les universités, et des ambassadeurs de la plupart des cours. On y élut Alexandre V pape; mais le schisme ne fut pas éteint pour cela.

XVII^e CONCILE GÉNÉRAL.

1414. Concile général de Constance en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wiclef et de Jean Hus, et pour éteindre les schismes qui déchiraient l'Eglise depuis 57 ans. On y comptait 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, 564 abbés et docteurs. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, y assista. Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés, après avoir été convaincus de leurs erreurs, et avoir refusé de les abjurer avec une criminelle opiniâtreté. Martin V approuva tous les décrets de ce concile en matière de foi.

XVIII^e CONCILE GÉNÉRAL.

1431. Concile général de Bâle, ville de Suisse sur le Rhin, sous Eugène IV, Sigismond étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux espèces. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas ceux qui ne communieraient que sous une espèce. On y travailla aussi à la réformation du clergé. Ce concile n'est pas regardé comme œcuménique dans toutes les sessions. A la fin, ce ne fut qu'une assemblée tumultueuse.

XIX^e CONCILE GÉNÉRAL.

1439. Concile général de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438, à Ferrare; mais la peste, qui se fit sentir dans cette ville, obligea de le transférer. Eugène IV le présida. On y vit 130 évêques. Joseph, patriarche de Constantinople avec Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'y trouvèrent. Il fut assemblé particulièrement pour réunir les Grecs avec les Latins.

XX^e CONCILE GÉNÉRAL.

1512. V^e Concile générale de Latran, où présida Jules II, puis Léon X, Maximilien I^{er} étant alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura 5 ans et compta 15 cardinaux et près de 80 archevêques et évêques. Il fut assemblé : 1^o afin d'empêcher une espèce de schisme naissant; 2^o pour terminer plusieurs différends entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France; 3^o pour réformer le clergé. On arrêta dans ce concile qu'on ferait la guerre à Sélim, empereur des Turcs. On nomma pour chefs de cette expédition, l'empereur Maximilien I^{er}, et François I^{er} roi de France. La mort de Maximilien et l'hérésie de Luther, qui causa de grands troubles en Allemagne, renversèrent ce grand dessein.

XXI^e CONCILE GÉNÉRAL.

1545. Concile général de Trente, ville épiscopale, dont l'évêque est souverain et prince d'Empire, sous la protection de la maison d'Autriche. Ce concile dura près de 18 ans, depuis 1545 jusqu'en 1565, sous cinq papes, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV; et sous les règnes de Charles-Quint et de Ferdinand, empereurs d'Allemagne. Ce concile avait rassemblé 5 cardinaux légats du saint Siège, 3 patriarches, 55 archevêques, 255 évêques, 7 abbés, 7 généraux d'ordres monastiques, 460 docteurs en théologie; il fut convoqué pour condamner les erreurs des luthériens, et réformer les mœurs des ecclésiastiques et des autres fidèles.

HISTOIRE PROFANE.

ÉGYPTE.

L'ÉGYPTE est une des plus anciennes monarchies du monde, et son histoire, par conséquent, est une des plus obscures. Mesraïm, fils de Cham, peupla cette grande contrée qui lui avait été destinée, et lui donna son nom. (Moïse appelle l'Égypte la *terre de Mesraïm*.) Il est impossible de suivre la succession de ses premiers rois; c'est un tissu de fables, de contradictions et d'absurdités, que M. Guérin du Rocher a tâché de débrouiller à l'aide d'une critique savante et de recherches immenses (*Histoire véritable des temps fabuleux*). L'histoire profane nous apprend peu de choses de ce pays, jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui vainquit Psamménite, souverain de l'Égypte, soumit ses états, et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327 avant Jésus-Christ, époque où ce pays devint une des conquêtes d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce prince, Ptolémée, l'un de ses généraux, s'en empara, et ses descendans en jouirent jusqu'en l'année 50, où les Romains conquièrent l'Égypte et en firent une province, après la défaite d'Antoine et la mort de la reine Cléopâtre avec laquelle finit la dynastie des Lagides. L'année 639 depuis Jésus-Christ, le calife Omar les en dépouilla, et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171, où le fameux Saladin établit l'empire des Mamelucks en Égypte. Les descendans de ce prince étendirent même beaucoup les bornes de leur empire; mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim, empereur des Turcs. Ils le possèdent encore, et le gouvernent par leurs pachas; mais ils doivent peu compter sur cette possession lointaine, déchirée par des divisions intestines qu'entretennent des puissances rivales et ennemies, et qui privent la Porte de presque tous les revenus de cette province. Le pacha qui y commande aujourd'hui, Méhémed-Ali, a pris les armes pour se soustraire à la domination du grand-seigneur, et ses succès décisifs annoncent assez que l'Égypte ne tardera pas à former un état indépendant de la Porte, à laquelle elle paye encore tribut.

ROIS D'ÉGYPTE (d'après Lenglet).

Ménès ou Mesraïm. 2965

ROIS DE THÈBES.

Athotis I.	2905	Achescus-Ocharas.	2291
Athotis II.	2844	Nitocris, Reine.	2290
Diabiès.	2812	Myrtœus.	2284
Pemphos.	2795	Thyosimarès.	2262
Toëgar-Amach.	2775	Thinillus.	2250
Stoëchus.	2691	Semphucratès.	2242
Gosormiès.	2685	Chuter.	2224
Marès.	2655	Meuros.	2217
Anoïphès.	2629	Choma-Ephta.	2205
Sirius.	2609	Anchunius-Ochy.	2194
Chnub-gneuros.	2591	Penthé-Athyris.	2154
Ravosis.	2569	Staménemis.	2118
Biuris.	2556	Sistosi-Chermès.	2098
Saophis.	2546	Mœris.	2040
Sen-Saophis.	2517	Siphoas.	1986
Moschérïs.	2490	»	1983
Musthis.	2450	Thuron ou Nilus.	1969
Pammus-Archondès.	2426	Amutantée.	1964
Apappus.	2391		

ROIS DE MÈMPLIS.

Sa ou Curcidès	2903
Spanis	2840
2 Rois inconnus	2804
Sésonchosis	2752
Aménémès	2685
Amosis	2654
Acéseplitrès	2622
Achoreus	2609
Amiysès	2600
Chanois	2596
Amésisés	2584
» »	2519
Usé	2503
Ramessès	2453
Ramessès-Ménos I	2426
Thysimarès	2411
Ramessès-Séos	2381
Ramessès-Ménos II	2358
Ramessès-Boëtis	2359
Ramessès-Yaphrès	2300
Concharis	2271
Salati	2266
Béon	2247
Apachnas	2203
Apophis	2163
Janias	2104
Certos	2054
Assys	2010
Mysphragmutosis	1961
Timosis ou Tetmosis	1956
Aménophis I ^{er} , roi de Memphis, sou- met toute l'Égypte	1926
Orus	1906
Achenchérès I	1859
Bathosis	1847
Achenchérès II	1858
Achenchérès III	1826
Armais	1815
Ramessès I	1809
Ramessès-Myamum	1808
Aménophis II	1767

XIX^e DYNASTIE.

Sésostris	1722
Rhampsès	1665
Aménophis III	1597
Aménophis IV	1569
Ramessès II	1558
Aménémès	1499
Thuoris	1472

XX^e DYNASTIE.

Nécheptos	1485
Psammutis	1456
» »	1423
Certos	1419
Rampsès	1399
Amensès	1354
Ochyras	1528
Amédès	1314
Thuoris ou Solybrès	1287
Atiotis ou Phusannus	1257
Censenès	1209
Vennéphès	1189

XXI^e DYNASTIE.

Smédès	1158
Psusennès	1112
Néphelchérès	1066
Aménophis V	1062
Osochor, ou Euchoreus	1033
Pinachès	1047
Susennès	1058

XXII^e DYNASTIE.

Sésonchis ou Sésac	1008
Osoroth	973
5 Rois inconnus	958
Tacellottis	933
5 Rois inconnus	920
Pétubatès	878
Osorcho	856
Psammus	828
Zeth	817
Bocchoris	786
Sabacon I	742
Suécus	738
Taraca	718
Sabacon II	698
Séthos	692
Anarchie	687
12 Seigneurs	683
Psaminéticus	670
Nécos ou Nécao	616
Psamméthès	600
Apriès ou Ephréc	594
Perthamis	575
Amasis	569
Psamménit	526
L'Égypte est conquise par Cambyse	523

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS CAMBYSE JUSQU'À ALEXANDRE.

Cambyse	523	Artaxerxès	463
Le mage Smerdis	523	Xerxès II	424
Darius fils d'Hystaspe	522	Sogdien	424
Xerxès	486	Ochus ou Darius Nothus	424

Amyrthée.	443	Tachos.	363
Néphéritès ou Néphrée I.	407	Nectanébé II.	362
Achoris.	389	Artaxerxès Ochus.	351
Psammuthis.	376	Arsès ou Arsames.	339
Néphéritès II.	375	Darius Codoman.	336
Nectanébé I.	375	Alexandre soumet l'Égypte.	332

ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Alexandre n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagèrent entre eux son vaste empire. L'Égypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye et la Cyrénaïque échurent à Ptolémée, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Égypte. Ce prince augmenta de beaucoup les états qui lui étaient échus, et laissa son royaume à ses descendants. (*Voyez son article dans le Dictionnaire.*)

L'Égypte, qui est aujourd'hui la proie des barbares, est bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle était regardée parmi les anciens comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homère, Pythagore, Platon, Lycurgue, Solon, Démocrite, Euripide, et beaucoup d'autres allèrent exprès en Égypte pour y puiser des lumières qui manquaient alors à la Grèce. Il nous reste trop peu de monumens de l'esprit des Égyptiens pour savoir de quel genre étaient ces lumières; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur religion était l'opprobre de l'humanité; que plusieurs de leurs lois paraissent ridicules, et que, malgré leurs pyramides, ils ne connaissaient ni les cintres, ni les voûtes. C'est ce que démontre le savant M. Goguet, dans son *Origine des lois*.

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Ptolémée Lagus.	322	Ptolémée Soter rétabli.	88
Ptolémée Philadelph.	285	Bérénice, nommée Cléopâtre, seule. .	80
Ptolémée Evergète.	246	Bérénice et Alexandre.	79
Ptolémée Philopator.	221	Ptolémée Denys ou Aulètes.	73
Ptolémée Epiphanès.	204	Bérénice, pendant l'exil d'Aulètes. .	58
Ptolémée Philométor.	180	Ptolémée Denys et Cléopâtre sa sœur.	51
Ptolémée Evergète II ou Physcon. .	146	Ptolémée le Jeune et Cléopâtre.	47
Ptolémée Soter ou Lathur.	116	Cléopâtre seule.	44
Ptolémée Alexandre.	106	L'Égypte province romaine.	50

ASSYRIE.

Nous avons très peu de choses certaines touchant le premier empire des Assyriens, qui est, suivant quelques savans, le royaume le plus ancien du monde. Mais en quelque temps qu'on en veuille placer les commencemens, il est certain que, lorsque le monde était partagé en plusieurs petits états, dont les princes songeaient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, poussa ses conquêtes du côté de l'orient, agrandit et embellit Ninive. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition un courage et une suite de conseils admirables dans une femme, soutint les vastes desseins de son mari, et acheva de former cette monarchie. Ninias succéda à sa mère. On connaît à peine les noms de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connaît guère que par Ctésias et Hérodote, historiens aussi peu sûrs l'un que l'autre. On puiserait avec autant de confiance l'histoire dans la mythologie. *Facilius*, dit Strabon, *Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctésias, Herodoto et eorum similibus.* « Les historiens les plus judicieux », dit Bossuet, « ne font cette monarchie ni si ancienne ni si grande que les autres historiens nous la représentent. »

LISTE DES ROIS D'ASSYRIË,

Telle qu'on la trouve ordinairement chez les historiens, mais que l'on doit considérer comme fabuleuse ou défectueuse.

Le chiffre marque, dans cette première partie, l'année où commence le règne.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Assur s'établit en Assyrie, lui donne son nom, et bâtit Ninive.	Lamptidès. 1485
Bélus. 2229	Sosarès. 1463
Ninus. 2174	Lampraès. 1415
Sémiramis. 2164	Panyas. 1415
Ninias ou Zaméïs. 2108	Sosarmus. 1370
Arius. 2042	Mitroëus. 1348
Aralius. 2012	Teutame. 1321
Xerxès ou Bælus. 1972	Teuteus. 1289
Armamithrès. 1942	Arabellus. 1245
Belochus. 1904	Chalaüs. 1203
Bakus. 1869	Anabus. 1158
Séthos ou Altadas. 1817	Babius. 1120
Mamythus. 1785	Thinæus. 1083
Manchaleus. 1755	Dercylus. 1058
Sphærus. 1727	Eupacmès ou Eupalès. 1013
Mamylus. 1705	Laosthènes. 975
Sparétus. 1675	Piritiadès. 950
Aseatadès. 1655	Ophrathæus. 900
Amyntès. 1595	Ephcakhères. 879
Belochus. 1550	Ocrazarès ou Anacyndarax. 827
	Sardanapale. 787

Division de l'empire d'Assyrie en MÉDIE, ASSYRIË proprement dite, et BABYLONIE.

ROYAUME DES MÉDES.

Les successeurs de Ninus, à commencer depuis son fils Ninias, vécurent dans une telle mollesse, qu'à peine leurs noms sont venus jusqu'à nous. Cependant, malgré quelques conquêtes de peu de durée et peu soutenues que firent sur eux leurs ennemis, ils se maintinrent en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbacès, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, découvrit la mollesse et les infamies de son maître si long-temps cachées dans le secret du palais. Alors Sardanapale devint insupportable à ses sujets, et Arbacès, secondé par Bélésis, après l'avoir forcé à se donner la mort prit le nom de roi. Au reste, il paraît certain qu'Arbacès, révoltant les Mèdes contre Sardanapale, ne fit que les affranchir, sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. Déjocès s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peuples. Phraortès, son fils, d'une humeur plus belliqueuse, attaqua les Perses, et les assujétit à son empire : il se rendit ensuite maître de presque toute la haute Asie. Enfilé de ses succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor, leur roi, après avoir défait son armée, poursuivit les Mèdes, s'empara de leurs villes, prit Ecbatane d'assaut, la livra au pillage, et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même ayant été pris, fut percé de javelots par ordre de Nabuchodonosor. L'histoire des Mèdes et la chronologie de leurs rois ne sont pas sans de grandes obscurités.

NOUVEAUX ROIS DES MÉDES.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Arbacès et Bélésis se soulèvent contre l'Assyrie. 770	Scythes en Asie. 655
Les Mèdes soumis aux Assyriens . . . 766	Cyaxares. 611
Déjocès, premier roi des Mèdes. . . . 740	Scythes. 607
Phraortès. 657	Astyages. 596
	Cyrus avec Astyages, comme roi. . . 568

NINIVE ou SECOND EMPIRE D'ASSYRIE.

Des débris de l'empire assyrien sortirent encore le royaume de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive retinrent le nom de *rois d'Assyrie*, et furent les plus puissans. Parini leurs conquêtes, on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Téglatphalassar avait régné à Ninive peu de temps après la mort de Sardanapale. C'est Salmanasar, son successeur, qui prit Samarie, après un siège de trois ans, et qui mit fin au royaume d'Israël.

NOUVEAUX ROIS D'ASSYRIE.

Av. J.-C.		Av. J.-C.
Phul, nommé aussi Ninus.	770	Cinaladan ou Sarac. 648
Téglatphalassar ou Thylgam.	758	Nabopolassar. 626
Salmanasar.	729	Nabuchodonosor le Grand. 605
Sennachérib.	714	Evilmérodac ou Ilvarodamus. 562
Assaradin ou Ezaradon.	710	Laborosochord, avec Nériglissor. ... 561
Ce prince prend Babylone, et réunit les deux royaumes sous le nom de celui de Babylone.	680	Laborosochord seul. 556
Saosduchin, qu'on croit être le Nabu- chodonosor de Judith.	668	Nabonide, Nabonadius, Labynitus ou Balthasar. 555
		Darius Médus ou Astyages, déjà roi des Mèdes. 558

BABYLONIE ou CHALDÉE.

Bélésis ou Nabonassar (qu'il ne faut pas confondre avec Nabopolassar), après s'être uni avec Arbacès pour détrôner Sardanapale, retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus, et la liste qu'on en donne ne mérite aucune confiance, au jugement des meilleurs critiques, qui ne sont pas non plus d'accord sur ce qui regarde le commencement de cet empire. Ezaradon, roi d'Assyrie, envahit ce royaume, et le confondit, avec ses états, sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie et une partie de la Palestine, détachée sous le règne précédent. Babylone, dit Bossuet, semblait être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étaient pleins d'esprit et de courage; l'Orient n'avait guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. Voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient se réunit contre eux. Des nations entières soumises à leur domination devenue odieuse, se joignirent avec les principaux seigneurs à Cyrus et aux Mèdes. Babylone, qui se croyait invincible, devint captive des Mèdes, qu'elle avait subjugués, et périt enfin par son orgueil. Ainsi les Mèdes, qui avaient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second. Mais cette dernière fois, la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

ROIS DES CHALDÉENS DE BABYLONE.

Av. J.-C.		Av. J.-C.
Bélésis.	770	"
Nabonassar son fils (1).	747	" "
Nadius.	735	Mesessi-Mordacus. 709
Chinzirus.		Babylone est prise par Ezaradon, roi de Ninive. 680
Porus.		Nabopolassar réunit les deux empires de Babylone et de Ninive. 605
Jugée.		Voyez la liste des derniers rois d'As- syrie depuis Nabopolassar.
Mérodac-Baladan ou Mordokeupad.	721	
" "		
" "		

(1) C'est ce prince qui a donné son nom à l'ère de Nabonassar qui fut en usage dans tout l'Orient depuis 747 avant Jésus-Christ.

MONARCHIE DES PERSES.

La Perse avait depuis très long-temps ses rois particuliers. Chodorlahomor y régna du temps d'Abraham. On sait que ce prince conquit les villes de Sodome et de Gomorrhe, et qu'il défit cinq rois voisins; mais ce royaume, alors peu considérable, ne comprenait qu'une seule province, et les Perses, divisés en douze tribus, ne faisaient tous ensemble que cent vingt mille hommes, lorsque Cyrus régna sur eux. Ce conquérant sut tirer les plus grands avantages de ceux mêmes qui l'avaient aidé dans ses conquêtes. Il se servit des richesses des Mèdes, et de leur nom toujours respecté en Orient. Cyrus rendit la monarchie si puissante, qu'elle ne pouvait guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Elle se soutint après lui un peu plus de 200 ans. Cambyse, fils de Cyrus, commença à corrompre les mœurs des Perses : présage de la décadence de l'empire. Le dernier roi fut Darius Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelles, et tué ensuite par Bessus. C'est ainsi que finit la monarchie des Perses, qui depuis furent soumis aux Grecs. *Pour entendre ce qui l'a perdue*, dit un grand historien, *il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.*

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Cyrus. 556	Darius Nolhus. 424
Cambyse. 529	Artaxerxès Mnémon. 405
Smerdis, l'un des mages. 525	Artaxerxès Ochus. 360
Darius, fils d'Hystaspe. 522	Arsès ou Arsames. 359
Xerxès le Grand. 486	Darius Codoman. 330
Artaxerxès-Longue-Main. 465	Alexandre se rend maître de l'empire
Xerxès II. 424	d'Asie. 331
Sogdien. 423	

SUCCEPSEURS D'ALEXANDRE LE GRAND EN PERSE.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Alexandre Eumène. 354	Antiochus II Deus. 252
Antigone.	Ces trois derniers princes sont en
Séleucus I Nicanor. 312	même temps rois de Syrie.
Antiochus I Soter. 282	

SECOND EMPIRE DES PERSES.

Après la mort d'Alexandre, la Perse ainsi que les autres provinces de la haute Asie, furent gouvernées par ceux à qui ce prince en avait confié l'administration. L'histoire est muette pendant long-temps sur les événemens passés en Perse; et quand elle recommence à faire mention de ce pays, il est sous la domination des Parthes. Il y resta jusqu'en 226, qu'un simple soldat persan (nommé Artaxerxès), qui se prétendait issu des anciens rois de Perse, se révolta contre Artabane, roi des Parthes. Il commença par se rendre maître de la Parthie, et ayant remporté quelques avantages sur Artabane, il le tua dans une bataille. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses, qui subsiste encore aujourd'hui, mais après avoir passé à des princes de différentes nations.

Cet empire eut premièrement 28 rois, depuis Artaxerxès jusqu'à Iezdégirdes III, tué par Omar, roi des Sarrasins, qui lui succéda. Les Sarrasins, maîtres de la Perse durant 418 ans, en furent dépossédés, en 1051, par le sultan Gélal-ed-Din. Ses successeurs dominèrent jusqu'en 1596, que Tamerlan s'en empara, à la tête de 20.000 Tartares. Quatre princes de la faction dite du *Bélier noir* succédèrent à Tamerlan

jusqu'en 1467, qu'Usum-Cassan, de la faction du *Bélier blanc*, qui n'était que gouverneur de l'Arménie, se révolta, conquît la Perse sur Jooncha, et le fit mourir avec son fils Aghen-Ali. La Perse fut livrée aux troubles et aux divisions après la mort d'Usum-Cassan, en 1478. Cependant Ismaël, issu d'une de ses filles, occupa le trône et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé envahir, et rendit tout son éclat aux Perses. C'est depuis Ismaël qu'on marque l'empire des Sophis. Ses descendants en ont été tranquilles possesseurs jusqu'en 1747, où Thamas-Koulikan s'en est saisi. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée au sujet de son successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nous, est fort embrouillée.

Le second empire des Perses fut d'abord très-puissant, les Romains n'ayant jamais remporté sur eux que de faibles avantages; mais depuis que les Sarrasins s'en rendirent maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé diminuèrent singulièrement son ancienne gloire, et ses forces tombèrent. Ce n'est que par le temps et avec bien de la peine que cet empire a reconquis les provinces qui en avaient été démembrées.

NOUVEAUX ROIS DE PERSE.

— I. SASSANIDES. —

Ap. J.-C.

225 Artaxerxès (ou Artaxare, ou Ard-schir), fils de Sassan.

238 Sapor I (ou Schah Por, ou Schavar), dit Tirdeh.

271 Hormisdas I (ou Hormodsz)

272 ou 273 Vararane I (ou Bahram).

276 ou 279 Vararane II.

299 ou 296 Vararane III, dit Ségansaa ou Sahaham.

294 ou 297 Narsès ou Narsi.

303 Hormisdas II.

340 Sapor II.

380 Artaxerxès II.

384 Sapor III.

389 Vararane IV.

399 Isdegerde I (ou Yasdegerde, Iesdégirde).

420 Vararane IV, ou Bahram Gour

440 Isdegerde II.

457 Pérose ou Phirouz.

488 Balascès ou Balasch.

491 Cavadès ou Kobad.

531 Chosroès I (ou Khosrou), dit le Grand.

579 Hormisdas III.

589 Siroès II ou Khosrou Perwis.

628 Siroès ou Schobad Schironieh, 8 mois.

629 Adeser ou Ardschir III, 7 mois.

629 Sarbazas ou Schahriar, 2 mois.

629 La reine Tourandokht, 16 mois.

Elle eut pour successeurs les 5 princes suivants, qui ne firent qu'apparaître au trône :

Koschanschdeh.

La reine Arzoumidokht.

Khosrou III.

Phirouz II, et

Pharoukh Zad.

SASSANIDES (suite).

Ap. J.-C.

632 Isdegerde III.

(L'époque de son élévation, qu'on fixe au 16 juin 632, est le fondement d'une ère fameuse chez les Persans, dite ère d'Isdegerde).

652 Mort de ce prince. — Fin de la dynastie des Sassanides. — La Perse est conquise par les Sarrasins.

— II. —

Les califes demeurent paisibles possesseurs de leur conquête jusqu'en 820.

Depuis 820 jusqu'en 1581, la Perse est entamée par différens princes, Tartares d'origine pour la plupart, qui fondent dans différentes provinces des dynasties particulières.

820 à 872 *Dynastie des Tahériens, fondée par Taher.*

872 à 890 Soffarides; par Yakoubben Laïth Soffar.

872 à . . . Samanides.

927 à 950 Dilémites, établis dans le Dilem; par Waschoudan.

954 à . . . *Dynastie des Bouhides; par Bouhiah.*

990 à . . . Ghaznévides, qui régnèrent dans le pays de Ghazna; par Sébekteghin.

1035 à 1090 Seldjoukides; par Thogroul Beg, petit-fils de Seldjouk.

1097 à 1230 Kharismiens, établis dans le Kharisme; fondée par Cothb-eddin Mohammed.

1150 à 1208 Ghourines, dans le pays de Ghour.

Des Moghols, introduits en

SASSANIDES (suite).

Ap. J.-C.

*Perse par Tschenguiz-Khan
ou Gengiskan, naissent deux
dynasties :*

1250 *les Moghols Gengiskhanides*

*(voyez ci-après *) et les*

1450 *Moghols Zagataï.*

1518 à 1587 *Dynastie des Modhaffériens ,
fondée par Mohammed Mod-
haffer.*

1556 à 1410 *Ilkaniens.*

1410 *Turcomans dits du Mouton-
Noir.*

1468 *Turcomans du Mouton-Blanc
fondée par Azembek (ou
Uzum-Hassan).*

— III. —

MOGHOLS GENGHIZKANIDES DE PERSÉ.

1176 *Tschenguiz Khan, appelé aussi The-
mondgin.*

1229 *Oktai Khan.*

1241 *Tourakina Khatoun.*

1246 *Gaiouk.*

1249 *Ougoulgan mischic, régente.*

1251 *Mangou Khan.*

1259 *Houlagou Khan.*

1265 *Abaka Khan.*

1282 *Nicoudar, dit Ahmed Khan.*

1284 *Argoun Khan.*

1290 *Kandjiatou Khan.*

1294 *Baidou Khan.*

1295 *Kasan Khan, dit Mohammed.*

1304 *Aldjiaptou, dit Khodabandeh.*

Abou-Saïd, mort en 1355.

*Après sa mort, trouble et confusion
jusqu'à Tamerlan.*

— IV. —

1368 *Timur-Lenck, ou Tamerlan com-
mence la conquête de la Perse. Il
meurt vers 1400.*

*Joondia (1^{er} successeur de Tamer-
lan), de la faction du Mouton-
Noir, est mis à mort par*

1462 *Azembek ou Ussum-Cassan (Uzum
Hassan), chef de la faction du
Mouton-Blanc.*

MOGHOLS GENGH. (suite.)

Ap. J.-C.

1478 *Iacoub.*

1485 *Iulaver.*

1485 *Baysancor.*

1490 *Rustan.*

1497 *Achmed, usurpateur.*

1497 *Alvand.*

*Anarchie, à laquelle met fin, en 1510,
le sophi Ismaël, qui fonde la dy-
nastie des sophis.*

— V. —

SOPHIS.

1510 *Schah Ismaël sophi I, jusqu'en 1525.*

1525 — *Thamas (ou Thamasp) I.*

1575 — *Ismaël II.*

1577 — *Mohammed Khodabendch.*

1585 — *Hamzeh.*

1585 — *Ismaël III.*

1586 — *Abbas I, dit le Grand.*

1628 — *Sophi II, nommé d'abord Zaï n
Mirza.*

1642 — *Abbas II.*

1666 — *Sophi Mirza, dit Soliman.*

1694 — *Hussein.*

1721 — *Mahmoud. Il est déposé, et on
proclame en sa place.*

1725 — *Aschraf.*

1750 — *Thamas II.*

1750 — *Abbas III Mirza.*

1756 — *Nadir, ou Thamas Kouli Khan,
assassiné en 1747.*

1747 — *Adel.*

1748 — *Ibrahim.*

1749 — *Scharokh.*

1750 *Interrègne et grands troubles
dans la Perse. Plusieurs rivaux
se disputent le trône.*

Ismaël IV règne jusqu'en 1781.

1751 — *Kerim Kouli Khan, usurpateur,
gouverne avec sagesse, jus-
qu'en mars 1779.*

1779 — *Aboul Fetah Khan, son fils, lui
succède jusqu'en avril, même
année.*

1779 — *Sadek, usurpateur.*

1781 — *Ali Mourad Khan.*

1785 — *Mehemet Khan.*

1797 *Interrègne d'un an.*

1798 — *Jetah Ali Khan.*

SICYONE.

SICYONE, ville du Péloponèse, est le plus ancien royaume de la Grèce, mais son his-
toire est sujette à bien des incertitudes. Egialée paraît avoir été son premier roi. Après
la mort de Zeuxippe, qui en fut le dernier, on défera le gouvernement aux prêtres
d'Apollon durant 55 ans. Enfin Agamemnon, roi de Mycènes, s'empara de Sicyone,

et ses états passèrent ensuite l'un et l'autre au pouvoir des Héraclides. Sicyone, qui était dominée par des tyrans depuis l'an 400, crut pouvoir secouer le joug insupportable sous lequel elle gémissait, et se donna à Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; mais Abantidas le fit périr, et s'étant défait de tous ses parens et de ses amis, il monta lui-même sur le trône. Aratus, fils de Clinias, échappa seul aux fureurs du tyran; parvenu à l'âge de vingt ans, il forma une conspiration contre Nicolès, successeur d'Abantidas, et se saisit de la ville : le tyran n'eut que le temps de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie, et la fit entrer dans la ligue des Achéens. La liste de ses rois n'est rien moins qu'authentique; nous la donnons seulement comme des conjectures propres à suppléer, en quelque sorte, à la lumière qui manque dans une matière très obscure : *Ut in re perobscurâ conjecturæ permittatur aliquid.* (Petau.)

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Egialéc.	1773	Polybe.	1350
Apis.	1721	Janisque.	1310
Egyre.	1696	Phœste.	1268
Erat.	1662	Adraste.	1260
Plemnée.	1616	Zeuxippe.	1256
Orthopolis.	1568	Agamemnon.	1209
Corone.	1505	Hippolyte et Lacedade entre eux. .	1124
Epopée.	1450	Les Héraclides se rendent maîtres de	
Lamedon.	1445	Sicyone.	1120
Sicio.	1375		

ARGOS.

INACHUS jeta les fondemens du royaume d'Argos dans le Péloponèse, l'an 1823 avant Jésus-Christ. Environ 300 ans après, Danaüs, chassé de l'Égypte par son frère, vint à Argos, détrôna Gélantor, et s'empara de sa couronne. (C'est de Danaüs que les Grecs s'appelaient *Danai*.) Ses successeurs furent Lyncée, Abas, Prœtus, Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille, nommée Danaé, mère de Persée qui, ayant tué par mégarde Acrisius, son aïeul, ne put vivre à Argos, lieu de son parricide, et bâtit Mycènes, où il établit le siège de son royaume. Vers l'an 1208, Argos, érigée en république, eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grèce. L'an 550, une lutte s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet d'un petit pays appelé *Thyrea*. Les deux partis convinrent que, pour épargner le sang, on nommerait de part et d'autre un certain nombre de combattans, et que le terrain en litige resterait aux vainqueurs. Trois cents soldats s'avancèrent de chaque côté, et combattirent avec une intrépidité égale. La nuit seule put les séparer, et il ne resta que trois champions, deux Argiens et un Lacédémonien. Les premiers se regardant comme vainqueurs, en portèrent la nouvelle à Argos; Nicocrate (c'était le nom du Lacédémonien), demeuré seul sur le champ de bataille, dépouille les corps morts des Argiens, se prétendant vainqueur, puisque les Argiens avaient pris la fuite. Le différend ne s'étant pas terminé, les troupes livrèrent combat; les Lacédémoniens victorieux s'emparèrent du champ *Thyrea*. Nicocrate, ne voulant pas survivre à ses braves compagnons, par un accès de fanatisme militaire, se tua lui-même à la place où ils étaient tombés.

ROIS D'ARGOS.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Inachus.	1825	Sthenelus.	1322
Phoronée.	1775	Gélantor (<i>peu de mois</i>).	1311
Apis, tyran, et en même temps		Danaüs.	1310
Argus.	1725	Lyncée.	1460
Crius ou Pirasus.	1678	Abas.	1449
Phorbas.	1624	Prœtus.	1396
Triopas.	1589	Acrisius est tué par Persée, qui bâtit	
Crotopus.	1543	Mycènes.	1379

MYCÈNES.

ACRISIUS, dernier roi d'Argos, apprit de l'oracle qu'il serait un jour privé du royaume et de la vie par son petit-fils, et résolut de sacrifier Danaë, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussitôt qu'elle fut accouchée de Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, où ils furent exposés aux flots de la mer. Ils abordèrent à l'île de Sérîphe, aujourd'hui Serphino, dans l'Archipel. Dictys, frère de Polydecte, souverain de cette île, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin. Persée, doué d'un courage héroïque, se signala par des exploits, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignorait sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua par mégarde Acrisius, son aïeul, dont il recueillit l'héritage; mais inconsolable de ce parricide involontaire, il ne put demeurer dans un lieu qui le lui rappelait sans cesse. Il bâtit Mycènes, dont il fit la capitale de ses états et le lieu de sa demeure. Huit de ses descendants lui succédèrent jusqu'à Penthile et Cometès, qui furent chassés par les Héraclides, et Mycènes recouvra sa liberté; mais elle fut détruite en 468 par les Argiens, qui se rendirent maîtres de tout le pays.

ROIS DE MYCÈNES.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Persée II. 1348	Tisamène. 1132
Sthenelus. 1337	Penthile et Cometès, <i>derniers rois</i>
Eurystée. 1329	<i>d'Argos.</i> 1129
Atrée et Thyeste. 1291	A cette époque, les Héraclides ou les
Agamemnon. 1226	descendants d'Hercule entrent au
Egisthe. 1209	Péloponèse.
Oreste, <i>roi de Mycènes et d'Argos.</i> . 1202	

ATHÈNES.

DE toutes les républiques de la Grèce, Athènes et Lacédémone marchaient à la tête. Mais contraires par leurs mœurs et leurs intérêts, elles s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujétir la Grèce. Toujours ennemies, la même destinée les courba pourtant sous le joug de ce grand empire romain qui devait engloutir tous les peuples de l'univers.

Athènes, capitale de l'Attique, fut le siège des sciences et le théâtre de la valeur. Cécrops, conduisant une colonie d'Égyptiens, vint soumettre les peuples de ce pays et fonda douze bourgs, dont se forma le royaume d'Athènes. Thésée, l'un de ses successeurs, renferma ces douze bourgs dans une même enceinte. Codrus, dix-septième roi, ayant consulté l'oracle sur les événemens de la guerre que se faisaient les Athéniens et les Héraclides, apprit que la victoire demeurerait au peuple dont le chef périrait. Cette réponse décide de ses jours; il s'expose dans la mêlée, et sa mort assure la victoire aux Athéniens. Comme ses deux fils, Médon et Nélée, se disputaient la couronne, les Athéniens saisirent l'occasion d'abolir la royauté, et s'érigèrent en république sous des archontes dont le gouvernement d'abord était à vie. Le premier fut Médon, fils de Codrus; le treizième et dernier, Alcéméon. Les Athéniens s'apercevant que c'était toujours le pouvoir absolu sous un autre nom, fixèrent alors la dignité des archontes à dix ans. Le premier fut Charops; le septième et dernier Eryxias. Enfin, jaloux de leur liberté, ils rendirent l'archontat annuel. Ces changements continuels excitèrent des factions; Athènes, déchirée, crut y mettre fin en confiant son autorité à des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon, qui lui donna des lois si sévères, qu'on les disait écrites avec du sang :

aussi disparurent-elles avec lui. Solon lui succéda. (*Voyez Solon dans le Dictionnaire.*) Dans Athènes s'élevèrent des tyrans qui corrompirent tout le bien que ce législateur avait fait. Tels furent Pisistrate et ses fils Hipparque et Hippias. Mais ce dernier ayant été chassé, la démocratie remplaça le gouvernement tyrannique. Les Lacédémoniens, vainqueurs dans la guerre du Péloponèse, prirent Athènes, et lui imposèrent trente capitaines, appelés les *trente tyrans* dont Thrasybule, Athénien, délivra sa patrie. Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand son fils, et Cassandre, successeur de ce conquérant au trône de Macédoine, attentèrent encore à la liberté d'Athènes; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin cette ville fut prise par Sylla, et les Athéniens plièrent sous le joug que les Romains imposèrent à tous les peuples. S'étant attachés à Antoine, ils furent faits tributaires par Auguste, et réduits en province romaine sous Vespasien.

ROIS D'ATHÈNES.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Cécrops I.	1582	Thésée.	1260
Cranæus.	1552	Ménestée.	1230
Amphictyon.	1525	Démophoon.	1207
Erichthonius.	1515	Oxynthès ou Xinthis.	1174
Pandion I.	1463	Aphydas.	1162
Erechthée.	1425	Thymoëtès ou Thymitès.	1161
Cécrops II.	1375	Mélanthe.	1155
Pandion II.	1355	Codrus.	1116
Egée.	1308		

ARCHONTES.

I. PERPÉTUELS.

Médon.	1095
Achaste.	1075
Archippe.	1059
Thersippe.	1020
Phorbas.	991
Mégaclés.	961
Diognète.	955
Phéréclès.	895
Ariphron.	880
Thespiée.	858
Agamestor.	818
Aschyle.	778
Alcméon.	759

II. DÉCENNAUX.

Charops.	757
------------------	-----

Æsimèdes.	747
Clidicus.	737
Hippoménès.	727
Léocratès.	717
Apsander.	707
Erixia.	697
Anarchie de trois ans.	687

III. ANNUELS.

Cléon fut le premier.	684
Dracon donne ses lois.	624
Mort de Cylonites.	600
Solon donne ses lois.	594
Pisistrate, tyran.	561

La liste des archontes d'Athènes étant trop longue et de peu d'usage, nous renvoyons les lecteurs curieux au premier volume des Tablettes de l'abbé Lenglet.

LACÉDÉMONE OU SPARTE.

On croit que Lelex vint, vers 1516, dans la Laconie, dont il se rendit maître, et qu'il y jeta les premiers fondemens de Lacédémone. Cette ville, qui s'éleva dans la suite à un très haut degré de puissance, fut gouvernée successivement par treize rois, descendans de Lelex, jusqu'à Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, qui régnaient ensemble, et furent dépossédés par les Héraclides, 80 ans après la prise de Troie. Il se passa peu d'événemens remarquables sous ces premiers rois, si ce n'est l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas, et fille de Tyndare, souverain de Lacédémone, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie. (*Voyez Hélène, Pâris, Ménélas, dans le Dictionnaire.*) Proclès et Eurysthène, fils d'Aristodème, descendant d'Hercule,

usurpèrent le royaume de Lacédémone. Depuis eux, le sceptre demeura conjointement à ces deux familles, dont l'une était celle des Eurysthénides ou Egydesi, l'autre celle des Proclides ou Eurypontides. La première, qui fut la plus célèbre, eut trente-un rois, l'autre seulement vingt-quatre. Enfin à la royauté fut substitué le gouvernement républicain. Dans la suite, Philoparmen, préteur des Achéens, ayant rasé les murailles de Sparte, en fit un canton de la république des Achéens que réduisit bientôt en province romaine le consul Mummius.

ROIS DE LACÉDÉMONE.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Lélex	1516	Cébalus.	
Mylès.		Hippocoon.	
Eurotas.		Tyndare, père de Castor, de Pollux et d'Hélène.	
Lacédémon.		Ménélas, mari d'Hélène.	
Amiclas.		Oreste.	1189
Argalus.		Tisamène et Penthile.	1152
Cynortas.			

ROIS DE LA RACE D'HERCULE.

1129 Aristodème.

Après lui règnent ensemble ses deux fils.

EURYSTHÉNIDES.		PROCLIDES.	
	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Eurysthène et Agis I.	1125	Proclès.	1125
Echestratè.	1059	Pritanis.	1026
Labotas.	1022	Eunomus.	987
Dorissus.	986	Polydectes.	908
Agésilatis.	957	Lycurgue, tuteur de Charilas.	891
Archelaüs.	915	Lycurgue voyage.	894
Teleclus.	855	Lycurgue fait ses lois.	884
Alcamènes.	815	Charilas.	875
Polydère.	776	Nicander.	809
Eurycrates I.	724	Theopompus.	770
Anaxander.	687	Zeuxidamus.	725
Eurycrates II.		Anaxidamus.	690
Anaxandrides II.	597	Agasicles ou Hégésiclés.	645
Cléomènes I.	519	Ariston.	597
Leonidas I, tué aux Thermopyles.	480	Demarale.	510
Cléombrote I.	480	Léotychidas.	494
Pausanias.	479	Archidamus I.	469
Plistarchus.	469	Agis II.	427
Histonax.	466	Agésilas.	400
Pausanias.	408	Archidamus II.	388
Agésipolis I.	394	Agis III, vaincu par Antipater.	363
Cléombrote II.	380	Euridamidas ou Eudamidas I.	326
Agésipolis II.	371	Archidamus III.	295
Cléomènes II.	370	Eudamidas II.	
Areus ou Aretas.	309	Agis IV règne 4 ans : il est étranglé par les éphores.	244
Acrotatus I.	265	Euridamus.	240
Areus II.	264	Epicidas.	
Leonidas II est chassé.	257	Lycurgue, tyran.	219
Cléombrote III.	254		
Leonidas rappelé.	250		
Cléomènes III.	258		
Il fut en Egypte.	222		
Agésipolis III, peu de mois.	219	La race d'Hercule finit à Lacédémone, 219 ans avant J.-C.	

CHRONOLOGIE.

ROIS DE LACEDEMONNE. (Suite.)

Machanidas, <i>tyran.</i>	Av. J.-C.
Machanidas <i>est tue par Philopœmen.</i>	206
Nabis, <i>tyran.</i>	
Nabis <i>est tué.</i>	192
<i>Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens.</i>	184

THÈBES.

LE Phénicien Cadmus aborde en Béotie, soumet les Pélasges de cette contrée, bâtit la citadelle Cadmée, et jette les fondemens de Thèbes. Sous ses rois, elle fut presque toujours en proie à des divisions intestines. Le meurtre de Laïus, l'un des successeurs de Cadmus, la plongea dans un abîme de maux. Polynice, fruit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, arma contre son frère Étéocle, roi de Thèbes, Adraste, roi d'Argos, son beau-père, et quelques autres princes de l'Argolide. C'est cette guerre qu'on appelle « l'entreprise des sept braves devant Thèbes. » Ils vinrent assiéger Thèbes, mais sans pouvoir s'en rendre maîtres. Les épigones ou enfans des capitaines de cette armée vengent leurs pères, et emportent Thèbes dix ans après. Xanthus, quatorzième roi des Thébains, étant mort, ils s'érigèrent en république, et jouirent très long-temps d'une paix profonde; peu à peu leur puissance s'augmenta. Long-temps après, ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, ils donnèrent lieu à la première guerre du Péloponèse, à laquelle toute la Grèce prit part, et qui dura vingt-sept ans. Subjugués ensuite par Philippe, roi de Macédoine, dont ils avaient refusé l'alliance, ils se révoltèrent contre son fils Alexandre, qui s'empara de leur ville et la fit raser.

ROIS DE THÈBES.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Cadmus.	1519
Nictée et Polydore.	1457
Nictée et Labdamus.	
Nictée et Laïus.	1416
Lycus et Laïus I.	1415
Amphion.	1393
Laïus II.	1358
Créon.	1302
Œdipe.	1292
Étéocle.	1254
Créon, tuteur de Ladamus.	1251
Thersander.	1241
Tisamènes.	1219
Damasicton.	
Ptolomæus.	
Xanthus.	
Thèbes devient république.	

CORINTHE.

CORINTHE, ville autrefois très puissante, fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycènes. Ensuite Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et vingt-septième roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendans. Automénès étant mort, Corinthe s'érigea en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelait *prytanis* ou modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypselus, qui gagna le peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté et adopta le gouvernement aristocratique.

ROIS DE CORINTHE.

De Sisyphe à Hyantidas (détrôné par les Héraclides), 27 rois.

HÉRACLIDES.

	Av. J.-C.
Aletès.	4099
Ixion.	4061
Agélas.	4023
Prymnès.	986
Anonyme.	934
Bacchis.	933
Agelastès.	900
Eudème.	870
Aristodème.	835

Av. J.-C.

Agémon.	800
Alexandre.	784
Télestès.	739
Automénès.	747

PRYTANES.

Magistrats annuels, depuis 746 jusqu'en 656.

Cypselus se fait tyran.	656
Périandre, son fils.	626
Psammiticus.	585
Corinthe adopte le gouvernement aristocratique.	582

MACÉDOINE.

CARANUS, de la race des Héraclides, vint de Corinthe, et fonda le royaume de Macédoine, entre la mer Egée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de ce pays est assez obscure et ne renferme que quelques guerres avec les Illyriens, les Thraces et les peuples voisins. Quoique indépendans, ils ne dédaignaient pas de vivre tantôt sous la protection d'Athènes, de Thèbes, tantôt de Sparte, selon leur intérêt. Tels furent les commencemens de ce royaume, qui devint sous Philippe, l'arbitre de la Grèce, et qui, sous Alexandre, triompha des forces de l'Asie entière.

Amyntas, père de Philippe, dépouillé d'une partie de la Macédoine par les Illyriens céda aux Olynthiens quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes; mais, rétabli dans ses états par les Thessaliens, il voulut rentrer en possession des terres abandonnées aux Olynthiens, qui lui firent la guerre. C'est dans cette circonstance qu'Amyntas contracta une alliance avec les Athéniens; mais il mourut peu de temps après, laissant trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe, et un enfant naturel, appelé Ptolémée.

Alexandre, comme l'aîné, succéda à son père. Il ne régna qu'une année, durant laquelle il soutint une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort, Pausanias, de la famille royale, profitant de la minorité des héritiers légitimes, s'empara du trône. Mais les Athéniens, fidèles à leur alliance avec Amyntas, chassèrent l'usurpateur, et rétablirent Perdicas, qui cependant ne jouit pas long-temps de la paix. En effet, Ptolémée, son frère naturel, lui disputa la couronne. Ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pélopidas, général thébain, qui, pesant leurs droits, prononça en faveur de Perdicas, et emmena avec lui Philippe à Thèbes, où il demeura plusieurs années.

ROIS DE MACÉDOINE DESCENDUS DES HÉRACLIDES.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Caranus	887
Cornus.	779
Thurimas.	767
Perdicas I.	729
Argée.	678
Philippe I.	640
Eropas.	602
Alcetas.	576
Amyntas I.	547
Alexandre I.	497
Perdicas II.	454
Archélaüs.	413
Amyntas.	399
Pausanias.	398
Amyntas II.	397
Argée II, tyran.	392
Amyntas II, rétabli.	390
Alexandre II.	371
Ptolémée Alorités.	370
Perdicas III.	366
Philippe, fils d'Amyntas.	360
Naissance d'Alexandre.	335

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Alexandre le Grand.	336	Antipater.	
Philippe Aridée.	324	Sosthènes.	
Alexandre Aigus.	317	Anarchie.	277
Cassandre, <i>usurpateur</i>		Antigonos Gonathas.	276
Philippe.	298	Démétrius II.	243
Antipater et Alexandre ensemble. .	297	Antigonos Doson.	232
Démétrius Poliorcètes.	294	Philippe.	220
Pyrrhus.	287	Persée.	179
Lysimaque.	286	Persée vaincu par les Romains.	168
Arsinoé, <i>veuve de Lysimaque</i>	282	Andriscus.	149
Séleucus.	281	La Macédoine est réduite en province	
Ptolémée Céraunus.	280	par les Romains.	148
Meleager.	279		

TROIE.

DARDANUS vint de Crète ou d'Italie, en Asie mineure, et s'établit dans la petite Phrygie, où il fonda la ville qui prit le nom de Dardanie, capitale de son royaume. Tros, l'un de ses successeurs, lui donna le nom de Troie. Elle subsista 326 ans, et fut renversée par les Grecs, qui firent la guerre à Priam, parce que Paris, son fils, avait enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone. Cette lutte fut longue et meurtrière, et c'est proprement au siège de cette ville que la Grèce essaya ses forces unies. On y vit briller les Achille, les Ajax, les Nestor, les Ulysse. Troie, après un siège de 10 ans, fut prise et devint la proie du vainqueur. Enée, prince troyen, rassemblant les restes de sa patrie désolée, parcourut les mers, passa en Epire, en Sicile, en Afrique, et se fixa enfin en Italie. Il y épousa Lavinie, fille du roi Latinus et bâtit une ville appelée *Lavinium*.

ROIS DE TROIE.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Scamander vient en Phrygie.	1552	Ilus.	1540
Teucer en Phrygie.	1528	Laomédon.	1285
Dardanus, <i>premier roi</i>	1506	Priam.	1249
Erichthone.	1475	Prise et destruction de Troie (sui-	
Tros.	1400	vant Bossuet.).	1184

LYDIE.

LYDUS a donné son nom à la Lydie, vaste contrée de l'Asie mineure, d'abord appelée Mœonie, du nom d'un roi Mœon, dont on place l'existence fort problématique vers l'année 1506. Ses successeurs sont mal connus : Hercule, personnage plutôt fabuleux qu'historique, s'éprit pour la reine Omphale. De ses amours avec une esclave de cette princesse, naquit Alcée fondateur de la dynastie des Héraclides. Un roi, Argon, établit à Sardes le siège des rois de Lydie. Le dernier roi héraclide de Lydie est Candaule. Il est renversé et mis à mort par Gygès, son favori, qui s'empare de la femme et du trône de son maître. Les Lydiens indignés se révoltent contre l'usurpateur. L'oracle de Delphes est consulté. Mais Gygès sut se le rendre favorable, et fit présent au temple d'Apollon de six coupes d'or, qui pesaient trente talents. Il fut ainsi tranquille possesseur de la couronne, qu'il affermit dans sa maison.

ROIS DE LYDIE.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Argon, premier roi.	1223	Gygès.	716
» »		Ardysus II.	680
Ardysus.	797	Sadyatte.	651
Halyatte I.	761	Halyatte II.	619
Meles ou Myrsus.	747	Crœsus. *	562
Candaule.	735		

* Comme ce dernier roi, le plus connu de tous, est, selon plusieurs critiques, un personnage fabuleux, on comprend sans peine quel fonds l'on peut faire sur l'histoire de ses prédécesseurs.

PONT.

LE Pont, royaume de l'Asie mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé parce qu'il était en partie le long du Pont-Euxin. Le Pont a eu des rois particuliers, dont la succession est bien incertaine et bien interrompue. On prétend qu'Artabaze, le premier de ces rois, fut tué par Darius Hystaspe, roi de Perse. Ses successeurs régnèrent sans beaucoup d'éclat jusqu'à Mithridate le Grand, qui, après avoir enlevé la Cappadoce à Triobasimus, et à Nicomède la Bithynie, se vit lui-même attaqué par les Romains leurs alliés. Ce prince fut défait par Lucullus et par Pompée, qui rétablit Ariobarzane et Nicomède, et s'empara du Pont. Mithridate ayant appris, pour comble d'infortune, que Pharnace son fils s'était révolté contre lui et prenait le titre de roi, se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fut réduit en province, les Romains y nommèrent encore des rois pendant quelque temps ; mais ensuite le Pont fut gouverné par un proconsul, comme les autres provinces éloignées de l'empire.

ROIS DE FONT

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Artabaze créé roi de Pont, par Darius		gnent successivement l'espace de 82 ans.	
Hystaspe, roi de Perse.	486	Pharnace.	185
Rhodbate.		Mithridate V, ou Evergète.	157
Trois anonymes.		Mithridate VI, ou Eupator.	123
Mithridate I.	402	Mort de Mithridate.	64
Ariobarzane.	363	Le Pont fut province romaine pendant	
Mithridate II.	356	quelques années.	
Mithridate III.	304	Darius, fils de Pharnace.	59
Ariobarzane II.	264	Mithridate VII.	29
Deux anonymes, et Mithridate IV, rè-		Polémon et quelques autres.	2

BITHYNIE.

LA Bithynie, province de l'Asie mineure, célèbre par les villes de Nicée, Pruse, Nicomédie, Chalcédoine, Héraclée, eut ses rois, dont la succession est incertaine jusqu'à Zipoéthès, qui s'y établit, de Thrace, pendant qu'Alexandre faisait la guerre en Orient. Il s'y maintint jusqu'après la bataille d'Ipsus, en 297; Lysimaque réunit alors cette province et la Thrace à ce qu'il possédait déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire jusqu'en 277, époque où Séleucus, roi de Syrie, lui ayant livré bataille, il la perdit avec la vie. Après la mort de ce prince, Ptolémée Céraunus épousa la veuve de Lysimaque, et s'empara de ses états. Il en fut bientôt puni par une formidable invasion de Gaulois dans l'Asie mineure. Le roi Céraunus fut battu, pris et massacré. Nicomède, frère de Zipoéthès, donna à ces étrangers la Galatie, ainsi appelée de leur nom; leurs secours le replacèrent sur le trône de Bithynie.

qu'il laissa à ses descendans. L'un d'eux, Nocomède III, dépouillé de ses états par Mithridate, roi de Pont, fut rétabli par Pompée. Il mourut sans postérité, et par reconnaissance, il laissa son royaume aux Romains.

ROIS DE BITHYNIE.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Dœdalbus ou Dydausus.	585	Prusias I.	250
Botiras.		Prusias II.	190
On ignore combien ces deux premiers rois		Nicomède II.	149
ont régné.		Nicomède III.	92
Bias.	578	Nicomède donne en mourant la Bithynie	
Zipoéthès.	528	aux Romains, qui ne s'en rendent les	
Nicomède I.	281	maîtres qu'après une longue guerre.	
Zélas.	246		

PARTHES.

La Parthie avait été soumise aux Perses, puis aux Macédoniens sous Alexandre, Eumènes, Antigone, Séleucus Nicanor et Antiochus, lorsque la cruauté brutale d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, souleva cette province. Arsaces, jeune homme plein de courage, fut chef de la rébellion, et fondateur de l'empire des Parthes, qui, faible dans ses commencemens, s'étendit peu à peu sur toute l'Asie, et fit trembler même les Romains. Les successeurs d'Arsaces furent appelés *Arsacides*. Plus d'une fois les Macédoniens tentèrent, mais en vain, de recouvrer cette province. L'empire des Parthes eut des rois si redoutables et si puissans, que non-seulement ils conservèrent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leur état. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes du côté de l'Orient plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès. Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, de Marc-Antoine, de divers empereurs, Rome ne put jamais leur faire subir le joug. Leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artabane, leur dernier roi; il fut tué par Artaxerxès, qui rétablit l'empire des Perses.

ROIS DES PARTHES.

	Av. J.-C.		Ap. J.-C.
Arsaces I.	555	Artabane III.	18
Tyridate ou Arsaces II.	254	Tiridate.	55
Artabane I.	217	Artabade rétabli.	56
Phriapatius ou Arsaces III.		Cinname, <i>peu de jours</i> .	
Phraates I.		Mort d'Artabane rétabli.	43
Mithridate I.	164	Vardane, <i>chassé</i> .	
Phraates II.	159	Gotharze.	
Artabane II.	128	Vardane rétabli.	
Mithridate II, dit le Grand.	125	Gotharze rétabli.	47
Mnaskirès.	86	Vonones II, <i>peu de mois</i>	50
Sinathrockès.	77	Vologèse.	
Phraates III.	70	Artabane IV.	
Mithridate III.	61	Pachore.	90
Orodes, Hérodes ou Yrodes.	53	Chosroës I.	107
Phraates IV.	57	Parthamaspatès.	117
Il règne 40 ans, jusqu'en l'an 4 de J.-C.		Chosroës rétabli.	
		Vologèse II.	135
	Ap. J.-C.	Vologèse III.	189
Phraatace, <i>peu de mois</i>	45	Artabane V, dernier roi des Parthes	
Orodes II, <i>peu de mois</i>	15	arsacide; tué en 226 par Artaxerxès	
Vonones I.		1 ^{er} roi des Perses sassanide.	214

PERGAME.

Après la bataille d'Ipsus, Pergame échet à Lysimaque, qui déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philète. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de ses trésors et de la ville. Tel fut le commencement du royaume de Pergame. Philète régna 20 ans, et laissa sa souveraineté à Eumènes, son neveu. Ses successeurs s'étant alliés avec les Romains dans plusieurs occasions, augmentèrent considérablement leurs états. Enfin Attale, troisième du nom, et sixième roi, étant mort sans enfans, laissa son royaume au peuple romain, qui le réduisit en province.

ROIS DE PERGAME.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Philetærus ou Philète. 282	Attale III Philométor. 138
Eumènes I. 263	Il donne ses états aux Romains. ... 135
Attale, <i>premier roi</i> 241	Aristonicus, <i>usurpateur</i> .
Eumènes II. 197	Ce royaume est réduit en province
Eumènes III. 159	romaine. 126
Attale II Philadelphe, <i>pour son neveu</i> . 158	

SYRIE.

Après la mort d'Alexandre, Séleucus, l'un de ses généraux, eut en partage presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de la province, où Séleucus bâtit Antioche, sa principale résidence. Son règne fut illustre, et le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendans, avec gloire, durant cent années; mais des usurpateurs s'en approprièrent une partie, et le réduisirent à la province de Syrie (aujourd'hui Sourie). Pompée le conquit sur Antiochus l'Asiatique, qui fut le dernier prince de la maison des Séleucides. La Syrie, réduite en province romaine, a passé successivement aux sarrasins, aux chrétiens, aux sultans d'Egypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de Jésus-Christ.

ROIS DE SYRIE.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Séleucus I Nicanor. 512	Antiochus VII Sidètes. 139
Antiochus I Soter. 282	Démétrius Nicanor <i>rétabli</i> 151
Antiochus II Deus. 262	Alexandre Zébina, <i>tyran</i> 129
Séleucus II Callinicus. 247	Séleucus V. 127
Séleucus III Céraunus. 227	Antiochus VIII Gripus. 126
Antiochus III le Grand. 224	Antiochus IX Cyzicénus. 114
Séleucus IV Philopator. 187	Séleucus VI, fils de Gripus. 97
Antiochus IV Epiphanes. 176	Antiochus X, <i>fils de Cizycenus</i> 95
Antiochus V Eupator, <i>sous la tutelle</i>	Antiochus XI <i>n'est pas compté</i> 94
<i>de Lysias</i> 164	Philippe, Démétrius III, Antiochus
Démétrius Soter. 162	XII. 95
Alexandre Balas. 151	Tygranes. 84
Démétrius II Nicanor. 146	Antiochus XIII. 69
Antiochus VI, <i>fils de Balas</i> 145	Tygranes <i>soumis aux Romains</i> 66
Diodote ou Tiphon. 143	La Syrie province romaine. 63

TYR.

TYR, l'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, fut fondée par les Sidoniens, sous la conduite d'Agénor. L'industrie de ses habitans et l'avantage de sa situation la rendirent maîtresse de la mer, et centre du commerce de tout l'univers. L'orgueil que ses richesses lui inspiraient ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siège devant Tyr, lorsque Ithobal en était roi, mais ne la prit qu'au bout de treize ans. Les habitans s'étaient retirés, avec presque toutes leurs richesses, dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'autre fut rasée jusqu'en ses fondemens, et n'a plus été qu'un village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle était au plus haut degré de prospérité lorsqu'Alexandre vint l'assiéger. Ayant comblé le bras de mer qui la séparait du continent, il s'en rendit maître après sept mois de travaux, et la ruina entièrement. Ensuite il joignit cet état à celui de Sidon, qu'il avait donné à Abdolonyme.

Les Sidoniens, entrés dans cette ville avec les troupes d'Alexandre, se souvinrent de l'ancienne alliance qui les unissait aux Tyriens, et ils en sauvèrent quelques mille dans leurs vaisseaux; ceux-ci relevèrent les ruines de leur patrie. L'on vit revenir les femmes et les enfans envoyés à Carthage durant le siège. Tyr fut bientôt repeuplée; mais ses habitans ne purent recouvrer l'empire de la mer. Leur puissance était renfermée dans leur île, et leur commerce ne s'étendait qu'aux villes voisines. Dix-huit ans après, Antigone en fit le siège avec une nombreuse flotte, et la réduisit en servitude. Elle était oubliée, lorsque l'empereur Adrien la rebâtit, l'an 129 depuis J.-C., et la fit métropolitaine de Phénicie, en faveur de Paulus, rhéteur, natif de Tyr. Après la conquête de la Terre-Sainte par les chrétiens, elle devint le siège d'un archevêque. Ce n'est aujourd'hui qu'un village dépendant du grand-seigneur, sous le nom de Sur.

ROIS DE TYR.

	Av. J.-C.		Av. J.-C.
Tyr est bâtie.	1253	Pygmalion, et bâtit Carthage en	
Hiram I.	1057	Afrique.	882
Abibal.	1041	Plusieurs rois anonymes.	
Hiram, ami de David et de Salomon.	1026	Ithobal.	633
Abdastarte.	985	Baal.	609
Le fils de la nourrice.	976	Ecnibal.	599
Astarte.	964	Chelbès.	
Aserimus.	952	Abbarus.	598
Phelès.	945	Mytgonus.	
Ithobal.	942	Géstrates.	597
Badezor.	940	Balator.	
Margenus.	904	Merbal.	596
Pygmalion.	895	Iram.	592
Didon fuit la tyrannie de son frère		Tyr est détruite par Nabuchodonosor le Grand.	572

CARTHAGE.

CETTE puissante ville capitale de l'empire des Carthaginois, était située sur la côte d'Afrique, dans un golfe formé par deux caps qui s'avançaient, dans la Méditerranée, dont l'un s'appelait Hermée et l'autre Apollonie. Elle offroit une presqu'île qui avait

560 stades de circuit. Le milieu était occupé par la citadelle appelée Byrsa, au pied de laquelle était le port divisé en deux parties. Son fondateur et l'année de sa fondation sont également inconnus ; du moins les savans sont partagés sur ce point. Cependant l'opinion commune est qu'elle fut fondée par Didon, environ 133 ans après la ruine de Troie.

Les Carthaginois placés au centre de la mer Méditerranée, embrassèrent par leur commerce toutes les régions connues, et se rendirent les facteurs de tous les peuples. Soutenant leur négoce par les armes, ils dominèrent sur une étendue de plus de mille lieues françaises, depuis la grande Syrie, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et se rendirent maîtres de presque toutes les îles de la Méditerranée, et d'une partie de l'Espagne. On prétend que Carthage seule contenait sept cent mille habitans, tous occupés à augmenter leur négoce et les richesses de l'état.

Leurs trésors et leurs conquêtes excitèrent l'envie des Romains. Carthage soutint trois guerres contre eux. Dans la seconde qui dura 18 ans, le courage, l'expérience, l'habileté d'Annibal et sa haine héréditaire contre les Romains, assurèrent d'abord la victoire aux Carthaginois. Mais la fortune changea, et ils furent obligés de faire la paix à des conditions peu avantageuses. Bientôt une troisième guerre se ralluma, et Caton en opinant pour l'entière destruction de cette rivale de Rome, fit adopter ses avis par le sénat. Scipion Emilien qui fut chargé de la conduite de cette guerre, prit Carthage, et la rasa l'an 146 avant J.-C. Gracchus voulut la rétablir, et Auguste y envoya une colonie de trois mille hommes. Adrien en fit rebâtir une partie, et la nomma Adrianopolis ; mais Genserik l'enleva aux Romains en 432, et pendant un siècle, elle fut le siège de l'empire des Vandales en Afrique. Enfin les Arabes la ruinèrent entièrement, et il ne reste plus de cette ville superbe qu'un amas de masures.

Après la destruction de Carthage, les Romains donnèrent à Utique, la première en rang et en dignité après elle, tout le pays qui se trouvait depuis cette dernière ville jusqu'à Hippone ; ce présent la rendit si puissante qu'elle fut regardée pendant long-temps comme la capitale de l'Afrique. Elle était située sur le même golfe que Carthage, près de l'un des promontoires qui formaient ce golfe ; mais elle fut détruite comme tant d'autres cités florissantes, et l'on ne connaît pas même aujourd'hui d'une manière précise l'emplacement qu'elle occupait.

GAULOIS.

L'ÉTAT primitif de la Gaule ne nous est qu'imparfaitement connu, et c'est à César, qui en fit la conquête, que l'on doit la plus grande partie des souvenirs historiques qui se rattachent à ce pays. On ignore entièrement comment la Gaule fut peuplée. Cependant il paraît que trois grandes familles différentes par l'origine et la langue, se partagèrent anciennement cette contrée : c'étaient les Belges qui occupaient le nord de la Gaule ; les *Celtes* placés entre la Garonne et la Seine ; et les *Aquitains* qui se répandirent dans le midi. La Gaule était divisée en un grand nombre de petits états qui avaient leur gouvernement à part, et qui s'unirent par des confédérations plus ou moins étendues, selon qu'ils avaient des intérêts communs à défendre.

L'histoire des Gaulois indépendans ne commence que vers le sixième siècle avant J.-C. Ce peuple à cette époque est déjà sorti de l'enfance, et il nous apparaît dans toute sa force. Ses premiers pas sont des invasions, et ses premiers chefs des conquérans. Déjà la Gaule est trop peuplée pour contenir tous ses habitans, lorsque l'histoire nous révèle l'existence de cette nation jusqu'alors inconnue. Vers l'an 600 avant J.-C. deux expéditions partent de ce pays, sous la conduite des deux neveux d'Ambigat, roi des Bituriges (province du Berry). L'une commandée par Sigovèse, se dirige du côté de la forêt Hercynienne (forêt noire), et fonde une colonie dans le pays qui depuis a pris le nom de *Bohème*. L'autre, sous les ordres de Bellovèse passe les Alpes, et se fixe dans le nord de l'Italie, après en avoir chassé les Etrusques. Une foule de Gaulois vinrent successivement peupler la même contrée, et ils fondèrent

plusieurs villes dans l'Italie septentrionale, qui prit dès lors le nom de *Gaule cisalpine*. A la même époque (599 avant J.-C.), une colonie de Phocéens débarquait dans le midi de la Gaule et y bâtit la ville de Marseille, qui par ses arts et son commerce s'éleva rapidement à un haut degré de prospérité.

La première expédition des Gaulois contre les Romains eut lieu en 590 avant J.-C. Commandés par Brennus, ils s'emparèrent de Rome, et ils ne quittèrent l'Italie que pour venir défendre leur pays, menacé lui-même d'une invasion ennemie. Cette expédition ne fut que le prélude d'une guerre longue et acharnée qui se termina à l'avantage des Romains. Les efforts des Gaulois ayant échoué contre la puissance Romaine, ces peuples aventureux se dirigèrent vers d'autres pays. Ce fut vers l'an 295 avant J.-C. que, sous la conduite du second Brennus, ils pénétrèrent dans la Macédoine et dans la Grèce, où les attirait l'espoir de piller le temple de Delphes. Cependant vingt mille d'entre eux prenant une autre route, conquièrent la Chersonèse, se rendirent maîtres de Bysance, et soumirent le pays d'alentour à une forte contribution; puis après avoir été rejoints par ceux de leurs compatriotes qui avaient échappé au fer des Grecs, ils allèrent porter secours à Nicomède I^{er} roi de Bithynie, qui en reconnaissance de ce service, leur permit de s'établir au centre de l'Asie mineure, dans le pays appelé depuis Galatie ou Gallo-Grèce.

Les Romains, vers l'an 490, avaient fondé dans la Gaule cisalpine quelques colonies telles que Crémone, Plaisance, Bologne, etc.; et l'an 401 avant J.-C. ce pays fut réduit en province Romaine; mais durant cet intervalle, Rome, dont la politique ambitieuse méditait déjà la conquête de la Gaule transalpine, profita de l'appel que lui faisaient les Massaliotes ses alliés, menacés par leurs voisins, pour envoyer des troupes au delà des Alpes. Le consul Fulvius remporta, en 425 avant J.-C., le premier triomphe sur les Gaulois Transalpins. Sextius Calvinus qui lui succéda, bâtit la ville d'*Aquæ-Sextiæ*, aujourd'hui *Aix*, première colonie romaine dans la Gaule transalpine. En 448, Marcius Rex ouvrit une route des Alpes aux Pyrénées, et fonda la colonie de Narbonne. Enfin toute la partie méridionale des Gaules, conquise par des victoires successives, reçut le nom de *Province Romaine*, d'où est venu celui de Provence.

L'an 58 avant J.-C. César appelé par quelques cantons de la Gaule, menacés par des peuplades Helvétiques, passa les Alpes, et après avoir défait les Helvétiques, profita habilement des querelles intestines qui divisaient les Gaulois, pour étendre dans ce pays la puissance romaine. Après diverses tentatives pour se défendre et recouvrer leur indépendance, les Gaulois finirent par ployer sous le joug. César employant tour à tour la force des armes, et la plus adroite politique, les soumit en huit campagnes. La prise de Marseille par Trébonius en 49, compléta la conquête de la Gaule transalpine, où la domination Romaine se maintint pendant environ cinq cents ans.

LATINS. — ROMAINS.

Ce fut Janus, premier roi d'Italie, qui civilisa les peuples de cette contrée par sa prudence et sa vertu. Saturne, chassé de ses états par Jupiter, s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement, et fut, après sa mort, adoré comme un dieu. (*Voyez Janus dans le Dictionnaire.*)

Enée, arrivé (dit-on) en Italie, épousa Lavinie, fille de Latinus, quatrième roi latin, auquel il succéda quand il eut arraché le sceptre et la vie à Turnus, roi des Rutules. Ascagne, après la mort d'Enée son père, réunit ce royaume à celui d'Albe, qu'il avait fondé. Au reste, tout ce qui regarde l'origine du royaume des Latins est enveloppé d'une grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis conviennent moins à l'histoire qu'à la muse épique.

ROIS LATINS

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Janus. 1585	Capetus ou Sylvius Atis. 1008
Saturne. 1553	Capys. 974
Picus ou Jupiter. 1520	Calpetus. 946
Faunus ou Mercure. 1285	Tiberinus. 933
Latinus. 1259	Agrippa. 925
Enée. 1204	Alladius. 884
Ascagne ou Iule. 1197	Aventinus. 864
Sylvius Posthumus. 1139	Procas. 827
Éneas Sylvius. 1150	Numitor. 799
Latinus Sylvius. 1099	Amulius usurpe sur Numitor. 799
Alba Sylvius. 1048	Numitor rétabli par Romulus. 735

ROIS DE ROME.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
Romulus fonde Rome et en devient le premier roi. 752	Combat des Horaces et des Curiaces. . . 669
Interrègne. 716	Ancus Martius. 640
Numa Pompilius. 713	Tarquin l'Ancien. 616
Tullus Hostilius. 672	Servius Tullius. 578
	Tarquin-le-Superbe. 554

ROME RÉPUBLIQUE.

ROMULUS, meurtrier de son frère, est le fondateur et le premier roi de Rome. Tarquin, surnommé le Superbe, fit construire en pierres les murailles de cette ville qui, jusqu'alors, avaient été de terre. Il était monté sur le trône par le meurtre de Servius Tullius, son beau-père; son insolence et sa cruauté l'en précipitèrent. La violence de son fils Sextus sur Lucrèce, dame romaine, devint le signal de la liberté. Tarquin était au siège d'Ardée lorsqu'on le déclara déchu de la royauté, et Rome s'éleva en république sous l'autorité de deux magistrats annuels, appelés *consuls*. Toutefois, dans les plus pressans besoins de la république, on nommait un dictateur qui réunissait seul toute l'autorité. Les consuls avaient encore sous eux plusieurs magistrats nommés préteurs, tribuns, questeurs, édiles, censeurs, préfets, etc.

Cette révolution fut l'époque de la gloire de Rome. Elle s'avancait par degrés à la monarchie universelle. L'Italie entière, la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, la Grande-Bretagne, une partie même de l'Allemagne, subirent sa conquête. Cette république avait pour bornes, au temps de Jules-César, l'Euphrate, le mont Taurus et l'Arménie au levant; l'Étolie au midi, le Danube au septentrion, et l'Océan au couchant. Presque tout l'univers connu du temps des derniers Romains leur était soumis. Enfin les exploits des Scipion, des Sylla, des César, sont plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies, et l'empire romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, dont chacun se vante d'avoir été province romaine, et l'une des pièces de ce vaste édifice.

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Av. J.-C.	Av. J.-C.
509 Tarquin est chassé de Rome, la royauté abolie, et l'on établit tous les ans deux consuls pour gouverner l'état. Les deux premiers sont LUCIUS JUNIUS BRUTUS et LUCIUS TARQUINIUS COLLATINUS. La même année, les Romains font alliance avec les Carthaginois.	508 Guerre avec Porsenna. 498 Dictateur créé pour la première fois. 495 On établit pour la première fois deux tribuns du peuple. 491 Coriolan est obligé de sortir de Rome. 488 Coriolan assiège Rome, et en 489 il en lève le siège. Il est tué.

Av. J.-C.

- 477 Trois cents Fabiens tués par les Veïens.
 464 Les Romains envoient à Athènes pour avoir les lois de Solon.
 459 Jeux séculaires célébrés pour la première fois.
 454 Ambassadeurs envoyés à Athènes pour obtenir les lois de Solon.
 451 Création des décemvirs.
 444 Création des tribuns militaires.
 443 Création des censeurs.
 406 On commence à Rome à soudoyer les troupes :
 590 Prise de Rome par Brennus, général des Gaulois : elle est reprise presque en même temps par Furius Camillus.
 575 Anarchie de 5 ans à Rome.
 567 Création du préteur.
 566 Consuls tirés du peuple pour la première fois.
 558 Première loi des Romains contre le luxe.
 545 Guerre de 49 ans contre les Samnites.
 540 Manlius Torquatus fait couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir combattu contre ses ordres.
 521 Les Romains passent sous le joug aux Fourches Caudines.
 501 Fabius Maximus, dictateur.
 280 Guerre contre Pyrrhus.
 264 Première guerre punique.
 256 Attilius Régulus est fait prisonnier.
 251 Asdrubal est vaincu par Métellus.
 219 Annibal prend Sagonte.
 218 Seconde guerre punique.
 216 Les Romains défait à Cannes par Annibal.

Av. J.-C.

- 214 Première guerre de Macédoine.
 212 Prise de Syracuse en Sicile, par Marcellus.
 205 Annibal retourne en Afrique.
 202 Scipion défait Annibal en Afrique.
 200 Seconde guerre contre Philippe de Macédoine.
 195 Guerre contre Antiochus.
 184 Mort de Scipion l'Africain l'ancien.
 185 Mort de Philopœmen et d'Annibal.
 171 Guerre contre Persée, roi de Macédoine.
 168 Persée est vaincu par Paul-Émile.
 149 Troisième guerre punique.
 148 Troisième guerre de Macédoine.
 146 Corinthe et Carthage sont détruites.
 145 Guerre d'Achaïe; la Grèce soumise.
 144 Guerre de Numance ou d'Espagne.
 129 Mort du jeune Scipion.
 123 Carthage est rétablie, mort de Polybe.
 115 Guerre des Cimbres.
 111 Guerre de Jugurtha.
 106 Toulouse pillée par les Romains.
 94 Guerre de Mithridate.
 88 Guerre de Marius et de Sylla.
 77 Guerre de Sertorius.
 65 Guerre de Catilina.
 60 Premier triumvirat de César, etc.
 52 Pompée seul, consul.
 49 Guerre civile de César et Pompée.
 48 Pompée vaincu à Pharsale.
 43 Correction du calendrier romain. César, dictateur perpétuel.
 44 Meurtre de César.
 43 Deuxième triumvirat d'Auguste, etc.
 42 Brutus et Cassius battus à Philippes.
 51 Bataille d'Actium.

FASTES CONSULAIRES,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE ROMAINE.

CHEZ les Romains, comme nous l'avons dit plus haut, le nom de consuls était celui des premiers magistrats, et le peuple, assemblé au champ de Mars, en élisait deux nouveaux tous les ans. Les consuls, chargés de conduire les armées, étaient chefs du sénat, et réglaient les affaires de la république. Dans les premiers temps, il n'était donné qu'aux patriciens de parvenir au consulat; mais les plébéiens y furent admis dans la suite, et même une loi prescrivit qu'il y eût toujours un consul plébéien. Dans la suite on put créer deux consuls plébéiens. Leur autorité, presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain, diminua beaucoup sous les empereurs, qui, outre leurs insignes, ne leur laissèrent que le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre justice aux particuliers. Leur magistrature commençait au 1^{er} janvier pour finir avec l'année. Lorsqu'un consul mourait ou abdiquait dans le cours de l'année, on procédait à l'élection d'un autre, qui s'appelait *consul suffectus*; son nom ne figurait pas dans les Fastes. Depuis Auguste, il y en eut une infinité qui ne jouirent quelquefois de cette dignité qu'un mois ou moins encore. Ceux qui, élus au 24 octobre, n'avaient pas pris possession de leur charge, s'appelaient *consules de-*

signati. Les *consulaires* étaient ordinairement envoyés, sans avoir été consuls, pour gouverner les provinces consulaires. Le nom de cette dignité subsista jusqu'à l'empire de Justinien, qui l'abolit. L'empereur Justin voulut la faire revivre, et se créa lui-même consul; mais ce rétablissement ne fut que passager.

Nous donnons une table chronologique des consuls, nécessaire non-seulement pour l'histoire de la république romaine, mais pour celle de l'empire et des lois impériales ainsi que pour l'histoire de l'église.

ANS		CONSULS.	ANS		CONSULS
de	av.		de	av.	
Ro.	J.-C.		Ro.	J.-C.	
245	509	Lucius Junius Brutus <i>ayant été tué dans un combat, on mit à sa place</i> Sp. Lucretius Tricipitinus; <i>et celui-ci étant encore mort dans l'année, M. Horatius Pulvillus fut subrogé.</i>	261	493	Sp. Cassius Viscellinus II. T. Posthumius Cominius Auruncus II.
		L. Tarquinius Collatinus, Egerii filius. <i>On l'oblige de se défaire de sa charge, et on met à sa place</i> P. Valerius, <i>lequel fut ensuite surnommé</i> Publicola.	262	492	T. Geganus Macerinus. P. Minucius Augurinus.
246	508	P. Valerius Publicola II. P. Lucretius Tricipitinus.	263	491	M. Minucius Augurinus II. A. Sempronius Atratinus II.
247	507	Publ. Valerius Publicola III. M. Horatius Pulvillus II.	264	490	Q. Sulpitius Camerinus. Sp. Lartius Flavius II.
248	506	Sp. Lartius (ou Largius) Flavius ou Rufus. P. Herminius Aquilinus.	265	489	C. Julius Iulus. P. Pinarius Rufus Mamercinus.
249	505	M. Valerius Volesus. P. Posthumius Tubertus.	266	488	Sp. Nautius Rutilus. Sext. Furius Fusus.
250	504	P. Valerius Publicola IV. P. Lucretius Tricipitinus II.	267	487	C. Aquilius Tuscus. T. Sicinius Sabinus.
251	503	P. Posthumius Tubertus II. Agrippa Menenius Lanatus.	268	486	Sp. Cassius Viscellinus III. Proculius Virginius Tricostus.
252	502	Opiter Virginius Tricostus. Sp. Cassius Viscellinus.	269	485	Q. Fabius Vibulanus. Ser. Cornelius Cossus Maluginensis.
253	501	T. Posthumius Cominius Auruncus. T. Lartius Flavius, <i>premier dictateur.</i>	270	484	L. Æmilius Mamercinus. Q. Fabius Vibulanus II.
254	500	M. Tullius Longus. Ser. Sulpitius Camerinus.	271	483	M. Fabius Vibulanus. L. Valerius Publicola Potitus.
255	499	P. Veturius Geminus. T. Ebutius Elva.	272	482	C. Julius Iulus. Q. Fabius Vibulanus III.
256	498	T. Lartius Flavius II. Q. Clælius Siculus.	273	481	Cæso Fabius Vibulanus Sp. Furius Fusus.
257	497	A. Sempronius Atratinus. M. Minucius Augurinus.	274	480	Cn. Manlius Cincinnatus. M. Fabius Vibulanus II.
258	496	A. Posthumius Albus Regillensis <i>est fait dictateur.</i> T. Virginius Tricostus Cælimontanus.	275	479	Cæso Fabius Vibulanus II. A. Virginius Tricostus Rutilus.
259	495	Ap. Claudius Sabinus. P. Servilius Priscus.	276	478	L. Æmilius Mamercinus II. C. Servilius Structus Ahala. <i>Fut subrogé</i> C. Cornelius Lentulus.
260	494	A. Virginius Tricostus Cælimontanus. T. Veturius Geminus Cicurinus.	277	477	C. Horatius Pulvillus. T. Menenius Lanatus
			278	476	A. Virginius Tricostus Rutilus. C. Servilius Structus.
			279	475	P. Valerius Publicola. C. Nautius Rufus.
			280	474	L. Furius Dedullinus Fusus. M. Manlius Vulso.
			281	473	L. Æmil. Mamercinus III. P. Vopiscus Julius Iulus.
			282	472	P. Pinarius Rufus Mamercinus. P. Furius Fusus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
283	471	Ap. Claudius Sabinus. T. Quintius Capitolinus Barbatus.
284	470	L. Valer. Publicola Potitus II. T. Æmil. Mamercinus IV.
285	469	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus. T. Numicius Priscus.
286	468	T. Quintius Capitolinus Barbatus II. Q. Servilius Priscus.
287	467	T. Æmil. Mamercinus II. Q. Fabius Vibulanus IV.
288	466	Sp. Posthumius Albus Regillensis Q. Servilius Priscus II.
289	465	Q. Fabius Vibulanus V. T. Quintius Capitolinus Barbatus III.
290	464	A. Posthumius Albus Regillensis. Sp. Furius Medullinus Fusus.
291	463	P. Servilius Priscus. L. Ebutius Elva.
292	462	T. Lucretius Tricipitinus T. Veturius Geminus Cicurinus.
293	461	P. Volumnius Amintus Gallus. Ser. Sulpitius Camerinus.
294	460	P. Valerius Publicola II. D. Clodius Sabinus Regillensis.
295	459	Q. Fabius Vibulanus VI. L. Cornelius Maluginensis Cossus.
296	458	C. Nautius Rutilus. L. Minutius.
297	457	C. Horatius Pulvillus. Q. Minutius Augurinus.
298	456	M. Valerius Maximus. Sp. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
299	455	T. Romilius Rocus Vaticanus. C. Veturius Cicurinus.
300	454	Sp. Tarpeius Montanus Capitolinus. A. Æterius Fontinalis
301	453	Sext. Quintilius Varus. P. Horatius (ou Curiatius) Ter-geminus.
302	452	P. Cestius Capitolinus. C. Menenius Lanatus. Ils abdiquent et font place aux décemvirs.
DÉCEMVIRS.		
303	451	Ap. Claudius Crassinus. T. Genucius Augurinus. P. Cestius Capitolinus. P. Posthumius Albus Regillensis. Sext. Sulpitius Camerinus. A. Manlius Vulso.

ANS		DÉCEMVIRS.
de Ro.	av. J.-C.	
		T. Romilius Rocus Vaticanus. C. Julius Iulus. T. Veturius Crassus Cicurinus. P. Horatius (ou Curiatius) Ter-geminus.
Ces décemvirs sont établis à Rome pour former les lois de la république romaine, après le retour des députés que l'on avait envoyés à Athènes pour y demander les lois que Solon avait autrefois données aux Athéniens. Jusque là les Romains n'avaient pas eu un corps de lois; celles qui leur avaient servi furent d'abord émanées de la volonté des rois, et ensuite des anciens usages; mais sur les lois de Solon se formèrent les LOIS DES DOUZE TABLES, dont il ne nous reste que des fragmens, qui font voir la perte que la jurisprudence a faite dans ces lois.		
304	450	App. Claudius Crassinus. M. Cornelius Maluginensis. M. Sergius. L. Minutius. Q. Fabius Vibulanus. P. Pocius. T. Butonius Merenda. C. Duillius. Sp. Appius Cornicensis. M. Rabuleius.
305	449	Ap. Claudius Crassinus et les autres décemvirs de l'année précédente retinrent, par la force, l'administration des affaires. L'abus qu'ils firent de leur autorité, surtout Appius Claudius, causa une émeute parmi le peuple, et l'on fut obligé de les supprimer, et de revenir à l'élection des consuls.
CONSULS.		
		L. Valerius Publicola Potitus. M. Horatius Barbatus.
306	448	Lar. Herminius Aquilinus. T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
307	447	M. Geganius Macerinus. C. Julius Iulus.
308	446	T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV. Agrippa Furius Fusus.

ANS		CONSULS.
de R ^e .	av. J.-C.	
		Au lieu de ces deux consuls, Denys d'Halicarnasse (livre XI) met les deux suivans :
		M. Minutius. C. Quintius.
509 443		M. Genucius Augurinus. C. Curtius Philo.
		TRIBUNS MILITAIRES , avec autorité de consuls :
310 444		A. Sempronius Atratinus. L. Attilius Longus , et T. Clœlius Siculus , qui abdiquent.
		CONSULS.
		L. Papirius Mugillanus , consul la même année avec Sempronius Atratinus.
311 443		M. Geganius Macerinus II. T. Quinctius Capitolinus Bar- batus V.
312 442		M. Fabius Vibulanus. Posthumius Ebutius Elva Corni- censis.
313 441		C. Furius Pacilus Fusus. M. Papirius Crassus.
314 440		Proculus Geganius Macerinus. L. Menenius Lanatus.
315 439		T. Quinctius Capitolinus Bar- batus VI. Agrippa Menenius Lanatus.
		TRIBUNS MILITAIRES.
316 438		Mam. Æmilius Macerinus. C. Quinctius Cincinnatus. L. Julius Iulus.
		CONSULS.
317 437		M. Geganius Mamercinus. L. Serg. Fidenas.
318 436		M. Cornelius Maluginensis. L. Papirius Crassus.
319 435		C. Julius Iulus. L. Virginus Tricostus.
320 434		C. Jul. Iulus II. L. Virginus Tricostus II.
		TRIBUNS MILITAIRES.
321 433		M. Fabius Vibulanus. M. Fossius Flaccinator. L. Sergius Fidenas.
322 432		L. Pinarius Rufus , Mamercinus. L. Furius Medullinus. Sp. Posthum. Albus Regillensis.
323 431		T. Quinctius Pennus Cincinnatus. C. Julius Manto.

ANS		CONSULS.
de R ^e .	av. J.-C.	
324 430.		C. Papirius Crassus. L. Julius Iulus.
325 429		L. Sergius Fidenas II. Hostius Lucretius Tricipitinus.
326 428		T. Quinctius Pennus Cincinna- tus II. A. Cornelius Cossus.
327 427		C. Servilius Structus Ahala. L. Papir. Mugillanus II.
		TRIBUNS MILITAIRES.
328 426		T. Quinctius Pennus Cincinnatus. C. Furius. Pacilus. M. Posthumius Albus Regillensis. A. Cornelius Cossus.
329 425		A. Sempronius Atratinus. L. Furius Medullinus. L. Quinct. Cincinnatus. L. Horatius Barbatus.
330 424		Ap. Claudius Crassus Regillensis. Sp. Nautius Rutilus. L. Sergius Fidenas. Sext. Julius Iulus.
		CONSULS.
331 423		C. Sempron. Atratinus. Q. Fabius Vibulanus.
		TRIBUNS MILITAIRES.
332 422		M. Manlius Vulso Capitolinus. Q. Antonius Merenda. L. Papirius Mugillanus. L. Servilius Strictus.
		CONSULS.
333 421		T. Quinctius Capitolinus Bar- batus. Humerius Fabius Vibulanus. (Le père Petau met, au lieu des consuls précédens, quatre tri- buns militaires.)
		TRIBUNS MILITAIRES.
334 420		T. Quinctius Pennus Cincinna- tus III. M. Manlius Vulso Capitolinus. L. Furius Medullinus III. A. Sempronius Atratinus.
335 419		Agrippa Menenius Lanatus. Sp. Nautius Rutilus. P. Lucretius Tricipitinus. C. Servilius Axila II.
336 418		M. Papirius Mugillanus. C. Servilius Axila III. L. Sergius Fidenas. Q. Servilius Priscus.

ANS		Ro.	av. J.-C.	TRIBUNUS MILITAIRES.
de	av.			
337	417			P. Lucretius Tricipitinus. L. Servilius Structus. Agrippa Menenius Lanatus. Sp. Veturius Crassus Cicurinus.
338	416			A. Sempronius Atratinus. M. Papir. Mugillanus. Sp. Nautius Rutilus. Q. Fabius Vibulanus.
339	415			P. Cornelius Cossus. Quinctius Cincinnatus. C. Valerius Pennus Volusus. N. Fabius Vibulanus.
340	414			Q. Fabius Vibulanus. Cn. Cornelius Cossus. P. Posth. Albus Regillensis. L. Valerius Potitus.

CONSULS.

341	413			M. Corn. Cossus. L. Furius Medullinus.
342	412			Q. Fabius Ambustus. C. Furius Pacilus.
343	411			M. Papir. Mugillanus. C. Nautius Rutilus.
344	410			M. Æmilius Mamercinus. C. Valerius Potius Volusus.
345	409			Cn. Cornelius Cossus. L. Furius Medullinus.

TRIBUNUS MILITAIRES.

346	408			C. Julius Iulus. P. Cornelius Cossus. C. Servilius Ahala.
347	407			C. Valerius Potitus Volusus. C. Servilius Ahala. N. Fabius Vibulanus. L. Furius Medullinus
348	406			P. Cornelius Cossus. L. Valerius Potitus. Cn. Cornélius Cossus. Fabius Ambustus.
349	405			B. Julius. M. Æmilius Mamercinus. T. Quinctius Capitolinus Barbat. L. Furius Medullinus. T. Quinctius Cincinnatus A. Manlius Vulso Capitolinus.
350	404			P. Cornelius Maluginensis. Sp. Nautius Rutilus. Cn. Cornelius Cossus. C. Valerius Potitus. K. Fabius Ambustus. M. Sergius Fidenas.
351	403			M. Æmilius Mamercinus. M. Furius Fusus. Appius Claud. Crassus.

ANS		Ro.	av. J.-C.	TRIBUNUS MILITAIRES.
de	av.			
				L. Julius Iulus. M. Quinctilius Varus. L. Valerius Potitus. M. Furius Camillus. M. Posthumius Albinus.
352	402			Q. Servilius Ahala. Q. Sulpicius Camerinus. Q. Servilius Priscus Fidenas. A. Manlius Vulso. L. Virginius Tricostus. M. Sergius Fidenas.
353	401			L. Valerius Potitus. L. Julius Iulus. M. Furius Camillus. M. Æmilius Mamercinus. Cn. Cornelius Cossus. K. Fabius Ambustus.
354	400			P. Licinius Calvus. P. Mœlius Capitolinus. P. Mœnius. Sp. Furius Medullinus. L. Titinius. C. Publilius Philo.
355	399			C. Duilius. L. Attilius Longus. C. Genucius Aventinensis. M. Pomponius. Volero Publilius Philo. M. Veturius Crassus Cicurinus.
356	398			L. Valerius Potitus. L. Furius Medullinus. M. Valerius Maximus. M. Furius Camillus. Q. Servilius Priscus. Q. Sulpicius Camerinus.
357	397			L. Julius Iulus. L. Furius Medullinus. C. Sergius Fidenas. A. Posthumius Albinus. A. Manlius Vulso. P. Cornelius Maluginensis.

TRIBUNUS DU PEUPLE.

358	396			P. Licinius Calvus. L. Attilius Longus. P. Manlius Capitolinus. L. Titinius. P. Mœnius. C. Genucius Aventinensis.
-----	-----	--	--	--

TRIBUNUS MILITAIRES.

359	395			P. Cornelius Cossus. Cornelius Scipio. M. Valerius Maximus. K. Fabius Ambustus. L. Furius Medullinus. Q. Servilius Priscus Fidenas.
-----	-----	--	--	--

ANS		TRIBUNS MILITAIRES.
de Ro.	av. J.-C.	
560	594	M. Furius Camillus. L. Furius Medullinus. C. Æmilius Mamercinus. Sp. Posthum. Albinus Regillensis. P. Cornelius Scipio. S. Valerius Publicola.
CONSULS.		
561	593	L. Lucretius Flavius. Ser. Sulpitius Camerinus.
562	592	L. Valerius Potitus. M. Manlius Capitolinus.
TRIBUNS MILITAIRES.		
563	591	L. Lucretius Flavius. Ser. Sulpitius Camerinus. M. Æmilius Mamercinus. L. Furius Medullinus. Agrippa Furius Fusus. C. Æmilius Mamercinus.
564	590	Q. Fabius Ambustus. K. Fabius Ambustus. C. Fabius Ambustus. Q. Sulpitius Longus. Q. Servilius Priscus Fidenas. Servilius Cornelius Maluginensis.
565	589	L. Valerius Publicola. L. Virgilius Tricostus. P. Cornelius Cossus. A. Manlius Capitolinus. L. Æmilius Mamercinus. L. Posthum. Albinus Regillensis.
566	588	T. Quinctius Cincinnatus. L. Servilius Priscus Fidenas. L. Lucius Iulus. L. Aquilinus Corvus. L. Lucretius Tricipitinus. Ser. Sulpitius Rufus.
567	587	L. Papirius Cursor. C. Sergius Fidenas. L. Æmilius Mamercinus. L. Menenius Lanatus. L. Valerius Publicola C. Cornelius Cossus
568	586	L. Furius Camillus Q. Servilius Priscus Fidenas. L. Quinctius Cincinnatus. L. Horatius Pulvillus. P. Valerius Potitus Publicola. Ser. Cornelius Maluginensis.
569	585	A. Manlius Capitolinus. P. Cornelius Cossus. T. Quinctius Capitolinus L. Quinctius Capitolinus. L. Papirius Cursor. C. Sergius Fidenas.

ANS		TRIBUNS MILITAIRES.
de Ro.	av. J.-C.	
570	584	Ser. Cornelius Maluginensis. P. Valerius Potitus Publicola. M. Furius Camillus. Ser. Sulpitius Rufus. C. Papirius Crassus. T. Quinctius Cincinnatus.
571	583	L. Valerius Publicola. A. Manlius Capitolinus. Ser. Sulpitius Rufus. L. Lucretius Tricipitinus. L. Æmilius Mamercinus. M. Trebonius Flavius.
572	582	Sp. Papirius Crassus. L. Papirius Crassus. Ser. Cornelius Maluginensis. Q. Servilius Priscus Fidenas. Ser. Sulpitius Prætextatus. L. Æmilius Mamercinus.
573	581	M. Furius Camillus. A. Posthumius Albinus Regillensis. L. Posthumius Albinus Regillensis. L. Furius Medullinus. L. Lucretius Tricipitinus. M. Fabius Ambustus.
574	580	Valerius Publicola. Publius Valerius Potitus Publicola. L. Menenius Lanatus. C. Sergius Fidenas. Sp. Papirius Cursor. Ser. Cornelius Maluginensis.
575	579	P. Manlius Capitolinus. C. Manlius Capitolinus. C. Julius Iulus. C. Sextilius. M. Albinus. L. Antistius.
576	578	Sp. Furius Medullinus. Q. Servilius Priscus Fidenas. C. Licinius Calvus. P. Clelius Siculus. M. Horatius Pulvillus. L. Geganius Macerinus.
577	577	L. Æmilius Mamercinus. Ser. Sulpitius Prætextatus. P. Valerius Potitus Publicola. L. Quinctius Cincinnatus. C. Veturius Crassus Cicurinus. C. Quinctus Cincinnatus.
578	576	<i>Anarchie à Rome, sans consuls ni tribuns.</i> <i>Cependant, suivant quelques auteurs, ces mêmes années sont remplies par des consuls; mais nous suivons ici les marbres du Capitole.</i>
579	575	
580	574	
581	573	
582	572	

ANS		TRIBUNUS MILITAIRES.
de Ro.	av. J.-C.	
385	371	L. Furius Medullinus. P. Valerius Potitus Publicola. A. Manlius Capitolinus. Ser. Sulpitius Prætextatus. C. Valerius Potitus. Ser. Cornelius Maluginensis.
384	370	Q. Servilius Priscus Fidenas. M. Cornelius Maluginensis. C. Veturius Crassus Cicurinus. Q. Quinctius Cincinnatus. A. Cornelius Cossus. M. Fabius Ambustus.
385	363	L. Quinctius Capitolinus. Sp. Servilius Structus. Serv. Cornelius Maluginensis. L. Papirius Crassus. Serv. Sulpitius Prætextatus. L. Veturius Crassus Cicurinus.

DICTATEUR,

sans consul ni tribun.

386 368 Camillus.

TRIBUNUS MILITAIRES.

387	367	A. Cornelius Cossus. L. Veturius Crassus Cicurinus. M. Cornelius Maluginensis. P. Galerius Potitus Publicola. M. Geganius Macerinus. P. Manlius Capitolinus.
-----	-----	---

DICTATEUR.

*M. Fur. Camillus, âgé de 80 ans
est créé dictateur.*

CONSULS.

388	366	L. Æmilius Macerinus, patricien. L. Sextius Sextinus Lateranus, plébéien.
389	365	L. Genucius Aventinensis. Q. Servilius Ahala.
390	364	C. Sulpitius Peticus. C. Licinius Calvus.
391	363	D. Æmilius Mamercinus. Cn. Genucius Aventinensis.
392	362	Q. Servilius Ahala II. L. Genucius Aventinensis II.
393	361	C. Licinius Calvus. F. Sulpitius Peticus II.
394	360	M. Fabius Ambustus. C. Petilius Libo Visolus.
395	359	M. Popilius Lænas. Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus.
396	358	C. Fabius Ambustus. C. Plautinus Proculus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
397	357	M. Marcius Rutilus. Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus II.
398	356	M. Fabius Ambustus II. M. Popilius Lænas II.
399	355	C. Sulpitius Peticus III. L. Valerius Poplicola II.
400	354	M. Fabius Ambustus III. T. Quintius Pennus Capitolinus.
401	353	C. Sulpitius Peticus IV. M. Valer. Poplicola III.
402	352	Pub. Valerius Poplicola IV. C. Martius Rutilus.
403	351	C. Sulpitius Peticus V. T. Quintius Pennus Cincinnatus.
404	350	M. Popilius Lænas III. L. Cornelius Scipio.
405	349	Furius Camillus. Ap. Claudius Crassus.
406	348	M. Popilius Lænas IV. M. Valerius Corvus.
407	347	C. Plantius Hypsæus. T. Manlius Imperiosus Torquatus.
408	346	M. Valerius Corvus. C. Petilius Libo Visolus.
409	345	M. Fabius Dorso. Ser. Sulp. Camerinus.
410	344	C. Martius Rutilus. T. Manlius Imperiosus Torquatus.
411	343	M. Valerius Corvus. A. Corn. Cossus Arvina.
412	342	C. Martius Rutilus. Q. Servilius Ahala.
413	341	C. Plautinus Hypsæus. L. Æmilius Mamercinus.
414	340	T. Manlius Imperiosus Torquatus. P. Decius Mus.
415	339	T. Æmilius Mamercinus. Q. Publilius Philo.
416	338	Lucius Furius Camillus. C. Moenius.
417	337	C. Sulpitius Longus. P. Ælius Pætus.
418	336	L. Papirius Crassus. Cæso Duillius.
419	335	M. Valerius Corvus. M. Atilius Regulus.
420	334	T. Veturius Calvinus. Sp. Posthumus Albinus.
421	333	D. Papirius Cursor. C. Petilius Libo Visolus.
422	332	A. Cornelius Cossus Arvina II Cn. Domitius Calvinus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
423	331	M. Claudius Marcellus. C. Valerius Potitus Flaccus.
424	330	L. Papirius Crassus. L. Plautius Venno.
425	329	L. Æmilius Mamercinus Pri- vernas II. C. Plautius Decianus.
426	328	C. Plautius Proculus. P. Cornelius Scapula.
427	327	L. Cornelius Lentulus. Quintus Publilius Philo II.
428	326	C. Petilius Libo Visolus. L. Papirius Mugillanus.
429	325	L. Furius Camillus II. D. Junius Brutus Scæva.
430	324	L. Papirius Cursor (<i>dictateur</i>).
431	323	L. Sulpitius Longus. Q. Aulius Ceretanus.
432	322	Q. Fabius Maximus Rullianus. L. Fulvius Corvus.
433	321	T. Veturius Calvinus II. Sp. Posthum. Albinus II.
434	320	L. Papirius Cursor II. Q. Publilius Philo III.
435	319	L. Papirius Cursor III. Q. Æmilius (<i>ou</i> Aulius) Cere- tanus.
436	318	L. Plautius Venno. M. Fossius Flaccinator.
437	317	Q. Æmilius Barbula. C. Junius Bubulcus Brutus.
438	316	Sp. Nautius Rutilus. M. Popilius Lænas.
439	315	C. Papirius Cursor IV. Q. Publilius Philo IV.
440	314	M. Petilius Libo. C. Sulpitius Longus.
441	313	L. Sulpitius Cursor V. Junius Bubulcus Brutus II
442	312	M. Valerius Maximus. P. Decius Mus.
443	311	C. Junius Bubulcus Brutus III. Q. Æmilius Barbula II.
444	310	Q. Fabius Maximus Rullianus II. C. Marcius Rutilus.
445	309	L. Papirius Cursor (<i>dictateur</i>).
446	308	P. Decius Mus II. Q. Fabius Maximus Rullianus III.
447	307	Ap. Claudius Cæcus. L. Volumnius Flammar Violens.
448	306	Q. Marcius Tremulus. P. Cornelius Arvina.
449	305	L. Posthumus Megellus. T. Minucius Augurinus, <i>auquel</i> <i>fut substitué</i> M. Fulvius Corvus Pætinus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
450	304	P. Sempronius Sophus. P. Sulpitius Saverrio.
451	303	Ser. Cornelius Lentulus. L. Genutius Aventinensis.
452	302	M. Livius Dexter. M. Æmilius Paulus.
DICTATEURS.		
453	301	Q. Fabius Maximus Rullianus. M. Valerius Corvus.
CONSULS.		
454	300	Q. Apuleius Pansa. M. Valerius Corvus.
455	299	M. Fulvius Perinus. T. Manlius Torquatus, <i>auquel</i> <i>fut substitué</i> M. Valerius Corvus.
456	298	Cornelius Scipio. Cn. Fulvius Contumalus.
457	297	Q. Fabius Maximus Rullianus IV P. Decius Mus III.
458	296	Ap. Claudius Cæcus II. L. Volumnius Flammar violens.
459	295	Q. Fabius Maximus Rullianus V. P. Decius Mus IV.
460	294	C. Posthumus Megellus. M. Atilius Regulus.
461	293	L. Papirius Cursor. S. Carvilius Maximus
462	292	Q. Fabius Maximus Gurgès. Junius Brutus Scæva.
463	291	L. Posthum. Megellus III. D. Junius Brutus Bubulcus.
464	290	P. Cornelius Rufinus. M. Curius Dentatus.
465	289	M. Valerius Maximus Corvinus Q. Cædicius Noctua.
466	288	Q. Martius Tremulus. P. Cornelius Arvina.
467	287	M. Claudius Marcellus. Sp. Nautius Rutilus.
468	286	M. Valerius Maximus Potitus. C. Ælius Pætus.
469	285	C. Claudius Canina. M. Æmilius Lepidus <i>ou</i> Barbula.
470	284	C. Servilius Tucca. L. Cæcilius Metellus <i>ou</i> Denter.
471	283	P. Cornelius Dolabella Maximus. Cn. Domitius Calvinus.
472	282	C. Fabricius Luscinius. Q. Æmilius Papus.
473	281	L. Æmilius Barbula. Q. Marcius Philippus.
474	280	P. Valerius Lævinus. T. Coruncianus Nepos.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
475	279	P. Sulpicius Savetrio. P. Decius Mus.
476	278	Q. Fabricius Luscinus II. Q. Æmilius Papus II.
477	277	P. Cornelius Rufinus II. C. Junius Brutus Bubulcus II.
478	276	C. Fabius Maximus Gurgus II. C. Genucius Clepsina.
479	275	M. Curius Dentatus II. L. Cornelius Lentulus Caudinus.
480	274	Curius Dentatus III. Ser. Cornelius Merenda.
481	273	C. Fab. Dorso Licinus. C. Claudius Canina II.
482	272	L. Papirius Cursor II. Sp. Carv. Maximus II.
483	271	C. Quintilius Claudus. L. Genucius Clepsina.
484	270	C. Genucius Clepsina II. Cn. Cornelius Blasio.
485	269	Q. Ogulinus Gallus. C. Fabius Pictor.
486	268	P. Sempronius Sophus. Ap. Claudius Crassus.
487	267	M. Attilius Regulus. L. Julius Libo.
488	266	M. Fabius Pictor. D. Junius Pera.
489	265	Q. Fabius Maximus Gurgus III. L. Mamilius Vitulus.
490	264	Ap. Claudius Caudex. M. Fulvius Flaccus.
491	263	M. Valerius Maximus Messala. M. Otacilius Crassus.
492	262	L. Posthumius Megellus. Q. Mamilius Vitulus.
493	261	L. Valerius Flaccus. T. Otacilius Crassus.
494	260	Cn. Cornelius Scipio Asina. C. Duillius Nepos.
495	259	L. Cornelius Scipio. C. Aquilius Florus.
496	258	A. Attilius Calatinus. C. Sulpitius Paterculus.
497	257	C. Attilius Calatinus. Cn. Cornelius Blasio.
498	256	A. Manl. Vulso Longus. Q. Cædicius. <i>Fut subrogé en sa place</i> M. Attilius Regulus.
499	255	Ser. Fulvius Pætinus Nobilior. M. Æmilius Paulus.
500	254	Cn. Cornelius Scipio Asina II. A. Attilius Calatinus.
501	253	Cn. Servilius Cæpio. C. Sempronius Blæsus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
502	252	C. Aurelius Cotta. P. Servilius Geminus.
503	251	L. Cælius Metellus II. C. Furius Pacilus.
504	250	C. Attilius Regulus II. L. Manlius Vulso.
505	249	P. Claudius Pulcher. L. Junius Pullus.
506	248	C. Aurelius Cotta. P. Servilius Geminus II.
507	247	L. Cæcilius Metellus. M. Fabius Buteo.
508	246	M. Otacilius Crassus. M. Fabius Licinius.
509	245	M. Fabius Buteo II. C. Attilius Balbus.
510	244	A. Manlius Torquatus Atticus C. Sempr. Blesus II.
511	243	C. Fundanius Fundulus. C. Sulpitius Gallus.
512	242	C. Lutatius Catulus. A. Posthumius Albinus.
513	241	A. Manlius Torquatus Atticus. Q. Lutatius Cerco.
514	240	C. Claudius Centho. M. Sempronius Tuditanus.
515	239	C. Mamilius Turinus. Q. Valerius Falto.
516	238	T. Sempronius Gracchus. P. Valerius Falto.
517	237	L. Cornelius Lentulus Caudinus. Q. Fulvius Flaccus.
518	236	P. Cornelius Lentulus Caudinus. C. Licinius Varus.
519	235	T. Manlius Torquatus. C. Attilius Bulbus II.
520	234	L. Posthumius Albinus. Sp. Carvilius Maximus.
521	233	Q. Fabius Maximus Verrucosus. M. Pomponius Matho
522	232	M. Æmilius Lepidus. M. Publius Malleolus.
523	231	M. Pomponius Matho II. C. Papirius Maso.
524	230	M. Æmilius Barbula. M. Junius Pera.
525	229	L. Posthumius Albinus. Cn. Fulv. Centumalus.
526	228	Spur. Carvilius Maximus II. Q. Fabius Maximus Verrucosus II.
527	227	P. Valerius Flaccus. M. Attilius Regulus.
528	226	M. Valerius Messala. L. Apullius Fullo.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
529	228	L. Æmilius Papus. C. Attilius Regulus.
530	224	Q. Flavius Flaccus. T. Manl. Torquatus II.
531	225	C. Flaminius Nepos. Furius Philus.
532	222	Cn. Scipio Calvinus. M. Claudius Marcellus.
533	221	P. Corn. Scipio Asina. M. Minucius Rufus.
534	220	L. Veturius Philo. C. Lutatius Catulus.
535	219	M. Livius Salinator. L. Æmilius Paulus.
536	218	P. Cornelius Scipio. T. Sempronius Longus.
537	217	Cn. Servilius Geminus. C. Flaminius Nepos II. <i>On substitue à ce dernier</i> M. Attilius Regulus II.
538	216	C. Terentius Varro. L. Æmilius Paulus II.
539	215	L. Posthumius Albinus Gracchus. T. Sempronius. <i>Et en la place de Posthumius,</i> M. Claudius Marcellus. <i>On substitue à ce dernier</i> Q. Fabius Maxim. Verrucosus III.
540	214	Q. Fabius Maximus Verrucosus IV. M. Claud. Marcellus III.
541	213	Q. Fabius Maximus, Q. Fil. T. Sempronius Gracchus II.
542	212	Q. Fulvius Flaccus II. Ap. Claudius Pulcher.
543	211	P. Sulp. Galba Maximus. C. Fulvius Centumalus.
544	210	M. Valerius Lævinus II. M. Claudius Marcellus IV.
545	209	Q. Fabius Maximus Verrucosus V. Q. Fulvius Flaccus III.
546	208	M. Claudius Marcellus. T. Quintius Crispinus.
547	207	C. Claudius Nero. M. Livius Salinator.
548	206	Q. Cæcilius Metellus. L. Veturius Philo.
549	205	P. Cornelius Scipio. P. Licinius Crassus.
550	204	M. Cornelius Cethegus. P. Sempronius Tuditanus.
551	203	T. Claudius Nero. M. Servilius Pulex Geminus.
552	202	Cn. Cornelius Lentulus. P. Æmilius Pætus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
553	201	Cn. Servilius Cæpio. Cn. Servilius Geminus.
554	200	P. Sulp. Galba Maximus II. C. Aurelius Cotta.
555	199	L. Cornelius Lentulus. L. Villius Topulus.
556	198	T. Quintius Flaminius. Sex. Ælius Pætus Catus.
557	197	C. Cornelius Cethegus. Q. Minutius Rufus.
558	196	L. Furius Purpureo. M. Claudius Marcellus.
559	195	M. Porcius Cato. L. Valerius Flaccus.
560	194	P. Cornelius Scipio Africanus. T. Sempronius Longus.
561	193	L. Cornelius Merula. Q. Minutius Thermus.
562	192	L. Quintius Flaminius. Cn. Domitius Ahenobarbus.
563	191	M. Acilius Glabrio. P. Cornelius Scipio Nasica.
564	190	L. Cornelius Scipio. C. Lælius Nepos.
565	189	Cn. Manlius Vulso. M. Fulvius Nobilior.
566	188	C. Livius Salinator. M. Valerius Messala.
567	187	M. Æmilius Lepidus. C. Flaminius Nepos.
568	186	Sp. Posthumius Albinus. Q. Marcius Philippus.
569	185	Ap. Claudius Pulcher. L. Porcius Licinius.
570	184	P. Claudius Pulcher. M. Sempronius Tuditanus.
571	183	Q. Fabius Labeo. M. Claudius Marcellus.
572	182	L. Æmilius Paulus. M. Bæbius Tamphilus.
573	181	P. Cornelius Cethegus. M. Bæbius Tamphilus.
574	180	Ap. Posthumius Albinus. C. Calpurnius Piso. <i>On substitue à ce dernier</i> Q. Fulvius Flaccus.
575	179	L. Manul. Acidin. Fulvianus. Q. Fulvius Flaccus
576	178	M. Junius Brutus. A. Manlius Vulso.
577	177	C. Claudius Pulcher. T. Sempronius Gracchus.
578	176	Cn. Cornelius Scipio Hispalus. <i>On lui substitue</i> C. Valerius Lævinus. Q. Petilius Spurinus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
579	175	P. Mutius Scævola. M. Æmilius Lepidus II.
580	174	Sp. Posthumius Albinus. M. Mutius Scævola.
581	173	L. Posthumius Albinus. M. Popilius Lænas.
582	172	C. Popilius Lænas. P. Ælius Ligus. <i>Ces deux derniers consuls sent tirés du peuple tous deux, pour la première fois.</i>
583	171	P. Licinius Crassus. C. Cassius Longinus.
584	170	H. Hostilius Mancinus. A. Attilius Serranus.
585	169	Q. Marcius Philippus II. C. Servilius Cæpio.
586	168	L. Æmilius Paulus. T. Licinius Crassus.
587	167	Q. Ælius Pœtus. M. Junius Pennus.
588	166	C. Sulpitius Gallus. M. Claudius Marcellus.
589	165	T. Manlius Torquatus. Cn. Octavius Nepos.
590	164	A. Manlius Torquatus. Q. Cassius Longinus.
591	163	T. Sempronius Gracchus II. M. Juventius Phalna.
592	162	P. Cornelius Scipio Nasica. C. Marcius Figulus.
593	161	M. Valerius Messala. C. Fanius Strabo.
594	160	L. Anicius Gallus M. Cornelius Cethegus.
595	159	C. Corn. Dolabella. M. Fulvius Nobilior.
596	158	M. Æmilius Lepidus. C. Popilius Lænas.
597	157	Sext. Julius Cæsar. L. Aurelius Orestes.
598	156	C. Cornelius Lentulus Lupus. C. Marcius Figulus II.
599	155	P. Cornelius Scipio Nasica. M. Claudius Marcellus II
600	154	Q. Opirius Nepos. L. Posthumius Albinus. <i>On substitue à ce dernier</i> M. Acilius Glabrio.
601	153	Q. Fulvius Nobilior T. Annius Luscus.
602	152	M. Claudius Marcellus III L. Valerius Flaccus.
603	151	L. Licinius Lucullus. A. Posthumius Albinus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
604	150	L. Quintius Flaminius. M. Acilius Balbus.
605	149	L. Marcius Censorinus. M. Manilius Nepos.
606	148	Sp. Posthumius Albinus. L. Calpurnius Piso Cæsonius.
607	147	P. Cornelius Scipio Africanus Æmilianus. C. Livius Mamilianus Drusus.
608	146	Cn. Corn. Lentulus. L. Mummius Achaïcus.
609	145	Q. Fab. Maximus Æmilianus. L. Hostilius Mancinus.
610	144	Ser. Sulpitius Galba. L. Aurelius Cotta.
611	143	Appius Claudius Pulcher. Q. Cæcilius Metellus Macedo- nicus.
612	142	L. Cæcilius Metellus Calvus. Q. Fab. Maximus Servilianus.
613	141	Q. Servilius Nepos. Q. Pompeius Nepos.
614	140	C. Lælius Sapiens. Q. Servilius Cæpio.
615	139	C. Calpurnius Piso. M. Popilius Lænas.
616	138	P. Cornelius Scipio Nasica Se- rapio. D. Junius Brutus Callaïcus.
617	137	M. Æmilius Lepidus Porcina. C. Hostilius Mancinus.
618	136	P. Furius Philus. Sext. Attilius Serranus.
619	135	Ser. Fulvius Flaccus. Q. Calpurnius Piso.
620	134	P. Corn. Scipio Africanus Æmi- lianus II. C. Fulvius Flaccus.
621	133	P. Minucius Scævola. L. Calpurnius Piso.
622	132	P. Popilius Lænas. P. Rupilius Nepos.
623	131	P. Licinius Crassus Mucianus. L. Valerius Flaccus.
624	130	C. Claudius Pulcher M. Perpenna.
625	129	C. Sempronius Tuditanus. M. Aquilius Nepos.
626	128	Cn. Octavius Nepos. T. Annius Luscus Rufus.
627	127	L. Cassius Longinus. L. Cornelius Cinna.
628	126	M. Æmilius Lepidus. L. Aurelius Orestes.
629	125	M. Plautius Hipseus. M. Fulvius Flaccus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
630	124	C. Cassius Longinus. C. Sextius Calvinus.
631	123	Q. Cæcilius Metellus Balearius. T. Quintius Flaminius.
632	122	Cn. Domitius Ahenobarbus. C. Fannius Strabo.
633	121	L. Opimius Nepos. Q. Fabius Maximus Allobrogicus.
634	120	P. Manlius Nepos. C. Papirius Carbo.
635	119	L. Cæcilius Metel. Dalmaticus. L. Aurelius Cotta.
636	118	M. Porcius Cato. L. Marcus Rex.
637	117	Q. Cæcilius Metellus. Q. Mutius Scævola.
638	116	C. Licinius Geta. Q. Fab. Maximus Eburnus.
639	115	M. Æmilius Scaurus. Cæcilius Metellus.
640	114	M. Acilius Balbus. C. Porcius Cato.
641	113	P. Cæcilius Metellus Caprarius Cn. Papirius Carbo.
642	112	M. Livius Drusus. L. Calpurnius Piso.
643	111	P. Cornelius Scipio Nasica. L. Calpurnius Piso Bestia.
644	110	M. Minucius Rufus. Sp. Posthumius Albinus.
645	109	Q. Cæcilius Metellus Numidicus M. Junius Silanus.
646	108	Ser. Sulpitius Galba. Quintus Hortensius Nepos. <i>Auquel on substitue</i> M. Aurelius Scaurus.
647	107	L. Cassius Longinus. <i>Auquel on substitue</i> M. Æmilius Scaurus II. C. Marius Nepos.
648	106	M. Atilius Serranus. Q. Servilius Cæpio.
649	105	C. Rutilius Rufus. Cn. Manlius Maximus.
650	104	C. Marius Nepos II. C. Flavius Fimbria.
651	103	C. Marius Nepos III. L. Aurelius Orestes.
652	102	C. Marius Nepos IV. Q. Lutatius Catulus.
653	101	C. Marius Nepos V. Manil. Aquillius Nepos.
654	100	C. Marius Nepos VI. L. Valerius Flaccus.
655	99	M. Antonius Nepos. A. Posthumius Albinus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
656	98	Q. Cæcilius Metellus Nepos. T. Didius Nepos.
657	97	C. Cornelius Lentulus. P. Licinius Crassus.
658	96	Cn. Domitius Ahenobarbus. C. Cassius Longinus.
659	95	L. Licinius Crassus. Q. Mutius Scævola.
660	94	C. Cælius Caldus L. Domitius Ahenobarbus.
661	93	M. Valerius Flaccus. M. Herennius Nepos.
662	92	C. Claudius Pulcher. M. Perpenna Nepos.
663	91	L. Marcus Philippus. Sex. Julius Cæsar.
664	90	Sex. Junius Cæsar. P. Rutilius Rufus.
665	89	Cn. Pompeius Strabo. L. Porcius Cato.
666	88	L. Cornelius Sulla Felix. Q. Pompeius Rufus.
667	87	Cn. Octavius. L. Cornelius Cinna. <i>On lui substitue</i> L. Cornelius Merula.
668	86	L. Cornelius Cinna II. C. Marius VII. <i>On lui substitue</i> L. Valerius Flaccus.
669	85	L. Cornelius Cinna I. Cn. Papirius Carbo.
670	84	Cn. Papirius Carbo II. L. Cornelius Cinna IV.
671	83	L. Corn. Scipio Asiaticus. Cn. Junius Norbanus.
672	82	C. Marius. Cn. Papirius Carbo III.
673	81	M. Tullius Decula. Cn. Corn. Dolabella.
674	80	L. Corn. Sulla Felix II. Q. Cæcil. Metellus Pius.
675	79	P. Serv. Vatia Isauricus. Ap. Claudius Pulcher.
676	78	M. Æmilius Lepidus. Q. Lutatius Catulus.
677	77	D. Jun. Brutus Lepidus. M. Æmilius Livianus.
678	76	Cn. Octavius. M. Scribonius Curio.
679	75	L. Octavius. C. Aurelius Cotta.
680	74	L. Licinius Lucullus. M. Aurelius Cotta.
681	73	M. Terentius Varro Lucullus. C. Cassius Varus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
682	72	L. Gellius Poplicola. Cn. Cornelius Lentulus Claudia- nus.
683	71	C. Aufidius Orestes. P. Cornelius Lentulus Sura.
684	70	Licinius Crassus. Cn. Pompeius Magnus.
685	69	Q. Hortensius. Q. Cæcilius Metellus Creticus.
686	68	L. Cæcilius Metellus. Q. Marcius Rex.
687	67	C. Calpurnius Piso. M. Acilius Glabrio.
688	66	M. Æmilius Lepidus. L. Volcatius Tullus.
689	65	L. Aurelius Cotta. L. Manlius Torquatus.
690	64	L. Julius Cæsar. L. Marcius Figulus.
691	63	M. Tullius Cicero. D. Antonius Nepos.
692	62	D. Junius Silanus. L. Licinius Murena.
693	61	M. Puppius Piso. M. Valerius Messala Niger.
694	60	L. Afranius Nepos. Q. Cæcilius Metellus Celer.
695	59	C. Julius Cæsar. M. Calpurnius Bibulus.
696	58	L. Calpurnius Piso Cæsonius. A. Gabinius Nepos.
697	57	P. Cornelius Lentulus Spinther. Q. Cæcilius Metellus Nepos.
698	56	Cn. Cornel. Lentul. Marcellinus. L. Marcius Philippus.
699	55	Cn. Pompeius Magnus II. M. Licinius Crassus II.
700	54	L. Domitius Ahenobarbus. Ap. Claudius Pulcher.
701	53	Cn. Domitius Calvinus M. Valerius Messala.
702	52	Cn. Pompeius Magnus III <i>seul</i> . <i>Au bout de 7 mois il s'associe</i> C. Cæcilius Metellus Scipio.
703	51	Ser. Sulpitius Rufus. M. Claudius Marcellus.
704	50	L. Æmilius Paulus. C. Claudius Marcellus.
705	49	C. Claudius Marcellus II. L. Cornelius Lentulus Crus.
706	48	C. Julius Cæsar I (<i>dictateur</i>). P. Servilius Vatia Isauricus. Quintius Fuscus Calenus. Publius Vatinius.
707	47	C. Julius Cæsar II (<i>dictateur</i>). M. Antonius, <i>magister equitum</i> .

ANS		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
708	46	C. Julius Cæsar III, <i>consul et dictateur</i> . M. Æmilius Lepidus.
709	45	C. Julius Cæsar IV, <i>dictateur et seul consul</i> . M. Lepidus, <i>magister equitum</i> . <i>Consuls pour trois mois :</i> Q. Fabius Maximus. C. Trebonius. <i>Au premier, mort subitement, fut substitué</i> Caninius Rebilus.
710	44	C. Julius Cæsar V, <i>dictateur et consul</i> . M. Antonius, <i>consul et magister equitum</i> . <i>César nommé pour consul, à sa place,</i> M. Æmilius Lepidus.
711	43	C. Vibius Pansa. A. Hirtius.
712	42	L. Minucius Plancus. M. Æmilius Lepidus II
713	41	L. Antonius. P. Servilius Vatia Isauricus.
714	40	Cn. Domitius Calvinus II. Cn. Asinius Pollio. <i>On leur substitue</i> L. Cornelius Balbus. P. Caninius Crassus.
715	39	L. Marcius Censorinus. C. Calvisius Sabinus.
716	38	Ap. Claudius Pulcher. C. Norbanus Flaccus. <i>On leur substitue</i> C. Octavianus Cæsar I. Q. Pedius.
		Commencement du triumvirat d'Octave de Marc-Antoine et de Lepidus.
		<i>Autres consuls substitués :</i> C. Carrinas. Publ. Ventidius.
717	37	M. Vipsanius Agrippa. L. Caninius Gallus.
718	36	L. Gellius Poplicola. M. Cocceius Nerva.
719	35	L. Cornificius. Sext. Pompeius.
720	34	M. Antonius Nepos. L. Scribonius Libo.
721	33	C. Cæsar Octavianus II. L. Volcatius Tullus.
722	32	Cn. Domitius Ahenobarbus. C. Sosius.
723	31	C. Cæsar Octavianus III. M. Valerius Messala Corvinus.

AN.		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
724	50	Cæsar Octavianus IV. Licinius Crassus. <i>On substitue à ce dernier</i> Caius Antistius, puis, Marcus Tullius, ensuite, Lucius Sænius.
725	49	C. Cæsar Octavianus V. Sex. Apuleius. <i>On substitue à ce dernier</i> Potitus Valerius Messala.
726	48	C. Cæsar Octavianus VI. M. Vipsanius Agrippa II.
727	47	C. Cæsar Octavianus Augustus VII. M. Vipsanius Agrippa III.
728	46	C. Cæsar Octavianus Augustus VIII. T. Statilius Taurus.
729	45	C. Cæsar Octavianus Augustus IX. M. Junius Silanus.
730	44	C. Cæsar Octavianus Augustus X. C. Norbanus Flaccus.
731	43	C. Cæsar Octavianus Augustus XI. Aulus Terentius Varro. <i>Auguste abdique le consulat, et</i> <i>nomme à sa place</i> P. Sextius. C. Calpurnius Piso.
732	42	M. Claudius Marcellus Æserninus. L. Arruntius Nepos.
733	41	M. Lollius. Q. Æmilius Lepidus.
734	40	M. Apuleius Nepos. P. Silius Nerva.
735	39	C. Sentius Saturninus. Q. Lucretius Vespillo.
736	38	P. Cornelius Lentulus. Cn. Cornelius Lentulus.
737	37	C. Furnius. C. Julius Silanus.
738	36	L. Domitius Ahenobarbus. P. Cornelius Scipio.
739	35	M. Lucius Drusus Lib. L. Calpurnius Piso.
740	34	Cn. Cornelius Lentulus. M. Licinius Crassus.
741	33	Tiberius Claudius Nero. L. Quintilius Varus.
742	32	M. Valerius Messala. P. Sulpitius Quirinus. <i>Au premier on substitue</i> Caius Valgius, puis, Canus Caninius Rebilus.
743	31	Q. Ælius Tubero. Paulus Fabius Maximus.
744	30	Julius Antonius Africanus. Q. Fabius Maximus.

AN.		CONSULS.
de Ro.	av. J.-C.	
745	29	Nero Claudius Drusus. L. Quinctius Crispinus.
746	28	C. Asinius Gallus. C. Marcus Censorinus.
747	27	Tiberius Claudius Nero. Cl. Calpurnius Piso.
748	26	C. Antistius Vetus. Decimus Lælius Balbus.
749	25	Caius Cæsar Octavianus Augus- tus XII. L. Cornelius Sylla.
750	24	C. Calvisius Sabinus. L. Passianus Rufus.
751	23	Cn. Cornelius Lentulus. M. Valerius Messalinus.
752	22	Caius Cæsar Octavianus Augus- tus XIII. M. Plautius Silvanus. <i>A ce dernier on substitue</i> C. Caninius Gallus.
753	21	Cossus Cornelius Lentulus. L. Calpurnius Piso.
Ere chrét. dep. J.-C.		
754	1	Caius Julius Cæsar. L. Æmilius Paulus.
755	2	P. Albinus ou Afranius Varus. P. Vinucius Nepos.
756	3	L. Ælius Lamia. M. Servilius Geminus.
757	4	Sex. Ælius Catus. C. Sentius Saturninus.
758	5	Cn. Cornelius Cinna. L. Valerius Messala.
759	6	M. Æmilius Lepidus. L. Arruntius Nepos.
760	7	Q. Cæcilius Metellus Creticus. A. Licinius Nerva.
761	8	M. Furius Camillus Sex. Nonnius Quinctilianus.
762	9	Q. Sulpitius Camerinus. C. Poppæus Sabinus. <i>On leur substitue</i> M. Papius Mutilus. Q. Poppæus Secundus.
763	10	P. Cornelius Dolabella. C. Julius Silanus.
764	11	M. Æmilius Lepidus. T. Statilius Taurus.
765	12	T. Germanicus Cæsar. C. Fonteius Captio. <i>A ce dernier on substitue</i> Caius Vitellius Varro.
766	13	C. Silius Nepos. L. Munatius Plancus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	d-p. J.-C.	
767	14	Sex. Pompeius. Sex. Apuleius.
768	15	Drusus Cæsar. C. Norbanus Flaccus.
769	16	T. Statilius Sisenna Taurus. L. Scribonius Libo. <i>Fut subrogé à l'un des deux</i> Julius Pomponius Græcinus.
770	17	C. Cæcilius Rufus. L. Pomponius Flaccus.
771	18	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus II. Germanicus Cæsar II.
772	19	N. Julius Silanus. L. Norbanus Flaccus.
773	20	M. Valerius Mesala. M. Aurelius Cotta.
774	21	Claudius Tiberius Nero. Drusus Cæsar II.
775	22	Decimus Haterius Agrippa. C. Sulpitius Galba.
776	23	C. Asinius Pollio. C. Antistius Vetus.
777	24	Servilius Cornelius Cethegus. L. Vitellius Varro.
778	25	Cossus Cornelius Lentulus Isauricus. M. Asinius Agrippa.
779	26	C. Calvisius Sabinus. Cn. Cornelius Lentulus Cossus Getulicus.
780	27	L. Calpurnius Piso. M. Licinius Crassus.
781	28	Ap. Junius Silanus. æ. Silius Nerva.
782	29	C. Rubellius Geminus. C. Fusius Geminus.
783	30	M. Vinucius Nepos. C. Cassius Longinus.
784	31	Cl. Tiber. Nero Cæsar Augustus. L. Ælius Sejanus. <i>Furent subrogés successivement,</i> C. Memmius Regulus. Faustus Cornelius Sylla. Sextidius Catulinus. L. Fulcinus Tiro. L. Pomponius Secundus.
785	32	C. Domitius Ahenobarbus A. Vitellius. <i>Fut subrogé</i> M. Furius Camillus.
786	33	Ser. Sulpitius Galba. L. Cornelius Sylla. <i>Furent subrogés</i> L. Salvius Otho. Vibius Marsus.
787	34	L. Vitellius Nepos. Paulus Fabius Persicus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
788	35	C. Cesfius Gallus. M. Servilius Geminus.
789	36	Sext. Papirius Gallianus. Q. Plautius Plautianus.
790	37	Cn. Accerronius Proculus. C. Pontius Nigrinus.
791	38	M. Aquilius Julianus. P. Nonius Asprenas.
792	39	C. Cæsar Caligula II. L. Apronius.
793	40	Calus Caligula Cæsar III. L. Gellius Poplicola.
794	41	C. Caligula Cæsar IV. Cneius Sentius Saturninus.
795	42	Claudius Imperator II. Licinius Largus.
796	43	Claudius Imperator III. L. Vitellius.
797	44	C. Quinctius Crispinus. T. Statilius Taurus.
798	45	M. Vinilius Quartinus. M. Statilius Corvinus.
799	46	C. Valerius Asiaticus II. M. Valerius Messala.
800	47	Claudius Cæsar IV. L. Vitellius.
801	48	A. Vitellius. L. Vipsanius Poplicola.
802	49	P. Pompeius Longinus Gallus. Q. Veranius Lætus.
803	50	C. Antistius Vetus. M. Suillius Rufus Nervilianus.
804	51	Claudius Cæsar V. Ser. Cornelius Scipio Orfitus.
805	52	P. Cornelius Sulla Faustus. L. Salvius Otho.
806	53	M. Junius Silanus. Q. Hatirius Antoninus.
807	54	Q. Asinius Marcellus. M. Acilius Aviola.
808	55	Claudius Nero Cæsar. L. Antistius Verus.
809	56	Q. Volusius Saturninus. P. Cornelius Scipio.
810	57	Claudius Nero Cæsar II L. Calpurnius Piso.
811	58	Claudius Nero Cæsar III. Valerius Messala.
812	59	C. Vipsanius Poplicola. L. Fonteius Capito.
813	60	Claudius Nero Cæsar IV. Cossus Cornelius Lentulus.
814	61	C. Cæsonius Pœtus. C. Petronius Sabinus.
815	62	P. Marius Celsus. L. Asinius Gallus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
816	65	L. Memmius Regulus. Paul. Virgilius Rufus.
817	64	P. Lœcanius Bassus. M. Licinius Crassus.
818	63	P. Silius Nerva. C. Julius Atticus Vestinus.
819	66	D. Suetonius Paulinus. L. Pontius Telesinus.
820	67	L. Fonteius Capito. C. Julius Rufus.
821	68	C. Silius Italicus. M. Galerius Trachalus.
822	69	C. Sulpit. Galba Cæsar. T. Vicinius Crispinianus.
825	70	T. Fl. Vespasianus Cæsar II. T. Vespasianus.
824	71	T. Fl. Vespasianus Cæsar III. M. Cocceius Nerva.
825	72	Fl. Vespasianus Cæsar IV. T. Vespasianus Cæsar II.
826	73	T. Fl. Domitianus II. M. Valerius Messalinus
827	74	T. Fl. Vespasianus Cæsar V. T. Vespasianus Cæsar III. <i>On lui substitue</i> T. Fl. Domitianus III.
828	75	Fl. Vespasianus Cæsar VI. T. Vespasianus Cæsar IV. <i>On lui substitue</i> T. Fl. Domitianus IV.
829	76	Fl. Vespasianus Cæsar VII. T. Vespasianus Cæsar V. <i>On lui substitue</i> Fl. Domitianus V.
850	77	Flav. Vespasianus Cæsar VIII. T. Vespasianus Cæsar VI. <i>On lui substitue</i> Fl. Domitianus VI.
851	78	L. Cæsonius Commodus Verus. C. Cornelius Priscus.
852	79	Fl. Vespasianus Aug. IX. T. Vespasianus Cæsar VII.
855	80	T. Vespasianus Augustus VIII. Fl. Domitianus VII.
854	81	M. Plautius Sylvanus. M. Asinius Pollio Verrucosus.
855	82	Fl. Domitianus VIII. T. Flavius Sabinus.
856	83	Fl. Domitianus Aug. IX. T. Virginus Rufus.
857	84	Fl. Domitianus Aug. X. Ap. Junius Sabinus.
858	85	Fl. Domitianus Aug. XI. T. Aurelius Fulvius.
859	86	Fl. Domitianus Aug. XII. Scr. Corn. Dolabella.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
840	87	Fl. Domitianus Aug. XIII. A. Volusius Saturninus.
841	88	Fl. Domitianus Aug. XIV. L. Minutius Rufus.
842	89	T. Aurelius Fulvius. A. Sempronius Atratinus.
843	90	Fl. Domitianus Aug. XV. M. Cocceius Nerva II.
844	91	M. Ulpus Trajanus. M. Acilius Glabrio.
845	92	Fl. Domitianus Aug. XVI. A. Volusius Saturninus.
846	93	Sex. Pompeius Collega. Cornelius Priscus.
847	94	L. Nonius Asprenas Torquatus. M. Aricius Clemens.
848	95	Fl. Domitianus Aug. XVII. T. Flavius Valens.
849	96	C. Fulvius Valens. C. Antistius Vetus.
850	97	Cocceius Nerva III. T. Virginus Rufus.
851	98	Cocceius Nerva Augustus IV. Ulpus Trajanus II.
852	99	C. Sosius Senecio II. A. Cornelius Balma.
853	100	Ulp. Trajanus Aug. III. M. Corn. Fronto III.
854	101	Ulp. Trajanus Aug. IV. Sex. Articulaeus Prætus.
855	102	C. Socius Senecio III. L. Licinius Sura.
856	103	Ulp. Trajanus Aug. V. L. Appius Maximus.
857	104	Suranus II. P. Neratius Marcellus.
858	105	T. Julius Candidus. A. Julius Quadratus.
859	106	C. Sosius Senecio V. C. Tutius Cerealis.
860	107	C. Sosius Senecio IV. L. Tutius Cerealis.
861	108	Ap. Annus Trebonius. M. Attilius Bradua.
862	109	A. Cornelius Palma. C. Calvisius Tullus.
863	110	Claudius Crispinus. Solenus Orfitus.
864	111	C. Calpurnius Piso. M. Vetius Bolanus.
865	112	Ulp. Trajanus Aug. VI. C. Julius Africanus I.
866	113	L. Publius Celsus II. C. Claudius Crispinus.
867	114	Q. Ninnius Hasta. C. Manlius Vopiscus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
868	115	M. Valerius Messala. C. Pompilius Parus Peto.
869	116	Æmilius Ælianus. L. Antistius Vetus.
870	117	Quintius Niger. T. Vipsanius Apronianus.
871	118	Ælius Adrianus. Tib. Claudius Fuscus Salinator.
872	119	Ælius Adrianus II. Q. Junius Rusticus.
873	120	L. Catilius Severus. T. Aurelius Fulvus.
874	121	M. Annii Verus II. L. Augur.
875	122	M. Acilius Aviola. C. Cornelius Pansa.
876	123	Q. Arrius Pætinus. C. Veranius Apronianus.
877	124	M. Acilius Glabrio. C. Bellitius Torquatus.
878	125	P. Cornelius Asiaticus II. Q. Vettius Aquilinus.
879	126	M. Lollius Peditus Verus. Q. Junius Lepidus Bibulus.
880	127	Gallicanus. Titianus.
881	128	L. Nonius Asprenas Torquatus. M. Annii Libo.
882	129	P. Juventius Celsus II. M. Annii Libo II.
883	130	Q. Fabius Catullinus. Q. Julius Balbus.
884	131	Sp. Octavianus Pontianus. M. Antonius Rufinus.
885	132	Serius Augurinus. Arius Severianus.
886	133	Hiberus. Sisenna.
887	134	C. Julius Servilius. C. Vibius Juven. Verus.
888	135	Pempeianus Lupercus. L. Junius Atticus Acilianus.
889	136	L. Cejonius Commodus. Sex. Vetulenus Civica Pompeia- nus.
890	137	L. Ælius Cæsar Verus II. P. Cælius Balbinus Vibullius Pius.
891	138	Sulpitius Camerinus. Quinctius Niger Balbus.
892	139	Antoninus Aug. Pius II. Bruttius Præsens.
893	140	Antoninus Aug. Pius III. M. Aurelius Cæsar.
894	141	M. Peduceus Priscinus. T. Hæmii Severus.

ANS		CONSULS.
de Re.	dep. J.-C.	
895	142	L. Cuspius Rufinus. L. Staius Quadratus.
896	143	T. Bellitius Torquatus. T. Claudius Atticus Herodes.
897	144	Lollianus Avitus. C. Gavius Maximus.
898	145	Antoninus Aug. Pius Aug. II. M. Aurelius Cæsar II.
899	146	Sex. Erutius Clarus II. Cn. Claudius Severus.
900	147	M. Valerius Largus. M. Valerius Messalinus.
901	148	L. Bellicus Torquatus II. M. Salvius Julianus Vetus.
902	149	Serg. Cornelius Scipio Orfitus. Q. Nonnius Priscus.
903	150	Romulus Gallicanus. Antistius Vetus.
904	151	Sex. Quintilius Gorgianus Car- dianus. Sex. Quintilius Maximus.
905	152	M. V. Acilius Glabrio. M. Valerius Verianus Homullus.
906	153	C. Brutius Præsens II. M. Antonius Rufinus.
907	154	M. Ælius Aurelius Junius Com- modus. T. Sextilius Lateranus.
908	155	C. Julius Severus. M. Rufinus Sabinianus.
909	156	M. Cejonius Silvanus. C. Serius Augurinus.
910	157	Barbatus ou Barbarus. Regulus.
911	158	Q. Flavius Tertullus. Claudius Sacerdos.
912	159	Plautius Quinctillus. Staius Priscas.
913	160	T. Clodius Vibius Varus. Ap. Ann. Attilius Bradua.
914	161	M. Aurelius Antoninus Cæsar III. L. Ælius Aurelius Verus Cæsar II.
915	162	Q. Junius Rusticus. C. Vettius Aquilinus.
916	163	L. Papirius Ælianus. Junius Pastor.
917	164	M. Junius Pompeius Macrinus. L. Cornelius Juventius Celsus.
918	165	L. Arrius Pudens. M. Gravius Orfitus.
919	166	C. Servilius Pudens. L. Fusidius Pollio.
920	167	L. Aurelius Verus III. T. Numidius Quadratus.
921	168	T. Junius Montanus. L. Vettius Paulus.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
922	169	Q. Sossius Priscus. P. Caelius Apollinaris.
925	170	M. Cornelius Cethegus. C. Erucius Clarus.
924	171	L. Septimius Severus II. L. Alfidius Herennianus.
925	172	Claudius Maximus. Cornelius Scipio Orfitus.
926	173	M. Aurelius Severus II. T. Claudius Pompeianus.
927	174	Gallus. Flaccus.
928	175	Calpurnius Piso. M. Salvius Julianus.
929	176	E. Vitrasius Pollio II. M. Flavius Aper II.
930	177	L. Aurelius Commodus Rugus- tus. Plautius Quinctillus.
931	178	Julianus Vettius Rufus. Oravius Orfitus.
932	179	L. Aurelius Commodus Augustus. F. Annius Aurelius Varus. <i>Au 1^{er} juillet, on leur substitue</i> P. Helvius Pertinax. M. Didius Severus Julianus.
933	180	L. Fulvius Bruttius Præsens II. S. Quintilius Condianus.
934	181	L. Aurelius Commodus Augus- tus III. L. Antistius Burrhus.
935	182	C. Petronius Mamertinus. Corn. Trebellius Rufus.
936	183	L. Aurelius Commodus Augus- tus IV. M. Aufidius Victorinus.
937	184	L. Eggius Marcellus. Cn. Papirius Ælianus.
938	185	Priarius Maternus. M. Attilius Bradua.
939	186	L. Aurelius Commodus Augus- tus V. M. Aellius Glabrio II.
940	187	Claudius Crispinus. Papirius Ælianus.
941	188	C. Allius Fuscianus II. Duillius Silanus II.
942	189	Junius Silanus. Q. Servilius Silanus. <i>On leur substitue</i> Severus et Vitellius.
943	190	L. Aurelius Commodus Augus- tus VI. M. Petronus Septimianus.
944	191	Cassius Apronianus. M. Attilius Metilius Bradua.

ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.	
945	192	L. Aurelius Commodus Augus- tus VII. C. Helvius Pertinax.
946	193	Q. Sossius Falco. C. Julius Erucius Clarus. <i>On leur substitue, au 1^{er} mars</i> Fl. Claudius Sulpicianus. Fabius Cilo Septimianus. <i>Et au 1^{er} juillet Ælius et Probus</i>
947	194	L. Septimius Severus II. Clod. Albinus Cæsar II.
948	195	Q. Flavius Scopula Tertullus. Tincius Flavius Clemens.
949	196	Cn. Domitius Dexter II. L. Valerius Messala Priscus.
950	197	App. Claudius Lateranus. M. Marius Rufinus.
951	198	T. Aturius Saturninus. D. Annius Trebonius Gallus.
952	199	C. Corn. Anulinus II. M. Aufidius Fronto.
953	200	C. Claudius Severus. C. Aufidius Victorinus.
954	201	L. Annius Fabianus. M. Nonius Mucianus.
955	202	L. Septimius Severus Augus- tus III. M. Aurelius Antoninus Aug.
956	203	C. Septimius Geta Cæsar. F. Fulvius Plautianus II.
957	204	L. Fabius Septimianus Cilo II. M. Flavius Libo.
958	205	M. Aurelius Antoninus Augus- tus II. C. Septimius Geta Cæsar.
959	206	M. Nummius Annius Albinus. Fulvius Æmilianus.
960	207	M. Flavius Aper. Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antoninus Augus- tus III. P. Septimius Geta Cæsar II.
962	209	T. Claudianus Civica Pompeianus Lolianus Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus. C. Cæsonius Macer Triarinus Rufinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollianus Gen- tianus. Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper. P. Asper ou C. Julius Asper II. C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antonius Augustus IV. D. Cæcilius Balbinus II.

ANS		CONSULS.	ANS		CONSULS.
de	dep.		de	dep.	
Ro.	J.-C.		Ro.	J.-C.	
		<i>Aux précédens furent subrogés</i>	985 232		P. Julius Lupus.
		M. Antonius Gordianus.			Maximus.
		Helvius Pertinax.	986 233		Maximus II.
967 214		Silius Messala.			Ovinus Paternus
		Q. Aquilius Sabinus.	987 234		Maximus III.
968 215		Æmilius Lætus II.			C. Coelius Urbanus ou Maximus,
		Anicius Cerealis.			ou Urinatius Urbanus.
969 216		C. Atius Sabinus II.	988 235		L. Catilius Severus.
		Sex. Cornelius Anullinus.			L. Ragonius Urinatius Quin-
970 217		C. Bruttius præsens.			tianus.
		T. Messius Extricatus.	989 236		C. Julius Maximus Augustus.
		<i>Furent subrogés</i>			C. Julius Africæus.
		Macrinus Augustus.	990 237		P. Titius Perpetuus
		Diadumenianus Cæsar.			L. Ovinus Rusticus Cornelianus,
971 218		Antonius Augustus.			<i>Au 1^{er} mai furent mis</i>
		Q. M. Coclatinus Adventus II.			Julianus Silanus.
972 219		M. Aurelius Antonius Augus-			Enn. Messius Gallicanus.
		tus I.			<i>A ce dernier on subrogea</i>
		Licinius Sacerdos II.			L. Septimius Valerianus,
973 220		M. Aurelius Antonius Augus-			<i>et au mois de juillet,</i>
		tus II.			T. Claudius Julianus.
		M. Aurelius Eutychianus Co-			Celsus Ælianus.
		mazon.	991 238		M. Ulpus ou Pius Crinitus.
974 221		Annius Gratus Sabinianus.			Proculus -Pontianus.
		Claudius Seleucus.	992 239		M. Antoninus Gordianus Augus-
975 222		M. Aurelius Antonius Augus-			tus.
		tus IV.			M. Acillus Aviola.
		M. Aurelius Severus Alexander	993 240		Vettius Balbinus II.
		Cæsar.			Venustus.
976 223		L. Marius Maximus.	994 241		M. Antoninus Gordianus Augus-
		L. Roscius Ælianus.			tus II.
977 224		Claudius Julianus II.			Tit. Claud. Civica Pompeianus II.
		Claudius Crispinius.	995 242		C. Vettius Aufidius Atticus.
978 225		M. Mælius Fuscus, ou Rufus,			C. Asinius Prætextatus.
		ou Priscus ou Priscianus.	996 243		C. Julius (ou Julianus) Arrianus
		L. Turpillius Dexter.			Æmilius Papius.
979 226		M. Aurelius Severus Alexander	997 244		Perepinus.
		Aug. II.			A. Fulvius Æmilianus.
		C. Marcellus Quinctilius II.	998 245		M. Julius Philippus Augustus,
980 227		L. Cæcilius Balbinus.			T. Fabius Junius Titianus.
		Max. Æmilius Æmilianus ou	999 246		Bruttius Præsens.
		M. Nummius Albinus.			Nummius Albinus II.
981 228		T. Manilius Modestus ou	1000 247		M. Julius Philippus Augustus II.
		Vettius Modestus.			M. Julius Philippus Cæsar.
		Sergius Calpurnius Probus.	1001 248		M. Julius Philippus Augus-
982 229		M. Aurelius Severus Alexander			tus III.
		Aug. III.			M. Julius Philippus Cæsar II.
		Cassius Dio III.	1002 249		M. Fulvius Æmilianus II.
		<i>A ce dernier on substitue</i>			Junius (ou Vettius) Aquilinus
		M. Antonius Gordianus.	1003 250		C. Messius Quintius Trajanus
983 250		L. Calpurn. Virius Agricola.			Decius Aug. II.
		Sex. Catus Clementinus.			Annius Maxim. Gratus.
984 251		M. Aurelius Claudius Civica Pom-	1004 251		C. Messius Quintius Trajanus
		peianus.			Decius Aug. IV.
		Pelignianus, ou Celignus, ou			Q. Herennius Hetrusus Messius
		Felicianus.			Decius Cæsar.

ANS		CONSULS.
de No.	dep. J.-C.	
1003	232	C. Vibius Trebonianus August. II. C. Vibius Volusianus Cæsar.
1006	233	C. Vibius Volusianus Augustus II. M. Valerius Maximus.
1007	234	P. Licinius Valerianus Augustus II. M. Valerius Maximus.
1008	235	Licinius Valerianus Augustus III. P. Licinius Gallienus Augustus II.
1009	236	M. Valerius Maximus II. M. Acilius Glabrio. <i>Ont été subrogés :</i> Antonius-Gallus.
1010	237	P. Licinius Valerianus Augustus IV. P. Licinius Gallienus Augustus III. <i>Furent subrogés au 1^{er} juillet,</i> M. Ulpius Crinitus II. L. Domitius Aurelianus.
1011	238	M. Aurelius Memmius Tuscus. Pomponius Bassus.
1012	239	Fulvius Æmilianus. Pomponius Bassus II.
1013	200	L. Corn. Sæcularis II. Junius Donatus.
1014	261	P. Licinius Gallienus August. IV. L. Petronius Taurus Volusianus.
1015	262	P. Licinius Gallienus August. V. Ap. Pompeius Faustinus.
1016	263	M. Mammius Albinus II. Maximus Dexter.
1017	264	P. Licinius Gallienus Augustus VI. Annius (ou Amulius) Saturninus.
1018	265	P. Licinius Valerianus Cæsar II. L. Cæsonius Macer Lucillus (ou Lucianus ou Lucinius) Rufianus.
1019	266	P. Lucinius Gallienus Augustus VII. Sabinillus.
1020	267	Ovinus Paternus. Arcesilaus.
1021	268	Ovinus Paternus II. Marinianus.
1022	269	M. Aurelius Claudius Augustus II. Paternus.
1023	270	Flavius Antiochianus. Furius Orfitus.

ANS		CONSULS.
de No.	dep. J.-C.	
1024	271	L. Domitius Valerius Aurelianus Aug. II. M. Cæsonius Virius Bassus II, ou Pomponius Bassus.
1025	272	Quietus. Voldumianus. <i>Fut subrogé au 1^{er} juillet</i> Q. Falson, ou Nao Falconius, ou Nicomac.
1026	273	M. Claudius Tacitus. M. Mælius Furius Placidianus.
1027	274	L. Valerius Domitius Aurelianus Aug. III. C. Julius Capitolinus.
1028	275	L. Valer. Domitius Aurelianus Aug. IV. T. Nonius (ou Avonius) Marcellinus. <i>On lui substitua au 1^{er} février,</i> M. Aurelianus Gordianus. <i>Et au 1^{er} juillet,</i> Vettitus Cornificius Gordianus.
1029	276	M. Claudius Tacitus Augustus II. Fulvius Æmilianus. <i>Lui fut substitué au 1^{er} février,</i> Ælius Corpianus.
1030	277	M. Aurel. Valer. Prob. Augustus. M. Aurelius Paullieus.
1031	278	M. Aurelius Valerius Probus Augustus II. M. Furius Lupus.
1032	279	M. Aurelius Valerius Probus Aug. III. Ovinus Paternus.
1033	280	Junius Messala. Gratus.
1034	281	M. Aurelius Valerius Probus Aug. IV. C. Junius Tiberianus.
1035	282	M. Aurelius Valerius Probus Aug. V. Pomponius Victorinus.
1036	283	M. Aurelius Carus Aug. II. M. Aurel. Carinus Cæsar. <i>Le 1^{er} juillet fut substitué</i> M. Aurelius Numerianus Cæsar Matronianus.
1037	284	M. Aurelius Carinus II. M. Aurel. Numerianus II. <i>On leur substitua au 1^{er} mai,</i> Diocletianus. Annius Bassus. <i>Auxquels on substitua encore</i> <i>au 1^{er} sept. ou novembre,</i> M. Aurel. Valer. Maximianus. M. Julius Maximus.

ANS		CONSULS.	ANS		CONSULS.
de Ro.	dep. J.-C.		de Ro.	dep. J.-C.	
1038	285	C. Aurelius Valer. Diocletianus II. Aristobulus.	1050	297	M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. V. C. Galerius Maximian. Cæsar II.
1039	286	M. Junius Maximus II. M. Vetitus Aquilinus.	1051	298	Anicius Faustus II. Severus Gallus.
1040	287	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. III. M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug.	1052	299	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VII. M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. VI.
1041	288	M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug. II. Pomponius Januarius.	1053	300	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar III. C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar III.
1042	289	Annius Bassus II. L. Ragonius Quinctianus.	1054	301	Posthumius Titianus II. Fl. Popilius Nepotianus.
1043	290	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IV. M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. III.	1055	302	Fl. Val. Constantius Chlorus Cæsar IV. C. Gal. Maxim. Cæsar IV.
1044	291	C. Junius Tiberianus. Cassius Dio.	1056	303	C. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VIII. M. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VII.
1045	292	Afranius Hannibalianus. M. Aurelius Asclepiodotus.	1057	304	C. Aurelius Val. Diocletianus Aug. IX. M. Aurelius Valerius Maximianus Aug. VIII.
1046	293	C. Aurel. Valer. Diocletianus Aug. V. M. Aurel. Valer. Maximianus Herculius Aug. IV.	1058	305	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar V. C. Gal. Valer. Maxim. Cæsar V.
1047	294	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar. C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar.	1059	306	Fl. Valerius Constantius Augustus VI. C. Galer. Valer. Maximianus Aug. VI. <i>On croit qu'on leur subrogea au 1^{er} mars,</i> P. Cornelius Anulinus Cæsar. Severus Cæsar (1).
1048	295	Numericus Tuscus. Annius Corn. Apulinius.			
1049	296	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VI. Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar II.			

(1) Nous finissons ici les fastes consulaires à cause des difficultés sur les consulats occasionnés par les différens empereurs qui divisaient l'empire romain. D'ailleurs leur autorité souveraine, tant que la république avait subsisté, diminua beaucoup sous les empereurs. Le nom de consul a duré jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité l'an 531 de J.-C.; ce qui l'exposa à la haine des Romains, qui aimaient cette faible image de leur antique et puissante république.

EMPIRE ROMAIN.

CÉSAR, vainqueur de Pompée dans les champs de Pharsale, fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-temps de son autorité suprême, et fut assassiné dans le sénat par Brutus et Cassius. Antoine, sous prétexte de venger sa mort, s'unit avec Octavien, neveu de Jules César, et avec Lépide; mais Octavien, voulant gouverner seul, les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et prit le nom d'Auguste. Alors il donna la paix à la terre, visita les différentes provinces de l'empire, et vint mourir à Nole, après un règne long et heureux. (Voy. son article dans ce Dictionnaire.)

Depuis Jules César, comme la république avait pris le nom d'empire romain, les chefs de l'état furent appelés *empereurs*. C'était le titre qu'on donnait jadis aux généraux victorieux. Les douze princes qui portèrent le sceptre depuis Jules César jusqu'à Domitien sont ordinairement désignés sous le nom de Césars. — Dès le milieu du deuxième siècle, on remarque quelques symptômes d'affaiblissement. Les empereurs se virent obligés d'associer quelques princes, et ils eurent de puissans ennemis, qui s'arrogèrent quelquefois leur titre. Il arriva que les différentes armées disposèrent du trône, et qu'il y eut à la fois jusqu'à cinq empereurs, tous rivaux, se faisant mutuellement la guerre, et qui donnaient aux barbares l'occasion d'envahir les meilleures provinces, à la faveur de ces divisions.

Cependant l'empire se soutenait encore dans une grande force, lorsque Constantin le Grand en transféra le siège à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ère chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantin le Jeune, Constance et Constant, partagèrent leur héritage. Constantin eut les Gaules et tout ce qui était par-delà les Alpes. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs îles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce, furent attribuées à Constant; et Constance, à qui échut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Égypte, tint son siège à Constantinople. Constantin et Constant n'étant plus, Constance fut seul empereur en 355. C'est ainsi que, jusqu'à Théodose le Grand, l'empire romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres, et depuis, il fut divisé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

EMPEREURS ROMAINS.

	Ap. J.-C.		Ap. J.-C.
(DOUZE CÉSARS. *)		Alexandre Sévère.	235
• Auguste, jusqu'en l'an.	44	Maximien.	238
• Tibère.	37	Gordien l'Ancien.	237
• Caligula.	41	Gordien le fils.	237
• Claude.	54	Maxime, Pupien et Balbin.	238
• Néron.	68	Gordien le Jeune.	244
Julius Vindex, dans les Gaules;		Philippe, père et fils.	249
L. Claudius Macer, en Afrique; et		Dèce.	251
Fonteius Capito, dans la Germanie.		Gallus.	253
• Galba.	69	<i>Et les deux suivans :</i>	
• Othon.	69	— Hostilien.	255
• Vitellius.	69	— Volusien.	255
• Vespasien.	79	Emilien.	255
• Titus.	81	Valérien.	260
• Domitien.	96	Et Gallien, son fils.	267
Nerva.	98	<i>Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire</i>	
Trajan.	117	<i>sous Valérien et Gallien.</i>	
Adrien.	138	Sulpitius Antoninus. — Deux Posthu-	
Antonin le Pieux.	161	mes. — Victorinus. — Lælianus, ou Ælia-	
Marc-Aurèle.	180	nus. — Lollius. — Aurelius Marius —	
Et Lucius Verus.	170	Tetricus. — Ingenuus. — Régillien. — Ma-	
Commode.	192	crien et ses deux fils. — Balista. — Va-	
Pertinax.	193	lens. — Pison. — Émilien. — Saturnin. —	
Didier Julien.	193	Trébellien. — Celsus. — Auréole. — Mœo-	
<i>Et les trois suivans :</i>		nus et Zénobie.	
— Niger.	193	Claude II.	270
— Albin.	197	Quintille, son frère, 17 jours.	270
— Septime Sévère.	217	Aurélien.	275
Caracalla.	212	Tacite.	276
Et Geta.	218	Florien, trois mois.	276
Macrin.	212	Probus.	282
Héliogabale.	222	<i>Trois tyrans :</i>	
		Saturnin, Proculus et Bonosius.	

	Ap. J.-C.		Ap. J.-C.
Carus.	283	Constance.	361
Carin.	285	Constant, frères.	350
<i>Et Numérien, son frère.</i>	<i>284</i>	<i>Tyrans sous l'empire de Constance et</i>	
Dioclétien.		<i>de Constant.</i>	
Maximien Hercule. } <i>abdiquent en</i>	<i>305</i>	Magnence, Vétranion et Népotien.	
Constance Chlore.	306	Julien l'Apostat.	363
Galère.	311	Jovien.	364
<i>Tyrans qui s'élevèrent dans l'empire</i>		Valentinien I, en Occident.	375
<i>depuis l'an 284 jusqu'en 311 :</i>		Valens, en Orient.	378
Julien. — Amandus et Ælianus. — Ca-		Gratien.	385
rausius. — Allectus. — Achilleus. —		Valentinien II.	392
Maxence. — Alexandre, etc.		Théodose le Grand.	395
Sévère II.	507	<i>Tyrans sous les règnes de Gratien, de</i>	
<i>Avec les trois suivans :</i>		<i>Valentinien II et de Théodose.</i>	
Maximin.	315	Magnus. — Maximus. — Eugène et Victor.	
Constantin le Grand.	337	<i>Ici commence la division de l'empire</i>	
Licinius.	523	<i>en Orient et en Occident.</i>	
Constantin-le-Jeune.	540		

PREMIER EMPIRE D'OCCIDENT.

QUAND Théodose le Grand mourut, son fils Honorius, âgé de 11 ans, eut l'Occident en partage. Son règne fut une époque de décadence pour l'empire romain, car dès lors on voit se multiplier les invasions des barbares dans les provinces. Les Huns, les Goths, les Vandales, et divers autres peuples, saccagèrent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne.

Honorius se refusant à remplir les engagements qu'il avait contractés avec Alaric, général des Wisigoths, le barbare, irrité de sa perfidie, s'empara de Rome en 409, et l'abandonna au pillage. Tandis qu'Honorius languissait à Ravenne au sein d'une honteuse indolence, divers tyrans s'élevèrent dans l'empire : Attale à Rome, Jovien en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, d'autres encore usurpèrent le titre d'empereur. Honorius s'en défit heureusement, grâce à l'habileté de ses capitaines, et surtout de Constance, associé par lui au trône impérial : il lui avait fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui. L'empire se soutint faiblement jusqu'à Augustule, qui fut dépossédé, et vit Rome prise par Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin. Telle fut la fin de l'empire romain en Occident. Décomposé, déchiré, il fut en proie à divers princes, qui se partagèrent les membres épars de ce grand corps. Après avoir été soumise à des empereurs, l'Italie le fut à des rois, dont nous placerons ci-dessous la liste chronologique.

EMPEREURS D'OCCIDENT.

	Ap. J.-C.		Ap. J.-C.
Honorius.	595	Majorien.	457
Constantin tyran.	421	Sévère III.	461
Constance, sept mois.		Interrègne de plus d'un an.	465
Jovin.		Anthemius.	467
Héraclien et Attale.		Olybrius.	472
Jean, tyran.		Interrègne.	472
Valentinien III.	424	Glycérius.	475
Pétrone Maxime.	455	Julius Nepos.	474
Avitus.	455	Augustule fut le dernier empereur	
Interrègne.	456	<i>romain en Occident.</i>	<i>475</i>

ROIS D'ITALIE DE LA RACE DES OSTROGOTHS

	Ap. J.-C.		Ap. J.-C.
Odoacre	476	Théodebalde.	540
Théodoric.	493	Ataric ou Etaric.	541
Athalaric.	526	Totila ou Baduila.	541
Théodat.	534	Teias est le dernier roi.	552
Vitiges.	536	Narsès gouverne 15 ans.	552

LOMBARDIE.

Les Lombards, connus depuis le troisième siècle, habitaient dans la Marche de Brandebourg, entre l'Elbe et l'Oder. Sous l'empereur Tibère, ils avaient fait alliance avec Arminius, chef des Chérusques. S'étant prodigieusement augmentés, ils parcoururent l'Allemagne, sous la conduite de leurs ducs; ils envahirent la Pannonie (le long du Danube), sur la fin du cinquième siècle, et s'y établirent. Narsès, général de l'empereur Justinien, les attira l'an 568 en Italie, où ils entrèrent au nombre de 200,000, et mirent tout à feu et à sang sous la conduite d'Alboin. Ce général, maître de Pavie après un siège de trois ans, forma, sous le nom de Lombardie, un état dont il fut proclamé roi par son armée, en 571. Cléphis lui succéda en 574. Après sa mort, les Lombards furent gouvernés par trente ducs, pendant dix années, puis par des rois, jusqu'à Didier, qui fut le vingt-unième et dernier de tous.

Ce prince qui, dévoré d'ambition, aspirait à l'empire de toute l'Italie, arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien qui occupait alors le trône pontifical, implora le secours de Charlemagne. Didier vaincu, fait prisonnier avec sa femme et ses enfants, et conduit en France, y mourut quelque temps après. Ainsi fut éteint le royaume de Lombardie, qui avait duré 206 ans, sous vingt-un rois. (*Voyez les articles d'Adrien, de Charlemagne et de Didier.*) Toute l'Italie jusqu'à Rome, si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places le long de la côte, avait subi la conquête des Lombards. Leur religion était aussi barbare que leurs mœurs: ils ne l'abandonnèrent entièrement que lorsqu'ils furent soumis à la France.

ROIS DES LOMBARDS.

	Ap. J.-C.		Ap. J.-C.
Alboin, depuis 568 jusqu'en.	571	Pertharithe.	688
Cléphis.	574	Cunibert le Pieux.	700
Interrègne.		Luitper, 8 mois.	701
Autharis.	590	Reguibert.	702
Agilulfe.	616	Aribert.	712
Adaloald.	629	Luitprand.	756
Ariovald.	630	Hildebrand avec Luitprand.	
Rotharis.	646	Rachis.	749
Rodoald.	651	Astolfe.	756
Aribert.	661	Didier.	774
Godebert.	662	Ici finit le royaume des Lombards;	
Grimoald.	671	Charlemagne ayant défait ces peuples, prit le nom de roi d'Italie.	
Garibald.			

EXARCHAT DE RAVENNE.

LORSQUE les barbares se furent rendus maîtres de l'Italie, les empereurs d'Orient y envoyaient de temps en temps des généraux pour soutenir leurs droits. Narsès ayant été rappelé en 568, fut remplacé par Longin qui s'établit à Ravenne sous le nom d'*exarque*. Plusieurs autres généraux portèrent successivement le même titre.

Luitprand, roi des Lombards, s'empara de Ravenne en 726, sous l'exarque Paul; mais celui-ci, secouru par le pape et les Vénitiens, la reconquit l'année suivante. Elle fut enfin prise en 752 par Astolphe, roi des Lombards, sur Eutychès, le dernier des exarques, qui, chassé de toute l'Italie, fut forcé de retourner à Constantinople. Deux ans après, Pepin, roi de France, contraignit Astolphe à donner au pape cette ville et l'exarchat de Ravenne, et Charlemagne confirma cette donation à laquelle il joignit de nouvelles terres.

EXARQUES DE RAVENNE.

Ap. J.-C.	Ap. J.-C.
Longin, 1 ^{er} <i>exarque</i> , depuis. 568	Théodore Calliopas, pour la 2 ^e fois. . . 666
<i>jusqu'en</i> 584	Grégoire. 678
Smaragde. 590	Théodore II. 687
Romain. 597	Jean Platyn. 702
Callinique. 602	Théophylacte. 719
Smaragde, pour la 2 ^e fois. 611	Jean Rizocope. 711
Lemigius. 616	Eutychès. 715
Eleuthère. 619	Scholasticus. 727
Isaac. 638	Paul. 728
Platon. 641	Eutychès, pour la 2 ^e fois. 652
Théodore I Calliopas. 649	
Olympius. 652	

Fin des exarques.

SECOND EMPIRE D'OCCIDENT OU D'ALLEMAGNE.

L'EMPIRE d'Occident, qui, l'an 475, avait fini par la captivité du jeune Augustule, dernier empereur romain, et qui, remplacé par le règne des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards, fut renouvelé par Charlemagne, le jour de Noël, en 800. Ce prince reçut la couronne impériale dans l'église de Saint-Pierre à Rome, des mains du pape Léon III, aux acclamations du peuple et du clergé. (*Voyez l'article de Charlemagne dans ce Dictionnaire.*) Nicéphore, maître alors du trône d'Orient, secondait les desseins de Charlemagne, et ces deux monarques convinrent entre eux que l'état de Venise servirait de limite aux deux empires. Charlemagne exerçait l'autorité des Césars partout ailleurs que dans Rome, où il laissa à l'Eglise tous ses privilèges, au peuple tous ses droits, et nul pays, depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et de Bayonne en Bavière, n'était exempt de ses lois souveraines.

Après la mort de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, son fils et son successeur, en 840, l'Occident fut partagé entre les quatre fils de ce dernier. Lothaire I^{er} fut empereur, Pepin roi de l'Aquitaine, Louis de la Germanie, et Charles le Chauve de la France. Ce partage fut une source éternelle de divisions. Les Français conservèrent l'empire, jusqu'en 912, où Louis III, dernier prince de la race de Charlemagne, mourut sans laisser d'enfant mâle. Alors fut élu Conrad, comte de Francanie, gendre de Louis, et l'Empire passa aux Allemands; mais d'héréditaire qu'il était sous les Français, il devint électif. C'étaient les princes, les seigneurs et les députés

des villes qui nommaient l'empereur, jusque vers la fin du treizième siècle, où le nombre des électeurs fut fixé en 1273. Rodolphe, comte de Hapsbourg, fut appelé au trône impérial. Il est le chef de l'illustre maison d'Autriche, sortie de la même souche que celle de Lorraine qui s'est réunie à elle depuis 1736. Charles VI^e du nom, mort en 1740, fut le dernier des empereurs de la maison d'Autriche, dans laquelle on les avait choisis durant plus de 500 ans. Charles VII, de la maison de Bavière, fut le successeur de Charles VI. François-Etienne, de la maison de Lorraine, élu en 1743, mourut en 1765, et laissa la couronne à son fils Joseph-Benoît, né en 1741.

EMPEREURS D'OCCIDENT OU D'ALLEMAGNE.

Ap. J.-C.	Ap. J.-C.
Charlemagne, depuis 800 jusqu'en. . . 814	Henri VII de Luxembourg, jusqu'en 1313
Louis le Debonnaire. 840	Frédéric, en. 1314
Lothaire I. 853	(Il n'est pas compté).
Louis II. 875	Louis de Bavière, jusqu'en. . . . 1347
Charles le Chauve. 877	Charles IV. 1378
Interrègne de trois ans.	Wenceslas, déposé en. 1400
Charles le Gros. 888	Robert, palatin du Rhin, jusqu'en. 1440
Gui. 894	Josse de Moravie, 4 mois en. . . . 1411
Arnoul. 898	Sigismond de Luxembourg, jusqu'en 1458
Bérenger et Lambert*.	Albert II d'Autriche. 1459
Louis III. 912	Frédéric III. 1495
Conrad I. 918	Maximilien I. 1519
Henri l'Oiseleur. 956	Charles V. 1557
Othon le Grand. 975	Ferdinand I. 1564
Othon II. 985	Maximilien II. 1576
Othon III. 1002	Rodolphe II. 1612
Henri II. 1024	Mathias. 1619
Conrad II, le Salique. 1059	Ferdinand II. 1657
Henri III le Noir. 1056	Ferdinand III. 1688
Henri IV. 1106	Léopold. 1703
Henri V. 1125	Joseph I. 1711
Lothaire II. 1157	Charles VI. 1740
Conrad III. 1152	(Ici finissent les princes de la mai- son d'Autriche.)
Frédéric I Barberousse. 1190	Charles VII de Bavière est élu empe- reur en 1742; meurt en. 1743
Henri VI. 1197	François I, duc de Lorraine, élu em- pereur en 1745, mort en. 1763
Philippe. 1208	Marie-Thérèse, fille de Charles VI, meurt en. 1780
Othon IV. 1218	Joseph II, empereur, né le 15 mars 1741, mort en. 1790
Frédéric II. 1250	Léopold II, empereur, mort en. . . 1792
Conrad IV. 1254	François II, empereur en 1792.
Guillaume. 1256	
Troubles et interrègne jusqu'en. . . 1273	
Rodolphe de Hapsbourg, en 1273, jusqu'en. 1291	
Adolphe de Nassau. 1298	
Albert d'Autriche. 1508	

AUTRICHE.

L'AUTRICHE, une des provinces les plus considérables de l'empire, lui servit long-temps de rempart contre les incursions des barbares et surtout des Hongrois. Othon I^{er} érigea ce pays en marquisat en faveur de son beau-frère Léopold; et Henri III qui tirait son origine de ce prince, fut créé duc d'Autriche par l'empereur Frédéric Barberousse. Cette famille s'éteignit en 1240. Un parti nombreux appela alors à ce duché Ottocar II roi de Bohême, qui en fit la conquête, mais il fut dépossédé

par l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, tige de l'illustre maison d'Autriche, devenue si puissante, et qui a fourni seize empereurs à l'Allemagne. Ses descendans par les femmes règnent encore aujourd'hui sur l'Autriche, qui a été érigée en empire héréditaire le 11 août 1804.

EMPEREUR D'AUTRICHE.

François II archiduc d'Autriche, né le 12 février 1768, roi de Bohême et de Hongrie, ancien empereur d'Allemagne sous le nom de François II, empereur d'Autriche en 1804.

DIGRESSION SUR LES ÉLECTEURS.

Le trône impérial se donnant par élection, les princes qui ont droit de concourir sont regardés comme les principaux membres de l'empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs comme sur toutes les origines : quelques-uns la rapportent à Othon III en 997, d'autres à Frédéric II, d'autres enfin à Rodolphe de Hapsbourg. Quoi qu'il en soit, le nombre de ces princes électeurs reste incertain jusqu'à Frédéric II, dans le treizième siècle.

La bulle d'or, publiée par Charles IV en 1356, le fixe à sept, qui sont : trois ecclésiastiques (les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne) ; et quatre laïcs (le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg). Par la paix de Munster en 1648, cet ordre fut changé : le duc de Bavière avait été mis à la place du comte palatin du Rhin ; et l'on fut obligé de créer un huitième électorat pour le fils de Frédéric V, comte palatin du Rhin, dépouillé de son titre en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême. Enfin, en 1692, l'empereur Léopold ajouta un neuvième électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, duc de Hanovre, dont le fils Georges monta sur le trône d'Angleterre en 1714. Mais il fut supprimé à la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière en 1777.

Quand l'empereur veut s'assurer un successeur, il le fait nommer par les électeurs roi des Romains ; et si le maître sort de l'empire, ou s'il est hors d'état de gouverner, c'est ce roi qui le remplace et tient les rênes de l'état comme vicaire-général. Si personne n'est revêtu de cette qualité, le vicariat de l'empire tombe aux mains de l'électeur palatin et de celui de Saxe, quoique ce droit soit disputé au premier par le duc de Bavière.

EMPIRE D'ORIENT.

DEPUIS le partage qu'Arcadius fit avec son frère Honorius, l'empire ne fut plus réuni sur une même tête, comme il l'avait été plusieurs fois depuis Constantin le Grand, qui d'abord eut l'Occident, puis tout l'empire, après la mort de Licinius. On compte sept successeurs de Constantin à Constantinople, jusqu'à Théodose, empereur d'Orient durant douze années, avant de réunir l'Occident sous sa loi. Les empereurs de Constantinople, jusqu'après Théodose, agissant de concert avec ceux de Rome, ce n'était plus qu'un même corps. Mais, sous les enfans de Théodose, ces deux empires furent totalement séparés d'intérêts et de nom. Arcadius, qu'on doit regarder comme le premier empereur d'Orient, régna à Constantinople. Quoique cette capitale de l'Orient, superbe rivale de Rome, passât pour une merveille du temps même de son fondateur, ses successeurs l'agrandirent et la fortifièrent. Tout y était digne d'admiration : les églises, les palais, les quais, les ponts, les maisons même des particuliers. Mais cette ville si belle fut sujette à la peste, à la famine, aux tremblemens de terre, aux feux du ciel, aux incursions des barbares ; et, depuis sa fondation, aucun siècle ne s'est passé sans qu'elle ait été désolée par tous les fléaux.

EMPEREURS D'ORIENT.

(On ne sait point en quel temps ont régné les empereurs marqués par une étoile.)

Ap. J.-C.		Ap J.-C.	
Arcadius, jusqu'en.	408	Michel le Bègue.	829
Theodose II le Jeune, mort en.	450	Théophile.	842
Marcien.	457	Michel III.	867
Léon I.	474	Basile le Macédonien.	886
Léon II le Jeune.	474	Léon le Philosophe.	911
Zénon.	491	Alexandre.	912
Basilisque, Marcien et Léonce. *		Constantin VI Porphy-	
Anastase I.	518	rogénète.	
Justin I.	527	Romain Lécapène.	} <i>Augustes</i> <i>en. . .</i> 913
Justinien I.	565	Christophe.	
Justin II.	578	Etienné.	
Tibère II.	582	Constantin VII	
Maurice.	602	Constantin, <i>seul</i> , depuis 948 jusqu'à	969
Phocas.	610	Romain II.	963
Héraclius.	641	Nicéphore Phocas.	969
Héraclius Constantin, 5 mois en.	641	Jean Zimiscès.	976
Héracléonas, 7 mois en.	641	Basile II.	1023
Tibère, peu de jours.	641	Constantin VIII.	1028
Constant II.	668	Romain Argyre.	1034
Maurice. * }		Michel IV Paphlagonien.	1041
Grégoire. * }		Michel Calaphate.	1042
Constantin III Pogonat.	685	Zoé et Théodora, sœurs, 2 mois.	1042
Justinien II Rhinmède.	695	Constantin Monomaque.	1054
Léonce.	698	Théodora, <i>impératrice</i>	1056
Absimare Tibère.	705	Michel VI Stratiotique.	1057
Justinien II rétabli.	711	Isaac Comnène.	1089
Philippique Bardanne.	715	Constantin X Ducas.	1067
Anastase II.	715	Michel Andronic et Constantin Du-	
Theodose III.	747	cas frères.	1068
Léon III l'Isaurien.	741	Romain Diogène.	1071
Constantin Copronyme.	775	Michel Ducas, <i>seul</i>	1078
Artabasde. *		Nicéphore Botoniate.	1087
Nicéphore. *		Alexis Comnène.	1118
Nicéas. *		Jean Comnène.	1143
Léon IV Chazare.	780	Manuel Comnène.	1180
Constantin et Irène.	797	Alexis Comnène.	1185
Irène, seule.	802	Andronic Comnène.	1185
Nicéphore.	} 812	Isaac l'Ange.	1185
Staurace, 2 mois après.		Alexis l'Ange, dit Comnène.	1203
Michel Curopalate.	815	Alexis Ducas Murtzuffle.	1204
Léon l'Arménien.	820		

EMPIRE DES FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

L'EMPIRE des Français à Constantinople ne dura que 58 ans, et telle en fut l'origine : Alexis l'Ange, dit *le tyran*, a, en 1195, usurpé le trône d'Isaac l'Ange. Alexis, fils de ce dernier, implora le secours des Français et des Vénitiens marchant à la conquête de la Terre-Sainte. Ils se joignirent à lui en 1203, prirent Constantinople après huit jours de siège, et le replacèrent sur le trône. Mais, l'année suivante, il fut assassiné par Alexis Ducas Murtzuffle, qui s'empara de la couronne. Les Français, à cette nouvelle, se hâtèrent de reparaître, et trois jours leur suffirent

pour rentrer vainqueurs dans cette ville dont ils restèrent maîtres. Alors Baudouin I, comte de Flandre, fut élu empereur de Constantinople. Il eut quatre successeurs, jusqu'en 1261. A cette époque, Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfans de Théodore Ducas, qui avait régné à Andrinople. Mais ce zèle ardent pour les intérêts de ses pupilles servait de masque à sa criminelle ambition, puisque bientôt après il les fit mourir. Michel Paléologue dut ses succès et la prise de Constantinople aux intelligences qu'il entretenait dans la ville avec ses gens. Ainsi l'empire grec succède à celui des Latins : il subsista près de 200 ans, après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

EMPEREURS FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

Baudouin, <i>depuis 1204, jusqu'en</i> . . . 1210	Robert de Courtenai. 1228
Henri son frère. 1216	Baudouin II de Courtenai. 1261
Pierre de Courtenai. 1220	

EMPIRE GREC A NICÉE.

ALEXIS Ducas Murtzuffe, tyran de Constantinople, en fut chassé par les Français et les Vénitiens. Théodore Lascaris, que le clergé avait autorisé à prendre les armes contre Alexis, voyant Constantinople au pouvoir des Français, sortit de cette ville avec Anne, son épouse, dont il avait eu trois filles, et se retira en 1204, à Nicée, où il reçut la couronne impériale. Il forma son empire d'une partie de celui de Constantinople. Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs, dont le dernier, Jean Lascaris, fut, en 1233, privé de la vue, par ordre de son tuteur Michel Paléologue, qui usurpa sa couronne, et se rendit ensuite maître de Constantinople. Cent ans après, en 1362, Amurat I, empereur des Turcs, s'empara d'Andrinople dont il fit la capitale de ses états. Ce titre lui est demeuré jusqu'en 1453, où Mahomet II prit Constantinople.

EMPEREURS GRECS A NICÉE.

Théodore Lascaris I, <i>depuis 1204 ou</i> 1206 <i>jusqu'en</i> 1222	Andronic, <i>dit le Jeune</i> 1341
Jean Ducas Vatace, <i>jusqu'en</i> 1233	Jean Paléologue. 1391
Théodore Lascaris II.	Jean Cantacuzène <i>abdique en</i> 1355
Jean Lascaris	Manuel Paléologue. 1419
<i>et Michel Paléologue, jusqu'en</i> . . 1261	Jean Paléologue II. 1448
Michel, <i>seul, jusqu'en</i> 1282	Constantin Paléologue, <i>jusqu'en 1453,</i> <i>que Mahomet prit Constantinople.</i>
Andronic, <i>dit le Vieux</i> 1352	

ARABIE.

LES Arabes, qui étaient gouvernés par les Romains depuis que Pompée eut défait leur roi Arélas l'an 63, tentèrent en vain plusieurs fois de secouer ce joug. Leurs gouverneurs les rangèrent toujours au devoir jusqu'en 623, que Mahomet fit révolter l'Arabie et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie voisine de la mer Rouge dépend des Turcs; l'intérieur a des princes particuliers, les uns indépendans, les autres simplement tributaires du grand seigneur.

Les Arabes suivirent à peu près le même culte que les Egyptiens, jusqu'à ce que saint Jude les convertit, dit-on, au christianisme; mais Mahomet, qui était Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propagateurs de sa secte. Il y a encore beaucoup de chrétiens grecs vers les monts de Sinaï et d'Horeb, vers la mer Rouge et dans les déserts de l'Arabie pétrée et de la déserte; il y en a moins dans l'Arabie heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommèrent à sa place Aboubéker, qui prit le titre de *calife*, c'est-à-dire vicair ou lieutenant; et ce titre devint commun à tous ceux qui occupèrent la même place.

Chefs de la religion et de l'état, les califes réunissaient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux, comme leurs vassaux. Les peuples révéraient dans les califes les vicaires du prétendu prophète. Tout pliait, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affaiblit par la nonchalance de ceux qui en étaient revêtus; elle dégénéra en vains titres, et à la fin s'aneantit.

CALIFES DES SARRASINS.

Mahomet, depuis 622 jusqu'à.	632	Motawakel.	861
Aboubekr.	854	Mostanser.	862
Omar.	644	Mostain Billah.	866
Othman.	656	Motaz.	869
Moavia en Egypte. }	661	Mothadi Billah.	870
Ali en Arabie. }	661	Mothamed Billah.	892
Hassan.	661	Mothaded Billah.	905
Moavia seul.	680	Moctafi Billah.	908
Yésid I.	683	Moktader Billah.	932
Moavia II.	684	Kaher.	934
Mervan I.	685	Rhadi.	940
Abdolmalek.	705	Motaki.	944
Valid I.	713	Mostakfi.	946
Soliman.	717	Mothi.	974
Omar II.	720	Thaï.	991
Yésid II.	724	Kader.	1031
Hescham.	745	Kaïem Bamrillah.	1075
Valid II.	744	Moctadi Bamrillah.	1094
Yésid III.	744	Mostadher.	1118
Ybraïm.	744	Mostarched.	1135
Mervan II.	750	Rascheld.	1136
Abou'l-Abbas.	754	Moctafi II.	1160
Abougiasar-Almanzor.	775	Mostaudged.	1170
Mohammed-Mahadi.	785	Mosthadi.	1180
Hadi.	786	Nasser.	1225
Aaroun al Raschid.	809	Daher.	1226
Amin.	815	Mostanser.	1245
Mamoun.	855	Mostazem, tué à 46 ans.	1258
Motassem.	842	En lui finit la dignité de calife en	
Vatek Billah.	847	Asie.	

EMPIRE OTTOMAN ou DE TURQUIE.

Les Turcs, originaires de la Tartarie, où l'on trouve encore le pays Turkestan, servirent dans les armées de l'empereur Héraclius vers l'an 622; mais ce n'étaient que des troupes auxiliaires, qui rentraient au fond de leurs déserts, dès qu'on n'avait plus besoin de leurs services. On les vit reparaitre vers l'an 766; enfin ils formèrent un corps de nation au commencement du dixième siècle. Leurs armes eurent du succès dans les siècles suivans : un de leurs khans, nommé Othman ou Osman, fils d'Ortogule, conquît, en 1500, plusieurs provinces de l'Asie mineure, et régna glorieusement. Ses successeurs augmentèrent beaucoup ses conquêtes, et mirent fin à l'empire des Sarrasins, fondé par Mahomet, l'an 622, et à celui des Grecs, qui forme aujourd'hui la Turquie d'Europe.

SULTANS OTTOMANS.

Othman ou Osman, <i>meurt en</i>	1326	Osman I.	1622
Orchan ou Orkan.	1360	Mustapha, <i>rétabli</i>	1623
Amurat I.	1389	Amurat IV.	1640
Bajazet I.	1403	Ibrahim.	1649
Soliman I.	1440	Mahomet IV, <i>déposé en</i>	1687
Musa Chélébi.	1443	Soliman III.	1691
Mahomet I.	1421	Achmet III.	1693
Amurat II.	1454	Mustapha II.	1705
Mahomet II.	1481	Achmet III, <i>abdique en</i>	1730
Bajazet II.	1512	Mahomet V.	1759
Sélim I.	1520	Osman II.	1767
Soliman II.	1566	Mustapha III.	1774
Sélim II.	1574	Achmet IV.	1789
Amurat III.	1593	Sélim III.	1807
Mahomet III.	1603	Mustapha IV, <i>détrôné en</i>	1808
Achmet I.	1617	Mahmoud II, <i>né en 1784, proclamé</i>	
Mustapha, <i>chassé</i>	1618	<i>empereur le 11 août</i>	1808

FRANCE.

Au commencement du cinquième siècle, Pharamond, chef d'un peuple aguerri, tantôt allié, tantôt ennemi des Romains, passa le Rhin, et se rendit maître de quelques provinces, que la décadence de l'empire livrait au premier occupant. Clovis, le 5^e roi qui ait porté le sceptre après Pharamond, subjuga, en 507, les Gaules, qui prirent le nom de France. A sa mort, il partagea le royaume à ses enfans; funeste innovation, suivie par ses successeurs, et qui fut la source des plus déplorables troubles. Charlemagne avait étendu sa loi presque sur toute l'Europe, et renouvela même l'empire d'Occident, qu'il transmit à son fils. Cependant, avec ce grand homme, s'assoupit pour quelque temps la gloire de la nation. Louis le Débonnaire hérita de sa puissance; mais sa faiblesse enhardit les provinces éloignées à secouer le joug, et les Barbares à faire d'audacieuses incursions; ses successeurs, plus faibles encore, perdirent successivement les plus belles parties de leur domaine et les plus beaux droits de leur couronne. Les guerres longues et acharnées que la France eut à soutenir contre l'Angleterre, la mirent plus d'une fois à deux doigts de sa perte; toute meurtrie de ses blessures, elle ne se releva, sous le règne prudent de Louis XI, que pour retomber bientôt, épuisée par les guerres d'Italie, toujours si funestes. Les dissensions des protestans, les luttes religieuses déchirent le sein de la patrie pendant une grande partie du seizième siècle. Henri IV, après avoir conquis par les armes le trône où l'appelait sa naissance, rendit la paix à l'état et soulagea la misère du peuple. La puissance royale affermie et étendue sous Louis XIII, par la politique de Richelieu, prit un nouvel éclat entre les mains de Louis XIV, qui étonna l'Europe par la magnificence de sa cour et la rapidité de ses triomphes. A cette époque de calme intérieur et d'harmonie sociale succède un siècle de corruption, de désordres et de licenciuse audace, où le trône dépouillé peu à peu de ses prestiges et de ses appuis naturels, arrive faible et chancelant devant les états généraux de 1789. Les réformateurs s'enhardissent par leurs succès, et trois assemblées consécutives animées d'un esprit de plus en plus violent, ont bientôt anéanti l'ancienne constitution de la France; une démagogie sanglante conduit au despotisme de l'empire que secondent les prestiges de la gloire et les souvenirs toujours présens de la terreur. Irritées par les conquêtes de Bonaparte, les grandes puissances de l'Europe se liguèrent contre lui, et les désastres de la campagne de Russie ouvrent aux armées étrangères les portes de la France. Après l'abdication de l'empereur en 1814,

les Bourbons remontent sur le trône de leurs ancêtres. Bonaparte échappé de l'île d'Elbe en 1815, ressaisit un instant la souveraine puissance qu'il perd définitivement à la bataille de Waterloo. L'ancienne dynastie rappelée sur le sol français, y affermit par degré son autorité, et Charles X succède sans contestation à Louis XVIII; mais les principes répandus parmi le peuple, par des hommes ennemis des Bourbons, et les continuelles attaques des journaux contre le pouvoir royal, devaient tôt ou tard amener une révolution nouvelle : les ordonnances de juillet 1830 furent le signal. Le peuple se souleva dans Paris contre les mesures ordonnées par le gouvernement, et la plus ancienne monarchie de l'Europe fut renversée en trois jours.

ROIS DE FRANCE.

— I. MONARCHIE ABSOLUE. —

Première race.

Pharamond.	420
Clodion, mort en.	448

MÉROVINGIENS.

Mérovée.	456
Childéric.	484
Clovis I.	511

Partage du royaume entre les fils de Clovis.

Thierry, à Metz, meurt en.	554
Clodomir, à Orléans, meurt en.	524
Childébert, à Paris, meurt en.	558
Clotaire I, à Soissons, meurt en.	561

Autre partage entre les fils de Clotaire I, qui régnaient en.

Charibert, à Paris, meurt en.	567
Gontran, à Orléans.	593
Chilpéric I, à Soissons.	584
Sigebert, à Metz.	575
Clotaire II, fils de Chilpéric I ^{er} en.	682
Dagobert I.	638
Clovis II.	655
Clotaire III.	670
Childéric II, en Austrasie et en Neustrie.	675
Thierry II, déposé et rétabli.	691
Clovis III.	695
Childébert II.	741
Dagobert II.	745
Clotaire, déclaré roi en 717, règne deux ans, jusqu'à.	719
Interrègne de deux ans.	
Childéric III depuis 752 jusqu'à.	752

Deuxième race.

CARLOVINGIENS.

Pépin le Bref, depuis 752 jusqu'à.	762
Charlemagne.	814
Louis I le Débonnaire.	840
Charles II le Chauve.	847
Louis II, dit le Bègue.	879

1.

Louis III.	832
Carloman.	834
Charles le Gros.	886
Eudes.	898
Charles III, le Simple.	929
Robert usurpe en.	922
Raoul lui succéda en 925 et règne jusqu'en.	936
Louis IV d'Outre-mer.	954
Lothaire.	986
Louis V le Fainéant.	987

Troisième race.

BRANCHE DES CAPÉTIENS.

Hugues Capet.	996
Robert.	1031
Henri I.	1060
Philippe I.	1108
Louis VI, dit le Gros.	1137
Louis VII, dit le Jeune.	1180
Philippe II, Auguste.	1223
Louis VIII, Cœur-de-Lion.	1226
Louis IX (Saint).	1270
Philippe III, le Hardi.	1285
Philippe IV, le Bel.	
Louis X, le Hutin.	1316
Interrègne de cinq mois	
Jean I, 8 jours	
Philippe V, le Long.	1322
Charles IV, le Bel.	1328

BRANCHE DES VALOIS.

Philippe VI de Valois.	1380
Jean II, le Bon.	1364
Charles V, le Sage.	1380
Charles VI, le Bien-aimé.	1422
Charles VII, le Victorieux.	1461
Louis XI.	1483
Charles VIII.	1498
Louis XII, Père du peuple.	1515
François I, le Père des lettres.	1547
Henri II.	1559
François II.	1560
Charles IX.	1574
Henri III.	1589

h

BRANCHE DES BOURBONS.

Henri IV, le Grand.	1610
Louis XIII, le Juste.	1643
Louis XIV, le Grand.	1715
Louis XV, le Bien-aimé.	1774
Louis XVI, né le 23 août 1754, de Louis, dauphin de France, fils de Louis XV; marié le 16 mai 1770, à Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche; sacré à Reims le 11 juin 1775, mort le 21 janvier.	1793
Louis XVII.	1793
Ouverture des états-généraux.	1789
Assemblée nationale dite constituante.	
Assemblée législative.	1791
Convention nationale. — septembre	1792
Commencement de l'ère républicaine. — 22 septembre.	

— II. RÉPUBLIQUE. —

Convention nationale jusqu'au 26 octobre.	1795
A la Convention succède le Directoire : le corps législatif est divisé en chambre des Anciens et chambre des Cinq-cents — jusqu'au 9 novembre 1799 — 18 brumaire an 8.	

CONSULAT.

Bonaparte 1 ^{er} consul; avec Cambacérès et Lebrun. — 15 décembre	1799
Bonaparte consul à vie.	1802

— III. EMPIRE. —

Napoléon empereur.	1804
Déchéance, prononcée le 2 avril 1814, par le sénat; promulguée le 4. Napoléon se retire à l'île d'Elbe, Louis XVIII gouverne.	
Napoléon rétabli. — 1 ^{er} mars.	1815
Napoléon abdique en faveur de son fils Napoléon II. Louis XVIII remonte sur le trône. — 21 juin.	

— IV. MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE. —

Louis XVIII, né le 17 novembre 1755, frère de Louis XVI. — 1 ^{er} avril.	1814
Promulgation de la première charte. — 4 juin.	
Interrègne du 1 ^{er} mars au 21 juin.	1815
Mort de Napoléon à Sainte-Hélène. — 5 mai.	1821
Mort de Louis XVIII. — 16 septembre.	1824
Charles X, né le 9 octobre 1757, frère de Louis XVIII.	1824
Ordonnances du 25 juillet.	1830
— Abdication de Charles X, et de son fils le duc d'Angoulême, en faveur du duc de Bordeaux. Le duc d'Orléans nommé lieutenant-général du royaume.	
7 Août. La Charte est modifiée, et le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume, appelé au trône par la majorité des députés présents.	

ANGLETERRE.

UNE partie de la Grande-Bretagne fut soumise aux Romains jusqu'en 409; désolée par les Pictes et les Ecossais, elle réclama les secours de l'empire. Constance, touché de leurs malheurs, envoya, en 421, une légion qui défit les barbares; il engagea les habitants du pays à relever le mur de séparation qui avait été construit par l'empereur Sévère. Les Bretons se contentèrent de bâtir un rempart de gazon, que les Ecossais renversèrent dès l'instant où ils furent assurés de la retraite des Romains. Honorius fit passer en Bretagne de nouvelles troupes qui la délivrèrent de ses oppresseurs; mais il déclara que l'empire ne pouvait plus leur donner de secours. Le départ des Romains fut encore un signal pour les barbares, qui revinrent en plus grand nombre, et les Bretons, abandonnant leurs demeures, se retirèrent dans les bois.

Après avoir encore, du fond de leurs forêts, sollicité vainement l'appui des Romains, et le désespoir leur tenant lieu de force, ils repoussèrent les barbares; mais ce succès n'eut pas de suite, et les Pictes les firent trembler de nouveau. C'est alors que Vortigern, leur roi, prince débauché, implora le secours des Saxons qui habitaient vers l'embouchure de l'Elbe.

Cette alliance devint fatale à la liberté des Bretons. Ils chassèrent, à la vérité, leurs premiers ennemis; mais les Saxons, à qui Vortigern avait donné par recon-

naissance l'île de Tanet, sur les côtes de Kent, y envoyèrent bientôt une nombreuse colonie. S'unissant aux Anglais, leurs voisins, ainsi qu'aux Jutes, habitans de la Chersonèse Cimbrique, ils envahirent, avec une flotte de 18 vaisseaux, la Grande-Bretagne, sous la conduite d'Hengist. On leur donna des terres, à condition qu'ils combattraient pour le salut du pays. Mais peu après, sous différens prétextes, ils prirent les armes contre les Bretons, et commencèrent une lutte sanglante qui dura vingt années. Enfin ces trois peuples, devenus maîtres de l'île jusqu'aux frontières de l'Ecosse, formèrent sept petits royaumes, qu'Egbert, roi de Westsex, réduisit sous sa seule domination en 801. Sur la fin de la guerre, une partie des Bretons se réfugia dans l'Armorique, une province de la France, qui d'eux prit le nom de *Bretagne*; une autre dans la principauté de Galles, et leurs princes s'y maintinrent jusqu'en 1282, époque où cette principauté fut unie à l'Angleterre. Depuis ce temps, les fils aînés des rois d'Angleterre portent le nom de princes de Galles.

Les descendans d'Egbert lui succédèrent jusqu'en 1017; alors Canut II, roi de Danemark, envahissant l'Angleterre, tua Edmond II, dernier roi de cette contrée, et monta sur le trône. Edouard III, neveu d'Edmond, étant mort en 1066, sans enfans, institua pour son héritier Guillaume le Conquérant, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Il y en eut quatre de cette maison, jusqu'en 1155; puis un de la maison des comtes de Blois; quinze de la maison d'Anjou, qui héritèrent de cette couronne par droit du sang du côté des femmes, depuis 1154 jusqu'en 1485; six rois descendans d'un prince de Galles, et quatre de la maison de Stuart. La maison d'Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, et sait tenir d'une main ferme le timon d'un navire presque toujours agité par la tempête.

ROIS D'ANGLETERRE ET DE WESTSEX.

Les rois de Westsex s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes qui divisaient l'Angleterre, c'est par eux que nous commencerons notre liste.

Céolric <i>meurt en</i>	597	Suénou, <i>roi de Danemarck</i>	1018
Céolulfe.	611	Edmond II.	1017
Cinigisil.	643	Canut, <i>roi de Danemarck</i>	1037
Cénowalck.	672	Harald I.	1059
Saxeberge, <i>reine</i>	673	Hardi Canut.	1042
Census.	685	Edouard III, le Confesseur. } . . .	1066
Escuin.	685	Harald II. }	
Cédowalla.	689	Guillaume le Conquérant, <i>duc de</i>	
Ina <i>se fait moine en</i>	726	<i>Normandie</i>	1087
Adelard.	740	Guillaume II, <i>dit le Roux</i>	1100
Cudred.	754	Henri I.	1135
Sigebert, <i>déposé en</i>	755	Etienne.	1154
Cinulphe.	784	Henri II Plantagenet.	1189
Brithrick.	800	Richard I, <i>Cœur-de-Lion</i>	1199
Egbert, <i>premier roi de toute l'Angle-</i>		Jean Sans-Terre.	1216
<i>terre</i>	857	Henri III.	1272
Etulphe ou Etholwolp.	857	Edouard I.	1507
Ethelbald.	860	Edouard II.	1327
Ethelbert.	866	Edouard III.	1577
Ethelred I.	871	Richard II.	1599
Alfred le Grand.	900	Henri IV.	1615
Edouard I l'Ancien.	924	Henri V.	1622
Aldestan.	940	Henri VI.	1661
Edmond I.	946	Edouard IV. }	1485
Edred.	955	Edouard V. }	
Edvy.	959	Richard III.	1485
Edgard.	973	Henri VII.	1509
Edouard II, le Jeune (saint).	979	Henri VIII.	1557
Ethelred II.	1014	Edouard VI.	1553

Marie.	} <i>reines</i>	{	 1558	Jacques II, <i>obligé de fuir</i>	1688
Elizabeth.			 1602	Guillaume III de Nassau.....	1702
Jacques I.			 1628	Anne, <i>reine</i>	1714
Charles I <i>est décapité</i> .			 1649	Georges I de Brunswick. . .	1727
<i>Interrègne</i>			 1653	Georges II.	1760
Olivier Cromwell, <i>protecteur</i>			 1658	Georges III.	1820
Richard Cromwell, <i>chassé en</i>			 1660	Georges IV, né le 12 août 1762, roi	
Charles II.			 1685	d'Angleterre, le 29 janvier.	1830

ECOSSE.

LES ECOSSAIS, colonie des Hybernien, eurent des rois long-temps avant J.-C.; mais comme ces peuples ne lièrent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guère faire fond sur la succession de leurs rois jusqu'à l'an 550, temps où régnait Congale II. Les Ecosseis, guerriers cruels et infatigables, restèrent toujours indépendans. Les Romains avaient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre, puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire, l'an 121, un mur de trente lieues au nord de l'Angleterre, pour la séparer et la mettre à l'abri de leurs fureurs. Vers l'an 209, l'empereur Sévère en fit aussi faire un de l'est à l'ouest. Jacques VI, soixante-sixième roi d'Ecosse, étant parvenu au trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques I, réunit ces deux royaumes sous le nom de Grande-Bretagne. L'union parfaite n'a cependant été consommée qu'en 1707. C'est alors que son parlement a été incorporé à celui d'Angleterre.

ROIS D'ÉCOSSE.

Congale, <i>meurt en</i>	558	Malcom.....	958
Chianle.....	580	Indulphe.....	968
Aldam.....	606	Duphus.....	973
Kenet.....		Cullenus.....	978
Eugène III.....	620	Kenet III.....	994
Ferchard I.....	632	Constantin IV.....	998
Donald I.....	647	Crimus.....	1003
Ferchard II.....	668	Malcom II.....	1035
Maldouin.....	688	Duncan I.....	1040
Eugène IV.....	692	Machabée.....	1057
Eugène V.....	699	Malcom III.....	1095
Amberchelet.....	700	Donald III.....	1094
Eugène VI.....	717	Duncan II, <i>tué en</i>	1098
Mordac.....	730	Donald, <i>rétabli, meurt en</i>	1098
Ersinins.....	761	Edgnard.....	1106
Eugène VII.....	764	Alexandre.....	1124
Ferchard III.....	767	David.....	1153
Solvatins.....	787	Malcom IV.....	1165
Achanis.....	809	Guillaume.....	1214
Congale III.....	814	Alexandre II.....	1248
Dongal.....	820	Alexandre III.....	1282
Alpin.....	823	<i>Interrègne</i>	1299
Kenet II.....	854	Jean Bailloul.....	1506
Donald V.....	858	Robert I de Brus.....	1529
Constantin II.....	874	David II.....	1571
Ethus.....	875	Robert II Stuart.....	1590
Grégoire.....	895	Robert III.....	1406
Donald II.....	904	<i>Interrègne jusqu'en</i>	1424
Constantin III.....	945	Jacques I.....	1437

Jacques II.	1460	Jacques VI, proclamé roi d'Angle-	
Jacques III.	1488	terre en.	1603
Jacques IV.	1515	Les successeurs de Jacques VI sont en	
Jacques V.	1542	même temps rois d'Angleterre et d'E-	
Marie Stuart, reine.	1584	cosse.	

IRLANDE.

L'IRLANDE ou Hibernie était peuplée autrefois par les Scots et les Milésiens, qui fondèrent une monarchie dont ils font remonter l'antiquité jusque dans les temps fabuleux. Dans la suite, ce pays fut gouverné par plusieurs rois qui régnaient chacun dans une province, et dont la puissance se maintint jusqu'au 12^e siècle. L'Irlande fut convertie à la religion catholique au 5^e siècle par saint Patrice, et se distingua depuis par son attachement à la foi, et par le grand nombre de saints qu'elle produisit, et qui lui mérita le nom d'*Ile des Saints*. Au commencement du 9^e siècle, elle fut long-temps en proie aux ravages des Danois et autres peuples du Nord, et ce ne fut qu'au bout de deux siècles que Brien-Boroihm, un de ses rois, les chassa entièrement. En 1172, Henri II, roi d'Angleterre, profita de quelques divisions pour s'emparer de l'Irlande, qui depuis fut toujours sous la domination des rois d'Angleterre. Henri VIII est le premier qui ait pris le titre de roi. Ses prédécesseurs prenaient seulement le titre de seigneurs d'Irlande.

LES GOTHS ET LES SUÈVES EN ESPAGNE.

Les barbares connus sous le nom de *Goths*, ayant parcouru tous les pays du Nord, entraînèrent avec eux, dans leurs courses, des Scythes, des Daces, des Gètes; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient, où ils furent défaits et vaincus même plusieurs fois, ils se jetèrent du côté de l'Occident. Ils s'emparèrent, en 376, de la Dacie, et de là ils se partagèrent en deux bandes. Ceux qui habitèrent le pays le plus oriental vers le Pont-Euxin, s'appelèrent *Ostrogoths* ou Goths de l'Orient; et ceux qui demeurèrent plus à l'Occident s'appelèrent *Visigoths*. Ils furent, les uns et les autres, alliés des Romains durant quelque temps; mais, peu contents d'une paix qui ne leur était pas avantageuse, ils passèrent souvent le Danube, et firent de grands ravages sur les terres de l'empire. Théodose les défit totalement, et les repoussa même au-delà de la Thrace en 379. Mais enfin ils se rendirent si puissans par les peuples qui se joignaient à eux, et si redoutables par leur nombre, qu'ils pénétrèrent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et de l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome en 409 et la saccagea. Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et commença, en 412, le royaume des Visigoths dans l'Aquitaine et la Gaule-Narbonnaise. Deux ans après, ces peuples furent battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de Visigoths, tandis qu'Arménéric, à la tête des Suèves, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissait dans la Lusitanie et la Galice. Cependant les Goths avaient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seraient volontiers établis; mais Clovis gagna sur eux deux célèbres batailles, tua de sa propre main, en 507, Alaric, leur roi, et purgea entièrement la France de ces peuples entreprenans.

ROIS VISIGOTHS EN ESPAGNE DEPUIS LE 6^e SIÈCLE.

Liuva I règne à Narbonne, meurt en 572	Liuva II.	605
Leuvigilde son frère, en Espagne. . . 586	Vittreric, tué en.	610
Récarède I.	Gondtmart.	612

Sisebut.	621	Recesuind.	672
Récarède II, 7 mois en.	621	Wamba.	680
Suintila.	651	Ervice.	687
Sisenand.	656	Egiza ou Egica.	701
Chintila.	640	Vittiza.	710
Tulca ou Fulga.	642	Rodrigue.	712
Chindasuind.	655		

ROIS DE LÉON ET DES ASTURIES.

Pélage <i>proclamé en 718, meurt en</i> 737	Ordogno II.	925
Favilla.	Froila II.	924
Alphonse I, le Catholique.	Alphonse IV <i>abdiq. en</i>	927
Froila I.	Ramire II.	950
Aurelio.	Ordogno III.	958
Silo.	Ordogno le Mauvais, <i>usurpateur</i> , <i>chassé en</i>	960
Mauregat.	Sanche I, le Gros.	967
Vérémond ou Bermude.	Ramire III.	982
Alphonse II, le Chaste.	Vérémond II.	990
Ramire I.	Alphonse V.	1027
Ordogno.	Vérémond III.	1057
Alphonse III, le Grand.		
Garcias.		

ROIS DE CASTILLE, *érigée en royaume en 1055.*

Ferdinand I.	1065	Alphonse X, dit le Sage.	1284
Sanche II.	1072	Sanche IV.	1295
Alphonse VI.	1109	Ferdinand IV.	1312
Alphonse VII.	1118	Alphonse XI.	1350
Urraque et Alphonse.	1126	Pierre le Cruel.	1368
Alphonse VIII.	1157	Henri II.	1397
Sanche III, <i>roi de Castille</i>	1158	Jean I.	1390
Ferdinand II, <i>roi de Léon, comme</i> <i>régent</i>	1187	Henri III.	1406
Alphonse I, <i>dit le Bon</i>	1214	Jean II.	1454
Henri I.	1217	Henri IV.	1474
Ferdinand III, <i>roi de Castille et de</i> <i>Léon</i>	1252	Ferdinand V épouse Isabelle d'Ara- gon, et les deux royaumes restent unis.	

ARAGON.

Ce royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de 400 ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritière d'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille, l'an 1474. Ce fut ce prince qui, s'étant rendu maître en 1497 de Grenade, que les Maures avaient bâtie, et qui était le siège de leur domination, mit fin à leur royaume. Ferdinand, étant mort sans enfans mâles, laissa l'Espagne à Philippe, archiduc d'Autriche, son gendre. Il y a eu six rois de cette maison. Charles II, qui en était le dernier, mourut sans enfans. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, se disputèrent sa succession; elle resta à Philippe; Ferdinand, Charles III et Charles IV lui succédèrent.

ROIS D'ARAGON.

Ramire.	1063	Pierre III.	1285
Sanche Ramirez.	1094	Alphonse III.	1291
Pierre I.	1104	Jacques II.	1327
Alphonse I.	1154	Alphonse IV.	1356
Ramire II <i>abdique en</i>	1157	Pierre IV.	1387
Raymond Bérenger.	1162	Jean I.	1395
Alphonse II, <i>appelé auparavant Ray-</i> <i>mond</i>	1195	Martin.	1410
Pierre II.	1212	Ferdinand, <i>dît le Juste</i>	1416
Jacques le Victorieux, <i>aussi roi de</i> <i>Valence, de Murcie, etc.</i>	1267	Alphonse V.	1453
		Jean II.	1479
		Ferdinand V.	1504

Suite des ROIS D'ESPAGNE, depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon.

Philippe I d'Autriche.	1506	Ferdinand VI.	1759
Jeanne, <i>sa femme seule</i>	1516	Charles III.	1789
Charles-Quint <i>abdique en</i>	1556	Charles IV, <i>né le 12 novembre 1748,</i> <i>abdique en 1808, meurt en</i>	1819
Philippe II.	1598	Ferdinand VII, <i>né le 13 octobre 1784,</i> <i>proclamé le 19 mars</i>	1808
Philippe III.	1621		
Philippe IV.	1665		
Charles II.	1700		
Philippe V <i>abdique en</i>	1724		
Louis I.	1724		
Philippe V <i>remonte sur le trône,</i> <i>meurt en</i>	1746		
		Interrègne et révolution jusqu'en 1814, époque où Ferdinand reentra dans ses états.	

NAVARRÉ.

LA Navarre, qui avait fait partie du royaume d'Espagne, et qui avait été soumise à Charlemagne en 778, se révolta contre Louis le Débonnaire, et secoua le joug en 851. Aznar fut son premier roi. Ses descendans conservèrent le trône jusqu'en 1254, que Sanche VII, quinzième roi, mourut sans enfans. Une de ses sœurs, nommée Blanche, lui succéda, et porta pour dot la Navarre à Thibaud V, comte de Champagne. Ces comtes la possédèrent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe le Bel, puis successivement et toujours par alliance, à la maison d'Evreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix, et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva, sur les princes de cette dernière maison, la plus grande partie dite aujourd'hui la Haute-Navarre, en 1513. Il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que la partie qui est au nord des Pyrénées. Ce prince épousa en 1527, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri le Grand. Ce dernier prince ayant succédé à Henri III, unit, en 1589, le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

ROIS DE NAVARRÉ.

Aznar.	} <i>comtes de</i> <i>Navarre.</i> {	836	Garcias I.	970
Sanche-Sanchon.		855	Sanche II.	994
Garcias.		857	Garcias II.	1000
Garcias-Ximenès I.		880	Sanche III, <i>ou le Grand</i>	1035
Fortunio.		905	Garcias III.	1054
Sanche-Garcias I.		926	Sanche IV.	1076

Sanche Ramirez V.	} <i>rois d'Aragon.</i>	1094	Charles le Mauvais	1387
Pierre.		1104	Charles III.	1423
Alphonse.		1154	Jean, fils de Ferd., <i>roi d'Aragon.</i>	1479
Garcias-Ramirez.		1150	Eléonore, <i>fille de Jean.</i>	1479
Sanche VI, <i>dit le Sage.</i>		1194	François-Phœbus.	1485
Sanche VII, <i>dit le Fort.</i>		1254	Catherine et Jean d'Albret <i>dépouillés de la Haute-Navarre, en 1512;</i>	
Thibaut I, <i>comte de Champagne.</i>		1255	<i>ce dernier meurt en.</i>	1516
Thibaut II.		1270	Henri II <i>meurt en.</i>	1555
Henri I, <i>dit le Gros.</i>		1274	Antoine de Bourbon, <i>au droit de</i>	
Philippe le Bel, <i>du chef de la reine Jeanne.</i>	} <i>rois de France.</i>	1303	<i>Jeanné d'Albret, sa femme.</i>	1562
Louis Hutin.		1316	<i>La même Jeanne d'Albret.</i>	1572
Philippe le Long.		1322	Henri III <i>parvient à la couronne de</i>	
Charles le Bel.		1328	<i>France, sous le nom de Henri IV,</i>	
Philippe d'Evreux et Jeanne.		1345	<i>en.</i>	1589
Jeanne.		1349		

PORTUGAL.

Le royaume de Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois, aux Romains, fut successivement conquis par les Suèves, les Alains et les Visigoths, sur la fin du v^e siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ceux-ci, et le possédèrent très long-temps. Lorsque les chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert I^{er}, duc de Bourgogne et arrière-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne l'an 1094, avec des secours pour Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures en plusieurs occasions. Alphonse ayant fait sa paix donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Alphonse lui donna alors le titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alphonse, qui lui succéda. Ce prince ayant défait cinq rois maures en 1159, fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui assembla les troupes à Lamégo, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, non pas les princes naturels. Sanche troisième souverain, conquit sur les Maures, en 1189, le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal. Cette maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. Après la mort du cardinal Henri, ce royaume fut réuni à celui d'Espagne, et voici comment.

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III, son prédécesseur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquième fils d'Emmanuel le Fortuné, et frère de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avait, à la vérité, un frère nommé Louis, duc de Béja; mais il avait été déclaré incapable de succéder à la couronne, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un bâtard nommé Antoine, qui, s'imaginant avoir droit à la couronne, prit la qualité de roi en 1580, après la mort de Henri son oncle, ce qui occasiona de grands troubles, son père et ses descendants ayant été déclarés déchus du trône. C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc d'Albe, à la tête d'une puissante armée, en Portugal, et se mit en possession de ce royaume, dont il était héritier légitime par les droits de sa mère Isabelle, fille aînée du roi Emmanuel. Antoine, battu partout, se retira en France, où il mourut en 1593.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal jusqu'en 1640, que les Portugais, irrités contre la fierté des Espagnols, se révoltèrent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, qui tirait son nom de Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille du roi Emmanuel. Sa postérité s'est maintenue sur le trône.

ROIS DE PORTUGAL.

Henri, comte de Portugal.	1112	Jean IV, duc de Bragance.	1636
Alphonse Henriques I.	1183	Alphonse VI, déposé en.	1667
Sanche I.	1211	Pierre II.	1706
Alphonse II.	1223	Jean V.	1750
Sanche II.	1248	Joseph.	1777
Alphonse III.	1279	Marie, avec son époux don Pèdre ,	
Denys le Libéral.	1323	mort en.	1786
Alphonse IV.	1357	Marie, seule, née le 21 décembre. . .	1734
Pierre le Sévère.	1367	Jean VI, né le 13 mai 1767, proclamé	
Ferdinand.	1383	le 20 mars.	1816
Inter règne.	1383		
Jean I, dit le Grand.	1453	Il reçut le titre d'empereur du Bré-	
Edouard.	1458	sil en novembre 1823, et mourut	
Alphonse V, dit l'Africain.	1481	en.	1826
Jean II, dit le Parfait.	1493		
Emmanuel le Fortuné.	1521	Son fils aîné, don Pèdre, empe-	
Jean III.	1537	reur du Brésil, lui a succédé dans le	
Sébastien.	1578	royaume de Portugal. Ce prince a	
Henri, cardinal.	1580	abdiqué le 2 mai 1826, en faveur de	
Antoine, roi titulaire.	1593	sa fille Marie II, née le 4 avril 1819,	
Philippe I, ...	1598	fiancée le 29 octobre 1826 à son oncle	
Philippe II, ...	1521	don Miguel, né le 26 octobre. . . .	1802
Philippe III, ...	1640		

NAPLES.

Le royaume de Naples, pays si favorisé de la nature, et si souvent dévasté par les conquérans, excita l'ambition des Romains, qui le soumi rent dès les premiers temps de la république. Dans le v^e siècle, il devint la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui en furent maîtres jusqu'à ce que Charlemagne mit fin à leur royaume. Les successeurs de ce Prince le partagèrent avec les empereurs grecs, qui peu après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillèrent dans le ix^e et le x^e siècle, et s'y rendirent très-puissans, jusqu'à ce que les Normands le leur enlevèrent.

Tancrède de Hauteville, seigneur normand, se voyant une famille nombreuse, envoya ses deux aînés en Italie chercher fortune. Ces deux chevaliers, nommés Guillaume, dit *Bras-de-Fer*, et Drogon, se mirent au service de Rainulfe, seigneur de Capoue, et firent la guerre aux Sarrasins avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard, l'un d'eux, et frère puîné de *Bras-de-Fer* et de Drogon, se rendit le plus illustre, et remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins. Il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger, eut en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencemens du royaume de Naples.

Un autre Roger, oncle du précédent, s'était rendu maître de la Sicile en 1038. En mourant, il laissa deux fils, dont l'un, nommé Roger II, s'empara de la Pouille et de la Calabre, après la mort de Guillaume, descendant de Robert Guiscard, de façon que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance, dernière princesse du sang des Roger, et héritière des deux royaumes, les porta en mariage, en 1136, à Henri VI, fils de l'empereur Barberousse. Cette branche ayant manqué l'an 1263, après la mort du bâtard Mainfroi, dernier possesseur, le pape Clément IV donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile à Charles de France, comte d'Anjou, dont les descendans possédèrent la couronne jusqu'en 1584, que Jeanne I^{re} adopta, par son testament, Louis I^{er}, duc d'Anjou, fils du roi Jean. En même temps, Charles de Duras ou Durazzo, cousin de cette reine, s'établit sur

le trône, ce qui occasiona une longue guerre entre ces deux princes, et même entre leurs successeurs. La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portaient aussi le titre de rois de Naples.

Jeanne II, de la maison de Duras, dernière souveraine du royaume de Naples, institua pour son héritier, en 1454, par son testament, René d'Anjou, ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume. René ne put le conserver; Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva en 1450. Depuis ce temps, les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis. La branche de Bourbon, régnante en Espagne, en est actuellement en possession.

ROIS DE NAPLES.

Roger.	1154	Ferdinand II.	1496
Guillaume I, dit le Mauvais.	1166	Frédéric le Catholique.	1504
Guillaume II, dit le Bon.	1189	Ferdinand III, roi d'Espagne, s'em-	
Tancrède.	1194	pare du royaume de Naples, et	
Guillaume III.	1194	meurt en.	1616
Constance et Henri.	1197	Le royaume de Naples, comme celui	
Frédéric.	1250	de Sicile, demeura uni à la mo-	
Conrad I.	1254	narchie d'Espagne. Il fut cédé en	
Conrad II, dit Conradin.	1258	1714 à Charles VI, empereur, qui	
Mainfroi.	1266	le perdit en.	1754
Charles d'Anjou.	1285	Charles III, roi d'Espagne a régné	
Charles II.	1309	jusqu'en.	1759
Robert.	1343	Ferdinand IV, né le 12 janvier. ...	1751
Jeanne I.	1382	Chassé de ses états en.	1806
Charles III.	1386	Remonté sur le trône en.	1814
Ladislas.	1414	Mort à 74 ans en février.	1825
Jeanne II, dite Jeannelle.	1435	Ferdinand V, son fils, proclamé en	
Alphonse d'Aragon.	1438	mai de la même année.	
Ferdinand I.	1495	Ferdinand VI, né le 12 janvier 1810;	
Alphonse II.	1495	roi le 8 novembre.	1850

SAVOIE.

LA Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plusieurs peuples différens, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule-Narbonaise : ensuite elle fut soumise aux Romains, jusque sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des barbares. Enfin, sur la fin du dixième siècle, elle passa aux princes qui la possèdent encore aujourd'hui. Berthold, dont les ancêtres tiraient leur origine des princes saxons, et avaient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée III fut le premier en 1108, qui porta le titre de comte de Savoie. Il y eut seize comtes jusqu'en 1516, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché, en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession, ou par conquêtes, augmentèrent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit cession du royaume de Sicile en 1713, à Victor-Amédée. Il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils, Charles-Emmanuel, fut le père de ses sujets, également estimé comme politique et comme guerrier. Victor-Amédée marcha sur ses traces. La loi salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

CONTES ET DUCS DE SAVOIE.

Amédée II, <i>premier comte de Savoie</i> <i>en 1108, meurt en.</i>	1148	Charles III.	1583
Humbert III.	1188	Emmanuel-Philibert.	1580
Thomas.	1253	Charles-Emmanuel I.	1630
Amédée III.	1253	Victor-Amédée I.	1657
Boniface.	1265	François-Hyacinthe	1638
Pierre.	1268	Charles-Emmanuel II.	1673
Philippe I.	1285	Victor-Amédée II, <i>premier roi de</i> <i>Sardaigne, abdique en.</i>	1730
Amédée IV.	1523	Charles-Emmanuel III, <i>mort le 20</i> <i>février.</i>	1773
Edouard.	1529	Victor-Amédée III.	1796
Aymon.	1545	Charles-Emmanuel-Ferdinand. . . .	1802
Amédée V.	1583	Victor-Emmanuel, <i>proclamé roi de</i> <i>Sardaigne en 1802, réintégré, dans</i> <i>ses états de Piémont en 1815, abdi-</i> <i>que en 1821, meurt en.</i>	1824
Amédée VI.	1591	Charles-Félix de Savoie, <i>né le 6 avril</i> <i>1763, proclamé le 15 mars.</i>	1821
Amédée VII.	1451	Charles-Albert, <i>né le 2 octobre 1798;</i> <i>roi le 27 avril.</i>	1851
Louis.	1463		
Amédée VIII.	1472		
Philibert I.	1489		
Charles I.	1482		
Charles II.	1496		
Philippe II.	1497		
Philibert II.	1504		

JÉRUSALEM.

Les chrétiens, sensibles aux peines qu'enduraient leurs frères captifs chez les infidèles, entreprirent d'enlever la Terre-Sainte aux conquérans barbares qui l'avaient envahie. La résolution en fut prise en 1095, au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyèrent des troupes sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne. Ce généralissime s'étant rendu maître de la Palestine, fut élu roi de Jérusalem. (*Voyez son article.*)

Ses descendans jouirent de ce royaume jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les chrétiens, défait Gui de Lusignan à la bataille de Tibériade, se rendit maître de Jérusalem et de la plus grande partie du royaume. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem, qui avait duré 88 ans, sous neuf rois. Cependant les Français y possédèrent encore quelques terres le long des côtes de Syrie, jusqu'en 1291, que Malec-Araf, sultan d'Egypte, les chassa entièrement, après s'être rendu maître de la ville d'Acre, qui leur restait.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroy de Bouillon <i>meurt en.</i> . . .	1100	Baudouin IV.	1183
Baudouin I.	1118	Baudouin V.	1186
Baudouin II.	1151	Gui de Lusignan	1192
Foulques.	1142	Henri.	1197
Baudouin III.	1162	Amauri II.	1203
Amauri I.	1175	Jean de Brienne.	1237

CHYPRE.

Depuis Théodose le Grand, l'île de Chypre fut toujours sous la domination des empereurs grecs, jusqu'à ce que le peuple s'étant révolté, un certain Isaac Comnène s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui allait

à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette île : maltraité par Commène, il le dépouilla de ses états, et les donna à Gui de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem, qu'il venait de perdre, et qu'il espérait conquérir lui-même pour lui. La maison de Lusignan se maintint sur ce trône jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzième roi. Jean III avait laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui le porta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte, et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot. Il mourut peu de temps après, et laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils qui ne vécut que deux ans; ce qui la porta à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte, légitime héritière, vécut encore.

La république posséda cette île jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres sous Sélim II.

ROIS DE CHYPRE.

Gui de Lusignan, depuis 1192 jusqu'en.....	1194	Pierre II, dit Pétrin.....	1382
Amauri I.....	1203	Jacques I.....	1398
Hugues I.....	1218	Jean II.....	1432
Henri I.....	1233	Jean III.....	1458
Hugues II.....	1267	Charlotte.....	1464
Hugues III, dit le Grand.....	1284	Jacques II.....	1473
Jean I.....	1283	Jacques III.....	1475
Henri II.....	1324	Catherine Cornaro; elle cède son royaume aux Vénitiens.....	1489
Hugues IV.....	1361	Les Turcs prennent l'île de Chypre.	1571
Pierre I.....	1372		

POLOGNE.

Les premiers peuples qui habitèrent la Pologne furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Suèves et les Goths s'y établirent ensuite. Ceux-ci en furent chassés par les Esclavons l'an 496. Le premier prince que l'on connaisse en Pologne fut Lesko, frère de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze principaux seigneurs de la cour, qui s'en acquittèrent avec gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs engagea les peuples à élire Cracus, en 700, seul duc. Ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie. L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de saint Albert à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usaient dès lors du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légère redevance annuelle. Le pape Silvestre II lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Les peuples jugèrent entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs qui ont affligé la Pologne, malheurs qui se renouvellent presque à la mort de chaque roi.

Ce gouvernement mixte, composé de monarchie et d'aristocratie, possède un territoire immense; mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangères. En 1773, ce grand royaume a été démembré par ces puissances, ainsi que les politiques l'avaient prévu. L'Autriche a reculé ses frontières au-delà des monts Krapacks, et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse, en réclamant la Prusse royale ou polonaise et quelques autres districts, a jeté les fondemens d'un grand commerce sur la mer Baltique, et a presque entièrement détruit celui que les Polonais y faisaient. Enfin la Russie a obtenu une partie de la Lithuanie.

DUCS DE POLOGNE DEPUIS LE 6^e SIÈCLE.

Lesko I.	530	Popiel I.	830
.....		Popiel II, <i>meurt vers.</i>	840
Cracus, <i>en.</i>	700	Interrègne.	
Vanda, <i>reine en.</i>	750	Piast, <i>en 842, meurt en.</i>	861
Les 12 palatins gouvernent.		Ziémovit.	892
Premislas, <i>en.</i>	760	Lesko IV.	915
Interrègne.		Ziémomislus.	964
Lesko II.	840	Micislas ou Miécislaw.	999
Lesko III.	845	(<i>C'est le premier prince chrétien.</i>)	

ROIS DE POLOGNE.

Boleslas I.	1025	Alexandre.	1506
Micislas II.	1054	Sigismond I.	1548
Interrègne.		Sigismond II.	1573
Richsa, <i>veuve du précédent.</i>	1044	Henri, <i>duc d'Anjou.</i>	1575
Casimir I.	1058	Etienne Battori, <i>prince de Transil-</i>	
Boleslas II.	1081	<i>vanie.</i>	1586
Uladislas I.	1102	Sigismond III.	1652
Boleslas III.	1159	Uladislas VII.	1648
Uladislas II.	1146	Jean Casimir.	1669
Boleslas IV.	1173	Michel.	1674
Micislas III.	1177	Jean Sobieski.	1696
Casimir II.	1194	Frédéric-Auguste I, <i>déposé en.</i> ...	1704
Lesko V.	1227	Stanislas, <i>élu (mais ne possède pas)</i>	
Boleslas V.	1279	<i>en 1703, et forcé de quitter la Po-</i>	
Lesko VI.	1289	<i>logne en.</i>	1709
Uladislas Loketek, <i>frère de Lesko,</i>		Frédéric-Auguste I, <i>rétabli en 1709,</i>	
<i>et Przemislas, duc de Posnanie,</i>		<i>jusqu'en.</i>	1753
<i>ont le titre de gouverneur jus-</i>		Stanislas, <i>élu pour 2^e la fois en 1753,</i>	
<i>qu'en.</i>	1295	<i>manque encore la couronne, et y</i>	
Przemislas.	1296	<i>renonce tout-à-fait en.</i>	1756
Uladislas, <i>déposé en.</i>	1500	Frédéric-Auguste II, <i>meurt en.</i> ...	1763
Wenceslas, <i>roi de Bohème.</i>	1504	Stanislas-Auguste II, <i>né le 17 janvier.</i>	1752
Uladislas, <i>pour la seconde fois en</i>			
<i>1504, jusqu'en.</i>	1553	Il abdique en 1792. La même année, la	
Casimir III.	1570	Pologne est partagée entre l'Empire,	
Louis, <i>roi de Hongrie.</i>	1582	la Prusse et la Russie. Elle reprend le	
Interrègne de 3 ans.		titre de royaume en 1815 : Alexandre I ^{er} ,	
Uladislas V, <i>autrement Jagellon,</i>		empereur de Russie, en est reconnu roi.	
<i>duc de Lithuanie, depuis 1586 jus-</i>			
<i>qu'en.</i>	1454	Soulèvement de la Pologne en août 1830.	
Uladislas VI.	1441	Après des efforts pour se reconstituer	
Interrègne jusqu'en.	1447	en état indépendant de la Russie, la	
Casimir IV.	1492	Pologne succombe dans sa tentative,	
Jean Albert.	1501	par la prise de Varsovie, le 8 septem-	
		bre 1831.	

PRUSSE.

La Prusse fut long-temps habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguèrent en 1285, et les obligèrent de les reconnaître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre au commencement du seizième siècle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produite dans le Nord, pour se

procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissait aux chevaliers dont il était chef, lui fut accordée et à ses descendans, sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs furent trop puissans pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujétissement. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint, en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit reconnaître en 1663, duc souverain et indépendant. Bientôt le duché de Prusse devint un royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection en royaume fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume I^{er}, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles. La Prusse, qui n'était qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous un second roi Frédéric-Guillaume II, et surtout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son père avait commencé. Ce prince a résisté à une partie de l'Europe réunie contre lui dans la guerre de sept ans; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles lois, et enrichis par le commerce.

ROIS DE PRUSSE.

Frédéric I, <i>couronné roi de Prusse</i> <i>en 1701, mourut en.</i> 1743	Frédéric-Guillaume II. 1797
Frédéric-Guillaume I. 1740	Frédéric-Guillaume III, <i>proclamé</i> <i>en.</i> 1797
Frédéric II. 1786	

BAVIÈRE.

Maximilien-Joseph, <i>né le 27 mai</i> <i>1756, roi de Bavière en 1806,</i> <i>meurt en.</i> 1825	Louis-Charles-Auguste, <i>né le 25 août</i> <i>1786, proclamé en septembre.</i> . . . 1825
---	---

SAXE.

Frédéric-Auguste, <i>né le 23 décembre</i> <i>1750, roi de Saxe en 1806, mort</i> <i>le 5 mars</i> 1827	Antoine, <i>frère du précédent, né le</i> <i>27 décembre 1755, roi le 5 mars.</i> . 1827
---	---

WURTEMBERG.

Guillaume, <i>né le 27 septembre 1781, roi de Wurtemberg en.</i> 1816

BOHÈME.

On croit que la Bohème tire son nom des Boïens, qui faisaient partie des peuples que Sigovèse amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant Jésus-Christ, que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons, sur la fin du cinquième siècle. Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore Cimmérien, et s'avança dans la Bohème, vers l'an 550 de l'ère chrétienne. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il était tout couvert de bois. On ne connaît ses successeurs que depuis l'an 632, temps auquel régnait une princesse vertueuse, nommée Libussa, qui épousa Premislas, simple laboureur. Ce nouveau prince parut

digne du trône, et fit de très-bonnes lois. Il commença à régner en 632, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême portèrent le titre de ducs jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en était le dix-huitième duc. Il y a eu depuis 42 rois.

La Bohême relevait autrefois de l'empire; et en cas de vacance, l'empereur même avait le droit de conférer ce royaume, comme il fait les autres fiefs dévolus à l'empire; mais peu à peu les rois ont secoué cette dépendance, et se sont exemptés des charges auxquelles ils étaient assujettis. En 1648, la couronne a été reconnue héréditaire dans la maison d'Autriche, qui la possédait depuis long-temps par élection.

DUCS DE BOHÈME.

Premislas.	632	Wenceslas I.	938
Nezamiste.	676	Boleslas I.	967
Wnislus.	713	Boleslas II.	999
Cizezomislas.	737	Boleslas III.	1002
Neklan.	809	Jaromir.	1012
Hostivitus ou Milchost.	890	Udalric.	1037
Borzivoi I, <i>chrétien en</i>	894	Bretislas I.	1035
Spitignée I.	907	Spitignée II.	1062
Uratislas I.	946		

ROIS DE BOHÈME.

Uratislas II, <i>proclamé roi en 1076, règne jusqu'en</i>	1092	Wenceslas III.	1253
Conrad I, <i>7 mois en</i>	1095	Premislas II, ou Ottocare II.	1278
Bretislas II.	1100	Interrègne jusqu'en.	1284
Uladaslas I, <i>3 mois en</i>	1109	Wenceslas IV.	1305
Borzivoi II, <i>en 1101. et d'ere- chef en 1109, jusqu'en</i>	1124	Wenceslas V.	1306
Suatopluc.	1109	Henri de Carinthie.	1310
Uladaslas II, ou Ladislus.	1123	Jean de Luxembourg.	1346
Sobieslas I.	1140	Charles IV, } <i>empereurs.</i> }	1378
Uladaslas III.	1174	Wenceslas, } <i>empereurs.</i> }	1419
Sobieslas II.	1178	Sigismond, } <i>empereurs.</i> }	1437
Frédéric I.	1190	Albert d'Autriche.	1437
Conrad II.	1194	Ladislus V.	1438
Wenceslas II, <i>3 mois en</i>	1194	George Podiebrad.	1471
Henri Bretislas.	1196	Uladaslas VI.	1516
Uladaslas IV.	1197	Louis.	1526
Premislas ou Ottocare.	1250	Ferdinand I, } <i>empereurs.</i> }	1564
		Maximilien, } <i>empereurs.</i> }	1575
		Rodolphe, } <i>empereurs.</i> }	1611

HONGRIE.

Les Huns, peuple barbare et vagabond, ayant reçu quelque grand échec, vers l'an 93 avant J.-C., se répandirent de tous côtés durant plus de trois siècles, sans pouvoir se fixer. Attila, qui était à leur tête au commencement du cinquième siècle, les conduisit en Germanie, en Italie et en France. Il essaya de grandes pertes, qui l'obligèrent de se retirer dans la Pannonie. Attila étant mort, ses enfans ne s'accordèrent point entre eux; et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, souvinrent ceux-ci, et s'emparèrent de la partie de la Pannonie qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. Saint Etienne, descendant de ces princes hongrois, fut élu roi vers l'an 1000. C'est depuis ce temps que les Hongrois formèrent un état fixe et stable. Ce royaume fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédait par élection depuis Ferdinand I^{er}, l'an 1527. Cependant les

Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tentèrent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche; le voisinage des Turcs fut souvent favorable à leurs desseins. On connaît les révoltes qui, dans le dernier siècle, inondèrent la Hongrie de sang. Mais depuis le règne de Marie-Thérèse, ils ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre; et ils ne contribuèrent pas peu, dans la guerre de 1741, à lui conserver l'héritage de ses pères. Joseph II les ayant dépouillés de tous leurs privilèges, il est naturel que leurs sentimens aient souffert quelque altération.

ROIS DES HUNS OU DE HONGRIE.

Saint Etienne.	1038	Ladislav III.	1290
Pierre <i>déposé en</i>	1041	André III, <i>jusqu'en</i>	1301
Aba ou Owon.	1044	Wenceslas.	1304
Pierre, <i>rétabli en</i>	1047	Othon de Bavière.	1309
André I.	1061	Charobert.	1342
Bela I.	1065	Louis I.	1342
Salomon.	1074	Marie, <i>seule</i>	1392
Geisa I.	1077	Marie et Sigismond, <i>empereur jus-</i>	
Saint Ladislav I.	1095	<i>qu'en</i>	1457
Coloman.	1114	Albert d'Autriche.	1440
Etienne II.	1151	Ulradislav IV, <i>ou</i> Ladislav.	1444
Bela II.	1141	Jean Corvin Huniade, régent.	1453
Geisa II.	1161	Ulradislav V.	1458
Etienne III.	1174	Mathias Corvin.	1490
Bela III.	1196	Ulradislav VI.	1516
Emeric.	1204	Louis II.	1526
Ladislav II.	1204	Jean de Zapolski.	1540
André II.	1235	Ferdinand, <i>frère de Charles-Quint,</i>	
Bela IV.	1270	<i>depuis lequel la maison d'Autri-</i>	
Etienne IV.	1272	<i>che possède la Hongrie.</i>	

(Voyez la liste des empereurs d'Allemagne, page 79.)

SUÈDE.

IL y a des auteurs qui prétendent que ce royaume eut des rois 2000 ans avant J.-C.; mais on n'a rien de certain jusque vers la fin du quatorzième siècle, époque où Eric XIII, fils d'Uratislav, duc de Poméranie, monta sur le trône de Suède, de Danemarck et de Norwège. Marguerite sa tante, reine de ces trois royaumes, se voyant sans enfans, fit assembler les états du pays, et, de leur consentement, Eric fut couronné à Upsal. On convint aussi dans cette assemblée que les trois royaumes ne pourraient être séparés. Ils restèrent unis jusqu'en 1525.

Christiern II, roi de Danemarck, s'étant fait élire roi de Suède en 1520, après la mort de Stenon, qui en était administrateur, promit de traiter ses nouveaux sujets avec douceur; mais il exerça des cruautés inouïes. Ses sujets le chassèrent, et appelèrent au trône Gustave Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui, étant retenu prisonnier à Copenhague depuis la première descente en Suède de Christiern en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva en 1520 dans son pays, et se tint caché durant quelque temps dans les montagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubeck favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suède. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et elle fut déclarée héréditaire en sa faveur.

Après la mort de Charles XII, les Suédois conférèrent presque toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gouvernement n'avait plus d'activité, et les droits de la royauté étaient avilis. Gustave III forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissait sur eux et sur lui; et il a exécuté en 1772 cette révolution dont les suites ont été aussi heureuses que la révolution même.

ROIS DE SUÈDE DEPUIS LE 8^e SIÈCLE.

Erie V.	717	Valdemar.	1279
Tordo III.	764	Magnus II.	1290
Bjerne III.	816	Birger II.	1340
Bratemunder.	827	Magnus III.	1368
Siwast.	854	Albert.	1388
Herioth.	856	Marguerite, <i>reine de Danemarck</i>	1412
Charles VI.	868	Erie XIII.	1438
Bjerne IV.	882	Christophe.	1448
Indegelde I.	891	Charles Canutson.	1471
Olaüs.	900	Christiern I.	1481
Indegelde II.	907	Jean II.	1515
Erie VI.	926	Christiern II.	1525
Erie VII.	940	La Suède se soustrait au Danemarck.	
Erie VIII.	980	Gustave Wasa I.	1560
Olaüs II.	1008	Erie XVI.	1568
Amund II.	1037	Jean III.	1592
Amund III.	1037	Sigismond, <i>roi de Pologne, déposé</i>	
Hackon III.	1054	<i>en</i>	1604
Stenchil.	1059	Charles IX.	1611
Indegelde III <i>se fait chrétien, et</i>		Gustave-Adolphe II.	1652
<i>régne jusqu'en</i>	1064	Christine <i>se démet en</i>	1654
Halstein.	1080	Charles-Gustave.	1660
Philippe.	1110	Charles XI.	1697
Indegelde IV.	1129	Charles XII.	1718
Ragnalde.	1129	Ulrique - Eléonore <i>et</i> Frédéric de	
Magnus I.	1141	Hesse.	1751
Erie IX (saint).	1160	Adolphe-Frédéric.	1771
Charles VII.	1168	Gustave III de Holstein-Eutin.	1792
Canut.	1192	Gustave-Adolphe.	1800
Suercher III.	1210	Charles XIII.	1818
Erie X.	1220	Charles-Jean (Bernadotte) <i>procla-</i>	
Jean.	1225	<i>mé en</i>	1818
Erie le Bègue.	1250		

DANEMARCK.

Lrs Cimbres habitèrent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très puissans, et soumirent les peuples voisins. Plus de 400 ans avant J.-C., ils vinrent au nombre de plus de 20,000 hommes jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contre eux en 109, et les mit en fuite. Quatre ans après ils revinrent, et remportèrent une grande victoire sur le consul Silanus. L'année suivante, ils battirent encore Scaurus dans les Gaules. Mais l'an 98 avant J.-C., le consul C. Marius leur livra bataille, et défit entièrement leur armée : cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois, que l'on croit être les mêmes que les Cimbres, firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Ecosse dans le sixième et le septième siècle, et y causèrent chaque fois de grands désordres. Le royaume de Danemarck, qui de tout temps a été électif, fut déclaré héréditaire en 1660, et la noblesse fut dépourvue de ses plus beaux privilèges. Mais quoique cet état jouisse d'un despotisme légal, en vertu d'une loi à laquelle les peuples se sont soumis, les rois n'en ont point abusé ; et l'on jouit en Danemarck de plus de sécurité et de tranquillité que dans les républiques les plus enorgueillies de leur liberté.

ROIS DE DANEMARCK.

Gormo, depuis 714 jusqu'à.....	764	Canut V.....	1203
Sigefridus	763	Waldemar II.....	1241
Getticus.	809	Eric VI.....	1250
Olaüs III.	810	Abel.	1252
Hemmengius.....	812	Christophe I.....	1259
Ringo Siwardus.....	817	Eric VII.....	1286
Harald I. }		Eric VIII.....	1320
Klack }	843	Christophe II.....	1336
Siwardus II.....	846	Waldemar III ou IV.....	1375
Eric I.....	847	Olaüs V. avec sa mère la reine Mar-	
Eric II.....	863	guerite, jusqu'en.....	1387
Canut I.....	873	Marguerite, reine de Danemarck et	
Gormo II.....	897	de Suède.....	1412
Harald II.....	909	Eric IX.....	1439
Gormo III.....	930	Christophe III, roi de Danemarck,	
Harald III.....	980	jusqu'en.....	1448
Suénon I.....	1015	Christiern I.....	1481
Canut II le Grand, roi de Dane-		Jean, jusqu'en.....	1513
marck et d'Angleterre.....	1036	Christiern II.....	1523
Canut III, dit Hardi Canut.....	1042	Frédéric II.....	1533
Magnus.....	1048	Christiern III, jusqu'en.....	1539
Suénon II.....	1074	Frédéric II.....	1588
Harald IV.....	1080	Christiern IV.....	1648
Canut IV (Saint).....	1086	Frédéric III.....	1670
Olaüs IV.....	1095	Christiern V.....	1699
Eric III.....	1106	Frédéric IV, jusqu'en.....	1736
Nicolas.....	1134	Christiern VI.....	1746
Eric IV.....	1159	Frédéric V.....	1766
Eric V.....	1147	Christiern VI.....	1808
Suénon III.....	1157	Frédéric VI, proclamé en.....	1808
Waldemar I, dit le Grand.....	1182		

MOSCOVIE ou RUSSIE.

Les Moscovites ont eu, durant très long-temps, si peu de relations avec les autres peuples de l'Europe, que les commencemens de leur histoire sont presque ignorés. On sait seulement que, sur la fin du dixième siècle, les Russes, les Bulgares et les Turcs ravagèrent la Thrace : on croit être assuré que Wlodomir régnait en Russie l'an 987, et qu'il se fit chrétien. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474, qu'Iwan Basilowitz ou Jean Basilide, grand-duc de Russie, affranchit sa nation du joug des Tartares, qui la dominaient depuis environ 500 ans, et jeta les fondemens de l'empire de Russie, devenu si puissant sous Pierre le Grand, prince d'un génie actif et hardi, que les uns ont trop élevé, et les autres mis peut-être trop bas. (*Voyez son article dans le Dictionnaire.*) Les noms de czar, d'autocrator ou d'empereur, sont communs aux souverains russes. Cet empire est au plus haut point de sa gloire. Catherine a conçu des projets étonnans, et les a exécutés. Une flotte, partie du golfe de Finlande, est allée conquérir la Grèce; le faible empire ottoman a vu un nouveau commerce s'établir dans l'Archipel, sous les murs de Constantinople, et dans la mer Noire. Aujourd'hui (1789) les Ottomans paraissent être d'autres hommes qu'en 1783. Alors tous les pas des Russes étaient marqués par des victoires et des conquêtes; maintenant les Turcs résistent avec courage aux forces réunies de l'Autriche et de la Russie, et nous sommes à en attendre le dénouement.

CZARS DE RUSSIE (1).

Swiatoslaw ou Spendoblos.	945	Wsévolod II.	4093
<i>C'est lui qui commença à introduire la religion chrétienne dans le pays.</i>		Michel Swiatopalk.	4114
Joropalk Olegh et Wlodomir.	4013	Wlodomir II.	4123
<i>C'est Wlodomir qu'on nomme l'apo- tre et le Salomon de la Russie.</i>		Mstislav.	4152
Swiatopalk.	4033	Jaropalk II.	4158
Isiaslaw Wsévolod, Igor et Viac- zeslaw.	4078	Wlaczslaw II.	4159
		Wsévolod III.	4146
		Isiaslaw II.	4153
		Rostislav.	4153
		Georges.	4157

GRANDS-DUCS DE WLODOMIR.

André.	4173	Alexandre Newski (saint).	4262
Michel.	4177	Jaroslav III.	4270
Wsévolod IV.	4215	Basile Alexandrowitz.	4277
Georges II.	4258	Démétrius Alexandrowitz.	4294
Jaroslav II.	4246	André Alexandrowitz.	4295

GRANDS-DUCS DE MOSCOU.

Daniel Alexandrowitz.	4502	Basile III, dit Basilowitz.	4462
Georges ou Jurii.	4520	Iwan III.	4503
Basile Jaroslawitz.	4523	Basile IV, dit Iwanowitz.	4554
Georges Danielowitz.	4528	Iwan IV, premier czar, surnommé Basilowitz.	4584
Iwan Danielowitz ou Jean I.	4540	Fœdor ou Théodore.	4598
Simon Iwanowitz, surnommé l'Or- gueilleux.	4550	Boris Godeunowe.	4603
Iwan II, Iwanowitz.	4560	Démétrius, imposteur.	4606
Démétrius II.	4562	Basile Zuinski, déposé en.	4610
Démétrius III.	4589	Uladislas, prince de Pologne.	4611
Basile II ou Vassili.	4425		

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOV.

Michel Fœderowitz.	4645	Iwan, ou Jean VI.	4741
Alexis Michailowitz.	4676	Elisabeth Petrowna.	4762
Fœdor Alexiowitz.	4682	Pierre III.	4762
Pierre Alexiowitz et Iwan V, en- semble jusqu'en.	4696	Catherine Alexiewva.	4796
Pierre I, ou le Grand, seul, jusqu'en	4725	Paul Pérowitz.	4801
Catherine.	4727	Alexandre I, proclamé en 1801, mort le 1 ^{er} décembre.	4823
Pierre II, Alexiowitz.	4750	Nicolas I, né le 8 mai 1779, procla- mé le 45 décembre.	4823
Anne Iwanowa.	4740		

VENISE.

QUELQUES familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Huns, qui ravageaient l'Italie dans le cinquième siècle, se transportèrent dans les endroits marécageux du golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise. Comme ceux qui étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement. Pour augmenter le nombre des habitans, elle déclara Rialto, île du golfe qui lui appar-

(1) Les commencemens de l'histoire de Russie étant fort obscurs, nous n'avons mis que les princes sur lesquels nous avions des dates assez certaines.

tenait, comme une place d'asile pour ceux qui voudraient s'y retirer. Les îles qui forment aujourd'hui la ville de Venise furent bientôt peuplées et florissantes par la liberté et le commerce.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns dans la suite s'érigèrent en souverains, et secoururent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur grec et au pape, qui les autorisèrent dans leurs prétentions ; et ils s'érigèrent en république sous un doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendans. Ils se nommèrent même leurs successeurs jusqu'en 1172, que le sénat diminua l'autorité du doge, et établit un conseil qui pourrait même le déposer, au cas qu'il devint incapable de remplir les fonctions de sa place. La dignité du doge est à vie.

Venise, du fond de ses lagunes, sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce ; elle y possédait l'île de Crète et celle de Chypre, qui lui ont été depuis enlevées par les Turcs. Son commerce, autrefois très-considérable, a été presque anéanti par les Français, les Anglais et les Hollandais. L'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie ; mais depuis les grandes découvertes du seizième siècle, ce métal a pris une autre direction. Venise y a gagné peut-être. Elle a moins excité la jalousie des souverains, et a joui d'une tranquillité rarement troublée, et bien préférable aux richesses. Elle a cessé d'être république en 1797, et a été réunie à l'Autriche en 1814.

DOGES DE VENISE DEPUIS LE 10^e SIÈCLE.

Pierre Orseolo II, <i>jusqu'en</i>	1009	Marc Cornaro	1367
Otton Orseolo, <i>déposé en</i>	1026	André Contareno	1382
P. Barbolano	1032	Michel Morosini	1382
Dominique Orseolo	1032	Antoine Venieri	1400
Dominique Flabanico	1043	Michel Steno	1413
Dominique Contareno	1071	Thomas Mocenigo	1423
Dominique Silvio	1084	François Foscari, <i>déposé en</i>	1457
Vital Faledro	1096	Paschal Malipiero	1462
Vital Michieli	1102	Christophe Moro	1471
Ordelafo Faledro	1117	Nicolas Trono	1473
Dominique Michieli	1150	Nicolas Marcello	1474
Pierre Polano	1148	Pierre Mocenigo	1476
Dominique Morosini	1156	André Vendramino	1478
Vital Michieli II	1172	Jean Mocenigo	1483
Sébastien Ziani	1179	Marc Barbarigo	1486
Orio Mastropetro	1192	Augustin Barbarigo	1501
Henri Dandolo	1205	Léonor Loredano	1521
Pierre Ziani	1229	Antoine Grimani	1532
Jacques Tiepolo	1249	André Gritti	1538
Marin Morosini	1252	Pierre Lando	1545
Regnier Zeno	1268	François Donato	1553
Laurent Tiepolo	1275	Marc-Antoine Trevisani	1554
Jacques Contareno	1279	François Venieri	1556
Jean Dandolo	1289	Laurent Priuli	1559
Pierre Gradenigo	1511	Jérôme Priuli	1567
Marin Giorgi	1512	Pierre Lauredano	1570
Jean Soranzo	1528	Louis Mocenigo	1577
François Dandolo	1539	Sébastien Venieri	1578
Barthélemi Gradenigo	1545	Nicolas du Ponte	1585
André Dandolo	1554	Paschal Cicogna	1595
Marin Falieri	1553	Marin Grimani	1606
Jean Gradenigo	1556	Léonard Donato	1612
Jean Delphno	1561	Marc-Antoine Memmo	1615
Laurent Celso	1565	Jean Bembo	1618

Nicolas Donato.	1618	Marc-Antoine Giustiniani.	1688
Antoine Priuli.	1625	François Morosini.	1694
François Contareno.	1624	Silvestre Valieri.	1700
Jean Cornaro.	1651	Louis Mocenigo.	1709
Nicolas Contareno.	1651	Jean Cornaro.	1722
François Erizzo.	1646	Sébastien Mocenigo.	1732
François Molino.	1655	Charles Ruzzini.	1735
Charles Contareno.	1656	Louis Pisani.	1741
François Cornaro.	1656	Pierre Grimani.	1752
Bernuce Valieri.	1658	François Loredano.	1762
Jean Pezaro.	1659	Marc Foscarini.	1762
Dominique Contareno.	1675	Aloisio Mocenigo.	1779
Nicolas Sagredo.	1676	Paul Renieri.	1789
Louis Contareno.	1684	Louis Manin, né le 15 juillet.	1726

Par le traité de Presbourg (26 décembre 1805), les états de Venise furent cédés à la France; c'est ainsi que finit cette ancienne aristocratie qui avait duré plus de 1100 ans. En 1815, le congrès de Vienne accorda à l'Autriche, en indemnité d'autres provinces qu'elle avait perdues, ces mêmes états auxquels on donna le nom de royaume lombardo-vénitien conjointement avec Milan, que récupéra aussi, à cette époque, l'empereur d'Autriche François II.

GÈNES.

L'histoire des révolutions de cette ville formerait un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enlevèrent. Presque entièrement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire français. Dans le dixième siècle, elle fut prise par les Sarrasins, qui, ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes et les enfans esclaves en Afrique. Rétablie pour la troisième fois, ses habitans s'adonnèrent au commerce, s'enrichirent, et devenus fiers et puissans à proportion de leurs richesses, ils s'érigèrent en république, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des croisades. Les Pisans lui déclarèrent en vain la guerre en 1125; elle conserva toujours ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens y excitèrent ensuite de grands troubles, auxquels prirent part les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferrat, les Sforce et la France, successivement appelés par les différens partis qui divisaient la république. Enfin André Doria eut le bonheur et l'habileté de réunir ces esprits, et d'établir la forme du gouvernement aristocratique qui y subsiste aujourd'hui. Il aurait pu s'emparer de la souveraineté; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie. En ces temps florissans, Gènes posséda plusieurs îles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. Elle tenait même Pera, l'un des faubourgs de Constantinople; mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paraît à présent dans les états du Grand-Seigneur. Aussi cette république est plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois, que par ce qu'elle est à présent; car elle a beaucoup perdu de ses domaines. Les Gênois ne possèdent plus rien dans le Levant, où ils faisaient quelquefois la loi par leurs trésors, ni l'île de Corse. (Voyez ci-après, page 107.) Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne sont que passer. Le gouvernement de Gènes consiste dans un sénat dont les membres sont composés de la première noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme *doge*, et qui n'exerce cette charge que deux ans.

DOGES DE GÈNES DEPUIS LE 14^e SIÈCLE.

Simon Boccanegra, <i>premier doge</i> , <i>élu en 1539, se démet en.</i>	1544	Thomas Frégose, <i>élu en 1443, abdi-</i> <i>que en.</i>	1421
Jean de Murta, <i>meurt en.</i>	1550	Isnard Guarco, <i>chassé en.</i>	1455
Jean de Valentini, <i>abdique le 9 oc-</i> <i>tobre.</i>	1555	Thomas Frégose, <i>rétabli et chassé</i> <i>en.</i>	1442
Simon Boccanegra, <i>rétabli en 1556</i> , <i>meurt en.</i>	1565	Raphael Adorno, <i>chassé en.</i>	1446
Gabriel Adorno, <i>déposé en.</i>	1571	Barnabé Adorno, <i>reconnu et chassé</i> <i>en.</i>	1447
Dominique Frégose ou de Campo- Frégoso, <i>déposé en.</i>	1578	Jean Frégose, <i>meurt en.</i>	1448
Nicolas Guarco, <i>fuit en.</i>	1583	Louis Frégose, <i>déposé en.</i>	1450
Leonardo Montaldo, <i>meurt en.</i>	1584	Pierre Frégose, <i>tué en.</i>	1458
Ant. Adorno, <i>quitte en.</i>	1592	Prosper Adorno, <i>déposé en.</i>	1461
Jacques Frégose.	1590	Jean-Baptiste Frégose, <i>élu en 1478</i> , <i>abdique en.</i>	1485
Antoine Montaldo, <i>fuit en.</i>	1595	Paul Frégose, <i>cède la ville au duc</i> <i>de Milan.</i>	1487
François Giustiniani, <i>abdique et fuit</i> <i>en.</i>	1594	Jean Frégose, <i>élu le 29 juin 1512</i> , <i>est chassé par les Français le 25</i> <i>mai.</i>	1515
Antoine Guarco, <i>se démet en.</i>	1594	Octavien Frégose, <i>élu le 17 juin</i> <i>1515, est dépouillé par Charles-</i> <i>Quint, qui s'empare de Gènes</i> <i>en.</i>	1522
Nicolas Zoaglio, <i>se démet en.</i>	1594		
Ant. Adorno, <i>rétabli en 1594, se dé-</i> <i>met en.</i>	1596		
Georges Adorno, <i>abdique en.</i>	1445		
Barnabé de Goano, <i>chassé en.</i>	1445		

Gènes recouvre sa liberté en 1528 par la valeur de l'illustre André Doria. Le gouvernement change de forme. On y régle qu'on élirait un doge tous les deux ans pour régir l'état, avec huit gouverneurs et un conseil de quatre cents personnes. Cette forme a été trouvée si sage, qu'on n'y a rien changé jusqu'à nos jours.

DOGES DEPUIS LE 16^e SIÈCLE.

Ubert Cattaneo <i>est élu le 12 décemb.</i>	1528	Nicolas Doria.	1579
Baptiste Spinola.	1551	(<i>Il est le premier traité de sérénissime.</i>)	
Baptiste Lomellini.	1555	Jérôme de Franchi.	1584
Christ Grimaldi Rosso.	1555	Jérôme Chiavari.	1585
Jean-Baptiste Doria.	1557	Ambroise de Negro.	1585
André Giustiniani.	1559	David Vacca.	1587
Léonard Cattaneo.	1541	Baptiste Negronel.	1589
André Centurione.	1545	Jean-Augustin Giustiniani.	1591
Jean-Baptiste Fornari.	1545	Antoine Grimaldi Ceba.	1595
Benoît Gentile.	1547	Mathieu Senarega.	1595
Gaspard Grimaldi.	1549	Lazare Grimaldi Ceba.	1597
Luc Spinola.	1551	Laurent Sauli.	1599
Jacques Promontorio.	1553	Augustin Doria.	1601
Augustin Pinello.	1555	Pierre de Franchi.	1605
Pierre-Jean Giaregarcibo.	1557	Luc de Grimaldi.	1605
Jérôme Vivaldi.	1559	Sylvestre Invrea. }	1607
Paul-Baptiste Giudice Calvo. }	1561	Jérôme Assereto. }	1607
Baptiste Cicala Zoaglio. }	1561	Augustin Pincello.	1609
Jean-Baptiste Lercaro.	1563	Alexandre Giustiniani.	1611
Octavien Gentile Oderico.	1565	Thomas Spinola.	1615
Simon Spinola.	1567	Bernard Clavarezza.	1615
Paul Moneglia Giustiniani.	1569	Jean-Jacques Impériale.	1617
Giannotto Lomellini.	1571	Pierre Durazzo.	1619
Jacques Durazzo Grimaldi.	1573	Ambroise Doria.	1621
Prosper Fatinanti Centurione.	1575	Georges Centurione. }	1623
Jean-Baptiste Gentile.	1577	Frédéric de Franchi. }	1623

Jacques Lomellini	1623	Frédéric de Franchi	1701
Jean-Luc Chiavari	1627	Antoine Grimaldi	1703
André Spinola	1629	Etienne Honoré Feretto	1703
Léonard Torre	1631	Dominique-Marie Mari	1707
Jean-Etienne Doria	1633	Vincent Durazzo	1709
Jean-François Brignole	1633	François-Marie Imperiale	1711
Augustin Pallavicini	1637	Jean-Antoine Giustiniani	1713
Jean Durazzo	1639	Laurent Centurione	1713
Jean-Augustin de Marini	1641	Benolt Viali	1717
Jean-Baptiste Lercaro	1643	Ambroise Imperiale	1719
Luc Giustiniani	1643	César de Franchi	1721
Jean-Baptiste Lomellini	1646	Dominique Negrone	1723
Jacques de Franchi	1648	Jérôme Venevoso	1726
Augustin Centurione	1650	Luc Grimaldi	1728
Jérôme de Franchi	1652	François-Marie Balbi	1730
Alexandre Spinola	1654	Dominique-Marie Spinola	1732
Jules Sauli	1656	Jean-Etienne Durazzo	1734
Jean-Baptiste Centurione	1658	Nicolas Cattaneo	1736
Jean-Bernard Frugoni	1660	Constantin Balbi	1738
Antoine Invrea	1661	Nicolas Spinola	1740
Etienne Mari	1665	Dominique-Marie Canevato	1742
César Durazzo	1663	Laurent Mari	1744
César Gentile	1667	Jean-François-Marie Brignole	1746
François Barbarini	1669	César Cattaneo	1748
Alexandre Grimaldi	1671	Augustin Viali	1750
Augustin Saluzzo	1673	Etienne Lomellini	1752
Antoine Passano	1673	Jean-Baptiste Grimaldi	
Gianettino Odone	1677	Jean-Jacques Veneroso	1754
Augustin Spinola	1679	Jean-Jacques Grimaldi	1756
Luc-Marie Invrea	1681	Matthieu Franzone	1758
François-Marie Imperiale Lercaro	1683	Augustin Lomellini	1760
Pierre Durazzo	1683	Rodolphe Brignole	1762
Luc Spinola	1687	Marie Gaeton de la Rovère	1763
Oberto Torre	1689	Marcellin Durazzo	1767
Jean-Baptiste Cataneo	1691	Jean-Baptiste Cambiaso	1771
François-Marie Invrea	1693	Alexandre - Pierre - François Gri-	1773
Bandinelli Negrone	1693	maldi	
François Sauli	1697	Horace Giustiniani	1773
Jérôme Mars	1699	Joseph Lamessino	1777

PREMIÈRES MAISONS NOBLES DE GÈNES.

Doria, Fiesco, Spinola, Grimaldi.

MAISONS NOBLES qui, avec les quatre précédentes, forment ce qu'on appelle à Gènes les VINGT-SEPT FAMILLES.

Imperiale, Pallavicini, Giustiniani, Mari, Negrone, Ceba, Centurione, Serra, Sarvego Uso di Mare, di Negro, Cibo, Gentile, Sauli, Calvi, Pinelli, Cattaneo, Lomellini, Lercari, Franchi, Marini, Vivaldi, Grilli, Fornari.

Par l'invasion des Français en Italie, Gènes devint, en 1796, état démocratique sous le nom de *République ligurienne*. En 1804 elle fut incorporée à la France, et en la céda au roi de Sardaigne en 1815.

ILE DE CORSE.

LES Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de cette île. Les Carthaginois la soumièrent depuis, et enfin les Romains la conquièrent entièrement sous

Scipion. Dans le huitième siècle, les Sarrasins s'en saisirent; mais ils en furent chassés quelque temps après. Sous l'empire de Charlemagne, elle fut envahie par des barons romains, de la maison Colonne. Dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour à tour. Le traité de Cambrai en assura enfin la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties. Ils combattirent long-temps avec les Pisans pour la possession de cette île, qui leur resta jusqu'à la cession qu'ils en firent aux Français. Ceux-ci s'en sont rendus maîtres en 1769. Il y avait eu, avant cette nouvelle domination, beaucoup de révoltes en Corse; le gouvernement des Génois paraissait trop dur à ces fiers insulaires; ils ne se firent que difficilement d'abord à celui des Français; mais formant aujourd'hui un des départemens de la France, ils sont sincèrement attachés à leur seconde patrie, qui depuis long-temps ne voit en eux que de nouveaux enfans.

PROVINCES-UNIES.

Ces provinces dépendaient autrefois de l'Espagne, mais les nouvelles hérésies s'y étant introduites sous le règne de Philippe II, l'esprit de révolte fut dans ces pays, comme en France et dans toute l'Europe, l'effet naturel du fanatisme de secte. Dès l'an 1581, les états-généraux s'étant soustraits par un acte du 26 juillet à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde et de la guerre. Les princes d'Orange furent l'âme de cette ligue; les peuples, animés et conduits par eux, fondèrent un gouvernement nouveau, qui, unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissans princes. Les Espagnols ayant en vain employé les armes et les négociations, furent enfin obligés de reconnaître (à la paix de Munster en 1648) les Provinces-Unies comme un état libre, souverain et indépendant. Environ cent ans après, en 1747, il est arrivé dans ces provinces une révolution qui a changé quelques points de leur gouvernement. Le peuple, las d'être soumis à des magistrats, craignant d'ailleurs les armées françaises qui étaient à ses portes, demanda à grands cris un stathouder, comme les Romains demandaient un dictateur dans les grands périls de la république. Le prince Guillaume de Nassau fut nommé d'une voix unanime, et il fut statué que le stathoudérat serait permanent dans sa maison, et passerait même aux filles.

STATHOUDERS.

Guillaume, comte de Nassau, prince d'Orange, 9^e du nom dans la succession de Nassau, et 1^{er} dans celle d'Orange; élu en 1570 chef des états de Zélande, Hollande et Frise, sous le titre de stathouder, ou lieutenant-général pour le roi en Espagne, puis de ceux de Brabant en 1580, sous le titre de *ruward*, et élu de même ou confirmé par les autres provinces en 1582 et 1583, est assassiné le 10 juin. . 1584
Maurice fils, élu peu après la mort de son père, meurt sans enfans légitimes, le 23 avril. 1625
Henri-Frédéric, frère cadet, 4 mai. 1647
Guillaume X ou XI, fils de Henri-Frédéric, 6 novembre. 1650

Guillaume-Henri ou Guillaume III, fils posthume, élu en 1672, et depuis roi de la Grande-Bretagne, sans postérité, le 19 mars. 1702
La charge est supprimée alors par un décret des états, et n'a été rétablie qu'en 1747.
Guillaume-Charles-Henri de Frison de Nassau, prince titulaire d'Orange, arrière-petit-fils d'une fille de Guillaume II, prince d'Orange, et descendant au 5^e degré d'un frère cadet de Guillaume I; élu stathouder des états-généraux le 15 juin 1747, mort en. 1741
Guillaume V, prince de Nassau, son fils, né le 8 mars. 1748

Les Provinces-Unies tombèrent en 1793 au pouvoir de la France, et reçurent le nom de *Belgique*; après diverses vicissitudes et en 1806, la Hollande fut érigée en royaume, en faveur de Louis Bonaparte, frère de Napoléon. Louis ayant abdiqué

en 1810, la Hollande fut incorporée à la France jusqu'en 1814, époque de la chute de Napoléon. Elle fut alors réunie aux provinces belges, jadis appartenant à l'Autriche, et l'ancien nom de Pays-Bas fut rétabli.

PAYS-BAS.

Guillaume-Frédéric, fils de Guillaume V, dernier stathouder, roi

des Pays-Bas, né le 24 avril 1772, proclamé en. 1814

LES provinces belges jointes à ce royaume sont restées sous la domination de ce prince jusqu'en 1830, époque où, à la suite d'une révolution, elles se sont séparées violemment des Pays-Bas, et se sont constituées en royaume indépendant.

BELGIQUE.

Léopold I^{er} proclamé roi le 9 juillet. 1851

L'AVÈNEMENT de ce prince à la couronne, et la scission des deux états, viennent d'être unanimement reconnus par les grandes puissances de l'Europe. L'Autriche, la Prusse et la Russie, qui avaient tardé à le faire, ont adhéré au traité de Londres, concernant la Belgique, afin de maintenir la paix.

SUISSE.

La Suisse, appelée anciennement *Helvétie*, est une république qui pendant longtemps fut composée de treize cantons. Par suite de diverses modifications, elle en compte 22 depuis 1815. Ces cantons indépendans les uns des autres, mais unis pour leur défense mutuelle, forment une confédération dont les intérêts se règlent dans une diète annuelle présidée par le landamann. La première époque de cette confédération est de l'an 1507. La Suisse relevait alors de l'empire germanique. Une partie de ce pays était du domaine de la maison d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Les gouverneurs, éloignés du centre de l'état et des yeux du souverain, traitaient ces peuples avec assez de dureté; quelques-uns même exerçaient une vraie tyrannie; enfin, sous le règne de l'empereur Albert, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, donnèrent le signal de l'indépendance. Après avoir tué leur gouverneur, ils prirent les armes et battirent plusieurs fois les Autrichiens, et surtout en 1515. Seize cents Suisses dissipèrent au passage des montagnes, dans un petit lieu appelé *Mortgart*, une armée formidable. Cette journée fut aussi célèbre dans l'histoire de la république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales grecques.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underwald.

Lucerne, en	1552	Tessin, ...	} en 1805
Zurich, en	1551	Thurgovie, ...	
Zug et Glaris, en	1552	Grisons, ...	
Berne, en	1553	Saint-Gall, ...	
Fribourg et Soleure, en	1481	Argovie, ...	
Bâle et Schaffhouse, en	1501	Neuchâtel, ...	} en 1814
Appenzel, en	1513	Le Valais, ...	
Vaud, en	1799	Genève, ...	

La petite république de Genève, alliée de la Suisse, faisait partie du duché de Savoie; mais en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entièrement le joug. Elle avait un évêque, qui était prince temporel. Les habitants

le chassèrent en 1535, en adoptant les nouvelles opinions de Calvin, et soutinrent leur révolte contre les armes des ducs de Savoie et les trésors de Philippe II, qui appuyaient les droits de l'évêque.

Genève fut réunie à la France et forma un département depuis 1798 jusqu'à 1814.

ORDRE DE MALTE,

A JÉRUSALEM, DANS LA PALESTINE ET EN CHYPRE.

L'ORDRE des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de Saint-Benoît.

Vers le milieu du onzième siècle, des négocians d'Amalfi, qui commerçaient en Syrie, obtinrent du calife d'Egypte la permission de fonder à Jérusalem un monastère du rit latin. On y plaça des bénédictins qu'on fit venir de l'Italie. A côté de ce monastère, appelé *Sainte-Marie-de-la-Latine*, on bâtit, pour les pauvres pèlerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut érigée d'abord sous l'invocation de saint Jean-l'Aumônier, ensuite de saint Jean-Baptiste. C'est du titre de cette chapelle que vient le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étaient d'abord que des oblats ou frères laïques, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguait ces hospitaliers était un manteau noir, appelé depuis manteau à bec, orné d'une croix blanche. Bientôt l'abbé se vit obligé de les armer pour la défense des pèlerins, que les voleurs arabes attaquaient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour les commander en campagne. Insensiblement et à mesure que l'hôpital s'enrichissait, ils ne voulurent plus reconnaître d'autre chef au-dehors ni au-dedans, et à la fin ils secouèrent entièrement l'autorité des moines. Alors ils commencèrent à faire un corps à part, et quittèrent la règle de saint Benoît, pour suivre celle de saint Augustin. Tels furent, selon les écrivains suivis par dom Mabillon, les commencemens de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes donna à cette congrégation religieuse et guerrière de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les croisés en 1187, ils se retirèrent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurèrent jusqu'en 1510. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, qui fut dès lors le siège de l'ordre. L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette île en 1522, les chevaliers, qui lui avaient opposé une courageuse défense, furent quelque temps errans en Italie, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur fit présent de Malte en 1525, aussi bien que de Tripoli; mais cette dernière place leur fut bientôt enlevée par les amiraux de Soliman. Malte n'était qu'un rocher presque stérile; il est devenu florissant, grâce aux soins infatigables de l'ordre de Saint-Jean.

Depuis que Villiers de l'Île-Adam y eut transporté ses chevaliers, le même Soliman, qui les avait chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte. Il envoya, en 1565, trente mille soldats devant cette place, défendue seulement par sept cents chevaliers et huit mille fantassins. Le grand-maître de La Valette soutint quatre mois de siège : les infidèles, se voyant toujours repoussés, se retirèrent la rage dans le cœur; et depuis cette époque, cette petite île, perdue dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane.

GRANDS-MAÎTRES DE MALTE.

Gérard le Bienheureux, natif de Martiques, en Provence, directeur de l'hôpital établi à Jérusalem après la conquête de cette ville par Godefroi de

Bouillon en 1099, et regardé communément comme le premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, aujourd'hui ordre de Malte, meurt en 1120

Raymond Dupuy, <i>gentilhomme dauphinois, vers.</i>	1160	Jean de Lastie, <i>grand-prieur d'Auvergne.</i>	1454
Augier de Balben, <i>aussi du Dauphiné</i>	1161	Jacques de Milly, <i>grand-prieur d'Auvergne.</i>	1461
Gerbert ou Girbert Affalit, <i>du Carcassès; et non Arnaud de Comps, grand-maitre imaginaire.</i>	1169	Pierre-Raymond Zacosta, <i>Catalan.</i>	1467
Castus, <i>inconnu.</i>	1175	J.-B. des Ursins, <i>prieur de Rome.</i>	1476
Joubert de Syrie, <i>né en Palestine.</i>	1177	Pierre d'Aubusson, <i>de la maison de La Feuillade, et depuis cardinal-diacre, le 14 mars 1489, meurt en.</i>	1505
Roger des Moulins, <i>qualifié le premier grand-maitre.</i>	1187	Eméri d'Amboise, <i>frère du cardinal George d'Amboise, grand-prieur de France.</i>	1512
Garnier de Naplouse, <i>en Syrie.</i>	1191	Gui de Blanchefort, <i>Limousin, grand-prieur d'Auvergne.</i>	1512
Ermenegard Daps ou de Daps.	1192	Fabrice Caretto, <i>de la langue d'Italie.</i>	1521
Godelfroi de Duisson.	1202	Philippe de Villiers de l'Île-Adam, <i>Parisien, grand-prieur de France, sous lui l'ordre perd Rhodes en 1522, et s'établit à Malte en 1550.</i>	1554
Alphonse de Portugal, <i>abdique en.</i>	1204	Pierrin Dupont, <i>Piémontais, bailli de Sainte-Euphémie.</i>	1555
Geoffroi le Rath, ou le Rat, <i>Français, meurt en.</i>	1207	Didier de Saint-Jaille, <i>dit Tolon, prieur de Toulouse.</i>	1556
Guérin de Montaigne, <i>Auvergnat, maréchal de l'ordre.</i>	1220	Jean Omedès, <i>Aragonais, bailli de Capse.</i>	1555
Bertrand de Taxis, ou peut-être Texica.	1256	Claude de la Sangle, <i>Français.</i>	1557
Guérin.	1256	Jean de la Valette-Parisot, <i>prieur de Saint-Gilles.</i>	1568
Bertrand de Comps, <i>Dauphinois, prieur de Saint-Gilles.</i>	1241	Pierre Guidalotti del Monte ou du Mont, <i>grand-prieur de Capoue.</i>	1572
Pierre de Villebride.	1245	Jean l'Evêque de la Cassière, <i>de la langue d'Auvergne, maréchal de l'ordre.</i>	1581
Guillaume de Châteauneuf, <i>Français, maréchal de l'ordre.</i>	1259	Hugues de Lamboux de Verdalle, <i>Provençal, et depuis cardinal, meurt le 12 mai.</i>	1593
Hugues de Revel, <i>d'une maison illustre en Catalogne.</i>	1278	Martin de Garzez, <i>de la langue d'Aragon, châtelain d'Empeste.</i>	1601
Nicolas Longue.	1289	Alof de Vignacourt, <i>Champenois, grand'-croix et grand-hospitalier de France.</i>	1622
Jean de Villiers, <i>Français.</i>	1297	Louis-Mendez de Vasconcellos, <i>Portugais, bailli d'Acre.</i>	1623
Odou de Pius, <i>issu d'une maison illustre en Catalogne.</i>	1500	Antoine de Paul, <i>Provençal, prieur de Saint-Gilles.</i>	1636
Guillaume de Villaret, <i>anciennement de Villeroë, Provençal.</i>	1507	Paul Lascaris Castellard, <i>issu des comtes de Vintimille, bailli de Manosque.</i>	1657
Foulques de Villaret, <i>sous qui se fait la conquête de l'île de Rhodes, 15 août 1510, abdique en.</i>	1511	Martin de Rodin, <i>Nacarrois, prieur de Navarre et vice-roi de Sicile.</i>	1660
Héliou ou Helle de Villeneuve, <i>Provençal.</i>	1546	Annet de Clermont de Challes Gessan, <i>Dauphinois, bailli de Lyon.</i>	1660
Dieudonné de Gozon, <i>natif de Languedoc.</i>	1555	Raphaël Cottoner, <i>bailli de l'île de Majorque.</i>	1665
Pierre de Cornillan ou de Cornellian, <i>de la langue de Provence.</i>	1555	Nicolas Cottoner, <i>son frère, bailli de Négrepont.</i>	1680
Roger de Pins, <i>né en Languedoc.</i>	1565	Grégoire Carafe, <i>Napolitain, prieur de Roccella au royaume de Naples.</i>	1690
Raymond Béranger, <i>Dauphinois ou Provençal, commandeur de Castel-Sarrasin.</i>	1574		
Robert de Juillac, <i>grand-prieur de France.</i>	1576		
Jean Fernandès d'Heredia, <i>grand-prieur d'Aragon, de Saint-Gilles et de Castille.</i>	1596		
Richard Caracciolo, <i>Napolitain, 1581; reconnu par les langues d'Italie et d'Angleterre.</i>	1596		
Philibert de Naillac, <i>grand-prieur d'Aquitaine.</i>	1621		
Antoine Fluxia ou de la Rivière, <i>Catalan, grand-prieur de Chypre.</i>	1657		

Adrien de Vignacourt, <i>neveu d'Alof Vignacourt, grand-trésorier de l'ordre.</i>	1697	Raymond Despuig Montanègre, <i>de l'île de Majorque, 15 février.</i> . . .	1741
Raymond Perellos de Roccafull, <i>Aragonais, bailli de Négrepont.</i>	1720	Emmanuel Pinto de Fonseca, <i>Portugais, le 24 janvier.</i>	1773
Marc-Antoine Zondadari, <i>Stiennois</i>	1722	François Ximénès de Texada, <i>Espagnol, mort le 9 novembre.</i> . . .	1773
Antoine-Manuel Villéna, <i>Portugais, 12 décembre.</i>	1736	François-Marie des Neiges de Rohan de Polduc, <i>élu le 12 novembre.</i> . .	1775

En 1798 Napoléon Bonaparte s'empara de Malte, ou, pour mieux dire, il surprit cette place. Elle tomba ensuite au pouvoir des Anglais qui la possèdent encore; et l'ordre de Malte n'ayant plus de domaine, ses chevaliers se trouvèrent dispersés dans les diverses parties de l'Europe.

TOSCANE.

La Toscane avait des ducs ou comtes dans ses principales villes, sous l'empire de Charlemagne; mais elle n'avait point encore alors de gouverneur général et perpétuel, ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontières. Ce ne fut que sous l'empire de Louis le Débonnaire, ou plus tôt, qu'on commença à voir un marquis de Toscane. Aux marquis succédèrent en cette province des gouverneurs amovibles, dont elle secoua insensiblement le joug, pour se former en république, et cet état persista durant près de quatre siècles. Enfin elle revint dans le xvi^e siècle au gouvernement ducal, et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane. Cet état, florissant sous les Médicis, qui y appelèrent le commerce et les arts, a presque toujours été tranquille. Florence, rivale de Rome pour l'esprit, le génie et la politesse, attire chez elle autant d'étrangers que les premières villes d'Italie.

DUCS, MARQUIS, GOUVERNEURS ET GRANDS-DUCS DE TOSCANE.

Boniface I, (2 ^e du nom, comte de Lucques) peut être regardé, selon Muratori, comme le premier marquis de Toscane. Il se retira en France en.	854	Raginaire ou Reinier fils du marquis Hugution, était vers 1014 duc et marquis de Toscane, député en	1027
Adalbert I, fils du précédent, est annoncé pour duc et marquis de Toscane en 847, meurt en.	890	Boniface II, dit le Pieux, fils de Théobald, est nommé par l'empereur Henri III marquis de Toscane, et tué en.	1032
Adalbert II, dit le Riche, fils du précédent, et duc-marquis de Toscane.	927	Frédéric, dit aussi Boniface, fils et successeur du précédent.	1053
Gui, fils aîné du précédent, et duc de Toscane.	929	Beatrix et Godefroi le Barbu, reconnus propriétaires usufruitiers de la Toscane.	1076
Lambert succède au précédent, son frère, duc de Toscane; on lui crève les yeux, et il est dépouillé de son duché en.	951	Mathilde, appelée la grande Comtesse, fille de Boniface II, dit le Pieux.	1113
Boson, frère du roi Hugues, s'empare du marquisat de Toscane, est mis en prison en.	956	Après la mort de cette comtesse, on donne à la Toscane des gouverneurs amovibles, sous les titres de présidens et de marquis.	
Hubert ou Humbert, fils naturel du roi Hugues, créé duc de Toscane l'an 961, meurt en.	1001	Rathod, premier de ces gouverneurs, jusqu'à.	1119
Hugues le Grand, fils du marquis Hubert, meurt en.	1001	Conrad, duc de Ravenne, est fait président et marquis de Toscane, meurt en.	1151
Adalbert III, fils aîné du marquis Oibert.	1014	Rampert, président et marquis de Toscane.	

Henri le Superbe, <i>duc de Bavière, est investi du duché de Toscane.</i>	4159
Uldéric, <i>créé marquis de Toscane.</i>	4155
Welpo Est, <i>VII^e du nom, reçu duc de Toscane, meurt en.</i>	4195
Philippe, <i>fils de l'empereur Frédéric I, nommé marquis de Toscane.</i>	4208
La Toscane en république depuis 4208 jusqu'en 1551, qu'elle devient grand-duché.	
Alexandre de Médicis, <i>fils naturel de Laurent de Médicis, reconnu chef de l'état de Florence en 1551, est poignardé la nuit du 5 au 6 janvier.</i>	4557
Cosme de Médicis, <i>dit le Grand, déclaré grand-duc de Toscane par le pape Pie V, le 27 septembre 1569, meurt en avril.</i>	4574
Fr.-Marie de Médicis, <i>fils aîné de Cosme le Grand.</i>	4587
Ferdinand I de Médicis, <i>d'abord car-</i>	

<i>dinal en 1565, puis marié le 30 avril 1589, meurt en.</i>	4609
Cosme II de Médicis, <i>fils aîné du précédent.</i>	4621
Ferdinand II, <i>fils et successeur du précédent, meurt le 25 mai.</i>	4670
Cosme III, <i>reconnu successeur de Ferdinand II son père.</i>	4723
Jean-Gaston de Médicis, <i>fils du précédent.</i>	4757
François I de Lorraine, <i>grand-duc de Toscane, élu empereur le 14 septembre 1745, meurt le 18 août</i>	4765
Pierre-Léopold-Joseph, <i>archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, meurt en.</i>	4792
Ferdinand-Joseph, <i>son fils, lui succède en 1792, meurt en.</i>	4824
Léopold II, <i>archiduc d'Autriche, né le 5 octobre 1792, proclamé le 18 juin.</i>	4824

FERRARE, MODÈNE ET REGGIO.

LES villes de Ferrare, de Modène et de Reggio, après avoir été possédées par les ducs et marquis de Toscane, avaient été disputées entre les papes et les empereurs depuis la mort de la grande comtesse Mathilde, et s'étaient mises en liberté comme la plupart des autres villes d'Italie, à la faveur des troubles que les démêlés de ces deux puissances excitaient. Ferrare, devenue libre, fut gouvernée par un podestat, qu'elle choisit entre les principaux nobles, et à qui elle confia l'autorité presque souveraine pour une ou plusieurs années. Cette ville, ainsi que les deux autres, eut des seigneurs perpétuels, puis des ducs, tous de la maison d'Est, qui règne encore à Modène et à Reggio de nos jours. Alphonse II étant mort en 1597, sans enfans mâles, le duché de Ferrare passa au saint Siège, ce qui fut reconnu par un traité sur la fin de décembre de la même année.

SEIGNEURS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Obizon 1 ^{er} du nom, <i>marquis d'Est, accepte des Modénois la seigneurie de Modène, dont il prend possession l'an 1288, meurt en.</i>	1295
Azzon d'Est, 8 ^e du nom, <i>élu seigneur perpétuel de Modène.</i>	1308
Foulques, <i>fils de Fiesque, bâtard d'Azzon l'III.</i>	1317
Renaud et Obizon III, <i>fils du marquis Aldrovandin, et d'Alde Rangona.</i>	1352

Aldrovandin II, <i>fils aîné du marquis Obizon, est élu seigneur de Modène.</i>	1561
Nicolas II, <i>frère d'Aldrovandin, confirmé vicaire de Modène.</i>	1588
Albert d'Est, <i>frère de Nicolas II.</i>	1593
Nicolas III, <i>fils et successeur du marquis Albert.</i>	1441
Lionel, <i>fils naturel et successeur de Nicolas III, seigneur de Modène.</i>	1450

DUCS DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

Borso d'Est, <i>fils naturel de Lionnel, 1^{er} duc, meurt en.</i>	1471
Hercule I, <i>frère légitime de Borso.</i>	1505
Alphonse d'Est I, <i>fils aîné du précédent.</i>	1554

Hercule II, <i>fils aîné et successeur du duc Alphonse.</i>	1597
Alphonse II, <i>fils et successeur du précédent.</i>	1597

DUCS DE MODÈNE ET DE REGGIO.

César d'Est, issu d'un fils naturel d'Alphonse I, est proclamé duc de Modène, et meurt en.	1625	François II, fils et successeur du précédent.	1694
Alphonse III, fils du précédent, abdique pour se faire capucin.	1629	Renaud, fils du duc François I. . .	1737
François I, fils et successeur du duc Alphonse III.	1638	François-Marie d'Est, mort le 22 février.	1782
Alphonse IV, fils du précédent.	1662	Hercule Renaud, duc de Modène. .	1802
		François d'Autriche et d'Est, proclamé en.	1815

PARME ET PLAISANCE.

PARME et Plaisance, deux villes célèbres de l'Emilie, furent du nombre de celles qu'Odoacre, roi des Hérules, conquit en Italie l'an 476. Elles passèrent ensuite sous la domination des Goths, qui les possédèrent jusque vers la fin de leur monarchie. L'an 532, Leutharis et Bucelin, deux capitaines des Allemands, soumis à l'empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme et de Plaisance. Mais ces deux généraux ayant péri avec leur armée l'an 535, Parme et Plaisance retournèrent aux Romains, leurs anciens maîtres. L'an 570, Alboin, roi des Lombards, prit sans effort ces deux villes, tandis qu'il faisait le siège de Pavie. Vingt ans après (l'an 590), le patrice romain, exarque de Ravenne, les reprit, ou plutôt elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés contre le roi Autharis; l'année suivante, Agilulfe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards. L'an 601, Parme fut reconquise de nouveau par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarchat en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Enfin ces deux villes firent partie des conquêtes de Charlemagne, après l'extinction du royaume des Lombards en 774. Il serait trop long de raconter en détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouvèrent dans la suite. Il suffira de dire qu'après avoir secoué le joug de l'empire à la faveur des divisions qui s'élevèrent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernèrent quelque temps en forme de république; qu'ensuite, assujetties à différents seigneurs qu'elles choisirent ou qui les subjuguèrent, elles devinrent, en 1315, sous Matthieu Visconti, parties de l'état de Milan; mais qu'à l'instigation du légat Bertrand du Poujet, elles secouèrent ce joug (Plaisance en 1522, et Parme en 1526) pour se donner au pape Jean XXIII. Retournées ensuite sous la domination de l'empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il fit faire en 1512 contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien I^{er}, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'empire. Don Cardonne, vice-roi de Naples, les remit l'an 1515 sous la puissance du duc de Milan; mais la même année, Léon X, nouveau pape, trouva le moyen de les retirer des mains de ce prince. L'an 1515, après la conquête du Milanais faite par les Français, Parme et Plaisance passèrent sous la domination du roi de France. Enfin l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes par la voie des armes, avec le secours des impériaux et du duc de Mantoue. Depuis ce temps, le saint Siège en jouissait tranquillement, lorsqu'en 1554, Alexandre Farnèse fut élu pape sous le nom de Paul III. Entre les enfans qui lui étaient nés d'un mariage secret qu'il avait formé dans sa jeunesse, il avait un fils nommé Pierre-Louis Farnèse, seigneur de Népi et de Frescati. Paul, parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré collège, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Népi et de Frescati, qu'il réunit au saint Siège pour le dédommager.

DUCS DE PARME ET DE PLAISANCE.

Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, est créé duc de Parme et de Plaisance par ce pontife, en 1543, assassiné le 10 septembre.	1547	reine sa mère, cède ces duchés pour la couronne des Deux-Siciles, par le traité de.	1733
Octave Farnèse, fils du précédent.	1586	Charles VI, empereur, devenu duc de Parme et de Plaisance par la cession de don Carlos, meurt le 20 octobre.	1740
Alexandre, fils unique et successeur du précédent, est nommé par Philippe II, roi d'Espagne, gouverneur des Pays-Bas, meurt en.	1592	Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, cède les mêmes duchés par les préliminaires de la paix de.	1748
Ranuce ou Rainuce I, fils aîné et successeur du précédent.	1622	Don Philippe, infant d'Espagne, frère Germain de don Carlos, duc de Parme et de Plaisance, par les préliminaires de la paix de 1748, meurt en.	1763
Odoard I, ou Edouard, fils et successeur du précédent.	1649	Don Ferdinand-Marie-Philippe-Louis, duc de Parme, de Plaisance et Guastalla, né le 20 janvier.	1751
Ranuce II, fils et successeur du duc Odoard, en.	1694	Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, née le 12 décembre 1791, proclamée en.	1815
François, second fils et successeur de Ranuce II, meurt sans postérité en.	1727		
Antoine, 5 ^e fils de Ranuce II, meurt sans postérité en.	1751		
Don Carlos ou Charles, depuis roi d'Espagne, reconnu pour héritier légitime dès 1725 aux droits de la			

LUCQUES.

Charles-Louis, infant d'Espagne, duc de Lucques, né le 22 décembre 1799, proclamé en	1815
--	------

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS.

Nom que se sont donné les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale qui ont secoué le joug de l'empire britannique en 1776. Des impôts excessifs occasionèrent une insurrection, et, après une guerre de sept ans, leur indépendance a été reconnue par toutes les puissances européennes, et par l'Angleterre, en 1782 et 1783. Ils doivent la liberté à leur courage et à la puissante assistance de la France.

Ces colonies forment une république composée de dix-huit états fédérés, qui ont chacun un gouvernement républicain particulier, et des représentans à une assemblée générale qu'on nomme *congrès*. Un président nommé pour quatre ans en dirige les opérations.

PRÉSIDENTS DU CONGRÈS.

Georges Washington, élu en.	1789	James Madisson réélu.	1813
Réélu en.	1795	Monsroë.	1817
John Adams.	1797		1821
Thomas Jefferson.	1801		1825
Réélu en.	1803	Jackson.	1829
James Madisson.	1809		

RÉPUBLIQUES DU CENTRE ET DU MIDI.

1° MEXIQUE.

Fut soumis à l'Espagne en 1521, par Fernand-Cortès, et il resta sous la domination de cette puissance jusqu'en 1820, où il devint une république fédérative gouvernée par un congrès.

2° GUATIMALA,

(ou *Etats-Unis de l'Amérique centrale.*)

Appartenaient aussi à l'Espagne, se sont détachés de la métropole en 1821, et forment une confédération divisée en quinze états et gouvernée par un congrès.

3° COLOMBIE.

Était encore une possession espagnole, composée du *nouveau royaume de Grenade* et de la *capitainerie de Caracas*, et connue sous le nom de *Terre-Ferme*. Elle a commencé à se détacher de l'Espagne en 1811 : elle forme depuis 1822 une république.

4° PÉROU.

Formait, avant la découverte qu'en ont faite en 1524 les Européens, un empire puissant gouverné par les Incas, qui se disaient les *filz du soleil*; s'est soulevé contre l'Espagne en 1821, et constitué en république.

5° RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA, ou HAUT-PÉROU.

Était aussi une colonie espagnole qui s'est détachée de la métropole avec le Pérou en 1821, et du Pérou en 1825.

6° PLATA, ou BUÉNOS-AYRES.

Découvert en 1515, par Jean Dyas de Solis, dépendait des Espagnols. En 1810 ce pays s'est soulevé et a formé une république.

7° CHILI.

Conquis en 1540 par l'espagnol Valdivia, a rompu, en 1818, les liens qui l'unissaient à l'Espagne, et forme une république.

8° GUYANE.

Occupée par les Français en 1655, par les Hollandais en 1665, est depuis 1805, et surtout depuis 1814, entièrement aux Anglais.

BRÉSIL.

Le Brésil est une colonie du Portugal, qui l'a possédé depuis le commencement du 16^e siècle jusqu'en 1822, époque où don Pedro, fils de Jean VI, roi de Portugal, en fut proclamé empereur. Ce prince a établi dans ses états, qui sont environnés de républiques, le système constitutionnel.

Don Pédro, né le 12 octobre 1781, empereur du Brésil le 12 octobre 1822.

En 1851, ce prince a été contraint d'abdiquer; il est remplacé par son fils.

Pierre II, né le 2 décembre 1825, proclamé le 7 avril 1851.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS CONCERNANT L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, ET DES MAUX
ET PERSÉCUTIONS QUE L'ÉGLISE A SOUFFERTS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA
RÉVOLUTION, EN MAI 1789, JUSQUES ET COMPRIS L'AN 1832.

ÉTATS-GÉNÉRAUX ET ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

— 1789 —

- Mai** 4 PROCESSION des états-généraux à Versailles.
5 Ouverture des états-généraux. L'ordre du clergé y était composé de quarante-huit archevêques ou évêques, de trente-cinq abbés ou chanoines, et de deux cent deux curés.
8 Députation du clergé à la noblesse pour la réunion des trois ordres. La noblesse s'y refuse (le 13).
20 Renonciation du clergé à ses privilèges pécuniaires.
22 La chambre du clergé se divise par bailliages pour l'examen de ses cahiers.
- Juin.** 12 Elle est invitée par celle du tiers-état à se réunir à elle. Dès le 13 et jours suivans, quelques curés, sans attendre la décision, se rendent dans la chambre du tiers.
17 Le tiers, composé des députés des communes, se constitue en assemblée nationale, et prête serment en cette qualité.
25 M. Juigné, archevêque de Paris, est insulté par le peuple, et poursuivi à coups de pierres en sortant de l'assemblée. Pour subvenir aux besoins du rigoureux hiver précédent, ce prélat avait vendu sa vaisselle, engagé son patrimoine, et fait de gros emprunts.
Le roi exige des membres du clergé et de la noblesse qu'ils se réunissent aux communes. Ils obéissent (le 27).
- Juill.** 5 L'archevêque de Vienne (Pompignan) est nommé président de l'assemblée nationale, sur le refus de cette présidence par le duc d'Orléans.
- Août.** 4 Fameuse séance de l'assemblée nationale prolongée dans la nuit. On y abolit le droit de colombier, celui de chasse, etc.
L'assemblée déclare que les biens ecclésiastiques appartiennent à la nation. Dîmes supprimés à compter de 1790. Traitement alloué aux titulaires, pensions aux religieux et religieuses.
26 Décret qui proclame la liberté des cultes.
- Oct.** 29 Emission des vœux de religion provisoirement suspendue dans les monastères des deux sexes.
- Nov.** 2 Décret qui met les biens du clergé à la disposition de la nation, à la charge de pourvoir à la subsistance des ministres, des pauvres et du culte. Le décret est rendu dans les salles de l'archevêché.
6 Bulle d'érection du siège de Baltimore, dans l'Amérique septentrionale, pour les catholiques, sur la demande du gouvernement des Etats-Unis.
9 Décret par lequel le roi est supplié de surseoir et faire surseoir à la nomination de tout bénéfice, les cures exceptées.
13 Décret qui ordonne aux titulaires de bénéfices et supérieurs de maisons religieuses, de faire la déclaration détaillée de leurs biens, sous peine, pour ceux qui feraient des déclarations frauduleuses, d'être déchus de tout droit à ces bénéfices ou à ces pensions.

— 1790 —

- Févr.** 5 Décret proposé par Treilhard, d'après lequel les ecclésiastiques seront obligés de déclarer le nombre des bénéfices et pensions dont ils jouissent.
13 Suppression des ordres religieux.
19 Décret sur le traitement des religieux supprimés.

- Mars. 10 Vingt-sept maisons religieuses sont vendues à Paris. Profanation d'une église par un calviniste, maire de ville.
 17 Décret sur la vente de quatre cents millions de biens ecclésiastiques.
- Avril. 12 L'archevêque d'Aix offre quatre cents millions de la part du clergé. Il n'est point écouté. Don Gerle, chartreux, fait la motion que la religion catholique soit déclarée religion nationale; il la retire le lendemain. Le 15, il quitte le costume religieux, et paraît en habit d'ecclésiastique séculier. Le curé de Saint-Laurent de Paris met une cocarde au saint Sacrement.
 14 Décret sur l'entretien des ministres de l'autel. L'administration des biens ecclésiastiques est confiée aux départemens.
 19 Protestation d'une partie de l'assemblée en faveur de la religion catholique; elle reste sans effet.
 20 Les catholiques de Nîmes demandent que la religion catholique soit déclarée religion de l'état. Six mille signatures. Le club de Nîmes fait une adresse contraire. Des dragons calvinistes font marcher leurs chevaux sur le peuple qui sortait de vêpres. Rixes sanglantes.
- Mai. 25 Rixes semblables à Montauban.
 31 Instruction sur la vente des biens ecclésiastiques, dits *nationaux*.
- Juin 21 Rapport sur les troubles de Nîmes; décret portant que le roi sera chargé d'y faire maintenir la tranquillité.
 23 Décret sur le traitement du clergé.
- Juill. 8 Nouvelle fixation des évêchés. Le travail est fait par Bois-Landry, marchand de la rue Saint-Denis, député.
 10 Décret qui rend les biens des réfugiés à leurs héritiers ou ayant droit.
 12 Talma, acteur du Théâtre-Français, se plaint de ce que le curé de Saint-Sulpice lui a refusé le sacrement du mariage, et réclame le droit de citoyen. Décret sur la constitution ecclésiastique; création d'évêchés; hiérarchie nouvelle, et établissement de la constitution civile du clergé.
- Août. 17 Décret portant que les protestans d'Alsace continueront de jouir de leurs droits et liberté.
 19 Boucher dénonce la demande faite par le roi au pape, pour la sécularisation des religieux, dans le dessein de tranquilliser leur conscience.
 25 Décret qui exclut les ecclésiastiques de toute fonction judiciaire.
- Sept. 8 Décret sur le traitement des religieux; il commencera à être payé à compter du premier janvier 1791.
- Oct. 10 L'évêque de Clermont veut parler contre la constitution civile du clergé. On refuse de l'entendre.
 15 Conférence à Rome de vingt-quatre cardinaux, au sujet des affaires du clergé de France.
 25 Décret qui exige des prêtres le serment de maintenir la constitution civile du clergé.
- Nov. 1 Pillage d'abbayes, pillage de la métropole d'Avignon, profanation des hosties consacrées. On prend un calice à un prêtre après sa messe.
 2 Assemblée à Quimper pour la nomination d'un évêque. On y lit une bulle supposée du pape pour autoriser l'élection.
 11 Décret qui permet aux évêques d'accorder les dispenses de mariage sans recourir au pape.
 19 Décret sur l'élection des curés pour les paroisses.
 27 Emissaires répandus autour de Paris et Versailles, pour engager les paysans à se défaire de leurs curés. Deux cents patriotes envoyés dans les départemens pour le même objet. L'un d'eux est arrêté avec une liste de nobles et de prêtres à égorger. Péthion dit dans l'assemblée que la théologie est à la religion ce que la chicane est à la justice. Décret rendu, malgré les réclamations de l'abbé Maury, sur la motion d'un calviniste, et sous la présidence d'un juif, pour l'exécution de la constitution civile du clergé.

— 1790 —

- Déc. 9 Décret qui restitue aux protestans les biens confisqués sur eux sous Louis XIV.
- 10 Des religieux du district d'Autun sont poursuivis comme perturbateurs du repos public, pour avoir formé opposition à la vente des biens ecclésiastiques.
- 12 Talleyrand, évêque d'Autun, propose la vente des cloches, pour fabriquer de la monnaie de cuivre.
- 16 Cinq curés du diocèse de Clermont viennent désavouer le dire de leur évêque et de vingt-neuf de ses collègues. Ils obtiennent les honneurs de la séance. L'université rejette la constitution civile du clergé. Deux jours après, trente ou quarante membres de l'université, restés après une assemblée, démentent l'acte de la veille et signent un acte d'adhésion. Du-mouchel, recteur, est à leur tête.
- 23 Camus ne veut pas qu'on appelle le pape *souverain pontife*, comme le fait le roi. Il dit que la patrie est en danger, si le roi ne sanctionne pas le décret du 27 novembre, qui ordonne le serment. L'évêque d'Autun est le seul ecclésiastique qui le prête.
- 27 Le roi, pressé, sanctionne le décret qui ordonne le serment. Grégoire et d'autres le prêtent.
- 28 Cent curés et trente évêques le refusent. L'évêque de Lydda, Gobel, le prête.

— 1791 —

- Janv. 2 L'évêque de Clermont veut parler sur le serment; Treilhard l'en empêche.
- 3 Décret portant que le délai fixé pour la prestation du serment expirera le lendemain à une heure.
- 4 Affiche dans Paris, portant que ceux qui ne prêteront pas le serment seront regardés comme perturbateurs du repos public. Le roi est prié de faire procéder à la nomination des évêchés vacans. Mirabeau dénonce l'affiche comme inconstitutionnelle. Bailly dit qu'elle est le résultat d'une erreur commise dans les bureaux.
- 6 Barnave s'élève contre des sermens avec restriction. Décret en conséquence. Charles Lameth demande que les ecclésiastiques qui n'ont pas prêté le serment soient responsables des désordres qui auraient lieu par suite de leur désobéissance.
- 7 Mirabeau demande qu'on abrège le temps exigé précédemment pour être évêque ou curé; décret en conséquence.
- Motion pour fixer les retraites de ceux qui refuseront le serment. Ils déclarent n'en point vouloir.
- 15 Décret qui porte que l'élection des évêques et des curés se fera à la pluralité des suffrages.
- 26 Décret pour le remplacement des évêques et curés déchus pour non prestation de serment.
- Févr. 3 Décret qui supprime, dans les dispenses de mariage, la distinction de catholiques et non catholiques.
- 7 Décret qui soumet les ecclésiastiques à la fonction de jurés au criminel. On objecte la maxime : *Ecclesia abhorret à sanguine*. C'est, dit Robespierre, un acte de charité.
- 8 Décret qui accorde aux curés dits *réfractaires* une pension de 300 francs, à compter du jour de leur remplacement.
- 17 Camus observe que le délai accordé aux fonctionnaires pour prêter le serment est expiré.
- Mars. 1 Décret sur la motion de Treilhard, portant que les nouveaux évêques pourront recevoir l'institution canonique d'un évêque qui ne serait pas le métropolitain.

— 1791 —

- Mars. 3 Décret qui ordonne de porter à la Monnaie l'argenterie des églises et des couvens.
- 10 Bref du pape aux évêques de France. Il y discute plusieurs articles de la constitution civile du clergé, et compare ce qui se passe en Franco à ce qui s'était passé en Angleterre sous Henri VIII.
- 14 L'évêque de Lydda, Gobel, est nommé évêque *constitutionnel* de Paris.
- 24 Jugement du tribunal du district de Sainte-Geneviève, présidé par Target, qui, sur le refus des évêques de Brienne et Jarente, renvoie le nouvel évêque de Paris à Talleyrand, évêque d'Autun, pour en obtenir l'institution canonique.
- 25 Installation de Gobel : douze constituans y assistent.
- Avril. 1 Garde préposée à l'édifice et sacristie de chaque paroisse pour empêcher tout prêtre insermenté de dire la messe ou faire d'autres fonctions.
- Mai. 4 Décret qui nomme l'église de Sainte-Geneviève, *Panthéon*.
- 7 La mesure du 4^{er} avril est révoquée, et sur la motion de l'évêque d'Autun, la liberté illimitée des cultes est décrétée.
- 10 Décret qui supprime les banquiers en cour de Rome.
- 15 Bref du pape adressé aux évêques, au clergé et aux fidèles de France. Il y déclare les élections des nouveaux évêques illégitimes, sacrilèges, et contraires aux canons.
- 15 Bailly dénonce à l'assemblée que l'on ondoie les enfans dans les maisons.
- 22 Dédicace de Saint-Louis du Louvre pour le culte calviniste.
- 25 Décret qui conserve les communautés composées de plus de quinze religieuses.
- Juin. 1 Violences exercées contre les catholiques assemblés pour l'office dans l'église des Théatins. Elles restent impunies.
- 6 Motion contre l'athéisme et le déisme. L'assemblée regarde ces crimes comme de simples opinions. Les prêtres de Strasbourg sont dénoncés pour être allés, dit-on, égarer le peuple.
- 9 Décret portant qu'aucun acte de la cour de Rome ne peut être publié ou exécuté, s'il n'est approuvé du corps législatif, et sanctionné par le roi.
- 19 Décret qui ordonne de poursuivre les fonctionnaires publics qui exerceraient sans avoir prêté serment.
- 21 L'assemblée décrète qu'elle assistera à la procession de la Fête-Dieu, qui, cette année, se célébrait le 23 de ce mois.
- Juill. 12 Translation des restes de Voltaire au Panthéon.
- 16 Décret de déportation contre les prêtres du Bas-Rhin dénoncés par leur département.
- 50 Une députation de Saint-Girons demande, au nom des citoyens de cette commune, qu'on les préserve de l'hypocrisie des prêtres réfractaires.
- Août. 4 Rapport et projet de décret présenté par Legrand, pour la répression des prêtres réfractaires. Il demande que les évêques et curés qui n'ont point prêté le serment soient tenus de se retirer à dix lieues de leurs diocèses ou cures, sous peine d'être mis en arrestation, et privés de leur pension.
- Sept. 30 Clôture de l'Assemblée Constituante.
- ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.
- Oct. 8 Motion d'un député d'Auvergne, tendant à réprimer les prêtres.
- 9 Le département des Deux-Sèvres rend un arrêté pour faire sortir du district de Châtillon les prêtres réfractaires. On fait retirer cet arrêté.
- 15 Service extraordinaire du culte calviniste, dans l'église de l'Oratoire, à l'occasion de l'achèvement de la constitution.

— 1791 —

- Oct. 16 Troubles à l'occasion du service divin dans la chapelle du collège des Irlandais.
- 17 Troubles à Montpellier au sujet de la messe.
- 25 Discussions sur les prêtres non assermentés.
- 28 Un prêtre marié se présente à la barre et demande sa pension. Déclaration des journalistes contre le saint Siège.
- 26 Ouvrage de Fauchet. Il pose en principe l'esprit de révolte des prêtres non assermentés, veut qu'ils n'aient aucun traitement, parce que, dit-il, on ne paie pas ses ennemis ; on y gagnera, dit-il, trente millions.
- Nov. 6 Attroupemens dans le département de Maine-et-Loire attribués aux prêtres. Troubles dans le Calvados. Les habitans croient pouvoir, en vertu de la constitution, se choisir de nouveaux curés.
- 11 Motion de Picard pour qu'on fasse une loi contre les prêtres.
- 19 Adresse des prêtres insermentés de Paris, au roi.
- 29 Décret qui révoque la faculté qui avait été accordée aux prêtres insermentés, de louer des édifices pour y exercer leur culte.
- Déc. 5 Adresse du département de Paris au roi, sur le veto, contre le décret du serment civique.
- 10 La section de la Croix-Rouge invite l'assemblée à faire de la loi contre les prêtres un décret constitutionnel.
- 31 L'assemblée abolit le cérémonial du jour de l'an.

— 1792 —

- Janvier. Violences contre un prêtre insermenté de Brive, par des hommes armés qui lui enlèvent son argent. Vexations contre les religieuses de Saint-François de Sablé.
- 22 Prêtre à la barre ; il présente sa femme et ses quatre enfans. Faux avis donné par Thibaut, d'un prêtre sermenté tué à l'autel.
- 25 Violences par des militaires sur le curé insermenté de Maurepas, près Péronne. Arrêté du département de Loire-Inférieure, qui oblige tous les prêtres insermentés de se rendre à Nantes, et de comparaître toutes les vingt-quatre heures au département. Mêmes mesures à Angers.
- Févr. 10 Violences en Auvergne et en Bretagne sur des religieux. Suppression des sœurs grises à Marseille. Des jeunes gens jouent à la boule avec des têtes de morts.
- 14 Vexations à Toulouse au sujet du culte.
- 23 Carmélites de cette ville tourmentées. Lettres de prêtrise accordées à un aventurier qui sortait des galères.
- 29 Le département du Cher défend aux prêtres insermentés de dire la messe sans la permission du curé constitutionnel.
- Mars 12 Persécutions contre les prêtres dans les départemens.
- 17 Décret pour s'emparer des biens des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel. Persécutions dans le département du Finistère et soixante autres départemens, contre les prêtres. Elles sont excitées par les prêtres constitutionnels.
- 19 Nouveau bref de Pie VI sur les affaires ecclésiastiques. Il y loue la conduite de ceux qui ont rétracté leur serment ; il exhorte les autres à se reconnaître, et à satisfaire à l'Eglise.
- 23 Ouvrage de l'évêque Viviers de Savines, où il cherche à concilier la constitution civile du clergé avec les principes catholiques. Dans divers lieux, des laïques disent la messe. Violences contre les catholiques à Limoges.
- Avril 5 Impiétés dans l'église du Christ au Puy-de-Dôme. Point de célébration de la fête de Pâques. Femmes maltraitées dans l'île de Rhé, à cause de la religion.

— 1792 —

- Avril.** 6 Suppression des congrégations, même de celles employées à l'instruction publique et au service des hôpitaux. Suppression du costume ecclésiastique et religieux, sur la motion de l'évêque Torné. Les évêques et les curés constitutionnels déposent sur le bureau leurs croix et leurs calottes.
- 8 Eglises fermées à Lyon pendant le temps de Pâques. Femmes fouettées en allant à l'église. Eglises fermées à Poitiers. A Bordeaux, violences contre une jeune femme catholique.
- 28 Arrestation de Philippe Papon, curé de Cougny. Violences à Ville-Franche d'Aveyron à l'occasion de la messe.
- Mai.** 5 Décret qui ordonne la réunion des prêtres insermentés dans les chefs-lieux de district sous la surveillance des municipalités.
- 8 Demande de Laval pour la déportation des prêtres. Désordres dans le Berri. Plusieurs prêtres trouvés morts dans les bois.
- 18 Le département de Saône-et-Loire accuse les prêtres d'entraver la levée des impôts. La dénonciation n'en nomme aucun.
- 24 Décret de déportation des prêtres insermentés. Lecointre votait pour leur mise *hors la loi*.
- 26 Tout prêtre accusé par vingt citoyens sera déporté. Violences à Dinan et à Rennes contre les religieuses, et à Hondrevilles, département de Vaucluse, pour forcer à aller à la messe des intrus. Troubles à Noyon. Religieuses de la Rochelle outragées. Femmes fustigées pour attachement à la religion.
- Juin.** 11 Lettre du ministre Roland au roi, contenant des menaces s'il ne sanctionne pas le décret de déportation des prêtres.
- 20 Attroupement à la tête duquel est Santerre, admis à la barre. Il demande que le *veto* soit retiré au roi. Violences commises sous le prétexte d'un *veto*.
- 22 Décret qui ôte les registres de l'état civil aux ecclésiastiques, et les confie aux officiers municipaux.
- 26 Violences à Laval; les prêtres y sont incarcérés. Faux bref du pape Pie VI imprimé à Besançon.
- Juill.** 15 Violences à Bordeaux contre trois prêtres. On coupe la tête à l'un, l'autre est assommé, le troisième périt sous le bâton. Le frère de l'un d'eux assiste à cette exécution en plantant l'arbre de la liberté.
- 19 Motion de s'emparer des palais épiscopaux.
- Août.** 2 Ecclésiastique attaqué dans la rue Saint-Honoré, sauvé par douze cavaliers.
- 10 A minuit, le tocsin sonne; les Marseillais et les faubourgs marchent contre le château des Tuileries. Il est forcé. Décret qui suspend le roi et convoque une convention nationale. Massacre des Suisses. Le roi se retire au sein de l'assemblée.
- 19 Déportation des prêtres insermentés décrétée en principe, sur la proposition de Cambon. A Troyes, religieuses enlevées la nuit de leur couvent; prêtre assassiné, maisons pillées.
- Sept.** 2 Massacre des prêtres dans les prisons: aux Carmes, à Sainte-Pélagie, à la Conciergerie, à la Force, à Saint-Firmin, à l'Abbaye, au Grand-Châtelet, à Bicêtre, au cloître des Bernardins, etc. Il dure jusqu'au 7. Trois évêques et plus de trois cents prêtres y périssent. Mêmes horreurs à Meaux.
- 7 On viole les tombeaux, et on déterre les cercueils de plomb pour en faire des balles.
- 10-11 A Pierre-Encise, massacre de prêtres et de prisonniers.
- 21 L'Assemblée législative déclare que sa session est terminée. La Convention annonce qu'elle est constituée.
- CONVENTION NATIONALE.
- 21 La Convention ouvre ses séances. Décret sur la motion du comédien Collot-d'Herbois, qui abolit la royauté et proclame la république.

— 1792 —

- Oct. 11 La junte impériale établie à Condé et à Valenciennes ordonne le rétablissement de la dime.
- 18 Proposition par Manuel de réunir plusieurs cures ensemble, et de faire payer le culte par ceux qu'il intéresse.
- 25 La section des *Sans-culottes* demande qu'on mette le scellé sur les effets des prêtres insermentés.
- Nov. Mariage de l'évêque constitutionnel de l'Eure, Lindet, célébré à Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, par un vicaire déjà père de famille.
- Déc 14 Jacob Dupont, député, se déclare *athée* en pleine assemblée.

— 1793 —

- Janv. 15 Basseville, secrétaire de la légation française, est massacré à Rome, en haine de la révolution. L'académie française de cette ville est brûlée.
- 21 Louis XVI, condamné à mort par la Convention, périt sur l'échafaud.
- Fév. 8 L'exécution du décret du 19 janvier contre les auteurs des massacres du 2 septembre est suspendue.
- 21 Un curé du Calvados se plaint des persécutions auxquelles l'expose son mariage. Lecointre les attribue au mandement de l'évêque Fauchet. Décreté que le comité de législation s'occupera des mandemens des évêques. On demande que leur traitement soit réduit à 4000 francs.
- Décret qui ordonne le désarmement des nobles et des prêtres.
- Nouveau décret de déportation des prêtres insermentés. Il s'exécute d'une manière atroce. Ils sont trainés de ville en ville, garottés, livrés aux insultes de la populace, et mis dans des cachots. Une maladie contagieuse en enlève un grand nombre.
- Juin. 20 Fonfrède demande que l'on garantisse la liberté du culte. Ordre du jour.
- Aout. 12 La Convention annule toute destitution de ministres du culte, prononcée pour cause du mariage qu'ils auraient contracté.
- Sept. 17 Elle décrète que les biens des prêtres déportés seront séquestrés.
- 18 Suppression des vicaires épiscopaux. Toute commune qui renverrait son curé pour cause de mariage est condamnée à lui payer son traitement dans le lieu où il voudrait se retirer.
- Octob. 5 Décret qui abolit le calendrier grégorien, et substitue à l'ère chrétienne l'ère républicaine, à commencer du 22 septembre 1792.
- 13 Marron ministre protestant, apporte à l'assemblée quatre coupes, seules pièces d'argenterie de son culte, dit-il.
- 18 Dunand, prêtre, envoie à la commune ses lettres de prêtrise. Chaumette fait descendre de la tribune des enfans pour brûler ces lettres au milieu de la salle.
- 26 Dans la séance des Jacobins, on propose d'ordonner aux prêtres de livrer leurs lettres d'ordination ou de les brûler.
- Nov. 1 Fouché envoie du département de la Nièvre dix-sept caisses remplies d'or et d'argent, de calices, ciboires, etc., dépouille des églises. Deux citoyens portant deux crosses d'évêque et une croix entrent à la Convention.
- 4 La commune de Mennecy, près de Corbeil, apporte à la Convention tous les ornemens de son église. Elle déclare ne plus vouloir de curé, et demande, en échange, la vente du presbytère. Un curé renvoie ses lettres, et demande une place de commis. Un autre, en les renvoyant, veut qu'on en fasse un *auto-da-fé*.
- 6 Adresse à la Convention pour que la liberté des cultes ne soit plus un vain mot, c'est-à-dire, pour que le salarierement du culte catholique soit supprimé.
- 7 Gobel, évêque de Paris vient abjurer, au sein de la Convention, le culte catholique; d'autres évêques constitutionnels et députés suivent son exemple. Julien de Toulouse, ministre et député, en fait autant du culte protestant. Décret pour substituer à la religion catholique un culte *rai-*

sonnable. Un curé renonce à la prêtrise ; il reconnaît avoir été un charlatan, et avoir enseigné ce qu'il ne croyait pas. Il demande une pension pour lui et ses enfans. La chässe de sainte Geneviève est envoyée à la Monnaie ; les reliques de la sainte sont brûlées en place de Grève.

- Ncv. 8 Levasseur dit qu'à Lusarche un prêtre insermenté fanatisait le peuple ; mais qu'on a pris des mesures sévères, et arrêté une quarantaine d'individus, et qu'un soleil d'or a été envoyé à la Monnaie. Les Invalides apportent huit caisses d'argenterie provenant des dépouilles de leur église, et promettent un ciboire d'or et sept cent cinquante marcs d'argent. Cet exemple est suivi par beaucoup de communes. La ville de Paris se signale par le même dépouillement, et par une procession sacrilège, où des hommes et des femmes revêtus d'ornemens sacerdotaux, et portant en triomphe, avec dérision, les vases sacrés et autres objets religieux, vont les offrir à la Convention. On applaudit à ces bacchanales.
- 10 Fête impie de la *Raison*, célébrée à Notre-Dame. Décret portant que cette église sera dorénavant nommée *Temple de la Raison*. Horreurs et sacrilèges qui y sont commis à l'occasion de cette fête.
- 12 Les sections du Muséum et des Droits-de-l'homme défendent à leurs prêtres de dire la messe. La commune de Paris ordonne d'enlever toutes les statues qui ornent le portail de Notre-Dame. La section de Bonne-Nouvelle fait abattre son clocher, et propose d'abattre tous ceux de la capitale, comme contraires au système d'*égalité*. Motion pour faire mettre tous les prêtres en arrestation.
- 15 Décret qui réhabilite la mémoire de la Barre, jeune gentilhomme d'Abbeville, décapité dans ce lieu, pour sacrilège, par arrêt du 5 juin 1766. Ordonné qu'il sera élevé à Toulouse une colonne sur la place où fut exécuté Calas. Des sections brûlent les confessionnaux et les livres liturgiques. Bustes de Pelletier et de Marat inaugurés dans l'église de Saint-Sulpice.
- 17 Anacharsis Clootz fait sa profession de foi à l'assemblée, et déclare qu'il ne reconnaît d'autre dieu que la nature, et d'autre souverain que le genre humain, peuple-dieu, etc. Mention honorable. Massieu, évêque marié, en mission dans le département des Ardennes, se joint à des clubistes, pour promener sur un âne un mannequin représentant le pape.
- 19 Décret portant que les prêtres mariés, quoiqu'ils n'aient pas prêté le serment, ne sont sujets ni à la réclusion ni à la déportation. Dépouilles des églises de St.-Germain-des-Prés et de St.-Roch apportées à l'assemblée.
- 20 De nouvelles processions sacrilèges se rendent à la Convention. Une, sous la forme d'un enterrement, vient avec un cercueil, célébrant, dit-elle, les funérailles du culte.
- 22 Des jacobins se rendent à Strasbourg pour détruire ce qu'ils appellent des *préjugés*. Ils remplacent l'autel de la cathédrale par celui de la patrie.
- 28 Carrier écrit de Nantes que quatre-vingt-dix prêtres, embarqués dans un bateau de la Loire, y ont péri. Il les avait fait submerger. C'est ce qu'on appela depuis *noyade*, supplice de l'invention de ce représentant, qui le répéta à plusieurs reprises.
- Déc. 4 La commune de Montmédy envoie, pour les frais de la guerre, une caisse d'argenterie provenant de la dépouille des églises.
- 5 André Dumont, en mission dans le nord, écrit : « La *déprétrisation* est ici à l'ordre du jour ; on ferme les églises, on brûle les confessionnaux, on fait des gargousses avec les livres du lutrin. » Les administrations de Rouen écrivent que les églises y sont fermées.
- 7 Le club d'Abbeville mande que les Français, mûrs pour la philosophie, ne veulent d'autre culte que celui de la Raison.
- Déc. 51 Pelletier, curé de Virreville en Dauphiné, écrit que toutes les religions sont fausses.

— 1794 —

- Janv. 5 Guillot de Folleville, se disant évêque d'Agra, pris dans l'armée vendéenne, est exécuté à Angers. La commune d'Ambert annonce l'envoi de son argenterie d'église. Nicolas Vanchampule, prêtre habitué de Saint-Nicolas-des-Champs, accusé de conspiration et d'avoir gardé du sang de Louis XVI, est mis à mort.
- 10 Lamourette, évêque constitutionnel, accusé de complot contre la république, subit la même peine.
- 15 Ordre au ministre de l'intérieur de rendre compte des mesures qu'il a prises pour la déportation des prêtres insermentés.
- 17 Les administrateurs du district de Saint-Omer apportent six mille marcs d'argent, produit de la dépouille des églises.
La société populaire de Douay demande à la Convention que les ministres du culte ne soient plus payés aux frais du trésor public.
- 31 Bernard de Saintes mande de Montbéliard qu'il a autorisé le district de Porentruy à faire des échanges de numéraire contre des ciboires et calices.
- Févr. 8 La société populaire, la municipalité et le district de Troyes, admis par députation à la barre, font offrande de sept mille sept cent quatre-vingt-quatorze marcs d'or et d'argent, et de treize mille sept cent quarante-quatre marcs de cuivre, dépouilles de leurs églises.
- Mars. 7 Décret qui supprime les pensions à titre de *nouveaux convertis*.
- 12 Le comité de législation se livre à la recherche des moyens propres à faciliter l'exécution des décrets sur la confiscation des biens des prêtres insermentés, déportés ou reclus.
- 27 Gouttes, ex-constituant et évêque constitutionnel d'Autun, est condamné à mort. Roux, en mission dans le département des Ardennes, écrit que Massieu son collègue, et lui, ont fait à Sedan l'inauguration d'un *temple de la Raison*.
- Avril. 4 La société populaire de Cette propose de mettre la *mort* à l'ordre du jour. La Convention impute la pétition.
- 5 Camille Desmoulins, traduit au tribunal révolutionnaire, et interrogé sur son âge, répond : « J'ai l'âge du sans-culotte *Jésus*, trente-trois ans.
- 15 Gobel, ex-évêque constitutionnel de Paris, est décapité.
- 23 Décret sur le divorce. L'assemblée l'autorise.
- Mai. 7 Sur la proposition de Robespierre, la Convention décrète que « le peuple français reconnaît l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. Il sera célébré le 20 prairial (8 juin) une fête en l'honneur de l'Etre suprême. La liberté des cultes est maintenue. »
- Juin. 8 Fête à l'Etre suprême, célébrée au Champ-de-Mars, sous la présidence de Robespierre. Elle est accompagnée de chants d'imprécations, de la composition de Chénier, contre la religion catholique. C'était le jour de la Pentecôte.
- Juill. 9 Discours de Robespierre au club des Jacobins, dans lequel il déplore l'inexécution du décret « qui a mis la probité et la vertu à l'ordre du jour. »
- 27 Robespierre mis hors la loi. Lui, son frère, et Saint-Just leur complice, périssent le lendemain sur l'échafaud.
- Août. 2 Exclusion des nobles et des prêtres de tout culte, des fonctions publiques. Le jour suivant, suppression de ce décret.
- 28 Pie VI donne la bulle *Auctorem fidei* contre l'évêque et le synode de Pistoie.
- Sept. 12 Décret portant que les cendres de Marat seront transportées au Panthéon, et que le corps de Mirabeau en sera expulsé.
- 18 La république française ne paie ni les frais ni les salaires d'aucun culte.
- Nov. 24 Décret d'accusation contre Carrier, auteur des *noyades*. Il est mis en accusation le 24, exécuté le 26.

— 1795 —

- Janv. 27 Décret qui renvoie les religieuses dans leurs familles.
- Fév. 21 Décret sur la liberté des cultes, conformément à la déclaration des droits de l'homme. Il reste sans exécution presque partout.
- Mars. 15 Lettre encyclique de quelques évêques constitutionnels à leurs collègues, pour une réorganisation de leur église.
- Mai. 20 Décret qui accorde aux communes des édifices pour l'exercice des cultes.
- Juin. 5 Sévestre annonce à la Convention la mort du jeune prince, fils de Louis XVI, dans la prison du Temple.
- Décret portant que la fille de Louis XVI (*Madame*) sera échangée contre les représentans du peuple, ambassadeurs et ministres français détenus en Autriche.
- Juill. 30 Massacre des royalistes à Vannes. M. de Hercé, évêque de Dol, l'abbé de Hercé son frère et son grand-vicaire, et seize autres ecclésiastiques, venus en qualité d'aumôniers des troupes, et pris à Quiberon, sont fusillés.
- Sept. 23 Nouveau décret de la Convention sur la police des cultes. Nouveau serment demandé aux prêtres. On exige qu'ils reconnaissent la souveraineté du peuple. On prononce des peines rigoureuses contre ceux qui exerceraient leurs fonctions sans avoir prêté ce serment.
- Oct. 23 La Convention ordonne la réclusion ou la déportation des prêtres qui y avaient été condamnés en 1792 et 1793.
- 26 Clôture de la Convention.
- 28 Installation du nouveau corps législatif, divisé en deux chambres.

GOUVERNEMENT DIRECTORIAL.

- Nov. 4 Installation du Directoire exécutif, composé de cinq membres, Rewbell, Laréveillère-Lépeaux, Letourneur de la Manche, Barras, et Carnot, élu sur le refus de Sieyès.
- 15 Deuxième lettre encyclique des évêques constitutionnels réunis à Paris, invitant à la formation de presbytères, et indiquant un concile pour le premier mai 1796. Il n'eut pas lieu.
- Déc. 19 La princesse, fille de Louis XVI (*Madame*) sort de la prison du Temple, et part pour Bâle. Elle est échangée le 27.

— 1796 —

- Fév. 23 Arrêté du Directoire exécutif qui fait fermer l'église de Saint-Louis de Versailles, et charge l'administration du département de Seine-et-Oise d'empêcher le rassemblement convoqué par un écrit intitulé *Acte du synode*, etc., pour l'élection d'un évêque.
- Mars. 9 Décret de déportation contre tout fonctionnaire public qui n'aura pas prêté le serment de *haine à la royauté*.
- Mai. 31 Loi qui rend les biens des ecclésiastiques déportés à leurs héritiers.
- Juill. 2 Lettre de Bonaparte au Directoire exécutif, par laquelle il annonce la prise de Bologne, Fort-Urbain et Ferrare, sur le pape. Armistice accordé à Pie VI moyennant treize millions, la cession des légations de Ferrare et de Bologne, et l'envoi de beaucoup d'objets d'art à Paris.
- 10 Un envoyé du pape arrive dans cette ville.
- 19 Tentative d'assassinat sur la personne de Louis XVIII.
- Août. 26 Rejet de la résolution sur la déportation des prêtres.
- Oct. 21 Manifeste du pape à toutes les cours catholiques.
- Déc. 16 Première réunion des *théophilanthropes*, à Paris, dans le local de l'institution des aveugles; culte de l'invention du directeur Laréveillère-Lépeaux.
- 25 Un homme veuf des deux sœurs demande au conseil des Cinq-cents d'épouser sa belle-mère. Ordre du jour.
- 31 Traité d'alliance entre l'empereur et le pape.

— 1797 —

- Janv. 7 Résolution qui ordonne la commémoration du 21 janvier.
 21 Le directoire prête le serment de *haine à la royauté* dans l'église de Notre-Dame, avec les autorités constituées.
- Févr. 31 Rupture de l'armistice qui avait été conclu avec le pape.
 10 Invasion de la Romagne, du duché d'Urbain, de la Marche d'Ancône, de Notre-Dame de Lorette, par Bonaparte. Il envoie à Paris les dépouilles de la chapelle et la statue de la Vierge, avec ces mots : « *Je vous envoie la Madone ; vous en ferez ce que vous voudrez.* »
 7 Message du Directoire, et envoi de pièces contre les prêtres insermentés. Séance orageuse aux Cinq-cents à ce sujet.
 19 Traité de paix entre la France et le pape, dit de *Tolentino*. Il coûte au pape trente-un millions, et en outre des tableaux, des statues, et autres objets précieux.
- Avril. 29 Ratification du traité conclu avec le pape.
- Mai. 17 Association des Irlandais unis.
- Juin. 17 Rapport de Camille Jordan sur la révision des lois relatives au culte et à ses ministres.
 24 En Angleterre, procédure à la cour du banc du roi contre *l'Age de raison*, ouvrage de Thomas Payne. L'auteur étant absent, on procède contre l'imprimeur nommé Williams. Le jury le déclare coupable.
 28 Pétition de cent vingt-deux communes demandant le rappel des prêtres.
- Juill. 11 Discussion sur les cultes.
 13 Mort d'Emmanuel de Rohan, grand-maître de Malte. M. de Hompesch est élu le 17 pour le remplacer.
 16 Déclaration exigée des ministres du culte.
 31 Réunion de la Romagne, du Ferrarais et du Bolonais, domaines du pape, à la république cisalpine.
- Août. 15 Concile des constitutionnels à Notre-Dame de Paris. Il était composé de soixante-douze membres, dont vingt-six seulement étaient évêques. Loi rendue pour le rappel des prêtres bannis de France en 1792. Elle est rapportée le 4 septembre, et celle du 28 septembre 1795 est maintenue.
- Sept. 4 Révolution du 18 fructidor, à l'aide des troupes introduites dans Paris sous les ordres d'Augereau.
 3 Nouvelle formule du serment à prêter par les ecclésiastiques. Déportation de cinquante-quatre députés, et des directeurs Carnot et Barthélemy, de plusieurs journalistes, et de ce qui restait en France de la famille des Bourbons. Par suite, une multitude de prêtres sont embarqués pour Sinnamari, dans la Guiane, et la plupart y périssent.
- Oct. 19 Le roi d'Espagne autorise les ex-jésuites à rentrer dans ses états.
- Nov. 8 On force le pape à reconnaître la république cisalpine.
 11 Arrivée des déportés à Cayenne.
 12 Clôture du concile des constitutionnels.
 25 Décret qui supprime les corporations laïques et ecclésiastiques dans la Belgique, et déclare leurs propriétés *nationales*.
- Déc. 4 Rapport aux Cinq-cents sur la législation des cultes.
 28 Duphot, général français, est tué dans une émeute à Rome.

— 1798 —

- Janv. 11 Arrestation à Paris de l'ambassadeur du pape.
- Févr. 2 Invasion de Rome par les Français sous les ordres du général Berthier.
 15 Haller, Suisse et calviniste, est dépêché au pape, alors sur son trône, et recevant les complimens du sacré collège à cause de l'anniversaire de son exaltation, et lui annonce que son règne a cessé. La république est proclamée, et le règne pontifical aboli.

— 1798 —

- Févr. 19 Le pape est enlevé de Rome dans la nuit, conduit à Sienné et logé dans le couvent des augustins.
- 24 Le directoire cisalpin dépose et bannit le cardinal Mattei pour refus de prêter le serment de *haine à la royauté*.
- Mars. 26 Clôture du saint Office et du collège de la Propagande.
- Mai. 15 Les biens du clergé cisalpin sont déclarés *nationaux*.
- 19 Bonaparte s'embarque à Toulon pour l'expédition d'Égypte.
- 26 Publication d'un indult du pape pour la réduction des fêtes dans le territoire de la république romaine. Le pape est transféré à Florence et logé à la Chartreuse.
- Juin. 12 Malte est livrée à Bonaparte par la faiblesse du grand-maître de Hompesch, et la perfidie de quelques chevaliers parjures.
- 20 Bref du pape qui condamne le serment de *haine à la royauté*.
- Juill. 17 Lucien Bonaparte s'oppose à ce qu'on force les catholiques d'ouvrir les boutiques et de travailler le dimanche.
- Août. 22 Le général Humbert, chargé de favoriser l'insurrection de l'Irlande, débarque à Killala, et après quelques succès est battu et pris.
- Sept. 22 Premier jour de l'an VII, Bonaparte fait célébrer au Caire l'anniversaire de la fondation de la république française. Sur une table sont placés sur la même ligne, le bonnet de la liberté, le croissant, les droits de l'homme et l'Alcoran.
- Nov. 5 Incendie d'une partie de l'église de Saint-Sulpice.
- 24 Les Français évacuent Rome.
- 28 Sommission du général Mack au commandant français du château Saint-Ange.
- Déc. 14 Rome est reprise par les Français sous les ordres du général Macdonald.

— 1799 —

- Janv. 8 Arrêté de l'administration centrale de la Seine, qui permet à tout particulier d'inhumier un corps dans un terrain à lui appartenant, moyennant une déclaration.
- 12 Le ministre de l'intérieur fait suspendre la vente de la cathédrale de Reims.
- Fév. 27 Le conseil des Cinq-cents arrête l'aliénation des biens du culte protestant.
- Mars. 4 Proclamation de Paul I, dans laquelle il se déclare grand-maître de l'ordre de Malte, et en établit le chef-lieu à Pétersbourg.
- 14 Projet de Duplantier pour que la fête de la souveraineté du peuple soit célébrée tous les ans. Adopté par les Cinq-cents.
- 72 Arrêté du Directoire concernant les pensions ecclésiastiques.
- 27 Le pape Pie VI est enlevé de la Chartreuse de Florence, et traîné de ville en ville pendant plus de six semaines, éprouvant à l'âge de plus de quatre-vingts ans toutes les incommodités d'un pénible voyage. Il arrive à Valence le 14 juillet.
- Avril. 24 Limitations mises par le directoire helvétique aux pensions religieuses.
- 28 Départ des ministres français de Rastadt. Ils sont arrêtés à quelques lieues de cette ville. Roberjot et Bonnier sont tués; Jean de Bry échappe.
- Mai. 27 Motion de Bertrand de Calvados, en faveur de la liberté de la presse.
- Juin. 1 Arrêté du Directoire exécutif, relatif aux pensions ecclésiastiques.
- 26 Boulay de la Meurthe énonce son opinion sur les cultes. Il veut qu'aucun ne soit persécuté. « Quant aux prêtres réfractaires, dit-il, je ne les regarde pas comme prêtres, mais comme rebelles. »
- Juill. 8 Les jacobins se réorganisent et s'assemblent dans la salle du Manège. Ils en sont bientôt expulsés.
- Août. 3 Arrêté du Directoire, qui ordonne que le pape Pie VI soit transféré à Dijon. Cet arrêté n'est point exécuté.
- 29 Mort du pape Pie VI à Valence, à près de 82 ans, et plus de 24 ans de pontificat.

— 1799 —

- Sept. 30 Prise de Rome et de Civita-Vecchia par les Napolitains et les Anglais. Les Turcs s'emparent d'Ancône.
 Oct. 9 Bonaparte, parti d'Égypte, débarque à Fréjus.
 16 Il arrive à Paris.
 Nov. 10 Abolition du Directoire. Création d'une commission exécutive provisoire pour l'organisation d'un nouveau gouvernement.

GOUVERNEMENT CONSULAIRE.

- Dec 4 Ouverture à Venise du conclave pour l'élection d'un nouveau pape. Il est composé de trente-cinq cardinaux.
 15 Nouvelle constitution nommée de l'an VIII. Nouveau gouvernement. Trois consuls, un corps législatif, un tribunal. Bonaparte 1^{er} consul.
 28 Amnistie accordée aux habitans des départemens de l'ouest.

— 1800 —

- Févr. 4 Pacification des départemens de l'ouest par le général Brune.
 7 Acceptation de la constitution de l'an VIII.
 Mars. 3 Clôture de la liste des émigrés.
 14 Grégoire-Barnabé Chiaramonti, de l'ordre de Saint-Benoît, évêque d'Imola et cardinal, est élu pape à Venise, et prend le nom de Pie VII.
 21 Il est couronné dans cette ville.
 Mai. 15 Il adresse, suivant l'usage, une circulaire à tous les évêques, pour leur faire part de son avènement au souverain pontificat.
 Juin. 14 Bataille de Marengo, qui de nouveau change le sort de l'Italie.
 Juill. 5 Le pape Pie VII fait son entrée solennelle dans Rome.
 Sept. 5 Malte, occupée par les Français, capitule et se rend aux Anglais.
 Octob. Le cardinal Spina vient à Paris, et entame des négociations pour un arrangement spirituel avec le gouvernement français.
 Déc. 10 Le roi d'Espagne ordonne dans ses états la promulgation et l'exécution de la bulle *Auctorem fidei* contre le concile de Pistoie.

— 1801 —

- Mars. 7 Bref de Pie VII en faveur des jésuites établis en Russie. Le pape déroge en ce point au bref de Clément XIV pour la suppression.
 Mai. 31 Martyre de Jacques Ly, prêtre chinois et missionnaire à Cérée.
 Juin. 29 Ouverture d'un concile des constitutionnels à Paris.
 Juill. 15 Convention sur les matières ecclésiastiques, conclue entre le souverain pontife et le premier consul.
 Août. 26 Elle est ratifiée par Pie VII, qui donne à ce sujet la bulle *Ecclesia Christi*. S. S. adresse aux évêques de France un bref, et leur demande la démission de leurs sièges.
 Oct. 4 Arrivée à Paris du cardinal Caprara en qualité de légat du saint Siège.
 28 Nouvel acte de schisme de la part de l'église de Hollande, par l'élection et le sacre sans institution canonique de Jean-Jacques van Rhin pour évêque de Harlem.

— 1802 —

- Mars. 26 Sur quatre-vingt-un évêques qui restaient de l'ancien clergé de France, quarante-cinq donnent leur démission; les trente-six autres expriment au pape leurs regrets de ne pouvoir suivre cet exemple. Treize qui étaient en Angleterre, à la tête desquels était M. Dillon, archevêque de Narbonne, écrivent au pape pour lui exposer leurs motifs.
 Avril. 5 La convention du 15 juillet, connue sous le nom de *concordat*, est présentée par le ministre des cultes Portalis à l'acceptation du corps législatif, et adoptée comme loi de l'état. Les articles organiques joints, mais

— 1802 —

non convenus avec le pape, sont aussi adoptés et proclamés. Publication de deux bulles du pape, l'une du 15 août 1801, commençant par ces mots : *Ecclesia Christi*; l'autre du 29 novembre de la même année, commençant par ceux-ci : *Qui Christi Domini* : par cette dernière, le pape anéantit toutes les églises épiscopales existantes en France, et créa à leur place soixante nouveaux sièges, dont dix métropoles. Bonaparte nomma à plusieurs des sièges nouvellement établis.

- Avril 9 Le cardinal-légat est admis à l'audience du premier consul avec les honneurs dus à sa dignité.
- 13 Jour de Pâques, rétablissement de l'exercice public du culte catholique. La cérémonie s'en fait à Notre-Dame avec la plus grande solennité. La messe est célébrée par le cardinal-légat. Le discours est prononcé par M. de Boisgelin, nommé archevêque de Tours, et la cérémonie est terminée par le *Te Deum*.
- 19 Publication de l'indult du pape pour la réduction des fêtes.
- Mai. 24 Le pape, dans une allocution en consistoire, se plaint des *articles organiques* rédigés sans sa participation, et opposés à la discipline de l'Eglise. Il annonce qu'il en a demandé le changement ou la modification. On ne fait point droit à ses plaintes.
- Juin. 8 Circulaire du ministre des cultes Portalis aux évêques, touchant divers objets relatifs à leur ministère, sur lesquels ils sont les seuls juges, et n'ont point de conseils à recevoir d'aucune autorité séculière.

— 1803 —

- Janv. 17 Promotion au cardinalat de MM. de Belloy, archevêque de Paris, Fesch, archevêque de Lyon, Cambacérès, archevêque de Rouen, et de Boisgelin, archevêque de Tours.
- Avril. 6 Réclamations des évêques de France non démissionnaires contre le concordat, et protestations contre les mesures qui les privaient de leurs juridictions et de leurs sièges. Les signatures sont au nombre de trente-huit, y compris celle de l'évêque d'Asopé, *in partibus*, et celle de M. de la Tour, nommé à l'évêché de Moulins, et non sacré. Ces réclamations avaient été rédigées, dit-on, par M. Asseline, évêque de Boulogne, prélat aussi éclairé que pieux.
- 17 Le chevalier de Tomasi est nommé par le pape grand-maître de l'ordre de Malte.
- Juin. 1 Bulle de Pie VII pour l'organisation des églises du Piémont. De dix-sept sièges qu'il y avait, huit seulement sont conservés; savoir, Turin, Saluces, Acqui, Asti, Alexandrie, Ivree, Verceil et Mondovi. Par la suite, le siège d'Alexandrie est transféré à Casal.
- Sept. 16 Concordat entre le souverain pontife et la république italienne, composée de divers états, pour y établir l'uniformité dans le gouvernement ecclésiastique.

— 1804 —

- Févr. 6 Conférences à Ratisbonne sur l'état de l'église d'Allemagne. Tout y avait été bouleversé par l'envahissement des souverainetés ecclésiastiques dont la plupart des princes d'Allemagne s'étaient emparés, et par la suppression des chapitres et des monastères, pour servir d'indemnités aux princes séculiers. Ces conférences, au nombre de huit, durèrent depuis le 6 février jusqu'au 21 mars et furent sans résultat.
- Avr. 8-15 Déclarations des évêques de France non démissionnaires, en faveur des droits de Louis XVIII. Ils s'y élèvent aussi contre la déclaration portée au concordat relativement aux biens ecclésiastiques, et contre les lois organiques.

— 1804 —

- Mai. 18 Un sénatus-consulte défère le titre d'empereur à Bonaparte, avec l'hérédité de la dignité impériale dans sa famille.
- Juin. 6 Louis XVIII adresse à tous les souverains de l'Europe une protestation contre ce titre, et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu.

EMPIRE.

- Nov. 28 Pie VII arrive à Paris.
- Déc. 2 Bonaparte est couronné empereur dans l'église de Notre-Dame, et sacré par les mains du saint Père.

— 1805 —

- Févr. 1 Le pape tient un consistoire à Paris dans les salles de l'archevêché. Il y donne le chapeau aux cardinaux de Belloy et Cambacérés. Il érige l'église de Ratisbonne en métropole de l'Allemagne, et nomme à ce siège le comte de Dalberg, ancien archevêque de Mayence. Le lendemain S. S. sacré à St.-Sulpice deux nouveaux évêques, celui de Poitiers et celui de la Rochelle.
- Mars. 22 Second consistoire pour nommer à des églises vacantes.
- Mai. 16 Pie VII part de Paris le 4 avril, et arrive à Rome au milieu des acclamations de tout un peuple ravi de revoir son souverain.
- 26 Napoléon est couronné roi d'Italie, et sacré dans la cathédrale de Milan, par le cardinal Caprara, archevêque de cette ville.
- Juin. 26 Le pape, dans une allocution prononcée en consistoire secret, rend compte aux cardinaux de son voyage et des fruits que la religion en a retirés. Il les informe aussi de la rétractation de Scipion Ricci, ancien évêque de Pistoie, de sa soumission aux décisions dogmatiques de Pie VI, et de sa réconciliation avec l'Eglise romaine.
- Juill. 14 Trois députés de l'ordre de Malte, venus de Catane, annoncent au pape la mort du grand-maître Tomasi, et sollicitent son approbation pour la nomination de son successeur dans la personne du bailli Caraccioli.
- Oct. Les armées françaises s'emparent à l'improviste d'Ancône. Le pape s'en plaint, et ne reçoit aucune satisfaction.

— 1806 —

- Janv. 1 Le calendrier républicain est aboli. On reprend le calendrier grégorien.
- 14 Une lettre ministérielle défend de recevoir l'acte de mariage d'un prêtre. Un ministre, en 1802, avait appelé la rétractation d'un prêtre marié un *véritable scandale*.
- Mars. 30 Décrets de Napoléon pour envahir de nouveaux états, et en créer de grands fiefs, dont il se réserve de donner l'investiture. Outre le port et la forteresse d'Ancône, qu'il avait fait occuper, il s'empare des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo. Il en fait mettre en vente les biens ecclésiastiques, etc.
- Juin. 6 M. de Dalberg, archevêque électeur, archi-chancelier de l'empire d'Allemagne, nomme le cardinal Fesch son coadjuteur. Les représentations du pape au sujet des empiétemens de l'empereur Napoléon n'étant point écoutées, S. S. cesse de donner des bulles pour les évêchés d'Italie.
- Oct. 20 Ouverture du grand sanhédrin des Juifs à Paris. L'objet de cette réunion était de fonder les mœurs des Juifs avec celles de l'Europe, et de les faire renoncer à l'habitude de l'usure. On ne voit pas quo cette assemblée ait eu les résultats qu'on en attendait.
- Nov. 24 Un décret impérial autorise provisoirement l'association des dames Ursulines pour l'instruction gratuite des jeunes filles.
- Déc. 17 Son éminence le cardinal Fesch fait la cérémonie de l'ouverture et de la bénédiction de l'église des Dames du Refuge, dites de Saint-Michel, rue du faubourg Saint-Jacques, dans l'ancienne maison de la Visitation.

— 1807 —

- Mai. 24 Canonisation à Rome de François Caracciolo, fondateur des clercs réguliers mineurs; de Benoît, surnommé le Maure, frère convers chez les frères mineurs; d'Angèle Marici, fondatrice des Ursulines, et de Collette Boilet, née à Corbie en Picardie, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire. Il y avait quarante ans qu'il n'y avait eu de canonisation.
- Sept. 30 Divers décrets de Napoléon en faveur de la religion et du clergé. Les évêques sont autorisés à faire des visites dans les maisons d'éducation; les biens sont rendus aux fabriques; le nombre des succursales auxquelles un traitement est assuré est porté à trente mille. Deux mille quatre cents bourses sont créées et réparties en différens diocèses. La congrégation des sœurs de la charité, et d'autres congrégations de filles vouées au service des malades, ou à l'éducation de la jeunesse, sont autorisées; les frères des écoles chrétiennes sont rétablis; les lazaristes, les prêtres des missions étrangères, ceux du Saint-Esprit, sont rappelés à leur ancienne destination, etc. On entrevoit l'espoir d'autres améliorations propres à faire reprendre à la religion quelque ascendant; mais il ne se réalise pas.

— 1808 —

- Fév. 2 Des troupes françaises occupent Rome. On prend pour prétexte de cette violation de territoire, le refus du saint Père d'entrer dans la confédération du Rhin, et de n'avoir point fermé aux Anglais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia. On exile les cardinaux, etc. Le pape proteste inutilement contre ces violences.
- Mars. 27 Un ordre du jour du général français annonce aux troupes pontificales que désormais elles n'auraient plus d'ordre à recevoir des prêtres.
- Avril. 12 Décret qui réunit au royaume d'Italie les provinces d'Urbain, d'Ancône, de Macerata et de Damerino. Décret du même jour qui confisque les biens des cardinaux qui ne se rendront pas dans le lieu de leur naissance.
- 7 On désarme la plus grande partie de la garde pontificale, et on met en prison les nobles de cette garde.
- 8 Par un bref du pape Pie VII, l'évêché de Baltimore, aux Etats-Unis, est érigé en métropole. Quatre évêchés suffragans sont créés, savoir, New-Yorck, Philadelphie, Boston, et Beards-Town dans le Kentucky.
- 10 Décret de la congrégation des rites, qui déclare *vénérable* Marie Clotilde de France, reine de Sardaigne.
- Mai. 5 Abdication forcée de Charles IV et de Ferdinand VII son fils, roi d'Espagne. Napoléon rappelle de Naples son frère Joseph, qu'il avait créé roi des Deux-Siciles, et lui donne le trône d'Espagne.
- Juin. 41 Des officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Gabrielli, prosecretaire d'état, mettent le scellé sur ses papiers, et lui intimant l'ordre de partir pour son évêché de Sinigaglia. Nouvelles réclamations du pape, aussi peu écoutées que les précédentes.
- Juill. 41 Allocution du pape en consistoire secret. Il y proteste solennellement contre les actes de violence employés à son égard.
- Sept. 6 Deux officiers français entrent dans l'appartement du cardinal Pacca, qui avait remplacé le cardinal Gabrielli dans la charge de prosecretaire, pour l'arrêter. Le pape, informé de ce nouvel acte de violence, se rend chez le cardinal, prend son ministre par la main, et remonte avec lui dans ses appartemens. Le lendemain on enlève le cardinal Antonelli.

— 1809 —

- Janv. 49 Des soldats français cernent le palais de l'ambassadeur d'Espagne, et mettent en arrestation le chevalier Vorgas, alors malade dans son lit. On arrête aussi deux auditeurs de rote, et plusieurs autres particuliers de la même nation

— 1809 —

- Mal. 17 Décret impérial daté de Vienne en Autriche, qui réunit les états romains à l'empire français, sous prétexte qu'ils n'ont été donnés au souverain pontife qu'à titre de fiefs. Le même décret accorde au pape pour dédommagement deux millions de revenu.
- Juin. 6 Le pape Pie VII proteste contre cette spoliation, refuse tout dédommagement, et lance une bulle d'excommunication contre les auteurs, fauteurs et exécuteurs des violences exercées contre le saint Siège, sans désigner toutefois personne.
- Juill. 3 Déclarations des évêques catholiques d'Irlande, dans laquelle ils désapprouvent et condamnent quelques écrits de l'abbé Blanchard, dans lesquels il s'élève contre le concordat de 1801, et le traite de mesure illégale et nulle.
- 6 Le pape Pie VII est enlevé de Rome nuitamment, après que les portes de son appartement ont été brisées. Il est placé dans un carrosse fermé à clef, et traîné de ville en ville, par une chaleur étouffante, sans égard pour son âge et ses infirmités. Il arrive enfin à Savone, après cinq semaines d'un voyage pénible. Napoléon fait venir tous les cardinaux à Paris.
- 13 Circulaire de Napoléon adressée aux évêques, et datée du camp de Znaym, dans laquelle il essaie de justifier l'invasion des états ecclésiastiques, et fait parade de zèle pour la religion.
- Nov. 16 Convocation d'une commission d'évêques, pour chercher les moyens de pourvoir aux besoins des églises dépourvues de pasteurs.

— 1810 —

- Janv. 11 Réponse de la commission aux questions proposées par le gouvernement. Elle propose d'assembler un concile national dont l'empereur prendrait l'avis. Les évêques demandent la suppression de quelques articles organiques du concordat.
- Févr. 8 Un décret fait droit à la demande des évêques concernant la suppression de certains articles organiques.
- Mars. 17 On fait décréter par le sénat que le pape prêtera serment de ne rien faire contre les quatre articles de 1682. Les plus magnifiques promesses sont employées pour l'engager à souscrire à cette condition : il s'y refuse.
- Mars. 25 Décret portant que l'édit de 1682 sur les quatre articles du clergé est une loi de tout l'empire.
- 26 Adresse et lettre encyclique des évêques d'Irlande à tous les évêques catholiques, au sujet du *veto* que l'on voulait donner au roi d'Angleterre sur le choix des évêques catholiques.
- Avril. 5 Exil de treize cardinaux pour s'être abstenus de paraître à la cérémonie du mariage de Napoléon. Il leur est ordonné de quitter l'habit de cardinal, et de ne plus paraître qu'en noir. On leur ôte la pension qu'on leur avait accordée en dédommagement de leurs bénéfices et de leurs biens, dont on s'était emparé, et on les disperse dans différentes villes, deux à deux.
- Oct. 15 Le cardinal Maury est nommé à l'archevêché de Paris. Il en donne avis au pape.
- Nov. 5 Bref de Pie VII, daté de Savone, en réponse à la lettre du cardinal Maury. Le pape s'étonne qu'il ait accepté la nomination dont il lui fait part. Il lui ordonne d'y renoncer.
- Déc. 18 Autre bref du pape adressé à l'abbé d'Astros, grand-vicaire de Paris. Le pape y déclare que l'administration du cardinal est contraire aux lois de l'Eglise, et qu'il n'a aucun pouvoir à Paris. Il déclare en outre, que pour lever tout doute à cet égard il lui ôte tout pouvoir et juridiction. Ce bref, intercepté par le gouvernement, n'arrive point à son adresse.

— 1811 —

- Janv. 1 L'abbé d'Astros est arrêté et conduit à Vincennes, pour avoir eu connaissance du bref du 5 novembre, relatif au cardinal Maury, et pour refus de nommer la personne qui le lui avait communiqué. D'autres ecclésiastiques éprouvent le même sort.
- 7 Perquisition dans les papiers du pape à Savone. On fouille jusque dans son secrétaire. Ses papiers et ceux de toutes les personnes de sa maison sont envoyés à Paris. On lui ôte toutes les personnes qui composaient sa maison, jusqu'à son confesseur. L'évêque de Savone lui-même est mandé à Paris.
- Mars. Une commission composée de cardinaux et d'évêques, chargée d'indiquer le parti à prendre relativement aux dispenses et aux institutions canoniques, dans l'état d'interruption de communication où l'on était avec le saint Siège, donne sa réponse.
- Avril. 25 Annonce d'un concile national composé des évêques de France et d'Italie pour le 25 juin. Par la suite, il fut indiqué pour le 17 du même mois.
- 27 Napoléon ayant résolu d'envoyer une députation à Savone, douze évêques se réunissent chez le cardinal Fesch, et signent une lettre au pape pour servir comme de lettres de créance aux députés. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Dix-sept autres évêques en écrivent de leur côté. Les députés sont l'archevêque de Tours, les évêques de Trêve et de Nantes.
- Mai. 9 Arrivée à Savone des évêques députés. Ils reçoivent ordre de s'adjoindre l'évêque de Faenza, qui arrive deux jours après.
- 10 Les députés sont admis à l'audience du pape; les négociations durent jusqu'au 19 mai. Elle se terminent par une note rédigée, dit-on, dans le cabinet du pape, et approuvée, mais non signée par lui, dans laquelle il consent à accorder l'institution canonique aux évêques nommés.
- Juin. 17 Ouverture du concile national dans l'église métropolitaine de Paris. Il est composé de quatre-vingt-quinze, tant cardinaux qu'archevêques et évêques. M. de Dalberg se trouvant à Paris, est invité d'y assister, ainsi que l'évêque de Capharnaüm, son suffragant. Le cardinal Fesch préside l'assemblée.
- 20 Première congrégation particulière. Elle est suivie de plusieurs autres. Dans la cinquième, tenue le 27, on lit pour la seconde fois une adresse qui devait être présentée à l'empereur le dimanche suivant; mais les évêques d'Italie s'étant plaints de ce qu'elle était rédigée dans l'esprit des articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient point, et quelques changemens y ayant été faits, Napoléon ne voulut point la recevoir, et contre-manda la députation.
2. Le cardinal Caprara meurt à Paris. Il est inhumé dans les caveaux de Sainte-Geneviève, après de magnifiques obsèques.
- 28 Napoléon ayant ordonné qu'on s'occupât sans délai de l'objet du concile, une commission particulière s'assemble chez le cardinal Fesch. Le 3 juillet suivant, elle décide à la majorité l'incompétence du concile pour aviser aux moyens de suppléer aux bulles pontificales, même en cas de nécessité.
- Juill. 10 Décret impérial qui dissout le concile.
- 12 Les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, que l'on croyait avoir influé sur la décision de l'incompétence du concile, sont arrêtés et conduits à Vincennes.
- 27 Convocation des évêques chez le ministre des cultes. On essaie de faire revivre le concile.
- Août. 5 Congrégation générale. On y forme un décret composé de cinq articles dont le précis est que les sièges ne pourront vaquer plus d'un an; que l'empereur y nommera; que le pape donnera l'institution dans les six

— 1811 —

mois ; que les six mois écoulés , le métropolitain pourra procéder à l'institution , que ces articles seront soumis à l'approbation du pape , et lui seront portés par une députation.

Août. 19 En conséquence de cet arrêté , une députation de neuf prélats est nommée pour porter au pape le décret du 5. Quatre-vingt-cinq évêques souscrivent une lettre pour servir aux députés de lettres de créance. Le cardinal Fesch en écrit une particulière. Les neuf prélats partent avec ces dépêches , et arrivent à Savone les derniers jours d'août.

Sept. 5 Le pape donne audience à la députation.

20 S. S. consent à confirmer par un bref les articles que lui présente la députation. Ce bref , parvenu à Paris , est mis sous les yeux du conseil d'état , qui fut choqué , dit-on , de ce que l'Eglise de Rome y prenait le titre de *maîtresse de toutes les églises*. Il fut question de le renvoyer au pape. On se contenta de ne point l'admettre. Les négociations furent rompues ; et le concile assemblé à si grands frais n'eut point d'autre issue.

— 1812 —

Juin. 20 Le pape arrive à Fontainebleau. On ignore quel fut le motif qui détermina Bonaparte à cette translation. Pie VII mène dans ce nouvel exil une vie aussi retirée qu'à Savone ; il ne sort pas même pour se promener dans les jardins. Il reçoit les cardinaux et les évêques qui de Paris viennent le visiter.

Nov. 25 Le ministre des cultes écrit aux chapitres de Gand , de Tournai et de Troyes , que ces sièges sont vacans par la démission de leurs évêques respectifs , et que les chapitres aient à nommer des grands-vicaires. En effet , on avait forcé les trois évêques enfermés à Vincennes de souscrire leur démission , après quoi on les fit partir , l'évêque de Tournai pour Gien , l'évêque de Gand pour Beaune , et l'évêque de Troyes pour Falaise.

Déc. 18 Napoléon arrive à Paris après la campagne désastreuse de Moscou.

— 1815 —

Janv. 19 Bonaparte se rend inopinément à Fontainebleau , entre chez le pape , et le presse de conclure un nouveau traité.

25 Le pape se décide à signer les articles qui devaient servir de base à un autre concordat ; ils étaient , pour la substance , conformes , mais avec plus de développement , à ceux qui avaient été arrêtés dans la congrégation du 5 août , et qu'il avait confirmés par un bref resté sans exécution ; mais , voyant qu'il n'était rétabli ni dans son autorité spirituelle , ni dans ses droits temporels , il rétracta ces concessions.

Avril. 23 Le ministre des cultes annonce aux chapitres de Gand , de Tournai et de Troyes , que , sur la démission des titulaires de ces sièges , l'empereur y a nommé , et leur recommande de donner incessamment des pouvoirs à ceux qui en ont été pourvus. Cela donne lieu à de nouveaux troubles.

Juill. 22 Une partie du chapitre de Gand ayant donné des pouvoirs à l'abbé de la Brue , nommé à cet évêché , la majorité du clergé refuse de le reconnaître. Les séminaristes suivent cet exemple. Le supérieur est envoyé à Vincennes ; deux professeurs sont enfermés à Pierre-Châtel ; des séminaristes , même dans les ordres , sont forcés de partir comme conscrits , et quarante périssent dans la citadelle de Wesel , victimes d'une maladie contagieuse. Les autres sont envoyés à Sainte-Pélagie. Tous ne reviennent dans leur patrie qu'après la délivrance des Pays-Bas.

Oct. 18 Bataille sanglante de Leipsick , qui achève de ruiner les affaires de Napoléon.

Déc. 19 L'évêque de Plaisance se présente chez le pape , et lui demande s'il serait disposé à entrer dans des arrangemens. Sa Sainteté répond qu'elle est décidée à ne parler d'affaires que lorsqu'elle sera de retour à Rome.

— 1814 —

- Janv. 19 L'évêque de Plaisance retourne à Fontainebleau. Le lendemain 20, il obtient une audience du pape, et lui présente un modèle de traité, par lequel on lui rendrait la partie occidentale de ses états. Le saint Père s'en réfère à sa réponse du 19 décembre, et dit qu'il ne demandait qu'à retourner à Rome.
- 25 Le pape part de Fontainebleau. Il n'avait été informé de son départ que la veille, et peu de précautions furent prises pour que son voyage se fit commodément, par une saison rigoureuse. On fit partir de Fontainebleau les cardinaux l'un après l'autre, et on les conduisit dans différens exils qui leur avaient été assignés en Languedoc et en Provence.
- Mars. 10 Décret qui annonce que le pape rentre en possession de la partie de ses états dont on avait formé les départemens de Rome et de Trasimène.
- 31 Pie VII fait son entrée à Bologne, le même jour que les souverains alliés faisaient la leur à Paris, et que le gouvernement de Napoléon cessait.

RESTAURATION DE LA MONARCHIE.

- Avril. 11 Napoléon signe son abdication. On lui laisse la souveraineté de l'île d'Elbe. Il part le 20, et s'embarque à Fréjus le 26.
- 12 Entrée de *Monsieur* à Paris. Il descend à *Notre-Dame* pour y rendre grâce à Dieu des événemens qui rappellent sa famille en France et son frère sur le trône.
- Mai. 3 Louis XVIII rentre dans sa capitale et se rend à la métropole, où l'on chante le *Te Deum* pour son rétablissement dans les droits de ses ancêtres. Cet heureux retour fut suivi de plusieurs événemens favorables à la religion et à ses ministres.
- 24 Rentrée du pape à Rome, après cinq ans d'absence et de persécutions. Le saint Père descend à la basilique de Saint-Pierre, et après avoir rendu grâces à Dieu, retourne en triomphe au palais Quirinal.
- Juill. 7 M. Cortois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo, part pour Rome en qualité d'ambassadeur extraordinaire près du pape.
- Août. 7 Le pape Pie VII rétablit la société de *Jésus*.
- Sept. 7 Bref du pape Pie VII aux catholiques de Hollande contre l'élection d'un nouvel archevêque d'Utrecht. Cette élection avait eu lieu le 10 février de cette année, et l'élu, Willibrod van Os, avait été sacré le 25 février suivant. Bref du pape concernant l'érection d'un évêché en Suisse, et la séparation des cantons helvétiques d'avec le diocèse de Constance.
- Nov. 4 Ouverture d'un congrès à Vienne pour la pacification générale de l'Europe. Il s'y trouve des ministres de toutes les puissances européennes. Le pape y envoie le cardinal Gonsalvi en qualité de légat pour y défendre les droits de l'Eglise.

— 1815 —

- Janv. 20 Le prélat Ciamberlani, supérieur de la mission de Hollande, remplissant les devoirs de sa mission, est enlevé à Malines, et conduit à Anvers par la force armée, en vertu d'ordres émanés du gouvernement des Pays-Bas.
- 21 Service expiatoire à Saint-Denis et dans toutes les églises de France, pour le crime de régicide commis envers le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette son épouse. Leurs restes, recherchés avec soin, sont déposés dans le caveau destiné à la sépulture des Bourbons.
- Fév. 21 Les frères trappistes occupent leur nouveau monastère près de Laval.
- Mars. 1 Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe, débarque près de Cannes sur les côtes de Provence avec une poignée de soldats. Sa troupe se grossit insensiblement, et il se dirige vers la capitale presque sans trouver d'obstacles.

— 1815 —

Mars. 20 Louis XVIII quitte Paris et se retire dans les Pays-Bas. Bonaparte arrive presque en même temps, et le drapeau tricolore flotte de nouveau sur le pavillon des Tuileries.

INTERRÈGNE.

Avril. 5 Pie VII, obligé de sortir de Rome, dont les environs étaient occupés par les troupes de Murat, arrive à Gènes.

Juin. 2 Le pape rentre à Rome, après la chute de Murat.

9 Acte du congrès pour la pacification de l'Europe. On y signe un traité en cent-vingt articles. On rend au saint Siège, non-seulement les Marches, le duché de Bénévent, et la principauté de Ponte-Corvo, mais encore les trois légations de Bologne, Ravenne et Ferrare, que Pie VII avait été obligé de céder par le traité de Tolentino. Le pape rentre en possession de ces domaines le 18 juillet.

18 Bataille de Waterloo, perdue par Bonaparte.

FIN DE L'INTERRÈGNE.

Juill. 8 Louis XVIII rentre à Paris.

28 Représentations des évêques des Pays-Bas au sujet de quelques articles de la constitution projetée, lesquels leur paraissaient menacer l'indépendance du gouvernement ecclésiastique, et affaiblir les droits et la liberté des églises catholiques.

Août. 24 Le roi des Pays-Bas sanctionne cette constitution et la déclare loi fondamentale du royaume, sans qu'il ait été fait droit à ces réclamations.

Oct. 7 Ouverture de la session des chambres à Paris. Plusieurs propositions sont faites en faveur de l'Eglise et du clergé.

15 Murat ayant débarqué en Calabre avec quelques aventuriers, est arrêté par les habitans, traduit devant une commission militaire, et fusillé. On ne peut s'empêcher de penser qu'il avait présidé pareille exécution à l'égard d'un prince innocent.

Nov. 20 Traité onéreux dicté à la France par les souverains alliés.

— 1816 —

Ukase impérial qui bannit les jésuites de la Russie. La cause de cette disgrâce fut la conversion de quelques personnes de distinction, qu'on attribua au prosélytisme de ces Pères, et qui n'était vraisemblablement que l'effet d'une conviction personnelle d'après leurs prédications.

Projet de loi pour autoriser les donations en faveur des établissemens ecclésiastiques, présenté par le ministre de l'intérieur à la Chambre des députés.

Janv. 25 Ordonnance du roi qui rend aux catholiques anglais leurs collèges et séminaires en France, et la jouissance des biens y attachés.

Fév. 1 Bref du pape aux évêques d'Irlande, concernant les concessions à faire au gouvernement anglais pour parvenir à l'émancipation des catholiques.

5 Ordonnance du roi qui rétablit la congrégation de Saint-Lazare et celle du Saint-Esprit, pour les missions.

Mars. 8 Promotion de cardinaux. Il n'y en avait point eu depuis douze ans. Le 11, le pape leur donne le chapeau.

29 Installation des jésuites au collège impérial de Madrid.

Mai. Les religieuses trappistes, rentrées en France, s'établissent près de l'ancienne abbaye de la Trappe. Le séminaire des missions étrangères reprend l'œuvre qui était le but de son institution, et fait partir un missionnaire pour la Chine. De jeunes séminaristes se disposent à le suivre.

19 Rétablissement des jésuites à Mexico.

— 1816 —

- juin. 26 Des jeunes gens pieux, aidés de deux ecclésiastiques connus, recommencent l'œuvre charitable de l'abbé de Fénélon pour l'instruction et le soulagement des jeunes Savoyards; elle avait été abandonnée depuis la mort de ce vénérable ecclésiastique qui y consacrait son temps et sa fortune, et qui périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. En moins de deux mois, plus de cent cinquante de ces enfans se trouvaient déjà réunis sous la bienfaisante influence de cette association.
- Juill. 4 Bref du pape à M. de Broglie, évêque de Gand, en réponse à la lettre que ce prélat avait écrite à S. S. sur la conduite qu'il avait à tenir vis-à-vis du gouvernement des Pays-Bas.
- 8 Cédula du roi d'Espagne pour la formation d'écoles dans les maisons religieuses de l'un et l'autre sexe; aux fins d'y former la jeunesse à la religion et aux mœurs. Cette mesure est autorisée par un bref du pape, qui exempte même de l'office, s'il est nécessaire, les religieux et religieuses qui se consacreront à l'enseignement.
- Août. 8 Edit du roi de Naples contre les sociétés secrètes.
- Sept. 25 Ordonnance du roi qui autorise une association sous le nom de *société des Missions de France*, destinée à suppléer à la pénurie d'ecclésiastiques. S. M. leur laisse la jouissance du mont Valérien, qu'ils desservent dans le temps du pèlerinage.
- Oct. 9 Les filles de la Croix, dont la destination est l'éducation des jeunes filles pauvres, reprennent l'habit religieux.
- Déc. 24 Adoption de la loi qui autorise les donations faites aux établissemens ecclésiastiques.

— 1817 —

- Janv. 18 Installation du chapitre royal de Saint-Denis par monseigneur le grand-aumônier de France. A la suite, les restes des anciens rois dont la sépulture avait été violée, et qu'on avait exhumés de la fosse où ils avaient été déposés, sont portés dans les caveaux de l'église. Le 20, les mêmes devoirs sont remplis à l'égard des corps de madame Adélaïde et de madame Victoire, rapportés de Trieste.
- Mars. 4 M. de Broglie, évêque de Gand, étant dans le cours de ses visites pastorales, est cité à comparaître devant un conseiller de la cour de Bruxelles.
- Avril. 9 Ordonnance du roi qui affecte une somme de trois millions neuf cent mille francs à l'amélioration du sort du clergé.
- Juin. 5 Concordat entre S. S. Pie VII et S. M. le roi de Bavière, qui règle les affaires ecclésiastiques de ce royaume.
- 11 Concordat ou convention conclue entre le souverain pontife Pie VII et Louis XVIII, roi de France, pour servir de règle aux affaires ecclésiastiques de ce royaume. Des lettres apostoliques du 11 juillet ratifient cette convention, et une bulle du 27 établit quarante-deux nouveaux sièges.
- 17 Bref du pape aux évêques et chapitres de l'Eglise de France, par lequel S. S. les prévient des nouvelles circonscriptions à faire dans les évêchés, et leur demande leur assentiment.
- Juill. 10 Cinquante religieux trappistes, embarqués à Weymouth sur une frégate de l'état, débarquent sur les côtes de Bretagne, pour venir s'établir à la Meilleraye, ancienne abbaye de leur ordre, diocèse de Nantes. Leur installation s'y fait solennellement le 7 août suivant.
- 11 Lettres apostoliques pour l'érection et la création de quelques archevêchés et évêchés en Piémont.
- 25 Le pape annonce en consistoire le concordat passé avec le gouvernement français.

— 1817 —

- Août. 22** Le roi donne la barrette à M. le cardinal de Périgord, grand-aumônier. La même cérémonie se répète pour M. le cardinal de la Luzerne et M. le cardinal de Beaussat, les 24 et 26 du même mois.
- Oct. 4** Consistoire secret dans lequel le pape déclare deux cardinaux réservés *in petto* dans le consistoire du 8 mai 1816, et institue des archevêques et évêques pour trente et un sièges de France. Leurs bulles arrivent à Paris bientôt après.

— 1818 —

- Janv. 11** Le collège Urbain de la Propagande, fermé depuis vingt ans, est rendu à sa destination. M. Pédicini, secrétaire de la Propagande, après les avoir présentés au saint Père, y introduit quatorze jeunes séminaristes.
- Fevr. 16** Concordat entre le souverain pontife et le roi des Deux-Siciles, pour le règlement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.
- 21** Bref du pape Pie VII aux membres du bureau des catholiques irlandais. S. S. daigne y entrer dans des détails au sujet de la mission du père Richard Hayes, de l'ordre des frères mineurs, et explique les causes de son renvoi.
- Mars.** Rétablissement du siège archiépiscopal de Smyrne.
- Avril. 8** Consistoire dans lequel S. S. déclare cardinaux MM. Fabrice Scaberas Testaferrata, et François Guidobono Calvachini, réservés *in petto*, le premier dans le consistoire secret du 8 mars 1816, le second dans celui du 24 août 1807, et élève à la même dignité M. Casimir Haftelin.
- Mai. 18** Départ pour Rome du conseiller d'état Portalis, chargé d'une mission importante près du saint Siège.
- 20** Ordonnance du roi pour l'augmentation du traitement des fonctionnaires ecclésiastiques.
- La Sainteté approuve dans les formes canoniques l'institution des religieuses de l'adoration perpétuelle du saint Sacrement.
- Juin. 18** Publication du concordat de Bavière, pour le règlement des affaires ecclésiastiques de ce royaume.
- Sept. 15** Adoption de la résolution par laquelle le canton de Fribourg arrête le rétablissement des jésuites dans cette ville. L'abbaye d'Einsiedlen, en Suisse, est proposée pour le siège à ériger dans les petits cantons.
- 16** Bref du pape adressé à l'évêque d'Hélie, vicaire apostolique du district de Londres, par lequel ce prélat est autorisé et invité à exiger des ecclésiastiques français, résidant en Angleterre, la signature d'un formulaire, par lequel ils reconnaissent qu'ils communiquent avec tous ceux qui sont unis de communion avec le souverain pontife Pie VII, comme avec des membres de l'Eglise. Plusieurs prêtres français s'empressent de souscrire ce formulaire.
- Oct. 2** Allocution du pape en consistoire secret, dans laquelle S. S. informe les cardinaux que ce qui restait de difficultés entre le saint Siège et le roi de Bavière est heureusement terminé par la déclaration solennelle de ce prince, que le serment prêté aux constitutions du royaume ne regarde que l'ordre civil.
- 2** Convention passée à Aix-la-Chapelle, entre le roi de France et les souverains alliés, au moyen de laquelle les troupes formant l'occupation militaire du territoire français sont retirées.
- Nov.** Collèges de jésuites ouverts dans les états du roi de Sardaigne.
- Dec.** Congrégation *anté-préparatoire* dans le palais de son éminence le cardinal Litta, relative à la béatification du vénérable serviteur de Dieu, le père Laul de la Croix, prêtre et fondateur de la congrégation des clercs-déchaussés de la Croix et Passion de Notre-Seigneur J.-C.

— 1819 —

- Avril. 2 L'empereur et l'impératrice d'Autriche arrivent à Rome, et y sont reçus avec les honneurs dus à leur haut rang. Ils visitent le pape, qui les accueille avec la tendresse d'un père, et s'entretient long-temps avec eux.
- Mai. Déclaration de LL. EE. les cardinaux de Périgord et de la Luzerne, et de MMgrs. de Clermont, ancien évêque de Châlons, et de Pressigny, nommé à l'archevêché de Besançon, réclamant contre l'omission dans la loi concernant la liberté de la presse, d'une mesure répressive des outrages faits par les écrivains à la religion de l'état.
- 26 Translation des reliques de saint Denis et ses compagnons de l'église paroissiale de la commune de ce nom, dans l'église de l'ancienne abbaye.
- Août. 19 Lettre du pape aux cardinaux, archevêques et évêques de France, par laquelle S. S. leur fait part des mesures qu'elle a cru devoir prendre pour satisfaire aux désirs de S. M. T. C., en suspendant l'exécution du concordat de 1817, et pourvoir au gouvernement des diocèses.
- 22 Allocution du pape en consistoire au sujet de ladite suspension; S. S. y communique au sacré collège les motifs qui l'y ont déterminée, et les moyens provisoires qu'elle a cru devoir adopter en attendant que ce concordat pût recevoir sa pleine exécution.
- 25 Erection par S. M. T. C. de cinq cents nouvelles succursales en faveur des diocèses où le nombre de celles qui sont établies n'est pas proportionné aux besoins des localités.
- Sept. 23 Déclaration des cardinaux, archevêques et évêques de France, par laquelle ils adhèrent aux mesures provisoires prises par le saint Siège pour le gouvernement des églises pendant la suspension du dernier concordat.
- Oct. 18 Rétablissement des trois archi-diaconés de Paris, sous les titres nouveaux de Notre-Dame, de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis.

— 1820 —

- Mars. Révolution en Espagne. Le comte de l'Abisbal, parti de Madrid, proclame à Ocana, ville de la Nouvelle-Castille, la constitution dressée à Cadix par les cortès en 1812. Saragosse, le 5 de ce mois, se déclare en faveur de cette constitution. Le général Ballesteros, appelé dans le conseil du roi, déclare que son acceptation peut seule tout pacifier, et le roi l'accepte. On sait que, faite dans des temps de troubles et pendant la prison du roi, cette constitution est extrêmement défectueuse et tend au républicanisme.
- 8 Le roi de Naples rétablit dans ses états les religieux hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu; congrégation utile, connue en France sous le nom de *Frères de la charité*, et en Italie, sous celui de *Fate ben fratelli*: leurs couvens et leurs hôpitaux leur sont rendus. Le 8 mars, ils reprennent avec beaucoup de solennité leur habit, et le roi honore le couvent de sa visite. Ils n'étaient pas destinés à jouir long-temps de ces avantages.
- 25 Les jésuites établis en Russie depuis le règne de Catherine II, et en possession de divers établissemens dans cet empire, déjà frappés de bannissement par un ukase impérial, reçoivent ordre d'en sortir, avec défense d'y rentrer sous aucun prétexte. L'empereur d'Autriche en accueille une partie pour les employer à l'enseignement dans ses états.
- Juill. Révolution à Naples, faite par les *Carbonari*. Les 16 et 17 du même mois, scènes horribles à Palerme. Journées suivantes non moins désastreuses. Les prisons sont forcées et ouvertes à une foule de brigands qui s'en échappent, et donnent le signal du massacre. Les archives de Palerme, les caisses publiques, le palais de justice sont dévastés et pillés. Cette ville devient le théâtre de tous les crimes, suites accoutumées des mouvemens révolutionnaires.

— 1820 —

- Août.** 14 Décret des cortès d'Espagne, qui supprime les jésuites dans ce royaume. Le décret est proposé et adopté séance tenante.
- 28 Révolution en Portugal. Elle commence par la révolte de trois régimens de ligne et de deux de milice à O-Porto. La constitution espagnole est proclamée; les autorités sont déposées.
- Sept.** 16 Sur un rapport fait le 3 de ce mois au nom d'une commission, il est arrêté que tous les couvens d'ordres religieux seront supprimés en Espagne; même ceux de l'ordre de Malte et des hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Défense est faite d'émettre et de recevoir des vœux, ou de fonder des couvens par la suite. Malgré l'opposition que le roi manifeste pour cette mesure, il est obligé de donner sa sanction au décret.
- 16 La révolution de Portugal commencée à O-Porto, mais jusqu'alors repoussée à Lisbonne, s'opère dans cette ville. Les troupes consignées dans leurs quartiers en sortent malgré la consigne, et se réunissent au peuple sur une des grandes places de la ville, et le renvoi de la régence est décidé.
- Oct.** 1 Ouverture à Naples du parlement national. Le discours émané du trône a été lu par le prince lieutenant-général.
- 18 Les jésuites, réunis en assemblée générale à Rome, pour nommer un successeur à leur dernier général, tandis qu'on les proscriit de toutes parts, ne perdent ni le courage ni l'espoir, et nomment pour remplir la place vacante le père Louis Forti de Vérone, qui s'est rendu célèbre dans la carrière de la prédication.
- Presque dans le même temps, les pères du tiers-ordre de Saint-François sont rétablis à Sutri, ville de l'état de l'Eglise, d'après le vœu de l'évêque et des habitans.
- Nov.** 11 Mouvement séditieux à Lisbonne, au moyen duquel la constitution espagnole y est immédiatement mise en vigueur, avec cette restriction néanmoins, que les députés du prochain parlement pourront y faire toutes les modifications qu'ils jugeront convenables, *sans cependant la rendre moins libérale*. La junte est obligée de donner sa démission; mais, par une sorte de contre-révolution, elle est rétablie le 18, et les troupes qui avaient favorisé ce mouvement reviennent sur leur première démarche.
- 22 Projet de loi présenté au parlement napolitain, concernant les ordres religieux. Par le premier article, il est interdit à qui que ce soit, dans le royaume des Deux-Siciles, d'entrer dans un ordre monastique, et d'y prononcer des vœux. Tout monastère ayant moins de douze religieux sera aboli, etc.; mêmes mesures que celles qui, dans le temps, furent prises en France, reproduites en Espagne.
- Déc.** 10 L'archevêque de Valence en Espagne proteste contre le décret par lequel les cortès depouillaient de leurs biens les ordres religieux. Son patrimoine est confisqué, et il est condamné à l'exil.
- 25 La police fait saisir chez les libraires de Paris le *Catéchisme du soldat français*.
- 50 Les grands-vicaires et le secrétaire de l'évêque de Gand (M. de Broglie), accusés de soutenir le prélat dans son opposition au gouvernement des Pays-Bas, sont mis aux arrêts.

— 1821 —

- Févr.** 8 Le cardinal Gonsalvi, ministre et secrétaire d'état, publie, au nom du pape, une ordonnance qui enjoint aux sujets du saint Siège parfaite neutralité dans la guerre que l'Autriche allait déclarer aux insurgés de Naples.
- 17 L'empereur d'Autriche explique, dans un manifeste, les motifs qui l'ont déterminé à faire marcher ses troupes contre les révolutionnaires de Naples.

— 1821 —

- Févr.** 27 Les souverains rassemblés à Laybach terminent leurs conférences.
 28 Louis XVIII confie aux évêques du royaume la surveillance sur les écoles secondaires ou séminaires de leurs diocèses.
- Mars.** 5 Le général des capucins, vieillard septuagénaire, exilé par les cortès d'Espagne, arrive à Paris.
 13 L'armée piémontaise s'étant révoltée, le roi de Sardaigne abdique la couronne en faveur de son frère Charles-Félix.
 24 Après avoir battu les révoltés napolitains, l'armée autrichienne entre dans Naples.
 28 Les principautés de Ponte-Corvo et de Bénévent, dont les insurgés s'étaient emparés, sont rendues au saint Siège.
- Avril.** 10 Le pape publie un édit qui défend dans ses états les sociétés secrètes.
 18 Le cardinal patriarche de Lisbonne, ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution du Portugal, la régence révolutionnaire de Lisbonne le fait enfermer dans un couvent.
 23 Les cortès d'Espagne font jeter en prison les ecclésiastiques et les particuliers qui sont soupçonnés de n'être point favorables au nouveau régime constitutionnel.
 M. de Haller, membre du consistoire de Berne, ayant embrassé la religion catholique, expose dans un écrit les motifs de sa conversion.
- Mai.** 2 Les cortès de Lisbonne décrètent que le peuple nommera les membres du jury chargés de juger les préventions de délits commis par la voie de la presse contre la religion.
 5 Bonaparte meurt à l'île de Sainte-Hélène.
 15 Ferdinand VII, roi de Naples, fait jeter au feu les écrits impies ou séditieux que les révolutionnaires avaient publiés.
 19 Le roi de Saxe établit un comité de censure pour examiner les livres publiés ou à publier dans son royaume.
 30 D'après un concordat conclu avec le saint Siège, Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, reconnaît les droits des évêques catholiques établis dans son royaume, et dote les chapitres de huit églises cathédrales.
 31 Le roi d'Espagne accorde au saint Siège une indemnité de 6000 écus par an, en dédommagement de ce que la cour de Rome perdrait par suite du nouveau régime constitutionnel.
- Juin.** 2 Le roi de Naples fait faire un catalogue des livres dangereux.
 8 Les cortès d'Espagne font arrêter l'archevêque de Burgos, l'évêque d'Osma et d'autres ecclésiastiques, accusés d'être contraires au régime constitutionnel.
 21 Sur les représentations de l'ambassadeur de Russie, Mahmoud II fait suspendre l'exécution du firman qui ordonnait la destruction des églises grecques dans l'empire ottoman.
- Juill.** 16 Le pape refuse les bulles aux évêques de Séville et de Cadix, nommés par les cortès.
 19 Georges IV, roi d'Angleterre, est couronné.
- Août.** 4 Mort de la reine Caroline, son épouse.
 22 Le gouverneur de l'île de Chypre fait pendre, à la porte de son palais, l'archevêque grec, plusieurs évêques et primats.
- Sept.** 15 Bulle du pape contre la secte des carbonari.
 15 Le roi de Bavière déclare que le serment exigé des catholiques de son royaume ne touche que les rapports civils : ainsi sont aplanies les difficultés qui arrêtaient l'exécution du concordat conclu en 1817 entre le saint Siège et la cour de Munich.
 La Russie oblige la Porte Ottomane à faire relever les églises grecques que l'on avait démolies.

— 1821 —

- Déc. 22 Les jésuites sont rappelés dans le royaume de Naples.
 26 La république de Genève rend une loi sur la célébration du mariage ; les catholiques réclament ; cette loi, qui permet le divorce, a été en partie abrogée.

— 1822 —

- Janv. 3 Les restes de Voltaire et de Rousseau, déposés dans le temple auquel on avait donné le nom de Panthéon, sont transportés au cimetière du Père La Chaise. L'église de Sainte-Geneviève, rendue à la religion, est bénie par l'archevêque de Paris.
 26 Osman-Aga, pacha turc, embrasse la religion chrétienne, et reçoit le baptême à Rome.
 Févr. 11 Les livres impies que le libraire Carlisle avait ramassés à Londres, dans son magasin appelé le *Temple de la raison*, sont saisis par ordre du gouvernement, et sa boutique est fermée.
 Mai. 8 Le pape, par un bref, supprime plusieurs fêtes dans l'île de Malte, où elles ne sont plus que de dévotion.
 26 Les femmes et les enfans grecs enlevés par les Turcs sont exposés en vente dans le bazar de Constantinople ; les chrétiens s'empressent de les racheter.
 Juin. 19 Le parlement d'Angleterre rejette le bill relatif à l'émancipation des catholiques irlandais.
 Août. 15 Les Grecs célèbrent la fête de la Sainte-Vierge dans l'ancien Parthénon, après s'être emparés de la citadelle d'Athènes.
 24 Le pape, par un bref adressé à l'évêque de Baltimore et à ses suffragans, exprime sa douleur de ce qu'un mauvais prêtre ait réussi à répandre la discorde et le schisme dans l'église de Philadelphie.
 Sept. 8 L'archevêque de Strigonie, primat de Hongrie, ouvre et préside, dans l'église de Saint-Sauveur, le concile du clergé du royaume.
 26 Le grand-duc de Hesse pose, dans la ville de Darmstadt, la première pierre d'une église catholique qui devait y être élevée.
 Déc. 2 Le pape crée cardinal M. de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, et nomme plusieurs évêques français à des sièges vacans

— 1823 —

- Janv. 10 Le comité de censure établi à Pétersbourg reçoit ordre d'arrêter la publication de tout ouvrage immoral ou dangereux pour la tranquillité publique, et de proposer des réglemens contre les abus de la presse.
 Le pape refuse d'admettre, comme ministre d'Espagne à Rome, un chanoine de Madrid que les cortès y avaient envoyé, et dont les écrits avaient été mis à l'index. Les cortès donnent ordre au nonce apostolique de quitter Madrid ; ce qui eut lieu peu après.
 Mars. 10 Le pape nomme douze cardinaux dans un consistoire secret.
 16 Le duc d'Angoulême part pour se mettre à la tête de l'armée française qui doit entrer en Espagne.
 Avril. 17 Le congrès du Mexique envoie à Rome pour annoncer au saint Siège que, d'après son décret, la religion catholique est la religion dominante dans ces contrées.
 Mai. 24 Le duc d'Angoulême fait son entrée à Madrid.
 27 Le roi de Prusse ordonne, par une circulaire, à toutes les autorités de son royaume, de sévir contre les sociétés secrètes.
 30 La diète germanique, rassemblée à Francfort-sur-le-Mein, établit des lois contre la licence de la presse.
 Juin. 2 Les catholiques se réunissent à Londres, sous la présidence du duc de Norfolk, pour aviser au moyen d'obtenir la liberté religieuse.

— 1823 —

- Juin** 10 Iturbide, ex-empereur du Mexique, s'embarque pour l'Italie; le congrès mexicain lui avait assigné une pension de 25,000 piastres.
 19 Le parlement d'Angleterre rejette une nouvelle proposition faite en faveur des catholiques.
- Juill** 6 Pie VII fait une chute dangereuse dans ses appartemens.
 10 La confédération germanique adopte une pragmatique sanction relative aux catholiques des états de Wurtemberg, de Baden, des deux Hesse, de Nassau et de Francfort.
 12 Le bill en faveur des catholiques d'Irlande, approuvé par la chambre des communes d'Angleterre, est rejeté par celle des pairs.
 14 Le nonce apostolique, qui de Madrid s'était retiré à Bordeaux, retourne dans la capitale d'Espagne.
 15 La magnifique basilique de Saint-Paul à Rome est consumée par un violent incendie.
- Août.** 10 Le duc d'Angoulême prend Cadix, et délivre le roi d'Espagne, qui y était détenu prisonnier.
 20 Pie VII meurt des suites de sa dernière chute, âgé de 83 ans, après en avoir passé 23 sur le siège pontifical.
- Sept.** 2 Trente-quatre cardinaux entrent en procession dans le palais Quirinal, pour procéder à l'élection d'un nouveau pontife.
 28 Le cardinal della Genga, élu pape, prend le nom de Léon XII.
- Oct.** 1 Le roi d'Espagne, sorti de Cadix, vient au quartier-général du duc d'Angoulême.
 5 Le pape Léon XII est couronné dans l'église de Saint-Pierre.
 17 Le général Riégo subit la peine de mort.
- Déc.** 2 Le duc d'Angoulême, revenu d'Espagne, fait son entrée aux Tuileries, et le lendemain assiste au *Te Deum* chanté dans l'église de Notre-Dame.
 12 La Charte constitutionnelle pour le Brésil est publiée à Rio-Janeiro.

— 1824 —

- Janv.** 15 Mort de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. Lors de la dernière révolution, il avait abdiqué en faveur de son frère Charles-Félix, actuellement régnant.
- Févr** 21 Mort d'Eugène Beauharnais, prince d'Eichstatd, duc de Leuchtenberg, ex-vice-roi d'Italie, beau-fils de Napoléon, et gendre de Maximilien, roi de Bavière.
- Mars.** 15 La princesse de Lucques, ex-reine d'Etrurie, fille de Charles IV, roi d'Espagne, meurt à Rome.
 27 Les restes du duc d'Enghien sont tirés des fossés de Vincennes, et transférés dans un mausolée qui lui avait été érigé.
- Avril.** 30 Le prince don Miguel prend les armes pour détruire, comme il disait, une faction ennemie du trône. Forcé de rendre à son frère son autorité, il part pour aller voyager hors du royaume.
- Mai.** 22 Iturbide, ex-empereur du Mexique, part d'Angleterre pour retourner dans le Mexique, et y produire une révolution.
- Juin** 26 La bulle pour le jubilé universel de l'année sainte 1825 arrive à Paris.
- Juill** 14 Iturbide, ayant débarqué dans un port du Mexique, est arrêté et fusillé.
- Sept.** 11 Convention relative au corps d'armée française qui doit continuer à occuper quelques places fortes en Espagne.
 16 Mort de Louis XVIII.
 27 Charles X fait son entrée solennelle dans Paris.
- Déc.** 24 Léon XII ouvre la porte sainte pour commencer le jubilé dans l'église de Saint-Pierre.

— 1825 —

- Janv. 4 Nouvelle convention entre les cours de Madrid et de Paris, relativement au séjour des troupes françaises en Espagne.
 5 Mort de Ferdinand IV, roi de Naples.
 12 Le gouvernement anglais reconnaît l'indépendance des républiques de la Colombie et du Mexique.
- Mai. 29 Charles X est couronné et sacré à Reims.
- Juin. 6 Il fait son entrée solennelle dans Paris.
 16 Bolivar, ayant défait l'armée royaliste, le Pérou se constitue en république
- Juill. 8 L'ordonnance du roi de France qui, moyennant l'acquit de cent cinquante millions, reconnaît l'indépendance de Saint-Domingue, est acceptée et promulguée dans l'île.
 27 La ville de Salins est détruite par un incendie.
- Août. 26 Le général espagnol Bessière est fusillé.
- Sept. 7 Le roi de Portugal reconnaît l'indépendance du Brésil, sous l'empereur don Pédro, son fils.
 25 Trois envoyés de la république d'Haïti arrivent à Paris, pour négocier un emprunt.
- Oct. 15 Mort de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Son fils, Louis I, lui succède.
- Déc. 2 Alexandre, empereur de Russie, meurt à Tangarock.
 26 Nicolas I est proclamé empereur de Russie. La conspiration tramée contre lui, par quelques troupes, est apaisée.

— 1826 —

- Janv. 2 Le grand-duc Constantin, frère aîné de l'empereur Nicolas, rassemble à Varsovie le sénat et l'armée, et leur fait prêter serment de fidélité au nouvel empereur.
- Fév. 15 Le jubilé est ouvert dans l'église de Notre-Dame à Paris.
- Mars. 8 La forteresse de Missolonghi est prise par Ibrahim-Pacha.
 10 Mort de Jean VI, roi de Portugal.
- Avril. 5 Les évêques de France exposent leurs sentimens sur l'indépendance des rois dans l'ordre temporel.
- Juin. 21 L'empereur don Pédro abdique la couronne de Portugal, en faveur de sa fille dona Maria, âgée de sept ans, qui doit être mariée à l'infant don Miguel.
- Juill. 8 Le sultan Mahmoud ordonne que son armée soit exercée d'après la discipline des troupes européennes. Le corps des janissaires se révolte et est détruit.
- Août. 3 L'empereur Nicolas fait son entrée dans Moscou, où il est couronné.
 12 De jeunes Egyptiens arrivent en France pour y perfectionner leurs études; le gouvernement français leur permet de bâtir une mosquée.
- Oct. 29 L'infant don Miguel est fiancé, à Vienne, avec sa nièce, la princesse dona Maria.
- Nov. 4 Guerre entre les Russes et les Persans.
- Déc. 15 Le duc de Chavès, chef des royalistes portugais, réfugié en Espagne, publie un manifeste contre la proclamation de la constitution donnée au Portugal par don Pédro. Les frontières du Portugal sont envahies. La guerre est terminée après quelques mois de troubles.

— 1827 —

- Janv. 5 Mort du duc d'York, frère et héritier présomptif du roi d'Angleterre.
- Avril. 18 L'empereur Nicolas convoque une haute cour nationale pour juger les conjurés qui avaient pris part à la révolte du 26 décembre.
- Mai. 12 Les Grecs du Péloponèse choisissent pour leur président le comte Capodistrias.

— 1827 —

- Juin. 5 Les Grecs livrent aux Turcs, par capitulation, l'Acropolis ou citadelle d'Athènes.
 Juill. 6 La France, la Russie et l'Angleterre font un traité qui a pour but de pacifier la Grèce.
 18 Le pape adresse au rédacteur de l'Ami de la Religion et du roi un bref dans lequel il le félicite sur son zèle pour la défense de la religion et du saint Siège. Un autre bref avait déjà été adressé au même rédacteur, au sujet des *Mémoires* qu'il a publiés pour servir à l'histoire ecclésiastique du 18^e siècle.
 Août. 8 Mort de Georges Canning, premier ministre d'Angleterre.
 31 La Porte refuse de se conformer à l'ultimatum qui lui avait été présenté par les ambassadeurs des trois puissances alliées. La France fait bloquer le port d'Alger.
 Sept. 5 L'infant don Miguel est déclaré régent du Portugal.
 28 Le roi Ferdinand VII arrive à Tarragone, dans le dessein de pacifier la Catalogne.
 Oct. 5 Concordat entre le pape Léon XII et le roi des Pays-Bas.
 20 Les flottes d'Angleterre, de France et de Russie, sous les ordres des amiraux Codrington, Rigny et Hayden, détruisent la marine turque dans le port de Navarin.
 24 Les Russes entrent dans Tauris.
 Déc. 4 Le roi et la reine d'Espagne font leur entrée à Barcelonne.
 19 L'infant don Miguel, venant de Vienne, arrive à Paris.

— 1828 —

- Janv. 5 Proscription des Arméniens catholiques établis à Constantinople. Ils sont obligés, au nombre d'environ 15,000, de se retirer en Asie, à l'exception de quelques-uns qui se cachent ou qui passent en Grèce.
 20 Rapport de M. Portalis, ministre de la justice, sur la nécessité d'assurer l'exécution des lois dans les écoles ecclésiastiques secondaires, et nomination d'une commission pour examiner la législation à ce sujet, et rendre compte de la direction de ces écoles. Le principal but de cette mesure était d'atteindre les jésuites.
 Mars. 5 M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui était depuis le mois d'août 1824, ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, donne sa démission, ne pouvant marcher avec le ministère qui venait d'être nommé. Il est remplacé par M. Feutrier, évêque de Beauvais. M. Frayssinous avait fait beaucoup de bien dans le poste auquel il avait été appelé; on lui devait surtout d'excellens choix dans l'épiscopat français.
 Avril. Le concordat, pour le rétablissement de l'évêché de Bâle, est rejeté par le canton d'Argovie par suite des menées des protestans et des libéraux. Il est cependant ratifié par les autres cantons intéressés, Soleure, Lucerne et Zug.
 21 Les Arméniens catholiques résidant à Smyrne reçoivent communication d'un firman du grand Turc, par lequel il leur est enjoint d'entrer dans l'église schismatique, sous peine de voir leur résistance punie comme celle de leurs frères de Constantinople. Ils protestent que, sans cesser d'être fidèles à leur souverain, ils demeureront, au prix de tous les sacrifices, dans la religion de leurs pères.
 25 Don Miguel, régent de Portugal et second fils du roi Jean VI, est proclamé roi par la municipalité, la garnison de Lisbonne et une foule d'habitans, ainsi que dans plusieurs villes. Le prince rend alors le 3 mai un décret qui convoque à ce sujet les trois ordres du royaume. Cet acte annule déjà la constitution de don Pedro.

— 1828 —

- Avril. 28** Adoption à la chambre des communes d'Angleterre de la motion de lord Russel pour la révocation des actes dits *du test et de corporation*. Ces deux lois, qui dataient de 1661, sous Charles II, obligeaient ceux qui étaient nommés à un emploi, à faire la cène suivant le rit anglican, et à abjurer la doctrine de la transsubstantiation.
- Mai.** Le roi de Sardaigne, de concert avec le pape, qui en arrête le projet le 14 mai, rend aux établissemens ecclésiastiques tous les biens que le gouvernement impérial avait réunis au domaine de l'état ou appropriés à divers usages. Il reconnaît et restitue autant que possible leurs créances sur le trésor et autres.
- 23** Le roi de Bavière rétablit les couvens d'hommes dans ses états. Ils avaient été supprimés en grande partie par son père.
- 29** Béatification de Marie-Victoire Fornari Strata, fondatrice des Annonciades Célestes, morte le 13 décembre 1617.
- Juin. 16** Ordonnance dont le principal effet est de supprimer les 8 collèges tenus par les jésuites à Aix, Billom, Bordeaux, Dôle, Forcalquier, Montmorillon, Saint-Acheul et Sainte-Anne d'Auray. Elles portent que nul ne pourra être chargé de la direction ou de l'enseignement dans les écoles secondaires ecclésiastiques ou dans les collèges, s'il n'a affirmé qu'il n'appartient à aucune congrégation religieuse; que le nombre des élèves des petits séminaires sera limité, qu'on ne pourra y admettre d'externes, etc. Ces ordonnances sont contresignées, l'une par M. Portalis, l'autre par M. Fentrier, et tous les ministres sont chargés de leur exécution.
- 29** Don Miguel est déclaré, à l'unanimité par les trois états, roi de Portugal, conformément aux anciennes constitutions de l'état. Les cortès annulent en même temps les actes de don Pédro depuis la mort de Jean VI, époque à laquelle elles font remonter le règne du jeune prince. Celui-ci adhère solennellement le 30 à cette résolution.
- Août. 1** Mémoire de l'épiscopat français au sujet des ordonnances du 16 juin précédent. Il est présenté au nom de tous les évêques par leur doyen, S. E. le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse. Ils y exposent le tort que ces ordonnances font à la perpétuité du sacerdoce; prennent la défense des jésuites, et déclarent que leur conscience et leur indépendance ne leur permettent pas d'y concourir.
- Oct. 4** Bref du pape en réponse aux représentations de la diète helvétique relativement aux mariages contractés à Rome par des Suisses qui éludent ainsi les lois de leur pays. Le saint Père déclare qu'il a le droit d'administrer le sacrement de mariage aux catholiques de tous les pays; que cependant, quand le mariage pourra être différé sans inconvénient pour la morale, on exigera la représentation des pièces nécessaires.

— 1829 —

- Jan. 14** M. le cardinal de Clermont-Tonnerre consent enfin à se soumettre, avec quelques modifications, aux ordonnances du 16 juin sur les écoles ecclésiastiques. A la suite d'une transaction avec le ministère, presque tous les autres évêques y avaient déjà adhéré, même M. de Pins, archevêque-administrateur de Lyon, et M. le cardinal de Croy, archevêque de Rouen et grand-aumônier, qui avaient le plus hésité. M. de Clermont-Tonnerre déclare que, quoique retenu par sa conscience, il cède au besoin de ne pas laisser plus long-temps en souffrance l'instruction religieuse.
- Févr. 10** Mort du pape Léon XII à la suite de cinq jours de maladie. Ce pape qui était âgé de 69 ans, avait gouverné l'Eglise et ses états pendant 5 ans et 4 mois avec beaucoup de sagesse. Il avait embelli Rome, encouragé le commerce, les sciences et les arts. La France, à laquelle il était attaché,

— 1829 —

et qui avait à se louer de sa modération dans ces derniers temps, le regretta d'une manière particulière.

- Févr. 20 Mandement de M. de Quélen, archevêque de Paris, au sujet de la mort du pape. Le prélat saisit l'occasion pour réclamer contre les doctrines de M. l'abbé de La Mennais, qui venait de publier son écrit intitulé : *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise.*
- Mars. 5 Le gouvernement anglais, lui-même, présente au parlement un bill pour l'émancipation des catholiques. Depuis 1803, la motion en était faite presque tous les ans à la chambre des communes, toujours avec un succès croissant; mais elle échouait à la chambre des pairs, où l'opposition cependant diminuait successivement. Le bill passe le 50 à la chambre des communes, et le 10 avril à la chambre des lords, et il est rendu définitif le 15 avril par la sanction royale. Cette loi accorde aux catholiques l'affranchissement de toutes les incapacités et des impôts et peines qui pesaient sur eux; elle leur garantit l'égalité des droits politiques, et porte qu'il n'y aura aucun *veto* pour les relations avec Rome. Le succès de la mesure est dû en partie aux ministres Wellington et Peel, qui l'avaient autrefois combattue.
- 51 Le cardinal François-Xavier Castiglioni, évêque de Frascati et grand-pénitencier, est élu pape, et prend le titre de Pie VIII. Ce nouveau pape, qui était âgé de 67 ans, est couronné le 5 avril, et nomme le cardinal Albani secrétaire d'état.
- Mai. 24 Lettre encyclique du pape Pie VIII aux évêques. Le Saint-Père se plaint des progrès de l'impiété, des sociétés secrètes, de la propagation des mauvais livres; il engage les prélats à en préserver leurs troupeaux, à s'appliquer au choix de bons curés, et à ce que le sacrement de mariage sanctifie les unions. Il donne enfin la bulle de jubilé.
- Juin. 8 Quelques désordres éclatent à Imola, dans l'état de l'Eglise, sous prétexte de la défense faite par l'évêque M. le cardinal Giustiniani, de porter la statue de la Sainte-Vierge sous un dais dans une procession. Une partie du peuple, poussée par des agitateurs, se porte tumultueusement dans le palais épiscopal, brise les vitres et y met le désordre.
- 20 Un rescrit approuve, avec quelques modifications, le projet adopté le 17 février par les évêques d'Irlande, pour déterminer le mode d'élection des évêques dans ce pays.
- 29 Le P. Roothaan, né à Amsterdam, est élu général des jésuites, en remplacement du P. Fortis, décédé. Le P. Rozaven est nommé assistant pour la France.
- Août. 8 Le ministère semi-libéral en France fait place à un ministère d'une autre couleur dont le prince de Polignac devient le chef. M. l'évêque d'Hermopolis est chargé spécialement du choix des sujets pour les places ecclésiastiques.
- Oct. 4 Ouverture d'un concile à Baltimore, métropole des Etats-Unis. Il s'y trouve 6 évêques de cet état, un administrateur apostolique et 11 théologiens. Après avoir réglé des objets de discipline et s'être engagés à publier des livres pour les écoles, les prélats donnent une pastorale dans laquelle ils recommandent de se tenir en garde contre les mauvaises traductions de l'Ecriture, et s'élèvent contre les prétentions des *trustées*, contraires aux droits de l'Eglise et de ses ministres.

— 1850 —

- Févr. Emancipation des catholiques à Constantinople, à la suite des pressantes sollicitations de la France. La Porte consent à ce qu'un patriarche catholique réside dans cette capitale, à ce que les Arméniens ne soient plus dépendans du patriarche schismatique, et qu'ils puissent bâtir une église

— 1830 —

et avoir des collèges. Un vicaire apostolique latin sera d'ailleurs reconnu à Constantinople, où il n'y avait que quelques missionnaires lazariques avec un préfet apostolique, qui n'osaient paraître.

Mars. 2 Déclaration du sénat de Francfort relativement aux catholiques dans la province ecclésiastique du Haut-Rhin, comprenant les états de Wurtemberg, de Bade, des deux Hesse, de Nassau et de Francfort. Les affaires ecclésiastiques sont placées sous la dépendance et le bon plaisir de l'autorité civile.

Avril Rétablissement de la métropole latine de Corfou.

25 Translation solennelle du corps de saint Vincent de Paul dans l'église des lazariques, rue de Sèvres, à Paris. Ces précieux restes, qui furent sauvés pendant la révolution, avaient été reconnus le 6 par M. l'archevêque, en présence de plusieurs autorités et de médecins, et une enquête en avait déjà établi l'authenticité.

Mai. 16 Canonisation du bienheureux Alphonse-Marie de Liguori.

Juin. 27 Mort de M. Feutrier, évêque de Beauvais, à l'âge de 43 ans. Le prélat meurt subitement pendant la nuit. Il dépérissait depuis plusieurs mois.

30 Bref du pape aux évêques des provinces rhénanes sur la pragmatique du 2 mars. S. S. s'afflige de cet acte, engage les évêques à le faire révoquer, et désapprouve l'assentiment qu'y a donné l'un d'eux.

Juill. 8 Prise d'Alger par l'armée française commandée par le maréchal Bourmont. Les troupes n'étaient débarquées que depuis le 14 juin. Cette conquête, qui avait échoué tant de fois, est un événement important pour la religion, l'humanité, la civilisation et la politique.

RÉVOLUTION DE 1830.

27, 28, 29. Un rapport des ministres de Charles X et quatre ordonnances de ce prince, en date du 25, pour suspendre la liberté de la presse et établir un nouveau mode d'élection, sont le signal d'un soulèvement. On se bat avec acharnement pendant trois journées; la garde royale et les Suisses sont obligés d'évacuer Paris, qui tombe au pouvoir du peuple. Dans le désordre, l'archevêché, la maison des missionnaires de France et celle des jésuites à Montrouge, sont dévastés. Une commission de plusieurs députés libéraux prend enfin les fonctions de gouvernement provisoire, et bientôt le duc d'Orléans devient lieutenant-général du royaume.

Août. 2 Charles X abdique, ainsi que le Dauphin, la couronne en faveur de son petit-fils le duc de Bordeaux, qui recevrait le titre de Henri V; mais la révolution suit son cours.

L'entraînement devient général. A Lyon, à Bordeaux et dans d'autres villes, des troubles éclatent à la première nouvelle des événements de Paris; à Nîmes les protestans et les libéraux poursuivent les catholiques, et le sang est répandu; à Nancy on poursuit l'évêque, M. de Forbin-Janson, qui est contraint de quitter la France, et l'on dévaste le séminaire; à Perpignan et à Châlons, l'évêché est attaqué. En beaucoup de lieux les croix de mission et d'autres monumens religieux sont renversés et le clergé est maltraité. La prudence oblige M. l'archevêque de Paris à ne plus paraître.

7 La chambre des députés, qui avait ouvert la session le 5, sous la présidence du lieutenant-général, refond la Charte constitutionnelle (en déclarant entre autres que la religion catholique n'est plus religion de l'état), déclare la branche aînée des Bourbons déchue du trône, et élit le duc d'Orléans *roi des Français*, à la condition d'accepter les nouvelles dispositions législatives. La chambre des pairs donne le même jour son adhésion à cet acte, et le 9 le prince accepte la couronne en prenant le titre de *Louis-Philippe I^{er}*, et prête serment à la Charte devant les chambres.

in.

— 1830 —

- Août. 16 Charles X, obligé de quitter la France avec sa famille, s'embarque à Cherbourg pour l'Angleterre, où il se retire d'abord à Lullworth, au château du cardinal Weld, et plus tard au château de Holy-Rood, à Edimbourg.
- 25, 26, 27 Le contre-coup de la révolution française devait se faire sentir dans tous les pays. Il commence en Belgique, où l'oppression de la religion catholique et l'enchaînement de la presse entretenaient un mécontentement assez fondé. Le peuple chasse les troupes et s'empare de la ville à la suite de combats, et une régence y est établie.
- 26 Ordonnance qui retire au culte catholique l'église Sainte-Geneviève à Paris, et l'affecte de nouveau à un Panthéon destiné à recevoir les restes des grands hommes. Les patriotes avaient pris l'avance, à l'issue des événements de juillet, en rétablissant sur ce monument l'inscription de la première révolution.
- Sept. Afin de le garantir des excès de l'impiété et du pillage, le corps de saint Vincent de Paul, qui avait été si solennellement transféré dans la chapelle de la congrégation fondée par ce saint, est de nouveau caché, et la chaise magnifique qui le renfermait est remise entre les mains du fabricant.
- 25 à 26. L'armée du roi de Hollande ayant marché sur Bruxelles, on se bat avec acharnement dans cette ville; les troupes sont définitivement repoussées et se retirent vers la Hollande.
- 29 Le pape autorise par un bref les évêques de France à prêter serment au roi Louis-Philippe et à prier pour lui, se basant sur la promesse de protection que ce prince lui avait faite pour la religion.
- Oct. 6 Le séminaire de Metz est envahi par l'autorité et converti en caserne.
- 41 La loi contre le sacrilège et les profanations dans les églises est abrogée.
- 42 Le nonce du pape présente des lettres de créance à Louis-Philippe I^{er}. La plupart des autres puissances avaient déjà reconnu ce prince.
- Nov. Circulaire de M. Mérilhou, ministre des cultes, aux évêques, pour défendre la célébration des fêtes autres que les quatre conservées par le concordat de 1801.
- 6 Arrêté du préfet de Strasbourg qui ordonne la dissolution de la congrégation des Liguorins de Bischemberg, et enjoint aux étrangers, réunis à ces religieux de St-Liguori de sortir de France.
- 18 La Belgique est déclarée indépendante par le congrès national de ce pays.
- 29 Insurrection à Varsovie. Elle commence par un mouvement des étudiants; et, à la suite de combats avec les Russes, l'autorité de ceux-ci est renversée, et la révolution s'étend bientôt par toute la Pologne.
- 30 Mort du pape Pie VIII, à l'âge de 69 ans, après vingt mois de pontificat.
- Déc. 21 Ceux des derniers ministres de Charles X qui avaient pu être saisis, MM. de Polignac, de Peyronnet, de Chantelauze et de Guernon-Ranville, sont condamnés à la détention perpétuelle pour avoir contresigné les ordonnances du 25 juillet, et en avoir approuvé l'exécution.
- 25 Ordonnance contresignée par le ministre Mérilhou, qui supprime la société des missionnaires de France, et leur retire le Mont-Valérien, où était le Calvaire.

— 1851 —

- Janv. 5 *Bérat* ou firman, par lequel le sultan reconnaît don Jacques Delavaile élu et préconisé patriarche des Arméniens catholiques, et lui accorde les privilèges les plus étendus. Cet acte consomme l'affranchissement des catholiques de la dépendance du patriarche schismatique et de toute entrave dans l'exercice de leur culte. Ce *bérat* assujettit cependant le prélat à une redevance.
- 23 L'abbé Châtel, ancien aumônier de régiment, qui à la suite de la révolu-

— 1831 —

tion de juillet avait formé, avec certains prêtres, un nouveau schisme, ouvre à Paris une *Eglise Française* où il célèbre en français, et admet tout ce que le rit repousse.

- Févr.** 2 Le cardinal Capellari, préfet de la Propagande, est élu pape et prend le nom de Grégoire XVI; il était âgé de 63 ans. Son couronnement a lieu le 6.
- 3 Circulaire du ministre des cultes sur les prêtres de la secte de l'abbé Châtel. Il rappelle que d'après la législation en vigueur, les ecclésiastiques qui s'affranchissent de la juridiction épiscopale ne peuvent être mis en possession des églises et presbytères.
- 4 Insurrection à Modène et à Bologne, où une régence ose déclarer la déchéance du pouvoir temporel des pontifes romains. Le pape publie le 9 une proclamation pour engager ses sujets à la tranquillité.
- 15, 16** Un service anniversaire ayant été célébré, pour le duc de Berri, dans la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, cette église est dévastée et profanée. Le peuple se porte ensuite à l'archevêché, où tout est pillé et jeté à la rivière. Des hommes partis de Paris vont ravager la maison de campagne du prélat et le petit séminaire à Conflans. L'Eglise de Saint-Germain-l'Auxerrois est fermée pour le culte; le curé est arrêté et un mandat d'amener lancé contre M. de Quélen. Des croix sont abattues en divers lieux.
- 17 Le séminaire de Nanci est envahi par l'autorité et converti en caserne.
- 27 Le cardinal Bernetti, secrétaire d'état, publie une nouvelle proclamation au sujet de la rébellion qui a éclaté dans la Romagne, et des attentats qui s'y sont commis.
- 28 Consistoire dans lequel le pape préconise six évêques en Mexique. Le saint Père, bien que ce pays soit insurgé contre la métropole, traite avec le gouvernement de fait, afin de pourvoir aux besoins de l'Eglise.
- Mars.** 5 Les troupes autrichiennes entrent à Modène, à Parme et dans l'état de l'Eglise pour comprimer la révolte et rétablir le pouvoir légitime.
- 11 et 12** Nouveaux troubles à Nîmes. Les autorités voulant abattre les croix de mission, la population catholique veut défendre des signes qui lui sont chers. On fait venir des troupes pour aider l'enlèvement de vive force; des charges meurtrières sont faites sur le peuple, des femmes et des enfans sont tués au pied des croix qu'ils embrassent.
- A Carpentras tous les habitans, jusqu'aux juifs, refusent leurs bras et leurs outils pour cette déplorable opération. Un magistrat du nouveau gouvernement est obligé de prendre lui-même la hache et le marteau.
- 21 Les troupes autrichiennes envoyées au secours du pape, entrent à Bologne. Les révolutionnaires en se retirant emmènent avec eux le cardinal Benvenuti qu'ils avaient fait prisonnier. S. Em. est mise en liberté le 29 à l'arrivée des Autrichiens à Ancône. Les rebelles mettent bas les armes le 5 avril à Spolète et à Tierni.
- Avril.** 6 Proclamation du pape Grégoire XVI, dans laquelle il témoigne son affliction de la révolte qui a eu lieu dans ses états, et des excès commis envers le cardinal Benvenuti.
- 6 Révolution au Brésil. L'empereur don Pedro ayant nommé un ministère qui déplaisait, on l'assiège dans son palais à Rio-Janciro; les troupes l'abandonnent, et il se réfugie sur une frégate. Il abdique le 7 en faveur de son fils âgé de 5 ans, et se retire en France. De grands désordres éclatent à Bahia.
- 19 Protestation de l'ambassadeur de France à Rome contre le bruit qu'avaient répandu les révolutionnaires qu'ils étaient soutenus par la France.
- 27 Mort de Charles-Félix, roi de Sardaigne et de Piémont. Ce prince religieux régnait depuis le 13 mars 1821, et était âgé de soixante-quatre ans. Le prince de Carignan, Charles-Amédée-Albert, lui succède.

— 1834 —

- Juin. 30 Le pape accorde, sauf quelques exceptions, une amnistie aux individus qui ont trempé dans la dernière révolution.
- Mai. 28 Mort de l'abbé Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Loir-et-Cher, ancien membre de la Convention, etc. Il n'avait pas voulu rétracter son schisme, et avait été cependant administré par l'abbé Guillon. Sur le refus du clergé, le corps est introduit par l'autorité dans l'église, et certains prêtres font le service.
- Juin. 2 A Ehingen en Wurtemberg les catholiques ne souffrent pas qu'une secte de prêtres mariés portent le Saint-Sacrement. Cette secte qui avait fait des tentatives auprès du saint Siège et du gouvernement pour obtenir l'abolition du célibat des prêtres, est repoussée ou fuie par les fidèles.
- 4 Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, beau-frère du roi d'Angleterre, est élu roi des Belges par le congrès national de Bruxelles. Ce prince est protestant, mais il s'engage à soutenir le catholicisme.
- 5 La procession de la Fête-Dieu, défendue à Paris, a lieu extérieurement dans la plupart des villes de France, comme les années précédentes; elle est insultée à Rennes, à Nantes, à Montpellier, à Clermont-Lodève, et surtout à Montauban et à Lyon.
- Juill. 5 Le pape, cédant aux instances du gouvernement français, rend un édit qui établit des délégations et organise des conseils provinciaux et des conseils communaux pour examiner les comptes, régler les objets d'administration intérieure, etc.; déjà l'ambassadeur de France, M. de Saint-Aulaire, avait fait amnistier les insurgés, rendre la liberté aux détenus et fixer le départ définitif des Autrichiens au 15 juillet.
- 9 Circulaire des représentans d'Autriche, de France, d'Angleterre, de Prusse, de Sardaigne et de Russie à Rome, à leurs nationaux, pour déclarer que leurs cours soutiendront l'autorité temporelle du pape et le bon ordre dans ses états.
- 27 Bref du pape au sujet de l'abbé Châtel. Il le traite de prêtre criminel, anathématise ses innovations et sa doctrine, et engage les évêques à se prémunir contre ses tentatives.
- 50 Circulaire du ministre des cultes, M. de Montalivet, pour défendre les processions extérieures du 15 août pour le vœu de Louis XIII. Dans un grand nombre de villes, la procession a lieu cependant, et dans quelques-unes, les autorités y assistent.
- Août. 2 Un incendie épouvantable détruit, à Constantinople, tout le faubourg de Péra, habité par les catholiques, et trois de leurs églises ainsi que plusieurs ambassades.
- 5 Constitution du pape Grégoire XVI. S. S., confirmant la constitution de Clément V, déclare qu'il continuera de qualifier de leurs titres les princes ou les autorités occupant le pouvoir, mais qu'il n'entendra par là ni approuver ces qualités, ni préjudicier aux droits d'adversaires.
- 8 Les capucins sont rétablis à Vérone, en vertu d'un décret de l'empereur d'Autriche, du 31 mars précédent.
- 15 La procession du vœu de Louis XIII est troublée à Marseille par des rassemblemens de perturbateurs qui finissent même par s'emparer de la croix et la mutiler; la population, indignée de ces excès et des cris de *à bas la religion*, les repousse avec chaleur et reprend la croix. L'agitation dure plusieurs jours dans la ville. La procession avait lieu le même jour à Constantinople, au milieu des Turcs, sans la moindre irrévérence.
- 15 et 16 Massacre des prisonniers russes et autres, à Varsovie, par des clubistes. Le gouvernement national est changé.
- Sept. M. l'abbé Guillon, qui avait été nommé évêque de Beauvais, et à qui le saint Siège ne voulait pas donner l'institution, par suite de sa conduite

— 1831 —

dans la maladie de l'évêque Grégoire, etc., donne sa démission. Le clergé du diocèse avait protesté contre cette nomination.

Sept. 7 Prise de Varsovie par les Russes, après dix mois de guerre avec les Polonais insurgés. L'autorité de l'empereur est rétablie dans cette capitale, et à peu près dans toute la Pologne.

26 Peu après la fermeture du séminaire de Vitré, le gouvernement s'empare du collège du petit séminaire de Beaupréau, et en fait une caserne, ainsi qu'on l'avait fait pour plusieurs séminaires.

28 Le gouvernement fait envahir l'abbaye des trapistes de Meilleraye par six cents hommes de troupe; plusieurs religieux français sont expulsés, et soixante-douze, qui étaient anglais, embarqués pour leur pays.

Oct. 4 Décret de la congrégation des études à Rome, qui ordonne la fermeture des universités pendant l'année ecclésiastique suivante; établit que l'étude de la théologie ne se fera que dans les séminaires, et fait quelques prescriptions de discipline.

5 Le pape réorganise, par trois réglemens, l'administration de la justice dans ses états; le premier est relatif aux juges et aux tribunaux de Rome et du territoire pontifical; le deuxième, aux causes du fisc; et le troisième, aux causes ecclésiastiques.

9 Assassinat de Capo-d'Istria, président de la Grèce, au moment où il se rendait à l'office divin.

10 Mort de l'évêque constitutionnel Debertier. Ayant persisté dans son schisme, le clergé refuse de l'admettre à l'église; la police l'introduit d'autorité, comme on l'avait fait pour Grégoire, et il se trouve quelques prêtres qui ne se font pas scrupule de faire le service.

Nov. 9 La cathédrale de New-Yorck est détruite par un incendie.

21, 22 et 25 Insurrection à Lyon. Les ouvriers, lésés dans leurs intérêts, se battent vaillamment contre les troupes, qui sont chassées de la ville. Cette émeute a de différent, de celles de Paris, que le clergé et les églises sont respectés.

Déc. 12 M. Soyer, évêque de Luçon, en Vendée, est cité pour la deuxième fois devant un juge d'instruction, à Fontenay, où on lui fait subir un interrogatoire sur ses relations avec madame de La Rochejaquelein et d'autres personnes du pays.

— 1832 —

Janv. 5 Déclaration de guerre par la porte Ottomane au vice-roi d'Egypte.

Le choléra-morbus se déclare à Halle (en Saxe).

10 Le choléra cesse à Vienne et en Pologne.

14 La cour royale de Paris, par suite de ses nouvelles démarches, depuis la révolution, refuse encore au prêtre Dumonteil la permission de se marier, par respect pour le concordat de 1801, qui est considéré loi de l'état.

22 L'autorité ferme un temple de la nouvelle religion dite saint-simonienne, saisit les papiers, et les chefs Enfantin et Olinde Rodrigues sont traduits devant la justice pour escroquerie et attentat à la morale publique.

26 Troubles à Sainte-Pélagie; les détenus républicains veulent forcer la prison. Don Pedro part pour Belle-Isle.

31 La France et l'Angleterre signent le dernier protocole relativement aux affaires de Belgique.

Tremblement de terre dans l'état de l'Eglise, qui détruit en partie Foligno et Ravagna, et cause de grands dégâts à Pérouse, Assise et Montefalco.

Dans le même moment une nouvelle insurrection éclate dans le Bolonais; elle est faite par des gardes civiques et des libéraux, et dirigée en partie par l'avocat Patuzzi. Le cardinal Albani, commissaire extraordinaire,

— 1852 —

publie le 16 une proclamation énergique à Pesaro. Les troupes pontificales battent les rebelles le 20 à Césène, et prennent Forli, où l'obstination de ceux-ci entraîne des malheurs. Bologne se rend le 25. Les Autrichiens, qui étaient rentrés le 24 dans les légations sur la demande du gouvernement papal, occupent le 28 cette même ville, où les habitans sont désarmés.

Févr. 2 Expédition française à Ancône.

7 et 8. Troubles à Ravenne, les troupes pontificales ayant été harcelées par les provocations et les insultes des révolutionnaires, une lutte sanglante a lieu, le capitaine Bernardini est tué dans l'émeute.

41 Le choléra se manifeste à Londres.

Le fils du Pacha d'Egypte essuyé un échec sous les murs de Saint-Jean-d'Acre.

22 Une escadre française amène à l'improviste un premier corps de 1,400 hommes à Ancône. Dans la nuit suivante, le commandant Le Gallois les fait débarquer à la dérobee, enfonce les portes à coup de hache, et l'on s'empare de la citadelle après avoir fait prisonniers le commandant, les officiers, et même le délégué. Le pape proteste en vain contre une violation si hostile de son territoire.

24 Consistoire dans lequel le pape donne enfin l'institution canonique à trois évêques nommés par le gouvernement français et qui paraissaient ne devoir pas être agréés : M. Raillon à Aix, M. d'Humières à Avignon, et M. Rey à Dijon. C'est au moment qu'on agissait si indignement envers lui que le Saint Père donne cet exemple de condescendance et de générosité.

26 Manifeste de l'empereur Nicolas déclarant la Pologne réunie pour toujours à la Russie.

Mars. 4 La peste fait d'affreux ravages à Bombay (Inde).

La garde royale d'Espagne se porte sur les frontières du Portugal, pour appuyer don Miguel.

6 Don Pedro arrive à Tercère, avec sa flotte.

12 Tremblement de terre dans l'état de Modène. Il se fait aussi sentir dans la ville d'Assise et les environs; un grand nombre de maisons dans la campagne sont détruites.

15 Désordres dans la cathédrale de Rheims, où l'on prêchait la station du carême; des groupes de jeunes gens se forment dans l'église pour empêcher la prédication.

17 Désordres de Grenoble, à l'occasion d'une mascarade où l'on représentait sous des déguisemens grotesques le roi et ses ministres : licenciement de la garde nationale de cette ville.

25 Désordres dans l'ancienne cathédrale de Toulon, l'église Sainte-Marie, occasionnés par les patriotes qui veulent interrompre un sermon sur la pénitence et la confession.

27 Le choléra se déclare à Paris.

29 Profanation de l'ancienne église Saint-Benoît, transformée en salle de spectacle.

31 Emeute des chiffonniers de Paris, à l'occasion de l'enlèvement des immondices dans les rues.

Avril. 4 Troubles à Sainte-Pélagie, pour favoriser l'évasion des détenus.

2 L'émeute des chiffonniers recommence.

4 Troubles au sujet des prétendus empoisonneurs; quelques personnes inoffensives sont massacrées par le peuple.

10 Sanction de la loi d'exil de la branche aînée des Bourbons.

15 Guerre civile dans le canton de Bâle.

18 Les plénipotentiaires de Russie, de Prusse et d'Autriche signent le dernier

— 1852 —

protocole de la conférence de Londres relativement aux affaires de Belgique.

Avril. 25 Refus par le gouvernement d'un don de 42,000 francs offert par madame la duchesse de Berri, pour le soulagement des pauvres atteints du choléra. Désordres devant l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Mai. 1 Le choléra se manifeste dans plusieurs départemens et y exerce de grands ravages.

5 Le drapeau blanc est arboré sur le clocher de Saint-Laurent, à Marseille. Des rassemblemens nombreux se forment dans la vieille-ville : on annonce l'arrivée prochaine du maréchal Bourmont. La garde nationale et la troupe de ligne répriment l'insurrection et font plusieurs prisonniers.

M. de Montalivet est nommé au ministère de l'intérieur en remplacement de M. C. Périer, qui, malgré sa maladie, conserve le titre de président du conseil des ministres.

10 L'île de Madère est bloquée par les forces navales de don Pédro.

11 La tranquillité est troublée à Perpignan. Des rassemblemens parcourent la ville ; la force armée rétablit l'ordre.

12 Changement du ministère anglais.

Un engagement meurtrier a lieu à Grenoble entre le 55^e de ligne et la population.

13 Entrée des troupes pontificales à Ancône. Troubles à ce sujet.

16 Mort de M. C. Périer, président des ministres.

17 Les efforts du duc de Wellington pour former un ministère toris sont impuissans. Le roi d'Angleterre rappelle lord Grey et lui rend la direction des affaires.

50 Publication d'un compte rendu des députés de l'opposition, censurant la conduite du ministère du 15 mars.

51 On continue à donner dans les départemens des charivaris aux députés ministériels.

Un grand nombre de destitutions ont lieu parmi les agens du ministre des finances dans les départemens.

Juin. 1 Mort du général Lamarque.

2 Ordonnance royale portant réduction des traitemens des archevêques et évêques.

Les mouvemens insurrectionnels dans l'ouest prennent de tous côtés un assez grand développement.

De nombreuses arrestations sont faites dans plusieurs quartiers de Paris, par suite de la découverte d'une fabrication clandestine de poudre et d'une correspondance avec la Vendée. On arrête une trentaine de personnes, et l'on saisit des papiers, de l'argent, des armes et des bustes du duc de Bordeaux.

Le roi des Français et celui des Belges ont une entrevue à Compiègne.

4 La troisième lecture du bill de réforme d'Angleterre passe à une forte majorité dans la chambre haute. Une grande partie des membres de l'opposition sont absens.

Mise en état de siège de quatre départemens, Maine-et-Loire, Vendée, Loire-Inférieure et Deux-Sèvres, à la suite de la présence de madame la duchesse de Berri dans cette contrée.

5 A l'occasion de la rentrée de M. le cardinal de Rohan dans son diocèse, quelques désordres ont lieu devant l'archevêché, à Besançon.

A Paris, les funérailles du général Lamarque donnent lieu à une émeute sanglante qui met quelque temps en danger l'autorité royale.

6 Les républicains renouvellent les troubles du 5 ; ils se retirent dans le cloître Saint-Méry où, après une résistance opiniâtre, ils sont forcés de se rendre.

—1852—

- Juin. 6 Les écoles polytechnique et d'Alfort, dont quelques étudiants ont pris part à l'insurrection, sont licenciées.
 Mise en état de siège de Paris.
 7 La tranquillité est rétablie. Il y a un grand nombre de victimes.
 16 Ancône est dans un état d'anarchie alarmante. Les réfugiés y abondent de diverses parties de l'Italie, font de cette ville une espèce de foyer pour leurs complots.
 Le choléra fait de grands ravages dans la partie méridionale de l'Irlande et à Limerick.
 21 Cérémonie de la prise de possession du pape régnant Grégoire XVI.
 26 La tranquillité se rétablit dans l'ouest.
 29 La cour de cassation prononce l'incompétence des conseils de guerre pour juger les affaires des 5 et 6 juin.
- Juillet. 1 Reddition de Saint-Jean-d'Acre, assiégée par l'armée du pacha d'Egypte.
 7 Don Pedro opère son débarquement sur la côte de Portugal.
 10 Réorganisation de l'école polytechnique.
 17 Les forces militaires de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse sont mises en disponibilité pour soutenir la confédération germanique contre les clubs, l'anarchie, les refus d'impôts et les propagandes du dehors.
 19 La peste fait d'affreux ravages à Constantinople.
 Des troubles éclatent à Moulins par suite du renchérissement du pain.
 15 personnes sont arrêtées.
 22 Mort du duc de Reichstadt.
 22 Arrestation du nommé Roux, se faisant passer pour Louis XVII.
 30 Troubles à Issouire à l'occasion de l'anniversaire des trois journées.
- Août. 1 La chambre des communes d'Angleterre adopte le bill d'abolition de la peine de mort en matière de faux.
 9 Publication du traité signé à Londres le 7 mai, entre les plénipotentiaires de France, d'Angleterre et de Russie et le roi de Bavière, nommant le prince Othon, roi de la Grèce.
 Célébration à Compiègne du mariage de la princesse Louise d'Orléans avec Léopold, roi des Belges.
 18 Le choléra fait des ravages à Albany, dans les Etats-Unis; les habitants désertent la ville.
 25 Les troupes de chouans reparaissent dans les départemens de l'ouest.
 Le choléra augmente en Belgique.
 Les Egyptiens poursuivent leurs succès en Syrie.
 Le pacha de cette province est complètement battu par les troupes du fils de Méhémet, qui marche sur Alep.
 27 Procès des Saints-Simoniens. Ils arrivent de Ménilmontant en procession à 9 heures et demie. Une foule de curieux se porte sur leur passage; leur costume bizarre produit un singulier effet.
 Enfantin, Duveyrier et Chevalier sont condamnés à un an de prison. Leur société est dissoute.
 28 Lettre encyclique de Grégoire XVI à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques.
- Sept. 1 On découvre à Berne, une conspiration aristocratique, qui avait pour but de renverser la nouvelle constitution du canton. On fait de nombreuses arrestations.
 9 Un drapeau blanc attaché avec des rubans verts est placé sur le grand chemin de la Madeleine, près Marseille.
 11 Emeute populaire à Trie (Hautes-Pyrénées), à l'occasion d'une taxe d'octroi sur les grains; l'autorité d'abord méconnue parvient à rétablir l'ordre.
 13 Ibrahim-Pacha est maître de toute la Syrie; prise d'assaut d'Alep, où les Turcs opposaient une résistance désespérée.

— 1852 —

- Sept. 18 Charles X et sa famille quittent Holy-Rood, pour aller habiter en Styrie.
- 27 Le choléra disparaît entièrement à Paris.
- Oct. 2 L'anarchie continue à régner parmi les Grecs, divers partis courent la campagne en Morée et mettent la désolation dans le pays.
Le choléra asiatique paraît en Norwège.
- 4 Les arrestations et les visites domiciliaires ne discontinuent pas dans l'ouest.
- 6 L'île Maurice (île de France) est en insurrection contre l'Angleterre. Les habitants exaspérés par les derniers ordres du conseil, portant certaine modification au régime colonial, sous le rapport de l'esclavage, proclament leur indépendance.
- 7 Protocole de la conférence de Londres, reconnaissant qu'il convient de prendre des mesures coercitives pour forcer la Hollande à la conclusion de la question belge.
- 10 Le ministère français est recomposé; le maréchal Soult est nommé président du conseil.
- 11 Convocation des deux chambres pour le 19 novembre.
Création de 39 nouveaux pairs, à l'effet d'assurer dans cette chambre la majorité au gouvernement.
- 13 Une députation grecque arrive à Munich, et proclame Othon roi de la Grèce.
- 20 Le roi d'Espagne dont la santé est toujours faible rend un décret qui place la reine à la tête des affaires; cette princesse fait quelques nominations qui tendent à favoriser le parti libéral, elle accorde une amnistie générale pour tous les délits politiques.
- 23 On découvre en Suède un complot, tendant à rappeler au trône l'ex-prince héréditaire, fils de Gustave-Adolphe IV.
- 27 Traité entre la France et l'Angleterre pour exiger, en commun, l'exécution du traité du 15 novembre; d'après cet acte, les rois de Hollande et de la Belgique seront sommés d'évacuer le 2 novembre les places qu'ils occupent sur le territoire l'un de l'autre.
- Nov. 4 Le roi de Hollande refuse positivement d'évacuer le territoire Belge.
- 6 La reine régente d'Espagne lève l'interdit qui existait pour les ecclésiastiques de se rendre à Madrid et dans les résidences royales, et autorise l'enseignement de la philosophie dans les collèges des jésuites.
- 7 Le choléra disparaît dans presque tous les départemens.
Arrestation de M^{me} la duchesse de Berri, à Nantes, où elle est saisie dans une maison de la rue haute du château, avec M. de Menars, M^{lle} de Kersabiec et M. Guibourg; elle est transférée sur-le-champ au château de Nantes, et confiée à la garnison et à la garde nationale. Le nommé Deutz, issu d'une famille juive, et qui avait été baptisé à Rome en 1828, l'avait trahie, et avait révélé sa demeure à la police, moyennant une somme d'argent très considérable. Cette infâme conduite est flétrie par tous les partis.
- 8 Ordonnance portant qu'un projet de loi sera présenté aux chambres, pour statuer sur le sort de M^{me} la duchesse de Berri.
Ordre dans tous les ports français de mettre l'embargo sur les navires hollandais (premier acte d'hostilité).
- 13 Madame la duchesse de Berri est transférée dans le château de Elaye (Gironde).
Le système demi-libéral, adopté par la reine d'Espagne, se poursuit: un certain nombre de fonctionnaires sont remplacés, le parti de don Carlos et de M. Calomarde est en pleine disgrâce; l'évêque de Léon est éloigné de la cour.
- 15 L'armée de nord, forte d'environ 50,000 hommes, aux ordres du général

— 1832 —

Gérard, passe la frontière, se dirigeant sur la citadelle d'Anvers, pour en assurer la remise au roi des Belges.

Nov. 19 Ouverture des chambres. Un coup de pistolet est tiré sur le roi Louis-Philippe, lors de son passage sur le Pont-Royal; il n'est pas atteint: les bruits les plus contradictoires circulent à ce sujet.

Un grand nombre de pairs et de députés se rendent spontanément aux Tuileries, après la séance royale: la tranquillité n'est pas troublée dans Paris.

29 La tranchée est ouverte devant la citadelle d'Anvers; les troupes françaises montrent le plus grand enthousiasme.

Déc. 4 Cent trois bouches à feu à 11 heures du matin commencent à tirer contre la citadelle, après une sommation faite au général Chassé de la rendre.

De plusieurs départemens on envoie des adresses à M^{me} la duchesse de Berri, et l'on commence à signer des protestations contre sa détention sans jugement.

9 Complot à Madrid, en faveur de don Carlos

14 Prise de la lunette Saint-Laurent, qui défendait l'approche des remparts de la citadelle d'Anvers.

Formation d'une armée de l'est.

23 Capitulation de la citadelle d'Anvers; la garnison est faite prisonnière jusqu'à la reddition des forts dépendans de la citadelle.

L'escadre hollandaise tente un débarquement sur la rive gauche de l'Escaut; elle est repoussée.

24 La garnison de la citadelle dépose les armes, et doit être conduite en France (à Saint-Omer).

29 De nombreuses réclamations contre la détention de M^{me} la duchesse de Berri arrivent des départemens.

31 Mouvement carliste à Tolède. 4,500 individus rassemblés auprès de la ville tentent de s'en emparer; ils s'enfuient à l'arrivée des troupes de Madrid.

Elections d'Angleterre favorables au ministère de lord Grey.

— 1833 —

Janv. 1 L'armée française vient reprendre ses anciennes positions sur les frontières.

2 Des attroupemens se forment à Madrid, aux cris de vive Charles V! à bas le gouvernement des femmes: on fait de nombreuses arrestations.

3 Le roi Louis-Philippe et ses fils, partent pour Valenciennes, où ils doivent passer en revue l'armée du nord.

L'ordre du jour sur toutes les pétitions relatives à M^{me} la duchesse de Berri est adopté par la chambre des députés à une forte majorité.

8 Les troubles continuent en Irlande; plusieurs mouvemens populaires, dans lesquels le sang coule, ont lieu à l'occasion de la nouvelle société anti-unioniste, qui se forme sous les auspices de M. O'connel.

Acte solennel du roi d'Espagne détruisant celui que don Carlos avait obtenu de lui pendant sa maladie, et par lequel il déshéritait sa fille. Ferdinand revient aux anciennes institutions du royaume, qui donnent aux filles le droit de succession au trône.

14 Grande bataille entre les Turcs et les Egyptiens; l'armée du grand-visir est entièrement défaite.

18 La chambre des pairs rejette le projet de loi abolissant l'anniversaire du 21 janvier, adopté par la chambre des députés.

COUP-D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DES LITTÉRATURES DE L'EUROPE.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

I^{re} PÉRIODE. (JUSQU'EN 1516.)

Après avoir donné à Rome plusieurs grands poètes remarquables par leur éclat, et quelques historiens pleins d'éloquence, l'Espagne fut envahie par les Goths. La littérature latine cessa presque entièrement d'être cultivée. La langue latine seule subsista dans ces contrées. On ne peut guère mettre au rang des productions littéraires dignes d'être citées les essais informes de ces premiers barbares, conquérans de la péninsule ibérique. Le dernier roi des Goths, dont les passions effrénées attirèrent sur l'Espagne chrétienne le fléau de l'invasion des Musulmans, Rodéric, dit-on, était poète, et prit pour sujet de ses chants les malheurs qu'il avait causés.

Sous le beau ciel de l'Ibérie, les enfans de l'Arabie polirent leurs mœurs. Dès le 12^e siècle, les Arabes ou Maures d'Espagne, possédaient des écoles publiques, célèbres par la réunion des plus habiles professeurs; des bibliothèques où l'on comptait jusqu'à cinq cent mille volumes. Les Abulféda, les Averroès, les Avicenna donnaient d'excellens traités sur les sciences et sur les lettres. Rien n'égalait la magnificence des monumens d'architecture, que les califes avaient fait élever avec tant de somptuosité, et qui furent imités de l'Europe entière. Le latin barbare des siècles précédens fut dédaigné même par les chrétiens. Les vaincus, lorsqu'ils se livraient à l'enthousiasme poétique, adoptèrent souvent le langage des vainqueurs (l'arabe). S'ils avaient pris des Maures les idées d'une galanterie chevaleresque, les Espagnols n'en sentirent pas moins se réveiller avec une nouvelle ferveur leur zèle pour la religion chrétienne. Les traités de théologie et les romans de chevalerie, l'*Amadis de Gaule*, le *Saint-Graal*, et plusieurs autres ouvrages du même genre, remplissaient d'enthousiasme les vieux chrétiens qui, joignant bientôt aux idées répandues par ces romans religieux et guerriers quelques notions mythologiques, annonçaient déjà quel devait être un jour le caractère de la littérature espagnole, où l'on retrouve les formes brillantes et pompeuses du style oriental, le mysticisme de la religion chrétienne, et l'éclat de l'ancienne mythologie.

Pendant que les Maures et les chrétiens cultivaient les lettres avec succès, les Israélites de la péninsule, ne restaient pas dans l'oisiveté; ils donnèrent quelques bons ouvrages; tout faisait présager une période brillante. Préparée par Alfonse X, le marquis de Santillane, le comte de Villena et Ména, cette révolution eut lieu vers la seconde moitié du 16^e siècle.

II^e PÉRIODE. (1516—1701.)

Dès le temps d'Isabelle et de Ferdinand, et sous Charles-Quint leur successeur, la gloire littéraire des Espagnols était préparée par mille exploits. Tout se réunissait pour donner à ce peuple de nobles inspirations, et les victoires remportées sur les Maures, et la conquête d'un monde nouveau. Encore quelques années, les poètes castillans ne devaient plus avoir besoin que de jeter un coup d'œil en arrière, pour trouver dans leur propre histoire les sujets les plus brillans.

Au commencement du 16^e siècle, paraissent quelques poètes qui annoncent la brillante période des *trois Philippes*. Sous le rapport du style, ils sont restés les modèles inimitables de toutes les autres époques. C'était dans le cloître, au milieu des

combats, dans le tourbillon des affaires diplomatiques que le hasard les avait placés. Aussi se distinguèrent-ils par un caractère poétique bien varié. Boscan rapportait de l'Italie de nouveaux rythmes (vers hendéca-syllabes); il puisa ses inspirations dans les œuvres de Dante et de Pétrarque. Garcilaso de la Véga, enlevé si jeune à sa patrie et aux muses, a laissé le modèle de la poésie amoureuse. Frère Ponce de Léon, ce religieux à l'âme ardente, fit comprendre toute la puissance dont la langue castillane était susceptible dans les sujets élevés. C'est lui que le tribunal de l'inquisition punissait d'avoir traduit les livres saints et d'avoir confié au langage vulgaire, les élangs sacrés des prophètes. Tandis que ces hommes supérieurs étaient persécutés par l'ignorance ou poursuivis par l'envie, un écrivain que tout contribuait à favoriser servait les intérêts de son pays et la gloire des lettres. Hurtado de Mendoza, poète correct et élégant, tour-à-tour historien habile et romancier spirituel, reproduisait dans sa langue maternelle, et dans des sujets nationaux, les richesses variées de la littérature italienne. L'Espagne comptait plusieurs autres grands hommes; mais le sort les avait dispersés dans les contrées étrangères. Ercilla illustrait les guerres de l'Araucanie; c'est en présence du champ de bataille qu'il recevait ses nobles inspirations. Le plus grand homme d'une nation en est souvent le plus malheureux. Cette ardeur de l'âme, qui fait composer un chef-d'œuvre, entraîne presque toujours hors de la voie commune. Impatient de la domesticité féodale, errant loin de son pays, prisonnier chez les Maures, et à son retour en butte à la persécution, c'est au milieu des troubles de la vie la plus agitée, que Miguel Cervantès compose son immortel ouvrage; c'est au sein de l'indigence qu'il le publie. Cet homme, qui devait éclairer l'Europe, et assurer dans les fastes littéraires un rang glorieux à sa patrie, n'en recevait pas même de quoi soutenir son existence. Il est mort dans la misère!

Telle ne fut pas la destinée de ceux qui lui succédèrent. La vie de Lope de Vega fut agitée, mais elle ne fut pas malheureuse, et les derniers jours de ce poète furent marqués par les plus grands succès. Cet homme qui eut une si grande influence sur l'esprit de la nation, fut le poète le plus fécond de l'Europe; sa facilité tenait du prodige.

Mais déjà la littérature espagnole avait perdu de sa pureté primitive. Un homme plein de talent et de mauvais goût avait égaré les esprits par sa ridicule subtilité et par l'excès d'une recherche prétentieuse. Gongora, créateur du *stylo culto* et chef d'une école nombreuse, pourrait marquer le commencement d'une nouvelle période. Quelques hommes de génie qui paraissent après lui et illustrent la plus grande partie du dix-septième siècle, s'opposent à une division trop marquée de cette époque en deux partis. Guillem de Castro, Quévedo, Caldéron, Solis et tant d'autres, sont dignes des plus beaux temps. Le premier fut imité par notre grand Corneille. Quévedo, dont la verve inépuisable fut mise à l'épreuve de toutes les persécutions, pourrait être surnommé le *Voltaire de l'Espagne*. Ce fut l'homme le plus spirituel de son siècle, et le poète le plus élégant de l'époque. Solis, à la fois poète dramatique du premier ordre et grand historien; Caldéron, que l'on se plaît toujours à placer auprès de Lope de Vega, et dont l'heureuse carrière fut signalée par de si nombreux succès; des poètes faciles et brillants, des prosateurs distingués en tout genre, protégés par un roi (Philippe IV) qui se piquait lui-même de tenir un rang dans la littérature nationale; tous ces écrivains prouvent que la *période des trois Philippes* ne saurait être divisée d'une manière absolue.

III^e PÉRIODE. (1701—1827.)

Quand la France eut donné un roi à l'Espagne, lorsque les grands écrivains du siècle de Louis XIV eurent imposé au monde une espèce de servage littéraire, l'Espagne, au commencement du 18^e siècle, ne produisit plus d'abord que des poètes d'un goût détestable, ou de faibles imitateurs des Français. Ces imitateurs étaient préférables sans doute à ces esprits extravagants qui suivirent de loin les traces de Gongora; ils l'emportèrent sur les poètes de mauvais goût. On vit paraître successivement des écrivains estimables, et des critiques ingénieux. Luzan donna sa poétique, Feijoo, ses réveries amusantes et instructives. Enfin, vers le milieu du dix-huitième siècle,

un homme plein de sagacité et d'esprit, vint encore ranimer, par ses satires ingénieuses, cette critique forte et spirituelle dont le modèle appartenait au 16^e siècle. Le Père Isla fut pour les mauvais prédicateurs de son temps, ce que Cervantès avait été dans l'âge précédent pour les auteurs extravagans des romans de chevalerie.

Après s'être éloigné des bons modèles, on s'en rapprocha continuellement. On continua bien à imiter les Français, mais on étudia le style des écrivains castillans du 16^e siècle. Il y eut même des auteurs qui voulurent être originaux et se débarrasser des entraves imposées par le théâtre français. Ils ne purent complètement réussir. La fin du 18^e siècle compte plusieurs poètes estimables qui, persécutés pour la plupart, cherchèrent momentanément un asile en France. Melendez, dans ses pastorales et dans ses odes, avait retrouvé l'élégante pureté du temps de Garcilaso de la Vega. L'auteur des fables littéraires, Yriarte, a été appelé le la Fontaine des Espagnols, comme Moratin le fils en est le Molière. La nation regrette la perte récente de quelques illustres voyageurs et de grands écrivains, tels que les deux Ulloa, les deux d'Azara, Jovellanos, Llorente, Conde. Quelques poètes brillaient encore en Espagne, au commencement de ce siècle (Tapia, Heredia, Quintana, Arriaza, Martinez de la Rosa, etc.); le malheur des temps a réduit au silence ceux que les orages politiques n'ont pas dispersés loin de leur patrie.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

SEPT siècles forment sept périodes dans l'histoire de la littérature italienne. Cette division qui fait commencer chaque période au commencement de chaque siècle est généralement adoptée.

I^{re} PÉRIODE (XIII^e SIÈCLE.)

Au commencement de cette période, la poésie italienne se forme sur le modèle de la poésie provençale; elle lui emprunte les *rimes*, la *chanson*, les *récits d'aventures romanesques*, les *ballades*. Comme les Provençaux, les poètes italiens ne consacrent leurs vers qu'à chanter leurs plaisirs et leurs amours. Bientôt on les voit surpasser leurs modèles; ils développent, ils perfectionnent les genres où d'abord ils n'étaient qu'imitateurs. La connaissance des classiques grecs et latins, en leur offrant de nouveaux modèles à imiter, imprime une nouvelle direction à la littérature italienne.

II^e PÉRIODE (XIV^e SIÈCLE.)

Trois hommes prodigieux communiquent à la langue italienne une puissance nouvelle. Dante au commencement du siècle donne à l'Europe le premier grand poème qu'elle ait eu depuis la restauration des lettres, le premier qu'on peut comparer aux anciennes épopées; Pétrarque crée la nouvelle poésie lyrique; Boccace, la nouvelle prose harmonieuse, souple, légère et propre aux sujets les plus élevés comme les plus badins. Il est vrai que le dernier membre de ce triumvirat illustre n'a point égalé les deux autres, parce que le genre dont il fut le créateur, est moins relevé, et que le mérite de former le langage vulgaire semble moins l'œuvre du génie; peut-être aussi parce que son meilleur ouvrage est souillé par un mélange d'immoralité et qu'à la réputation d'élégance s'est jointe pour lui celle d'une gaieté trop libre.

III^e PÉRIODE. (XV^e SIÈCLE.)

Ce siècle fut consacré par les Italiens à l'étude de l'antiquité. L'enthousiasme que Dante, Pétrarque et Boccace avaient ressenti pour les grands écrivains d'Athènes et de Rome s'était communiqué à leurs successeurs. L'invention de l'imprimerie, en

multipliant les manuscrits grecs et latins, contribua à favoriser ce goût pour les études classiques. Partout on vit s'élever des écoles, des académies, des bibliothèques. L'art d'enseigner, la critique littéraire, la philologie, furent perfectionnés. Victorin de Feltre fonda la *Maison joyeuse*; c'était une espèce de collège où l'on recevait une éducation universelle; on y apprenait les belles-lettres, la philosophie, les beaux arts, la musique, et il ne faut point chercher dans cette période les productions du génie. L'étude des anciens, l'imitation servile des classiques, la préférence donnée à la langue latine, arrêterent les progrès de la littérature italienne, et firent même pour un temps rétrograder la langue. Cependant, le genre d'études auquel se livrèrent les Italiens dans ce siècle, ne fut pas sans avoir aussi une heureuse influence. L'érudition en réunissant une plus grande masse de connaissances, fournit plus d'aliment aux génies qui devaient faire la gloire de l'Italie, dans la période suivante.

Un événement remarquable suffit seul pour honorer le 15^e siècle; c'est la renaissance de l'art dramatique. Politien renouvela sur les théâtres modernes la tragédie des anciens, ou plutôt il créa le genre nouveau de la tragédie pastorale. Sa fable d'*Orphée*, jouée en 1483 à la cour de Mantoue, opéra une révolution dans la poésie.

IV^e PÉRIODE. (XVI^e SIÈCLE.)

Age d'or de la littérature italienne, ou siècle de Léon X. Plusieurs grands événements, l'invention récente de l'imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde, les troubles religieux suscités par Luther, ont dû favoriser le mouvement général des esprits, et leur inspirer une nouvelle énergie. Laurent de Médicis est regardé généralement comme le restaurateur de la poésie italienne; il a réussi également dans presque tous les genres. L'*Épopée romanesque*, dont l'apparition à la fin du 15^e siècle est signalée par le *Morgante Maggiore* de Pulci, et le *Roland amoureux* de Boyardo, fut tout à coup portée au plus haut degré de perfection par l'Arioste, dans son *Roland furieux*.

L'épopée héroïque renouvelée des anciens par le Trissin, dans son *Italie délivrée des Goths*, s'éleva à la hauteur des plus belles épopées de l'antiquité dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. La poésie bucolique a trouvé d'élégans interprètes dans Sannazar, Muzio et Rota. Ce siècle vit paraître aussi les premières tragédies régulières et composées sur le modèle des tragédies grecques, telles que la *Sophonisbe* du Trissin, la *Rosemonde* et l'*Oreste* de Rucellai, etc.

La comédie satirique, la véritable comédie italienne, plus originale que la tragédie, prit naissance à l'académie des Rozzi de Sienne, et s'approcha bientôt de sa perfection, comme le prouve la *Calandria* du cardinal Bibiena, la *Mandragore* de Machiavel.

C'est du milieu de ce siècle que datent les premières représentations de comédies improvisées, dites *comédies de l'art*, ainsi que l'introduction sur la scène des personnages d'Arlequin, de Brighella, du Docteur, etc. Leur première apparition littéraire est signalée par les farces en langage padouan que Beolco Ruzzante publia en 1550.

Deux genres de satire dans cette période; l'une badine, légère et burlesque, cultivée avec succès par l'école dont Berni fut le chef, est née dans les mascarades du carnaval de Florence; l'autre, austère, grave et mordante est représentée par Vinci-guerra, Alamanni, dont les vers sont empreints de cette tristesse patriotique qu'inspirait à l'auteur le spectacle de l'abaissement de l'Italie.

Enfin pour ajouter un dernier fleuron à la couronne poétique du 16^e siècle, nous rappellerons dans la poésie didactique, les poèmes *des Abeilles*, par Rucellai, de l'*Agriculture*, par Alamanni, de l'*Art poétique*, par Muzio, regrettant de ne pouvoir citer en ce genre les poèmes que Sannazar, Vida, et Fracastoro ont écrits en latin, et qui montrent ce qu'ils auraient pu ajouter de richesses à la littérature nationale, s'ils avaient moins dédaigné leur propre langue.

La prose italienne fixée par Boccace, acquit encore un degré de perfection sous la plume de Machiavel. Ses écrits historiques sont des modèles d'éloquence narrative qui surpassent ou du moins égalent ce que les anciens ont laissé de mieux en ce genre.

Ce que l'on doit surtout apprécier dans les historiens d'Italie, c'est l'indépendance de leurs opinions. Les nouvelles et les romans sont, après l'histoire, les seuls genres en prose dans lesquels les Italiens aient excellé dans cette période.

V^e PÉRIODE. (XVII^e SIÈCLE.)

Cette période est marquée par la décadence de la littérature italienne. L'Italie épuisée, ne produit plus pendant 150 ans, que de froids et misérables copistes qui se traînent sans inspiration sur les traces de leurs devanciers, ou des esprits faux et prétentieux qui prennent l'enflure pour de la grandeur, les antithèses pour de l'éloquence, et les jeux d'esprit pour du brillant et de l'éclat. Citer le nom de Marini, c'est rappeler le poète qui contribua le plus à corrompre le goût des Italiens. Le seul événement littéraire qu'on doit remarquer dans cette période, c'est la naissance de l'opéra due à Rinuccini.

VI^e PÉRIODE. (XVIII^e SIÈCLE.)

L'Arcadie romaine fondée en 1690, sous la protection de Christine, reine de Suède, par Guidi, Filicaja, Menzini, Vincent Gravina et Crescimbeni, détrôna l'école de Marini, et contribua à épurer le goût. La littérature française ne laissa pas d'exercer une certaine influence sur les écrivains d'Italie. L'esprit philosophique fut introduit dans la théorie et dans l'usage de la langue. Les genres qui ont été cultivés avec succès dans cette période sont, dans la poésie, l'ode, l'épopée héroï-comique, la poésie didactique, la tragédie, la comédie et l'opéra que Métastase porta au plus haut degré de perfection. L'histoire civile, l'histoire littéraire, la philosophie de l'histoire, l'éloquence didactique et les nouvelles relèvent la prose italienne au 18^e siècle. Age de Goldoni, de Vico, etc.

VII^e PÉRIODE. (XIX^e SIÈCLE.)

Les noms d'Allieri, Casti, Pindemonte, etc., parmi les poètes; Bettinelli, Cesarotti, Denina, parmi les prosateurs, illustrent les commencemens de cette période.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(AVANT LE XV^e SIÈCLE.)

CHARLEMAGNE luttant de toutes les forces de son génie contre la barbarie de son peuple, rassemble autour de lui toutes les lumières de l'Europe, et travaille lui-même à les répandre dans ses états. Cependant les lettres et le goût en tirent peu de profit. Après ce grand roi, les ténèbres qui s'étendent sur la France sont plus épaisses que jamais. Les dissensions civiles, les irruptions des barbares, contribuent encore à les appesantir. Les croisades sont une diversion moins utile qu'on ne le supposerait d'abord. Nos guerriers religieux traversent l'antique patrie des lettres et des arts, sans trouver, dans les souvenirs et dans les monumens de sa gloire, rien qui plaise à leur grossier courage. Ils ne voient dans les peuples de l'Orient que des ennemis de la foi, et ils confondent dans leur haine les Grecs schismatiques et les Musulmans, avec les sciences qu'ils cultivent. — A la manie des croisades succèdent la fureur des disputes théologiques, les frivolités d'une fausse métaphysique, les subtilités de l'argumentation, etc. — L'université de Paris prend naissance au milieu de ce chaos et se ressent longtemps de l'époque de son origine. Long-temps elle n'offre à ses élèves que les trésors du *trivium* (grammaire, rhétorique, logique), et du *quadrivium* (arithmétique, astronomie, géométrie, musique). Quand la jurisprudence et la médecine sont permises à son enseignement, il faut qu'elle applique la forme de l'argumentation théologique à ces deux sciences profanes. Pendant ce temps, les lettres en France sont

moins sujettes de nos rois que de la cour de Rome. — Saint Louis se montre véritablement roi; il protège l'université. Pour exciter son émulation, il lui donne une rivale, en faisant ériger l'université de Toulouse, non sans quelque opposition de l'université de Paris. Sous ce règne, les poètes commencent à paraître, et leurs ouvrages, empreints du caractère de leur siècle, mêlent aux peintures de la galanterie et de l'amour les austères couleurs de la religion. C'est alors que vécurent ce Thibaut, comte de Champagne, à qui l'amour inspira ces chansons si galantes; et ce Guillaume de Lorris, premier auteur du fameux *Roman de la Rose*, et honoré par Clément Marot du nom de *l'Ennius français*. — Entre saint Louis et Charles V, l'intervalle est vide pour les progrès de la littérature; mais sous ce dernier prince, elle se relève avec gloire; la bibliothèque royale est fondée par ce roi, zélé protecteur des lettres. — Son petit-fils Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII et oncle de François I^{er}, écrit avec une clarté qui doit surprendre, quand on songe qu'il fut antérieur à Villon de quarante ans. Il mérite mieux que ce dernier l'éloge de Despréaux; avant lui et mieux que lui, il a su

. Dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Le temps approchait où la littérature française allait, par une heureuse révolution, atteindre et surpasser la gloire des littératures qui l'avaient formée. Philippe de Comines se trouve jeté entre les deux époques, comme pour adoucir le passage. C'est déjà un écrivain remarquable; son style est clair, précis, énergique, malgré ses tours vicillis et ses expressions surannées. Il songe peu à ses mots; sa pensée les entraîne avec elle. Montaigne serait plus étonnant dans l'indépendance originale de sa marche, si Comines ne l'avait pas précédé.

SUR QUELQUES GENRES LITTÉRAIRES CULTIVÉS AVANT LE XVI^e SIÈCLE.

Le *Roman*, qui tire son origine des Arabes, et son nom de la langue dans laquelle il fut d'abord écrit parmi nous, commence en France par les récits fabuleux d'Artus, de Charlemagne, Rolland, Renaud, etc. Les romans allégoriques n'eurent pas moins de vogue : le *Roman de la Rose* est le type des romans de ce genre. — Le *fabliau* était plus gai; c'était vraiment le genre national. Nos poètes de cette époque y réussirent jusqu'à mériter d'être imités par Boccace et Rabelais. La Fontaine et Molière leur firent aussi l'honneur de les dépouiller. — Avant les romans, les exploits des guerriers étaient célébrés dans des chansons militaires, dites *chansons de geste*. On a conservé le chant de Clotaire II en latin et rimé. Charlemagne avait fait recueillir un grand nombre de ces chansons, elles ne sont pas venues jusqu'à nous. La plus célèbre et la plus répandue était celle de Roland : elle fut chantée en Italie, en Espagne et en Allemagne. Il n'en reste aucune trace. La chanson fut employée ensuite à célébrer l'amour. Ce genre de poésie était fort goûté au douzième siècle. Abailard et saint Bernard lui-même le cultivèrent. Sous Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis, le talent de composer et de chanter des vers ne fut pas dédaigné des gens de qualité. Outre le fameux Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, on compte parmi les chansonniers de cette époque une foule de chevaliers, de comtes et de princes. Le *lai* était un petit poème composé de stances régulières, contenant le récit d'une aventure amoureuse et ordinairement tragique; on croit qu'il était chanté. Chaque stance était terminée par un refrain. — Les poésies satiriques du siècle étaient appelées *sirventes* : elles étonnent encore aujourd'hui par la liberté de la pensée et la hardiesse de la plainte. Tantôt c'est Renaud d'Audon et le seigneur de Berze, censurant dans leurs rimes les travers et les ridicules de la société; tantôt c'est Guyot de Provins, passant en revue, dans sa bible fameuse, les rois, les princes, les prélats, et leur prodiguant les reproches les plus sanglants et les plaisanteries les plus amères. — Avant la renaissance des lettres, la France n'avait produit qu'un *fabuliste*. Marie de France mit en vers les fables d'Esopé, et en ajouta plusieurs autres de sa composition. On doit s'étonner de trouver dans le 13^e siècle, avec cette simplicité de style particulière à nos romans anciens, un tour agréable et facile. Le caractère du

genre si bien saisi depuis par la Fontaine, est déjà empreint dans les cent deux fables dont se compose le recueil de Marie.

Nos poètes, les *Trouvères*, ont écrit peu de fables. Cependant dans un recueil appelé le *Castoïement*, on trouve une fable dont la Fontaine s'est emparé (le Loup et le Renard). — Les *jeux-partis*, appelés *Tensons* par les troubadours, étaient des questions de jurisprudence amoureuse; imitation bien dégénérée des combats de bergers que Théocrite et Virgile ont retracés dans leurs *Bucoliques*. — On sent ce que pouvait être l'histoire, dans ces siècles grossiers. Après Grégoire de Tours et Frédégaire, on trouve une longue suite de chroniqueurs, avertissant des faits sans les exposer. Froissart a laissé une histoire générale depuis le règne de Philippe de Valois jusqu'à la fin du 14^e siècle; son style est sans ornement, quoiqu'il ne soit pas sans intérêt. Philippe de Comines lui est bien supérieur. La série des mémoires historiques, commençant à Villehardouin, au 13^e siècle, se continue dans cette période. — Ces premiers siècles produisirent beaucoup de traductions de livres saints, de légendes rimées et de poèmes mystiques, etc., etc.

DES CAUSES GÉNÉRALES QUI ONT INFLUÉ SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVI^e SIÈCLE.

Cinq causes générales ont agi sur l'esprit de la littérature française à cette époque, et guidé le génie des écrivains de ce temps.

1^{re} La France n'ayant ressenti que tardivement le mouvement et la fermentation salutaire qui se communique d'un bout de l'Europe à l'autre, trouva une littérature toute formée autour d'elle. L'Italie et l'Espagne lui offraient de si brillants modèles, qu'elle crut ne pouvoir participer à leur grandeur, qu'en les imitant. — Depuis que les Français avaient suivi Charles VIII en Italie, ils n'avaient cessé d'admirer et d'étudier ce peuple poli, dont le langage était fixé, dont la civilisation étonnait l'Europe. Nous imitions la manière spirituelle et brillante de ses auteurs, autant que le permettait la grossièreté de notre idiome et le génie de nos écrivains, qui malheureusement se montraient plus habiles à en saisir les défauts que les beautés. La littérature espagnole n'eut pas une moindre influence, et cette influence aussi funeste dura peut-être plus long-temps. Dès le commencement du seizième siècle, François I^{er} avait fait traduire en français l'*Amadis*, et le succès prodigieux de cette traduction répandit le goût du style espagnol. L'Espagne exerça dès lors sur la France une sorte d'empire littéraire qui s'accrut par diverses circonstances, et notamment par les querelles de la ligue.

2^e Il semblait que la renaissance des lettres, en propageant parmi nous l'amour des littératures grecque et latine, aurait dû nous éclairer sur les dangers d'une autre imitation. Mais le siècle n'était pas mûr pour ces leçons de l'antiquité. On dévorait les chefs-d'œuvre d'Athènes et de la vieille Italie, tirés des monastères et multipliés par l'imprimerie récemment inventée; mais il fallait du goût pour bien user des richesses qu'ils offraient. Ce fut pour le plus grand nombre une admiration aveugle, une idolâtrie sans intelligence. L'éloquence ne souffrit pas seule de cette imitation maladroite; la langue perdit en un moment son caractère essentiel. Ronsard, Belleau, Baif et Dubartas prétendirent la plier aux habitudes des langues anciennes. Leur muse grecque et romaine en français, faillit nous priver à jamais d'un idiome national. Heureusement on abandonna leurs traces, et Malherbe vint.

3^e Les lumières qui cherchaient à percer le voile répandu sur la France, malgré la lenteur de leurs progrès, éclairaient, au moins pour quelques yeux, les abus qu'elles ne pouvaient détruire. Malgré les soins de François I^{er}, et par un effet nécessaire des troubles qui éclatèrent sous ses successeurs, plusieurs parties de l'administration civile et plusieurs branches des connaissances, restèrent grossières et barbares. L'ignorance régnait au barreau, dans la chaire, dans les monastères, dans les facultés. C'était une matière inépuisable de regret, d'indignation, ou d'impatience pour ceux qu'éclairait le jour nouveau levé déjà sur une partie de l'Europe. De là cet esprit de satire que l'on remarque dans plus d'un ouvrage du seizième siècle. Chaque auteur y mit le tour de son caractère et de ses idées. La critique ouverte et déclarée devint

d'autant plus périlleuse que souvent les écrivains, emportés par le désir des réformes, confondaient dans leurs attaques des erreurs accréditées et des vérités respectables. Ramus y succomba; Charron échappa à grande peine. Mais les auteurs (Rabelais et Montaigne) de Gargantua et des Essais, moins dogmatiques et plus adroits, trompèrent le ressentiment des contemporains, en couvrant la hardiesse de leur censure de la frivolité ou de l'enjouement des détails.

4^o Les controverses de religion, qui signalèrent le commencement du seizième siècle, eurent une puissante influence sur la littérature de cette grande époque. Elles agitèrent les esprits, et ce mouvement hâta le progrès des lettres. La poésie prit de l'énergie; il fallut juger, réfléchir, disputer. Les attaques et les envahissemens du calvinisme éveillèrent la curiosité, l'ardeur de savoir, le besoin de s'instruire pour réfuter les doctrines nouvelles. Les calvinistes sentirent la nécessité de bien parler et de bien écrire, pour accréditer leurs opinions.

5^o Il est rare que l'esprit d'indépendance politique ne suive pas, ou n'ait pas précédé de près le règne de l'indépendance religieuse. En Allemagne, à Genève, dans les états du Nord, on vit ces deux espèces de révolutions se développer presque en même temps. La France, divisée d'abord par les querelles de religion, ne tarda pas à l'être par la contrariété des doctrines, des volontés et des espérances politiques. Les violences du parti opposé aux calvinistes, la cruelle politique de Catherine de Médicis, des règnes tels que ceux de Charles IX, de Henri III, excitaient une partie de la France à désirer de meilleurs maîtres. Au milieu de tous ces désordres, les écrivains embrassaient des opinions conformes à leur caractère et à leur situation. Les plus sages déploraient ou combattaient les erreurs des rois, sans cesser de les aimer et de leur rester fidèles. Les uns, comme Montaigne, firent entendre librement les plaintes de l'humanité. D'autres, placés près du trône (le chancelier de l'Hospital, etc.), portaient à l'oreille des rois les cris de douleur et les vœux des âmes généreuses. Cependant, d'autres esprits poussaient plus loin les nécessités d'une réforme politique. Le jeune La Boétie appelait l'obéissance aux rois une servitude volontaire, et Huber Lauguet, sous le nom de Junius Brutus, faisait paraître les sentimens qui avaient animé les républicains de l'antique Italie. En religion, les mêmes excès durent produire les mêmes erreurs. Au milieu de la chaleur des controverses mêmes, plusieurs finirent par mettre en problème la divinité du christianisme. Mais d'autres plus éclairés et plus chers à l'humanité, tout en demeurant fidèles à la foi de leurs pères, condamnèrent les passions violentes qui vinrent se mêler à la défense d'une sainte cause. L'Hospital s'oppose à l'établissement de l'inquisition. Bodin soutient, dans son livre de *la République*, que les princes doivent accorder la liberté de conscience à leurs sujets. Enfin, dans les funestes temps de la ligue, plus d'une voix magnanime s'éleva contre les fureurs qui déshonoraient les deux partis. On conservera la mémoire de Pierre Pithou, qui défendit la cause de sa patrie et de ses rois contre les attaques des rebelles armés sous un vain prétexte de religion.

Telles ont été les causes générales qui ont influé sur l'esprit de la littérature au 16^e siècle, suivant le temps, le genre des écrits et le caractère de chaque écrivain.

La poésie n'a eu pendant long-temps d'autre mérite que la grâce et la naïveté. Malherbe seul sur la fin du siècle, lui a donné la dignité et l'élévation. Régnier créait alors la satire française. Jodelle et Garnier, dans leurs essais grossiers, avaient cependant laissé entrevoir ce que pourrait être un jour notre théâtre.

Si les temps de troubles conviennent à la muse de l'histoire, aucune époque ne lui fut plus favorable que le 16^e siècle. Philippe de Comines écrivit avec indépendance l'histoire du roi Louis XI. De Thou, dans l'histoire des événemens contemporains, montra un esprit étendu et exempt de préjugés. Son talent ne fut pas au-dessous de ses vertus. On publia beaucoup de mémoires dans le 16^e siècle. Mais c'est à ses philosophes que la littérature de cette époque doit la plus grande partie de sa gloire. L'éloquence eut quelque éclat dans cette période, non point au barreau ni dans la chaire sacrée, mais dans les assemblées où s'agitèrent les grands intérêts de la religion et du gouvernement. Les orateurs ne se firent pas remarquer par le style; la langue et la littérature étaient trop peu avancées; mais plus d'une grande âme se signala par des pensées fortes, et par des vœux en faveur du genre humain.

Voilà ce qui caractérise surtout cette intéressante époque. Le 16^e siècle eut une influence morale très puissante. Comme dans le 18^e, on remarque une extrême fermentation des esprits, un désir d'innover qui passe des peuples aux princes, une impatience de l'autorité qui entraîne souvent aux plus dangereux résultats. Il faut ajouter à l'honneur du 16^e siècle, qu'il eût tout à créer, tandis que les succès du 18^e siècle étaient préparés depuis long-temps. La différence la plus marquée entre ces deux siècles, c'est que, dans l'un, presque tout se fit par l'enthousiasme religieux, qui ne fut pour rien dans les grands mouvemens de l'autre.

DES REPRÉSENTATIONS THÉÂTRALES AVANT ET PENDANT LE XVI^e SIÈCLE.

Ce ne fut réellement que dans le 15^e siècle que notre théâtre prit naissance, par la représentation des *mystères*. Charles VI autorisa, par lettres-patentes, en 1402, l'association des *Confrères de la passion*, qui jouaient les personnages de ces pieuses comédies. Sous son règne, sous celui de Charles VII et une partie de celui de Louis XI, ces représentations eurent le plus grand succès, malgré les guerres civiles qui désolaient alors la France. Elles étaient regardées moins comme un amusement que comme un acte de dévotion. Au lieu d'être coupés par actes, les mystères étaient divisés en *journées*. La représentation durait autant de jours qu'il y avait de journées dans la pièce, et chaque journée était si longue qu'on était obligé d'interrompre le spectacle, pendant une heure ou deux, pour laisser aux acteurs et aux spectateurs le temps de prendre leurs repas. Le succès des confrères de la passion répandit le goût de la comédie, et, peu de temps après, les *clercs de la Bazoche*, pour embellir les fêtes qu'ils célébraient annuellement, imaginèrent de donner aussi des spectacles. Mais, pour ne pas porter atteinte au privilège des confrères de la passion, ils durent créer un nouveau genre de comédies, les *moralités*, et les *farces*. Les moralités étaient des comédies où l'on personnifiait les vertus et les vices, pour inspirer la haine des uns et l'amour des autres. L'idée de ce théâtre était assez ingénieuse, si l'on avait eu le garantir de l'obscénité et de la satire personnelle. On sent jusqu'où pouvaient aller les auteurs sous ces allégories. Aussi le parlement fit plus d'une fois fermer ces théâtres dangereux; le 14 août 1442, les acteurs furent mis en prison, au pain et à l'eau, pendant quelques jours. La licence fut portée au comble, lorsqu'ils obtinrent des *enfants sans souci* la permission de représenter les *soties* ou *sottises*. Ces *enfants sans souci* étaient des jeunes gens de famille, qui s'étant érigés en société, se donnèrent un chef qu'ils appelèrent le *roi des sots* ou de la *sottise*, parce que sa souveraineté était établie sur les défauts du genre humain qu'ils se proposaient de vouer au ridicule. Bientôt ils se distinguèrent des autres théâtres par une excessive liberté. Le parlement intervint de nouveau. Avant que les clercs de la Bazoche eussent acquis le droit de représenter les *soties*, ils avaient inventé les *farces*, qui ont régné plus long-temps et qui ont eu plus de succès que tous les autres genres anciens. La plus célèbre, et sans doute la meilleure, est celle de *Maitre Pathelin*, que l'on croit avoir été composée du temps de Louis XII, et qui renferme des choses dignes de Molière lui-même. — Jusqu'ici la tragédie avait été entièrement inconnue. Cependant Fontenelle trouve un poète tragique dans le 14^e siècle, Parasols, qui a fait cinq belles tragédies des *gestes* de Jeanne II de Naples, qui vivait dans le même temps que l'auteur, puisqu'il mourut en 1383, et l'héroïne des cinq tragédies en 1382. On doit regretter qu'il n'en reste rien. Une tragédie, au 14^e siècle et sur des événemens contemporains, devait être un morceau curieux. — Lorsque, à la renaissance des lettres, on étudia les grecs et les latins, on ne manqua pas d'imiter parmi nous le système de leurs compositions dramatiques. Jodelle fut le premier, en France, qui fit voir la tragédie et la comédie sous la forme grecque et latine. Il débuta, en 1552, par la tragédie de *Cléopâtre captive*, où il joua lui-même avec quelques amis, entre autres Remi Belleau et Jean de la Péruse. Elle fut représentée avec le plus grand concours et le plus grand succès, en présence de Henri III. Jodelle a composé deux comédies, *Eugène*, et la *Rencontre*. Les mœurs en sont scandaleuses. Les comédies de Jodelle sont supérieures à ses tragédies. Sur ses pas on vit marcher la Péruse, qui mourut fort jeune. Sa *Médée* parut en 1554. C'est la première tragédie en rimes

plates, masculines et féminines. Son exemple servit de règle aux auteurs tragiques. Grévin alla plus loin que la Péruse. Il fit une tragédie de la *mort de César*, où l'on trouve quelques mots énergiques. Ses comédies, comme toutes celles du siècle, sont trop libres, mais on y trouve de la gaieté, de la facilité et de la grâce dans le style. En 1575, un François de Chantelouve fait imprimer la tragédie de *feu Gaspard de Coligny, jadis amiral de France, contenant ce qui advint le vingt-quatrième jour d'août 1572* (massacre de la Saint-Barthélemy), *avec les noms des personnages*. — Sur la fin du 16^e siècle, sous le règne de Henri III, la tragédie et la comédie s'améliorèrent. — Les neuf comédies en prose de Larivey ont de l'intrigue et du comique. Molière lui-même n'a pas dédaigné d'emprunter quelques traits à cet auteur. Vers le même temps, Garnier parut, et, dès son entrée dans la carrière tragique, il excita une admiration générale : il a plus d'élévation et de force que Jodelle ; ses vers ont quelquefois de l'harmonie et de la pureté ; mais il ne possède guère mieux que lui l'art d'animer et de conduire une action. C'est dans la lecture de Sénèque qu'il avait puisé le goût de l'art dramatique. Il a tous ses défauts, comme il a quelques-unes de ses qualités. Peu d'action, beaucoup de discours et de récits ; souvent un acte n'est composé que d'une scène et d'un chœur ; il y a des chœurs dans toutes les pièces, excepté dans *Bradamante*, où Garnier abandonne les traces de l'antiquité. Le théâtre ne s'éleva guère au-dessus de ces grossiers essais, jusqu'au grand Corneille.

POÉSIE ANGLAISE.

1^{re} ÉPOQUE DE CHAUCER ET DE GOWER (1350—1550.)

Sous le règne de l'infortuné Richard II, petit-fils d'Edouard III et fils du célèbre prince Noir, et dès les commencemens de la sanglante guerre des *deux Roses*, apparaissent les premiers auteurs qui doivent fixer la langue poétique des Anglais, et, à leur tête, Geoffrey Chaucer (1328-1400), que les critiques anglais s'accordent généralement à nommer *le père de la poésie et de la littérature anglaises*. De son temps on parlait encore latin devant les tribunaux, et un peu français à la cour : la langue du peuple était encore indécise. La belle langue anglaise, la langue qui devait être celle de Shakespeare et de Milton, sortit toute façonnée des écrits de Chaucer. C'est avec lui que commence la langue poétique d'Angleterre.

J. Gower (1323-1402), contemporain de Chaucer, composa, dans les trois langues, latine, française et anglaise, des poésies remarquables. C'est à cette époque littéraire que se rattache le nom du poète écossais qui a célébré en beaux vers la vie si épique du vaillant *Robert Bruce*. Le savant Ellis, sur le témoignage duquel on peut compter, a prouvé que John Barber (1326-1396) n'a point altéré la vérité historique, quoiqu'il ait donné à son poème le titre de *Romance*. Vers 1420, André de Wyntown, prieur du monastère de Saint-André, écrivit la chronique si originale d'Ecosse, qui a été publiée, en 1795, par son compatriote Macpherson. Selon l'usage, cette chronique commence à la naissance du monde. Sous la période dite des trois Henri de Lancaster, et pendant les guerres civiles qui signalèrent l'avènement de la maison d'York, John Lygdate, moine d'Edmond-Bury, écrit son *histoire de Thèbes, son tiere de Troie*, etc. ; la liste de ses ouvrages formerait, selon Warton, le catalogue d'une bibliothèque entière. Charles, duc d'Orléans, l'un des créateurs de la poésie française, doit figurer aussi parmi les poètes anglais, avec l'infortuné roi d'Angleterre, Henri VI. Lady Juliana, sous Edouard IV, se rendit célèbre par ses poésies, et composa des traités de la chasse et du blason.

Brillante période littéraire de l'Ecosse, qui ne compte pas moins de dix-huit poètes remarquables vers le milieu du 15^e siècle, entre autres : le roi Jacques I^{er}, captif en Angleterre, et charmant par ses poésies les ennuis de sa prison ; Henri le Ménestrel, auteur du poème des *Aventures de W. Wallace* ; Robert de Henrison, William Dunbar, David Lindsay, William Drummond, etc.

Il importe de remarquer qu'à l'exception de Chaucer, qui écrivait en prose et en vers avec une égale élégance et une égale facilité, la prose anglaise était encore à naître.

2^e ÉPOQUE DE SPENSER ET DE SHAKESPEARE. (1550—1680.)

Le règne de Henri VIII ne fut pas favorable au développement du génie poétique. Aux siècles des ménestrels et des chevaliers avait succédé le siècle des disputes et de la scolastique. Deux poètes de cette époque sont cités par la conformité de leur talent et de leur malheur, le vicomte de Rochford et Lord Surrey, qui périrent sur l'échafaud. Sous le règne d'Edouard VI, les ouvrages religieux abondent. Les Psaumes de David, les maximes de Salomon se traduisent en vers. L'histoire littéraire doit peu s'arrêter sur le règne de Marie. Le petit nombre de productions obscures de ce temps se perd dans le nombre immense de poésies qui ont signalé le règne d'Elisabeth.

Pendant les cinquante-six ans durant lesquels cette femme extraordinaire occupa le trône de la Grande-Bretagne, tout paraissait disposer les esprits à un goût plus sévère et à des productions d'un genre plus élevé. On compte 74 poètes qui ont illustré ce règne. Le goût de la littérature était si général à la cour d'Elisabeth que la plupart des seigneurs ses favoris faisaient des vers au moins passables; plusieurs sonnets de Samuel Daniell pourraient être préférés même à ceux de Shakespeare, et ne cèdent en rien pour la pureté du goût aux productions les plus heureuses des âges suivans.

Spenser (1550-1598) est l'*Arioste* des Anglais. Son poème de la *Reine des fées* est l'un des chefs-d'œuvre du genre allégorique et chevaleresque. Contemporain du grand Shakespeare, Spenser brille dans un genre inférieur, il est vrai, mais à un rang où nul poète anglais ne l'a surpassé, ni même égalé.

Nul poète ne fut jamais plus national que W. Shakespeare, (1564-1616). Shakespeare, a dit M. Villemain, est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie. Le théâtre entier de Shakespeare, ses grands drames historiques, ses comédies de mœurs ou de féeries, forment un monument unique dans l'histoire des littératures modernes. Ce puissant génie prenant le théâtre anglais à son début, l'élève si haut que nul poète de sa nation n'a pu encore lui être comparé.

Un ami de Shakespeare, son camarade de théâtre, l'admirable Ben Johnson (1574-1637) mort dans la misère, quoique lauréat, a mérité par ses comédies et ses poésies gracieuses d'être associé à la gloire de Shakespeare, dont il a partagé les travaux. Suckling, par ses poésies, se rapproche de Ben Johnson. Le poème gigantesque de Drayton, *Poly-Albion*, description de l'Angleterre en 30 chants, devint aussi, quand il parut, un grand événement littéraire.

3^e ÉPOQUE DE MILTON ET DE DRYDEN. (1650—1702.)

Au commencement du 17^e siècle, les débats théologiques recommencèrent. John Milton naquit vers ce temps (1608-1674). A 19 ans il donna son premier poème, *Comus*. A 24 ans, il parcourait la France et l'Italie. Quand il revint dans sa patrie, ce fut pour assister à la grande révolution d'Angleterre. Après la restauration des Stuarts, Milton disgracié, et presque aveugle, dictait à ses filles, au fond de sa retraite, son immortel poème du *Paradis perdu* (1667). Il est descendu dans la tombe, presque ignoré. L'influence de son génie sur la littérature nationale ne fut point de cette époque. Waller qui survécut à Milton, fut l'un des chefs de l'école poétique de ce temps, utile sans doute, mais peu originale et sans profondeur, qui voua tous ses soins à polir le style et à enfermer la pensée dans des phrases harmonieuses. On doit reconnaître néanmoins que ce poète, comme écrivain, rendit de grands services à la langue et à la littérature nationales. Il bannit le mauvais goût de la poésie légère.

Peu après le rétablissement des Stuarts (1660), il s'éleva en Angleterre un poète plus fécond que Milton, mais qui n'héritait pas du génie de ce grand homme. John Dryden, doué d'une facilité dont il abusa, fit école d'une manière plus marquée que l'auteur du *Paradis perdu*, parce qu'il fut plus facile à copier. Parmi les nombreuses poésies

de Dryden, son ode admirable, la *Fête d'Alexandre*, est resté son plus beau titre de gloire. Comme poète et créateur, Dryden a peu brillé; mais comme versificateur, comme maître parfait du langage et possédant tous les secrets de l'harmonie du style dans tous les tons, il n'a pas de rival en Angleterre.

A la même période appartiennent les trois poètes Cowley, lyrique du premier ordre, J. Denham, poète didactique remarquable, et Samuel Butler, qui pour son poème d'*Hudibras*, a mérité d'être comparé à l'immortel Cervantès. Parmi les poètes de la restauration et au temps de l'expulsion définitive des Stuarts, on distingue encore Th. Otway, J. Pomfret, G. Stepney, W. Walsh, Rich. Duke, Th. Spratt, W. King, auteur d'un *Art de la cuisine*, et les deux nobles comtes de Rochester et de Roscommon, qui brillèrent sans originalité, sans génie et sans conscience, à la cour dissolue de Charles II.

4^e ÉPOQUE DE POPE ET DE YOUNG. (1702—1800.)

Après bien des essais et pour ainsi dire des hésitations, le génie poétique des littérateurs anglais, vers l'époque mémorable de la reine Anne, prit une forme particulière tout-à-fait digne d'attention, et il représenta assez bien l'état social de l'Angleterre, dans les premières années du 18^e siècle. Ce fut sous le règne d'Anne que la littérature anglaise prit ce caractère plus calme, plus philosophique et plus moral qu'elle a long-temps conservé. L'élégance de la diction, une versification pure, distinguent en général les écrivains de ce temps. Le genre de l'époque de Pope ne fut pas l'œuvre de lui seul. L'abus du bel-esprit, dont le génie de Pope ne fut pas exempt, se fit bientôt sentir; mais, vers la fin du siècle, le goût s'épure, les vers touchants et admirables de Young, de Thomson, de Gray et de Beattie, les essais des critiques et des moralistes, les travaux des métaphysiciens, surtout de l'école écossaise, forment la transition du 18^e au 19^e siècle.

John Hugues, William Congrève, Elijah Fenton, Georges Granville, Thomas Yalden, sir Richard Blackmore, et Samuel Garth, appartiennent à cette période. Thomas Parnelle et Matthieu Prior se placent au premier rang, parmi les poètes qui ouvrent cette époque. Prior s'élève à côté de Pope, dans son beau poème de l'*Alma*. En suivant l'histoire de la littérature anglaise depuis la naissance du bon goût, on n'a pas encore trouvé d'écrivains d'un style aussi correct et aussi pur que Joseph Addison (1672-1719). Quel que soit le mérite de ses poèmes, ils sont presque oubliés en comparaison de son immortel recueil intitulé : le *Spectateur*, livre unique, modèle pour les écrivains de toutes les nations. Steele avait publié le *Tatler* (*Babilard*), en 1709. A peine eut-il paru, que lui et Addison se réunirent pour faire paraître, en 1710, le *Spectateur*, qui suggéra l'idée du *Guardian* (tuteur), auquel Addison travailla, et plus tard de l'*Aventurier* (Aventurier), du *Rambler* (Rôdeur), de l'*Idler* (Paresseux), du *Mirror* (Miroir), etc. Le *Spectateur* est de tous les temps, et durera autant que la langue où il a été écrit. On remarque vers le même temps, parmi les poètes, Thomas Tickell, ami et protégé d'Addison; le duc de Buckingham, sous le nom de John Sheffield, qui, par son poème sur l'*Art d'écrire*, semble ouvrir aux Anglais la carrière du poème didactique; Aaron Hill, auteur de l'*Art du comédien*; W. Broome, imitateur d'Anacréon, et enfin Richard Pavage, fameux par ses infortunes, qui devinrent le sujet de son poème du *Bâtard*.

De tous les écrivains qui ont illustré l'époque de la reine Anne, aucun n'a exercé plus d'influence sur la littérature de son pays que le célèbre A. Pope. Fabuliste, poète lyrique, dramatique et épique avant l'âge de quinze ans, Pope, à seize ans, publia ses poésies pastorales et sa *Forêt de Windsor*, chef-d'œuvre d'élégance poétique. Son *Essai sur la critique* (1709) qu'il fit à vingt ans, son églogue sacrée de *Messiah*, l'une des plus belles compositions de la langue anglaise, son joli poème de la *Boucle de cheveux enlevée*, celui de l'*Essai sur l'Homme*, ses admirables traductions de l'Iliade et de l'Odyssée, placèrent Pope au premier rang des auteurs de sa nation, et il régna sur le Parnasse anglais pendant tout un siècle. Il fut le maître de l'école descriptive qui remplaça l'école de Milton.

Aux conceptions profondément originales du siècle précédent succédèrent des

productions plutôt didactiques que poétiques, et où le poète se contentait de peindre au lieu de créer. A cette époque appartiennent John Philippe, auteur du *Splendid Shilling*; John Gay, fabuliste, auteur de l'opéra des Gueux et de poésies pastorales; l'écossais Robert Blair, auteur du poème du *Tombeau*; William Somerville, auteur du poème de la *chasse*; le docteur John Armstrong. L'auteur le plus original de toute la littérature anglaise, le célèbre doyen de Saint-Patrick, Jonathan Swift, irlandais, auteur du *conte du Tonneau*, des *Voyages de Gulliver*, etc., écrit à la même époque. Dans un genre tout opposé, Edouard Young, auteur des *Pensées de la Nuit*, devenait à son tour chef d'école. Il règne dans ce poème fameux une tristesse, une majesté, une grandeur qui subjuguent. Le genre descriptif de ce siècle, après Pope, Swift et Young, reparut avec un nouvel éclat lorsque James Thomson, le brillant auteur des *Saisons*, vint chanter les magnifiques tableaux de la nature, (1726-30), en un style et en une manière qu'on n'avait pas encore vus depuis les *Georgiques*: ses tragédies l'ont moins illustré que son poème, le *Château de l'indolence*, la plus originale de toutes ses productions.

Non moins riche dans le genre de l'ode que dans celui de l'épître, de la satire et du poème allégorique, la littérature anglaise compte parmi les lyriques les plus remarquables de cette époque W. Collins, Th. Gray, W. Mason, Thomas Warton, et Tob. Smolett.

Parmi les écrivains plus renommés par la pureté de leur style que par l'élévation ou la nouveauté de leurs conceptions, écrivains ingénieux et poètes aimables, racontant leurs impressions poétiques, sans beaucoup d'originalité, on cite : Matth. Green, E. Moore, auteur de fables estimées; Samuel Boyse, Paul Whitehead, et le plus remarquable de tous, Oliv. Goldsmith, célèbre comme prosateur et poète, auteur du *Ficaire de Wakefield* et de la touchante ballade de *l'Hermite*.

Allan Ramsay, Robert-Burns, l'infortuné Chatterton, Mark Akenside, et Samuel Johnson. L'un des prosateurs les plus originaux de l'Angleterre et poète remarquable, appartient à cette seconde moitié du 18^e siècle; époque où le génie poétique des Anglais semble se réveiller et prendre plus d'essor. — W. Wilkie, Dodsley, Glower, Scott, Iago, Groeme, Shaw, Mickle, etc., sont les prédécesseurs ou les contemporains de Beattie et de W. Cowper. Ce fut en 1771 que Beattie fit paraître son poème célèbre du *Menestrel, ou les progrès du génie*, la plus belle composition poétique de la fin du 18^e siècle. On peut regarder Cowper comme le poète qui a précédé la nouvelle époque de la littérature actuelle. Précurseur de Byron, il se dirige sans frein où son imagination l'entraîne. On trouve déjà dans le *Task* de Cowper, le dégoût de tout ce qui existe en morale et en politique. Ce poème marque le passage de la grande école classique de Pope à l'école hardie, éclatante, romantique du 19^e siècle, à l'école de Byron, de Walter-Scott et de Th. Moore.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

1^{re} PÉRIODE. — LITTÉRATURE ALLEMANDE AU MOYEN AGE. (360—1500 APRÈS J.-C.)

Depuis son origine jusqu'au 12^e siècle, 360-1150. — Pendant toute la durée de cette période, l'activité littéraire réside exclusivement dans le clergé qui seul cultive l'idée nationale, en marque les progrès et en conserve les résultats. Une traduction des *Evangelies*, par l'évêque Ulphilas, en idiome méso-gothique, est le premier monument de l'histoire littéraire de l'Allemagne. Lacune de près de trois siècles entre cette traduction (360) et les premiers essais des âges suivants. L'histoire littéraire des Allemands recommence (7^e siècle) par des traductions en prose franque d'ouvrages théologiques. Charlemagne favorise l'étude de la langue allemande, ordonne de l'enseigner dans les écoles et fait prêcher en allemand dans les églises. Il forme un recueil d'anciens chants guerriers et populaires qui n'est pas venu jusqu'à nous. Paraphrase, en vers rimés, des *Evangelies*, par le bénédictin Otfried (840-870); fameux

serment prononcé en idiome franck par Charles le Chauve (842); *Chant de guerre* du roi Louis III, vainqueur des Normands (881), etc. Le démembrement de la monarchie carlovingienne est favorable au développement de la langue germanique. Grands progrès sous les empereurs des maisons de Saxe et de Franconie (10^e et 11^e siècles). Un monument caractéristique de l'Allemagne littéraire, vers la fin du 11^e siècle est l'*Eloge de Hanno*, archevêque de Cologne, poème bizarre en 870 vers, par un moine inconnu.

2^e Période des poètes souabes (*Minnesinger* ou chanteurs d'amour, 1150-1300. — Age d'or de la poésie chevaleresque, sous les empereurs de la dynastie de Souabe-Hohenstaufen. Influence des croisades. Les poésies de la Provence et de l'Italie enflamment la verve des poètes allemands. Frédéric I^{er} (Barberousse), admirateur des troubadours, s'essaye à chanter dans leur langue et introduit en Allemagne (1152-1190) le goût de leur poésie. Henri VI (1190-1197), Frédéric II (1212-1250), Conrad IV (1250-1254) et Conradin, mort en 1268, protègent la poésie chevaleresque. Concours poétique célébré (1207) par le landgrave Hermann de Thuringe dans son château de Wartbourg, près d'Eisenach. Comme les troubadours provençaux, les minnesinger de la Souabe appartiennent aux plus hautes classes de la société. L'activité de l'esprit cesse d'être l'apanage du clergé, et la poésie, passant du fond des couvens à la cour des princes féodaux, devient l'interprète vivante des idées, des croyances et des passions de la noblesse. — Les chants de plus de trois cents poètes ont illustré cette époque. Henri de Veldeck ouvre la liste de ces *Minnesinger* où figurent Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Offerding, Conrad de Wurzburg, etc. Le principal monument poétique de cette période est le fameux poème national des *Nibelungen*, attribué à Henri d'Offerdingen (1225). Le siècle littéraire des Souabes est moins fécond en prosateurs qu'en poètes... L'empereur Frédéric II fit publier, en 1233, la paix publique en langue allemande

3^e Période des maîtres-chanteurs (*meistersänger*), 1300-1500. — Naissance d'une 2^e école poétique au 14^e siècle. Vers la fin du 13^e siècle le chant des Minnesinger s'est arrêté. La poésie nationale, délaissée par les nobles, est cultivée par les corporations d'artisans. C'est un spectacle unique dans l'histoire littéraire que les concours poétiques des cordonniers, tailleurs, tisserands, forgerons, de Mayence, de Strasbourg et de Nuremberg, etc. Ces maîtres-chanteurs exercent une grande influence sur la civilisation du peuple, et font naître le goût du chant, depuis si heureusement développé en Allemagne. Les maîtres-chanteurs les plus célèbres sont : Frauenlob, Muscatblut, Hanz Folz le barbier, Hanz Rosembhut, premier auteur de farces et de mascarades, origine du théâtre allemand. Les recueils de poésies de ces temps (*Chronique de Limbourg*, etc., etc.) sont dans le genre des *cancioneros* espagnols et portugais. La décadence de ce genre a lieu à la fin du 14^e siècle. Les *coutumiers allemands*. Livres d'histoire. Les sermons du dominicain Jean Tauler (1294-1361) composés en latin, rendent la langue nationale capable d'exprimer des idées abstraites et morales. Origine des livres populaires (Volksbücher). Evénemens divers favorables au développement de la littérature populaire. — Invention de l'imprimerie (1446.)

II^e PÉRIODE. — DEPUIS LUTHER JUSQU'AU XVIII^e SIÈCLE (GOTTSCHIED, etc. 1500-1700).

1^o Depuis l'époque de Luther et de la réforme jusque vers les commencemens de la guerre dite de trente ans, 1500-1618. — Etat florissant des villes vers la fin du 15^e siècle, mais séparation de la noblesse, des savans et du peuple. Caractère populaire de la littérature allemande de cette époque. La langue ne recouvre pas l'harmonie et la douceur des *Minnesinger*. Essais malheureux dans l'épopée (Tewerdanck, etc.) Ballades sur les événemens du temps. Contes et romans de chevalerie, traduits en prose. Fables, farces, moralités. Goût dominant pour la satire. Livres populaires : *Reinecke-le-renard*; *le Vaisseau des fous* de Séb. Brandt (1458-1520); Sermons de Geiler (1444-1510) sur ce singulier texte, et leur influence sur le peuple. La *Conjuration des fous*, par Th. Murner. Attaques contre le clergé. Étonnante activité des esprits. On traduit les classiques latins. Recueils historiques de Diebold Schilling et

autres. Naissance des études philologiques. La réforme éclate. L'influence de Luther (1483-1546) sur la littérature en Allemagne est immense. Première *Grammaire allemande* (1525). J. Turmayer (1474-1554), le père des historiens Bavaïois. *Chronique de Poméranie* de Thom. Kantzow; Œuvres philosophiques et historiques Sebast. Franck, et autres.

Du vivant de Luther, le mouvement qu'il avait imprimé aux esprits est arrêté. Disputes théologiques : l'éloquence de la chaire se corrompt. Altération de la langue, par l'introduction de mots français et italiens. Les livres populaires de cette époque sont moins bien écrits que ceux du siècle précédent. Succès de la poésie religieuse. Fables de Burkard Waldis et d'Erasmus Alberus. L'écrivain le plus remarquable de la fin de ce siècle est Jean Fischart. Il refait le *Gargantua* de Rabelais. L'Allemagne au commencement du 17^e siècle est déchirée par les querelles religieuses et politiques. Retour à la scholastique, au latin et à la routine. Idées mystiques du cordonnier de Goerlitz J. Boehm (1575-1642), et pieux écrits de J. Arnd (1555-1624). L'activité poétique du peuple est à peu près éteinte, excepté dans les villes du sud de l'Allemagne. La noblesse fait une première et faible tentative pour l'épuration de la langue, en fondant l'ordre des Palmiers (1617).

2^e Le siècle d'Opitz, depuis la guerre de trente ans jusqu'au 18^e siècle, 1618-1700. — L'état politique et religieux de l'Allemagne influa, durant cette période, de la manière la plus fâcheuse sur la littérature. La guerre de trente ans désunit toutes les parties du corps germanique. Si la poésie Allemande fleurit à cette époque, c'est dans une contrée où la langue allemande n'est pas même indigène. Le silésien Martin Opitz (1597-1639) est surnommé chez les allemands le *père de la poésie*; il devient le fondateur de la *première école poétique*, dite de Silésie. Son exemple donna naissance à une foule d'imitateurs; mais son génie n'était ni assez énergique, ni assez profond pour faire sortir les esprits de la mauvaise route dans laquelle ils étaient engagés. — Poésies religieuses de Simon Dach. Le goût de la poésie se répand dans les classes intermédiaires de la société : elle perd insensiblement son énergie populaire, sans acquérir les qualités délicates que donnent l'esprit et l'influence des cours. — Création de plusieurs ordres ou sociétés poétiques. Règne du phébus et du mauvais goût, et fureur de l'allégorie. La poésie lyrique et religieuse conserve seule un peu de simplicité et de vérité. Un déluge de romans du genre pastoral inonde l'Allemagne.

La *seconde école de Silésie* vient accélérer les progrès du mauvais goût. La noble simplicité d'Opitz est entièrement oubliée. Marino et Achillini deviennent les modèles du goût. Ch. Hoffmann d'Hoffmanns-Waldau (1648-1679) est le fondateur de cette école de décadence. La langue est plus que jamais défigurée par l'introduction de mots étrangers contraires à son esprit. D. E. Loheinstein, plus spirituel et plus instruit qu'Hoffmann, n'est guère moins boursoufflé, et moins vulgaire. — Des hommes tels que Gryphius le fils, Ziegler, etc. terminent tristement cette époque, qui correspond au beau siècle de Louis XIV.

III^e PÉRIODE. — DEPUIS LE XVIII^e SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

4^e *Ecoles de Leipsick et de Zurich* (Gottsched et Rodmer), jusqu'à la *Messiadé*. (1700-1748). — Changemens essentiels introduits dans les rapports scientifiques et sociaux de l'Allemagne au commencement du 18^e siècle. Leibnitz invente le calcul différentiel et intégral, Thomasius exerce une grande influence sur les esprits et introduit l'usage de la langue allemande dans l'enseignement universitaire.

Le roi de Prusse, Frédéric I^{er}, appelle auprès de lui des hommes distingués de tous les pays. J. de Canitz, homme d'état, cultive avec succès la poésie, et se distingue de ses devanciers par un goût plus épuré. La prose reste encore dans son état de dégradation. Fondation de l'université de Göttingue en 1734. — Rapprochement opéré entre les sciences et la vie pratique au moyen des journaux et recueils littéraires dont le nombre augmente. Recherches profondes sur l'histoire et le langage du moyen âge. Aurore d'un goût plus épuré, résultat de l'étude de l'antiquité et de l'influence des écrivains classiques de la France et de l'Angleterre. Hagedorn, (1708-1754), Haller (1708-1777), presque étrangers aux disputes littéraires de leur temps, com-

posent des poèmes dont les beautés sont encore senties de nos jours. Les progrès de la prose suivent de près ceux de la poésie. Le satirique Liscow et Mosheim, sont les régénérateurs de la prose.

J. Ch. Gottsched (1700-1766), fondateur d'une école nouvelle, dont le caractère est l'imitation des écrivains français, exerce une influence salutaire sur le développement de la littérature en Allemagne. Bodmer (1698-1783), et Breitinger (1701-1776) sont pour lui deux puissans antagonistes; ils n'assignent au génie d'autres limites que la nature. Leur système l'emporte.

2^o *Depuis la Messiade jusqu'au début de Goëthe* (âge de Klopstock, Lessing, Wieland. 1748-1774). — Klopstock, à l'âge de 23 ans, publie les trois premiers chants de la *Messiade* (1748). L'année suivante Goëthe naquit. La littérature allemande marche à grands pas vers de meilleures destinées. Klopstock donne l'éveil au génie poétique des Allemands. Le chantre du printemps, Kleist, l'aimable fabuliste Gellert, Rabener le satirique, Hamann et plusieurs autres poètes et prosateurs distingués appartiennent à cette époque. Lessing, exerce surtout comme critique une grande influence. Wieland ressemble à Voltaire par la facilité de son style et la tendance épicurienne de son esprit. Ce grand mouvement littéraire s'opère surtout dans l'Allemagne protestante, et Denis est presque le seul écrivain catholique qui ait marqué à cette époque. La nation Allemande s'élève à la gloire littéraire. Salomon Gesner, Moser, Mendelssohn, Möser, écrivent dans cette période une partie des ouvrages qui les ont illustrés.

3^o *Depuis les débuts de Goëthe (1773) jusqu'à nos jours.* — Schlegel caractérise bien l'époque qui date des premiers écrits de Goëthe, en l'appelant celle des génies créateurs. En effet, Klopstock, Lessing et Winckelmann avaient été obligés de lutter contre l'ignorance, de combattre corps à corps le mauvais goût et les faux principes littéraires de leur temps; ils avaient nettoyé le terrain dont Goëthe, Stollberg, Woss, Bürger, Hœlty, Herder, et J. de Müller, viennent prendre possession avec tant de gloire. Goëthe, le Nestor de la poésie allemande, plane sur ses destinées avec un esprit calme et une haute supériorité de vues, également grand comme poète et comme prosateur, il représente à lui seul presque toutes les nuances du génie allemand.

On pourrait dater de 1785 une dernière époque de la littérature allemande, et l'appeler avec assez de justesse la *Période révolutionnaire*. Le levain de la philosophie de Kant pénètre dans toutes les sciences et soulève les plus hautes questions de l'ordre philosophique et politique. L'Allemagne sort de l'état de tranquillité dont elle avait joui depuis la paix de Hübertsbourg. Schiller, l'ami de Goëthe, et le disciple de Kant, est l'image vivante de l'esprit qui domine dès lors l'Allemagne.

Les revers politiques que ce pays éprouve au commencement du 19^e siècle, au lieu d'arrêter le mouvement des esprits, ne font que l'accélérer. Fichte et Schelling poursuivent jusqu'à leurs dernières conséquences les résultats de la philosophie de Kant. Les frères Schlegel marchent sur les traces de Lessing et portent plus loin que lui l'art de la critique littéraire. — Hardenberg, Tieck, etc., font revivre les droits de l'imagination. Grands progrès des études historiques et politiques. Goût renaissant pour la poésie romantique, la littérature et les arts du moyen âge. — Les richesses littéraires augmentent, mais l'art d'écrire n'a point gagné depuis le rétablissement de la paix en Allemagne. Son avenir littéraire est couvert de nuages. La crise philosophique n'est point encore terminée, et le goût des spéculations politiques, qui gagne les esprits en Allemagne comme en France, devient menaçant pour les destinées de la poésie.

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

« Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils puissent le forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils. »

BOSQUET, *Discours sur l'histoire universelle.*

Pour décrire une révolution, unique peut-être dans les fastes de l'humanité, pour peindre cette chute épouvantable d'une antique monarchie, qui a retenti dans le monde entier et dont le contre-coup ébranle encore le sol de l'Europe, il faudrait le génie de Bossuet. C'est avec cette hauteur de pensée, cette raison puissante, et ce vaste coup-d'œil qui distinguaient l'aigle de Meaux, qu'il conviendrait d'exposer des événemens aussi extraordinaires, d'en démêler les causes secrètes, et d'en tirer pour les rois et pour les peuples de graves et salutaires enseignemens. L'échafaud de Louis XVI, plus encore que celui de Charles I^{er}, est un théâtre, où l'historien pourrait faire reconnaître à des traits éclatans l'intervention de celui qui tour à tour arrête et déchaîne les passions, qui éclaire ou aveugle la sagesse humaine, et qui tient dans sa main, du plus haut des cieux les cœurs des hommes et les rênes des empires. Mais sans nous élever à ces hautes considérations qui semblent réclamer la double autorité du génie et du sacerdoce, nous avons pensé que l'exposé simple et fidèle, sans préjugé et sans esprit de parti, des principaux événemens de la révolution française offrirait quelque intérêt, et renfermerait une instruction que tous les bons esprits sauraient en tirer.

On a souvent répété que la révolution était faite en France dans les esprits et les mœurs bien long-temps avant de l'être dans le gouvernement. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur les temps qui précédèrent la grande explosion qui eut lieu en 1789, pour se convaincre qu'une foule de causes concouraient depuis long-temps à préparer cette crise sociale, dont on ne pouvait être préservé que par une puissance de génie et une force d'autorité qui ne se trouvaient nulle part.

Le règne de Louis XIV s'était écoulé sans orages intérieurs. Cependant durant cette longue période il s'était fait dans les esprits un changement peu favorable à l'autorité royale. — Le prestige dont l'éclat des conquêtes, la grandeur des monumens, et la magnificence des fêtes avaient entouré ce monarque dans sa jeunesse disparut dans les dernières années de sa vie. Le malheur de ses armes, quelques actes rigoureux, le poids des impôts, la misère du peuple excitèrent des mécontentemens. A l'admiration et au respect presque religieux qu'il avait d'abord inspirés, aux louanges dont on l'avait enivré, à cette soumission aveugle qu'il avait trouvée autrefois dans ses courtisans, succédaient un examen sévère de ses actes, un esprit secret d'insubordination et des censures amères. La dévotion rigide du vieux monarque et la décence qu'il imposait à tout ce qui l'approchait fatiguaient des seigneurs avides de plaisirs et prompts à se dédormager loin de ses regards de la contrainte gênante où sa présence les avait tenus. — Déjà la société du duc d'Orléans, celle du duc et du grand prieur de Vendôme se faisaient remarquer par un libertinage audacieux, qui semblait annoncer un changement prochain dans les mœurs publiques. — La mort de Louis XIV fut le signal de la réaction. Les chants obscènes qui accueillirent le cercueil d'un

prince naguère si respecté, indiquèrent assez que l'autorité royale avait perdu ses prestiges. Il s'opéra un passage subit de la dévotion à l'incrédulité, et de l'esprit d'obéissance à l'esprit de discussion. Autant on avait loué le monarque vivant, autant, lorsqu'il fut mort, on critiqua ses actes. La régence de Philippe d'Orléans augmenta par de scandaleux exemples les progrès de la corruption publique. Un intrigant Ecosais, Law, vint avec son désastreux système de finances, répandre dans la nation la manie de l'agiotage et bouleverser les fortunes particulières. Des fripons, des escrocs de toute espèce chassèrent les honnêtes gens du rang qu'ils occupaient, et y firent siéger avec eux tous les vices : la vénalité s'introduisit partout, les impôts établis sans base fixe étaient répartis sans justice. — Louis XV pendant la première partie de son règne parut songer sérieusement à réparer les désordres de l'état ; mais ses mauvais penchans et les exemples qu'il avait eus sous les yeux dès son enfance, finirent par l'entraîner ; il voyait avec effroi se propager en France des doctrines impies et séditionnelles, il sentait son trône s'ébranler ; mais dans l'impuissance d'arrêter le torrent, il chercha à s'étourdir par la débauche, il acheva d'avilir le trône, et ce même peuple qui avait versé des larmes sincères pendant sa maladie à Metz, couvrit de huées ses restes inanimés, lorsqu'on les transporta dans leur dernier asile.

Au commencement du règne de Louis XV les coffres de l'état étaient vides, on établissait de nouveaux impôts que la misère du peuple l'empêcha de payer. On eut recours aux emprunts, moyen dangereux d'augmenter les recettes, quand les dépenses restaient les mêmes ; le désordre des finances s'accrut. Le gouvernement tourmenté lui-même de ce malaise qui se faisait sentir à la nation entière, s'efforça en vain de lutter contre des embarras toujours croissans. Dans un moment où il aurait eu besoin du concours unanime de tous les ordres, il trouvait partout l'opposition et la guerre ; attaqué par les doctrines novatrices des philosophes, harcelé par les parlemens, menacé par le peuple, il n'osait s'appuyer sur le tiers-état dont l'intervention soudaine dans les affaires publiques paraissait dangereuse pour une monarchie affaiblie.

Tel était l'état des choses quand Louis XVI monta sur le trône le 11 mai 1774. Des finances délabrées, un pouvoir déconsidéré, des parlemens intraitables, un déchainement impérieux d'opinion, voilà le fatal héritage que le nouveau monarque reçut de ses prédécesseurs. Doué d'un esprit juste, d'un cœur droit et bon, de mœurs pures, zélé pour le bien public, Louis XVI était de tous les princes celui qui par ses intentions et ses vertus convenait le mieux à son époque. Mais il lui manquait cette volonté souveraine, cette détermination de caractère qui seules accomplissent de durables réformes dans les états. Il tenta de grandes améliorations ; mais les obstacles imprévus qu'il rencontra le découragèrent : à peine fut-il monté sur le trône qu'il vit ses intentions calomniées comme son caractère. On s'occupa à lui chercher des défauts plutôt qu'à lui reconnaître des vertus. On se plut à tirer de mauvais présages du sinistre événement qui eut lieu à Paris pendant les fêtes de son mariage. Ses projets de réforme furent mal compris et mal secondés ; cédant tour à tour à des impulsions contraires, irrésolu et se défiant de lui-même il ne put réaliser qu'une faible partie du bien qu'il avait rêvé. Il avait à son avènement choisi pour premier ministre le comte de Maurepas, vieillard disgracié sous Louis XV, et dont l'expérience inspirait au jeune roi une confiance qu'il ne justifia pas toujours. Ce ministre après avoir fait appeler aux conseils du roi, Turgot, de la société des économistes, et Malheserbes, deux hommes que la voix publique désignait au monarque, demanda le renvoi du premier qui avait déplu à la cour par ses projets de réforme ; Louis XVI l'abandonna, tout en disant que Turgot et lui étaient les seuls qui voulussent le bien du peuple. Turgot avait voulu remédier aux désordres des finances en faisant concourir tous les Français sans distinction aux charges de l'état, chacun en proportion de sa fortune : mesure sage et utile dont l'opportunité fut méconnue par ceux dont elle blessait les privilèges. A Turgot succéda Clugny ancien intendant de saint Domingue, qui au bout de quelques mois fut lui-même remplacé par Necker, genevois et calviniste enrichi par des spéculations de banque. Pour mettre de l'ordre dans les finances et gagner la confiance des capitalistes, il donna de la publicité à ses opérations, et fut le premier ministre qui rendit un compte public de l'emploi des recettes et des dépenses de l'état. Mais les véritables ressources ne pouvaient se trouver que dans de

sages réformes. Necker voulut, comme Turgot, les essayer, et comme lui il succomba. La mort de Maurepas suivit de près la retraite de Necker, et dès lors à des ministres populaires et appuyés par l'opinion, succédèrent des ministres poussés et maintenus par la cour. — On avait déjà donné à Necker deux successeurs sans pouvoir le remplacer, lorsqu'on s'adressa à Calonne en 1783. Calonne était hardi, brillant, disert, d'un travail facile, d'un esprit léger et fécond. Il adopta en administration un système opposé à celui de son prédécesseur. Necker avait conseillé l'économie. Calonne vanta la prodigalité; il prétendait avoir des ressources pour tout événement, des systèmes pour toute circonstance. Il fut appuyé par la reine et les grands seigneurs, et il séduisit jusqu'aux capitalistes en se montrant d'abord exact dans ses paiemens. Mais il eut bientôt épuisé le crédit que l'administration de Necker avait valu au gouvernement; et alors il fallut recourir aux impôts. Pour éviter les parlemens ou les états-généraux, Calonne imagina de convoquer une assemblée des notables, qui ouvrit les séances à Versailles en février 1787. Mais cette assemblée peu disposée aux sacrifices, le devint encore moins, lorsqu'elle apprit que les emprunts s'étaient élevés en peu d'années à un milliard six cent quarante-six millions, et qu'il existait dans le revenu un déficit annuel de cent quarante millions. Calonne proposait un impôt territorial général à substituer aux tailles et au vingtième, la suppression des corvées, et l'établissement d'assemblées provinciales dans toute la France. Il assurait que par ce moyen il comblerait le déficit existant, mais tous les bureaux des notables se déclarèrent contre lui; Monsieur lui-même se rangea du parti de l'opposition. Calonne succomba et fut remplacé par l'archevêque de Sens, Brienne, son antagoniste dans l'assemblée. Arrivé au ministère qui depuis long-temps était l'objet de son ambition, Brienne se trouva bientôt dans la position la plus difficile; les emprunts multipliés, loin de soulager l'état, ne faisaient que l'obérer. Pour combler le déficit l'établissement de nouveaux impôts était indispensable, mais l'opposition systématique du parlement donnait tout à redouter. Deux édits bursaux furent décrétés dans le conseil du roi, l'un portait un nouveau droit sur les papiers timbrés, et l'autre la conversion des deux vingtièmes en une contribution de quatre-vingt millions, payable par tous les propriétaires ou tenanciers de fonds territoriaux sans distinction. A peine ces deux édits furent-ils connus, que les personnes qui n'avaient pas été jusques-là sujettes à l'imposition des terres jetèrent les hauts cris; et elles eurent l'adresse de faire partager leur mécontentement par le reste de la nation. en faisant accroire que le produit de l'impôt n'était pas destiné à faire disparaître le déficit, mais à subvenir aux folles dépenses de la cour. Tous ces bruits injurieux au pouvoir se propagèrent rapidement; et le parlement fort de cette opposition qu'il avait contribué à former, demanda avant de consentir à l'enregistrement des édits, que le ministre lui communiquât le tableau des recettes et des dépenses, afin, disait-il, que la nation fût convaincue de la nécessité des nouvelles charges. Cette conduite très populaire fut généralement approuvée, et le ministre en rejetant une telle demande, augmenta encore l'influence qu'avaient sur l'opinion les magistrats qui la faisaient; influence qui croissait chaque jour en raison de la résistance qu'ils opposaient aux volontés du prince. Le duc d'Orléans qui depuis long-temps semblait attendre une occasion favorable pour se prononcer, s'associa avec empressement à l'opposition du parlement, dont il espérait profiter pour l'accomplissement de ses desseins ambitieux. Un des conseillers qui lui étaient dévoués, dit un jour au milieu des débats que faisaient naître les édits: « Vous » demandez des états; ce sont des états-généraux qu'il vous faut; » ces mots qui paraissaient échappés comme une saillie sans réflexion, firent une profonde impression sur l'assemblée, et furent bientôt répétés dans toute la France, parce qu'ils répondaient à la disposition générale des esprits, et qu'ils laissaient entrevoir dans un avenir prochain, un changement toujours agréable à une nation légère. Le roi effrayé de la résistance des parlemens, tourmenté de l'embarras des finances, étourdi par le murmure de l'opinion, promit de convoquer les états-généraux, mais il persista à exiger du parlement la sanction de ses édits, qui continua à lui être refusée. Pour vaincre cette persévérante opposition, les ministres imaginèrent la tenue d'un lit de justice qui eut lieu solennellement à Versailles, et où le roi ordonna l'enregistrement des édits. — En d'autres temps, cette mesure que l'usage avait, pour ainsi

dire légalisée, aurait aplani tous les obstacles ; mais les passions qui fermentaient alors dans les esprits devaient prolonger la lutte. Le parlement, de retour à Paris, protesta contre l'acte d'autorité du souverain, et annula l'enregistrement qui en était résulté. Il fut exilé à Troyes ; mais cet exil fut un véritable triomphe. Les citoyens de toutes les classes, par des pétitions, toutes les cours du royaume par des remontrances, défendirent à l'envi sa cause. Les princes eux-mêmes furent divisés dans cette circonstance : *Monsieur* qui avait soutenu le parti populaire dans l'assemblée des notables, se vit accueilli à son entrée à Paris par des bénédictions et des applaudissemens ; tandis que le comte d'Artois, qui avait favorisé les projets des ministres, fut insulté de la manière la plus audacieuse. Le roi crut devoir céder ; après deux mois d'exil, le parlement fut rappelé. Le ministre avait promis de renoncer aux nouveaux impôts ; et le parlement s'était engagé à enregistrer les emprunts qu'on substituerait aux impôts demandés. L'entrée presque triomphale du parlement dans Paris fut une grande humiliation pour la cour.

Le roi, accompagné des princes et des pairs, se rendit au parlement le 19 novembre, et après avoir fait connaître sa résolution de convoquer les états-généraux en 1792, il présenta deux édits ; l'un pour ouvrir un emprunt de quatre cent vingt millions, l'autre pour rendre aux protestans les droits de l'état civil. L'emprunt trouva encore une forte opposition de la part de MM. Robert, Saint-Vincent, Fréteau, des abbés Sabathier et Le Coigneux, et surtout de la part de M. d'Espréménil. Au milieu de ces débats, le duc d'Orléans dit en s'adressant au roi : « Sire, j'ose demander à votre » Majesté, si la séance présente est un lit de justice ? » Le roi hésita un instant et répondit : « C'est une séance royale. » « Cependant, Sire, reprit le duc, il ne s'y passe » rien qui ne caractérise un lit de justice, et vos fidèles sujets osaient espérer que votre » Majesté n'aurait plus recours à une formalité contraire aux lois du royaume. » Et déclarant cette formalité illégale, il demande qu'on porte sur les registres de la chambre que tout s'est fait par *express commandement du roi*. Les opposans retrouvèrent alors un nouveau courage. Le roi, quoique troublé, prononce l'ordre d'enregistrer l'emprunt, et sort sans avoir clos la séance. La délibération continue avec plus de chaleur : M. d'Espréménil se déclare avec force contre les demandes de la cour. Enfin la chambre proteste ne prendre aucune part à l'acte présenté par le roi ; et malgré les engagemens pris à Troyes, elle se refuse à ouvrir de nouveaux emprunts. La cour, déjà vaincue par le parlement, n'osa prendre aucun parti décisif ; elle se borna à faire arrêter MM. Fréteau et Sabathier, et à exiler le duc d'Orléans regardé avec raison comme le chef des mécontents.

Le ministère, comprenant que l'opposition du parlement se renouvellerait à chaque demande de subsides ou à chaque autorisation d'emprunt, voulut sortir à tout prix de la position critique où il se trouvait. L'exil n'était qu'un remède momentané qui suspendait l'opposition, sans la détruire. Brienne projeta dès lors de réduire le parlement aux fonctions judiciaires, et pour exécuter cette entreprise, il s'associa le garde-sceaux Lamoignon, homme d'une rare probité et d'une énergique constance. Le garde-des-sceaux dépouilla le parlement de Paris de ses attributions politiques pour en investir une *cour plénière*, composée des grands fonctionnaires civils, militaires et ecclésiastiques, et d'un député de chaque province, et il réduisit encore sa compétence judiciaire en faveur des bailliages dont il étendit le ressort. Ce projet offrait de graves inconvéniens, et l'esprit du temps en rendait l'exécution difficile et périlleuse. Malgré le secret que mirent les ministres à établir et à mûrir leur plan, M. d'Espréménil en eut connaissance ; et par le moyen d'un ouvrier de l'imprimerie royale qu'il parvint à corrompre, il obtint un exemplaire de l'édit proposé par les ministres avec lequel il se rendit au parlement, toutes les chambres assemblées. Il exhorta la compagnie à prévenir le coup qu'allaient porter des *ministres en démence*, qui à l'aide d'un fantôme de *représentation* voulaient *dégager le roi d'une parole solennelle et lui faire étudier la convocation des états-généraux*. Ce discours de tribun porta à son comble l'effervescence des chambres, qui s'empressèrent de protester contre les nouveaux édits avant même qu'ils fussent publiés. L'irritation se répandit bientôt au dehors, la jeunesse attachée au barreau fut excitée à la révolte ; la populace elle-même s'ameuta ; tous ceux qu'on soupçonnait agens de police étaient désignés, poursuivis,

assommés. La garde ordinaire de Paris fut insultée, battue, dispersée et mise dans l'impossibilité de continuer son service. Les plus odieux pamphlets circulèrent partout contre la personne du roi. On portait en triomphe, on déclarait sauveur du peuple, d'Espremeuil, celui des magistrats qui s'était déclaré avec le plus de force contre l'autorité royale. La cour poussée à bout crut faire un grand coup d'état, en ordonnant d'arrêter ce magistrat et Goislard de Monsabert. On dit que quelques années après, ce même d'Espremeuil qui par ses fougueuses attaques avait si puissamment contribué à la chute du trône, se rappelant au moment où on le conduisait à l'échafaud, sa résistance à l'autorité royale, s'écria *qu'il méritait la mort... ; et qu'après avoir cassé le parlement, Louis XVI aurait dû le faire pendre pour le punir de sa trahison.* Cependant le parlement fut mandé à Versailles. Il y enregistra dans un lit de justice les nouveaux édits, contre lesquels, comme on devait s'y attendre, il renouvela ses protestations. Ces longues et scandaleuses dissensions avaient exaspéré les esprits; le Châtelet protesta; les provinces se soulevèrent, et la cour plénière ne put ni se former, ni agir. Des troubles éclatèrent en Dauphiné, en Bretagne, en Provence, en Flandre, en Languedoc, en Béarn; le ministère au lieu de l'opposition régulière des parlemens rencontra une opposition plus animée et plus factieuse; la noblesse, le tiers, les états provinciaux, et jusqu'au clergé en firent partie. Brienne pressé par le besoin d'argent avait convoqué une assemblée extraordinaire du clergé, qui fit sur le champ une adresse au roi, pour lui demander l'abolition de la cour plénière, et le prompt retour des états-généraux.

L'archevêque de Sens, par sa contestation avec le parlement, avait ajourné la difficulté financière en créant une difficulté de pouvoir. Au moment où cette dernière cessa, l'autre reparut et déterminait sa retraite. Toutefois, voulant essayer une dernière ressource, il promit les états-généraux. Mais par ce moyen il hâta sa fin. Louis XVI effrayé de la route où Brienne l'avait engagé, renvoya le 7 août 1788 ce ministre, qui avait exaspéré la nation, soulevé les corps de l'état, compromis l'autorité royale et rendu inévitable la convocation des états-généraux.

Necker fut rappelé. Il était alors l'idole du peuple, qui le reçut avec des transports de joie, comme le sauveur de la France. Necker commença par détruire tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Il rétablit le parlement, abolit la cour plénière, détruisit les bailliages, et remit dans le portefeuille tous les édits burseaux. On célébra ce triomphe par des fêtes et des réjouissances que l'on aurait pu prendre pour des jeux funèbres célébrés sur le tombeau de la monarchie. Deux manequins, représentant l'archevêque de Sens et Lamoignon, furent livrés aux insultes de la populace. Des rassemblemens qui se formèrent sur le Pont-Neuf obligeaient tous les passans à fléchir le genou devant la statue de Henri IV, et mêlaient à la chanson consacrée à ce bon roi les cris de : *Vive monseigneur le duc d'Orléans!*

Necker, qui s'était fait une loi de complaire à l'opinion, sentit qu'il ne pouvait plus ajourner la convocation des états-généraux promise par le roi, et il disposa tous pour l'élection des députés, et la tenue de cette assemblée. Alors le parlement, du sein duquel s'était élevée la première demande d'états-généraux, comprit que le pouvoir allait lui échapper, et commença à redouter cet appel à la nation qu'il avait lui-même sollicité. Après avoir désarmé à son profit l'autorité royale, il vit que le tiers-état allait le désarmer lui-même à son tour, s'il ne se hâtait de s'unir aux corps privilégiés de l'état, pour maintenir le pouvoir dans cette région élevée de la société, placée entre le monarque et le peuple. Dans les états de 1614, on avait voté par ordre, mode qui assurait dans ces assemblées la prépondérance au clergé et à la noblesse. Le parlement proposa de s'en tenir à cette forme ancienne. Cette décision, qui laissait trop voir un intérêt de corps, lui fit perdre une popularité qu'il avait acquise par sa violente opposition à l'autorité royale. Le parti populaire, qui se fortifiait de jour en jour, demandait pour le tiers-état un nombre de députés égal à celui des deux autres ordres réunis, ou la double représentation, et la délibération par tête. Ce mode avait déjà été admis dans les assemblées provinciales. Brienne, avant de quitter le ministère, avait fait un appel aux écrivains, afin de savoir quel était le mode le plus convenable de convocation et de tenue pour les états-généraux. Un grand nombre de brochures parurent, où l'on plaidait avec force la cause du

tiers-état; on distingua surtout celles de d'Entraques, de Mirabeau, des abbés Sieyès et Fauchet. Les nouveaux principes qui y étaient professés étaient adoptés par la jeune noblesse qui avait servi dans la guerre d'Amérique, par les principales classes de la bourgeoisie, une partie du bas clergé, et le plus grand nombre des hommes de lettres. Neckar, qui voulait satisfaire l'opinion et plaire à tous les ordres, convoqua de nouveau les notables, qui ouvrirent leurs séances le 9 novembre 1788. Il voulait leur faire accepter le doublement du tiers; ils le refusèrent, et il fut obligé de décider malgré eux ce qu'il n'avait pas osé décider sans eux. Le bureau de Monsieur fut le seul qui se prononça pour la double représentation. Mais le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et le prince de Conti se déclarèrent avec force contre toute espèce d'innovations, dans une adresse qu'ils firent au roi, et où l'on remarquait le passage suivant : « Tout auteur s'érige » en législateur; l'éloquence ou l'art d'écrire, même dépourvu d'études, de connais- » sances et d'expérience, semblent des titres suffisants pour régler la constitution des » empires. Quiconque avance une proposition hardie, quiconque propose de changer » les lois est sûr d'avoir des lecteurs et des sectateurs. Tel est le malheureux progrès » de cette effervescence, que les opinions qui auraient paru il y a quelque temps les » plus répréhensibles, paraissent aujourd'hui raisonnables et justes; et ce dont s'in- » dignent aujourd'hui les gens de bien passera dans quelque temps peut-être pour » régulier et légitime. Qui peut dire où s'arrêtera la témérité des opinions ? »

Ces observations des notables ne furent pas écoutées. Le gouvernement semblait entraîné vers la démocratie par une force irrésistible. Bientôt les assemblées bailliagères furent convoquées pour les élections, et la France se prépara avec anxiété à la révolution qui allait commencer. Le monarque, franchement ami du peuple, voyait dans les états-généraux un moyen de réaliser les projets de bien public qui l'occupaient sans cesse. Neckar y voyait pour lui-même un moyen d'accroître sa puissance et sa popularité. Le parlement et la noblesse songeaient à y reprendre leur influence perdue. Les ecclésiastiques subalternes espéraient se dégager de la contrainte où les tenaient quelques évêques qu'ils avaient cessé de respecter. Les écrivains et les philosophes, renfermés jusques là dans le cercle des spéculations, voyaient arriver avec joie le moment de jouer un rôle actif dans l'état. Enfin le tiers-état voulait sortir de tutèle, et fonder un ordre nouveau, où son influence et ses droits fussent hautement reconnus et consacrés. Tout le monde désirait un changement que l'on se représentait sous les couleurs les plus séduisantes. Peu d'hommes alors songeaient à détruire; on ne voulait que réformer. Mais une fois à l'œuvre, on ne sut point s'arrêter. Des fautes furent commises par tous les partis. En attaquant à l'envi les abus avec une fougue passionnée qu'animait la résistance, on ébranla jusqu'aux fondemens de la monarchie, qui en s'écroulant dissipa les illusions dont s'étaient bercés les réformateurs de bonne foi.

Les élections pour les états-généraux mirent la France entière en mouvement. Chacun s'agita pour faire nommer des membres de son parti. Le parlement eut peu d'influence; la cour n'en eut aucune. La noblesse de Bretagne, mécontente de la double représentation accordée au tiers, refusa d'envoyer des députés aux états-généraux. Celle de Provence repoussa un orateur éloquent, qui lui fit payer cher cet affront en se jetant dans les bras du tiers, dont il brigua et obtint les suffrages. C'était Mirabeau, génie puissant et déréglé, dont le nom demeurera éternellement attaché au souvenir des premiers orages de la révolution. Toutes les classes de l'état avaient remis à leurs mandataires des cahiers où leurs vœux étaient déposés. Les trois ordres s'y accordaient à demander les réformes qu'exigeait l'intérêt général. Il existait cependant parmi les députés de la noblesse et du clergé de graves dissensions sur les questions politiques qui allaient se traiter. Les députés du tiers-état étaient fermes et unanimes dans leurs projets de réforme; ils avaient déjà la confiance de la victoire.

Un événement sinistre vint distraire un instant les esprits des heureuses espérances auxquelles on aimait à se livrer. La maison d'un riche fabricant de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, nommé Réveillon, fut pillée et incendiée par la populace, qui l'accusait sans fondement de vouloir réduire le prix des journées de ses ouvriers.

C'est ici la première apparition de cette horde de furieux qu'un mauvais génie sembla déchaîner contre l'ordre social, et qui, à des époques tristement célèbres, fit intervenir la violence et la férocity brutale dans cette révolution commencée par l'éloquence et le raisonnement. Quelques écrivains ont attribué à l'Angleterre cette émeute où le sang coula. D'autres en accusèrent le duc d'Orléans, qui avait voulu par-là, disait-on, essayer son influence sur le bas peuple. L'absence de preuves nous défend de rien affirmer.

Le 5 mai 1789 était le jour fixé pour la convocation des états-généraux à Versailles. La veille, une cérémonie religieuse précéda leur installation. Cette solennité nationale dont la France était privée depuis si long-temps eut l'aspect d'une fête. L'étiquette, les costumes, l'ordre des rangs étaient les mêmes qu'en 1614. La séance royale eut lieu dans la salle des Menus, qui avait été richement décorée. On applaudit vivement le discours du roi qui finissait par ces paroles : « Tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public, tout ce qu'on peut demander à un souverain, le premier ami de ses peuples, vous pouvez, vous devez l'espérer de mes sentimens. Puisse, Messieurs, un heureux accord régner dans cette assemblée, et cette époque devenir à jamais mémorable pour le bonheur et la prospérité du royaume ! C'est le souhait de mon cœur ; c'est le plus ardent de mes vœux ; c'est enfin le prix que j'attends de la droiture de mes intentions et de mon amour pour mes peuples. »

Cet accord dont parlait le monarque fut loin de régner dans l'assemblée. Dès le lendemain de la séance royale, la division éclata à l'occasion de la question du vote par ordre ou par tête. Le tiers-état, deux fois aussi nombreux que chacun des deux autres ordres, sentait que cet avantage serait illusoire, si la séparation avait lieu comme par le passé. Il demandait donc une assemblée générale ; et il voulait que la vérification des pouvoirs, qui commença le 6 mai, eût lieu en commun. Le clergé et la noblesse, malgré la proclamation du roi qui les appelait à une première séance générale, se rendirent dans leurs chambres respectives, et se constituèrent. Le tiers, à qui sa double représentation avait fait accorder la salle des états, y attendit les deux autres ordres et adopta un système d'inertie qui lui réussit. La noblesse comptait dans son sein des dissidens populaires. La majorité du clergé était favorable aux communes. La lassitude devait donc opérer la réunion, dont l'agitation croissante du peuple de Paris faisait aussi sentir à plusieurs la nécessité. On était au 10 juin, et ces débats duraient encore. L'abbé Sieyès propose alors à la chambre du tiers de se constituer en assemblée active. Cette idée est accueillie avec transport ; et pendant qu'on procède à l'appel des bailliages, trois curés du Poitou, le Cerve, Jallet et Ballard, passent dans la chambre du tiers. Cet exemple est suivi par beaucoup d'autres députés de leur ordre, et notamment par les évêques de Rodez, d'Autun, d'Orange et de Coutance. Le 17 juin, la chambre du tiers, comptant dans son sein cinq cent quatre-vingt-trois membres, se déclare constituée, prend la dénomination d'*Assemblée nationale*, et déclare toute autre assemblée illégale. Necker, alarmé de cette décision hardie, conseilla au monarque d'annuler tout ce qui s'était fait le 17 juin, en annonçant que les vœux énoncés dans les cahiers pour la périodicité des états-généraux et l'établissement d'*assemblées provinciales* seraient satisfaits. Sous prétexte de préparatifs à faire pour la séance royale, la salle des états occupée le 20 juin par des troupes est interdite aux députés. L'agitation se répand parmi eux : des motions violentes sont faites. On propose d'aller tenir l'assemblée à Marly, sous les fenêtres mêmes du roi. Une voix désigne le Jeu-de-paume ; à l'instant même on y court, et là, sous la présidence de Bailly, et sur la proposition de Mounier, les membres de l'assemblée font le serment de ne pas se séparer sans avoir donné une constitution à la France. Un seul membre refusa avec une invincible fermeté de prendre part à cet engagement : c'était *Martin d'Auch*.

Ce serment mémorable fut suivi le 22 juin d'un important triomphe. L'assemblée, ne pouvant plus se réunir au Jeu-de-paume que les princes avaient fait retenir, se rendit à l'église Saint-Louis, et ce fut là que la majorité du clergé vint la joindre au milieu des applaudissemens. La séance royale était fixée au lendemain. Louis XVI y parut, environné de l'appareil de la puissance. On remarqua l'absence de Necker

qui venait d'offrir sa démission. Le roi ne reconnut que comme l'ordre du tiers-état le maintien des ordres, et en se retirant le clergé et la noblesse obéirent, mais les députés du tiers-état, M. de Brézé, vint s'écria : « Vous qui n'avez ici ni place, ni » votre maître que nous sommes ici par la » arrachera que par la puissance des bayonn » Sieyès, ce que vous étiez hier ; délibérons. la motion de Camus, elle persista dans tous elle décréta l'inviolabilité de ses membres. L'initiative des lois et la puissance morale pa

A la première séance, la partie du clergé l'église Saint-Louis, vint de nouveau siéger sept membres de la noblesse, parmi lesquels aussi leur réunion, et la cour se vit enfin ob la minorité du clergé à cesser une dissidence héréditaire devint générale, et la distinction arrivaient à l'assemblée, de Paris et des princes de sa sagesse, et on l'encourageait à poursuivre. Une sourde agitation entretenue par des mécontents dans la capitale. La cour, soit par mesure de fait avancer plusieurs régimens sur Paris et proche et le renvoi des ministres produisit une demande dans une adresse l'éloignement des renvoyés emportent l'estime de la nation. extraordinaire. Des groupes se forment au Mont-Terminus distingue parmi les agitateurs. Monté sur la guillemine s'écrie : « Citoyens, il n'y a pas un moment » tocsin d'une Saint-Barthélemy de patriotes. » de courir aux armes. » Ses paroles excitent pris un signe de ralliement, on porte en triomphe et du duc d'Orléans, entourés d'un crêpe. Le prince de ment de Royal-allemand, cherche en vain, est chassé avec son régiment par celui des gardes nune avec le peuple. Le prince de Lambesc pendant la nuit qui succéda à cette triste journée prélué par le pillage de la manufacture de Roubaux jouer durant le cours de la révolution, par brûlèrent les barrières. Cependant les électeurs établissent un comité permanent et créent une origine de la garde nationale. De tous côtés les marchands, Flesselles, sommé d'indiquer les mesures de manière évasive. Le peuple mécontent se pe de 28,000 fusils et d'un grand nombre d'autres régimens placés à Saint-Denis sont en marche braqués sur la rue Saint-Antoine, le cri à la bien-tôt ce château est entouré d'une foule armée posée de trente-deux suisses et de quatre-vingt retirer ; mais deux hommes brisent à coups de qui s'abaisse. Les assiégés font feu, et le combat dure heures, lorsque les gardes françaises arrivent des assaillans. Le gouverneur Delaunay, après est pressé par la garnison de se rendre. Les députés dans la Bastille. Ceux qui conduisaient la mort du gouverneur ; les Suisses et les invalides. Ils furent Flesselles, prévôt des marchands, éprouva le

Cependant l'Assemblée nationale, alarmée des nouvelles qu'elle recevait, envoya deux députations successives au roi, qui promit l'éloignement des troupes. Bientôt il se rendit lui-même à l'assemblée sans gardes, et sans autre cortège que celui de ses frères. Il fut d'abord reçu dans un profond silence; mais lorsqu'après avoir annoncé le départ des troupes, il eut prononcé ces mots touchans : « C'est moi qui me fie à vous ! » des applaudissemens universels se firent entendre, et l'assemblée, par un mouvement spontané se leva tout entière et le reconduisit au château. Louis XVI sentit qu'il était important d'aller en personne apaiser la capitale. Il fit annoncer à l'assemblée qu'il rappelait Necker, et qu'il se rendrait le lendemain à Paris. Une députation de cent membres l'y précéda pour annoncer ces nouvelles. Le roi fut reçu à son arrivée par *Bailly* et *Lafayette*, récemment nommés l'un maire de Paris, l'autre commandant de la garde bourgeoise. Bailly lui rappela, en lui présentant les clefs, que c'étaient les mêmes qui avaient été autrefois présentées à Henri IV. « Henri IV, ajouta-t-il, avait conquis son peuple; mais à présent c'est le peuple qui a conquis son roi. » Louis XVI sortit de l'Hôtel-de-ville, portant à son chapeau la cocarde tricolore qu'il avait reçue des mains de Bailly. Son émotion était visible. Des applaudissemens et des cris de *vive le roi*, éclatèrent de toutes parts sur son passage. Après avoir sanctionné les nouvelles magistratures et approuvé le choix du peuple, il repartit pour Versailles, où la reine qui était en proie aux plus vives inquiétudes vint avec ses enfans se jeter dans ses bras. — Ces scènes d'agitation avaient répandu l'alarme dans certains esprits. Les émigrations commençaient. Le comte d'Artois, le prince de Condé, le prince de Conti et la famille Polignac sortaient de France, dans le moment même où Necker y rentrait en triomphe, et jouissait avec ivresse d'une popularité qui allait lui échapper pour toujours.

La prise de la Bastille était une intervention violente de la force dans les questions politiques, dont le succès devait amener d'autres scènes de la même nature. Les masses populaires de la capitale, continuellement remuées par des agitateurs, étaient exaspérées encore par une disette vraie ou factice qui affligeait Paris. Foulon, vieillard presque octogénaire, intendant de la marine, fut désigné, pour un mot qu'on lui attribuait peut-être sans fondement, à la haine et à la vengeance populaire. On le pendit à la corde d'un reverbère de la place de Grève, supplice souvent répété, et qui donna lieu au cri révolutionnaire si connu : *à la lanterne!* Berthier de Sauvigny, son gendre, fut également arrêté et mis à mort par le peuple. Besenval, inspecteur général des Suisses, menacé du même sort, chercha à se sauver par la fuite. Mais il fut arrêté, et ne dut la vie qu'à l'intercession de Necker et de Mirabeau. En apprenant ces violences nouvelles, l'Assemblée nationale s'émut. Lally-Tolendal la supplia de prendre des mesures qui à l'avenir garantissent la société de pareilles horreurs. Robespierre excusa ces cruautés, et Barnave fit entendre ces paroles qui seront une tache éternelle à sa mémoire : « Ce sang est-il donc si pur, que ce soit un si grand crime d'en répandre ? » Cependant l'Assemblée nationale invita le peuple à la tranquillité.

La nouvelle de la prise de la Bastille et de l'émigration des princes, produisit des troubles dans les provinces; tout ce qui était privilégié devint l'objet de la haine et de la fureur populaires. Le pillage et l'incendie désolèrent les campagnes, les châteaux furent livrés aux flammes; les titres de noblesse et de propriétés furent aréantis, des paysans commirent des crimes horribles. Dans le même temps aussi se répandit subitement sur tous les points de la France le bruit étrange que des brigands armés venaient dévaster les campagnes; cet ennemi qu'on attendait de tous côtés ne parut nulle part. Mais l'effet de cette alerte, imputée tour à tour à Mirabeau, à Sieyès, au duc d'Orléans, fut de faire armer la France entière. Ainsi le peuple s'organisa partout en municipalités pour se régir, en gardes nationales pour se défendre; l'autorité et la force se déplacèrent entièrement, et une révolution complète s'opéra.

Pour faire cesser les désordres des provinces, l'assemblée crut qu'elle devait décréter l'abolition de tous les privilèges. Dans la célèbre séance de la nuit du 4 août, tous les membres comme animés par une ardente émulation de patriotisme, sacrifièrent à l'envi toutes les distinctions de l'ancienne monarchie. Le vicomte de Noailles donna le signal en proposant le rachat des droits féodaux, et la suppression des servitudes person-

nelles. Bientôt l'entraînement devint général, le clergé et la noblesse rivalisèrent de générosité, tous les privilèges des particuliers ou des corps, même ceux de provinces ou de villes furent abolis, et l'on termina cette mémorable séance en proclamant Louis XVI, *restaurateur de la liberté française*. — Jusqu'à ce jour le travail de l'assemblée avait consisté à attaquer et à détruire, elle sentit que le moment était venu d'élever l'édifice de la constitution nouvelle, et elle commença ce travail par une déclaration solennelle *des droits de l'homme*, proposée par Lafayette qui dans cet acte, comme dans tous ceux de sa vie politique, fut dominé par les souvenirs de la révolution américaine dont il avait été le témoin et le défenseur. Dans la discussion des articles de la constitution, la question du *veto* excita de grands débats dans l'assemblée, et beaucoup d'agitation au dehors. En n'accordant au roi qu'un *veto suspensif*, on portait à la puissance du monarque déjà si affaiblie une atteinte mortelle, que ne purent compenser ni l'inviolabilité du roi, ni l'indivisibilité et l'hérédité de la couronne, décrétées le 15 septembre par l'assemblée.

Cependant des hommes qui spéculaient sur le désordre cherchaient à affamer Paris pour le porter à une nouvelle insurrection; les magasins qui alimentent la capitale se ferment tout à coup, et l'on attribue la disette aux manœuvres de la cour: des calomnies contre la reine circulent parmi le peuple; depuis la déplorable affaire du collier, elle était diffamée dans les pamphlets les plus virulents. Le repas donné par les gardes-du-corps au régiment de Flandre excita de violents murmures: on prétendait que dans ce banquet la cocarde nationale avait été foulée aux pieds; et des hommes perfides profitaient de ces bruits pour enflammer les passions populaires: ainsi furent préparées les journées des 5 et 6 octobre.

Le 5, on vint avertir le roi qu'un attroupement de femmes qui demandaient du pain, suivies de plusieurs hommes à figure sinistre se dirigeaient de Paris sur Versailles. Le roi, quoiqu'il ne fût pas sans alarme, repoussa le conseil qu'on lui donnait de se dérober en s'éloignant au danger qui le menaçait. — Une députation des femmes de Paris fut introduite en sa présence et se retira calmée par les paroles de bonté qu'il leur adressa. Mais quelques heures après il arriva de Paris une seconde armée plus nombreuse et plus redoutable que la première; les bruits les plus alarmans circulaient dans Versailles; les jours de la famille royale, ceux de la reine surtout étaient hautement menacés, le château était investi par une multitude furieuse qui insultait les gardes-du-corps auxquels on avait donné l'ordre de ne pas faire feu. — Dans la matinée du 6, le peuple força les portes du château, cherchant partout la reine pour la massacrer; les gardes-du-corps défendirent avec courage la demeure royale; l'un d'eux eut le temps d'avertir la reine qui s'enfuit par un escalier dérobé, et se réfugia à demi-nue auprès du roi. On assure que son lit fut percé à coups de sabre. Cependant M. de Lafayette qui plein de sécurité, se reposait des fatigues de la veille, averti de l'invasion de la demeure royale, accourut sur les lieux, et trouva le château déjà secouru par les grenadiers des gardes françaises qui unis aux gardes-du-corps parvinrent à en chasser la populace. Mais la foule, de nouveau rassemblée sous le balcon du roi, réclamait à grands cris sa présence: Louis XVI parut, on demanda son départ pour Paris. Dans ces circonstances, le vœu de la multitude était un ordre, le roi céda, il fit le voyage plutôt en prisonnier qu'en roi. Toutefois on lui épargna un hideux spectacle en désarmant des hommes couverts de sang qui portaient en triomphe au bout d'une pique les têtes de quelques gardes-du-corps. L'Assemblée nationale ordonna des informations sur la journée du 5 octobre. La reine, à qui l'on vint demander de déclarer ce qu'elle savait du complot tramé contre ses jours, répondit avec magnanimité: « J'ai tout entendu, tout vu, tout oublié. » Les poursuites ordonnées ne produisirent aucun résultat. Le duc d'Orléans regardé comme le machinateur de l'insurrection fut éloigné. Il consentit à se rendre en Angleterre avec une mission.

L'assemblée avait suivi le roi à Paris: elle siégea à l'archevêché, et y ouvrit ses séances le 19 octobre. C'est aussi de cette époque que date la naissance du fameux *club des Jacobins*, ainsi nommé parce que le lieu de ses réunions était le couvent des *Jacobins*, dans la rue Saint-Honoré. Cette association formée d'abord de plusieurs députés de la Bretagne, auxquels s'étaient réunis quelques autres citoyens, devint

bientôt très nombreuse. Elle eut des séances régulières, des orateurs, et acquit enfin un pouvoir qui devint formidable au trône, à l'assemblée, et à la France entière.

Après les 5 et 6 octobre, l'Assemblée nationale eut son émigration comme la cour avait eu la sienne après le 14 juillet. Mounier et Lally-Tolendal la quittèrent, désespérant de la liberté. Ils auraient voulu que le peuple, dont l'intervention au 14 juillet avait été encouragée, cessât tout à coup d'agir : c'était méconnaître la marche et l'entraînement des révolutions. A Paris des attroupemens journaliers menaçaient la tranquillité publique. Le peuple qui souffrait toujours de la disette, égorgé un boucher nommé François qui lui fut injustement désigné comme un accapareur. — Pour mettre fin à tous ces désordres, l'assemblée, sur la proposition de Mirabeau, proclama le 21 octobre la loi *martiale* qui autorisait la municipalité à faire usage de la force, pour dissiper les attroupemens, après avoir sommé les citoyens de se retirer. La marche de la révolution commençait à trouver quelque résistance dans les provinces. L'Assemblée nationale sentant que tout ce qui restait de l'ancien régime pouvait lui susciter des embarras, se hâta d'achever la réorganisation de l'état sur des bases entièrement nouvelles. Les anciennes provinces qui avaient vu avec regret la perte de leurs privilèges, formaient de petits états dont l'indépendance pouvait entraver l'action générale du gouvernement nouveau que l'on aspirait à fonder. L'assemblée commença par morceler ces grandes agglomérations d'intérêts, et la France fut divisée en quatre vingt-trois départemens à peu près égaux en étendue, sur lesquels l'action du pouvoir central devait s'exercer sans obstacle. Bientôt l'assemblée prit une mesure plus importante encore, après avoir décrété la suspension provisoire des vœux monastiques, elle adopta et sanctionna la proposition que fit M. de Talleyrand, évêque d'Autun, de mettre les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation. Les évêques et les parlemens protestèrent vainement contre ces innovations. — Les parlemens eux-mêmes furent frappés à leur tour, l'assemblée les déclara en vacance; et cette mesure fut le prélude de leur suppression. Des assignats furent créés pour la somme de quatre cents millions, au remboursement desquels on affecta les biens ecclésiastiques. De pareilles mesures achevaient d'irriter les classes privilégiées. Dans le mois de janvier 1790, le bruit se répandit qu'une vaste conspiration venait d'être découverte : le plan des conjurés était, disait-on, de se défaire de Necker, Lafayette et Bailly, d'enlever le sceau de l'état et d'entraîner le roi à Péronne. Le marquis de Favras était désigné comme le chef du complot; Monsieur, qui avait eu quelques relations avec lui, était aussi l'objet de quelques soupçons, mais il les dissipa facilement, en se rendant à l'Hôtel-de-ville où il rendit compte à la commune des relations qu'il avait eues avec Favras. Ce dernier fut condamné par le Châtelet, et pendu le 19 février sur la place de Grève.

L'œuvre de la constitution avançait, l'assemblée décréta la nouvelle organisation judiciaire de la France, toutes les magistratures furent temporaires, le jury fut introduit dans les causes criminelles; bientôt l'assemblée s'occupa d'une question tout aussi importante : le droit de paix et de guerre. Après une discussion animée l'assemblée décréta que ce droit appartenait à la nation, mais que la guerre ne pouvait être déclarée que par un décret rendu sur la proposition formelle du roi. Mirabeau avait depuis peu traité avec la cour; il défendit cette fois avec énergie la prérogative royale, et la popularité fut au moment de lui échapper. En réfutant ses nouveaux adversaires qui attaquaient ses intentions il fit entendre ces éloquentes paroles : « Et moi aussi on voulait il y a quelques jours me porter en triomphe, et maintenant on crie dans les rues : la grande trahison du comte de Mirabeau... ! Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne. » Dès ce moment il fit tous ses efforts pour arrêter le torrent révolutionnaire qu'il avait si puissamment contribué à déchaîner.

Une fête solennelle se préparait pour l'anniversaire de la prise de la Bastille : pour y préluder les membres populaires de la noblesse proposèrent l'abolition des titres, et l'assemblée vit se renouveler une séance semblable à celle du 4 août; les titres, les armoiries, les livrées, les ordres de chevalerie furent abolis le 20 juin. Ainsi tous les accessoires de l'ancienne royauté disparaissaient successivement et préparaient la chute

du trône. Le 12 juillet, l'assemblée décréta l'ensemble des articles composant la constitution civile du clergé. D'après cette constitution, il devait y avoir un siège épiscopal par département, et dix archevêchés pour le royaume, l'élection des évêques et des curés devait se faire par le peuple à la pluralité des suffrages; le casuel était supprimé, et tous les ecclésiastiques devaient être salariés par le trésor royal. Un pareil ordre de choses en faisant des membres du clergé des fonctionnaires de l'état, devait leur enlever une partie de leur indépendance et de leur dignité.

Le 14 juillet arriva : on avait imaginé pour solenniser cette journée, une fédération générale de tous les corps civils et de toutes les gardes nationales du royaume, qui devait être faite et jurée par des députés réunis à Paris. Cette cérémonie eut lieu dans le Champ-de-Mars. Là en plein air, les députés des départemens, la représentation nationale, la garde Parisienne et le monarque prêtèrent serment à la constitution. Pour préparer cette fête, d'immenses travaux avaient été exécutés en quelques semaines avec le concours de toute la population de Paris. La présence de tous les corps de l'état, les bannières, les inscriptions, les costumes variés, les sons de la musique et l'appareil religieux, donnèrent un grand éclat à cette fête, où les Français firent un serment d'union dont les passions politiques effacèrent trop tôt le souvenir. La fédération du 14 juillet, qui semblait devoir réunir les Français dans un même esprit, avait été précédée et fut suivie de troubles graves dans les provinces. Dès le 10 mai, Montauban avait été le théâtre de scènes sanglantes. Au commencement de juin, d'affreux brigandages avaient désolé les départemens du Cher, de l'Allier, de la Nièvre et de la Corrèze, l'esprit d'insubordination avait pénétré jusques dans les régimens. Le 31 août une révolte militaire éclata à Metz : les soldats, après s'être emparés des drapeaux, arrêterent leurs officiers et furent même sur le point d'imposer une contribution à la ville.... Presque dans le même temps une insurrection plus grave encore éclatait dans la garnison de Nancy. M. de Bouillé, après avoir par sa fermeté rétabli l'ordre dans la première de ces villes, reçut l'ordre de marcher avec son armée contre Nancy ; ce ne fut qu'après un combat meurtrier qu'on apaisa cette sédition qui coûta la vie à près de onze cents hommes, et que quelques écrivains ont attribuée aux manœuvres des agens de l'étranger. L'assemblée félicita Bouillé de sa victoire ; mais le peuple de Paris, voyant dans les soldats insurgés des patriotes, s'attroupa et fit craindre un mouvement qui ne fut contenu que par Lafayette. — Les partis avaient repris leurs hostilités depuis la fédération ; le club des Jacobins s'était donné une organisation plus régulière et plus forte, et commençait à devenir une puissance redoutable. Une autre association du même genre, dirigée par Sieyès et Lafayette, s'était établie sous le nom de club de 89. Ces associations n'étaient divisées que par des nuances d'opinion. Des hommes appartenant au parti monarchique essayèrent d'opposer des clubs royalistes aux clubs populaires, mais leurs réunions furent troublées par le peuple, et l'autorité les força à se dissoudre en 1791.

Au milieu des agitations populaires et des débats législatifs, le ministère devenait une arène glissante, où il était difficile de se soutenir long-temps. L'embarras des finances croissait chaque jour, malgré les dons patriotiques. Necker, après avoir vu échouer ses projets, se retira du ministère, et le peuple dont il avait été l'idole le vit partir avec une indifférence qui tenait du mépris. Cependant l'assemblée, après avoir organisé la constitution civile du clergé, décréta le 27 novembre 1790, que tout ecclésiastique *fonctionnaire public*, c'est-à-dire évêque ou curé, qui refuserait de prêter serment à la constitution civile, serait remplacé. C'était là une mesure injuste et impolitique qui devait ajouter le scandale d'un schisme religieux aux dissensions politiques qui désolaient déjà le royaume. Le roi refusa d'abord la sanction ; mais pressé par les instances impérieuses de l'assemblée, il se crut obligé de céder. Il fut aussi décrété que les ecclésiastiques députés seraient tenus de déclarer s'ils entendaient prêter le fameux serment. La majorité le refusa formellement, mais cinquante-huit prêtres à la tête desquels se trouvait l'abbé Grégoire se soumirent à la constitution civile ; et alors naquit la distinction des prêtres *assermentés* et des *réfractaires*, nom par lequel on désignait à la haine du peuple, ceux qui avaient cru devoir refuser le serment. Les évêques opposans furent destitués, et remplacés par d'autres auxquels les évêques d'Autun et de Lydda conférèrent l'institution canonique.

L'irritation des partis croissait de jour en jour ; l'agitation du peuple était extrême ; le roi sentait qu'il avait tout à craindre d'une multitude sans cesse excitée à la violence , et la multitude se défiait des intentions du monarque. Le départ des tantes du roi vint accroître la fermentation , et fit supposer qu'on préparait un autre départ. Le 22 février 1791 , la populace du faubourg Saint-Antoine , conduite par Santerre , se porta en fureur au donjon de Vincennes pour l'attaquer et le démolir. Ce donjon , renfermait , disait-on , des souterrains qui communiquaient au château des Tuileries , et qui devaient servir à l'évasion que le roi préméditait. Dans le même temps quatre ou cinq cents gentilshommes armés de poignards s'introduisirent dans les Tuileries , soit pour défendre Louis XVI contre les attaques présumées de la multitude , soit pour l'enlever et le conduire à Metz. Lafayette après avoir dissipé l'attroupement de Vincennes , fit à son retour évacuer les Tuileries , et s'empara des armes ; sept gentilshommes furent arrêtés , et depuis ce jour tous les nobles furent désignés sous le nom de *chevaliers du poignard*. L'émigration redoublait , et l'assemblée voulut en arrêter les progrès par une loi. La loi proposée par le comité de constitution devait prononcer la mort civile du fugitif et la confiscation de ses biens. Mirabeau s'éleva avec force contre ce projet qui fut ajourné. Cette séance fut la dernière où parut Mirabeau. Il finit en peu de jours une vie usée par les passions et les travaux , dans le moment même où le trône avait le plus besoin de son appui. Sa mort survenue le 2 mars 1791 , fut un événement public ; tout Paris assista à ses funérailles ; la France porta son deuil , et ses restes furent déposés au Panthéon. Mirabeau mourant avait annoncé que la monarchie descendait avec lui dans la tombe , et les événemens ne tardèrent pas à confirmer cette prédiction. Le 18 avril , Louis XVI étant sorti des Tuileries pour se rendre à Saint-Cloud , où il voulait passer quelques jours , fut arrêté par le peuple et forcé de rentrer dans son palais. Cette violence dont le roi se plaignit à l'assemblée , lui suggéra l'idée de quitter secrètement Paris , ou le confirma dans le projet de fuite qu'il pouvait avoir déjà formé. Dans la nuit du 20 au 21 juin , le roi , la reine , madame Elizabeth et les enfans de France partirent des Tuileries pour Montmédy ; mais reconnus dans leur route par Drouet , fils d'un maître de poste , ils furent arrêtés à Varennes et ramenés à Paris , accompagnés de trois commissaires envoyés par l'assemblée. Cette malheureuse famille rentra dans Paris le 23 , au milieu d'une multitude immense de spectateurs , qui gardaient un morne silence et restaient la tête couverte sur son passage. L'assemblée licencia les gardes-du-corps , ordonna des informations sur l'événement du 21 juin , et suspendit le roi de ses fonctions. Ainsi l'on détrônait provisoirement le monarque , en attendant qu'on pût lui arracher définitivement l'ombre d'autorité qui lui restait encore. Le gouvernement se rapprochait chaque jour de la démocratie , et le parti des républicains se fortifiait. C'est à cette époque que parut le libelle de l'anglais *Thomas Payne* , où il proposait d'abolir une monarchie tombée dans l'ավիissement ; *libelle* qui avec sa *théorie politique des droits de l'homme* , lui mérita un décret de naturalisation. Cependant l'assemblée qui avait suspendu le roi jusqu'à l'achèvement de la constitution , décréta qu'il n'y avait pas lieu à le mettre en jugement , que sa personne était inviolable , mais qu'il aurait de fait abiliqué la couronne et cesserait de jouir du privilège de l'inviolabilité , s'il rétractait son serment à la constitution après l'avoir prêté , s'il se mettait à la tête d'une armée pour faire la guerre à la nation , ou s'il souffrait que quelqu'un la fit en son nom. Le jour où le décret fut adopté , les chefs du parti républicain excitèrent la multitude , ils firent , pour demander la déchéance de Louis XVI et son remplacement , une pétition qui fut portée au champ de Mars , sur l'autel de la patrie , et couverte d'une multitude de signatures. Lafayette dispersa une première fois la foule sans effusion de sang. Mais de nouveaux attroupemens s'étant formés le même jour , et l'insurrection devenant plus alarmante , Lafayette se transporta une seconde fois au champ de Mars , accompagné de Bailly , à la tête de douze cents gardes nationaux. Assailli de coups de pierre , il ordonna de faire feu , et la multitude effrayée prit la fuite en laissant un assez grand nombre de morts sur le champ de la fédération. Pendant que ces mouvemens populaires préparaient dans le royaume une guerre civile , l'extérieur prenait un aspect menaçant. Léopold II , empereur d'Allemagne , et Frédéric-Guillaume II , roi de Prusse , réunis à Pilnitz où se trouvaient égale-

ment le comte d'Artois, Calonne et Bouillé, publièrent la fameuse déclaration par laquelle en considérant la cause de Louis XVI comme la leur, ils demandaient qu'on le remit sur le trône, que l'assemblée fût dissoute, et que les princes de l'empire possessionnés en Alsace fussent rétablis dans leurs droits féodaux. Cette déclaration irrita l'assemblée et le peuple, loin de les abattre, et l'on se prépara à la guerre avec confiance. Cependant l'assemblée commençait à se fatiguer de ses travaux et de ses divisions; le peuple lui-même désirait une nouvelle représentation nationale. La convocation des collèges électoraux fut fixée au 5 août. L'acte constitutionnel fut présenté au roi par soixante députés, et Louis XVI reprit l'exercice de son pouvoir. Il vint lui-même dans l'assemblée accepter la constitution, et la foule l'y accompagna encore de ses acclamations. Le 29 septembre avait été marqué pour la clôture de l'assemblée, le roi se rendit à la séance; son discours fut souvent interrompu par des applaudissemens, et il sortit au milieu des plus éclatans témoignages d'affection. Ainsi finit cette fameuse assemblée qui en démolissant l'ancienne monarchie avait cru fonder à sa place un gouvernement stable; mais en affaiblissant à l'excès le pouvoir, et en donnant trop de jeu aux passions populaires, elle prépara des agitations toujours renaissantes qui ne se calmèrent que lorsque la fatigue générale des esprits eut laissé enfin la place libre au despotisme.

L'Assemblée constituante avait commis une faute qu'on lui a souvent reprochée. Elle avait décidé avant le départ de Varennes, qu'aucun de ses membres ne pourrait faire partie de la législature qui la suivrait immédiatement. L'expérience de ces députés qu'avaient instruits leurs propres fautes, et l'esprit de conservation qui commençait à prévaloir dans la Constituante, devaient faire place à l'audace fougueuse et inexpérimentée d'une assemblée nouvelle, enivrée de théories imprudentes, et jalouse de détruire pour édifier à son tour selon ses idées propres.

Trois partis divisèrent l'Assemblée législative; les républicains modérés parmi lesquels on remarquait Vergniaud, Condorcet, Brissot, Guadet, et Gensonné, et qu'on nommait *Girondins*, parce que la députation de la Gironde renfermait les plus distingués d'entr'eux; les *Cordeliers*, républicains fanatiques, ou plutôt anarchistes qui se laissaient diriger dans leur club par Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine, et qui dans l'assemblée avaient à leur tête Merlin, Bazire et Chabot; enfin les royalistes constitutionnels bien faibles contre des adversaires soutenus par les passions et la violence du dehors. Au nombre de ces derniers figuraient Ramond-Dumas, Vaublanc, Beugnot, etc., etc. La nouvelle assemblée, qui prit le titre d'Assemblée nationale législative ouvrit ses séances le 1^{er} octobre 1791, sous la présidence de M. Pastoret. Dès ses premiers actes, elle se mit en état d'hostilité contre le pouvoir royal; elle décida que le roi n'aurait dans l'assemblée qu'un simple fauteuil entièrement semblable à celui du président, et qu'à l'avenir les titres de *Sire* et de *Majesté* seraient supprimés. Cependant l'opinion constitutionnelle s'étant prononcée contre cette décision, et le bruit s'étant répandu que le roi ne se présenterait pas à l'assemblée si le décret était maintenu, ce décret fut rapporté. Le roi en paraissant dissipa ces premiers nuages. Son discours, où il invitait les députés à la concorde, obtint l'approbation universelle. Bientôt les dangers extérieurs appelèrent l'attention de l'assemblée. L'émigration faisait des progrès alarmans. Les deux frères du roi, le prince de Condé et le duc de Bourbon avaient protesté contre l'acceptation de l'acte constitutionnel par Louis XVI. Une contre-révolution était ouvertement préparée à Bruxelles, à Worms, à Coblenz sous la protection des cours étrangères. La Suède, la Russie et l'Espagne étaient dévouées à l'émigration. La Prusse gardait son armée sur le pied de guerre; le cordon des troupes sardes et espagnoles grossissait sur nos frontières des Alpes et des Pyrénées; et Gustave, chef désigné de la coalition, réunissait une armée suédoise. Des soulèvemens avaient lieu sur plusieurs points de la France, et principalement dans le Calvados et la Vendée. Dans ces circonstances, l'assemblée, malgré l'opposition des constitutionnels, crut devoir recourir à des mesures énergiques. Le 30 octobre, Monsieur frère du roi fut requis de rentrer en France dans un délai de deux mois, sous peine de perdre ses droits à la régence. Le 9 novembre l'assemblée décida que les Français rassemblés au-delà des frontières étaient suspects de conjuration, et que si, au 1^{er} janvier 1792, ils étaient

encore en état de rassemblement, ils seraient traités en conspirateurs, et deviendraient punissables de mort. Le 29 du même mois, elle décida que les ecclésiastiques réfractaires seraient tenus de prêter le serment civique, sous peine d'être privés de leurs pensions et d'être suspects de révolte contre la loi. Le roi sanctionna le premier décret concernant son frère. Il mit son *veto* sur les deux autres. Le 29 l'assemblée envoya un message au roi pour l'inviter à requérir les princes limitrophes de disperser sans délai les attroupemens d'émigrés qui se formaient sur les frontières de France, en les menaçant de porter chez eux en cas de refus, *non pas la flamme et le fer, mais la liberté*. Le roi promit de faire ce qu'on lui demandait; et il déclara que si ses sommations demeuraient sans effet, il ne lui resterait plus qu'à proposer la guerre.

Le gouvernement français pour appuyer cette démarche ordonna des préparatifs militaires. Narbonne se rendit aux frontières. Cent cinquante mille hommes furent mis en réquisition, et l'assemblée vota vingt millions de fonds extraordinaires. L'électeur de Trèves s'engagea à dissiper les rassemblemens; mais tout se réduisit à un simulacre de licenciement. L'Autriche soutenait l'électeur, et prête à le défendre s'il était attaqué, elle réunissait sur nos frontières une formidable armée d'observation. Dans ces graves circonstances, le conseil du roi, attaqué sans relâche par la majorité de l'assemblée fut obligé de se dissoudre, et le monarque se vit dans la nécessité de choisir parmi les girondins les membres du nouveau ministère. Roland et Dumouriez en faisaient partie; l'un simple, austère, enthousiaste de la liberté républicaine, mais peu propre aux luttes des partis, doit à sa femme la plus grande partie de sa célébrité; l'autre était souple, ambitieux, habile, mais sans conviction, et d'une si grande flexibilité de caractère qu'il passa par des degrés successifs du rôle de courtisan à celui de jacobin. La première mesure du nouveau ministère fut la guerre. François II, qui avait succédé à Léopold comme roi de Hongrie et de Bohême, se montrait moins disposé aux accommodemens que son prédécesseur. Louis XVI se présenta le 20 avril à l'assemblée accompagné de tous ses ministres, et proposa la guerre contre François II, qui fut décidée à la presque unanimité. Cette nouvelle communiqua un nouveau mouvement au peuple déjà si agité. Des adresses arrivèrent de tous les côtés; on fit des dons volontaires; on forgea des piques; mais l'enthousiasme ne put suppléer d'abord à l'organisation. Dumouriez, qui était ministre des relations extérieures avait été d'avis de prendre l'initiative de l'attaque. Son plan, qu'il fit adopter, consistait dans une rapide invasion de la Belgique. Il espérait que nos armes seraient secondées par cet esprit d'indépendance qui s'était manifesté dans ce pays en 1789 à l'occasion des réformes opérées par Joseph II. Mais ce plan ne réussit pas. A peine notre armée eut-elle fait un mouvement sur Tournai et sur Mons, qu'elle se vit forcée de rétrograder. Soit inexpérience de la guerre, soit trahison, les soldats frappés d'une terreur panique aux cris de *sauve qui peut!* prirent la fuite, et Théobald Dillon, un de leurs généraux, entraîné par les siens, fut massacré par eux comme traître. Ce premier échec augmenta la désunion et la défiance des partis qui s'accusèrent réciproquement. Gensonné et Brissot dénoncèrent à l'assemblée un *comité autrichien*, par le moyen duquel, disait-on, le roi communiquait avec les ennemis du dehors. Mais on n'en put pas prouver l'existence.

L'assemblée entra dès lors dans une voie plus violente que celle qu'elle avait suivie jusqu'à ce jour. Elle se mit en permanence, elle licencia la garde soldée du roi, elle porta un décret d'exil contre les prêtres réfractaires, enfin elle chercha à exalter les esprits par des fêtes révolutionnaires. Un camp de vingt-mille hommes fut formé sous Paris. La garde nationale parisienne fut recomposée, et on y fit entrer de nouvelles compagnies armées de piques, et pri es dans la dernière classe de la société. Louis XVI essaya de se soustraire au joug des girondins et renvoya ses ministres le 15 juin, pour se composer un conseil de son choix, dont les membres furent pris parmi les *feuillans*, ou royalistes constitutionnels. Mais il sentit bientôt que sa position ne comportait plus cette indépendance. Placé entre le pouvoir de l'assemblée et le pouvoir plus violent encore des masses populaires, il devait se résigner à être entraîné par l'un ou par l'autre, sous peine de les voir tous deux ligués contre lui. Ce fut ce qui arriva au 20 juin. Ce jour était l'anniversaire du ser-

ment du jeu de paume. Sous prétexte de célébrer une fête civique un rassemblement d'environ huit mille hommes armés partit du faubourg Saint-Antoine et se dirigea vers l'assemblée pour lui présenter une pétition. La députation ayant été introduite, son orateur s'exprima de la manière la plus violente contre les dissidents de l'assemblée et contre le pouvoir exécutif. Le cortège conduit par Santerre et ayant les pétitionnaires en tête se dirigea ensuite vers le château dont les portes furent ouvertes par ordre du roi. La multitude se précipita en désordre dans l'intérieur, demandant à grands cris la sanction des décrets révolutionnaires sur les prêtres et les émigrés. Louis XVI opposa à ces furieuses vociférations un calme plein de dignité. Jamais il ne montra plus de sang-froid et de courage. Il refusa constamment la sanction des décrets, déclarant que ce n'était pas ainsi qu'on l'obtiendrait de lui. Un bonnet rouge lui ayant été présenté au bout d'une pique, il le mit sur sa tête, et il but dans un verre que lui offrait un ouvrier à moitié ivre, action qui excita les applaudissemens de la multitude. Cependant le maire Pétion arriva lui-même au château après plusieurs députations successives de l'assemblée. Il invita le peuple à se retirer sans tumulte et il fut obéi.

Cette journée du 20 juin excita l'indignation de tous les hommes modérés. L'opinion constitutionnelle éclata avec force contre ces violences et parut au moment de triompher. On vit paraître contre les désordres du 20 juin une pétition énergique couverte de 20,000 signatures. L'armée elle-même se prononçait contre les factieux. Lafayette, résolu de tenter un dernier effort en faveur du roi et de la liberté légale, quitta ses troupes, accourut à Paris, et se présenta sans être attendu à la barre de l'assemblée, demandant le châtiement des attentats du 20 juin, et la fermeture du club des Jacobins. Le côté droit soutenait la démarche du général; mais les Girondins en étaient irrités et effrayés. Lafayette voyant sa demande repoussée, se tourna vers la garde nationale, et il l'invita à une revue, voulant avec son aide fermer les clubs et disperser les factieux. Mais soit que les menées des Jacobins l'eussent rendu suspect à ce corps qui lui avait été long-temps dévoué, soit que la cour elle-même travaillât à faire échouer les projets d'un homme qu'elle haïssait, un très-petit nombre d'hommes répondit à son appel, et Lafayette repartit pour son armée, après avoir perdu ce qui lui restait encore de popularité.

De jour en jour les discours des Girondins devenaient plus menaçans pour le trône : on supposait au roi des intentions perfides, et l'on faisait entendre que sa déchéance était le seul moyen de sauver l'état. Au dehors l'irritation publique était entretenue par des feuilles incendiaires, parmi lesquelles se faisait remarquer l'*Ami du peuple*, journal rédigé par l'atrocce Marat. Lafayette était maudit par le peuple dont Pétion était devenu l'idole. Le 5 juillet, l'assemblée proclama *la patrie en danger*, formule par laquelle on était convenu d'annoncer au peuple que le moment était venu de prendre les plus énergiques mesures pour le salut public. On enrôla des bataillons de volontaires sur les places publiques, et un camp fut formé à Soissons. Sur ces entrefaites on vit arriver à Paris des bandes de Marseillais, sous le nom de *fédérés*, qui disaient hautement qu'ils y venaient pour détrôner Louis XVI. Le club des feuillans fut fermé. On cassa plusieurs compagnies de la garde nationale, et l'on prépara ouvertement la catastrophe du 10 août.

Les événemens extérieurs, l'invasion et la guerre qui s'avavançait, réagissaient sur l'intérieur et augmentaient la fermentation. L'armée des puissances coalisées était réunie sur nos frontières. Le duc de Brunswick la dirigeait. Elle était composée de 70,000 Prussiens, et de 68,000 Autrichiens, Hessois ou émigrés. Le 25 juillet, au moment où l'armée partit de Coblenz, le duc de Brunswick publia, au nom de l'empereur et du roi de Prusse, un manifeste où, en déclarant que les souverains alliés marchaient pour étouffer l'anarchie et rendre à Louis XVI sa liberté, il rendait les autorités et les gardes nationales responsables de tous les désordres qui surviendraient jusqu'à l'arrivée des troupes alliées, et menaçait les habitans des villes qui oseraient se défendre, de les punir sur-le-champ comme rebelles, selon la rigueur de la guerre. Ce fougueux manifeste, qui blessait tous les sentimens nationaux, excita un soulèvement général, et hâta la chute du trône dans lequel on ne vit plus qu'un obstacle à la victoire. Les Girondins voulaient le renverser par un décret de l'assemblée; mais

les Jacobins, déjà impatients de saisir le pouvoir, médiaient des moyens plus violens; et ils se disposèrent à une attaque dont ils firent les préparatifs ouvertement et long-temps d'avance. Le 5 août, le maire Pétion vint demander au corps législatif la déchéance du roi, au nom de la commune et des sections. La pétition fut renvoyée à une commission extraordinaire. Le 8 on discuta la mise en accusation de Lafayette. Soutenu par la majorité il fut absous; mais tous ceux qui avaient voté pour lui furent hués, poursuivis et maltraités par le peuple, au sortir de la séance. Le lendemain l'effervescence était extrême. Rœderer, procureur-syndic du département, et Pétion, maire de Paris, sont mandés à la barre de l'assemblée pour rendre compte des mesures qu'ils ont prises pour le maintien de l'ordre public. L'un et l'autre répondent d'une manière insignifiante : l'assemblée se sépare sans rien arrêter.

Les apprêts de l'insurrection se faisaient avec une audacieuse publicité. Si les chefs du complot se cachaient dans l'ombre, les agens secondaires n'avaient rien laissé ignorer de leurs projets. La cour, l'assemblée, la ville étaient prévenues. Louis XVI, décidé enfin à se défendre, espéra même quelques instans sortir victorieux de cette crise. Il avait pour lui les compagnies suisses, au nombre de huit ou neuf cents hommes, l'état-major de son ancienne garde licenciée, et quelques nobles qui n'avaient pas suivi l'émigration. Il comptait encore sur une partie de la garde nationale, et principalement sur les bataillons des Filles-Saint-Thomas et des Petits-Pères. Mandat, commandant de la garde nationale, lui était dévoué, et l'on ne doutait pas que son exemple n'entraînât presque toute cette milice. Rœderer s'était rendu auprès du roi qui tenait conseil avec ses ministres. On mande aux Tuileries le maire Pétion, pour le forcer à donner l'ordre à Mandat de repousser la force par la force, et le retenir en otage. Pendant ce temps, les conjurés s'organisaient sur trois points. Fournier était au faubourg Saint-Marceau, Santerre et Westermann au faubourg Saint-Antoine : Danton, Camille Desmoulins, Carra avaient rejoint aux Cordeliers les fédérés Marseillais. Le 10 août à minuit, le tocsin sonne dans tous les quartiers de Paris. Les conjurés réunissent quelques citoyens dans les sections, et font nommer une nouvelle municipalité, composée de la plupart d'entr'eux, qui, se déclarant investie du pouvoir par le peuple, dirige l'insurrection au nom de la souveraineté. La première mesure de la nouvelle commune, pour annuler l'ordre donné à Mandat par Pétion, est d'appeler le commandant de la garde nationale. Mandat refuse d'abord d'obéir, mais il finit par céder. Arrivé à l'Hôtel-de-ville, il est accusé par les nouveaux municipaux d'abandonner la cause du peuple. Il veut en vain se justifier. Le président ordonne qu'il soit conduit à l'Abbaye. A peine a-t-il paru sur les marches de l'Hôtel-de-ville qu'un coup de pistolet le renverse. Son cadavre mutilé est jeté dans la Seine. Sa mort porta un coup terrible à la cour; car il fallait la voix de Mandat pour décider la garde nationale à se battre contre les insurgés. Santerre un des conjurés est nommé à sa place. Les députés qui s'étaient réunis à la hâte dans l'assemblée, apprenant que Pétion est retenu au château, le mandent à la barre, pour lui faire rendre compte de l'état de Paris. La cour n'osa pas le retenir. Bientôt la nouvelle municipalité le retint à son tour, et le mit sous la garde de 300 hommes pour l'empêcher d'agir et sauver sa responsabilité, c'était à cette condition qu'il avait promis de *laisser faire*. Il était cinq heures du matin; les rassemblemens se formaient et se dirigeaient en colonnes vers les Tuileries. Louis XVI, accompagné de la reine, descend dans les cours du château pour passer les troupes en revue. Ce malheureux monarque eut la douleur d'entendre un grand nombre de cris hostiles et insultans se mêler à quelques acclamations de dévouement. « Tout est perdu, dit la reine en rentrant; cette espèce de revue a fait plus de mal que de bien. » Les insurgés munis de canon investissent bientôt le palais. Les Suisses, les grenadiers des Filles-Saint-Thomas, une foule de nobles étaient décidés à mourir pour le roi. Mais la fidélité de la garde nationale, privée de son commandant, paraissait très douteuse. L'insurrection devenait de plus en plus menaçante. Louis XVI hésitait sur le parti qu'il avait à prendre. Rœderer lui conseille de se rendre dans le sein de l'assemblée jusqu'au moment où le calme sera rétabli. La reine est révoltée de cette proposition; mais le danger de sa famille la décide, et elle suit le roi qui se lève en disant : « Partons; il

« n'y a plus rien à faire ici. » En traversant la foule, la famille royale fut assaillie par mille injures atroces, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvint jusqu'à la salle du Manège, où l'assemblée était réunie. « Messieurs, dit le roi en entrant, je viens ici pour éviter un grand crime; et je pense que je ne saurais être plus en sûreté, moi et ma famille, qu'au milieu des représentans de la nation. » Le président Vergniaud répondit que le roi pouvait compter sur la fermeté de l'assemblée nationale. Louis alla se placer à côté du président; mais Chabot ayant fait observer que la constitution ne permettait pas de délibérer en présence du roi, le prince fut obligé de se retirer dans la loge du logographe, qui était derrière le fauteuil du président. Enfermé durant 13 heures dans cette étroite cellule, il entendit les pétitionnaires demander sa déchéance, et l'assemblée prononcer sa suspension et la convocation d'une Convention nationale destinée à statuer sur son sort.

Le départ du roi aurait dû prévenir toute hostilité contre le château. Il n'en fut pas ainsi; et une lutte acharnée s'engagea entre les assiégeans et les assiégés. Quoiqu'il y ait encore quelque incertitude sur la manière dont le combat commença, il est probable que la première attaque vint du côté des assiégeans, qui ignoraient en partie l'absence du roi, et qui ne respiraient que haine et vengeance. Les Suisses parurent d'abord avoir l'avantage. Mais la garde nationale s'étant rangée du côté de la multitude, celle-ci obtint une victoire qui bientôt devint une boucherie. Sept cents Suisses furent impitoyablement égorgés, et le château fut mis au pillage.

Telle fut la journée du 10 août, qui acheva de détrôner Louis XVI. Ce prince était entré à l'assemblée roi et libre, il en sortit simple citoyen et prisonnier. Dès ce moment il ne reposa plus dans la demeure de ses pères. Enfermé au Temple avec sa famille, il y subit une captivité dans laquelle il déploya la plus héroïque résignation. Les Girondins avaient été obligés d'accepter l'événement du 10 août; mais cette révolution, loin de leur profiter, ébranla leur puissance, en faisant arriver dans le gouvernement le parti de Danton, Robespierre, Marat, qui avait organisé l'insurrection. L'assemblée avait prononcé dans la séance du 10 août la destitution de tous les ministres. Danton, l'instigateur du 10 août, fut appelé au ministère de la justice. On lui donna pour collègues Monge et Lebrun; les trois ministres girondins Roland, Servan et Clavière furent réintégrés dans leurs fonctions. Mais désormais l'Assemblée législative avait perdu toute influence. La commune, s'appuyant sur ce qu'elle appelait le peuple, s'était fait en peu de temps un pouvoir immense et monstrueusement arbitraire, devant lequel l'assemblée elle-même, après une molle résistance, finissait par fléchir. Elle s'était emparée de la police, de l'administration municipale, prenait des arrêtés, rendait des décrets, exerçait la haute main sur la fortune et la vie des citoyens. Elle alla même jusqu'à décréter d'accusation le député Brissot, chef de la Gironde, et le ministre Roland, qui n'approuvaient pas ses mesures. C'était peu pour la commune d'avoir renversé le trône, elle voulait encore envelopper tous les partisans de la monarchie dans une vaste proscription. Sur sa demande, l'assemblée, effrayée de la menace d'une nouvelle insurrection, institua un *tribunal* spécial, qui prit le nom de *tribunal du 17 août*, et qui fut chargé de juger tous les prétendus crimes commis par les aristocrates.

Cependant les forcenés qui exerçaient le pouvoir rêvaient des mesures plus énergiques encore. Marat avait dit que la révolution ne pouvait se sauver que par une dictature de trois jours, pendant laquelle tous ses ennemis seraient anéantis. Danton voulut tenter cette expérience: la nouvelle que les étrangers avaient pénétré jusqu'au cœur de la Champagne, et que Longwy leur avait ouvert ses portes produisit dans la capitale une fermentation dont il résolut de profiter. Il sollicita et obtint de l'assemblée la faculté de faire des visites domiciliaires sous prétexte de s'emparer des armes des citoyens. Les barrières furent fermées pendant trois jours afin qu'aucun suspect n'échappât; tous les prêtres insermentés, toutes les personnes accusées ou seulement soupçonnées de haine pour le nouveau régime, furent arrêtés et enfermés dans la maison des Carmes, à la Force, à l'Abbaye, au Châtelet; c'étaient des victimes qu'on rassemblait pour le sacrifice. Le 2 septembre le tocsin sonne, et le canon se fait entendre; la nouvelle de la prise de Verdun répand l'agitation dans la ville, une proclamation invite tous les bons citoyens à s'armer. Une horde d'assassins dirigée par

Maillard se porte aux prisons, et alors commence une horrible boucherie. Les prêtres rassemblés aux Carmes sont égorgés en foule ; à l'Abbaye, à la Force, au Châtelet, les meurtriers forment un simulacre de tribunal qui interroge, condamne, et livre les prisonniers à la mort ; des raffinemens horribles, des attentats monstrueux à la pudeur et à l'humanité se mêlèrent à ces massacres qui durèrent quatre jours et furent imités dans quelques villes de France. Le nombre des victimes est évalué à douze mille. Vainement l'assemblée législative essaya d'arrêter les assassins, un pouvoir plus fort les protégeait. Deux municipaux en écharpe avaient assisté aux sanglantes exécutions ; et la commune, lorsque les égorgeurs eurent achevé de *travailler*, leur paya leur salaire. Ces horribles scènes avaient répandu la terreur dans Paris, l'Assemblée nationale était muette d'effroi : si elle prononçait un mot de résistance, la commune répondait par la menace de faire sonner le tocsin, et d'invoquer la vengeance du peuple. L'anarchie était au comble, les Jacobins qui ne trouvaient dans les citoyens effrayés aucune opposition à leurs projets, eurent à craindre un instant celle des armées. Lafayette qui les commandait en chef au 10 août, indigné de la suspension du roi et de son emprisonnement, essaya une dernière fois de sauver la monarchie constitutionnelle. Son projet était de marcher sur Paris, de chasser les républicains, et de rétablir le roi et la constitution. Il commença par arrêter les trois commissaires que la commune lui avait députés, et se prépara à l'insurrection ; mais son armée refusa de seconder ses desseins, et il ne lui resta d'autre ressource que de passer à l'étranger avec son état-major. Cet exil le préserva de la mort qui l'attendait infailliblement sous la Convention. Mais en sauvant sa vie, il perdit sa liberté ; et les cachots d'Olmütz lui firent expier son attachement à des principes qui effrayaient l'Europe. Dumouriez succéda à Lafayette et prêta le serment que celui-ci avait refusé ; ses succès justifiaient la confiance du gouvernement, en peu de jours il rétablit le moral et le matériel de l'armée. Par une marche hardie il arrêta l'ennemi dans les défilés de l'Argonne, et l'habileté de ses mesures dans une campagne de moins d'un mois contraignit les Prussiens à la retraite.

Les assemblées primaires avaient été convoquées pour le 16 août, afin de nommer les électeurs qui devaient choisir les députés à la Convention nationale ; tout citoyen âgé de 21 ans, qui n'était point en état de domesticité, pouvait voter dans les assemblées primaires ; tout citoyen âgé de vingt-cinq ans pouvait être électeur ou député. La terreur qu'inspiraient des massacres récents fit triompher à Paris, dans les élections, les hommes du 10 août et du 2 septembre ; mais dans les provinces, les élections furent généralement favorables aux Girondins, et la majorité paraissait leur être assurée : cependant à côté de ces républicains modérés l'influence de la commune de Paris et des clubs amena un assez grand nombre d'esprits violents et bornés, pour lesquels les excès étaient un besoin. L'assemblée comptait aussi une foule d'hommes sans caractère et sans opinion tranchée, dont le vote dépendait de l'impression de chaque jour pouvait facilement être influencé par les agitateurs. Cette portion flottante et indécise des représentans du peuple, qui paraissait préférer le parti des Girondins, occupait le centre de l'assemblée ; la Gironde siégeait à droite ; à gauche on voyait le parti Jacobin ; et comme la députation de Paris et les plus exagérés de départemens étaient placés au faite de l'amphithéâtre sur les premiers bancs, ce parti reçut le nom de *Montagne*. On donna par opposition les noms de *Plaine* et de *Marais*, à la partie la plus basse du centre. A la tête du parti girondin, on distinguait Condorcet, Brissot, Guadet, Gensonné, Louvet, l'éloquent Vergniaud, et Pétion qui fut d'abord élu président de l'assemblée. Parmi les montagnards se faisaient remarquer Danton, Marat, Robespierre, Collot d'Herbois, Saint-Just, qui tous ont acquis une si horrible célébrité. Les Girondins étaient les plus nombreux, mais les montagnards qui ne formaient d'abord qu'une minorité assez faible, trouvaient au-dehors un appui redoutable dans le club des Jacobins et la commune de Paris, qui finirent par dominer l'assemblée. Hébert et Marat les secondaient en soulevant les passions du peuple dans leurs feuilles incendiaires. La Convention tint sa première séance le 21 septembre, et le même jour sur la proposition de Collot d'Herbois et de Grégoire, elle décréta l'abolition du gouvernement monarchique, et l'établissement de la *république française*. Le lendemain l'assemblée ordonna qu'à partir du 1^{er} sep-

tembre tous les actes seraient datés de l'an 1^{er} de la république; s'appropriant en quelque sorte par cette mesure la révolution.

A peine la Convention fut installée, que les Girondins qui désiraient rétablir la paix intérieure songèrent à obtenir justice des excès commis depuis le 10 août; mais les principaux auteurs de ces crimes se trouvaient dans l'assemblée, et il était difficile de les atteindre. La Gironde le comprit et cependant elle commença l'attaque. Les républicains modérés se souvenant de l'oppression sous laquelle avait gémi l'assemblée législative, proposèrent une loi contre les provocations à l'assassinat, et sur les moyens de donner à la Convention une force publique prise dans les quatre-vingt-trois départemens. Les montagnards repoussèrent cette double proposition, et trahirent leurs projets sanguinaires en plaçant la cause de l'assassinat. Alors s'engagea une discussion personnelle des plus vives. Les montagnards furent accusés de rêver la dictature et le massacre de leurs collègues. Robespierre et Marat furent dénoncés nominativement. Danton défendant la Montagne, accusa à son tour les Girondins de vouloir morceler la France, et former une république fédérative. Robespierre essaya de se justifier avec une hypocrite modération, en rappelant longuement ce qu'il avait fait à l'Assemblée constituante. Des murmures l'interrompirent à plusieurs reprises. Mais lorsque Marat parut à la tribune, les cris : *à bas ! à bas !* se firent entendre. « J'ai, » dit-il, dans cette assemblée, un grand nombre d'ennemis personnels. — Tous ! tous ! s'écrie-t-on de tous côtés. — Je les rappelle à la pudeur, reprend Marat; et affectant un langage assuré, il avoue qu'il a proposé un dictateur, qu'il a demandé au 14 juillet cinq cents têtes; mais que ces mesures lui ont été dictées par l'amour du bien public. « Si vous n'êtes point à la hauteur de m'entendre, ajoute-t-il, tant pis pour vous. » — Ces paroles sont accueillies par des éclats de rire. Marat après avoir rappelé ses souffrances et les dangers qu'il a courus, termine en invitant l'assemblée à renoncer à des discussions personnelles pour s'occuper de ses travaux. Mais Boileau reprend l'accusation en lisant un passage de *l'Ami du peuple* où Marat provoque une nouvelle insurrection. Sa lecture est interrompue par les cris : *à l'Abbaye ! à la guillotine !* « Je demande, dit Boileau en finissant, que ce monstre soit décrété d'accusation. » Marat qui obtient avec peine la parole, oppose à la citation de Boileau un passage beaucoup plus modéré, dont la lecture paraît désarmer l'assemblée. Alors se croyant sauvé, il tire un pistolet, et se l'appliquant sur le front : « Si vous aviez lancé contre moi le décret d'accusation, s'écrie-t-il, je me brûlais la cervelle » à la tribune même. » La Convention à qui Marat inspirait alors plus de pitié que de crainte, passa à l'ordre du jour; et le seul résultat de cette longue séance qui présagea aux Girondins des combats périlleux, fut le décret suivant : *La république française est une et indivisible.* Le 29 octobre le ministre Roland fait sur l'état de Paris depuis le 20 août, un rapport qui est un véritable acte d'accusation contre la commune, dont il peint avec énergie l'usurpation et les crimes. L'impression en est demandée; Robespierre s'y oppose, il se dit calomnié, et veut se justifier. Mais des murmures couvrent sa voix. Robespierre défie alors ses collègues de l'accuser en face; Louvet s'élance au pied de la tribune : « C'est moi, s'écrie-t-il, c'est moi qui t'accuse. » Barbaroux et Rebecqui déclarent s'associer à lui. Alors Louvet dans un discours plein de chaleur récapitula la conduite de Robespierre, rappela ses calomnies, ses menées ambitieuses, ses actes d'oppression, et conclut en demandant qu'un comité fût chargé d'examiner la conduite de Robespierre. Ce morceau éloquent put entraîner un moment l'opinion. Mais Robespierre ayant demandé huit jours pour répondre, l'effet se trouva affaibli lorsqu'il prit la parole; des récriminations habiles achevèrent d'ébranler l'édifice de l'accusation, et l'assemblée passa à l'ordre du jour. Ces deux séances firent sentir aux Girondins qu'ils ne pouvaient compter sur la majorité, quand il s'agirait de lutter contre la Montagne.

L'assemblée fatiguée de ces débats personnels songea à créer une constitution républicaine, et nomma un comité spécial formé presque entièrement de Girondins. La Convention avait reçu de l'assemblée législative la mission de prononcer sur le sort de Louis XVI. Louis doit-il être jugé? par qui, et dans quelle forme? Telle sont les questions importantes qui furent d'abord discutées. D'après la constitution de 91, le roi était inviolable, et la seule peine que l'on pût porter contre lui, la déchéance, lui

avait déjà été appliquée; il n'y avait donc plus lieu à un jugement. Robespierre et Saint-Just qui ne reculaient devant aucune action atroce, demandaient un coup d'état, une mesure de salut public, et voulaient que le monarque fût non pas jugé, mais mis à mort sans forme de procès. Ce parti extrême ne prévalut pas. La position des Girondins était embarrassante; la plupart reconnaissaient que Louis XVI ne pouvait être légalement jugé, mais ils redoutaient les clubs et la multitude; et en faisant décréter que le roi pouvait être jugé par l'assemblée, ils espérèrent le sauver sans se compromettre. Le 11 décembre, Barbaroux lut l'acte d'accusation contre Louis Capet, et il fut décidé que le roi serait mandé à la barre pour être interrogé. Louis XVI qui avait supporté sa captivité avec la résignation la plus touchante, déploya dans ses réponses une présence d'esprit remarquable. Ayant obtenu la faculté de se choisir un conseil, il désigna Target et Tronchet : le premier eut la lâcheté de refuser, et fut remplacé par Malesherbes qui avait sollicité cet honneur avec plusieurs bons citoyens. Les deux défenseurs s'adjoignirent Desèze, jeune avocat dont le talent donnait de brillantes espérances, et qui accepta avec empressement ce devoir périlleux. Le 26 décembre Louis parut à la barre de la Convention, avec ses trois conseils. Le président Fermont accorda la parole à Desèze, qui fut entendu dans le plus profond silence. Le défenseur fit valoir le privilège de l'inviolabilité royale décrété par l'Assemblée constituante, refusa successivement tous les chefs d'accusation, réclama contre l'oubli de toutes les formes protectrices des accusés, et l'accumulation de tous les pouvoirs dans une seule assemblée. « Citoyens, dit-il, je cherche parmi vous des juges; et je n'y vois que des accusateurs. » Il repoussa ensuite avec chaleur le reproche fait à son noble client, d'avoir versé le sang français au 10 août, et fit un éloge aussi simple que touchant des vertus de Louis XVI. « Je m'arrête, dit-il en terminant, devant l'histoire; songez qu'elle jugera votre jugement et que le sien sera celui des siècles. » Louis XVI ajouta quelques mots et se retira. Bientôt la plus violente agitation éclata dans l'assemblée, qui décréta que la discussion serait continuée jusqu'à la prononciation du jugement. Alors le parti montagnard pour intimider ses adversaires, eut recours aux moyens qui lui étaient familiers. On amena le peuple des faubourgs. Des provocations et des menaces de mort retentirent aux portes même de l'assemblée contre les députés favorables à Louis XVI. Plusieurs Girondins frappés de terreur condamnèrent le roi qu'ils avaient voulu sauver. Le 17 janvier l'arrêt de mort fut prononcé à la majorité de trois cent quatre-vingt-quatre membres contre trois cent trente-quatre. Les Girondins voulurent en vain annuler le jugement, en élevant la question de sursis, qui fut rejetée à la majorité de trois cent quatre-vingt contre trois cent dix. Le 20 janvier, Garat, ministre de la justice, alla au temple annoncer au roi sa condamnation. Louis entendit la lecture du décret sans étonnement, avec une contenance pleine de dignité; il interjeta appel à la nation. Mais l'assemblée avait décidé d'avance que cet appel ne serait pas admis. La Convention lui refusa également le délai de trois jours qu'il demandait pour se préparer à paraître devant Dieu. Mais elle lui permit de voir sa famille sans témoin, et d'appeler auprès de lui tel ministre du culte qu'il jugerait à propos. La noble fermeté de Louis XVI dans cette terrible circonstance fut admirée de ses ennemis, et leur arracha même un hommage involontaire. « Je veux être présent, disait le fougueux Hébert, dans sa feuille du lendemain, à la lecture de l'arrêt de mort de Louis : il l'écouta avec un sang-froid rare; lorsqu'elle fut achevée, il demanda sa famille, un confesseur, enfin tout ce qui pouvait lui être de quelque soulagement dans son heure dernière. Il mit tant d'onction, de noblesse, de dignité, de grandeur dans son maintien, et dans ses paroles que je ne pus y tenir. Des pleurs de rage vinrent mouiller mes paupières; il avait dans ses regards et ses manières quelque chose de visiblement surnaturel à l'homme. Je me retirai en voulant retenir des larmes qui coulaient malgré moi, et bien résolu de finir là mon ministère. » L'entrevue de Louis XVI avec sa famille fut déchirante. La salle retentissait de sanglots. Madame royale fut emportée évanouie, et le roi se retira auprès du confesseur qu'il s'était choisi, l'abbé Edgeworth de Firmont, pour retrouver le calme de son âme que cette scène avait un peu troublée. Le 21 janvier, Louis XVI après avoir entendu la messe et communie attendit le moment d'être conduit à l'échafaud avec une admirable sérénité. Les sections armées

se rendirent à leur poste dans un morne silence. Les portes et les fenêtres des maisons de Paris étaient fermées, la populace seule circulait dans les rues. A huit heures, Santerre arrive au Temple, et l'infortuné monarque se prépare à partir. L'abbé Edgeworth, et deux officiers de gendarmerie se placèrent avec lui dans la voiture qui le transporta sur la place de la Révolution. Louis XVI monta d'un pas ferme à l'échafaud, et promenant ses regards sur la foule du peuple, il prononça quelques paroles qui furent étouffées par un roulement de tambours, commandé par Santerre. A peine l'abbé Edgeworth lui avait-il fait entendre ces belles paroles : « Fils de saint Louis, » montez au ciel ! » que sa tête tomba. Une multitude brutale cria : *Vive la république !* Des forcenés trempèrent leurs mouchoirs dans son sang, et coururent promener leur joie féroce dans Paris consterné.

Cet horrible événement devint pour la France une source féconde de malheurs, et fut le signal d'une scission plus violente entre les partis. Pendant que le parti jacobin préludait par un régicide à ses sanglantes exécutions, la fortune s'était déclarée pour les armes françaises. Dumouriez et Kellermann avaient forcé les Prussiens à battre en retraite, et à repasser le Rhin. Longwy et Verdun furent repris. Custine s'empara de plusieurs villes sur le Rhin; Montesquiou conquérait la Savoie; et le général Anselme le comté de Nice. Dumouriez vainqueur à Jemmapes le 6 novembre 1792, s'avança dans la Belgique. Mons, Bruxelles, Liège, Gand, Tournay, Namur, Anvers tombèrent successivement au pouvoir des Français, et à la fin de l'année la conquête des Pays-Bas était consommée.

Dumouriez dans un voyage à Paris avait fait des efforts pour sauver Louis XVI. La mort de ce monarque l'affecta vivement. Sa modération politique et ses victoires le rendirent suspect aux Jacobins. Les montagnards s'attachèrent à contrarier ses plans, et à l'abreuver de dégoûts; les clubs et les journaux le menaçaient. Dumouriez indigné de ces tracasseries, et comprenant les dangers de sa position, se décida à imiter le général Lafayette. Des revers essuyés par nos armées, l'obligèrent à évacuer la Hollande pour venir au secours de nos places attaquées; et la bataille de Nerwinde qu'il perdit offrit un nouveau prétexte aux accusations de la Montagne. Dumouriez avait d'abord formé le projet de marcher sur Paris, de dissoudre la Convention et de mettre sur le trône le jeune duc de Chartres (aujourd'hui Louis-Philippe). Mais la convention soupçonnant ses desseins, lui députa cinq commissaires, porteurs d'un décret qui lui ordonnait de venir à Paris rendre compte de sa conduite. Dumouriez refusa d'obéir. « Des tigres, s'écria-t-il, veulent ma tête; mais je ne veux pas » la leur donner. » Les commissaires usant alors de leurs pouvoirs, voulurent le faire arrêter. Mais le général pour se sauver, les fit saisir eux-mêmes, et les livra tous à l'ennemi; puis après avoir vainement essayé d'entraîner l'armée dans sa défection, il passa dans les rangs Autrichiens avec son état-major et le duc de Chartres. Bientôt désespérant de faire adopter ses projets aux puissances étrangères, il chercha une retraite sûre et se condamna pour le reste de ses jours à l'inaction.

La mort de Louis XVI, annoncée dans les cours de l'Europe, avait ranimé la coalition formée contre la France. Toute la confédération germanique s'y était jointe. Naples, Rome et l'Espagne avaient promis de la seconder; bientôt la guerre civile vint se joindre à la guerre étrangère. La Vendée se souleva et arma en peu de temps plus de trente mille hommes, mal vêtus et mal armés sans doute; mais intrépides et pleins de dévouement. Pour faire face à ces dangers, la Convention ordonna deux mesures extraordinaires : la levée de trois cent mille hommes, et la création d'un tribunal criminel, composé de neuf juges qui devaient prononcer sans appel sur le sort de tout citoyen convaincu d'attentat contre la sûreté ou l'unité de la république. Ce fut là l'origine du *tribunal révolutionnaire*. Dès lors le parti de la Montagne ne songea plus qu'à anéantir la Gironde. Des violences furent exercées contre des députés et des journalistes attachés à ce dernier parti, et un complot se forma dans le but de massacrer les Girondins; mais il demeura sans exécution. A la nouvelle de la défaite de Nerwinde, les Jacobins avaient fait établir par l'assemblée, sous le nom de *comité du salut public*, un gouvernement tiré de leur sein, et chargé de prendre toutes les mesures commandées par le salut général. Cette commission, toute composée de Jacobins, devint un point d'appui contre la Gironde, que l'on voulait

rendre responsable de la défection de Dumouriez. — Les Girondins montrèrent dans la lutte qui s'engagea entre eux et leurs adversaires un grand courage, mais peu de conduite. En accusant Danton de connivence avec Dumouriez, ils aliénèrent sans retour un homme qui pouvait devenir leur auxiliaire. La Convention avait rendu un décret qui détruisait l'inviolabilité des députés, et les déclarait justiciables comme les autres citoyens du tribunal extraordinaire. Les Girondins, que cette mesure avait révoltés, en demandèrent la première application, en faisant décréter d'accusation Marat, qui obtint une éclatante absolution. Le bruit d'un complot contre la Convention circulait de toutes parts. Guadet, orateur girondin que la passion entraînait souvent, proposa la cassation des autorités de Paris, et la réunion des membres de la Convention à Bourges. Cette proposition fut pour la Montagne un nouveau texte d'accusation contre ses adversaires. Les Jacobins, pour triompher plus sûrement, appelèrent à leur secours les passions du dehors. Le 15 mai le maire de Paris, Pache, à la tête des commissaires de trente-cinq sections de cette ville, présenta à la Convention une pétition où l'on demandait l'expulsion des principaux Girondins de l'assemblée. La pétition fut déclarée calomnieuse; mais elle n'en prépara pas moins la ruine du parti contre lequel elle était dirigée. Cependant ce parti, au moment de succomber sous les efforts de ses ennemis, parut obtenir un dernier succès, en faisant établir une commission extraordinaire de douze membres destinée à contenir les terroristes, et qui fut entièrement composée de Girondins. À peine installée, cette commission découvrit une conspiration des Jacobins, et fit arrêter plusieurs agitateurs, au nombre desquels se trouvait Hébert, auteur du *Père Duchêne*. Cette mesure effraya les terroristes. Le 27, des pétitionnaires impérieux et menaçans vinrent à la Convention demander la suppression de la commission extraordinaire des douze. La violence l'emporta, et la commission fut supprimée. Mais le lendemain, l'assemblée la rétablit, sur la réclamation de l'intrépide Lanjuinais et de ses amis. Les Montagnards sentirent alors que le moment était arrivé de frapper un coup décisif. Robespierre, Marat, Chaumette et Pache organisent une insurrection. Le 31 mai le tocsin sonne dans la capitale. Les sections donnent le commandement de la garde nationale à Henriot, qui se dispose à investir la Convention. Une multitude armée de piques et traînant des canons, se réunit à la force armée. Des pétitionnaires pénètrent dans la salle, et demandent la suppression de la commission des douze. La Montagne répète à grands cris cette demande, qui est appuyée par Danton à la tribune. Le canon d'alarme se fait entendre. Pour éviter des dangers qui paraissent imminens, l'assemblée décrète la suppression de la commission. Danton était satisfait de ce résultat : mais Robespierre et Marat avaient résolu la destruction complète du parti girondin. — Le lendemain la commune écrit aux sections : « Citoyens, restez debout, les dangers de la patrie vous en font une loi. » Aussi dès le matin du 2 juin, la générale battit dans tout Paris, et une multitude plus nombreuse et plus effrayante que celle du 31 mai cerna les Tuileries, où siégeait la Convention nationale. Lanjuinais ouvrit la séance par un discours énergique où il dénonça la commune et le comité insurrecteur. « Paris, dit-il, est opprimé par des tyrans qui veulent du sang et de la domination ! » Une explosion effrayante suit ces paroles. L'orateur se cramponne à la tribune, d'où plusieurs Montagnards veulent l'arracher. L'assemblée présente une confusion impossible à décrire. Au même instant de nouveaux insurgés présentent à la barre une pétition tendant à obtenir l'arrestation des Girondins. « Sauvez le peuple, disaient-ils, ou nous déclarons qu'il va se sauver lui-même. » Le danger devenait de plus en plus pressant. Cependant l'assemblée indignée passe à l'ordre du jour, malgré l'opposition de la Montagne. Les pétitionnaires se retirent d'un air menaçant, et bientôt on entend au dehors le cri *aux armes !* Barrère, au nom du comité de salut public, propose aux Girondins de faire un sacrifice à la paix publique et de se suspendre volontairement pour un temps déterminé. Plusieurs membres acceptent la proposition ; mais Lanjuinais et Barbaroux la repoussent avec énergie. Dans ce moment un membre paraît, qui déclare que la Convention n'est pas libre, qu'on l'a insultée à la porte et qu'il n'a pu sortir. Barrère propose alors à l'assemblée de se présenter en masse devant le peuple. Les représentans se lèvent et sortent avec le président à leur tête. Ils sont arrêtés

par Henriot à cheval et le sabre à la main. « Que demande le peuple? dit le président; » la Convention n'était occupée que de son bonheur. » — « Le peuple, répond Henriot, » ne s'est pas levé pour écouter des phrases; il demande vingt-deux coupables. » — « Qu'on nous livre tous! » s'écrient les députés qui entourent le président. Henriot se retournant vers la force armée fait entendre ces mots : *Canonniers, à vos pièces!* La Convention recule et rentre dans la salle des séances. Couthon demande à l'instant l'arrestation de vingt-deux députés, ainsi que celle des membres de la commission des douze, et des ministres Clavière et Lebrun. L'assemblée effrayée et asservie souscrit aux violences de l'insurrection, et décrète l'arrestation des députés qui lui ont été signalés. Parmi les Girondins décrétés d'arrestation, plusieurs restèrent prisonniers, quoiqu'ils eussent pu se soustraire à la vigilance de leurs gardiens. Vergniaud, Gensonné, Guadet, Valazé furent de ce nombre. Mais d'autres, parmi lesquels on comptait Brissot, Louvet, Gorsas, Buzot, Chambon, etc., pensant qu'ils ne devaient aucune obéissance à un décret arraché par la violence, s'évadèrent de Paris pour organiser dans les provinces un soulèvement contre la capitale. La proscription de la Gironde détruisit le peu de liberté qui existait encore dans l'assemblée. Aux débats animés de la Convention succéda un morne silence. La force matérielle triompha seule, et l'on organisa le régime de la terreur, dont l'administration, suivant l'expression d'un historien, était la guillotine, et les fonctionnaires des bourreaux.

Les événemens du 2 juin avaient révolté tous les esprits généreux dans les provinces. Bordeaux, Marseille, Evreux et Lyon prirent des dispositions hostiles, et d'autant plus menaçantes pour la Convention que les Vendéens victorieux s'étaient emparés de plusieurs places, et que l'ennemi étranger qui cernait la France pénétrait de tout côté sur son territoire. L'assassinat de Marat par une jeune fille nommée Charlotte Corday, dut aussi faire craindre au parti vainqueur que les Girondins ne trouvassent un grand nombre de vengeurs aussi dévoués.

Un des premiers usages que le parti montagnard fit de la domination que l'insurrection du 2 juin lui avait assurée sans partage, fut de donner à la France une nouvelle constitution entièrement démocratique. Le projet, rédigé par Hérald de Séchelles, fut discuté rapidement et adopté par l'assemblée le 23 juin. Cette constitution n'avait rien de praticable et ne fut jamais pratiquée. Mais comme elle semblait annoncer la fin de l'arbitraire, elle fut reçue avec joie, et contribua à la réduction des départemens insurgés. Caen, Evreux, Bordeaux, Marseille se soumirent. Mais Lyon persista dans son insurrection, et la Vendée, maîtresse de Saumur et de Thouars, menaça d'envahir la Bretagne. Le 28 juillet, Valenciennes et Mayence tombèrent au pouvoir des étrangers. Quelques semaines après, la trahison livra Toulon aux Anglais. Ce double échec devint le signal des mesures les plus énergiques. Le comité de salut public, investi d'une dictature absolue et ayant dans sa dépendance le tribunal criminel, ne recula devant aucun moyen pour vaincre l'étranger et soumettre la Vendée. Pour arrêter les ennemis extérieurs, il ordonna la levée en masse de toute la population, et il résolut de contenir les mécontents par la terreur et l'extermination. Une loi des suspects fut rendue, au moyen de laquelle le comité put détenir jusqu'à la paix tout citoyen dont les opinions eussent été l'objet du moindre doute. Le jugement de la reine Marie-Antoinette, le bannissement de tous les Bourbons, la destruction des tombes royales de Saint-Denis, une série de mesures effroyables fut décrétée successivement. Le tribunal criminel extraordinaire prit le nom de *tribunal révolutionnaire*, et devint plus actif et plus menaçant. On établit un tarif pour les marchandises, et cette loi qui violentait le commerce prit le nom de loi du *maximum*. La valeur des assignats fut déclarée invariable, et l'on frappa les riches d'une contribution extraordinaire équivalente au tiers de leurs revenus.

A l'époque du 31 mai, un assez grand nombre de députés avaient protesté contre l'arrestation des Girondins. Sur le rapport d'Amar, l'assemblée asservie au comité ordonna l'arrestation de ces députés au nombre de soixante-dix. On décréta en même temps la mise en accusation des girondins qui étaient prisonniers. Bailly, Barnave, Duport du Tertre, Malesherbes furent aussi arrêtés, et une foule immense encombra les prisons. L'Autriche armait; un orateur dit qu'il fallait lui jeter la tête de Marie-

Antoinette. Un réquisitoire, composé de grossièretés et d'infamies inconcevables, fut rédigé contre cette reine infortunée par Fouquier-Tinville accusateur public. Sa mort était jurée. Ses défenseurs Chauveau-Lagarde et Tronçon-Ducoudray purent à peine présenter une courte défense. L'auguste victime conserva toute sa dignité devant le tribunal et monta sur l'échafaud avec un noble courage. Les Girondins ne tardèrent pas à la suivre : engloutis par le torrent qu'ils avaient déchainé, la plupart moururent avec la fermeté des anciens Romains. Ceux d'entr'eux qui avaient pris la fuite périrent presque tous misérablement. Barbaroux et Guadet surpris dans les grottes où ils s'étaient réfugiés, furent conduits au supplice. Pétion et Buzot se donnèrent la mort et furent trouvés à demi dévorés par les loups ; Roland se perça d'une épée sur la grande route de Paris à Rouen. Louvet, Lanjuinais et quelques autres échappèrent. La terreur étendit son empire jusques dans les armées. Le général Custine, qui osait blâmer le gouvernement, fut destitué, arrêté et condamné à mort ; et quelques temps après, Houchard qui l'avait remplacé et qui avait vaincu les Anglais à Hondscoote, le suivit à l'échafaud. La Convention avait décrété que Lyon serait détruit. Cette ville, forcée après un siège de deux mois de se livrer à discrétion, fut le théâtre de la plus effroyable vengeance. L'échafaud et la mitraille décimèrent ses habitants, et Lyon perdit son nom que l'on remplaça par celui de *Commune affranchie*. A peu près, dans le même temps, des succès furent obtenus par les armées républicaines dans la Vendée et sur les frontières. Ces triomphes étaient en grande partie dus à l'habileté de Carnot, qui des bureaux du comité de salut public *organisait* en quelque sorte *la victoire*. Le régime de la terreur acheva de disperser les derniers débris de l'ancienne monarchie. Après avoir détruit toutes les institutions du passé, on entreprit même de changer le calendrier adopté par l'Europe entière depuis plusieurs siècles ; et l'on substitua aux anciennes divisions de l'année, ainsi qu'aux noms des mois, des semaines et des jours de nouvelles divisions et de nouveaux noms. « Cette époque, dit un historien, fut la plus extraordinaire de l'histoire d'aucun peuple... Jamais vertige ne fut plus grand et n'enfanta des choses plus gigantesques et plus pitoyables. On vainquit l'Europe et l'on institua les *Sans-culottides*. Il sembla que le monde fût renversé. Une folie terrible régna à cette époque où l'on fêtait la raison. »

Le triomphe que de nombreux succès semblaient assurer à la révolution fit éclater des divisions parmi les vainqueurs. Une sorte de rivalité s'établit entre le comité de salut public qui prétendait prolonger sa dictature, et la Convention qui voulait reconquérir sa liberté. Deux partis différens, mais également opposés au comité, se manifestèrent en même temps. L'un était celui de la commune, qui s'appuyait sur la plus vile populace, et avait pour organe l'ignoble Hébert et son obscène journal. Ce parti, qui voulait anéantir en France les derniers restes du culte catholique et enchaîner encore sur les excès commis, fut appelé *ultra-révolutionnaire*. Le second, qui avait son centre dans la Convention, pensait que le moment était venu de faire cesser la terreur, d'ouvrir les prisons, et de supprimer la dictature. On l'appelait *la faction des indulgens*, et il avait pour chef Camille Desmoulins et Danton. Ce dernier s'était enrichi dans la révolution, et il paraissait préférer désormais une existence douce et facile à la vie inquiète et gênée des terroristes. Le comité de salut public, dont Robespierre était le chef, placé entre ces deux factions, songea à les accabler l'une et l'autre. Le club des Jacobins, la force armée, le tribunal révolutionnaire et la majorité de la Convention dominée par la peur, étaient à ses ordres. Il commença par attaquer les ultra-révolutionnaires, qu'il accusa de vouloir établir un tyran sous le nom de grand juge. Hébert et les autres chefs de ce parti, arrêtés et condamnés périrent sur l'échafaud ; le comité songea ensuite à perdre les modérés. Le gouvernement, selon Robespierre, devait reposer sur une double base, la *terreur* et la *vertu*. On répétait que Danton manquait de vertu, qu'il avait dilapidé des sommes énormes, et que ses mœurs étaient scandaleuses. Attaqué d'une maladie inflammatoire, il s'était retiré à Arcis-sur-Aube, laissant le champ libre à ses ennemis. On l'avertit de leurs projets. — « Ils n'oseront pas, » répondit-il. Sa confiance dans sa renommée le trompait. On cerna sa maison pendant la nuit du 12 au 13 germinal (1794) et il fut arrêté. Conduit à la prison du Luxembourg il s'écria : « C'est à

» pareil jour que je fis instituer le tribunal révolutionnaire. J'en demande pardon à Dieu et aux hommes. » Camille Desmoulins et plusieurs autres députés furent arrêtés en même temps que Danton. Le tribunal effrayé de l'audace de leurs réponses, leur interdit la parole. « Voilà donc, s'écria Camille Desmoulins en marchant au supplice, la récompense destinée au premier apôtre de la liberté ! — On nous immole, disait Danton, à l'ambition de quelques lâches brigands ; mais j'en traîne Robespierre, Robespierre me suit ! »

La mort de Danton et de ses amis accrut la terreur générale, et le comité de salut public régna sans obstacle. La mort fut l'unique moyen de gouvernement, et les assassinats commencèrent en masse. Carrier, Maignet, Lebon, parcoururent les départemens accompagnés de l'instrument du supplice. Des monstres nés pour la destruction de leurs semblables, inventèrent les *noyades*, les *mariages révolutionnaires*, les *fusillades* en masse. La malheureuse ville de Toulon qui venait d'être reconquise, grace au génie du jeune Bonaparte, fut particulièrement le théâtre de ces horreurs. Aux exécutions partielles succéda une épouvantable boucherie ; sous prétexte de conspiration les prisons furent presque entièrement vidées et remplies aussitôt de nouveaux suspects. Mais le terme que la providence avait assigné à ces infernales fureurs, arriva enfin. Le comité, quand il n'eut plus d'ennemis fut divisé en lui-même. Robespierre parut vouloir le dominer. Ce monstre couvert de sang conçut l'idée de rétablir le culte public, et fit célébrer cette fête sacrilège de l'Être suprême dont il sembla le grand pontife. Il y parut élégamment habillé, avec l'attitude d'un dictateur et d'un chef suprême. Ce fut son Capitole ; la roche Tarpéienne était auprès.

Robespierre devint odieux aux révolutionnaires athées par les nouvelles idées religieuses qu'il paraissait professer : les modérés le détestaient pour ses crimes, et les membres des comités pour les projets ambitieux qu'on lui supposait. La Convention avertie qu'il avait juré la mort des députés les plus énergiques, n'attendit plus que l'occasion de le perdre. Robespierre avait pour lui le tribunal révolutionnaire, la commune de Paris, la garde nationale organisée par Henriot, et la société des Jacobins. Pour se délivrer de ses ennemis, on lui conseillait une insurrection ; mais il préféra essayer d'abord son pouvoir à la tribune. Le 8 thermidor (26 juillet 1794), il se présente à la Convention, dénonce les comités de salut public et de sûreté générale, parle de retour au régime légal et propose la punition des traîtres, et la concentration de tous les pouvoirs dans la Convention. Ce discours est écouté froidement par l'assemblée qui le renvoie à l'examen du comité dont il provoquait la dissolution. Le lendemain Saint-Just monte à la tribune pour soutenir Robespierre. Mais il est interrompu par Legendre, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et Tallien. Celui-ci assure qu'un nouveau Cromwell menace la Convention entière de la mort. Robespierre veut répondre. Les cris à *bas le tyran !* couvrent sa voix. Bouillant de colère, il retourne à sa place. « Malheureux, lui crie-t-on ; le sang de Danton t'étouffe ! » Un décret d'arrestation est lancé contre Robespierre, Saint-Just, Couthon et Henriot. Mais une multitude ameutée par la commune va les délivrer dans les maisons d'arrêt, où ils ont été conduits. La Convention met hors la loi les insurgés qui se sont réunis à l'Hôtel-de-ville, entourés d'une force imposante. Barras à la tête de quelques colonnes investit l'hôtel de ville ; les mots *hors la loi* qu'il prononça dispersèrent les insurgés. Henriot se jeta par une fenêtre et alla en rampant se réfugier dans un égout ; Couthon se cacha sous une table ; Robespierre se fracassa la mâchoire d'un coup de pistolet. Saint-Just attendit la mort. L'échafaud reçut à leur tour ces hommes qui avaient versé tant de sang, et bientôt la plupart de leurs complices les suivirent. Les prisons furent ouvertes et les proscrits rendus à leurs familles. Cette justice tardive fit éclater parmi le peuple des transports d'allégresse. On s'embrassait, on se félicitait d'avoir échappé à la mort qui planait naguères sur toutes les têtes. Chacun pensait que tous les crimes allaient être punis et tous les malheurs réparés.

Cependant les membres du comité de salut public, qui n'avaient combattu que pour conserver le pouvoir, s'apercevant que la réaction du 9 thermidor leur enlevait toute influence, firent des efforts pour reconquérir la domination qui leur échappait. Ralliant à leur cause les débris de la commune, les Jacobins et quelques députés, ils formèrent un parti que l'on appela *terroriste* ; tandis que la majorité de

la Convention s'appuyant sur les restes de la Gironde et les amis de Danton, forma le parti nommé *thermidorien*. Ce dernier poursuivit les débris de la faction de Robespierre; l'atroce Fouquier-Tinville fut arrêté et livré au supplice avec plusieurs terroristes acharnés. On réorganisa les comités de salut public et de sûreté générale, et on affaiblit l'action du tribunal révolutionnaire. Mais ces réparations se faisaient avec lenteur et timidité. Le comte de Versailles, ayant dénoncé les membres des anciens comités et demandé leur mise en jugement, la Convention repoussa cette dénonciation comme calomnieuse. De même elle refusa d'abord avec opiniâtreté de rappeler les députés échappés aux proscriptions du 31 mai et du mois de septembre suivant, et ce ne fut que plusieurs mois après, qu'elle consentit à les voir rentrer dans son sein. Cependant l'esprit de réaction se fortifiait de jour en jour au dehors, et l'assemblée elle-même fut bientôt obligée d'y céder. Un grand nombre de jeunes gens appartenant à la bourgeoisie et à la noblesse, et qu'on appela la *jeunesse dorée de Fréron*, parce qu'ils prirent pour chef ce député journaliste, entreprirent de suppléer par leurs violences à la faiblesse de la Convention. Armés de bâtons plombés, ils firent des expéditions contre les clubs, et livrèrent des combats en règle aux Jacobins dont la salle fut bientôt fermée par ordre de la Convention. Les mêmes jeunes gens brisèrent le buste de Marat au foyer de l'Opéra-comique, et la Convention profita de cette circonstance pour faire disparaître des lieux publics l'image de ce monstre, dont les restes passèrent du Panthéon dans un égout. Quatre-vingts députés girondins, parmi lesquels on distinguait Lanjuinais et Boissy-d'Anglas, furent rappelés dans l'assemblée. La ville de Lyon recouvra son nom; Carrier fut condamné à mort avec ses complices. Le décret d'expulsion porté contre les prêtres et les nobles fut révoqué, et les églises commencèrent à se rouvrir.

Cependant les Jacobins, effrayés des progrès de la réaction, tentèrent un dernier effort pour reconquérir le pouvoir et rétablir le régime de la terreur. Ils avaient pour eux la population des faubourgs, comme les thermidoriens avaient la bourgeoisie. Le premier moyen employé par les terroristes contre leurs adversaires fut de demander l'application de la constitution de 93, que la Convention avait jugée inexécutable. L'assemblée érudant sans cesse ces réclamations, des députés assis à la crête de la Montagne encourageaient la multitude à ne pas se désister de ses prétentions qui embarrassaient le parti dominant. Une disette réelle ou factice qui se fit sentir, vint disposer le peuple à un nouveau soulèvement, et une occasion favorable se présenta bientôt. Les membres des anciens comités, Billaud-Varennes, Barrère, Collot-d'Herbois, Vadier, après avoir été arrêtés, furent décrétés d'accusation. La Convention elle-même s'était chargée de les juger; cet événement devint le signal de l'insurrection. Le 12 germinal an 3 (1^{er} avril 1793), une foule d'hommes et de femmes qui se présentaient comme mourant de faim et dont la plupart étaient ivres, pénétrèrent après avoir forcé la garde au milieu de la Convention. Le cri de ralliement de cette multitude était : *Du pain, la constitution de 1793, et la liberté des patriotes détenus!* La générale battait, le tocsin se faisait entendre; des cris effrayans, des menaces de mort couvraient la voix des représentans, et pour comble de désordre, plusieurs députés de la Montagne encourageaient les insurgés. La terreur allait triompher une seconde fois, lorsque tout à coup des détachemens de la garde nationale, auxquels s'étaient joints plusieurs citoyens des sections, arrivèrent au secours de la Convention et repoussèrent la multitude qui la tenait sous le couteau. L'assemblée, devenue libre, fit arrêter et conduire au fort de Ham les députés qui avaient encouragé les insurgés, et jugea les membres des anciens comités qui furent condamnés à la déportation.

La faction jacobine, loin de se laisser abattre par cet échec, redoubla d'audace, et, d'accord avec les membres composant la crête de la Montagne, elle résolut de tenter un coup plus décisif. Elle recommença donc à amener le peuple dans le but avoué de sauver la constitution de 93, mais en réalité pour dissoudre la Convention et réorganiser la terreur. Le 1^{er} prairial, à l'ouverture de la séance, un député annonce le soulèvement du peuple, et informe l'assemblée des dangers qu'elle court. Le représentant Rovère ose accuser plusieurs membres d'avoir organisé le mouvement qui se prépare. Quelques mesures faibles et tardives sont ordonnées par la Convention. Mais déjà le Carrousel était envahi, et à l'instant les tribunes sont occupées par un

attroupement d'hommes et de femmes ivres qui crient ; *du pain ! du pain !* Le président Vernier s'efforce en vain de rétablir l'ordre, sa voix est couverte par les clameurs furieuses. André Dumont qui lui succède déclare qu'il va donner l'ordre de faire évacuer les tribunes et de saisir les agitateurs. Boissy-d'Anglas le remplace au fauteuil. Le tumulte redouble ; les cris *du pain ! la constitution de 93 ou la mort !* retentissent de toutes parts. Les portes de la salle, ébranlées par des coups de hache, tombent bientôt avec un horrible fracas, et une multitude en désordre envahit l'enceinte où siègent les députés, qui s'efforcent en vain de rappeler les insurgés à leur devoir. Un détachement de citoyens armés, arrive au secours des représentans, et les rebelles sont forcés de se retirer. Mais presque aussitôt de nouveaux attroupemens s'avancent, et le combat recommence aux portes de la salle. Le représentant Ferraud, jeune homme plein de courage, récemment arrivé des armées, se précipite au-devant des factieux, et leur offrant sa poitrine : « frappez, dit-il ; je vous abandonne ma vie ; mais respectez les représentans de la nation française. » Vaines paroles ! la salle des séances est de nouveau envahie, et n'offre plus qu'une effrayante confusion. Boissy d'Anglas qui occupait le fauteuil est couché en joue. L'intrépide Ferraud s'élance pour le protéger ; un coup de pistolet tiré à bout portant le renverse baigné dans son sang. Quoiqu'il respire encore, sa tête est coupée, placée au bout d'une pique, et présentée par un monstre au président, qui s'incline respectueusement devant elle, et conserve dans cette épouvantable situation un calme sublime. Les insurgés étaient vainqueurs, et plusieurs députés montagnards, parmi lesquels étaient Duquesnoy, Rulh et Romme, adhérèrent hautement à la révolte. Quatre députés, Duroy, Prieur de la Marne, Bourbotte et Duquesnoy, furent chargés par les révoltés de saisir les papiers du comité de sûreté générale, et d'en arrêter les membres. Ils acceptèrent cette mission. Mais le triomphe des Jacobins ne fut pas de longue durée. A minuit, un bataillon commandé par quatre représentans pénétra dans la salle, et somma les insurgés de se retirer. Sur leur refus, une nouvelle lutte s'engagea. Des renforts arrivés à propos expulsèrent enfin la populace qui se replia sur le faubourg Saint-Antoine, et se prépara à un dernier combat. Le 4 prairial, les révoltés furent forcés de se rendre à discrétion, et l'insurrection fut complètement étouffée. Les députés qui avaient pris part au mouvement furent condamnés à mort. Ainsi se termina l'insurrection du 4^{er} prairial, dont le dénouement acheva de ruiner le parti jacobin.

La victoire avait été fidèle aux armes de la République pendant les années 1793 et 1794. Sous le commandement des Jourdan, des Pichegru, des Hoche, des Dugommier, onze cent mille hommes divisés en quatorze armées chassèrent l'ennemi du territoire français, conquièrent la Belgique et la Hollande, et gagnèrent à la France les limites du Rhin. Pendant que Pichegru battait le général autrichien Clairfayt et s'emparait d'Ypres, Jourdan emportait Charleroy sous les yeux de Beaulieu. Le prince de Cobourg marcha au secours de ce dernier, et attaqua les Français à Fleurus, où, après douze heures de carnage, la victoire se déclara pour nous. Jourdan fit usage dans cette journée d'un moyen nouveau dans l'art de la guerre, en se servant d'un aérostat pour connaître les mouvemens et les positions de l'ennemi. Cette victoire, jointe aux avantages remportés par Pichegru, ouvrit la Belgique aux Français, qui y pénétrèrent à l'époque où le 9 thermidor délivrait la France du joug de Robespierre. La révolution qui s'opéra dans cette journée mémorable, n'interrompit pas les succès des armées françaises. Pichegru acheva au milieu de l'hiver la conquête de la Hollande. La nature elle-même sembla combattre avec nos soldats. Une gelée âpre et continue changea les canaux, les fleuves et les bras de mer en des routes solides qui portaient l'armée entière, son artillerie et ses munitions ; on vit un corps de cavalerie française s'avancer en bataille sur la mer du Zuiderzée, et aller prendre à l'abordage la flotte des ennemis. De la Hollande les forces républicaines se portèrent en Allemagne, où, après des succès variés, une trêve fut conclue avec l'Autriche. Tout en 1795 semblait présager la fin prochaine des hostilités. La Hollande avait brigué et obtenu l'alliance de la république française. Le grand-duc de Toscane suivit cet exemple, et bientôt la Prusse et l'Espagne posèrent les armes. La Vendée elle-même après une lutte sanglante avait consenti à un accommodement, et l'Angleterre, réduite à ses seules forces, paraissait au moment de revenir à des dispositions pacifiques. Mais,

déçu du côté de la coalition, le ministère britannique voulut essayer encore de créer de nouveaux périls à la république, en rallumant la guerre civile dans l'ouest de la France. Le marquis de Puysaie lui avait fait espérer un soulèvement général dans la Bretagne, si l'on y débarquait un noyau d'armée, des munitions et des fusils. L'Angleterre, cédant à ses instances, prépara un armement considérable, et, dans les derniers jours de juin, la flotte anglaise déposa dans la presqu'île de Quiberon environ 5000 émigrés avec 60.000 fusils et un équipement complet pour 40.000 hommes. Quinze cents chouans vinrent se joindre à cette armée qui s'empara du fort de Quiberon, et admit dans ses rangs les soldats républicains qu'elle y avait trouvés, et qui la trahirent à la première occasion. En apprenant ce débarquement, Hoche s'avance en toute hâte, et parvient à cerner les royalistes dans la presqu'île où ils avaient eu l'imprudence de l'attendre. Il attaque le fort dont une porte est livrée à ses soldats par l'ancienne garnison. Il marche ensuite au camp des royalistes, que Puysaie effrayé abandonne pour se réfugier sur l'escadre anglaise. Sombreuil remplace le général fugitif, et, secondé par sept ou huit cents émigrés, il tient tête à l'armée de Hoche et s'efforce de protéger le rembarquement. Un grand nombre de royalistes périrent sous les coups des républicains; plusieurs, en voulant gagner à la nage ou dans les chaloupes les vaisseaux anglais trouvèrent la mort dans les flots. Hoche promit la vie à tous ceux qui mettraient bas les armes, et Sombreuil accepta en versant des larmes la capitulation qu'on lui proposait, s'exceptant lui-même du traité. Malgré les promesses de Hoche, la Convention donna ordre de fusiller tous les prisonniers, qui subirent leur sort avec une héroïque résignation. Charette entreprit de les venger; mais la Vendée était épuisée, et ses malheureux habitants soupiraient après une pacification générale. Toutefois des représailles sanglantes eurent lieu sur quelques points de la France. A Lyon, à Aix, à Tarascon, dans plusieurs autres villes du midi, plusieurs terroristes furent assassinés.

Le parti républicain modéré qui dominait alors en France, délivré de la crainte que lui causaient les émigrés, résolut pour affermir le gouvernement de substituer à la constitution impraticable de 93 une autre constitution mieux appropriée à l'état de la France. Boissy-d'Anglas, Chénier, Daunou, Sieyès et plusieurs autres furent chargés de la composition de ce grand œuvre, qui devint la constitution de l'an 5. D'après cette loi fondamentale, la législature fut divisée en deux assemblées, et le pouvoir exécutif fut remis à cinq Directeurs, dont les attributions se bornaient presque à l'exécution des lois. Privés de la faculté de dissoudre les assemblées, ils étaient condamnés, dans le cas de dissentiment entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, à la funeste ressource des coups d'état. En adoptant la constitution nouvelle, la Convention décréta le 5 et le 15 fructidor que les deux tiers de ses membres feraient nécessairement partie des deux assemblées. Ces décrets, vivement combattus par le côté droit et spécialement par Lanjuinais, soulevèrent l'opinion publique contre la Convention, dont la conduite présentait un caractère intéressé qui déplaît toujours aux Français. On était d'ailleurs lassé de cette assemblée, et l'on désirait à tout prix un changement. Plusieurs feuilles publiques signalèrent les conventionnels comme des tyrans qui voulaient perpétuer leur règne. Des constitutionnels et des républicains de bonne foi s'unirent aux royalistes pour les attaquer. Une vaste insurrection fut préparée. Sur ces entrefaites on réunit les assemblées primaires afin de soumettre à l'acceptation du peuple la constitution nouvelle, et les décrets du 5 et du 15 fructidor. La section Le Pelletier, dirigée par Sérizy, Laharpe, Larételle jeune et Vaublanc, devint le centre de toutes les autres, et sur sa proposition, il fut décidé que les pouvoirs de toute autorité constituante cessaient en présence du peuple assemblé, et qu'un gouvernement insurrectionnel serait organisé contre la Convention sous le nom de comité central. Cette mesure adoptée par la majorité des sections fut cassée par la Convention, dont le décret fut cassé à son tour par les sections. La lutte devint ouverte. Les sections de Paris, en adoptant l'acte constitutionnel, rejetèrent les décrets de réélection. Malgré cette opposition, la Convention proclama l'acceptation des décrets par le plus grand nombre des assemblées primaires de France. Bientôt les sections se réunirent de nouveau pour choisir les électeurs qui devaient nommer les membres de la législature, et elles arrêtèrent que

les électeurs seraient conduits au lieu de leur réunion par la force armée des sections qui devait jurer de les défendre. La Convention se voyant menacée appela les jacobins à son secours. Sous le nom de bataillon de 89, elle enrégimenta les révolutionnaires énergiques. Elle réunit un camp dans la plaine des Sablons, et chargea des mesures de salut public un comité de cinq membres, au nombre desquels se trouvait Barras, qui prit le commandement de la force armée, et demanda pour second un jeune officier qui s'était distingué au siège de Toulon, et qui depuis le 9 thermidor avait été destitué : c'était Bonaparte. Le sort de la Convention allait encore se décider dans les rues. Le 12 vendémiaire, un combat s'engagea entre l'assemblée de la section Le Pelletier et les troupes conventionnelles. L'indécision du général Menou parut laisser l'avantage aux sectionnaires. Il n'en fut pas de même le lendemain. Les troupes conventionnelles, habilement disposées par Bonaparte, attendirent que leurs adversaires vinssent les attaquer. Alors leur artillerie les foudroya. Après une heure de combat, les sectionnaires furent débusqués de Saint-Roch et de la rue Saint-Honoré par le canon de la Convention et le bataillon des patriotes. Trois décharges d'artillerie faites sur le Pont-Royal et les quais les mirent en pleine déroute, et bientôt les troupes conventionnelles partout victorieuses achevèrent de déloger les sectionnaires des postes qu'ils occupaient encore dans le voisinage du Palais-Royal. Cette journée, dont le succès fut dû à Bonaparte, prolongea l'existence de la république et dissipa les illusions des royalistes, qui croyaient toucher au moment de voir la monarchie des Bourbons se relever de ses ruines.

La Convention victorieuse usa de son triomphe avec une modération inaccoutumée et laissa aux chefs de l'insurrection la facilité de se soustraire aux recherches qui furent ordonnées. Toutefois voulant par un dernier acte enlever tout espoir aux royalistes, elle prit les deux tiers des nouveaux représentans parmi les hommes qui avaient donné le plus de gages à la révolution, et choisit les cinq directeurs qui devaient exercer le pouvoir exécutif parmi les députés qui avaient voté la mort de Louis XVI. Ces directeurs furent La Revellière-Lepeaux, Sieyès, Rewbell, Le Tourneur et Barras. Sieyès ayant refusé, Carnot le remplaça. L'Assemblée dans sa dernière séance rendit une loi d'amnistie pour tous les délits politiques commis avant le 13 vendémiaire, et elle se sépara le 26 octobre 1795, après une session de trois ans, un mois et un jour. Son histoire écrite en pages sanglantes atteste les excès auxquels peuvent entraîner le fanatisme, la faiblesse, et l'oubli des principes religieux, et elle dira d'âge en âge combien l'intervention de la force brutale et des passions populaires dans le gouvernement, produit de malheurs, de bouleversemens et de crimes.

Le 28 octobre le corps législatif ouvrit ses séances. Le conseil des Cinq cents siégea à la salle du Manège, et le conseil des Anciens aux Tuileries. Le Directoire s'installa au Luxembourg dans une chambre démeublée. Rewbell eut dans ses attributions la justice, les finances et les relations extérieures; Barras la police; La Réveillère l'éducation, les sciences, les arts, les manufactures; Carnot la guerre; Le Tourneur, la marine et les colonies. Le nouveau gouvernement trouvait dans la succession d'un despotisme anarchique trente milliards d'assignats sans valeur, des partis aux prises, les méfiances, la guerre civile et la guerre étrangère. Il fallait rappeler au travail une multitude oisive et démoralisée, pour laquelle l'insurrection était devenue une profession, qui avait reçu régulièrement une haute-paie de l'anarchie, et qui s'était accoutumée au spectacle de la guillotine. C'étaient là des difficultés réelles et presque insurmontables. Le Directoire essaya de s'appuyer sur la masse qui voulait le repos, et de tenir ce juste milieu qui est si glissant en France. Aussi pencha-t-il tantôt à droite, tantôt à gauche. C'est ce qu'on nomma la *bascule*. Mais essentiellement révolutionnaire de sa nature, il défendait de chanter le *Réveil du peuple*, faisait exécuter dans les spectacles l'hymne marseillais; et le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, les Directeurs se rendaient au Champ-de-Mars pour y prêter le serment de *haine à la royauté*.

Un des premiers soins du Directoire fut de chercher des remèdes à l'embarras des finances. Dans l'impossibilité de relever le crédit des assignats, il imagina de les rembourser à un taux fixe, en les échangeant contre un autre papier qu'il appela *mandats territoriaux*. Cette mesure n'était qu'un faible palliatif au malaise général.

Mais la modération du gouvernement, jointe à la mobilité du caractère français qui oublie promptement les malheurs passés, produisit une sorte de confiance qui fit sortir le numéraire de l'asile où la crainte l'avait caché. Avec l'argent les subsistances reparurent, et les services publics furent assurés. Bientôt l'attention du Directoire se porta sur l'armée. Pichegru, qui commandait l'armée de Rhin et Moselle, venait d'entrer en correspondance avec le prince de Condé, et lui avait promis de concourir au rétablissement de la monarchie. Carnot instruit de cette intrigue qui fut rompue par des dissentimens sur les moyens d'exécution, s'empressa de le remplacer par le général Moreau. D'un autre côté Schérer, avait exposé par son inhabilité, l'armée d'Italie qu'il commandait. Il fut rappelé, et le vainqueur du 13 vendémiaire, Bonaparte fut nommé général en chef de cette armée, qui bientôt obtint les plus rapides triomphes. En même temps qu'il s'efforçait de réorganiser les armées, le Directoire songeait à achever la pacification de la Vendée. Louis XVII était mort dans la tour du temple après une agonie prolongée avec la barbarie la plus atroce. La duchesse d'Angoulême, détenue depuis le 10 août 1792, venait d'être échangée contre les conventionnels détenus par l'Autriche : le départ de cette princesse sembla être le signal de la dernière défaite des Vendéens. Stofflet et Charette furent faits prisonniers, et fusillés l'un à Angers et l'autre à Nantes. Privée de ces chefs habiles, la Vendée se soumit, et la chouannerie suivit bientôt cet exemple.

Après s'être délivré de la guerre civile, le Directoire eut à lutter contre les conspirations. Depuis quelques temps, il s'était formé un nouveau club d'anarchistes, qui par l'audace de ses principes et la fureur de ses attaques contre le gouvernement, rappelait l'ancienne société des Jacobins. Ce club était dirigé par un homme du peuple, qu'animait le plus ardent fanatisme. Il se nommait *Gracchus* Babœuf. Cette assemblée démagogique, où vinrent se réunir les partisans de Robespierre, et une foule d'aventuriers, conçut un vaste plan de conspiration. Egorger les cinq directeurs, les ministres, les députés, les commandans de la force armée, puis rétablir la Convention, les comités révolutionnaires et la constitution de 93, et faire main basse sur les opposans, tels étaient les moyens de succès qu'avaient imaginés ces hommes en délire. Le gouvernement découvrit le complot et s'en procura les preuves. Babœuf et ses complices furent arrêtés. Loin de nier leur projet, ils s'en firent gloire. Traruits devant la haute cour de Vendôme, ils répondirent à leurs juges avec une assurance qui ne se démentit pas un seul instant. Les deux principaux chefs, Babœuf et Darthé furent condamnés à mort, et livrés au supplice, quoiqu'ils eussent voulu l'éviter en se frappant d'un stylet. Pendant que ce procès s'instruisait, un nouveau complot se formait à Paris, pour délivrer les accusés, et sept cents hommes se réunirent en armes dans la plaine de Grenelle pour marcher sur le Directoire. Mais les mesures de la police firent échouer cette tentative. Cependant un agent plus puissant que les conspirations, minait le Directoire ; la liberté de la presse. Chaque jour les feuilles publiques invectivaient contre le gouvernement, et versaient le blâme ou le ridicule sur ses actes et sur ses membres. Les royalistes réunis en associations, reprenaient de la confiance et attendaient avec impatience le moment où le renouvellement d'un tiers du corps législatif leur donnerait de nouveaux auxiliaires dans le gouvernement. Clichy était devenu le point de réunion des partisans de la monarchie. Là se rassemblaient les députés, les journalistes de cette opinion, et on y correspondait avec un comité royal qui travaillait en secret au rétablissement des Bourbons. Au commencement de 1797, le ministre de la police annonça la découverte d'une conspiration, tendant à mettre Louis XVIII sur le trône. De Poly, Duverne de Presle, l'abbé Brottier et Laville-Heurnois, qu'on avait trouvés saisis de proclamations royalistes, furent arrêtés et condamnés à mort par un conseil de guerre. Le Directoire commua cette peine en un emprisonnement illimité. Duverne de Presle, pour se sauver, livra au gouvernement le secret de son parti, dévoila les associations royalistes et en fit connaître les chefs. Cependant les élections de l'an 5 arrivèrent et firent entrer dans le corps législatif un grand nombre de députés royalistes. Dès l'ouverture de la session, le conseil des Cinq cents porta à la présidence, le général Pichegru, l'espoir du parti monarchique, et Barbé-Marbois fut élu président du conseil des Anciens. D'après la constitution, un des cinq directeurs devait aussi être

remplacé à la même époque. La majorité éleva à cette fonction Barthélemy, honnête homme, et royaliste connu. Bientôt l'Assemblée étendit ses attributions en adoptant un projet de loi qui lui livrait la surveillance et presque l'administration des finances. Elle adressa au Directoire un message tendant à savoir si Barras avait à l'époque de son élection au Directoire, l'âge requis par la constitution pour en faire partie, et elle ne négligea aucune occasion d'attaquer le pouvoir exécutif. Barras, Rewbell, et La Réveillère-Lepeaux, se voyant menacés par la majorité du conseil des cinq cents, demandèrent secrètement de l'appui au général en chef de l'armée d'Italie qui fit parvenir à Paris une proclamation menaçante pour les députés. « Tremblez, leur disait-on, vos iniquités sont comptées, et le prix est au bout de nos bayonnettes. » Ces menaces produisirent peu d'effet. La majorité législative, de plus en plus hostile au Directoire, voulait absolument l'abrogation de toutes les lois révolutionnaires qui pesaient encore sur la France. Le gouvernement refusait d'abandonner ces armes qui pouvaient lui être utiles. Bientôt l'opposition composée des constitutionnels et des royalistes résolut de renverser le Directoire. On parlait déjà de mettre en accusation une partie de ses membres. Le Directoire instruit de ces projets médita un coup d'état, et la journée du 18 fructidor fut arrêtée. Des troupes avaient été appelées depuis quelque temps, auprès de la capitale. Augereau, récemment arrivé d'Italie fut nommé commandant de la force armée. Le 18 fructidor (4 septembre, 1797), le canon d'alarme retentit dans Paris. Les salles des conseils sont investies par la force armée, et les députés de l'opposition sont arrêtés. Pendant ce temps, le Directoire qui avait réuni dans un autre lieu les membres qui lui étaient dévoués leur fait approuver une liste de proscription comprenant les noms de ses adversaires. C'était là une mesure renouvelée de la terreur. Seulement les victimes de cette journée au lieu d'être conduites à l'échafaud, selon l'usage de la révolution, furent condamnées à la déportation. Parmi les députés compris dans cet ostracisme, on remarquait au conseil des Cinq cents, Boissy-d'Anglas, Camille-Jordan, Pastoret, Pichegru, Noailles, Siméon; au conseil des Anciens, Barbé-Marbois, Dumas, Portalis, et Tronçon-Ducoudray. Deux des membres du Directoire Carnot et Barthélemy furent enveloppés dans la proscription. Le gouvernement ne s'en tint pas là. La presse, dont la liberté l'importunait, fut associée dans ses persécutions à la représentation nationale. Trente cinq journaux furent supprimés, et leurs rédacteurs condamnés à la déportation. On annula les élections de quarante-huit départemens, et la loi en faveur des émigrés et des prêtres fut rapportée; une partie des victimes de fructidor fut conduite à Cayenne. L'autre resta à l'île de Rhé.

Le Directoire crut motiver cet acte de violence en publiant plusieurs pièces concernant les manœuvres des royalistes et les intelligences de Pichegru avec les Bourbons. Mais si l'armée parut se réjouir de cette révolution dont un de ses généraux (Augereau) avait été l'instrument, la France entière vit avec indignation le régime constitutionnel remplacé de nouveau par un gouvernement révolutionnaire. D'ailleurs les mœurs dissolues de Barras, et la corruption qui trouvait souvent place dans les transactions publiques avilissaient de jour en jour l'autorité. Les esprits fatigués d'un gouvernement faible qui irritait également tous les partis, appelaient de leurs vœux un homme qui pût saisir d'une main ferme le timon de l'état, et rendre à la France épuisée le calme intérieur dont elle avait besoin. Celui qui devait remplir bientôt ce rôle brillant, Bonaparte, s'illustrait en Italie par de rapides victoires, et semblait rapproché chaque jour par les événemens du poste suprême que la providence lui réservait. En montrant du haut des Alpes, l'Italie à ses soldats qui manquaient de tout, il leur avait dit : « Jetez les yeux sur ces riches contrées qui sont à vos pieds; elles nous appartiennent; allons en prendre possession. » Il s'en empara bientôt en effet par le droit du plus fort. Les batailles de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi et de Lodi qu'il livra dans les mois d'avril et de mai 1796, le rendirent maître de l'Italie septentrionale; et les contributions énormes qu'il imposa aux vaincus firent sortir son armée de cet état de dénûment où l'avait laissée le Directoire. Bientôt les généraux autrichiens Wurmser et Alvinzy furent défaites, le premier à Castiglione, et le second à Arcole. La république cispadane fut fondée. Bonaparte ajouta à ses triomphes la victoire de Rivoli; Trente, Mantoue, Ancône

tombèrent au pouvoir des Français. Venise elle-même fut attaquée peu après par nos armées. Bonaparte déclara la guerre à cette puissance dans un manifeste où il accusait le sénat vénitien d'avoir commandé, et le clergé d'avoir prêté l'assassinat des soldats français. Augereau s'avança pour réduire cette aristocratie qui comptait onze siècles d'existence. A son approche, les nobles prirent la fuite, le doge abdiqua son autorité, et l'ancien gouvernement disparut pour faire place à une démocratie. Le contre-coup de cette révolution se fit sentir à Gènes où un descendant des Doria proclama la souveraineté du peuple. Ainsi furent fondées, sous les auspices de Bonaparte, les républiques cisalpine et ligurienne. Le roi de Sardaigne, le roi de Naples, Venise, et le pape Pie VI furent forcés d'acheter chèrement la paix. Pendant que les armées françaises triomphaient en Italie, et par les idées qu'elles y apportaient soulevaient les peuples et bouleversaient les gouvernemens, Moreau qui avait succédé à Pichegru, passait le Rhin et pénétrait jusqu'en Bavière; et, Jourdan, à la tête d'une seconde armée, s'avançait vers la Bohême. Leur plan était de forcer les montagnes du Tyrol, et de donner la main à l'armée d'Italie. L'archiduc Charles qui commandait les Autrichiens, recula d'abord devant des forces supérieures; mais bientôt saisi au moment de reprendre l'offensive, il tomba à l'improviste sur Jourdan qui s'était trop éloigné de Moreau, le battit à Bamberg, et le força de se retirer précipitamment sur la rive gauche du Rhin avec les débris de ses troupes. Moreau découvert sur sa gauche par la fuite de Jourdan, menacé à droite par les forces qui descendaient du Tyrol, et pressé de front par une armée égale à la sienne, exécuta alors cette belle retraite qui demeurera célèbre dans les annales de la guerre. Cependant Bonaparte victorieux en Italie après un court repos, pénétra dans le Tyrol, où il se trouva en face de l'archiduc Charles qui avait remplacé des généraux malheureux. Le prince autrichien, malgré son habileté, ne put tenir devant l'impétuosité d'une armée française animée par le souvenir de ses triomphes récents. Il fut obligé de reculer jusqu'à trente lieues de Vienne. La terreur était dans cette capitale; Bonaparte offrit la paix, et elle fut acceptée. Par le traité de Campo-Formio qui fut conclu le 17 octobre 1797, la Belgique et la Lombardie furent assurées à la France; l'Autriche obtint la république de Venise.

Les victoires de Bonaparte l'avaient popularisé en France. Son retour à Paris après la conclusion de la paix excita un enthousiasme général. Une réception solennelle lui fut faite par le Directoire dans la cour du palais du Luxembourg. Les applaudissemens de la foule éclatèrent lorsqu'il parut. Talleyrand, ministre des relations extérieures, prononça un discours où il était facile de démêler le pressentiment de la grandeur future du nouveau César. « Quand je pense, disait-il, à tout ce que Bonaparte a fait pour se faire pardonner sa gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences abstraites, à ses lectures favorites, à ce sublime Ossian qui semble le détacher de la terre, quand personne n'ignore son mépris profond pour l'éclat, pour le luxe, pour le faste, ces méprisables ambitions des âmes communes, ah! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition, je sens qu'il *faudra peut-être le solliciter un jour, pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre; peut-être lui ne le sera jamais.* » A l'exemple du Directoire, le corps législatif donna une fête au général victorieux, et l'Institut nouvellement créé l'admit au nombre de ses membres. Au milieu de ces honneurs dont on le comblait, Bonaparte affectait une modestie à travers laquelle des esprits clairvoyans pénétraient pourtant son ambition. Alarmé de son immense réputation, le Directoire résolut à tout prix de l'éloigner, et arrêta la campagne d'Egypte. Bonaparte ne se méprit pas sur la pensée secrète du Directoire; mais il comprit que le moment n'était pas encore venu de s'emparer du pouvoir suprême, et il s'abandonna avec enthousiasme à cette expédition gigantesque qui lui offrait une nouvelle occasion d'étonner l'Europe.

Le 19 mai 1798, Bonaparte partit de Toulon pour cette lointaine campagne, à la tête de dix neuf mille hommes, accompagné de Kleber, Berthier, Desaix, Davoust, Lannes, Murat, Leclerc, Menou, Marinont, Junot, et escorté d'une compagnie de savans dont la mission était d'explorer les antiques monumens de l'Egypte. L'expédition débarqua à Aboukir le 1^{er} juillet, et le lendemain Kleber s'empara d'Alexandrie.

Le 21, l'armée française était au pied des pyramides, et Bonaparte s'écriait avec l'accent d'un inspiré : « Soldats, du haut de ces monumens, quarante siècles vous contemplent ! » Paroles éloquentes qui furent bientôt consacrées par la victoire. Cette journée eut pour résultat la prise du Caire. Mais la joie de cette conquête fut bientôt troublée par la nouvelle du désastre d'Aboukir. Dans cette bataille navale, la flotte française fut presque entièrement détruite par l'amiral Nelson. Bonaparte privé de moyens de communication avec la France et prisonnier pour ainsi dire en Egypte, poursuivit la conquête de ce pays. A la tête de dix mille hommes il s'avança dans la Syrie, au commencement de 1799, et après avoir occupé Gaza, il emporta d'assaut la ville de Jaffa dont la garnison et les habitans furent passés au fil de l'épée. Vainqueur au mont Thabor, il ne put parvenir à s'emparer de Saint-Jean-d'Acre, et il rentra en Egypte, avec la peste dans son armée. Quelques-uns prétendent qu'il fit donner du poison à des soldats malades que menaçait la vengeance des Mamelucks. Bonaparte avait cherché à gagner les habitans du pays en se prêtant à leurs mœurs et à leurs préjugés. Il ne parlait de Mahomet et du Coran qu'avec un profond respect, et il recommandait à ses soldats d'avoir en Egypte, pour les imans les mêmes égards qu'ils avaient eus en Italie pour les évêques. Malgré ces complaisances, les Egyptiens se révoltèrent autant de fois qu'ils en trouvèrent l'occasion; et les violences qu'on employa pour les contenir achevèrent de les exaspérer. Bonaparte voyant son armée s'affaiblir de jour en jour, comprit le danger de sa position; trompé dans ses espérances qu'il avait fondées sur la conquête de l'Egypte, il n'attendit plus que l'occasion de repasser en Europe. La guerre s'y était rallumée depuis quelque temps. L'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt, au mois d'avril 1799, fut le signal de la reprise des hostilités. La part que la Russie prit à la coalition et l'absence de Bonaparte devinrent pour la France deux causes de revers. En peu de jours, le général Schérer fut battu et chassé de l'Italie. Moreau forcé dans ses lignes de Cassano par le général russe Suwarow, recula jusqu'à Gènes. Macdonald perdit la bataille de la Trébie, contre le même général qui triompha encore à Novi, où Joubert trouva la mort, et où les Français perdirent 20 mille hommes. Mais ce fut là le terme des succès de Suwarow. Masséna en gagnant sur les Autrichiens la bataille de Zurich, prévint leur jonction avec le général russe, qui, obligé de reculer sans avoir été vaincu, harcelé sans cesse par les Français dans les gorges des Alpes où la nature lui offrait des obstacles sans nombre, forcé de disputer chaque rocher, de combattre à chaque défilé, reprit le chemin de la Russie avec les faibles débris d'une armée qu'une seule campagne avait presque anéantie. Les victoires remportées par les Français avaient jeté quelque éclat sur les premiers temps du Directoire, les revers de nos armes, joints à ses fautes, hâtèrent sa ruine.

Le coup d'état de fructidor, en éloignant les royalistes des affaires, avait donné une force nouvelle au parti démocratique. Le Directoire, prévoyant que les élections de l'an 6 pourraient faire entrer dans le corps législatif un grand nombre de Jacobins, invita ses partisans à se séparer violemment des électeurs démocrates, afin d'élire entr'eux les partisans du gouvernement. C'était là violer audacieusement la constitution. Toutefois, cette manœuvre n'eut pas le succès qu'on en attendait. Un grand nombre de terroristes furent nommés, et le Directoire viola de nouveau la constitution en annulant une partie des élections; ce qu'on appela le coup d'état du 22 floréal. Dès lors les patriotes ne furent pas moins animés que les royalistes contre le Directoire; au bout d'un an, la lutte recommença dans les élections. Celles de l'an 7 (1799), se firent au milieu du mécontentement de tous les partis.

Elles furent républicaines, et le Directoire attaqué de tous côtés ne se trouva plus assez fort pour tenter un coup d'état. La sortie légale de Rewbel, qui fut remplacé par Sieyès, en lui faisant perdre le seul homme qui pût faire tête à l'orage, introduisit dans son sein l'ennemi le plus déclaré de ce gouvernement compromis et usé. Les conseils se mirent en permanence et demandèrent compte aux directeurs de la situation intérieure de la république. Ils destituèrent Treilhard, parce qu'il n'y avait pas eu, ainsi que l'exigeait la constitution, une année d'intervalle entre ses fonctions législatives et directoriales. Gohier, ex-ministre de la justice, fut mis à sa place. Les conseils réunirent ensuite leurs attaques contre Merlin et La Réveillère, qu'ils ne

pouvaient pas destituer, mais qu'ils contraignirent à se remettre de l'autorité directoriale. Ils les remplacèrent par le général Moulins et Roger-Ducos, dont le premier représentait les républicains extrêmes, le second appartenait au parti modéré. Barras seul qui s'était hâté d'abandonner ses collègues conserva ses fonctions. Cette journée du 30 prairial qui désorganisa l'ancien gouvernement de l'an 5, fut de la part des conseils la revanche du 18 fructidor, et du 22 floréal contre le Directoire. Ainsi les deux grands pouvoirs de l'état avaient violé, chacun à son tour, la constitution : le Directoire, en décimant la législature ; la législature en expulsant le Directoire. Une forme de gouvernement dont on se jouait à ce point ne pouvait plus subsister long-temps. Barras, Sieyès, et Roger-Ducos qui suivait aveuglément les opinions de ce dernier, voyaient que le Directoire marchait à sa ruine, et ne songeaient qu'à faire tourner à leur profit sa chute prochaine. On assure que Barras traita avec les Bourbons. Sieyès, rêvant un gouvernement nouveau dans lequel il jouerait le principal rôle, songeait à choisir un général qui pût lui prêter l'appui de l'armée. Pour assurer le succès de la révolution qu'il méditait, il s'efforça de détruire l'un après l'autre tous les moyens de résistance. Il poursuivit les fonctionnaires démocrates, il sollicita des entraves pour la presse qui depuis le 30 prairial avait recouvré la liberté, il fit fermer la salle du Manège où se réunissaient des déclamateurs démagogues, et traduisit devant les tribunaux les rédacteurs du *journal des Hommes libres*. Le conseil des Cinq-cents, qui d'abord avait paru d'accord avec le nouveau Directoire, s'en éloigna à mesure qu'il crut démêler dans ses membres des arrière-pensées de changement. Le renvoi du ministre de la guerre Bernadotte, regardé comme le soutien des principes républicains, acheva de diviser les deux pouvoirs, et dès lors une lutte nouvelle devint inévitable. Tel était l'état des choses, lorsqu'on apprit que Bonaparte, de retour de l'Égypte, venait de débarquer à Fréjus. Instruit par son frère Lucien, ou selon d'autres, par des journaux qui lui tombèrent sous la main, de la situation des partis et du gouvernement, il avait abandonné son armée dans une position presque désespérée, et venait mettre son épée dans la balance des destinées de sa patrie. On ne songea pas qu'il avait déserté son poste, et que sa conduite était d'un fuyard ou d'un rebelle. Sa présence causa généralement une surprise mêlée de joie et d'enthousiasme. Les royalistes le croyaient prêt à jouer le rôle de Monck ; quelques républicains le comparaient à Washington. Le peuple présentait en lui un homme fort, appelé à calmer des agitations renaissantes dont tout le monde était fatigué. Les divers partis cherchèrent à s'en emparer. On lui donna des fêtes auxquelles il ne répondit qu'avec beaucoup de réserve. Il se contenta d'observer l'état des esprits et de tout préparer pour son élévation prochaine au pouvoir. Sa première idée fut, dit-on, d'expulser Sieyès du Directoire, et de se mettre à sa place ; mais outre qu'il n'avait pas l'âge requis par la constitution pour faire partie du Directoire, il crut plus sûr de se rapprocher de ce directeur, qui par sa position pouvait lui être d'un grand secours. Sieyès, qui depuis long-temps cherchait un chef militaire, consentit, faute d'un autre, à prendre Bonaparte, et fit entrer dans le complot Talleyrand, le ministre de la police Fouché, et un grand nombre de membres du conseil des Anciens. Lucien qui présidait le conseil des Cinq-cents, était prêt à seconder les projets de son frère. Barras et Roger-Ducos fermaient les yeux ; mais Moulins et Gohier repoussèrent les propositions qui leur furent faites. Le succès du complot fut préparé par deux mesures sans lesquelles il était difficile de réussir. Bonaparte fut nommé commandant en chef de toutes les troupes qui se trouvaient à Paris ; et sous prétexte d'une grande conspiration, le corps législatif fut transféré à Saint-Cloud. Les représentans s'y réunirent le 9 novembre, 1799. Bonaparte après avoir rassemblé à la hâte toutes les troupes de Paris, et s'être entouré de généraux, ses frères d'armes, se rend à Saint-Cloud. Barras, Roger-Ducos, et Sieyès avaient donné leur démission de bonne grâce ; Gohier et Moulins, qui avaient refusé la leur, étaient consignés au palais du Luxembourg, sous la garde de Fouché, ministre de la police. Bonaparte se présente d'abord au conseil des Anciens. « Il n'y a plus de Directoire, dit-il. Représentans du peuple, consultez votre sagesse et l'imminence des dangers ; prévenez les déchiremens ; évitons de perdre deux choses pour lesquelles nous avons fait tant de sacrifices : la liberté, l'égalité... » Et la constitution !

« s'écrie un membre. » — « La constitution, reprend Bonaparte, vous sied-il de l'invoquer?... Vous l'avez violée au 18 fructidor; vous l'avez violée au 22 floréal; vous l'avez violée au 30 prairial. La constitution! elle est invoquée par toutes les factions; elle est méprisée par toutes... Et aujourd'hui encore c'est en son nom que l'on conspire. Je connais tous les dangers qui vous menacent; j'ai fait mes preuves de dévouement à la république. Je vous déclare qu'aussitôt que les dangers qui m'ont fait confier des pouvoirs extraordinaires seront passés, j'abdiquerai ces pouvoirs. Je ne veux être à l'égard de la magistrature que vous aurez nommée, que le bras qui la soutiendra et fera exécuter ses ordres. » Bonaparte accuse ensuite le conseil des Cinq-cents de vouloir relever les échafauds, et après avoir menacé des baïonnettes de ses soldats le premier qui parlerait de le mettre *hors la loi*, il se retire en invitant ce conseil à prendre les mesures qu'exigent les dangers de la patrie. Le conseil des Anciens l'avait écouté avec faveur. Mais un accueil bien différent l'attendait à celui des Cinq cents. A peine a-t-il paru dans la salle que des cris : *hors la loi le dictateur! mort au tyran! à bas! à bas!* retentissent de tous côtés. Bonaparte déconcerté par ces clameurs menaçantes, sent défaillir son courage et tombe inanimé entre les bras de ses soldats qui l'entraînent avec eux. Le tumulte continue, on réclame de nouveau la mise hors la loi de Bonaparte. Lucien refuse de mettre aux voix cette proposition, et quittant sa toque et son manteau, il déclare qu'il renonce à la magistrature populaire dont ses concitoyens l'ont revêtu. Dans ce moment un groupe de soldats qui pénètre dans la salle, l'entoure et le fait sortir. Le désordre de l'assemblée augmente, et les plus violentes motions, jetées au milieu d'une confusion épouvantable, paraissent être successivement adoptées. Lucien avait trouvé son frère à peine revenu de son effroi et dans la plus grande anxiété. Prenant courage pour lui, et se décidant à employer les grands moyens, il s'écrie en s'adressant aux soldats, que la majorité des représentans est dans ce moment sous la terreur de quelques membres armés de poignards, qui présentent la mort à leurs collègues et enlèvent les délibérations les plus affreuses. « Ne reconnaissez, ajoute-t-il, pour législateurs de la France que ceux qui vont se rendre auprès de moi; les autres que la force les expulse. Ces brigands ne sont plus que les représentans du poignard. » Voyant que les soldats restaient immobiles, Lucien se tourne alors vers son frère, l'épée à la main, et jure de la lui plonger dans le sein, s'il trahit jamais la cause de la liberté. Cette dernière scène décide les soldats, qui croyant marcher contre des factieux obéissent enfin aux ordres de Bonaparte. Un détachement de grenadiers pénètre dans la salle des délibérations, et somme l'assemblée de se séparer; sur son refus la charge est commandée. Les représentans forcés dans leur asile, se précipitent par toutes les issues, et se dispersent dans les cours et dans les jardins. Mais il fallait donner une apparence légale à cette usurpation de la force. On rassembla à la hâte trente ou quarante représentans demeurés à Saint-Cloud après la fuite de leurs collègues. Lucien présida ce simulacre de conseil qui, après quelques discours prononcés, vota deux résolutions; l'une qui changeait la forme du gouvernement, et substituait au Directoire un consulat provisoire composé de Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos; l'autre qui proscrivait 61 députés et ajournait le corps législatif à trois mois. Ces deux actes furent sanctionnés aussitôt par le conseil des Anciens. Telle fut la journée du 18 brumaire, qui préparée dans des vues différentes par quelques ambitieux, eut pour résultat d'arrêter le mouvement démocratique et de faire passer le pouvoir aux mains d'un seul homme. Ce nouveau changement, quelque violent qu'il fût, loin de trouver de l'opposition, fut accueilli avec joie. Les royalistes entrevoyaient avec plaisir dans cet événement, la dissolution de la république; les hommes qui s'étaient enrichis pendant la révolution applaudissaient à un gouvernement concentré qui leur permettait de jouir en paix de leur fortune; enfin les amis de l'ordre voyaient dans Bonaparte le dictateur capable de contenir les factions, de faire cesser les discordes politiques, et de guérir les maux causés par les excès de la révolution.

A peine le triomphe de Bonaparte était-il assuré, que l'on vit paraître la constitution de l'an 8, rédigée par deux commissions législatives auxquelles le conseil des Cinq-cents et celui des Anciens avaient confié leurs pouvoirs en se séparant. Cette

constitution, conçue sous l'influence du 18 brumaire, institua le gouvernement absolu. Bonaparte reçut le titre de premier consul avec des prérogatives immenses. Cambacérès et Lebrun lui furent adjoints; mais ces deux consuls secondaires ayant seulement voix délibérative, ne furent que deux ministres. Un sénat conservateur fut créé, qui sous une apparence d'indépendance cachait une servilité réelle. Le corps législatif perdit le droit de discussion, et n'eut que la faculté de prononcer simplement l'adoption ou le rejet des lois proposées. On laissait, il est vrai, au tribunal une sorte de liberté. Mais aussitôt qu'il voulut en user, il fut mutilé, et bientôt anéanti. Sieyès et Roger-Ducos en sortant du consulat, prirent rang parmi les sénateurs, et bientôt ils tombèrent dans une obscurité absolue. Le premier qui avait songé un instant à se placer au-dessus de Bonaparte, ou sur la même ligne que lui, s'efforça de faire oublier cette prétention par la soumission la plus obséquieuse. Tous les Français, naguère si jaloux de leurs droits, acceptèrent avec enthousiasme l'acte constitutionnel qui livrait le pouvoir à un seul homme. Chose singulière! le gouvernement absolu venait d'être établi, et l'on conservait encore le mot de république. « Quand une fois, » dit Bossuet, on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » Ce nom se trouva long-temps encore après le 18 brumaire dans la bouche des gouvernans, mais la chose avait disparu. La nation s'était, pour ainsi dire, laissé fasciner par le caractère entreprenant, les talens supérieurs, la gloire militaire et l'habile charlatanisme de Bonaparte; aucune opposition n'était à craindre de la part du peuple. Mais le premier consul n'était pas sans appréhension sur les dispositions des armées qui avaient vieilli sous le régime révolutionnaire et qui conservaient encore l'esprit républicain. Il abandonna aux Anglais et aux Turcs celle d'Égypte, dont quelques faibles débris revinrent en France après l'assassinat de Kléber; et un peu plus tard, il envoya à Saint-Domingue, pour réprimer l'indépendance des Nègres, quarante mille vieux soldats de la république, qui furent bientôt moissonnés par le ciel brûlant des tropiques. Le seul résultat de cette lointaine et ruineuse expédition fut l'enlèvement du chef noir, Toussaint-Louverture, qui vint périr misérablement dans le fort de Joux.

Un des premiers actes du gouvernement consulaire avait été une mesure de rigueur: une liste de déportation fut publiée, qui contenait les noms des députés opposans de l'ancien corps législatif, de plusieurs jacobins, et d'un grand nombre de journalistes. Mais la France entière demeurant tranquille, cette mesure ne reçut point d'exécution. Bonaparte, se souvenant des dangers qu'il avait courus au conseil des Cinq-cents, fit surveiller, par une police active, les restes du parti terroriste. Pour affermir son pouvoir naissant, il défendit les sociétés politiques, limita le nombre des journaux, et soumit la pensée à des censeurs. Mais il comprit qu'il devait donner à son autorité nouvelle la sanction de la victoire si puissante aux yeux des Français. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis l'établissement du consulat, que Bonaparte à la tête d'une armée de réserve, passe inopinément le mont Saint-Bernard, s'empare de Milan, triomphe à Montebello, et gagne quelques jours après sur le général autrichien Mélas la célèbre bataille de Marengo, où Desaix reçoit la mort en lui donnant la victoire. Cette campagne appelée *des trente jours* livra une seconde fois l'Italie aux Français, et grandit la réputation de Bonaparte qui profita de l'enthousiasme nouveau que la victoire inspirait aux Français pour consolider ses vastes projets de domination. A peu près dans le même temps Moreau remportait des avantages non moins décisifs. Il gagnait les batailles d'Hochstedt et de Hohenlinden, pénétrait au cœur de l'Allemagne et s'avancait à vingt lieues de Vienne. La coalition effrayée consentit à la paix de Lunéville, qui fut signée le 20 pluviose an 9 (9 février 1801). Et l'Angleterre se sentant trop faible pour lutter seule contre la France, posa les armes à son tour, et signa l'année suivante le traité d'Amiens. La douceur d'une paix glorieuse après de nombreux triomphes attacha de plus en plus les Français au nouveau gouvernement. L'autorité du premier consul s'enracinait par degrés. Pour achever de gagner les esprits, Bonaparte résolut de rétablir la religion, dont les consolations ne sont jamais plus nécessaires qu'après les tourmentes politiques. Les cardinaux rassemblés à Venise au mois de mars 1800, avaient donné pour successeur

à Pie VI, le cardinal Chiaramonte qui avait pris le nom de Pie VII. Le premier consul s'empessa de traiter avec le nouveau pontife; et après diverses conventions particulières, il conclut avec le saint Siége le concordat définitif de 1802. Des évêques furent nommés, les prêtres pros crits furent rappelés, et les temples long-temps fermés se rouvrirent enfin au culte catholique. La cérémonie de cette restauration religieuse se célébra à Paris, dans l'église Notre-Dame avec la plus grande solennité, et Bonaparte crut devoir lui-même aller à la messe malgré les murmures de ses généraux, qui traitaient de *capucinade* cet acte religieux. En même temps que Bonaparte rendait au peuple ses pasteurs, il s'efforçait de détruire les restes de la chouannerie qui existait encore dans l'ouest, il offrait la paix et accordait des exemptions aux départemens insurgés qui mettraient bas les armes, et il donnait aux émigrés la faculté de rentrer en France et de recouvrer leurs biens non vendus. Ces mesures justes et réparatrices lui concilièrent un certain nombre de royalistes qui s'obstinaient à le regarder comme le précurseur des Bourbons. Plus d'une fois on osa lui conseiller de rendre le trône à l'ancienne dynastie, et des membres de sa famille l'y exhortèrent. Un jour que revêtu des marques de sa dignité consulaire, il demandait à l'une de ses sœurs ce qu'elle pensait de son costume. — « Il vous manque encore quelque chose, » répondit-elle. — Eh! quoi donc? — L'épée de connétable. » Mais Bonaparte était trop ambitieux pour résister à la séduction d'un trône qui s'offrait à lui. Loin de songer à rétablir les Bourbons, il osa proposer au frère de Louis XVI de lui céder ses droits, lui offrant en retour un établissement en Italie, ou une pension de plusieurs millions. Cette démarche était un éclatant aveu de son usurpation; aussi s'attira-t-il de la part du comte de Provence, depuis Louis XVIII, cette noble et énergique réponse. « Je ne confonds point Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé; j'estime sa valeur, ses talens militaires; je lui sais gré de quelques actes d'administration..... mais il se trompe, s'il croit m'engager à transiger sur mes droits; loin de là, il les établirait lui-même, s'ils étaient litigieux, par la démarche qu'il fait en ce moment... Fils de saint Louis, je saurai à son exemple me respecter jusques dans les fers; successeur de François I^{er}, je veux du moins pouvoir dire comme lui : *nous avons tout perdu, fors l'honneur!* »

Cependant Bonaparte au moment de franchir le dernier pas qui le séparait du trône, se vit menacé par des conspirations que tramèrent deux partis opposés. Les jacobins éclatèrent les premiers; quelques républicains fanatiques formèrent le projet de poignarder le premier consul à l'opéra, le jour de la première représentation *des Horaces*. Mais cette conjuration dont la police avait saisi les fils, fut déjouée. Aréna, Topino-Lebrun, le sculpteur Ceracchi, et Démerville parent de Barrère furent arrêtés et condamnés à mort. Bientôt une autre tentative faite contre les jours de Bonaparte vint effrayer la capitale. Au moment où le premier consul se rendait des Tuileries à l'opéra, une machine remplie de poudre et de projectiles, placée sur sa route, éclata avec une horrible détonnation dans le moment où sa voiture venait de passer, et brisa par son explosion les vitres des maisons voisines. Cet odieux attentat qui coûta la vie à plusieurs personnes fut d'abord attribué aux Jacobins, et sur le soupçon qui pesait sur eux, plusieurs républicains furent déportés à la Guiane. Mais bientôt les vrais auteurs du complot, qui appartenaient au parti royaliste furent découverts et arrêtés. Saint-Régent et Carbon, anciens chouans, périrent sur l'échafaud; quelques-uns de leurs complices furent condamnés à la détention. Bonaparte tira parti de ces dangers pour renforcer sa garde et son pouvoir. Le sénat le nomma bientôt consul pour dix ans, et ensuite consul à vie. Pour s'attacher de plus en plus l'armée, il créa la légion-d'honneur; pour satisfaire le peuple, il fonda une administration active vigilante et protectrice de tous les intérêts; il ranima l'industrie et le commerce, rétablit entièrement le crédit public, et régla avec équité dans le code civil les relations particulières entre les citoyens. L'année 1805 vit finir la paix passagère d'Amiens. La réunion de l'île d'Elbe et du Piémont au territoire français, l'occupation de Parme et l'envahissement de la Suisse fournirent un prétexte de rupture à l'Angleterre qui n'avait pas sincèrement souscrit à la paix, et qui avait préparé sourdement une troisième coalition. Bonaparte de son côté saisit avec joie cette occasion de relever encore sa gloire militaire et d'agrandir la France par des conquêtes. Il avait

conçu le projet d'une descente en Angleterre et des troupes furent réunies dans ce but sur les bords de l'Océan. Mais cette armée au lieu de traverser la mer, fut bientôt appelée au-delà du Rhin, où elle conquit de nouveaux lauriers. Depuis la rupture de la paix, plusieurs chefs royalistes avaient débarqué sur les côtes de France. Le plus hardi d'entr'eux, Georges Cadoudal, après avoir eu à Londres plusieurs entrevues avec Pichegru, se rendit secrètement à Paris avec ce général. Bientôt ils se trouvèrent impliqués ainsi que le général Moreau, dans une conspiration contre la vie du premier consul. Georges Cadoudal périt sur l'échafaud : Pichegru fut trouvé étranglé dans sa prison. Moreau connu pour ses opinions républicaines fut jugé avec ménagement. Les lauriers de Hohenlinden, et l'affection de ses frères d'armes le protégèrent. Il fut condamné à deux ans de prison, peine qui fut changée en bannissement. Bonaparte, irrité des bruits de complots que la police lui apportait, osa frapper une victime plus illustre. Le duc d'Enghien qui vivait paisiblement au château d'Etteimheim, dans le grand duché de Bade, pays neutre, fut enlevé de son domicile par une violation sans exemple du droit des gens, et conduit à Vincennes par un escadron de cavalerie. Le malheureux prince fut jugé sur-le-champ par une commission militaire, et fusillé dans les fossés du château. Ce crime excita une indignation générale, et l'opinion du monde vit dès lors sur le front de Bonaparte une tache qui ne devait jamais s'effacer.

Après cet horrible attentat, qui n'eut d'autre utilité que de concilier à son auteur les suffrages de quelques jacobins régicides, Bonaparte songea à s'asseoir sur le trône ; la couronne impériale lui fut offerte par un membre de ce tribunal qui devait être le soutien de la liberté publique. Le sénat s'empressa d'accueillir et de sanctionner ce vœu. Carnot seul parmi les tribuns, Lambrechts et Grégoire parmi les sénateurs, osèrent opposer quelque résistance à l'entraînement servile de leurs collègues ; leurs voix se perdirent au milieu de ce concert d'adulations qui s'élevait de toutes parts. Napoléon fit demander l'adhésion des fonctionnaires et de l'armée ; vaine formalité à laquelle la nation étonnée s'empressa peu de s'associer. Bonaparte touchait enfin au terme de ses vœux ; cette belle couronne de France qu'il avait rêvée dans l'enivrement de sa gloire militaire, venait, comme d'elle-même, se poser sur son front avec une apparence d'assentiment populaire. Il avait couvert des grands mots de *bonheur du peuple* et de *intérêt de la patrie*, l'acceptation du plus beau titre de l'univers. Mais il pensa que la consécration religieuse était nécessaire à l'affermissement de la nouvelle dynastie dont il s'établissait le chef ; et il voulut être sacré de la main du souverain pontife. Pie VII pour éviter les maux que son refus n'aurait pas manqué d'attirer sur la religion catholique, crut devoir faire pour Napoléon ce que saint Boniface avait fait autrefois pour Pépin, et il vint en France donner l'onction sainte au nouvel empereur. Le sacre de Bonaparte se fit avec la plus grande solennité dans l'église de Notre-Dame, le 2 décembre 1804. Des fêtes publiques succédèrent pendant quelques jours à cette cérémonie. De tous les points de l'empire arrivèrent au nouveau pouvoir de ces adresses louangeuses qui ne manquèrent jamais en France à aucun gouvernement. Bonaparte pour donner un imposant cortège à sa monarchie, créa des maréchaux de l'empire, des dignitaires de la couronne, des princes. Il ressuscita l'ancien cérémonial de la cour, il créa une noblesse nouvelle, rétablit la distinction des ordres, et eut des courtisans. Pour compléter la métamorphose, il abolit le tribunal, enchaîna la presse, rétablit les prisons d'état, changea à son profit la constitution de l'an 8, et fonda le régime des décrets impériaux. Ainsi tout ce qui depuis 13 ans avait agité les esprits, et avait coûté des flots de sang à la France, la liberté, l'égalité, la république, disparaissaient comme un rêve devant l'usurpation de ce nouvel Auguste qui concentrant en sa personne tous les pouvoirs du gouvernement comme tous les droits des citoyens. Bientôt sentant croître son ambition avec ses succès, Bonaparte entreprit de changer la face de l'Europe comme il avait changé celle de la France. On le vit à Milan transformer en royaume la république d'Italie, prendre la couronne de fer des anciens rois Lombards, et faire d'une principauté la dot de sa sœur. Vainqueur de l'Europe conjurée, il distribue des royaumes à ses frères et à ses généraux ; jamais fortune n'avait été si éclatante et si rapide. Les peuples saisis de crainte au bruit de ses victoires s'inclinèrent en silence devant une puissance si colossale.

L'établissement de l'empire parut clore le cercle de la révolution. Des hommes de parti qui avaient survécu aux crises politiques, Bonaparte gagna les uns par des titres et des places; les autres furent réduits par son autorité à une impuissante inaction. Le régime de la centralisation contint les factions diverses, et l'activité turbulente de la jeunesse fut dirigée vers les expéditions militaires. Aux longs déchiremens de l'anarchie succédèrent plusieurs années d'ordre et de calme, et la réconciliation des Français s'opéra à l'ombre du trône impérial. Ce résultat inattendu de nos sanglantes discordes, ce pouvoir excessif qui succédait à une excessive licence comme pour en être la peine et la réparation, attestaient assez qu'une puissance supérieure à tous les conseils humains avait présidé aux destinées de la France. Bonaparte, choisi pour être l'instrument du ciel, fut élevé au rang suprême par un enchaînement de circonstances étonnantes dont quelques-unes semblaient devoir l'en écarter. Mais lorsque sa mission fut remplie, au moment même où parvenu au plus haut degré de la puissance et de la gloire, il voyait l'Europe tremblante à ses pieds, une suite d'événemens qui déjouaient tous les calculs, vint creuser l'abîme où il est tombé, et l'univers qui avait été étonné de son élévation, ne le fut pas moins de sa chute. Les Bourbons que l'on croyait pour jamais bannis du sol français, furent miraculeusement rappelés de l'exil, et remontèrent sur le trône de leurs ancêtres pour en être une seconde fois précipités dans la crise d'une nouvelle et prodigieuse révolution. Quel homme si aveugle méconnaîtrait, dans ces événemens extraordinaires, l'intervention visible de la providence? Châtimens terribles pour les rois et pour les peuples, leçons éclatantes destinées à instruire les uns et les autres, rien n'a manqué à notre siècle. Puissent les nations comme les souverains, dociles à la leçon de l'expérience, éviter de nouvelles erreurs et les calamités qu'elles entraîneraient à leur suite! Si le ciel est encore aujourd'hui chargé de nuages, si des passions désorganisatrices grondent sourdement dans les cœurs, confions nous à celui qui, selon l'expression de Bossuet, préside à tous les temps, et prévient tous les conseils. Dieu, sans doute, après avoir tant de fois sauvé la France, ne l'abandonnera pas dans l'avenir au génie du mal.





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

AA

AAG

* **AA** (PIERRE van der), juriconsulte distingué, naquit à Louvain vers l'an 1530, d'une ancienne famille de Belgique, qui possédant dès le 10^e siècle des fiefs nombreux, donna des châtelains à Bruxelles, et qui, après avoir embrassé les erreurs du calvinisme, se fit remarquer par son ardeur à soutenir cette secte, et par son opposition au gouvernement espagnol dans les Pays-Bas. Pierre van der Aa était professeur de droit dans sa ville natale en 1559; il fut assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil de Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé, outre quelques harangues, *Commentarium de privilegiis creditorum*, et *Prochiron sive Enchiridion judicarium*.

AA (PIERRE van der), géographe et libraire de Leyde, a donné un Atlas de 200 cartes faites sur les voyages de long cours, depuis 1246 jusqu'en 1690 : on les trouve séparément, ou jointes à un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différens peuples, des plantes, des animaux, et sous le titre de *Galerie agréable du monde*, où l'on voit en un grand nombre de cartes et de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes des quatre parties du monde, Leyde, 66 vol. in-folio, qui se relient en 35. Ce grand recueil n'a de mérite que par son immensité : on désirerait surtout dans les cartes plus de clarté et d'exactitude. Cet éditeur a encore publié diverses collections de voyages, écrites en hollandais, grand nombre de cartes géographiques, plusieurs ouvrages intéressans sur la botanique, entre autres le *Botanicon parisiense* de Vaillant. Van der Aa mourut vers l'an 1730. La liste détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques se trouve dans son catalogue, qui parut à Amsterdam, en 1729.

* **AA** (C. C. HENRI van der), ministre

luthérien, né à Zwoll, en 1718, et mort en 1793, fut un des fondateurs et le secrétaire de la société hollandaise des sciences, érigée à Harlem en 1752. Il fut nommé en 1739, président de la communion luthérienne à Alcmæer, et en 1742 à Harlem, où il prêcha pendant 51 ans, avec un succès qui fit l'admiration de sa secte. On a de lui des *Sermons* et quelques *Mémoires* sur l'histoire naturelle.

AAGARD (NICOLAS et CHRISTIAN), deux frères, nés à Wibourg en Danemarck, vers le commencement du 17^e siècle, sont connus dans la littérature, le premier par quelques ouvrages de philosophie et de physique, tels que | *De stylo novi Testamenti*; | *De ignibus subterraneis*; | *De nido phœnicis*, et quelques autres, dont on trouve le catalogue dans *Bartholini bibliotheca septentrionis eruditi*, p. 200; le second, par des poésies latines pleines de douceur et de pureté pour son temps, rassemblées dans le tome 1^{er} des *Deliciæ quorundam poetarum danorum*, *Frederici Rostgaard*, p. 359.

* **AAGËSEN** (SIVEND), historien danois, de la fin du 12^e siècle, est connu aussi sous le nom de *Sueno Agonis*. Il florissait en 1186, du temps de l'archevêque Absalon, dont il parait avoir été le secrétaire, et qui le détermina à composer une histoire de Danemarck, sous ce titre : *Compendiosa historia Regum Daniæ à Skioldo, ad Canutum VI*. Cet ouvrage est inférieur pour le style à celui de *Saxo Grammaticus*. Mais sur quelques points de critique historique, il contient des opinions plus conformes à la tradition des Islandais, adoptée aujourd'hui par les savans du Nord. Aagèsen a publié aussi *Historia legum Aagrensium regis Canuti magni*; traduction latine de la loi donnée par *Canut le Grand*, sous le nom de *Loi de Witterlag*, et une notice historique sur son origine. Ces deux ouvrages se trouvent dans le Recueil intitulé : *Suenonis*

Agonis filii... quæ extant opuscula; Soræ, 1642. L'histoire de Danemarck d'Aagésen est encore avec des notes, dans les *Scriptores de Langebek*, tom. 1^{er}, p. 42, ainsi que la traduction des *Leges Castrenses*, tom. 3, p. 159.

AALAM, ou EBN-AL-ALAM, astrologue arabe, célèbre dans le 9^e siècle. Découragé par l'inconstance de la fortune, il se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AALST. Voyez AELST.

* AARE (Dirk van der), évêque et seigneur d'Utrecht, dans le 13^e siècle, avait été auparavant prévôt à Maëstricht. Obligé de soutenir contre Guillaume, comte de Hollande, une guerre opiniâtre, il fut battu et fait prisonnier; mais les habitans de l'Evêché d'Utrecht le délivrèrent. Pendant la captivité de Guillaume qui avait été pris par le comte de Brabant, Aare se vengea, en s'emparant de plusieurs places de la Hollande, qu'il fallut rendre dès que son ennemi fut sorti de sa prison. Mais bientôt fort de l'alliance du comte de Loos, gendre de Guillaume, qui était devenu son ennemi, il marcha contre la Hollande dont il avait acheté la souveraineté; mais après avoir remporté quelques succès, il fut obligé de renoncer à ses projets. Aare mourut l'an 1212, et fut enterré dans la cathédrale d'Utrecht.

* AARHUSIUS (JACQUES-MATTHIEU). On a de lui : | *Exilium pietatis*, Lugd. Bat. 1627, in-4^o; | *Grammatica, reth. dialect.* Hafniae, in-4^o; | *Tractatus de usu philologiæ*, 1653, in-4^o.

AARON, frère aîné de Moïse, l'un et l'autre fils d'Amram et de Jochabed, de la tribu de Lévi, naquit en Egypte, trois ans avant son frère, l'an 1574 avant Jésus-Christ. Moïse étant destiné de Dieu pour délivrer les Hébreux de la captivité, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimait avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, et opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce prince. Aaron accompagna toujours Moïse, et porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles : elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Egypte de grenouilles, et couvrit tout le pays de moucherons. Après le passage de la mer Rouge, pendant que Moïse était sur la montagne de Sinaï, Aaron eut la faiblesse de céder aux instances du peuple infidèle qui demandait un Dieu visible,

et voulait qu'on lui fit un veau d'or, Son repentir lui mérita le pardon de sa faute, et le Très-Haut daigna même le choisir pour être sacré grand-prêtre. Cette préférence occasiona des troubles parmi un peuple indocile, et qui toujours murmurait contre Dieu. Coré, Dathan et Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révoltèrent, et furent abimés avec leurs familles dans la terre qui s'entr'ouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme la sédition ne cessait point encore, le feu du ciel enveloppa cette multitude révoltée, en dévora plus de 14,000, et l'eût exterminée entièrement, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts et les vivans, pour apaiser la colère de Dieu. Son sacerdoce fut confirmé par un nouveau miracle, qui fit cesser entièrement les murmures du peuple. Dieu ordonna qu'on mit dans le tabernacle les verges des différentes tribus, et voulut qu'on déferât la souveraine sacrificature à la tribu dont la verge fleurirait. Le lendemain, celle de Lévi parut chargée de fleurs et de fruits. Aaron fut donc reconnu grand-prêtre. Il soutint avec Hur, les bras de Moïse, qui priait pendant que Josué combattait les Amalécites. Il mourut l'an 1452 avant Jésus-Christ, âgé de 123 ans, sur la montagne d'Hor, à la vue de la terre promise, dans laquelle il ne put entrer, en punition de sa défiance lorsque Moïse frappa le rocher dans le désert de Cadès. Les Juifs ont eu quatre-vingt-six grands-prêtres jusqu'à l'entière destruction du temple. Cette dignité était à vie, jusqu'à l'invasion des Romains, qui en disposèrent à leur gré, la donnant à leurs partisans, ou la livrant au poids de l'or. M. Bergier, dans son *Dictionnaire théologique*, a vengé Aaron des fausses imputations que quelques protestans ont élevées contre sa conduite.

AARON (saint), naquit au commencement du 6^e siècle, en Bretagne, jadis appelée l'*Armorique*, et fut le fondateur du premier monastère qui ait été élevé dans cette province, et qui était situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth : il le dirigeait quand saint Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. Saint Aaron gouverna

son monastère avec autant de sagesse que d'édification, et mourut en 580. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit *double-mineur*. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieux. L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1159, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siège dans l'église de Saint-Malo, qui appartenait à un monastère de la même île. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitans, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui occupa toute l'île d'Aaron. L'Eglise honore un autre saint du même nom, martyrisé en Angleterre.

AARON ou **AHAROUN** d'Alexandrie, prêtre et médecin, vivait sous le règne d'Héraclius, au commencement du 7^e siècle (vers l'an 622). Il écrivit, sous le titre de *Pandectes*, et en syriaque, un ouvrage composé de trente livres. Ce fut le premier traité de médecine que les Arabes possédèrent dans les idiomes de l'Orient. Il fut traduit vers l'an 685 en arabe, par un juif de Bassora, nommé Badekjaawaich, qui voulut le mettre à la portée de tout le monde. Les *Pandectes* d'Aaron ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais Rhazes nous en a conservé des fragmens, qu'on trouve dans l'*Histoire de la médecine*, du savant Sprengel. Aaron est le premier auteur qui fasse mention de la petite-vérole, dont Paul d'Egine, son contemporain, ne parle pas, et dont on a mal à propos attribué la première description à Rhazes.

AARON-ACHARON, de Nicomédie, rabbin du 14^e siècle, a composé les ouvrages suivans : | *L'Arbre de la foi* (*Etz-Chaüm*), explication de la loi mosaïque, suivant les Caraites; | *le Jardin d'Eden* (*Gan-Eden*); | *la Couronne de la loi* (*Cheder-Thora*); et *le Gardien de la foi* (*Netzer Emmunim*), où sont exposés les fondemens de la même religion.

AARON ou **HAROUN**, surnommé *Al-Réchyd* ou *le Juste*, cinquième calife de la race des Abbassides, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit à Rey l'an 765 de Jésus-Christ. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe fut soumise à sa domination. Huit grandes victoires remportées en personne, les arts et les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre. Il l'eût été encore davantage, si à la bravoure et à la magnificence il n'eût allié la perfidie et l'ingratitude; mais les brillantes qualités de ce prince ont été ter-

nies par beaucoup de vices et de grands crimes. Il usa de la plus noire perfidie à l'égard d'Yahya, qui avait soigné sa jeunesse, et sacrifia sans raison la famille des Barnécides, à qui il devait une partie de sa gloire. Sa prétendue dévotion à Mahomet était feinte, et sa générosité tenait plus à l'orgueil qu'à la grandeur d'âme. Il imposa un tribut de 70,000 pièces d'or (environ un million) à l'impératrice Irène, fit trembler jusque dans Constantinople Nicéphore, qui lui succéda, le vainquit plusieurs fois, et étendit plus loin qu'aucun calife les bornes de son empire. Aaron envoya, en 807, une ambassade à Charlemagne, qu'il regardait comme le seul prince digne d'être en correspondance avec lui. Parmi les présens qu'il lui fit offrir, on remarquait une horloge d'eau ou clepsydre, qui fut regardée comme un prodige, un jeu d'échecs, dont les restes se voient à la bibliothèque royale où ils ont été déposés en 1793, et des plants de fruits et de légumes alors peu cultivés, ou la plupart inconnus en France. Aaron mourut l'an 809, après un règne de 23 ans, et à l'âge de 47 ans. Il eut pour successeur Amyn son fils.

AARON-HARISCON, c'est-à-dire, **AARON I^{er}**, rabbin caraïte, médecin à Constantinople, en 1294, auteur d'un *savant Commentaire sur le Pentateuque*, qui se trouve manuscrit à la bibliothèque du roi; d'une *Grammaire hébraïque*, imprimée à Constantinople en 1581, in-8^e; et de quelques autres livres sur l'Ecriture sainte, restés manuscrits. [Le rabbin Mardochee fait beaucoup d'éloges d'Aaron, dans son livre intitulé : *Dod Mardochai* ou *Notice sur les Caraites*, publiée et traduite en latin par Volfius.]

AARON (**ISAAC**), interprète de Manuel Comnène pour les langues occidentales, trahissait ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, et ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite la victime de son conseil : Isaac l'Ange étant monté sur le trône en 1205, lui fit couper cette langue qui avait fait tant de mal. Il se mêlait de magie.

AARON-ABEN-CHAIM, chef des syna-

gogues de Fez et de Maroc, au commencement du 17^e siècle, est auteur d'un | *Commentaire sur Josué*, intitulé : *Le Cœur d'Aaron*. Ce livre rare fut imprimé à Venise en 1609, in-fol. | *L'offrande d'Aaron*, commentaire diffus du Sifra, ancien commentaire du Lévitique, etc. Il mourut à Venise, où il s'était rendu pour faire imprimer ses ouvrages. On peut consulter, sur cet auteur, et sur les rabbins hébreux, l'excellent *Dict. hist.* publié en italien par M. de Rossi, Parme, 1802, 2 vol. in-8°.

* AARON (PIETRO), chanoine de Rimini, et religieux de l'ordre des Porte-Croix de Florence, naquit dans cette dernière ville, vers la fin du 15^e siècle. Il a laissé, en latin et en italien, quelques ouvrages sur la musique, et entre autres *Il Toscanello della musica, libri tre*; Venise, 1524, 1529, 1559, in-fol. Les titres et les dates des autres productions de cet auteur, assez curieuses pour l'état de l'art en Italie au 16^e siècle, se trouvent dans les bibliothèques d'Haym et de Fontanini. On remarque dans les ouvrages d'Aaron, et dans ceux qui ont été écrits sur la musique par quelques-uns de ses prédécesseurs, une idée qui fait connaître combien alors on aimait à rattacher tout à la religion et à en rappeler le souvenir jusque dans les moindres choses. Elle consiste à rapporter toutes les règles de la musique à dix préceptes principaux, en l'honneur des dix commandemens de Dieu, et à six autres secondaires, pour honorer les six commandemens de l'Eglise.

AARON de Bisitra (PIERRE-PAUL), religieux de l'ordre de Saint-Basile, et évêque de Fogaras, siège principal des Grecs-Unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zèle et ses travaux pour la foi. Il mourut en odeur de sainteté, vers 1760, à Nagybania, dans le collège des jésuites. Son corps, transporté à Balas-Salva, dans le monastère des basilites, est encore aujourd'hui sans aucune corruption, mais desséché, et à peu près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé les dernières années de sa vie, parfaitement semblable à saint Basile : *Cum tantum spiritu vivens, prater ossa et pellem, nulla corporis parte constare videretur.* (Lect. Brev. rom.) On a de lui : *Definitio et exordium sanctæ œumenicæ synodi Florentinæ ex antiquâ græco-latînâ editione desumpta*, Balas-Salva, 1762, in-12. Cet ouvrage, imprimé en langue

valaque, contribua beaucoup à resserrer l'union des Grecs avec l'Eglise romaine.

* AARSCHOT (Duc d'), zélé partisan des Espagnols et de leur domination dans les Pays-Bas au 16^e siècle. Ses services lui méritèrent la décoration de la Toison d'or que lui donna Philippe II en 1556, un commandement dans l'armée et une place au conseil d'état (*Road van state*.) Il refusa de prendre part à la confédération des nobles qui se soulevèrent contre l'Espagne et contre Rome, et ayant quitté pour quelque temps les affaires, il se voua au culte de la vierge Marie dont il portait et faisait porter aux membres de sa maison l'effigie frappée sur une médaille; distinction qui valut des indulgences à ceux qui suivirent son exemple. Aarschot prit parti contre la maison d'Orange, et demanda le rétablissement des anciens privilèges; mais il fut fait prisonnier à Gand par les bourgeois de cette ville, que les orangistes avaient soulevés. Rendu à la liberté, il devint stathouder de Bruges d'où il fut député en 1588 à la diète de l'empire. Enfin pour éviter les ennuis que sa fidélité à la religion catholique lui suscitait continuellement en Hollande, il alla à Venise, et y mourut en 1595.

AARSEN (FRANÇOIS van), fils d'un greffier des états-généraux des Provinces-Unies, naquit à La Haye en 1572. Il fut élevé par du Plessis-Mornai, et travailla à égaler son maître. Il se rendit recommandable dans sa patrie par le succès de ses ambassades en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où il se rendit en 1640, pour négocier le mariage du prince Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles I^{er}. Les relations qu'il en a laissées sont faites avec assez d'exactitude, en tout ce qui ne tient pas aux préjugés de sa secte. Il mourut très riche, à l'âge de 69 ans, l'an 1641. Aarsen fut rampant et ambitieux : il vendit sa plume à Maurice de Nassau, et a mérité le reproche d'avoir trop aimé l'argent. Un de ses descendans a laissé : *Voyage d'Espagne, curieux, historique*, etc., Paris, 1665, in-4°; ouvrage oublié et sans mérite.

AARSENS. Voyez AERTSEN.

ABA, ou OWON, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il était beau-frère de saint Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Exilé par Pierre, surnommé l'Allemand, neveu et successeur de saint Etienne, il le défit et l'obligea de se retirer en Bavière. Les exactions et

les brigandages de Pierre lui avaient fait perdre la couronne. Aba, élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang et ravagea l'Autriche et la Bavière; mais, ayant été défait par l'empereur Henri III, dit le Noir, il fut massacré, en 1044, par ses propres sujets, dont il était devenu le tyran.

ABA, fille de Zénophanes, l'un des tyrans de la ville d'Olbe, en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucer, souverains et grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville et sur le pays qui en dépendait. Marc-Antoine et Cléopâtre lui en conservèrent la propriété; mais après la mort d'Antoine, la souveraineté et le grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucer.

ABACO. Voyez **ABBACO**.

ABACUC. Voyez **HABBACUC**.

* **ABAD I** (Mohammed-Ben-Ismael-Aboul-Cacim-Ben), premier roi maure de Séville, vivait au commencement du onzième siècle. Sa richesse, sa popularité et ses vertus l'appelèrent au trône : les discordes politiques qui déchiraient l'Espagne depuis la chute des Ommyades, avaient lassé les habitants de Séville qui reconnurent Abad pour leur souverain. Ce prince affermit sa puissance et ajouta à son royaume celui de Cordoue dont il fit mourir le roi. Après avoir fait preuve pendant 26 ans d'un talent très-grand dans l'art de gouverner les hommes, il mourut l'an 1041 laissant la couronne à son fils Abou-Amrou-Ben-Abad, qui recula encore les bornes de son royaume.

* **ABAD III** (Mohammed-al-Motamed-al-Allah-Ben) petit fils du précédent, succéda l'an 1068 à son père Abou-Amrou, roi de Séville, et l'un des meilleurs princes de son siècle. Alphonse VI, roi de Castille, après lui avoir fait la guerre, rechercha son alliance, et obtint sa fille en mariage avec plusieurs places pour dot. Cette alliance fut, suivant quelques auteurs, la cause de sa perte. Les rois, ses voisins, alarmés de son alliance avec un chrétien, sollicitèrent l'appui de Yougouf-Tachefyn, roi de Maroc, qui marcha contre Alphonse, et le défait en bataille rangée; ensuite il prit Cordoue, assiégea Séville, et se préparait à donner l'assaut, lorsque Abad, sacrifiant sa couronne et même sa liberté pour sauver ses sujets de l'horreur du pillage, vint se remettre, avec sa famille, à la discrétion du vainqueur, qui le fit charger de chaînes,

et l'envoya finir ses jours dans une prison d'Afrique, où ses filles étaient obligées de travailler de leurs mains pour nourrir leur père et leurs frères. L'infortuné Abad vécut quatre ans dans cette prison, et il y composa, dans ses longs loisirs, des poésies qu'on a conservées, où il console ses filles, rappelle sa grandeur passée, et se donne en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune. En lui finit la dynastie des abadytes qui avait régné soixante ans sur l'Andalousie.

ABAGA, ou **ABAKA**, roi des Tartares, soumit les Perses, se rendit redoutable aux chrétiens de Terre-Sainte par sa puissance et sa valeur, et envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274. Ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de pompe, dans la troisième session, le 4 juillet 1274. Ils étaient au nombre de seize, et rendirent au pape des lettres de leur souverain, publiant la puissance de leur nation par des discours pompeux et pleins de l'emphase de l'éloquence orientale. Ils ne venaient pas pour reconnaître la foi des chrétiens, mais pour faire alliance avec eux contre les Musulmans.

* **ABAFFI** (Michel), fils d'un magistrat d'Hermanstadt, fut élu, en 1661, prince de Transylvanie. Dès sa jeunesse, il avoit embrassé la carrière des armes, et il s'y fit avantagement connoître. L'empereur Léopold, regardant la Transylvanie comme une barrière utile à ses états, fit élire vavvode, par la Diète, son protégé Jean Kéméni. Ali pacha, qui commandait l'armée turque, pour lui opposer un antagoniste, fit nommer Michel Abaffi, qui fut reconnu l'année suivante de toute la Transylvanie, Kéméni ayant été tué dans une bataille contre les Turcs. La paix de Tèmeswar, en 1664, assura à Abaffi cette souveraineté, à la condition de payer un tribut à l'empereur et à la Porte. Placé entre les Polonais, les Impériaux et les Ottomans, il s'attacha d'abord à ne mécontenter aucune de ces puissances; mais croyant ensuite qu'il en tiroit dans ses intérêts de soutenir les rebelles de Hongrie, il déclara la guerre à l'empereur. Les victoires du duc de Lorraine l'obligèrent bientôt à se soumettre, et à conclure une convention par laquelle il conserva son autorité. Il régna ensuite paisiblement et mourut à Weissenbourg, l'an 1690, à l'âge de 58 ans, laissant sa principauté à Michel, son fils, dont le règne fut très orageux, et qui se vit con-

traint d'abandonner sa souveraineté à l'Autriche pour une pension et le titre de prince du Saint-Empire.

* **ABAFFI** (MICHEL) fils du précédent, succéda à son père; l'empereur Ferdinand III le prit d'abord sous sa protection et lui donna des tuteurs à cause de sa minorité. Le comte de Tékéli lui disputa sa principauté : les Turcs avec lesquels il s'étoit allié, s'emparèrent de plusieurs villes de la Transylvanie; mais les troupes impériales reprirent ce qu'ils avoient enlevé et assurèrent à l'Autriche la possession de cette province. Le traité de Carlowitz en 1699 diminua singulièrement le pouvoir du prince; et bientôt après, l'empereur, sous prétexte qu'Abaffi avoit contrevenu à ses ordres en épousant la fille de Georges Bethlem, comte de Transylvanie, le déposa de sa principauté moyennant une pension de 15 mille florins et le titre de prince du St-Empire. Abaffi mourut à Vienne à l'âge de 36 ans le 1^{er} févr. 1715. Il fut le dernier prince de la Transylvanie qui dès lors fut une province autrichienne.

ABAILARD, ou **ABÉLARD** (PIERRE), religieux de l'ordre de Saint-Benoît, devenu fameux par ses amours avec Héloïse, et plus encore depuis que Bayle a voulu le présenter comme une victime de la haine et de la jalousie, et que Pope a redit ses malheurs en beaux vers, naquit à Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il étoit l'aîné de ses frères; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique étoit la science pour laquelle il se sentoit le plus d'attrait et de talent. Dévoré par la passion d'embarrasser par ses raisonnemens les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, et le plus grand dialecticien de son temps. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, et n'eut pas de peine à réussir; mais l'avantage qu'il eut dans plusieurs disputes, entre autres sur le système de l'existence métaphysique d'une nature universelle, joint à sa présomption et à sa jactance, lui attira l'inimitié de son maître et de ses condisciples. Ce redoutable athlète se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, ensuite à Corbeil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouvèrent sans disciples. Le successeur

de Guillaume de Champeaux dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, et ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le docteur à la mode; et son imprudence croissant avec sa vanité, il ne se défia pas d'une liaison avec une jeune personne de qualité, nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Les suites en furent telles, que l'oncle, devenu furieux, fit mutiler le docteur, quoique lié depuis avec la nièce par les liens d'un mariage secret. Abailard alla cacher son opprobre dans l'abbaye de Saint-Denis en France, où il se fit religieux; Héloïse prenait en même temps le voile à Argenteuil. Les disciples d'Abailard le pressaient de reprendre ses leçons publiques : il ouvrit d'abord son école à Saint-Denis, et ensuite à Saint-Ayoul-de-Provins. L'affluence des étudiants fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à 5,000. Cependant son *Traité de la Trinité* fut condamné au concile de Soissons vers 1121. Saint-Bernard lui écrivit pour l'engager à se rétracter et à corriger ses livres. Il refusa et voulut attendre la décision du concile de Sens, qui étoit près de s'assembler, et demanda que saint Bernard y fût présent. L'abbé de Clairvaux s'y trouva en effet; il produisit des propositions extraites des ouvrages d'Abailard, et le somma de les justifier ou de les rétracter. Celui-ci ne fit ni l'un ni l'autre : il en appela au pape, et se retira. Par respect pour son appel, le concile se contenta de condamner les propositions, et ne nota point sa personne. On dit, pour l'excuser, qu'il vit bien que saint Bernard et les évêques du concile de Sens étoient prévenus contre lui, et que sa justification n'eût servi de rien; mauvais prétexte, dont un opiniâtre peut toujours se servir quand il le veut. S'en rapporter au jugement du concile, en appeler ensuite, avant même qu'il soit prononcé, est un trait de révolte et de mauvaise foi : les évêques étoient ses juges légitimes; en refusant de se justifier, il méritoit condamnation. En effet, il fut condamné à Rome aussi-bien qu'à Sens. Innocent II confirma les décrets de ce concile, et ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, et que leur auteur fût enfermé, avec défense d'enseigner. Abailard, aussi malheureux en écrits qu'en amours, publia son apologie; et, croyant devoir poursuivre son rappel au saint Siège, il partit pour Rome. En passant à Cluny, Pierre le Vénérable,

abbé de ce monastère, homme éclairé et compatissant, le retint dans sa solitude, et entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur et sa piété. Il peignit son repentir au pape, et obtint son pardon. Il travailla en même temps à le réconcilier avec saint Bernard, et y réussit. Quoique Abailard fût entré dans le cloître plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante étoit alors au Paraclet; c'étoit un oratoire que son amant avoit bâti près de Nogent-sur-Seine, en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivoit saintement, avec plusieurs autres religieuses. Abailard trouva dans le monastère de Cluny la paix de l'âme, que les plaisirs et la gloire n'avoient pu lui procurer. Devenu très infirme, il fut envoyé au monastère de Saint-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, et y mourut en 1142, à 65 ans. Héloïse demanda les cendres d'Abailard, et les fit enterrer au Paraclet. Pierre le Vénérable honora son tombeau d'une épitaphe. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'ait eu une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il auroit été moins célèbre et plus heureux. Des écrivains protestans ont dit qu'il fut condamné et persécuté, non pour ses erreurs, mais pour avoir soutenu aux moines de Saint-Denis que leur saint n'étoit pas le même que saint Denis l'Aréopagite : c'est une imposture. Ce point ne fut mis en question ni à Soissons, ni à Sens, ni à Rome : Abailard fut condamné pour des erreurs qu'il avoit enseignées sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur la Grâce et sur plusieurs autres chefs. On peut en voir la censure dans le recueil de ses ouvrages, publiés à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1616, et quelquefois celle de 1626), en un gros vol. in-4°, sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, 1° plusieurs *Lettres* : la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur, jusque vers le temps du concile de Sens; la troisième, la cinquième et la huitième sont adressées à Héloïse; 2° des *Sermons*; 3° des *Traité dogmatiques*. L'*Hexameron in Genesim* d'Abailard, est imprimé dans le tome 3 du *Tre-sor des anecdotes* de Martène. On trouve dans ces différens ouvrages, de l'imagination, du savoir et de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulières, de vaines subtilités, d'expressions barbares.

Don Gervaise donna, en 1720, en 2 vol. in-12, la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*. Trois ans après, il fit imprimer en 2 vol. in-12 les véritables *lettres* de ces deux amans, avec des notes historiques et critiques, et une traduction qui n'est qu'une longue paraphrase où l'on rencontre assez souvent des expressions libres et légères. On a publié, sous le nom d'Abailard et d'Héloïse, différentes *lettres*, qui sont purement romanesques. Voyez *Pope* et *Colardeau*. La meilleure édition des véritables *Lettres* d'Abailard et d'Héloïse est celle de Londres, 1718, in-8°, en latin. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, et n'est pas commune. On en a donné de belles éditions en 1782; 2 vol. in-12, avec une traduction nouvelle par Bastien, et en 1796, 3 vol. in-4° avec la Vie des auteurs, par de Launaye, et la traduction ou paraphrase de dom Gervaise; mais toutes ces éditions, faites pour réhabiliter la mémoire de ces deux amans, faire l'apologie de leurs amours, et donner de la célébrité au dérèglement de leur jeunesse, ne sont connues que des frivoles lecteurs de romans. Voyez HELOÏSE.

* ABANCOURT (CHARLES-XAV. JOSEPH Franqueville d'), neveu du ministre Calonne, né à Douai, étoit capitaine au régiment de Mestre-de-camp, cavalerie, lorsque la révolution éclata. Comme beaucoup d'autres esprits éclairés, il se laissa séduire par les nouveaux principes, mais sans jamais s'écarter de la modération. Louis XVI le jugea digne de sa confiance; et après les événemens du 20 juin 1792, cet infortuné monarque, croyant faire un choix agréable au parti constitutionnel, lui confia le ministère de la guerre. M. d'Abancourt ne parut qu'une fois aux séances de l'assemblée législative. Les agens du pouvoir exécutif étoient accusés, par quelques hommes du camp de Soissons, d'avoir mêlé du verre pilé au pain des soldats; il les justifia, en démontrant que cet accident avoit été le résultat du hasard, et pouvait tout au plus être attribué à la négligence de quelques subalternes. Les ennemis de M. d'Abancourt ne s'en tinrent pas là : le 10 août, dénoncé comme ennemi de la liberté, il fut enfermé à l'hôtel de la Force, et fut ensuite transféré dans les prisons de la haute cour nationale à Orléans, ramené de là à Versailles, pour être conduit à Paris, il y fut massacré devant la grille de l'orangerie.

* ABANCOURT (FRANÇOIS-JEAN-Willmain d'), littérateur et poète, né à Paris

le 22 juillet 1745, y est mort le 40 juin 1803. Il a laissé des poésies et quelques ouvrages assez peu estimés : | *Fables*, 1777, in-8°; | *Epîtres*, 1780, in-8°; | *la mort d'Adam*, tragédie traduite de Klopstock; | *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*; poème qui a concouru pour le prix de l'académie française, 1767, in-4°; | quelques pièces de théâtre, savoir : *l'Ecole des Epouses*, *le Sacrifice d'Abraham*, *la Bienfaisance de Voltaire*, *la Convalescence de Molière*, etc. Il avait fait une riche collection de pièces de théâtre soit imprimées, soit manuscrites.

* **ABANCOURT** (CHARLES FRÉROT d'), adjudant-général de l'armée française. Il résida long-temps en Turquie, où il avait été envoyé pour une mission particulière. De retour en France, on lui confia le dépôt des cartes et des plans militaires; ensuite il fut nommé chef du bureau topographique de l'armée du Danube. Il profita des avantages de cette place pour lever une carte générale de la Suisse, qui est estimée. Il est mort à Munich en 1801.

* **ABANO** (PIERRE d'), médecin et astrologue, naquit en 1250, près de Padoue, au village d'Abano, dont le nom latin est *Aponus*, d'où on l'a souvent appelé *Petrus de Apono*, et *Aponensis*. Après avoir voyagé dans l'Orient pour apprendre le grec, et avoir passé quelques années à Paris, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine, il revint professer cet art à Padoue où une chaire fut fondée pour lui. Il acquit comme médecin, une grande réputation dont on prétend qu'il abusa pour satisfaire son avarice, en exigeant des sommes considérables de ses malades. Pierre d'Abano mêlait à des connaissances réelles, les rêveries de l'astrologie judiciaire; et il se vit deux fois accusé d'hérésie et de magie par des médecins, et d'autres ennemis jaloux de sa réputation. Son *Elucidarium necromanticum*, et d'autres écrits dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Cornille d'Agrippa, donnaient du poids à l'accusation de magie. Quoi qu'il en soit, après avoir échappé une première fois à l'inquisition par le crédit de ses amis, il y échappa une seconde fois par la mort qui l'enleva en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant l'inquisition acheva son procès, et l'ayant jugé coupable d'hérésie, ordonna aux magistrats de Padoue d'exhumer son cadavre pour qu'il fût brûlé publiquement. Mais sa servante ayant se-

crètement déterré son corps, pour le placer dans un autre lieu, on se contenta de lire en public la sentence et de brûler le mort en effigie. Ses concitoyens en 1420, placèrent son buste sur la porte de leur palais public avec ceux de quelques autres personnalités célèbres. Frédéric, duc d'Urbino, plaça aussi la statue de Pierre d'Abano parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, et præcipuè medicorum*, imprimé à Venise, 1471, lui a fait donner le nom de conciliateur, parce qu'il tâche d'y concilier, chose assez peu facile, les opinions des philosophes. Il a laissé encore d'autres ouvrages dont quelques-uns se trouvent à la bibliothèque du roi, à Paris.

* **ABANY** (Mad. MARIE-THÉRÈSE PÉROULT, née d'), en 1753, morte à Saint-Germain-en-Laye en mars 1821, a publié *l'Amazone française* ou *Jeanne d'Arc*, Paris 1819, 2 v. in-8°; ouvrage qui a eu peu de succès, et reproduit en 1824, sous le titre de : *Jeanne d'Arc, poème en 24 chants*, 2 vol. in-8°. On a encore d'elle : *Seïla, fille de Jephté, juge et prince des Hébreux*, Paris 1801, 2 vol. in-42.

ABARBANEL. Voyez **ABRABANEL**.

* **ABARCA BOLEA Y PORTUGAL** (D. JÉRÔME de), un des plus grands seigneurs de l'Aragon, vécut au commencement du 16^e siècle. Retiré à sa terre de Cadrete à cause de sa mauvaise santé, il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, qu'il a laissée imparfaite, et qui n'a jamais été publiée. — Un autre **ABARCA** (Pierre), jésuite aragonais, né à Jaca, en 1619, a publié des *Traités de Théologie* en latin, et un *Recueil de Vies des Rois d'Aragon*, en espagnol, dont Hermilly fait beaucoup d'éloges.

* **ABARCA DE BOLEA Y CASTRO**, fils de Bernard d'Abarca, vice-chancelier de Charles V et de Philippe II, baron aragonais, laissa entre autres poésies espagnoles : *les Larmes de saint Pierre*; *Roland amoureux*, 1578. On lui attribue aussi une *Histoire de la grandeur et des merveilles des provinces du Levant*.

* **ABASCAL** (don JOSE-FERNANDO), né à Oviédo en 1743, s'étant distingué dans la guerre contre les Anglais en 1762, fut envoyé en 1796, avec le titre de lieutenant du roi, dans l'île de Cuba, pour défendre la Havane contre les attaques des Anglais. Le commandement général et l'intendance du royaume de la nouvelle Galice furent la récompense des ser-

vices qu'il rendit dans cette circonstance. En 1804, il fut élevé au grade de maréchal de camp et pourvu de la vice-royauté du Pérou. Il s'était embarqué pour s'y rendre, lorsqu'il fut pris par les Anglais et conduit à Lisbonne; mais il parvint à s'échapper, et arriva enfin à Lima. Il restait cette colonie dans le devoir, et ramena le commerce du Pérou, appauvri par des pertes énormes. Lorsqu'il apprit la nouvelle de l'invasion de l'Espagne par les troupes françaises, il fit passer dans la péninsule de fortes sommes d'argent, du salpêtre, de la poudre, pour l'aider dans la guerre de l'indépendance, et il s'occupa de fortifier et d'approvisionner les villes les plus importantes de son gouvernement. Il créa aussi un régiment appelé les *Volontaires de l'union espagnole du Pérou*, pour maintenir la bonne intelligence entre les Espagnols et les Américains. Les cortès, satisfaites de sa conduite, lui accordèrent, par un décret du 30 mai 1812, le titre de marquis. Il fut remplacé, en 1816, dans son gouvernement par Pézueta; celui-ci voulut l'obliger, suivant l'usage, de rendre compte de son administration avant son départ; mais tous les habitants s'opposèrent à cette mesure, et il s'embarqua à Callao pour revenir dans sa patrie. Il mourut le 31 juin 1821, à Madrid, où ses talens militaires et administratifs, joints à une modération bien rare dans les dissensions civiles, lui avaient acquis la plus honorable réputation.

* **ABASCANTUS**, médecin, né à Lyon dans le 2^e siècle, renommé par son antidote contre la morsure des serpens, connu sous le nom d'*Abascantus*. Tous les biographes disent qu'il fut assez célèbre pour mériter l'estime de Galien.

* **ABASQUE (JEAN)**, fut une des victimes de la rage révolutionnaire. Né en 1752 à Clouen, il devint vicaire dans le lieu de sa naissance et se distingua par sa piété et ses bonnes œuvres. A l'époque de la révolution, il n'abandonna point son troupeau qu'il édifiait par son courage et qu'il entretenait avec zèle dans les principes inséparables d'attachement à la religion et au trône. Il refusa le serment que l'on imposait à tous les prêtres, et resta des lors caché pour se soustraire aux terribles effets de la loi du 26 août 1792, qui chassait du sol de la France tous les ecclésiastiques non assermentés. Mais il ne put se soustraire à l'active persécution de Jean-Bon-St.-André, ministre

protestant, nommé proconsul à Brest. Abasque fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire; l'exécution de cet arrêt eut lieu le même jour 14 avril 1794 (25 germinal an 2). Abasque mourut comme il avait vécu, avec le calme de l'homme juste et l'espoir du vrai chrétien.

ABASSA, pacha d'Erzerum, puis de Bosnie, an 1622 de J.-C., irrité contre Mustapha 1^{er}, empereur des Turcs, se révolta sous prétexte de venger la mort du sultan Othman II, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le mufti et le général des janissaires profitèrent de cette rébellion pour déposer Mustapha, et pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan, peu de temps après, s'accommoda avec Abassa. Il l'envoya, en 1634, contre les Polonais, à la tête d'une armée de 60,000 hommes. Il aurait remporté une victoire signalée, sans la lâcheté des Moldaves et des Valaques. Il fut employé ensuite contre les Persans, qui attaquèrent la ville de Van; mais la mort d'Abassa, arrivée en 1636, fit tomber cette place au pouvoir des Persans. Abassa avait des qualités brillantes et dangereuses.

* **ABATI (BALDE-ANGE)**, né à Gubbio, dans l'état ecclésiastique, fut médecin du duc d'Urbino, et florissait vers l'an 1550. Il est connu par un *Traité sur l'histoire naturelle de la vipère*, et les emplois de ce reptile en médecine, imprimé sous ce titre : *De admirabili vipera natura, et de mirificis ejus facultatibus liber*, Ragusii, 1589, in-4°, très rare; Urbini 1591, in-4°.

* **ABATI (ANTOINE)**, de Gubbio, poète italien de beaucoup de réputation pendant sa vie, florissait vers le milieu du 17^e siècle. Il fut attaché à l'archiduc Léopold d'Autriche, et voyagea dans les Pays-Bas et en France. De retour en Italie, il fut successivement gouverneur de plusieurs petites villes de l'état ecclésiastique. Il mourut à Sinigaglia en 1667, après une longue maladie. Il a laissé : | *Ragguaglio di Parnaso contra poetistri e partegiani delle nazioni*; Milan, 1658, in-8°; | *Le Frascherie, fasci tre*, poésies satyriques, mêlées de prose; Venise, 1651, in-8°; | *Poesia posthume*, Bologne, 1671, in-8°; | *Il Consiglio degli Dei, dramma per musica*, etc., à l'occasion de la paix entre la France et l'Espagne, et du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Bologne, 1671. L'auteur l'avait dédié en 1660 au cardinal Mazarin.

* **ABATUCCI** (JACQUES-PIERRE), né d'une des premières familles de Corse en 1726, embrassa la carrière des armes, et se déclara d'abord pour le parti opposé à Paoli; mais il se réconcilia avec ce général, et consentit à servir sous ses ordres dans la guerre contre les Génois. Abatucci se signala principalement dans la guerre contre les Français, et il fut le dernier chef qui posa les armes : sa soumission franche et loyale entraîna celle de ses partisans, et lui fit obtenir le grade de lieutenant colonel. En 1795, il défendit l'île de Corse contre Paoli et les Anglais; mais la prise de Toulon lui ôtant tout espoir de secours, il se rendit en France, où il obtint le grade de général de division. Ses infirmités l'empêchèrent de servir dans ce grade. Les Anglais ayant évacué la Corse en 1796, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1812.

* **ABATUCCI** (CHARLES), fils du précédent, entra à l'école de Metz, et devint adjudant-général dans la campagne de Hollande. S'étant signalé au premier passage du Rhin, il obtint le grade de général de brigade, et peu après celui de général de division. Chargé en 1796, de défendre Huningue contre les Autrichiens, il fut tué dans la grande île du Rhin, après avoir fait preuve de la plus grande intrépidité; il était âgé de 26 ans. Le général Moreau lui fit élever un monument dans l'endroit même où il avait reçu le coup mortel; ce monument détruit par les alliés en 1815 a été relevé depuis, grâce aux soins du général Rapp, qui deux ans avant sa mort avait fondé une souscription pour le rétablir.

* **ABAUNZA** (PIERRE), de Séville, a fait une dissertation sur les décrétales qui se trouve dans le *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, de Gerard Meerman, 7 vol. in-fol., Lahaye, 1751. Il existe aussi de lui dans la bibliothèque de Séville, un commentaire manuscrit sur quelques livres de Martial. Il mourut en 1649, à l'âge de cinquante ans.

ABAUZIT (FERMIN), naquit le 11 novembre 1679, à Uzès, de parents calvinistes, qui l'emmenèrent de bonne heure à Genève. Il voyagea en Angleterre et en Hollande, où il connut Bayle et se lia avec lui. De retour à Genève, il devint bibliothécaire de cette ville, où il vécut dans une assez grande obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude, à peu de distance de Genève; c'est là qu'il termina sa carrière au com-

mencement de 1767, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui quelques ouvrages en faveur de l'arianisme; entre autres, un *Commentaire sur l'Apocalypse*, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une ardeur bien peu assortie à la philosophie que l'auteur affectait. Si l'abbé Berquier s'est occupé à le réfuter, ce n'est pas qu'il le regardât comme un adversaire fort redoutable, mais parce que l'enthousiasme avec lequel J.-J. Rousseau avait parlé, dans la nouvelle Héloïse, de ce fanatique auquel il avait fait plusieurs plagiats, eût pu le faire prendre pour un homme important. Le compilateur Manuel en parle sur le même ton dans son *Année française*. Abauzit a donné aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Genève*, de Jacques Spon, 1750, 2 vol. in-4° et 4 vol. in-12, et plusieurs autres ouvrages et dissertations où l'on admire l'étendue et la variété de ses connaissances.

* **ABBA**, célèbre canoniste, qui florissait en 1250, a commenté les cinq livres des *Décrétales*, in-folio. Venise, 1588.

* **ABBACO** (PAUL de l'), mathématicien et poète du 14^e siècle. Il était de Florence, où son portrait se voit dans l'une des voûtes de la galerie des Médicis. Ses vers ne valent pas ceux des poètes illustres de son temps; mais ses connaissances en mathématiques le rendirent célèbre. Il mourut peu de temps avant Boccace dont la mort arriva en 1375.

ABBADIE (JACQUES), célèbre ministre calviniste, naquit à Nay en Béarn, en 1637. Après avoir étudié à Sedan, voyagé en Hollande et en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère, d'abord en France, puis à Berlin, et ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloé. Il mourut en 1727, à Sainte-Mary-la-Bonne, près de Londres, à l'âge de 70 ans. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, et l'éloquence de ses sermons, lui avaient fait beaucoup d'amis dans cette ville, parmi les grands et les gens de lettres. Il était versé dans les langues, dans l'écriture et dans les Pères. Il a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages (*voyez les Mémoires de Nicéron*, tome 35). Ses *Traité de la vérité de la religion chrétienne* en 2 vol. in-12; *de la divinité de J.-C.*, in-12, et *de l'art de se connaître soi-même*, formant en tout 4 vol. in-12, traduits en différentes langues, écrits avec beaucoup de force dans le raisonnement et d'énergie dans le style, eurent le suffrage des

catholiques et des protestans (voyez les Lettres de Mad. de Sevigné). *L'art de se connaître soi-même* a été fondé presque tout entier dans l'Encyclopédie, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Sa *Vérité de la religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°, ne fut pas également applaudie, et passa, même chez les savans de la réforme, pour un ouvrage faible et une apologie très incomplète. Les gens sensés de toutes les communions se moquèrent également du *Triomphe de la Providence et de la religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1713, en 4 vol. in-12; ouvrage plus digne de Nostradamus et de Jurieu que d'un théologien sage. Voltaire prétend que cette production fit tort à son *Traité de la religion chrétienne*, comme si un homme qui démontre une chose, ne pouvait déraisonner dans une autre. Le même Voltaire avance qu'Abbadie est mort fou; anecdocte démentie par des témoins oculaires: tous les hommes qui témoignent de l'attachement à la religion chrétienne, doivent, au jugement de cet écrivain cynique, passer pour des insensés. On a encore d'Abbadie, | un volume de *Sermons*, 1680, in-8°, moins connus que son traité sur la religion; | la *Défense de la nation britannique*, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle), Londres 1692, in-8°, édition rare: La Haye, 1693, in-12; | *Les Caractères du chrétien et du christianisme*, 1785, in-12. Abbadie avait la mémoire la plus heureuse: il composait ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les faisait imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition nous a privés de deux livres importans, dont l'un était une *Nouvelle manière de démontrer l'immortalité de l'âme*.— Un autre ABBADIE, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12. Il soutint qu'elle y fut prêchée avant le milieu du second siècle.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre et un de ses généraux, sauva la vie à son neveu à la bataille de Honaïn, que ce prophète aurait perdue, si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Il mourut l'an 652 de J.-C. Sa mémoire est révérée chez les Mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs et de leurs saints.

ABBAS ou ABD-ALLAH, fils du précédent, fut regardé par les Musulmans comme leur *Rabbani*, c'est-à-dire, comme le docteur des docteurs; c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des 57 califes Abbassides, qui détrônèrent les califes Ommiades, descendait de ces deux Abbas. Leur domination dura 524 ans. Long-temps despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent dépossédés à leur tour par les Tartares.

ABBAS. Voyez SCHAH-ABBAS.

ABBASSA (A'bbaçah), sœur d'Haroun-al-Réchyd, 8^e calife Abbasside. Sa beauté, ses talens pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage par son frère au grand-visir Giafar, chef de la famille des Barmécides, et ami du calife; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. La jeunesse et une passion mutuelle eurent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa devint mère et donna le jour à un fils que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mecque. Le fait parvint à la connaissance du calife, qui fit périr Giafar avec tous les Barmécides, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence. Plusieurs années après, une femme qui avait connu Abbassa pendant sa prospérité, la rencontra et lui demanda ce qui lui avait attiré son infortune. « J'ai eu autrefois 400 » esclaves, lui répondit Abbassa; je ne » possède plus maintenant que deux » peaux de mouton, dont l'une me sert » de chemise et l'autre de robe. J'attribue » mes malheurs à mon peu de reconnais- » sance pour les bienfaits de Dieu. Je fais » pénitence de ma faute, et je vis con- » tente. » La femme lui fit présent de 500 dragmes d'argent, qui lui causèrent autant de joie que si elle eût été rétablie dans son premier état. Abbassa cultivait la poésie, et quelques-uns de ses vers conservés par les Arabes annoncent un cœur passionné.

* ABBATE (NICCOLO dell') peintre, né à Modène en 1509 ou 1512, d'une famille qui de père en fils s'était vouée aux arts, a orné les salles et les plafonds de l'Institut de Bologne de fresques représentant différens sujets de l'Odyssée. Ses tableaux très estimés sont rares en Italie: le musée

royal en possède un : c'est le *mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*. Son maître fut *Ruggiero Ruggieri* qui accompagna le Primate en France. Abbate mourut en 1571.

ABBÉ (LOUISE l'). Voyez LABBÉ.

* **ABBÉMA** (BALTHAZAR), hollandais, exerçait une charge de magistrature dans sa patrie, lorsqu'en 1784 éclata contre le stathouder une insurrection dont il embrassa la cause avec chaleur. L'armée prussienne ayant pénétré en Hollande vers la fin de 1787, il vint chercher un asile en France. Il y était encore au mois de décembre 1789, lorsque Favras fut mis en jugement, et il figura dans ce procès comme témoin à charge. On sait que Favras qui était accusé d'avoir conspiré contre la révolution, ne put obtenir qu'on lui fit connaître son dénonciateur, et que les témoins à décharge ne furent pas même entendus. Abbéma établit à Paris une maison de banque. Il a beaucoup contribué à la construction de la cour Batave, dans la rue Saint-Denis. Lorsque les Français se furent rendus maîtres de la Hollande, Abbéma fut nommé ministre plénipotentiaire à Hambourg. Il est mort dans cette dernière ville, chargé du soupçon de s'être rendu l'agent des ennemis de la France.

ABBON, surnommé *le Courbe* (*Abbo Cernuus*), moine de Saint-Germain-des-Prés, fit en vers latins barbares la *Relation* du siège de Paris par les Normands, vers la fin du 9^e siècle (l'an 896). Ce versificateur oublié, qui lui-même était normand, fut témoin de ce siège, et s'il n'est pas bon poète, il est historien exact. Il entre dans les plus grands détails, et paraît assez impartial. Son poème contient plus de 1,200 vers dans les deux livres qu'on en a publiés. Le troisième, qui ne contient rien d'intéressant, et dont le manuscrit est imparfait, n'a jamais vu le jour. On trouve le poème d'Abbon dans le tome 2 de la collection de Duchêne, et il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles annales de Paris*, publiées par don Tous-saint-Duplessis, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1753, in-4°. On a encore d'Abbon une *lettre dans la Bibliotheca Patrum*, tome 5, et des sermons dans le 9^e volume du *Spicilegium* d'Achéry.

ABBON de Fleury, **ABBO Floriacensis**, né au milieu du 10^e siècle, à Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les

arts et à toutes les sciences, grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris et de Reims et à l'abbaye de Ramsey en Angleterre, il fut élu abbé du monastère de Fleury, dont il était moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenait les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuèrent quelques violences envers ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une *apologie* qu'il adressa aux rois Hugues et Robert. Il dédia, quelque temps après, aux mêmes princes, un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois et ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome pour apaiser Grégoire V, qui voulait mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'abbaye de la Réole, en Gascogne. Il y retourna une seconde fois, quelque temps après, toujours pour le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons, lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchait de réunir les esprits, et qu'il donnait même tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les martyrologes de France, et dans celui des bénédictins. Le *recueil* de ses lettres fut publié en 1687, in-folio, sur les manuscrits de Pierre Pithou, à la suite du *Codex canonum vetus*, ainsi que quelques autres de ses ouvrages. Aimoin, son disciple, a écrit sa vie et y a inséré quelques fragmens de ses écrits. On trouve le tout dans le tome 8 des *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*.

ABBOT (ROBERT), professeur de théologie protestante dans l'université d'Oxford, né à Guilfort en 1562, était fils d'un tondeur de draps du comté de Surrey. Le roi Jacques I, qui aimait les docteurs, et qui prétendait bien l'être lui-même, lui donna l'évêché de Salisbury, en récompense de ce qu'il avait publié en 1616, in-4°, à Londres, un livre latin (*Défense du pouvoir souverain*) contre Bellarmin et Suarez. On a encore de ce théologien, | plusieurs traités de controverse, où il y a plus de fanatisme que de raison; | une *Réponse à l'apologie de Henri Garnet*, jésuite; ouvrage du même genre. Abbot

ne fut évêque que trois ans; il mourut en 1617. *Voyez* l'art. suiv.

ABBOT (GEORGE), d'abord principal du collège d'Oxford, ensuite nommé à deux évêchés, et enfin archevêque de Cantorbéry, était frère cadet du précédent; mais il ne sut pas se ménager, comme lui, les bonnes grâces du roi Jacques I. Il les perdit en s'opposant au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quelques personnes, irritées de l'indulgence d'Abbot pour les non-conformistes, profitèrent de l'aversion de Jacques I. Ils l'accusèrent d'irrégularité pour avoir fait un meurtre par mégarde. Abbot confondit ses ennemis; mais six ans après, ils furent appuyés par le duc de Buckingham, qui haïssait l'archevêque. Abbot, suspendu des fonctions de sa primatie, se retira dans sa patrie, puis au château de Croyden, où il mourut en 1653. Nous avons de ce savant prélat, | six *Questions théologiques*, en latin, Oxford, 1398, in-4°; | des *Sermons sur le prophète Jonas*, in-4°; | l'*Histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des Actes de l'église anglicane, de Jean Fox, Londres, 1631, in-fol.; | une *Géographie*, in-4°, assez bonne pour son temps; | un *Traité de la visibilité perpétuelle de la vraie Eglise*, in-4°. Ces quatre derniers ouvrages sont en anglais. *Voyez* sur Robert et George Abbot, les Mémoires de Nicéron, tome 46. George Abbot a laissé une réputation bien équivoque, même parmi les protestans. Clarendon dit que tout son christianisme consistait à avilir la papauté. Dans ce genre, plus on lui montrait de fureur, plus on lui inspirait d'estime. Il mourut, ajoute-t-il, laissant à son successeur une tâche difficile à remplir, celle de réformer une église qu'il avait remplie de ministres faibles et plus encore de ministres vils.

* **ABBT (THOMAS)**, savant allemand, fils d'un perruquier, naquit à Ulm, en 1738. Il annonça, dès ses premières années, les dispositions les plus précoces pour les sciences, et publia, en 1751, à l'âge de 13 ans, sa première dissertation de *Historiâ etlæ magistrâ*. La même année, il soutint deux thèses, l'une sur les *miroirs ardents*, l'autre sur la *rétrocession miraculeuse de l'ombre sur le cadran d'Achaz*. Quelques années après, 1756, Abbt passa à l'université de Halle, s'adonna à l'étude de la philosophie et des mathématiques, accepta une chaire de professeur à Francfort sur l'Oder, et puis à Rinteln en Westphalie. Dégouté de sa place, il se livra à la composi-

tion, et voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour à Rinteln, il publia son célèbre *Traité du mérite*, qui lui valut la place de conseiller du comte régnant de Schaumbourg-Lippe; mais il ne jouit pas long-temps de l'amitié dont l'honorait ce prince; il mourut le 27 novembre 1766, âgé seulement de 28 ans. Quoique enlevé à la fleur de son âge, Abbt a été un des écrivains qui ont le plus contribué à faire renaitre le goût de la langue allemande, qui était tellement tombé, qu'avant Abbt et ses illustres amis, les Allemands découragés, par la désastreuse guerre de trente ans, n'écrivaient plus guère qu'en français et en latin. Les œuvres de Thomas Abbt ont été recueillies par M. Nicolaï, et publiées en 6 volumes in-8°, Berlin, 1790, avec la vie de l'auteur. Les principaux ouvrages d'Abbt sont, | son livre du *Mérite*, bien supérieur au *Traité du vrai mérite*, de Lemaitre de Claville, production médiocre et oubliée; il a été traduit en français par M. Dubois, ancien préfet du Gard, mais cette traduction est peu estimée; | *De la mort pour la patrie*; ce fut à Francfort-sur-l'Oder qu'il publia cet ouvrage, pour ranimer ses concitoyens, que la guerre avait découragés; | des *thèses*, dont les plus remarquables sont celles où il soutient que Moïse a été inhumé par les hommes et non par Dieu; que la confusion des langues n'a pas été une peine infligée au genre humain; | quelques livres d'histoire, entre autres, *Fragmens des événemens les plus anciens du genre humain*; ouvrage continué sous le même titre par M. Miller, et une *Histoire du Portugal jusqu'à la fin du 15^e siècle*. On trouve quelques autres pièces d'Abbt dans le *Journal hebdomadaire allemand*, et dans d'autres écrits périodiques. Il publia, en 1766, une satire ingénieuse contre l'esprit de persécution qui animait les protestans, quoiqu'on ait tant de fois vanté leur prétendue tolérance. La vie d'Abbt a été écrite en allemand par Fréd. Nicolaï, sous le titre *Monument à la mémoire de M. Th. Abbt*. La *Bibl. historiq.* de Gatterer en a donné un extrait, tom. VI.

ABDALCADER, mystique persan, naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui lui fit donner le surnom de Ghili. Les Musulmans révèrent ce docteur comme un grand saint de leur religion. Il connaissait à fond la loi musulmane, et l'observait dans toute son étendue. La prière de ce Mahométan ressemble un peu à celle

du pharisien dont il est parlé dans l'Evangile : *O Dieu tout-puissant, comme je ne t'oublie jamais, et que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te souvenir quelquefois de moi !*

ABDALLAH, père de Mahomet, était de la tribu de Coréïch, et conducteur de chameaux. Les mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le père fut recherché en mariage par une reine de Syrie. Il mourut à Yatreb, aujourd'hui Médine, ne laissant pour héritage à son fils que 5 chameaux et 4 esclaves.

ABDALLAH, (Bén-Zobaïr, ou *fils de Zobaïr*,) fut proclamé calife en 680 par les Arabes de la Mecque et de Médine, qui s'étaient révoltés contre Yésid ; il essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, et en demeura paisible possesseur pendant quelques années, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yésid dans le califat de Syrie, Abdel-Mélek, fit mettre le siège devant la Mecque. Abdallah, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où ayant été renversé par un coup de pierre, il fut pris et eut la tête tranchée à l'âge de 72 ans. Ce prince avait de la bravoure et de la piété, mais son avarice était si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. Avant Abdallah, disent-ils, on n'avait jamais vu d'homme brave qui ne fût libéral. On dit que ce prince était si attentif dans ses prières, qu'un jour qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête et y resta long-temps sans qu'il s'en aperçut.

ABDALLAH, fils d'Yésid, célèbre juriconsulte musulman, avait coutume de dire qu'un docteur devait toujours laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, et qu'ainsi il ne devait jamais rougir de dire : *Je ne sais point*. Ce devrait être la devise de tous les docteurs, et dans ce siècle de suffisance plus que dans tous les autres.

ABDALLAH, fils d'Abbas, et oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avait procuré. Après sa mort, il prétendit lui succéder ; il prit les armes, et se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandait les troupes d'Abou-Giaffar, son concurrent et son neveu, il s'enfuit à Barrah, et y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giaffar, pour

le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, et ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ces artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec les démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais, peu de temps après, le plancher de la chambre où était Abdallah s'écroula tout à coup, et le fit périr avec une partie de ses amis. Cet événement avait été concerté par le calife, qui avait fait disposer son appartement de façon qu'au premier ordre, on était sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Sa mort arriva l'an de J.-C. 755. Ses troupes avaient défait en bataille rangée le dernier calife des Ommiades ; et il avait exercé des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison qui étaient tombés entre ses mains.

* **ABDALLATIF** (Abdel-Lathyf), historien arabe, né à Bagdad en 1161, s'adonna d'abord à la médecine qu'il professa jusqu'en 1185 ; mais bientôt, avide de plus vastes connaissances, il quitta sa patrie, voyagea sous la protection du grand Saladin, qui lui assigna une pension sur son trésor, parcourut toute l'Egypte, et se fixa enfin à Damas. Il mourut en 1231, dans un pèlerinage de la Mecque, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont deux particulièrement l'ont mis au nombre des plus célèbres historiens modernes de l'Orient. Le premier, qui est perdu pour l'Europe, était une *Description de l'Egypte*, dans laquelle l'auteur avait rassemblé tout ce qu'il avait vu, et tout ce que les anciens avaient écrit sur cette contrée. L'autre, qui est intitulé : *Instructions et réflexions sur les objets et les événements vus en Egypte*, se divise en deux parties. La première parle de la situation et du climat de l'Egypte, de ses plantes, de ses animaux, des monumens, des édifices, etc. La seconde traite du Nil et de ses particularités. M. Sylvestre de Sacy a donné en 1810, in-4°, une traduction française de cet ouvrage avec des notes.

ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté et la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, et avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDAL-MÉLEK, cinquième calife Ommiade, commença à régner en 684 : on l'appelait *l'Ecorcheur de pierres*, à cause de son avarice. Il fit la conquête des Indes,

de la Mecque, de Médine, pénétra jusqu'au fond de l'Espagne, et mourut après un règne de plusieurs années. Il passe pour le premier souverain arabe qui ait frappé monnaie.

ABDALONYME, **ABDOLONYME**, **ABDOLOMINE**, ou **ALYNONIME** (car ce nom est rendu différemment par les historiens), prince sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie, quoiqu'il fût issu du sang royal. Alexandre le Grand, qui faisait des rois et qui les détrônait à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme. Alexandre ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avait pu supporter sa misère, Abdalonyme lui répondit : *Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur ! Je n'ai jamais manqué de rien tant que je n'ai rien possédé ; mes mains ont fourni à tous mes besoins.* Alexandre charmé de cette réponse ajouta à ses états une contrée voisine, et lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent une histoire, que l'abbé Millot regarde comme fautive. Fontenelle a donné sous le nom d'Abdalonyme, une comédie en cinq actes ; Plancher en tira *le Jardinier de Sidon*, opéra-comique. La première de ces pièces fut mise en vers, en trois actes. Enfin, Delille a puisé dans l'histoire de ce prince un bel épisode pour son poème des Jardins, et l'abbé Picardet en a fait le sujet d'un roman moral.

ABDAS (saint), évêque persan, vivait du temps de Théodose le Jeune, sous le règne d'Isdegerde, et de Varane V, au commencement du 5^e siècle ; ayant fait abattre un temple de païens consacré au feu, il reçut aussitôt l'ordre de le rebâtir. Mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, et suscita aux fidèles une horrible persécution, qui dura plus de trente ans, et alluma une grande guerre entre l'empire des Grecs et celui des Perses. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme l'évêque d'avoir abattu le temple, mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. *Car il me semble, dit-il, que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui bâtir un temple.*

* **ABDEL-AZYZ**, fils de Mouça, aida son père dans la conquête de l'Espagne, et s'empara, l'an 713, des provinces de Jaen, de Murcie et de Grenade : il vainquit près de Carthagène les Goths com-

mandés par le comte Théodomir, et acheva la conquête de la presque île par la prise de Tarragone. Son père ayant été appelé à Damas lui laissa le commandement de l'Espagne avec le titre de vice-roi qui lui fut confirmé par le calife Soëïman. Abdel-azyz fit de nouvelles conquêtes, et envoya un de ses lieutenans à la tête d'une armée qui pénétra en France. On assure qu'ayant appris la disgrâce de son père, il ne voulut plus reconnaître l'autorité du calife, et que celui-ci, pour le punir, le fit assassiner l'an 717. D'autres attribuent aussi sa mort à l'indignation de ses officiers qui voyaient avec peine l'attachement d'Abdel pour Egilone veuve de Rodrigue dernier roi des Goths, qui lui persuada de se faire proclamer roi, et lui mit, dit-on, elle-même la couronne sur la tête.

* **ABDEL-AZYZ**, chef des Wahabis, vers la fin du 18^e siècle, succéda à son père Ebn-Sehoud dans l'autorité souveraine chez les Mahométans réformés. Par son adresse et son courage il acheva de soumettre le reste des tribus qui n'avaient pas encore plié sous le wahabisme, et devint si puissant que la Porte en conçut de l'inquiétude et chargea le pacha de Bagdad de combattre ces sectaires. L'adresse et les présens d'Abdel éloignèrent ses ennemis : il profita de leur absence pour s'emparer d'Iman Hussein, ville où est le tombeau d'Ali, puis de la Mecque où est celui de Mahomet. Un traité le poignarda le 13 nov. 1803. Son fils Sehoud lui succéda.

* **ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED**, originaire de Médine, est auteur d'un Traité arabe sur le café, que l'on croit écrit vers la fin du 16^e siècle et dont M. de Sacy a donné un fragment dans la Chrestomathie arabe.

ABDEL-MEDEK, Ethiopien, eunuque du palais du roi Sédécias, obtint de son maître la délivrance du prophète Jérémie.

ABDEL-MELEK, roi de Fez et de Maroc, demanda des troupes au sultan Sélim, pour se défendre contre Mahomet son neveu, qui l'avait détrôné. Mahomet dans le même temps, fut secouru par don Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua avec près de 800 bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi africain livra bataille en 1578 au jeune Portugais, et défit complètement son armée. Trois rois périrent dans cette journée : les deux rois maures, l'oncle dans sa litière, le neveu dans un marais, et don Sébastien, dont on ne put retrouver le corps.

* **ABDEL-MELEK**, fils de Merwan et 3^e calife ommiade de Damas, étudiait le droit quand il apprit la mort de son père l'an 685; il ferma aussitôt le Coran et dit: *Voilà le dernier entretien que nous aurons ensemble*. Les difficultés qu'éprouvaient ses sujets pour aller visiter le tombeau du Prophète dans les lieux soumis à l'empire d'Abdallah, le déterminèrent à agrandir le temple de Jérusalem; et il voulut qu'on s'acquittât du pèlerinage dans cette ville. Il fit rentrer ensuite dans le devoir tous les petits gouverneurs de Syrie. Mais il eut à lutter contre la puissance de l'empereur Justinien II, qui lui accorda enfin la paix, moyennant un tribut considérable. Marchant ensuite contre Mossab, frère d'Abdallah, fils de Zobaïr, qui s'était emparé de l'Irac, il le vainquit, le tua et reçut le serment de fidélité de ses troupes. Enfin il chargea son général Hédjadj, d'aller attaquer dans la Mecque Abdallah lui-même dont la mort le rendit maître de l'Arabie. Sa puissance était déjà établie en Egypte, en Syrie, et dans d'autres lieux encore. Ses dernières années furent troublées par des révoltes. Il mourut l'an 703 après un règne de 21 ans. Son avarice lui fit donner le surnom de *Sueur de la pierre*.

* **ABDEL-MOUMEN**, ou **ABDOUL-MUMEN**, second chef de la secte des unitaires ou almohades mahométans, naquit l'an 1101. Il était fils d'un potier de village dans le royaume de Trémessen en Afrique. Après avoir fait quelques études, il s'attacha à la fortune de Tomrut qui voulait ramener les peuples au vrai mahométisme. La nouvelle secte fit des progrès rapides, et Tomrut eut bientôt une armée d'ardens prosélytes, dont Abdel-Moumen se servit pour attaquer Tachefyn, roi de Maroc. Tomrut étant mort, Abdel lui succéda, et fut proclamé calife. Il continua la guerre contre Maroc dont il se rendit maître, envoya des troupes en Espagne et fit occuper Xérès, Malaga, Cordoue et Séville: enfin de succès en succès il acheva la conquête de la partie occidentale de l'Afrique. Il allait passer en Espagne, avec des forces immenses, pour en chasser les chrétiens, lorsqu'une mort inopinée vint le surprendre l'an 1162. On assure qu'un perroquet qu'il avait élevé répétait sans cesse: *Gloire, puissance au calife Abdel-Moumen, Prince des croyans!*

ABDÉNAGO, nom chaldéen qui fut donné à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, jetés dans une fournaise ardente,

par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avaient pas voulu adorer la statue, et que le vrai Dieu, dont ils n'avaient pas voulu renier le culte, conserva sans atteinte au milieu des flammes. Le nom d'*Abdénago* veut dire serviteur de *Nago* ou *Négo*, soleil ou étoile du matin.

* **ABDÉRAMÉ I**, dit le *Juste*, fils du calife Hefcham, de la race des Ommiades était né à Damas, l'an 731 de Jésus-Christ. Les Sarrasins, révoltés contre Joseph, (Iousouf - eb - Fahry) vice-roi pour les califes abbassides, l'appelèrent en Espagne. Ayant débarqué à Almoncar en 755, il remporta plusieurs victoires sur ce prince, et lui ôta la vie dans la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Aragon, de la Navarre, du Portugal, et prit le titre de roi de Cordoue. L'Espagne devint florissante sous son règne qui cependant fut troublé par des révoltes et des guerres sans cesse renaissantes. Abdérame fortifia et embellit Cordoue, et commença la grande mosquée de cette ville. Ce prince aimait les lettres et les arts, et a laissé des poésies très estimées des Arabes. Il mourut l'an 787, âgé de 59 années lunaires, après en avoir régné 35. De tous les princes de son temps, Charlemagne seul l'effaça par la gloire des armes.

* **ABDÉRAMÉ II** (Abdoul-Rahaman - Ben - Al - Hakem), surnommé *el Muzzaffer*, ou le *Victorieux*, quatrième calife ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda en 822, à l'âge de 50 ans. A son avènement au trône, Abdoullah, son grand oncle, voulut lui ravir la couronne, et prit les armes contre lui. Abdérame l'attaqua, le défait, et le força à s'enfermer dans Valence, où il mourut de chagrin. Après ce premier succès, il eut de nouvelles guerres à soutenir. Les Français occupaient la Catalogne; les pirates normands pillaient Lisbonne et l'Andalousie; et les Espagnols des Asturies menaçaient ses frontières. Abdérame chassa les premiers de Barcelone, et obligea les Normands à repasser la mer; mais ces succès furent balancés par des revers, deux armées, envoyées contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, furent repoussées, et plusieurs villes qui étaient sous sa domination se révoltèrent. Cependant il parvint à les soumettre, conclut un traité avec Ramire, et ne songea plus qu'à jouir des avantages de la paix. Cordoue fut embellie, ornée de beaux édifices, et entourée de forteresses; des col-

lèges furent fondés, et il ouvrit des écoles pour tous les arts connus. Abdérame favorisa les lettres et encouragea les savans, mais il fut l'irréconciliable ennemi des chrétiens. Il permit aux Musulmans par un édit de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran ou de Mahomet. Malgré sa haine et sa puissance, ce fut précisément sous son règne que les chrétiens commencèrent à balancer la puissance musulmane. Ramire le vainquit, l'Aragon eut ses souverains, la Navarre devint un royaume, et tout le nord de l'Espagne se déclara contre le calife de Cordoue. Abdérame mourut d'une attaque d'apoplexie, l'an 882, à l'âge de 62 ans. Il a composé en arabe des *Annales sur l'Espagne*, qui se conservent à la bibliothèque de l'Escurial. Mohammed, l'ainé de ses enfans, lui succéda.

ABDÉRAMÉ III (Abdoul-Rahaman), huitième calife ommiade d'Espagne, surnommé le *Protecteur du culte du vrai Dieu*, était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. Les Arabes le placèrent sur le trône en 912, au préjudice du fils de son oncle. Abdérame justifia leur choix et apaisa les provinces rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il déclara la guerre au roi de Léon, Ordogno II qui, dans deux batailles rangées, triompha de toute la valeur musulmane. Le calife, sans perdre courage, suspendit pour quelque temps le feu de la guerre, implora le secours des Maures d'Afrique, et reparut dans la Castille avec une armée de cent cinquante mille hommes. Ramire II, alors roi de Léon, le joignit près de Simancas. La bataille dura une journée entière, et coûta la vie à 80,000 Musulmans, qui périrent par l'épée ou dans les eaux du Pimerga et du Duero. Abdérame voulut vain rallier ses troupes près de Salamanque; attaqué de nouveau, il ne trouva de salut que dans la fuite. Il sut cependant réparer ses pertes, et pénétra même plusieurs fois dans la Castille et dans le royaume de Léon. Malgré le tumulte de la guerre, Abdérame protégea les sciences et les arts, fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe, fit construire à quelques lieues de Cordoue une ville et un palais dont on voit encore les débris, et créa une marine avec laquelle il conquit Ceuta en Afrique. Il mourut en 961, à l'âge de 73 ans. Son fils, Al-Hakem II, lui succéda, et se para, comme son père, du titre pompeux de *prince des croyans* (Emir-el-Mouményn). On cite

d'Abdérame un trait de générosité qui paraîtra surprenant dans un prince maure. Don Sanche, roi de Léon, chassé de ses états, et malade, alla implorer son secours. Abdérame l'accueillit, lui fit prodiguer toute sorte de soins, lui donna un corps d'armée, et parvint à le rétablir sur le trône.

ABDÉRAMÉ, général du calife Hetcham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra jusqu'en France, prit Bordeaux, vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, dans une bataille sanglante, dévasta le Poitou, et parvint jusqu'à Tours, portant partout la désolation et le carnage. Charles Martel, secondé par Eudes, arrêta ses conquêtes, et lui arracha la victoire et la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers, en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins, et le terme de leurs progrès en France. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu cet Abdérame avec Abdérame I.

ABDÉRAMÉ, se fit souverain de Safie, dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernoit cet état. Il régna long-temps en paix, et fut assassiné à son tour. Il avoit une fille d'une grande beauté, qu'un jeune homme nommé Ali-Ben-Guécimen parvint à connaître. Abdérame en ayant été informé jura de venger cet affront, mais Ali-Ben fut instruit de ses projets et se mit en état de les déjouer. Il se rendit à l'invitation perfide que lui avoit faite Abdérame en le priant de venir un jour de fête à la mosquée. Ali était accompagné de son ami Yahaya; à peine fut-il arrivé que prévenant les desseins du roi, il le poignarda au moment où il faisait son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1508.

ABDIAS, le 4^e des douze petits prophètes, imite et copie même Jérémie. On ne sait rien de son pays, ni de ses parens. On ignore même le temps auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée et d'Isaïe : d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. Saint Jérôme parle de son tombeau, que saint Paul vit à Samarie; il parait porté à croire, avec la plupart des commentateurs hébreux, qu'il est ce même Abdias, intendant d'Achab, dont il est parlé dans l'article suivant. On n'a de ce prophète qu'un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, du temps du prophète Elie, se conserva pur et sans tache, au

milieu d'une cour impie et corrompue. Lorsque Jézabel poursuivait les prophètes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissait de pain et d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophète. Il y a encore eu d'autres Abdias : 1° un intendant des finances de David; 2° un des généraux d'armée du même roi; 3° un lévite qui rétablit le temple sous le règne de Josias.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé d'une histoire du combat des apôtres : *Historia certaminis apostolici*. Il nous dit, dans sa préface, qu'il avait vu Jésus-Christ; qu'il était du nombre des soixantedouze disciples; qu'il suivit en Perse saint Simon et saint Jude, qui l'ordonnèrent premier évêque de Babylone. Mais en même temps il cite Hégésippe, qui n'a vécu que 50 ans après l'ascension de Jésus-Christ, et veut nous faire accroire qu'ayant écrit lui-même en hébreu, son ouvrage a été traduit en grec par un nommé Eutrope, son disciple, et du grec en latin, par Jules Africain, qui vivait en 221. Ces contradictions démontrent que le prétendu Abdias est un imposteur. Wolfanxe Lazius, qui déterra le manuscrit de cet ouvrage dans le monastère d'Ossak, en Carinthie, le fit imprimer à Bâle en 1551, comme un monument précieux. Il y en a eu plusieurs autres éditions, sans que cette histoire ait acquis plus d'autorité.

ABDISSI, patriarche de Muzal, dans l'Assyrie orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *pallium* en 1562. Ce savant prélat promit de faire observer, dans les pays de sa juridiction, les décisions du concile de Trente qui avait approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs *nestoriens*. Abraham Ecchellensis a donné son *catalogue* des écrivains chaldéens. Rome, 1633, et depuis, à Mayence, 1635, in-8°.

ABDALONYME. Voy. ABDALONYME.

ABDON, douzième juge du peuple d'Israël, successeur d'Ahialon, gouverna pendant huit ans. Il laissa 40 fils et 50 petits-fils, qui l'accompagnaient toujours, montés sur 70 ânes ou ânonns. Il mourut l'an 1148 avant Jésus-Christ. Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi, qui avait été trouvé dans le temple.

ABDON (saint), Persan, vint à Rome avec saint Sennen son compatriote, où tous deux confessèrent la foi, et furent mis à mort en 250, durant la persécution de Décius. Les chrétiens enlevèrent leurs corps, et les déposèrent dans la maison d'un sous-diacre, nommé Quirin. Sous le règne de Constantin le Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetière des Pontiens, ainsi appelé de ceux qui l'avoient fait bâtir. On l'appelaient encore *ad ursum pileatum*, de quelque signe qu'on y voyait. Il prit ensuite le nom des deux saints martyrs. Il était auprès du Tibre, sur le chemin du Porto, et à peu de distance de Rome. On y voit encore sur un ancien morceau de sculpture, les noms et les figures de nos saints, ayant sur la tête une couronne et un bonnet persan. Saint Abdon et saint Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libère, et dans plusieurs martyrologes. Leurs *Actes*, qui sont modernes, méritent peu de croyance, comme l'a démontré le cardinal Noris.

* **ABDOUL-KERYM**, personnage distingué du pays de Cachemire. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. Il habitait Delhi l'année 1738, lors de l'invasion de Nadir dans l'Inde, et il eut le bonheur d'échapper au carnage que les Persans firent dans cette ville. Son goût pour les voyages le porta à suivre l'armée victorieuse, et il obtint la permission de faire le voyage de la Mecque. De retour à Delhi en 1745, il écrivit en persan ses *Mémoires*, où l'on trouve des détails très circonstanciés et très exacts sur les opérations militaires et la vie de Nadir, la relation de son pèlerinage et un précis curieux des événemens politiques de l'Indostan vers la fin du règne de Mohammed-Châz et au commencement du règne suivant. Ces *Mémoires* ont été traduits en anglais par M. Gladwin; Calcutta 1788, in-8°. Cette édition est devenue extrêmement rare. Langlès en a extrait et traduit en français la relation de son pèlerinage sous ce titre : *Voyage de l'Inde à la Mecque*, par Abdoul-Kérym, favori de Thamas-Koulikan, avec des notes géographiques et littéraires, par Langlès, Paris 1798, 2^e édit. 1825, in-18. Ce voyage se trouve dans une petite *Collection de voyages traduits de différentes langues*, et publiés par Langlès, 1798, 2 vol. in-18.

* **ABDOUL-RAHHYM**, personnage savant et distingué de l'empire Mogol, rendit de grands services à l'empereur Akbar

dans différentes négociations, et fut chargé par ce prince de traduire en persan les Commentaires que l'empereur Babour avait composés en langue turque ou tartare. La bibliothèque royale possède des exemplaires de cette traduction importante pour l'histoire de l'Indoustan. Abdoul mourut l'an 1628 à Delhi à l'âge de 72 ans.

* **ABDUL-HAMID**, sultan, succéda à son frère Mustapha III en 1774 : il était né le 20 mai 1723. Il avait 50 ans quand on le fit sortir du sérail pour monter sur le trône où il ne porta ni courage ni activité. Il continua les préparatifs de guerre contre la Russie commencés par son prédécesseur. Mais son armée ayant été vaincue par les généraux russes, ce prince accepta un traité honteux qui fut conclu en 1774. Cependant peu content des grands avantages qu'il avait obtenus, le cabinet de Pétersbourg continua de faire une guerre sourde au malheureux Abdul-Hamid, et cette puissance finit par envahir la Crimée. Abdul-Hamid, sollicité par les Anglais et secouru par Gustave III, déclara la guerre à Catherine : mais la Crimée n'en resta pas moins une province russe, et les succès des Ottomans contre les Russes et les Autrichiens ne purent empêcher le prince Potemkin de s'emparer de tout ce que possédait la Turquie au-delà du Danube. Abdul-Hamid mourut en 1789, laissant son empire chance-lant à son neveu Sélim.

ABEILLE (GASPARD), prieur de Notre-Dame de la Merci, naquit à Riez en Provence, en 1648. Dans sa première jeunesse, il vint à Paris, où il se fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en qualité de secrétaire. Le poète suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, et à sa mort il le recommanda à ses héritiers comme un homme estimable. Le prince de Conti et le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisait par sa conversation vive et animée. Les bons mots qui auroient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendait piquans par le tour qu'il leur donnait et les grimaces dont il les accompagnait. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de

la pièce qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré : il fut reçu à l'académie française le 41 août 1704 à la place de Charles Boileau, abbé de Beaulieu. Nous avons de lui des *Odes*, des *Eptres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* et deux *Opéras*. Un prince disait de sa tragédie de *Caton*, que si Caton d'Utique ressuscitait, il ne serait pas plus Caton que celui de l'abbé Abeille. On peut ajouter que si l'auteur de *Caton* revenait au monde, il n'y serait reçu ni comme un Racine, ni comme un Corneille. Il savait bien ce qui fait le bon poète ; mais il ne l'était pas. Son style est faible, lâche et languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avait dans son caractère. Il mourut à Paris, en 1748. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 42. D'Alembert a publié son *Eloge*.

ABEILLE (SCIPION), frère du précédent, a laissé une *Histoire des os*, 1683, in-12, avec des vers qui prouvent qu'il n'était pas sans talent pour la poésie. Il mourut en 1697. Il avait été chirurgien-major du régiment de Picardie. On a de lui un *Traité* relatif à cet emploi. Il le publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée*. Abeille a laissé d'autres ouvrages.

* **ABEILLE (LOUIS-PAUL)**, né à Toulon, le 2 juin 1749, membre de la société d'agriculture de Paris, inspecteur-général des manufactures de France, et ensuite secrétaire du bureau du commerce, mourut à Paris, le 28 juillet 1807, fonda une société d'agriculture et publia un grand nombre d'ouvrages sur l'économie rurale, le commerce et la politique. Les principaux sont : | *Corps d'observations de la société d'agriculture, de commerce et arts, établie par les états de Bretagne*, 2 vol. in-8°. Abeille développe dans ce livre les principes des *économistes*, dont il fut grand partisan. Montaudoin, négociant de Nantes, eut une grande part à la rédaction de cet ouvrage. | *Réflexions sur la police des grains en Angleterre et en France*, 1764, in-8°, brochure rare. *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Cet ouvrage fut critiqué par le journal du Commerce. Abeille a été l'éditeur des *Observations de M. de Malesherbes, sur l'histoire naturelle de Buffon*, 1796, 2 vol. in-4° et in-8°.

* **ABEILLON (JEAN-BAPTISTE)** né vers 1750, était curé d'Arlempède au diocèse de Viviers, lorsque l'on exigea des prêtres

le serment à la *Constitution civile du clergé*. Il le refusa courageusement et se trouvant compris dans le décret d'août 1792, qui proscrivait tous les ecclésiastiques non assermentés, il se retira dans les montagnes du Velay (Haute-Loire); mais il ne put échapper à la recherche des commissaires Renaud, Lacoste et Faure qui avaient été envoyés par la Convention pour faire, disaient-ils, la *guerre au fanatisme*, c'est-à-dire à la religion. Abeillon fut amené au Puy où son martyre eut lieu le 17 juin 1794 (29 prairial an II.)

ABEL, second fils de nos premiers pères, offrait à Dieu les premiers nés de ses troupeaux; Caïn, son frère, jaloux de ce que ses offrandes n'étaient pas aussi agréables au ciel, le tua l'an 5874 avant Jésus-Christ. Les réveries que les rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel ne méritent aucune attention. Le récit simple et naïf de l'Ecriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1° Le sort des deux frères dut faire sentir à nos premiers pères les suites horribles de leur péché, l'excès des misères auxquelles était condamnée leur postérité. 2° La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avait dit à Caïn, pendant qu'il méditait son crime : « Si » tu fais bien, n'en recevras-tu pas la » récompense? Si tu fais mal, ton péché » s'élèvera contre toi. » Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété, une mort violente et prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie. Selon saint Paul, *Abel, par sa foi*, a offert à Dieu de meilleurs sacrifices que Caïn; par-là, il a mérité le nom de *Juste*. « Dieu lui-même, dit cet apôtre, » a rendu témoignage à ses offrandes, et » par cette foi, il parle après sa mort. » *Fide plurimam hostiam Abel, quam Caïn, obtulit Deo; per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibent muneribus ejus Deo; et per illum defunctus adhuc loquitur.* Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la vie future? Le témoignage que Dieu lui a rendu serait illusoire, si la piété d'Abel était frustrée de toute récompense. L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn après son crime serait un nouveau sujet de scandale. L'Eglise cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, et d'agréable odeur, particulièrement dans le canon de la messe, *sicut accepta habere dignatus es munera pueri justi Abel.*

Gessner a fait un poème allemand sur la mort d'Abel. Il a été traduit plusieurs fois en français, en prose et en vers. M. Legouvé a donné sur ce même sujet une tragédie en trois actes.

ABEL. Voyez ABLE.

* ABEL, roi de Danemarck, monta sur le trône en 1250, après avoir fait assassiner Eric, son frère aîné; mais il ne jouit pas long-temps de son usurpation; il fut tué deux ans après, par les Frisons révoltés. Aussi fourbe que cruel, il avoit eu l'art de cacher sa férocité naturelle sous les dehors de la bonté et de l'amitié. Son frère Christophe 1^{er} lui succéda.

* ABEL (FRÉDÉRIC-GODEFROI), poète et médecin, né en 1714, à Halberstadt étudia d'abord la théologie, et prêcha, avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût de grandes espérances de remplacer le chef de l'école de Saint-Jean à Halberstadt, il quitta l'état ecclésiastique, dans la crainte de ne pouvoir professer librement ses opinions, et se livra à la médecine qu'il exerça pendant près de 50 ans avec succès. Néanmoins, il convenait qu'il n'avait aucune confiance dans la médecine, et il ne cessait de répéter que cette science manquait entièrement de principes solides, et qu'il était impossible qu'elle en eût, à cause de la variété de l'organisation humaine. On lui doit, comme médecin : *Dissertatio de stimulantium mechanicâ operandi ratione*; et comme poète, une *Traduction de Juvénal*, en vers métriques, plus remarquable par la fidélité, que par l'élégance et l'harmonie. Il mourut en 1794. Son père, qui était prédicateur à Vestdorf, était un savant antiquaire, et a laissé plusieurs ouvrages.

* ABEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), musicien célèbre, né à Coethen en 1719, fut pendant près de 10 ans, attaché à la troupe du roi de Pologne, à Dresde. Les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie, il quitta Dresde en 1758; et parcourut l'Allemagne; enfin, l'année suivante, il arriva en Angleterre; où il devint directeur de la chapelle de la reine. Abel était moins renommé pour la composition que pour l'exécution. Il passait pour le plus habile violon de son temps. On a de lui 27 œuvres gravées à Londres, et publiées, depuis 1760 jusqu'en 1784 en Angleterre, à Paris, à Berlin et à Amsterdam. La passion du vin abrégé ses jours. Il mourut à Londres le 22 juin 1787.

* ABEL (GASPARD), ministre luthérien

et savant antiquaire, né à Kindemburg en 1676, mort à Westdorf en 1765, a laissé des | *Antiquités allemandes, saxonnes, Hébraïques et grecques* | une *histoire des anciennes monarchies*, et une traduction en vers allemands des *Héroïdes d'Ovide* et des *Satires de Boileau*.

ABELA (JEAN-FRANÇOIS), commandeur de l'ordre de Malte, est connu par un livre rare et curieux. Il le publia à Malte, en 1647, in-fol. sous le titre de *Malta illustrata*. Cet ouvrage, divisé en 4 livres, et assez bien écrit en italien, renferme la description de l'île de Malte et de ses principales antiquités. Il a été traduit en latin par Jean-Antoine Seiner, et se trouve dans le 45^e vol. du recueil intitulé : *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliae*.

ABELARD. Voyez ABAILARD.

* ABELIN (JEAN-PHILIPPE), historien né à Strasbourg, mort vers 1646, plus connu sous le nom de Louis Gottfried ou Gotsfredus, qu'il a mis à la tête de la plupart de ses ouvrages, a publié un grand nombre d'écrits. Les plus répandus sont : | *Theatrum europæum*. Il n'a publié sous son véritable nom que le premier volume, qui contient l'histoire de l'Europe, depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628. La meilleure édition de cette énorme compilation, écrite en allemand, est celle de Francfort, 1718, 21 vol. in-fol. Les volumes composés par Abelin, Schlöder et Schneider, sont bien supérieurs à ceux de leurs nombreux continuateurs. | Les tomes 17, 18, 19 et 20 du *Mercurius gallo-belgicus*, ouvrage écrit en latin, et où l'on trouve la relation des événemens qui se sont passés en Europe depuis 1628 jusqu'en 1636. Les premiers volumes sont de Gothard Artur. | *Description du royaume de Suède*, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. | *Chronique historique ou Description de l'histoire depuis le commencement du monde jusqu'en 1619*, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu Mérian, en allemand, Francfort, 1632, in-fol. | Le 12^e et dernier vol. de l'*Histoire des Indes orientales*, sous ce titre : *Historiarum orientalis Indiae*, t. 12. J.-Ludovicus Gotsfridus ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit, etc. ouvrage rare et précieux, lorsqu'il est complet. Il a été payé 4,000 fr. pour la bibliothèque du roi. | P. Ovidii Nasonis metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis, ἱστορίας, etc. Francfort, 1619, in-8^e.

* ABELL, célèbre chanteur anglais et habile joueur de luth, a publié, à Londres, un *Recueil de chansons* en plusieurs langues. Après avoir gagné, dans ses voyages, beaucoup d'argent, il le dissipa par ses extravagances. Il mourut pauvre et dans l'obscurité vers l'an 1704.

ABELLI (LOUIS), grand-vicaire de Bayonne, curé de Paris, et ensuite évêque de Rhodéz, naquit dans le Vexin français, en 1604. Il se démit en 1667, de son évêché trois ans après sa nomination, pour vivre en solitaire dans la maison de Saint-Lazare, à Paris. Il y mourut en 1691, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : | *Medulla theologica*, in-42, qui lui a fait donner, par Boileau, le titre de *moelleux Abelli* (*Lutrin*, ch. II), ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. | *La Vie de saint Vincent de Paul*, in-4^o. Il se déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, et surtout contre l'abbé de Saint-Cyran. M. Collet en a donné une plus étendue en 2 vol. in-4^o dont on a un bon abrégé en 1 vol. in-12; mais celle d'Abelli, aujourd'hui très rare, lui est bien supérieure par le ton simple, touchant et onctueux, que l'auteur a su y répandre. On s'occupe de la réimprimer. | *La tradition de l'Eglise, touchant le culte de la sainte Vierge*. Les ministres calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, à cause de certaines expressions exagérées et inexactes qui semblaient justifier les reproches faits aux catholiques. | *Des Méditations*, en 2 vol. in-42, très répandues. Enfin quelques autres ouvrages également propres à nourrir la piété. L'auteur étoit un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales et pastorales. Voy. les *Mémoires* de Nicéron, tome 41.

* ABEN-BITAR, ou AL-BÉITHAR, c'est-à-dire le Vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, naquit à Benana, village près de Malaga. Comme il aimait la botanique avec passion, il voyagea beaucoup pour s'y perfectionner, et parcourut une partie de l'Afrique et de l'Asie. Saladin le nomma premier médecin de l'Egypte, et après la mort de ce prince, Melek-al-Kamil, sultan de Damas, lui donna l'intendance générale des jardins. On croit qu'il mourut en 1248. Al-Beithar a laissé un ouvrage intitulé : *Recueil de médicamens simples*. On le conserve, manuscrit, dans la bibliothèque de l'Escurial, et on n'en connaît que la préface qui se trouve dans la *Bibliot. arab. hisp.*

t. 1, p. 278; et l'article consacré aux limons, publié en latin par André Alpage, Paris, 1602, in-4°.

ABENDANA (JACOB), Juif espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilege* d'explications sur plusieurs endroits de l'Ecriture sainte, Amsterdam, 1685, in-fol., et d'autres ouvrages estimés par les hébraïsans.

ABEN-HEZRA (ABRAHAM), célèbre rabbin espagnol, que les Juifs ont surnommé le *Sage*, le *Grand* et l'*Admirable*, titre qu'il ne justifie pas toujours par ses écrits. Il naquit à Tolède, en 1119. Philosophe, astronome, médecin, poète, cabaliste, commentateur, il embrassa tous les genres, et réussit dans plusieurs. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires*. Le premier, il renonça aux allégories si familières aux docteurs de sa nation, et s'attacha au sens grammatical des mots et à l'explication littérale du texte. C'est lui aussi qui le premier osa soutenir que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer Rouge par un miracle, mais que Moïse avait profité d'une basse marée pour traverser le golfe à son extrémité. Cette opinion fausse et erronée ne fit pas fortune, et elle est si opposée aux paroles du texte que nous n'en dirions rien, si les protestans modernes n'accréditaient cette opinion hardie, et toutes celles qui expliquent les miracles de l'Ecriture sainte par des raisons naturelles. Voy. *Lettres de quelques Juifs*, etc. par l'abbé Guénée. Son livre intitulé *Jésud-Mora*, est fort rare. C'est une exhortation à l'étude du *Talmud*, dont peu de gens profiteront. On a encore de lui *Elegantiae grammaticæ*, Venise, 1546, in-8°, et quelques autres ouvrages sur la médecine, l'astronomie, et la morale, dont le catalogue se trouve dans Bartholomio, avec une notice sur sa vie. Il mourut à Rhodes vers l'an 1195, à l'âge d'environ soixante-quinze ans.

* **ABEN-GNEFIL**, médecin arabe dans le 12.^e siècle, est auteur d'un traité peu commun, intitulé : *De virtutibus medicinarum et ciborum*, in-fol. Venise 1781.

* **ABEN-MELLER**, savant rabbin du 16.^e siècle a publié en hébreu un commentaire sur la Bible intitulé : *Perfection de la beauté*, qui a été traduit en latin. La meilleure édition est celle de Hollande. L'auteur s'est attaché particulièrement à expliquer le sens grammatical.

* **ABEN-PACE**, philosophe arabe né à Cordoue et mort à Fez dans le commencement du 12.^e siècle, a laissé des esquisses et des pensées morales recueillies par Aboul-Haçan qui le préfère à Avicenne et à Algazaly. On trouve des détails intéressans sur Aben-Pace dans la *vie d'Ebn-Yokdan* traduite en anglais par Pokock, et dans la Bibliothèque arab. hisp. de Casiri.

* **ABEN-RAGEL** (ALI), astrologue de Cordoue; vivait dans le commencement du 5.^e siècle de l'Hégire (11.^e de Jésus-Christ). Il a laissé un ouvrage sur le *Jugement et le sort des étoiles*, traduit en latin sous ce titre de *Judiciis seu fatis stellarum* : un poème sur l'*Astrologie judiciaire* qui se trouve à la bibliothèque de l'Ecurial et qui n'est peut-être que le premier. On raconte chez les Arabes les anecdotes les plus extraordinaires sur l'accomplissement des prophéties d'Aben.

ABENZOAR. Voy. **AVENZOAR**.

ABERCROMBY (JEAN), écossais, mort en 1606, à Londres, où il occupait une place dans les jardins royaux, a publié en anglais le *Calendrier du jardinier*, qui parut sous le nom de M. Mawve, jardinier du duc de Leeds; | le *Dictionnaire universel du jardinage et de la botanique*; 1779, in-4°; | *Vade-mecum du jardinier*, et quelques autres ouvrages du même genre.

* **ABERCROMBY** (THOMAS), savant écossais, né en 1636 à Forfar, et mort en 1726, âgé de 70 ans, fut médecin du roi Jacques II, qui lui fit abjurer la religion protestante. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : | *Exploits militaires de l'Ecosse*, en 2 vol. in-fol., et d'un | *Traité sur l'Esprit*, presque oublié aujourd'hui.

* **ABERCROMBY** (sir RALPH), habile général anglais, né en Ecosse vers 1740, d'une ancienne famille de ce pays, servit d'abord en qualité de cornette dans les gardes du corps. Il se trouva à l'attaque du camp de Famars, en 1793, aux actions sanglantes qui eurent lieu devant Dunkerque, et dirigea une partie du siège de Valenciennes. Pendant la campagne de 1794, il commanda l'avant-garde de l'armée anglaise, et dans l'hiver de 1796, il sauva, quoique blessé, les restes des troupes de sa nation. Commandant de l'armée anglaise en Irlande, puis en Hollande sous le duc d'York (1799), il montra de la sagesse et de la modération dans le premier de ces emplois, et de l'intelligence et de la bravoure dans le second,

où il échoua, parce qu'on méprisa ses conseils. Il fut choisi, en 1800, pour commander en chef l'expédition contre l'Égypte occupée alors par une armée française; il y débarqua le 7 mars 1801, prit le fort d'Aboukir, et marcha contre Alexandrie. L'armée française l'attaqua le 21 dans ses retranchemens, et Abercromby, blessé mortellement dans cette affaire, mourut 7 jours après, à bord d'un vaisseau qui le transporta à Malte, où il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. — Il y a un autre général du même nom qui commandait dans l'Inde au commencement de la révolution française, et qui battit complètement l'armée de Tippos-Sultan, sous les murs de Seringapatam. Il fut fait ensuite gouverneur de Bombay, puis de Madras, et devint membre du parlement. Il mourut à Marseille le 14 février 1817.

* **ABERLI** (JEAN-LOUIS), peintre, né à Winterthur en 1723, mort à Berne en 1786, se fit un nom par ses dessins coloriés de paysages suisses, qui ont trouvé un grand nombre d'imitateurs.

* **ABERNETHY** (JEAN), théologien irlandais, né à Colrairie, dans le comté de Londonderry en 1680, fut pasteur de la congrégation d'Antrim, et mourut en 1740, après une vie très agitée, employée dans des disputes polémiques. Il a laissé deux volumes de *Sermons*, sur les attributs divins.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephthé. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, et autant de belles-filles et de gendres.

ABGARE, nom que plusieurs rois d'Édessa ont porté. Le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à Jésus-Christ, et auquel ce divin législateur envoya son portrait avec une lettre; mais on n'ajoute pas beaucoup de foi à ces faits, qu'on croit communément avoir été imaginés dans des temps postérieurs. La lettre d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à Jésus-Christ, se trouvent dans Eusèbe. Tillemont et d'autres savans les regardent comme véritables; mais outre que le sentiment commun est que Jésus-Christ n'a rien écrit, il est certain que cette lettre, loin d'être distinguée comme elle aurait dû l'être, dès les premiers temps de l'Église, a été rejetée et mise au rang des apocryphes, par un concile de Rome, sous le pape Gélase en 494. Voy. Tillemont, Dupin, Alexandre.

ABIA, fils et successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son père. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant Jésus-Christ, laissant 22 fils et 16 filles. Voy. dans le ch. 14 du 5^e liv. des rois, la prédiction terrible que fit un prophète au sujet d'un autre Abia, fils de Jéroboam.

ABIA, chef de la huitième des 24 classes des prêtres juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, était de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce qu'il s'était fait juif, ou chrétien, suivant quelques auteurs. L'armée d'Abia fut taillée en pièces par celle d'Izates. Abia se donna la mort de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIANTHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Sautl, qui fit massacrer son père Achimélech, et lui succéda dans la grande sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, et le relégua à Arathath, vers l'an 1014 avant Jésus-Christ. Ce fut ainsi que Dieu accomplit ce qu'il avait fait prédire à Héli, plus de 400 ans auparavant, qu'il ôterait à sa maison la souveraine sacrificature, pour la transporter dans une autre.

ABIATHAR, fils d'Ophni et petit-fils d'Héli, grand-prêtre, succéda à son aïeul dans cette dignité avec Achitob, fils de Phinéas : l'exercice de la grande sacrificature leur fut attribué alternativement d'année en année; mais la judicature fut confiée à Samuel, prophète et prêtre de la tribu de Lévi.

* **ABICHT** (JEAN-GEORGES), savant orientaliste et théologien luthérien, né en 1672 à Koenigssée, dans la principauté de Swartzbourg, mourut en 1740 à Wittemberg, où il remplissait les fonctions de professeur et de pasteur. Il a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques. Sa dispute avec Francke sur l'usage des accens a jeté quelque jour sur cette matière obscure. Il a aussi écrit avec succès contre l'harmonie préétablie de Leibnitz. La liste de ses ouvrages a été donnée par Michel Ranft, dans ses *Vies des théologiens saxons*, tom. 1. pag. 4; elle se trouve encore dans ses *Acta Hist. eccles.* V. p. 229.

ABIGAIL, femme du pays de Juda, qui devint l'épouse de David, avait eu pour

premier mari un homme d'une avarice extrême nommé Nabal. Le roi ayant demandé à Nabal quelques rafraichissemens dont il avait un grand besoin, essuya un refus dont il allait se venger, lorsqu'Abigail lui apporta des vivres pour calmer sa colère. David fut si touché de sa libéralité, de sa beauté et de ses grâces, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1060 avant Jésus-Christ. *Voyez* DAVID.

* **ABILD-GAARD** (NICOLAS), peintre d'histoire, né à Copenhague, y est mort en 1806. Il obtint une grande réputation malgré la faiblesse de son coloris. Ses meilleurs tableaux, qui se trouvaient dans le château de Copenhague, furent détruits par l'incendie de cet édifice en 1794. Le chagrin que cet événement fit éprouver à Abild-Gaard le conduisit lentement au tombeau.

* **ABILD-GAARD** (PIERRE-CHRÉTIEN), célèbre médecin et naturaliste danois, frère du précédent, contribua à fonder l'école vétérinaire de Copenhague. Il eut aussi beaucoup de part à l'établissement de la société d'histoire naturelle de la même ville, à laquelle on doit plusieurs mémoires très intéressans. Abild-Gaard a donné, en même temps que M. Cuvier, une description du fameux *Megatherium*, et publié plusieurs mémoires particuliers dans ceux de l'académie des sciences de Copenhague, dont il était secrétaire, et dans ceux de la société d'histoire naturelle. Il mourut en 1808.

ABIMÉLECH (en hébreu *Père-Roi*), roi de Gérare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, que ce patriarche faisait passer pour sa sœur et qui l'était en effet, puisqu'elle était née du même père, sans avoir eu la même mère. Mais Abraham, dans la crainte qu'on ne la lui prît ou qu'on ne le tuât à cause d'elle, ne disait pas que c'était sa femme. Dieu menaça la mort Abimélech qui rendit aussitôt Sara et lui fit de grands présens. Il s'excusa sur l'ignorance où il était qu'elle fût la femme d'Abraham. Il fit avec ce patriarche une alliance avantageuse; le lieu où elle fut jurée s'appela *Ber-sabée* ou le *Puits du serment*. Cette conduite de la part d'Abimélech prouve combien le lien conjugal était respecté dans ces temps simples, qu'une philosophie corrompue ose regarder comme barbares. Cette observation devient plus sensible encore sous Abimélech son fils. Isaac ayant également appelé Rebecca sa sœur, selon l'usage des Hébreux qui appelaient sœurs leurs cousines

(*Voy.* SARA), le roi ayant découvert que c'était son épouse, lui en fit des reproches, dans la crainte que quelqu'un de ses sujets ne se rendit coupable d'un grand crime : *Induxeras super nos grande peccatum*; et il ordonna, sous peine de la vie, de respecter l'épouse de l'étranger : *Præcepitque omni populo dicens : Qui tetigerit uxorem hominis hujus morietur*. Gen. 26. Dans la suite, jaloux de la prospérité d'Isaac il le chassa : mais voyant que Dieu était avec ce patriarche, il renouvela l'alliance qu'avait jurée son père.

ABIMÉLECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de son père, massacra soixante et dix de ses frères : Joathan, le plus jeune, échappa seul au carnage. Abimélech usurpa la domination sur les Sichimites; la cruauté qu'il avait exercée contre ses frères, il l'exerça contre ses nouveaux sujets qui, trois ans après, se révoltèrent contre lui et le chassèrent. Abimélech les vainquit, prit leur ville, et la détruisit de fond en comble. De là, il alla mettre le siège devant Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem : il y fut blessé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jeta du haut d'une tour. Abimélech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1235 avant Jésus-Christ. Son successeur fut Thola.

* **ABINGTON** (GUILLAUME), historien anglais, a laissé une *histoire d'Edouard*, et une tragédie intitulée : *La reine d'Aragon* : il est mort en 1659.

* **ABIOSI**, en latin, *Abiosus*, médecin et mathématicien né dans le royaume de Naples, vivait vers la fin du 13^e siècle. Il a composé un *Dialogue sur l'astrologie judiciaire*, qui a été censuré par la cour de Rome. On a encore de lui : *Trutina rerum terrestrium et celestium*, et plusieurs autres traités en latin et en italien.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétablirait. Hiel de Béthel ayant entrepris, environ 137 ans après, de rétablir Jéricho, perdit Abiram, son premier-né, lorsqu'il jeta les fondemens de cette ville, et Ségub, le dernier de ses enfans, lorsqu'il en posait les portes.

ABIRON, petit-fils de Phallu, fils de Ruben, conspira contre Moïse et Aaron, avec Coré et Dathan. Mais leur révolte et leurs murmures furent sévèrement punis; car s'étant présentés avec leur encensoir devant l'autel, la terre s'ouvrit, et les dé-

vora tout vivans , avec 250 de leurs complices . l'an 1480 avant Jésus-Christ .

ABISAG , jeune Sunamite , que David s'associa dans sa vieillesse , mais avec laquelle il vécut dans la continence . Après la mort de ce roi , Adonias demanda cette vierge en mariage , s'imaginant par-là se frayer un chemin au trône ; mais Salomon , démêlant ses vues , le fit mourir . Saint Jérôme , s'attachant au sens allégorique des saintes lettres , a vu dans Abisag , jeune , belle et chaste , une image de la sagesse , qui devient la seule et fidèle compagne de la vieillesse de l'homme juste , après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné : sa beauté incomparable , la douceur de ses entretiens , ses chastes embrassemens fortifient et raniment son âme , et empêchent qu'elle ne se ressent de la froid et de la faiblesse du corps .

ABISAI , un de ces héros qui se rendirent recommandables sous le règne de David , par leur valeur et par leur attachement à ce prince , tua 300 hommes , mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens , et massacra un géant philistin , armé d'une lance dont le fer pesait 300 sicles .

ABIU , fils d'Aaron , fut consacré prêtre du Dieu vivant ; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir , il fut dévoré par les flammes avec son frère Nadab , l'an 1490 avant Jésus-Christ . Nous avons observé ailleurs que ces punitions effrayantes étaient nécessaires au commencement d'une législation telle que celle de Moïse . *Voyez AARON* .

ABLANCOURT . *Voyez BRUHIER* .

ABLANCOURT (d') . *Voyez PERROT* .

ABLAVIUS , ou **ABLABIUS** , préfet du prétoire depuis l'an 326 jusqu'en 337 , gagna les bonnes grâces de Constantin le Grand , qui le nomma , en mourant , pour servir de conseil à Constance ; mais cet empereur le priva de cet emploi , sous prétexte de céder aux instances des soldats . Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie , où il vivait en philosophe . Constance , redoutant le pouvoir que lui avait donné son ancien crédit , lui envoya des officiers de l'armée , qui lui remirent une lettre par laquelle il semblait l'associer à l'empire ; mais comme il demandait où était la pourpre qu'on lui envoyait , d'autres officiers entrèrent et le tuèrent . Ce meurtre indigna d'autant plus contre le lâche et fanatique Constance , que la violence y fut mêlée avec la perfidie . Il laissa une fille , nommée Olympiade , qui devait épouser Constant ;

mais ce prince ayant été tué en 360 . Constance fit épouser , en 360 , à Olympiade le roi d'Arménie , Arsace I^{er} .

ABIE , ou **ABEL** (*THOMAS*) , chapelain de Catherine , femme de Henri VIII , roi d'Angleterre , homme pieux et zélé catholique , fut étranglé , éventré et écartelé à Smith-field , en 1540 , pour avoir soutenu que Henri ne pouvait se faire reconnaître chef de l'église anglicane . Son traité , *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio* , avait déjà irrité ce prince contre lui .

ABNER , fils de Ner , général des armées de Saül , servit ce prince avec une fidélité inviolable . Après la mort de Saül , il fit donner la couronne à Isboseth son fils . Quelque mécontentement l'engagea ensuite à se ranger du parti de David , qui lui témoigna beaucoup d'amitié ; Joab , jaloux de sa faveur , et voulant d'ailleurs venger la mort de son frère Asaël , le tira à part , et le tua lâchement . David , cruellement affligé de cette perte , lui fit dresser un magnifique tombeau , et l'honora d'une épitaphe , l'an 1048 avant Jésus-Christ .

ABONDANCE . *Voyez DABONDANCE* .

ABOU-BEKR , beau père et successeur de Mahomet , se nommait Abou-Kaab avant l'Islamisme . Le nom d'Abou-Bekr , c'est-à-dire *père de la vierge* , lui fut donné , parce que Mahomet épousa sa fille Aïchah , encore vierge , tandis que ses autres femmes avaient été déjà mariées . Après la mort de son gendre qui n'avait point désigné de successeur , Omar se déclarant pour Abou-Bekr , lui fit conférer la dignité de calife , c'est-à-dire vicaire du Prophète , l'an 632 . Abou-Bekr se fixa d'abord à Koufa , puis à Bagdad , où il réunit les feuilles éparses du Coran , et régla la partie de la discipline . Il mena ensuite les Musulmans en Palestine , et remporta une victoire sur l'armée de l'empereur Héraclius . Il mourut peu de temps après , et fut enseveli à Médine , l'an de Jésus-Christ 634 , et suivant quelques-uns 640 . Abou-Bekr fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à répandre la loi de Mahomet , en employant la douceur et la persuasion plutôt que la contrainte .

ABOUGIAFAR . *Voyez JOAPHAR* .

* **ABOU-HADJAD** ou **MAHOMET VIII** , que les Espagnols appellent *Mahomet-Guadix* , succéda à Mahomet VI , dit le *Vieux* , qui avait été remplacé sur le trône après Mahomet VII , et fut le meilleur et

le plus sage des rois qui gouvernaient les Maures en Espagne. Uniquement occupé du bonheur de ses sujets, il voulut les maintenir dans cette paix dont ils avaient si rarement joui. Pour se l'assurer, il commença par fortifier ses places, leva une forte armée, et s'allia avec le roi de Tunis, dont il épousa la fille. Prêt à la guerre, il envoya des ambassadeurs au roi de Castille pour lui demander son amitié. Dom Juan, occupé de ses querelles avec le Portugal, signa volontiers le traité : Abouhadjad n'y manqua jamais, et s'occupa constamment de faire fleurir l'agriculture, le commerce et les beaux arts dans ses états. Il éleva plusieurs monumens à Grenade, et surtout à Guadix qu'il aimait de prédilection, et fit de sa cour l'asile des talens et de la politesse. Après avoir occupé le trône pendant 15 ans, il mourut l'an 1592, laissant ses états florissans à son fils Joseph, qui lui succéda sans contradiction.

ABOU-HANYFEH, né à Koufa, et mort en prison à Bagdad, vers l'an 767, fut le chef des Anéfités, l'une des quatre sectes principales du mahométisme. Ce musulman donnait à sa secte des leçons et des exemples. Un brutal lui ayant donné un soufflet, ce mahométan répondit ces paroles dignes d'un chrétien, et qu'on ne remarque que parce qu'il ne l'était pas : *Si j'étais vindicatif, je vous rendrais outrage pour outrage; si j'étais un délateur, je vous accuserais devant le calife; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'aujourd'hui jugement, il me fasse entrer au ciel avec vous.* Ces infidèles connaissaient les livres, les dogmes et les maximes des chrétiens, et s'en paraient assez maladroitement et par lambeaux, comme avait fait Mahomet; et c'est pour cela que leurs sentences sont la plupart supérieures à celles des anciens philosophes. *Voyez MAHADI.* Abou-Hanyfeh avait été tisserand dans sa jeunesse; après avoir étudié le droit, il fut nommé cadhy, ou juge à Bagdad, mais il refusa cette charge. Abdallah II, irrité de sa courageuse résistance, le fit jeter dans les prisons de Bagdad, et empoisonner quelque temps après, l'an 767 de Jésus-Christ. Il était partisan de la maison d'Ali, et s'était élevé plusieurs fois contre l'usurpation des Abbassides. Son principal ouvrage est intitulé : *Mesned ou Appui.*

ABOU-JOSEPH, né à Koufa, l'an 751 de Jésus-Christ, docteur mahométan, grand justicier de Bagdad (Cadhy al Cad-

hat, juge des juges), travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanyfeh. Il était d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes; ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposait à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tirait du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il fit cette réponse ingénieuse : *Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais, mais si je recevais à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiraient pas pour me payer.* Aaron-al-Raschid, son contemporain, faisait beaucoup de cas de ce Musulman. *Voyez DUVAL (Valentin).*

ABOU-MANSOUR, célèbre astronome arabe de la fin du 9^e siècle. C'est lui qui fut chargé de diriger les observatoires de Bagdad et de Damas. Il s'occupait aussi de littérature, et a composé un recueil des vies des poètes arabes.

ABOU-MOSLEM, gouverneur du Khorasan, fit passer la dignité de calife en 746, de la race des Ommiades à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort à plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rébellion, et massacré par l'ordre du calife Almansor en 755.

ABOU-NAVAS, ou **ABOUN-AVAS** (Abou-aly-al-hagan), poète arabe du premier rang; il fut appelé à la cour d'Aaron-al-Raschid, poète lui-même et protecteur des poètes. Ce monarque versificateur le reçut avec distinction, et lui donna un appartement dans son palais. Après la mort d'Aboun-avas, ses poésies furent recueillies et on en possède plusieurs manuscrits en Europe.

* **ABOU-OBAID-AL-CACEM-BEN-SALLAM** est auteur de plusieurs ouvrages arabes parmi lesquels on remarque ses *Traditions prophétiques*, dont un manuscrit est à Leyde, et un *Recueil de proverbes, et d'apologues*, dont un exemplaire est à la bibliothèque royale; le second de ces ouvrages a servi à Scaliger pour faire ses *Centuries de proverbes arabes*. Abou fut cadhy de Tarsous : il mourut à la Mecque l'an 838.

* **ABOU-OBEIDAH**, général musulman et l'un des compagnons de Mahomet, conquit presque toute la Syrie, dont Omar lui donna le commandement. Il était l'un des dix musulmans qui, selon Mahomet, devaient entrer dans le paradis. Il mourut de la peste qui ravagea la Syrie, l'an 659 de Jésus-Christ.

* **ABOU-OSAIBAH**, médecin arabe du 13^e siècle, fut l'élève d'Aben-Bitar, et composa un traité de médecine, peu connu. L'ouvrage qui a fait sa réputation est une *Biographie des Médecins* sous un titre arabe qui signifie *Fontes in altum erumpentes*. Dans cette histoire, Abou-Osaïbah traite successivement de l'origine de la médecine, des premiers médecins, des médecins après Esculape, de l'école d'Hippocrate, de celle de Galien, des médecins égyptiens avant le mahométisme, des médecins arabes, etc. Cet ouvrage se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques de l'Europe. Reiske, qui connaissait l'arabe, a donné une liste des médecins dont Abou-Osaïbah a retracé la vie, et faisait un grand cas de cette biographie.

* **ABOU-RYHAN** (Mohammed-Ben-Ahmed, surnommé Al-Byrouny, parce qu'il était né dans la ville de Byroun), géographe et astronome, fut honoré par les musulmans du titre de *Très Subtil*. Il voyagea pendant 40 ans dans les Indes, où son père était émir; il vint en Egypte où il devint émir du Caire. Il est auteur | d'une *Table astronomique*, | d'une *Géographie*, | d'un traité de *Chronologie* qui est à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, | et d'une *Introduction à l'Astrologie judiciaire*. Il mourut l'an 941.

* **ABOU-SAHAL**, médecin arabe, fut selon d'Herbelot et Fabricius, le maître d'Avicenne; mais ce fait est loin d'être à l'abri de toute contestation. La bibliothèque royale possède sous le nom de ce médecin un manuscrit qui est intitulé *Al-Myah ou Centiloquium*, parce qu'il est divisé en 100 chapitres où il est question de toutes les maladies.

* **ABOU-SAÏD-BEN-ABOUL-HOCEIN**, est auteur d'une version arabe du *Pentateuque*, dont MM. Sylvestre de Sacy et Schnurrer ont publié la préface; il en existe en Europe au moins six exemplaires: le plus beau est celui en trois langues de la bibliothèque Barberine à Rome.

* **ABOU-THALEB-AL-HOCEINY**, dévoué à Saladin (Milékél-Aadel-Seyfed-dyn Abou-Bekr), sultan de Damas et d'Egypte, la traduction persane des *Institutes de Tymour* (*Tamerlan*), qu'il avait faite d'après l'original turc, et que M. Langlès a mise en français, en 1787.

* **ABOUL-ABBAS-AL-SAFFAH**, commença cette dynastie des Abhassides, si célèbre dans l'Orient par son amour pour les sciences, et qui subsista pendant cinq siècles. Le surnom d'Al-Saffah, qui signifie

le Sanguinaire, lui fut donné parce qu'il ne parvint au califat qu'après une grande effusion du sang des Ommiades. On rapporte qu'Abdallah, son oncle, qui contribua beaucoup à son élévation, désespérant d'éteindre la race des Ommiades qui étaient en très-grand nombre, promit une amnistie à tous ceux qui se rendraient auprès de lui. Ce monstre, les voyant rassemblés, les fit envelopper par des soldats, qui les massacrèrent à ses yeux; et, sur leurs corps encore sanglants, il fit servir à ses officiers un magnifique festin. On ne peut lire, sans frissonner, ces détails; mais ils peignent le caractère et les mœurs de ces conquérans. Aboul-Abbas, débarrassé ainsi de ses concurrens, ne chercha plus qu'à affermir son autorité, et il y parvint par sa fermeté et les conquêtes de ses généraux. Il mourut de la petite vérole à l'âge de 33 ans, l'an 752 de Jésus-Christ, après un règne de 4 ans. Mansour lui succéda.

* **ABOUL-ABBAS-EL-HACKAM II**, fils d'Abdérame III, lui succéda dans le califat d'Espagne en 961. Il prit, comme lui, le titre d'*Emir-el-Moumenyn*. Moins guerrier que son père, mais aussi sage, aussi habile, il jouit de plus de tranquillité. Son règne fut celui de la justice et de la paix. Les exploits, la vigilance d'Abdérame avaient étouffé les révoltes. Les rois chrétiens, divisés entre eux, ne songèrent pas à troubler les Maures. La trêve conclue avec la Castille et Léon, ne fut rompue qu'une seule fois. Le calife, qui commanda lui-même son armée, fit une campagne glorieuse et prit plusieurs villes aux Espagnols. Pendant le reste de son règne, Hackam s'appliqua tout entier à rendre ses sujets heureux, à cultiver les sciences, à rassembler dans son palais une immense quantité de livres, surtout à faire respecter les lois.

* **ABOUL-CACEM** ou **APELCHASEM** suivant les historiens grecs, prince musulman, combattit à la bataille où périt Soliman I, fit la guerre aux Grecs, leur enleva Nicée et pénétra jusqu'à la Propontide. Défait par Taticius, général d'Alexis Comnène, et par Manuel Butumite commandant de la flotte grecque qui détruisit ses vaisseaux, il se rendit à Constantinople, où il se plongea dans toutes sortes de délices. Pendant ce temps, Melik-Schah envoyait une armée pour s'emparer de Nicée. Aboul obtint d'abord des secours d'Alexis, pour la repousser. Mais bientôt s'apercevant qu'il était le jouet de l'empereur, il se

rendit auprès de Mélik-Schah, son ennemi, qui malgré les magnifiques présens qu'il lui offrait, le fit étrangler. Ce prince était renommé pour ses grandes richesses, et l'on dit encore aujourd'hui : *Les trésors d'Aboul-Cacem*.

ABOUL-FARADJ (GRÉGOIRE). Voyez **ABUL-FARAGE**.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, naquit à Ispahan l'an 897. La jurisprudence, la médecine, et surtout l'histoire et la poésie furent l'objet de ses études. On a de lui un *Recueil des anciens chants ou Poésies arabes*, en 4 vol. in-fol.; monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. La bibliothèque royale en possède un exemplaire qui fut rapporté d'Egypte par la commission des savans français en 1804, et qu'on a lieu de soupçonner incomplet. Aboul-Faradj composa encore quelques autres ouvrages. Il mourut à Bagdad le 20 novembre 967.

* **ABOUL-FAZL**, un des plus élégans écrivains de l'Inde, fut à la fois premier visir et historiographe du grand mogul Akbar. Il mourut assassiné, l'an 1604, par l'ordre de Sélim, héritier présomptif de la couronne, qui voyait avec peine la faveur dont l'honorait son père. Aboul-Fazl a laissé une *histoire* de la maison et du règne d'Akbar; la troisième partie de cet ouvrage, qui est un traité séparé du précédent, fut composée par une société de savans présidée par Aboul-Fazl. Il parle dans ce livre des institutions d'Akbar, de son gouvernement, des productions de l'Indoustan, de la religion du pays, etc. Le manuscrit s'en conserve dans la bibliothèque de M. Langlès, qui en a donné des extraits dans les *Recherches asiatiques* : on a aussi publié en anglais un *Extrait* long et très détaillé de ce même ouvrage, Calcutta, 1785 — 86, 5 vol. in-4°.

ABOUL-FEDA (ISMAEL), prince d'Hamah, et tout à la fois historien et géographe, naquit en 1275 à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Il passa ses premières années dans le tumulte des camps, et se distingua dans plusieurs occasions remarquables, au siège de Tripoli, de Saint-Jean-d'Acre, et dans presque toutes les affaires qui eurent lieu contre les Croisés. Appelé par la mort d'un de ses parens à la principauté d'Hamah, il s'en vit dépouillé par l'ambition de ses deux frères et par l'injustice du sultan. Instruit de leurs démêlés, il y envoya un gouverneur pour y exercer l'autorité en son nom. Cependant, après 11 ans

d'une injuste détention, Hamah entra dans la famille de son légitime souverain, et Aboul-Féda monta sur le trône en 1312, comblé des bienfaits et des faveurs du sultan d'Egypte. Il mourut en 1351 à l'âge de 60 ans, laissant après lui la réputation d'un prince doué des qualités les plus éminentes et d'un talent supérieur. Au milieu des troubles qui agitérent sa patrie et des incursions fréquentes des Tartares, il cultiva les lettres avec ardeur, s'appliqua à l'étude de l'astronomie, de la médecine, du droit, de la botanique, de l'histoire et de la géographie. Deux ouvrages sur ces dernières sciences ont établi la réputation dont il jouit; le premier a pour titre : *Histoire abrégée du genre humain*; elle traite de l'histoire des Hébreux, des quatre dynasties des anciens rois de Perse, des rois de la Grèce, des empereurs romains, des rois d'Arabie, de l'histoire de Mahomet et de son empire, jusqu'en 1528. Cette histoire ne brille pas par le style, mais elle a un mérite plus essentiel, l'exactitude des faits et la précision. Plusieurs parties en ont été traduites avec ou sans le texte. Muratori a inséré la partie qui regarde l'histoire de Sicile dans sa collection des historiens d'Italie, et M. Sylvestre de Sacy a donné à la suite de la nouvelle édition du *Specimen historiarum Arabum*, publié à Oxford en 1806, l'histoire des Arabes avant Mahomet, avec le texte arabe et une traduction latine. Voyez, dans cet auteur, la liste des autres parties de l'histoire d'Aboul-Féda, publiées jusqu'à ce jour. Sa géographie intitulée *Vraie situation des pays*, a été aussi publiée par parties, et n'est pas moins estimée que l'ouvrage précédent, sous le rapport des descriptions et des mœurs, mais non sous celui des situations et de la topographie. C'est lui qui reconnut en 1520 la vraie longueur de la mer Caspienne, et qui la trouva plus petite que Ptolomée ne l'avait supposée. On le surnommait *Al-Mélik-al-Mouwayyed* et *Imâd Eddyn*, le Roi victorieux et la Colonne de la religion.

* **ABOUL-GHAZY-BEHADER**, khan tartare, né en 1603, monté en 1644 sur le trône qu'il abdiqua en 1663, a composé une histoire généalogique des Tartares, qui a été traduite en russe, puis en allemand et en français.

* **ABOUL-HAÇAN**, astronome arabe du 15^e siècle, après avoir voyagé en Espagne et en Afrique, composa un ouvrage qui passe pour le plus complet qu'aient les

Arabes sur les instrumens astronomiques. Il est intitulé *des Commencemens et des Fins*: M. Sédillot qui l'a traduit en français a obtenu en 1810 un des prix decennaux.

* **ABOUL-MAHACAN**, historien arabe né à Alep, vivait vers le milieu du 13^e siècle. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue son *Histoire de l'Egypte et du Caire*, dont il a donné lui-même un abrégé qui a été publié en partie à Cambridge en 1792, avec une traduction latine. Cet ouvrage a servi à don Berthereau pour son *Histoire des Croisades*. Aboul Mahacan a fait aussi un dictionnaire biographique dont la Bibliothèque royale possède cinq volumes.

ABOUL-OLA, le prince des poètes arabes, naquit à Moara, en 975, et y mourut en 1059. Ce poète, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu. La petite vérole lui fit perdre la vue à l'âge de quatre ans. Des Musulmans l'accusèrent d'irrégion et de libertinage, et il avait mérité ce reproche. Fabricius et Golius ont publié, le premier en 1638, le second en 1656, des extraits de ses poésies.

* **ABOUL-WAFFA**, mathématicien et astronome arabe du 10^e siècle, fit des observations pour corriger celles de la *Table d'érifée*. Son ouvrage est intitulé la *Table Intelligente*. Il mourut en 998.

* **ABOVILLE** (FRANÇOIS-MARIE, comte d'), lieutenant-général, pair de France, né à Brest en 1750, commença à servir dans l'artillerie à l'âge de 14 ans. Parvenu de grade en grade jusqu'à celui de colonel, il fit en cette qualité la guerre d'Amérique sous le général Rochambeau. Maréchal de camp en 1789, lieutenant général en 1792, il commanda l'artillerie des armées du Nord et des Ardennes, devint inspecteur général de cette arme en 1800, sénateur en 1802, et commanda en 1805 et 1809 les gardes nationales de plusieurs départemens. Au premier retour du roi en 1814, il fut placé sur la liste des pairs de France. Conservé dans cette dignité par Bonaparte en 1815, il refusa. Compris au second retour du roi dans l'ordonnance du 24 juillet qui l'exclut de la chambre des pairs, il y fut replacé par l'ordonnance du 14 août. Il mourut en 1819. On lui doit l'invention des *roues à voussoir* pour le service de l'artillerie.

* **ABOVILLE**, (AUGUSTIN-GABRIEL d'), fils du précédent, né à la Fère en 1775, et mort en 1820, servit également dans l'artillerie, et fut successivement lieutenant, capitaine, chef de bataillon, colonel et

maréchal-de-camp dans le cours des campagnes de 1792 à 1814. Il se distingua plusieurs fois dans la guerre d'Espagne et principalement à Talavera. Nommé en 1814, par Louis XVIII, chevalier de Saint-Louis, puis commandeur du même ordre, il était au moment de sa mort un des inspecteurs de l'artillerie.

ABRABANEL (ISAAC), ministre des finances en Portugal et en Espagne, naquit à Lisbonne en 1457. Les généalogistes juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Ismaël; mais ces généalogies hébraïques et turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alphonse V, roi de Portugal, et ensuite dans celui de Ferdinand le Catholique, roi de Castille; mais, en 1492, lorsque les Juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin, après avoir fait différentes courses à Naples, à Corfou, et dans plusieurs autres villes, où sa nation errante et superstitieuse était soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres juives*, qui l'appelle *Abrabanel*, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, et lui donnent des titres honorables. Il leur a laissé des *Commentaires* sur tous les livres hébreux de l'ancien Testament, qui sont fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est fort littéral et très clair, mais un peu diffus, ainsi que tous les glossateurs. On a encore de lui, | un *Traité de la création du monde*, Venise, 1592, in-4°, contre *Aristote*, qui le croyait éternel; | un *Traité des principes de la religion*, en hébreu, traduit en latin par G.-H. Vorstius, Amst., 1658, in-4°, et quelques autres *traités*, où il parle des chrétiens avec toutes les préventions du rabbinisme. C'était un homme vain et orgueilleux. Voyez les Mémoires de Nicéron, tome 41.

ABRADATE, roi de Susse, se livra, avec son armée, à Cyrus, pour reconnaître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une victoire remportée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; à la première bataille, il fut renversé de son char et mis à mort par les Egyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le corps de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 543 avant Jésus-Christ.

Il a fourni un épisode touchant à l'auteur de la Cyropédie.

ABRAHAM, premier patriarche de la nation juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an 1996 avant Jésus-Christ. Son père Tharé était adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, chap. 13. Le fils, ennemi de cette erreur, et adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran, en Mésopotamie, où il perdit son père. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays : il vint à Sichem avec Sara sa femme, et Lot son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Egypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle était sa sœur, et la lui rendit ensuite avec des présents (événement qui se renouvela ensuite, presque avec les mêmes circonstances, à Gérare, avec le roi Abimélech). Abraham, sorti de l'Egypte, vint à Béthel avec Lot son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvait contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, et l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque temps après, Lot ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor et trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, et délivra Lot. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, et lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisait avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de 100 ans, et circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoique âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son père de le lui offrir en sacrifice. Abraham, sans raisonner sur un ordre qui devait lui paraître extraordinaire, et qui en effet n'était qu'une épreuve, allait obéir avec autant de promptitude que de courage; mais Dieu, content de sa soumission, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bœuf à la place de cet enfant des promesses du Seigneur. Sara, mère d'Isaac, mourut douze ans après : on l'enterra dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avait achetée pour sa femme Cétura, dont il eut six fils. Il avait déjà pris pour femme, du temps de Sara, Agar sa servante, mère d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mourut l'an 1821 avant

Jésus-Christ. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincère au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Père des croyans*. Barbeyrac, ce détractateur acharné des Pères de l'Eglise et de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la religion, s'est particulièrement attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que M. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire théologique*. Pour juger sainement la conduite des patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs et des usages qui régnaient dans les premiers temps. Saint Ambroise montre, avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture et la simplicité de ce saint patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques : *Minus est quod illa finxit quam quod iste gessit*. La fameuse maxime d'un des sept Sages de la Grèce, *Sequere Deum*, qui, pour le fastueux philosophe, n'était qu'un apophthegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidèle à ses différentes vocations, et n'hésitant jamais de suivre la voix de Dieu, jusque dans le plus amer des sacrifices : *Hoc itaque quod promagno inter septem Sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta prævertit*. On ne s'arrêtera point à rapporter les contes dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Abraham. On sait que les hommes crédules et superstitieux ont mêlé, de tout temps, la vérité avec le mensonge. On lui a faussement attribué un traité intitulé : *Jezira*, ou *de la Création*, Mantoue, 1562, in-4°, et Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'avait pas la tête bien saine. Son ouvrage ne contient qu'une feuille ou deux d'impression. Les commentaires de cinq rabbins, qui accompagnent l'édition de Mantoue, ne le rendent pas plus intelligible.

ABRAHAM (saint), fut martyrisé avec saint Mahanès et saint Siméon, par Sapor II, roi de Perse, l'an 539. Voyez les *Act. mart. orient.*, d'Etienne-Evode Assemani, et la *Bibl. orient.* de Joseph Assemani.

ABRAHAM (saint), de Syrie, fut pris par les Sarrasins comme il allait en Egypte visiter les anachorètes. Il s'échappa de leurs mains et vint fonder un monastère en Auvergne, dont il fut abbé, et où il

mourut vers 472, plein de jours et de vertus. L'Eglise honore encore deux Abraham : le premier, évêque de Carrhes en Mésopotamie, mourut à Constantinople, où l'empereur Théodose le Jeune l'avait fait venir. Le second était un solitaire, dont saint Ephrem a écrit la vie. On la trouve dans le t. 2. 1^{re} part. de ses œuvres.

ABRAHAM-BENR-CHAJA ou **CHAJA** (c'est-à-dire le prince), célèbre rabbin espagnol, naquit vers l'an 1070; il était attaqué de deux différentes espèces de folies : il était astrologue et prophète. Il prédit la venue d'un messie pour l'an 1558; mais on l'attend encore. Ce Nostradamus hébreu mourut 245 ans avant le temps prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui un traité *De natalitatibus*, ou *Folium du Révélateur*. Il a aussi donné des *Traité d'astronomie*, de *géométrie* et de *musique*, qui se trouvent au Vatican. Rome, 1543, in-4^o.

* **ABRAHAM** de Sainte-Claire, autrement appelé Ulrich Mègerle, moine augustin, né à Krachenheinstetten, en Souabe, en 1542, fut pendant plusieurs années prédicateur de la cour de Vienne. Ses discours étaient mêlés d'anecdotes, et avaient un caractère original et surtout plaisant. Les écrits qu'il a laissés ont même dans leur titre quelque chose de piquant et de singulier : | *Fi du monde!* | *Judas archicoquin*; | *Attention, soldat*; | *Quelque chose pour tous*, etc. Il mourut à Vienne en 1709.

ABRAHAM USQUE, Portugais, Juif d'origine et de croyance, quoique Arnauld l'ait cru chrétien, se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le 16^e siècle, la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version : *Biblia en lengua española, traducida palabra por palabra de la verdad hebraica; por muy excelentes letrados en Ferrara, 1555*, in-fol., caractères gothiques. Quoique les noms et les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette version n'est regardée que comme une compilation du Kimchi, de Raschi, d'Aben-Ezra, de la paraphrase chaldaïque, et de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très rare et très recherchée. On en fit une autre édition à l'usage des chrétiens espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on peut en reconnaître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages,

selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible et plus facile pour les reconnaître, c'est la dédicace. La version à l'usage des Juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à la senora Gracia Naci, et souscrite d'Athias et d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Esti, et signée par Jérôme de Vargas et Duarte Pinel.

ABRAHAM-ECHELLENSIS. Voyez ECHELLENSIS.

* **ABRAHAM** (VINCENT), curé du diocèse de Reims, et né en 1740, fut une des victimes de la révolution. Ayant refusé d'adhérer à la constitution civile du clergé, il se vit obligé d'abandonner sa cure, et se rendit à Paris, espérant y remplir ses devoirs avec plus de sûreté; mais il fut arrêté après la terrible journée du 10 août, et renfermé avec plusieurs autres prêtres dans l'église des carmes, convertie subitement en un lieu de détention où il fut massacré le 2 septembre.

* **ABRAHAMSEN** (ISAAC), né à Flessingue en 1663, mort en 1714. Il y occupa long-temps la fonction de visiteur des malades. On a de lui en flamand quelques ouvrages de piété, peu importants, et une *Table chronologique des principaux évènements de l'histoire ecclésiastique et civile, depuis la création, etc.* Middelb. G. Eling, 4^e édit. in-12. Cet ouvrage contient des particularités assez exactes sur les six villes de la Zélande.

ABRAM (NICOLAS), né en Lorraine en 1589, jésuite en 1616, mort professeur à Pont-à-Mousson en 1633, publia un vol. in-8^o de notes sur Virgile, et un savant commentaire en deux gros vol. sur quelques oraisons de Cicéron. On a détaché de cet ouvrage les analyses de ces oraisons, qui, formant un volume d'un usage plus fréquent et plus commode, ont fait tomber le commentaire. Elles ont été imprimées in-4^o, à Pont-à-Mousson, en 1675. On a encore de lui des questions théologiques, bon ouvrage, plein d'érudition et de critique, mais intitulé singulièrement : | *Pharus veteris Testamenti*, à Paris, 1648, in-fol. De tous ses ouvrages, le plus digne d'être connu, suivant Simon, est son | *Commentaire sur la paraphrase de saint Jean*, en vers grecs, par Bonnus. — Il a donné en outre, un traité en latin : | *de la Ferté et du Mensonge*; un abrégé des | *Rutimens de la langue hébraïque*, en vers latins, etc. On trouve la liste complète des ouvrages de ce savant modeste et simple, dans Bayle Sotwell (*Bibl. soc. Jes.*)

* **ABRANCHES** (ALVARÈS d'), général portugais, fut un des chefs de la révolution qui chassa, en 1640, la dynastie espagnole, pour porter sur le trône la maison de Bragance. Nommé par le nouveau roi gouverneur de la province de Beira, il la mit en état de défense, rassembla des troupes, et battit les Espagnols pendant plusieurs campagnes. Il mourut en 1680.

* **ABRESCH** (FRÉDÉRIC-LOUIS), savant helléniste, né à Hambourg en 1699, mort à Zwol en 1782. Il fut recteur de plusieurs collèges en Hollande, et il a laissé un grand nombre d'écrits dont les plus remarquables sont : | des *Remarques sur Eschyle*, Middelbourg, 1745, in-8°, où l'on trouve beaucoup d'observations neuves ; | une bonne édition des *Lettres d'Aristotele*, Zwol, 1749, in-8°, avec deux livres de notes critiques, et un *Supplément* à ces lettres, Amsterdam, 1752, in-8° ; | *Eclaircissements sur Thucydide*, Utrecht, 1755 et 1755, deux parties in-8°, avec un *Supplément*, Zwol, 1765. Abresch n'est pas toujours heureux dans les interprétations du texte de cet historien.

ABREU (EMMANUEL d'), fut décapité en haine de la foi, dans le Tunquin, l'an 1736, avec trois missionnaires de sa société, Barthélemi Alvarez, Vincent d'A-cunha, et Gaspard Cratz.

* **ABREU** (ALEXIS), médecin portugais, après avoir habité neuf ans dans le royaume d'Angola en Afrique, de retour dans sa patrie, fut nommé médecin du roi, et publia en 1622 un livre intitulé : *De septem infirmitatibus, ou des maladies communes aux gens de cour*.

* **ABREU** (don JOSEPH-ANTONIO), publiciste espagnol du 18^e siècle, auquel on doit la *Collection de tous les traités des souverains d'Espagne avec tous les états de l'Europe*, 12 vol. in-fol., ouvrage qui fut terminé en 1751.

* **ABREU** (FÉLIX-JOSEPH), auteur d'un *Traité juridico-politique, concernant les prises*, imprimé à Cadix, 1746, in-8°, traduit en français, 1758, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé en 1802, avec des notes de M. Bonnemain.

* **ABRIAL** (ANDRÉ-JOSEPH, comte), pair de France, mort à Paris le 15 novembre 1828, était né en 1750 à Annonay (Ardèche), où il exerçait la profession d'avocat à l'époque de la révolution. Quoiqu'il en eût embrassé les principes, un sens droit, un esprit éclairé, un caractère modeste et conciliant le préservèrent des écarts où l'esprit de parti entraîne trop

fréquemment les hommes. Nommé, lors de la première organisation du corps judiciaire, commissaire du roi près le tribunal des minimes, il devint bientôt, sur la proposition du ministre Duport du Tertre, son ami, substitut du procureur-général, puis enfin procureur-général au tribunal de cassation. Duport lui offrit même le portefeuille de la justice, qu'Abrial eut la sage modestie de refuser. En 1799 il fut envoyé par le Directoire pour organiser le gouvernement républicain à Naples. De retour en France, il devint ministre de la justice après la révolution du 18 brumaire ; et le premier consul lui dit en lui remettant le portefeuille : *Ce n'est pas moi qui vous nomme ; c'est l'opinion publique*. A sa sortie du ministère, en 1802, il fut appelé au sénat. Six ans plus tard, il fut chargé d'aller organiser, sur de nouvelles bases, l'ordre judiciaire en Lombardie, et il s'acquitta de cette mission avec une haute intelligence. Le comte Abrial avait été créé grand officier de la légion-d'honneur, et il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814. En 1819, il fut atteint d'une cécité presque absolue. Il avait recouvré tout récemment la vue, lorsqu'une mort inopinée vint l'enlever à sa famille.

* **ABRIANI** (PAUL), carme italien, après avoir prêché et professé dans plusieurs villes, quitta l'habit religieux et mourut à l'âge de 92 ans l'an 1699 à Venise. Il a publié des traductions en vers italiens des *Odes* et de l'*Art poétique d'Horace*, ainsi que de la *Pharsale de Lucain* ; il a laissé aussi des *poésies* et des *discours académiques*.

ABSAÏON, fils de David et de Maacha, surpassait tous les hommes de son temps par les agréments de sa figure : sa chevelure pesait 200 sicles, 51 onces. Ses des-seins ambitieux et ses dérèglemens ternirent ces belles qualités. Il massacra Amnon, un de ses frères, dans un festin, et ne se servit de la bonté que David eut de lui pardonner, que pour faire révolter le peuple contre lui. Ce fils indigne força son père de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Cet inceste exécrable et ses autres crimes furent bientôt punis. Le roi son père ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle de son fils fut taillée en pièces dans la forêt d'Ephraïm. Absaïon ayant pris la fuite,

et ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1025 avant Jésus-Christ. Ce père tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux et rebelle, que s'il n'avait pas eu à s'en plaindre.

ABSAÏON, ou **AXEL**, suivant son véritable nom, archevêque de Lundén, en Scanie, primat des royaumes de Danemark, Suède et Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar I^{er} et Canut VI, naquit en 1128 à Finsler, village de l'île de Zélande. Issu d'une famille illustre et alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et termina ses études dans l'université de Paris, regardée alors comme la première école du monde. En 1158, il fut élu évêque de Roskild, et devint premier ministre et général des armées de Waldemar, qui venait de monter sur le trône. Le Danemark fut redevable à sa valeur, à sa prudence et à la sagesse de ses conseils, de plus d'un demi-siècle de prospérité et de gloire. A la tête des armées, Absalon réduisit les Wendes, s'empara d'Arcona, leur capitale, y établit la religion chrétienne, et y fonda une église sur les ruines d'un temple fameux, où ce peuple adorait une idole grotesque. Ce ne fut pas la seule conquête d'Absalon; devenu archevêque de Lundén, de la manière la plus honorable et la plus glorieuse pour lui, il soumit les Scaniens révoltés; et, après l'avènement de Canut VI au trône, il repoussa le duc de Poméranie son rival, et aida le roi son maître à conquérir le Mecklembourg et l'Esdonie. Les affaires de l'état et les guerres qu'il se crut permis de soutenir, suivant les mœurs de son siècle, ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper des intérêts de la religion; il rédigea le *Code ecclésiastique de Zélande*, convoqua en 1187 un concile national pour régler les cérémonies de l'Eglise et le chant des offices; travailla à la conversion des peuples qu'il soumit, fonda plusieurs monastères, et y fit fleurir la régularité et la ferveur. Absalon aima et favorisa les lettres, et chargea le fameux Saxo Grammaticus de composer l'histoire du Danemark. Enfin, après une longue carrière, utile à la religion et à sa patrie, il mourut en 1201. Sa vie a été écrite par Wandal.

ABSIMARE-TIBERE fut salué empereur d'Orient, en 698, par les soldats de

Léonce, qu'il confina dans un monastère, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Justinien le Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople, en s'y introduisant avec des soldats par un aqueduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrôme Absimare et Léonce son prédécesseur. Il les fit coucher par terre, et leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts des souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle ridicule et barbare : *Vous marchez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon*. Cette comédie eut un dénouement tragique pour Absimare et Léonce : Justinien leur fit trancher la tête en 705.

ABSTÉMIUS (LAURENT), en italien Abstemio, né à Macerata, ville de la Marche d'Ancone, dans le 15^e siècle, se fit un nom dans le temps de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbain, Guido Ubaldo, dont il avait été le maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à son disciple ses *Annotationes varie*, qui sont un commentaire de quelques passages obscurs d'Ovide et de Valère-Maxime, et qu'on trouve dans le tome 1 du *Trésor* de Gutter avec le titre emphatique *Lampas*. Il y a encore de lui un recueil de 220 fables, intitulé *Hecatomythium*, où il se trouve des traits aussi ridicules qu'indécens contre le clergé, surtout dans trois ou quatre qui méritent ce reproche : ces fables sont à l'index à Rome. On les trouve dans l'édition des fables d'Esopé, Francfort, 1580.

ABUCARA (THÉODORE), métropolitain de la province de Carie, dans le 8^e siècle, fut d'abord partisan de Photius; mais, s'en étant repenti, le concile de Constantinople, tenu en 968, lui accorda séance dans ses assemblées. Gènebrard et le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses *Traité*s contre les Juifs, les mahométans et les hérétiques, à Ingolstadt, 1605, in-4^e. On les trouve aussi dans le supplément de la *Bibliothèque des Pères*, de l'édition de Paris, de 1624. On a encore de lui un traité *De union et incarnatione*, Paris, 1685. Avant de quitter le parti de Photius, il avait été envoyé, avec Zacharie, évêque de Chalcédoine, en ambassade auprès de l'empereur Louis I^{er}, pour l'engager à se soustraire à l'autorité du pape.

ABUDHAHER, père des Karmatiens,

secte née dans l'Arabie, répandit sa doctrine par la parole et par l'épée, suivant la coutume des Musulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pèlerins, enlever la pierre noire qu'on croyait descendue du ciel. Il amena ensuite son cheval, et lui fit faire ses ordures dans le temple, en joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion musulmane. Le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les Karmatiens rendirent la pierre, parce que cette relique ne leur produisait rien. Abudhader, leur chef, tout persécuteur qu'il était des fidèles Musulmans, mourut paisible possesseur d'un grand état, l'an 933.

* **ABUL-CACIM** (TARIF-ABEN-TARIC), auteur supposé d'une *histoire de la conquête d'Espagne* des *Arabes*, ouvrage publié au commencement du 17^e siècle, comme une traduction de l'arabe par Michel de Luna, interprète au service de Philippe III. D'après cette histoire, Abul-Cacim aurait été un des premiers arabes venus en Espagne avec Ebn-Muçà. Les littérateurs contemporains accordèrent un grand crédit à ce livre, et ce ne fut qu'à la fin du 17^e siècle que des savans espagnols démontrèrent qu'il était supposé. *L'histoire de la conquête d'Espagne* a été traduite en français par Leroux et par Lobineau.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), dont le nom est *Aboul-Faradj* et qu'on appelle aussi *Barhébræus*, fils d'un médecin chrétien, et médecin lui-même, naquit en 4226, à Malatia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une *Histoire universelle* depuis Adam jusqu'à son siècle, très estimée des Orientaux, mais peu consultée par nos Occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan. Pokocke donna, en 1663 et 1672, à Oxford, en 2 vol. in-4^o, une traduction latine de cette histoire, et y joignit un supplément pour les princes orientaux, qui vaut mieux que l'ouvrage. M. Silvestre de Sacy a traduit en latin plusieurs passages d'Abulfarage : ils se trouvent avec le texte arabe dans le *Specimen historicæ Arabum* de White, publié en 1806 à Oxford. On trouve dans Assemani, *Bibl., orient.*, t. 2, p. 275, le catalogue de 54 ouvrages d'Abul-Farage. Il a été accusé d'avoir quitté le christianisme; c'est une calomnie dont Pokocke a démontré la fausseté. A l'âge de 20 ans, il fut sacré évêque de

Goubat, en Syrie, et mourut évêque d'Alep et primat des jacobites, l'an 1286, à 60 ans. Il y a eu encore trois poètes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

ABUL-FÉDA. Voyez **ABOUL-FÉDA**.

ABULOLO-AMÉD. Voy. **ABOUL-OLA**.

ABU-MOSLEM. Voy. **ABOUMOSLEM**.

* **ABUNDANCE** (JÉHAN d'), nom sous lequel s'est déguisé un poète français du 16^e siècle, connu aussi sous le nom de *Maître Tyburce*. On a de lui | *Moralité, mystère et figure de la passion de N.-S. J.-C.* in-8^o, Lyon, sans date, ouvrage très rare, qui se trouvait dans la bibliothèque du duc de la Vallière. | *Le Joyeux Mystère des trois rois à 17 personnages*, in-8^o; | *Farce nouvelle très bonne et très joyeuse de la cornette, à cinq personnages*, et autres ouvrages, dont on trouve les titres dans la bibliothèque de Duvrier.

ABUNDIUS, évêque de Côme, en Italie, mort en 469, fut envoyé en qualité de légat au concile de Constantinople par saint Léon, et fit adopter, par les Pères de cette assemblée, la *Lettre* à Flavien. Ce prélat avait beaucoup de piété et de lumières.

ABYDENE (ou *habitant d'Abyde*), historien célèbre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens et de celle des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, dans l'ouvrage contre Julien de saint Cyrille, et dans la *Chronologie* du Syncelle; ces fragmens ont été recueillis par Scaliger. On y trouve des passages admirablement conformes au récit de l'Ecriture sainte, comme ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc. On ignore l'époque où florissait Abydène.

Maltebrun pense que cet auteur était un prêtre égyptien attaché au temple d'Osiris à Abydos, et qu'il vivait du temps des premiers Ptolémée. Mais J. G. Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, pense qu'*Abydenus* souvent écrit *Abudinus* et *Abidinus*, est un nom propre d'homme. Abydène avait pris pour base de son travail l'*Histoire Babylonienne* de Béroso dont il n'eut que des fragmens.

ACACE, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des acaciens, branche d'ariens, avait des talens dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition et semer ses erreurs. Cet homme turbulent et dangereux fit déposer saint Cyrille, eut part au bannissement du pape Libère, et causa

d'autres troubles dans l'Eglise. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont perdus, entre autres la *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il était le successeur et le disciple, sans qu'on sache bien certainement si son maître a été dans les mêmes sentimens que lui. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, successeur de saint Gennade dans la chaire de Constantinople, en 471. Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches orientaux, persuada à l'empereur Zénon, par les plus viles adulations, qu'il pouvait se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Hénoton*, édit favorable aux eutychiens. Félix III, irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette excommunication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, et persécuta les catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, trente ans après sa mort. Saint Gélase, successeur de Félix, refusa sa communion à ceux qui faisaient difficulté de condamner les erreurs d'Acace.

ACACE (SAINT), évêque d'Amide sur le Tigre, dans le 5^e siècle, vendit les vases sacrés pour acheter sept mille esclaves perses mourant de faim et de misère. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque, que tout païen qu'il était il voulut voir le saint évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi et Théodose le Jeune.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, né vers l'an 322, embrassa l'état monastique : il fut ami de saint Epiphane et de saint Flavien, mais il n'eut pas toujours une conduite irréprochable. On le blâme surtout d'avoir été le persécuteur de saint Chrysostôme, dont il avait été l'ami; mais il reconnut sa faute. Nous avons de lui trois *Lettres* qu'on trouve dans le Recueil des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, par le père Lupus, ermite de Saint-Augustin. Acace remplit plusieurs missions à Rome, où il défendit la doctrine des deux natures de J.-C., devant le pape Damase. En 381 il assista au concile de Constantinople, et ses négociations avec le pape Sirice mirent un terme au schisme de l'église d'Antioche.

* ACADÉMUS ou HÉCADÉMUS, citoyen d'Athènes du temps de Thésée, laissa au peuple un terrain assez considérable, qui servit dans la suite à l'enseignement de la philosophie; ce qui lui valut

l'honneur de donner son nom à trois sectes qui furent appelées *Académiques* : la vieille académie avait Platon pour chef; la seconde, Arcésilas; la troisième, Carnéade. Cicéron avait donné le nom d'*Académie* à une de ses maisons de campagne, située près de Pouzzole, où l'on voyait des portiques et des jardins plantés d'arbres, à l'imitation de l'académie d'Athènes.

* ACAMAPIXTLI, premier roi des Aztèques ou anciens Mexicains, qui, après avoir été long-temps en guerre avec le roi de Caluacan, leur voisin, élevèrent à cette dignité Acamapixtli, petit-fils de Caluacan; il fut reconnu l'an 1380; et jura, en recevant la couronne, de veiller sans relâche à la sûreté et au bonheur de son royaume. Sous son empire, les Mexicains, jusqu'alors séparés en tribus, furent réunis; des lois sages furent établies, et le bon ordre régna parmi des peuples qui n'avaient encore connu qu'une liberté farouche. Acamapixtli embellit sa capitale Ténochtiltan, aujourd'hui Mexico, l'orna de monumens et de temples, fit construire des ponts, creuser des canaux, et élever des aqueducs qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il soutint une longue guerre contre Azafzalco roi de Tépéacan, pour affranchir ses peuples d'un tribut onéreux, et s'il ne put les en dégager, il parvint du moins à l'alléger. Il mourut en 1420, après un règne de 40 ans, emportant dans la tombe le regret de ses sujets. Son fils Vitzilocutli lui succéda, quoique Acamapixtli eût laissé aux Mexicains la liberté de se choisir un roi.

ACARARIUS. Voy. ALSAHARARIUS.

ACARIE. Voyez MARIE DE L'INCARNATION.

* AÇARQ (d'), professeur à l'école royale militaire, et membre des académies d'Arras et de la Rochelle, mort vers la fin du 18^e siècle. Il a publié une *Grammaire philosophique*, 2 vol. in-12; | des *Observations sur Boileau, Racine, Crébillon, Voltaire*, et sur la langue française en général, in-8°; | un *Plan d'éducation*, in-8°; | des *Remarques sur la grammaire de Wailly*; | les *Vies des hommes et femmes illustres d'Italie, depuis le rétablissement des sciences et des beaux arts*, traduites de l'Italien de San-Sévérino, Paris, 1767, 2 vol. in-12, et le *Porte-feuille hebdomadaire*, 1770, ouvrage périodique dont il n'a paru que le premier cahier. Ces ouvrages ne sont pas

sans mérite. On y trouve de la justesse, de la profondeur; mais on lui reproche, avec raison, d'avoir employé un jargon philosophique, ridicule surtout dans des ouvrages de grammaire.

* **ACCA** (Saint), évêque de Hagustald, ou Hexaro, dans le comté de Northumberland succéda dans ce siège à Wilfriden, l'an 709. Il était moine de l'ordre de Saint-Benoît. Il alla à Rome d'où il amena des architectes qui embellirent son église d'Hagustald. Il mourut l'an 740, et ses reliques opérèrent, à ce qu'on assure, plusieurs miracles. Acca a composé des offices pour son église, un *Traité sur les souffrances des saints*, et des *Lettres à ses amis*, parmi lesquelles il y en a une adressée à Bède.

* **ACCARIAS DE SERRIONE** (Jos.), ancien avocat, né à Châtillon, près de Die, en 1709, mort à Vienne en Autriche en 1792. Ses principaux ouvrages sont : | *le Commerce de la Hollande*, ou *Tableaux des Hollandais dans les quatre parties du monde*, Amsterdam, 1763, 3 vol. in-12; | *l'Etna*, poème traduit du latin de Sévêritus; | *les Intérêts des nations de l'Europe, développés relativement au commerce*, Leyde, 1766, 2 vol. in-4°, et Paris, 1767, 4. vol. in-12; *Richesse de la Hollande*, 1768, 3 vol. in-12; Londres, 1778, 2 vol. in-4° ou 5 vol. in-12, en société avec E. Luzac; | *la Richesse de l'Angleterre*, Vienne 1771, in-4°.

* **ACCIAIUOLI** (NICOLAS), d'une famille originaire de Brixia, qui tirait son nom du commerce de l'acier, qui était sa profession, naquit à Florence l'an 1510. Catherine de Valois lui confia l'éducation de son fils Louis de Tarente qui épousa dans la suite Jeanne I^{re}, reine de Naples. Acciaiuoli fut fait grand sénéchal de ce royaume : malgré la sagesse de son administration, il ne put empêcher l'invasion du roi de Hongrie qui voulait venger la mort de son frère André que Jeanne son épouse avait fait périr. Mais ce fut Acciaiuoli qui fit rentrer cette reine dans Naples : il mourut en 1566. La vie de ce ministre fidèle a été écrite par Matteo Palmieri, et se trouve dans la collection des historiens italiens par Muratori, t. 13.

ACCIAIUOLI (REINIER), d'une famille ancienne de Florence. S'étant rendu en Grèce, il y acquit, en 1364, les baronnies de Vostza et Nivelet en Achaïe, et la seigneurie de Corinthe. Il conquit ensuite sur les Catalans, le duché d'Athènes, auquel dépendaient Thèbes, Argos, My-

cène et Sparte. Ainsi le fils d'un marchand florentin devint maître de presque toute la Grèce. Sa femme Euboïs ne lui ayant point donné d'enfant mâle, il laissa Athènes au roi de Naples, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avait épousé l'aînée de ses filles, et donna la Béotie avec la ville de Thèbes à Antoine, son fils naturel, qui, après la mort de son père, s'empara d'Athènes; mais Mahomet II la reprit sur ses successeurs, en 1455.

ACCIAIUOLI (DONAT), savant illustre et bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avait confié différens emplois, et dont il fut gonfalonier en 1473, après avoir rempli plusieurs ambassades importantes. Il était né en 1428, de Nevio Acciaiuoli, petit-fils de Reinier. On a de lui, | quelques *Vies* de Plutarque, traduites en latin, Florence, 1478, in-fol.; | les *Vies* d'Annibal, de Scipion et de Charlemagne; | des *Notes* sur la morale et la politique d'Aristote, qu'il devait en partie à Argyropile son maître. Il mourut en 1478, âgé de 50 ans. La république dota ses filles pour reconnaître les services du père. Sa probité et son désintéressement étaient admirables. Son portrait est un de ceux qui décorent les voûtes de la galerie de Florence.

ACCIAIUOLI (ZÉNOBIO), dominicain, né à Florence, en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican, depuis 1518 jusqu'en 1519, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, | la *Version* de quelques ouvrages d'Olympiodore, de Théodore et de saint Justin; | des *poèmes*, des *sermons*, des *lettres*, des *panégyriques*. Ces différens écrits ne sont guère au-dessus du médiocre.

* **ACCIEU** ou **BAGNY-SYAN**, gouverneur d'Antioche à l'époque où les Croisés vinrent attaquer cette ville en 1097, se défendit long-temps, mais ne put prévenir la trahison qui livra cette place forte après un an de siège. Un bûcheron arménien mit fin à ses jours. Sa tête fut portée aux chefs de l'armée des Croisés.

ACCIOLIN. Voyez **BLANCHE**, femme d'un citoyen de Padoue, etc.

ACCIUS (LUCRUS), poète tragique latin, né l'an 170 avant J.-C., avait pour père un affranchi. Les anciens le préféraient, pour la force du style, l'élévation des sentimens et la variété des caractères, à Pacuvius son contemporain, qui connaissait mieux son art, mais qui avait moins de génie. Tacite, Quintilien, Ho-

race, Ovide, etc., le citent avec éloge. Il ne nous reste de ses tragédies que les titres, comme *Philoctète*, *Andromaque*, *Atreïde*, *Clytemnestre*, *Médée*, *Andromède*, et deux comédies, le *Mariage* et le *Marchand*. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit en l'honneur de Décimus Brutus. Ce héros romain fut si sensible à ces louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, et sur les monumens qu'on lui éleva après la défaite des Ibères. (Accius avait aussi composé des annales en vers; elles sont citées par plusieurs auteurs latins.) Il mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 100 avant J.-C. Pline rapporte qu'Accius, quoique de petite taille, se fit élever une très grande statue dans le temple des Muses.

ACCIUS (Zuccus), en Italien Accio Zucco, poète italien du 16^e siècle, a commenté en mauvais sonnets italiens les fables d'Esopé, mises en vers élégiaques par Romalius, poète latin du 15^e siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort, avec d'autres fabulistes, en 1660, in-8°, parurent d'abord à Vérone en 1479, et à Venise en 1491, in-4°. Jules Scaliger en fait un grand éloge; mais il ne faut pas prendre à la lettre ni les louanges ni les censures de ce critique.

ACCIUS NÉVIUS. Voyez NÉVIUS.

ACCOLTI (Benoît), jurisconsulte célèbre, né à Arezzo, en 1413, d'une famille noble, remplaça le Pogge dans l'emploi de chancelier de la République de Florence en 1439. Il a laissé une histoire bien écrite, intitulée *De bello à christianis contra barbaros, pro christi sepulchro et Judaea recuperandis, libri tres*, à Venise, 1532, in-4°; ouvrage qui servit comme de texte au Tasse pour sa Jérusalem délivrée, mais qui était peu propre à l'inspirer; | *De præstantia virorum sui ævi*, à Parme, 1689, in-12. Sa mémoire était si heureuse, dit-on, qu'ayant un jour entendu la harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie, devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot. Il mourut en 1466.

ACCOLTI (François), frère du précédent, appelé le *Prince des jurisconsultes* de son temps, naquit à Arezzo, en 1418, et fut professeur de jurisprudence dans plusieurs académies. Il était d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, et d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissait était si grande, qu'à l'avènement de

Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre: elle lui fut refusée, mais le pontife crut devoir au moins couvrir son refus d'un prétexte bien honorable, en déclarant qu'il la lui aurait volontiers accordée, s'il n'eût craint que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisît au progrès de la jurisprudence. Ce fait, rapporté par un historien italien, n'est pas bien avéré. Il a été accusé, sans preuve, d'avarice. On raconte de lui un trait qui prouve la singularité de son esprit. Ayant voulu prouver à ses disciples les avantages d'une bonne réputation et les inconvéniens d'un mauvais cœur, il alla voler de la viande aux bouchers qui accusèrent deux de ses élèves mal famés; il alla ensuite déclarer quel était le voleur, et quel était le but qu'il avait eu en agissant ainsi. Il mourut en 1483. On a de lui quelques livres sur la jurisprudence, et des traductions peu estimées de plusieurs ouvrages de saint Chrysostôme. Cet auteur est plus connu sous le nom d'*Arétin* ou François d'Arezzo qu'il avait du lieu de sa naissance, que sous celui d'*Accolti*, qu'il tenait de sa famille.

* **ACCOLTI** (BERNARD), d'Arezzo, fils de Benoît Accolti, et neveu de François, fut surnommé l'*Unico-Aretino*, à cause de la grande célébrité qu'il acquit comme poète. Le cardinal Bembo parle avec éloge de ses compositions et l'Arioste en fait mention dans son 4^e chant. Cependant ses ouvrages, qui ont été imprimés à Florence et à Venise en 1513 et 1519, sont au-dessous de leur réputation.

ACCOLTI (PIERRE), connu sous le nom de cardinal d'Ancône, fils de Benoît, jurisconsulte mentionné ci-dessus, naquit en 1433 à Florence. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut auditeur de rote, sous Alexandre VI. Jules II le nomma évêque d'Ancône, et le créa cardinal du titre de Saint-Eusèbe, dans sa promotion de 1511. Il eut jusqu'à sept évêchés, entre lesquels il faut compter l'archevêché de Ravenne, qu'il garda peu, et échangea pour l'évêché de Crémone, avec son neveu Benoît Accolti (voyez ci-après); il exerça à Rome les fonctions de cardinal-vicaire, et mourut dans cette ville le 12 décembre 1532, âgé de 77 ans. Ce fut lui qui, en 1519, rédigea la bulle contre Luther. Il est auteur de quelques traités historiques.

* **ACCOLTI** (Benoît), petit-fils de Benoît Accolti dont nous avons déjà parlé, fut chef d'une conspiration contre le pape

Pie IV, qu'il voulait assassiner sous prétexte qu'il n'était pas légitimement pape. Il avait pour complices Pierre Accolti son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Peliccion, Prosper d'Ettore et Thaddée Manfredi, tous accablés de dettes, et d'un esprit ardent et inquiet. Accolti faisait espérer à ses complices de grandes récompenses. Il avait promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thaddée, Aquilée à Peliccion, et un revenu de 5,000 écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, outre qu'il était accusé d'avoir demeuré à Genève, devint suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses complices, et puni comme eux du dernier supplice, en 1364.

* **ACCOLTI** (BENOÎT), connu sous le nom de cardinal de *Ravenne*, neveu de Pierre Accolti, naquit en 1497. Il avait étudié la langue latine avec tant de succès, qu'il fut surnommé le *Cicéron* de son temps. Il fut abrégiateur apostolique et évêque de Cadix sous Léon X. Clément VII le nomma son secrétaire, et le créa cardinal à l'âge de trente ans. En 1532, il fut envoyé en qualité de légat dans la Marche d'Ancone. Tombé dans la disgrâce de Paul III, il subit un procès rigoureux, selon quelques-uns, pour crime de péculat. Il fut enfermé au château Saint-Ange, d'où il sortit en donnant 59 mille écus dor. Alors il se retira à Ravenne, puis à Ferrare, à Venise, et enfin à Florence où il mourut en 1549, après avoir composé des ouvrages latins, et des poésies, insérées dans le recueil *Quinque illustrium poetarum*. Accolti a laissé de plus un *Traité des droits du pape sur le royaume de Naples*. — Benoît Accolti, duc de Népi, son frère, cultiva la poésie, et composa une comédie de *Virginia* qui fut applaudie.

ACCORDS (le seigneur des). *Voyez* TABOUROT (Etienne).

ACCURSE ou plutôt **ACCORSO** (FRANÇOIS), né à Florence en 1451 ou 1482, et professeur de droit à Bologne. Il fut surnommé *l'Idole des jurisconsultes*, et ne serait certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celles des glossateurs qui avaient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un temps où il fallait peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé

varient beaucoup sur l'époque de sa mort; ils le font mourir en 1260, 1263, 1279, etc. Cette dernière opinion est celle qui paraît la mieux fondée. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son père, et qui professa à Toulouse. Les *Commentaires d'Accurse* sont imprimés avec le *Corps du droit*, en 6 vol., à Lyon, 1589.

ACCURSE ou **ACCORSO** (MARIE-ANGE), né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans et les plus ingénieux du 16^e siècle. Il possédait les langues grecque, latine, française, espagnole, etc. Il demeura à la cour de Charles-Quint pendant 33 ans; et cet empereur l'employa à des missions importantes auprès de plusieurs cours du Nord. Il enrichit le Capitole d'un grand nombre de monumens antiques. Ses diatribes sur quelques auteurs anciens et modernes, imprimées à Rome en 1524, in-fol., sont un témoignage de son érudition et de son discernement. La république des lettres lui est redevable de l'*Ammien-Marcellin*, d'Augsbourg, en 1535, augmenté de 5 livres, et de la première édition des *Lettres* de Cassiodore. Ce savant critique fut accusé de s'être approprié les notes de Fabricio Verano, sur Ausone, dans ses *Diatribæ in Ausonium, Solinum et Ovidium*, livre rare, publié à Rome en 1524, in-fol. Mais il se défendit contre cette accusation de plagiat, avec autant d'ardeur que s'il avait été question de l'enlèvement d'un trésor, et s'en purgea par serment. Ses *Diatribæ* sont accompagnées de la gravure des monumens antiques : comme l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve*, etc.

* **ACERBI** (HENRI), médecin Milanais, un des collaborateurs de la *Bibliotheca Italiana*, qui se publie à Milan, était né en 1785. Après avoir obtenu le grade de docteur en médecine à l'université de Pavie, en 1810, il remplit les fonctions de médecin suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de professeur d'histoire naturelle aux Lycée de Porte-Neuve et de Saint-Alexandre. Il mourut en 1827 d'une *phthisie pulmonaire*. Il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue un traité intitulé : *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiiale*.

ACERBO (FRANÇOIS), né à Nocera, en 1606, jésuite et poète, publia en 1666, à Naples, des poésies intitulées : *Ægro corpori à musa solatium*, in-4°. Ce recueil, qui charma ses maladies, est très estimé par les gens pour qui la langue de Vir-

gile et d'Horace n'est point un objet de mépris.

ACESE, évêque novatien, soutint au concile de Nicée (en 525) que l'on devait exclure de la pénitence ceux qui étaient tombés après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançait cette opinion, fâché de ce qu'il fermait le paradis à tant de monde, lui répondit : *Acèse, faites une échelle pour vous, et montez tout seul au ciel.*

* ACEVEDO (don ALONZO MARIA), jurisconsulte espagnol, exerçait la profession d'avocat à Madrid. Il a publié des ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue celui où il attaque l'usage de la torture, et qui a été imprimé en 1770. Acevedo est mort en 1771.

* ACEVEDO (FÉLIX-ALVAREZ), l'un des principaux acteurs de la révolution de 1820, naquit à Otero, province de Léon, et se fit recevoir avocat à Madrid en 1804; mais il renonça bientôt après à cette profession pour entrer dans la carrière des armes. De 1808 à 1814, il se distingua dans les campagnes contre les français. Le peuple de la Galice s'étant insurgé au commencement de 1820 pour le rétablissement de la constitution de Cadix, il fut proclamé commandant général de l'insurrection de cette province. Il se battit contre les troupes royales, et fut tué dans une embuscade par les miliciens.

ACHAB, fils et successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle, et digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, idole des Sidoniens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans et demi désolerait son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges qui ne le touchèrent pas davantage; le feu du ciel consuma sa victime en présence de 450 prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avait opéré à la prière d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalées sur Bénadad, roi de Syrie, qui était venu mettre le siège devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince ingrat, peu touché de ce bienfait du Très-Haut, continua ses dérèglemens et ses injustices. Il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre lequel Jézabel suscita de faux témoins pour

le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens léchèrent le sang qui avait coulé de ses blessures, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth, vers l'an 898 avant J.-C. Son règne avait duré 22 ans.

ACHAB, fils de Choliâs, un des deux faux prophètes qui séduisaient les Israélites à Babylone, et que le Seigneur menaça, par Jérémie, de livrer à Nabuchodonosor, pour les faire mourir aux yeux de ceux qu'ils avaient séduits; de sorte, dit Jérémie, XXIX, 22, que tous ceux de Juda qui seront à Babylone se serviront de leurs noms lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant : *Que le Seigneur vous traite comme il traita Achab et Sédécias, que le roi de Babylone fit frire dans une poêle ardente.* Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Suzanne.

ACHAIE ou ACHAIUS, roi d'Ecosse, fils d'Etwin, fut élevé en 788 sur le trône. Il ne dut le diadème qu'à ses vertus, qui firent le bonheur du peuple qui lui défera la couronne. Sous son règne, les lois furent respectées, l'union et la paix rétablies; et les ennemis du dehors repoussés mirent un terme à leurs incursions. Achaius régna 31 ans, et mourut en 819. Il avait fait alliance avec Charlemagne, et lui avait envoyé le célèbre Alcuin, Rakan, Jean Scot, etc. On dit que, pour éterniser la mémoire de ce traité, il ajouta aux armes d'Ecosse un double champ semé de fleurs-de-lis.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha, à la prise de Jéricho, 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et une règle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avait faite. Ce péché fut fatal aux Israélites, qui furent repoussés au siège d'Haï. Achan, ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme et ses enfans, et Haï fut prise.

ACHARD, abbé de Saint-Victor, à Paris, puis évêque d'Avranches en 1161. On lui attribue plusieurs traités restés manuscrits, entre autres, de *Tentatione Christi*, et de *Divisione animæ et spiritûs*. Henri II, roi d'Angleterre, avait pour lui une estime particulière, quoiqu'il fût l'ami intime de saint Thomas de Cantorbéry. Il tint sur les fonts baptismaux Aliénor sa fille, depuis l'épouse d'Alphonse IX, roi de Castille. Il mourut en odeur de sainteté en 1171.

* **ACHARD** (CLAUDE-FRANÇOIS), secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothécaire de cette ville, y naquit en 1733, et y est mort en 1809. La médecine qu'il exerçait ne l'empêcha pas de cultiver la littérature. Il a laissé les ouvrages suivants : | *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, Marseille, 1785-87, 4 vol. in-4°. Les deux premiers contiennent un vocabulaire français et provençal, et les deux derniers l'histoire des hommes illustres de la Provence. L'abbé Paul et quelques auteurs y ont coopéré. | *Description historique, géographique et topographique de la Provence*, etc., in-4° dont il n'a paru que le premier vol. | *Bulletin des sociétés savantes de Marseille et des départemens du midi*, in-4°. | *Cours élémentaire de bibliographie, ou la Science du bibliothécaire*, 5 vol. in-8°; ouvrage peu estimé, et qui, à l'exception de quelques pages, n'est qu'une compilation des livres de Fournier et Peignot sur la même matière, etc.

* **ACHARD** (ANTOINE), né à Genève en 1696, devint pasteur de l'église protestante française à Berlin, et membre de l'académie de cette ville. Le roi de Prusse le nomma, en 1740, membre du grand directoire français, avec le titre de conseiller privé. Quoique d'une constitution très faible, il prêchait souvent devant la famille royale de Prusse. Il a laissé des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, publiés à Berlin après sa mort, en 2 vol. in-8°, et dans les mémoires de l'académie de cette ville le canevas d'un ouvrage important qu'il avait entrepris sur la liberté de l'homme, en réponse aux objections de Spinosa, de Bayle et de Collins. — Son fils François, né à Berlin en 1735, et membre de plusieurs sociétés savantes, a publié dans les mémoires de l'académie de Berlin et autres académies, un grand nombre de *Dissertations* qui ont été recueillies et publiées en allemand. — Il ne faut pas le confondre avec *François Achard*, né à Genève en 1708, mort à Berlin en 1784, auteur de *Réflexions sur l'infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle.

* **ACHARD** (FRANÇOIS-CHARLES), chimiste distingué, né en Prusse en 1754, et mort en 1821, est particulièrement connu par la fabrication du sucre de betterave, qu'il a le premier exécutée en grand et avec succès. Il a publié à Berlin plusieurs ouvrages, écrits presque tous en allemand. Les principaux sont | *Mémoires physi-*

ques et chimiques, in-8°, 1780; | *Leçons de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°, 1791-92; | *Analyse de quelques pierres précieuses*, traduite par Dubois, Paris, 1785, in-8°; | *Recherches sur les propriétés des alliages métalliques*, Berlin, 1788, in-4°; | *Instruction sur la culture et la récolte des betteraves, sur la manière d'en extraire le sucre et le sirop*, traduite en français par Copin, Paris, 1812.

ACHARDS (ELÉAZAR-FRANÇOIS de la Baume des), né à Avignon en 1679, fut nommé évêque d'Halicarnasse, et envoyé par Clément XII, en qualité de vicaire apostolique, pour terminer les différends élevés entre les missionnaires des différens ordres religieux qui étoient en Chine: il mourut à Cochîn en 1741. L'abbé Fabre d'abord son secrétaire, et ensuite providiteur de la même mission, a fait imprimer, en 3 vol. in-12, une *Relation* de sa mission et des *Lettres* sur la visite de M. des Achards; ouvrage dicté par l'esprit de parti, et condamné par un décret du saint Office, le 16 juin 1746.

* **ACHARIUS** (ERIC), botaniste de Stockholm, mort dans cette ville au mois de février 1820, a publié : | *Lichenographia Sueciæ Prodrômus*, 1798, in-8°; | *Methodus qua omnes detectos Lichenes, secundum organa carpomorpha ad genera species et varietates redigere, atque observationibus illustrare tentavit Acharius*, Stockholm, 1803, 2 vol. in-8°, fig. | *Lichenographia universalis, in qua Lichenes omnes detectos, adjectis observationibus et figuris horum vegetaliûm, etc.* Gœttingue, 1810, in-4°, 14 pl. col.

ACHAZ, roi de Juda, fils et successeur de Joatham, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Razin, roi de Syrie, qu'il avait vaincu d'abord, et par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Théglath-Phalassar, et fit faire un autel sacrilège pour lui plaire. Théglath-Phalassar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avoit de plus précieux dans le temple et le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, et en défendant au peuple d'y aller offrir ses victimes et ses prières. Il mourut vers l'an 726 avant Jésus-Christ et fut privé de la sépulture des rois. Sous le règne de ce prince, il est fait mention dans l'Ecriture sainte d'un gnomon ou cadran solaire, qui est le plus ancien dont parle l'histoire.

ACHEMEVE, nom d'une famille de rois perses, qui occupa le trône jusqu'à Darius Codomanus, d'où vient le nom d'Achémeniens, que les anciens poètes ont donné aux Perses.

* **ACHENWALL** (GODEFROI), né à Ellbing, en Prusse, le 20 octobre 1719, est regardé comme le créateur de la science appelée *statistique*. Dans les voyages qu'il avait faits dans différens états de l'Europe, il en avait examiné les forces, les ressources intérieures, et les intérêts réciproques. Le résultat de ses observations fut un ouvrage auquel il donna le titre de *Statistique ou Science de l'état*, dont il publia, en 1748, le premier plan raisonné; et dans l'année suivante, il en fit paraître le manuel. Tout ce qui n'était auparavant connu que comme des faits épars et des matériaux mal combinés ensemble, il l'a réuni dans un seul corps, et l'a soumis à des règles, à des principes, à un plan tout-à-fait systématique. Achenwall a donné d'autres ouvrages sur *l'histoire des états de l'Europe*, sur le *droit public*, sur *l'économie politique*, etc. Le dernier qu'il publia a pour titre *Observations sur les finances de la France*. Ce studieux publiciste mourut à Gœttingue en mai 1772. Le célèbre Schlotzer fut son disciple et son successeur dans la chaire qu'il occupait à cette université.

ACHERY (don Luc d'), né à Saint-Quentin, en Picardie, en 1609, fit profession dans l'abbaye des bénédictins de sa ville, puis il alla à Vendôme où il entra dans la congrégation de Saint-Maur et s'y rendit recommandable par un savoir profond, joint à une piété tendre. Son soin principal, après ses premières études, fut de chercher toutes les pièces d'antiquité qui pouvaient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Les morceaux qu'il a trouvés sont dans son *Spicilege*, en 15 vol. in-4° réimprimé en 1725, par les soins de M. de la Bare, en 5 vol. in-fol. C'est une collection où l'on rencontre beaucoup d'histoires, de chroniques, de vies de saints, d'actes, de chartes, de lettres, qui n'avaient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil, fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, | *l'Épître* attribuée à saint Barnabe; imprimée en 1643; | les *Ouvrages de Lanfranc*, en 1648, in-fol.; | celles de *Guibert*, abbé de Nogent, in-fol., en 1651; | *Regula solitariorum*, 1653, in-12; | un *Catalogue* in-4° des *ouvrages ascétiques des Pères*, en 1648 et 1671. Voyez

un *Recueil* de ses lettres au cardinal Bona, et de celles que ce prélat lui écrivit, imprimé en 1755. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés, en 1685, à l'âge de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite et à l'étude. Alexandre VII et Clément X l'honorèrent de leur estime, et lui en donnèrent des marques. Ce savant religieux ne connut l'antiquité que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, et beaucoup de savans eurent recours à ses lumières. Il sanctifia les premiers, et éclaira les autres. On trouve l'éloge d'Achery dans le *Journal de Trévoux*, 26 novembre 1685. Celui de M. Maugendre qui remporta le prix d'éloquence au jugement de l'académie d'Amiens, est plus détaillé et plus complet. Il a été imprimé en 1775.

ACHIAB, ou **AQUIAB**, neveu d'Hérode le Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandre, mère de Mariamne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il était gouverneur, en faisant avertir à propos le roi de ce qui se tramait. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entre autres ce prince demanda une pomme et un couteau pour la peler; mais Achiab s'étant aperçu que c'était pour se percer, lui arracha le couteau, et prévint l'exécution de ce suicide.

ACHILLE (*L. Epi dius Achillæus*), général romain en Égypte, sous Dioclétien, se fit reconnaître empereur à Alexandrie en 292, et se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien se mit enfin en marche avec une armée formidable; et le tyran ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance. Achille fut condamné à être dévoré par les lions. Alexandrie éprouva toutes les horreurs du pillage, et le reste de l'Égypte fut abandonné aux proscriptions et aux meurtres. Expédition peu assortie aux éloges que certains écrivains ont faits de la prétendue modération de cet empereur.

ACHILLES TATIUS. Voy. **TATIUS**.

ACHILLINI (ALEXANDRE), natif de Bologne, professa la philosophie et la médecine avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyait des écoliers. Il mourut dans sa patrie, en 1512, à 49 ans, avec le surnom fastueux de *second Aristote*; après

avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie et de médecine. On lui attribue la découverte du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe : Morgagni lui refuse l'honneur de cette découverte. Il est avec Mondinus le premier qui ait profité de l'édit de Frédéric II pour disséquer à Bologne. Il adopta les sentimens d'Averroès, et fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décriaient mutuellement, suivant l'usage établi depuis long-temps parmi les doctes. Ses ouvrages philosophiques furent recueillis in-fol. à Venise, 1545, 1568 et 1608. On a imprimé séparément dans la même ville ses traités d'anatomie et de médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Philothée Achillini, son frère, auteur d'un poème intitulé *il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs italiens, et quelques leçons de philosophie morale, imprimé à Bologne, 1515, in-4°.

ACHILLINI (CLAUDE), petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1574, et mort en 1640, fut un homme très savant en philosophie, en médecine, en théologie, et particulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, et en dernier lieu à Bologne sa patrie. Sa vaste érudition était si admirée, que, de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Achillini tint aussi une place distinguée parmi les poètes de son temps. Ami et partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, et il y réussit; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure et de pointes, qui s'était emparé de la poésie italienne dans le 16^e siècle. Le sonnet très connu qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont, *Sudate o fuochi a preparar mettali*, etc. et une pièce de vers sur la naissance du dauphin, lui obtinrent, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. *Voyez*, sur les deux Achillini, les tomes 55 et 56 des *Mémoires* de Nicéron.

ACHILLIUS. *Voyez* AQUILLIUS-SEVERUS.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte

d'Absalon, il résolut avec son frère Jonathan, d'aller informer David, qui fuyait, des résolutions qu'on prenait contre lui. Absalon ayant découvert leur dessein les fit poursuivre; mais, étant arrivés à Bathurim-ils se cachèrent dans un puits, d'où ils sortirent lorsque ceux qui les cherchaient furent retournés. Ils arrivèrent heureusement au camp de David. Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon. Son successeur fut son fils Azarias.

ACHIMELECH, grand pontife des Juifs, successeur d'Achitob son père, donna à David les pains de proposition et l'épée de Goliath. Saül, poussé par sa jalousie contre ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre, avec 85 hommes de sa tribu. Doëg l'Iduméen, qui avait été le délateur de l'action du charitable pontife, se chargea de cet affreux assassinat, dont l'infamie est vivement exprimée dans un des plus beaux psaumes de David. Abiathar, l'un des fils d'Achimélech, échappa seul à ce massacre.

ACHIOR, chef des Ammonites qui servaient dans l'armée assyrienne au siège de Béthulie, déplut à Holopherne, en vantant les mœurs, les lois, le caractère des Israélites, et la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général irrité, le fit conduire à Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville. Mais ses gardes, craignant les assiégés, le lièrent à un arbre. Les Israélites le détachèrent, le menèrent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holopherne il embrassa la religion des Juifs, vers l'an 705 avant Jésus-Christ.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire où périrent Saül et ses enfans, vers l'an 1055 avant Jésus-Christ.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinéas, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut père d'Achias, qui fut aussi souverain pontife. Phinéas ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son père. David connaissait la méchanceté et la malignité de ses conseils, et pria le Seigneur de ne pas permettre qu'on les suivit. Lorsque Achitophel voulut engager

Abshalon à poursuivre sans délai le roi fugitif, ce qui eût été un parti décisif, il ne fut pas écouté, et David eut le temps de se reconnaître et de se fortifier; le grand arbitre de la politique humaine exauçant ainsi la prière de ce prince humilié : *Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel*. Désespéré de voir ses avis méprisés, Achitophel se pendit vers l'an 1033 avant Jésus-Christ.

ACHMET I, sultan des Turcs ou Ottomans, fils et successeur de Mahomet III, en 1605, et mort en 1647, âgé de 50 ans. Il fit construire une superbe mosquée dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avait apportées des ruines de Troie. Achmet n'imita pas la cruauté de son père, et se fit chérir de ses sujets. Après avoir combattu les rebelles d'Asie, il fut vaincu par Schah-Abbas, sopher de Perse. Il accorda ensuite des secours aux Hongrois et aux Transilvains, révoltés contre leur empereur Rodolphe II, auquel il enleva la ville de Gran. Plus politique que guerrier, Achmet I devint protecteur et arbitre des Hongrois, des Transilvains et des Moldaves, et força Schah-Abbas à lui payer tribut pour ses conquêtes. La prétendue modération d'Achmet n'était souvent que de l'indolence. Il se livrait aux plaisirs; son sérail était habité par 5000 femmes, et ses seuls fauconniers montaient au nombre de 40,000. Après avoir régné 14 ans, il laissa trois fils qui régnèrent successivement, Othman, Amurath IV, et Ibrahim.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, monta sur le trône après son frère Soliman III en 1691. Son grand vizir Oglu Kiuperli perdit la bataille de Salankemen, en Hongrie, le 19 août de la même année, et y fut tué. Le prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée. Le changement perpétuel des ministres sous le règne d'Achmet II jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un prince indolent, mais aimable. Il était d'une humeur gaie, bon poète, musicien, et jouait de plusieurs instrumens. (Outre les pertes considérables qu'il essuya contre les Impériaux, d'autres malheurs signalèrent le règne d'Achmet II. Il y eut une révolte dans son sérail, que suivirent la famine, la peste,

plusieurs incendies dans Constantinople, et un violent tremblement de terre à Smyrne. Les Arabes, après avoir pillé la caravane de la Mecque, ce qui parut aux Musulmans le plus grand de tous les désastres, obligèrent Achmet à leur payer un tribut. Tant de chagrins conduisirent Achmet au tombeau : il n'y avait que quatre ans qu'il était monté sur le trône.)

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frère Mustapha II. Les séditions qui l'avaient élevé à l'empire l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mère, qui leur était suspecte. Il leur obéit d'abord; mais las de dépendre de ceux qui lui avaient donné la couronne, il les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils ne tentassent de la lui ôter. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'appliqua à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnaie, et établir de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Charles XII, après sa défaite à Pultava, chercha un asile auprès d'Achmet, qui le reçut avec beaucoup d'humanité. Le sultan, d'après les idées du roi de Suède, fit la guerre aux Russes, aux Persans et à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Moins heureux dans sa guerre contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu deux fois en Hongrie par le prince Eugène, perdit Témesswar, Belgrade, une partie de la Servie, de la Bosnie et de la Valachie. La paix ayant été conclue avec l'empire, il se préparait à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolution le renversa du trône en 1750, et y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince était en prison quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, et mourut le 25 juin 1756, d'un coup d'apoplexie. Il existait en 1789 une de ses filles à Paris. Achmet, dit-on, la confia à une esclave chrétienne nommée *Fatmé*, qui trouva le moyen d'enlever sa pupille après l'avoir baptisée : les cérémonies du baptême lui furent suppléées à Gènes. Lorsqu'elle eut atteint sa 16^e année, *Fatmé* lui révéla le mystère de sa naissance, et la princesse n'en fut que plus attachée à la religion qu'elle avait embrassée, et dont elle continua à suivre les lois avec l'exactitude la plus exemplaire. On a publié son histoire sous le titre de *Cécile, fille d'Achmet III*;

Paris, 1787, 2 vol. in-12; ouvrage romanesque.

ACHMET, auteur arabe, a fait un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du 9^e siècle, et a été publié en grec et en latin, avec *Artémidore*, par M. Rigault, en 1603, in-4^o.

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman I, surnommé *le Magnifique*, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé en 1524 en Egypte, pour y étouffer une rébellion, et pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur et d'adresse. Il gagna les cœurs et les esprits, et, dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le nom et les ornemens de souverain. Soliman, informé de sa rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans le bain. Sa tête fut envoyée au Grand-Seigneur.

ACHMET-GIEDICK, ou *le Bréche-dent*, grand vizir de Mahomet II, né dans l'Albanie, fut l'un des plus grands généraux de l'empire ottoman. Il prit Otrante, en 1480, et quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II et l'éleva sur le trône. Zizim, frère de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avait à Achmet, le fit mourir quelque temps après.

* **ACHMET**, fils aîné de Bajazet II, fut désigné par son père pour lui succéder après son abdication : mais il ne monta point sur le trône. Sélim, son frère que les janissaires et les grands appelaient à régner, s'empara du pouvoir, en étranglant Achmet, et en faisant périr son père, l'an 1512.

* **ACHMET**, dey d'Alger, parvint au trône le 30 avril 1803, à la suite d'une révolution sanglante, dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. Avaré et féroce, il livra au pillage de sa soldatesque les propriétés des juifs, et il fit périr dans les plus cruels supplices un grand nombre de ses sujets. Sa milice s'élevant soulevée contre lui le 7 novembre 1808, il offrit pour la calmer, le pillage des Maures, et demanda qu'on le laissât partir pour le Levant; mais sa lâcheté ne

fit que le rendre plus odieux. Son palais fut pris d'assaut. Il fut tué d'un coup de fusil, et son corps livré aux insultes de la populace qui le traîna au milieu des rues et porta sa tête en triomphe.

* **ACHMET**, pacha, fut choisi pour grand-vizir par Soliman I^{er} après la fin tragique du prince Mustapha. Achmet avait conquis la faveur des Ottomans, par sa bravoure, sa justice et sa fermeté; mais il était haï de Roxelane qui ne pouvant le rendre complice de ses menées criminelles pour assurer le trône à Bajazet son fils, l'accusa de concussion auprès du sultan qui le fit étrangler en 1554.

ACIDALIUS (**VALENS**), né à Wistoch, dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne et d'Italie, et se fixa à Breslau, en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, et il mourut d'une fièvre chaude en 1593, à l'âge de 28 ans. Sa grande jeunesse ne l'avait pas empêché de publier de savantes *notes* sur Quinte-Curce : *Animadversiones in Q. Curtium*, Francfort, 1594, in-8^o; 1597, 1724. On a encore de lui des *poésies* latines, Francfort, 1612, in-8^o, et des remarques sur Tacite, Quintilien : elles ont été publiées par son frère Chrétien Acidalius, et insérées dans divers classiques, ainsi que ses *Notes* sur Ausone. On lui a faussement attribué une dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le temps, sous ce titre : *Mulieres non esse homines*, c'est-à-dire, *Les femmes ne sont pas des êtres pensans et raisonnables comme les hommes*, 1641, in-12.

ACILIUS (**CAIUS**), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval, près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis qui la lui coupèrent, il imita le fameux Cynégire, soldat athénien; et s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

ACILIUS. Voyez **AQUILIUS-SEVERUS**.

ACILIUS-GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de Jésus-Christ 91, avec M. Ulpius Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre pour y combattre les bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jalousie qu'en conçut l'empereur le porta à bannir Acilius-Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans

après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état. Baronius assure que la cause de sa mort fut son attachement à la religion chrétienne.

ACINDYNUS (SEPTIMIUS), consul romain, l'an 414 avant Jésus-Christ, est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Étant gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payait pas les impôts, et le menaça de le faire pendre, s'il ne s'acquittait pas à un jour marqué. Un très riche particulier offrit à la femme de ce prisonnier la somme qu'il devait, pour prix de ses faveurs. La femme consulta son mari, qui plus ennuagé de sa prison, que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin s'étant satisfait, donna à cette femme une bourse où il n'y avait que de la terre. Acindynus, instruit de cette fourberie, condamna cet avaré débauché à payer au fisc la somme due par le prisonnier, et adjugea à son épouse le champ d'où il avait tiré la terre qui remplissait cette bourse. Saint Augustin nous a transmis ce trait d'histoire; mais Bayle l'a accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme et le consentement du mari; il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle que si elle eût été commise par débauche.

* **ACINDYNUS** (GRÉGOIRE), moine grec du 14^e siècle, fut accusé d'hérésie, pour avoir soutenu que les moines du mont Athos ne voyaient pas, comme ils le disaient, dans leurs extases la lumière créée et pure dont Dieu était environné quand il parut sur le mont Thabor; mais qu'elle était créée et finie. L'empereur Jean Cantacuzène se déclara contre lui, et le synode de Constantinople le condamna. Obligé de se cacher, il défendit avec chaleur sa doctrine dans un traité *De essentiali et operatione Dei*.

* **ACKERMANN** (CONRAD), acteur né au commencement du 18^e siècle, est regardé par les Allemands comme le créateur de leur théâtre. Il mourut en 1771 à Hambourg, où il dirigeait une troupe comique, et où il jouait lui-même avec un talent remarquable.

* **ACKERMANN**, (JEAN-CHRISTIAN-GOTTFRIED), professeur de médecine à Altdorf en Franconie, où il mourut en 1801. Il était né à Zeulenrode dans la Haute-Saxe, en 1756, où il se fit avantagusement connaître par plusieurs traductions d'excellents ouvrages italiens, français et an-

glais, avant d'être nommé professeur de médecine à Altdorf. Il était de plusieurs sociétés de médecine, et a publié plusieurs ouvrages sur son art. Ses *Vies d'Hippocrate*, de Gallien et de Théophraste passent pour des chefs-d'œuvre.

ACOLUTH, savant orientaliste et professeur de théologie à Breslau, naquit à Bernstadt en 1654 et mourut en 1704. Il a fait quelques chapitres du Coran en quatre langues; il croyait que l'arménien était l'ancien égyptien.

ACOMINATUS. Voyez NICÉTAS.

ACONCIO (JACQUES), dont le véritable nom est *Giacomo Cantio*, né à Trente, au commencement du 16^e siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte et théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, et se retira en Suisse, puis à Strasbourg et de là en Angleterre. Il fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre *De stratagematibus Satanae in religionis negotio, per superstitionem, errorem, haeresim, odium, calumniam, schisma, etc., libri VIII, Basileae*, 1555, in-8°. Cet ouvrage a été loué par quelques protestans, et blâmé par d'autres plus raisonnables. Salden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi bene, nemo melius; ubi male, nemo pejus*. Le but de l'auteur était de réduire à un très petit nombre les dogmes nécessaires à la religion chrétienne, et d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. C'est un système d'indifférence en matière de religion, ou, si l'on veut, un plan de pacification, publié sans sanction et sans autorité, le législateur des chrétiens n'étant point intervenu pour corriger ou modifier son ouvrage. Du reste, ce livre est écrit avec méthode, et d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Cet apostat mourut en Angleterre, vers l'an 1566. Son *Traité des stratagèmes de Satan* fut réimprimé à Amsterdam, 1674, in-8°. On a encore du même auteur deux traités, l'un *De la méthode d'étudier*, l'autre *De la manière de faire des livres*; ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent et peu utile à ceux qui l'ont. Voyez les Mémoires de Nicéron, tom. 36.

ACORIS, roi d'Égypte, successeur de Néphérètes, régnait vers 386 avant Jésus-Christ. Il n'est connu que par une ligue à laquelle il prit part avec Evagoras roi de Chypre, contre Artaxerxès Mnémon

roi de Perse. Evagoras ayant été vaincu, la guerre fut suspendue jusqu'à l'an 377 avant Jésus-Christ, époque où il mit l'athénien Chabrias à la tête de ses troupes. Les Athéniens, sur la plainte d'Artaxerxès leur allié, redemandèrent Chabrias : Acoris n'ayant plus de général ne marcha point contre les Perses : il mourut avant le renouvellement des hostilités.

ACOSTA (JOSEPH), provincial des jésuites au Pérou, né à Médina del Campo vers l'an 1529, mourut à Salamanque, en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il avait quatre frères aussi jésuites, *Jérôme, Jacques, Christophe et Bernard*; mais Joseph fut le plus célèbre. Il donna en espagnol l'*Histoire naturelle et morale des Indes*, 1591, in-8°, qui a été traduite en français, par Robert Regnault; et un traité *De procuranda Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. Il travailla long-temps, et avec succès, à la conversion des Indiens. *Voyez* le tome 50 des Mémoires de Nicéron..... — Jean d'Acosta, de la même société, mourut pour la foi, à Nangasaki, en 1635.

ACOSTA (URIEL), d'abord chrétien, ensuite juif, puis matérialiste, était fils d'un gentilhomme portugais. Il était né à Oporto, vers la fin du 16^e siècle. Cet homme né avec une de ces imaginations ardentes qui mènent à la démence ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'Evangile, eut la témérité de le vouloir soumettre à son examen. Il fut puni de sa hardiesse, en tombant dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le christianisme, et de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les Juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération était faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observations de l'ancienne loi, qu'il le lui avait été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, et se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il fallait rejeter les rites et les traditions des pharisiens pour s'attacher aux saducéens, dont il avait embrassé les dogmes. Les Juifs le firent passer pour un athée, et un médecin de cette nation réfuta son système. Acosta publia alors son *Examen traditionum pharisaicarum ad legem scriptam*; livre dans lequel il attaqua l'immortalité de l'âme, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis ni de l'enfer. Les Juifs lui répondirent à coups de pierres,

et le firent ensuite emprisonner. La liberté lui fut rendue, moyennant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attireraient des disgrâces; et, pensant que toutes les religions lui étaient indifférentes, il rentra dans celle des Juifs. La loi de Moïse n'était selon lui, qu'une pure fiction des hommes, et non pas l'ouvrage de Dieu : il ne la suivait qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importants : ce fut la source d'un nouveau chagrin. La synagogue l'excommunia de nouveau, et lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite, absous par le prédicateur de l'assemblée, et foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ces variations en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet, vers l'an 1640 ou 1647.

ACOSTA (GABRIEL d'), chanoine et professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des *Commentaires* sur une partie de l'ancien Testament, savoir : *sur le 49^e chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*, Lyon, 1640, in-fol.

* **ACOSTA (JEAN d')**, savant orientaliste, naquit au Bengale en 1773, et vint fort jeune encore faire ses études à Paris. Rappelé dans l'Inde avant l'époque de la révolution française, il publia dans les gazettes de Calcutta différens articles relatifs aux sciences. Le commerce auquel il se livra pendant quelque temps avec succès, fut un des sujets de ses méditations, et en 1807 il fit paraître un *Projet d'assurances commerciales*, ouvrage renfermant des considérations générales d'une haute importance. Plus tard, ayant éprouvé quelques revers de fortune, Acosta résolut de vivre dans la retraite pour se livrer à loisir à des études profondes et sérieuses. Lorsque les établissemens français de l'Inde tombèrent au pouvoir des Anglais, la position d'Acosta qui habitait Chandernagor ne se trouva point changée. En 1812, de concert avec plusieurs savans, il fit paraître un recueil périodique intitulé : *Magasin de Calcutta*. Mais il fut bientôt obligé d'interrompre cet ouvrage dans lequel on avait remarqué plusieurs articles intéressans sur les antiquités des *Hindous*. Acosta aurait pu revenir en Europe où ses talens

joint à la connaissance de plusieurs langues orientales, l'auraient placé dans une situation avantageuse. Mais il ne put jamais se décider à quitter le Bengale où le retenaient ses goûts et ses études. En 1816, Chandernagor ne lui offrant plus de ressources suffisantes, il se retira à Calcutta où il devint propriétaire de l'imprimerie et de la gazette connue sous le nom de *Times*, qui depuis 1812 avait succédé au télégraphe. Ce journal eut quelque succès sous sa direction, et Acosta était sur le point de faire imprimer à Paris, en 1822, des morceaux de littérature asiatique, lorsque la mort l'enleva.

ACOSTA. Voyez COSTA.

AQUA VIVA. Voyez AQUAVIVA.

* ACREL (OLAUS), chirurgien et médecin suédois, né près de Stockholm au commencement du 18^e siècle. Le désir de se perfectionner dans son art le porta à visiter successivement les universités et les écoles les plus fameuses de France et d'Allemagne; et pour joindre la pratique à la théorie, il voulut servir deux ans comme chirurgien dans les armées françaises. Il se fixa en 1745 à Stockholm, et il s'y fit en peu de temps une grande réputation. Il fut d'abord nommé directeur-général de tous les hôpitaux du royaume, puis créé chevalier de Wasa, et enfin nommé commandeur de cet ordre. Il était membre de l'académie des sciences de Stockholm, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il a donné des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et il a publié, en suédois, | un *Traité sur les plaies récentes*, Stockholm, 1743; | des *Observations de chirurgie*, 1750; | une *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, 1766; et | un *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, 1767. Il est mort en 1807, dans un âge très avancé.

ACRON, roi des Céniniens, fut le premier roi des environs de Rome qui prit les armes pour venger l'enlèvement des Sabines. Après une faible résistance, Romulus mit en fuite son armée et le tua de sa propre main. Les dépouilles de ce prince furent consacrées par le vainqueur à Jupiter *Férétrien* : elles furent appelées *opimes*, nom par lequel on désigna dès lors celles que l'on remportait sur un roi tué dans un combat.

ACRON, ou ACRO, médecin d'Agri-gente, qui vivait vers l'an 444 avant Jésus-Christ, fit allumer le premier, selon

Plutarque, de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, et par là mettre fin à la peste qui affligeait Athènes. Cette pratique était, au rapport de Suidas, déjà depuis long-temps en usage en Egypte. Pline est tombé dans l'erreur lorsqu'il a regardé Acon comme le fondateur de la secte des empiriques, qui ne comença que 200 ans plus tard.

ACRONIUS (JEAN), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, naquit à Acroum en Frise, et mourut de la peste en 1664. On a de lui des traités sur le mouvement de la terre, sur la sphère et la médecine. M. Barbier s'est trompé quand il a cru qu'Aconius n'avait publié aucun écrit. La *Biographie des médecins* cite entre autres ouvrages de cet auteur | *Scholia in Æmilium Macrum*. Il est aussi l'auteur du | *Contectio astrolabii et annuli astronomici*; de *Sphæra*; de *Motu terræ*; ouvrages cités dans sa correspondance avec Suffridus Pétri, professeur à Erford.

ACRONIUS ou ACRON (HÉLÉNUS). Placcius, dans son *Thesaurus anonymorum et pseudonymorum*, cite un Hélienus Acon commentateur d'Horace, et auteur de notes sur Perse. Il fut envoyé en ambassade auprès de Grégoire X, pour réunir les Grecs avec les Latins, et assista au deuxième concile de Lyon.

ACRONIUS ou ACRON (JEAN), auteur, à ce que l'on croit, de l'*Elenchus orthodoxus pseudoreligionis romano-catholicæ*, Deventer, 1616, in-4^o; ouvrage d'un fanatique turbulent qui vivait au commencement du 17^e siècle.

ACROPOLITE (GEORGES), est un des auteurs de l'*Histoire byzantine*; il vivait dans le 13^e siècle, et eut l'emploi de logothète à la cour de Michel Paléologue; ce qui lui a fait donner le nom de Logothète (1) sous lequel il est très connu. C'est presque tout ce qu'on sait de cet auteur. Son histoire, découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-fol., est fort supérieure et très rare. Cet ouvrage commence où finit Nicéas, et comprend depuis l'année 1203 jusqu'à l'expulsion des empereurs français en 1265. Il est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit ce qu'il avait vu lui-même. Léon Allatus et Douza ont commenté cet historien. C'était un homme

(1) On appelait ainsi le chancelier et le surintendant des finances à la cour de l'empereur de Constantinople. Voy. *Explicatio dignitatum, apud Phrasiam*.

de mérite qui cultiva les mathématiques avec succès. — Il eut un fils appelé Constantin, qui devint grand logothète de Constantinople et auquel nous devons les *Vies* de quelques saints, notamment celle de saint Jean Damascène dans les bollandistes, et d'autres ouvrages plus considérables, dont il ne reste que des extraits.

* **ACROTATUS**, fils aîné de Cléomène II, roi de Sparte, est connu pour s'être opposé au décret par lequel on se proposait de ne point punir de la perte des droits civiques les Lacédémoniens qui, l'an 330 avant Jésus-Christ, avaient pris la fuite devant Antipater leur vainqueur : cette opposition lui attira des injures et même de mauvais traitemens de la part de ses compatriotes. Peu de temps après les Agrigentins vinrent demander du secours contre Agathoclès; Acrotatus parti avant que les Ephores eussent donné leur réponse, emmena avec lui des vaisseaux, puis alla auprès des Tarentins qu'il disposa à secourir les habitans d'Agrigente; il vint lui-même dans cette dernière ville, d'où sa débauche, ses déprédations et même un meurtre qu'il commit par trahison le forcèrent de se retirer. Il retourna à Sparte, combattit ensuite contre les Mégalo-politains et fut tué dans un combat.

* **ACROTATUS**, fils d'Arcus et petit-fils du précédent, défendit Sparte pendant l'absence de son père, contre Pyrrhus, et le força même à lever le siège. Le roi son père étant mort peu de temps après, il monta sur le trône l'an 208 avant Jésus-Christ, et mourut l'année suivante dans une expédition contre les Mégalo-politains.

* **ACSENCAR** (CACYM EDDAULAH), fut l'un des principaux officiers de Mélik-Schah. Le visir Nedham jaloux de sa gloire voulut le perdre ou tout au moins l'éloigner et lui fit donner le commandement des troupes que Mélik-Schah destinait à lui soumettre quelques provinces et la ville d'Alep. Acsencar termina glorieusement toutes les expéditions dont il fut chargé; il était gouverneur d'Alep, quand Mélik-Schah vint à mourir. Alors il se rendit indépendant, mais le prince de Damas le vainquit et le tua l'an 1094. Acsencar laissait un fils nommé Zenky, ou Zenguy, ou Sanguin.

* **ACSENCAR-AL-BOURSKY**, ou **BORSEQUIN**, **BORGEL**, **BURGOLDAS** ou **BURSO**, joua un grand rôle sous Mélik-Schah et ses successeurs. Il réduisit les émirs indépendans à l'obéissance : il fut chargé du gouvernement de Bagdad, puis

de celui de Mossoul. Sa fortune éprouva sur la fin de sa vie quelques vicissitudes : disgracié, puis rétabli dans ses honneurs, il battit les Croisés et en fut battu : enfin il resta maître du gouvernement de Mossoul et fut assassiné dans cette ville par les émissaires du prince des Ismaéliens en 1124.

ACTIA, mère d'Auguste. *Voyez AUGUSTE.*

* **ACTISANÈS**, roi d'Éthiopie, devint aussi roi d'Égypte. Il détrôna Aménophis dont la tyrannie avait excité le soulèvement de ses sujets. Son règne fut heureux. Tout entier à son peuple il faisait tous ses efforts pour mettre fin au brigandage. Les coupables n'étaient point envoyés à la mort, mais il leur faisait couper le nez pour les faire distinguer des autres citoyens et les reléguait dans une ville bâtie entre l'Égypte et la Palestine, où la nécessité les rendait laborieux. Actisanès en mourant laissa aux Égyptiens le droit de lui donner un successeur.

ACTIUS ou **AZZO**. *Voyez VISCONTI.*

* **ACTON**, dont le vrai nom est Atton (Atto Vercellensis), évêque de Verceil en 943, fils du comte Aldegaire, naquit en Piémont au commencement du 10^e siècle. La douceur de ses mœurs et la régularité de sa vie le firent estimer et rechercher par les rois Lothaire et Hugues Capet, qui, à sa considération, firent de riches présens à son église, et lui accordèrent de grands privilèges. Atton passait pour un profond théologien et pour un savant canoniste. Une partie de ses œuvres a été recueillie par d'Achéry (*Spicilege*, t. 8), et publiée en entier à Verceil par Baronzio, 2 vol. in-fol., 1768.

* **ACTON** (**JOSEPH**), premier ministre de Ferdinand IV, roi de Naples, naquit le 4^{er} octobre 1737, à Besançon. Son père, Edouard Acton, Irlandais de naissance et baronnet, était venu s'établir en France en 1735, et avait exercé la médecine avec succès à Besançon, où il fixa son séjour. Il donna à son fils une éducation soignée dont celui-ci profita peu, et le fit recevoir dans la marine royale. Quelques désagréemens qu'il y éprouva le portèrent à quitter la France. Il parcourut l'Italie, et se fixa en Toscane. Il parvint bientôt, sur la recommandation du marquis Tanucci, aux premiers grades de la marine. Lorsque le roi Charles III entreprit le siège d'Alger, Acton commandait les vaisseaux toscans réunis à ceux du roi d'Espagne; et cette expédition fut l'occasion de sa for-

tune. Acton parvint à sauver plusieurs milliers d'Espagnols qui allaient être enveloppés par les Maures. Instruit de cette action éclatante, le roi de Naples, d'après l'avis de son ministre, lui offrit du service. Acton accepta, et bientôt, par ses intrigues et son adresse, il acquit la faveur du roi, et surtout celle de la reine. Nommé ministre de la marine, il gagna de plus en plus la confiance de son souverain. Bientôt il obtint le ministère de la guerre; et à la disgrâce du marquis della Sambucca, Acton fut déclaré premier ministre. Dès ce moment, il gouverna avec une autorité illimitée; il établit un conseil de finances, dans lequel il fit entrer la reine, se lia en même temps avec Hamilton, ministre d'Angleterre, et sembla ne s'occuper plus que des intérêts de cette puissance. En même temps, afin d'avoir un appui et un surveillant adroit auprès de la reine, il lui fit faire la connaissance de lady Hamilton (voyez cet article), pour laquelle Marie-Caroline conçut l'amitié la plus intime. Le cabinet de Madrid perdit toute espèce d'influence sur celui de Naples: et quoique le roi conservât toujours de la déférence pour les avis de Charles III son père, on lui fermait la bouche par les mots d'intérêt de l'état et de bonheur des peuples. Acton ayant refusé de recevoir une frégate chargée de blé, que le gouvernement français envoyait au secours de la Calabre, qu'un tremblement de terre venait de désoler, le roi d'Espagne écrivit des lettres très pressantes à son fils, pour l'engager à renvoyer ce ministre. Mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Le cardinal de Bernis vint de Rome à Naples, pour faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père; mais sa mission n'eut aucun effet. Charles III, croyant pouvoir apporter d'utiles changements au cabinet de Naples, avait invité son fils Ferdinand à faire un voyage à Madrid; et pour l'y déterminer, il lui avait fait présent d'un magnifique vaisseau. Le roi, la reine, et le prince royal s'y embarquèrent en 1785; mais, par les secrètes manœuvres d'Acton, ce voyage se borna à visiter Livourne, Florence et quelques autres villes de l'Italie. L'ambition d'Acton n'eut bientôt plus de bornes. Tandis qu'il exerçait de cruelles vengeance sur tous les seigneurs qui se plaignaient de sa hauteur et de son despotisme, il imposait des lois à ses maîtres, et les accoutumait presque à lui obéir. Suivant le système de Tanucci (voyez

TANUCCI), il recommença les anciennes disputes avec la cour de Rome, et de sa propre autorité, il supprima (dans cette même année 1785) un grand nombre d'églises et de monastères, secondé par sa créature le marquis de Santo-Marco, ministre du culte. C'est en vain que le marquis de Caracciolo, qu'on avait nommé, pour la forme, ministre des affaires étrangères, voulut s'opposer à de si violentes mesures: il ne fut pas écouté, et n'eut plus de voix dans le conseil. La mort de Charles III, en 1788, affranchit Acton de toute espèce de contrainte. Dans la même année, la révolution française éclata; mais le ministre n'aimait ni les Français ni leur gouvernement. Aussi la cour de Naples ne prit-elle qu'un intérêt peu actif aux malheurs de Louis XVI. Il songea plutôt, pour flatter les désirs de la reine, à former une double alliance avec l'Autriche. Les deux cours se rencontrèrent à Bologne le 14 juin 1791. Ce fut dans cette ville qu'on fit la remise de deux princesses napolitaines, destinées pour épouses, l'aînée à l'archiduc François (actuellement empereur), et la seconde, à Ferdinand, grand duc de Toscane. Ces mariages, conclus par la médiation d'Acton, ne manquèrent pas de lui donner une plus grande influence auprès de ses souverains. Sa conduite, cependant, fut digne d'éloges, en 1792, lorsque le gouvernement anarchique qui bouleversait la France fit paraître d'étranges prétentions, et voulait entièrement diriger le cabinet napolitain. Acton, qui jusqu'alors n'avait cédé ni aux promesses ni aux menaces, fut enfin contraint de fléchir à la vue d'une escadre française qui allait bombarder Naples. Il s'en vengea l'année suivante, et parvint à empêcher que le ministre français ne fût reçu près de la Porte Ottomane. Deux mois après, Ferdinand IV déclara la guerre à la France, et envoya à Toulon une escadre qui s'unit à celle des Anglais et des Espagnols; mais elle rentra bientôt dans le port de Naples. Il y avait déjà dans ce royaume un grand nombre de mécontents de toutes les classes, qui étaient prêts à embrasser les nouvelles maximes que les agens français s'efforçaient d'y répandre. On créa une jeune d'état pour les réprimer, et Acton en eut la direction. On lui a reproché quelques actes de rigueur qui trouvent peut-être leur excuse dans les circonstances difficiles où il fut placé. Charles Lambert, poussé par l'amiral Latouche, avait surdi en janvier une con-

spiration qui fut découverte à temps. En 1795, on en apprit une nouvelle, trahie par les personnages les plus distingués. Dans cette même année, Acton demanda sa démission; mais elle ne fut qu'une concession apparente aux demandes réitérées du gouvernement français. Il conclut enfin la paix avec ce dernier en 1797, mais il ne perdit pas pour cela la faveur de la reine, comme ses ennemis l'avaient espéré. Cette paix ne fut pour lui qu'un moyen de gagner du temps, et de conclure une alliance avec l'Empire, la Sardaigne et la Toscane. La Chèse, dernier envoyé français à Naples en 1798, présenta un mémoire de plaintes auxquelles on ne prêta aucune attention, et l'on continua à lever des troupes. L'armée, portée par les soins d'Acton à 120 mille hommes, était commandée par Micheroux, Damas et Marck (voyez ces noms), tous étrangers. Le ministre accompagna son souverain dans cette expédition, qui fut des plus malheureuses; l'armée napolitaine fut battue sur tous les points. Obligé de conclure de nouveau la paix avec la France, Ferdinand IV, d'après les sollicitations pressantes du ministre français, renvoya Acton, qui se retira en Sicile. Lorsque ce monarque fut contraint, en 1801, de quitter Naples, et qu'il passa, escorté par l'escadre anglaise, à Palerme, Acton entra au service de ses anciens maîtres, dont il n'avait jamais perdu la faveur; et quoiqu'il ne prit pas le titre de ministre, il n'en eut pas moins toute l'autorité. Dans les discussions fréquentes qui s'élevèrent entre la reine et les Anglais, qui avaient débarqué une forte armée en Sicile, où ils s'étaient rendus maîtres de tous les ports, Acton après avoir vainement cherché à réunir les deux partis, voyant que les Anglais étaient les plus forts, se rangea de leur côté, et osa répondre aux reproches que lui faisait la reine, « qu'il était temps que sa majesté » *permit au roi d'être roi.* » Ce n'était pas ce que Marie-Caroline devait attendre d'un homme qu'elle avait comblé de bienfaits et honoré de sa confiance. Cependant, sous les nouveaux protecteurs qu'il s'était choisis, ce ministre ne joua qu'un rôle très secondaire et presque humiliant. Enfin il mourut, chargé d'infirmités, en décembre 1808. Acton ne manquait pas de talens; il avait de l'instruction, connaissait parfaitement les hommes et les affaires. Il était en outre adroit, dissimulé, insinuant et d'un caractère ferme. Il

anassa des richesses immenses; mais sachant, par sa propre conduite, combien il avait mérité la haine du peuple et des grands, il vécut dans une crainte et une défiance continuelle.

ACTUARIUS (JEAN), médecin grec, qui donna le premier, dans le 15^e siècle, l'analyse des purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, etc. Henri-Etienne fit, en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol., traduits par différens auteurs, dans l'édition des *Medicæ artis principes*. Ce médecin avait beaucoup de goût pour les systèmes et pour la médecine raisonnée. Il joignait cependant l'expérience à la théorie. Le mot *Actuarius* désignait un office de la cour des empereurs : tous les médecins attachés au palais ont porté ce titre.

* ACUNA (don ANTONIO OSORIO d'), espagnol et évêque de Zamora, était d'une naissance illustre, et embrassa l'état ecclésiastique. Ferdinand le Catholique l'employa dans diverses ambassades. Il remplit ces missions à la satisfaction de son maître, qui le fit nommer, vers 1519, à l'évêché de Zamora, dans le royaume de Léon. D'un esprit inquiet et hardi, poussé d'ailleurs par des inimitiés particulières, il se jeta dans un parti séditieux, connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de *sainte ligue*, et leva un régiment formé de prêtres et d'un grand nombre de ses diocésains. En vain on lui représenta l'inconvenance de cette conduite pour un évêque, et ce qu'il devait à son souverain; il fut sourd à toutes les remontrances; et à l'affaire de Tordésillas, il soutint, avec ses prêtres, le choc de l'armée impériale. Son cri de guerre était : *aquí mis clerigos* : « A moi, mes prêtres. » Le mauvais succès de cette affaire ne le fit point rentrer dans le devoir. Il parvint à s'emparer de la ville de Tolède, et s'en fit proclamer archevêque; mais la ligue ne se soutint pas long-temps. Padilla, qui en était le chef, ayant été battu à Villadar le 24 avril 1521, et fait prisonnier, lui et les principaux de son parti périrent sur l'échafaud. L'évêque de Zamora s'enfuyait déguisé, pour se rendre en France, lorsqu'il fut arrêté sur les frontières de Navarre, et enfermé dans le château fort de Simancas. Il tenta de s'évader. Le fils du commandant de la forteresse le surprit comme il cherchait à exécuter ce projet; Acuna lui fendit la tête avec une brique cachée dans l'étui de son bréviaire. Charles-Quint crut ne plus

devoir de ménagement à un prélat si violent, et l'abandonna à la rigueur des lois : il fut décapité, et sa tête exposée sur les créneaux du château.

* ACUNA (FERDINAND d'), se distingua du temps de Charles-Quint, par ses talens militaires et ses essais poétiques. Il traduisit en vers espagnols le *Chevalier délivré d'Olivier de la Mause*, auquel il ajouta un livre, *Ovide*, le *Roland de Boyardo*; ses poésies diverses, ont été réunies, et publiées à Salamanque sous le titre de *Varias poesias*, 1591, in-4°. Acuna était l'ami de Garcilano de la Véga, il mourut à Grenade en 1575.

* ACUNA (don RODRIGUE d'), archevêque de Lisbonne, d'une des premières familles de Portugal, fut, en 1640, un des principaux agens de la conjuration qui plaça la maison de Bragance sur le trône. Il était savant, versé dans les affaires, habile à manier les esprits, fort aimé des Portugais, et par conséquent haï des Espagnols. Lorsque le duc de Bragance eut été proclamé roi, en attendant qu'il vînt prendre les rênes du gouvernement, l'archevêque de Lisbonne fut nommé unanimement président du conseil et lieutenant-général du royaume. Il prêta le premier serment au nouveau roi, et contribua beaucoup à l'affermir sur le trône. Voyez Jean IV.

* ACUNA (CHRISTOPHE d'), missionnaire et jésuite espagnol, n'avait que 15 ans lorsqu'il entra dans la société en 1612. Après qu'il eut fini ses études, ses supérieurs l'envoyèrent en mission au Chili et au Pérou. Il fut recteur du collège de Cuenca, et il y professait la théologie morale en 1638. Le conseil supérieur de Lima voulant faire explorer la rivière des Amazones, chargea de cette expédition le général Texeira, et lui adjoignit le P. d'Acuna, avec ordre à celui-ci de repasser en Espagne pour y rendre compte au roi du résultat de ce voyage. Acuna resta neuf mois sur le fleuve, et eut occasion d'y faire d'utiles observations, et d'y recueillir des renseignemens curieux sur différentes peuplades. De retour en Espagne, Acuna fut admis près du roi, et lui fit part de ses découvertes. Ce prince lui ayant permis de les publier, il les fit imprimer sous ce titre *Nuevo descubrimiento del gran río de las Amazonas*. Madrid, 1651, in-4°. Philippe IV craignant que le livre d'Acuna ne nuisît aux intérêts de l'Espagne, fit détruire tous les exemplaires qu'on put rencontrer. Deux toutefois échappèrent :

l'un fut conservé dans la bibliothèque du Vatican, l'autre passa entre les mains de M. de Gomberville, qui en fit une version française, publiée après sa mort, sous le titre de *Relation de la Rivière des Amazones*, Paris, 1682, 2 vol. in-12. Cette traduction qui, dit-on, n'est point exacte, fut réimprimée dans le voyage autour du monde de Wood's Rogers. Quant au P. d'Acuna, après être allé à Rome en qualité de procureur-général de sa province, il revint en Espagne avec le titre de qualificateur de l'inquisition. Ses supérieurs le renvoyèrent au Pérou, où il mourut vers l'an 1676.

ACUSILAS, fils de Cabas ancien historien grec, d'Argos, vivait avant la guerre du Péloponèse; il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Généalogies*. Quelques écrivains l'ont mis au nombre des sept Sages à la place de Périandre. Il est souvent cité par les anciens. M. Sturz a recueilli quelques fragmens de son histoire, qui sont parvenus jusqu'à nous : ils se trouvent à la fin de ceux de Phérécyde, Geræ, 1798.

ACYNDINUS. Voyez ACINDYNUS.

* ADA, dernière reine de Carie, régna pendant sept ans, après la mort d'Artémise, conjointement avec Hydriéus qui, selon la coutume des Cariens, était à la fois son frère et son époux. Après la mort d'Hydriéus, elle régna seule pendant quatre ans. Alors Pexodaros, le plus jeune de ses frères, ayant emprunté l'appui d'Orontobates, favori de Darius roi de Perse, attaqua cette reine et lui enleva ses états, à l'exception de la forteresse d'Alinde où elle se défendit jusqu'à l'arrivée d'Alexandre le Grand, dont elle implora et obtint la protection, et que, suivant Arrien, elle adopta pour son fils, après avoir recouvré la couronne. Après la mort d'Ada, la Carie fut réunie à la Perse.

ADAD, fils de Badad, succéda à Husan dans le royaume d'Idumée. Il fut en guerre avec les Madianites, qu'il défait dans une plaine qu'on appela le *champ de Moab*, et où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, qui s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son père, dans le temps que Joab, général des troupes de David, exterminait tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de là à Pharan, d'où il passa en Egypte : il y fut bien reçu du Pharaon qui régnait alors, et qui lui donna

un logement, lui assigna une terre, et pourvut à l'entretien de sa maison. Ce prince le prit même tellement en affection, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils. — La sainte Ecriture fait aussi mention d'un troisième Adad, dernier roi d'Idumée, et successeur de Balanam. Les rois de Syrie portaient assez communément le nom d'Adad ou Adab.

ADAIR (JAMES), médecin écossais, mort en 1802, s'était fixé à Bath, où il eut plusieurs différends avec le célèbre Philippe Thicknesse. Il a publié | *Avis aux malades qui affluent à Bath*, in-8°, 1786; | un *Aperçu de philosophie et de médecine sur l'histoire naturelle du corps et de l'esprit humain*, in-8°, 1787; | *Objections incontestables sur l'abolition de la traite des nègres*. — Il ne faut pas le confondre avec un écrivain américain du même nom, qui a publié, en 1775, une *Histoire des Indes américaines*, et surtout des peuples voisins du Mississipi, ouvrage curieux en 4 volumes.

ADALARD, ou **ADELARD**, ou **ADALHART**, né vers l'an 753, eut pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et fut par conséquent cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie, en 772. L'empereur le nomma à cette abbaye, et lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, en 796, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur Louis le Débonnaire, s'étant révolté en 817, Wala, prince du sang, qui avait eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, et fut exilé. Adalard, frère de Wala, fut enveloppé dans sa disgrâce, et relégué dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye, en 822 : l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien et aux savans. Il possédait les langues latine, tudesque et française. On l'appelait *l'Augustin* de son temps. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais et de toute la monarchie française*. Mabillon qui devait donner une édition de ses œuvres a fait la

liste des sommaires qui sont au nombre de 52. Il est honoré comme saint, et ses reliques se conservent à Corbie en Picardie; mais son nom n'est point dans le Martyrologe romain. Paschase Radbert a écrit sa vie, ainsi que saint Gérard; celle-ci n'est que l'abrégé de l'autre.

ADALBERON, célèbre archevêque de Reims, chancelier de France, se distingua comme prélat et comme ministre, sous les rois Lothaire et Louis V : il sacra Hugues Capet en 987. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église et le chapitre de Reims.

ADALBERON (ASCÉLIN), fut ordonné évêque de Laon, l'an 977, par le précédent. Prélat ambitieux et bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hugues Capet, Arnould, archevêque de Reims, et Charles, duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avait donné un asile dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 1030. Il est auteur d'un poème satirique en 430 vers hexamètres, dédié au roi Robert. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8°, à la suite du panégyrique de l'empereur Béranger. On y trouve quelques traits d'histoire curieux.

* **ADALBERT I**, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane, fut rétabli dans ce duché en 847, après la mort de son père, qui en avait été chassé par l'empereur Lothaire I. Adalbert régna dans les commencemens avec gloire, et devint le feudataire le plus puissant de toute l'Italie. Fier du rang qu'il occupait, il se mêla dans les querelles de Jean VIII et de Carloman frère de Charles le Chauve. Ce pape croyait devoir transmettre la couronne impériale à Charles le Chauve, qu'il protégeait. Adalbert, qui suivait le parti opposé, leva une forte armée, et, secondé par son beau-père Lambert, duc de Spolète, il marcha contre Rome, qu'il remplit d'épouvante et de deuil, força Jean VIII à se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre, et, méprisant l'excommunication que ce pape avait lancée contre lui, il arracha des Romains le serment de fidélité qu'il leur fit prêter à Carloman. Ce prince mourut vers l'an 887.

* **ADALBERT II**, duc de Toscane, fils du précédent, rendit sa cour la plus brillante et la plus somptueuse de toute l'Italie, protégea les sciences et les arts, qui à cette époque, commençaient à refleurir; mais cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. La maison des Car-

lovingiens venait de s'éteindre, et les seigneurs Italiens se disputaient les deux couronnes de Lombardie et de l'empire. Parmi un grand nombre de prétendants, les rivaux les plus redoutables étaient Guido, duc de Spolète, et Béranger, duc de Frioul. Quoique Adalbert eût pu faire valoir les mêmes prétentions que les autres feudataires, il aimait mieux ne s'occuper que de la sûreté et de l'indépendance de ses états, en tenant la balance entre les différens compétiteurs. Il s'attacha d'abord à Guido, qui était son oncle; mais il le quitta ensuite, et suivit successivement tous les divers partis dans lesquels l'entraînait son inconstance ou une fausse politique, et passa ainsi de malheur en malheur. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près St.-Denino, et le fit prisonnier. Il recouvra sa liberté par une forte rançon; et, s'étant attaché à Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, la perfidie et l'ingratitude de ce prince forcèrent Adalbert à l'abandonner. Haï de tous les partis, et souvent persécuté, il traîna une misérable existence jusqu'à sa mort, arrivée, à ce que l'on croit, en 947. Les trois dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont presque entièrement ignorés. Muratori le regarde comme un des ancêtres de la maison d'Este, dont la ligne masculine s'éteignit dans la personne d'Hercule Renaud, duc de Modène. Béatrix, princesse d'Este, sa fille, et épouse de l'archiduc Ferdinand, mort en 1812, est mère de l'archiduc François, actuellement duc de Modène et de Reggio.

ADALBERT (Saint), évêque d'Augsbourg, mourut en 921. — Il y a un autre saint Adalbert, évêque de Prague, qui, après des travaux essayés pour convertir les Bohémiens au christianisme, fut massacré par des idolâtres polonais, auxquels il était allé porter l'Evangile, le 29 avril 997. On l'appela l'*Apôtre de la Prusse*, où il fit plusieurs conversions. Boleslas, prince de Pologne, racheta le corps de ce martyr pour une somme d'un poids égal. — Il ne faut pas confondre ces deux saints avec Adalbert ou Adelbert, archevêque de Magdebourg, qui, sous l'empire d'Othon le Grand, travailla long-temps et avec de grands succès à la conversion des Slaves. Il fut moins heureux dans sa mission chez les Rugis, habitans de la Poméranie et de l'île de Rugen, qui ré-

sistèrent à ses instructions. Il mourut à Mersebourg, le 20 juin 981. Baronius, Pagi, Mabillon et d'autres savans ont cru qu'Adalbert avait prêché l'Evangile aux Russes ou Moscovites; mais il paraît qu'ils se sont trompés, en prenant les Rugis pour les Russes.

ADALBERT ou ADELBERT, roi d'Italie, fils de Béranger II, naquit à Paris en 930. Son père l'associa au trône, mais il ne partagea pas son autorité avec lui. En 964, Adalbert ayant réuni une armée de 60,000 hommes s'avança sur l'Adige, pour s'opposer à Othon I, qui avait entrepris la conquête de l'Italie. Mais les chefs de cette armée, qui haïssaient Béranger, ainsi que tous les sujets de ce prince injuste et farouche, refusèrent de se battre, à moins que Béranger n'abdiquât en faveur de son fils. Ce monarque s'y refusa, et l'armée se dispersa sur-le-champ. Othon, ne trouvant aucune résistance, se rendit maître de l'Italie en peu de jours. Béranger s'enferma dans la forteresse de San-Leo, tandis qu'Adalbert parcourait l'Italie sous divers déguisemens, cherchant en vain à ranimer le zèle de ses sujets. Il se réfugia enfin auprès de Nicéphore Phocas, empereur de Constantinople, et il mourut dans cette ville vers l'an 974.

ADALBERT. Voyez ALDEBERT.

* ADALBERT, marquis d'Ivrée, avait épousé la fille de Béranger 1^{er} roi d'Italie, nommée Gisèle. Mais cette alliance ne put étouffer l'ambition dans son âme. Deux fois il appela les Français en Italie (en 899 et en 921) pour l'aider à dépouiller son beau-père; ses deux tentatives ayant été infructueuses, il obtint son pardon de la générosité de Béranger. Adalbert eut de son mariage avec Gisèle un fils qui devint roi sous le nom de Béranger II. Il épousa en secondes noces Ermengarde, fille d'Adalbert II : cette princesse l'entraîna dans des guerres qui contribuèrent à la ruine de Béranger I. Adalbert mourut en 925.

ADAM, le premier des hommes et le père de tous les autres. Il fut formé le sixième jour de la création du monde. Dieu le plaça dans le paradis terrestre ou Eden dont il lui accorda une pleine jouissance, en exceptant seulement le fruit d'un arbre dont il lui défendit de manger. Adam, tenté par Eve, désobéit à son Créateur, qui le chassa du paradis, l'assujétit à la mort, à laquelle il n'était pas destiné s'il eût été obéissant. Père et représentant

de toute sa postérité, il l'entraîna dans le même malheur. Comme l'infortune d'un roi dépossédé, comme la disgrâce d'un ministre se communique à leur famille, la chute du premier des hommes les perdit tous. Des misères de tous genres, les maladies du corps et de l'esprit, furent une suite de cette fatale dégradation de la nature humaine. Toutes les contradictions physiques et morales, observées dans les choses créées, prennent leur dénouement et leur explication dans la chute d'Adam, et dans ce que nous appelons *péché originel*. C'est de l'ignorance de cette source féconde d'explications satisfaisantes, que sont nés le manichéisme, le fatalisme, et d'autres systèmes erronés (*Voy. le Catéch. philos.* n° 438). Dieu, après avoir annoncé son arrêt à Adam, lui promit un messie rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel et Seth, et plusieurs autres enfants dont l'Ecriture ne dit pas les noms. Il mourut à l'âge de 930 ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam; il faut s'en tenir à ce qu'en rapportent les livres saints. C'est une chose révoltante que le soin avec lequel les rédacteurs anglais de la nouvelle histoire universelle ont recueilli toutes ces extravagances. L'histoire d'Adam a passé, non sans être défigurée, dans les annales de toutes les nations; partout la tradition et les vieux livres en ont conservé quelques traits. « N'oublions pas » (dit Voltaire), au sujet des Indiens, qu'ils » ont un paradis terrestre, et que les » hommes qui abusèrent des bienfaits de » Dieu furent chassés de ce paradis : la » chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de presque toutes » les anciennes nations.... Ce qu'il y a de » plus singulier encore, c'est que le *Vedam* » des anciens brachmanes enseigne que » le premier homme fut *Adimo*, et la » première femme *Procriti*. *Adimo* signifiait *Seigneur*, et *Procriti* voulait dire la *vie*, comme *Eva*, chez les Phéniciens et les Hébreux, signifiait aussi la *vie* ou le *serpent*. Cette conformité mérite une grande attention. » (*Essai sur les mœurs*, Disc. prél.) L'Ecriture ne dit rien de la vie et de la mort d'Adam. « Mais c'est avec grande raison que nous croyons, dit saint Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché, une vie sainte, parmi les travaux et les misères dont ils étaient accablés, ont été délivrés des sup-

plices éternels. » L'histoire d'Adam, qui est simple et laconique dans la Genèse, a fourni une ample matière aux conjectures des commentateurs, aux erreurs des hérétiques, et aux objections des incrédules; mais, à la considérer en elle-même, et sans faire aucun effort pour dissiper les difficultés qu'elle présente, elle est infiniment satisfaisante en comparaison de tout ce que la philosophie a imaginé sur l'origine des hommes. Les anciens athées qui disaient que les hommes étaient fortuitement sortis du sein de la terre, comme les champignons; les matérialistes modernes, qui pensent que la naissance de l'homme a été un effet nécessaire du débrouillement du chaos; les savans physiciens, qui ont calculé et fixé les époques de la nature, sans nous apprendre comment les hommes, les animaux et les plantes ont pu éclore d'un globe de verre enflammé dans son origine, sont aussi peu sages les uns que les autres. Leurs rêves sublimes disparaissent devant le récit simple et naturel de l'auteur sacré; « Au commencement, Dieu créa le ciel » et la terre... Il dit : *Que la lumière soit*, » et la lumière fut... Il dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*, et l'homme fut fait à l'image » de Dieu. » (Gen. I.) Par ce peu de paroles, l'homme apprend ce qu'il est, ce qu'il doit à Dieu et à soi-même, ce qu'il a lieu d'attendre de la bonté de son Créateur (*Voy. Moïse*). Le nom d'*adamite* a été donné à quelques sectaires cyniques et abominables qui, dans leurs assemblées, se mettaient nus, comme Adam et Eve l'étaient dans l'état d'innocence. Cette secte, renouvelée à Anvers dans le 15^e siècle, fut portée en Bohême, au 16^e, par un flamand nommé Picard, et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore. Quant aux *préadamites*, voyez au mot *Péirère*.

ADAM, de Brême, ainsi nommé non parce qu'il était de Brême, mais parce qu'il y fut chanoine, naquit à Meissen : il vivait sur la fin du 11^e siècle. Adelbert, archevêque de Brême, le mit à la tête de l'école de cette ville. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, qu'il composa dans sa jeunesse, divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine, de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, et en particulier dans les diocèses de Brême et de Hambourg, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit

Traite de la situation du Danemarck, imprimé à la suite de son histoire, dont la meilleure édition est celle de Helms-tadt, en 1670, in-4°. Lindenbruch avait publié l'un et l'autre de ces ouvrages avec d'autres traités, dès l'an 1593; Leyde, in-4°.

ADAM de Saint-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, et fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voyait avant la révolution son épitaphe en dix vers, qu'il composa lui-même. Parmi ces vers on remarquait ceux-ci :

Unde superbit homo, cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori?

Il a fait aussi quelques traités de dévotion, entre autres une *prose* en l'honneur de la sainte Vierge, dont on trouve une traduction française dans le *Grand Martial de la mère de vie*, Paris, 2 vol. in-4°; le premier, gothique, est sans date; le second, en lettres rondes, est de 1539.

ADAM, dit l'*Écossais*, parce qu'il était de ce pays, surnommé aussi le *Prémontré*, parce qu'il avait embrassé l'institut de cet ordre vers 1158, était docteur en théologie et célèbre par les progrès qu'il avait faits dans cette science. Il enseigna l'Écriture sainte et la tradition dans l'abbaye de l'Étang-Vert, de son ordre, en Écosse. L'église de Withern, dans le même pays, siège épiscopal, étant devenue régulière et ayant été unie à l'ordre de Prémontré, Adam en fut élu abbé et évêque. Mulanus, le Myre et Possevin ont prétendu qu'il avait été abbé général des Prémontrés en 1158, mais ils le confondent avec Adam de Cressy, revêtu de cette prélature à cette époque. Adam l'Écossais est auteur de divers ouvrages qu'Amal de la Fontaine, alors abbé de Chambre-Fontaine, dans le diocèse de Meaux, fit imprimer à Paris en 1518. Ces ouvrages consistent en quelques *traités ascétiques* et cent *sermons*. Godefroi de Ghys Sitbrecht, prieur de Saint-Nicolas de Furnes, du même ordre, les fit réimprimer à Anvers, 1659, in-fol. On attribue aussi à Adam un traité intitulé *Soliloquium*, que d'autres néanmoins croient être l'ouvrage ou d'Adam le Chartreux, ou d'Adam de Saint-Victor. L'article *Adam le Prémontré*, dans Moréri, est fautif. Il y est qualifié *docteur de Sorbonne*, et la maison de Sorbonne ne fut fondée qu'en 1253, près de cent ans après. On y suppose aussi

qu'Adam, après sa profession, en 1158, fut envoyé en Écosse par saint Hubert, et ce saint était mort en 1154. La *Biographie universelle* place la mort d'Adam en 1180, ce qui est contraire à ce que dit Waghnare, historien de l'ordre, *floruit anno 1180*. En effet, l'époque de la mort d'Adam est restée ignorée.

ADAM de la Hale ou de la Halle, poète français du 13^e siècle, qui peut être considéré comme un de nos premiers auteurs dramatiques, a fait de petites pièces dialoguées et mêlées de chant, et assez semblables à nos vaudevilles. Le plus connu de ces *jeux* est celui de *Robin et de Marion*, dont Legrand-d'Aussi a donné un extrait. La bibliothèque du roi possède en manuscrit plusieurs pièces de vers d'Adam, parmi lesquelles on remarque des *chansons*, des *rondeaux*, et des *motets*. Ce poète licencieux et débauché se retira dans un couvent où il mourut.

ADAM, savant et pieux chartreux de Londres, florissait en 1540. On a de lui : | *Vie de saint Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Bibliot. ascetica*, tom. 10, p. 5; | deux *Traités sur les avantages de la tribulation*, Londres, 1550; | *Scala cali; De sumptione Eucharistie; Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

ADAM, d'Orleton, né à Héréford, devint évêque de cette ville, puis de Worcester, et de Winchester. Il était d'un caractère intrigant, qui occasiona beaucoup de troubles en Angleterre. On prétend que des factieux (partisans de l'ambitieuse Isabelle, femme d'Edouard II et chef des révoltés), l'ayant consulté sur le sort qu'ils destinaient au roi, Adam leur fit cette réponse ambiguë, qui coûta la vie à Edouard II : *Edvardum regem occidere nolite timere bonum est*, qu'on peut expliquer de ces deux façons : *Ne tuez pas le roi Edouard; il est bon de craindre* : ou *N'ayez point de crainte de tuer le roi Edouard; c'est une bonne action*. Adam mourut aveugle et dans un âge avancé en 1575.

ADAM (MELCHIOR), né en Silésie dans le 16^e siècle, recteur du collège d'Heidelberg, publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque la *vie des philosophes, théologiens, jurisconsultes et médecins du 16^e siècle et du commencement du suivant*. Cet ouvrage a été réuni à un autre livre du même auteur sous le titre de *Dignorum laude virorum, quos musa velat mori, immortalitas*, 5 vol. in-8°.

ou 4 in-fol. C'est une compilation mal digérée et mal écrite, où l'auteur n'a admis, à l'exception de quelques Allemands, que des prétendus réformés, et dont Bayle s'est beaucoup servi.

ADAM (JEAN), jésuite limousin, professeur de philosophie et prédicateur, mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux en 1684. Il est connu par son zèle contre les prétendus disciples de saint Augustin, et contre les calvinistes. Il fut envoyé par Louis XIV à Sedan pour y travailler au rétablissement de la foi catholique. On a de lui : | *le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*; | *la Vie de saint François de Borgia*; | *Calvin défait par soi-même et par les armes de saint Augustin qu'il avait usurpées*; | une traduction de l'*Office de l'Eglise*, qu'il opposa aux Heures de Port-Royal; | des *Sermons pour l'Avent*, Bordeaux, 1685, in-8°, et plusieurs autres livres. On lit dans le *Menagiana* qu'un seigneur de la cour dit à la reine Anne d'Autriche, après avoir entendu un de ses sermons, où Adam comparait les Parisiens aux Juifs, la reine à la sainte Vierge, le cardinal Mazarin à saint Jean l'Evangéliste, qu'il était préadamite. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne crois pas », répondit-il, que le père Adam soit le premier homme du monde. »

ADAM (LAMBERT-SIGISBERT), sculpteur célèbre, né à Nancy en 1700, mort le 13 mai 1759, de l'ancienne académie de Saint-Luc à Rome, et de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la beauté de son ciseau. Il passa dix ans dans la première de ces villes, et restaura douze statues en marbre, dites la *Famille de Lycomède*, qu'on avait trouvées à deux lieues de Rome, dans les ruines du palais de Marius. Ce fut le cardinal de Polignac qui chargea Adam de ce travail long et difficile. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, et il s'en acquitta avec autant de zèle que de gloire. Ses principaux ouvrages sont : | *le Triomphe de Neptune*; | *Groupes de cinq figures et de cinq animaux*, en plomb bronzé, à Versailles; | *le Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde*, en bronze; | *le Groupe de la Seine et de la Marne*, en pierre, à Saint-Cloud; | deux *Groupes* en marbre, représentant *la chasse et la pêche*, à Berlin; | *Mars caressé par l'Amour*, à Belle-Vue; | une *Statue* représentant *l'Enthousiasme de la*

poésie; | *saint Jérôme*, en marbre, aux Invalides, et à présent à Saint-Roch : les connaisseurs regardent cette statue comme le meilleur de ses ouvrages. On a aussi de lui un *Recueil de sculptures antiques grecques et romaines*, Paris, 1764. Ce recueil, dont il avait fait les dessins, est encore fort estimé. — Il a eu deux frères, Nicolas-Sébastien et François-Gaspard, tous les deux excellents sculpteurs. Le beau mausolée de la reine de Pologne à Notre-Dame-de-Bon-Secours, près de Nancy, est de Nicolas. François-Gaspard remporta, comme ses frères, les prix des académies de Rome et de Paris, et partagea leur imagination et leur goût. Attiré par les bienfaits du roi de Prusse, il n'a presque travaillé que pour lui; ses ouvrages embellissent Potsdam. Ces trois frères étaient fils de Jacob-Sigisbert Adam, né à Nancy en 1670, excellent sculpteur aussi, connu par plusieurs ouvrages en bronze et en plomb d'une grande beauté; et par ses modèles en terre.

* ADAM (NICOLAS), né à Paris en 1716, fut élève de Le Beau, et professa pendant plusieurs années avec distinction l'éloquence au collège de Lisieux. Le duc de Choiseuil, qui avait de l'amitié pour lui, l'envoya en qualité de chargé d'affaires auprès de la république de Venise, où il resta pendant 12 ans. A son retour, il publia plusieurs ouvrages élémentaires, où l'on trouve de la méthode : le plus connu est *La vraie manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*, 5 vol. in-8°, souvent réimprimés; on a aussi de lui des *traductions littérales d'Horace et de Phèdre*. Adam parlait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait à un rare degré le talent de communiquer ce qu'il savait. Il désirait ardemment une réforme dans l'enseignement, et accueillait avec plaisir les jeunes gens qui annonçaient des dispositions. Il mourut à Paris en 1792, à l'âge de 76 ans.

* ADAM ou ADAMI (JACOB), ecclésiastique de Poméranie, contribua à l'établissement du protestantisme en Alsace. Il avait fait ses études à Dantzic, et fut appelé dans cette ville à la cure de Sainte-Elizabeth. Il y prêcha la nouvelle doctrine, abolit la confession et adopta plusieurs des articles du protestantisme. Ses querelles avec Michel Colet et Jean Wallther firent beaucoup de bruit. On a de lui plusieurs dissertations théologiques.

* ADAM (ROBERT), célèbre architecte,

né en 1728, à Kirkaldy en Ecosse, et mort en 1792. fit, aux frais du gouvernement anglais, un voyage en Italie, où il se perfectionna dans son art. De concert avec son frère, architecte comme lui, il bâtit à Londres, sur un plan uniforme, une suite de maisons, situées près des bords de la Tamise, et qui conserve le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Il construisit ensuite des châteaux dans plusieurs campagnes, qui sont presque tous dans le style gothique, que les Anglais semblent encore aimer de préférence aux autres styles. Le talent de cet architecte consiste dans l'art des distributions intérieures, et dans les ornemens, où il a montré de l'originalité, de la variété, et de la noblesse. L'ouvrage qui a établi sa réputation est intitulé *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro, en Dalmatie*. Il en fit faire les dessins et les gravures en Italie, et le publia à Londres, en 1764, 9 vol. in-fol. Ce magnifique ouvrage est digne de faire suite aux *Ruines de Palmire et de Balbeck*, autre production d'artistes écossais. Robert a fait précéder la sienne d'une introduction très intéressante, qui donne de nouveaux renseignemens sur l'architecture des Romains. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais ayant été appelé au parlement britannique pour représenter le comté de Kinross en Ecosse, il fut contraint d'abandonner sa première place. Adam était généralement estimé pour ses talens, ses connaissances, l'affabilité et la noblesse de son caractère. Il fut intimement lié avec Hume, Robertson, Smith, Ferguson, et autres grands hommes de ce temps-là.

ADAM (MAITRE). Voyez BILLAUT.

ADAM (JEAN), jésuite sicilien, après avoir travaillé vingt ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consista à être suspendu par les pieds à une potence, et à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

*ADAM (ALEXANDRE), savant écrivain, né en 1741, dans le comté de Moray en Ecosse, fut chargé, en 1771, de la direction de la principale école d'Edimbourg, et mourut le 18 décembre 1800 d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : | *Principes de grammaire anglaise et latine*, 1772, plusieurs fois réimprimés; | *Antiquités romaines*, ou *Les mœurs, usages et institutions*

des Romains, 1791, et 1812, in-8°, trad. de l'anglais en français sur la 7^e édition, par le comte de Laubepin, avec des notes du traducteur, Paris, 1818, 2 vol. in-8°; 2^e édition augmentée, Paris, 1825, 2 vol. in-12. Cet ouvrage peut faire suite aux *Antiquités grecques* de M. Robinson, traduites aussi en français, 2 vol. in-8°; | un *Sommaire de géographie et d'histoire*, in-8°. 1794; | *Biographie classique*, in-8°.

*ADAMAN, abbé de Hy, vivait vers l'an 690, et a publié : | une *Description de la Palestine* sous ce titre : *De locis Terræ sanctæ, et de situ Jerusalem*. Cet ouvrage, composé de 5 livres, et publié par Gretzer, Ingolstadt, 1619, in-4°, a long-temps joui d'une grande réputation, et a contribué puissamment à faire naître le désir de voir ces contrées; | une *Vie de saint Colomban*, abbé de Luxeuil.

*ADAMI (ADAM), bénédictin et docteur en théologie, né à Mulheim, au duché de Berg, en 1610, avait fait profession à l'abbaye de Brunvilliers, de la congrégation de Burnsfield. Il fut recteur du collège des bénédictins à Cologne, prieur de l'abbaye de Saint-Jacques de Mayence, et abbé de Murbart en Souabe. L'empereur Ferdinand III, après la victoire remportée sur les protestans, l'employa pour faire rentrer dans les mains des catholiques les biens qui leur avaient été enlevés. Ses talens et son habileté à traiter les affaires engagèrent les abbés du duché de Wurtemberg à le charger de leurs intérêts près du congrès assemblé pour le traité de Westphalie. Dans un voyage qu'il fit à Rome, où l'électeur de Cologne l'envoyait pour demander le pallium, il plut au cardinal Chigi, qui le fit nommer évêque d'Hiérapolis. Il mourut en 1665, âgé seulement de cinquante trois ans. On a de lui une histoire estimée du traité de Westphalie, intitulée : *Arcana pacis Westphalæ*, Francfort-sur-le-Mein, 1695, in-4°. Jean Godefroi la fit réimprimer sous le titre suivant : *Adami hierapolitani historica relatio de pacificatione Osnabrugo-monasteriensi*, 1757. Il préparait l'histoire de sa congrégation, que la multiplicité des affaires dont il était chargé ne lui permit pas de finir.

ADAMI (LÉONARD), savant critique et habile historien, naquit en 1690 à Bol-sena, dans les états de Florence. Il possédait à fond les langues grecque, hébraïque, arabe et syriaque, et il devint bibliothécaire du cardinal Imperiali. On lui doit une savante *Histoire des Arca-*

diens en latin, Rome, 1716, in-4°, dont il n'a donné que le 1^{er} volume : il allait publier le second, lorsque la mort l'enleva en 1719.

* **ADAMI** (ERNEST-DANIEL), musicien et pasteur polonais, né à Idung le 19 novembre 1716, a publié en 1750 en langue allemande un ouvrage sur le *Triple écho* qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach, dans le royaume de Bohême, et des dissertations sur les *beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*. On ignore en quelle année il mourut.

ADAMITES. Voyez PRODICUS.

* **ADAMS** (JEAN), issu d'une famille de la nouvelle Ecosse, et élève du collège de Harvard, fut ministre à Hespport, dans Rhode-Island. Il est mort en 1740, à 56 ans, regretté comme bon prédicateur et comme poète; ses poésies ont paru en un volume à Boston, en 1745. Elles contiennent des imitations et des paraphrases de plusieurs morceaux de l'Ecriture sainte, des traductions d'Horace, et le livre de la *Révélation*, tout entier en vers héroïques.

* **ADAMS** (SAMUEL), naquit à Boston en 1726, de parens respectables. Dès 1743, n'étant encore que maître-ès-arts, il se fit remarquer par ses principes d'égalité et son opposition sous l'administration de Shirley. Il fut en 1765 nommé membre et ensuite greffier de l'assemblée générale du Massachussets, et y présida pendant dix années à toutes les décisions importantes. Quoiqu'il fût déjà fort âgé à l'époque des premiers troubles de sa patrie, il ne céda à personne ni par la vivacité de ses idées, ni par son activité à les mettre à exécution. C'est lui qui le premier donna l'idée d'organiser les sociétés populaires, de manière que toutes correspondissent ensemble et eussent un point central dans celle de Boston; organisation qui fut un des plus puissans leviers de la révolution. En 1774 faisant partie de la convention de sa province, et ensuite du congrès, il s'y distingua par son courage et son éloquence persuasive. Proscrit en 1775, il se réunit l'année suivante à Franklin, Jefferson et autres, pour proclamer l'indépendance des Etats-Unis. Enfin la constitution du Massachussets ayant été adoptée, il fut élu lieutenant gouverneur, puis gouverneur. Il est mort en 1808, dans un état voisin de la pauvreté. On l'a surnommé le Caton de l'Amérique. Il reste de lui quelques articles politiques et des *harangues* insérées dans les journaux du temps.

* **ADAMS** (JOHN), célèbre médecin an-

glais, était fils d'un apothicaire de Londres, et suivit quelque temps la même profession; mais un *Traité sur les poisons*, qu'il publia en 1796, lui valut un diplôme de médecin, et il fut envoyé à l'île de Madère, pour y soigner la phthisie. A son retour à Londres en 1805, il reçut une licence pour exercer la médecine, quoiqu'il n'eût point passé les deux années requises à l'université. Il est le seul qui ait obtenu cette faveur. Il mourut des suites d'une chute le 20 juin 1818. On a encore de lui un *Traité sur les cancers*, des *Recherches sur les épidémies*, et quelques autres ouvrages qui justifient sa grande réputation.

* **ADAMS** (JOHN), président des Etats-Unis d'Amérique, était né à Braintree dans le Massachussets, le 19 octobre 1735, et descendait en ligne directe d'un des premiers colons qui vinrent en 1608 s'établir à Massachussets-Bay. Après avoir fait ses études à l'université d'Harvard, près de Boston, il embrassa la profession d'homme de loi, et fut désigné à l'âge de 25 ans pour remplir les fonctions de chef de justice de l'état; mais il refusa cet emploi. L'un des premiers, il manifesta son opposition au système du gouvernement anglais. Cependant, lors des sanglantes rixes qui préludèrent à la révolution de Boston, ce fut lui qui se présenta pour défendre les soldats qui, assaillis dans un poste, avaient fait feu sur le peuple. En 1770, John Adams fut élu comme représentant de la ville de Boston, et en 1774, la domination anglaise tenant encore, il fut porté au conseil de l'état par le suffrage de ses compatriotes. Ses opinions politiques étaient dès lors si hautement prononcées, que le gouverneur anglais refusa de ratifier son élection. Les Américains ayant enfin pris les armes, il seconda l'insurrection de tous ses efforts, et il fut un de ceux qui mirent le plus de vigueur à demander la publication, par un acte solennel, de la fameuse résolution du 4 juillet 1776, qui déclara les colonies anglaises de l'Amérique, états libres, souverains et indépendans. Jefferson et lui furent chargés de proposer une rédaction de l'acte. Celle de Jefferson fut adoptée. Mais depuis la déclaration de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. Durant cette période si pénible, on le vit négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires

qui, en 1782, signèrent la paix avec l'Angleterre. Dans l'assemblée qui produisit la constitution des Etats-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste*, qui tendait à donner au président et au gouvernement général de plus grands pouvoirs, tandis que l'opinion de Franklin, de Madison et de Jefferson qui prévalut, tendait à modérer l'action du pouvoir central en fortifiant celle des états particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président, pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams lui succéda dans un moment fort difficile. La révolution française, qui après avoir excité la sympathie de tous les cœurs américains, avait révolté par ses excès la plupart de ses partisans, devint le sujet des discussions les plus animées, et cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernement des Etats-Unis. Les *fédéralistes* et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement *républicains*, jugeant diversement les événemens de France, en faisaient l'occasion de mutuelles et violentes attaques. Adams cherchant un appui dans ce qu'on nommait les idées anglaises, proposa un *alien-bill*, et demanda une loi qui permit la suspension de l'*habeas corpus*. Mais ces propositions furent rejetées, et John Adams, à l'expiration du temps légal de son administration ne fut pas réélu. Pendant les huit années de la présidence de Jefferson, qui ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix, Adams vécut dans une retraite absolue, ne se mêlant en rien des affaires publiques. Sous l'administration de Madison, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les Etats-Unis de venger l'honneur national par une nouvelle guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit enfin le silence, et publia une lettre pleine de force, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires, les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent leurs suffrages pour divers emplois importans; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis l'année 1816, sa santé s'était beaucoup affaiblie. Il est mort en 1826, âgé de 92 ans, après avoir vu la présidence donnée à son fils. Il a laissé un ouvrage intitulé : | *Défense des Constitutions des Etats-Unis d'Amérique*, qu'il publia en 1787 à Londres, en 2 vol in-8°.

On a aussi de lui : | une *Histoire des républiques*, ouvrage rempli d'érudition et dont le but est de prouver que la démocratie pure est le pire de tous les gouvernemens.

ADAMSON (PATRICK), né en 1545 à Perth, après avoir fait ses études dans l'université de Saint-André, fut maître d'école, puis il passa en France, avec le fils d'un gentilhomme de son voisinage. C'est pendant son séjour en France qu'il fit quelques vers en l'honneur de Jacques I qui venait de naître et qu'il appelait roi d'Ecosse, d'Angleterre et de France : ce dernier titre le fit arrêter, et il resta six mois en prison. Il se retira à Bourges où il était pendant la Saint-Barthélemy. De retour en Ecosse, il se maria et devint, par la protection du régent d'Ecosse, archevêque de Saint-André en 1576. Quand les presbytériens l'emportèrent sur les évêques, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractations, tout ce qu'il avait dit auparavant en faveur de l'épiscopat. Mais cette démarche n'apaisa point ses ennemis, et Adamson, abandonné du roi Jacques, qui l'avait privé de ses revenus, mourut dans la dernière misère en 1619. Il a laissé des *Poésies latines*, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°, et un traité *De sacro pastoris officio*, Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations* avec sa *Vie* se trouvent à la suite d'*Amelini Musæ*, 1620, in-4°.

* ADANSON (MICHEL), botaniste, né à Aix en Provence, le 7 avril 1727, fut conduit à Paris à l'âge de trois ans. Il reçut une éducation très soignée, y répondit par des succès prématurés, et, très jeune encore, il remporta les premiers prix de l'université. Destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, il renonça aux plus belles espérances pour se livrer à l'étude des sciences naturelles. Il en suivit les cours au collège royal, et prit pour guides Réaumur et Bernard de Jussieu. Entraîné par le désir de faire de nouvelles découvertes dans la science qui captivait toute son attention, il fit en 1748 un voyage au Sénégal, à ses propres frais, et lorsqu'il avait à peine 21 ans. Il visita les Açores, les Canaries, et rapporta dans son pays des richesses immenses dans les trois règnes de la nature. Ayant observé que les célèbres Tournefort et Linné étaient tombés dans plusieurs méprises, parce que leur méthode et leur système étaient fondés sur un petit nombre de caractères, il créa une méthode établie sur l'univer-

salité des parties, et l'étendit à tous les êtres, ou, selon son expression à toutes les existences. Il publia par souscription, en 1737, l'*Histoire naturelle du Sénégal*, 4 vol. in-4°, avec une carte exacte et bien dressée. Il plaça à la fin de cet ouvrage une nouvelle classification des testacés ou animaux à coquilles, et les rangea suivant sa méthode universelle, dont il donnait ainsi un aperçu. Pendant son voyage, il fut honoré du titre de correspondant par l'académie des sciences; mais il se fit connaître plus particulièrement de cette illustre compagnie, en lui lisant, en 1736, un mémoire sur le *baobab*, arbre énorme dont le tronc a 40 à 60 pieds de diamètre, et que jusqu'alors on avait placé au nombre des hyperboles dont les voyageurs sont trop souvent prodigues dans leurs récits. Adanson, non-seulement démontra l'existence du *baobab*, mais il fit encore connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire. Son *mémoire*, qui est un chef-d'œuvre dans ce genre, fut d'abord inséré dans les *mémoires* des savaux étrangers, et dans ceux de l'académie en 1761. Secondé par la généreuse amitié de M. de Bombarde, il fit paraître en 1763 son livre sur les *Familles des plantes*, 2 vol. in-8°. Adanson avait rassemblé dans cet ouvrage des connaissances immenses, et il semblait destiné à faire prendre une nouvelle face à la botanique; mais quelques accessoires qui prêtaient à la critique en arrêrèrent le succès. On blâma la nouvelle orthographe que l'auteur voulait introduire; son livre ne fut pas trouvé assez élémentaire, et l'on désapprouva la nouvelle dénomination qu'il donnait aux plantes, différente de celle de Linné. Adanson sentit la justesse des censures et prépara une nouvelle édition de son ouvrage, que les circonstances ne lui permirent pas de publier, mais que M. du Petit-Thouars a promise au public. Il avait fait les changemens nécessaires et de nombreuses additions; mais, entraîné par des idées gigantesques, il conçut le plan d'une encyclopédie complète. Ce projet échoua; les commissaires nommés pour en examiner le plan, tout en admirant les connaissances de l'auteur, n'en firent cependant pas un rapport avantageux, et le gouvernement refusa les moyens de l'exécuter. Cet écrivain laborieux a laissé un grand nombre de mémoires et une prodigieuse quantité de manuscrits. Il mourut le 3 août 1806. La révolution l'avait privé de tous ses biens, et

l'on dit qu'ayant été nommé membre de l'Institut, il refusa de s'y rendre, parce qu'il n'avait point de souliers. Il reçut une modique pension du gouvernement. Peu de temps après sa mort, M. Le Joyaud publia une *Notice* sur sa vie, et M. Cuvier prononça en 1807 son *Eloge*.

* ADAOUST (P. AUG. d'), né à Aix le 10 février 1751, mort dans la même ville le 7 septembre 1819. On a de lui : | l'*Air*, poème en 4 chants, Paris, 1816, in-18; | une *Traduction*, en vers français, de l'*Art poétique d'Horace*, | une *Ode sur l'électricité*, dédiée à Franklin, | la première *Eglogue* de Virgile, traduite en vers, et quelques autres pièces insérées dans divers recueils littéraires. Il a laissé en porte-feuille l'*Egoïste sans le savoir*, comédie en 5 actes et en vers, des *Odes*, des *Fables*, des *Paraphrases* et des *Imitations des psaumes*.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendait depuis le Liban jusqu'à l'O-ronte, du midi au septentrion : David défit ce prince dans deux grandes batailles.

* ADDINGTON (ANTOINE), médecin anglais, né en 1713, avait établi à Réading une maison pour le traitement de l'aliénation mentale, et fit une fortune considérable. Intimement lié avec lord Chatam, le parti de lord Bute le choisit pour négocier la rentrée de ce ministre, qui s'était retiré après la paix de 1762. Il a publié le résultat de cette négociation dans une brochure. Georges III étant tombé en démence, on voulut avoir l'avis d'Addington sur cette maladie qu'il avait traitée avec succès. Il déclara solennellement dans la chambre des pairs « que le roi re- » couvrerait bientôt la santé, et que l'ac- » cès devait être passager chez un homme » qui n'avait jamais été attaqué de mé- » lancolie. » L'événement ne justifia pas tout-à-fait cette prédiction qui néanmoins fut utile à Addington et au jeune Pitt son ami. Addington a laissé un *Essai sur le scorbut*, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce à la mer, 1733, in-8°, et un *Essai sur la mortalité des bestiaux*, in-8°. Il mourut en 1790. — Son fils, Henri Addington, fut élevé à la pairie avec le titre de vicomte Sidmouth, et faillit lord président du conseil, en remplacement du duc de Portland. — Il y a un autre Addington (Etienne), prêtre non-conformiste, qui a publié une *Grammaire grecque*, et une *Vie de saint Paul*, in-8°.

* ADDISON (JOSEPH), naquit à Mis-

ton , en Angleterre , en 1672. Ses talens pour la littérature , la poésie et la philosophie se développèrent de bonne heure. Il était encore étudiant dans l'université d'Oxford , lorsqu'il composa plusieurs poèmes , et les publia sous le titre de *Musarum anglicarum analecta* ; productions qu'un poète d'un âge plus avancé n'aurait pas désavouées. Il n'écrivit dans sa langue qu'à l'âge de vingt-deux ans , et commença par une traduction en vers d'une partie du quatrième livre des géorgiques de Virgile. Son beau poème en l'honneur de Guillaume III , en 1693 , lui valut une pension de 500 livres sterling , qu'il employa à voyager. Il demeura une année en France , connut , à Paris , le célèbre Boileau , et passa ensuite en Italie. Les autres pièces qu'il fit pour chanter les victoires de sa nation le firent aimer du peuple et connaître des grands. De retour en Angleterre , il occupa plusieurs places importantes , et fut enfin nommé , en 1717 , secrétaire d'état ; mais il se démit de cette place pour se livrer entièrement aux belles-lettres. Dans cette carrière , il eut constamment pour protecteurs le fameux lord Somers et lord Halifax. Il mourut à Holland-House , le 17 juin 1719. Cet auteur est le premier Anglais qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance et une noblesse soutenue. Son *Caton* est une des plus belles pièces qui aient paru sur le théâtre de Londres ; mais les monologues sont trop longs. On y admire cependant un morceau pathétique et sublime sur l'immortalité de l'âme , qui vaut seul une bonne pièce. Le désordre de Shakespeare se fait encore un peu sentir dans la régularité d'Addison. Cependant le succès de cette pièce doit être attribué en grande partie aux idées républicaines que l'auteur y a répandues , comme étant un des plus attachés au parti des Whigs. Ce poète ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale et de critique. Il y a plusieurs morceaux de lui dans le *Spectateur* et dans le *Curateur* , où la raison et le bon goût sont embellis par l'esprit et par les grâces. Les pièces qu'il inséra dans le *Babillard* , de Richard Steele , ne sont pas moins estimées. Parmi ses ouvrages de poésie , on distingue son *Poème sur la bataille de Hochstet*. On lui reproche seulement de n'y avoir pas assez respecté les têtes couronnées qui étaient en guerre avec les Anglais. Addison aurait dû rendre , dans ses vers et dans sa prose , plus de justice à Louis XIV , qui , pour être un

voisin dangereux , n'en était pas moins un grand roi. Il reçut le nom de *Sage* , pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglais à l'ordre , aux règles , aux convenances. Il le mérita aussi par son caractère et sa conduite. Il montra , dans la littérature , toute la politique d'un courtisan. Il détestait Pope dans le fond du cœur ; mais il prenait sur lui de le ménager au dehors. On dit qu'il devait donner une tragédie sur la mort de Socrate , et un dictionnaire anglais , mais que ses plaques et ses infirmités l'en empêchèrent. Addison respecta toujours la religion ; tous ses écrits contiennent d'excellentes réflexions sur les erreurs de la philosophie moderne ; mais ses préventions contre les catholiques font tort à son jugement et à sa philosophie. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres , 1726 , 3 vol. in-12 ; *ibid.* , 1761 , 4 vol. in-4°. Plusieurs des ouvrages d'Addison ont été traduits en français , savoir : | *Remarques sur divers lieux d'Italie* , contenues dans le quatrième volume du voyage de Misson ; Utrecht , 1725 , in-12. | *Le Babillard* (avec Steele) , par Armand de la Chapelle ; 1734-35 , 2 vol. in-12 ; 1737 , 2 vol. in-8°. | *Le Spectateur* (avec Steele) , par J.-P. Moët , 1734-35 , 9 vol. in-12 , 3 vol. in-4°. | *Le Mentor moderne* , par Van-Effen ; Rouen , 1723 ; Amsterdam , 1727 , 4 vol. in-12. | *Free holder* , ou *l'Anglais jaloux de la liberté* , 1727 , in-12. | *Caton* , tragédie , traduite successivement par Dubos , Guillemaud , Deschamps ; par Dampmartin , précédée de la *Rivalité de Carthage et de Rome* , 1792 , 2 vol. in-8°. Chéron-Labruyère en a publié aussi une imitation en vers français , et en trois actes , 1789 , in-8°. | *Remarques sur le Paradis perdu de Milton* , par Dupré de Saint-Maur , ou Boismorand ; par Barrek , et par Delille , à la tête de sa traduction en vers de ce poème. | *De la religion chrétienne* , par G. Seigneux de Correvon ; Lausanne , 1757 , 2 vol. in-8° ; Genève , 1772 , 3 part. in-8°. | *Dialogue sur les médailles* , par Jansen , dans l'*Allégorie* ; 1799 , in-8°. La vie d'Addison a été écrite d'abord par des Maizaux , en anglais ; Londres , 1733 , in-12 ; dans la même langue , par Johnson , et traduite en français , par M. Boulard , avec celle de Milton , Paris , 1803 , 2 vol. in-18. L'*Addisoniana* en anglais a été publié à Londres , en 1804 , 2 vol. in-8°.

ADDISON (LANCELOT) , père du précédent , né en 1632 , dans le Westmore-

land, fut élevé à l'université d'Oxford, et embrassa l'état ecclésiastique. Il a laissé quelques ouvrages de controverse et de théologie, et deux *traités* curieux, l'un sur les révolutions des royaumes de Fez et de Maroc, l'autre sur l'état des Juifs en Barbarie. Il mourut en 1703.

ADDY (WILLIAM), écrivain anglais, né au commencement du 17^e siècle. Il est particulièrement connu par une *Méthode sténographique*, ou *Art d'écrire par abréviations*, in-8°, Londres, 1693. Cette méthode est d'un grand usage en Angleterre; et on a cherché à l'introduire en France pendant notre révolution. Bertin a publié sur ce sujet un *Système de sténographie*, ou *l'Art d'écrire aussi vite que la parole*, 4^e édition, 1803, in-8°.

* ADELS-CHAH ou ALI-KOULICAN, roi de Perse, neveu de Thamas-Koulican, monta sur le trône après l'assassinat de ce prince par ses sujets. On le soupçonna d'être le chef de cette conspiration; au moins est-il certain qu'il en était instruit et qu'il en attendait le succès avec une impatience assez manifeste. Quoiqu'il ne fût que le cinquième héritier, le trône lui fut offert par l'armée, et il l'accepta avec reconnaissance. Son premier soin fut de faire périr les enfans et les femmes de Thamas, sur lesquelles on exerça de grandes cruautés. Il était à la fleur de l'âge; naturellement brave, libéral et bienfaisant, il fut reçu aux cris et aux applaudissemens de tout le peuple qui espérait sous lui un règne heureux et tranquille; mais il ne sut pas profiter de ces avantages: son élévation l'étonna, il fut ébloui par sa fortune, et l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur et de ses richesses, il les fit servir aux plus infâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. L'élévation d'un Géorgien nommé Korab-Kan, auquel il donna toute sa confiance, quoiqu'il sût bien que les Persans ne pouvaient souffrir qu'on les soumit à la domination d'un étranger, acheva de le rendre odieux. Son propre frère, Ibrahim-Mirza, marcha contre lui, et après l'avoir vaincu, lui fit crever les yeux, un an après la mort de Thamas-Koulican.

* ADEL ou ADIL, roi de Suède, fils et successeur d'Othar, dans le 6^e siècle, vengea son père tué dans un combat contre les Danois: il attaqua le Danemarck par mer, vainquit Jarmerick dans une bataille qui dura trois jours, et accorda la paix au vaincu, à condition que ce roi de Danc-

marck épouserait sa sœur Swavilda. Cette princesse, imposée par la force à Jarmerick, ne tarda pas à être la victime de son époux; elle fut accusée d'avoir des relations criminelles avec Broder, son beau-fils, et condamnée à être écartelée par des chevaux sauvages. Adel vengea ce crime par une nouvelle invasion; il prit Jarmerick et le fit périr dans d'horribles supplices. Une partie du Danemarck fut réunie à la Gothie, l'autre fut laissée à Broder qui paya un tribut au roi de Suède. Adel mourut au moment où il célébrait sa victoire par des sacrifices aux dieux d'Upsal. Il avait régné six ans: son successeur fut Ostan, ou Estein.

ADÉLAÏDE (Sainte), fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fut mariée à Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues, comte de Provence. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, lorsqu'elle perdit son époux; elle se détacha du monde, et n'eut plus d'autres pensées que la piété, et l'éducation de sa fille Emma, qui fut depuis reine de France, épouse de Lothaire. Dépouillée de ses états et prisonnière dans le château de Garde, la religion la soutint et la consola dans ses malheurs. Echappée à une dure captivité, elle se réfugia en Allemagne, où l'empereur Othon I se déclara son protecteur, et devint bientôt son époux. Adélaïde, au comble des prospérités, ne s'enorgueillit pas de son bonheur, et ne se servit de sa puissance et de ses richesses que pour faire du bien. Restée veuve une seconde fois, elle s'adonna plus que jamais à la pratique de toutes les vertus, et sut trouver dans la prière assez de force et de courage pour soutenir de nouvelles épreuves. Othon II, son fils, méprisa ses conseils, oublia ce qu'il devait à sa mère, et la bannit de sa cour. Adélaïde pleura sur les égaremens de son fils, et ses larmes furent exaucées; il rappela sa mère, et se montra docile à ses avis. Enlevé à ses sujets à la fleur de l'âge, il laissa son empire au jeune Othon III, son fils, et la régence à son épouse Théophanie. Celle-ci se déclara l'ennemie d'Adélaïde, et l'accabla d'outrages; mais une mort prématurée vint mettre un terme à ces injustes rigueurs. Adélaïde fut appelée à la régence; et, placée à la tête d'un grand empire, elle sut se sanctifier et gouverner avec sagesse. Elle partagea son temps entre l'administration des affaires publiques et les exercices de piété, fit de pieux établissemens, contribua à répandre la foi

parmi les infidèles , et gouverna avec bonte , tempérant par la douceur la rigueur des lois. Elle mourut pleine de jours et de vertus , à Seltz , en Alsace , en 999 , dans un voyage qu'elle avait entrepris pour réconcilier Rodolphe son neveu , roi de Bourgogne , avec ses sujets. Son nom ne se lit pas dans le Martyrologe romain , mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. Saint Odillon a écrit sa vie . *Apud Leibnitz collect. script. brunsvicensium* , tome 2 , p. 262. Gerbert , depuis pape sous le nom de Sylvestre II , l'appelle , dans ses lettres , *la terreur des empires et la mère des rois*.

* ADELAÏDE de France , femme de Louis le Bègue , ou II du nom , ne put obtenir du pape Jean VIII le titre d'épouse légitime du roi de France. Louis avait répudié Ausgarde dont il avait eu deux enfans : le pape refusa de reconnaître la validité du divorce , et Louis mourut (879) , avant d'avoir pu faire couronner Adélaïde qui , peu de mois après donna le jour à Charles surnommé *le Simple*.

ADELAÏDE , femme de Hugues Capet. Voyez HUGUES CAPET.

* ADELAÏDE , ou ALIX DE SAVOIE , fille de Humbert II , comte de Maurienne , épousa Louis VI , dit le Gros , roi de France , avec lequel elle vécut pendant 22 ans dans une union parfaite. Après la mort de ce monarque , dont elle avait eu six fils et une fille , elle contracta un second mariage avec Mathieu de Montmorency , connétable de France , dont elle eut une seule fille. Les écrivains de son temps vantent la pureté de ses mœurs et son zèle pour la religion. Sur la fin de ses jours , elle obtint de son époux la permission de se retirer à l'abbaye de Montmartre qu'elle avait fondée , et où elle mourut en 1154 , à l'âge de 60 ans.

* ADELAÏDE , marquise de Suze , contemporaine de Mathilde , la grande comtesse de Toscane , gouverna le Piémont avec sagesse et fermeté , et partagea avec Mathilde l'admiration de son siècle. Fille et unique héritière d'Odelric Manfred , marquis de Suze , elle fut mariée successivement à un duc de Souabe , à un marquis de Montferrat , et à un comte de Maurienne. Le marquisat de Suze devint entre ses mains un des fiefs les plus importants de l'Italie. Sa fille Berthe , qu'elle avait eue d'Odon , comte de Maurienne , épousa l'empereur Henri IV. Aussi , lorsqu'Adélaïde mourut en 1091 , Conrad , fils

de Henri , prétendit recueillir sa succession. Les fils de Frédéric , comte de Savoie , et frère du comte de Maurienne , réclamèrent de leur côté l'héritage d'Odon et d'Adélaïde , et l'obtinrent par des guerres et des négociations ; c'est de cette époque que commença la puissance de la maison de Savoie en Piémont.

* ADELAÏDE (Madame) de France , fille aînée de Louis XV et tante de Louis XVI , naquit à Versailles le 3 mai 1752. Jusqu'aux premiers troubles de la révolution , elle vécut à la cour , où sa piété et ses vertus la faisaient honorer et respecter de tout le monde. A cette époque , madame Adélaïde , et madame Victoire , sa sœur , princesse également recommandable par les qualités de son cœur et les agrémens de son esprit , demandèrent au roi , leur neveu , la permission de sortir du royaume. Elles quittèrent Paris le 19 février 1791 , et se retirèrent à Rome. Les difficultés et les outrages qu'elles essuyèrent en traversant la France , purent leur faire prévoir les excès où se porterait un peuple qu'on s'efforçait d'égarer. Elles furent arrêtées à Moret et à Arnay-le-Duc ; et ce ne fut que d'après les ordres précis du roi et de l'assemblée nationale , qu'il leur fut permis de continuer leur route. Elles résidèrent jusqu'en 1796 à Rome , d'où elles passèrent à Naples. Les deux princesses furent bientôt forcées de quitter ce nouveau séjour , que Ferdinand IV leur avait donné. Les armées françaises pénétrèrent dans ce royaume , et à leur approche , elles s'embarquèrent pour Trieste. C'est là que les deux princesses finirent leur pénible carrière , madame Victoire , le 8 juin 1799 , et madame Adélaïde , le 18 février 1800. Les émigrés français , réfugiés en grand nombre dans cette ville , leur rendirent les derniers devoirs , et dans une terre étrangère , ils pleurèrent encore une fois sur les malheurs des Bourbons. On a publié en 1803 les *Mémoires historiques* de Mesdames Adélaïde et Victoire de France , par Charles Montigny , 2 vol. in-12.

ADELAÏDE , ou ALÉID , ou en Hollandais ALYT VAN POELGEEST , devint la favorite d'Albert de Bavière dont elle dirigeait les volontés. La haute faveur dont elle jouissait et l'abus qu'elle faisait de son crédit excitèrent le mécontentement d'un grand nombre de nobles qui complotèrent contre ses jours. A la tête des conjurés était Guillaume , fils d'Albert , qui rougissait de voir son père gouverné

par une maîtresse. Adélaïde fut assassinée dans son lit en 1592. Albert furieux cita à la cour des Pairs ceux qui étaient accusés de ce meurtre : ils ne parurent point devant ce tribunal et leurs biens furent confisqués. Le fils d'Albert fut obligé lui-même de se soustraire par la fuite à la vengeance de son père.

ADELARD. *Voyez ADALARD.*

* **ADELARD**, ou **ATHÉLARD**, bénédictin anglais qui vivait sous Henri I^{er}. Avidé de nouvelles connaissances, il fit un voyage en Espagne, en Egypte et en Arabie, apprit l'arabe, et traduisit de cette langue en latin les *Elémens d'Euclide*, avant qu'on eût découvert l'exemplaire grec. Il a traduit encore un ouvrage arabe sur les sept planètes. Le collège d'Oxford et celui de la Trinité possèdent quelques-uns de ses manuscrits.

ADELBERT. *Voyez ALBERT DE MAYENCE.*

* **ADELBERT**, ou **ALBERT**, comte de Bavière, archevêque de Brême et de Hambourg au 11^e siècle, et à ce titre, métropolitain des pays septentrionaux, tenait ces dignités de l'empereur Henri III, dont il avait la faveur, et du pape Benoît IX. Il accompagna l'empereur dans ses voyages d'Italie, de Flandres, de Hongrie, et contribua en 1046 à l'exaltation de Sviger, évêque de Bamberg, devenu pape sous le nom de Clément II, duquel, dit-on, il n'eût tenu qu'à lui d'occuper la place; désintéressément difficile à croire de la part d'un prélat courtois, que l'histoire, d'ailleurs, peint comme ambitieux et avide d'honneurs. Il dirigea en 1051 le concile de Mayence, où l'empereur assistait en personne, gouverna pendant la minorité de Henri IV, parvenu à l'empire à l'âge de six ans, et sut s'insinuer dans sa confiance la plus intime. Il n'en usa pas toujours pour le bien. On l'accusa d'avoir vendu au plus offrant les bénéfices ecclésiastiques, et d'avoir, par une concussion inouïe, *crebrâ servitiorum exactione*, tiré des abbayes des sommes énormes, sous le prétexte de l'entretien de la cour. Pour mieux conserver encore l'administration des affaires, il retint Henri dans les provinces de Saxe, qui dépendaient de sa métropole. A la diète de Tribur, en 1068, les Etats se plaignirent du gouvernement d'Adelbert, et chargèrent les archevêques de Mayence et de Cologne d'en prévenir Henri. Le favori fut obligé de s'éloigner; mais bientôt le prince le rappela. Ce prélat, si jaloux du pouvoir, si

fier et si hautain avec ses pairs, était humble, doux et obligeant avec ses inférieurs, aimait et soulageait les indigens; il ne se couchait pas qu'il n'eût lui-même lavé les pieds à trente ou quarante pauvres rassemblés dans son palais. Il mourut à Goslar en 1072, à la suite d'une dysenterie.

* **ADELBOLD**, évêque d'Utrecht, né à la fin du 10^e siècle, et issu d'une famille noble de l'évêché de Liège, se consacra dès sa jeunesse au service des autels dans la collégiale de Saint-Ursmart, à Laubes; mais il n'y embrassa pas l'état monastique, comme quelques-uns l'ont cru. Il étudia néanmoins dans le monastère sous l'abbé Folcuin ou Hériger, son successeur, et fréquenta les écoles de Liège et de Reims. Dans cette dernière, il eut pour maître le célèbre Gerbert, qui fut pape sous le nom de Sylvestre II. Ses succès dans les sciences divines et humaines furent tels que, dès 996, il était rangé parmi les savans les plus célèbres de ce temps, et que sa réputation s'était étendue jusqu'à la cour de Henri II, roi de Germanie, depuis empereur, et mis ensuite au rang des saints. Ce prince appela Adelbold près de lui, et le fit son chancelier. L'évêché d'Utrecht étant venu à vaquer par la mort de saint Alfred, le roi y fit placer Adelbold. Ses premiers soins furent de faire réparer les lieux saints, la plupart tombés en dégradation; il rebâtit l'église de Saint-Martin, l'une des principales de sa ville épiscopale, en releva plusieurs autres, et fonda la collégiale de Riel de Dicé, sous l'invocation de Sainte-Walburge. Il se crut obligé de prendre part à quelques expéditions guerrières pour défendre les biens de son église et les préserver du pillage; usage que l'oubli de la discipline de l'Eglise et les mœurs guerrières de ce temps-là faisaient tolérer. Il mourut estimé et regretté, le 27 novembre 1027, après dix-neuf ans d'épiscopat. On a de lui, | *Vie de saint Henri* (Henri II, dont il est question dans cet article), monument précieux, qui malheureusement n'est point entier; ce qui en reste a été inséré dans les *Vies* des saints de Bamberg, données par Gretzer, en 1611, et dans le premier volume de *Scriptores rerum brunswic.*, de Leibnitz. | *De ratione inveniendi crassitudinem sphaerae*, avec une lettre adressée à Sylvestre II, son ancien maître. Don Bernard Pèze a imprimé ce traité dans le troisième vol. de son *Thesaurus anecdo-*

torum. | Une *Vie de sainte H'alborge*, et quelques autres ouvrages de piété. On trouve dans les écrits d'Adelbold une élégance, une beauté et une clarté de style rare dans le siècle où il vivait.

* **ADELER** (CORF SIVENSEN), célèbre marin et grand amiral de Danemark, naquit en 1622 à Brevig en Norvège. Il fit ses premières armes en Hollande sous l'amiral Tromp, passa ensuite à Venise sous le nom de Curtius Siversen, et parvint de grade en grade à commander d'une flotte. Cette république fut redevable à son habileté et à sa bravoure, du succès qu'elle obtint contre les Turcs vers le milieu du 17^e siècle. Il signala particulièrement sa valeur le 16 mai 1654. Une flotte turque de 77 vaisseaux ayant attaqué les Vénitiens, qui n'avaient que 22 voiles, Adeler avec un seul vaisseau brûla ou coula à fond 18 galères ennemies; et cette journée coûta la vie à plus de 5,000 Musulmans. La nuit sépara les combattants; mais le lendemain, Adeler rencontra la capitane turque, montée par Ibrahim pacha; ils s'attaquèrent à l'abordage; le capitaine norvégien tua de sa main le pacha turc, et lui enleva sa riche armure, que l'on conserve comme un trophée dans le musée de Copenhague. La république, en reconnaissance de ses services, lui accorda une pension de 4,400 ducats, reversible à ses héritiers jusqu'à la 5^e génération, le créa chevalier de Saint-Marc et lieutenant-amiral. Le bruit de ses exploits le fit rechercher par plusieurs puissances; mais il refusa les offres les plus avantageuses, préférant retourner dans sa patrie, sur l'invitation de Frédéric III, roi de Danemark. Par ses soins, ce royaume eut bientôt une flotte respectable; et au moment où la guerre avec la Suède venait d'éclater, Adeler fut anobli, et reçut le grade de grand amiral. Il se préparait à mettre à la voile contre les Suédois, lorsqu'il fut surpris par la mort dans la 35^e année de son âge, l'an 1675.

* **ADELGISE**, prince de Bénévent, successeur de Radelgaire son frère qui mourut en 854, fut en guerre continuelle contre les Sarrasins qui attaquaient le midi de l'Italie. Une défaite qu'il essuya l'an 856 fut la cause de l'invasion de ses états, dans lesquels il ne rentra que six ans après, l'an 862, moyennant un tribut. Cette soumission humiliante ne le délivra pas des Sarrasins qui continuèrent de dévaster ses provinces. Il eut recours à l'assistance de l'empereur d'Occident Louis II,

des empereurs d'Orient Constantin et Basile, et de Lothaire roi de Lorraine. Louis II vint en personne commander les troupes qu'il amenait à la délivrance de l'Italie: les autres alliés lui envoyèrent des secours. Les Sarrasins furent vaincus l'an 871, et le sultan de Bari tomba au pouvoir des chrétiens. Délivrés du brigandage des musulmans, les Italiens eurent à souffrir celui de leurs défenseurs. Une conspiration se forme contre les Francs, et ils sont tous désarmés le même jour; Louis, sa femme Angelberga et sa fille, sont faits prisonniers. Adelgise épouvanté des conséquences que pourrait avoir ce attentat commis sur la personne de l'empereur, lui fait promettre de n'en pas tirer vengeance, et à cette condition il lui rend la liberté: mais à peine échappé de sa prison, Louis envoie sa femme contre Adelgise avec une forte armée; lui-même, peu de temps après, en conduit une seconde contre le pays des Lombards. Adelgise lutta avec succès, et le pape Jean VIII vint rétablir la paix entre ces deux souverains. Chaque année les Sarrasins faisaient de nouvelles tentatives sur l'Italie; Adelgise, sur la fin de sa vie, essuya plusieurs défaites, et fut contraint d'acheter une paix précaire à des conditions honteuses. Il fut assassiné dans son palais l'an 878 par ses gendres et ses neveux: Gaidéria son petit-fils, lui succéda.

* **ADELGISE**, roi Lombard, fut associé au trône l'an 759 par Didier ou *Desiderio* son père. Il épousa l'an 770 Gisèle, sœur de Charlemagne, en même temps que le roi de France s'unissait à Désidérata, sœur d'Adelgise. Charlemagne répudia sa femme l'année suivante: il envahit la Lombardie l'an 773, assiégea Didier dans Pavie, et Adelgise à Vérone, et fut maître du royaume. Après que son père eut été fait prisonnier, le jeune prince Lombard alla chercher des secours en Grèce: Constantin Copronyme et Léon IV le reçurent avec distinction, mais ne lui accordèrent rien. Ce ne fut que 45 ans après qu'il obtint de Constantin VII le commandement d'une armée avec laquelle il débarqua en Calabre l'an 788: il fut vaincu. Les uns assurent qu'il resta sur le champ de bataille. Suivant d'autres, il survécut à cette défaite; mais retiré en Grèce, il ne fit plus de tentatives contre l'Italie.

ADELGREIFF (JEAN-ALBERT), né dans un village voisin d'Elbing, se distingua par sa folie, et aurait peut-être formé une secte fougueuse, si on l'avait laissé dog-

matiser à son aise. Il disait que sept anges lui avaient révélé qu'il tenait la place de Dieu en terre, pour extirper tout le mal du monde, et pour châtier les souverains avec des verges de fer. C'est pourquoi il se donnait ces titres : *Nous Jean Albrech ADELGREIFF, Syrdos, Amade, Canamata, Kihî Schmalkilmandis, Elioris, Archi-Souverain Pontife, Empereur, Roi de tout le royaume divin, Prince de paix de tout l'univers, Juge des vivans et des morts, Dieu et Père, dans la gloire duquel Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, Seigneur de tous les seigneurs, et Roi de tous les rois*. L'an 1636, on le mena prisonnier à Koenigsberg : il avoua qu'il avait été fouetté en Transylvanie pour cause d'adultère. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, et il fut condamné au dernier supplice, le 28 octobre de la même année. Quand on lui lut la sentence, il l'écouta sans la moindre émotion et dit : *Puisque la chose ne pouvait être autrement, il falloit qu'elle arrivât*. Il soutint qu'il ressusciterait le 3^e jour.

ADELMAN, chanoine et écolâtre de l'église de Liège, évêque de Brescia dans le 11^e siècle, écrivit à l'hérétique Bérenger une lettre sur l'eucharistie, où il défend ce mystère avec une sagesse et une modération dignes de la vérité. On trouve cette lettre dans une collection sur l'eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, et dans la *Bibliothèque des Pères*. Il avait aussi composé un poème rythmique *De viris illustribus sui temporis*; ce poème est appelé *Alphabétique*, parce que chacun des tercets qui le composent commence par une des lettres, rangées dans l'ordre où elles sont dans l'alphabet. Il a été publié par Mabillon, *Analecta*, tom. 1. Il mourut vers 1062.

ADELME, fils de Kentred, frère d'I-nas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Sherburn (aujourd'hui Sarisbourg) dans le 7^e siècle, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglais qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine et les règles de la poésie. Sa vie a été écrite par Guillaume de Malinesbury, et se trouve dans les *Acta sanctorum*. (Avant d'être évêque, il avait été abbé de Malmesbury. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, l'astronomie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Ses traités sont intitulés *De laude*

virginum, De virginitate, De celebratione paschatis. Il mourut en 709.)

ADELPHI, philosophe platonicien qui adopta les principes des *gnostiques*, qui n'étaient que le développement du platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, et de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les maximes du platonisme et avec celles des *gnostiques*. Il composa de ce mélange un corps de doctrine qui séduisit beaucoup de monde dans le 3^e siècle. Il prétendait avoir pénétré plus avant que Platon dans la connaissance de l'Etre suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, et écrivit contre lui.

ADELSTAN. Voyez ATHLESTAN.

* ADELUNG (JEAN CHRISTOPHE), littérateur et grammairien allemand, naquit le 30 août 1734 à Spantekow en Poméranie. Les talens distingués qu'il fit paraître dans ses premières études lui méritèrent; en 1759, la chaire de professeur au gymnase d'Erfurt. Il l'abandonna en 1761 pour aller se fixer à Leipsick, où il se livra pendant 25 ans aux immenses travaux qui l'ont rendu si recommandable parmi les littérateurs allemands. Son plus beau titre à la gloire est son *Dictionnaire grammatical et critique*, qui fut pour l'Allemagne à peu près ce qu'a été pour nous le Dictionnaire de l'académie. Il avait pris pour type du bon allemand, le dialecte misnique, renonçant peut-être à tort aux ressources que pouvaient lui offrir les dialectes particuliers. J. H. Voss et J. H. Campe ont entrepris de remédier aux défauts de ce dictionnaire, qui a été réimprimé à Leipsick, en 4 v. in-4°, de 1793 à 1801, avec d'importantes augmentations qui lui ont donné un nouveau prix. Parmi les nombreuses productions d'Adelung, on distingue | trois *Grammaires allemandes*; | *Traité du style allemand*, un des meilleurs ouvrages connus dans son genre; | *Tableau de toutes les sciences, arts et métiers, qui ont pour objet de satisfaire aux besoins de la vie*; | *Histoire des folies humaines, ou Biographie des célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins, etc.*; | *Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain*; | *Histoire de la philosophie*; | *Mithridate, ou Tableau universel des langues, avec le Pater en cinq cents langues ou idiomes, etc.*, etc. Adelung possédait des connaissances très étendues, et il a laissé dans plusieurs genres un grand nombre d'ouvrages, qu'il serait aussi long qu'inutile de détailler ici.

D'un caractère doux, franc et jovial, il ne prit aucune part aux événemens du monde, et s'occupa constamment 14 heures par jour, aux études les plus sérieuses et les plus pénibles. Ce fut le 10 septembre 1806, que la littérature allemande perdit un de ses plus grands philologues : il emporta les regrets de ses nombreux amis et l'estime de tous ceux qui s'intéressaient aux progrès des lettres.

* **ADENEZ-LE-ROI**, appelé aussi Adam, ménestrel du 15^e siècle, attaché à la cour de Henri III duc de Flandre et de Brabant, a composé plusieurs romans, entre autres celui de *l'enfance d'Ogier le Danois* mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandres; il en existe plusieurs traductions en prose, imprimées dans le 16^e siècle : celui de *Cléomadis*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant et traduit en prose par Philippe Camus; *Le Roman d'Aymeri de Narbonne*; *Le Roman de Guillaume d'Orange*, dont quelques extraits se trouvent dans l'histoire du Languedoc par Catel; le *Roman de Pepin et de Berthe*, sa femme, ouvrage où la tradition historique est respectée par l'auteur; le *Roman de Buissson de Commarichis*. Adenez remporta un grand nombre de couronnes à l'occasion de ses poésies : ce qui sans doute lui fit donner le surnom de *Roi*.

ADEODAT, pape. Voy. DIEUDONNÉ.

ADER (GUILLAUME), médecin de Toulouse, auteur d'un traité imprimé en 1620, sous ce titre : *Enarrationes de agrotis et morbis in evangelio*. Il y examine si l'on aurait pu guérir par la médecine les maladies dont J.-C. délivrait par miracle. Il décide que non, et que les infirmités que le Messie avait guéries étaient incurables. Mais, quand ces maladies eussent été du ressort de la médecine, la guérison n'en serait pas moins miraculeuse, puisqu'elle s'opéra dans un moment et par quelques paroles. Ader vivait au commencement du 17^e siècle. C'était un homme savant; il a laissé deux poèmes en langue gasconne et en honneur d'Henri IV, et quelques ouvrages de médecine.

* **ADGILLUS I**, roi de Frise, fut placé sur le trône par Clotaire, roi des Francs, qui avait conquis cette province. Sage, humain, bienfaisant, il rendit ses sujets heureux. Adgillus fut le premier qui a mis la Frise à l'abri de la mer par des digues, et à cet effet il fit élever des tertres ou *terpes*, afin de procurer aux habitans et à leurs troupeaux un abri contre les grandes inondations. Plusieurs de ces *terpes* exis-

tent encore. Cependant le plus grand des bienfaits de ce prince est d'avoir protégé et étendu, parmi ses peuples, la religion chrétienne, que lui-même professait. Mais son successeur, Adgillus II, ennemi du christianisme, détruisit ses pieux travaux, et les Frisiens retombèrent dans leurs anciennes superstitions, presque aussitôt après la mort d'Adgillus I, arrivée en 710.

* **ADHAD-EDDAULAH**, dont le vrai nom est FANA-KHOSROU, empereur de Perse, fils de Rokn-Eddaulah, naquit à Isbahan l'an 956. D'abord il succéda à son oncle Imâd-Eddaulah, qui gouvernait les provinces du Farès et du Kirmân; sa puissance réunie à celle de son père qui régnait dans l'Ahwâz, excita la jalousie de Mansour I qui gouvernait le Khorâcan : celui-ci déclara la guerre à Adhad et à Rokn : les hostilités furent terminées par un traité de paix et par une alliance. Sur ces entrefaites une révolte fit descendre du trône son cousin Azz-Eddaulah qui régnait à Bagdad; Adhad vint à son secours, et chassa les Tares qui avaient pris part à ce soulèvement; mais au lieu de rendre la couronne à Azz, il le fit prisonnier, et il se disposait à s'emparer de ses états, quand son père le menaça de sa vengeance s'il exécutait un pareil projet. Mais son père mourut l'an 976 : alors Adhad ne se contenta pas de son héritage qui le rendait maître du Farès, du Kirmân et de l'Ahwâz : il se rappela son projet d'usurpation et marcha contre l'Irac. Azz-Eddaulah s'enfuit, et quoiqu'il revint avec des secours, battu près de Tekryt, il devint le prisonnier de son vainqueur qui ordonna sa mort, et devint par cette conquête le souverain le plus puissant de l'Asie. Adhad était sujet à des attaques fréquentes d'épilepsie qui lui faisaient perdre la mémoire et menaçaient ses jours. Après un règne glorieux il mourut l'an 985, laissant quatre fils entre lesquels ses états furent partagés. Il paraît qu'il ne connut le vide des grandeurs humaines qu'à sa mort : au moment de rendre le dernier soupir, il dit : *A quoi m'auront servi mes richesses et ma puissance, puisqu'elles m'abandonnent aujourd'hui?*

* **ADHEMAR**, ou **AYMAR DE MONTEIL**, évêque du Puy, florissait à la fin du 11^e siècle. Né à Valence en Dauphiné, et issu d'une famille illustre, il porta les armes dans sa jeunesse, et entra ensuite dans l'état ecclésiastique. C'est vers 1080 qu'il fut nommé évêque du Puy en Velay. Son premier soin fut de faire rentrer son

église dans les biens dont elle avait été dépourvue. Urbain II étant venu en France en 1095, et ayant assemblé à Clermont en Auvergne un concile, dans lequel il fit décider la première croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte, il ne vit personne qui convint mieux qu'Adhémar pour être à la tête de cette expédition, et il l'en déclara chef. En effet, Adhémar offrait tout ce qu'il fallait pour une pareille mission, de l'esprit, de l'éloquence, du savoir, de la prudence, du courage; et il avait fait preuve d'habileté dans le métier de la guerre. Adhémar partit, et à la qualité de chef il joignit celle de légat et de vicaire du pape. Les historiens rendent justice à son admirable conduite dans cette entreprise. Il sut maintenir l'union parmi les chefs, détourner du vice par ses exhortations, encourager à supporter les fatigues par son exemple. Malheureusement une maladie contagieuse s'étant mise dans l'armée après la prise d'Antioche, Adhémar en fut attaqué et mourut le 1^{er} août 1098. Les princes croisés sentirent vivement cette perte. Guillaume de Tyr, en parlant de ce prélat, se sert de ces expressions : *Immortalis memoriæ dominus Adhemarus*. On croit avec assez de fondement qu'il est auteur du *Salve Regina*.

* ADHÉMAR (GÉRARD), gentilhomme provençal, de la même famille que le précédent, vivait dans le 12^e siècle. Il est auteur d'un *Traité en vers des femmes illustres*, qu'il dédia à l'impératrice Béatrix, femme de Frédéric 1^{er}, surnommé Barberousse. Ce monarque lui inféoda en récompense le château de Grignan.

* ADHÉMAR, ou ADZÉMAR (GUILLAUME), troubadour du 15^e siècle, n'était point fils de Gérard Adhémar, seigneur du château de Grignan, ainsi que le pense Nostradamus, mais bien un pauvre gentilhomme de Marveil, aujourd'hui Marvejols, dans le Gévaudan. Adhémar ayant quitté le manoir de ses pères, et ne pouvant soutenir l'état de chevalier, composa des chansons en l'honneur des dames, et fut accueilli d'elles comme troubadour et même comme jongleur. Il paraît que Guillaume Adhémar vécut pendant quelque temps à la cour de Ferdinand III, roi de Castille, et que, dégoûté du monde, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. On trouve 18 pièces de ce poète dans les manuscrits de Ste.-Palaye, à la Bibliothèque de l'Arsenal; ils renferment aussi une *Chanson* d'un Adzémard de Roca-

Ficha, sur lequel les manuscrits ne nous ont donné aucun renseignement.

* ADHERBAL, célèbre général carthaginois. Il commandait en Sicile pendant la première guerre punique, et remporta sur les Romains, l'an 250 avant J.-C., la victoire navale la plus complète dont aient jamais pu se glorifier les Carthaginois.

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la basse Numidie à Adherbal, et la haute à Jugurtha; mais celui-ci n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siège devant Cirta, capitale des états d'Adherbal, prit la ville, et mit à mort le roi, l'an 115 avant J. C.

* ADIMANTUS, général athénien, vivait dans le 5^e siècle avant Jésus-Christ. Philoclès avait proposé de couper aux prisonniers le pouce droit, afin qu'ils ne pussent plus porter la lance : Adimantus fut le seul qui s'opposât à cet acte de cruauté. A la bataille d'Ægos-Potamos, il fut aussi le seul prisonnier que les Lacédémoniens ne mirent pas à mort. C'était son humanité qui lui avait valu cette distinction : Conon prétendit qu'il la devait à la trahison, mais cette accusation n'eut pas de suite, et Xénophon ne paraît pas croire à sa culpabilité.

* ADIMANTUS, disciple de Manès, fit un ouvrage pour démontrer que les deux Testaments se contredisent, et que par conséquent le nouveau n'est point révélé et n'a pas d'autorité. Saint Augustin a répondu à ce livre qui n'existe plus. Adimantus vivait dans le 5^e siècle.

ADIMARI (RAPHAËL), né à Rimini sur la fin du 16^e siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie. Cet ouvrage parut à Brescia, en 1616, 2 vol. in-4^o, sous ce titre : *Sito Riminese*. Elle est assez estimée, quoique les Italiens lui préférèrent celle de Clémentini. Voyez ce nom.

ADIMARI (ALEXANDRE), d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, étudia avec soin les lettres grecques et romaines, et cultiva avec succès la poésie. On a de lui une traduction, en vers italiens, des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations. Cette traduction, estimée des Italiens à cause des notes, parut à Pise en 1631, in-4^o. Le nom d'Adimari est celui d'une famille puissante de Florence qui soutint le parti guelfe, et qui produisit beaucoup d'hommes célèbres. Adimari était né en 1579.

ADLERFELDT (GUSTAVE), naquit près de Stockholm en 1671 : il étudia avec éclat dans l'université d'Upsal, et voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour, Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit le prince dans ses victoires et dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avait auprès du monarque pour écrire son histoire. Elle passe pour être aussi exacte qu'impartiale. Cet officier suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultawa, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses mémoires. Le fils de l'auteur en fit une traduction française sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, imprimée en 4 volumes in-12, Amsterdam, 1740.

* **ADLUNG** (JACQUES), professeur au gymnase d'Erfurt et célèbre organiste de l'église luthérienne de cette ville, né à Bindersleben en 1699, mort à Erfurt le 5 janvier 1762. Un incendie, qui le priva d'une partie de sa fortune, consuma plusieurs de ses manuscrits. Il nous reste de lui deux savans Traités sur la musique, où les questions épineuses de ce bel art sont traitées avec beaucoup de clarté : | *Introduction à la science musicale*, in-8°, Erfurt, 1758, réimprimée en 1785, par les soins de Ch. Hiller de Leipsick, qui l'a augmentée d'un chapitre ; | *Les sept Etoiles musicales*, Berlin, 1768, in-4°, dont Albrecht a été l'éditeur. On a encore de lui un Traité curieux de l'orgue en latin, intitulé *Instruction sur la construction, l'usage et la conservation des orgues, etc.*, avec des augmentations, par J. F. Agricola, directeur de la chapelle du roi, Berlin, 1768, in-4°, avec fig. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, en fut l'éditeur, et y ajouta des notes.

* **ADLYREITER** (JEAN), né en 1596 et mort en 1662, devint chancelier privé de l'électeur de Bavière, et le servit habilement dans plusieurs occasions. Il s'est fait un nom comme historien par ses *Annales Bavae gentis*, Munich, 1662 et 1710, qui renferment l'histoire de la Bavière jusqu'à l'an 1662.

* **ADMIRAL** (HENRI l') né à Anzelot, (Puy-de-Dôme) en 1755, de parens pauvres, fut d'abord domestique chez le ministre Bertin, et obtint, par son crédit, la place de directeur de la loterie de Bruxelles, que la révolution vint lui ravir. Désespéré et sans ressource, il forma le projet d'assassiner Robespierre et Collot-d'Herbois qu'il regardait comme les

principaux auteurs des maux de la France. Il tira à Collot-d'Herbois un coup de pistolet, au moment où il rentrait chez lui, mais il le manqua. Il fut arrêté et conduit au comité de sûreté générale. On prétendit trouver dans son projet les preuves d'une conspiration ourdie par l'étranger pour renverser la république, et on y impliqua 52 personnes, parmi lesquelles se trouvaient les deux Sombreuil, M. de Sartine fils, et M^c de Ste.-Amaranthe. Tous portèrent leur tête sur l'échafaud révolutionnaire. L'Admiral conserva son sang-froid jusqu'à la fin. Il regretta seulement d'avoir compromis tant de braves gens, et mourut en disant : « J'ai conçu seul mon » projet, et j'ai voulu servir ma patrie. »

ADOLPHE, de Nassau, fut élu empereur d'Allemagne en 1292. Il n'était qu'un pauvre gentilhomme d'une famille illustre, il est vrai, mais sans crédit : il ne dut son élévation qu'au désir qu'avaient les électeurs de se rendre indépendans du chef de l'empire. Il n'avait pas de quoi faire face aux frais de son couronnement, et comme il ne put extorquer des Juifs ce dont il avait besoin, ce fut l'électeur de Mayence qui lui fit les avances nécessaires. Pour chercher de nouvelles ressources, Adolphe se mit à la solde d'Edouard I contre Philippe le Bel auquel il écrivit insolemment. Quoiqu'il eût reçu une forte somme, il n'agit pas contre la France. Il dépouilla quelques-uns des seigneurs de l'Allemagne; l'on ne vit bientôt en lui qu'un vil spoliateur. Il fut cité devant une diète électorale, accusé de beaucoup de crimes, et déposé le 25 juin 1298. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avait été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, et Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée dont il mourut.

ADOLPHE X, comte de Clèves, est célèbre par l'institution de l'ordre des *Fous* en 1580. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent dans cette société, qui ne paraît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Clèves. On les reconnaissait à un *fou* d'argent en broderie qu'ils portaient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de Saint-Michel, tous les confrères s'assemblaient à Clèves, et se régalaient à frais communs. La société s'appliquait ensuite à terminer les différends survenus entre les confrères. Cet ordre ne subsiste plus depuis long-temps. Adolphe X était le second fils d'Adolphe IX, comte de la

Marche, et de Marguerite fille de Théodoric X, comte de Clèves. Il fut, bien jeune encore, nommé à l'évêché de Munster en 1357, et cinq ans après, en 1362, créé, par Urbain V, archevêque de Cologne. Accusé de prodigalité et d'inconduite, il devait comparaître devant le pape, qui ségeait alors à Avignon; mais ne se fiant peut-être pas à ses moyens de défense, il se démit de son archevêché, et épousa Marguerite, fille de Gérard comte de Juliers. Il hérita du comté de Clèves par la mort du prince Jean, et eut aussi le comté de la Marche, comme successeur de son frère aîné, Engelbert. Il mourut à Clèves l'an 1394, laissant plusieurs enfans, dont l'aîné, Adolphe, fut le 1^{er} duc de Clèves.

* **ADOLPHE I**, fils du précédent, fut le premier duc de Clèves et dut cet honneur à la reconnaissance de l'empereur Sigismond, qui en le lui accordant au concile de Constance en 1417, voulut récompenser les nombreux services qu'il avait rendus à l'empire. A peine eut-il obtenu ce titre, qu'il fut obligé de lutter pendant de longues années contre son frère Gérard pour le partage de leurs siefs; la guerre qui suivit cette dispute dura près de 20 ans, car ce ne fut que l'an 1437, que ces différends de famille furent terminés. Adolphe mourut l'an 1448, laissant une grande réputation de piété et de justice.

* **ADOLPHE II**, comte de Holstein, né en 1371, prit part aux querelles de Henri le Superbe et d'Albert l'Ours, qui se disputaient la possession de la Saxe. Après la guerre il rebâtit Lubeck, dont la splendeur offensa Henri, parce qu'elle nuisait à la prospérité de Lunébourg; Henri la brûla, puis la fit reconstruire. La fin de la vie d'Adolphe fut marquée par de nouvelles guerres. Il fut tué l'an 1464 au siège de Demmin en Poméranie.

* **ADOLPHE I**, duc de Holstein, fils de Frédéric I, roi de Danemarck, naquit le 23 janvier 1526, et fut un des plus grands guerriers de son temps. Il était avec Charles-Quint au siège de Metz, il prit part aux querelles qui agitaient l'Allemagne, et se battit avec Philippe II contre les Hollandais. Fatigué d'une vie aussi belliqueuse, il se retira à Gottorp qu'il rebâtit, et mourut l'an 1586. Il reçut de la main de la reine Elisabeth la décoration de la Jarrettière, et fut, dit-on, sur le point de se marier avec elle. Il est la tige de la maison des Holstein-Gottorp.

* **ADOLPHE**, fils de Gérard, comte de Holstein, fut investi en 1440, par Chris-

tophe III, roi de Danemarck, du duché de Slewigh. Après la mort de Christophe, la couronne de Danemarck lui fut offerte par les grands et le peuple; mais il la refusa (exemple bien rare parmi les princes), en disant: « que ce fardeau était au-dessus » de ses forces. » Il mourut en 1459.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC II, de Holstein-Eutin, roi de Suède, né le 14 mai 1710, fut couronné en 1751, après la mort de Frédéric de Hesse-Cassel, qui mourut sans postérité, et dont il avait été nommé successeur par la diète, dès l'an 1743; il était auparavant évêque de Lubeck. Ce prince commença par réformer les lois, à l'exemple du roi de Prusse, dont il avait épousé la sœur en 1744; mais son autorité étant extrêmement limitée, il ne put faire tout le bien qu'il eût voulu. Ami des talens, autant que de la justice, il les protégea et encouragea. Il fit fleurir le commerce, et à sa mort, arrivée en 1771, ses sujets le pleurèrent comme un père. En 1752, il avait fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide destinée à servir de monument aux opérations qu'avaient faites plusieurs académiciens français pour déterminer la figure de la terre. Il établit à Stockholm la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions et belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des amis du roi formèrent le projet de rétablir le pouvoir absolu auquel la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé: leur complot fut découvert, et plusieurs de ceux qui y étaient entrés périrent sur l'échafaud. Gustave, son fils, qui lui succéda, rétablit, de concert avec les états, en 1772, l'autorité royale, en renfermant dans de justes bornes celle de sénateurs. Dans la diète de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore: la noblesse y a perdu plusieurs prérogatives; l'ordre des paysans et celui des bourgeois ont acquis plus de considération, et le roi jouit du droit de faire la paix et la guerre. *Voyez GUSTAVE III.*

ADOLPHE II, prince d'Anhalt et évêque de Mersbourg, né en 1458, et mort en 1526, passait pour un grand prédicateur et un habile théologien. Il fut d'abord très opposé à Luther: mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine, parce qu'il la trouvait commode et assortie à ses inclinations.

* **ADOLPHE**, fils d'Arnauld duc de Gueldre, fit la guerre à son père pour régner à sa place. Il parvint même à s'em-

parer de sa personne et à l'enfermer au château de Buren. Le duc de Bourgogne, Charles, beau-frère d'Adolphe, voulut interposer sa médiation entre le père et le fils, mais il ne put réussir à vaincre l'obstination d'Adolphe. Enfin celui-ci s'étant retiré de la cour du duc de Bourgogne, fut poursuivi, arrêté et enfermé dans un château où il resta jusqu'à la mort du duc. Il périt dans un combat devant Doornick, en 1477, à l'âge de 59 ans; il était né en 1438.

* **ADOLPHE (JEAN)**, duc de Saxe, né le 4 septembre 1685, entra avec le titre de capitaine dans les troupes hessoises en 1701, et se signala par plusieurs traits de bravoure, notamment au siège de Juliers, où il monta un des premiers à l'assaut. En 1704, il fut élevé au grade de lieutenant-général; et après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il passa, en 1710, au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Il obtint des succès sur Charles XII et ses généraux, il pacifia la Lithuanie, la Pologne, et prit Danzick sous le règne d'Auguste III. Enfin, il combattit avec gloire jusqu'à sa mort, arrivée à Weissenfels en 1744, après la bataille de Wilddorf.

* **ADOMÉ**, nègre de Cayenne, se mit à la tête d'une conjuration dont le but était l'affranchissement de tous ses compagnons d'esclavage et le massacre des blancs. Le signal de l'insurrection fut donné dans la nuit du 4 au 5 février 1794 par plusieurs coups de canon. Mais l'attaque ne fut que partielle de la part des conjurés, soit que la crainte en eût arrêté plusieurs, soit que le signal n'eût pas été compris de tous. Aussi l'insurrection échoua devant la fermeté et le concert que les habitants firent dans leur défense. Adomé fut pris et fusillé à l'instant même.

ADON (Saint), archevêque de Vienne en Dauphiné en 860, avait été élevé, dès la plus tendre jeunesse, dans l'abbaye de Ferrières. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, et il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par ce saint, en 870. Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, et fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il

eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps, et la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas I, Charles le Chauve, et Louis de Germanie, l'estimaient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, et déféraient avec confiance à ses avis. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. L'Eglise l'honore d'un culte public, et son nom se trouve dans le Martyrologe romain. *Voyez* sa vie dans Mabillon. L'embarras des affaires ne nuisit pas à son recueillement, et n'empêcha pas qu'il ne trouvât du temps pour la prière et pour l'étude. Ce prélat est auteur d'une *Chronique universelle*, depuis Adam, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée à Paris en 1512, 1522, in-fol., en caractères gothiques, avec une partie de Grégoire de Tours, 1561, in-8°, et l'a été depuis à Rome. 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, et l'a poussée jusqu'à son temps, en commençant à la création du monde. | D'un *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très estimée, Anvers, 1613, in-fol. M. Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une plus correcte encore, avec des notes et des dissertations savantes.

ADONIAS, 4^e fils de David et d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel, pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie, vers l'an 1014 avant J.-C.

ADONIRESECH, roi de Besech, dans la terre de Chanaan, était un prince puissant et cruel qui, ayant vaincu soixante et dix rois, leur avait fait couper l'extrémité des pieds et des mains, et leur donnait à manger, sous sa table, les restes de ce qu'on lui servait. Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement, vers l'an 1350 avant J.-C.

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins, pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, et les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris et mis à mort l'an 1525 avant J.-C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil à la prière de Josué. *Voyez* ce dernier nom.

ADORNE (François), jésuite, d'une ancienne famille de Gênes, seconde en grands hommes, mort en 1586, à 55 ans,

composa, à la prière de saint Charles, dont il était confesseur, un *savant Traité de la discipline ecclésiastique*.

ADORNE (JEAN-AUGUSTIN), frère du précédent, fondateur de la congrégation des clercs réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté, l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le saint Sacrement.

* **ADORNO**, doge de Gênes, fut élevé à cette dignité dans un moment où cette ville était en proie aux factions. Ses ennemis l'obligèrent plusieurs fois à fuir, pour faire place à ceux qu'on lui opposait; mais le zèle de ses amis parvint toujours à le rétablir sur le trône ducal. Né avec un cœur généreux, et doué d'un génie vaste et profond, il sut faire respecter son nom par tous les princes de l'Europe. Le pape Urbain VI, assiégé dans le château de Nocéra par Charles III, roi de Naples, lui dut sa délivrance. Adorno envoya à son secours une flotte puissante, qui le ramena à Gênes avec ses cardinaux. Il s'occupa ensuite de punir les Maures de leur brigandage, et leur enleva l'île de Gerbi. Il entra encore dans l'expédition contre le roi de Tunis, qui fut obligé de rendre tous les chrétiens captifs, de payer un tribut aux Génois, et de promettre qu'à l'avenir ses sujets n'exerceraient plus de brigandages. Pour déjouer les projets du duc de Milan, qui excitait les factions de Gênes, afin de s'emparer plus facilement de cet état, il se détermina à mettre sa patrie sous la protection de Charles VI, roi de France, qui s'engagea, par un traité signé le 25 octobre 1596, à respecter tous les privilèges des Génois qui reconnurent sa suzeraineté. Adorno renonça au titre de doge, et prit celui de vicair ou gouverneur royal. Il mourut de la peste l'année suivante. — Il y a eu plusieurs autres personnages du même nom et de la même famille qui ont été doges de Gênes. Leur rivalité avec les Frégosi fit répandre beaucoup de sang, et précipita successivement la république sous le joug du duc de Milan, des Français et de l'empereur.

* **ADRAMAN**, ou le *Fils de la Bouchère de Marseille*, pris dans son enfance par les Turcs, devint pacha de Rhodes, et grand-amiral de la flotte du sultan. Il se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement; mais sa fortune lui suscita des ennemis qui l'accusèrent d'avoir incendié une partie de Constantinople: il fut étranglé l'an 1706; son innocence fut reconnue après sa mort.

ADRETS (FRANÇOIS de Beaumont, baron des), naquit, en 1513, d'une ancienne famille du Dauphiné. Il avait un esprit ardent, et il était fait pour être chef de parti. Il se mit du côté des huguenots en 1562, par ressentiment contre le duc de Guise. Il prit Valence, Vienne, Grenoble, Lyon, et se signala autant par sa valeur et par sa célérité, que par l'atrocité de ses vengeances. Il tua, brûlait, et sacageait avec une inhumanité qui faisait frémir ses officiers mêmes. Son seul aspect, son regard farouche, son nez recourbé, son visage décharné et marqué de taches de sang noir, tel qu'on peint Sylla, imprimaient l'effroi au plus intrépide. Son caractère atroce se montre tout entier dans le barbare plaisir qu'il se donna sous les rochers de Mornas, au pays du Rhône, puis à Montbrison en Forez. Ayant réduit ces postes, il s'amusa, après son dîner, à voir sauter, l'un après l'autre, les soldats et les officiers de la garnison catholique, soit du haut des rochers, soit de la plate-forme des tours, dans le fossé où ses gens les recevaient sur leurs piques. Il sortit néanmoins de son caractère dans l'une de ces rencontres, et, pour la première fois, son cœur s'ouvrit à la pitié. Un de ces malheureux ayant pris deux fois son essor, et s'arrêtant chaque fois au bord du précipice: *Lâche*, lui cria des Adrets, *voilà deux fois que tu recules*. — *Et moi je vous le donne en dix*, brave général, lui répliqua le soldat. Cette force d'âme, dans une situation si capable de l'étouffer, plut au tyran, et obtint la grâce au proscrit. Il fut à l'égard des catholiques ce que Néron avait été à l'égard des premiers chrétiens. Il recherchait, et inventait les supplices les plus bizarres, et goûtait la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tombaient entre ses mains. Ce monstre voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des catholiques, dont il venait de faire une sanglante boucherie; et ces horreurs avaient l'approbation des chefs du parti: l'amiral de Coligny disait qu'il fallait se servir de lui comme d'un lion furieux, et que ses services devaient faire passer ses insolences. On donna cependant le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets, piqué, voulut se faire catholique; mais on le fit saisir à Romans, et il aurait péri par le dernier supplice, si la paix qui se fit alors ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, et mourut le 2 fé-

vrier 1586, abhorre des catholiques et méprise des huguenots. « Les horreurs exercées par le baron des Adrets, dit un écrivain moderne, suffisent seules pour justifier les mesures les plus sévères qu'on prend dans quelques pays contre l'introduction des sectes et des dogmatisans anti-catholiques. Que d'affreux spectacles la France se fût épargnés, si elle avait veillé, comme l'Italie et l'Espagne, à écarter ou éteindre dans sa naissance un fléau qui devait en produire tant d'autres, et qui, en établissant le règne des erreurs par le fer et le feu, a mis la monarchie à deux doigts de sa perte! Peut-être toutes les suites de ce malheur ne sont-elles pas encore calculées, et le philosophisme, qu'on peut considérer comme le produit des dernières hérésies, nous apprendra dans peu à quelle somme elle se monte. » Cet homme féroce et vénal laissa des fils et une fille qui n'eurent point de postérité. Cesar de Vaussète, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme; et c'est de ce mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom de Vaussète. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard, à Grenoble, 1673, in-12. Elle est d'un style simple, mais les faits sont vrais. Une autre *Vie* des Adrets a été publiée par J.-C. Martin, 1803, in-8°.

* **ADRIA (JEAN-JACQUES)**, médecin et historien du 16^e siècle, né à Mazara, où il fit ses premières études, termina son éducation à Naples et à Palerme, et devint médecin de Charles-Quint. Il mourut en 1560, laissant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont été publiés et d'autres sont restés manuscrits à la bibliothèque de Palerme.

* **ADRIAM (MARIE)**, jeune fille Lyonnaise, se fit connaître par son courage à l'époque du siège de Lyon en 1793. Agée seulement de 16 ans, elle prit des vêtements d'homme, et servit comme canonier pendant toute la durée du siège. Après la prise de cette ville, elle fut arrêtée et condamnée à mort par la commission révolutionnaire qui y fut établie. Elle répondit avec fierté au juge qui l'interrogeait sur les motifs qui l'avaient engagé à braver les périls de la guerre: « J'ai voulu défendre ma patrie et la délivrer de ses oppresseurs. »

ADRIAN ou ADRIANSEN (CORNELLE), de l'ordre de Saint-François, né à Dordrecht en 1521, et mort en 1581. prêcha

avec tant de zèle et de succès à Bruges, qu'il fut appelé l'apôtre de cette ville. Les hérétiques, dont il était le fléau, tâchèrent de le perdre de réputation par tous les moyens imaginables. Van Meteren, dans son histoire des Pays-Bas, a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que M. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répète après lui. Jean Boileau dans son *Historia Flagellantium* accuse aussi Adrian. Les *Sermons* publiés sous son nom sont remplis de turpitudes, et même d'expressions obscènes que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable et odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus et Valère André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que van Meteren, dont le jugement est presque toujours offusqué par le fanatisme de secte. On lisait dans l'église des récollets de Bruges, dans celle de l'hôpital de Saint-Jean de la même ville, où Adrian fut inhumé, et dans celle des frères-mineurs, des épitaphes honorables à sa mémoire; ce qui rend encore plus invraisemblables les calomnies de ses ennemis, répétées par plusieurs Biographies.

ADRIANI (MARCEL-VIRGILE), occupait la chaire de belles-lettres, et la place importante de chancelier de la république de Florence. Il était très versé dans la littérature, et appelé par Varchi l'homme le plus éloquent de son temps. Sa traduction latine de Dioscoride (*De materia medica*), qu'il dédia au pape Léon X, lui fit tant d'honneur qu'on l'appelait le Dioscoride florentin. Il mourut en 1521, âgé de 57 ans.

* **ADRIANI (ADRIEN)**, jésuite flamand né à Anvers, mort en 1580 dans la maison de Louvain qu'il gouverna pendant plusieurs années. Il a publié des Traités en flamand, qui ont obtenu plusieurs éditions in-4° et in-8°; | *le Mont de piété*, 1548; | *sur l'Oraison dominicale*; | *sur l'Inspiration ou le Langage intérieur de Dieu*, 1570, trad. en latin par G. Brunensis, Cologne, 1601; | *de la Vie active; des Biens temporels; des OEuvres de miséricorde*, réimp. en 1668; | *de l'Origine et des Progrès de la vie cénobitique*, 1570; | *de la Pauvreté évangélique*, 1570; | *de l'Obéissance*, 1571; | *de la Confession*, 1575; | *de la Communion fréquente ou seulement annuelle*, et s'il y a mérite de s'abstenir de la communion.

ADRIANI (JEAN-BAPTISTE), naquit à

Florence d'une famille noble, en 1515, fut secrétaire de la république, et jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville, en 1579. On a de lui l'*Histoire de son temps*, depuis l'an 1556, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1574, in-4°. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célèbre historien. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimait à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand duc de Toscane, lui avait fourni ses *Mémoires*. Adriani était l'ami des écrivains les plus illustres de son temps, comme Annibal Caro, Varchi, Flaminio, les cardinaux Bembo et Contarini. Il fit l'oraison funèbre de Côme I, et celles de Charles V et de l'empereur Ferdinand, où il y a de l'éloquence et autant de vérité qu'on peut en mettre dans des panégyriques. On a encore de lui une *Lettre* curieuse à Vasari, sur les peintres dont il est parlé dans Plinie, in-4°. L'édition in-fol. de l'*Histoire de son temps* à Venise, 1583, est fort chère.

ADRIANI (MARCEL), fils de Jean-Baptiste, né en 1535, obtint très jeune la chaire que son père avait occupée dans l'université de Florence, et a laissé | une traduction en italien du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère (1758, in-8°); | une autre des *Oeuvres Morales* de Plutarque, etc. Il est mort en 1604.

* **ADRIANO**, peintre espagnol de Cordoue, était aussi frère lai dans un couvent de carmes déchaussés. Le meilleur de ses ouvrages est un *Crucifiement* qui se trouve ainsi que ses autres compositions, dans sa ville natale. Cet artiste modeste et pieux avait l'habitude d'effacer ses tableaux lorsqu'ils étaient terminés, et l'on n'obtenait de lui qu'il les conservât, qu'en les demandant au nom des âmes du purgatoire. Il mourut à Cordoue en 1630.

ADRICHOMIA (CORNÉLIE), religieuse de l'ordre de Saint-Augustin, a traduit en vers les *Psaumes* de David, dans le 16^e siècle.

ADRICHOMIUS (CHRISTIEN), né à Delft en Hollande l'an 1535, ordonné prêtre en 1561, mourut en 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les protestans. Son ouvrage le plus célèbre est le *Theatrum Terræ Sanctæ*, avec des cartes géographiques; à Cologne, 1590, 1595, 1600, 1628 et 1682, in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois parties dont la première renferme la *géographie* de la Terre-Sainte, la deuxième

une *description de Jérusalem*, et la troisième une *chronique de l'ancien et du nouveau Testament*, depuis la création, jusqu'à la mort de saint Jean qu'il place à l'an 109 depuis J.-C. Il était meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* est très estimée; Bonfrérius en a corrigé les cartes. Son nom de famille était Adrichem, dont il fit Adrichomius. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tome 38. Il a pris souvent le nom de *Christian Crucis*.

ADRIEN (ÆLIUS), empereur romain, né selon Eutrope à Italica, près de Séville, en Espagne, et à Rome selon Spartien, était cousin-germain de Trajan, qui l'adopta, et auquel il succéda sur le trône impérial en 117. Il eut pour père Ælius Adrianus Afer, parent de Trajan, et pour mère Domitia Paulina, d'une famille illustre de Cadix. Il servit long-temps en Espagne dans les légions romaines, puis il en commanda une qu'il conduisit en Mésie sous le règne de Dioclétien. Il avait eu pour tuteur Trajan : il épousa sa petite nièce Julia Sabina. Nommé questeur et chargé des registres du sénat, il quitta bientôt ce poste pour marcher avec l'empereur contre les Daces. Après avoir passé successivement des fonctions civiles aux charges de l'armée, après avoir été consul, tribun, préteur, il commandait l'armée impériale lorsque Trajan mourut. On ne peut affirmer qu'il ait été adopté par ce prince, dont il avait reçu le diadème que Nerva lui avait donné à lui-même à l'époque de son adoption. Les uns pensent qu'il avait été en effet adopté depuis plus d'un an; d'autres disent que les lettres d'adoption envoyées au sénat étaient supposées. Dès qu'il fut sur le trône, son premier soin fut de faire la paix avec les Parthes, et de maintenir la discipline militaire. De retour à Rome, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, et le fit accorder à l'image de Trajan. Un an après, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates et les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque temps en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, et fixa les bornes de l'empire. Il s'éleva quelque temps après une sanglante persécution contre les chrétiens, dont un grand nombre furent immolés à la fureur des païens dans toutes les provinces de l'empire; mais sur les remontrances de Quadrat et d'Aristide, Adrien fit enfin cesser le massacre. Il bâtit une ville en Egypte à l'honneur d'An-

tinou, objet infâme d'une luxure que Dieu a autrefois punie par le feu du ciel. Jérusalem fut relevée par ses soins et par ceux des Juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement qu'ils croyaient devoir leur être favorable. Ce n'était pourtant pas pour eux qu'on rebâtissait Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu messie nommé *Barcochabas*, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'*Elia Capitolina*, et même de la regarder de loin. On mit un pourreau de marbre sur la porte qui regardait Bethléem : et comme les chrétiens, qui n'avaient point du tout songé à se révolter, lui étaient, on ne sait pourquoi, aussi odieux que les Juifs, Adrien éleva une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J.-C., et une de Vénus en marbre au Calvaire, fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, et lui consacra la caverne où le Sauveur était né. Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son règne, et fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie à son palais de Tibur. Les remèdes ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir : souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa vie ; il offrit même de l'argent, et promit l'impunité à ceux qui voudraient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même, de peur d'être forcé de lui donner du poison. Enfin, un esclave nommé Mastor, qui s'était fait connaître par sa force et sa hardiesse, se détermina, tant par menaces que par promesses, à obéir à l'empereur ; mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentait nuit et jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avait donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant à lui-même, en mangeant et en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant : « Les médecins ont tué l'empereur, *Turbam medicorum Cæsarem perdidit*. » (Dion Cass. et Spartien, in *Adriano*.) Il mourut en 158, dans la 62^e année de son âge, et la 21^e de son règne. *Elius Spartianus* nous a conservé ces vers qu'il fit avant de mourir, et qui marquent son inquiétude sur l'état de son âme après sa mort, inquiétude que la philosophie, malgré son scepticisme, s'efforce en vain de dissimuler :

*Animula vagula, blandula,
Hospiet comesque corporis,
Que jam abibis in locos
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.*

Il avait une passion extrême pour tout ce qui était extraordinaire, et une connaissance peu commune des mathématiques, de l'astrologie judiciaire, de la physique, de la musique, et généralement de tous les arts de curiosité. « Mais, dit Bacon, c'était en lui un travers d'esprit, de vouloir tout comprendre, et négliger ce qu'il y a de plus utile dans la sphère des connaissances humaines. » Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs. Il s'amusa avec les gens qui se moquaient de lui, et l'engagèrent dans plus d'une fausse démarche, flattant ses vices et applaudissant à tous ses caprices. Favorin, un des principaux courtisans, répondit à un de ses amis qui lui reprochait d'avoir cédé mal à propos à l'empereur : *Voulaistu que je ne cédasse pas à un homme qui a trente légions d'armées?* Il parvint cependant à connaître cette espèce d'hommes, et les chassa tous, comme avait déjà fait Vespasien, sans excepter Favorin, qui abusa étrangement de l'ascendant qu'il avait pris sur lui. Sa vanité allait si loin, qu'il faisait mettre à mort ceux qui osaient se donner pour ses rivaux dans quelque art ou dans quelque science. On loue ce prince pour deux choses qui, au commencement de son règne, le rendirent vraiment recommandable. 1^o Ayant été élevé à l'empire, dit Spartien, il se défia de ses haines particulières, oublia les injures qu'il avait reçues, au point que quand il eut été fait empereur, il dit à un de ses plus grands ennemis : *Vous n'avez plus rien à craindre présentement.* 2^o Un jour qu'il passait, une femme se mit à crier : *Écoutez-moi, César.* Et comme il répondit qu'il n'avait pas le temps, cette femme lui répliqua : *Ne soyez donc pas empereur (Noli ergo imperare).* Frappé de ces paroles, il s'arrêta, et entendit les plaintes qu'on lui portait. Adrien composa lui-même l'histoire de sa vie et de ses principales actions, et la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques. Cette histoire, qui n'était apparemment qu'un panégyrique,

comme celles que des philosophes de nos jours ont publiée de leur vie, n'existe plus et donne lieu de croire que celles-ci n'existeront pas long-temps. Les hommes même vertueux et amis de la vérité qui ont écrit leur histoire, ont mal réussi dans ce genre d'ouvrage, où l'égoïsme vient se placer sans que l'écrivain s'en aperçoive. Adrien éleva un grand nombre de monumens : on lui attribue le pont du Gard, l'arène de Nîmes, le pont sur le Tibre qu'on appelle le pont St.-Ange, le mausolée ou môle d'Adrien, maintenant le château St.-Ange, sur le sommet duquel était autrefois un char et la statue de cet empereur, et sur lequel on voit maintenant un ange en bronze tenant une épée.

ADRIEN (saint), servait comme officier dans les armées romaines, et persécuta les chrétiens sous le règne de Maximilien-Galère; mais il fut si touché de leur courage et de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour il souffrit d'horribles supplices et recut à Nicomédie la couronne du martyre, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Saint Adrien est nommé sous le 4 de mars dans le Martyrologe dit de saint Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

ADRIEN (saint), africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérída, près de Naples. Le pape Vitalien, qui lui connaissait une grande science de l'écriture sainte, et une expérience consommée dans les voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement saint *Deus-dedit*, archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au souverain pontife qu'il serait du bien de l'Eglise d'élire en sa place Théodore, parce qu'il était beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aiderait Théodore de ses avis, et qu'il porterait une partie du fardeau. Adrien, devenu abbé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, près de Cantorbéry, s'y montra très zélé pour l'étude des saintes lettres et pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 janvier 740. Il y avait trente-neuf ans qu'il édifiait l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, et qu'il l'éclairait par

la lumière de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau. On trouve le nom de saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre. — Il ne faut pas le confondre avec saint Adrien, évêque de Saint-André, en Ecosse, martyrisé en 874.

ADRIEN I, pape, né à Rome d'une ancienne famille, joignit aux vertus du christianisme le génie ferme des anciens Romains, et le caractère prudent et adroit des Romains des temps modernes. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards, que ce prince détrôna. Le roi de France, venu à Rome pendant le siège de Pavie, confirma au souverain pontife la donation de Pepin, et y fit de grandes augmentations. Le second concile de Nicée ayant été convoqué contre les iconoclastes, il y envoya ses légats, qui y eurent la première place. Ce pontife mourut en 793, après avoir enrichi de beaucoup d'ornemens l'église de Saint-Pierre. Les Romains, qu'il avait secourus dans une famine occasionnée par un débordement du Tibre, le pleurèrent comme leur père. Charlemagne ami d'Adrien, partagea leur douleur, et lui fit une épitaphe. Adrien avait fait présent à ce prince du recueil des Canons, des Lettres des papes et des Décrétales, et avait accompagné ce don d'un petit poème dédicatoire, dont chaque vers commençait par une lettre du nom de Charlemagne.

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, après la mort du pape Nicolas I, en 867. Les ambassadeurs de l'empereur Louis se plaignirent de n'avoir pas assisté à l'élection : lorsqu'on eut répondu que ce n'était point par mépris, mais dans la crainte que l'usage ne s'établît d'attendre les envoyés du prince pour l'élection du pape, l'empereur ratifia la nomination d'Adrien. Il était âgé de 76 ans. Il tint un concile à Rome contre Photius, et envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé et soumis à la pénitence publique, en 869. Ce pape, qui avait agi de concert avec l'empereur grec et le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un et l'autre au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendait être de son patriarcat. Il eut encore quelques démêlés avec Charles le Chauve,

roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avait appelé au saint Siège d'une sentence lancée contre lui par le concile de Verberie. Adrien mourut en 872, en odeur de sainteté. On a de lui plusieurs lettres.

ADRIEN III, Romain de naissance, élu pape en 884, après Marin ou Martin II, ne garda la tiare qu'un an et quatre mois. Sa vertu, son zèle, sa fermeté, promettaient beaucoup. Il ne put que se déclarer contre Photius.

ADRIEN IV, né en Angleterre, sur la fin du 10^e siècle, à Langley, dans le Hertfordshire, fils d'un clerc nommé Robert, qui se fit moine à Saint-Alban, subsista quelque temps des aumônes de ce monastère. Il erra long-temps de pays en pays avant de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de Saint-Ruf, près d'Avignon, qui l'agrégèrent à leur ordre. Enchantés de son caractère aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve et de raison, ils le choisirent pour leur abbé et pour général de leur ordre. L'état où on l'avait vu lui fit des ennemis de tous ceux qui prétendaient à la supériorité; ils l'accusèrent de divers crimes, dont il se justifia pleinement devant le pape Eugène III, qui le créa cardinal et évêque d'Albano, et l'envoya légat dans le Danemark et dans la Norvège. A son retour, Anastase IV étant mort, le sacré collège l'éleva au souverain pontificat le 3 décembre 1154. Il s'en montra aussi digne par l'élévation de ses sentimens, que s'il eût été de la plus haute naissance. Il excommunia les Romains jusqu'à ce qu'ils eussent fait mourir l'hérétique Arnould de Brescia, disciple d'Abailard, et enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avait usurpé les biens de l'Eglise. Il redemanda à l'empereur Frédéric I Barbe-rousse les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolète, la Sardaigne et la Corse; il n'en put rien obtenir alors. Le roi d'Angleterre Henri II lui demanda l'investiture de l'Irlande, et il la lui accorda. Ce pape si jaloux de soutenir les droits de son siège, ne le fut point d'enrichir sa famille: il laissa sa mère dans la pauvreté. Il mourut à Anagni, l'an 1159, avec la réputation d'un pontife sage et zélé pour l'Eglise. C'est le seul pape qu'ait fourni l'Angleterre. Il reste de lui quelques lettres qu'on trouve dans la *Collection des conciles*. Il avait en outre

écrit des Homélies. Son véritable nom était *Brekspère* ou *Briselance*.

ADRIEN V, pape en 1276, était né à Gènes, et se nommait Ottobon de Fiesque. C'est lui qui étant sur le point de mourir répondit à ses parens : *J'aimerais bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que pape mourant*. Il mourut à Viterbe, un mois après son élection. On a prétendu qu'il n'avait jamais été sacré évêque, ni même ordonné prêtre; cette opinion, adoptée par Fleury, livre 86 et 92, est trop invraisemblable pour être admise sans de nouvelles preuves.

ADRIEN VI (**ADRIEN FLORENT BOYERS**) naquit à Utrecht, en 1459, d'un père nommé *Florent Boyers*, que les uns font tisserand, les autres constructeur de vaisseaux, et quelques-uns valet d'un pilote. Il fut fait professeur de théologie, doyen de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avait été d'abord que pensionnaire gratuit. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ce fut Marguerite d'Angleterre, sœur d'Edouard IV et veuve du duc de Bourgogne Charles le Téméraire qui fit les frais de son doctorat. Ferdinand V, roi d'Espagne, auprès duquel il avait été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose, en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximènes, homme qui devait, comme lui, tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles I^{er}, depuis Charles-Quint, lorsque celui-ci alla en Allemagne l'an 1520. Pendant cette régence orageuse qui vit naître en Espagne contre Charles-Quint la *ligue sainte*, occasionée par le mécontentement général d'une partie de la noblesse, du clergé et du peuple froissés par les préférences accordées aux Flamands, Adrien se conduisit avec faiblesse et ce ne fut pas par ses soins que finit l'insurrection. Quelque temps après, en 1522, il fut élu pour succéder à Léon X, qui l'avait fait cardinal. Adrien s'appliqua à réformer le clergé et la cour romaine. La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, l'empêchèrent d'être aussi cher aux Romains qu'il pouvait se promettre de l'être par ses bonnes qualités. A sa mort, arrivée en 1523, quelques furieux écrivirent sur la porte de son musée : *An libérateur de la patrie*. « Il mourut, dit l'abbé Bérault, » révérend partout pour ses vertus, et haï

» des Romains : ils lui reprochaient la
 » dureté, l'épargne sordide et la bassesse
 » des sentimens ; ce qui ne signifiait dans
 » leur bouche que la régularité, la frugalité et la modestie. » Ce pontife eut beaucoup de traits de ressemblance avec Adrien IV. L'un et l'autre ne firent rien pour leur famille, et tous les deux furent fâchés d'avoir accepté la tiare. Adrien VI était aussi simple dans ses mœurs, et autant économe que son prédécesseur (Léon X.) avait été prodigue et fastueux. Lorsque les cardinaux le pressaient d'accroître le nombre de ses domestiques, sa réponse était qu'il voulait avant tout acquitter toutes les dettes de l'Eglise. Les palefreniers de Léon X lui ayant député l'un d'entre eux pour lui demander de l'emploi : *Combien le feu pape avait-il de palefreniers ?* lui demanda Adrien. Cent, lui répondit l'orateur ; sur cela le pontife fit le signe de la croix et lui dit : *J'en aurais bien assez de quatre ; mais j'en garderai douze, afin d'en avoir quelques-uns de plus que les cardinaux.* Ce pape a un rang parmi les écrivains ecclésiastiques, par son *Commentaire sur le quatrième livre des Sentences*, Paris, 1512, in-fol. Ce livre, imprimé d'abord lorsqu'il professait à Louvain, fut réimprimé sans sa participation lorsqu'il fut à la tête du monde chrétien. On y a remarqué cette proposition : *Que le pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi ;* proposition qui ne prouve rien en faveur des théologiens français, qui l'ont répétée souvent pour attaquer l'infailibilité du souverain pontife, puisqu'elle peut s'entendre des opinions particulières des papes, et ne s'applique point essentiellement à leurs décisions solennelles, moins encore à leurs décrets acceptés par le corps des évêques. On a encore de lui *Questiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. Gaspard Burman publia en 1727 à Utrecht, in-4°, la vie de ce pontife. Dans ce siècle, où l'histoire de toutes les nations a essuyé les atteintes les plus affligeantes, on a vu un abbé Millot s'élever contre la mémoire de ce pontife, et essayer de le ravalier au rang des pédans. Il n'en faut pas davantage pour apprécier le mérite de ce faiseur d'Elémens d'histoire générale.

ADRIEN, auteur du 5^e siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Ecriture sainte*, imprimée à Augsbourg, en 1602, in-4°.

ADRIEN, chartreux ingénieur et savant, est auteur du traité intitulé *Liber*

utriusque fortunæ, qu'on avait attribué à Pétrarque, et dont la 1^{re} édition, publiée à Cologne, 1471, in-4°, est rare et recherchée.

ADRIEN DI CORNETO, cardinal, ainsi nommé du lieu de sa naissance, de la famille Castellesi suivant quelques-uns, et suivant d'autres d'une origine obscure, fit à Rome d'excellentes études, et devint très versé dans les sciences humaines. Innocent VIII l'envoya nonce en Angleterre et en Ecosse. Il plut si bien à Henri VII, que ce monarque lui donna les évêchés d'Héreford, de Bath et de Wels. Alexandre VI le rappela à Rome, le fit son secrétaire, le chargea de différentes nonciatures, et enfin le décora de la pourpre romaine. Echappé à un complot d'empoisonnement tenté par ce pape et César Borgia son fils, contre lui et plusieurs cardinaux, pour s'emparer de leurs richesses, il chercha un asile sur le territoire de Trente, où il resta jusqu'à l'exaltation de Léon X ; mais bientôt après, impliqué dans la conspiration du cardinal Pétrucci contre Léon, il fut de nouveau obligé de s'enfuir. On ignore où il se retira et ce qu'il devint ; on a présumé qu'un de ses domestiques l'avait tué pour le voler. Il a laissé | un ouvrage intitulé *De vera philosophia*, plein d'érudition et écrit avec élégance : c'est un traité de religion. | Un autre traité *De sermone latino et modis latinè loquendi*, dédié à Charles-Quint ; Rome, 1515, in-fol. Il y donne d'excellentes règles pour rétablir dans sa pureté primitive la langue latine corrompue au moyen âge.

*ADRY (JEAN-FÉLICISSIME), oratorien, né en 1749, à Vincelotte, près Auxerre, après avoir professé pendant plusieurs années la rhétorique au collège de Troyes, devint bibliothécaire dans la maison de l'Oratoire, rue Saint-Honoré. Il conserva cette place jusqu'à la révolution, qui vint l'en priver, sans diminuer cependant son goût pour les recherches bibliographiques. Il donna des éditions de différens ouvrages de *Cicéron*, de *Juvénal*, de *Phédre*, du *Télémaque*, et d'autres auteurs qu'il a enrichis de notes, de préfaces ou de supplémens. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* quelques articles de cet écrivain, et un biographe récent lui attribue la partie hébraïque dans les essais de traductions interlinéaires en plusieurs langues, publiés par Boulard. Adry est encore auteur d'une *Notice* sur M. de Sacy, de l'académie française, sur Boccace, sur le

collège de Juilly, de recherches curieuses sur les Elzevirs, insérées dans le même *Magasin encyclopédique*, et publiées à part en 1806; d'une *histoire* de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano; avec la vie de M^{me} de Hautefort, duchesse de Schomberg, par une de ses amies (M^{me} de Montmorency-Luynes); 2^e édit. 1807. Il est mort le 20 mars 1818, après avoir passé plusieurs années dans un état de souffrances continuelles. Il a laissé une bibliothèque précieuse, et plusieurs manuscrits parmi lesquels on cite une *Histoire littéraire* de Port-Royal, et une *Vie* de Malebranche.

ADSON (HERMÉRIC), 36^e abbé de Luxeuil en 960, était né au commencement du 10^e siècle dans les environs de Condat, aujourd'hui St.-Claude (départ. du Jura). Il a écrit un livre des *Miracles de saint Wandalbert*, troisième abbé de Luxeuil, dans lequel on désirerait un peu plus de critique. Il jouit, pendant sa vie, d'une très grande considération, et fut consulté des évêques et des rois. Les premiers le chargèrent d'organiser des écoles dans leurs diocèses. On lui attribue aussi un *Traité sur l'Antechrist*, composé, dit-on, à la demande de la reine Gerberge femme de Loys d'Outremer. On le trouve dans les *Œuvres* d'Alcuin et de Raban-Maur. — Il ne faut pas le confondre avec Adson, abbé de Deuvers, au diocèse de Bourges, qui mourut en 992, et dont on a les *Vies* de saint Bercaire, de saint Fredtberg et de saint Mansuet. Quelques biographes, entre autres le savant auteur de l'article Adson dans la *Biographie universelle*, attribuent à l'abbé de Luxeuil la vie de saint Mansuet.

ÆELRÈDE, ou ETHELRÈDE, abbé de Reverb, puis de Riéval, en Angleterre, contemporain de saint Bernard, est auteur du *Miroir de la charité*; ouvrage dans lequel ce père aurait reconnu son caractère et son style. On a encore de lui un *Traité de l'amitié* et quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douai, 1651, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de savoir et de piété.

ÆGIDIUS, bénédictin, natif d'Athènes florissant dans le 8^e siècle. On lui attribue un poème sur les *venins*, sur les *urines*, et sur la *connaissance du poulx*, ouvrage qui selon quelques critiques aurait été traduit par un autre Ægidius (Gilet de Corneil), qu'on fait aussi benedictin et

médecin de Philippe Auguste, roi de France, et qui, selon d'autres, aurait pour auteur l'Ægidius français. Quoiqu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue qu'on le lisait dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4^o.

ÆGIDIUS, diacre, poète et grammairien, florissait à Paris vers la fin du 13^e siècle. On a de lui | *Carolinus*, ou *Instruction puérile à Louis, fils du roi de France*, en latin; | *Histoire de la première expédition de Jerusalem*, insérée dans la collection des historiens de Duchène. Il a enrichi d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga (voyez ce mot); c'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques.

ÆLF (SAMUEL), savant théologien suédois, mort vers la fin du 18^e siècle. Il cultivait aussi les belles-lettres avec succès. On a de lui des *Poésies* latines, remarquables par l'harmonie de la versification et par la pureté du style.

ÆLFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Malmesbury, est auteur | d'un *Dictionnaire saxon, latin et anglais*; ouvrage exact et méthodique, publié par Sommer, à Oxford, 1639; | d'une *Histoire saxonne de l'ancien et du nouveau Testament*, à Londres, 1625 et 1638; | d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la vie de Bède, à Cambridge, 1661. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLIAN. Voyez ELIAN et SPARTIEN.

ÆLIANUS MECCIUS ou MÉVIUS l'Italien, médecin loué par Galien qui fut son disciple, vivait dans le 2^e siècle sous le règne de l'empereur Adrien. Il employa le premier (pendant une peste qui ravagea l'Italie), la thériaque comme remède et préservatif; c'est ce qu'atteste Galien, qui lui attribue en outre un traité sur la dissection des muscles. Ce médecin joignait à de grandes lumières beaucoup d'urbanité.

ÆLIEN (A. POMPONIUS ÆLIANUS), tyran dans les Gaules, sous Dioclétien. Voyez AMAND (Cnéius Salvius).

ÆLIUS SEXTUS POETUS CATUS, jurisconsulte romain digne des premiers siècles de la république, par la rigidité de ses mœurs, sa sobriété, son désintéressement et son horreur pour le luxe, a donné son nom à une partie du droit Romain. Ælius fut successivement édile, consul et censeur. Il vécut pendant la deuxième guerre punique.

ÆLIUS SPARTIANUS. V. SPARTIEN.

AELST (**EVERARD** van), peintre, né à Delft en Hollande, l'an 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particulièrement des oiseaux morts, des casques et toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis avec soin; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité; aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours bien payés et fort rares.

AELST (**GUILLAUME** van), peintre de Delft, né en 1620, et mort en 1679, était neveu et élève du précédent. Il voyagea, dans sa jeunesse, en France et en Italie, et se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue et achetés fort cher, et il y épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfans. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits rendus au naturel.

ÆMILIANUS. *Voy.* **EMILIEN**.

* **ÆMILIUS** (**ANTOINE**), professeur d'histoire à l'académie d'Utrecht, né à Aix-la-Chapelle en 1587, mourut en 1660. Il fit ses études sous Gérard Vossius, recteur de Dordrecht. Il a donné un commentaire et une explication des *Annales de Tacite*. Il fut lié avec Descartes, dont il embrassa la philosophie. Æmilius a laissé un *Recueil de harangues et de vers latins*, 1651, in-12, qui ne sont pas sans mérite. — On connaît aussi un autre Æmilius (**Georges**), proprement Æmler, né à Mansfeld, en 1517, parent de Luther, et dont on a aussi des poésies latines : il a traduit les Evangiles en vers héroïques : *Ævangelica heroïco carmine reddita*, 1509, in-8°, réimpr. plusieurs fois.

ÆMILIUS MACER. *Voyez* **MAGER**.

ÆNEAS GAZEUS. *Voyez* **ENÉE DE GAZE**.

ÆNEAS SYLVIUS. *Voyez* **PIE II**.

ÆNOBARBUS. *Voyez* **DOMITIEN**.

* **ÆPINUS** (**JEAN**), fut un des coopérateurs les plus actifs de Luther. Né en 1499, il mourut l'an 1553. Sa vie de plus d'un demi siècle fut consacrée à la prédication de la réforme. Après avoir fait ses premières études en Angleterre dans l'ordre des capucins il vint faire ses vœux en Allemagne. Mais il alla bientôt rejoindre Luther à Wittemberg. Il ne

réussit point dans ses prédications; il fut même emprisonné dans sa patrie (**Marcho de Brandebourg**). Rendu à la liberté, il devint recteur à Stralsund, puis à Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il exerça le plus d'influence, lorsqu'il fut inspecteur ecclésiastique. A propos de l'*Interim* proposé par Charles-Quint en attendant un concile, il fit un livre polémique pour en dissuader les protestans d'Allemagne. Il se déclara contre les disciples de Mélanchthon qui admettaient plusieurs articles rejetés par Luther comme indifférens. Æpinus était un des sectateurs les plus exagérés de la doctrine protestante.

* **ÆPINUS** (**FRANÇOIS-MARIE-ULRIC-TIRÉOD.**), naquit à Rostock, le 15 décembre 1724. Destiné d'abord à la médecine, il prit le bonnet de docteur, et abandonna cette partie pour se livrer à son attrait pour la physique et les mathématiques. Il fut appelé à Pétersbourg, où ses talens lui méritèrent des décorations et des places honorables. Bientôt après, fatigué des honneurs et du tumulte de la cour, il se retira à Dorpt, en Livonie, où il mourut en août 1802. Personne mieux que lui n'a réuni la justesse du raisonnement à l'exactitude et à la finesse des observations. Parmi les ouvrages nombreux qu'il a laissés, on remarque | *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation, où il soumet au calcul les phénomènes de l'électricité et du magnétisme qui dépendent de l'équilibre des forces électriques et magnétiques neutralisées, à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues. On y trouve une théorie complète de l'électrophore et du condensateur, dont, suivant M. Biot, Æpinus peut-être regardé comme l'inventeur. M. l'abbé Haüy a publié (**Paris**, 1787, in-8°) un exposé succinct de la doctrine d'Æpinus, tiré de l'ouvrage dont nous parlons. | *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, traduites en français par Raoult, de Rouen.

ÆQUICOLA. *Voyez* **MARIUS ÆQUICOLA**.

AERIUS, hérésiarque du 4^e siècle, sectateur d'Arius et né dans le Pont, fut auteur de la secte des aériens. Aérius ajoutait aux erreurs de son maître que l'évêque n'était point supérieur au prêtre; que la célébration de la Pâque, les fêtes, les jeûnes, etc. étaient des superstitions

judaïques. Il condamnait aussi les prières pour les morts. Aérius était moine. L'élevation de son ami Eustache sur le siège de Constantinople excita sa jalousie, et fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres et des évêques. Ses sectateurs ne pouvant être admis dans aucune église, s'assemblaient dans les bois, dans les cavernes, en pleine campagne, où ils étaient quelquefois couverts de neige. Leur chef vivait du temps de saint Epiphane, et sa secte subsistait encore du temps de saint Augustin.

AERTSEN, ou **AARTSEN** (PIERRE), surnommé *Pietro Longo* et *Lange pier*, à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1507, mort dans cette ville en 1575. Il fut d'abord l'élève d'Allart Klaassen, peintre distingué d'Amsterdam, puis de Jean Mandyn, artiste connu d'Anvers. Dès l'âge de 18 ans il se rendit célèbre par sa manière hardie et fière, qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie d'Anvers s'efforça de le mettre au nombre de ses membres. Il entendait les fonds, l'architecture et la perspective. Il était extraordinaire dans les draperies et les ajustemens de ses figures, qui ressemblaient quelquefois à des masques : cette singularité paraissait lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendait avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire, et s'y fit admirer. Le tableau représentant la mort de la sainte Vierge, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, et celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étaient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'un mérite rare, ainsi que quelques autres que ce peintre avait faits, furent détruits en 1566 par les hérétiques durant les guerres qu'ils excitèrent dans les Pays-Bas. Aertsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Il reste encore assez de ses ouvrages pour juger de son mérite qui consistait surtout dans un pinceau vigoureux et un coloris plein de force.

ÆSCHINES. Voyez **ÆSCHINES**.

ÆSCHINES, fanatique d'Athènes, suivit les erreurs des montanistes. Il enseignait que les apôtres étaient inspirés par le Saint-Esprit, et non par le Paraclet; que le Paraclet promis avait dit, par la bouche de Montan, plus de choses, et des choses plus importantes que l'Evangile.

* **ÆSCHRIOU** de Pergame, médecin empirique du 2^e siècle. Galien en parle avec éloge, et le cite comme l'inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés, qui consistait en un mélange de cendres d'écrevisses, de gentiane et d'encens, qu'il faisait prendre intérieurement, tandis qu'il appliquait sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opopanax et de vinaigre.

ÆSCHYLE. Voyez **ÆSCHYLE**.

ÆSINUS (FRANÇOIS), ainsi nommé, parce qu'il était de la ville de Jési (*Æsium*) joignait à une naissance distinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure et à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de sa ville natale, il y renoua pour entrer dans l'ordre des mineurs. Là, ses talens pour la prédication lui méritèrent, de la part du souverain pontife, la charge de prédicateur apostolique. Le relâchement qui s'était introduit dans son ordre excitant son zèle, il s'employa près du saint Siège pour en obtenir la réforme, et y réussit; mais ses confrères ne voulant point la recevoir, il les quitta pour entrer chez les capucins, dont il devint par la suite général. Bernardin d'Ast et plusieurs autres mineurs suivirent le même parti qu'Æsinus. La bibliothèque du Vatican possédait quelques opuscules de sa composition, qui furent très estimés du pape Marcel. Il mourut l'an 1549.

ÆSOPE. Voyez **ÆSOPE**.

AETHERIUS, architecte, vivait au commencement du 6^e siècle, sous le règne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, et il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople un édifice nommé *Chalcis*, et l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille, depuis la mer jusqu'à Sélycubria, du Pont-Euxin à la Propontide, pour empêcher les courses des Bulgares et des Scythes. Il florissait vers l'an 500 de J.-C.

AETION, peintre grec, se rendit très célèbre par ses tableaux, entre autres par celui des *Noce de Roxane et d'Alexandre le Grand*. La beauté de celui-ci, exposé publiquement aux jeux olympiques, mérita les applaudissemens de tous les spectateurs; et Proxénidas, président des jeux, homme fort riche et d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il donna sa fille en mariage

à cet artiste. Lucien assure qu'il a vu ce tableau en Italie ; la brillante description qu'il en donne a inspiré Raphaël dans l'un de ses plus beaux tableaux.

AËTIUS, surnommé l'*Athée*, d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople sous Julien l'Apostat, naquit dans la Célé-Syrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, et y en ajouta de nouvelles. Suivant lui, Dieu ne demandait de nous que la foi ; les actions les plus infâmes étaient des besoins de la nature. Saint Ephiphane nous a conservé 47 propositions erronées de cet hérétique, recueillies d'un traité où il y en avait plus de 300. Il avait été interdit par Léonce, après que cet évêque arien l'eut ordonné diacre. Chef d'anoméens, il fut ensuite excommunié par eux. Les eusébiens le condamnèrent dans les conciles d'Ancyre, de Séleucie, de Constantinople ; il fut dégradé par les acaciens et exilé à Cilicie par Constance. Enfin, Julien l'Apostat étant parvenu à l'empire, le rappela et le combla d'honneurs. Il mourut à Constantinople l'an 366.

AËTIUS, comte de l'empire, gouverneur des Gaules, était né à Dorostore, dans la Mœsie : son père Gaudence, Scythe d'origine, parvint aux premiers emplois militaires et fut tué dans les Gaules par ses soldats mutinés. Aëtius fut un des otages donnés à Alaric et apprit l'art de la guerre sous ce conquérant. En 424, il favorisa l'usurpation de Jean, mais ne tarda pas à reconnaître Valentinien III. Jaloux du crédit du comte Boniface, il ourdit contre lui une trame dont le résultat fut la révolte de Boniface, et l'invasion de Genséric en Afrique. Cependant une explication tardive fit découvrir l'intrigue d'Aëtius, qui était alors dans les Gaules. Placidie qui régnait pour Valentinien, n'osa le punir ; mais elle combla le comte Boniface de faveurs. Aëtius irrité se jette sur l'Italie, rencontre son rival et le blesse mortellement. Pour se soustraire au courroux de Placidie, Aëtius alla chez les Huns, et vint à leur tête demander son pardon. Il fut renvoyé dans les Gaules où il servit l'empire avec bravoure. Il vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, et une autre, en 451, sur Attila, roi des Huns, dont l'armée de 400,000 hommes fut totalement mise en déroute dans les

champs *Catalauniques*, près de Châlons-sur-Marne. Il laissa échapper Attila. Mais lorsque ce guerrier barbare menaça en 452 l'Italie, le nom d'Aëtius suffit pour l'arrêter. Le sénateur Maxime, dont la femme avait été outragée par l'empereur Valentinien, cherchait alors à venger cet affront. Il craignait la fidélité d'Aëtius ; il le perdit auprès du prince qui le tua lui-même de son épée. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandait son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre : *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche*. Ce fut l'an 454 de J.-C. Ce grand capitaine était le rempart de l'empire contre les Barbares qui l'inondaient de tous côtés. S'il ne poursuivit pas sa victoire contre Attila, ce fut, dit-on, par la crainte de rendre trop puissantes les nations qui avaient partagé les honneurs de cette journée.

AËTIUS, médecin d'Amida, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie, vers la fin du 5^e siècle. Il paraît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivait la méthode des Egyptiens. Il excellait dans la pratique de la chirurgie, et dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin chrétien dont nous avons des écrits sur la médecine. Il vivait au commencement du 6^e siècle. On a de lui un ouvrage de 46 livres, intitulé *Tétrabiblos*, imprimé en latin, à Paris, 1567, in-fol. ; Lyon, 1549, in-fol., ou 1560, 4 vol. in-12. L'original de ce recueil est grec ; mais il n'y a que les huit premiers livres qui soient imprimés à Venise, chez Aldé, 1534. C'est un recueil des écrits des médecins qui avaient vécu avant lui, et surtout de Galien, Dioscoride, etc. Quoique son ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercherait vainement ailleurs. Janus Cornanius traduisit en latin le *Tétrabiblos*, et le fit imprimer à Bâle, chez Froben, en 1542, sous le titre de *Contracta ex veteribus medicinis*. La bibliothèque royale contient un manuscrit d'Aëtius.

AFER (DOMITIUS), né à Nîmes, l'an 15 ou 16 avant J.-C., orateur à Rome, maître de Quintilien, reçut quelques talens en naissant : mais il les avilit par le rôle de délateur, qu'il exerça sous le règne de Tibère et sous ses trois succés-

seurs. Ce scélérat gagna l'esprit de Caligula par ses adulations. Cet empereur, qui voulait créer son cheval consul, fit accorder cette dignité à Afer. Il mourut l'an 59 de J.-C., sous Néron. Il avait écrit un traité sur les *preuves*, et deux livres sur l'*art oratoire*; il ne reste de lui que des sentences que l'on trouve dans Quintilien, Dion et Pline le Jeune.

* **AFFICHARD** (THOMAS l'), naquit à Pont-Floch, diocèse de Saint-Paul de Léon, le 22 juillet 1698. Il travailla pour plusieurs théâtres et fut aidé dans ses compositions par Panard, Romagnesi, Gallet et d'autres encore. Ses pièces ne sont pas sans mérite; on en peut voir la liste dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris*, tome 5, p. 255. On trouve aussi sous le nom de *Théâtre de l'Affichard*, 1746, in-12, quelques pièces qui sont ce qu'il y a de moins mauvais dans ses ouvrages. Ce volume contient : *les Acteurs déplacés*, *la Famille*, *l'Amour imprévu*, *la Nymphe des Tuileries*, *le Fleuve de Scamandre*, *les Effets du hasard*. L'Affichard a composé aussi quelques romans peu connus. Il mourut le 20 août 1755.

* **AFFLITO** (MATTHIEU), célèbre jurisconsulte, né à Naples vers 1430, joignait aux connaissances profondes de sa profession une probité et une douceur extrêmes, qui lui attirèrent l'estime de tous ceux qui l'approchaient. Le roi Ferdinand I, et le duc de Calabre, son fils, l'appelèrent au conseil d'état, et le nommèrent président de la chambre royale. Il mourut vers l'an 1510, après avoir publié un *Traité des fiefs*, plusieurs fois réimprimé, et quelques autres ouvrages. Cette famille a produit plusieurs autres hommes célèbres, parmi lesquels on distingue Jean-Marie d'Afflito, dominicain et grand mathématicien, mort à Naples en 1673, qui s'acquît une grande réputation dans l'art des fortifications, et qui publia en Espagne un traité sur cette matière. en 2 vol. in-4°.

* **AFFO** (IRÉNÉE), naquit en novembre 1742 à Bussetto, petite ville de l'ancien état Pallavicin. Il se destina de bonne heure à l'état religieux, et entra en 1763 chez les récollets, parmi lesquels il se fit remarquer par de grands talens, qui lui méritèrent de l'infant don Ferdinand la chaire de professeur de philosophie à Guastalla. C'est là qu'il composa l'*Historia di Guastalla*, en 4 vol. in-4°. Il la commence au règne de Charlemagne, et embrasse les dynasties qui ont régné dans ce petit état

jusqu'en 1776; c'est-à-dire celles de Torelli, des Gonzagnes, des Bourbons ducs de Parme. Affo a composé encore une *Historia di Parma*, ouvrage qui a mérité d'être classique en Italie; il a de plus laissé manuscrite une *Histoire de Pierre-Louis Farnèse*, très curieuse, mais dont l'infant défendit l'impression. Il mourut en janvier 1802.

* **AFFRY** (LOUIS-AUGUSTE-AUGUSTIN d'), né en 1715, à Versailles, descendait d'une des plus anciennes familles de Fribourg. Il était capitaine aux gardes-suisses en 1754, et se trouvait à Guastalla, quand son père François d'Affry, lieutenant-général au service de France y fut tué. Après plusieurs campagnes où il se distingua par sa bravoure, il obtint comme récompense le grade de maréchal-de-camp. Il remplit en 1755 les fonctions d'envoyé extraordinaire auprès des Provinces-Unies, puis d'ambassadeur en 1762. Cette même année, il se rendit avec le titre de lieutenant-général à l'armée de Hesse et y acquit une nouvelle gloire. Louis XVI le créa en 1767 colonel des gardes-suisses, et il conserva ce grade jusqu'à la révolution. Dans les journées des 5 et 6 octobre, il donna de nouvelles preuves de l'énergie de son caractère et de son dévouement à son roi. Après le départ du monarque qui eut lieu le 20 juin 1791, il s'abstint de toute participation directe ou indirecte aux affaires politiques, ce qui ne l'empêcha point d'être compris dans les nombreuses arrestations qui furent la suite du 10 août. Il échappa comme par miracle aux massacres des 2 et 3 septembre, et obtint plus tard sa liberté. Il mourut en 1793, à son château de Saint-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il s'était retiré. Le chagrin qu'il conserva de la perte de son fils, tué en 1792, au château de Tuileries, avança le terme de ses jours.

* **AFFRY** (LOUIS-AUGUSTIN-PHILIPPE d'), fils du précédent, naquit en 1743 à Fribourg. Il fut nommé gentilhomme d'ambassade à Lahaye, où il accompagna son père, et devint successivement, grâce à son mérite reconnu et à ses belles qualités, aide-major aux gardes-suisses, capitaine-brigadier, maréchal-de-camp et lieutenant-général. En 1791, il prit le commandement des contingens suisses encadrés dans l'armée du Haut-Rhin. Après la journée du 10 août qui amena leur licenciement, il se retira dans sa patrie, et y resta quelque temps étranger aux affaires.

Mais en 1798, ce pays étant menacé d'une invasion, il se crut obligé de lui offrir ses services. Il reçut le commandement des forces militaires, et fut nommé de plus adjoint au conseil secret de Fribourg. S'il ne lui fut pas donné de prévenir tous les maux qu'il prévoyait pour sa patrie, il sut du moins en tempérer les effets désastreux. D'Affry devint membre du gouvernement provisoire, pendant l'occupation de Fribourg par les Français; mais il ne tarda pas à se retirer une seconde fois des affaires, et ne prit aucune part aux mouvemens qui agitérent la Suisse durant les deux années 1801 et 1802. En 1805, Bonaparte voulant y mettre un terme, appela auprès de lui les députés de cette contrée parmi lesquels figura d'Affry qui avait su se concilier par sa prudence, sa franchise et l'aménité de ses mœurs la confiance de tous les partis. Le premier consul le nomma *Landamman* pour cette même année. A l'époque du couronnement de l'empereur, il fut chargé par ses concitoyens de lui porter leurs félicitations. En 1807, au moment où la guerre commençait, il alla lui recommander les intérêts de la neutralité suisse. Il fut encore député en 1810 pour complimenter Napoléon, sur son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Il reçut à cette occasion le grand cordon de la légion-d'honneur, et mourut à Berne le 26 juin de la même année d'une attaque d'apoplexie.

* AFFRY (CHARLES comte d'), fils du Landamman, entra de bonne heure dans l'armée, et commandait à l'époque du 10 août un détachement des gardes-suissees en Normandie. En 1812, il fit avec le grade de colonel la campagne de Russie sous Napoléon, qui lui conféra en récompense de sa belle conduite au combat de Smolensk le rang d'officier de la légion-d'honneur. Il obtint du roi, en 1814, la croix de Saint-Louis, et peu après de Monsieur, frère du roi, le brevet de commandant de légion. Deux jours après l'entrée de Napoléon à Paris en 1815, le refus qu'il fit d'obéir à ce prince, qui lui enjoignait de se trouver à la parade du lendemain avec son régiment, lui valut l'ordre de se rendre en Suisse. Pendant les cent jours, il commandait à Bâle une division de l'armée de la confédération. D'Affry suivit les alliés en France, et occupa avec sa division la ville de Pontarlier et le fort de Joux. L'empereur d'Autriche lui accorda la petite croix de Saint-Léopold. Rentré

au service de France, il fut nommé par Louis XVIII maréchal-de-camp et colonel d'un régiment de la garde. Il avait profité d'un congé pour se rendre en Suisse, lorsqu'il y mourut en 1818.

AFRANIUS (L.), poète comique, d'un esprit vif. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Cicéron et Horace vantent sa finesse. Il vivait vers l'an 100 avant J.-C. Il ne nous reste de ce poète que quelques fragmens dans le *Corpus poetarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol. Afranius s'attacha à peindre les coutumes de son temps et de son pays, et non comme on le faisait autrefois, celles des siècles antérieurs de la Grèce; ce qui fit donner à la comédie le nom de *togata*, du mot *toga*, toge romaine, au lieu de celui de *palliata*, du mot *pallium*, manteau grec.

AFRANIUS (QUINTIANUS), sénateur romain, fit une sanglante satire contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison.

AFRICAIN (SEXTES-JULES), historien chrétien, né à Nicopolis, dans la Palestine, écrivit, sous l'empire d'Héliogabale, une chronographie, pour convaincre les païens de l'antiquité de la vraie religion, et de la nouveauté des fables du paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermait l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus de cet ouvrage que des fragmens conservés par Eusèbe, le Syncelle, l'auteur du *Chronicon paschale*, et quelques Pères de l'Eglise dans la chronique d'Eusèbe. Il écrivit à Origène une lettre sur l'histoire de Suzanne, qu'il regardait comme supposée; et une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent saint Matthieu et saint Luc sur la généalogie de J.-C. L'explication qu'il donne de cette opposition apparente, n'est pas la plus satisfaisante. En supposant, comme tout concourt à le prouver, que Héli ou Joachim (car ces deux noms sont les mêmes dans l'Ecriture), dont il est parlé au verset 23 du 3^e chapitre de saint Luc, est père de Marie, et beau-père de Joseph, toutes les difficultés disparaissent. (Voyez JOACHIM.) Cet auteur florissait dans le 3^e siècle. Ce fut à sa prière qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicopolis, fondée dans le même lieu où était celle d'Emmaüs. On a des fragmens d'un livre qu'on lui attribue, mais dont on ne sait pas s'il est réellement l'auteur, intitulé *les Cestes*. Ces fragmens, imprimés dans les *Mathe-*

matizi veteres, à Paris, 1693 in-fol., ont été traduits en français par M. Guiscard, dans ses *Memoires critiques et historiques* sur plusieurs points d'antiquités militaires, Berlin, 1774, 4 vol. in-8°.

* **AGA-MAHMED** ou **MOHAMMED**, empereur de Perse, appartenait à l'une des premières familles du Khorasan. Il était encore au berceau, lorsque Thomas-Kouli-Kan fit égorger en 1758 son père et ses frères. Ce prince féroce lui laissa la vie à cause de son jeune âge. Mais par une barbare précaution, il le mit hors d'état de perpétuer sa race. Thomas étant mort, le jeune Aga parvint à s'évader de sa prison de Chiras, et il retourna dans l'Esté-rabad où son père avait régné. Cependant sa mère s'étant remariée donna le jour à plusieurs fils qui vouèrent tous à leur aîné la haine la plus violente. L'un d'eux osa même implorer contre lui le secours de la Russie. Aga-Mahmed vint à sa rencontre, le défait, malgré les forces imposantes qu'il était parvenu à rassembler, et s'empare du Mazanderan, du Ghilan, du Schirvan, et de la Perse méridionale. L'amiral russe Woïno-Witsek avait fondé un comptoir sur les bords de la mer Caspienne, et s'y était déjà fortifié. Aga-Mahmed usa d'artifice pour repousser cet ennemi plus dangereux encore que celui dont il venait de triompher : il se rendit en personne au comptoir russe, comme pour entamer des relations amicales, parut examiner avec intérêt ce nouvel établissement, en témoigna son contentement, et invita à son tour l'amiral à lui rendre visite, avec ses principaux officiers, à un château de plaisance qui se trouvait à quelque distance de là dans les montagnes. Les Russes s'y rendirent sans défiance. Bientôt ils se virent chargés de chaînes, et on les menaça de la mort si le fort n'était aussitôt démoli. L'amiral en donna l'ordre à l'instant et les Russes abandonnèrent la côte. Aga-Mahmed se servit d'un moyen plus cruel pour se débarrasser d'un nouvel ennemi, nommé Ghédéhâd, qui s'était élevé contre lui. Il gagna ses officiers qui le lui livrèrent et il lui fit trancher la tête. Il tourna ensuite ses vues vers la Russie dont il redoutait l'esprit de conquête et d'agrandissement; et ses efforts tendaient à fermer aux Russes la mer Caspienne, qui leur ouvrait un chemin jusqu'au centre de ses états, lorsqu'il fut assassiné en 1797 par un de ses officiers. Ses plans d'aggression contre la Russie restèrent sans exécution de la part des Perses.

AGARUS, un des soixante-douze disciples de J.-C., prédit la prison de saint Paul, et la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs. Le martyrologe romain fixe sa fête au 13 de février.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grâce contre l'ordre de Dieu, et que Samuel fit mettre à mort à Galgala, devant l'autel du Seigneur. C'est à tort que les philosophes modernes ont accusé ce grand-prêtre de cruauté. Il n'était que le ministre de la justice de Dieu, qui lui avait ordonné expressément de faire mourir Agag, prince impie et barbare. En général, les tyrans dévoués au glaive des Israélites étaient les fléaux des nations voisines, des monstres de sang et de carnage. C'est ordinairement la peine du talion qui est exécutée contre eux. (*Voyez* ADONIBESECH, CHANAAN, JOSUÉ, DAVID, etc.)

* **AGANDURU** (**RODERIC-MORIZ**), moine Espagnol, de la congrégation des augustins déchaussés, vivait sous Philippe III et Philippe IV. Lorsque ces religieux missionnaires eurent converti, pour trop peu de temps, les Japonais, et les Tagales (grande île de Luçon) qui sont restés fidèles à la foi catholique, Aganduru fut chargé de venir porter au pape Urbain VIII l'hommage de ces nouveaux chrétiens. Ce missionnaire a laissé | *l'histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines* : | la relation détaillée de son Ambassade religieuse : | *l'histoire générale des îles Moluques et Philippines*, depuis leur découverte jusqu'à son temps, 2 vol. in-8°.

AGANICE. *Voyez* AGLONICE.

AGAPET I (saint), pape en 535, après Jean II, avait beaucoup de vigueur dans le caractère, et se montrait pénétré de l'importance et des rigoureux devoirs de sa place. Il alla à Constantinople, tant pour satisfaire aux instances de Théodat, roi des Goths, qui craignait une guerre de la part de l'empereur, que pour s'opposer aux hérétiques et à la protection que leur accordait Justinien. Ce prince, qui eut la faiblesse de vouloir décider en théologie, et de troubler l'Eglise en détournant l'autorité impériale des objets qui lui étaient propres, pour l'employer dans des choses qui étaient d'un tout autre ressort, menaça le pape de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'eutychien Anthyme; il lui répondit : *Je croyais avoir affaire à un empereur ca-*

tholique ; mais c'est , à ce que je vois , à un Dioclétien. La fermeté du pontife imposa à l'empereur et aux eutychiens. Anthyme, devenu patriarche de Constantinople, par les intrigues de l'impératrice Théodora, retourna à son évêché de Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Chalcédoine. Ce pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en souscrivant à ce concile. Memnas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche. Le pape le sacra lui-même. Les catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévère et quelques autres évêques du parti des eutychiens, il se proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, et mourut à Constantinople, le 17 avril 536, après avoir siégé onze mois et trois semaines. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église de Saint-Pierre du Vatican, le 20 du mois de septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire. Les Grecs font sa fête le 17 avril. On a de lui des lettres qui respirent le zèle, la piété, et cette magnanimité pontificale qui, ne sachant flatter ni craindre les hommes, ne cède qu'à la raison et au devoir. Le désintéressement du saint pontife l'avait rendu si pauvre, qu'il fallut engager les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour payer les frais nécessaires à son voyage de Constantinople.

AGAPET II succéda au pape Marin ou Martin III en 946. Il appela à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, et régla le différend qui était entre l'église de Lorch et celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956, avec la réputation d'un pontife recommandable par sa charité et par son zèle.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le 6^e siècle, adressa à l'empereur Justinien un ouvrage, ou lettre en 72 chapitres, intitulé : *Charta regia*, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Les Grecs, qui faisaient un grand cas de cette lettre, l'appelaient *la Royale*. Elle est dans la *Bibliothèque des Pères*, et a été imprimée plusieurs fois in-8°. L'édition la plus correcte est celle qu'en a donnée Banduri, dans un recueil intitulé : *Imperium orientale, Parisiis*, 1711, 2 vol. in-fol. Louis XIII, dans sa jeunesse, la traduisit du latin en français ; sa traduction a été imprimée plusieurs fois.

AGAPIT, ou AGAPET (Saint), étant encore fort jeune, fut arrêté par les païens, qui lui firent souffrir de cruelles tortures à Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome. On met son martyre sous Aurélien, vers l'an 275. Son nom est célébré dans les Sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire le Grand, ainsi que dans le Martyrologe de Bède, et dans celui qui porte le nom de saint Jérôme. Il est honoré d'un culte particulier dans le diocèse de Besançon.

AGAPIUS, moine grec du mont Athos, dans le 17^e siècle. On a de lui un traité intitulé : *Le Salut des pécheurs*, dans lequel il enseigne bien expressément le dogme de la transsubstantiation, tel qu'il est dans l'église latine. Ce livre fut imprimé à Vienne en 1641 et 1664. Il est en grec vulgaire.

AGAR, égyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham par ordre de Dieu. Sans doute que ses contestations avec Sara, et les troubles qui en résultaient, provoquèrent cet ordre sévère. Il paraît, par le texte de la Genèse, qu'elle se proposait de contester à Isaac son héritage, ou le droit de primogéniture, en faveur d'Ismaël. Cependant la Providence veilla sur elle et son fils, qui, près de mourir de soif dans le désert, fut sauvé par une source d'eau vive qu'un ange indiqua à la mère. Il devint dans la suite père d'un grand peuple.

* AGASIAS, célèbre sculpteur d'Ephèse, auteur de la statue connue sous le nom de *gladiateur de la ville de Borghèse*, et qu'on voyait au musée de Paris en 1814. Elle fut trouvée avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno, autrefois *Antium*, lieu de la naissance de Néron. Cette statue paraît remonter à la plus haute antiquité. Elle est parfaitement conservée, à l'exception du bras droit, habilement restauré par l'Algarde. Toutefois, on reconnaît aujourd'hui qu'elle ne représente point un gladiateur, mais qu'elle devait appartenir à un groupe. L'action et l'attention de la figure semblent se porter vers quelque objet plus élevé, comme si elle allait soutenir l'attaque d'un cavalier, ou comme si elle se préparait à monter à un assaut. Les traits du gladiateur sont d'un style moins idéal, mais non moins parfait

que celui de l'Apollon du Belvédère. Winckelmann s'exprime ainsi en parlant de cette statue, que l'on juge d'ailleurs antérieure à l'introduction des jeux barbares des gladiateurs en Grèce : « Elle est » un assemblage des beautés seules de la » nature dans un âge parfait, sans aucune » addition de l'imagination. »

AGASICLÈS, ou **HÉGÉSICLÈS**, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, de la seconde branche des Héraclides de Sparte, vers l'an 580 avant J.-C., célèbre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandait comment un roi pouvait vivre tranquille : *C'est en traitant ses sujets comme un père traite ses enfans*. Quelqu'un disait à ce prince qu'il s'étonnait de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas venir auprès de lui Philophane, sophiste très éloquent du temps : *Je veux*, répondit-il, *être le disciple de ceux dont je tiens le jour*. Plusieurs auteurs anciens citent cette réponse d'Agasiclès, et entre autres les *Apophthegmes laconiques*, attribués à Plutarque; il faut cependant observer que, à cette époque, il n'y avait pas encore de sophistes dans la Grèce.

AGATHARCIDES, célèbre géographe et historien grec, né à Guide, fut dans sa jeunesse lecteur de l'historien Héraclide Lembus; plus tard il fut lecteur de Ptolémée Alexandre qui régna en Egypte vers l'an 104 avant J.-C. Il est le premier qui ait donné la description du rhinocéros. Cette description du rhinocéros est très différente de la figure de l'animal qui porte aujourd'hui ce nom. Il vivait vers l'an 160 avant J.-C. Strabon, Josèphe et Photius le citent avec éloge. Il nous reste de lui des fragmens de quelques-uns de ses ouvrages, savoir *De mari Rubro*; *de Asia*, en dix livres; *Europiaca*, dont Athénée cite les livres 28, 34 et 38.

AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua dans la ville d'Athènes la perspective aux décorations théâtrales, environ 480 ans avant J.-C.; c'est ce qu'atteste Vitruve. — Il est question dans Démosthène et dans Plutarque d'un autre Agatharque qui aurait été contemporain d'Alcibiade et qui aurait décoré la maison de ce voluptueux athénien : le premier de ces auteurs ajoute que ce peintre fut retenu prisonnier par Alcibiade pour avoir cherché à séduire sa maîtresse, et qu'il fut forcé de terminer promptement les peintures qu'il avait commencées; le second raconte qu'il en

faut attribuer cette captivité qu'au désir qu'avait Alcibiade de voir finir son palais. Cet artiste était très habile, et il se vantait lui-même de la célérité avec laquelle il achevait ses tableaux : ce qui, aux yeux de Zeuxis son contemporain, était un sujet de blâme d'autant plus grand que lui-même se vantait de sa lenteur.

AGATHE (Sainte), vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une beauté rare, mourut en prison après avoir souffert divers tourmens pour n'avoir pas voulu condescendre à l'amour de Quintinus, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J.-C. Son supplice fut affreux : après avoir eu le visage meurtri elle fut le lendemain soumise à la question : mais ayant résisté à la douleur la plus aiguë, on lui arracha le sein, et elle fut jetée toute nue sur des charbons ardens. Les actes grecs de son martyre ont été corrompus. Ceux que nous avons en latin sont moins défectueux, et sont d'ailleurs d'une très haute antiquité; Tillemont en a donné l'abrégé, tom. 3, pag. 409 et suiv. Nous avons de plus deux panégyriques de sainte Agathe, écrits, l'un dans le 7^e siècle, par saint Adholme d'Angleterre, et l'autre dans le 9^e siècle, par saint Méthodius, patriarche de Constantinople; et deux hymnes composées en son honneur. On en trouve une parmi les poésies du pape Damase; l'autre, qui est de saint Isidore de Séville, a été publiée par Bollandus. Son nom se trouve dans le canon de la messe. Le musée royal possède un tableau de Sébastien del Piombino qui représente le martyre de sainte Agathe.

AGATHIAS (le Scolastique), natif de Myrine, ville éolienne de l'Asie au 6^e siècle, exerçait la profession d'avocat à Constantinople. Il est auteur d'une *Histoire* sur cette ville, qui peut servir de suite à celle de Procope. Elle a été traduite en français par le président Cousin, dans le 2^e vol. de son *Histoire* de Constantinople.

Il était aussi poète, fit un *Recueil* d'épigrammatistes grecs depuis Auguste, qui est une suite des *Anthologies* précédentes. Brunck, dans le 5^e vol. de ses *Analecta*, a recueilli plusieurs *épigrammes* d'Agathias.

AGATHOCLÉE. Voy. PTOLÉMÉE IV.

* **AGATHOCLÈS**, tyran de Syracuse, fils de Cercinus, potier de terre, qui, banni de Reggio, sa ville natale, s'était rendu à Thermes en Sicile, naquit environ 550 ans avant J.-C. Timoleon, pour repeupler Syracuse, avait invité les Grecs

à s'y établir. Cercinus y vint avec son fils, alors âgé de 18 ans. Agathoclès exerça d'abord la même profession que son père, et servit ensuite comme simple soldat. Bien fait et doué d'une force extraordinaire, il devint le favori de Démase, général des Agrigentins qui le fit nommer *chiliarque*. Après la mort de Démase, il épousa sa veuve, et il fut dès lors puissant dans Syracuse. Cette ville, depuis la mort de Timoléon, était de nouveau déchirée par les factions. Sosistrate, ayant usurpé l'autorité, chassa Agathoclès, qui fut forcé de se réfugier à Crotone, où il voulut s'emparer du pouvoir. Les habitants irrités le chassèrent; il éprouva le même sort à Tarente. S'étant mis alors à la tête d'une bande de brigands, il vécut de rapine et se rendit redoutable en Sicile. Cependant Sosistrate ayant été chassé à son tour de Syracuse avec plus de six cents des principaux citoyens, Agathoclès fut rappelé, et on lui confia le commandement d'une armée pour combattre Sosistrate. Ayant gagné une bataille où il avait reçu sept blessures, il s'empara du pouvoir souverain et aspira ouvertement à la tyrannie. Les Syracusains alarmés demandèrent un général aux Corinthiens qui leur envoyèrent Acestoride. Ce général ne vit d'autre moyen de délivrer Syracuse que de faire mourir Agathoclès. Mais ce tyran parvint à s'échapper, et ayant levé rapidement des troupes, il reparut devant Syracuse. Les habitants effrayés le rappellèrent, après avoir reçu de lui la promesse sous serment qu'il n'entreprendrait rien contre la liberté. Cette précaution leur fut inutile. Agathoclès corrompit ses soldats par ses largesses, et se fit nommer général en chef en dépit du sénat. Il se délivra de ses ennemis par un massacre qui dura deux jours et deux nuits pendant lesquels il permit à ses soldats de piller la ville, et où périrent plus de quatre mille citoyens dont la plus grande partie appartenait au corps de la noblesse. Le troisième jour, Agathoclès ayant rassemblé tous ceux qui avaient survécu à cette horrible boucherie, leur déclara que la grandeur du mal l'avait obligé d'y appliquer un remède violent, mais que son dessein était de rétablir la démocratie et de rentrer ensuite dans la vie privée. A ces mots il jette son épée et se confond dans la foule; les assassins, redoutant la vengeance des parents de leurs victimes, déférèrent le pouvoir à Agathoclès dont le premier acte

fut d'ordonner l'abolition des dettes, et le partage des terres entre tous les citoyens. Après avoir par là gagné le peuple, il parut changer de conduite, donna des lois sages, rétablit l'ordre dans les finances, fit forger des armes et construire des vaisseaux. En moins de deux ans, il soumit presque toute la Sicile. Il attaqua ensuite les Carthaginois auprès d'Himère. Mais il fut défait par Amilcar, l'an 314 avant J.-C. Contraint de fuir devant eux, il forma l'audacieux projet de porter la guerre en Afrique. Il leva une armée de 14,000 hommes, et ayant donné le commandement de Syracuse à son frère Autandres, il mit à la voile avec 60 galères, défît une flotte ennemie qui le poursuivait, débarqua en Afrique et brûla ses vaisseaux, plaçant ainsi ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Les Carthaginois, revenus de la stupeur que leur causa ce débarquement, prirent les armes et marchèrent au nombre de 40,000 contre Agathoclès. Ils furent taillés en pièces, et leur général Hannon fut tué. Agathoclès prit toutes les villes sujettes aux Carthaginois, et toute la Libye se déclara en sa faveur. Il fit mourir par trahison Ophellas, roi des Cyrénéens, qu'il avait attiré à une entrevue. Il engagea ensuite les soldats de ce prince à servir dans son armée. Il prit alors le titre de roi d'Afrique et investit Carthage. Cependant Amilcar avait reçu l'ordre de venir au secours de sa patrie. Il voulut avant son départ prendre Syracuse d'assaut. Mais il fut fait prisonnier; les Syracusains lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Agathoclès. Informé que plusieurs villes de Sicile s'étaient révoltés contre sa domination, il laisse son commandement à son fils Archagathe et retourne en Sicile; tout rentra bientôt dans l'ordre. Lorsqu'il repassa en Afrique, son armée était sur le point de se révolter, à la suite d'une défaite qu'elle venait d'essuyer. Agathoclès désespéré attaque aussitôt le camp ennemi; mais il est lui-même repoussé. Alors abandonné des Africains et manquant de vaisseaux, il ne songe qu'à se sauver presque seul, en emmenant avec lui son plus jeune fils Héraclide. Ses soldats irrités se révoltent, et emprisonnent leur général, qui parvient cependant à s'évader en laissant ses deux fils exposés à leur fureur. Ils les mettent à mort, nomment d'autres chefs et font la paix avec les Carthaginois. A peine débarqué en Sicile, Agathoclès marche contre les

Egestins révoltés, prend leur ville d'assaut, et en fait massacrer les habitants; puis pour se venger des soldats de son armée d'Afrique, il fait périr leurs parens et leurs amis. Ses ennemis, dont le nombre s'augmentait chaque jour, se réunirent à Dincerate qu'il avait banni de Syracuse, et qui se vit bientôt à la tête de 20.000 fantassins et de 3.000 cavaliers. Agathoclès essaya d'abord de faire la paix avec son adversaire; n'ayant pu y réussir, il vint à sa rencontre avec 5.000 fantassins et 800 cavaliers, remporta sur lui une victoire complète, et fit massacrer tous les hommes de son armée, quoiqu'il leur eût promis la vie. Il n'épargna que Dinocrate. Agathoclès passa ensuite en Italie, asservit les Bruttiens, dévasta les îles Lipariennes, et, après avoir pillé le trésor sacré et dépouillé les temples, il revint en Sicile. Une violente tempête détruisit tous ses vaisseaux à l'exception de celui qu'il montait. Son petit-fils Archagathe qu'il avait voulu écarter du trône pour y faire monter son fils Agathoclès, se révolta contre lui, et après avoir fait périr son rival, il donna la mort à son aïeul lui-même en le faisant empoisonner par Ménon, favori de ce tyran, l'an 287 avant J.-C. Agathoclès réunissait en lui les qualités les plus opposées. Malgré l'ambition qui dévorait son âme, et au milieu de l'appareil du pouvoir suprême, il faisoit mêler aux vases d'or qu'on servait sur sa table des vases de terre qui lui rappelaient son ancienne profession et l'obscurité de son origine.

AGATHON, poète tragique et comique d'Athènes ou de Samos, contemporain de Platon, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote et Athénée, recueillis par Grotius. On rapporte que ses actions valaient mieux que ses pièces. Après la représentation de sa première tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommagent de l'ennui du théâtre. Il vivait l'an 568 avant J.-C.

AGATHON (saint), pape, naquit en Sicile. et se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractère, et une grande inclination à faire du bien. La manière dont il remplit, pendant plusieurs années, la place de trésorier de l'Eglise romaine, le fit juger digne de succéder au pape Domnus, en 678. L'année suivante il présida, par ses légats, au sixième concile général convoqué à Constantinople contre

les *monothélites*, par les soins de l'empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il refusait le monothélisme par la constante tradition de l'Eglise romaine. « L'univers catholique, dit-il, reconnaît cette Eglise pour la mère et la maîtresse de toutes les autres. Sa primauté vient de saint Pierre, le prince des apôtres, auquel J.-C. confia la conduite de tout son troupeau, avec promesse que sa foi ne faillirait jamais. » Cette lettre ayant été remise aux Pères du concile, ils la reçurent avec respect, et déclarèrent unanimement que *Pierre avait parlé par la bouche d'Agathon*. Ce saint pape procura le rétablissement de saint Wilfrid sur le siège d'York, abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans et demi. Le grand nombre de miracles qu'il fit lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs et par les Latins qui célèbrent sa mémoire le 10 janvier.

* AGEDORN, poète allemand, sur le compte duquel on a très-peu de renseignements. Il a publié dans le genre de La Fontaine des *Fables* et des *Contes* qui jouissent en Allemagne d'une certaine réputation.

* AGELET (JOSEPH LEPAUTE d'), naquit à Thone-la-Long, l'an 1751. Elève de l'astronome Lalande, il s'appliqua lui-même à cette science, et s'embarqua, en 1773, comme astronome, dans une expédition pour les terres australes, commandée par M. de Kerguelin. De retour de son voyage, il fut nommé membre de l'académie des sciences à laquelle il présenta un très grand nombre d'observations sur les planètes et les étoiles. On a de lui des *Mémoires* sur l'aphélie de Vénus et sur la longueur de l'année. Il périt dans l'expédition de la Peyrouse, avec lequel il était parti comme astronome.

AGELLUS (ANTOINE), évêque d'Averno, dans le royaume de Naples, vit le jour à Sorrente, et mourut en 1608. Il publia des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés à Rome, in-fol; sur *Jeremie*, in-4°, et sur *Habacuc* in-8°, assez estimés. Il fut employé par le pape Grégoire XIII à l'édition grecque des Septante, de Rome. Ses *Commentaires sur les Psaumes* sont ce qu'il a fait de mieux.

AGESANDRE, rhodien, fit, sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs, Polydore et Athenodore, le groupe

de *Laocoon*, un des plus beaux restes de l'antiquité trouvé dans les bains de Titus, sous le pontificat de Jules II, par Félix de Frédis. On le voyait à Rome dans la cour du Belvédère au Vatican. Il fut transporté à Paris, où il était encore en 1815. Pline en fait un grand éloge au 36^e livre de son *Histoire naturelle*. Il y en a en France plusieurs belles copies, et une plus belle encore dans les galeries de Florence, faite par un chevalier de Saint-Jacques. Le *Laocoon* rendu, en 1815, à l'Italie, se trouve aujourd'hui au *Musée* du Vatican.

AGESILAS I, fils de Doryssus, roi de Sparte. Son règne fut très court, au rapport de Pausanias; mais Eusèbe le fait régner 44 ans.

AGESILAS II, roi de Sparte, était le second fils d'Archidamus. Agis, son frère aîné, étant mort, il entreprit de faire déclarer illégitime, Léotychide fils de ce prince, et de régner à sa place. Les soupçons exprimés par Agis lui-même sur les liaisons de Timœa sa femme avec Alcibiade, semblaient appuyer les prétentions d'Agésilas. Un oracle avait menacé Sparte de grands malheurs, lorsqu'on y verrait un règne boiteux. Agésilas qui était boiteux pouvait craindre qu'on ne lui appliquât ces paroles. Mais Lysandre tout-puissant à Sparte, soutint que le règne boiteux annoncé par l'oracle aurait lieu. si l'un des deux rois n'était pas légitime. Agésilas l'emporta et monta sur le trône l'an 599 avant J.-C. Ce roi, disgracié de la nature, petit, de mauvaise mine, réparait par les qualités de l'âme les défauts de sa figure. Sparte alors était au plus haut degré de sa puissance. Athènes vaincue par elle, avait été obligée d'abattre ses murs, et presque toute la Grèce lui était soumise, ainsi qu'une partie de l'Asie mineure. Agésilas fit la guerre aux Perses, qui jaloux de la puissance de Sparte cherchaient à en arrêter les progrès en Asie. Il s'embarqua à Aulis avec 8000 hommes, l'an 595 avant J.-C. La plus grande partie de l'Asie mineure tomba en sa puissance, et ses succès eussent été plus grands encore, si une ligue ne s'était pas formée en Grèce contre Sparte. Agésilas se hâta de venir arrêter les Athéniens et les Béotiens, qui désolaient sa patrie. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en 50 jours le chemin que Xerxès n'avait fait qu'en un an. Il tailla en pièces l'armée ennemie à Coronee. Il fit ensuite la conquête de Corinthe. C'est après ces avantages qu'il fit la paix avec les Perses, l'an 587 avant

J.-C., par l'entremise d'Analcidas dont le traité porta le nom. On vit renaître alors la tranquillité dans la Grèce. Mais elle ne fut pas de longue durée. L'an 582 avant J.-C. Phébidas, Spartiate, s'empara par trahison de la citadelle de Thèbes, se rendit maître de la ville, et en exila tous ceux qui lui faisaient ombrage. Mais Thèbes fut reprise par Pélopidas, et une guerre à laquelle presque toute la Grèce prit part, s'alluma entre les deux peuples. Sparte fut vaincue à Leuctres, 571 ans avant J.-C. Après cette bataille à laquelle il n'avait pas assisté, Agésilas, pour ne pas être obligé de punir les nombreux déserteurs qui avaient pris la fuite, ordonna que les lois seraient suspendues pendant un jour. Bientôt Epaminondas vint avec son armée victorieuse ravager la Laconie et assiéger Sparte. Mais Agésilas le força de se retirer, et refusa la paix qui lui était offerte. La fameuse bataille de Mantinée gagnée peu après par les Thébains, affaiblit les Spartiates, mais les délivra d'un ennemi redoutable, Epaminondas, qui fut tué dans cette journée. Une suspension d'armes fut conclue, pendant laquelle Agésilas passa en Egypte, pour soutenir Tachos qui s'était révolté contre le roi de Perse, et qu'il abandonna bientôt pour se mettre au service de Nectanébus, cousin de Tachos et son compétiteur. Agésilas assura la victoire à Nectanébus et l'affermir sur le trône. En revenant, Agésilas relâcha au port de Ménélas dans la Cyrénaïque, où il mourut l'an 561 avant Jésus-Christ, âgé de 84 ans, le 44^e de son règne. Ce roi ne voulut pas qu'on lui dressât de statue; la postérité lui en a élevé, et il eut pour historien son ami Xénophon. Plutarque, Diodore de Sicile, et Cornélius Népos, ont encore écrit la vie de ce roi, dont Barthélemy fait un bel éloge dans *Anacharsis*. Cynisca, sa sœur fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avait dressés elle-même, à la prière d'Agésilas.

AGESIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II, par son courage et ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, et pilla les Olynthiens. Il mourut vers l'an 580 avant J.-C.

AGGÉE, le 40^e des douze petits prophètes, encouragea les Juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second serait plus illustre que le premier : allusion qui désignait l'avènement

de J.-C. dans ce nouveau temple ; car il est bien certain qu'à tous autres égards il était très inférieur au premier. Aggée prophétisait vers l'an 516 avant l'ère chrétienne.

* **AGIER (PIERRE-JEAN)**, ancien avocat au parlement , et l'un des présidens de la Cour royale de Paris, naquit dans cette ville le 28 décembre 1758. Son père, procureur au parlement, lui fit donner une éducation soignée, à laquelle il répondit par de brillans succès, en remportant au concours de l'université le prix d'honneur et les quatre autres premiers prix. Il entra dans la carrière du barreau, fut député suppléant aux états généraux et devint membre de la commune de Paris. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé de poursuivre les auteurs et complices des conspirations des 15 et 14 juillet, de la cour contre le peuple ; et les 3 et 6 octobre, d'une faction contre la cour. Dans le rapport qu'il présenta en décembre, sur ces divers événemens, entre autres maximes il avança : *Que les ordres du roi ne pouvaient servir d'excuse aux exécuteurs de commandemens tyranniques.* Ce ne fut pas la seule fois qu'il énonça des opinions de ce genre, et les discours qu'il fit alors, sont empreints de l'esprit de cette époque. Il embrassa avec chaleur la cause de l'église constitutionnelle, qu'il a soutenue jusqu'à la fin de sa carrière. Appelé aux fonctions de juge du deuxième arrondissement de Paris, il échappa aux proscriptions de la terreur. Après la chute de Fouquier-Tinville, il devint président du tribunal révolutionnaire. Un arrêté des consuls le porta, en 1800, à la présidence du tribunal criminel de la Seine, place qu'il refusa. Mais il accepta celle de juge, et bientôt celle de vice-président au tribunal d'appel. En janvier 1816, il fut confirmé dans la place de vice-président de la cour royale, et installa en cette qualité la cour prévotale de Paris. Il est mort dans ces fonctions le 22 septembre 1823, et en lui est tombé un des plus fermes soutiens de l'église constitutionnelle et des opinions de Port-Royal, qu'il professait franchement et sans détour. Le président Agier ne se borna pas, pendant sa vie, à la carrière de la magistrature ; il ambitionna celle d'écrivain, et a publié, sur différentes matières, vingt-deux volumes, sans compter les brochures de circonstance, les articles fournis à la nouvelle édition de *Denicart*, et à la *Chronique religieuse*. Voici la liste de ses ouvrages,

telle que nous la trouvons à la tête du *Catalogue* de sa bibliothèque, publié par un de ses amis, qui l'a fait précéder d'*Aperçus sur la vie et les ouvrages de M. Agier*. | *Le Jurisconsulte national* ; réunion de trois brochures, relatives à une constitution, et reproduites ensemble en 1789, in-8° ; | *Vues sur la réformation des lois civiles*, etc., 1793 ; | *Traité du mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de la France*, 2 vol. in-8° ; | *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, 1811, in-8° ; | *Vues sur le second avènement de J.-C.* ; ou *Analyse de l'ouvrage de Lacunza*, 1818, in-8° ; | *Psaumes nouvellement traduits sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel*, 1809, 5 volumes in-8° ; | Le même ouvrage en latin, in-18, 1818 ; | *Prophéties concernant J.-C. et l'Eglise, éparées dans les Livres saints, avec des explications et des notes*, 1819, in-8° ; | *Les Prophètes, nouvellement traduits sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques. Isaïe*, 1820, 2 vol. in-8° ; | *Jérémie*, 1821, 2 vol. in-8° ; | *Ezéchiël*, 1821, 2 vol. in-8° ; | *Daniel*, 1822, 1 vol. in-8° ; | *Les petits prophètes*, 1822, 2 vol. in-8° ; | *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1825, 2 vol. in-8°. Dans tous ces ouvrages, Agier a été le défenseur du jansénisme.

AGILULPHE, duc de Turin, roi des Lombards, dut son élévation au trône au choix de Théodelinde veuve d'Autharis, 5^e roi des Lombards, que le peuple engagea à se donner un nouvel époux. Il mourut à Pavie en 590, après avoir soumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne. La couronne d'or d'Agilulphe avait la forme d'un cercle orné de figures de saints. On la voyait dans le cabinet des médailles de la bibliothèque royale ; en 1804, elle a été volée et fondue par les voleurs. Son fils Adelvald lui succéda.

* **AGIS I**, fils d'Eurysthène, fut roi de Sparte (980 ans avant J.-C.) Sous son règne les Lacédémoniens envoyèrent un grand nombre de colonies ; on prétend, mais sans fondement, que ce fut lui qui réduisit en captivité les habitans d'Hélos, autrement appelés Iloles. Son fils Echestratus lui succéda ; les rois de sa branche prirent le nom d'Agiaïdes.

AGIS II, fils d'Archidamus, fut roi de Sparte, l'an 427 avant Jésus-Christ. Il vainquit les Athéniens et les Argiens, et se distingua dans la guerre du Péloponèse. On lui attribue une sentence très connue et très vraie : *Les crèveux sont bien à*

plaindre d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs. On rapporte qu'il dit à un orateur qui lui demandait une réponse pour ceux qui l'avaient envoyé : *Dis-leur que tu as eu bien de la peine à fuir, et moi à l'entendre.* Il mourut l'an 599 avant Jésus-Christ. Léotychidès, son fils (*Voyez AGÉSILAS II*), fut exclu du trône, comme illégitime.

* **AGIS III**, fils d'Archidamus et petit-fils d'Agésilas, de la deuxième branche des Héraclides, succéda à son père, et monta sur le trône de Sparte, l'an 558 avant J.-C. Il fut un des princes qui défendirent avec le plus de zèle la liberté de son pays contre l'ambition d'Alexandre. Envoyé dans sa jeunesse comme ambassadeur à Philippe de Macédoine, ce roi le voyant seul, tandis que les autres états de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, s'écria : « Quoi ! Sparte » ne m'envoie qu'un ambassadeur ! » « Il » suffit pour un seul homme, » lui répondit Agis laconiquement. Sa haine pour les Macédoniens était irréconciliable, et il n'attendait qu'une occasion propice pour la faire éclater. Après la bataille d'Issus, il enrôla 8,000 hommes parmi les Grecs mercenaires, et à la solde du roi de Perse, qui se retiraient dans leur pays. Darius s'étant engagé à pourvoir à tous les frais, Agis équipa une flotte, fit voile vers l'île de Crète, et en subjuguait une grande partie. Lors de son retour à Sparte, Alexandre venait de gagner la bataille d'Arbelles, où Darius fut entièrement défait. Agis ne se découragea point, il excita différens états de la Grèce à s'affranchir du joug des Macédoniens, leva une armée de 20,000 hommes et de 2,000 chevaux, et marcha contre Antipater, qui venait le combattre avec 40,000 soldats. Les Lacédémoniens ne furent pas effrayés par la supériorité du nombre des ennemis, et ils se battirent avec leur courage accoutumé. La bataille fut sanglante, et Agis l'essuyait grièvement. Au moment où quelques-uns de ses soldats l'emmenaient dans sa tente, il fut sur le point d'être enveloppé par les ennemis. Agis leur ordonna de l'abandonner et de conserver leurs jours pour la défense de la patrie. Il resta seul ; et quoique ses forces fussent presque entièrement épuisées, il combattit à genoux jusqu'à ce que, atteint par un dard, il expira, étendu sur son bouclier, en 535 avant J.-C., après avoir régné neuf ans. Ce roi était brave, juste et éclairé.

AGIS IV, fils d'Eudamidas II, fut roi de Sparte l'an 245 avant J.-C. Il entreprit d'abord, après son élévation au trône, d'abolir les dettes et de rendre les biens communs. Alors il n'y avait plus que 700 Spartiates dont cent avaient tout le territoire et les 600 autres ne possédaient rien. Cette réforme, qui anéantissait le droit sacré de la propriété, ne plut qu'aux dissipateurs, aux gens obérés et aux pauvres. Léonidas, collègue d'Agis, fit rejeter ce projet injuste. Agis fut mis en prison et étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 235 avant J.-C. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleurait : *Essayez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je mérite moins d'être plaint que les auteurs de ma mort.* Ce n'est pas le premier prince qui, en dépouillant ses sujets, ait cru faire un acte de justice. La mort d'Agis a fourni le sujet de plusieurs tragédies ; l'une par Guérin du Bouscal en 1642, une autre par M. Laignelot en 1782 ; *Agis* est aussi une des plus belles pièces d'Alfieri.

AGIS, poète d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais au rapport de Quinte-Curce un des plus adroits flatteurs de son temps, eut plus de crédit auprès d'Alexandre le Grand que ses généraux mêmes. Agis et ses confrères ne cessaient de répéter à ce prince qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux n'auraient rien de plus pressé, lorsqu'il paraîtrait dans l'empire, que de lui céder leur place.

AGNAN ou **AIGNAN**, en latin *Anianus* (saint), était selon l'opinion commune originaire de Vienne dans les Gaules, et vécut quelque temps reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du saint évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de Saint-Laurent des Orgerils, situé dans le faubourg d'Orléans, et qui n'était plus dans la suite qu'un prieuré de Cluny. Saint Euverte, qui sentait sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé ; il quitta l'administration de son diocèse, et mourut peu de temps après, c'est-à-dire le 7 septembre 591. Saint Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avait fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avait près de soixante ans qu'il était évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siège devant Orléans. Il avait prévu l'o-

rage, et avait fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aëtius. Cependant les Barbares pressaient le siège. Saint Agnan encourageait son peuple, et l'exhortait à mettre en Dieu sa confiance. Tous adressèrent au ciel de ferventes prières, dans l'attente du secours qui leur avait été promis. Enfin, lorsque tout semblait désespéré, les Romains, auxquels s'étaient joints les Goths, vainquirent et dispersèrent les barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prières et à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aëtius, qui, presque seul, soutenait l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de saint Agnan au 17 novembre 435. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent-des-Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de Saint-Pierre, qui a pris le nom du saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse en 1562, et brûlèrent ses reliques avec celles de plusieurs autres saints qui reposaient dans le même lieu. Agnan obtint par ses prières la guérison du gouverneur de la ville d'Orléans, et on assure que c'est de là que commence le privilège accordé aux évêques d'Orléans de délivrer à leur entrée dans la ville tous les prisonniers. Ce privilège est du moins ancien. Yves de Chartres (*Epist. ad sanct. Aurel.*) en parle comme d'un usage qui, de son temps, avait déjà passé en coutume. On a publié à Orléans, en 1805, *Abrégé de la vie et des miracles de saint Agnan*, in-8°.

AGNANIE (JUVÉNAL d'), embrassa l'ordre des capucins dans la province du Tyrol, où il obtint les emplois les plus honorables, et se fit une réputation rare par l'austerité de ses vertus et l'étendue de ses connaissances. Il est auteur des ouvrages suivans : | *Mamulctio neophyti, seu clara et simplex instructio novelli religiosi*, Vienne, 1680, in-8° ; | *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-8°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant hessois Scheilbert, contre les miracles. | *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4° ; | *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4° ; | *Artis magnæ scientiæ synopsis, seu mentis humanæ fecundatæ commonitorium*, Saltzbourg, 1689, in-4° ; | *Theologia rationalis ad hominem et ex homine*, etc. Vienne, 1795, in-4°.

* AGNEAUX de Vienne (JEAN BAPTISTE d'), bénédictin de la congrégation

de Saint-Maur, naquit en 1728, fut professeur à Séz, et mourut en 1792, après avoir vu la suppression de son ordre. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres : *Lettres en forme de dissertation sur l'incrédulité*, 1736, in-12 ; | *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*, 1757, in-12, et 1771, même format ; | *Plan d'éducation*, etc., 1769 ; | *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1755 ; | *Histoire de la ville de Bordeaux*, 1771, 2 vol. in-4° ; | *Histoire d'Artois*, in-8°, 1785 et 1787, etc. On prétend que ce religieux adopta les idées de la révolution, dont il ne put voir toutes les horreurs.

* AGNELLO (ANDRÉ), de Ravenne, vivait dans le 9^e siècle ; il a fait dans un esprit peu favorable à l'autorité pontificale l'histoire des évêques et archevêques de sa ville natale, publiée par le P. Bacchini en 1708, sous le titre suivant *Agnelli qui et Andreas, abbas S. Mariæ ad Blachernas, liber Pontificalis*, etc., 2 vol. in-4°.

* AGNELLO (JEAN), obscur citoyen de Pise, usurpa la souveraineté de sa patrie en 1364, avec le secours de Bernabas Visconti, qui lui fournit de l'argent et des soldats ; mais après 4 ans de tyrannie, les Pisans prirent les armes, chassèrent ses satellites et recouvrèrent leur liberté.

AGNES (sainte), vierge qui selon saint Augustin et saint Ambroise, fut à l'âge de 12 à 15 ans martyrisée à Rome au commencement du 4^e siècle, l'an 303, sous l'empereur Dioclétien. Prudence en parle dans l'hymne 14, et saint Ambroise dans son livre de *Virginitate*. « Tous les peuples, dit saint Jérôme, se réunissent pour célébrer dans leurs discours et dans leurs écrits les louanges de sainte Agnès, qui sut triompher de la faiblesse de son âge, comme de la cruauté du tyran, et qui couronna la gloire de la chasteté par celle du martyre. » Les actes de sainte Agnès, quoique du 7^e siècle, n'ont pas des caractères suffisans d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux qu'Etienne Assémani a publiés en chaldaïque. Ils contredisent Prudence et saint Ambroise en supposant que sainte Agnès termina son martyre par le feu (Voyez Tillemont, t. 3). Son nom se trouve dans le canon de la messe. L'Eglise latine célèbre sa fête le 21 janvier. Deux beaux tableaux de Ste Agnès enrichissent le musée royal, l'un au moment où elle rend la vue à un jeune homme, l'autre dans l'instant où elle va recevoir le coup mortel.

AGNÈS de Montepulciano (sainte), se dévoua à Dieu, à l'âge de 15 ans, dans le couvent des dominicaines, à Proceno, au comté d'Orviette, et mourut à Montepulciano sa patrie, le 20 avril 1517, âgée de 40 ans. Ses vertus et les prodiges dont Dieu l'illustra pendant sa vie et après sa mort, la firent canoniser par Benoît XIII, en 1726.

* **AGNÈS**, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa Philippe-Auguste l'an 1196, après qu'il eut renvoyé Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemarck. Philippe se voyant près d'être condamné par un concile pour avoir répudié son épouse légitime, renvoya Agnès; qui vint mourir à Poissy l'an 1201. Le pape Innocent III légittima deux enfans qu'elle avait eus de Philippe-Auguste.

* **AGNÈS** de France, impératrice d'Orient, naquit en 1171. Accordée, à l'âge de 8 ans, au jeune Alexis fils de l'empereur Manuel Comnène, elle partit sur-le-champ pour Constantinople, où elle fut fiancée avec grande pompe en 1180. Cette princesse était fille de Louis le Jeune et sœur de Philippe Auguste. Agnès n'avait encore que 11 ans lorsqu'elle vit périr sous ses yeux Alexis, massacré par l'ordre d'Andronic Comnène. Alexis venait de monter sur le trône, et sa faiblesse avait enhardi l'ambition de son meurtrier. Le cruel Andronic épargna Agnès, mais il la contraignit de devenir son épouse. Il ne naquit point d'enfant de cette horrible union. Andronic fut à son tour assassiné quatre ans après; et Agnès, qui demeura toujours à Constantinople, épousa, en 1203, et au bout de 20 années de veuvage, Théodore Branas, gouverneur d'Antioche. Elle en eut une fille qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin.

* **AGNÈS** d'Autriche, fille de l'empereur Albert I, et petite-fille de Rodolphe, comte de Hapsbourg, 1^{er} empereur de cette maison en Allemagne, naquit en 1280. Son nom est devenu trop fameux par l'horrible vengeance qu'elle tira de l'assassinat de l'empereur Albert, en développant sans discernement dans la même proscription l'innocent et le coupable. Dieu toucha enfin son cœur, et la porta au repentir et à la pénitence. Devenue veuve d'André, roi de Hongrie, qu'elle avait épousé en 1296, elle fonda un monastère sur le lieu même où son père avait été assassiné. Libre de tout lien, elle y passa plus de 50 ans, se livrant aux exer-

cices de la mortification la plus austère, et mourut en 1334, âgée de près de 80 ans.

AGNÈS SOREL. *Voyez SOREL.*

* **AGNÈSI** (MARGUERITE-GAËTANE-ANGÉLIQUE-MARIE), naquit à Milan le 16 mars 1718. Elle annonça dès sa plus tendre enfance les plus rares talens; à l'âge de 9 ans, elle savait déjà le latin; le grec, l'hébreu, le français, l'allemand et l'espagnol, ne furent qu'un jeu pour son extrême facilité. Ayant abandonné les langues pour se livrer à l'étude des mathématiques et de la philosophie, elle obtint du pape Benoît XIV la permission de remplacer son père dans la chaire de l'université de Bologne. Se sentant bientôt après appelée de Dieu à une plus sublime perfection, elle quitta le monde et les sciences pour se vouer au service des malades. Elle a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, | *Istituzioni analitiche*, 1748, 2 vol. in-4^o, traduits en français par d'Antelmi, sous les yeux et avec quelques notes de l'abbé Bossu, avec ce titre : *Traité élémentaire du calcul différentiel et du calcul intégral*, traduit de l'italien de mademoiselle Agnési, 1775, in-8^o; | *Traité sur les vertus et les mystères de J. C.*; | deux *Paraphrases*, l'une du traité de saint Laurent Justinien, *De sacro connubio*, l'autre du traité de saint Bernard, *De passione Christi*; | quelques *Observations* sur un ouvrage du marquis Gorini-Corio. Mademoiselle Agnési mourut en odeur de sainteté à Milan, dans un établissement fondé pour des femmes pauvres, âgée de 81 ans, le 9 janvier 1799.

AGNODICE, jeune Athénicienne, ne pouvant suivre son goût pour la médecine, en allant entendre ceux qui l'enseignaient, parce que la loi s'y opposait, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement qu'elle prit des leçons d'Hierophile (*Voyez* HIÉROPHILE.) Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement pour elle, que la loi qui défendait aux filles l'exercice de la médecine fut abrogée en sa faveur.

AGNOLO (BACCIO d') de Florence, né en 1460, fut d'abord sculpteur, et orna l'église de Santa-Maria-Novella et d'autres lieux d'une sculpture particulière qui consistait dans une sorte de *marqueterie* ou de *gravure sur bois*, appelée en Italie *Tarsia* ou *Rimesso*. Il cultiva ensuite, avec cet art, celui de l'architecture, et se distingua par un grand nombre d'arcs de triomphe élevés sur le passage de Léon X lorsque ce pape visitait l'Italie.

Il construisit à Florence plusieurs palais et *villa*. Son atelier devint une académie célèbre où se rendirent Raphaël et Michel-Ange. Agnolo mourut en 1545, à l'âge de 85 ans.

* **AGNOLO** (GABRIEL d'), architecte napolitain, naquit vers l'an 1432. Son emulation étant excitée par le talent et la renommée de Novello di San Lucano et de Gio Francesco Mormando, il contribua ainsi que ses deux rivaux à ramener dans l'architecture le bon goût qu'il avait puisé dans les restes des monuments Romains. On lui doit le palais Grayne, que les troubles de Naples empêchèrent d'achever. Les églises de Sainte-Marie-Egyptienne et de Saint-Joseph, et divers autres monuments, lui assurent un nom célèbre parmi les architectes de son pays. Agnolo mourut vers l'an 1510, dans un âge très avancé.

* **AGNONIDE**, orateur, chassé d'Athènes par Antipater après la mort d'Alexandre, obtint son rappel par l'entremise de Phocion. Cependant il osa se porter accusateur de cet homme vertueux et le fit condamner à mort; déjà il avait eu l'audace d'intenter contre Théophraste une accusation d'impiété, que le peuple repoussa avec indignation. Agnonide reçut le châtiment qu'il méritait; il fut à son tour condamné au dernier supplice.

AGOBARD, archevêque de Lyon, prit inconsidérément le parti de Lothaire, révolta contre l'empereur Louis le Débonnaire, et fit même une apologie, que nous avons encore, de sa conduite et de celle des autres princes rebelles. Il fut déposé au concile de Thionville l'an 855; mais s'étant réconcilié avec Louis, il fut rétabli, et mourut auprès de lui en 840, considéré par sa piété et son zèle. Il nous reste de ce prelat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la première édition en 1606. Ce savant les acheta d'un relieur, qui voulait en couvrir des livres. Baluze en a donné ensuite une plus belle édition en 1666, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Ils ont été réimprimés dans le t. 14 de la *Bibliothèque des Pères*. Agobard écrivit contre Felix d'Ugel, contre les Juifs, contre les épreuves judiciaires, les duels; contre l'opinion des peuples de son temps, qui attribuaient toutes les tempêtes aux sorciers. Son *Traité du sacerdoce* est particulièrement estimé. Dans le *livre sur les images*, il ne se déclara pas pour le culte qu'on leur rend, quoiqu'il se tint éloigné de l'hérésie des

iconomaques. Il est honoré à Lyon d'un culte public, ainsi qu'en Saintonge, où il est appelé saint Aguehaud.

* **AGORACRITE**, natif de Pharos, élève chéri de Phidias, qui, pour le placer au-dessus de ses rivaux, allait jusqu'à mettre le nom d'Agoracrite à ses propres ouvrages, « sans s'apercevoir, dit un auteur » célèbre, que l'élégance du ciseau dévoilait » l'imposture et trahissait l'amitié. » Agoracrite fit, pour les Athéniens, une Vénus qui était un chef-d'œuvre. Ce sculpteur mourut vers l'an 450 avant J.-C.

* **AGOSTI** (JULES), de Reggio, mourut en 1704 dans un âge peu avancé. Il avait composé les tragédies d'*Artaxerce* et de *Cyanippe*, et l'oratorio *les larmes de Marie pendant la passion de J.-C.*

AGOSTINI F. AUGUSTIN (LÉONARD).

AGOULT (GUILLAUME d'), gentilhomme et poète provençal, mort en 1181, fut un des meilleurs chansonniers de son temps. L'ouvrage le plus connu de ce troubadour est un poème non imprimé, et intitulé : *La maniera d'amar dal temps passat*. Il veut y prouver qu'il n'y a point d'honneur sans probité, point de probité sans amour, et point d'amour quand on n'a pas soin de l'honneur de sa dame. La famille d'Agoult existe encore dans la Provence et le Dauphiné.

* **AGOULT** (CHARLES-CONSTANCE-CÉSAR-LOUP-JOS.-MATTH. d'), évêque de Pamiers, d'une famille très ancienne de Provence, naquit à Grenoble en 1749. Après avoir fait son cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice, il fut nommé grand-vicaire du diocèse de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et sacré, le 15 mai 1787, évêque de Pamiers, ville où il fonda un hôpital. Dès les premiers jours de la révolution, il émigra en Suisse, d'où Louis XVI le fit revenir secrètement à Paris vers la fin de 1790. Il reçut du roi et de la reine la confiance de leur projet de quitter la France. Il passa ensuite en Angleterre où il connut Edmond Burke, et rentra en France en 1801. Déjà il avait donné sa démission du siège de Pamiers. En 1814, il adressa à Louis XVIII des mémoires dont plusieurs ont été imprimés et qui annoncent un homme versé dans la connaissance des affaires publiques. Il est mort à Paris, le 21 juillet 1824, à l'âge de 75 ans. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on remarque : | *Ordonnance épiscopale sur l'élection de Bernard Fond, curé de Serres, comme évêque constitu-*

tionnel de l'Arrière; | Avertissement pastoral au clergé et aux fidèles du diocèse de Pamiers, pour les prémunir contre le schisme; | Conversation avec Edmond Burke sur l'intérêt des puissances de l'Europe; | Projet d'une banque nationale; | Eclaircissemens sur le projet de banque nationale, et réponse aux objections faites contre ce projet; | Lettres à un jacobin, ou réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale. M. d'Agout a laissé aussi plusieurs manuscrits.

* **AGOULT** (ANTOINE-JEAN, vicomte d'), frère du précédent, fut constamment dévoué aux Bourbons, dont il partagea toutes les fortunes. Mousquetaire en 1768, après avoir passé par divers grades, il devint mestre-de-camp en 1783, et commandeur de l'ordre de Saint-Lazare en 1787. Il sortit de France en 1791, et fit sous le prince de Condé la campagne de 1792, après laquelle il rejoignit à Véronne Louis XVIII, qu'il accompagna en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Rentré en France avec ce prince, il devint premier écuyer de *madame*, lieutenant-général, commandeur de Saint-Louis, et gouverneur de Saint-Cloud. Il est mort le 9 avril 1828, âgé de 78 ans.

* **AGRAIN** (EUSTACHE d'), croisé célèbre de la première croisade, partit du Languedoc en 1096 avec Raymond, comte de Toulouse. Ses brillans exploits, joints à ses belles qualités, lui méritèrent du roi Baudouin les dignités de prince de Sidon et de Césarée, de connétable et vice-roi de Jérusalem. Nommé vice-roi d'Acce, pendant la captivité de Baudouin, ses succès contre le sultan d'Egypte le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*. — Son petit-fils, Hugues d'Agrain, fut chargé par Amaury, roi de Jérusalem, d'une ambassade au Caire, qu'il remplit avec distinction. Cette famille, originaire du Vivarais, s'est alliée à des maisons souveraines, et avait obtenu le droit de porter l'épée nue à la procession de Notre-Dame au Puy. Il existe encore deux branches de cette maison.

AGREDA (MARIE d'), religieuse cordelière, de la famille Coronel, supérieure de couvent de l'Immaculée Conception à Agreda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Cette fille s'imagina avoir eu une vision, dans laquelle Dieu lui donna des ordres exprès d'écrire la vie de la sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637; mais un confesseur éclairé,

qui la dirigeait pendant l'absence de son confesseur ordinaire, lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement, et ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abîme de la grâce de Dieu, histoire divine et la vie de la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda*. On trouve cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y était contenu lui avait été révélé. La lecture en fut défendue à Rome; et le P. Crozet, récollet, de Marseille, en ayant publié la première partie en français, la Sorbonne la censura très vivement, l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne. La traduction entière de ce franciscain parut à Bruxelles, 1717, en 8 vol. in-12, et en 3 vol. in-4°. Ses ouvrages ayant été mûrement examinés, selon les règles établies dans la savante dissertation de Benoît XIV, la congrégation des Rites publia, en 1774, un décret pour imposer silence sur la béatification de cette religieuse. L'année suivante, il se tint encore une congrégation à ce sujet, après laquelle le pape devait donner le décret *de non procedendo ulterius*, qui cependant est encore resté suspendu. Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agreda, sans des mouvemens de pitié envers cette bonne fille, et d'indignation contre les promoteurs et les éditeurs de ces prétendues révélations. Elle mourut le 24 mai 1665.

AGRICOLA (CÆSAR JULIUS), consul et général romain, natif de Provence, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien, s'y rendit illustre par sa valeur. Il soumit le premier l'Ecosse et l'Irlande aux Romains; il réduisit les Bretons, et conserva ses conquêtes par ses vertus et par le maintien de la discipline militaire. Ses victoires furent l'objet de la jalousie de Domitien, qui le rappela. Cet empereur lui ordonna d'entrer de nuit à Rome, pour qu'il n'eût pas les honneurs du triomphe. Agricola, trop sage pour témoigner son ressentiment à ce monstre, se retira chez lui, et y vécut

dans un repos honorable, simple dans son extérieur, poli dans ses discours, et se bornant à deux ou trois amis. On dit que Domitien hâta la fin de ses jours par le poison ; mais il ne faut pas toujours croire les crimes, quelque facilité que les hommes, et des hommes tels que Domitien, aient à les commettre. Tacite, gendre d'Agricola, nous a laissé une vie de son beau-père, digne de l'un et de l'autre. Agricola mourut vers l'an 90 de J.-C.

AGRICOLA, ou mieux HUESMANN (RODOLPHE), professeur de philosophie à Heidelberg, l'un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, naquit en 1444, à Baffeln, près de Groningue, d'une famille obscure. Après avoir étudié sous Thomas à Kempis, il voyagea dans la France et l'Italie, et s'arrêta pendant quelque temps à Ferrare, où le duc Hercule d'Est, le bienfaiteur des gens de lettres, fut aussi le sien, et où il eut pour maître de philosophie Théodore de Gaze. Après bien des courses au milieu desquelles il vit Erasme jeune encore dont il prédit la célébrité, il fut nommé syndic de Groningue, envoyé en cette qualité à la cour de l'empereur, et ensuite professeur à Heidelberg, où il mourut en 1485. Il fut enseveli en habit de cordelier, comme il l'avait demandé. Ce savant possédait les langues, la peinture, la musique, l'art oratoire, la poésie et la philosophie. On recueillit tous ses ouvrages en 2 vol. in-4°, à Cologne, en 1529, parmi lesquels on distingue son *Abrégé de l'histoire ancienne* et ses trois livres *De invention dialectica*. Les savans de son temps lui ont donné des éloges un peu outrés. On a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et en prose, un autre Politien. Erasme son ami lui prodigua les plus grandes louanges. Voyez les *Mémoires* de Nicéron, tom. 25.

AGRICOLA, ou mieux SCHNITTER, moissonneur (JEAN ISLEBIUS), ainsi nommé parce qu'il était d'Eisleben, où il naquit en 1490 ou 1492, dans le comté de Mansfeld; compatriote et contemporain de Luther, il fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentimens de son maître avec beaucoup de zèle; mais il les abandonna ensuite, et devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine et dans sa foi, il renouvela une erreur que Luther avait été obligé d'abandonner, et devint chef d'une secte qu'on appela secte des *Antinomiens*. Luther avait enseigné que nous étions justifiés par la foi, et que

les bonnes œuvres n'étaient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe que, lorsqu'un homme avait la foi, il n'y avait plus de loi pour lui; qu'elle était inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger, parce qu'étant justifié par la foi, les bonnes œuvres étaient inutiles; et parce que, s'il n'était pas juste, il le devenait en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine: Agricola la rétracta plusieurs fois, et la reprit autant. Mais Luther n'abandonnant jamais ses principes sur la justification, et les admettant avec Agricola, il ne pouvait le réfuter solidement, ni le détromper, puisque les conséquences de l'un étaient évidemment liées aux principes de l'autre. Comme Agricola rejetait toute espèce de loi, on appela ses disciples *Antinomiens*, c'est-à-dire, sans lois. Craignant le ressentiment de Luther, il se retira à Berlin, où il obtint, en 1540, la place de premier prédicateur de la cour. Il fut un des théologiens choisis pour rédiger l'*Interim* d'Augsbourg, qui ne satisfut ni les catholiques ni les protestans. Agricola mourut en 1566. On a de lui | des *Commentaires sur saint Luc*, in-8°; | *Historia passionis J.-C.*, 1543, in-fol.; | une traduction allemande de l'*Andrienne* de Térence, et | un *Recueil de 750 proverbes allemands*. Voyez sur cet hérétique l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim.

AGRICOLA (GEORGES), ou mieux BAUER, médecin allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie, en 1494. La connaissance qu'il avait des métaux et des fossiles le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines, surtout celles de Chemnitz en Saxe, et en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ces connaissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis sur cette matière, l'ont copié. Ce n'est qu'à la fin du 18^e siècle que cette science a fait des progrès rapides. Ce qu'il avance est en général exact, et son style est d'une élégance peu commune. Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue son traité *De re metallica*, en 12 livres, à Bâle, 1561, in-fol. Agricola mourut à Chemnitz l'an 1555. Les luthériens, pour lesquels il avait marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture. On joint ordinairement à son traité *De re metallica*, celui qui est intitulé: *De ortu et causis subterraneorum*, Bâle, en 1568, in-fol.

* **AGRICOLA** (**GEORGES-ANDRÉ**), médecin, né à Ratisbonne en 1672, mort en 1758, a publié un *Essai sur la multiplication des arbres, des plantes et des fleurs*, Ratisbonne, 1716, 2 vol. in-folio, qui fit beaucoup de bruit dans le temps en Allemagne, et qui a été traduit en français sous ce titre : *L'Agriculture parfaite ou Nouvelle découverte touchant la culture et la multiplication des arbres, des arbustes et des fleurs, ouvrage curieux, qui renferme les plus beaux secrets de la nature pour aider la végétation de toutes sortes d'arbres et de plantes, et pour rendre fertile le territoire le plus ingrat*, Amsterdam, 1720, deux parties, in-8° avec 54 planches. L'auteur prétendait avoir trouvé le secret de faire sortir d'une feuille ou d'une branche de grands arbres en moins d'une heure. Agricola fit des dupes auxquelles il demandait pour la connaissance de son secret vingt-cinq florins.

AGRIPPA I (**HÉRODE**), fils d'Aristobule, et petit-fils d'Hérode le Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibère lui donna la conduite de son petit-fils; mais Agrippa paraissant plus attaché à C. Caligula fils de Germanicus, et Tibère le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après, par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avait trainée dans son cachot, lui donna le titre de roi, avec les tétrarques de Philippe et de Lysanias, qui pour lors étaient vacans. L'an 41 de J.-C., l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avait faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode, fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, et l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professait cependant la loi de Moïse, et, comme s'il en eût été un des plus ardens zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jésus. Il savait bien que par-là il gagnerait l'affection des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, pour leur témoigner le désir qu'il avait de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa cruelle politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant

la fête, il lui fit trancher la tête. Après cela, il voulut pleinement satisfaire les Juifs en emprisonnant saint Pierre, qui devait être exécuté après Pâques, lorsque Dieu le tira miraculeusement de ses mains. Mais Agrippa ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. Après la fête de Pâques, il retourna à Césarée, dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortège de personnes de considération, tant de ses propres états que des pays voisins. Le second jour des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissée en argent, dont l'habileté de l'artiste relevait encore la richesse. Elle tirait un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissaient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquaient une sorte de respect qui tenait de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens et des Sidoniens, qui étaient venus lui demander pardon d'une faute pour laquelle leur nation avait, quelque temps auparavant, encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs et les flatteurs qui l'entournaient firent entendre des acclamations répétées. *Ce n'est point, s'écriaient-ils, la voix d'un homme, c'est la voix d'un dieu.* Le roi, enivré de ces louanges impies, et entraîné par l'orgueil, oublia qu'il était mortel; il fut frappé, dans l'instant, par l'ange vengeur de la souveraine majesté de Dieu, déchiré par de cruelles douleurs, et rongé tout vivant par les vers, la 7^e année de son règne et la 44^e de J.-C. Voy. *Act. Apost.*, c. 12; *Josèphe, Antig. jud.* l. 49. Il laissa un fils de son nom et trois filles, dont l'aînée fut la fameuse Bérénice.

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, était fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, comme on ôte une dignité, et le lui échangea pour d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. La Judée devint alors province romaine et eut des gouverneurs. A la mort de son oncle Hérode, roi de Chalcis, il obtint la surintendance du temple, le droit de nommer le grand-prêtre et le royaume de Chalcis au préjudice d'Aristobule, fils d'Hérode. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siège de Gamala; il se trouva aussi au siège mémorable de Jérusalem avec Titus. Il mou-

rut sous Domitien, l'an 90 de J.-C. Ses mœurs n'étoient pas à l'abri des soupçons, puisqu'on l'accusa même d'un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice. C'est en sa présence que saint Paul plaida sa cause à Cesaree. Rien de plus remarquable que la confiance avec laquelle cet apôtre cita Agrippa lui-même, comme ayant pleine connaissance des faits étonnans qui remplissent l'histoire de J.-C. Agrippa, bien loin d'en disconvenir, assura que peu s'en fallait qu'il n'embrassât le christianisme; mais sa vie étoit une mauvaise préparation à un changement de cette nature. Le récit de cette affaire, telle qu'on la lit au chap. 26 des Actes des Apôtres, est des plus intéressans.

AGRIPPA-LANATUS (Mévénius), consul romain l'an 303 avant J.-C., vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois depuis l'établissement du consulat à Rome. Ce héros étoit éloquent, et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'étoit retiré sur le *Mont-Sacré*; il le gagna par l'apologue des membres du corps humain révoltés contre l'estomac. Il mourut lorsque l'on célébrait la réunion du sénat et du peuple. Ses emplois, loin de l'enrichir, ne lui laissèrent pas de quoi le faire enterrer. L'état paya ses funérailles, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfans.

AGRIPPA (MARCUS VIPSANIUS), d'une famille obscure, d'après Suétone, et selon Cornélius-Népos, d'une famille de chevaliers, parvint, par ses vertus civiles et militaires, aux plus grandes dignités de l'empire : trois fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, et une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes et d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devait ses succès, lui demanda s'il devait abdiquer le gouvernement. Agrippa lui répondit avec le zèle d'un républicain et la franchise d'un soldat : il lui conseilla de rétablir la république; mais les avis de Mécène l'emportèrent sur ceux de ce citoyen généreux. Auguste l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, et lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les dérangemens ne sont que trop connus. Agrippa passa ensuite dans les Gaules, arrêta les conquêtes des Germains, dompta les Cantabres, et fit plus que de remporter des victoires; il refusa le triomphe. Il marcha ensuite en Orient, où,

secondé par Hérode, roi de Judée, il fut victorieux; après ce nouveau succès, il refusa encore le triomphe. Son seul nom soumit les Pannoniens; c'est au retour de cette campagne qu'il fut attaqué de sa dernière maladie. Outre le temps qu'il avait employé à la guerre, il en avait passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics et d'autres édifices, parmi lesquels on distinguait le fameux Panthéon, temple consacré à tous les dieux, qui subsiste encore sous le titre de Notre-Dame de la Rotonde. Sa mort arrivée environ l'an 12 avant J.-C. fut pleurée par Auguste et par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen et de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'étoit destiné à lui-même. Agrippa laissa de sa première femme Cécilia Attica une fille nommée Agrippine qui devint l'épouse de Tibère. Il n'eut point d'enfant de Marcella sa seconde femme. Il eut de Julie trois fils, Caius, Lucius et Agrippa Portunius, et deux filles, Julie et Agrippine.

AGRIPPA LE JEUNE, ou **AGRIPPA-POSTHUME**, dernier fils du précédent et de Julie, né après la mort de son père, 12 ans avant J.-C., fut adopté par Auguste, qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos vrais, mais indiscrets, contre ce prince, son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'île de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils; ayant appris que ce prince voulait, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, et envoya, de concert avec Tibère, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes; il n'en défendit pas moins sa vie, et ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il étoit d'un naturel farouche et d'un caractère emporté. La force du corps lui tenait lieu de tout mérite. Il avait pris le nom de Neptune, parce qu'il passait son temps sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher et à nager.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (HUGUE-CORNÉILLE), médecin et philosophe, naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I : puis il servit dans les ar-

mées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit et la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume insolente lui suscita bien des querelles; il en eut de très vives avec les cordeliers à Dôle où il était professeur d'hébreu, à Paris et à Turin avec les théologiens. Ces querelles l'obligèrent de fuir en différens pays. Il fut vagabond et presque mendiant en Allemagne, en Angleterre et en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lyon, où était alors Louise de Savoie, mère de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais elle le chassa d'auprès d'elle, pour avoir refusé de prédire, par le cours des astres, dans lesquels Agrippa prétendait lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son *Traité de la Vanité des sciences*, et sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Après avoir passé une partie de sa vie dans les cachots, il mourut, suivant le Naudeana, à Lyon, en 1534; et suivant d'autres biographes, à Grenoble, en 1535, dans un hôpital, aussi détesté que l'Arétin. Agrippa fut au nombre de ces écrivains, aujourd'hui plus communs que jamais, qui attribuent toutes leurs infortunes à la jalousie de leurs ennemis, plutôt qu'à leur caractère et à leur conduite. On a imprimé ses ouvrages en 2 vol. in-8°, *apud Beringos fratres*, en lettres italiques et sans date. Il prétendait que les sciences sont pernicieuses aux hommes: assertion soutenue avec beaucoup d'éloquence par J. J. Rousseau; et qu'on ne peut nier être vraie à certains égards, surtout par rapport à la généralité des hommes, qui certainement n'est pas en état de s'occuper des sciences, moins encore d'en faire un bon usage. Son *Traité de la philosophie occulte*, traduit en français, en 1727, en 2 vol. in-8°, le fit accuser d'être sorcier. Il avait toujours, suivant Paul Jove, un diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Le démon ayant étranglé un de ses disciples, notre magicien lui ordonna d'entrer dans le cadavre, et de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prit cette mort pour une apoplexie naturelle. Voilà ce que rapportent des historiens très graves sur Agrippa, et ce qui aujourd'hui n'en paraît pas moins incroyable. Il y a cepen-

dant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entre autres du cadavre d'un jeune homme de Dalem, en Lorraine, animé, pendant près d'un an, par le démon: chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, et attestée par les actes judiciaires signés de M. Reaury, procureur-général, et d'une multitude de témoins jurés. Agrippa eut l'impudence de proposer à Charles-Quint de lui procurer d'immenses trésors par le secours de la magie; mais, pour réponse, il reçut ordre de sortir de ses états. La déclamation de l'*Excellence des femmes au-dessus des hommes* (*De præstantia sexus feminini*) prouve qu'il n'y avoit point de paradoxe qui ne pût passer par sa tête. Il la composa pour flatter Marguerite d'Autriche. On a encore d'Agrippa une dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel: opinion absurde, réfutée par le texte même de la Genèse, qui ordonna aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité (*voyez BEVERLAND, RYSEN*). On a dit de cet écrivain: *Nullis hic parcat; contemnit, scilicet, nescit, flet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia. Ipse philosophus, daemon, heros, deus et omnia*. On a publié *La vanité des sciences*, et l'*Excellence du sexe féminin*, en 1726, 3 vol. in-12, traduits par Gueudeville. (*Voy. Paul Jove, Elog. doct. vir.*)

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Germanie et en Syrie. Elle montra une noble fermeté lors de la révolte des légions romaines en Pannonie, et ne céda qu'avec peine aux instances de Germanicus, qui la pria de quitter le camp et de se mettre en sûreté. Après la mort funeste de son époux Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle. Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnait d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiéta tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Tibère, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans l'île de Pandataire, aujourd'hui *santa Maria*, où il la laissa mourir de faim, l'an 32 de J.-C. Cette femme se

montra supérieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibère et dans le lieu de son bannissement, qu'elle avait été tranquille à la tête des armées. Du nombre de neuf enfans qu'elle laissa, les plus connus sont Caligula, qui fut empereur, et Agrippine, dont nous allons parler. S'il fallait juger par ce qu'ils furent des sentimens que leur inspira la mère, et du genre d'éducation qu'elle leur donna, il faudrait conclure qu'elle était elle-même un monstre.

AGRIPPINE, fille de la précédente, sœur de Caligula et mère de Néron, joignit aux mœurs les plus déréglées la cruauté d'un tyran. Elle était née dans la cité des Ubien, sur les bords du Rhin, et n'avait que 14 ans, lorsque Tibère lui donna pour époux Domitius Ahénobarbus, dont elle eut un fils qui porta d'abord le même nom que son père. Domitius étant mort, Agrippine mena une vie scandaleuse et Caligula son frère l'exila. Rappelée à la mort de Caligula, elle devint la femme de Crispus Passienus, qu'elle fit assassiner pour posséder ses biens. Claude son oncle ayant obtenu l'empire, elle prit un grand pouvoir sur son esprit, et devint son épouse après la mort de Messaline. Le caractère stupide de Claude lui était connu, et elle en profita. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions. Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, et pour assurer l'empire à son fils; voulant ajouter à la qualité de fille, de sœur, d'épouse d'empereur, celle de mère. Comme on lui disait que Néron lui donnerait la mort un jour : *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il règne*. Il régna effectivement. Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, par le moyen de la fameuse Locusta, et fit proclamer son fils empereur. Néron, élevé par Sénèque et par Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres; mais il oublia bientôt les services de sa mère. Agrippine, qui s'était attribué l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver, intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle était accoutumée à ce crime: on l'avait déjà accusée d'une liaison criminelle avec son frère. Néron, irrité de ses complots et insensible à ses caresses, avait déjà essayé de la faire périr, près d'Antium, dans un voyage qu'elle entreprit par mer. Il la fit enfin massacrer dans sa chambre,

l'an 59 de J.-C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en lui montrant son sein : *Frappe plutôt ce sein qui a porté Néron*. Ce fils abominable arriva un moment après que sa mère eut expiré, et parcourut, dit-on, des yeux les différentes parties de son corps, et, selon quelques historiens, dit en plaisantant : *Je ne croyais pas qu'elle eût tant de beauté*. Ce fut le prix dont ce scélérat paya ses bienfaits. Cette princesse avait beaucoup d'esprit et d'agrémens; mais elle ternit ces qualités par les crimes que lui firent commettre son ambition et son orgueil. Ce fut pour satisfaire ses passions, plutôt qu'en vue du bien du genre humain, qu'à l'imitation de tant d'illustres scélérats de tous les siècles, qui veulent couvrir leurs forfaits par quelque action de bien, elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. On lit dans Tacite que cette princesse avait laissé des mémoires qui lui ont beaucoup servi à écrire ses *Annales*.

AGUADO (FRANÇOIS), jésuite espagnol, né en 1566. Il fut le confesseur du duc Olivarez, ensuite ministre de Philippe IV, et mourut à Madrid en 1654. On a de lui : *Del perfetto Religioso*, Madrid, 1629, in-fol. Ses ouvrages ont été imprimés dans la même ville et la même année, en 6 vol.

AGUESSEAU (HENRI-FRANÇOIS d') naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant du Limousin, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et surtout celle de Racine et de Boileau, avait des charmes infinis pour lui. Il cultivait comme eux la poésie, en avait le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat du roi au Châtelet, en 1690, et peu de mois après, à l'âge de 22 ans, avocat général au parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait. Après avoir exercé six ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur-général. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il était. Il régla les juridictions qui étaient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle

d'une manière supérieure, et fit plusieurs réglemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplacerait un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseillait un jour de prendre du repos : *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent*? La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine: il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, et étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avait faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, en 1715, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que de deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil où le système de Lavv fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; et ce projet dont il montra les dangers et les avantages fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui était alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta, pour la seconde fois, en 1722, et il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury, mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1757; on les avait donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux. D'Aguesseau répondit qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Ces sentimens étaient dignes d'un homme qui n'avait jamais demandé ni désiré aucune charge. Les honneurs étaient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un*

homme vivant! Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque, encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelait les *beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de la législation qu'il avait conçu et l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres et l'agriculture formaient ses délassemens. Le chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit sur la législation des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1749. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Il n'était étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'était pas moins honoré des savans étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, déterminâ cette nation à un changement qu'elle n'aurait pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui toutes les semaines les membres des conseils des finances et des dépêches. Il rendait compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le roi écrivait sa décision. La sobriété et l'égalité d'âme lui conservèrent jusqu'à l'âge de 82 ans une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, et une pension de 400,000 livres. Il en jouit peu de temps, et ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Ecriture sainte qui lui étaient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est publiée en 13 vol. in-4° 1759 à 1789. Ses principes d'éloquence

étaient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition, et les charmes de l'art et de la persuasion. Son style est très châtié, mais on y désirerait quelquefois plus de chaleur. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé, et qu'il voulait retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau; il le serait moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne Le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avait dit qu'on avait vu, pour la première fois, les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le 1^{er} décembre 1753, laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine avait-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public*, disait-il; *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.* Il voulut être enterré auprès d'elle, dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit au pied d'une croix, que leurs enfans ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante :

Christo Servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt et speraverunt
Henricus Franciscus d'Aguesseau
Galliarum Cancellarius,
Et Anna Le Febvre d'Ormesson,
Ejus conjux;
Eorum liberi
Juxta ultimum parentis consensum
Hanc crucem
Dediderunt.
Anno reparatae salutis
M DCC LIII.

Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. Ce monument, détruit pendant la révolution, a été relevé en 1800. M. Pardessus a donné une nouvelle édition des *Oeuvres complètes* de d'Aguesseau, 1812-1820, 46 vol. in-8°, et M. Rives a publié en 1823 ses lettres inédites.

* AGUESSEAU, (HENRI-CARDIN-JEAN-BAPTISTE comte d'), membre de l'Académie française, petit-fils du célèbre Chancelier, né à Fresnes, après avoir été d'abord avocat-général au parlement de Paris, devint en 1783 conseiller d'état et prévôt maître des cérémonies de l'ordre

du Saint-Esprit. Député de la noblesse du bailliage de Meaux aux états-généraux, il se réunit un des premiers de son ordre au tiers-état, et donna sa démission en 1790, pour vivre retiré chez lui. Deux ans plus tard, accusé de tenir dans sa maison des conciliabules opposés à l'esprit qui régnait dans l'assemblée, il démissionna facilement des dénonciations qui ne reposaient sur aucun fondement. Le premier Consul l'appela, après le 18 brumaire, à présider la cour d'appel de Paris, et le chargea bientôt après des fonctions de ministre plénipotentiaire à Copenhague. Il fut nommé par l'empereur membre du sénat, comte de l'empire, et commandant de la légion d'honneur. En 1814, Louis XVIII le créa pair de France et chevalier du Saint-Esprit. Pendant les cent jours, d'Aguesseau s'éloigna de la capitale, où il ne reparut qu'après la seconde rentrée du roi. Il mourut le 22 janvier 1826. En lui s'est éteinte la famille des d'Aguesseau, qui s'était illustrée dès le 16^e siècle.

AGUI, ou Sultan AGUI, roi de Bantam, dans l'île de Java, fils du sultan Agoum. Son père, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du 17^e siècle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venait de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandais. Le général Spelman, homme qui aimait les grandes entreprises, résolut de secourir Agui. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison et mourut dans les fers.

* AGUILA (C. J. E. H. d'), mort à Paris en mai 1815, a publié : | *Causes anciennes et nouvelles des événements de la fin du 18^e siècle*, 4 vol. in-8°; | *Découverte de l'orbite de la terre; du point central de l'orbite du soleil; leur situation et leur forme; de la section du zodiaque par le plan de l'équateur, et du mouvement concordant des deux globes*, Paris, 1806, in-8°, avec 8 planches; | *Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède, des Goths, etc. pour servir à l'histoire politique et morale de l'Europe pendant le 18^e siècle*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, reproduite en 1815, avec quelques pièces préliminaires sous le titre d'*Histoire du règne de Gustave III*.

AGUILLON, *Aguillonius* (FRANÇOIS), célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. On a de lui un *Traité d'optique*, estimé dans le temps, et imprimé à Anvers, 1613, in-fol. Depuis Newton, ce livre est devenu inutile, mais il a pu servir à Newton.

AGUIRRE (JOSEPH SAENZ d') né à Logrono dans la Vieille-Castille le 24 mars 1630, fut un des ornemens de l'ordre de Saint-Benoît, dans le dernier siècle. D'abord, premier interprète des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur et secrétaire du tribunal du saint Office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zèle pour l'affermissement de l'autorité du saint Siège. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont : | une *Collection des Conciles d'Espagne*, 4 vol. in-fol. fort recherchée quoiqu'on puisse y désirer plus de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-fol. La meilleure est celle de 1693 et 1694. | *La Théologie de saint Anselme*, en 3 vol. in-fol. | *Défense de la chaire de saint Pierre, contre la déclaration du clergé de France*, Salamanque, 1683, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des conciles d'Espagne*, qui avait précédé sa collection, et ses *Ludi Salmanticenses*, qui sont des dissertations théologiques, qu'il avait faites, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant de recevoir le bonnet de docteur. La modestie, vertu devenue si rare parmi les savans de nos jours, était celle de ce cardinal. Il avait mérité de la part de Bossuet, son adversaire, cet éloge qui le peint en entier en peu de mots : « Le cardinal d'Aguirre, disait l'évêque de Meaux, est la lumière de l'Eglise, le modèle des mœurs, l'exemple de la piété. »

AGULIERS. Voyez DESAGULIERS.

AGYLÉE, *Agylæus* (HENRI), homme de lettres, natif de Bois-le-Duc, en 1533, mort en 1595, âgé de 62 ans, a traduit le *Nomocanon* de Photius avec plus de fidélité que d'élégance. En outre, il a publié la traduction latine des *Novelles* de Justinien par Haloandre, avec des corrections et des variantes, Paris, 1560, in-4°. *Justiniani edicta, Justinii, Tiberii, Leonis Philosophi constitutiones, et Zenonis una*, Paris, 1560, in-8°. Il possédait par-

faitement la langue grecque. Il avait pris part aux troubles politiques de son temps, fut député aux états-généraux, conseiller au conseil suprême, et avocat fiscal en 1586.

AHIAS, prophète de Silo, prédit à Jéroboam qu'il serait roi de dix tribus, que son fils Abia mourrait, et que sa famille serait détruite, pour le punir de son ingratitude et de son idolâtrie, vers l'an 924 avant J.-C. Il avait écrit l'histoire de Salomon.

* **AHLWARDT** (PIERRE), né en 1710, fut professeur de logique et de métaphysique à Greifswald en Poméranie, et mourut dans cette ville en 1791. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les *méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs*, et des dissertations sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu. Il fonda une société dite des *Abélites*, dont les membres doivent faire profession de candeur et sincérité parfaite.

* **AHMED-BEN-THOULOUN** (ABOUL-ABBAS), chef de la dynastie des Thoulounites qui a donné quatre princes à l'Egypte (9^e et 10^e siècles de l'ère moderne), était le fils d'un esclave ture qui appartenait au calife Mamoun et qui obtint de lui des emplois distingués. Pendant les querelles des califes, il se rendit indépendant, et poussa ses armes jusqu'en Asie. Un de ses affranchis s'étant révolté contre lui, s'empara de plusieurs de ses villes; Ahmed ne put réprimer cette insurrection. Il mourut à Antioche l'an 884 (270 de l'hég.)

* **AHMED-CHAH** - L'ABDALI, fut le fondateur du royaume de Candahar, dans le milieu du 18^e siècle. Enfermé dans une forteresse où le retenait le gouverneur de Candahar, il dut la liberté à Nadir-chah, (Thamas-Kouli-Khan). Dès-lors il s'attacha à sa personne, et s'étant emparé, à la mort de ce prince, des provinces de Candahar et de Caboul, il les érigea en royaume et prit le titre de *Chah*. Il combattit contre les Mahrattes (1761) et les vainquit à la bataille de Pannibet. Enfin après une brillante carrière, Ahmed mourut en 1773, laissant sa couronne à son fils Tymour-Chah.

AHMED-KHAN, ou NICODAR ou NY-GOUDAR, fut le premier empereur mogol qui embrassa le mahométisme. Il monta sur le trône l'an 1282 (681 de l'hég.); il était le 9^e prince de la race de Gengiskan (Djenguyz-Kan). Cette révolution reli-

gieuse et les réformes qui en furent la suite excitèrent contre lui une conjuration qu'il réprima par la mort des chefs. Dans sa famille on se revolta aussi : à la tête de la rébellion était le fils de son frère auquel il avait succédé (Arghoun-Khan, fils d'Abaca-Khan, qui regardait son oncle comme un usurpateur. Après une défaite, dans laquelle ce jeune guerrier fut fait prisonnier, il parvint à réunir une forte armée avec laquelle il s'empara de l'empereur. Ahmed fut détrôné et périt en 1284 après deux ans et neuf mois de règne.

* AHMED-RESMY-HADJY, fut revêtu auprès de Moustapha III de la place qui correspond en France à celle de chancelier; chargé en 1758 (1171 de l'hég.) de deux ambassades à Vienne et à Berlin, il écrivit une relation de son voyage, qui a été insérée dans les annales de l'empire ottoman, et traduite en allemand, Berlin, 1809, in-8°.

* AHRENDT, antiquaire, né à Altona, dans la basse Saxe, en 1769, parcourut successivement la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Italie, la France et l'Espagne, toujours à pied et mal vêtu, bravant l'intempérie des climats, vivant de la manière la plus frugale, étudiant sans cesse les monumens runiques, et recherchant les alphabets des 9^e, 10^e et 11^e siècles. Son originalité et la singularité de son extérieur lui attirèrent quelques aventures fâcheuses. On dit que, dans son humeur sauvage, il se battit un jour à coups de poings contre un antiquaire allemand, et qu'il perdit un œil dans ce combat. Lors de son dernier voyage en Italie, le désordre de son extérieur et la véhémence de ses discours le firent prendre pour un *Carbonaro*, et enfermer dans les prisons napolitaines. Mis en liberté, il retournait en Allemagne lorsque la mort le surprit en février 1824. Ses papiers et ses collections ont été envoyés dans sa patrie, par les soins du chargé d'affaires de S. M. le roi de Danemark. La *Revue encyclopédique* ajoute qu'il était sur le point de publier un grand ouvrage sur l'état physique et les antiquités de la Norvège.

* AICHAM, fille d'Abubecker, devint à l'âge de neuf ans la femme de Mahomet qui, par ce mariage, voulut s'attacher son père par de nouveaux liens. Mahomet l'aima tendrement; il la conduisait avec lui dans ses expéditions. C'est par elle que les Musulmans ont connu les derniers momens de leur prophète, et

par conséquent ses volontés relativement à la succession du califat. Elle éloigna de cette dignité Ali à qui elle avait voué une haine profonde, parce qu'il avait fortifié Mahomet dans la crainte qu'il éprouvait d'être trompé par sa femme. Les Mahométans lui donnèrent le surnom de prophétesse, et la placèrent au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre. Après la mort d'Omar, elle sembla se rapprocher d'Ali qui aspirait au califat; plus tard elle se prononça contre lui, leva une armée, combattit le calife; mais elle fut défaite et tomba au pouvoir du vainqueur qui eut néanmoins pour elle le plus grand respect. Elle mourut à la Mecque l'an 678 (58 de l'hég.)

AICHER (don ORNON), religieux bénédictin à l'abbaye de Saint-Lambert en Styrie, diocèse de Saltzbourg, naquit vers 1629, et se rendit célèbre par des talens et une étendue de connaissances qui le placèrent parmi les personnages les plus érudits de l'ordre de Saint-Benoît. Il professa dans l'université de Saltzbourg les humanités, la rhétorique, la poésie, l'histoire, et laissa un grand nombre d'excellens ouvrages dont les principaux sont: | *Commentaires* sur les Philippiques de Cicéron et sur la 4^e décade de Tite-Live, ouvrage fort estimé; | *Theatrum funebre exhibens epitaphia nova et antiqua, seria, jocosa*, etc. Saltzbourg, 1675, 4 vol. in-4°; | *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, etc. 1676, in-8°; | *De comitiis Romanorum*, ib. 1678, in-8°; | *Iter oratorium*, ib. 1675; | *Iter poeticum*, ib. 1674; | *De principis cosmographia*, ib. 1678; | *Ephemerides ab anno 1687 usque ad 1699*. Il laissa, en outre, un grand nombre de traités et de dissertations dont il est fait mention dans l'*Histoire de l'Université de Saltzbourg*, par un religieux de l'abbaye de Saint-Blaise, et dans les Lettres apologétiques de don Bernard Pèse. Il mourut à Saltzbourg en 1705.

* AIDAN, Irlandais, né dans une des îles Hébrides, évêque de Lindisfarne au 7^e siècle, avait embrassé l'état religieux au monastère d'Yona dans l'une de ces îles. Oswald, roi de Northumberland, demanda à Ségène, abbé de ce monastère, quelques-uns de ses moines pour travailler à la conversion de ceux de ses sujets qui n'avaient point encore embrassé le christianisme. Ségène se rendit aux desirs du roi, et mit à la tête de cette colonie de missionnaires, Aidan, à qui il fit re-

cevoir l'ordination épiscopale. Oswald donna à Aidan la terre de Lindisfarne, petite île de la côte de Northumberland, qui prit de là le nom d'Holy-Island, *l'Île sainte*. Aidan y établit son évêché, y bâtit un monastère sous la règle de saint Colomban, et aidé de ses frères, travailla avec ardeur et succès à l'objet de sa mission. Le vénérable Bède, dans son *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, parle d'Aidan, et le représente comme un modèle consommé de toutes les vertus chrétiennes. Il mourut le 31 août 631, en grande réputation de sainteté. On lui attribue des miracles.

* **AIGNAN** (ETIENNE), né à Beaugency, en 1775, d'une famille de robe, fit ses études au collège d'Orléans. La chaleur avec laquelle il parut embrasser les idées révolutionnaires lui valut, à l'âge de 19 ans, la place de procureur-syndic près du district d'Orléans. Indigné des excès qui se commettaient sous ses yeux, il voulut les réprimer et faillit être victime de son zèle. On le mit en arrestation comme suspect. En 1800, il devint secrétaire particulier du préfet du Cher, et le comte de Ségur le fit nommer en 1808 aide des cérémonies pour l'introduction des ambassadeurs au palais de Napoléon. Après plusieurs tentatives infructueuses, Aignan parvint à se faire élire membre de l'académie française, où il succéda à Bernardin de Saint-Pierre qu'il fut loin de remplacer sous le rapport du talent. La plupart de ses ouvrages sont fort médiocres. Les principaux sont : | *La Mort de Louis XVI*, tragédie dépourvue de verve, qui lui fut inspirée par l'horreur des scènes révolutionnaires, et qui, selon quelques-uns, ne lui appartient pas ; | *Chant funèbre aux mânes des neuf victimes d'Orléans*, 1795 ; | *Essai sur la critique*, poème en 3 chants, traduit de l'anglais, in-8° ; | *L'amitié mystérieuse*, traduit de l'anglais ; | *Le ministre de Wakefield*, traduit de l'anglais ; | *Polyxène*, tragédie jouée en 1804, et qui n'eut qu'une représentation ; | *Brunehaut, ou les successeurs de Clovis*, trag. ; | *Abrégé du voyage de Mungo-Park*, 1798 ; | *Arthur de Bretagne*, tragédie ; | les opéras de *Clisson* et de *Nephtali* ; | *L'Iliade d'Homère*, traduite en vers français, | une édition des *OEuvres de Racine* avec les notes de tous les commentateurs et des études sur ce poète ; | *Histoire du jury*, Paris, 1822, in-8°, trad. en italien et en allemand. Aignan était un des collaborateurs des chefs-

d'œuvre des théâtres étrangers. Il a laissé de plus quelques brochures politiques, et a écrit dans plusieurs journaux. Il est mort à Paris, le 21 juin 1824. M. de Jouy, son confrère à l'académie, a payé à sa cendre le tribut d'usage.

* **AIGNEAUX** (ROBERT ET ANTOINE), nés à Vire, dans le milieu du 16^e siècle, se distinguèrent par leurs poésies. Ils composèrent en commun une *traduction en vers de Virgile et d'Horace* qui a beaucoup contribué à leur réputation : on y remarque, ce qui était rare à cette époque, le retour alternatif des rimes masculines et féminines. Ils moururent dans un âge peu avancé, l'un (Robert) à 49 ans, l'autre à 52.

* **AIGREFEUILLE** (CHARLES d'), docteur en théologie et chanoine de l'église cathédrale de Montpellier, a publié en 1737 et 1739, une *Histoire civile et ecclésiastique de la ville de Montpellier*, 2 vol. in-folio.

* **AIGREMONT** (le général baron d'), colonel au 15^e régiment de cuirassiers en 1809, se signala à la bataille de Wagram, ce qui lui valut le titre d'officier de la légion d'honneur. Ayant passé en Espagne, il s'y distingua en plusieurs rencontres, notamment à la bataille de Lérida, qui eut lieu le 25 avril 1810. Le succès de cette journée auquel il contribua, lui valut le grade de général de brigade. Le 25 avril 1814, il se rendit auprès du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, et fut nommé le lendemain chevalier de Saint-Louis. Depuis, il a été élevé au grade de maréchal-de-camp. Il est mort en janvier 1827.

* **AIGUILLON** (MARIE-MADELEINE DE VIGNEROD, duchesse d'), fille de René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu. Elle parut à la cour de Louis XIII et devint dame d'atours de la reine Marie de Médicis. Elle épousa en 1620, Antoine du Roure de Combalet. Restée veuve sans enfans, elle fut renvoyée par suite des querelles de la reine-mère avec Richelieu, et fut même en butte à quelques persécutions. Mais le roi et son oncle travaillaient à sa grandeur ; elle reçut de ce dernier le duché d'Aiguillon qu'il acheta en 1638. Après la mort de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon se livra à la piété et à la bienfaisance, sous la direction de saint Vincent de Paul. Elle fit des dons immenses, fonda des hôpitaux et fit racheter des esclaves en Afrique.

Elle mourut en 1675 : Fléchier a fait son oraison funèbre.

* **AIGUILLON** (ARMAND VIGNEROD-DUPLESSIS-RICHELIEU, duc d'), pair de France, ministre sous Louis XV, naquit en 1720. Il parut avec éclat à la cour de Louis XV, qui remarqua non sans quelque jalousie avec quelle distinction l'accueillait la duchesse de Châteauroux qu'il aimait lui-même. D'Aiguillon fut envoyé à l'armée d'Italie. Il se distingua, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé, et fut ensuite nommé successivement gouverneur d'Alsace et commandant de la Bretagne. Le parlement de cette dernière province ayant résisté à quelques édits bursaux, il déploya un appareil et une sévérité qui excitèrent contre lui la haine des Bretons, et la cour fut obligée de le remplacer, pour mettre fin aux débats scandaleux qui eurent lieu entre lui et le parlement, qui l'accusait d'exaction et d'infidélité. D'Aiguillon, en 1758, avait battu les Anglais qui avaient tenté une descente à Saint-Cast. Mais les Bretons ne lui tinrent aucun compte de cette victoire, et le procureur-général Lachalotais, par une maligne allusion au reproche qu'on lui faisait de s'être caché pendant l'action dans un moulin, disait plaisamment que *s'il ne s'était pas couvert de gloire, il s'était couvert de farine*. Le parlement de Bretagne informa contre d'Aiguillon qui à son tour accusa Lachalotais d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. Louis XV avait d'abord paru vouloir étouffer l'affaire ; mais, cédant aux plaintes qui se renouvelaient, le procès fut évoqué au parlement de Paris, et cette cour rendit un décret qui le déclarait « prévenu » de faits qui entachaient son honneur, et « suspendu des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. » D'Aiguillon usa alors de la protection de la comtesse Dubarry, et par l'ordre du roi qu'il obtint cette favorite, toutes les pièces de la procédure furent enlevées du greffe : ainsi se termina le procès. L'année suivante, il contribua à l'exil de Choiseul, et lui succéda dans le ministère des affaires étrangères. Son début dans la carrière politique fut signalé par le partage de la Pologne contre les intérêts de la France. Louis XV ne put s'empêcher de dire à cette occasion : « Si Choiseul eût été ici, le partage n'aurait pas eu lieu. » La suite de ses opérations ne fut guère plus heureuse ; néanmoins, peu de temps avant la mort de Louis XV, il réunit le département de la guerre à

celui des affaires étrangères ; mais l'avènement de Louis XVI fut le signal de sa disgrâce. Il fut exilé en 1775, et mourut en 1780, avec la réputation d'un courtisan plein d'esprit et de dextérité, mais dépourvu des talents et des vues profondes si nécessaires à un homme d'état. Sa conduite impolitique dans plusieurs circonstances ne contribua pas peu à méconter les esprits, et au lieu d'affermir l'autorité royale, il en affaiblit les bases et fut un de ceux qui par leur légèreté amenèrent cette terrible catastrophe qui ébranla la société, et dont nous ressentons aujourd'hui plus que jamais les terribles effets. On lui attribue, quoique les dates ne se concilient guère avec celle de sa naissance, une collection de pièces impies et libres, imprimées sous ce titre : *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, Ancône, 1755, in-4°. Ce recueil n'a été tiré, dit-on, qu'à 7 exempl., par le duc lui-même, qui l'a imprimé dans sa terre de Verret ; | *Suite de la nouvelle Cyropédie ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8°. Il a eu pour collaborateurs la princesse de Conti, Grécourt et le P. Vinot de l'Oratoire.

* **AIGUILLON** (ARMAND VIGNEROD-DUPLESSIS-RICHELIEU, duc d'), fils du précédent, pair de France, colonel du régiment de cavalerie Royal-Pologne, commandant des cheval-légers de la garde du roi, embrassa en 1789, la cause des constitutionnels. Député par la noblesse de la sénéchaussée d'Agen aux états-généraux, il se réunit, le 25 juin, un des premiers au tiers-état, et, dans la fameuse séance de la nuit du 4 août, il fut le second qui vota la suppression des privilèges de son ordre. Il combattit vivement tous les droits du trône, et voulut faire transférer au corps législatif la nomination aux emplois, et le droit de paix et de guerre à la nation. Au commencement de 1792, après la session de l'assemblée constituante, il remplaça le général Custines dans le commandement des troupes qui défendaient les gorges de Porentrui. Décrété d'arrestation, après la journée du 10 août, pour avoir traité la Convention d'*usurpatrice*, il passa à Londres, où il fut mal reçu des émigrés, puis en Allemagne, et au moment où sa radiation de la liste lui permettait de rentrer en France, il mourut à Hambourg, le 4 mai 1800.

* **AIKIN** (JEAN), médecin anglais, né en 1747 à Kilworth, comté de Leicester,

d'un ministre presbytérien, avait étudié la médecine à Edimbourg et à Manchester, et l'exerça dès l'an 1780 successivement à Chester, à Warrington et à Yarmouth. S'étant déclaré hautement partisan de la révolution française, ses opinions religieuses et politiques nuisirent à l'accroissement de sa clientèle, et il vint s'établir, en 1792, à Londres, où il s'adonna presque exclusivement à la littérature qu'il cultivait depuis long-temps et qui avait pour lui plus d'attrait. Il mourut le 7 décembre 1822, après avoir publié en anglais un très grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance, qui prouvent beaucoup de connaissance et de facilité, et annoncent en même temps un esprit sage, réfléchi et un goût délicat. Les principaux sont : | des *Pièces diverses*, en prose, 1773, in-12, qu'il donna avec sa sœur Lætitia Aikin, connue sous le nom de mistress Barbauld, qui s'est fait aussi une réputation en Angleterre par ses écrits; | une traduction de la *Vie d'Agri-cola*, 1774, in-8°, 2^e édition, avec les mœurs des Germains, accompagnée de notes fort étendues et d'une carte de l'Allemagne ancienne, 1777 et 1815, in-8°; | *Essai sur l'application de l'histoire naturelle à la poésie*, 1777, in-8°, souvent réimprimé; | *Mémoires biographiques sur la médecine dans la Grande-Bretagne*, depuis la renaissance des lettres jusqu'au temps d'Hervey, 1780, in-8°. On y trouve des détails curieux et peu connus sur plus de cinquante médecins et chirurgiens qui vécurent entre les années 1250 et 1677; | *Aperçu du caractère et des services publics de feu J. Howard*, 1791, in-8°, excellent morceau de biographie qui a été traduit en allemand, 1792, in-8°, et en français par M. Boulard, 1796, in-12; | *Les soirées au logis*, 1795-96, 6 vol. in-12, qu'il a données avec sa sœur mistress Barbauld. Cet ouvrage, particulièrement destiné à la jeunesse, a été souvent réimprimé, et trad. en franç., en 6 vol. in-12; | *Lettres d'un père à son fils sur différents sujets relatifs à la littérature et à la conduite de la vie*, 1795-1800, 2 vol. in-8°; | une *Description des environs de Manchester*, 1797, in-4°; | *Biographie générale ou Vie des personnages remarquables de tous les siècles et de tous les pays*, qu'il a publiée avec le docteur Enthfield, son ami, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston, Londres, 1799-1815, 10 volumes in-4°; | *Lettres sur un cours de poésie anglaise, adressées à une jeune dame*, 1804, in-12;

| *Esquisses géographiques, ou Tableau de l'état physique et politique de toutes les parties du globe*, 1805, 2 vol. in-8°; | *Vies de J. Selden, écuyer, et de l'archevêque Usher*, avec des notices sur les hommes de lettres anglais les plus remarquables, 1812, in-8°; | *Annales du règne de George III, depuis son avènement au trône jusqu'à la paix générale de 1815*, 2 vol. in-8°, 2^e édition, 1820, continuée jusqu'à la fin du règne de George III, 5 vol. in-8°, trad. en franç. par Eyriès, 1817 et 1820, 5 vol. in-8°; | *Revue annuelle de l'Histoire de la littérature*, ouvrage périodique, qu'il publia depuis 1801 jusqu'à sa mort. Enfin, il a donné des éditions accompagnées d'*Essais critiques des Saisons* de Thompson; de l'*Art de conserver la santé*, par Armstrong; du *Poème de la chasse*, de Somerville; du *Spleen et autres poèmes*, de Matthieu Gréen; de l'*Essai sur l'homme* de Pope; des *OEuvres poétiques* de Milton. Il a aussi réimprimé les *OEuvres des poètes anglais*, avec des additions au travail de Johnston, et de jolies gravures.

AILHAUD (JEAN), chirurgien, né à Lourmain en Provence en 1674, mort à Aix en 1756, est particulièrement connu par les poudres purgatives auxquelles il a donné son nom et dont il se disait l'inventeur. On a de lui : *Traité de l'origine des maladies et des effets de la poudre purgative*, en latin et en français, 2^e édition augmentée, 1748, in-8°. La poudre d'Ailhaud n'était qu'une combinaison de résine, de scammonée et de suie.

AILHAUD (JEAN-BAPTISTE-GASPARD), Baron de la Pellet, fils du précédent, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il a publié : | *Médecine universelle prouvée par le raisonnement, ou Précis du traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12, nouvelle édition, Carpentras, 1764, 5 volumes in-12; | *Lettres à M. Barbeau du Bourg, au sujet de la poudre purgative*, Paris, 1762, in-12; | *L'Ami des malades ou Discours historique et apologétique de la poudre purgative*, Paris, 1765, in-12; | *Traité de la vraie cause des maladies, et Manière la plus sûre de les guérir par le moyen d'un seul remède*, Paris, 1776, in-12.

* AILLAUD (l'abbé P. TOUSSAINT), professeur de rhétorique, ensuite bibliothécaire de la ville de Montauban, né à MontPELLIER le 1^{er} novembre 1759, mort à Montauban à la fin de 1826. Ses principaux ouvrages sont : | l'*Egyptiade*, poème sur

la campagne du général Bonaparte en Egypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, où l'on trouve quelques bons vers, mais qui ne peut être compté sérieusement parmi les poèmes épiques. Cet ouvrage ne se fait remarquer que par un grand excès d'adulation; Paris, Lenormand, 1815, in-8°; | *les Argonautes de l'humanité*, poème en 41 chants, Montauban, 1817, in-8°; | *le Triomphe de la révélation*, poème en 4 chants; | *le nouveau Lutrin ou les Banquettes*, poème héroï-comique en 8 chants, Montauban, 1805, in-8°; | *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en 1815*, Montauban et Paris 1825, in-8°. Il avait entrepris une *nouvelle Henriade*, poème héroïque qui devait avoir 42 chants, dont il n'a publié que le premier.

AIIILY (PIERRE d') évêque, naquit à Compiègne, en 1550, d'une famille pauvre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1580. Ensuite il fut élu chancelier de l'université de Paris, confesseur et aumônier de Charles VI, qui le nomma aux sièges du Puy et de Cambrai. Dès qu'il eut ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du fameux Gerson son disciple. Son zèle pour l'extinction du schisme qui désolait alors l'Eglise l'a rendu célèbre. Il fit divers voyages à Rome et à Avignon pour cet effet. Il eut des conférences avec les différens papes qui se dispu taient alors la tiare. Il prêcha en 1405 devant l'antipape Pierre de Lune sur la Trinité; et il parla sur ce mystère avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise. Jean XXII, qui connaissait tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, et y brilla également par son zèle et par son éloquence. Il revint ensuite à Avignon, où, selon la plus commune opinion, il termina ses jours le 8 août 1419. Martin V l'avait fait son légat en cette ville. La relation de ses obsèques par Jean Le Robert le fait mourir en 1420. Fleury dit qu'il mourut à Cambrai le 28 août 1425. Moréri et Ladvo cat le font mourir en Allemagne. Le collège de Navarre, qui le reconnaît pour son second fondateur, qui l'avait eu au nombre de ses boursiers, et dans le sein duquel il avait acquis le titre d'*aigle des docteurs de la France*, et de *marteau des hérétiques*, hérita de ses livres et de ses manuscrits. Le plus connu

de ses ouvrages est le *Traité de la réforme de l'Eglise*, divisé en six chapitres, et publié avec les ouvrages de Gerson, son disciple. « Au lieu de déclamations insultantes, dit l'abbé de Bérault, il donna des conseils précis, pratiques et très engageans. Il s'éleva même avec force contre ces réformateurs subalternes, qui déprisaient autant la dignité que la conduite des prélats du premier ordre, et dit qu'ils feraient beaucoup mieux d'écarter la poutre qui couvre leurs yeux, que d'observer malignement la paille qui gêne l'œil de leurs frères, ou plutôt de leur père et de leurs maîtres. Il proteste ensuite que le sacré collège s'est déclaré plus hautement que personne pour la réforme, et que l'Eglise romaine est disposée à se prêter à tous les réglemens que l'esprit de sagesse et de vérité suggérera au concile. » La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg, 1490, in-fol., et quelques-uns ont été imprimés séparément à Paris, à la fin du 15^e siècle. Tels sont les suivans : | *Concordia astronomie cum theologia*, 1490, in-4°; | *De anima*, Paris, 1494, in-4°; | *Devita Christi*, Paris, 1483, in-4°; et plusieurs autres ouvrages, la plupart de scolastique ou de piété, et quelques-uns concernant l'astrologie judiciaire, dont ce prélat faisait plus de cas qu'il ne convenait à son état et à ses lumières. Ce fut du reste un homme savant, irréprochable dans ses mœurs, attentif à maintenir la discipline de l'Eglise.

* AILRED, ETHELRED ou EALRED, abbé de Révesby, dans le comté de Lincoln, né en 1109, a laissé plusieurs ouvrages d'histoire : | *Histoire de la guerre de l'Etendard sous le roi Etienne*; | *Généalogie des rois d'Angleterre*; | *Histoire de la vie et des miracles d'Edouard le Confesseur*; | *Histoire de la religieuse de Wathun*. Il fit aussi des sermons et des livres de piété.

* AIMERIC DE MALEFAYE ou MALEFAYDA, d'abord doyen et ensuite patriarche d'Antioche en 1142, après Raoul, aussi Français, était né dans le bourg de St. Viancé, diocèse de Limoges. Il avait embrassé jeune l'état ecclésiastique, et était passé en Orient après la première croisade. Il fut dans ces contrées légat du saint Siège, sous le pontificat d'Alexandre III. Des pèlerins s'étaient fixés en divers lieux de la Terre-Sainte, et y vivaient en ermites, exposés souvent à des violences et à de mauvais traitemens

de la part des Sarrasins ; Aimeric les rassembla, les réunit à d'autres ermites qui vivaient sur le mont Carmel, et en forma une congrégation à laquelle il donna pour premier général Berthold son frère. En 1180, Alexandre III la confirma. Aimeric mourut en 1187. On a de lui : | un ouvrage intitulé *De institutione primorum monachorum, in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, inséré au 3^e vol. de la *Bibliothèque des Pères*. Il entreprend d'y prouver que le prophète Elie est le fondateur des carmes : prétention soutenue par ses religieux, mais réfutée par le P. Papebroch ; | *Prise de Jérusalem par Saladin* ; | *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tome 1^{er} du *Trésor* de don Martenne.

AIMERICH (MATTHIEU), jésuite espagnol, mort à Ferrare en 1799. On lui doit : *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ, vel adhuc latentis*, Ferrare, 1784, 2 tomes en 1 volume in-4^o ; | *Censorini* (Q. Moderati) *de vita et morte linguæ latinæ Prædoxa philologica, etc.* 1784, in-8^o, ouvrage curieux, dont on n'a tiré qu'un petit nombre ; | *Novum Lexicon historicum et criticum antiquæ romanæ litteraturæ deperditæ*, Bassano, 1737, in-8^o.

AIMOIN, bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, né à Villefranche en Périgord, composa une *Histoire* de France en cinq livres. Les deux derniers furent finis après sa mort par une main étrangère. Ce n'est qu'une compilation pleine de fables et de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette histoire dans le tome III de la *Collection* de Duchêne, et dans celle de Duchesne. Il écrivait aisément, mais sans élégance. Il mourut en 1108. Il est aussi l'auteur d'une vie de saint Abbon dont il était l'élève : cet ouvrage est important.

AIMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément *les quatre fils Aimon*. Le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires allemands. Voy. Jean Berthelt, *Hist. Luxemb.* ; Ferrarius, *Catal. sanct.* ad 7 jan. Les *quatre fils Aimon* ont donné matière à un roman qui fait partie de la *Bibliothèque bleue*.

AIMON, HAIMON, ou HEMNON, évêque d'Halberstadt dans le 9^e siècle, fut disciple d'Alcuin, se trouva, en 858, au concile assemblé à Mayence contre Gotescalc, et

mourut le 27 mars de l'an 863. Il écrivit des *Commentaires* sur les Psaumes, sur Isaïe, et sur l'Apocalypse ; des *Sermons* sur les évangiles des dimanches et fêtes de l'année, imprimés à Cologne en 1536, et un abrégé de l'histoire sacrée, intitulé *De christianarum rerum memoria*.

AIMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, était Breton, et natif de Landacob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au diocèse d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui est dans le diocèse de Lyon, de l'ordre de Saint-Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, et mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1174.

* AINSWORTH (HENRI), savant théologien anglais, d'une secte de non-conformistes, vivait au commencement du 17^e siècle. Contraint de quitter l'Angleterre sous le règne d'Elizabeth, comme beaucoup d'autres de sa secte, il se réfugia en Hollande, où il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante, dont la dissolution fut bientôt amenée par l'aigreur et la violence des disputes que l'esprit de secte éleva dans son sein. Ainsworth quitta Amsterdam, et se rendit en Irlande, où il espérait trouver le repos. Mais trompé dans son attente, il revint en Hollande où il resta jusqu'à sa mort, dont les circonstances sont assez singulières pour mériter d'être rapportées. Il avait trouvé dans la rue un diamant d'une valeur considérable qui appartenait à un juif. Ainsworth s'empressa de le lui rendre, et rejeta l'offre d'une somme d'argent qui lui était faite en retour de ce service. Mais il fit promettre au juif de lui procurer une entrevue avec des savans rabbins, à qui il voulait demander des éclaircissemens sur les prophéties de l'Écriture concernant le Messie. Le juif, se trouvant hors d'état de le satisfaire, et pressé par Ainsworth de tenir sa parole, prit, dit-on, le parti de l'empoisonner, pour se délivrer de ses importunités. On croit communément qu'Ainsworth mourut l'an 1629. La date et le lieu de sa naissance sont inconnus. Il possédait la langue hébraïque et a fait une traduction littérale du *Pentateuque* accompagnée de commentaires utiles et curieux. Cette traduction fait partie d'une suite d'*Annotations* sur l'ancien Testament, ouvrage devenu rare, et qui a été imprimé pour la dernière fois en 1 vol. in-fol. en 1639. On a aussi de lui quelques écrits de controverse.

* **AINE** (M. J. BAPTISTE-NICOLAS d'), maître des requêtes et intendant de province, mort le 24 septembre 1804, a traduit de l'anglais les *Eglogues* de Pope insérées dans la *nouvelle Bigarrure*, tom. 11 p. 75, et l'*Economie de la vie humaine*, 1732, in-12, petit traité de morale de Robert Dodsley, qui obtint beaucoup de succès, et fut attribué au lord Chesterfield.

* **AIIOUB-BEN-CHADY** (NEBEM-EDDYB), fils de Chady gouverneur de Tekryt, fut le père du grand Saladin et la tige de la race des Aïoubites. Chassé de Tekryt, il alla auprès de Zenki, ou Zengui ou Sanguin, auquel il avait auparavant accordé l'hospitalité et qui le combla de bienfaits. Il en obtint un gouvernement qui ne tarda pas à être attaqué et pris. Saladin son fils, qui était visir en Egypte, l'appela auprès de lui. Aïoub mourut d'une chute de cheval l'an 1175 (568 de l'hég.)

AIRAULT, plutôt **AYRAULT** (PIERRE), célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en l'an 1536. Il y exerça la charge de président par *interim* pendant les troubles funestes de la ligue, qu'il ne favorisa jamais, contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de lui deux bons ouvrages : | le *Traité de l'ordre et instruction judiciaires, dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598, in-8°; livre plein de recherches; | celui de la *puissance paternelle*, in-4°, fait à l'occasion d'un de ses fils, qui s'était fait jésuite sans son consentement. Ménage, son petit-fils, a publié sa vie en latin, in-4°, 1675.

* **AISSE** (M^{lle}), née en Circassie en 1695 ou 96, fut vendue à l'âge de 4 ans au comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, par un marchand d'esclaves, qui disait l'avoir trouvée dans un palais d'une ville de Circassie pillée par les Turcs. Le comte l'amena en France, et la confia à sa belle-sœur. Une réunion de circonstances romanesques ont rendu sa personne célèbre sans la rendre plus heureuse. Elle-même en fait l'aveu dans plusieurs de ses lettres. Une maladie de langueur qu'elle éprouva quelques années avant sa mort, decida son retour vers la religion, et l'engagea à faire le sacrifice de la passion la plus violente qu'elle eût éprouvée. Il paraît que les combats qu'elle eut à surmonter abrégèrent sa vie. Elle mourut en 1753, âgée seulement de 38 ans. Elle écrivait dans ses derniers mo-

mens : « La vie que j'ai menée a été bien « misérable. Ai-je jamais joui d'un instant « de joie ? Je ne pouvais être avec moi- « même, je craignais de penser. » Il paraît qu'elle eut pour séducteur celui qui l'avait achetée, et que fidèle à sa passion malheureuse, elle rejeta les offres les plus séduisantes que lui faisaient tour à tour l'intérêt ou la bassesse. Les *Lettres* de M^{lle} Aissé n'ont été publiées que longtemps après sa mort en 1787, 1 vol. in-12, et en 1806, avec celles de mesdames de Villars, la Fayette et de Tencin, en 3 vol. in-12. Elles contiennent des anecdotes assez intéressantes sur la cour et sur plusieurs personnes célèbres de son temps. Sa manière de narrer est facile et piquante; mais le ton n'est pas habituellement celui d'une femme de bonne compagnie.

AISTULFE, ou bien **ASTOLFE**, ou **ATHAULF**, roi des Lombards, après avoir enlevé l'exarcat de Ravenne aux Romains, se disposait à s'emparer des terres de l'Eglise. Le pape Etienne II, défenseur de ses peuples et de ses domaines, passa en France pour demander du secours au roi Pépin. Ce prince le reçut avec beaucoup de distinction, et partit pour le venger. Aistulfe ayant mis le siège devant Rome, fut d'abord forcé de l'abandonner, puis de se reconnaître vassal du roi de France, qui était venu l'assiéger dans Pavie, et qui, après s'être rendu maître de l'exarcat, le donna au pape. Aistulfe mourut en 756.

* **AITON** (GUILLAUME), savant botaniste, né en Ecosse, en 1731, et mort en 1793, fut nommé en 1759, directeur du jardin botanique du roi d'Angleterre, à Kew. Il acclimata dans sa patrie une foule de plantes exotiques, et fit imprimer la description du jardin de Kew, sous ce titre : *Hortus Kewensis or a catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°, 1789, avec une belle collection de gravures. Un genre de la famille des *méliacées* a été appelé *Aitona* du nom de ce botaniste.

AITZEMA (LÉON van), naquit à Dokkum, en Frise, en 1600, d'une famille noble. A l'âge de seize ans, il publia ses *Poemata juvenilia*. Les villes anseatiques le firent leur résident à La Haye, où il mourut, en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, et d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandais, en 7 vol. in-fol. et 15 vol. in-4°. Elle est estimable par les actes publiés

qu'elle renferme, depuis 1621 jusqu'en 1669. Elle est en général fidèle et exacte, surtout dans la partie que l'auteur a faite sur des mémoires que lui ont fournis des personnes instruites. On a donné une continuation de cette histoire, en 5 volumes in-fol., qui vient jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'est puisée l'*Histoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4°, Paris, 1757-1771. On a encore de cet écrivain une *Histoire latine de la paix de Munster*, 1654, in-4°, ouvrage estimé pour l'exactitude, mais non pas pour la diction.

AJALA, ou plutôt **AYALA** (MARTIN PEREZ de), archevêque, né dans le diocèse de Carthagène, en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant ensuite été ordonné prêtre, et s'étant fait connaître à Charles V, cet empereur l'envoya, en qualité de théologien, au concile de Trente, et lui donna successivement deux évêchés, et enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant et zélé gouverna son diocèse en digne pasteur, et mourut l'an 1566. On a de lui un traité latin | *des Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562, in-8°, et | *De vera ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12. C'est une instruction chrétienne adressée à un docteur juif nouvellement converti, suivie d'une dissertation pleine de savoir et d'onction sur l'invocation des saints, leurs prières pour nous, le jeûne, etc.

AKAKIA (MARTIN), dont le véritable nom est *Sans-Malice* qu'il a traduit en grec, professeur en médecine dans l'université de Paris, et l'un des principaux médecins de François 1^{er}, était né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva*, et *de ratione curandi*, de Galien. Ce dernier est accompagné d'un commentaire. Il fut un des principaux députés de l'université au concile de Trente l'an 1545. Il mourut en 1551.

AKAKIA (MARTIN), fils du précédent, médecin et professeur royal en chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 49 ans. Il est auteur, suivant quelques bibliographes, d'un traité intitulé *Consilia medica*, 1598, in-fol. : quelques auteurs l'attribuent à son père. Son dernier petit-fils mourut en 1677, de chagrin d'avoir été rayé de la faculté ou seulement interdit pendant six mois, parce qu'il avait consulté, contre son serment, avec des médecins étrangers. Cette famille eut, pendant longtemps, des médecins distingués qui furent

attachés aux rois Charles IX, Henri III et Louis XIII.

AKBAR (MOHAMMED), empereur du Mogol, né en 1542, eut à combattre, pendant un règne de près de 50 ans, les insurrections de son premier ministre, des gouverneurs de provinces, des seigneurs, et même de son propre fils Sélim. Ces expéditions continuelles, où il combattit en personne et avec la plus grande bravoure, ne l'empêchèrent pas de s'occuper des sciences et des arts : il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, et il chargea Aboul-Fazl, son grand visir, de la rédaction de cet ouvrage qui renferme une *description exacte et détaillée de l'Indoustan*. Voyez **ABOUL-FAZL**. Il mourut le 15 octobre 1605. M. Langlès a donné des détails fort intéressans sur la vie de cet illustre monarque. Contre l'usage des princes de sa nation, il se montra constamment généreux, clément, quelquefois au-delà des bornes prescrites à la prudence. « Ce défaut, dit l'historien persan Ferichtab, ne peut être attribué qu'à son excessive bonté, et non à la faiblesse de son caractère; car il réunissait, au contraire, une fermeté inébranlable à la plus étonnante intrépidité. »

* **AKENSIDE** (MARC), naquit à New-Castle, sur la Tyne, le 9 novembre 1721. Son père, qui appartenait à la secte presbytérienne, le fit élever avec soin. Envoyé à 18 ans à l'université d'Edimbourg, il y commença les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique. Mais la carrière de la médecine ayant plus d'attrait pour lui, il passa en 1741 à Leyde, où il reçut le grade de docteur en 1744. Il exerça d'abord comme médecin, à Northampton; mais n'ayant pas obtenu un grand succès, il alla s'établir à Hampstead, puis à Londres, où il fut successivement médecin de l'hôpital de Saint-Thomas, agrégé au collège des médecins, et membre de la Société royale. Il obtint même sur la fin de sa vie le titre de médecin du roi. Une fièvre putride l'enleva le 23 juin 1770, à l'âge de 49 ans. Akenside avait des connaissances variées. Il a laissé divers ouvrages relatifs à sa profession, qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* et dans d'autres recueils périodiques. Le plus considérable est un *Traité sur la dysenterie*, écrit en latin et imprimé séparément en 1764. Mais Akenside est plus connu aujourd'hui comme poète

que comme médecin. Il publia à différentes époques des odes, des épitres, et d'autres poèmes de différens genres; la première et la meilleure de ses productions poétiques, le poème des *Plaisirs de l'imagination*, lui valut une grande célébrité. Cet ouvrage a été traduit en français par le baron d'Holbach, 1769, in-12, et 1806, in-18. Comme tout ce qu'a écrit Alonside, il respire un amour de la liberté qui va souvent jusqu'à l'excès.

* AKERBLAD (J. D.), philologue suédois, mort à Rome en 1819. Il s'est adonné à la recherche des antiquités égyptiennes, et a donné la clef d'une écriture cursive des Coptes, inconnue jusqu'alors. On a de lui : *Inscriptionis phœnicæ oxoniensis nova Interpretatio*, Paris, 1802, in-8°, traduite sous le titre de *Lettre sur l'inscription égyptienne de Rosette*, adressée à M. P. Silvestre de Sacy, 1802, in-8°. Les deux éditions sont épuisées. Il a expliqué aussi un grand nombre d'inscriptions placées sur des monumens phéniciens.

AKIBA, rabbin, et un des principaux docteurs hébreux du collège de Tibériade, dans le 1^{er} siècle de J.-C., garda des troupeaux jusqu'à l'âge de 40 ans; mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser s'il devenait savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux messie Barcochébas, et lui appliqua cette prophétie de Balaam. *Orietur stella ex Jacob, etc.* Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, et commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à mort par l'empereur Adrien, l'an 133 de J.-C. Il fut écorché vif. Selon les Juifs, il avait alors 120 ans. Sa femme, ses enfans et ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le *Livre de la création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER (GUILLAUME), théologien anglican (né à la fin du 16^e siècle à Hadleigh, dans le comté de Suffolk), se fit catholique, redevint anglican, et fut prébendé de Saint-Paul de Londres dans le 17^e siècle. L'étude de la cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un lexique hébreu, in-fol. et de quelques autres livres intitulés ridiculement et composés de même. Tels sont : | *Tractatus in revelationem Christi, modo cabalisticè explicatum*, Antuerpiæ, 1602, in-4°; | *Tractatus de bestia apocalyptica*, Delphis, 1621, in-12; | *Spiraculum rubrum, seu fons spiritualium expositio-*

num ex æquivocis Pentaglotti significationibus; Ecce sponsus venit, seu rubra pulchritudinis, etc.

ALACOQUE. Voyez MARGUERITE MARIE.

ALAGON (CLAUDE), de Mérargues en Provence, procureur syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Aragon, et qu'il appartenait à cette maison illustre, mérita, avec le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat de galères, à qui il avait communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris, en 1603. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devait être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAHAMAR, premier roi de Grenade, en 1237. Ses successeurs y régnèrent jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand et Isabelle.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu à tous les auteurs, dont on a voulu faire un personnage réel, sur la foi d'une fausse médaille. Voyez le *Mercur de France*, juillet 1728, pag. 1447.

ALAIN DE LILLE, évêque de Lille en Flandre, florissait en l'université de Paris, au milieu du 12^e siècle. Il avait pris l'habit de Saint-Bernard du vivant de ce saint, fut premier abbé de la Rivour, dans le diocèse de Troyes, et ensuite en 1151, évêque d'Auxerre. Il quitta l'épiscopat en 1167, pour se retirer dans la solitude, et mourut à Clairvaux, en octobre 1181. Il avait plus de 100 ans. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres *Vita sancti Bernardi*; elle est dans le tom. 2 des *Œuvres* de ce père, édition de 1690; (*Testamentum suum*, dans le recueil de Nicolas Camusat; *Explanations in prophetias Merlini angli*; ces prophéties faisaient beaucoup de bruit sous le règne de Louis le Jeune.)—On a confondu souvent Alain de Lille avec un autre Alain de l'Isle, qui d'après l'abbé Le Bœuf, naquit soit à Lille de Médoc, soit à Lille dans le comtat Venaissin, qui fut surnommé le *docteur universel*, et dont la réputation de savoir était si brillante, que l'on disait de lui : *Sufficiat vobis vidisse Alamon*. Alain de l'Isle mourut à Cîteaux, vers le commencement du 13^e siècle. On a recueilli le plus grand nombre de ses ouvrages à Anvers, 1654, in-fol. Rien de plus obscur que la vie de cet Alain, qu'on a con-

fondue avec le précédent, et sur lequel on a débité mille fables. Don Brial, ancien bénédictin, a lu à l'Institut un mémoire curieux sur Alain; il le fait naître à Lille en Flandre. On remarque parmi ses ouvrages *l'Anti-Claudianus, seu de viro optimo et in omni virtute perfecto; De planctu naturæ contra Sodomix vitium; contra albigenses, valdenses, etc. Dicta de lapide philosophico*. Tous les ouvrages d'Alain ont été recueillis par le P. Charles de Visels, Anvers, 1654, in-fol.

ALAIN CHARTIER. Voy. CHARTIER.

ALAMANNI (Louis), gentilhomme florentin, et célèbre poète italien, naquit à Florence le 28 octobre 1475. Étant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait alors la république de Florence, il fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François I, qui le combla de bienfaits, et le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint, en 1544. Il fut également en faveur auprès de Henri II, fils et successeur de François I, qui l'employa en diverses négociations, pour lesquelles Alamanni n'avait pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut en 1556 à Amboise, où était la cour. Nous avons de lui, | le poème de *Girone il Cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de Giron le Courtois : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-4°. | Un autre poème, *Della coltivazione*, Paris, 1544 in-4°, que les Italiens mettent à côté des Géorgiques. | Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere toscane*, dans un recueil en 2 vol. in-8°, dont la meilleure édition est de Florence chez les Juntas, en 1532, pour le premier tome; et pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. | On a aussi de lui *Antigone*, tragédie; | *Flore*, comédie. | *Avarchide*, ou siège de Bourges, poème en 24 chants, Florence, 1570, in-4°; | cent vingt-deux épigrammes. On trouve dans tous ces ouvrages une versification facile, un style mâle et pur, et beaucoup d'imagination. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les poésies burlesques ont été imprimées avec celles du Burchiello et autres, à Florence, en 1552, in-8°.

ALAMIR, prince de Tarse, prit le nom de calife dans le 9^e siècle. Il entra dans les provinces de l'empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent

de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire que s'il lui donnait la bataille, *le fils de Marie* ne le sauverait pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni; car le jour du combat ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, et l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance et de la religion, vainquit les ennemis et en fit un affreux carnage. Alamir fut pris et eut la tête tranchée.

ALAMOS (BALTHASAR), Castillan, après être resté 11 ans en prison, obtint sa grâce de Philippe III, et fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du 17^e siècle. On a de lui une version de Tacite assez estimée, avec un *Commentaire* qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine, l'an 509, et fit mourir plusieurs solitaires qui vivaient dans le désert. Les miracles qu'il vit ensuite opérer par les chrétiens le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Pendant qu'on le préparait à recevoir le baptême, les acéphales, hérétiques eutychiens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondaient les deux natures en J.-C., d'où il s'ensuivait que la nature divine avait souffert, et était morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, et se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres par lesquelles on lui apprenait la mort de l'archange saint Michel, et leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensaient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible qu'elle semblait ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un ange ne saurait ni souffrir ni mourir, comment voudriez-vous que J.-C. fût mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible?*

* ALAN, ALLEN ou ALLYN (GUILLAUME), cardinal anglais, archevêque de Malines, naquit à Rossal dans le Lancashire, en 1532, fit ses études à l'université d'Oxford, et fut nommé, en 1558, chanoine d'Yorck. D'un caractère ardent, et nourri dans les

principes de la communion romaine, il se sentit embrasé de zèle pour le soutien des vérités catholiques. Marie, favorable au catholicisme, venait de mourir, et la reine Elisabeth lui succédait, avec des sentimens bien opposés. Alan ayant déjà publié quelques livres en faveur des dogmes de l'église romaine, fut obligé de sortir du royaume. Il vint à Louvain, et y fut mis à la tête du collège anglais. Le dérangement de sa santé l'obligea de retourner en Angleterre. Il y composa quelques écrits de controverse qui furent déferés au gouvernement : bientôt il se vit obligé de fuir de nouveau. De retour en Flandre, il professa la théologie à Malines, prit le bonnet de docteur à Douai, et obtint successivement un canonicat à Cambrai et à Reims. Il continuait d'écrire contre les innovations de l'église anglicane, et trouvait le moyen d'introduire ses livres en Angleterre, non sans danger pour ceux qui s'en chargeaient. Un jésuite fut pendu pour avoir tenté d'en faire entrer quelques-uns. Alan ne se borna pas à attaquer l'église anglicane par ses écrits ; il fut, dit-on, un de ceux qui contribuèrent le plus à déterminer le cabinet de Madrid à équiper la fameuse *armada*, pour aller détrôner Elisabeth et rétablir le catholicisme en Angleterre. L'entreprise échoua ; mais le zèle d'Alan fut récompensé par le chapeau de cardinal. Il alla s'établir à Rome, où il servait de sa bourse et de son crédit les Anglais fidèles à leur religion, que la persécution forçait de s'expatrier. Il mourut dans cette ville en 1574, avec la réputation d'un habile et zélé controversiste. Il a laissé | *Défense de la doctrine catholique, au sujet du purgatoire et de la prière des morts*, Anvers, 1563. | Un écrit apologétique, intitulé *Courtes raisons pour la foi catholique*. | *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences*. | Un écrit sur les sacrements. | Un autre sur le culte des saints et de leurs reliques, etc.

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom, se rendit habile dans les langues grecque et latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht et à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages sur la littéra-

ture et la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca belgica* de Froppens.

ALARIC I^{er}, fut appelé le *hardi* et l'*entrepreneur* par les Goths ses sujets. Il était en effet l'un et l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'arianisme vers l'an 330. Il avait rendu des services importans à l'empereur Théodose contre les Huns ; mais ne se croyant pas assez récompensé, il le quitta à la tête des Goths qu'il commandait, et déclara la guerre aux Romains l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grèce, où il détruisit l'idolâtrie. Après l'avoir ravagée, il fut attaqué et vaincu par Stilicon, général de l'empereur Honorius. Il se déroba à la poursuite de ses ennemis, réunit une armée, se fit proclamer roi, et s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons ; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnaître Attila pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité, en 409, et permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre ; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises et ceux qui les auroient prises pour asile. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans l'explication de l'Apocalypse, rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). Saint Jérôme représente cette capitale du monde comme devenue le tombeau de ses habitans. Saint Augustin, Paul Orose, etc. en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome que pour aller faire la conquête de la Sicile et d'une partie de l'Afrique ; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, et fut frappé de mort subite peu de temps après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrèrent au milieu de la rivière de Vafento, avec des richesses prodigieuses. Moins intolérant que son père Euric, qui avait conquis l'Espagne, il permit aux évêques de ses états de tenir une assemblée à Agde, en 406.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda l'an 484. Il régnait non-seulement sur la Péninsule, mais encore sur tout le pays qui est entre le Rhône et la Garonne. Clovis, fâché que de si belles contrées fussent possédées par des Barbares, atta-

qua Alaric, et le tua de sa propre main. à Vouillé en Poitou, l'an 507. Les Visigoths ne conservèrent plus dans la Gaule que la Septimanie et la Provence. Amalaric son fils lui succéda. Théodoric roi d'Italie gouverna l'Espagne comme tuteur du jeune prince. Le recueil des lois connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code Théodosien*, fut publié par les ordres de ce roi.

* **ALARY** (l'abbé), né à Pampelune en 1731, embrassa la carrière des missions en 1753, et partit pour Siam, où il fit de nombreuses conversions, ainsi qu'au Bengale et à la Chine en 1772. Il rentra en France, et fut nommé directeur des missions étrangères. La révolution l'obligea de s'expatrier; il passa en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1802. Il reprit alors la direction du séminaire des missions jusqu'en 1809, époque de la suppression de cet établissement. Depuis, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris en 1817.

* **ALARY** (ETIENNE-AIMÉ), né à Montpezat en Vivarais le 29 septembre 1762, étudia au séminaire de Viviers, et y prit les ordres en 1785. A l'époque de la révolution il se réunit aux royalistes qui s'étaient rassemblés à Jalès, et fut mis hors la loi. Il passa dans l'étranger en 1792, et fut nommé aumônier du quartier-général du prince de Condé, et successivement confesseur des ducs d'Angoulême et de Berry. Son courage égalait ses sentimens religieux. Dans toutes les affaires, il exposa sa vie pour donner des secours temporels et spirituels aux blessés, ce qui le fit appeler *le brave des braves*. Devant Munich, il fut blessé en 1796, et il eut un cheval tué sous lui à l'affaire de Constance en 1799. Rentré en France en 1803, il fut arrêté en 1804, et conduit à Sainte-Pélagie, puis au Temple, où il demeura plusieurs années. Après la restauration, il devint chapelain de la duchesse de Berry, et il mourut en 1819.

ALAVA-ESQUIVEL (Diego), canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avila, et ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, et mourut en 1562. On a de lui : *De conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et christianæ reipublicæ reformationem instituenda videntur*; très bon ouvrage, plein de vues sages et pures.

* **ALAVIN**, chef des Goths qui avaient été chassés de leur pays par les Huns, supplia l'empereur Valens de leur laisser

habiter les rives du Danube, sur les frontières de son empire, et de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grâce aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviraient de rempart contre ceux qui attaqueraient l'empire de ce côté-là : mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, et combattirent Lupicien, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, et fut brûlé dans une cabane, en 378; fin digne des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les défenseurs de la divinité de J.-C.

ALBAN (saint), premier martyr de la Grande-Bretagne, était, à ce que l'on croit, né à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3^e siècle. Il eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J.-C. Ussérius a publié les anciens *actes* de son martyre dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint » Alban étant attestés par des auteurs » dignes de foi, je ne vois pas pourquoi » on les révoquerait en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que, » de leur temps, il s'opérait des miracles » dans l'Eglise. Il n'y aurait pas de raison » pour soutenir que Dieu n'a manifesté » sa puissance d'une manière surnaturelle » que dans le siècle des apôtres. Ceux-ci » n'ayant pas converti le monde entier, » pourquoi ne voudrions-nous pas » venir que Dieu aura donné aussi à ceux » de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, » des lettres de créance auxquelles on ne » pouvait se refuser? Pourquoi enfin » rejeterait-on les miracles de saint Alban, » la circonstance où il se trouvait étant » assez importante pour que le ciel » in- » terposât son pouvoir d'une manière » surnaturelle? — Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric, à cause de la foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

ALBANE (François l'), peintre célèbre, né à Bologne, d'un marchand de soie, le 17 mars 1578, fut élève de Denis Calvar ainsi que le Dominicain qui était son ami. Les progrès qu'il fit sous ce maître habile furent rapides. Il acheva de se former à Rome, le dépôt des chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, et le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mère. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux et de la terre; il n'eut qu'à copier sa famille. Mais, comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes et ses figures se ressemblent presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau sont trop uniformes. Il a été surnommé l'Anacréon de la peinture. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 83 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages à fresque sont à Rome et à Bologne : le roi de France possède plusieurs de ses tableaux. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais-Royal. Les plus remarquables de ces tableaux sont : *Vénus endormie*; *Diane au bain*; *Danaé couchée*; *Galatée sur la mer*; *Europe sur le taureau*; *les quatre Elémens*.

* **ALBANESE**, célèbre musicien, né à Naples en 1731, et mort à Paris en 1800, également habile dans la composition et dans le chant, vint en France en 1749, et obtint dans la capitale les places de musicien de la chapelle du roi et de premier chanteur au concert spirituel. Il a laissé des *airs charmans et des duo* de la plus grande mélodie, que l'on entend toujours avec un nouveau plaisir.

ALBANI (JEAN-JÉRÔME), naquit en 1504 à Bergame, d'une famille noble d'Albanie, qui se réfugia en Italie après l'invasion des Turcs, et dont une branche se retira à Bergame, l'autre à Urbin. Il se consacra à l'étude du droit canonique et civil. Pie V, qui l'avait connu lorsqu'il était inquisiteur à Bergame, ne fut pas plus tôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1770. Albani était veuf et avait des enfans; ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvra-

ges de jurisprudence canonique. Les principaux sont : | *De immunitate ecclesiarum*, 1555; | *De potestate papæ et concilii*, 1558; | *De cardinalibus, et de donatione Constantinæ*, 1584, in-fol.

* **ALBANI** (ALEXANDRE), cardinal et bibliothécaire du Vatican, de l'ancienne famille Albani et de la branche d'Urbin, naquit à Urbin le 15 octobre 1692; il était neveu du pape Clément XI; Innocent XIII l'honora de la pourpre en 1721. Envoyé l'année précédente comme nonce extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne, il déploya dans cette mission la magnificence et la dignité qui convenaient à son nom, et qu'exigeait cet honorable emploi. Il aimait les arts et les lettres, et consacrait la plus grande partie de sa fortune, soit à acheter des tableaux et des livres, soit à faire exécuter des fouilles pour découvrir quelques monumens antiques, soit à encourager par des récompenses et des pensions les savans et les artistes. La superbe villa Albani, maison de campagne où il allait se délasser de ses travaux, était remplie de tableaux, de statues et de mille autres choses précieuses, offertes à la vue des amateurs. Il mourut aveugle le 11 décembre 1779, âgé de 87 ans, et laissa des *écrits historiques et littéraires* très estimés. Il était à sa mort premier cardinal diacre, le plus ancien de tout le sacré collège, et cardinal protecteur de l'ordre Prémontré.

ALBANI. Voyez CLÉMENT XI.

* **ALBANI D'URBIN** (JEAN-FRANÇOIS), né en 1720, neveu du pape Clément XI, était doué d'un esprit fin et pénétrant, et d'une physionomie heureuse. Il fut successivement évêque d'Ostie et de Velletri, cardinal dès l'âge de 27 ans, et enfin doyen du sacré collège, dans lequel il acquit une grande influence. Il se déclara ouvertement contre la révolution française; aussi lorsque l'armée républicaine s'approcha de Rome, il se hâta de se retirer à Naples, et de là se rendit à Venise, où il contribua puissamment à l'élection du pape Pie VII. Plus tard on le vit protéger à Rome ceux à qui leurs opinions y attiraient des persécutions. Le cardinal Albani mourut dans cette ville en 1805. Un autre Albani, son neveu, qui embrassa comme lui l'état ecclésiastique, figure encore aujourd'hui parmi les cardinaux romains.

* **ALBANY** (LOUISE-MAXIMILIENNE de STOLBERG, comtesse d'), née en 1752 à Mons en Hainaut, perdit dès l'enfance

son père, le prince de Stolberg (Gustave-Adolphe), tué le 5 décembre 1757 à la bataille de Lissa, dans laquelle il commandait un corps de cavalerie. Sa mère Elizabeth-Philippine, fille d'Emmanuel, prince de Horn, lui fit donner une excellente éducation, et elle épousa fort jeune encore le prince Charles-Edouard, dernier prétendant à la succession des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais Charles-Edouard étant mort le 31 janvier 1788, sans laisser aucun héritier de ses droits, la comtesse d'Albany se retira à Rome dans le palais de son beau-frère, et protégea noblement les hommes qui cultivaient avec éclat les sciences et les lettres. Elle distingua parmi eux le poète Alfieri, avec lequel elle contracta une union très intime que légitima un hymen secret. Les deux époux vinrent habiter Paris. Mais ils abandonnèrent bientôt cette ville pour retourner en Toscane, où Alfieri composa de nouveaux ouvrages. Redevenue veuve en 1803, la comtesse d'Albany fit élever à la mémoire d'Alfieri un beau mausolée en marbre, exécuté par le fameux sculpteur Canova, et elle lui consacra un monument plus durable encore, en publiant une magnifique édition des œuvres choisies de ce poète. Sa maison était devenue à Florence le centre de réunion de tout ce que cette ville possédait de personnages distingués, et la jeunesse florentine allait chez elle prendre des leçons de goût et de bon ton. Elle mourut le 29 janvier 1824, à l'âge de 72 ans.

* ALBATEGNIUS ou ALBATENIUS (dont le nom propre est Mohammed-Ben-Djabir-Ben-Senau, al Battani, al-Harrany), astronome arabe, faisait ses observations vers l'an 887. Il mourut en 929. On a imprimé son traité *De scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, et à Bologne, en 1643, in-4°, traduit en latin barbare par Plato Tiburtinus, et commenté par Regiomontanus. On trouve dans ce livre une trigonométrie très différente de celle des Grecs, et la première notion des tangentes, dont les Arabes se servaient dans leur gnomonique. Ils en avaient fait des tables qui leur fixaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, et vice versa. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à

la bibliothèque du Vatican. Albategnius a fait sur la précession des équinoxes et d'autres questions astronomiques des observations adoptées un peu trop légèrement peut-être, par les modernes. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses : en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations ; d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paraît très hasardé, si l'on considère combien étaient défectueuses les observations des anciens, qui n'avaient ni nos méthodes, ni nos instrumens. Au reste si Albategnius était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très médiocre. « Halley, dit un physicien moderne, a cru apercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, » en comparant les observations des Babyloniens, celles d'Albategnius, savant arabe, à celles des modernes. Newton, » pour expliquer cette accélération, suppose que la masse de la terre augmente » par le changement de l'eau en terre, et que les vapeurs des queues des comètes » se condensent et se convertissent en eaux, et ensuite en terre, en sels, en soutes, en pierres, en coraux, etc. Voilà » comme se font les découvertes dans ce siècle de lumières. Je me contenterai » d'observer, 1° que cette explication suppose que l'eau se change en terre, ce qui, en bonne physique, est regardé » comme une erreur populaire; 2° que diverses causes que nous ne pouvons » même soupçonner, et qu'il est inutile de deviner, peuvent produire cette accélération sans le secours des comètes. » Il serait pour le moins tout aussi naturel d'en chercher le principe dans la lune que dans la terre; plus d'un astronome a cru le trouver dans l'atmosphère du soleil, dont la résistance, disent-ils, ralentit le mouvement projectile de la lune, fait prévaloir la force attractive de la terre, et contraint la lune de se rapprocher de la terre, en raccourcissant le diamètre de l'orbite lunaire; 3° que cette accélération n'est rien moins que certaine; car, d'où sommes-nous assurés de l'exactitude des observations astronomiques des Babyloniens? quels instrumens avaient-ils? Il est donc à croire que la lune, comme le reste du monde planétaire, continue à aller son train. »

ALBE (Le duc d'). Voyez TOLÈDE.

ALBEMARLE. Voyez MONCK.

ALBEMARLE (ARNOLD-JUST de KEPPEL, lord), né dans la Gueldre, en 1669, de parens nobles, plut à Guillaume III, prince d'Orange, dont il avait été page. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, le fit son chambellan, chevalier de l'ordre de la Jarretière, et comte d'Albemarle. Après la mort de ce roi, qui lui laissa une forte pension, il fut commandant, en 1702, de la première compagnie des gardes de la reine Anne. Les Hollandais l'élurent général de leur cavalerie, et il combattit en cette qualité dans les dernières guerres de Louis XIV. On força ses retranchemens à Denain, en 1712, et il fut obligé de se rendre prisonnier au maréchal de Villars, avant que le prince Eugène eût pu le secourir. Il mourut en 1718.

ALBÈRE. Voyez ALBERT (Erasme).

ALBERGATI (NICOLAS), cardinal du titre de Sainte-Croix, et évêque de Bologne, naquit dans cette ville l'an 1575. Après avoir étudié en droit, il entra dans l'ordre des chartreux, chez lesquels il fut prieur à Florence. Il fut ensuite élevé l'an 1617, à l'évêché de Bologne, et réconcilia ses diocésains avec le pape Martin V. Depuis, il fut envoyé nonce en France, l'an 1622, et s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il en fut récompensé en 1626, par le chapeau de cardinal, qu'on le força d'accepter. Le pape Martin V le nomma légat en forme l'an 1631, et Eugène IV lui donna ordre d'aller présider le concile de Bâle. Mais les pères assemblés en cette ville ne l'ayant pas voulu reconnaître, il se retira auprès du pontife, qui lui donna encore la légation de France, et depuis le mena au concile qu'il avait convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, et fut nommé, à son retour, grand pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de temps après, à Sienné le 9 mai 1645, avec l'avantage d'avoir eu sous lui Thomas de Sarzane, et Aeneas Sylvius, qui furent depuis tous deux papes. Ce prélat était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons, ou à dicter des lettres; il rétablit et embellit extrêmement son église et son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le Pontifical de Bologne, que le cardinal Paleotti publia dans le 16^e siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale bononiense*,

Nicolas Albergati est mis entre les bienheureux titulaires de cette église.

* ALBERGATI-CAPACELLA (le marquis FRANÇOIS), sénateur de Bologne, naquit en cette ville en 1723. Sa gloire littéraire est presque effacée par une vie entière de licence et de débauches. Après la mort de sa première femme qu'il ne faut attribuer qu'à l'emportement d'Albergati, il épousa une comédienne, mademoiselle Bettina, à laquelle il porta un coup mortel dans un accès de jalousie. S'étant dérobé au châtiment qu'il méritait, il épousa à l'âge de 72 ans, une danseuse avec laquelle il ne fut pas plus heureux. Albergati a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on remarque : | *Novelle Morali*, Bologne et Paris, 1785, 2 vol. in-12; | *Collezione completa delle comedie d'Albergati*, Bologne, 1784, 6 vol. in-8°. On dit que sur la fin de ses jours il revint à de meilleures mœurs et à de meilleurs sentimens. Il mourut en 1806, à l'âge de 83 ans.

* ALBERGOTTI (FRANÇOIS), célèbre jurisconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1576. On a de lui des *Consultations* et des *Commentaires* sur le Digeste et sur quelques livres du Code.

* ALBERGOTTI (Augustin), évêque d'Arezzo, né dans cette ville le 25 novembre 1735, d'une famille ancienne et distinguée, fut ordonné prêtre le 10 août 1779, et se rendit à Rome pour s'y perfectionner dans les diverses branches des sciences ecclésiastiques. Devenu chanoine de Florence, il fit un voyage dans la haute Italie en 1785, et il visita avec soin les bibliothèques, les musées et tous les monumens de la religion et des arts. Nommé ensuite grand-vicaire, il remplit pendant 14 ans cet emploi avec prudence et avec zèle, s'efforçant de combattre les nouveautés qu'on cherchait à introduire en Toscane. Lorsque Pie VII fut conduit à Florence en 1798, il lui donna les plus grandes marques de dévouement, et s'efforça d'adoucir la situation des prêtres français et romains, que les circonstances amenèrent en cette ville. L'année 1799, la Toscane ayant été occupée par les Français, Albergotti fut arrêté et conduit à Livourne pour y être embarqué pour la France; mais il trouva moyen de s'échapper, et en 1801 il fut nommé à l'évêché d'Arezzo. Ses premiers soins furent pour les séminaires; il s'efforça ensuite de propager la piété par ses lettres, ses homélies, ses mandemens et plusieurs vi-

sites pastorales qu'il fit dans son diocèse. En 1807 il établit une maison de passionistes pour les missions et les exercices spirituels, mais il fut ensuite obligé de la dissoudre pour se conformer aux décrets de Bonaparte contre les monastères. Dans la nouvelle invasion de la Toscane, il eut souvent à lutter contre l'esprit d'une administration ombrageuse et tyrannique; il parvint cependant à conserver les deux sanctuaires du Mont-Alverne et de Camaldule, si chers à la piété des peuples par les plus respectables souvenirs. Il se rendit à Rome en 1814 pour féliciter Pie VII sur son retour et son heureuse délivrance. Plusieurs fois son humilité le porta à renoncer à l'épiscopat, mais ce pontife lui ordonna de n'y point penser. Il continua à donner tous ses moments à l'administration de son diocèse et aux œuvres de charité qui furent toujours pour lui un objet de prédilection. Il érigea sur le Mont-Averne un hospice pour les pèlerins. Dans les années de disette il redoublait ses largesses, et donnait abondamment pour les couvens, pour les prêtres exilés, pour les missions étrangères. L'esprit de pénitence lui faisait en même temps pratiquer des austérités qu'il avait soin de cacher à tout le monde. Une maladie de langueur, pendant laquelle il donna des marques extraordinaires de patience, l'enleva le 6 mai 1823. Parmi ses ouvrages qui sont nombreux, on remarque son écrit | sur la *Vie et le culte de saint Donat*; | son ouvrage sur la *Dévotion au Sacré Cœur*, qui fut approuvé et encouragé par le célèbre cardinal Gerdil, | et son livre sur la *Vie et le Culte de la sainte Vierge*.

ALBERIC ou ALBERT, fut chanoine et gardien de l'église d'Aix-la-Chapelle, et selon d'autres, d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4° rares; elle se trouve aussi dans le *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol. in-fol.

ALBERIC, moine français dans l'abbaye de Cluny, devint cardinal et évêque d'Ostie en 1158. Il fut légat du saint Siège en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient et en France. C'est lui qui convoqua, l'an 1158, le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC DE ROSATE, ou ROXIATI,

de Bergame, ami de Barthole, et l'un des plus savans jurisconsultes du 16^e siècle, a fait des *Commentaires* sur le 46^e livre des *Décrétales*. (On a de lui un *dictionnaire de droit*, un traité de *Statutis*, des *commentaires* sur le *Code de Justinien*, sur les *Pandectes*.)

ALBERIC, un des fondateurs de l'ordre de Cîteaux, disciple et compagnon de saint Robert, abbé de Molesme, mort le 26 janvier 1109, est honoré en ce jour par les cisterciens d'Italie, en vertu d'un décret de la congrégation des rites. *Voyez* Benoît XIV, *De canon.*, lib. 1, caput 15.

ALBERONI (JULES), né à Firuenzoula, dans le Parmésan, le 30 mai 1664, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans : pour le bien de l'humanité et le repos de l'Europe, il eût été à souhaiter qu'il l'eût cultivée toujours. Le jeune homme crut avoir fait sa fortune en obtenant une place de clerc sonneur à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, et son évêque lui donna l'intendance de sa maison, et un canonicat de son église. Quelque temps après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poète Campistron, qui avait été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, et lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, et en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitants tenaient cachés. Ce service l'attacha à ce général. Il le suivit à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet. Alberoni la refusa, aimant mieux être à la suite de son protecteur qu'à la tête d'une paroisse. Le duc nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues et son esprit, s'était mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea, dès ce moment, Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elizabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de Toscane. La princesse des Ursins espérant perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, et s'en acquitta avec succès (*Voyez*

ELIZABETH - FARNESE). Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle ses grâces et son esprit donnaient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand d'Espagne et premier ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avait flatté le pape, en faisant rendre à son nonce, en Espagne, la clef et les papiers de la nonciature, qui lui avaient été ôtés. Il envoya en même temps des escadres, pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeaient l'île de Corfou. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut, à son exemple, donner quelques secousses à l'Europe. Ayant formé le projet de reconquérir ce que l'Espagne avait perdu en Italie, il y réorganisa la marine et l'armée; contrarié par l'alliance que le régent avait conclue avec l'Angleterre, en faveur de l'Autriche, il attaque l'empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau le pavillon espagnol. Mais bientôt après une flotte anglaise détruisit la flotte espagnole dans la Méditerranée. Alberoni cependant ne se découragea pas, et pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses vastes projets, il s'unît avec Pierre le Grand, avec Charles XII, et avec la Porte ottomane. Son dessein était d'armer le Turc contre l'empereur, le Czar et le roi de Suède contre les Anglais; de rétablir le prétendant sur le trône de ses pères, par les mains de Charles XII, d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, et de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ces nouveaux projets se dissipèrent comme ils s'étaient formés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, et en instruisit le roi Georges. Ces deux princes s'unirent encore plus fortement contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre, en 1718, et ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni serait renvoyé. Ce ministre, obligé d'abandonner l'Espagne, après s'être vu sur le point de jouer le rôle le plus brillant en Europe, se rendit à Gênes, où le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligences avec les Turcs. Il l'était effectivement; et c'est sans doute le premier cardinal qui ait invité les infidèles à répandre le sang chrétien. Innocent XIII fit examiner, par des commissaires du sacré collège, la conduite de leur confrère. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites de Rome; mais son

esprit remuant ne le quitta pas. On connaît son entreprise sur la petite république de Saint-Marin, qui ne lui réussit pas plus que celles qu'il avait tentées sur de plus puissans royaumes. *L'inaction est mortelle pour un ambitieux, et celui-là* (dit l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*), *eût voulu deux mondes pour avoir le funeste plaisir de les bouleverser.* Est-ce bien l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* (Frédéric II, roi de Prusse) qui a pu faire une pareille réflexion? Ce cardinal mourut en 1752, âgé de 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. On a publié après sa mort un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, et qui, peut-être, n'est pas indigne de lui; mais il n'a fait illusion à personne. Cet écrit est attribué, avec plus de vraisemblance, à Maubert de Gouvest; Jean Rousset a écrit sa *Vie*, en un vol. in-12. On trouve aussi des détails curieux touchant son caractère, dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon.

ALBERT (saint), fils de Godefroi III, duc de Lorraine et de Marguerite de Limbourg, était évêque de Liège. Il se distingua particulièrement par le zèle avec lequel il défendit les libertés de l'Eglise. Sa fermeté épiscopale lui mérita l'honneur du martyre, près de Reims, en 1192. L'archiduc Albert donna en 1612 le corps de l'illustre martyr au couvent des carmélites de Bruxelles, qu'il avait fait construire en 1607, et l'y porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique et de plusieurs prélats et seigneurs. Mais, lors des réformes qui ont ravagé les maisons religieuses des Pays-Bas, les dépositaires de ces reliques, dépouillées de leur état, les transportèrent, en 1783, dans le couvent des carmélites de Saint-Denis près Paris, où elles se réfugièrent pour vivre conformément à leur institut. Les Belges ayant réussi, en 1790, à remettre la religion dans ses droits, ces religieuses, prévoyant le sort que ces reliques pourraient peut-être un jour éprouver en France, les firent rapporter dans leur patrie. Elles arrivèrent à Bruxelles le 25 juin 1790, avec le corps de saint Albert, et occupèrent, quelque temps après, le nouveau couvent que la piété belge leur bâtit (le leur ayant été détruit), et déposèrent ce saint dépôt sous la table du maître autel.

ALBERT (le Bienheureux), patriarche de Jérusalem, naquit d'une famille noble d'Italie, à Castro di Gualteri, dans le diocèse de Parme. Il entra de bonne heure chez les chanoines religieux de Mortara, dans le Milanais, et fut élevé en 1183, sur le siège épiscopal de Verceil. Sa prudence, sa droiture et son habileté dans les affaires, engagèrent le pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse à le choisir pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le créa prince de l'Empire; et, en sa considération, accorda diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Célestin III le combla aussi de bienfaits. Innocent III, qui pensait à son égard comme ses prédécesseurs, l'employa avec succès dans des négociations importantes. La réputation du B. Albert était parvenue jusqu'en Orient; Monaco, onzième patriarche latin de Jérusalem, étant mort en 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent l'évêque de Verceil pour lui succéder. Innocent III applaudit à ce choix, persuadé qu'Albert était plus propre que personne à conduire une église qui se trouvait dans des conjonctures fort critiques. Il le fit venir à Rome, confirma son élection, et lui donna le *pallium*. Le serviteur de Dieu se rendit d'autant plus volontiers à ce que le souverain pontife exigeait de lui, que le patriarcat l'exposait à des persécutions, peut-être au martyre. Le nouveau patriarche vécut en Palestine dans un martyre continu. Il joignait aux travaux et aux persécutions du dehors les austérités de la pénitence, et consacrait à la prière tous les momens qu'il pouvait dérober à ses occupations extérieures. Si les chrétiens l'honoraient et l'aimaient comme leur père, les Sarrasins ne pouvaient s'empêcher de le respecter à cause de son éminente sainteté. Entre autres bonnes œuvres qu'il fit, il donna une règle aux carmes. Ces religieux étaient primitivement des ermites qui vivaient sur le mont Carmel. Ils regardaient le prophète Elie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne, ainsi qu'Elisée son disciple. Un nommé Berthold réunit ces ermites en corps de communauté. Brocard, qui en était supérieur en 1204, ou plutôt en 1209, s'adressa au patriarche Albert, pour lui demander une règle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y était ordonné aux frères de prier nuit

et jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la croix jusqu'à Pâques; de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains, de garder le silence depuis vêpres jusqu'à tierce du lendemain, etc. Les commissaires nommés par le pape Innocent IV, en 1246, firent des additions à cette règle, qu'ils adoucirent en quelques points. Le nouvel ordre s'accrut considérablement en peu de temps. Quelques écrivains ont essayé de prouver que, depuis Elie et ses successeurs, les enfans des prophètes, il y avait toujours eu des ermites sur le mont Carmel, jusqu'à la venue du Messie; qu'ils embrassèrent avec ardeur la religion chrétienne; qu'ils continuèrent le même genre de vie qu'auparavant, jusqu'aux 12^e et 15^e siècles; qu'ayant alors obtenu une règle du patriarche Albert, ils introduisirent en Europe leur ordre, connu sous le nom de carmes. Le P. Papebroch, l'un des continuateurs de Bollandus, traita de chimère cette antiquité, et soutint qu'il n'y avait point eu d'ermites sur le mont Carmel avant le 12^e siècle. Les carmes tachèrent, par divers écrits, de venger la gloire de leur ordre, qu'ils croyaient attaquée. Le P. Papebroch, qui garda d'abord le silence, leur fit une réponse dont ils ne furent pas contents. La contestation devint si vive, que l'affaire fut portée devant Innocent XI et Innocent XII. Ces deux papes ne décidèrent rien sur l'authenticité des monumens produits par les carmes. Enfin Innocent XII donna un bref, le 29 novembre 1698, par lequel il défendit d'agiter cette matière à l'avenir. (Voy. PAPEBROCH.) Lorsque les divers ordres religieux placèrent dans l'église du Vatican les statues de leurs fondateurs, les carmes ne manquèrent pas d'y placer celle d'Elie, mais sans y mettre d'inscription; ils vainquirent cet obstacle, et on y lit aujourd'hui : *Universus Carmelitarum ordo fundatori suo Elie*. Le B. Albert avait été invité, par le pape Innocent III, au concile général de Latran, qui se tint en 1213; mais il ne put y assister. Il fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, étant à la procession de la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Il reçut le coup mortel des mains d'un scélérat qu'il avait repris et menacé pour ses crimes. Il est honoré en ce jour parmi les saints de l'ordre des carmes.

ALBERT I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, et premier duc d'Autriche, naquit en 1248, et fut couronné empereur après avoir remporté une victoire éclatante sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, et l'avoir percé de sa main en 1298 à Gelheim entre Worms et Spire. Ce fut sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoiqu'elle dépendait de la maison d'Autriche, avait conservé quelques privilèges : Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avait établis traitaient si durement le peuple, qu'il se révolta. Telle est la narration ordinaire de cet événement ; mais elle n'est pas d'accord avec tous les historiens. Plusieurs donnent aux Suisses tous les torts dans la contestation qui s'éleva entre eux et les princes autrichiens. (Voyez TELL.) Albert se préparait à réduire le peuple, lorsque son neveu Jean, duc de Souabe, le tua sur le bord de la rivière de Reuse, en 1308.

* **ALBERT**, II du nom, dans les successions des ducs d'Autriche, 4^e fils de l'empereur Albert I, hérita de ses possessions autrichiennes, ses trois frères aînés étant morts sans postérité. Jusque là, il avait pris peu de part aux affaires publiques, et l'on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux. Quoi qu'il en soit, il prit les rênes du gouvernement, et il se maria à 27 ans. Il en avait à peine 32, lorsqu'une paralysie, suite du poison, le priva de l'usage de ses jambes ; il n'en commanda pas moins ses armées en personne, se faisant tantôt attacher sur son cheval, tantôt porter dans une litière. Il eut la prudence de refuser l'empire que lui offrait le pape Jean XXII, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV, nommé ordinairement *Louis de Bavière*. Il se déclara même pour cet empereur, et après sa mort il se rangea du parti du prince Charles, fils du roi de Bohême, qui avait réuni tous les suffrages. Il en obtint de grands avantages pour sa famille ; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Séduit par l'espoir de profiter des dissensions qui régnaient à Zurich, il marcha contre cette ville ; mais la nécessité de la défense extérieure ayant réuni tous les habitants, il fut constamment repoussé et obligé de retourner à Vienne, après avoir perdu la bataille de Morgarten. Il mourut de chagrin le 16 août 1358, dans

sa 60^e année. On lui a donné le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards. Ce fut cet Albert qui ordonna le premier que les états héréditaires de la maison d'Autriche ne seraient plus partagés entre les membres de cette famille, mais appartiendraient à l'aîné. Cette ordonnance a été renouvelée par Maximilien.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils du précédent, lui succéda ; mais il fut bientôt dépouillé d'une partie de ses états par son frère Léopold, qui ne jouit pas longtemps de son usurpation. Car ayant voulu recommencer la guerre contre les Suisses, il fut tué à la bataille de Sempach le 9 juillet 1386, laissant quatre enfans auxquels Albert rendit leur héritage, lorsqu'ils furent en âge de le réclamer. Il montra beaucoup de sagesse dans l'art de gouverner : il vint à bout, par une négociation habile, d'engager la Bavière à renoncer au Tyrol, dont la souveraineté était pour l'Autriche d'une extrême importance. S'occupant ensuite d'administration, il s'appliqua avec succès à maintenir dans ses états une police exacte, et à y faire fleurir les arts et les sciences. Il protégea les lettres, et fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'université de Vienne ; mais ce qui le fit le plus chérir de ses sujets, ce furent les efforts qu'il fit pour restreindre les privilèges des seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient à chaque instant la tranquillité publique. Il s'occupa aussi de la guerre, et seconda l'ordre teutonique dans une espèce de croisade contre la Suisse. Il venait d'entrer en Bohême pour secourir Wincelas contre ses sujets révoltés, lorsqu'il fut attaqué subitement d'une maladie qui l'enleva au mois d'août 1395. Il avait eu pour première femme, Elisabeth, fille de l'empereur Charles IV, qui ne lui donna point d'enfans ; après la mort de cette princesse, il épousa Béatrix, fille de Frédéric, bourgrave de Nuremberg, dont il eut un fils qui mourut à l'âge de 16 ans.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique du précédent, et surnommé *le Pieux*, eut à combattre Guillaume, fils aîné de Léopold, qui, non moins ambitieux que son père, essaya de lui enlever l'Autriche, seule province qui lui était restée ; enfin, il fut convenu qu'ils régneraient conjointement. Albert, peu de temps après, entreprit le pèlerinage de la Terre-Sainte dont les circonstances ont été rap-

portées d'une manière plus ou moins fauleuse par les poètes et les romanciers du temps. A son retour il épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Il se conduisit avec tant de prudence dans les dissensions qui s'étaient élevées entre ses oncles Sigismond roi de Hongrie et Wenceslas roi de Bohême, qu'il gagna leur amitié, et parvint à les réconcilier. Entraîné par son goût pour les exercices pieux, il se retirait souvent dans un couvent de chartreux, où il se faisait appeler le *frère Albert*, et il assistait aux matines, aux prières; il observait les jeûnes et se conformait exactement à tout ce qui est prescrit par les règles de l'ordre. Un seigneur qui s'était révolté contre Sigismond, et qu'il assiégeait dans la forteresse de Zaïm, le fit empoisonner, et il mourut le 4 septembre 1414 à l'âge de 27 ans. Il laissa un fils de son nom, âgé de sept ans, qui devint empereur.

ALBERT V, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1438, et fut connu, dans cette dignité, sous le nom d'Albert II. Sa douceur, sa générosité, promettaient beaucoup. Albert était resté orphelin à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de trois cousins de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses états. Délivré enfin de ces tuteurs ambitieux, il se fit aimer de ses sujets. Il punit sévèrement des courtisans spoliateurs, établit une sage administration, et fit succéder la paix intérieure aux troubles qu'avaient excités ses tuteurs. Devenu gendre de l'empereur Sigismond (auquel il succéda ensuite), il se réunit à lui pour combattre les hussites. Il contint les Moraves, délivra l'Autriche de tous ses ennemis. En 1437 il fut élu roi de Bohême après la mort de Sigismond; quelque temps après, les Hongrois le proclamèrent leur souverain. Lors de la lutte qui s'éleva entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, Albert montra assez de modération. Il était allé s'opposer à l'invasion d'Amurat II, petit-fils de Bajazet; mais, attaqué par la fièvre épidémique, qui avait détruit son armée, il mourut en Hongrie, en 1439, âgé de 42 ans. Sa femme Elisabeth était enceinte à sa mort; quatre mois après elle donna le jour à un prince nommé Ladislas le Posthume.

* ALBERT, de Mecklembourg, roi de Suède, 2^e fils du duc Albert I de Mecklembourg, et d'Euphémie fille de Magnus roi de Suède. Les grands de ce royaume,

mécontents de Magnus et de son fils Haquin, prirent les armes, et offrirent la couronne au duc de Mecklembourg qui la refusa pour lui-même, mais en recommandant son fils à la noblesse suédoise qui l'élut roi : ce choix fut confirmé par les états assemblés. Magnus appuyé par le Danemarck, fit de vaines tentatives pour remonter sur le trône; il fut vaincu et fait prisonnier en 1565. Cependant Albert commettant les mêmes fautes que son prédécesseur, se rendit par ses actes tyranniques, odieux à la noblesse suédoise, qui prit les armes, et réclama l'appui de Marguerite, alors reine de Danemarck, et surnommée la *Sémiramis du Nord*. Cette princesse entra aussitôt dans le royaume. Albert, soutenu par le peuple, accepta un combat dans lequel il fut fait prisonnier avec son fils Eric. Pendant sa captivité qui dura 7 ans, la Suède fut en proie à une des guerres les plus cruelles dont l'histoire fasse mention. Enfin Marguerite rendit à Albert la liberté, mais à condition qu'on lui livrerait dans 3 ans la ville de Stockholm. Albert sorti de prison ne songea qu'à se soustraire à cette ignominieuse capitulation : mais peu de temps après, ayant perdu son fils Eric, il abandonna la Suède à Marguerite, et alla finir ses jours au couvent de Dobran dans le Mecklembourg, où il mourut, dit-on, en 1412.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis souverain des Pays-Bas, né en 1539, était le sixième fils de l'empereur Maximilien II et de Marie d'Autriche. En 1577, Grégoire XIII lui conféra le chapeau de cardinal, et Philippe II l'archevêché de Tolède. Il eut, en 1585, le gouvernement du Portugal, et sa conduite plut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas dont les sept provinces unies venaient de se séparer. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après, il prit la ville de Calais, puis Ardres, et ensuite Hulst, qui se rendit le 15 août de la même année. Porto-Carero, gouverneur de Dourlens, surprit Amiens le 11 mars 1567; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 5 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine pour épouser en 1598, Elizabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II et d'Elizabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques et la Franche-Comté. La paix entre la France et l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit re-

nouveler la guerre contre les Hollandais, qui ne voulaient point rentrer sous la domination autrichienne. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord 8 ou 900 hommes chargés de la garde d'un pont; et sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, et le défit; cependant le vainqueur fut obligé de lever le siège de Nieuport, comme si l'archiduc avait eu l'avantage. Quelque temps après, Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut prise que le 22 septembre 1604. Ce siège si mémorable dura trois ans, trois mois et trois jours; et Albert n'eût pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avait coûté la vie à plus de 100,000 hommes, des sommes immenses, et la perte de deux villes bien fortifiées; car Maurice, pendant le siège, avait pris l'Ecluse et Grave. L'archiduc, fatigué d'une guerre sans résultat, songea à la paix; elle commença par une trêve de huit mois, en 1607, et continua par une autre de douze ans, en 1609. Il employa ce temps de repos au bien de ses provinces, où sa bonté et sa douceur lui avaient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité, en 1621 à 62 ans, avec des sentiments de piété qu'il avait exprimés dans toute sa conduite. Ce prince avait refusé deux fois la couronne impériale. L'histoire de sa vie a été imprimée à Cologne, 1690. Voyez ISABELLE.

ALBERT I, L'OURS, surnommé aussi *le Beau*, fils d'Othon le Riche, prince d'Anhalt, fut le fondateur de la maison de Brandebourg. L'empereur Conrad III lui donna le duché de Saxe qu'il ne put réunir aux margraviats de Luzace et de Salzwedel dont il avait fait l'acquisition. Henri le Généreux retenait cette seigneurie: à sa mort, Albert voulut l'enlever de force; mais Henri le Lion, fils du dernier duc, fut secouru par les princes saxons, et Albert fut chassé de la Saxe et même de ses propres états. Il recouvra par un traité ses fiefs, reçut de Conrad le titre d'électeur et de margrave de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Stader, alors éteinte. La Marche de Brandebourg n'était presque qu'une grande forêt: Albert la fit défricher, et bâtit des villes, des églises et des collèges. Il fut en guerre avec les Vénètes; puis avec Jazko roi de Pologne qui lui prit ses états, mais qu'Albert reconquit ensuite.

Il fit le pèlerinage de Jérusalem: à son retour il construisit plusieurs villes, parmi lesquelles plusieurs historiens comptent Berlin, Francfort sur l'Oder, Lendenberg, etc. Il mourut l'an 1170, honoré de l'estime de tous les princes d'Allemagne.

* **ALBERT**, margrave et électeur de Brandebourg, surnommé *l'Achille* et *l'Ulysse* de l'Allemagne à cause de sa prudence et de sa valeur, était le 3^e fils de Frédéric I^{er}, à qui l'empereur Sigismond avait cédé la Marche électorale. Il était né à Tangermunde le 24 novembre 1414. Après s'être distingué au service de l'empereur en 1438, dans la campagne contre les Polonais, il alla secourir Louis le Contrefait duc de Bavière, dans la guerre qu'il soutenait contre son père Louis le Barbu. Albert battit le vieux duc et le fit prisonnier. En 1449, il entra en campagne contre la ville de Nuremberg, dont il était bourgrave, et qui lui avait donné divers sujets de plainte. Il déploya dans cette guerre une valeur presque incroyable. Un jour il résista seul à 16 ennemis en disant: « où pourrais-je mourir plus glorieusement? » Après avoir gagné sept batailles et n'avoir été qu'une fois vaincu, il conclut la paix avec les révoltés en 1450. La mort de ses deux frères le rendit maître de l'électorat de Brandebourg et de tous les pays qui avaient appartenu à son père. Mais en 1476, il abandonna à son fils Jean le Ciceron l'administration de ses états, ne se réservant que la dignité électorale et le droit de conseil. Il vécut encore 10 ans à Francfort-sur-le-Mein.

* **ALBERT**, margrave de Brandebourg, premier duc de Prusse, grand-maître de l'ordre teutonique, naquit le 17 mai 1490; et fut élu en 1510. Il profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit, en 1525, une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissait aux chevaliers dont il était chef lui fut accordée à lui et à ses descendants, sous le titre de duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs devinrent trop puissans, pour ne pas vouloir se dispenser de cet assujétissement. Il avait essayé lui-même de s'en délivrer; à cette occasion la guerre fut déclarée. Mais abandonné de la diète, de l'empire, et même du pape, il fit l'an 1525 à Cracovie un traité par lequel il renonçait à l'ordre teutonique et recevait

la Prusse inférieure à titre de duché pour lui et ses descendants, moyennant des redevances à la Pologne. Il embrassa la religion protestante et épousa en 1527, Dorotheë, fille du roi de Danemarck. Il mourut le 20 mars 1568.

* **ALBERT LE BELLIQUEUX**, que sa beauté fit surnommer l'*Alcibiade* de l'Allemagne, était fils de Casimir, margrave de Culmbach, et de Suzanne princesse de Bavière; il naquit à Quolzbach en 1522. Il se distingua dans la guerre de Charles-Quint contre les Français (1544) : il se prononça ensuite pour l'empereur contre les protestans et s'arma contre eux : dans cette guerre malheureuse, Albert fut fait prisonnier par le duc de Brunswick, et il ne fut relâché que 5 ans après, l'an 1552. Plus tard il abandonna les drapeaux de Charles-Quint sous lesquels il se rangea depuis. Mais dans l'intervalle, il se mit à la tête d'un corps d'aventuriers avec lesquels il pillà et brûla tous les lieux qu'il parcourait : c'est ainsi qu'il parvint jusqu'au Rhin, sans avoir égard aux remontrances de ses alliés. Quelques différends qu'il eut avec les troupes françaises le ramenèrent auprès de Charles-Quint dont il protégea l'invasion en Lorraine et l'attaque contre Metz. Cependant Albert se maintenait dans ses usurpations, surtout dans celles qu'il avait faites au préjudice des évêques de Bamberg et de Wurtzbourg. La chambre impériale le condamna à rendre ce qu'il leur avait pris; son refus amena une guerre dans laquelle il fut vaincu. Privé de tous ses états, obligé de quitter l'Allemagne, il languit quelque temps dans l'indigence : mais au moment où il se rendait à un congrès réuni à Ratisbonne, pour faire sa soumission, il mourut l'an 1558, laissant une réputation méritée de courage, d'avidité, de cruauté et de débauche.

ALBERT LE COURAGEUX, duc de Saxe, gouverneur de Frise en 1494, se rendit illustre par sa prudence et ses exploits sur l'empereur Maximilien I, et mourut en 1500. C'est le père de Georges de Saxe, qui fut un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT, surnommé *le Grand*, non parce qu'il naquit dans un siècle où les hommes étaient petits, comme le dit un écrivain célèbre, ni parce que son nom de famille était *Groot*, qui signifie *grand* en allemand, aucun membre de cette maison n'ayant joui de cette distinction, mais à cause de l'étendue de ses connaissances,

étonnantes pour son siècle, était né à Lavingen en Souabe, en 1193 ou 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains en 1221, où il fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui connaissait les succès qu'avait eus Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appela à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, et quelque temps après l'évêché de Ratisbonne; mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel et au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques. Le pape Grégoire X l'appela au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut en 1280, à Cologne, âgé de 87 ans. Le plus illustre de ses disciples fut saint Thomas d'Aquin. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon, de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. On pourrait lui appliquer ce que Cicéron disait d'un auteur volumineux, *qu'on aurait pu brûler son corps avec ses seuls écrits*. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur saint Denis l'Aréopagite, sur le *Maître des sentences*, dans lesquels il y a de bonnes choses; mais quel homme aurait le courage de lire 21 vol. in-fol., pour ne recueillir que quelques pensées justes, revêtues d'un latin grossier? Albert était recommandable comme religieux et comme évêque, mais il ne l'est guère comme écrivain. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares, et beaucoup de choses étrangères. Il suivait l'esprit et le goût de son siècle; c'était à qui argumenterait le mieux sur les choses les plus abstraites. (V. DUNS.) On a dit qu'Albert le Grand avait une tête d'airain, qui répondait sans hésiter à toutes les questions; comme si une tête artificielle pouvait faire des raisonnemens suivis. Mais s'il s'agit précisément d'une tête automatique d'où sortaient quelques sons articulés, on ne peut douter que la chose ne soit possible, depuis les deux têtes parlantes que l'on a vues à Paris en 1783. On a raconté encore qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, qu'il avait invité à dîner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs et des fruits conservés : image de l'été, qu'on a prise à la lettre. On lui a attribué de ridicules recueils de *secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. On y trouve même des

indécences et des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entre autres celui qui parut à Amsterdam, en 1655, in-12, sous le titre *De secretis mulierum et naturæ*.

ALBERT, ou ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre cet empereur devenu odieux par sa simonie et l'usurpation des droits de l'Eglise. Enfermé pendant 4 ans, Albert recouvra la liberté, mais il n'en fut pas moins opposé aux prétentions de l'empereur. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, et offrit néanmoins de se soumettre, à condition que l'empereur renoncât aux investitures par la crosse, et à nommer aux bénéfices ceux qu'il devait investir par le sceptre; montrant par-là que la simonie et les sacrilèges de ce prince étaient le seul objet de ses plaintes. Ce prélat, d'un caractère ferme et actif, mourut en 1157.

ALBERT ou ALBERE (ERASME), naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités de saint François avec J.-C.*, les inepties les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des cordeliers* (Voyez ALBIZI). Il fit imprimer ce recueil en allemand, en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur; puis en latin, à Wittemberg, en 1542, in-4°, et il l'intitula *Alcoran*, prétendant calomnieusement que les franciscains estimaient autant les *Conformités*, que les Turcs leur *Alcoran*. Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en français, et l'imprima en 1556, 4 vol. in-12; puis à Genève, en 1560, en 2 vol. in-12. Les hérétiques ainsi que les incrédules ont, dans tous les temps, fait un triomphe des sottises de quelques catholiques inconsidérés; pauvre ressource, que la vérité dédaigne, mais que l'erreur saisit avidement, n'en ayant pas d'autre. On a encore d'Albert : *Judicium de spongia Erasmi*, et plusieurs autres ouvrages en latin et en allemand. Il mourut à Neubrandebourg, en 1551.

ALBERT (CHARLES d'), duc de Luynes, né en 1578, d'une maison ancienne, à Mornas, dans le comté Venaissin, fut page et gentilhomme ordinaire de Louis XIII,

et gagna les bonnes grâces de ce prince. Après la mort du maréchal d'Ancre, Charles d'Albert eut une bonne part des biens qu'on avait confisqués à cet ancien favori, et fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Quatre ans après, il reçut l'épée de connétable, le 22 avril 1621, en présence des princes du sang et de tous les grands du royaume. On se régla, pour le cérémonial, sur ce qui s'était pratiqué lorsque Charles d'Albret fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert et d'Albret flattait la vanité de ce favori. Louis XIII, quelque temps après, se dégoûta de lui. Il l'avait élevé par caprice; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendait. Voyant un ambassadeur qui allait chez le connétable : *Il s'en va*, dit-il, *à l'audience du roi Luynes*. Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disait devant tout le monde : *J'ai su gagner ses bonnes grâces; je saurai bien les conserver. Il est bon de temps en temps que je lui donne de petits chagrins, cela réveille l'amitié*. Les huguenots ne pouvant se résoudre à demeurer tranquilles, et donnant tous les jours de nouvelles scènes et de nouvelles inquiétudes, de Luynes persuada à Louis XIII de les mettre hors d'état de renouveler les anciennes tragédies. On porta les armes contre eux en 1621. De Luynes se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrénées; mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même année, d'une fièvre pourprée, au camp de Longuetille, près de Monheur, le 15 décembre, âgé de 45 ans. Ses équipages et ses meubles furent pillés avant qu'il eût rendu l'esprit, et il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Ruccelai, et un nommé Contade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. On le fit transporter à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé, l'an 1619, en duché-pairie, sous le nom de Luynes, où il fut inhumé.

ALBERT (HONORÉ d') duc de Chaulnes, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser, en 1619, la riche héritière Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, et l'année d'après duc et pair. C'était une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfans porteraient le nom et les armes de la mère. Après la mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se

soutint par ses biens, par ses alliances, et par son assiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1635, et, trois ans après, le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontière. De trois maréchaux de France qui firent le siège d'Arras en 1640, de Chaulnes était le plus ancien, et celui en qui le cardinal avait le plus de confiance. C'était aussi le plus vigilant et le plus modéré. Les deux autres étaient Châtillon et la Meilleraye. Il mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

ALBERT (JOSEPH D') de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VI, en France, et mourut en 1738, âgé de 87 ans. Il avait contracté dès sa jeunesse un goût vif pour les lettres, qu'il cultiva fort assidûment pour un homme du monde. On a de lui un recueil de différentes pièces de littérature, contenant : *Timandre instruit par son génie*, et le *Songe d'Alcibiade*, 1739, in-8°.

ALBERT (le père), capucin, né à Paris, a publié : *Conférences sur le symbole des apôtres*, dans lesquelles toutes les principales vérités de la religion sont expliquées, et les décisions des conciles sur chaque article sont rapportées familièrement par dialogues, de la même manière qu'elles ont été prononcées dans les missions et ailleurs, Paris, 1688, in-12. Voyez *Journal des sçavans*, 1689, p. 167, première édition. On a encore de lui : *Manière de prêcher selon l'esprit de l'Evangile*, nouvelle édition, Paris, 1701, in-12, et Lyon, 1730.

* ALBERT (ANTOINE), ecclésiastique du 18^e siècle. On lui doit un *Dictionnaire portatif des prédicateurs français*, Lyon, 1757, in-8°, dont l'édition est épuisée. On a imprimé, en 1824, un autre *Dictionnaire des prédicateurs français*, sous le nom de l'abbé P***, que nous n'indiquons point ici pour en conseiller la lecture, mais pour prémunir ceux qui pourraient se laisser prendre par le titre ou la préface, l'ouvrage nous ayant paru fort inexact, plein de bévues, et la croyance aussi bien que les intentions de l'auteur fort équivoques. On a aussi d'Albert *Nouvelles observations sur les différentes manières de prêcher*, 1757, 1 vol. in-12.

ALBERT (HENRI-CHRISTOPHE), professeur de langue anglaise à Hall, naquit à Hambourg en 1762, et mourut en 1800. On lui doit une bonne *Grammaire*, Hall,

1784, in-8°. Il a aussi donné pour les Anglais une *Grammaire allemande*, Hambourg, 1786. On a encore de lui | un *Essai sur Shakespeare*, | des *Recherches sur la constitution anglaise*, | et un *Drame sur la mort de Charles I.*

ALBERT GIRARD. Voyez GIRARD.

ALBERT DURER. Voyez DURER.

ALBERT. Voyez ALBERIC, chanoine d'Aix, etc.

* ALBERT DE RIOMS (le comte), naquit en Dauphiné l'an 1738. Nommé chef d'escadre des armées navales de France, pour s'être distingué dans plusieurs combats contre les Anglais et notamment dans la guerre des Etats-Unis, il mérita, l'an 1790, le commandement de 30 vaisseaux de ligne pour aller au secours de l'Espagne, dans l'affaire de Nootka-Sund. Au commencement de la révolution française, il essaya vainement de maintenir ses troupes dans la fidélité jurée à Louis XVI, et émigra pour rejoindre l'armée des princes, avec lesquels il combattit dans la campagne de 1792. Il rentra sur le sol français avec les autres émigrés, et mourut en 1800.

* ALBERT DE SIBOURG florissait, suivant quelques auteurs, en 1445, et suivant le père Le Long, en 1410. Il embrassa l'état monastique dans l'abbaye de Sibourg, près de Cologne. On a de lui : | *Glossaire sur l'ancien et le nouveau Testament* ; *Histoire des papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V ; | *Histoire des empereurs romains*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III, en 1440, c'est-à-dire jusqu'à son temps. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne.

* ALBERT (JOSEPH-JEAN-BAPTISTE), lieutenant-général des armées françaises, né le 28 août 1771 dans les Hautes-Alpes, entra au service en 1790, dans le premier bataillon de ce département, et devint capitaine aide-de-camp d'Augereau en 1795. Il se distingua aux Pyrénées, en Italie, en Allemagne ; fut nommé colonel en 1802, et se trouvait chef de brigade au siège de Dantzick, où il se signala de nouveau. Il est fait mention de lui d'une manière fort honorable dans les bulletins de l'armée *Gallo-Batave* (an 40) et dans ceux de la grande armée (1807). Le général Albert coopéra aux victoires d'Essling et de Wagram. Dans la guerre contre la Russie, il se signala au passage de la Dwina, et fut nommé général de division sur le champ de bataille de la

Eférézina. La campagne de 1815 lui fournit de nouvelles occasions de déployer sa capacité militaire : avec moins de 6.000 hommes, il résista à un corps russe cinq fois plus nombreux. En 1814, il arrêta la marche victorieuse d'un corps russe qui marchait sur Bonn, et il le repoussa avec perte. Le 8 juillet de la même année, il fut nommé chevalier de St.-Louis; pendant la campagne de 1815, il commandait une division de l'armée du Rhin. A l'époque de la restauration, le général Albert fut appelé au commandement de la 49^e division militaire à Lyon, où il fixa l'attention du duc d'Orléans, qui le choisit pour son premier aide-de-camp. Il est mort en 1822.

ALBERTET, ou ALBERT, mathématicien et poète provençal, au 13^e siècle, né à Sisteron. Il eut une dame de ses pensées, suivant la coutume de son siècle, et fit toute sa vie des vers pour elle; et en mourant, il laissa ses vers à un de ses amis, pour les remettre à sa maîtresse; mais cet infidèle ami les vendit à un rimailleur d'Uzès, qui les publia sous son nom. Ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté : c'était alors la peine de ces larcins littéraires (1).

ALBERTI ou DE ALBERTIS (LÉON-BAPTISTE), architecte, peintre, sculpteur et mathématicien, né à Florence, d'une noble et ancienne famille, vers la fin du 14^e siècle, fut surnommé par quelques écrivains le *Vitruve florentin*. Après avoir reçu une excellente éducation, il entra dans les ordres et en 1447 il était chanoine de la cathédrale de Florence. Il a écrit sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Son ouvrage le plus considérable et le plus connu est un traité *De architectura, seu de re ædificatoria*, en 10 livres, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Son *Traité sur la peinture*, en 5 livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. Parmi ses ouvrages d'architecture, on cite comme en chef-d'œuvre l'église de Saint-François de Rimini. Il a aussi été un excellent littérateur et un bon jurisconsulte, et on a de lui : | un traité *De jure*; | un dialogue intitulé : *Momus ou De principe*; | *Heccatomphile*, poème en prose; | un livre de

cent *Fables ou apologues*; | un *Traité sur la vie et les mœurs de son chien*, ouvrage satirique. Comme sculpteur, il a publié un traité en italien sous le titre *Della statua*. L'année de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480. Sa vie a été écrite par Porretti.

ALBERTI (ARISTOTILE), autrement appelé *Ridolfo Fioravanti*, célèbre mécanicien, né à Bologne, vivait dans le 15^e siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta, en 1555, à Bologne, le clocher de Sainte-Marie del Tempio, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa, dans la ville de Cento, celui de l'église de Saint-Maise, qui penchait de cinq pieds et demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, et fit beaucoup d'autres ouvrages dont le souverain de ce pays fut si satisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnaie et d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTI (LÉANDRE), né à Bologne en 1479, fut provincial des dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science et la piété. Il a publié | une *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1517, in-fol.; | une *Description de toute l'Italie*, 1596, in-4^e, pleine de recherches mais faite sans critique; | quelques *Vies* particulières; | l'*Histoire de Bologne* sa patrie, imprimée avec les cinq livres d'additions de Caccianemici, à Bologne, in-4^e. Il mourut en 1552, à l'âge de 74 ans. Kirlander a traduit en latin sa *Description de l'Italie*.

ALBERTI (JEAN), plus connu sous le nom de *Widmanstadius*, de Widmanstadi, lieu de sa naissance, jurisconsulte, très-savant dans les langues orientales, au 16^e siècle, donna, en 1545, un *Abrégé de l'Alcoran*, avec des notes critiques; ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche et de chevalier de Saint-Jacques que lui conféra l'empereur Ferdinand. Il publia, in-4^e, en 1536, un *Nouveau Testament*, en syriaque, à l'usage des jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. On n'y trouve point la 2^e épître de saint Pierre, la 2^e et la 3^e de saint Jean, celle de saint Jude, ni l'Apocalypse. Il composa encore une *Grammaire syriaque*, dont la préface est curieuse : il mourut en 1559.

* ALBERTI (SALOMON), né à Nurem-

(1) Il est probable que ce troubadour est le même qu'Albert de Gapençois, ainsi nommé parce qu'il naquit dans les environs de Gap, et qu'il n'a été appelé Albert de Sisteron qu'à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville où il mourut.

berg, en 1540, mort à Dresde en 1600, étudia sous Jérôme Fabricio, à Padoue, et professa la médecine à Wittemberg. Il fut avec Vesale, Eustachi, etc., un des créateurs de la science anatomique dans nos temps modernes; on lui doit la découverte de la valvule, dite de Basilius; du limaçon de l'oreille et des conduits lacrymaux; le premier il a donné une description exacte des reins et des voies urinaires; parmi les nombreux ouvrages qu'il a écrits sur l'anatomie, on estime particulièrement *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Wittembergæ, 1583, in-8°; on consulte aussi celui qui a pour titre: *Tres orationes*, etc., Norembergæ, 1585, in-8°, où il traite plusieurs points de médecine et de physiologie. Alberti a aussi traduit quelques ouvrages de Galien en latin.

ALBERTI (GEORGES-GUILLAUME), ministre luthérien, né en 1725. Après avoir fait ses études, il exerça les fonctions de prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre; il fit un long séjour en Angleterre, pendant lequel il étudia la langue du pays; c'est en cette langue qu'il composa les *Pensées sur l'Essai de Hume sur la religion naturelle*, par Aléthophile de Gœttingue, nom sous lequel il s'est déguisé. De retour en Allemagne, il publia | *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, Hanovre, 1752-53; | *Essai sur la religion, le culte, les mœurs et les usages des quakers*, ibid., 1750. Il mourut en 1758.

* ALBERTI (JEAN), ministre luthérien et philologue à Harlem, puis professeur en théologie dans l'université de Leyde, était né à Asse, au pays de Drente en Hollande, en 1698. Il avait étudié à Franker, sous Elsner Raphelius et le célèbre Lambert Bos, connus sous le titre de *Philologues sacrés*; et à leur exemple il s'adonna à la littérature biblique. On a de lui: | *Observationes philologicæ in sacros novi Fœderis libros*, Leyde, in-8°; ouvrage qui suppose de vastes recherches et une lecture immense; | *Periculum criticum in quo loca quædam cum veteris ac novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum, illustrantur, vindicantur, emendantur*, Leyde, in-8°; | *Glossarium grecum in sacros novi Fœderis libros; accedunt miscellanea critica in glossas nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito*, Leyde, 1785, in-8°. Il entreprit aussi une nou-

velle édition du dictionnaire d'Hésychius, dont il donna le premier volume, in-fol., Leyde, 1746. Il préparait le second, mais il n'eut pas le temps de l'achever, la mort l'ayant enlevé le 13 août 1762, à 65 ans. Il laissa la réputation d'un excellent et laborieux lexicographe. Le second volume du dictionnaire d'Hésychius fut complété par Ruhnkenius, et parut à Leyde, en 1766.

ALBERTI (ANDRÉ), auteur d'un *Traité de perspective*, imprimé en 1670, in-fol., en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son temps.

* ALBERTI DE VILLANOVA (FRANÇOIS d'), né à Nice en 1737, est célèbre par un excellent Dictionnaire italien-français, et français-italien, qui a eu plusieurs éditions. Il fit aussi *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, ouvrage fort estimé. Il mourut en 1800 à Lucques.

* ALBERTINI (PAUL degli), religieux servite qui fit profession dès l'âge de 16 ans, et malgré sa jeunesse, se distingua comme professeur de philosophie et comme prédicateur. Proposé à l'évêché de Torcello, il n'y fut point nommé; mais il fut employé dans plusieurs missions honorables par la république de Venise, qui l'envoya même, dit-on, en ambassade auprès du Grand-Seigneur. Albertini mourut en 1475, âgé de 45 ans, et l'on fit frapper à Venise une médaille en son honneur. Sansovino, qui avait habité cette ville, cite plusieurs ouvrages de lui, écrits en latin, entr'autres, *De notitiâ Dei; De ortu et progressu sui ordinis*, et une explication du Dante, ouvrages que le P. Possevin, dans son *Apparat sacré*, attribue faussement au frère Paul Nicolletti, ermite de Saint-Augustin.

* ALBERTINI (FRANÇOIS), savant antiquaire naquit à Florence vers la fin du 15^e siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique et s'attacha à un cardinal. Il publia l'an 1505 *Traité des merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome*, qu'il revit depuis et dédia au pape Jules II en 1509. Cet ouvrage a été depuis réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui | *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Savonaræ*. On le trouve ordinairement réuni à la troisième édition de l'ouvrage précédent, qui a été donnée en 1515. | *Mémoires sur les statues et les peintures qui sont à Florence de la main d'habiles maîtres*, Florence, 1510, in-4°.

ALBERTINI (FRANÇOIS), Calabrois, se

démît d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il mourut en 1619. Nous avons de lui | une *Théologie*, en 2 vol. in-fol., où il veut concilier la théologie avec la philosophie ; | un traité *De angelo custode*, où il avance cette étonnante assertion, « que les animaux ont des anges gardiens. »

ALBI (HENRI), né à Bollène en 1590, dans le comtat Venaissin, prit l'habit de jésuite en 1606, fut élevé aux charges de son ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie et la théologie. Il fut successivement recteur des collèges d'Avignon, d'Arles, de Grenoble et de Lyon. Il mourut à Arles, en 1569, après avoir publié | *l'Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°, livre écrit d'un style pesant ; | plusieurs *Vies* particulières, écrites de la même façon ; | *l'Anti-Théophile paroissial*, in-42 ; ouvrage plein d'humeur, qu'il opposa au *Théophile paroissial*, fait par le P. Bassée capucin. Benoit Puys, curé de Saint-Dizier de Lyon, lui répondit sur le même ton. La liste des ouvrages d'Albi est dans le 25^e vol. de Niceron.

ALBICUS, archevêque de Prague, avait été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésie que Jean Hus et des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avait fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus était si grande, qu'il ne voulait même pas confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avait pour tout domestique qu'une vieille servante qu'il laissait mourir de faim. Il a composé trois traités de médecine sous les titres suivans : *Praxis medendi* ; *Regimen sanitatis* ; *Regimen pestilentiae*, imprimés à Lipsick, 1484, in-4°, long-temps après la mort de l'auteur.

* ALBIGNAC (MAURICE-CASTELNAU, comte d'), lieutenant-général des armées du roi et commandeur de l'ordre royal de St.-Louis, naquit d'une ancienne famille du Rouergue, vouée depuis long-temps au service militaire, et fut élevé aux pages du roi. Il émigra en 1792, et servit comme aide-de-camp dans l'armée des princes. En 1799 il rentra en France, et prit du service dans les gendarmes d'ordonnance, commandés par le comte de Laval-Montmorency. Ce corps ayant été licencié après la campagne de 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, l'attacha à son

service, en lui conférant le grade de lieutenant-général et le titre de comte de Ride. Il en fit ensuite son ministre de la guerre et son grand écuyer. Le comte d'Albignac se fit beaucoup d'ennemis par sa sévérité dans l'exécution de ses devoirs. Ayant offert sa démission qui fut acceptée, il rentra en France, où il fut employé en qualité de chef d'état-major du 6^e corps d'armée commandé par le général Gouvion St.-Cyr, et peu après par le vice-roi d'Italie. En 1815, il obtint le commandement du département du Gard et fut chargé de l'organisation de la 4^e division de réserve. Il fut mis à la demi-solde au moment de la restauration. Lors du débarquement de Bonaparte, il suivit le maréchal Gouvion St.-Cyr qui se rendait à Orléans, d'où il alla dans le midi rejoindre le duc d'Angoulême ; mais il ne restait plus au prince d'autre parti que celui de la retraite. Le comte d'Albignac en reçut des pleins pouvoirs avec lesquels il se rendit à Lyon, et de là dans les Pays-Bas. Il rentra en France avec Louis XVIII en 1815, et fut nommé secrétaire-général du département de la guerre. Il fut ensuite chargé de l'organisation et du commandement de la nouvelle école militaire de Saint-Cyr. Le mauvais état de sa santé l'obligea de prendre sa retraite après six ans de service, et il mourut le 31 janvier 1824, après avoir reçu les consolations puissantes de la religion.

ALBIN ou ALBINUS (BERNARD), dont le vrai nom était *Weiss*, né l'an 1653, à Dessau, dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son temps. Après avoir été reçu docteur en médecine dans l'université de Leyde, il voyagea dans les Pays-Bas, en France et en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder en 1680, puis l'an 1709, dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisait beaucoup de cas. Il lui donna un canonicat à Magdebourg ; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, de M. Carrère. Herman Boerhaave a raconté les principaux détails de la vie d'Albinus dans un éloge historique, qui a été imprimé.

ALBIN (BERNARD-SIFROY), fils du précédent, professeur en médecine à Leyde, né en 1683, et mort en 1771. Il s'était marié à une jeune fille à l'âge de 73 ans. Il passe pour un des plus grands anatomistes de l'Allemagne. Il a laissé 3 vol. ornés de figures très bien gravées. Le premier est une explication des *Tables anatomiques* de Barthélemi Eustachius, Leyde, 1744, in-fol. Le second offre les *figures des muscles* du corps humain, Londres, 1749, in-fol.; et le troisième traite des os, Leyde, 1753, in-fol. Les explications sont en latin. On assure qu'on lui doit les descriptions les plus exactes et les planches les plus belles en anatomie, surtout sur les muscles et sur les os. Il avait pour frère puîné Christien Bernard Albin, qui s'est également distingué dans la carrière de la médecine, en l'université d'Utrecht, où il a été professeur. On a de lui l'*Histoire naturelle des araignées et autres insectes*, Londres, 1736, in-4°, avec fig.

ALBIN (ELÉAZAR), a donné une *Histoire naturelle des oiseaux*, avec 506 estampes coloriées, traduite en français par Derham, La Haye, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle d'Ewars. Albin a aussi donné l'*Histoire des insectes*, Londres, 1736, 4 tom. en 2 vol. in-4°.

ALBINOVANUS, poète latin, contemporain d'Ovide, qui lui donnait le titre de *divin*. Il nous reste de lui deux *Élégies*, que Jean Le Clerc fit imprimer en 1703, in-8°, et 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un commentaire assez diffus, et un fragment d'un poème intitulé : *Voyage de Germanicus*. On cite du même auteur une 5^e *Élégie* sur la mort de Drusus, fils de Livie.

ALBINUS (DECIMUS CLAUDIUS), né à Adrumette, en Afrique, d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, et porta les armes de bonne heure. Marc-Aurèle le mit à la tête de ses troupes et l'honora du consulat, fait douteux, puisque les fastes consulaires ne citent pas son nom. A cette époque, Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime-Sévère le nomma César. Albinus ne se contenta pas de ce titre; il se fit couronner empereur dans les Gaules, où il avait passé avec son armée, ou bien il fit proclamer la république. Sévère marcha contre lui et l'atteinait. Une sanglante bataille, donnée

près de Trévoux, le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait et contraint de se donner la mort. Le vainqueur, après avoir foulé aux pieds son cadavre, le fit porter à Rome, pour qu'il y fût mangé par les chiens. Tous ses amis et ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur était digne d'un meilleur sort : il avait quelques vertus et du courage. Il menait une vie retirée, sans faste, sans débauche; mais la solitude rendait son caractère mélancolique, et son humeur difficile et brusque. On dit qu'il mangeait prodigieusement. Son règne ne fut que d'environ quatre ans. Son extrême blancheur lui avait fait donner le nom d'Albinus.

* **ALBINUS**, romain, est le pieux plébéien, qui, s'enfuyant de Rome à l'approche de Brennus, avec sa femme et ses enfans, fit descendre sa famille de son char pour y placer les vestales et les objets de leur culte qu'il conduisit à Cæré, en Etrurie.

ALBINUS (PIERRE), poète et historien allemand, du 16^e siècle, naquit à Schnerberg, dans la Misnie. Son nom était *Weiss*, c'est-à-dire *Blanc* en allemand; mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie et de mathématiques dans l'académie de Wittemberg, puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna, en 1599, in-fol., une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avait déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques estimés des Allemands : *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

* **ALBISSON** (N.), avocat, membre du tribunat, et de la légion-d'honneur, conseiller d'état sous l'empire, publia un discours sur l'*Origine des municipalités diocésaines*, et un *recueil des lois municipales du Languedoc*, Montpellier, 7 vol. in-4°, 1780 et années suivantes, et coopéra à la confection de divers codes de législation. Comme membre du tribunat, il appuya de toutes ses forces la proposition qui fut faite de placer Napoléon sur le trône impérial, et d'en assurer l'hérédité à sa famille. Il reçut, pour cette raison, diverses faveurs du nouveau gouvernement, et mourut à Paris en 1810, à la suite d'une maladie douloureuse. Il était né à Montpellier en 1732.

* **ALBITTE** l'aîné (ANTOINE-LOUIS), né

À Dieppe, vers 1760, venait de se faire recevoir avocat, lorsque le département de la Seine-Inférieure le députa en septembre 1791 à l'assemblée législative. Quoiqu'il eût fait une étude presque exclusive du droit, il ne s'occupa guère cependant que d'objets relatifs à l'organisation militaire, et présenta plusieurs rapports à ce sujet. Dans les premiers mois de 1792, il demanda la mise en accusation des ministres Narbonne et Bertrand de Molleville, et peu de temps après, l'abolition des places fortes de l'intérieur, comme pouvant servir de point d'appui aux contre-révolutionnaires. Après la journée du 10 août, dont il fut un des principaux auteurs, il fit décréter concurremment avec Sers, que les statues des rois seraient renversées et remplacées par celle de la liberté. Nommé à la convention nationale, il seconda tous les excès de cette assemblée, et demanda que les émigrés qui seraient saisis avec ou sans armes fussent punis de mort. Le 21 décembre, il vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. Envoyé en mission dans plusieurs départemens du midi, il laissa partout des traces de sa cruauté, et termina sa tournée en traduisant le général Brunet devant le tribunal révolutionnaire. Le 9 thermidor vint mettre un terme à sa puissance; en 1795, il fut lui-même décrété d'accusation; mais l'amnistie du 14 brumaire le sauva, et le Directoire n'eut pas honte de le nommer maire de Dieppe. Après le 18 brumaire, nommé sous-inspecteur aux revues, il suivit l'armée française à Moscou, et mourut pendant la retraite, excédé de faim, de froid et de fatigue. Un trait suffira pour achever de le caractériser : il assistait à une représentation du *C. Gracchus* de Chénier, et au moment où le public applaudissait cet hémistiché : *des lois, et non du sang*, Albite s'écria avec une espèce de frénésie : *Du sang, et non des lois !* Ce mot peint l'homme et l'époque.

ALBIZI, ou DE ALBIZIS, appelé autrement Barthélemy de Pise, naquit dans le 14^e siècle à Rivano, en Toscane. Il se fit cordelier, et s'illustra dans son ordre par son livre des *Conformités de saint François avec J.-C.* Le chapitre général, assemblé à Assise en 1599, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit que le saint fondateur avait porté pendant sa vie. Ces bons religieux n'ont considéré, dans l'ouvrage, que

l'honneur de leur fondateur et la consolation de ses enfans : ils n'ont pas prévu ce qu'une critique sévère et littérale en dirait un jour, moins encore le scandale que les hérétiques s'empresseraient d'en faire naître (*Voyez ALBERT ERASME*). Albizi mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage fut faite à Venise, in-fol. sans date et sans nom d'imprimeur, sous ce titre *Liber conformitatum sancti Francisci cum Christo*. La seconde, de 1510, en caractères gothiques, à Milan, in-fol. est de 256 feuillets. François Zéno ou Zéni, vicaire-général des franciscains italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition fut encore imprimée à Milan, en 1513, in-fol., caractères gothiques, avec une nouvelle préface de Jean Marpelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; mais il y fit bien des retranchemens, et ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de Saint-François*. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, et, pour la masquer, on changea les deux premiers feuillets. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1623, in-8°, sous le titre de *Antiquitates franciscane, sive Speculum vite beati Francisci et sociorum, etc.* On fit dans cette édition des changemens très considérables. Le P. Valentin Marée, récollet, en a donné une édition refondue et relouchée, à Liège, 1658, in-4°, sous ce titre : *Traité des conformités du disciple avec son maître, c'est-à-dire, de saint François avec J.-C. en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort, etc.* Quoique ce récollet ait encore fait de grands retranchemens, il s'en faut de beaucoup qu'il n'en reste plus à faire. On attribue encore à Barthélemy Albizi : | six livres de *la Vie et des louanges de la Vierge*, ou *les conformités de la Vierge avec J.-C.* 1596, Venise, in-4°; | des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*. Milan, 1498, in-8°; | enfin *la Vie du bienheureux Gérard, laïc*, manuscrit. Tous ces ouvrages sont en latin.

ALBIZI (FRANÇOIS), de Césène, cardinal, mourut en 1681 âgé de 61 ans. Il dressa la bulle contre le livre de *Jansénius*, sous Urbain VIII.

* ALBIZZI (PIERRE), de Florence, chef du parti guelfe contre les Gibelins

commandés par Ricci, Alberti et Médicis. Lorsque la conjuration des Ciompi éclata, Albizzi fut arrêté, mis en jugement et ab-sous. Mais le peuple demandant sa mort, cet homme généreux s'y dévoua lui-même pour sauver sa famille et ses juges, et marcha au supplice en 1379.

* **ALBIZZI** (THOMAS ou MASO), neveu du précédent, gouverna la république florentine de 1382 à 1417. Il renversa les trois chefs des Gibelins, et combattit avec succès les ennemis de la république. Il mourut en 1417, âgé de 70 ans.

* **ALBIZZI** (RENAUD), fils du précédent, fit déclarer la guerre en 1453, à la république de Lucques par les Florentins; mais le succès n'en fut point heureux. Parvenu au pouvoir, il exila Côme de Médicis, son rival; exilé lui-même quelque temps après, il mourut dans les états du duc de Milan, où il s'était réfugié.

ALBO. Voy. JOSEPH-ALBO.

* **ALBOIN** (*Albovinus*), roi des Lombards, succéda en 561, à son père Audoin, Il régna sur la Norique et la Pannonie, et de concert avec Baïan ou Cagan, roi des Avars, il attaqua Cunimond, roi des Gépides, dans une bataille sanglante où cette nation périt avec son souverain. Appelé par Narsès, Alboin entra en 568 en Italie, la parcourut en vainqueur et y fonda un nouveau royaume dont Pavie fut la capitale. Ayant forcé Rosamonde fille de Cunimond, dont il avait fait sa femme, de boire dans le crâne de son père, celle-ci s'en vengea en le faisant assassiner par un soldat, nommé Périclès, l'an 575. Voy. ROSAMONDE.

ALBON (JACQUES d'), marquis de Fronsac, connu dans l'histoire sous le nom de *maréchal de Saint-André*, sortait d'une ancienne famille du Lyonnais. Henri II, qui l'avait connu étant dauphin, et qui n'avait pu le connaître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur, que des agréments de son caractère et de sa figure, le fit maréchal de France en 1547, et premier gentilhomme de sa chambre. Il avait donné des preuves de son courage au siège de Boulogne et à la bataille de Cérisolles, en 1544. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui commandait l'armée, jaloux des louanges qu'on donnait à la bravoure de Saint-André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : *Où qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permette de le suivre!* Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée en 1552

et 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Marienbourg; il ruina Cateau-Cambrésis, et se couvrit de gloire à la retraite du Quesnoy. Il se distingua à la bataille de Renti, et fut moins heureux à celle de Saint-Quentin, en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambrésis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guise, et combattit avec eux, en 1562 à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet, par un nommé Aubigni ou Bobigni, à qui, suivant Brantôme, *il avait fait autrefois déplaisir*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, l'appelaient *l'Arquebuzier du Ponant*. Le maréchal de Saint-André aimait le jeu, la bonne chère, le luxe, les femmes, enfin tous les plaisirs; ce qui préjudiciait quelquefois à ses qualités guerrières, et diminuait les succès qu'il eût pu se promettre. Sa politesse égalait l'urbanité grecque et romaine. Il fut un des triumvirs qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement pendant quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut de son mariage avec Marguerite de Lustrac, qu'une fille qui mourut fort jeune au monastère de Longchamp, dans le temps qu'on la destinait à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. — Albon (Antoine), parent du précédent, fut comme lui gouverneur de Lyon, et s'y distingua par son zèle contre les calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, et devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut en 1674.

ALBON (CLAUDE-CAMILLE-FRANÇOIS, comte d'), descendant du maréchal de Saint-André, né à Lyon, en 1753, fut doué d'une grande facilité d'écrire, et embrassa une multitude d'objets sur lesquels il a raisonné d'une manière intéressante par son impartialité et la sagesse de ses réflexions. Quoique dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature et les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 4 vol. in-12, il rapporte le pour et le contre, les lieux communs de la philosophie du jour, et les observations qui les combattent, on voit sans peine que son suffrage est pour les bons principes, puisqu'il a le courage de les développer et de les appuyer avec une force qui ne peut émaner que de la persuasion. Il mourut dans sa terre de Franconville dans la vallée de Montmorency, âgé de 36 ans. Il prenait le nom de roi d'Yvetot, petite terre en Nor-

mandie, dont il était seigneur. Il y fit construire plusieurs halles, avec cette inscription fastueuse *Gentium commoda, Camillus III*. Son enrôlement dans la secte des économistes l'a entraîné dans quelques erreurs de spéculation et de calcul, lui a fait prendre quelquefois un ton d'enthousiasme qui n'honorait pas son jugement, et a rendu même sa conduite ridicule par des démarches inconsidérées, telles que l'érection d'un pompeux mausolée à l'empirique Court de Gébelin, mort au banquet de Mesmer. Son *Eloge de François Quesnai* est plein d'idées romanesques, écrit avec le ton exalté qu'inspire l'esprit de parti. Il y a plus de sagesse dans son *Dialogue entre Titus et Alexandre*, où il plaide la cause de l'humanité contre les fureurs des conquérans. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, et un poème sur la *Parresse*, qu'on prétend traduit du grec de Nicander. Rivarol a plaisanté avec esprit sur les poésies et les ouvrages philanthropiques d'Alban. (*Petit Dictionnaire de nos grands hommes.*)

ALBORNOS GILLES ALVAREZ CARRILLO, issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, naquit à Cuença, en Espagne, fut archevêque de Tolède. Alphonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures; mais son successeur, Pierre le Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avait déplu par son zèle contre ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant qu'il serait aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvait pas servir, que l'était le roi dont Pierre le Cruel avait quitté sa femme pour une maîtresse. Le pape Innocent VI l'ayant envoyé comme général et comme légat dans l'Italie, qui avait secoué l'autorité des papes pendant leur séjour à Avignon, il la remit sous l'obéissance du saint Siège, et fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avait employé les grandes sommes qu'il lui avait fait tenir pour la conquête de l'Italie, le cardinal ne lui répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs et de serrures. *Voilà*, lui dit-il, *à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs et les serrures dans ce chariot.* Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où

il mourut en 1567. Le collège des Espagnols à Bologne est de sa fondation. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sèpulveda, sous ce titre : *Historia de bello administrato in Italia per annos XV, et confecto ab Æg. Albornosio*, Bologne, 1623, in-fol. Il est prouvé par cette histoire que ce fut par le zèle et le courage d'Albornos que les donations faites à l'Eglise par Pepin et Charlemagne reçurent leur entier accomplissement. Le chevalier de Lescale publia, en 1629, un ouvrage assez curieux, intitulé : *La vertu ressuscitée*, ou la Vie du cardinal Albornos, surnommé le Père de l'Eglise, et dédié à monseigneur le cardinal de Richelieu, surnommé Père de la France; avec les portraits d'Albornos et de Richelieu couronnés par les anges, et ces deux devises : *Duo lucida sidera cælis: — Duo numina prospera terris.*

ALBRECHT. Voyez ADELGREIFF.

* **ALBRECHTS-BERGER** (JEAN-GEORGES), musicien et organiste allemand, né à Kloster-Neuburg, vers 1729, d'abord enfant de chœur dans le chapitre de cette ville, fut appelé à diriger le gymnase de l'abbaye de Moelk, dont il fut ensuite organiste pendant l'espace de 12 ans. L'académie musicale de Vienne et celle de Stockholm l'admirent au nombre de leurs membres, et il fut nommé maître de chapelle de la cathédrale dans la première de ces deux villes. Mort le 7 mars 1803, Albrechts a laissé plusieurs morceaux de musique estimés, et un traité élémentaire de composition ayant pour titre : *Grundliche Anweisung zur composition*. Il avait reçu des leçons d'orgue de l'illustre professeur Moen.

ALBRET (CHARLES, sire d'), comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnauld, sire d'Albret, grand chambellan de France sous Charles V. La famille d'Albret, l'une des plus anciennes maisons de France, tire son nom du pays d'Albret en Gascogne. Charles était en 1590 de l'expédition d'Afrique commandée par Louis II, duc de Bourbon. En 1602, il refusa d'abord la place de connétable que Charles VI, son cousin, lui donna, et ce n'était point sans raison : il n'avait ni l'expérience, ni la capacité nécessaires pour un si grand emploi. Cependant il l'accepta quelque temps après. La faction de Boulogne le lui fit perdre en 1611; celle d'Orléans l'y rétablit en 1614. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien forti-

fiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siège, parce que le connétable ne la fit pas secourir à temps. D'Albret fit encore une plus grande faute : les vainqueurs, affaiblis, proposèrent de réparer les dommages qu'ils avaient causés, pourvu qu'on leur permit de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle était, fut rejetée par le connétable, qui ne doutait pas de leur entière défaite. En effet, les Français étant six contre un, la bataille ne pouvait pas se perdre, si les chefs qui les commandaient avaient été aussi habiles que les soldats étaient vaillans. Mais d'Albret et ses lieutenans ne surent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée française combattit confusément, ainsi qu'elle l'avait fait aux funestes journées de Crécy et de Poitiers, et fut entièrement défaite près du village d'Azincourt, le 25 octobre 1415. Il demeura sur la place 12,000 François, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'était ni craint ni aimé, et il n'était pas fait pour l'être.

La seigneurie d'Albret a été érigée en duché-pairie par Henri II l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et de Jeanne d'Albret son épouse.

ALBRET (CÉSAR PHÉBUS d'), comte de Miossins, descendait d'Etienne d'Albret, bâtard légitimé en 1527 par François I. Il apprit la guerre en Hollande, et y servit long-temps à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal-de-camp en 1646, et se trouva peu après aux sièges de Mardick et de Dunkerque. Le zèle qu'il témoigna pour la reine-mère, Anne d'Autriche, et pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua autant que ses services à lui mériter le bâton de maréchal de France : il le reçut le 15 février 1654. Etienne, bâtard d'Albret, son trisaïeul, était grand-oncle de Henri IV. Le maréchal d'Albret mourut en 1676, à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin et délicat : il fut remarqué chez Ninon et chez M^{lle} d'Aubigné. Saint-Evremond et Scarron l'ont célébré sous le nom de Miossins, qu'il portait alors. Il avait fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678, dans la maison du marquis de Bussy en Picardie, et le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, **ALBRICUS** ou **ALBRICIUS**, philosophe et médecin, né à Londres,

vivait vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans : | *De origine deorum*; | *De ratione veneni*; | *Virtutes Antiquorum*; | *Canones speculativi*. Son *Traité de l'origine des dieux* se trouve dans *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°.

ALBUFERA. Voyez **SUCHET**.

ALBUMAZAR, dont les véritables noms sont Djafarben-Mohammed-ben-Omar (ABOU-MACHAR), est né à Balkh, dans le Khorasan, l'an 806 avant Jésus-Christ. Il fut philosophe, médecin et astrologue du 9^e siècle. Il fit ses études en Afrique. Ses ouvrages ont été imprimés en latin, à Venise, 1506, in-4°. Celui de la *Révolution des années*, connu sous le titre de *Milliers d'années*, l'a fait regarder comme un des grands astronomes de son temps. Albumazar y soutient que le monde a été créé quand les 7 planètes se sont trouvées en conjonction dans le 1^{er} degré du bélier, et qu'il finira lorsqu'elles se rassembleront dans le dernier des poissons.

* **ALBUQUERQUE** (don **JUAN-ALPHONSE d'**), ministre d'Alphonse XI, roi de Castille, fut le gouverneur de Pierre le Cruel, son fils. Au lieu de le former à la vertu, il ne fit que flatter les inclinations vicieuses de son élève qui, à son avènement au trône, en 1350, le nomma grand-chancelier. Albuquerque favorisa la passion du prince pour Maria de Padilla; mais bientôt jaloux de l'empire que prit cette femme sur l'esprit du roi, il fit des remontrances au monarque qui l'exila, pour se débarrasser d'un censeur importun. Albuquerque se mit à la tête d'une conspiration qui fut découverte. Il avait réuni des troupes et s'était révolté ouvertement contre son maître, lorsqu'il mourut en 1354, empoisonné, dit-on, par un médecin juif qu'avait payé Pierre le Cruel.

ALBUQUERQUE (ALPHONSE, duc d'), surnommé le *Mars portugais*, naquit à Lisbonne en 1452. Nommé vice-roi des Indes orientales, par don Emmanuel, roi de Portugal, il établit la domination de ce prince dans le pays où il avait été envoyé. Il conquist successivement Goa, Malaca, Adem, et se rendit maître d'Ormuz dans le golfe Persique. Ses belles actions lui firent donner le nom de *Grand*. Il mourut au port de Goa dans un vaisseau, à 65 ans, au retour de son expédition d'Ormuz, en 1515. Il tirait son origine des enfans naturels des rois de Portugal. Sa mort fut attribuée au vif chagrin qu'il éprouva en se voyant remplacé dans sa vice-royauté par

Soarez, son ennemi personnel. Des courtisans envieux avaient indisposé contre ce héros le roi Emmanuel, qui se repentit ensuite de son injustice involontaire. On lui avait peint Albuquerque comme un rebelle qui visait à la souveraineté des Indes.

ALBUQUERQUE (BLAISE d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, et prit, après la mort de son père, le nom d'Alphonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regretta beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des *Mémoires* de ce que son père avait fait : ces mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576.

ALBUQUERQUE COELHO (EDOUARD d') marquis de Basto, comte de Fernambuco dans le Brésil, chevalier de Christ, en Portugal, et gentilhomme de la chambre du roi Philippe V, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencé en 1650. Il avait pris part à cette guerre, s'était signalé à San-Salvador de Bahia. Lorsque le Brésil rentra sous la domination portugaise, il revint à Madrid où il mourut l'an 1688.

* **ALBUQUERQUE**, grand d'Espagne, lieutenant-général, descendant du héros des Indes, faisait partie du corps d'armée espagnol que Napoléon avait envoyé en Danemarck. De retour dans sa patrie qu'il trouva envahie par les troupes françaises, Albuquerque, placé à la tête d'une division, sous les ordres du duc de l'Infantado, se distingua dans plusieurs affaires, notamment à la bataille de Médellin. Il alla ensuite se poster dans l'île de Léon, où sa présence inspira à la garnison de Cadix qu'assiégeait Victor, duc de Bellune, ce courage énergique qui préserva Cadix et l'Espagne du joug étranger. Il fit partie de la junte qui fut formée dans cette ville. La junte centrale ayant créé une régence qui devait remplacer toutes les juntas partielles, et éprouvant de la résistance de la part d'Albuquerque, le fit nommer pour se débarrasser de lui, à l'ambassade d'Angleterre, où il mourut de chagrin au bout de quelques mois.

ALBUTIUS (TITUS), philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques, dans un voyage qu'il fit à Athènes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scévola, surnommé *l'Augure*, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluait qu'en grec. Albutius, Grec ou

Romain, fut propréteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, et le devint lui-même. Le sénat le bannit, comme concussionnaire. Il se retira à Athènes, où l'on croit qu'il mourut. Cicéron, dans Brutus, a vanté son éloquence et ses connaissances dans la littérature grecque. Il avait composé quelques harangues qui ne nous sont pas parvenues.

ALCAÇAR (LOUIS d'), jésuite espagnol, né en 1554, est mort à Séville, sa patrie, en 1613. On publia, en 1614, à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros commentaire, en 2 vol. in-fol., sur l'Apocalypse. Le premier volume a pour titre *l'estigatio arcani sensus in Apocalypsi*; et le second *In eas veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis*. Son ouvrage a eu plusieurs éditions. Les écrivains postérieurs, et Bossuet en particulier, en ont fait grand usage. Les anciens croyaient que l'Apocalypse n'annonçait que des choses très éloignées, et ne pouvait par conséquent trouver d'explication que dans un avenir qu'ils ne connaissaient pas. Alcaçar ayant découvert le rapport de l'Apocalypse avec l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, trouva dans cette découverte la source des explications les plus naturelles. De nouvelles recherches ont répandu sur cet objet de nouvelles lumières, qui ont dissipé en grande partie les ténèbres qui couvraient ce livre mystérieux; de manière que Bossuet a eu raison de dire que dans un grand nombre de chapitres, on croyait lire une histoire, plutôt qu'une prophétie. *Voyez* saint JEAN.

* **ALCALA** (don PARAFAN DE RIVERA, duc d'), vice-roi du royaume de Naples sous Philippe II, succéda au duc d'Albe. Il fut le bienfaiteur des Napolitains qu'il préserva de la disette, de la peste, des brigands et des Musulmans. Il mourut à Naples en 1571, après avoir été 42 ans vice-roi, et à l'âge de 63 ans.

* **ALCALA Y HENARES** (ALPHONSE d'), auteur espagnol du 17^e siècle, établi à Lisbonne. Sa profession de marchand ne l'empêcha point de publier des poésies qui se distinguent par leur originalité. Il a composé : *Viridarium anagranmaticum* et cinq *Nouvelles*, dans chacune desquelles il s'est astreint à éviter une des voyelles; ainsi dans la première, il n'y a pas d'a, dans la 2^e pas d'e, etc.

ALCAMENE, 9^e roi de Sparte, fils de Télécus de la branche aînée des rois de Sparte, et connu dans l'histoire par ses

apophthegmes, vivait vers l'an 747 avant J.-C. Il disait que, pour conserver la république, il ne fallait rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandait un jour pourquoi il vivait en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit : *Qu'un homme riche acquerrait plus de gloire en suivant la raison qu'en s'abandonnant à sa cupidité.* Ces sentences avaient apparemment plus de sel en grec qu'elles n'en ont en français. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messénie en prenant la ville d'Amphée l'an 743 avant J.-C. Son fils Polydorus lui succéda peu après.

ALCAMÈNE, sculpteur athénien, célèbre chez les anciens par sa *Vénus-Aphrodite* et son *Vulcain*, vivait vers l'an 428 avant J.-C. Il fit aussi le fronton postérieur du temple de Jupiter-Olympien, sur lequel il avait représenté le combat des Centaures contre les Lapithes aux noces de Pyriothis, chef-d'œuvre dont Pausanias a laissé la description.

ALCÉE, de Mitylène, contemporain de Sapho, vivait vers l'an 604 avant J.-C. ; il fut inventeur des vers alcaïques, et s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragmens assez agréables dans le *Recueil des neuf poètes grecs*, Plantin, 1568, in-8°, et dans le *corpus poetarum*, 1606, et 1614, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que s'étant trouvé dans une bataille, il prit la fuite. Il déclamaient contre les tyrans Périander et Pittacus avec une véhémence qui ne peut plaire qu'à des républicains outrés, et que des gens modérés traiteront de grossièreté et d'indécence. Tombé au pouvoir de Pittacus, il n'obtint son pardon que par une expiation humiliante. Après avoir, pour une seconde fois, pris la fuite devant l'ennemi, il voyagea dans plusieurs contrées, et mourut vers l'an 640 avant J.-C. Ce qui nous reste de ses poésies a été traduit par M. Coupé, dans le tome 6 de ses *Soirées littéraires*. — Un autre Alcée d'Athènes, diffèrent du lyrique, inventa d'après Suidas la tragédie.

ALCENDI, *Alchindus* (JACQUES), médecin arabe, était en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que ce fameux péripatéticien du même nom, qui vivait sous le règne d'Almansor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet *Alchindus*, également médecin arabe et astrologue, qui vivait après le 12^e siècle, puisque Averroès fait mention de lui, et qu'il a été fort suspect de ma-

gie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* de M. Carrère.

ALCIAT (ANDRÉ), jurisconsulte, naquit à Milan, le 8 mai 1492; les uns le croient fils d'un marchand, les autres lui donnent une naissance plus illustre. Il s'adonna à l'étude de la jurisprudence, dès l'âge le plus tendre. Après avoir fait ses humanités à Milan, il alla étudier le droit à Pavie et à Bologne. A 22 ans, il obtint le grade de docteur, et dans la même année, il fit paraître l'explication et la correction des termes grecs qui se trouvent dans le *Digeste*, connu sous le titre de *Paradoxes du Droit civil*. Cet ouvrage, qu'il avait composé à l'âge de 15 ans, le plaça aussitôt au premier rang des jurisconsultes. Nommé, en 1521, professeur de droit à l'université d'Avignon, il obtint dans cette ville de si grands succès, que l'on compta jusqu'à 800 personnes dans son auditoire; mais le peu d'exactitude qu'on mit dans le paiement de ses honoraires le détermina à retourner à Milan. François 1^{er} le fixa dans ses états par ses bienfaits, et lui donna la chaire de Bourges, avec une pension de 600 écus, qui fut doublée l'année suivante. Alciat était avaro, et l'argent fut toujours le meilleur moyen de se l'attirer. François Sforce, duc de Milan, le réclama; et, connaissant sa passion, le menaça de confisquer ses propriétés s'il ne revenait. Une pareille menace, accompagnée à la vérité d'offres de présens, de pensions considérables, et de la dignité de sénateur, détermina Alciat à retourner dans sa patrie. Il enseigna successivement à Ferrare, à Bologne et à Pavie, et il mourut dans cette dernière ville en 1550, d'un excès de bonne chère. Il fut le premier, après la renaissance des lettres, qui embellit les matières que ses prédécesseurs avaient traitées dans un style barbare. « Il avait, dit un historien, la gravité et la modération des anciens dans les réponses qu'il donnait sur les causes; et il était beaucoup plus réservé qu'eux dans celles qu'il faisait aux objections de ses disciples. » Ses *Emblèmes* ont fait mettre ce jurisconsulte au rang des poètes. La morale y est ornée des agrémens de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance et de la force; mais on y souhaiterait quelquefois plus de justesse et de naturel. On les a traduites en plusieurs langues. Ce fut Peutinger qui les publia, pour la première fois, à Augsburg, 1531, in-8°; mais l'édition la plus

recherchée est celle de Padoue, 1661, in-8°, avec des commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence furent imprimés en 1571, en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce recueil. *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol. | *Historia mediolanensis*, in-8°, 1623; réimpr. dans le *Thesaurus antiquitatum Italiae* de Grævius; | *de Formula romani imperii*, 1559, in-8°; | *Epigrammata*, 1559, in-8°.

ALCIAT (FRANÇOIS), de Milan, cardinal, élève et neveu du précédent, fut comme lui un des plus grands ornemens du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, et où il eut saint Charles Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome, où le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, et ensuite le nomma cardinal. Muret assure, dans une de ses Oraisons qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat et Siret étaient l'ornement du siècle, le soutien des lettres, et les véritables modèles de la vertu et de l'érudition. Le cardinal Alciat mourut à Rome l'an 1580, âgé de 58 ans, et fut enterré dans l'église des chartreux, où l'on voit son portrait et son épitaphe. Il avait été protecteur de leur ordre et de celui de Saint-François.

ALCIAT (TÉRENCE), de la même famille, naquit à Rome en 1570. Après cinq ans d'étude en droit, il entra dans la société des jésuites en 1591, où il exerça successivement les emplois de préfet du collège de Rome, de professeur en philosophie et en théologie, de sous-supérieur de la maison professe, et de sous-provincial, jusqu'en l'année 1651, qu'il mourut d'apoplexie. C'est lui que le pape Urbain VIII avait choisi pour opposer une histoire du concile de Trente à celle de Fra-Paolo; mais la mort le surprit avant la fin de son ouvrage, et lui fit laisser l'exécution de ce dessein au père Sforza Palavicin, depuis cardinal. Alciat écrivit la 7^e du P. Fabri, jésuite.

ALCIAT (JEAN-PAUL), gentilhomme milanais, suivit d'abord la profession des armes; puis s'étant retiré à Genève avec Georges Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Socin et divers autres, pour y embrasser la prétendue réforme, il tomba d'abîme en abîme, jusqu'à s'engager dans les erreurs de Socin sur le mystère de la Trinité. La sévérité dont on usa à Genève à l'égard de Gentilis épouvanta ces unitaires, qui se réfugièrent en Pologne.

Gentilis dont les opinions sur la Trinité étaient différentes des leurs, les y suivit : Jean-Paul Alciat que l'on a accusé de s'être fait turc, mourut socinien à Dantzick, vers l'an 1670.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, naquit vers l'an 450 avant J.-C. Il descendait d'Ajao par son père, et par sa mère de la famille illustre des Alcéméonides. Après la mort de son père tué à la bataille de Coronée, il fut élevé dans la maison de Périclès son tuteur et son parent, trop ambitieux pour s'occuper sérieusement de son éducation. Alcibiade annonça dès son enfance ce qu'il serait un jour. Jouant aux osselets dans la rue avec des enfans de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et sur son refus, il se coucha devant la roue en lui disant : « passe maintenant, si tu l'oses. » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main; « tu mords » comme une femme, dit celui-ci. « Non, mais comme un lion, répartit Alcibiade. Il réussit dans toutes ses études et se livra avec succès à tous les exercices du corps. Alcibiade eut beaucoup d'amis et de courtisans; sa jeunesse et sa beauté le firent idolâtrer; le sage Socrate lui-même ressentit, dit-on, pour lui, un amour que les mœurs bien connues des Grecs n'ont pas mis à l'abri de tout soupçon. Celui-ci découvrant en lui le germe de grandes vertus et de grands vices, se flatta de le diriger vers le bien. Il prit en effet sur lui beaucoup d'ascendant; plus d'une fois il le ramena du sein des plaisirs à la philosophie, et il lui enseigna cette éloquence persuasive dont il fit un si mauvais usage. Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il remporta plusieurs prix aux jeux olympiques; et fit ses premières armes au siège de Potidée. Il fut blessé, et Socrate qui combattait auprès de lui, le défendit et le ramena. Il se trouva aussi au combat de Delium. Alcibiade ne se mêla des affaires publiques qu'après la mort de Cléon. Son éloquence déterminait les Athéniens à envoyer une flotte en Sicile. Nommé général d'une escadre, il se rendit maître de Catane par surprise, mais ne put pousser plus loin ses exploits, ayant été rappelé par les Athéniens, pour être jugé sur l'accusation d'impicité et de sacrilège qu'on avait intentée contre lui. Ce héros fut condamné à mort par contumace; et comme on lui porta cette nouvelle, il dit : *Je ferai bien voir que je suis encore en vie.* Il jugea pourtant à

propos de disparaître, et se réfugia chez les Spartiates, qui le reçurent à bras ouverts. Arrivé à Sparte, il changea sa façon de vivre, et prit celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des nourritures grossières, et paraissant ne plus se souvenir des cuisiniers et des parfumeurs d'Athènes qu'il quittait. Socrate son maître n'aurait plus eu raison de lui dire, *que s'il se comparait avec les jeunes gens de Lacédémone, il serait un enfant à leur égard*. Alcibiade servit les Lacédémoniens contre sa patrie avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'île de Chio et plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de défiance contre lui aux magistrats que ceux-ci ordonnèrent de le faire mourir.

Sa conduite d'ailleurs avec Timéa femme d'Agis, dont le fils Léotichyde fut exclu du trône, excita le mécontentement du roi. Alcibiade averti de cet ordre se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, et négocia en même temps son retour à Athènes. Le peuple athénien, léger et inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, et ordonna aux prêtres et aux prêtresses de combler de bénédictions celui contre qui ils avaient fait prononcer des anathèmes. Avant de rentrer dans sa patrie, il avait obligé les Lacédémoniens à demander la paix, et s'était emparé de plusieurs villes sur les frontières d'Asie. Quelque temps après les Athéniens le nommèrent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui l'on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape persan, lui offrit un asyle, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de flèches, vers l'an 404 avant J. C., à l'âge d'environ 45 ans. « L'histoire ancienne et moderne, dit un auteur, n'offre pas un caractère aussi étonnant que celui d'Alcibiade : c'est un assemblage unique et presque monstrueux de talens et de défauts qu'aucun autre homme ne paraît avoir jamais rassemblés au même degré. Son ambition démesurée était toujours prête à sacrifier le bien de l'état à sa propre grandeur; plein de vanité et d'orgueil, il ne pou-

» vait souffrir la moindre contradiction, » le moindre obstacle à ses désirs; il vou- » lait tout emporter par la force; il bra- » vait les lois et la religion; au sein d'une » république et dans une ville libre, il se » croyait fait pour commander à ses con- » citoyens. Son luxe insolent excitait l'in- » dignation des honnêtes gens; ses mœurs » corrompues, ses débauches publiques, » faisaient gémir la vertu. Sans caractère » et sans principes, fourbe, artificieux, il » se pliait avec une souplesse perfide aux » goûts et aux usages de tous les peuples » chez lesquels il se trouvait, et il excel- » lait dans l'art de flatter les hommes pour » les subjuguer et les faire servir à ses » desseins. Austère et frugal à Sparte, » efféminé et voluptueux dans la Perse, » chasseur infatigable, et buveur déter- » miné dans la Thrace, c'était un Protée » qui, suivant l'occasion, prenait toutes » les formes. » La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et Cornélius Népos. M. Delamarre a traduit en français l'ouvrage allemand de Meissner, intitulé *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait et vieillard*. Voy. le *Voyage d'Anacharsis*, et l'*Iconographie* de Visconti.

ALCIDAMAS, philosophe et rhéteur, natif de la ville d'Elée, en Grèce, vivait vers l'an 424 avant J.-C. On lui attribue *Liber contradicendi magistros*, dans *Oratorum collectio et rhetorum, græcè*, Venise, 1513, 3 vol. in-fol. On y trouve aussi de lui une *Harangue d'Ulysse contre Palamède*. Cet orateur, disciple de Gorgias, ne s'était pas borné à imiter servilement son maître; il avait eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une façon de parler encore plus guindée et plus embarrassée d'ornemens; ce qui fait douter que la harangue attribuée à Alcidamas soit véritablement de lui, par la raison qu'on n'y trouve rien de ce qui caractérisait l'élocution du disciple de Gorgias.

ALCIME, grand-prêtre des Juifs, qui usurpa cette souveraine dignité, soutenu des forces du roi Antiochus Eupator. Alcime ayant entrepris d'abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes, Dieu l'en punit en le frappant de paralysie, dont il mourut après trois ou quatre ans de pontificat.

ALCIME, (ou plutôt LATINUS ALCIMUS ALÉTHIUS), historien, orateur et poète, natif d'Agen, dans le 4^e siècle, avait écrit *l'Histoire de Julien l'Apostat*, et celle de *Salluste*, consul et préfet des Gaules sous le règne de cet empereur, que

nous n'avons plus; il ne nous reste de lui qu'une épigramme sur Homère et Virgile, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOUS, philosophe platonicien, et qui florissait, à ce que l'on croit, au commencement du 4^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduit en latin par Marsile Ficin, et sur lequel Jacques Charpentier fit un bon commentaire. Paris, 1575, 2 vol. in-4°.

* **ALCIONIUS**, ou **ALCYONIUS**, (PIERRE) naquit à Venise, de parens pauvres et d'une basse naissance, vers la fin du 15^e siècle. Il étudia dans sa jeunesse les langues grecque et latine, et s'y rendit habile. Mais, malgré l'étendue de ses connaissances, la pauvreté le força de se faire correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. Il traduisit du grec en latin les harangues d'Isocrate et de Démosthènes, ainsi que plusieurs ouvrages d'Aristote. Ces dernières traductions ont été imprimées à Venise en 1521. L'élégance du style n'empêcha pas d'y remarquer de nombreuses infidélités, qui furent relevées par le savant espagnol Jean Genesio Sepulveda, dans un ouvrage qu'il fit imprimer. Mais Alcionius en acheta tous les exemplaires et les jeta au feu. Il passa en 1521 à Florence, où il obtint par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque. Jules étant devenu pape sous le nom de Clément VII, Alcionius le suivit à Rome. Il y fut blessé en 1527, en accompagnant le pape dans sa retraite au château Saint-Ange. Trompé dans les espérances qu'il avait fondées sur l'élévation de Clément VII, le dépit qu'il en ressentit le détermina à se jeter dans le parti des Colonne, ennemis des papes. Mais il mourut cette année-là même, 1527, n'étant âgé que de 40 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est son dialogue intitulé : *Medices legatus, sive de exilio*, imprimé à Venise, chez Alde, 1522, in-4°. L'élégance avec laquelle ce livre est écrit, fit supposer que l'auteur avait trouvé le traité de Cicéron : *De Gloria*, et en avait fondu les plus beaux passages dans son dialogue. Tiraboschi a prouvé que cette accusation était sans fondement.

ALCIPHON, auteur grec, qui nous a laissé quelques *Lettres*, dont la plupart sont censées écrites par des courtisans et des parasites. Elles sont propres à faire voir le point de corruption, de mollesse et d'avilissement où étaient arrivés les

Grecs. Ce compilateur était un génie faible et imitateur. Quoique l'époque où il a vécu ne soit pas bien déterminée, on pense que Lucien lui a servi de modèle et d'original. Nous avons une traduction latine de ses *Lettres*, par Etienne Burgler, Leipsick, 1713, in-8°. On comprend que le traducteur n'a pas rendu un grand service à la littérature ni aux mœurs; mais on ne comprend pas même comment il s'est trouvé, en 1783, un écrivain assez mal avisé pour faire passer dans la langue française un amas de bagatelles et d'obscénités où l'on ne voit ni traits d'histoire, ni sentimens moraux, ni rien qui puisse contribuer à perfectionner l'esprit et le cœur. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Alciphron, philosophe de Magnésie, qui vivait du temps d'Alexandre le Grand.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accusèrent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Damocréta, qui avait dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat, qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avait, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfans qui pussent un jour venger le tort qu'on faisait à leur aïeul. Damocréta, outrée de désespoir, épia le temps où les femmes les plus considérables de la ville étaient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, ramassant plusieurs morceaux de bois qu'on avait préparés pour des sacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois et le temple et toutes les personnes qui y étaient renfermées. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie et en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles. Cet événement arriva peu avant la 3^e guerre de Messénie.

ALCMAN, un des plus anciens poètes grecs, né à Sardes en Lydie, est le premier qui ait fait des vers galans. Il mourut de la maladie pédiculaire. Athénée et Plutarque nous ont conservé quelques petits fragmens de ses poésies, qui ont été imprimés dans le recueil des lyriques grecs à la suite du Pindare de Henri-Etienne, et après *Carmina novem illustrium Feminarum* de Fulvius Ursinus. Ils ont été traduits dans les soirées littéraires, tom. 7, p. 53. Il vivait sous Ardyd II, roi des Lydiens, l'an 670 avant J.-C.

* **ALCMEON**, de Crotone, fils de Pé-

ritus, fut un disciple de Pythagore. Il se livra particulièrement à l'étude de la physique et de la médecine, et acquit bientôt une grande réputation : un des premiers, il essaya de disséquer les animaux, et il s'occupa beaucoup de la structure de l'œil. Il écrivit sur la nature des choses, un livre qu'Aristote réfuta. On trouve dans Plutarque et dans Stobée l'exposé de ses opinions.

* **ALCOCK (JEAN)**, savant et pieux évêque anglais, naquit à Beverley, en Yorkshire, au milieu du 15^e siècle, et fit ses études dans l'université de Cambridge où il prit ses degrés. Il parvint par son seul mérite aux premières dignités de l'Eglise et de l'état. Nommé d'abord doyen de Westminster, il fut promu en 1440 à l'évêché de Rochester, d'où il passa en 1466 sur le siège de Worcester, et en 1476 sur celui d'Ely. Henri VII le fit grand-chancelier d'Angleterre, et l'envoya en ambassade près du roi de Castille. Son goût pour l'architecture, et ses connaissances dans cet art, lui valurent, dit-on, la surintendance des bâtimens royaux. L'Angleterre lui dut plusieurs établissemens utiles. Il mourut en octobre 1500, à Wisbeach, en odeur de sainteté, et fut inhumé à Kingsten, dans une chapelle qu'il avait fait bâtir. Parmi les écrits qu'a laissés ce savant prélat, nous citerons | *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4^o; | *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Bardewell*, Londres, 1499, in-4^o; | *Abbatia Sancti-Spiritus, in pura conscientia fundata*, Londres, 1551, in-4^o; | *Les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais; | *Homelies vulgares*; | *Meditationes piee*; | *Le mariage d'une vierge avec Jésus-Christ*.

* **ALCOCK (SIMON)**, florissait au 14^e siècle, et vivait encore en 1520. Il était docteur en théologie, et s'était rendu célèbre par ses prédications. On allait le consulter sur les questions épineuses de l'école, sur les passages difficiles de l'Ecriture sainte et sur les cas de conscience. Il a laissé des *Expositions sur le Maître des sentences*, et un livre intitulé *De modo dividendi thema pro materia sermonis*, utile aux prédicateurs.

ALCON, chirurgien, appelé par Plinie *Medicus vulnerum*, avait fait de si grands bénéfices dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur une amende d'un million de notre monnaie, il gagna en peu d'années une pareille somme. Il était très

expert dans l'art de traiter les hernies par l'incision, et dans l'art de réduire les fractures.

ALCUDIA (duc d') prince de la paix. Voyez GODOI.

ALCUIN (FLACCUS ALBINUS), écrivain connu du 8^e siècle, naquit dans le Yorkshire, auprès de Londres; il fut élève de Bède et d'Ecbert. Il était diacre de l'église d'Yorck, où il enseignait les sciences ecclésiastiques, lorsqu'il fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître et qui lui donna pour le fixer près de lui plusieurs bénéfices considérables et le fit même son aumônier. Ce prince écoutait ses leçons en disciple qui veut s'instruire. Il paraît être le fondateur de l'école *Palatine*, ainsi nommée parce qu'elle se tenait dans le palais de Charlemagne. L'université de Paris s'y rattache par une succession de maîtres non interrompue. Alcuin y joignit une sorte d'académie, dont chaque membre empruntait le nom d'un personnage de l'antiquité. Charlemagne avait le nom de David, et Alcuin celui de Fl. Albinus. Alcuin retourna en Angleterre d'où il revint au bout de trois ans. C'est alors qu'il fonda sous les auspices de Charlemagne plusieurs écoles, à Aix-la-Chapelle, à Tours, etc., et fit renaitre les lettres dans les vastes états de ce prince.) Charlemagne l'honora de sa familiarité, et s'en servit dans plusieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Félix et d'Elipand. Il mourut dans son abbaye de Saint-Martin de Tours, en 804. Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1617, par André Duchêne, in-fol.; mais la meilleure édition est celle de Ratisbonne 1777, 2 vol. in-fol., avec des notes et des dissertations. Le père Chifflet a aussi publié un écrit intitulé *La Confession d'Alcuin*, 1656, in-4^o, que le père Mabillon prouve être de ce savant. Il y a dans ses œuvres de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épîtres, des poésies; on y découvre sans peine une science plus étendue que profonde. Alcuin avait plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'élégance, et il était plus disert qu'éloquent; son style est surchargé de paroles inutiles, ses pensées sont communes, ses ornemens affectés, et, malgré l'art de sa dialectique, ses raisonnemens allongés manquent de nerf, quelquefois de justesse; ce qui n'empêche pas que l'on n'ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Sa doctrine est très

saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

ALDANA (BERNARDIN), capitaine espagnol, était gouverneur de Lippa, sur les frontières de la Hongrie. Les Turcs ayant assiégé Temeswar, en 1552, Aldana s'imagina qu'après ce siège ils viendraient l'attaquer. Dans cette crainte, il envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils lui en venaient rendre compte, lorsque par hasard ils furent suivis par quelques troupeaux, qui formaient en marchant de gros nuages de poussière. Les sentinelles ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant surprendre par une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château et la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'était passé dans cette malheureuse place, sur laquelle ils n'avaient formé d'abord aucun dessein, y vinrent avec diligence, éteignirent le feu, et la rétablirent. Aldana fut arrêté et condamné à mort : mais Marie, reine de Bohême, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand son beau-père qu'en considération de la nation espagnole, on changerait la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, et fit oublier sa lâcheté passée. On la regarda comme une terreur passagère, causée par les cruautés atroces que les Turcs venaient d'exercer contre les garnisons de Vesprim, de Temeswar et d'autres places, malgré des capitulations solennellement jurées. (*Voy. Instauratio de redd. Pann.* l. 17 et 18). L'impuissance d'auteurs où était Ferdinand de défendre la Hongrie, le mauvais état des places, la certitude de n'être point secouru, et de recevoir, pour prix d'une belle, mais inutile défense, une mort indigne et cruelle, semblent diminuer la faute d'Aldana.

ALDE (MANUCE). Voyez MANUCE. **ALDEBERT**, ou **ADALBERT**, ou **ADELBERT**, est le nom d'un imposteur, français de naissance, qui séduisait le peuple par le récit de ses rêveries dans le 8^e siècle. Il affecta une dévotion particulière pour être élevé à l'ordre de prêtrise, et devint évêque à force d'argent. Il employait surtout le secours des visions,

pour insinuer ses erreurs. Il disait avoir une lettre écrite par J.-C., et tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avait été rapportée par l'archange saint Michel. Il se vantait encore de posséder des reliques d'une vertu admirable, qu'il distribuait au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux et de ses ongles. Il remettait les péchés sans confession, se moquait des églises et des pèlerinages, faisait bâtir des oratoires à la campagne, et dressait des croix au bord des fontaines et dans les bois. Il voulait qu'on y priât Dieu, et s'y faisait invoquer lui-même. Il fut déposé, et ses erreurs furent condamnées dans le concile de Soissons, assemblé par Pépin en 744, et depuis, dans un autre, convoqué à Rome par le pape Zacharie en 747 ou 748.

ALDEGRAFF ou **ALDEGREVE (HENRI)**, peintre et graveur, né en 1502, à Soest en Westphalie, mort en 1558 dans la même ville, se rendit célèbre par un pinceau correct et un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la manière gothique. Cet artiste mourut pauvre et a laissé une *Oeuvre*, composée de 590 pièces, qui s'est vendue en 1805 pour 660 francs, chez M. de Saint-Yves.

* **ALDERETE (DIEGO-GRACIAN d')**, fils d'un grand-officier de la maison de Ferdinand et d'Isabelle, naquit à la fin du 15^e siècle. Envoyé à Louvain pour y faire ses études, il s'y distingua par de brillants succès, et fut choisi par Charles-Quint pour être son secrétaire, fonction qu'il occupa aussi auprès de Philippe II. Cet homme recommandable par ses vertus civiles et domestiques, a obtenu une place honorable parmi les littérateurs espagnols, par les ouvrages suivans : | *Traduction des ouvrages de Xénophon*, Salamanque, 1552, in-fol. ; | *Traduction de plusieurs ouvrages de Plutarque*, d'Isocrate, de Dion Chrysostôme, d'Agapet, de Dion, et des Offices de saint Ambroise ; | *Traduction de Thucydide*, Salamanque, 1554, in-fol. ; | *Histoire de la conquête de la ville d'Afrique sur les côtes de la Barbarie* ; | *Traduction des arrêts de la Cour d'amour* ; | *Collections d'ouvrages sur l'art militaire*, grecs, latins, français traduits en espagnol. Alderète mourut à l'âge de 99 ans, sous le règne de Philippe II.

* **ALDERETE**, (JOSEPH et BERNARD) deux frères nés à Malaga, et remarquables par l'exacte ressemblance qui existait entre eux, suivirent avec une égale dis-

inction les mêmes études de belles-lettres, d'antiquités et de droit ; ils embrassèrent tous deux l'état ecclésiastique. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, le résigna bientôt en faveur de Bernard, pour entrer dans la société des jésuites, et devint recteur du collège de Grenade. Il publia un volume sur l'exemption des ordres réguliers, et un autre de *religiosa disciplina tuenda*. Bernard fut nommé grand vicaire à Séville ; il réunissait une grande modestie à de vastes connaissances. On a de lui deux ouvrages également estimés, le premier : | *Origen de la lengua Castellana*. L'autre : | *Varias Antiquedades de Espana Africa, y otras provincias*. Il est en outre auteur | d'une *Lettre au pape Urbain VIII*, sur les reliques de quelques martyrs, et d'une collection de *lettres sur l'eucharistie*. Joseph était né en 1560, et mourut en 1616.

ALDINI (TOBIE), de Césène, médecin du cardinal Odoard Farnèse, est auteur de *Descriptio plantarum horti farnesiani*, Romæ, 1625, in-fol.

* **ALDINI** (ANTOINE), diplomate italien, créé comte par Bonaparte, né à Bologne en 1756, et neveu du fameux Galvani, fit ses études dans sa patrie, et alla ensuite à Rome, où il étudia le droit sous d'habiles maîtres. De retour à Bologne, il s'y distingua par ses plaidoieries et fut nommé professeur de droit à l'université. Les Bolognais s'étant soustraits à la domination du pape lors de l'entrée des Français en Italie, ils envoyèrent à Paris, comme ministre plénipotentiaire, Aldini, qui y fut reçu en cette qualité par le Directoire. Il devint ensuite président du conseil de Modène, qui venait aussi de se constituer en république, et enfin président du conseil des anciens de la république cisalpine. Après la bataille de Marengo, il fit partie de la commission du gouvernement, et fut envoyé à Paris pour traiter des affaires de la république. En 1801 il fit partie de la *Consulta* tenue à Lyon ; et peu après son retour en Italie, il obtint la présidence du conseil d'état. Mais ayant voulu lutter d'opinions avec Melzi, vice-président de la république, il fut exclu du conseil. Lorsque Bonaparte fut déclaré roi d'Italie, il l'appela auprès de lui comme ministre-secrétaire d'état de ce royaume, et il conserva ce titre jusqu'à sa chute en 1814. S'étant alors rapproché de l'empereur d'Autriche, il fut envoyé par ce prince au congrès de Vienne en 1815 ; il alla ensuite se fixer

à Milan, quoiqu'il eût acquis à Bologne de très belles propriétés. Il est mort le 5 octobre 1826.

ALDRIC (saint), évêque du Mans, issu d'une famille distinguée par sa noblesse, mort en 856, avait composé un *Recueil de canons*, tirés des conciles et des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois testamens et un règlement pour le service divin, dans les *Analecetes* de Mabillon, et dans les *Miscellanea* de Baluze. Cet évêque était aussi pieux que savant. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent, du temps de saint Aldric, que l'usage des orgues fut inventé. Cet instrument, décrit par Cassiodore, et même par Claudien, est d'une origine plus ancienne ; mais il est vrai que ce n'est que de son temps qu'on en a placé dans les églises. On ne connaissait pas cet instrument en France avant l'année 757, que le premier orgue y fut apporté de Constantinople par les ambassadeurs que Constantin Copronyme envoya à Pépin. Les Français furent ravis d'entendre les orgues dans les églises. Valafride Strabon rapporte qu'une femme en fut tellement extasiée, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, et qu'elle en mourut :

Dulce melos tantum vanas deludere mentes
Cæpit, ut una, suis decedens sensibus, ipsam
Femina perdidit, vocum dulcedine, vitam.

ALDRINGER, célèbre général de l'empereur Ferdinand II, né à Luxembourg, de parens pauvres, étudia avec quelques gentilshommes de Franconie, au service desquels il s'était mis dès sa première jeunesse, et fut dans la suite chancelier du comte Mandrucci ; peu de temps après on l'employa dans la chancellerie de Trente. Mais un motif de dépit l'ayant porté à prendre le parti de la guerre, du rang de simple soldat, il s'éleva jusqu'à celui de général des armées de l'empire, après s'être distingué en plusieurs occasions contre les protestans et les Suédois, réunis aux Français. L'an 1620, il prit, avec Galas, la ville de Mantoue. Deux ans après, il fut blessé en défendant le passage du Lech ; et cette même année, étant allé au secours de Landshut, dans la Bavière, il se noya au passage de l'Iser, après avoir fait son devoir en brave capitaine. Il avait été élevé à la dignité de comte de l'empire.

ALDROVANDUS, ou **ALDROVANDI** (ULYSSE), professeur de médecine et de

philosophie à Bologne, né en cette ville le 11 septembre 1522, de la famille noble de ce nom. Il s'occupait toute sa vie de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui, pendant longtemps, aux plus célèbres artistes, pour avoir des figures exactes des substances des trois règnes, altérèrent tellement sa fortune, que, quoiqu'il aidât dans ses dépenses par plusieurs souverains zélés pour les progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte, son neveu, il se trouva à la fin de ses jours réduit à l'indigence. Plusieurs écrivains assurent que cet homme illustre mourut à l'hôpital; mais est-il croyable que les souverains qui avaient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie auquel il laissa, par testament, une immense collection d'histoire naturelle, l'aient laissé mourir dans un tel abandon? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, propre à prouver que le monde n'est pas plus fidèle ni plus conséquent dans l'accueil qu'il fait à la science, que dans celui qu'il fait quelquefois à la vertu, Aldrovandus mourut aveugle à Bologne le 4 mai 1605, âgé de 83 ans (1), et fut inhumé avec pompe, ce qui cependant ne détruit pas ce qu'on raconte de sa pauvreté. Ce ne serait pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort aurait rappelé au souvenir et à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages d'*Histoire naturelle*, est en 15 vol. in-fol. Il n'y a que les six premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, et avec les matériaux qu'il avait rassemblés, par divers savans, à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet, peu de choix et de méthode; mais c'est le fumier d'Ennius, et malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avait déjà paru seul, 1698, *ibid.*, in-fol.

ALÉANDRE (JÉRÔME), né le 13 février 1430, à la Motte, petite ville sur les confins du Frioul et de l'Istrie, en-

seignait les humanités à 15 ans, dans un âge où on les étudie encore. Les souverains conquirent ses talens, et les récompensèrent. Louis XII l'appela en France, et le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diète de Worms, en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes et nonce en France. François I le mena avec lui, en 1525, à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un et l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mourut à Rome en 1542. Nous avons de lui | *Lexicon graeco-latinum*, Paris, 1527, in-folio; | *Grammatica graeca*, Argentorati, 1517, in-8°.

ALÉANDRE (JÉRÔME), petit-neveu du précédent, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces différens arts avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1629, âgé de 55 ans, d'une indigestion à laquelle sa santé, naturellement délicate, ne put résister. Le cardinal Barberini, auquel il était attaché, lui fit faire une pompe funèbre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matières qu'il avait embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les Institutes de Caius*, Venise, 1660, in-4°, et quelques *Explications d'antiques*, Paris, 1617, in-4°.

ALEGAMBE (PHILIPPE), jésuite de Bruxelles, né en 1592, fut d'abord attaché au duc d'Ossone en Espagne et en Sicile : il prit l'habit de jésuite à Palerme, fit sa théologie à Rome et enseigna la philosophie à Gratz. Devenu gouverneur du jeune prince d'Eggenberg, il parcourut avec lui toute l'Europe : enfin il revint à Rome où il fut préfet de la maison professe de son ordre, et où il mourut à 60 ans, l'an 1652. Il a augmenté et continué la *Bibliothèque des écrivains de la société*, que Ribadeneira avait fait imprimer en 1608, in-8°, en 1 petit vol., dont le père Alegambe fit un gros in-fol., imprimé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, et réimprimé à Rome, et considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwell en 1676, in-fol. Le savant père Oudin a laissé une *Bibliothèque des auteurs jésuites*, plus ample et plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entre autres de petits traités sur les vanités des honneurs et des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, et bien propres à détromper

(1) Voyez mémoires de l'institut de Bologne, t. 2, part. 1, 10-24.

l'homme des illusions qui l'égarent. On lui doit encore *Mortes illustres et gestarum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1637, in-fol.; ouvrage qui formerait un résultat bien honorable à la religion, si on le faisait contraster avec le caractère de ces gens dont Cicéron a dit : *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur*.

ALEGRAIN (JEAN), d'Abbeville, célèbre cardinal et patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat à latere en Espagne et en Portugal, et mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEGRE (YVES, baron d'), chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, de l'illustre et ancienne maison d'Alègre, en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, en 1493, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII, qui lui donna le gouvernement de Milan. Il eut celui de Bologne en 1512, et fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au succès de laquelle il contribua beaucoup. C'est après avoir perdu dans cette journée ses deux fils qu'il dit : *je vous suis, mes enfans*, et qu'en même temps il se précipita au milieu des ennemis qui lui donnèrent la mort. Ce général habile était le compagnon de Bayard et de Gaston de Foix. La maison d'Alègre a produit d'autres personnes illustres dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALEGRE (YVES, marquis d'), de la même maison, se distingua en divers sièges et combats, et notamment à la bataille de Fleurus en 1690; il servit en Allemagne jusqu'à la paix de Riswick, se distingua à la bataille de Nimègue et défendit Rome avec valeur. Mais lorsque les légions de Tirclemont furent forcées, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1712. Il se signala dans la guerre contre les Impériaux, et c'est à ses exploits qu'il dut le bâton de maréchal de France le 2 février 1724; il mourut à Paris, le 7 mars 1735, à 80 ans.

* **ALEGRE (le père d')**, doctrinaire, sur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement, a laissé trois volumes de *Sermons* estimés et répandus. Ils furent imprimés à Avignon, d'abord en deux volumes; et après la mort de l'auteur on en publia un troisième. Cette collection a pour titre : *Sermons nouveaux sur les*

vérités les plus intéressantes de la religion, 3 vol. in-12. En général, ces sermons ne sont point sans mouvement et sans pathétique; mais on y trouve aussi des pensées plus brillantes que solides, et quelquefois du mauvais goût; et s'ils offrent de belles périodes, on en rencontre d'ambitieuses et de recherchées. Il ne faut pas confondre les *Sermons nouveaux* du P. d'Alègre avec les *Sermons nouveaux pour les principales solennités*, par l'abbé Durand; ni avec les *Sermons nouveaux sur divers textes de l'Ecriture Sainte*, 1 vol. in-12, 1773; ou avec *Sermons nouveaux pour l'Avent, le Carême*, etc., 9 vol. in-8°; ni encore avec les *Nouveaux Sermons*.

ALEMAN (LOUIS), connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays du Bugey, qui appartenait à son père. Il fut nommé archevêque d'Arles, et ensuite cardinal et vice-camerlingue de l'Eglise. Il fut président du concile de Bâle, à la place du cardinal Julien; le pape Eugène fut déposé dans ce concile, et l'on élut à sa place Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit et l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450. Il s'est élevé une sorte de dispute entre plusieurs auteurs, tant français qu'italiens, pour savoir si le cardinal Aleman s'est repenti, avant sa mort, de tout ce qu'il avait fait durant le schisme. Les uns, comme Garnefeld, dans la *Vie* du cardinal; Saussay, dans le *Martyrologium gallicum*; Sponde, à l'année 1450; d'Attichi, dans *Flores card.*; et Oderic Rainaldi, prétendent qu'il témoigna un repentir sincère, et qu'il demanda pardon au pape Nicolas V; d'autres disent qu'il n'existe aucun monument certain de ce repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que le pape Clément VII béatifia cet archevêque en 1527.

* **ALEMAN (MATTHIEU)**, de Séville, fut sous Philippe II l'un des surintendans et contrôleurs des finances d'Espagne. Il se retira de bonne heure des affaires pour se livrer aux lettres. Ses principaux ouvrages sont | un *Traité d'orthographe de l'Espagnol* (*orthografia Castellana*), publié en 1609, ouvrage rare et qui jouit de quelque réputation; | une *vie et un éloge de saint Antoine de Padoue*; | et surtout sa *vie de Picaro Guzman d'Alfarache*, ro-

man qui obtint un succès prodigieux, et qui peut être regardé comme le précurseur de *don Quichotte*. Cet ouvrage eut en peu d'années six éditions espagnoles et fut traduit en italien et en français. L'esage en a fait une heureuse imitation.

ALEMANT (LOUIS-AUGUSTIN), avocat de Grenoble, sa patrie, naquit en 1653. Il fit imprimer, en 1690, les remarques posthumes de Vaugelas, augmentées d'une préface et de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 vol. d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du *Mercur* et du *Journal des sava*ns, et quelques autres ouvrages.

* **ALEMBERT** (JEAN LE ROND d'), géomètre, littérateur, philosophe, secrétaire perpétuel de l'académie française, des académies des sciences de Paris, Berlin, Pétersbourg, etc., naquit à Paris le 16 novembre 1717. Un voile impénétrable cacha long-temps au public le mystère de sa naissance; mais enfin le temps a tout découvert, et l'on sait aujourd'hui que d'Alembert était fils naturel de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, et de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit philosophique, sa beauté et le dérèglement de ses mœurs. Abandonné dès sa naissance par ceux qui lui avaient donné le jour, il fut exposé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, église située près de Notre-Dame, et détraite maintenant. Un commissaire de police le recueillit, et, soit qu'il eût des instructions particulières, soit que l'existence de cet enfant parût assez délicate pour exiger des soins assidus, il fut confié à la femme d'un pauvre vitrier, qui l'éleva comme son enfant, et chez laquelle d'Alembert passa plus de 30 ans. Il fit ses études avec succès, et annonça de bonne heure un talent distingué. Mis dans une pension à 4 ans, il n'en avait encore que dix, lorsque le maître de cette pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Ce ne fut néanmoins qu'à l'âge de 12 ans qu'il passa au collège Mazarin où il entra en seconde. Il fit pendant sa première année de philosophie, un commentaire sur l'épître de saint Paul aux Romains, et commença, dit Condorcet, comme Newton avait fini. Ses maîtres désirèrent se l'attacher; mais son goût prononcé pour les sciences exactes mit obstacle à leurs projets. Il cultiva fort jeune les mathématiques, et parvint sans maître et presque sans livre à faire d'étonnans progrès dans cette science. Ce-

pendant les conseils de ses amis lui firent suspendre ses études chéries, et il songea à embrasser un état de vie qui lui donnât de l'aisance et un rang honorable dans le monde. En sortant du collège, il avait étudié en droit et s'était fait recevoir avocat; il voulut joindre à ce titre celui de médecin, et il entreprit à cet effet de nouvelles études auxquelles il essaya de se livrer sans aucune distraction. Mais bientôt ses penchans et son goût le rappelèrent vers les mathématiques, et dès lors il s'y adonna tout entier. D'Alembert se fit connaître fort jeune encore à l'académie des sciences, et présenta à cette compagnie, en 1739, un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide; et l'année suivante il fit paraître celui qui a pour objet le calcul intégral. L'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741 lorsqu'à peine il avait atteint sa 24^e année; et ce témoignage aussi flatteur que distingué prélu à aux faveurs que les académies savantes s'empressèrent d'accorder au jeune mathématicien. Depuis cette époque jusqu'à l'âge de quarante ans environ, d'Alembert ne vécut que pour les sciences exactes, et ce fut dans cet intervalle qu'il composa les dissertations, les mémoires et les ouvrages qui lui ont mérité un des premiers rangs parmi les géomètres ses contemporains. Parmi ses productions mathématiques on distingue | son *Traité de dynamique*, in-4^o, 1743 ou 1758, qui fut le fondement de sa réputation comme mathématicien. « Il ajouta, dit Condorcet, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le siècle précédent, et de nouvelles branches de la science du mouvement à celle de Galilée et de Newton. » | *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, in-4^o, 1744 ou 1770; | *Réflexions sur la cause générale des vents*, in-4^o, 1747. Cette dissertation, où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides, valut à son auteur une place à l'académie de Berlin, le prix proposé par cette société, et une pension de 4200 francs, dont le gratifica dans la suite le roi de Prusse, à qui cet ouvrage était dédié. | *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre*, in-4^o, 1749; | *Essai d'une nouvelle théorie sur la résistance des fluides*, in-4^o, 1752; | *Recherches sur différens points importans du système du monde*, 3 vol. in-4^o, 1754, 1756; | *Opuscules mathématiques*, 8 vol.

in-4°. Ces différens écrits, et quelques autres qui nous restent de d'Alembert sur les mêmes matières, sont sans contredit le véritable fondement de sa gloire et de sa réputation. « Il partagea avec Euler l'honneur d'être un des plus célèbres géomètres de son siècle ; peut-être même le placerait-on au premier rang, a dit M. Lacroix, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus, si son exposition était toujours lumineuse et facile, si son style était en harmonie avec ce qu'il écrit, si la trop grande finesse de ses aperçus ne le jetait souvent dans des voies détournées, et s'il avait soigné les détails de ses ouvrages mathématiques. Aussi les découvertes de d'Alembert ont pris dans les écrits de ses successeurs une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois ; et ses œuvres mathématiques, peu recherchées, n'ont pas été réunies en collection. » La littérature et la philosophie, qui semblaient devoir être étrangères à un auteur enfoncé dans les profondes méditations des sciences abstraites, devinrent tout à coup le sujet de ses études et de ses productions. Il commença sa carrière littéraire par son *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie. Ce morceau ou plutôt cet ouvrage où l'auteur a fait une généalogie savante et bien raisonnée des sciences et des connaissances humaines, et où se trouvent réunies la force et la clarté des idées, l'élégance et la précision du style, est le seul titre incontestable qu'il offre à la postérité comme écrivain. L'auteur fut beaucoup loué et beaucoup critiqué ; mais toutes les préventions ont disparu, et le discours préliminaire de l'Encyclopédie est le morceau le plus remarquable de cette énorme compilation. En attachant son nom à ce grand ouvrage, et en se chargeant, pour ainsi dire, du vestibule de ce vaste édifice, d'Alembert s'imposa l'obligation de travailler à son succès. Il en rédigea la partie mathématique, et quelques articles d'histoire et de belles-lettres ; et il eût sans doute travaillé plus long-temps à la nouvelle Babel, sans le refroidissement qui survint entre lui et Diderot. Vers cette époque (1751) il fut reçu à l'académie française, et continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. En général ses productions littéraires, à l'exception de quelques mor-

ceaux, n'offrent rien de bien remarquable, et quelques-unes même portent l'empreinte d'une imagination stérile et d'une prétentieuse recherche. On voit, par exemple, dans ses *Eloges des académiciens*, de l'enflure dans le style, un certain apprêt, et un désir trop marqué de faire de l'effet, par une pensée fine et délicate. Cependant ses éloges ne sont pas sans mérite, quoique bien inférieurs à ceux de Fontenelle. Lié avec tous les écrivains qui, vers le milieu du dernier siècle, firent la guerre au christianisme, d'Alembert partagea leurs sentimens et leurs projets ; il fut même un des coryphées du parti, et à la mort de Voltaire, il obtint ou plutôt *il usurpa*, suivant l'expression de Grimm, *la souveraineté de l'illustre Eglise dont Voltaire avait été le chef et le soutien*. Cependant d'Alembert n'était pas un frondeur hardi de la religion, il n'eut jamais l'emportement du philosophe de Ferney. D'un caractère moins vif et moins inquiet, il mit dans son zèle plus de circonspection, de prudence et de lenteur, et se peignait lui-même dans sa correspondance comme un homme qui *donne des soufflets en faisant semblant de faire des révérences*. Cependant il s'écarta en plus d'une rencontre de cette modération dont il faisait parade, comme on peut s'en convaincre par ses lettres du 16 juin et du 18 octobre 1760. Toutes ses productions, à l'exception de celles qui ont rapport aux mathématiques, se ressentent plus ou moins de ses affections anti-religieuses. La brochure intitulée *De la destruction des jésuites en France*, et la lettre qui lui sert de supplément, est, suivant la Biographie universelle, ce qu'il y a de plus impartial sur les jésuites et leurs adversaires ; mais quiconque l'a lue, a pu se convaincre que sous prétexte de se moquer iour à tour des jésuites et des jansénistes, il a tourné la religion en ridicule ; et voilà sans doute pourquoi Voltaire l'engageait à continuer sur le même ton, et applaudissait à ce genre d'attaque. Les *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, qui, sous le rapport littéraire, ne sont pas exempts de reproches, en méritent de plus graves sous le rapport moral ; et les *Eloges académiques*, où l'on trouve plus de réserve, perdent ce mérite par les notes que l'auteur y a insérées. Là, il se met à l'aise et donne un plus libre cours à sa malignité, quelquefois même aux dépens de la vérité. Au reste l'âme de d'Alembert se

montre tout entière dans sa *Correspondance* avec Voltaire et le roi de Prusse, qui avait été écrite, à ce qu'il paraît, pour la postérité : l'auteur avait fait faire deux copies de la première : l'une fut confiée à Condorcet, et l'autre à Watelet. Cette précaution annonce assez qu'il la destinait au public, et que la divine Providence l'aveuglait jusqu'à lui faire élever ce monument honteux de son audacieuse impiété. Là, dit un auteur peu suspect, M. Lacretelle, d'Alembert et Voltaire firent un déplorable assaut de mépris pour la religion chrétienne. Un grand poète et un grand géomètre semblent s'y donner le divertissement de jouer une conspiration..... Une pensée domine dans leurs lettres, c'est celle de réunir contre la révélation toutes les forces de l'esprit philosophique... D'Alembert, dans ses lettres, donne à son ami des conseils et des renseignemens utiles à leur cause ; il le met au fait de tout ce qui se passait à Paris, lui indique les sujets à traiter, les hommes à tourner en ridicule, applaudit à ses sarcasmes, et paraît tout dévoué au triomphe de la philosophie. La *Correspondance* avec le roi de Prusse n'a pas un esprit différent ; tantôt il recommande au roi des sujets à placer, de jeunes philosophes à favoriser ; tantôt il le presse de chasser les jésuites, et Frédéric est obligé de lui reprocher son acharnement ; tantôt il le sollicite de demander au Grand-Seigneur la réédification du temple de Jérusalem, pour les embarras de la Sorbonne et les menus plaisirs de la philosophie. Cette réédification, écrivait-il, est *ma folie comme celle de la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney* (Œuvres de d'Alembert, tom. XVIII, p. 309). Au milieu de tant de sarcasmes, des aveux étonnans échappent à sa plume : il se plaint, il s'indigne de l'incroyable démence et sottise de l'auteur du Système de la Nature ; et ce n'est pas, ajoute-t-il, la première fois que la philosophie a été menteuse et absurde. (Lettre du 16 février 1783). D'Alembert vécut toujours à Paris, refusa la présidence de l'académie de Berlin, et résista aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il jouissait d'une grande réputation, avait une correspondance très étendue, et obtint successivement pour 14,000 livres de pensions. Il passa les dernières années de sa vie dans des infirmités douloureuses, et

mourut de la pierre le 29 octobre 1783, à l'âge de 66 ans. On dit que ses amis se relevaient pour le garder dans ses derniers instans, et l'empêcher de démentir les principes qu'il avait professés ; ils se vantèrent après sa mort d'avoir mis obstacle à ce qu'il ne fit le *plongeon*, et La Harpe écrivait qu'un d'eux lui avait dit que d'Alembert faisait le *couard*. Grimm le traite assez mal : suivant lui, *il était accusé d'affecter très passionnément la gloire d'être le chef du parti encyclopédiste, et d'avoir commis pour l'intérêt de cette gloire plus d'une injustice, plus d'une noirceur littéraire* (Voyez CONDORCET)..... Ce qu'on ne saurait nier, c'est que les passions qu'inspire l'esprit de parti, étaient bien sûrement celles dont il pouvait être plus susceptible... Parlant ensuite du titre de chef qu'on lui donnait après la mort de Voltaire : Cette *dénomination*, dit-il, ne fut jamais universellement reconnue. Aux yeux de beaucoup de gens, il l'avait plutôt usurpée que conquise ; et aux yeux même du grand nombre, la supériorité de ses titres littéraires contribua bien moins à l'y maintenir que la subtilité de ses intrigues et de sa politique (Correspondance, t. 2, p. 373). Ce portrait de d'Alembert ressemble assez à celui d'un autre critique qui lui reproche, sous le masque de la modération, toutes les convulsions d'un amour-propre outré et vindicatif ; une grande apparence de zèle pour la vérité et la gloire des lettres, et dans le fond la fausseté la plus raffinée, et la vanité d'un mérite de coterie. Quoi qu'il en soit de son caractère et des passions de son cœur, d'Alembert sera toujours regardé comme un des propagateurs les plus zélés de la nouvelle philosophie, et un des ennemis les plus adroits du christianisme, qu'il attaqua avec autant de ménagement que d'adresse ; et la postérité apprendra de sa plume elle-même, qu'il seconda ou plutôt qu'il dirigea cette conspiration qui, plus tard, renversa le trône et l'autel. Son mérite comme géomètre n'a pas été contesté, quoiqu'on ait répété souvent ce bon mot, qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et grand littérateur parmi les géomètres ; et il occupe dans cette catégorie un rang distingué. Comme écrivain, il n'est pas au-dessus du médiocre, et trop de défauts déparent ses productions pour lui donner un rang plus honorable : considéré comme philosophe, il ne mérite que le mépris, puisqu'il tourna contre le

ciel les dons qu'il en avait reçus, et fit servir pour le mal des talens qu'il pouvait si utilement employer. Bon géomètre, médiocre écrivain, mauvais philosophe, voilà en trois mots d'Alembert tout entier. Tous les ouvrages philosophiques et littéraires de d'Alembert ont été réunis et publiés à Paris sous le titre d'*OEuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, 48 vol. in-8°, 1805. Cette collection renferme | les *Mélanges de littérature et de philosophie*; les morceaux les plus frappans des mélanges sont l'*Essai sur les gens de lettres*, où d'Alembert recommande aux écrivains l'indépendance dans leurs relations avec les grands; le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, dont nous avons déjà parlé; *Abus de la critique en matière de religion*: l'auteur montre beaucoup de dextérité et d'esprit dans cet écrit, où il a l'art de cacher sa pensée, et de tenir un milieu perfide entre ceux qui attaquent de front la religion chrétienne et ceux qui n'en disent rien; | *Eloges lus dans les séances de l'académie française*. | *Correspondance* avec Voltaire et le roi de Prusse; enfin, quelques *Dissertations* et d'autres pièces moins importantes. *Voyez* son éloge par Condorcet.

ALENÇON (ROBERT IV, comte d'). *Voyez* ROBERT IV, comte d'Alençon, où nous parlons des princes qui ont possédé, depuis Robert, le duché d'Alençon. *Voyez* aussi FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'Alençon.

ALÉOTTI (JEAN-BAPTISTE), architecte italien, né près de Ferrare, mort en 1630, était dans une si grande pauvreté, qu'il fut obligé, pendant sa jeunesse, de servir les maçons en qualité de manœuvre; mais il apporta en naissant de si heureuses dispositions pour l'architecture, qu'à force d'en entendre parler, il en apprit toutes les règles, ainsi que celles de la géométrie, et fut même en état de publier des ouvrages sur ces sciences. Il prit beaucoup de part à ces fameuses disputes sur l'hydrostatique, qui s'élevèrent au sujet des trois provinces de Ferrare, de Bologne et de la Romagne, lesquelles sont très exposées aux inondations. C'est à lui que l'on doit la citadelle de Ferrare. Mantoue, Parme et Venise renferment des monumens qui font honneur à son nom.

ALER (PAUL), né à Saint-Guy, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 novembre 1656 entra chez les jésuites, et se distingua par son zèle et ses lumières,

particulièrement à Trèves et à Cologne, où sa mémoire a été long-temps en vénération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca coloniensis* du P. Hartzheim, pag. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant et estimable religieux mourut à Dueren, dans le comté de Juilliers, le 2 mai 1727. (Parmi ses ouvrages celui qui a pour titre *Gradus ad Parnassum* est devenu livre élémentaire pour ceux qui étudient la poésie latine. On a aussi du P. Aler plusieurs tragédies latines, comme *Joseph*, *Tobie*, etc.)

ALERIA (JEAN, évêque d'). *Voyez* ANDRÉ.

ALÈS, ou **HALÈS** (ALEXANDRE d'), prit son nom d'un village d'Angleterre où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie et la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des frères mineurs, chez lesquels il avait pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui aimaient les titres emphatiques, lui prodiguèrent celui de *Docteur irréfragable* et de *Fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nurenberg en 1484, et à Venise, en 1575, en 4 vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'encre*; non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de temps et de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété et ses vertus que par sa science. Il fait paraître plus de sensibilité que de connaissance d'antiquités ecclésiastiques. Il mourut à Paris le 27 août 1245. On voyait dans l'église des cordeliers son épitaphe en vers, où il était appelé

Gloria doctorum, decus et philosophorum.

ALÈS, *Alesius* (ALEXANDRE), théologien de la confession d'Augsbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique; mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur écossais, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il était ami de Mélanchthon, et Bèze l'appela l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur saint Jean*, in-8°; sur les *Epîtres de Timothée*, 2 vol. in-8°; sur l'*Epître à Tite*, in-8°; sur celle aux *Romains*, in-8°. Lors du schisme de Henri VIII, il passa à Londres, où il enseigna sous la protection de Cranmer; mais cet archevêque ayant été disgracié, Alesius se rendit en Allemagne et professa la phi-

Iosophie à Francfort-sur-l'Oder. L'électeur de Brandebourg le députa en 1541 aux conférences de Worms; le cardinal de Granvelle qui y présidait pour Charles-Quint ne lui permit pas de disputer. En 1554, il assista avec Mélanchthon aux conférences de Macbourg et à celle de Naumbourg, contre les disciples d'Osiander.

ALES DE CORBET (le vicomte P. ALEXANDRE d'), des académies d'Angers et de Marseille, et lieutenant des maréchaux de France, né le 18 avril 1743, mort vers la fin du 18^e siècle, a publié; | *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, 1749, in-12; | *nouvelles Observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire*, Paris, 1758, in-12; | *Origine de la noblesse française*, Paris, 1776, in-12; | *de l'Origine du mal*, 1758, 2 vol. in-12; | *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*, Avignon, 1759, in-12. Sa sœur, M^{lle} d'Alès du Lude, a publié *Abrégé de la vie de M. Le Pelletier*, mort à Orléans en odeur de sainteté en 1756, Orléans, 1760, in-12.

ALESIO (MATTHIEU-PIERRE d'), né à Rome, mort en 1572, se distingua également par son pinceau et par son burin. Il était élève de Michel-Ange, et avait su très bien saisir le genre de son maître. De toutes ses productions, la plus curieuse et la plus correcte est le *saint Christophe* qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville, en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale a une aune (4 pieds) de large : qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple et modeste, cet artiste était le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI (GALEAS), le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais et des églises, mais encore pour des fontaines publiques et des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits; mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à Gènes. Alessi était encore, dit-on, très instruit dans d'autres sciences, et très capable de traiter les affaires les plus importantes. *Voyez la Vie des peintres, des sculpteurs, et des architectes modernes*, de Léon Pascoli, Rome, 1730, 1736, 2 vol. in-4.*

ALETHIUS. *Voyez* ALCIME.

ALEXANDRE, fils d'Amyntas I, roi de Macédoine, monta sur le trône l'an 501 avant J.-C. Il avait, jeune encore et du vivant de son père, tué de sa propre main des ambassadeurs persans qui avaient insulté sa mère et ses sœurs. Son attachement pour les Grecs se montra dans diverses circonstances : forcé de suivre Xerxès dans son expédition contre la Grèce, il fut envoyé par Mardonius auprès des Athéniens pour les détacher des autres Grecs, et leur offrir les plus grands avantages qu'ils refusèrent. Un jour que Pausanias allait être attaqué, Alexandre eut soin de l'en prévenir pour qu'il se tint sur ses gardes. Enfin l'année de son avènement au trône, il se présenta aux jeux olympiques : comme on ne voulait point le recevoir sous le prétexte qu'il n'était pas Grec, il prouva qu'il était originaire d'Argos. Ses liaisons avec le grand roi lui avaient procuré des richesses immenses : il en profita pour enrichir Delphes et Olympie par des présents précieux. Pindare fut attiré à sa cour. Alexandre mourut l'an 468 avant J.-C. laissant Perdicas son fils pour successeur.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, fut roi de Macédoine l'an 567 avant J.-C. Pendant la tyrannie d'Alexandre de Phères, il s'empara de plusieurs villes de la Thessalie; sans doute il aurait étendu ses conquêtes et les aurait conservées, s'il n'avait été obligé de comprimer la révolte de Ptolémée Alorités. Ce fut Pélopidas qui lui enleva ces places et qui vint ensuite à son secours. Mais à peine le général thébain eut-il rétabli l'ordre et emmené à Thèbes pour otage le jeune Philippe frère du roi, que celui-ci fut tué par Ptolémée Alorités dans un festin, et ce qui est à peine croyable, d'après les conseils de sa mère Eurydice dont cet assassin était l'ami : c'était l'an 566 avant J.-C.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella le 20 septembre 356 ans avant J.-C., la même nuit où le temple de Diane, à Ephèse, fut incendié. Ce prince annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. Les amusements de sa jeunesse furent des prodiges de force et d'adresse, ou des méditations sérieuses sur la politique et la force des autres nations. Il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avait pu réduire. *Qu'on me donne*, disait-il, *des rois pour rivaux, et je disputerai le prix aux jeux olympiques*. Il gémissait des vic-

toires de Philippe, et se plaignait qu'il prenait tout, et qu'il ne lui laisserait rien à faire. Lorsque des ambassadeurs perses vinrent en Macédoine, il les interrogea non sur les frivolités qui d'ordinaire occupent l'enfance, mais sur l'administration, l'emplacemement, les ressources de la Perse et des pays environnans. Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvait manquer de devenir fatale au repos du monde. Philippe ne négligea rien pour cultiver ses dispositions, et lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, homme d'une grande sévérité de mœurs, et pour précepteur Aristote, qui lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines. A l'âge de 16 ans Alexandre gouverna la Macédoine en l'absence de son père qui était allé porter la guerre aux Bysantins; il défit les Médares qui s'étaient révoltés, les chassa de leur ville, et la repeupla en lui donnant son nom. Il vainquit ensuite les Thébains à Chéronée et mérita les éloges de son père qui lui dit en l'embrassant : « *Mon fils, cherche un autre royaume; celui que je te laisserais est trop petit pour toi* » Cependant Alexandre ayant pris ouvertement la défense de sa mère Olympias répudiée par Philippe, fut obligé de se retirer en Epire pour se soustraire au ressentiment de son père. Mais il ne tarda pas à obtenir son pardon, et il eut l'honneur de sauver les jours de Philippe dans un combat contre les Triballes. Philippe ayant été assassiné l'an 337 avant J.-C. Alexandre qui n'avait pas encore 20 ans monta sur le trône. Après avoir puni les meurtriers de son père, il se rendit dans le Péloponèse, et se fit décerner le commandement général pour l'expédition de Perse. Mais avant de marcher contre l'Asie, il soumit les Illyriens et les Triballes qui paraissaient vouloir se soulever de nouveau. Sur le bruit de sa mort, les Thébains prirent les armes; Alexandre après les avoir vainement exhortés à se soumettre, les défit et rasa la ville de Thèbes; la maison du poète Pindare fut seule épargnée. Cet exemple effraya les Athéniens qui avaient paru disposés à partager la révolte des Thébains. Alexandre moins rigoureux à leur égard, se borna à leur demander l'exil de Charimède un des orateurs les plus acharnés contre lui. Bientôt tout étant prêt pour l'expédition d'Asie, il nomma Antipater son lieutenant en Europe. Après avoir été confirmé dans son commandement à Corinthe et avoir re-

cueilli de ses généraux de sages conseils à Egé, il partit à l'âge de 22 ans, l'an 334, avec 33 mille hommes. Il mit 20 jours pour arriver à Sestos où il traversa l'Hellespont. Il offrit à Ilium un sacrifice en l'honneur de Minerve, et couvrit de fleurs la tombe d'Achille. Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquît la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie et la Cappadoce, en moins de temps qu'il n'en aurait fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite, après avoir coupé le nœud gordien, il s'avança vers le *Cydnus* où il se baigna tout couvert de sueur, imprudence qui mit ses jours en danger, mais qui lui donna l'occasion de montrer tout l'héroïsme de son caractère. Au moment où Philippe son médecin allait lui présenter un breuvage, ce prince recevoit une lettre de Parménion, annonçant que gagné par Darius, Philippe doit empoisonner son maître. Alexandre remet la lettre à son médecin, et en même temps il avale le breuvage salutaire. Cette noble confiance fut suivie d'une prompte guérison. A peine rétabli, Alexandre s'avança vers la Cilicie. Il battit une seconde fois l'armée de Darius à Issus; et dans cette journée, il s'empara de ses trésors, fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfans. Il les reçut avec la bonté d'un père et la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenaient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir aperçu leur erreur. *Non, ma mère*, répondit le conquérant à Sysigambis, mère de Darius, *vous ne vous êtes point trompée, celui-ci est un autre Alexandre*. La bataille d'Issus fut suivie de la reddition de plusieurs villes, et surtout de Tyr, qu'il ne put réduire qu'en joignant au continent, par une digue, l'île où elle était bâtie. Après le siège de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs qui lui avaient refusé des secours que leur liaison avec les Perses ne leur permettait pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui changeant tout à coup de résolution, descendit de cheval, et adorant le nom du vrai Dieu, écrit sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il était dit qu'un prince grec renverserait l'empire des Perses; et Alexandre étant entré dans le

temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain dispensateur des victoires et des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples et des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il voulait rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il était fils de ce Dieu. Darius lui avait fait faire des propositions fort avantageuses qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avait été à la place d'Alexandre : *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étais Parménion*. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi; il se dirigea par la Phénicie vers l'Assyrie où Darius avait réuni, selon Justin, 500 mille combattans, et selon d'autres, plus d'un million d'hommes : il le défait à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J.-C. La journée d'Issus lui avait ouvert la Phénicie et l'Egypte; et la victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse. Il entra à Persépolis, capitale de l'empire. Ici finissent les jours les plus glorieux d'Alexandre. Ce héros naguère si sobre et si tempérant, devient l'esclave de ses passions, se livre à l'orgueil et à la débauche et se montre ingrat et cruel envers ses amis, après avoir, dans l'égarement de l'ivresse, mis le feu au palais royal de Persépolis. Honteux de ses excès, il sort de cette ville et se met à la poursuite de Darius. Mais il ne rencontra que les restes inanimés de ce prince que Bessus venait d'assassiner sur les confins de la Bactriane dont il était satrape. Bientôt Alexandre fit mettre à mort Philotas et Parménion son père, comme complices d'une conspiration qui éclata dans son armée. Il alla attaquer les Scythes dans leurs déserts, et pénétra jusques dans l'Inde, où il combattit Porus, de tous les rois de ce pays, le plus digne de lutter contre lui. Alexandre le vainquit et le rétablit ensuite sur son trône, le rendant néanmoins son tributaire, ainsi que les autres rois des Indes, où il envoya plusieurs colonies grecques, et fit bâtir près de 70 villes. Ce fut avant de passer l'Hindus pour combattre Porus, que, frappé du danger de ce passage, il dit ces mots qui le font connaître tout entier : « O Athéniens, à quels dangers je m'expose pour être loué de vous ! » De retour à Babylone, il y mourut d'un excès de vin, l'an

524 avant J.-C., à l'âge de 32 ans. On a dit, dans tous les temps, beaucoup de bien et beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer un grand nombre d'hommes, qui a porté le fer et le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérans. Mais cette impression de haine s'affaiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers était, dans le cours même de ses conquêtes, poli et libéral; qu'il faisait des lois après ses victoires, établissait des colonies, faisait fleurir le commerce, protégeait les arts, envoyait à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, dit Montesquieu, il avait une saine raison qui le conduisait. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derrière lui ni contre lui, n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimentait toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs et les Perses, et en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des pères. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner en son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avaient tué ses envoyés, et contre d'autres peuples dont le seul crime était une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Bétis, gouverneur de Gaze, etc., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colère, le vin, l'orgueil, les femmes, l'amour contre nature, etc., se réunirent, vers la fin de ses jours, pour rendre sa mémoire méprisable et odieuse. Les historiens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, et le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connaître son caractère, tel qu'il était quand les passions ne le dominaient pas. Un poète lui ayant présenté de mau-

vais vers, il le fit payer très libéralement, mais à condition qu'il ne se mêlerait plus d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle historiens, lui lisait, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité était altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les lettres et les arts se signala dans plusieurs occasions. Il lisait continuellement Homère et l'avait toujours sous le chevet de son lit. Sur la simple prière d'un philosophe (Anaximène) qui avait eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville (Lampsaque) qu'il avait juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il est vrai que son attachement pour Ephestion fut soupçonné d'être peu honnête : mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables et courageuses, il semble mériter qu'on n'ajoute point une entière foi à cette accusation, quoique, sous le règne du paganisme et de la philosophie profane, ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avaient comploté de prendre et de garder pour eux ce qu'ils trouveraient de meilleur dans les dépouilles des Perses : *Tant mieux, dit-il, c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre.* Il était d'une générosité rare, et on a évalué à 300 millions les dons faits à ses soldats. Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyait, il aperçut un des conducteurs, dont l'animal était mort en chemin, qui s'avancait avec peine sous le poids d'un sac qu'il apportait sur son dos; il lui fit présent du sac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat à qui le froid et la fatigue avaient fait perdre connaissance; il le prit dans ses bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendaient avec du feu, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli. Ces actions estimables sont balancées sans doute par un grand nombre de mauvaises; mais elles n'en sont pas moins remarquables dans un prince privé des lumières de la vraie religion, dénué des principes d'une morale sûre et conséquente, qui était aveuglé au point de prendre pour la vraie et seule gloire l'injustice et la barbarie

des conquêtes. L'histoire d'Alexandre a été écrite en latin par *Quintus Curtius Rufus*, avec plus d'éloquence que de vérité; mais les faits principaux ne paraissent pas pouvoir être révoqués en doute. Plusieurs autres écrivains ont traité ce même sujet; leurs différens récits ont été savamment discutés par M. de Ste.-Croix, dans son ouvrage intitulé *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre.*

* **ALEXANDRE**, fils de Polysperchon, était un des généraux qui, après la mort d'Alexandre le Grand, se disputèrent les dépouilles de ce prince. Il s'était emparé du Péloponèse et voyait son alliance recherchée par le parti d'Antigone et par celui de Cassandre, lorsqu'il mourut assassiné l'an 314 avant J.-C.

* **ALEXANDRE**, fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, un des lieutenans d'Alexandre le Grand, qui devint roi de Thrace après la mort de ce prince. Des motifs sur lesquels l'histoire garde le silence le décidèrent à quitter la cour de son père, où il avait long-temps vécu, et à se réfugier auprès de Séleucus, roi de Syrie, qui faisait la guerre à Lysimaque. Celui-ci ayant été tué dans un combat, Alexandre réclama le corps de son père et lui fit élever un tombeau dans la Chersonèse. Après la mort de Sosthènes (278 ans avant J.-C.), Alexandre fut un des trois compétiteurs qui se disputèrent le trône de Macédoine. Il ne réussit pas, et on ignore quand et comment il mourut.

* **ALEXANDRE**, 3^e fils de Persée, dernier roi de Macédoine, était encore enfant, lorsque son père fut défait par Paul-Emile, 168 ans avant J.-C. Avant la bataille, Persée l'avait confié avec sa sœur à la garde de l'un de ses favoris, qui voyant son maître vaincu et fuyant devant les Romains, leur livra les deux enfans. Les jeunes princes furent amenés à Rome, ainsi que toute leur famille, et servirent avec Persée au triomphe du vainqueur. Alexandre conduit à Albe, y fut étroitement gardé jusqu'à la mort de son père, après laquelle on lui permit de revenir à Rome. Il y apprit le métier de ciseleur et de tourneur dans lequel il se rendit très habile. La langue romaine lui devint bientôt familière, et il obtint une charge de greffier qu'il exerça avec zèle et intelligence, le reste de sa vie.

ALEXANDRE, tyran de Phères, était fils de Polydore que les Thessaliens avaient choisi pour chef conjointement avec son père Polyphon. Celui-ci ayant assassiné

Polydore pour gouverner seul, Alexandre tua lui-même son oncle Polyphron, et separa de l'autorité l'an 368 avant J.-C. Les Thessaliens fatigués du joug qu'il leur imposa, eurent recours à Alexandre II, roi de Macédoine, puis aux Thébains, qui leur envoyèrent Pélopidas avec une armée; le tyran fut réduit à venir embrasser les genoux de ce général. Mais bientôt il s'empara de Pélopidas par trahison, et le jeta dans les fers; Epaminondas, à la tête d'une armée Thébaine, marcha contre lui, le força à mettre Pélopidas en liberté, et lui fit accepter un traité dont il dicta les conditions. De nouvelles violences d'Alexandre amenèrent une troisième intervention des Thébains. Pélopidas l'ayant défait à Cynocéphale, le tyran se retira à Phères où il devint odieux à sa famille, et où il fut assassiné quelques années après, par sa femme, aidée de ses trois frères, Tisiphon, Lycophron et Philolaüs. Il s'était rendu redoutable par ses cruautés.

* ALEXANDRE, roi d'Epire, fils de Néoptolème et frère d'Olympias, femme de Philippe, fut élevé à la cour de son beau-frère. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 20 ans, il reçut de Philippe la couronne d'Epire, et sa fille Cléopâtre en mariage; ce fut dans les fêtes qui furent données à cette occasion que le roi de Macédoine fut tué. Alexandre, appelé par les Tarentins pour les soutenir contre les Brutiens, se rendit en Italie, avec des projets de conquête, et remporta d'abord plusieurs avantages. Mais les Brutiens ayant aussi appelé à leur secours les Lucaniens, gagnèrent contre lui une bataille dans laquelle il perdit la vie, 328 ans avant Jésus-Christ. Alexandre le Grand, qui apprit la mort de son oncle, lorsqu'il était sur le point d'entrer dans l'Hyrcanie, en fit porter le deuil à son armée.

* ALEXANDRE, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, succéda à son père, tué en entrant dans Argos; héritier de son esprit belliqueux il se jeta sur la Macédoine dont il fit rapidement la conquête, tandis qu'Antigone-Gonatas qui en était roi, était occupé dans la Grèce. Celui-ci, étant revenu avec une armée, pour combattre son ennemi, se vit abandonné par la plus grande partie de ses troupes. Mais Démétrius, fils d'Antigone, ayant rassemblé de nouvelles forces, non-seulement remit son père sur le trône, mais s'empara encore des états d'Alexandre qui se réfugia dans l'Acarnanie, et qui en fut bientôt

rappelé par les Epirotes qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Il eut d'Olympias, sa sœur, qu'il avait épousée, trois enfans, Pyrrhus, Ptolémée et Phthie qui fut mariée à Démétrius, roi de Macédoine. Olympias gouverna l'Epire au nom de ses fils trop jeunes encore pour régner.

* ALEXANDRE, troisième fils de Cassandre, roi de Macédoine, après la mort de Philippe, son frère aîné, qui ne régna que peu de temps, disputa le trône à son autre frère Antipater, qui, pensant que Thessalonice, leur mère, favorisait Alexandre, la fit mourir d'une manière cruelle. Antipater avait appelé à son secours Lysimaque, roi de Thrace, son beau-père; Alexandre était soutenu par Pyrrhus, roi d'Epire, et par Démétrius fils d'Antigone. Pyrrhus se fit céder plusieurs provinces, pour prix de sa protection, et força Antipater à un accommodement avec son frère. Démétrius étant arrivé ensuite, Alexandre, embarrassé de la présence de cet allié, songeait. dit-on, à le faire assassiner, lorsque celui-ci le prévint, et le mit lui-même à mort avec toute sa famille, 295 ans avant Jésus-Christ; il se fit ensuite proclamer roi de Macédoine.

* ALEXANDRE II, roi de Syrie, surnommé ZABINAS, ce qui veut dire en syriaque, *esclave acheté*, était un imposteur, fils d'un fripier d'Alexandrie, que Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, suscita contre Démétrius Nicanor, roi de Syrie, qu'il voulait renverser du trône. Zabinas se fit passer pour le fils d'Alexandre Balas; son âge, sa taille et ses traits, favorisaient son imposture. Il acheva de décider le peuple en sa faveur, en remportant près de Damas, l'an 126 avant J.-C., une victoire sur Démétrius qui, après sa défaite se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. Mais l'usurpateur ayant refusé de payer à Ptolémée Physcon un tribut annuel que celui-ci exigeait pour l'avoir aidé à monter sur le trône, le roi d'Egypte irrité entra en Syrie avec une puissante armée, et rendit son royaume à Antiochus-Epiphanes ou Grypus, fils de Démétrius. Zabinas vaincu se retira à Antioche avec ses soldats à qui il permit de piller le temple de la victoire, et prit pour lui-même la statue d'or de Jupiter. Ptolémée s'avancait alors vers lui, avec son armée; Zabinas vit ses troupes se disperser, et chassé par les habitants d'Antioche, indignés de son sacrilège, il mit à la voile pour la Grèce; mais il fut pris en mer par un corsaire,

et livré au roi d'Égypte qui le fit mourir, l'an 422 avant J.-C.

ALEXANDRE BALAS, roi de Syrie, qui régna quelque temps après la mort d'Antiochus Epiphane, dont il se disait fils, ne fut qu'un imposteur. Il fit alliance avec les Juifs, qui lui donnèrent du secours contre Démétrius Soter. Il vivait l'an 151 avant J.-C.

* **ALEXANDRE (JANNEUS)**, 3^e fils d'Hircan, roi des Juifs, succéda à son frère Aristobule, l'an 102 avant J.-C., et, comme lui, il unit au pouvoir royal celui de grand-prêtre; ce prince se fit détester par sa cruauté. Un jour qu'il donnait un festin à ses concubines, il fit crucifier 800 de ses sujets qu'il avait faits prisonniers dans une révolte, et fit massacrer devant eux leurs femmes et leurs enfans. Il porta la guerre en Syrie, et fut obligé de venir défendre ses propres états attaqués par Ptolémée-Lathyre, roi d'Égypte. Se défiant même de ses sujets, il s'environna d'une garde étrangère. Les Juifs s'étant mis en pleine révolte, après une défaite qu'il avait essuyée en Arabie, Alexandre marcha contre eux et cette guerre, qui dura six ans, coûta la vie à plus de 50,000 hommes. Alexandre, d'abord vaincu, rentra pourtant dans Jérusalem où il commit des cruautés inouïes. Après avoir fait quelques conquêtes en Syrie, en Phénicie, en Arabie, il mourut d'un excès de vin, l'an 76 avant Jésus-Christ.

* **ALEXANDRE**, fils d'Aristobule II, roi de Judée, fait prisonnier avec son père par Pompée, s'évada de Rome, où il avait été amené, et reparut en Judée. Il rassembla 10,000 fantassins et 4,500 chevaux, et se rendit maître de plusieurs forteresses. Hircan, que Pompée avait donné pour roi aux Juifs, implora le secours des Romains. Gabinius, gouverneur de Syrie, envoya Marc-Antoine qui mit en déroute l'armée d'Alexandre. Celui-ci s'étant réfugié dans Alexandrie, Gabinius forma le siège de cette ville, et le contraignit à faire la paix. Alexandre ayant repris les armes, perdit une seconde bataille au pied du mont Thabor, et tomba quelque temps après entre les mains de Métellus Scipion qui lui fit trancher la tête à Antioche, 49 ans avant Jésus-Christ.

ALEXANDRE-SÈVÈRE (MARCUS-AURELIUS-SÉVÉRUS-ALEXANDER), empereur romain, était né à Arco en Phénicie vers l'an 209, d'un Syrien appelé Gènesius

Marcianus qui parvint au consulat : sa mère Mammée était fille de Mæsa et sœur de Scémas, mère d'Héliogabale : il fut adopté par ce prince qui lui donna le nom d'Alexandre, au lieu de celui d'Alexianus qu'il portait auparavant. Cet empereur, fâché que le jeune César n'imitât point toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais connaissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste et empereur, l'an 222, à l'âge de 13 ans, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha, par les sages conseils de sa mère Mammée, tous les abus du règne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passait ses jours entre des savans et des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, et consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts et les sciences. Il payait non-seulement les professeurs qui les enseignaient, mais encore les écoliers pauvres qui avaient du goût pour l'étude. Il donnait un logement dans son palais aux gens de lettres distingués. Il savait récompenser et punir à propos. Un certain Turinus vendant le crédit qu'il avait auprès de l'empereur à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, et qu'on allumât autour de lui du foin et du bois vert, tandis qu'un héraut crierait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée*. A son avènement, le palais impérial était un gouffre où s'engloutissaient tous les revenus de l'empire. Il y avait beaucoup de charges inutiles; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, et surtout celui des tables, fut pros crit. On ne servait sur celle d'Alexandre-Sévère, les jours de cérémonies, que deux faisans et deux poulardes. Pour faire un bon choix des personnes destinées aux emplois publics, il les indiquait avant de les nommer et demandait sur elles tous les renseignemens dont il avait besoin pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. On pouvait dire alors ce qu'on savait pour et contre les candidats. Quand ils étaient nommés, il leur accordait toutes sortes d'honneurs, s'ils en étaient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litière. Il arrêta les fureurs des païens contre la religion chrétienne, et donna même un édit en faveur de ceux qui la professaient. On trouve dans ce rescrit cette maxime : *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quel-*

que façon que ce soit , qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce; maxime que dans ce siècle on lit d'une manière absolument inverse. C'était à l'occasion d'une place destinée à une église , que les païens voulaient enlever aux chrétiens , qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon esprit lui avait fait comprendre la sagesse de leur morale, et son bon naturel la lui faisait goûter. Lampride rapporte qu'il adorait J.-C. en son particulier, et qu'il plaça son image dans son *Lararium*, ou chapelle domestique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embrasser la foi chrétienne; au moins n'en existe-t-il point de preuve. La conversion des princes est si difficile , leurs lumières sont combattues par tant de moyens de séduction, l'esprit de l'Evangile est si loin du faste, de l'orgueil et de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si les plus spécieuses apparences et les plus favorables dispositions sont si rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxerce, il le vainquit, et se distingua autant par le maintien de la discipline que par son courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, se soulevèrent contre lui. Un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner, avec sa mère, près de Mayence, en 235, à l'âge de 26 ans. Le sénat décerna l'apothéose à l'un et à l'autre. Cet empereur avait toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* et de *Dieu*, que la flatterie et l'impicité païenne avait prodigués à tant d'empereurs qui n'avaient mérité que ceux de *tyran* et de *monstre*. Voyez MAMMÉE.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, fils de Basile le Macédonien, naquit l'an 870 et monta sur le trône en 911, après Léon le Philosophe son frère, qui l'avait désigné pour son successeur avant de mourir. Avant d'être empereur, Alexandre, par crainte de son frère, avait contenu ses passions : dès qu'il fut couronné, il leur donna un libre cours, et l'empire fut livré aux compagnons de ses plaisirs. La haine, la vengeance, l'aveuglement le plus absolu, dirigèrent sa conduite tyrannique. Il déposa le patriarche Eutyme; il rétablit à sa place Nicolas qui avait été chassé de Constantinople peu auparavant; il exila Zoé mère de Constantin Porphyrogénète, il voulait même immoler le jeune prince qui ne dut son salut qu'à la faiblesse de sa santé : les courtisans d'Alexandre lui dirent

que la nature ne tarderait pas à le délier de ce rival. Enfin son insolence attira sur l'empire une guerre dangereuse; il osa insulter les députés du roi des Bulgares qui lui demandaient le renouvellement des anciens traités. Alexandre ne vit pas les maux dont furent suivies ses bravades. Après un an et 20 jours de règne, il mourut sans laisser d'enfants (912).

ALEXANDRE I (saint), successeur de saint Evariste, dans le siège de Rome, l'an 109 de J.-C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail sur sa vie. Il est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le nom de *martyr* dans le *Sacramentaire* de Grégoire le Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, et dans tous les martyrologes. Les *Epîtres* qu'on lui attribue sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anselme* de Badage ou de Baggio, était de Milan. On le tira du siège de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ce prince violent et simoniaque opposa au nouveau pape un homme très corrompu dans ses mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*. Alexandre l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, et le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentait le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand que le pape, soutenu des armées de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes normands avaient enlevées au saint Siège. Nous avons de ce pape plusieurs *Epîtres*, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des malheurs qu'essuyaient les Juifs. Plusieurs chrétiens, indignes de ce nom, avaient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, et que sa justice a dispersé sur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwège, n'est pas moins remarquable, et prouve la puissance religieuse qu'exerçait alors pour le bien de l'humanité, le pontife romain,

dans les glaces du Nord comme dans les sables brûlans du Midi. « Comme vous » êtes encore peu instruit, lui écrivait-il, » dans la foi et la sainte discipline, c'est » à nous, qui avons la charge de toute » l'Eglise, de vous éclairer par de fré- » quentes instructions; mais la longueur » du chemin nous empêchant de le faire » par nous-même, nous en avons donné » la commission à l'archevêque de Brème, » notre légat. Soyez donc assuré qu'en » suivant sa voix, c'est au saint Siège » même que vous rendez obéissance. » Il mourut le 21 avril 1075.

ALEXANDRE III (ROLANDO-RAINUCE), natif de Sienne, était cardinal et chancelier de l'Eglise romaine. Après la mort d'Adrien IV, en 1159, tous les cardinaux le choisirent pour lui succéder, à l'exception de trois cardinaux dyscoles, dont deux nommèrent l'antipape Victor III, qui eut la brutalité d'arracher la chape des épaules du vrai pape pour s'en revêtir; mais il la mit à contre-sens, ce qui fit dire qu'il avait été élu *à rebours*. L'empereur Frédéric Barberousse assembla, l'an 1160, un conciliabule à Pavie, qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque temps après, le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Pascal III, et l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avait été très bien accueilli par le roi Louis le Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, et obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On se donna un rendez-vous à Venise, où l'empereur baisa les pieds de celui contre lequel il s'était armé. Calixte III, successeur de l'antipape Pascal III, abjura le schisme. Le sage et pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un père, et le fit manger à sa table. Rien de plus opposé que le caractère de ce pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant : *Super aspidem et basiliscum ambulabis*. Les plus grands ennemis du saint Siège avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre rentra à Rome, y convoqua le troisième concile général de Latran, en 1179, et mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, et, en ren-

dant la liberté aux sujets, il sut aussi apprendre la justice aux rois : il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de saint Thomas de Cantorbéri. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des saints; règlement profondément sage, et nécessaire, non-seulement pour rendre la canonisation respectable, et la faire généralement recevoir, mais surtout pour remédier aux abus et à la légèreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédaient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses prédécesseurs avaient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avaient pas complètement réussi. (V. saint ULRIC.) La canonisation de saint Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen, en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandre de la Paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avait inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'était emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendiants. Il accorda plusieurs bulles aux frères prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de Saint-Amour, sur *les périls des derniers temps*, et l'*Evangile éternel*, composé par les franciscains. Le roi saint Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce temps il réunit en un seul corps cinq congrégations d'ermites, deux de Saint-Guilherme, et trois de Saint-Augustin. Alexandre travaillait à réunir l'Eglise grecque avec la latine, et à armer les princes chrétiens contre les infidèles, lorsqu'il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince et un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V naquit dans l'île de Candie, de parens très pauvres, qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devait un jour être pape, mendia de porte en porte. Un cordelier, qui remarqua dans ce jeune homme beaucoup de dispositions, l'instruisit et lui donna l'habit de son ordre.

ce qui lui procura les moyens d'aller aux universités d'Oxford et de Paris. De retour en Lombardie, Galéas Visconti, duc de Milan, le fit précepteur de son fils, et sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, et le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, et il y présida depuis la 19^e session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, et son caractère parut assez élevé pour assortir ses sentimens et sa conduite à une si haute dignité. Il avait coutume de dire qu'il ne pouvait être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni neveu. Cependant sa reconnaissance lui fit accorder aux religieux mendiants de grands privilèges. Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satire, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il était de la famille de Lenzuoli par son père, et de celle de Borgia par sa mère. Il prit ce dernier nom lorsque son oncle maternel, Calixte III, fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, et vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paraître beaucoup d'esprit et de dérèglement. Il eut (à ce qu'on prétend) d'une dame romaine, nommée Vénosa, quatre fils et une fille, tous dignes de leur père. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche et de cruauté. La voix publique l'accusait, lui et son frère aîné, le duc de Candie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrèce. On l'accusait d'avoir tué son rival, et de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtrait, malgré tous ses vices, employa toutes sortes de moyens pour hâter son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue : meurtre, assassinats, empoisonnemens, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife, si décrié, ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son temps; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples, et dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se ligua avec les

Vénitiens et avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le père de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avait besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son fils César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, et ne fut payé que d'ingratitude. Il finit, dit-on, une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503, le pape et son fils César voulant hériter du cardinal Corneto et de quelques autres cardinaux, prirent, par mégarde, le poison qu'ils leur avaient préparé; que le premier en mourut, et que Borgia son fils n'échappa à la mort qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on ne soupçonnera pas de trop de zèle pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter, dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV*. « J'ose dire à Guichardin, dit-il : l'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui. De là vous concluez qu'un pape de 74 ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier était-il si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques débris. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices, et qui, tôt ou tard, eut été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce : il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. » Les protestans ont

souvent opposé aux catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'un pontife pouvait retomber sur une religion sainte, et que le christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir, dans ses ministres, le germe des passions humaines. Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractère. Il l'aurait été également, quelque place qu'il eût occupée (*Voy. JEAN XII.*) La Providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'Eglise, et que, dans ce temps critique elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. « Si Dieu a permis, » dit un auteur moderne, que les chefs » d'une religion sainte ne fussent pas tous » jours des hommes sans reproches et » sans vices, c'est parce que la conservation de la religion chrétienne ne dépend pas de la sagesse et de la vertu de » ses pontifes, mais de la parole de J.-C. » et de l'effet immuable de la promesse » solennelle qu'il a faite de conserver son » Eglise jusqu'à la fin des siècles. Le sort » des empires de la terre dépend de la » sagesse et de la conduite de leurs monarques : il ne faut qu'un prince faible » ou vicieux pour les précipiter du faite » de la gloire dans la confusion et le » néant. Les péchés des princes et des » peuples, dit l'Ecclésiastique (ch. 10, » v. 8), renversent les états, et en donnent la possession à des peuples étrangers. Si donc les faiblesses, les scandales, l'imbécillité ou l'imprudence de » quelques papes n'ont pu ébranler les » fondemens de la vraie Eglise, c'est que » Dieu lui-même les a affermis, et leur a » donné une consistance que les hommes » et le temps ne peuvent ébranler. (Dan. » 2, v. 44.) Telle est la conclusion qu'on » doit tirer de quelques endroits humilians de l'histoire de l'Eglise. » C'est principalement depuis ce pontife, que les papes ont commencé à jouer un rôle dans le monde comme princes séculiers. Ceux qui l'ont comparé à Néron ne savent pas que la politique d'Alexandre VI fut aussi adroite que celle de cet empereur fut insensée. La bulle *Inter cætera*, qui partage les terres nouvellement découvertes entre les rois d'Espagne et de Portugal, a donné lieu à bien de gauches déclamations sur le pouvoir temporel du pape. Outre que ce pouvoir était alors une opinion reçue, il est tout naturel de ne voir dans cette bulle qu'une décision conciliatoire propre à prévenir des disputes et des guerres entre deux puissances

princes. Ce qui semble avoir le ton d'une véritable concession, n'est que le langage d'un arbitre qui parle dans un différend, et qui fixe les lots des contendans. Au lieu de blâmer un tel décret, ne faudrait-il pas plutôt regretter le temps où les pontifes, d'une parole, cimentaient la concorde des rois; où, à la voix du père commun des chrétiens, s'évanouissaient, sans résistance et sans bruit, les semences des plus longues et des plus sanglantes contestations? Alexandre Gordon a écrit la *Vie* de ce pape en anglais. Cet ouvrage curieux, et assez impartial, a été traduit en français, en 1752, in-12, 2 vol. J. Burchard avait aussi publié la vie d'Alexandre VI en latin, Hanovre, 1607, in-4. Tout le monde connaît ce distique latin, au sujet de la simonie reprochée à ce pape :

Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
Vendere jure potest, emerat ille prius.

ALEXANDRE VII, naquit à Sienne en 1599, de l'illustre maison de Chigi. D'abord inquisiteur à Malte, vice-légat à Ferrare, nonce en Allemagne, évêque d'Imola et cardinal, il fut enfin pape en 1655, après la mort d'Innocent X. Il commença son pontificat par des réformes qui donnèrent une grande idée de lui. Un de ses premiers soins fut d'approuver la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre les cinq propositions de l'évêque Jansénius, et il prescrivit le fameux formulaire de 1665, devenu indispensable pour distinguer les sectaires d'avec les catholiques, l'erreur employant tous les jours de nouveaux artifices pour surprendre la vigilance des pasteurs et séduire leurs ouailles. Les jansénistes ne manquèrent pas de parler de ce formulaire comme d'une tyrannie odieuse, d'une violence exercée sur les esprits et les consciences, et ils ont cabalé plus d'une fois dans les cours et les tribunaux civils, pour se mettre à l'abri d'un moyen qui les décèle et les démasque. Il faut convenir néanmoins qu'il n'y eut jamais moyen plus légitime, plus raisonnable et plus canonique. « Ce moyen, dit un grand archevêque, a toujours été en usage » dans l'Eglise de J.-C. ; il a fait, depuis la » fondation du christianisme jusqu'à ce siècle, la sauvegarde de la doctrine catholique ; sans lui l'arianisme devenait la religion du monde entier, et après lui le nestorianisme eût joui du même triomphe ; tous les symboles, toutes les professions de foi, eussent échoué dans l'é-

preuve qui devait distinguer les fidèles des sectaires, les uns et les autres les réclamant avec un empressement égal. L'hérésie a imaginé, dans tous les temps, des subtilités que les déclarations générales d'orthodoxie, et même l'énumération ordinaire des articles de la croyance catholique, ne combattaient pas d'une manière formelle. Par ce moyen, les sectaires se mêlaient à la société des fidèles, la troublaient et la corrompaient, sans qu'on pût effectuer une séparation essentielle à la pureté de la foi, et même à la tranquillité de l'état. Dans ces circonstances, l'Eglise exigeait des déclarations si précises et si directement opposées à l'erreur, qu'il n'y avait pas moyen de tergiverser. Le mot *Omousios*, et quelque temps après le mot *Théotocos*, ont étouffé les deux plus grandes hérésies qui aient désolé l'Eglise de Dieu. Les symboles les plus orthodoxes, les professions de foi les plus claires, n'avaient pu ôter le masque à l'erreur, jusqu'à ce qu'on eût touché le point formel et précis d'une manière qui ne se prêtait à aucune équivoque. Il fallait jurer la consubstantialité, la maternité divine, comme l'expression exclusivement sûre de l'orthodoxie. On disait anathème à quiconque hésitait un moment, et c'est par cette prudente sévérité que la pureté de la doctrine de J.-C. est parvenue jusqu'à nous. L'usage des formulaires, les sermons particulièrement dirigés contre quelque erreur tortueuse et habile à tromper la vigilance des pasteurs, sont donc autorisés dans l'Eglise de Dieu. Le formulaire d'Alexandre VII n'est pas une nouveauté; c'est l'imitation des moyens que les Pères et les conciles ont adoptés dans les plus beaux temps de l'Eglise, pour conserver l'intégrité du dogme et de la morale; le droit d'employer ces moyens ne peut être enlevé aux évêques, il leur appartient de droit divin. Ils sont, selon l'expression de saint Paul, les gardiens du dépôt de la foi. Les empêcher d'y veiller d'une manière efficace, c'est anéantir leur ministère. » (Voyez CLÉMENT XI, JANSÉNIUS, MONTGERON, PARIS, etc.) Quelques années après, Alexandre eut une affaire très sérieuse avec la France. L'ambassadeur de cette couronne, duc de Créquy, ayant refusé de se conformer à la loi qui abrogeait des franchises nuisibles à l'ordre public, et faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde corse. Quoique le

pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singulièrement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenait l'outrage et la satisfaction (1), et d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, en qualité de légat à latere, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de la conduite des Corses. Louis XIV le força encore à rendre Castro et Ronciglione au duc de Parme, et à donner des dédommagemens au duc de Modène, pour ses droits sur Comacchio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens de lettres. Ce pape avait des talens qui le rendaient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *poésies* qu'il avait faites dans sa jeunesse, lorsqu'il était de l'académie des *Filomati* de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le collège de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut l'an 1667. Voyez son portrait dans les *Mémoires* du cardinal de Retz.

ALEXANDRE VIII, né à Venise, en 1610, du grand-chancelier de la république, Marc Ottoboni, étudia d'abord à Padoue, et ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse et de Frascati, puis cardinal. Il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avait eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France, de l'année 1682, et continua de refuser des bulles aux prélats qui avaient été de cette assemblée. Dans cette bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très convaincu de l'obligation de condamner lesdits articles. *Nos qui jurium ecclesiasticorum assertores in terris à Domino constituti sumus, dies noctesque in amaritudine animæ nostræ cogitantes, manus nostras cum lacrymis et suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogamus, ut nobis potenti gratiæ suæ auxilio adesset, quo ardua hæc in re commissi nobis apostolici muneris partes salubriter exequi valeremus, eaque con-*

(1) Ce monument fut abattu, du consentement de Louis XIV, sous le pontificat de Clément IX

sideratione adducti, ac ne supremo iudicio rationem villicationis nostræ reddituri, negligentia in credita nobis administratione argueremur, etc. (Voyez INNOCENT XII.) Ce pontife secourut l'empereur Léopold I et les Vénitiens, par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le 1^{er} février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités que Innocent XI avait abolies. Il fut moins désintéressé que ce pontife; mais il eut des qualités que l'autre n'avait pas; l'activité, la prudence, la politique et la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur les pauvres que sur ses parens.

ALEXANDRE (saint), surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, et d'une profonde humilité, vivait à Comane, déguisé en charbonnier, et subsistait du travail de ses mains. Saint Grégoire de Nysse ayant appris par révélation quel était cet homme, obscur en apparence, le fit amener; et ses réponses aux questions qu'on lui proposa convinquirent le peuple qu'il était autre qu'il ne paraissait être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, et à quitter ses vêtements pauvres, pour prendre ceux qui convenaient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'église de Comane avec autant de zèle que de sainteté; et donna sa vie pour la foi, sous l'empire de Décius vers 248.

ALEXANDRE (saint), évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévère, vers le commencement du 3^e siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siège de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce, qu'il avait eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origène, qu'il avait ordonné prêtre, contre Démétrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dèce, en 249. Il laissa une très belle bibliothèque à Jérusalem.

ALEXANDRE (saint), évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, succéda, en 313, à saint Achillas. Il prononça anathème contre Arius, qu'il n'avait pu ramener à la foi orthodoxe, et qui avait eu des prétentions sur ce siège. Saint Alexandre assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, et mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme par un esprit prophétique, que saint Athanase lui succéderait. On lit, dans Rufin, que saint Athanase, encore enfant, ayant baptisé quelques enfans de son âge, avec lesquels il jouait sur le bord de la mer, saint

Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avait eu l'intention sérieuse de baptiser; mais Hermant, Tillemont et plusieurs autres savans regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact, et d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase.

ALEXANDRE (saint), évêque de Byssance, fort zélé pour la religion chrétienne, et défenseur de la foi catholique, confondit un philosophe, et obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE (saint), fondateur des *Acemètes*, né dans l'Asie mineure, d'une famille noble, se retira du monde, après avoir occupé une charge dans le palais de l'empereur. *Acemètes*, mot grec, signifie des gens qui ne dorment point, parce que des six chœurs de solitaires dont sa communauté était composée, il y en avait toujours un qui veillait pour chanter les louanges du Seigneur. Il mourut vers l'an 430, sur les bords du Pont-Euxin. Quelques auteurs ont mal à propos confondu les *acemètes* avec les moines scythes, qui prétendaient faire approuver la proposition *Unus de Trinitate passus est*. Les *acemètes*, au contraire, voulaient la faire condamner, ce qui les fit regarder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines scythes étaient suspects d'euty-chianisme. Il est à croire que les uns et les autres étaient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputaient trop et s'entendaient trop peu. Voyez HORMISDAS et JEAN II, papes.

ALEXANDRE NEWISKY ou NEWSKOI (saint), grand-duc des Russies, né en 1218, était fils de Jaroslas, et arrière-neveu de Georges I. Il obtint, encore du vivant de son père, sur le bord de la Newa, une pleine victoire sur les chevaliers de l'ordre teutonique, renforcés du secours des Suédois. Il succéda à son père l'an 1244, gouverna toujours ses états avec beaucoup de prudence et de valeur, jusqu'à ce qu'il fut attaqué d'une très rude maladie à son retour de la Crimée. Il choisit dès lors la vie monastique, changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis, et mourut en 1281, ou, comme d'autres le veulent, en 1265. Les Russes disent qu'il opéra des miracles après sa mort, et le révèrent comme un saint. L'empereur Pierre I a fait bâtir à son honneur une église et un couvent, et l'impératrice Catherine I^{re} a fondé, en

1723, pour conserver sa mémoire, un ordre de chevalerie, qui se nomme l'ordre de Saint-Alexandre. Sans rien prononcer sur les vertus et les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'observer, avec les Bollandistes (*Act. SS. maj. art. 1. Ephem. græc. et mosc. n. 20*), qu'il ne faut pas aisément rejeter les anciens saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut consommé que longtemps après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois zélés catholiques, et unis à l'église de Rome; qu'ils reçurent la foi sous saint Ignace, patriarche de Constantinople, ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbert, évêque de Colberg, sous le duc Wlodomir, etc.

ALEXANDRE POLYHISTOR (Cornélius), affranchi de Cornélius Lentulus, disciple de Cratès, naquit selon Etienne de Byzance à Coup en Phrygie, ou selon Suidas, à Milet, l'an 85 avant J.-C. Il écrivit 42 *Traité*s de grammaire, de philosophie et d'histoire, dont nous n'avons plus que quelques fragmens dans Athénée, Plutarque, Eusèbe et Pline. On y trouve une concordance remarquable avec l'Histoire sainte, surtout dans ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, etc., fruit de la tradition primitive, encore subsistante, ou de la connaissance des livres inspirés qu'une version beaucoup plus ancienne que celle des Septante, et dont parle Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*, avait répandue parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphlagonie, né à Abonotique, était un charlatan dans le genre d'Apollonius de Thyane. Il courut le monde avec une vieille femme, à qui il ne s'attachait que pour ses richesses, et qu'il abandonna dès qu'elle fut ruinée. Il revint alors dans sa province, et de magicien s'érigea en prophète, au moyen de quelques oracles des sibylles, vrais ou supposés, qu'il arrangeait à sa fantaisie. Il avait de l'esprit, du savoir faire et de l'intrigue, et surtout l'avantage d'une taille et d'une figure imposante, qui n'était pas son moindre mérite aux yeux du vulgaire abusé. Il annonça l'avènement prochain du dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenait caché dans un œuf, et en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal était d'une privauté admirable, et faisait mille tours amusans. Il n'en fallait pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices et des dons pré-

cieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il fallait bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentait. Marc-Aurèle, qui se laissait aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la faiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jetterait un lion dans le Danube. La condition fut remplie et la bataille perdue. Le prophète ne se démonta point pour une prédiction qu'il prétendait avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition, d'autant plus qu'il avait assuré qu'il vivrait 110 ans, et qu'il mourut à 70, d'un ulcère à la jambe. Lucien nous a laissé son histoire et son portrait.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivait au commencement du 3^e siècle. On cite parmi ses nombreux ouvrages, | un *Commentaire* sur les météores d'Aristote, à Venise, Alde, 1527, in-fol.; | un *Traité de l'âme et du destin*, avec le Thémistius d'Alde, 1534, in-fol.; | un *Traité des figures, des sens et des paroles*, avec les *Rhetores græci* d'Alde, 1508 et 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'âme*, Bâle, 1548, in-4°. Donat l'a aussi traduit, Rostock, 1618, in-4°.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, ou de Tralles, ville de l'Asie mineure, médecin et philosophe célèbre au 6^e siècle. On le regarde, d'après Arétée, comme le meilleur médecin qu'aient eu les Grecs depuis Hippocrate. Il voyagea, pour s'instruire, dans les Gaules, en Espagne, en Italie, et se fixa à Rome, où il fit des cures merveilleuses. Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand aumônier de France, communiqua à Jacques Goupil le manuscrit qu'il possédait, pour la publication des ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version, Lausanne, 1748, 2 vol. in-8°.

* **ALEXANDRE** de Bernay, surnommé de Paris, né à Bernay en Normandie, était un poète renommé du 12^e siècle. Il composa un poème d'*Alexandre le grand*, en vers de douze syllabes, qui ont été nommés depuis alexandrins. Cet ouvrage

rimé était passable pour son siècle. Alexandre a composé aussi les romans *d'Elène de Brison*, *d'Atys* et *Prophétias*. Ce dernier fait partie des manuscrits de la bibliothèque royale sous le n° 7494.

ALEXANDRE D'ALÈS. *Voyez* ALÈS.

ALEXANDRE DE MÉDICIS, premier duc de Florence, en 1530, était fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le Jeune*, et neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, et aux armes de Charles-Quint. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siège opiniâtre, convaincu qu'il était plus glorieux de donner des couronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, et lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devait être qu'un doge héréditaire. Son autorité était tempérée par des conseils qui leur laissaient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plus tôt installé qu'il gouverna en tyran, ne connaissant d'autres règles que ses caprices; livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, il se faisait un jeu de déshonorer les familles, et de violer même l'asile des cloîtres pour satisfaire sa lubricité. Parmi les confidens de ses débauches était Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, et l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'était âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamaient, et le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, et Côme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste et aussi modéré que celui de son prédécesseur avait été violent et tyrannique. *Voyez* MÉDICIS.

ALEXANDRE FARNÈSE, cardinal distingué par ses lumières et ses vertus, mort en 1589, avait coutume de dire *qu'il ne trouvait rien de plus insupportable qu'un soldat lâche, et qu'un ecclésiastique ignorant*.

ALEXANDRE FARNÈSE, 5^e duc de Parme, général de Philippe II, dont il était parent par sa mère, était aussi parent du pape Paul III, par son père; ce fut un des capitaines les plus distingués

du 16^e siècle. Sa valeur à la journée de Lépante (16 septembre 1561), au siège d'Anvers, qu'il prit en faisant une espèce de digue ou de pont sur l'Escaut (1), pour empêcher les secours des Hollandais qui firent de vains efforts pour la détruire, et dans un grand nombre de sièges et de batailles, lui fit beaucoup de réputation. Il se signala surtout en s'emparant de Breda, St.-Ghilain et Tournai, et en forçant Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers à lui ouvrir leurs portes. Dans les guerres qu'il entreprit, il eut la gloire de tenir long-temps en échec les deux plus fameux capitaines de cette époque, Maurice de Nassau et Henri IV. Les catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une armée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandais le forcèrent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, en 1592, il obligea Henri IV de lever le siège de Rouen. Une blessure qu'il reçut au bras à la prise de Caudebec fut la cause de sa mort, arrivée le 2 décembre de la même année, à Arras : il avait alors 47 ans. Son corps fut transporté à Parme, et déposé aux Capucins, à côté de son épouse, Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoard et Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots :

Heu ? quale, Roma, amittis, et quantum decus !

Ce fut un prince sage, vertueux, d'une activité et d'une prudence singulière. Tandis qu'il soumettait une partie des Pays-Bas à Philippe, par ses victoires, il ramenait les provinces Walonnes par son esprit conciliant. C'en était fait de la république de Hollande, si ses avis avaient été constamment suivis, et surtout si le ministère d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avait laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Sainte-Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers, qu'il avait inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à son extrême fidélité dans ses engagemens et ses promesses, à toutes ces qualités qui font l'ha-

(1) Ce n'était ni une digue ni un pont proprement dit; c'était une estacade vaste et magnifique, couronnée de deux forts, et dont le milieu était occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servait encore aux transports et aux communications nécessaires, et en ce sens c'était un véritable pont.

bile général, l'honnête homme et le grand prince. Ses mœurs répondaient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut même pas voir la femme du gouverneur, dont on lui vantait la beauté, et lui procura une retraite sûre. Un auteur latin, qui en a parlé avec autant de vérité que d'éloquence, observe que la religion dirigeait et animait toutes ses opérations. *Inter cætera quæ, urbe recuperata, disponenda esse videbantur, prima sacrorum cura exstitit. Nihil enim Parmensi cordi erat perinde ac religio : noverat quippe christianus heros quod Paulinus. Nolanus olim cecinit :*

Arma fide semper, nunquam cognovimus armis
Indiguissæ fidem.

Poème 23, v. 136.

ALEXANDRE de Saint-Elpide, général des ermites de Saint-Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'empire, et de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il vivait au commencement du 14^e siècle.

ALEXANDRE (NOEL), né à Rouen en 1639, dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie et de théologie dans son ordre, docteur de Sorbonne en 1675, et provincial en 1706, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands travaux usèrent sa vue, et il l'avait entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris assista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelait que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits, en 1684, par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie et de calme, que de dignité et de force. En 1704, il souscrivit au fameux *cas de conscience*, et fut exilé à Châtellerault, mais sa rétractation le fit rappeler. Ses principales productions sont : | *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol. et 25 vol. in-8°. Cette histoire a été réimprimée à Lucques, en 1752, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime surtout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. | *Theologia dogmatica et moralis*, en 11 vol. in-8°, et en 2 vol. in-fol., Paris, 1703, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Bien qu'attaché aux sentimens des théologiens de son ordre, il était juste et modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptaient pas. « Je ne puis souffrir, dit-il dans son *His-*

toire ecclésiastique, ceux qui, à l'exemple de Jansénius, censurent témérairement des opinions qui ne sont point condamnées dans l'Eglise, et qui faisant de mauvais parallèles de la doctrine molinienne avec les erreurs des pélagiens, blessent la vérité, violent la charité, troublent la paix de l'Eglise. » Sa latinité est aisée, coulante, et d'une lecture agréable; quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains scolastiques. | *Des Commentaires sur les Evangiles et sur les Epîtres de saint Paul* 1703 et 1710, 2 vol. in-fol. en latin; | une *Apologie des dominicains missionnaires à la Chine*, in-12, etc. On a donné un catalogue raisonné de tous ses ouvrages, à Paris, 1716, 1 vol. in-4°.

ALEXANDRE DE SAINTE-THERÈSE, savant religieux de l'ordre des carmes, né à Bruxelles en 1639, enseigna long-temps avec honneur la philosophie, la théologie et l'Ecriture-sainte à Louvain, et composa divers ouvrages en latin. Le plus important a pour titre *Clypeus religionis*, Cologne, 2 vol. in-4°, 1679. Il y dévoile les artifices dont se servent les novateurs pour séduire en matière de religion, et il défend la primauté du souverain pontife et l'obéissance qui lui est due.

ALEXANDRE (don JACQUES), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8°, 1754, année de la mort de l'auteur, qui était d'Orléans. Il avait alors 82 ans. C'était un homme d'un caractère solide, doux et uni.

ALEXANDRE (NICOLAS), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris et mort dans un âge avancé à Saint-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : | *La médecine et la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1758. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes. | *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux qui sont en usage dans la médecine. Don Alexandre avait acquis une assez grande connaissance des simples. Egalement pieux et charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, et surtout des pauvres qu'il aimait tendrement. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, p. 489 et 490.

* **ALEXANDRE I**, roi d'Ecosse, fils de sainte Marguerite et de Malcolm III, succéda en 1107 à son frère Edgar. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de *farouche*. Il pacifia, par son courage, les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota divers monastères et plusieurs églises, une entr'autres, dans l'île d'Emona en l'honneur de saint Colm. L'église Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné 17 ans. Il ne s'était pas marié, et laissa le trône à David, son frère puiné.

* **ALEXANDRE II**, roi d'Ecosse, fils de Guillaume le Lion, naquit en 1198, et succéda à son père en 1214, âgé seulement de 16 ans. Il eut bientôt une guerre à soutenir contre Jean, roi d'Angleterre, et il se jeta avec une armée sur les terres de son ennemi, qui, de son côté, fit une irruption en Ecosse et ravagea ce royaume. L'année suivante, les barons anglais s'étant révoltés contre leur prince, Alexandre vint les appuyer. Jean se disposait à se venger, lorsque la mort le surprit; les pillages commis par Alexandre portèrent le pape Innocent III à mettre l'Ecosse en interdit. En 1221, ce prince épousa Jeanne, fille du roi Jean-sans-terre, et sœur de Henri III, à qui l'aristocratie anglaise avait donné la couronne. Ce mariage amena une paix qui dura 18 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Jeanne. Alexandre épousa ensuite la fille de Couci, baron français, et mourut en 1249, lorsqu'il se rendait dans l'Argyleshire pour apaiser des troubles qui s'y étaient élevés. Il ne laissa qu'un fils de sa seconde femme.

* **ALEXANDRE III**, fils du précédent, né en 1240, monta sur le trône d'Ecosse à l'âge de 8 ans, et peu de temps après fut marié à Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Mais trop jeune pour gouverner, il fut tenu dans un état de dépendance et presque de captivité par les Cumings, famille puissante d'Ecosse. Henri vint au secours de son gendre et le fit mettre en liberté. Cependant Alexandre eut à se défendre contre Haquin, roi de Norwège, qui élevait des prétentions sur des îles du royaume d'Ecosse et qui étant venu en 1263 avec une flotte, s'empara d'abord de la ville d'Aire, et pénétra ensuite dans l'intérieur du pays avec son armée. Alexandre rencontra son ennemi à Largs, le battit complètement et lui tua 16,000 hommes. Haquin mourut peu de temps

après, et Magnus son successeur se lia avec Alexandre qui donna en mariage sa fille Marguerite à Eric, fils du monarque norwégien. Eric aida même son beau-père à soumettre ses barons révoltés. Alexandre assista, en 1282, en qualité de premier pair d'Angleterre, au couronnement d'Edouard, et au parlement tenu la même année. Il avait perdu successivement sa femme et tous ses enfans, et il ne lui restait qu'une petite-fille en bas âge, née de la reine de Norwège. Pressé par les états de se remarier, il épousa Jolette, fille du comte de Dreux. Après un règne de 37 ans, il mourut, en 1285, dans une partie de chasse, entraîné par son cheval dans un précipice.

* **ALEXANDRE-JAGELLON**, roi de Pologne, troisième fils de Casimir IV, était grand-duc de Lithuanie, lorsqu'il fut appelé, en 1501, à succéder à son frère Jean Albert, par la diète et les grands, qui le préférèrent à Ladislas, roi de Bohême, son compétiteur, dans l'espoir d'éteindre les haines nées de la rivalité qui subsistait entre la Lithuanie et la Pologne. Ce prince, d'un caractère faible, abandonna la conduite des affaires à un favori, nommé Gliuski, qui se servit de son ascendant pour satisfaire ses caprices et ses vengeances. Alexandre mourut à Wilna, le 15 août 1507, âgé de 43 ans, lorsqu'il venait de recevoir la nouvelle de la défaite des Tatars sur les bords du Niémen par l'armée polonaise. Il avait régné 14 ans en Lithuanie, et près de six ans en Pologne.

* **ALEXANDRE (BENOIT-STANISLAS)**, fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, naquit à Dantzick en 1677. Il se mit, à la diète de 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et il y fut un des concurrens les plus actifs de son frère aîné. Cependant, lorsqu'en 1704, Charles XII lui offrit la même couronne, il la refusa, alléguant pour motif l'exclusion donnée à son frère. Ce prince mourut en 1714 à Rome où il avait pris l'habit de capucin.

* **ALEXANDRE (GÉRARD)**, né en 1744, d'abord curé de Chaveaux, était chanoine de l'église collégiale de Saint-Symphorien à Reims, quand la révolution éclata. Malgré le décret de la Convention qui exilait les prêtres non-assermentés, l'abbé Alexandre resta à Reims; mais les assassins, qui furent envoyés en 1792, dans cette ville, par le gouvernement, l'eurent bientôt découvert et le forcèrent

d'abord de servir dans la garde nationale, ainsi qu'un autre ecclésiastique, l'abbé Romain. Ces deux prêtres ne tardèrent pas à être retirés de la milice, et ils furent mis en prison. Lorsqu'ils en sortirent pour être conduits à la municipalité, ils virent sur la place publique les corps de deux autres prêtres qui venaient d'être égorgés. L'abbé Romain fut à l'instant tué d'un coup de sabre, et son compagnon s'attendait à subir le même sort; mais sur la proposition d'un d'entre eux, les assassins le destinèrent à être brûlé vif; ils prennent de force dans les maisons voisines tout le bois nécessaire, élèvent un bûcher qu'ils allument, et y jettent leur victime. Trois fois l'abbé Alexandre tenta de sortir du bûcher, trois fois il y fut repoussé; alors se recommandant à la miséricorde de Dieu, il mourut de la mort d'un martyr.

* ALEXANDRE-PAULOWITZ, 1^{er} du nom, czar ou empereur de toutes les Russies, roi de Pologne, fils aîné de Paul 1^{er}, et de sa seconde femme, Sophie-Dorothée-Marie de Wurtemberg, était né le 23 décembre 1777. Catherine II son aïeule, voulant lui donner une éducation conforme aux grandes vues qu'elle avait sur lui, le confia aux soins de M. de Laharpe, colonel suisse du pays de Vaud, qui ne négligea rien pour communiquer à son élève ses idées philosophiques : il s'attacha surtout à lui transmettre le système politique adopté depuis Pierre le Grand par le cabinet de Saint-Petersbourg, et qui tend à établir sur des bases solides la puissance de la Russie en faisant pénétrer jusque dans les parties les plus reculées de cet empire la civilisation, le commerce et les arts. Le règne ombrageux et despotique de Paul 1^{er} semblait avoir interrompu la marche progressive de cette nation, récemment arrachée à la barbarie par une main puissante. Alexandre en succédant à ce prince qu'une funeste catastrophe avait précipité du trône, se proposa de rouvrir les sources de la prospérité publique en régnant par les lumières, la bienfaisance et la justice. Dès le 9 octobre 1793, il avait épousé Elizabeth Alexiowna (Louise-Marie-Auguste, de Baden). La mort de son père l'appela au trône le 24 mars 1801, et il fut couronné à Moscou le 27 septembre suivant. Les premiers actes du jeune souverain annoncèrent ses intentions généreuses. Plusieurs prisonniers et exilés rendus à leur patrie et à la liberté, une

amnistie accordée aux déserteurs, les impôts diminués, la censure abolie, l'introduction des livres français autorisée, l'uniformité des poids et mesures introduite dans l'empire, le commerce encouragé, enfin l'unanimité des suffrages déclarée nécessaire pour les condamnations à mort, tels furent les changemens par lesquels s'annonça le nouveau règne. Après un voyage fait dans l'intérieur de ses états, Alexandre réorganisa son gouvernement, et établit un sénat dirigeant, destiné à garantir à la fois le prince et le peuple des envahissemens d'une noblesse turbulente. Regardant l'instruction comme un puissant moyen de civilisation et de prospérité, il s'appliqua à hâter dans ses états les progrès de l'enseignement. Téliis, capitale de la Géorgie vit naître une école publique (1804); des universités furent établies à Cherson et à Wilna; dans le même temps un séminaire était fondé pour l'instruction des clercs catholiques; des écoles de chimie, de médecine et de chirurgie s'organisaient, et un muséum de marine était créé à Saint-Petersbourg. L'impulsion donnée par le souverain à l'enseignement fut si puissante qu'en 1805, il y avait en Russie 494 établissemens d'éducation, dirigés par 1475 maîtres et fréquentés par 33,484 écoliers, qui lui coûtaient plus de deux millions de roubles. Alexandre, tout occupé d'abord des soins qu'exigeait l'administration intérieure de son royaume, ne tarda pas à en être distrait par les affaires de la politique extérieure. Dès 1802, il avait eu à Mémel une entrevue avec le roi de Prusse; c'est de cette époque que date l'alliance et l'amitié de ces deux princes. Alexandre avait maintenu les relations pacifiques qui existaient à son avènement au trône entre la France et la Russie. Mais à l'époque de la rupture du traité d'Amiens, Napoléon crut devoir se plaindre de la marche politique du cabinet de Saint-Petersbourg. Des explications très-vives furent échangées et les ambassadeurs de Russie et de France quittèrent presque en même temps l'un Paris, et l'autre Petersbourg. Alors la Russie, l'Angleterre, la Suède, dans le but de s'opposer à l'agrandissement de la France, s'unirent par un traité d'alliance offensive et défensive, auquel l'Autriche accéda; la guerre devenait imminente. Napoléon hâta les hostilités, en mettant sur sa tête la couronne d'Italie, et en déclarant la guerre à l'Autriche. L'insati-

gale activité du jeune général triompha de la lenteur et du peu d'accord de ses adversaires. Déjà l'Autriche était vaincue, et la capitale de cet empire était au pouvoir des Français, quand Alexandre, arrêté dans sa route par des négociations avec la Prusse arriva au secours de son allié. Les deux empereurs se crurent assez forts pour tenter de nouveau la fortune. Mais elle se déclara en faveur de Napoléon, qui remporta à Austerlitz le 2 décembre 1805, une des plus éclatantes victoires des temps modernes. Cette journée amena le traité de Presbourg entre la France et l'Autriche. Néanmoins la guerre continua contre la Prusse unie à la Russie. Mais Alexandre arriva encore trop tard pour soutenir les Prussiens; et la bataille d'Iéna donna à l'empire naissant de Napoléon la sanction d'un nouveau succès. Les armées russes prirent alors position derrière la Vistule. Attaquées vivement à Pultusk, elles furent obligées d'accepter la bataille d'Eylau, où triomphèrent encore les armées françaises. Au printemps suivant, 1807, les Russes furent de nouveau battus à Friedland et obligés de reculer jusqu'au Niémen. C'est sur ce fleuve qu'Alexandre eut avec Napoléon une entrevue qui fut suivie de la paix de Tilsitt, conclue le 8 juillet 1807. Par suite de ce traité l'empereur Alexandre, dont le système politique était changé, se sépara de l'Angleterre contre laquelle il publia une déclaration à l'occasion du bombardement de Copenhague. Il marcha ensuite contre la Suède qui n'avait pas voulu rompre avec son alliée, et une armée russe ne tarda pas à s'emparer de la Finlande, province déjà conquise par Pierre le Grand, et qu'Alexandre ajouta définitivement à ses états. Ce prince eut à Erfurth, à la fin de septembre 1808, une entrevue avec Bonaparte, dans laquelle il prit l'engagement de maintenir rigoureusement le système continental imaginé par l'empereur des Français pour affaiblir l'Angleterre en paralysant son commerce, et la forcer d'accepter la paix. Cependant les Anglais, alarmés de l'isolement dans lequel on voulait les placer, parvinrent à soulever l'Autriche contre la France, à laquelle Alexandre subjugué par l'admiration que lui inspirait Bonaparte restait fidèle. Mais bientôt la victoire de Wagram remportée par les Français fut suivie du traité de Vienne dont l'archiduchesse Marie-Louise devint le gage. L'union du jeune empereur avec

la fille des césars semblait devoir affermir à jamais sa puissance, et dès lors l'ambition de Napoléon ne connut plus de bornes. Alexandre, ayant apporté au système continental des modifications commandées par les besoins de ses peuples, Napoléon s'en plaignit avec humeur; les récriminations d'Alexandre augmentèrent la mésintelligence des deux souverains, et la guerre fut de nouveau déclarée par la France à la Russie en 1812. Napoléon avait rassemblé sous ses aigles tous les souverains de l'Europe, et son armée, à laquelle un grand nombre de nations différentes avaient fourni leur contingent, était la plus nombreuse qui eût paru dans le monde depuis celle de Xerxès. Alexandre, attaqué par des forces aussi menaçantes, n'avait trouvé d'autre secours que celui de l'Angleterre, redevenue son alliée. En 1812, l'armée commandée par Bonaparte se dirigea vers la Vistule. Les Russes soutinrent d'abord avec un grand courage les premières attaques des Français, et leur disputèrent longtemps les sanglantes victoires de Smolensk et de la Moscowa. Cette dernière bataille amena l'entrée des Français à Moscou. Mais les vainqueurs n'arrivèrent dans l'ancienne capitale de l'empire moscovite que pour être témoins du vaste incendie qui la dévora. Cet événement inattendu déconcerta les projets de Napoléon et produisit cette longue suite de désastres qui vinrent fondre sur la France. L'armée française, dont la course victorieuse avait été si rapide, manquait des approvisionnements nécessaires, et bientôt elle n'eut en perspective que la disette et un épouvantable avenir. Peut-être une prompte retraite l'eût-elle sauvée. Mais Napoléon se flattait que son rival lui demanderait la paix. Alexandre négocia en effet, mais uniquement pour gagner du temps. Déjà l'hiver amenant prématurément un froid extraordinaire, même dans ces contrées, faisait sentir ses rigueurs, lorsque l'armée française se disposa à rentrer en Pologne. Cette retraite fut la plus désastreuse de toutes celles dont l'histoire ait gardé le souvenir. Le froid moissonna cette belle armée que l'Europe admirait, et dont la plus grande partie périt ensevelie dans les neiges. Alexandre fut bientôt à Varsovie, et c'est de cette ville que, le 22 février 1813, il fit contre Napoléon un appel énergique à tous les rois et à tous les peuples. Ce manifeste produisit l'effet qu'il en attendait. La Prusse se détacha la pre-

mière de la France , et bientôt les defections se multiplièrent. C'est en vain que le genie de Napoléon essaya de créer de nouvelles ressources. et qu'il espéra par la campagne de Saxe arrêter les armées alliées. Les victoires de Lutzen et de Bautzen ne firent que retarder sa chute , et la bataille sanglante de Leipsick , où trente bataillons Saxons ou Wurtembergeois s'éloignèrent des Français au milieu de l'action et tournèrent leurs armes contre leurs alliés, le força de repasser le Rhin. La paix fut offerte à Napoléon qui la refusa dans le mois de décembre 1813. Alexandre, devenu le chef de la ligue européenne, pénétra en France, où il assista à plusieurs affaires. Ce prince se trouvait à Chaumont avec l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, le 24 février 1814. C'est là que les trois souverains publièrent une déclaration par laquelle ils garantissaient l'indépendance de la Suisse. Après diverses rencontres où les succès furent variés, 150,000 hommes commandés par le général Schwartzemberg se dirigèrent sur Paris, qui fut attaqué le 30 mars 1814, et où ils entrèrent le lendemain par suite d'une capitulation faite entre le généralissime des alliés et Marmont. Déjà quelques ouvertures avaient été faites à l'empereur Alexandre pour le rétablissement des Bourbons. Mais on assure que ce prince n'avait voulu prendre aucun engagement à ce sujet, et qu'il ne se prononça pour le rappel de Louis XVIII que lorsqu'il se fut convaincu que la France désirait revoir son ancienne dynastie. Pendant tout le temps qu'il passa en France, Alexandre se conduisit avec une modération qui lui concilia l'estime et l'affection des Français. Il visita les monumens et les manufactures. Le 21 avril, environ un siècle après que Pierre le Grand avait honoré de sa présence l'académie des sciences, l'empereur Alexandre se rendit avec le roi de Prusse à la séance publique de l'académie française, dans laquelle le prix d'éloquence fut décerné au jeune Villemain pour l'éloge de Montaigne. On a retenu plusieurs mots heureux qu'il prononça et qui font honneur à son caractère et à son esprit. On l'entendit répondre à un grand personnage qui lui parlait du désir qu'on avait depuis long-temps de le voir à Paris : *Je serais venu plus tôt; n'accusez de mon retard que la valeur française.* Un jour qu'il passait sur la place Vendôme, regardant la statue de Bonaparte : *si j'étais placé si haut,* dit-il, 1.

je craindrais d'en être étourdi. Lorsque Louis XVIII débarqua en France, Alexandre alla jusqu'à Compiègne au-devant du monarque , et il visita l'impératrice Joséphine dans son château de la Malmaison. Enfin le traité de paix définitif entre le roi de France et les puissances alliées ayant été signé le 30 mai 1814, l'empereur de Russie partit deux jours après avec le roi de Prusse pour se rendre à Londres, où des fêtes magnifiques l'attendaient. Ce ne fut que le 23 juillet qu'il fit son entrée à Saint-Petersbourg d'où il partit au bout de quelques jours pour aller assister au congrès de Vienne. Là il déclara l'intention où il était de placer sur sa tête la couronne de Pologne. Dans le même temps des négociations habiles lui faisaient céder par la Perse un territoire immense, et dès-lors son empire s'étendit jusqu'à la mer Caspienne. Le congrès était prêt à se séparer, lorsque le débarquement de Napoléon en France le 4^{er} mars 1815 vint causer aux souverains réunis à Vienne de nouvelles alarmes. Alexandre, d'accord avec ses alliés résolus de faire respecter le traité de Paris, ordonne à ses troupes de hâter leur marche vers le Rhin. Mais avant qu'elles pussent prendre une part active à la guerre, la lutte était déjà terminée. La sanglante bataille de Waterloo donnée par les Prussiens réunis aux Anglais décida à jamais du sort de Bonaparte. Cependant un des corps de l'armée russe s'avança jusqu'à Paris, où Alexandre arriva lui-même le 41 juillet 1815. Il s'efforça de mettre un terme aux actes de violence commencés par les troupes alliées. Louis XVIII lui envoya le cordon bleu du Saint-Esprit, et Alexandre dit que c'était un nouveau lien qui l'attachait à la France. Enfin après avoir fait, dans la plaine des *Vertus*, en Champagne, une revue de ses troupes à laquelle assistèrent l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, il revint à Paris pour y terminer la pacification de l'Europe. C'est dans le but de la consolider et de la maintenir que fut formée la Sainte-Alliance, grand conseil destiné à préserver les peuples de la contagion des idées révolutionnaires, et dont Alexandre conçut la première idée. En quittant la France, l'empereur de Russie se rendit à Bruxelles pour y assister au mariage de sa sœur la grande-duchesse Anne avec le prince royal des Pays-Bas, et il retourna à Saint-Petersbourg en passant par la Suisse, l'Allemagne et la Pologne. Depuis cette

époque, il s'occupa constamment de l'administration de ses vastes états. Il publia le 27 janvier 1816, un manifeste où il faisait connaître sa politique, et où il témoignait sa haine pour les révolutions. En 1818, il se rendit au congrès d'Aix-la-Chapelle, et la France lui dut l'évacuation immédiate du territoire français avant le terme fixé par le traité. Des raisons politiques arrachèrent à Alexandre l'ukase par lequel, le 1^{er} janvier 1816, il renvoya les jésuites que des esprits malveillans accusaient d'avoir cherché à faire des prosélytes pour la religion catholique. A l'exemple des Romains, il appliqua le système des colonies militaires aux provinces les plus éloignées de l'empire. Il présida à la diète de Pologne, à laquelle il adressa un discours en français, et y laissa en qualité de vice-roi, son frère le grand-duc Constantin. Il eut avec la Turquie quelques démêlés qui se terminèrent par l'évacuation de la Valachie et de la Moldavie par les Turcs. Lors de l'insurrection de la Grèce, la crainte de troubler la paix de l'Europe, en paraissant favoriser l'insurrection, l'empêcha seule d'accourir au secours de ses co-religionnaires, qui avaient été poussés par les Russes à secouer le joug de la Turquie. Durant son règne il fit des voyages continuels sur tous les points de son empire, pour s'assurer par lui-même de l'état de ses sujets. Il venait de visiter la Crimée et se trouvait à Tancarok, sur les frontières de la Perse et de la Turquie, à 500 lieues de Pétersbourg, lorsqu'après quelques jours de souffrances, il mourut le 4^{er} décembre 1825, à l'âge de 48 ans. Sa mort fut attribuée par les uns au voyage qu'il venait de faire dans des contrées malsaines, par les autres à une chute ancienne qui avait déterminé à la jambe une érysipèle que l'empereur avait négligée. Quelques personnes, mais en petit nombre l'ont expliquée par un crime dont rien ne démontre la réalité. Alexandre était un prince généreux et éclairé; il améliora le sort de ses sujets, et prépara l'affranchissement de la classe la plus nombreuse de ses états. Admirateur de Bonaparte, dans les premiers jours de son règne, il devint plus tard son ennemi acharné; imbu par l'éducation des idées libérales, il s'en déclara l'adversaire depuis son second voyage en France. Doué d'une âme mélancolique et religieuse, il parut incliner vers le mysticisme allemand; sa politique fut noble et généreuse; mais elle ne parut pas tout-à-fait exempte d'ambition. Marqué d'abord

par des revers, son règne a été pour la Russie une époque de puissance et d'agrandissement.

ALEXANDRE D'IMOLA. Voy. TARTAGNI.

ALEXANDRE ALEXANDRI. Voyez ALEXANDRI.

ALEXANDRI, ou plutôt **ALLESSANDRI (ALEXANDRE)**, jurisconsulte napolitain, né en 1461, et mort à Rome le 2 octobre 1525, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence et dans les belles-lettres. On a de lui *Genitium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., et réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1675, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité; alliance qui paraît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particulièrement dans notre siècle, où l'on voit les hommes les plus célèbres tomber dans ces mêmes contradictions.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (JULES), né à Trente dans le 16^e siècle, fut successivement médecin de Charles-Quint, de Ferdinand I, et de Maximilien II. Il reçut des bienfaits considérables de ce dernier empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie, l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit, en vers et en prose, divers ouvrages, qui font voir de l'étude et de l'expérience : | *De medicina et medico dialogus*, Tiguri, 1557, in-4°; | *Salubrium, sive De sanitate tuenda libri 55*, Coloniae, 1675, in-fol.; | *Pedotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers, etc. Alexandrini est le premier qui indiqua le rapport intime qui existe entre les modifications de l'âme et l'organisation physique du corps : idée dont plus tard on a abusé.

ALEXIS, poète comique grec, oncle de Ménandre, vivait du temps d'Alexandre le Grand, vers l'an 356 avant J.-C. Il était né à Thurium dans la Lucanie, et vint de bonne heure à Athènes. On trouve des fragmens de ce poète dans le recueil de Crispin, qui a pour titre : *Vetustissimorum auctorum graecorum georgica, bucolica et gnomica poemata, etc.* M. Coupé en a donné une traduction dans le tom. 5 de ses *Soirées littéraires*. Il devint très vieux : on le voyait un jour se traîner avec peine; on lui demanda ce qu'il faisait; il répondit : *Je meurs en détail.*

ALEXIS, nom d'un saint honoré dans l'Eglise grecque et latine, dont l'histoire est rapportée par Métaphraste. Sa vie renferme des singularités étonnantes; et, quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, et de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particulièrement d'un poème composé par Joseph le Jeune, qui florissait dans le 9^e siècle; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans le 10^e siècle, et citée par les bollandistes; d'une homélie de saint Adalbert, évêque de Prague et martyr, ainsi que de plusieurs autres monuments. Voy. JEAN CALYBITE.

ALEXIS ARISTÈNE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Bévérige.

ALEXIS I (COMMÈNES), empereur de Constantinople, où il naquit l'an 1048. Il était le 3^e des cinq fils de Jean Commène, frère de l'empereur Isaac Commène. Jean ne voulut point recevoir la couronne que lui offrait, en abdiquant, Isaac son frère chéri. Aussi entre ce dernier empereur et Alexis, on trouve Constantin Ducas, Eudocie, Romain Diogène, Michel Parapinace et Nicéphore Botoniate, c'est-à-dire, que dans cet intervalle il s'écoula trente et une années. Pendant ce temps, Alexis qui avait reçu une excellente éducation, fit de grands progrès dans l'art militaire, et fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général contre les Turcs avec son frère Isaac, sous le règne de Michel Parapinace, il faillit être victime de la défection d'un chef de Franks, Oursel ou Rusélius; ce ne fut qu'avec peine qu'il échappa aux Turcs qui avaient pris son frère: il revint à Constantinople où Isaac le rejoignit après avoir été mis en liberté, et où il fut pendant quelque temps dans un funeste repos. Cependant le rebelle Rusélius faisait des progrès; Alexis fut envoyé contre lui, mais ce fut la trahison qui le mit en son pouvoir; son or fut plus heureux que ses armes; l'avidité d'un Turc lui vendit ce guerrier farouche que fit mourir dans les supplices le cruel Michel. Une révolution soudaine donna le pouvoir souverain à Nicéphore-Botoniate, alors commandant les troupes d'Asie à Nicée. Alexis fut employé par le nouvel empereur à battre plusieurs rebelles, qui dans ce temps de commotions politiques profitaient des

troubles qui en sont la suite, pour lever l'étendard de la révolte. Il s'empara de Bryenne, gouverneur de Dyrrachium déjà révolté sous le dernier règne; il battit Basilace qui avait surpris Thessalonique, il étouffa le soulèvement des Patzinaces, peuples des bords du Danube. Tant de services devaient être payés par une disgrâce complète et peut-être par la mort, lorsque Alexis, informé des desseins de ses ennemis, va au camp de Zurule avec quelques amis fidèles. L'armée le proclama empereur l'an 1081. De retour dans la capitale, il renferme Botoniate dans un cloître, cherche à réparer les malheurs que cette révolution avait causés, et récompense ses compagnons par de brillantes dignités. L'empire, menacé d'un côté par les Turcs, de l'autre par les Normands, réclamait ses soins et ses talens: l'empereur défait les premiers et les force à demander la paix. Il marche ensuite contre Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, fils de Tancred. Ce Normand illustre voulait faire passer la couronne sur la tête d'un imposteur, qu'il prétendait être Michel Parapinace; mais son seul but était des'emparer de la Grèce. Battu d'abord par Robert, Alexis remporta ensuite deux victoires signalées sur ce duc qui vint alors à mourir, et dont la mort fut pour l'empire un sujet de joie. Cette guerre fut suivie d'une irruption de Scythes, qu'il tailla en pièces dans une bataille générale. Peu de temps après, il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés qui l'alarmèrent beaucoup. Il craignit que Bohémond, fils de Guiscard, et par conséquent son ennemi déclaré, ne profitât de cette guerre sainte pour lui arracher la couronne. Il prit le parti de dissimuler, et de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettait de la secourir par terre et par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, et les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité que les Croisés, disent-ils, ne méritaient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siège d'Antioche; mais il n'est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que les affaires devenaient sérieuses. Les Français furent indignés de cette retraite; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, et en les recevant avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Bohémond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui; mais il en triompha

bientôt par un traité de paix. Il pacifia aussi son empire en traitant avec les Turcs, qui avaient ravagé l'Asie, et mourut en 1118, âgé de 70 ans, après un règne de 37. La plupart des historiens peignent ce prince avec les couleurs les plus noires. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés, dans l'histoire qu'elle a écrite de son père. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique et la satire. Si l'on doit blâmer Alexis d'avoir trop songé à l'agrandissement de sa famille, de n'avoir pas respecté le droit de propriété, de s'être cru non l'administrateur mais le maître de la fortune publique, on ne peut que le louer de sa sobriété, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple. « Sa mesure intelligence avec les pèlerins armés de » l'Occident, dit l'abbé Bérault-Bercastel, » et la mauvaise foi qu'on lui a reprochée, » vraisemblablement avec hyperbole, ne » empêchaient pas d'être soumis au saint » Siège. Il envoyait souvent des présents » à l'Eglise romaine, au Mont-Cassin, et » jusqu'à Cluny. Il employait régulièrement une partie du jour à lire les livres » saints, et à s'entretenir avec de pieux » docteurs. Son zèle pour la conversion » des hérétiques allait jusqu'à passer des » nuits entières avec eux, pour les ramener de leurs égarements. »

ALEXIS II COMNÈNE, né l'an 1168, était fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et de Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche. Il succéda à son père, à l'âge de 12 ans, en 1180. Trop jeune et trop dépourvu d'expérience et d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mère, et d'Alexis Comnène, son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. Sur ces entrefaites arrive Andronic Comnène qui profite du mécontentement général pour faire chasser les tuteurs du jeune Alexis, et se mettre en leur place. Ce malheureux enfant se vit forcé par Andronic de signer l'arrêt de mort de sa sœur et de sa mère, et bientôt après d'associer à l'empire le bourreau de sa famille; mais celui-ci ayant fait déclarer aussitôt son collègue incapable de régner le fit étrangler en avril 1182. Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied en disant *que son père avait été un parjure, sa mère une impudique, et lui un imbécile*; ensuite il le fit jeter dans la mer.

* ALEXIS (le faux), imposteur qui profitant de sa ressemblance avec Alexis II, fils de l'empereur Manuel Comnène, voulut se faire passer pour lui en 1191. Il avait rassemblé en Asie 8,000 hommes, presque tous musulmans; ils commirent d'affreux ravages dans les pays voisins du Méandre. Un prêtre d'Asie, voulant venger le pillage et la profanation des temples chrétiens, pénétra un jour dans l'appartement du faux empereur, et ayant saisi une épée suspendue au chevet du lit, il lui trancha la tête pendant qu'il dormait.

ALEXIS III, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, et le fit enfermer dans une prison après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur était un débauché avaro, et un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs et les Bulgares, et il ne termina cette guerre honteuse, qu'en achetant basement la paix à force d'argent. Les peuples murmuraient, l'impératrice Euphrosine faisait tous ses efforts pour suppléer à la faiblesse de son époux. Isaac l'Ange avait un fils qui s'était retiré en Allemagne, auprès de l'empereur Philippe, son beau-frère. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de Français et de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses pères. Le siège fut mis devant Constantinople, qui se rendit en juillet 1203. Alexis l'Ange voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite pendant la nuit. Il erra long-temps dans la Grèce: Murtzuphle vint se joindre à lui; mais il lui fit crever les yeux, ne voyant en lui qu'un rival de plus. Enfin ayant perdu toutes ses ressources, il tomba au pouvoir de Boniface marquis de Montferrat, alors maître d'une grande partie de l'empire, et fut relégué en Lombardie. Il obtint sa liberté après la mort de l'empereur Boniface. Il vint en Asie l'an 1210: son but était de détrôner par les soins du sultan d'Iconium le vaillant Lascarès, qui devait sa couronne à sa valeur. Celui-ci tua le sultan, vainquit Alexis, lui fit crever les yeux, et l'enferma dans un monastère, où il mourut vers 1220.

ALEXIS IV, le Jeune, empereur de Constantinople, neveu du précédent, et fils d'Isaac l'Ange tira son père des fers, et tout aveugle qu'il était, lui remit le sceptre, et se contenta d'être son collègue. Mais, comme il fallait des sommes très

considérables pour repousser les Sarrasins, les peuples furent foulés. Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, et le fit étrangler en 1204. Voy. ALEXIS V.

ALEXIS V, surnommé DUCAS MURTZUPHLE, ayant d'abord été grand-maitre de la garde-robe, sous Isaac l'Ange et Alexis IV, détrôna ce dernier prince et le fit étrangler. Au lieu de repousser les infidèles qui lui enlevaient ses provinces l'une après l'autre, il commença son règne, en janvier 1204, par une guerre contre les croisés, qui mirent le siège devant Constantinople, et donnèrent le premier assaut le 9 avril de la même année 1204. La ville fut prise et pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, et Baudouin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; et les Français, irrités contre lui, le précipitèrent du haut de la colonne que Théodose le Grand avait fait élever à Constantinople sur la place appelée Taurus. Cet événement eut lieu en juin 1204. Le surnom de Murtzuphle lui avait été donné parce que ses sourcils se joignaient et lui tombaient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour à tour artificieux, dissimulé, avaro et cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, et s'appropriâ leurs richesses, qui lui appartenaient, disait-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étaient dans le ministère, il leur substitua ses parens et ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Une historien judicieux observe que, depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbéciles ou des tyrans.

ALEXIS (GUILLAUME), surnommé le Bon-Moine, religieux bénédictin, dans l'abbaye de Lyre, diocèse d'Evreux, puis prieur de Busy en Perche, vivait encore en 1500, et a laissé différentes poésies, bonnes pour le temps. Les principaux ouvrages que l'on connaît de lui, sont : | quatre *Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy, à Rouen, in-4°, sans date; | *Le passe-temps de tout homme et de toute femme*, Paris, in-8° et in-4°, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III; c'est un livre de morale sur la misère de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. | *Le grant blason des faulces amours*, in-46 et in-4°, sans date; et dans beaucoup d'éditions, de la *Farce de Pathelin*, et des *Quinze*

joyes de mariage : c'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS MICHAËLOWITZ (c'est-à-dire fils de Michel), czar de Moscovie, fut père de Pierre le Grand, et naquit en 1650. Il eut une guerre avec la Pologne, qui finit par une paix glorieuse. Il défendit ensuite les Polonais contre les Turcs. Il présenta son fils pour disputer le trône de Pologne à Jean Sobieski; mais ce général, qui l'avait gagné par des victoires, l'emporta sur le czar. Alexis mourut quelque temps après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées et à l'exécution des lois de son royaume; il augmenta ses états par la conquête de Smolensko, de Kiovie et d'une partie de l'Ukraine, et favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PÉTROWITZ, fils de Pierre le Grand, czar de Russie, et d'Endoxie Fédérowna Lapouskin, naquit à Moscou en 1693, et à l'âge de 16 ans épousa Charlotte de Brunswick-Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son père, il condamnait, par ses discours, et encore plus par ses mœurs et par ses actions, tout ce que Pierre le Grand entreprenait pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menait une vie obscure; il avait un caractère un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, et un profond mépris pour les établissemens nouveaux. Il était presque toujours enfermé avec une finlandaise, nommée Euphrosine, qui l'entretenait dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetait; cependant à peine son père eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asile auprès de l'empereur, dont l'épouse était sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, et l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tyrol, et ensuite à Naples. Le czar découvrit la demeure de son fils, et l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit environner, par des gardes, le château où il était; on lui ôta son épée, et il fut conduit comme un criminel devant son père. Les principaux de la noblesse et le clergé étaient assemblés; le czar le déclara indigne de sa succession; et l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, et ceux qui l'a-

vaient suivi dans sa fuite, furent arrêtés; et la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, et eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mère, fut transférée dans un monastère, près du lac de Ladoga; et la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlussembourg. Le czar retenait toujours son fils prisonnier, et le traitait comme coupable de lèse-majesté. On instruisit son procès, et il fut jugé avec la dernière rigueur : on le condamna au dernier supplice. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain à l'âge de 23 ans, en 1718. Il avait un fils qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lamberti, historien contemporain, *le plus impartial de tous, et le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs reproches qu'on lui a faits, et qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui voulait faire régner son propre fils, mort quelque temps après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (Histoire de Pierre le Grand, tom. 2, ch. 20). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avait dit dans le secret de la confession sacramentelle, et sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallèle de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son père, et se retira chez le duc de Bourgogne. « Le dauphin était bien plus coupable que le czarowitz, puisqu'il s'était marié malgré son père, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un prince naturellement ennemi de Charles VII, et qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son père pût lui faire. Alexis, au contraire, ne s'était marié que par ordre du czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un prince ennemi, et retourna aux pieds de son père sur la première lettre qu'il reçut de lui. » La mort de cet Alexis a fourni à M. Carrion-Nisas le sujet d'une tragédie.

AL-FARABI, premier philosophe mu-

sulman du 10^e siècle, a perdu beaucoup de temps à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles et agréables. On dit qu'il excellait dans la musique, et qu'au son du luth, il faisait à son gré rire ou pleurer, danser ou dormir. Après avoir parcouru diverses contrées, il s'établit à Damas, où le prince de cette ville, Seif-ed-Daulah, le retint à sa cour, et lui assigna 4 drachmes par jour. Al-Farabi mourut l'an 950 de J.-C. Casiri nous a donné la nomenclature de ses ouvrages dans sa *Bibl.-arab. hisp.* tom. 1, part. 1, pag. 130. On a imprimé son traité *De Intelligentiis* dans les Œuvres philosophiques d'Avicenne, et son traité *De causis* dans celles d'Aristote, avec les commentaires d'Averroès. Il avait composé, dit-on, des ouvrages sur toutes les sciences.

* ALFÉNUS VARUS, célèbre jurisconsulte romain, vivait vers l'an 754 de la république. Il quitta, jeune encore, la boutique de son père, cordonnier à Crémone, pour venir étudier à Rome sous Servius Sulpicius, dont il fut dans la suite le successeur. Sa réputation de probité et de savoir lui valut la dignité de consul. On lui doit les premières collections du droit civil auxquelles il donna le nom de *Digestes*, qui sont renfermées dans 40 livres dont le jurisconsulte Paulus a fait l'abrégé. Cet Alfenus Varus est, suivant M. Dacier, le même que celui dont il est question dans une des épigrammes de Catulle; mais cette opinion est peu fondée; Horace a parlé de lui avec ironie dans une de ses satires :

..... Alfenus vaser, omni
Abjecto instrumento artis, etc.

Enfin on croit que c'est au consul Alfenus que Virgile dut la conservation de ses biens. Ses concitoyens l'honorèrent encore après sa mort, et ses funérailles furent célébrées aux dépens de la république.

AL-FERGAN (AHMED-BEN-KOTAIR, AL-FARGANENSIS) ou AL-FRAGANIUS, astronome arabe, florissait du temps du calife Al-Mamoun, qui mourut l'an 833 de J.-C. On a de lui une *Introduction à l'astronomie*, dont Abulfarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam, en 1669, in-4^o, avec des notes curieuses.

* ALFIERI (le comte Victor), célèbre poète italien, naquit à Asti en Piémont, d'une illustre famille, le 7 janvier 1749. Il perdit son père Antoine Alfieri lorsqu'il n'avait qu'un an; et étant passé sous la tutelle d'un oncle, Pellegrino Alfieri,

celui-ci le fit entrer en 1758 dans le collège des nobles, à Turin. Son oncle étant mort, il se trouva à 16 ans libre et maître de sa fortune, et quitta le collège dans un état d'ignorance absolue. Il ne savait point le latin, presque pas la langue italienne, et ne pouvait écrire ni s'exprimer qu'en français. Sa plus grande passion fut celle des voyages. En moins de 4 ans, il parcourut toute l'Europe sans presque s'arrêter en aucun lieu. Une inclination qu'il conçut pour une dame à Turin, en 1772, lui inspira tout à coup du goût pour la poésie, et lui révéla son talent. Il ébaucha une tragédie (Cléopâtre), et une petite pièce (les Poètes), où il fit lui-même la critique de sa tragédie. Ces deux productions, jouées ensemble à Turin en 1775, eurent beaucoup de succès et excitèrent son émulation. Il s'appliqua avec un travail assidu à l'étude de l'italien et du latin, et se nourrit de la lecture des classiques de ces deux langues. Parmi les italiens, il prit pour modèle le Dante et Pétrarque, et parvint à les savoir par cœur. En moins de 7 ans, il écrivit sa *Traduction de Salluste*, son *Traité de la Tyrannie*; composa les 3 grandes odes sur la *Révolution de l'Amérique*, et donna 14 tragédies. Les premières furent *Philippe II*, et *Polynice* en 1776; et les dernières *Mérope* et *Saül*, toutes reçues avec un enthousiasme extraordinaire. Sa *Mérope* est faite sur un autre plan que celui que se proposèrent Maffei et Voltaire sur le même sujet. Les chœurs de *Saül* sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique. Alfieri avait l'âme naturellement républicaine : les idées d'indépendance et de liberté dominaient toujours dans ses écrits, surtout dans les tragédies de *Virginie*, *Agis*, *Timoléon*, et *Brutus*, dans laquelle il a surpassé même l'enthousiasme républicain de Voltaire. En 1786, il vint à Paris pour assister à l'édition de son théâtre. Il y passa quelques années, pendant lesquelles éclata la révolution française; Alfieri en fut d'abord partisan très zélé; mais, révolté par les horreurs de 1792, il s'empressa de sortir d'une terre qui dévorait ses habitans, et abjura hautement ses premières opinions. « Je con- » naissais les grands, disait-il, mais je ne » connaissais pas encore les petits. » Il fut traité comme un émigré, et perdit la plus grande partie de sa fortune, qu'il avait placée sur la banque de France, ainsi que ses meubles et ses livres, qui furent injustement confisqués : il sauva cependant les

ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de Didot. A peine arrivé à Florence, il fit paraître son fameux sonnet contre la France :

Re senza trono, nobili avviliti,
Milizia senza disciplina alcuna, etc.

Ce laborieux écrivain entreprit à l'âge de 48 ans l'étude du grec, et se mit en état de traduire avec succès les écrivains les plus difficiles. Des nombreuses éditions de ses ouvrages, nous ne citerons que les plus recherchées : *Teatro del conte Vittorio Alfieri da Asti*, Paris, Didot aîné, 1788, 6 vol. in-8°; Pise, 1804, 6 vol. in-12 : traduit élégamment en français par E.-M.-C.-B. Petitot, Paris, Giguet et Michaud, 1802, 4 vol. in-8°. Ce théâtre contient 19 tragédies qui ont obtenu toujours un succès non contesté, et dont les plus remarquables sont : *Virginie*, *Antigone*, *Saül*, *Mérope*, *Agamemnon*, *Timoléon*, les *Brutus I.^{er} et II.^e*, *Philippe II*, *Agis*. L'action de ses pièces est toujours une et marche rapidement; les caractères sont tracés avec force, et les situations éminemment tragiques sont soutenues par un style mâle, pur, extrêmement concis, rempli d'images frappantes et de pensées sublimes. *Marie Stuart*, *Mirrha*, *Mérope*, *Antigone*, les rôles de *don Carlos*, dans *Philippe II*, celui de *Joraste* dans *Polynice*, etc., peuvent servir à combattre l'opinion de ceux qui assurent qu'il ne parle point au cœur. Ses pièces, malgré la simplicité de l'action, produisent de l'effet sur le théâtre. Alfieri n'est cependant pas exempt de défauts. Presque tous les plans de ses tragédies sont conçus d'une manière uniforme, et son style est quelquefois un peu dur à force d'être concis. Quoi qu'il en soit, il occupe le premier rang parmi les poètes tragiques de l'Italie. Alfieri a donné aussi : *Traité du prince et des lettres*, inséré dans le *Opere varie filosofico-politiche*, etc., Paris, 1800, 4 vol. in-12. Ses *Oeuvres posthumes*, publiées à Londres et à Florence, 1804, 13 volumes, contiennent un drame d'Abel, qu'il a appelé *Tramélogédie*; une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, une *Alceste* de sa composition, les *Perses*, traduits d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, et les *Grenouilles* d'Aristophane. Toutes ces pièces sont en vers blancs de onze syllabes (*versi sciolti*). Il a laissé en outre une traduction de *Salluste*, très estimée, une des *comedies* de Térence, et une autre traduction de l'E-

néide, qu'il n'a point eu le temps de retoucher. Ses *Satires*, au nombre de 46, et ses *Comédies*, ne sont pas dignes de sa plume. Ses œuvres complètes ont été imprimées sous la date d'*Italia*, 1809, 22 vol. in-16. On y trouve les *Mémoires de sa vie*, écrits par lui-même, et qui sont aussi à la suite de la collection de ses œuvres posthumes. Ces mémoires ont été traduits en français par M^{***}, Paris, Nicole, 1809. Alfieri a joui aussi d'une très grande réputation comme poète lyrique, et il l'a méritée par ses odes, ses sonnets et ses autres compositions. Il est aussi un excellent prosateur, et a été un des premiers qui ont purgé la langue italienne des gallicismes bizarres introduits par plusieurs écrivains du dernier siècle. Après avoir été long-temps agité par des passions désordonnées, il arrêta enfin son choix sur une femme aussi illustre qu'estimable; c'était la princesse de Stuart (Voyez ALBANI la comtesse d'), veuve du prince de ce nom, arrière petit-fils de Jacques II, frère du cardinal d'York, et appelé communément le Prétendant d'Angleterre. En 1785, elle s'unit à Alfieri par un mariage secret, qui cessa d'être tel à leur retour de Paris, et lorsqu'ils se fixèrent à Florence. Alfieri mourut le 8 octobre 1805, à l'âge de 84 ans; il fut inhumé dans l'église de *Santa-Croce*, où reposent les cendres de plusieurs grands hommes. Sa veuve lui fit élever un tombeau, exécuté par le célèbre *Canova*. Ce monument est placé entre celui de Machiavel et de Michel-Ange. L'épithaphe qu'on y lit avait été faite par Alfieri lui-même. Cet auteur obtint une grande célébrité, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. Ses manières brusques et franches le faisaient quelquefois taxer de fierté, mais il était obligeant, bon époux et bon fils, comme il l'a fait paraître dans l'Épître qu'il adressa à sa mère (qui était de la famille de Tournon), en lui dédiant sa *Mélope*. La jeunesse d'Alfieri fut signalée par beaucoup d'écarts; il professa même les doctrines philosophiques; mais dans ses dernières années, il revint de toutes ces opinions, et l'on assure qu'il mourut chrétiennement.

ALFONSE I, surnommé *le Catholique*, roi d'Oviédo et des Asturies, vainquit en plusieurs occasions les Musulmans, et leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par là son royaume, et rendit le nom chrétien redoutable aux infidèles. Il mourut en 757, à Cangas. Il était fils de

don Pédro duc de Biscaye, descendait du roi Récardo, et était cousin de don Pélage. Il se réunit à ce prince pour défendre ce qui restait aux chrétiens après la conquête des Maures en 713. Alfonse épousa Hermesinde, fille de Pélage; et de ce mariage sortirent tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne, et dont les états se réunirent sous Isabelle et Ferdinand. Favila, fils de Pélage, étant mort sans enfans, Alfonse fut élu roi des Asturies, en 759.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies, remporta plusieurs victoires sur les Maures. Il s'empara de Lisbonne et mourut en 842, après un règne de 33 ans, dans un âge très avancé. Il eut le nom de *Chaste*, parce qu'il vécut en continence avec son épouse, et qu'il abolit le tribut infâme de cent filles que les chrétiens livraient au sérail de Cordoue. Il envoya en 797 une ambassade à Charlemagne, dont il fut l'ami et l'allié contre les infidèles; tandis qu'il attaquait ceux d'Aragon, Charlemagne combattait les infidèles dans la Catalogne.

ALFONSE III, dit *le Grand*, roi de Léon et des Asturies, succéda à Ordogno, son père en 866, à l'âge de 18 ans. Son règne fut illustré par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures; il eut aussi à essuyer plusieurs révoltes de ses sujets. Mais la plus sensible à son cœur fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, est battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdique la couronne en faveur de ce fils, qui avait voulu la lui enlever; et par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxième fils, il divise ses états, et donne à celui-ci la Galice avec la partie de la Lusitanie qu'il avait conquise. L'an 912, Alfonse, avec une armée qu'il obtint de ses fils, entre sur les terres des Maures, y met tout à feu et à sang, et revient chargé de dépouilles à Zamora, où il mourut le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne*, depuis Vamba jusqu'à Ordogno, père de l'auteur.

* **ALFONSE IV**, surnommé *le Moine*, roi de Léon et des Asturies, fils aîné d'Ordogno II, succéda en 924 à son père. Il abdiqua la couronne en 927, et la donna à son frère Ramire, au préjudice de son fils Ordogno, pour se retirer au monas-

tère de Sahagun. Mais il s'ennuya bientôt dans sa retraite, et il en sortit pour réclamer sa couronne. Ramire le poursuivit et l'assiégea dans la ville de Léon, où il s'était réfugié avec ses partisans. Au bout d'un an, les habitants, contraints par la famine, le livrèrent à Ramire, qui lui fit crever les yeux et le renferma dans le monastère de Ruiforco, où il mourut, un an après, en 933.

* **ALFONSE V**, roi de Léon et de Castille, succéda en 999 à l'âge de 3 ans à son père Bermude II, sous la tutelle et la régence de dona Elvire, sa mère, et de don Mélando Gonzalès, comte de Galice, qui, par leurs soins réunis, en firent un prince juste et vertueux. Alfonso fit la guerre aux Musulmans d'Espagne, et fut tué d'un coup de flèche, en 1026, sous les murs de Viseu dont il faisait le siège.

ALFONSE VI, le *Vaillant*, roi de Léon et de Castille, fut tiré du cloître, pour être mis à la place de Sanche son frère, tué au siège de Zamora en 1072. Ils étaient fils de Fernand ou Ferdinand, 1^{er} de ce nom, fils de Sanche II, roi de Navarre, et de Nugna de Castille. Alfonso, aidé par le Cid, si célèbre par sa bravoure, prit la ville de Tolède le 25 mai de l'an 1085; il en fit la capitale de ses états, s'y fit même donner le titre d'empereur, et y mit sur le siège épiscopal Bernard, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Il soumit encore Talavera, Huescar, Madrid, Médina-Coeli, et plusieurs autres villes considérables qu'il prit sur les Maures. Il fit épouser sa fille Thérèse, qu'il avait eue de Chimène de Gusman, à Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Hugues Capet, qui l'avait secouru contre les Sarrasins, et qui fut le premier roi de Portugal, selon quelques auteurs. Il contribua d'une grande somme d'argent pour bâtir l'église de Cluny. On ajoute qu'il avait dessein de prendre l'habit de religieux de cet ordre, si saint Hugues, qui en était abbé, ne lui eût conseillé de vivre sur le trône, où il pouvait travailler avec plus d'utilité pour le bien de la religion. Il mourut le 1^{er} juillet 1109, âgé de 70 ans, après en avoir régné 34.

ALFONSE VII. Voyez **ALFONSE I**, roi d'Aragon.

ALFONSE IX, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Noble*, et *le Bon*, monta sur le trône avant l'âge de trois ans, en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avaient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les

Maures d'Espagne; mais il fut défait par eux, et blessé à la cuisse dans une grande bataille, en 1193. Cet échec ralentit contre eux l'effort de ses armes, qu'il porta ailleurs. Enfin il eut sa revanche, l'an 1212, à la bataille de Muradat, où les Sarrasins, dit-on, perdirent 50 mille hommes. Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau étaient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir et y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès; mais on ne peut lui refuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avait essuyés avec une fermeté supérieure aux événements.

ALFONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé *le Sage* et *l'Astrologue*, fils de Ferdinand III (saint Ferdinand) et son successeur, en 1232, à l'âge de 31 ans. Après la mort de son père, il dissipa tous les efforts que la Navarre et l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257, par une faction de princes allemands, qui comptaient s'enrichir des trésors qu'il répandait parmi eux. Il fit en Castille des actes de souverain d'Allemagne. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric; mais lorsque Rodolphe de Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Don Sanche son fils, connaissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui et le détrôna. Alfonso le Sage se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit et le vainquit; mais il ne put profiter de ses premiers avantages, et mourut de chagrin en 1284. Les *Tables Alfonsines*, dressées à grands frais par les juifs de Tolède, et fixées au 1^{er} juin, jour de son avènement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Son recueil de lois prouve qu'il veillait sur la justice comme sur les lettres. Quelques auteurs l'ont accusé d'impiété, pour avoir dit que *s'il avait été du conseil de Dieu, dans le temps de la création, il lui aurait donné de bons avis sur le mouvement des astres*. Mais les historiens ne s'accordent pas sur ce propos, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut jamais être sorti d'une tête sensée. Quelques auteurs disent précisément qu'il trouva le mécanisme des révolutions célestes, tel que Ptolémée le représente, un peu trop compliqué; en quoi certainement il n'y a

pas grand mal, quoique le principe qui exige la plus grande simplicité dans l'organisation du monde, puisse être faux. (*Voyez les Observ. philos. sur les systèmes*, n^{os} 154, 155, édit. de 1788.) Ce prince avait lu, dit-on, la Bible avec ses glosses, et l'avait fait traduire en espagnol. Mariana a fait cette antithèse sur son règne : *Dumque cælum considerat, observatqua astra, terram amisit. En contemplant les cieux, il a perdu la terre.* Mariana fait allusion à la perte de l'empire et à la révolte des Castellans. Il est certain que son attachement à l'astronomie lui fit faire de grandes fautes en politique.

ALFONSE XI, roi de Léon et de Castille, successeur et fils de Ferdinand IV, en 1512, livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, et en fit périr 60,000 en 1540. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde, et que le butin immense qu'on y ramassa, fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Il mourut de la peste en 1550, au siège de Gibraltar, place fatale à tant de guerriers.

* **ALFONSE I^{er}**, roi d'Aragon et de Navarre, surnommé le *Batailleur*, parce qu'il s'était trouvé à 29 batailles rangées, succéda, l'an 1104, à Pierre I^{er}, comme lui fils de Sanche V. Il épousa en secondes noces dona Urrique, fille unique d'Alfonse VI, roi de Castille, et ce mariage paraissait devoir lui procurer un jour la souveraineté de toute l'Espagne chrétienne. Après la mort de son beau-père, il prit le titre pompeux d'*empereur des Espagnes*. Mais ayant voulu régner en Castille sous le nom de son épouse qui s'y opposait vivement, celle-ci lui déclara la guerre. Alfonse défit d'abord la reine à Campo de Espina, et livra la Castille au pillage. Mais Urrique, ayant repris l'offensive, força son époux de se retirer à Carion, l'assiégea dans cette ville et le contraignit de demander la paix qui ne lui fut accordée qu'à la condition qu'il abandonnerait ses conquêtes. Un concile tenu en 1114, à Palencia, cassa son mariage, et il renonça enfin à Urrique et à la Castille. Alfonse attaqua ensuite les Maures et remporta sur eux plusieurs victoires. Mais ayant été vaincu et blessé devant Fraga, place très forte sur les confins de la Catalogne, il se retira au monastère de saint Jean de la Pegna, où il mourut de douleur et de honte, huit jours après sa défaite en 1134. Ce monar-

que était regardé comme le prince le plus brave de son temps.

* **ALFONSE II**, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelone, monta sur le trône l'an 1162. Après la mort de Raymond Bérenger, comte de Provence, en 1167, il s'empara de cette province qui avait été inféodée à son père par l'empereur Frédéric Barberousse, et, plus tard, il réunit le Roussillon à ses états. Il mourut en 1196 à Perpignan après un règne de 34 ans, pendant lesquels il fit le bonheur de son peuple. Ce prince cultivait la *gaie science* et est compté parmi les troubadours. Une de ses chansons s'est conservée jusqu'à nous.

* **ALFONSE III**, roi d'Aragon, succéda, en 1285, à son père Pierre III, sans avoir juré, selon l'usage, le maintien des privilèges de la noblesse et du peuple; aussi le mécontentement fut général. Alfonse croyant pouvoir l'apaiser, en occupant ses sujets à la guerre, attaqua son oncle Jacques, roi de Minorque, et le dépouilla de son royaume, pour le punir de s'être uni aux Français, dans une guerre que son père eut à soutenir contre eux. Il fit encore quelques autres expéditions, et se rendit enfin à Saragosse, pour se faire couronner; mais les Cortès d'Aragon confédérés sous le titre d'union le forcèrent de maintenir leurs privilèges, et mirent des bornes à l'autorité royale. Les rois de France, de Naples et de Castille se liguèrent contre lui et le réduisirent à accepter un traité honteux. Alfonse prit part aux troubles qui agitaient ce dernier royaume, fut excommunié par le pape Nicolas IV, et se réconcilia ensuite avec le saint Siège. Il était sur le point d'épouser Eléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut, au mois de juin 1291, à l'âge de 26 ans, laissant la couronne à son frère Jacques. Ce fut sous son règne que la noblesse arma le grand-justicier d'un pouvoir extraordinaire, en l'investissant du droit de citer le roi devant les états généraux, et de le faire déposer, s'il touchait aux privilèges de la nation.

* **ALFONSE IV**, fils de Jacques II, roi d'Aragon, succéda à son père, en 1327, et fut surnommé le *Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. A l'époque de son couronnement qui se fit un an après son avènement au trône, il jura de n'aliéner aucun des biens de la couronne, promesse que les cortès exigèrent de lui, afin de mettre des bornes

à sa prodigalité. La donation que le pape lui fit de la Sardaigne, soumise à la république de Gènes, entraîna une guerre désastreuse qui fournit cependant aux Aragonnais l'occasion de former une marine, à laquelle l'Espagne dut plus tard une partie de sa grandeur. Alfonso donna à sa femme Éléonore, sœur du roi de Castille, qu'il avait épousée en secondes noces, en 1329, la ville de Nativa avec quelques autres places, et dépanagea son second fils du marquisat de Cortose et de la seigneurie d'Albaracin. Don Pedro, son fils aîné, mécontent de cette double cession, accusa son père d'avoir trahi son serment, et s'empara de Nativa. Atteint déjà par une hydropisie, Alfonso en conçut tant de chagrin qu'il en mourut le 24 juin 1336, laissant son royaume à son fils don Pedro, qui lui succéda sous le nom de Pierre IV.

ALFONSE V, roi d'Aragon, surnommé *le Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avait été reconnu roi de Sicile en 1442, après s'être rendu maître de Naples. Il était fils de Ferdinand le Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, affable, politique, Alfonso fut le héros de son siècle. Il accueillit dans ses états les Muses, bannies de Constantinople, établit la domination espagnole en Italie, ne tira presque rien de ses états d'Espagne, et ne songea qu'à faire des heureux. Ce prince allait volontiers sans suite et à pied dans les rues de sa capitale. Comme on lui faisait un jour des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne : *Un père*, répondit-il, *qui se promène au milieu de ses enfans, n'a rien à craindre*. On connaît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers était venu lui apporter une somme de 10,000 ducats : un officier, qui se trouvait là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un : *Je ne demanderais que cette somme pour être heureux*. — *Tu le seras !* dit Alfonso, qui l'avait entendu et il lui fit emporter les 10,000 ducats. Ce bon roi avait, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmait, devant lui, que son maître était le père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et demandait en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître niait le fait, et soutenait n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alfonso ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'ému-

rent aussitôt en faveur de cet infortuné, et lorsque les enchères allaient commencer, le père reconnut son fils, et mit sa mère en liberté. Ce prince ne pouvait souffrir la danse, et il disait assez plaisamment *qu'un fou ne différerait d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restait moins long-temps dans sa folie*. Cicéron avait dit à peu près la même chose : mais la folie ne se guérit pas par des propos sensés. On a imprimé en 1763, in-12, le *Génie* de ce monarque guerrier, mais sage. L'auteur, M. l'abbé Méri de la Canorgue, y a recueilli les pensées et les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau, d'Antoine de Palerme, précepteur et historiographe d'Alfonse.

ALFONSE I, roi de Naples. *Voyez* le précédent.

ALFONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, était d'abord duc de Calabre, et jeune encore, fut chargé par son père du commandement des armées. En 1469, il se réunit à Robert Malatesti, seigneur de Rimini, contre le pape Paul II, qui voulait dépouiller ce seigneur de ses états, et il défit le 23 août de la même année les soldats du pontife et les Vénitiens commandés par les généraux Alexandre Sforza et Pino des Ordeleffi, qu'il contraignit de lever le siège de Rimini. Neuf ans plus tard, il entra dans la Toscane qui était violemment agitée par deux grandes factions, et le 7 septembre 1479, il battit les Florentins. Malgré le traité de paix que son père conclut avec eux, il s'empara de la seigneurie de Sienne, et il aurait fait probablement la conquête de la Toscane, si son père ne l'avait rappelé pour repousser les Turcs qui étaient entrés dans Otrante, le 21 août 1480, et y avaient massacré 10,000 chrétiens. Alfonso reprit cette ville au mois de septembre de l'année suivante ; il fut envoyé en 1484 contre les Vénitiens, et il devait agir de concert avec Louis Sforza, surnommé *le Maure*, oncle et tuteur de Jean Galéas, duc de Milan. Ce dernier était gendre d'Alfonse qui, voyant que Sforza dépouillait le jeune duc de toute son autorité, en conçut de l'inquiétude, et ce fut là le principe d'une inimitié qui devint dans la suite funeste à l'Italie. Sforza ouvrit ce pays aux Français au moment où le duc de Calabre était retourné à Naples pour prendre possession du trône de son père qui était mort le 23 janvier 1494 ; bientôt Charles VIII s'avança sur Naples avec son

armée; et Alfonso, aussi haï du peuple que son père, à cause de ses débauches et de sa cruauté, abandonné de ses alliés et de la noblesse, abdiqua la couronne, le 25 janvier 1493, en faveur de son fils, Ferdinand II, et quitta ensuite la cour pour se retirer dans un couvent de Sicile, où il mourut le 19 novembre suivant, à l'âge de 47 ans.

ALFONSE, I^{er} de ce nom, surnommé **HENRIQUEZ**, roi de Portugal, naquit à Guimaraens, au mois de juillet de l'an 1110, et selon d'autres, 1094. Il était fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille. En 1159, il défait cinq rois ou généraux maures à Ourique, près de la rivière du Tage. Après cette victoire, il fut salué et couronné roi de Portugal, le 27 juillet de la même année, et emporta Lisbonne après un siège de 5 mois. Le titre de roi lui fut confirmé en 1169, par le pape Alexandre III. Il eut à soutenir avec Alfonso VII, roi de Castille, une cruelle guerre qu'il finit avec honneur, aussi-bien que celle qu'il eut pour la ville de Badajoz, contre Ferdinand II, roi de Léon. Ce fut lui qui fonda les monastères de Coïmbre, d'Alcobace et de Saint-Vincent près de Lisbonne. Il mourut à Coïmbre, le 7 novembre 1185.

* **ALFONSE II**, surnommé *le Gros*, roi de Portugal, naquit en 1185, et succéda, en 1211, à son père Sanche I^{er}. Sanche avait laissé un apanage considérable à ses deux filles dona Thérèse et dona Sancha, afin de les affranchir de la dépendance de leur frère. Mais dès son avènement au trône, Alfonso le leur enleva. Le pape et le roi de Léon vinrent à leur secours, le premier en excommuniant le roi de Portugal, et le second en entrant avec une armée, en 1212, sur les terres d'Alfonse, qui fut battu, et qui se vit contraint de rendre à ses sœurs les places qu'il leur avait prises. Alfonso soutint ensuite une guerre contre les Maures, et il les défait complètement, en 1217, à Alcaçardos. En 1220, il défait pareillement les rois musulmans de Jaën et de Séville qui l'avaient attaqué, et, en 1221, le roi maure de Badajoz. Il voulut ensuite, pour subvenir aux frais de la guerre, taxer les ecclésiastiques, comme ses autres sujets; mais le clergé refusa de se soumettre à cette imposition, et l'archevêque de Brague excommunia même les officiers chargés de lever les taxes; Alfonso irrité s'empara de ses biens et l'exila. Le pape

excommunia une seconde fois Alfonso, et mit le Portugal en interdit. Alfonso demanda à entrer en arrangement, et les négociations avec le saint Siège étaient commencées, lorsque la mort le surprit, l'an 1223, après un règne de 12 ans. Il avait fait rédiger un code de lois qui fut regardé par les magistrats de son royaume, moins comme une œuvre de législation que comme un attentat à leurs privilèges. Il laissa la couronne à Sanche II, son fils.

* **ALFONSE III**, roi de Portugal, second fils d'Alfonse II, né à Coïmbre en 1210, voyageait dans le nord de la France et se trouvait à Boulogne-sur-mer, lorsqu'il apprit que plusieurs seigneurs, mécontents du gouvernement faible de Sanche II, son frère, voulaient le détrôner. Il se rendit aussitôt en Portugal, se mit à leur tête et s'empara de la régence. Sanche II se réfugia en Castille, et sa mort, arrivée en 1248, assura la couronne à Alfonso. Ce prince effaça la honte de son usurpation par une administration sage et bienfaisante, qui le rendit cher à son peuple. Il acheva de conquérir les Algarves sur les Musulmans en 1251, et il fut le premier roi de Portugal qui prit le titre de roi des Algarves. Alfonso durant son séjour à Boulogne, avait épousé Mathilde, qui en était comtesse; il la répudia pour cause de stérilité, et épousa une fille naturelle d'Alfonse l'Astronome, roi de Castille, Béatrix de Gusman, qui lui apporta en dot plusieurs villes. Alfonso eut aussi à lutter contre le clergé de son royaume, et les mêmes causes qui avaient troublé le Portugal sous le règne de son père le troublèrent encore sous le sien. Deux fois le Portugal fut mis en interdit; mais Alfonso se réconcilia avec l'Eglise, et fit dans sa dernière maladie, un legs au pape, auquel il donna le titre de *Seigneur de son âme et de son corps*. Il mourut le 16 février 1279, à l'âge de 69 ans. Denis son fils, lui succéda. Le Portugal acquit sous ce prince à peu près l'étendue qu'il a de nos jours.

* **ALFONSE IV**, roi de Portugal, surnommé *le Brave*, ou *le Fier*, né à Coïmbre en 1290, succéda en 1323 à son père, Denis le Libéral, contre qui il s'était plus d'une fois révolté et qu'il fit mourir de chagrin. Il se servit de son pouvoir pour persécuter son frère, l'infant Alfonso-Sanche. Sa passion pour la chasse lui fit d'abord oublier ses devoirs; un jour qu'il entretenait ses conseillers de ses plaisirs dans cet exercice, un d'eux osa lui dire :

« Sire, nous sommes chargés d'aider le roi de Portugal de nos conseils, et non d'entendre raconter des parties de chasse. » Alfonso sortit furieux de la chambre du conseil, mais il y rentra presque aussitôt avec un air calme et composé, reconnut la justice du reproche, dont il remercia ses conseillers, et promit d'apporter dorénavant plus de soins aux affaires de son royaume. Indigné de ce que son gendre le roi de Castille manquait d'égards pour Marie de Portugal, il lui déclara une guerre à laquelle la nécessité de se réunir contre les Musulmans de l'Andalousie et de l'Afrique mit enfin un terme. Les deux rois chrétiens gagnèrent sur ceux-ci la célèbre bataille de Salado ou de Tariffa, le 30 octobre 1340. Les trois flottes combinées de Portugal, de Castille et d'Aragon, remportèrent aussi sur l'escadre Maure plusieurs avantages décisifs, et le repos de la Péninsule fut assuré, au moins pour quelque temps. Alfonso pouvait régner tranquillement; mais cédant aux suggestions de quelques courtisans, il leur livra Inès de Castro, unie à son fils par un mariage secret, et cette princesse fut poignardée sous ses yeux. Son fils irrité s'étant armé contre lui, il n'apaisa cette révolte qu'avec peine. Alfonso mourut en 1356, dans sa 77^e année, après 31 ans de règne, laissant sa couronne à son fils Pierre I^{er}. Lisbonne éprouva sous son règne, en 1344, un tremblement de terre dont les résultats furent désastreux.

ALFONSE V, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal et des Algarves, naquit à Sintra au mois de janvier de l'an 1432. Edouard son père mourut en 1438, laissant ce jeune prince, à l'âge de 6 ans, sous la tutelle de sa mère Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand IV; mais les états ayant refusé de lui obéir, don Pedro duc de Coïmbre, fils de Jean I et oncle d'Alfonse, fut élu régent du royaume. Ce roi étant parvenu à la majorité prit lui-même soin des affaires, et fut nommé *l'Africain*, pour avoir pris Tanger, Arzile, Alcaçar-Ceguer, villes d'Afrique, en 1471. Il perdit une bataille à Toro, contre Ferdinand V, roi d'Aragon, le 4^{er} mars 1476, et fit la paix avec lui au mois d'octobre 1479. Dès l'année 1447, il avait épousé Elisabeth de Portugal, fille de son tuteur don Pedro, duc de Coïmbre qu'il tua dans une bataille en 1449, après qu'il se fut révolté. Ses sujets ayant découvert la Guinée, y firent connaître la religion chrétienne, et y formèrent

divers établissemens. Alfonso épousa en secondes noces, en 1475, Jeanne de Castille, sa nièce, prétendue fille de Henri IV, dit *l'Impuissant*. C'est sur ce mariage qu'il fondait ses prétendus droits sur la Castille, contre Isabelle, épouse de Ferdinand. Cette union avait été autorisée par une dispense de Sixte IV. Mais ce pape se plaignit depuis d'avoir été surpris, et fit mettre cette princesse dans un monastère, où elle vécut plusieurs années. Alfonso mourut âgé de 49 ans, le 24 août 1481.

ALFONSE VI, roi de Portugal, fils et successeur de Jean IV, de Bragance, en 1656, eut d'abord quelques avantages sur les Espagnols, et fut ensuite chassé de son trône comme un imbécile, par sa femme, amoureuse de don Pèdre, son frère cadet. Il mourut dans l'île de Tercère en 1683.

ALFONSE D'EST, duc de Ferrare et de Modène, eut de grandes contestations avec Jules II et Léon X. Il avait épousé, en 1501, Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, et mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE D'EST, III^e du nom, fils du duc César d'Est, et de la duchesse Virginie de Médicis, épousa, à l'âge de 16 ans, Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il lâcha la bride à ses passions, et gouverna ses sujets avec un sceptre de fer; mais la mort de la duchesse son épouse l'ayant fait rentrer en lui-même, il réforma sévèrement sa conduite, fonda divers collèges, hôpitaux et autres établissemens utiles au public, et se fit ensuite capucin, à l'âge de 37 ans dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Pendant 16 ans qu'il vécut dans cet ordre, il pratiqua exemplairement toutes les vertus de la vie religieuse, et mourut à Castelnovo le 24 mai 1644.

ALFONSE DE CASTRO. V. CASTRO.

ALFONSE DE BURGOS. V. ABNER.

ALFONSE TOSTAT. Voy. TOSTAT.

ALFONSE (PIERRE). Voyez PIERRE.

ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximenès. Ce juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introductiones hebraicae*, Compluti, 1526, in-4^o. Il mourut l'an 1550.

ALFORD. Voyez GRIFFITH.

ALFRED, ou **ELFRED**, appelé le *Grand*, avec plus de justice que tant d'autres

monarques, succéda, dans le royaume d'Angleterre, à son frère Ethelred en 871, et à l'âge de 23 ans. Ce fut le 6^e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne : il était le plus jeune des cinq fils du roi Ethelwolf. Dès sa tendre jeunesse il avait été à Rome, où il avait reçu sa première éducation sous les auspices de Léon IV. Ce pontife l'avait marqué de l'onction sainte, et l'appelait son *fils chéri*. De retour à Rome, avec son père, il y perfectionna ses connaissances, et revint en Angleterre avec toutes les qualités qui constituent un grand monarque. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord ; mais Alfred, après être resté caché six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pièces ces usurpateurs, et leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro, leur roi, fut obligé de recevoir le baptême, et Alfred, reconnu souverain par les Anglais et les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit et la fortifia, et y fit construire des vaisseaux de guerre plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le polica, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenait plusieurs centaines de familles. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avait désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts et les belles-lettres. Les prêtres anglais de son temps savaient peu de latin ; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguait un *Recueil de chroniques* ; les *Lois des Saxons occidentaux* ; des *Traductions de l'Histoire d'Orose*, de celle de *Bède*, du *Pastoral* et des *Dialogues de saint Grégoire*, de la *Consolation de la Philosophie* de Boèce, des *Psaumes de David*, etc. Assérius Ménévensis, auteur contemporain, a écrit son histoire : on la trouve dans *Historiæ britannicæ scriptores*, de Calle, Oxford, 1687 et 1691, 2 vol. in-fol. La manière dont il partagea son temps lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour

en trois parties égales : l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avait point encore d'horloge, il fit faire six cierges qui brûlaient chacun quatre heures, et ses chapelains l'avertissaient tour à tour lorsqu'il y en avait un de consumé. A la fleur de son âge, et au plus haut point de sa gloire, il avait fait vœu de garder fidèlement cette distribution de temps, et il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple, dont il avait été le législateur et le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, et plus de valeur contre leurs ennemis, et peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois et les peuples, pour la gloire et la prospérité des états. L'Angleterre, avant lui, sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y était si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passans, personne n'y toucha. Alfred réunissait les qualités qui caractérisent le saint, le guerrier, l'homme d'état. Il est nommé parmi les saints, sous le 26 d'octobre, dans deux calendriers saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction saxonne du nouveau Testament. Son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le Martyrologe anglais de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paraît cependant pas que l'Eglise lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi (Col. conc. Brit.) : « O Alfred ! la mer- » veille et l'étonnement de tous les siè- » cles ! Si nous réfléchissons sur sa reli- » gion et sa piété, nous croirons qu'il a » toujours vécu dans un cloître ; si nous » pensons à ses exploits guerriers, nous » jugerons qu'il n'a jamais quitté les » camps ; si nous nous rappelons son sa- » voir et ses écrits, nous estimerons qu'il » a passé toute sa vie dans un collège ; si » nous faisons attention à la sagesse de » son gouvernement et aux lois qu'il a » publiées, nous serons persuadés que ces » objets ont été son unique étude. »

ALFREDE (Sainte), nommée aussi ETHELDRITE, était fille d'Oa, roi des Merciens et de la Quindrède. On voulut

inutilement lui faire épouser Ethelbert, qui régnait sur les Est-Anglais; elle refusa cette alliance pour suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentait de servir Dieu sans distraction. Peu de temps après, elle quitta la cour, et se retira au milieu des marais de Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite cellule, pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attestèrent sa sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Elle mourut vers l'an 853.

ALGARDI (ALEXANDRE), sculpteur et architecte bolognais, eut Louis Carrache pour maître, et fut ami du Dominiquin, qui le produisit à Rome, où il mourut, en 1654, âgé de 61 ans. L'église de Saint-Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très estimé, représentant *saint Léon* qui vient au-devant d'Attila. On voit encore de lui un excellent *groupe* de la décollation de saint Paul, dans l'église de ce nom à Bologne. Les Italiens, en faisant l'éloge de cet artiste, disent que c'est un *Guide en sculpture*; il est certain qu'il a toute la pureté et la finesse de dessin de ce grand peintre.

ALGAROTTI (FRANÇOIS), né à Venise, d'une famille honnête, en 1712, après avoir fait ses premières études à Rome et dans sa patrie, fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étudia pendant six ans la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale et l'anatomie. Il voyagea de bonne heure, autant par curiosité que par le désir de perfectionner ses talens. Il était encore fort jeune lorsqu'il vint, en 1735, à Paris, où il composa, en italien, la plus grande partie de son *Newtonianisme pour les dames*, ouvrage superficiel, qui, effectivement, n'est propre qu'à l'enseignement des dames, et de ceux qui, en matière de physique, n'en veulent pas savoir plus que le beau sexe n'est tenté d'en apprendre. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, et de là en Allemagne et en Pologne. Le roi de Pologne, Auguste III, auprès duquel il s'était fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise, le 25 mai 1764. Il se fit élever un mausolée, et dicta lui-même son épitaphe, qui marque bien la bonne opinion qu'il avait de ses écrits : *Hic jacet Algarottus, sed non omnis*. Le roi de

Prusse lui fit élever, dans le *Campo-Santo* de Pise, un magnifique monument, avec cette seconde inscription : *Algarotto Ovidii amulo, Newtonis discipulo. Fridericus rex.* Le recueil de ses ouvrages a été publié, en italien, sous ce titre : *Opere del conte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Coltellini, 1765, 1 vol. in-8°. On les a traduits en français, Berlin, 1772, 8 vol., et 1784, 10 vol. in-8°.

ALGASIE, dame gauloise, illustre par sa piété, était liée d'amitié avec Hédibie, autre dame gauloise. Saint Jérôme avait alors une grande réputation parmi les interprètes de la Bible; elles lui envoyèrent, à Bethléem, un jeune homme nommé Apodème, pour le consulter. Algasie lui fit onze questions sur divers endroits de l'Evangile et de saint Paul, et Hédibie lui en proposa douze, qui roulent toutes sur des endroits importants du nouveau Testament. On voit par ces questions que ces deux dames étudiaient l'Ecriture sainte avec beaucoup d'assiduité et de réflexion; mais on n'en doit pas conclure que ce serait une bonne étude pour les dames de nos jours; il faudrait pour cela qu'elles fussent des Algasies. Voyez EUSTOCHIUM.

ALGERUS, natif de Liège dans le 12^e siècle, fut d'abord chanoine et doyen de la collégiale de Saint-Barthélemi, puis chanoine de la cathédrale de la même ville. Il renonça à ces dignités pour aller finir ses jours tranquillement à Cluny, où il se fit moine. Il mourut vers l'an 1150. Il fut en grande relation avec les personnes les plus distinguées de son temps. On a de lui un traité *De misericordia et justitia*, inséré dans le *Trésor des anecdotes* de don Martène, p. 1020; | *De veritate corporis et sanguinis Domini in Eucharistia*, contre Béranger de Tours. Erasme faisait tant de cas de cet ouvrage, qu'il en fit faire une édition à Anvers, qu'il soigna lui-même; on l'a depuis réimprimé à Louvain, en 1561, et inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, tome 6. Bellarmin y a trouvé cependant quelques inexactitudes.

ALHAZEN, auteur arabe, qui a composé, vers l'an 1100 de J.-C. un *Traité sur l'Optique*, et d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle, 1572, in-fol.

* **ALHOY (LOUIS)**, ancien oratorien né à Angers en 1753, remplaça l'abbé Siccard à l'école des sourds-muets, pendant le règne de la terreur, fut ensuite membre

de la commission administrative des hospices, et devint principal du collège de St.-Germain, à Paris, en 1815. Il est mort en 1826, et il a laissé : | *Discours sur l'éducation des sourds-muets*, Paris, 1800, in-8°; | *Les Hospices*, poème, Paris 1804; | *Promenades poétiques dans les hospices et hôpitaux de Paris*, 1826, in-8°.

ALI, ou ALY-BEN-ABEN-THALEB, cousin-germain et gendre de Mahomet, devait succéder à ce prophète; mais, Abou-Bekr ayant été élu calife, il se retira dans l'Arabie. Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-père, dans lequel il permettait beaucoup de choses que son rival avait prosrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; et, après le massacre du calife Othman, Ali fut mis à sa place, vers le milieu du 7^e siècle. Les Egyptiens, les Mecquois et les Médinois le reconnurent; mais, un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut assassiné l'an de J.-C. 660, après avoir remporté quelques victoires. Son meurtrier s'était dévoué à la Mecque, avec deux autres, pour assassiner les chefs de parti Ali, Moavia et Amrou. Les Persans suivent Ali, en maudissant Abou-Bekr, Omar, et les autres interprètes de l'Alcoran. Voyez MAHOMET, OMAR, etc.

*ALI, roi de Maroc, 5^e monarque Almoravide, succéda, en 1110, à son père Yusef ou Joseph. Il s'occupa d'abord à élever de superbes édifices, et il fit bâtir la grande mosquée de Maroc. En 1115, il porta du secours aux Musulmans d'Espagne, et, après plusieurs campagnes insignifiantes, il livra, en 1115, contre Alfonso d'Aragon, une grande bataille où il fut vaincu et tué. Moins guerrier que son père qui avait fait plusieurs conquêtes en Espagne, Ali aimait les sciences. Il fit former, par une société de savans arabes, le recueil des ouvrages d'Avicenne, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous.

*ALI-BEY, chef des Mameloucs, naquit vers l'an 1728, dans le pays des Abazes, ou Abazes, voisin du Caucase. Amené au Caire comme esclave à l'âge de 12 ou 14 ans, il fut vendu à Ibrahim Kiaya, chef vétérân de janissaires, qui parvint en 1746, à s'emparer de l'autorité, et à soustraire l'Egypte à l'obéissance de la Porte ottomane. Ali-bey se fit remarquer dans tous les exercices des jeunes Mameloucs; il fut affranchi à l'âge de 20 ans, se maria, et fut bientôt mis au rang des vingt-quatre beys qui gouvernent l'E-

gypte. A la mort de son protecteur Ibrahim, qui eut lieu en 1757, il conçut les projets les plus hardis. Mais ses ennemis parvinrent à le faire exiler dans le Saïd, ou haute Egypte, où il resta deux ans. En 1766, employant à la fois la force et l'adresse, après avoir tué 4 beys ses ennemis, et chassé le pacha, il parvint à s'emparer du rang suprême, et refusa le tribut à la Porte, qui occupée de la guerre contre les Russes fut obligée de temporiser. Ali-bey fit quelques conquêtes. Par ses ordres une flotte sortie de Suez prit possession de Djedda, port de la Mecque, tandis qu'un corps de cavalerie commandé par son favori et son fils adoptif, Mohammed bey, occupait et pillait la Mecque même. Bientôt il forma le projet de conquérir la Syrie et la Palestine; déjà l'armée égyptienne commandée par Mohammed, et réunie aux troupes du fameux scheik Dâher, révolté contre la Porte, avait remporté une victoire sur les pachas turcs, lorsque Mohammed, gagné par le pacha de Damas, retourna tout à coup en Egypte, et pour échapper à la vengeance d'Ali, s'enfuit dans le Saïd, d'où il revint bientôt avec un fort parti. Ali-bey, défait dans une escarmouche, se retira avec ses Mameloucs, qui lui étaient restés fidèles, auprès du scheik Dâher, son ancien allié, avec lequel il obtint quelques succès contre les Turcs. Bientôt séduit par l'espérance de ressaisir la domination, et pressé par ses partisans de revenir en Egypte, il marcha sur le Caire avec ses Mameloucs et 4500 Saffadiens. Mais attaqué à l'improviste, dans le désert qui sépare Gaza de l'Egypte, par un corps de mille cavaliers d'élite, il fut blessé et fait prisonnier. Conduit devant Mohammed, celui-ci reçut son ancien maître avec toutes les marques du respect. Mais Ali mourut trois jours après, de poison, ou des suites de sa blessure. Ali-bey avait conçu la pensée de rappeler le commerce de l'Europe avec l'Asie à l'ancienne route de la mer Rouge et de la Méditerranée, et de faire de Djedda l'entrepôt du commerce de l'Inde.

*ALI-EFFENDI, né à Philippopolis, ville de Bulgarie, florissait sous le règne de Sélim I^{er}; il fut secrétaire de la trésorerie sous le defterdar Fuher-pacha, et publia une *Histoire* assez estimée des quatre sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim I^{er} et Soliman II. Cet ouvrage, très rare aujourd'hui, se fait surtout remarquer par l'impartialité avec laquelle il est écrit, et par un ton de modération

envers les chrétiens, que l'on ne trouve guère chez les historiens mahométans.

ALI-BEY, appelé aussi CASTILLO. Voyez BADIA-Y-LEBLICH.

* ALI-BEY ou ALL-BEIGH, premier drogman du sultan Mahomet IV, était né en Pologne, au commencement du 17^e siècle, sous le nom de Bobrowski. Enlevé très jeune par les Tartares, il fut vendu à des Turcs qui le portèrent au sérail du Grand-Seigneur, où il resta jusqu'à l'âge de 20 ans. Nommé interprète de la Porte, après un voyage en Egypte, il se voua à l'étude des langues. On assure qu'il en apprit dix-sept. Ali-bey, forcé de professer la religion des Musulmans, demeura toujours secrètement dévoué aux chrétiens. Il se proposait même de rentrer dans le sein de l'Eglise, et il voulait passer en Angleterre, pour exécuter ce projet. Mais la mort ne lui permit pas de le réaliser. Ali a laissé des mémoires en latin sur la *Liturgie des Turcs*, sur les *pèlerinages à la Mecque*, etc. Il composa aussi une *grammaire turque*, un *dictionnaire turc*, une *traduction de la Bible* dans la même langue, etc. Il mourut en 1675.

* ALI-PACHA, capitain-pacha sous Solim II, se rendit célèbre dans la marine turque. Dans la guerre qui éclata au 16^e siècle entre les Turcs et les Vénitiens, il fut investi du commandement de la flotte ottomane; il s'empara, en 1570, (l'an 978 de l'hégire), de l'île de Chypre, et prit successivement Candie, Zante et Céphalonie, îles qui appartenaient aux Vénitiens; Dulcigno, Antivari et Budoa en Dalmatie tombèrent également en son pouvoir. Il ne fut pas aussi heureux devant Cattaro. Les princes chrétiens s'étant ligués contre les Turcs, Ali pacha, à la tête d'une flotte de 280 galères, ravagea les côtes de l'Adriatique, et porta la terreur dans Venise. De retour dans le golfe de Lépante, il apprend que la flotte chrétienne commandée par don Juan d'Autriche s'avance contre lui. Aussitôt malgré l'avis de ses lieutenants, il sort du golfe avec toute sa flotte, dans l'intention de livrer le combat, et rencontre celle des chrétiens entre Patras et Lépante. C'est là que s'engagea le 7 novembre 1571, la bataille la plus mémorable qui se fût livrée sur ces mers depuis la journée d'Actium. L'intrépidité fut la même de part et d'autre, et pendant quelques heures la victoire fut incertaine. Enfin Ali-pacha ayant aperçu la galère de l'amiral chrétien, fondit sur elle avec

tant d'impétuosité que les proues des deux navires se brisèrent dans le choc. La galère d'Ali fut emportée à l'abordage, lui-même fut tué, et sa tête placée au bout d'une pique, fut le signal de la victoire. Les vaisseaux turcs furent presque tous pris, brûlés ou coulés à fond. Cette journée donna un démenti éclatant à l'opinion répandue généralement en Europe que les Turcs étaient invincibles sur mer.

ALI-PACHA, l'un des plus grands capitaines de l'empire ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

* ALI, pacha de Janina, appelé aussi Ali-Tébélien, parce qu'il était de Tébélien ou Tébéli, ville de l'Albanie, située à 20 lieues au nord de Janina, naquit en 1744 d'une famille à laquelle il attribuait une origine illustre; mais ses ancêtres ne s'étaient enrichis que par le brigandage. Il perdit son père, lorsqu'il était encore enfant, et il resta sous la surveillance de sa mère nommée Khamco, femme d'une beauté remarquable et d'un caractère cruel et vindicatif; elle s'appliqua à développer les inclinations féroces de son fils, et elle y réussit trop bien. Dès l'âge de 15 ans, il commandait une bande de voleurs, et il se rendit redoutable aux voyageurs qu'il pillait et assassinait sur les routes, ainsi qu'à tous ses voisins qui le chassèrent plusieurs fois de sa ville natale. Cependant ses crimes ne rétablirent point ses affaires délabrées depuis la mort de son père. Un jour assis à l'écart, il méditait sur les moyens de sortir de l'état de détresse où il était réduit, et remuait machinalement le sable avec son bâton, lorsque, sentant tout à coup de la résistance, il en chercha la cause, et trouva, dit-on, une cassette pleine d'or. Ali ayant profité de cette ressource inespérée pour lever une troupe de deux mille hommes, entra en triomphe à Tébélien, et prit un rang distingué parmi les beys du pays. Il épousa Euciné, fille de Capellan, pacha de Delvino, qu'on avait surnommé *le Tigre*. Ali leva ensuite de nouvelles troupes et reconquit tous les biens de son père, qui lui avaient été enlevés durant son enfance. Capellan dans l'espoir de se rendre indépendant de la Porte, s'était uni à un aventurier qui se faisait passer pour czar de Russie, sous le nom de Pierre III. Il communiqua ses desseins à Ali. Celui-ci,

pensant qu'il pourrait jouir des dépouilles de son beau-père, le dénonça à la Porte qui fit égorger le pacha de Delvino et confisquer tous ses biens; mais Ali n'en retira aucun profit; il retourna à Tébelen, et y commit des exactions, des meurtres et des crimes de toute espèce. Il s'empara de la ville de Cormovo, à l'instigation de sa mère qui, avant d'expirer, lui avait demandé vengeance d'un habitant de cette ville, et livra la ville à ses soldats, qui massacrèrent tous les hommes et vendirent à l'encan les enfans et les femmes. Ibrahim, pacha de Bérat, effrayé de cet exemple, et désirant préserver son pays de ces horreurs, fit proposer sa fille à l'ainé des fils d'Ali, nommé Mouctar, qui l'épousa. Mouctar, héritier de la férocité de son père assassina Ibrahim, et s'empara de toutes ses richesses. Ali, ayant rendu des services à la Porte dans la campagne de 1787 contre la Russie et l'Autriche, reçut en récompense le pachalik de Tricala en Thessalie, et bientôt celui de Janina. En 1790, il commença la guerre contre les Souliotes, peuplade indépendante et chrétienne qu'il avait résolu d'asservir. Après avoir pris leur capitale Souli, il en traita les habitans comme il avait traité ceux de Comorvo, et fit jeter dans un lac douze jeunes filles de la plus grande beauté. Sa femme Euciné, témoin de toutes ces horreurs, essaya de fléchir son mari, qui devint si furieux qu'elle en expira de frayeur. Craignant un soulèvement général, Ali chercha au dehors un appui, et en 1797, il s'allia avec les Français que le traité de Campo-Formio avait rendus maîtres de l'archipel Ionien; mais fidèle à ses seuls intérêts, il rompit avec eux à la suite de leur défaite à la bataille de Prévesa, traita encore avec eux en 1805, pour les trahir de nouveau à l'époque des désastres de Moscou. Ali avait vivement convoité la possession des îles Ioniennes. Le traité de Tilsit en ayant assuré la propriété aux Français, il se flatta qu'il obtiendrait la ville de Parga. Mais les Parganiotes montrèrent tant de résolution contre celui qu'ils regardaient comme leur ennemi le plus acharné, que celui-ci échoua. Ali s'allia aux Anglais auxquels il fit de riches présens, et qui lui envoyèrent un train complet d'artillerie. Les événemens de 1812 empêchèrent les Français de châtier sa conduite insolente envers le consul de France. Ali s'était entouré d'une cour fastueuse, et il reçut, en 1816, la visite d'un roi détrôné, Gus-

tave-Adolphe, qui se rendait en Morée. En 1818, il se vit enfin maître de Parga; qui lui fut vendue par les agens de l'Angleterre; inhumanité sacrilège, et inouïe dans le monde chrétien! On avait stipulé que tous les Parganiotes qui abandonneraient leur ville seraient indemnisés de la perte de leurs biens. Mais l'avarice et la fourberie d'Ali ne lui permirent pas de tenir compte de cette clause. Cependant la Porte, qu'alarmait la puissance toujours croissante d'Ali-Pacha, et qui d'abord n'avait osé encourir les chances d'une guerre contre lui, résolut enfin de l'attaquer. Le sultan lança un manifeste qui le déclarait coupable de lèse-majesté au premier chef, et envoya contre lui une armée commandée par Ismaël-Pacha-Bey, ennemi personnel d'Ali, qui venait d'être investi du pachalik de Janina. Les troupes de la Porte commirent beaucoup de désordres en traversant la Grèce, et les habitans de cette contrée prirent les armes pour secouer le joug des Ottomans. Ali voulant faire servir cette insurrection à ses projets, promit aux Grecs une constitution, et fit répandre le bruit qu'il se ferait chrétien. Mais leurs chefs qui le connaissaient trop bien refusèrent de se réunir à lui. Ali se vit même abandonné de ses fils, et alors il ne compta plus que sur ses propres ressources. Il se retira, avec 600 hommes qui lui étaient restés fidèles, dans la citadelle de Janina, où il avait renfermé ses trésors et quantité d'approvisionnement, et, après avoir brûlé la ville, il se prépara à se défendre, armé de toutes les ressources de la rage et du désespoir. Ismaël qui avait perdu de sa première énergie à cause de la crainte que lui inspirait Ali, n'était pas plus avancé au bout de 18 mois de siège. Le sultan, fatigué de ces lenteurs, donna le commandement de l'expédition au séraskier Khourschild, vieillard d'un courage éprouvé. Ali, poussé à bout par ce nouveau général, déclara qu'il se ferait sauter avec sa forteresse plutôt que de se rendre. Khourschild eut alors recours à la ruse, et parvint à le décider à venir conférer avec lui dans une île au milieu du lac qui baignait le pied de la citadelle, en commençant ses négociations par les offres d'un pardon absolu qu'il lui faisait, disait-il, de la part du sultan. Ali, en quittant le château, avait donné ordre à Sélim, son lieutenant à qui il en confiait la garde, de mettre le feu aux poudres et de faire sauter la forteresse si on voulait le

surprendre. Le château ne devait être rendu, que lorsqu'on rapporterait à Sélim la seconde moitié d'une bague qu'Ali avait partagée avec lui. Ali fut magnifiquement traité par Khourschild pendant sept jours qu'il resta dans l'île. Un jour au moment où Khourschild venait de lui jurer sur le Coran que sa vie serait respectée, il consentit à remettre la moitié de l'anneau de laquelle dépendait la reddition de la forteresse. Sélim l'ayant regue, éteignit la mèche qu'il tenait continuellement allumée auprès des poudres, et aussitôt il tomba poignardé. Le pavillon impérial fut arboré par la garnison, et presque en même temps des officiers de Khourschild entrent dans la tente d'Ali qui, à leur vue se lève avec impétuosité et demande d'une voix tonnante ce qu'on lui apporte. Hassan-Pacha lui présente le firman de sa hauteesse qui demandait sa tête : « Ma tête, s'écrie Ali avec fureur, ne se livre pas si aisément ! » En prononçant ces mots, il tire un coup de pistolet dont la balle brise la cuisse de l'officier qui lui présentait le firman ; de deux autres coups il tue deux officiers. Il mettait en joue son tromblon chargé de chevrotines, lorsqu'il tomba lui-même percé de deux balles. Ce tragique événement arriva le 5 février 1822. Sa tête après avoir été embaumée, fut envoyée au sultan qui la montra au divan, et la fit porter dans les rues de Constantinople. Elle fut ensuite exposée avec le firman de mort au-dessus de la grande porte du sérail. On trouve des renseignements très curieux sur Ali-Pacha dans le *Foyage de la Grèce* par M. Pouqueville, ancien consul de France près d'Ali ; dans le *Mémoire sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, visir de Janina*, du même, et dans la *Vie d'Ali-Pacha* par M. Alphonse de Beauchamp.

ALIBRAI. Voyez DALIBRAI.

* **ALIGNAN** (BENOÎT), évêque de Marseille, naquit à la fin du 12^e siècle, à Alignan-du-Vent, à 6 lieues de Pézenas ; dans le bas Languedoc. Il était issu d'une famille distinguée, qui le plaça pour faire ses premières études dans un monastère de bénédictins, dont il prit l'habit. Nommé à l'abbaye de Grasse, diocèse de Carcassonne, il contribua de tout son pouvoir à ramener les révoltés à l'obéissance de Louis VIII, pendant la guerre des Albigeois : c'est lui qui, presque seul, fit soumettre les villes de Béziers et de Carcassonne, qui prêtèrent serment de fidélité au roi, entre ses mains. En 1229, il fut

porté à l'évêché de Marseille ; il parvint à réunir les esprits divisés pour des droits seigneuriaux. Il se croisa, et partit en 1239 pour la Terre-Sainte, avec Thibault, comte de Champagne, et roi de Navarre. De retour en France, l'an 1242, il assista au concile de Lyon, sous Célestin IV, en 1243. Il ne put accompagner saint Louis lorsqu'il partit en 1248 pour sa première croisade, mais il repartit pour la Terre-Sainte en 1260. Ce fut alors qu'Alexandre IV, pour relever les affaires des Croisés, engagea Alignan à prêcher une nouvelle croisade, qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Il mourut en 1268, après s'être démis de son évêché. Il avait constamment pratiqué la règle de saint Benoît, même après avoir été sacré évêque, et se fit nommer toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Sur la fin de sa vie il entra dans l'ordre des frères mineurs, dont la règle était plus sévère que celle des bénédictins, et plus conforme à ses vues de perfection. Il est auteur d'un ouvrage de théologie resté manuscrit, et dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque royale ; il est intitulé *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summa Trinitate et fide catholica in decretalibus*. On trouve dans le tome 7 du *Spicilegium* d'Achery, une lettre d'Alignan au pape Innocent IV : *De rebus in Terra Sancta gestis*. Cet évêque passait pour un des hommes les plus instruits de son temps.

ALIGRE (ETIENNE d'), chancelier de France, né à Chartres, se procura par son mérite les places d'intendant du comte de Soissons et de tuteur du comte son fils, et obtint par la protection de ce seigneur l'entrée au conseil. Son caractère complaisant, et sa probité le firent aimer et estimer. Son intégrité et ses connaissances fixèrent le choix de Henri IV, qui le nomma président des états de Bretagne. Louis XIII le fit conseiller d'état. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'état, lui fit confier les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier lui fut accordé à la fin de la même année. D'Aligre ne conserva ses fonctions que pendant deux ans, et fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière au Perche, où il finit ses jours en 1635, à 76 ans. Son fils, Etienne d'Aligre, aussi chancelier, mourut en 1677, à 83 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

* **ALIGRE** (ETIENNE-FRANÇOIS d'), naquit en 1726 d'une famille distinguée d'a-

bord dans la carrière militaire, et qui depuis avait embrassé la magistrature (V. l'article précédent). Il était président à mortier en 1768. Lorsque Laverdy le fit agréer pour la place de premier président du parlement de Paris, on s'étonna de voir à la tête de la magistrature un homme encore jeune et célibataire. Louis XV en fit la réflexion. D'Aligre cependant se distinguait dans ce poste honorable; il se faisait remarquer surtout par la clarté et la précision dans la manière dont il prononçait les arrêts. Dans le temps où le ministre Necker, qui jouissait alors du plus grand crédit, préparait la convocation des états généraux, d'Aligre demanda à S. M. une audience en présence de ce ministre, et l'obtint. Il y lut un *mémoire*, dans lequel il annonçait les malheurs qui devaient naître de cette convocation. Un profond silence régna pendant et après cette lecture, et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Ormesson de Noisseau lui succéda en 1788. D'Aligre fut un des premiers français qui émigrèrent. Après avoir échappé à la mort lors de la prise de la Bastille, par la présence d'esprit d'un de ses gens, il se retira à Londres, où il s'était fait précéder par 4 millions placés sur la banque anglaise. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick en 1798. Sa première femme dont il n'a point eu d'enfants, était la dernière descendante de la famille Talon.

ALIPIUS ou **ALIPE**, d'Antioche, géographe dans le 4^e siècle, dédia à l'empereur Julien une *Géographie*, que Bayle dit n'être pas de lui, parce qu'il est difficile de croire qu'il y aurait parlé, comme il fait, de l'Angleterre sur le rapport d'autrui, tandis qu'il avait été long-temps lieutenant-gouverneur dans cette province. Il n'est pas sûr non plus que cette géographie soit celle que Jacques Godefroy a publiée en grec et en latin, Genève, 1628, in-4^e. C'est à lui que Julien avait donné la commission de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

ALIPIUS (saint), d'Andrinople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du 7^e siècle. Voy. saint SIMÉON-STYLITE.

ALIPIUS, évêque de Tagaste, fut l'ami et le disciple de saint Augustin, qui en fait une mention touchante dans ses *Confessions*. Il alla visiter la Palestine, et y

vit saint Jérôme, avec lequel il se lia étroitement. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup saint Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les donatistes et les pélagiens. Il assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, et travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de l'Eglise. On voit qu'il était âgé en 429, par une lettre que saint Augustin lui écrivit en cette année, et dans laquelle il l'appelle vieillard. On croit qu'il mourut peu de temps après. Il est nommé, dans le martyrologe romain, au 15 août.

ALIX, 4^e fille de Thibault IV, comte de Champagne, fut épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste. Elle faisait, par ses grâces et son amabilité, les charmes de la cour de Champagne, lorsqu'elle s'unit au roi de France, devenu veuf, en 1160, de Constance de Castille, sa seconde épouse qui mourut sans avoir donné d'héritier au trône. Ce ne fut qu'après quatre années de mariage qu'Alix mit au monde, en 1165, un fils surnommé *Dieu-Donné*, parce qu'il fut le fruit des prières et des vœux de tout le peuple. Il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Louis VII étant mort, son fils n'ayant encore que 14 ans et demi, Alix réclama la régence; mais Philippe déclara qu'il voulait gouverner par lui-même; et par un acte de politique inouï à son âge, il déjoua tous les projets de sa mère, qui avait imploré l'appui du roi d'Angleterre Henri II, afin de s'emparer du gouvernement de l'état. En 1190, ayant résolu d'aller combattre dans la Palestine, il assembla tous les grands de l'état, et nomma, de leur consentement, Alix pour gouverner en son absence; elle administra avec beaucoup de sagesse, et mourut à Paris le 4 juin 1206, respectée des grands et regrettée des peuples. L'histoire de France parle de plusieurs autres princesses du nom d'Alix; celle dont nous venons de parler est la plus célèbre.

* **ALIX** (PIERRE), naquit à Dôle en 1600, fut nommé abbé de Saint-Paul à Besançon en 1632, et peu de temps après chanoine de l'église de Saint-Paul de la même ville; ses connaissances étaient très étendues et très variées; il joignait à la science de la théologie celle des mathématiques, dans laquelle il se rendit très habile. Il essaya de défendre contre le pape Alexandre VII les prétentions du

chapitre de Besançon sur l'élection des archevêques; les ouvrages qu'il a composés pour cet objet sont presque les seuls qui nous restent de lui. Le père Vernerey, inquisiteur à Besançon, ayant censuré un dialogue qu'il avait composé, intitulé *Dialogue entre Porte-Noire et le Pilon*, il y répondit par une brochure qui a pour titre *Éponge pour effacer la censure du P. don Vernerey*. Plusieurs traités d'algèbre, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Paul*, que lui attribue le P. Lelong dans sa *Bibliothèque historique de la France*, ont été perdus. Alix mourut le 6 juillet 1076.

ALKMAAR (HENRI D'), poète du 5^e siècle, traduisit en allemand le poème gaulois *Raignier le Renard*, composé d'abord en prose par Pierre de Saint-Cloud, et mis en vers en 1270, par Jaquemars Gielée, de Lille en Flandre. C'est une satire où l'on critique d'une manière souvent très plaisante et pleine de sel, les mœurs du moyen âge, et où les gens d'Eglise entre autres ne sont pas épargnés. M. Gottsched en a donné une belle édition en allemand, enrichie de figures et de quelques dissertations préliminaires. La *Fable du renard* a été traduite en latin, et en plusieurs langues vivantes. La traduction française a pour titre *le Renard ou le Procès des bêtes*, Bruxelles, 1759, in-8°, réimprimée à Paris, en 1788, sous le titre de *les Intrigues du cabinet des rats*, avec 22 planches en taille-douce. Du reste, le véritable nom d'Alkmaar est Nicolas Baumann, jurisconsulte à Juliers.

* **ALLACCI** (LÉON), en latin *Allatius*, d'abord grand-vicaire d'Anglona, puis bibliothécaire du cardinal Barberini, et enfin du Vatican, naquit dans l'île de Chio, l'an 1586, de parens schismatiques grecs. Amené à Rome en 1600, il se perfectionna dans la philosophie et la théologie, et mérita par ses succès la confiance de Bernard Giustiniani, évêque d'Anglona. Les ouvrages que l'on a de lui, et le genre de personnages qu'il approcha, prouvent assez qu'il était revenu de l'erreur dans laquelle il naquit; mais il ne voulut jamais s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandant un jour pourquoi il ne voulait point les recevoir : « C'est, lui répondit Allacci, pour pouvoir me marier quand je voudrai. » — Mais, ajouta le pontife, pourquoi ne vous mariez-vous donc pas? — C'est, répliqua-t-il, pour pouvoir prendre les ordres quand il me plaira. » Il était doué

d'une mémoire extrêmement heureuse, et sa facilité, jointe au goût du travail, en fit en peu de temps un des hommes les plus instruits et un des meilleurs littérateurs de l'Italie. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages. La plupart de théologie et de liturgie; ceux qui se sont le plus remarquer sont | *De Ecclesiæ orientalis et occidentalis perpetua consensione*, Cologne, 1638, in-4°; | *De utriusque Ecclesiæ in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1635, in-8°; | *Græcæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°; | *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8°; | *De templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8°; | *Philo-Byzantinus de septem orbis spectaculis*, græc. et lat., cum notis, Rome, 1640, in-8°; | *Eustathius archiepiscopus antiochenus in Hexameron, etc.*, Lyon, 1629, in-4°. Dans cet ouvrage, rempli d'érudition, Allacci soutient que ce ne fut point l'âme de Samuel qui apparut à Saül; mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges du diable et de la pythionisse; | *Symnicha, sive opusculorum græcorum et latinorum vetustiorum et recentiorum libri duo*, Cologne, 1655, in-fol.; | *De mensura temporum antiquorum et præcipuè Græcorum*, Cologne, 1645, in-8°; | *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica*; | *De octava synodo Photii*, Rome, 1662; | *De patria Homeri*, Lyon, 1640. L'auteur, natif de l'île de Chio, veut prouver dans cet ouvrage qu'Homère y naquit aussi; il joint à cette production une pièce de vers intitulée *Natales Homerici*. | *Apes urbanæ*, qui contient l'énumération de tous les savans qui ont illustré Rome et le pontificat d'Urbain VIII, depuis 1650 jusqu'en 1652; | *La Dramaturgia, ou Catalogue de tous les ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps*, réimprimé à Venise en 1755, in-4°, avec des notes et des additions jusqu'à l'année de la réimpression. | *Poeti antichi raccolti dai codici manuscritti della biblioteca vaticana e Barberini*, Naples, 1661, in-8°; recueil précieux d'anciennes poésies italiennes jusqu'alors inédites. Allacci mourut au mois de janvier 1669, à l'âge de 83 ans. On assure que pendant 40 années de suite il s'est servi de la même plume, et que l'ayant perdue, il fut sur le point d'en pleurer de chagrin. On ajoute qu'en une seule nuit il copia le *Diarium romanorum pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait

prété. On trouve le catalogue de ses ouvrages, que nous n'avons pas tous cités, dans les tomes 8 et 10 des *Mémoires* de Nicéron, et dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Dupin.

* ALLAFORT (JEAN), conventionnel, n'est connu que par son vote pour la mort de Louis XVI. Il mourut peu d'années après dans le département de la Dordogne, où il exerçait les fonctions de commissaire du Directoire.

ALLAINVAL (l'abbé LÉONOR - JEAN-CHRISTINE SOULAS d'), né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théâtre français quelques comédies qui eurent peu de succès, et au théâtre italien l'*Embarras des richesses*, qui fut mieux accueilli; le *Jour du carnaval*, et quelques autres pièces. Son *Ecole des bourgeois* est celle qui se rapproche le plus des pièces de Molière. On a encore de lui | *Lettre à Milord ****, au sujet de *Baron et de la demoiselle le Couvreur*; | *Anecdotes de Russie*, sous Pierre I, 1645, in-12; | *Connaissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez méthodique et bien fait; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite qui l'avait donné à M. Boudot. L'auteur de l'*Embarras des richesses* l'éprouva peu pendant sa vie et encore moins à sa mort, qui vint à la suite d'une paralysie, pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu, par les soins d'une personne charitable.

ALLAIS (DENIS VAIRASSE d'), est ainsi nommé de la ville d'Allais en Languedoc, où il naquit; il passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva, en 1663, sur la flotte commandée par le duc d'York. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont | une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; | *Un abrégé de cette grammaire en anglais*, 1683, in-12; | *L'Histoire des Scaramandes*, dernière édit., Hollande, 1716, 2 vol. in-12, réimprimée dans la collection des voyages imaginaires, in-8°. Elle a été traduite en plusieurs langues. C'est un roman politique, dangereux pour les esprits faibles, et qui, en beaucoup d'endroits, n'est que plat et ridicule. Il renferme plusieurs allusions malignes ou impies. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain était un génie inquiet et frondeur.

ALLAIS de BEAULIEU. Voy. BEAULIEU.

* ALLAMAND (JEAN-NICOLAS-SÉBASTIEN), professeur de philosophie et d'his-

toire naturelle, né à Lausanne en 1716, mourut à Leyde en 1787. On lui doit | *Sermons sur divers sujets*, traduits de l'anglais sur la 5^e édition de Foster, Leyde, 1793, tome 1, le seul qu'il ait donné; | *Éléments de chimie*, traduits du latin de Boerhaave, et augmentés par Tarin, Paris, 1754, 6 vol. in-12; | *Essai sur l'histoire naturelle des Corallines*, traduit de l'anglais d'Ellis, La Haye, 1756, in-4°; | *Histoire naturelle du Gnow, du Grand-Gerba et de l'Hippopotame*; Amsterdam, 1776, in-4°, insérée dans l'*Histoire naturelle de Buffon*, publiée à Amsterdam, 1766-79, 38 vol. in-4°; | *Essai sur les comètes*, traduit de l'anglais d'Olivier, Amsterdam, 1777, in-8°; | *Nouvelle description du Cap-de-Bonne-Espérance, avec un Journal historique d'un voyage de terre sous le commandement du capitaine Henri Hop*, traduite du hollandais, Amsterdam, 1778, in-8°. Il a travaillé à la traduction du *Livre de Job et des Proverbes de Salomon*, du latin de Schultens, et il a été l'éditeur du *Dictionnaire historique et critique* de Prosper Marchand et de l'*Introduction à la philosophie* de s'Gravesande.

* ALLARD (JOSEPH-FÉLIX), abbé, professeur de rhétorique au petit-séminaire de Marseille, mort en 1831, s'est occupé de la littérature du moyen âge, et s'est fait connaître par une *Traduction de l'apologétique de Tertullien* qui est estimée.

* ALLARD (MARGUERITE-AIMÉ-LOUIS), né en 1730, professeur de droit à Poitiers, fut nommé dans cette ville député à l'assemblée législative, où il se fit connaître par un esprit de fermeté et de modération. Il était membre du tribunal criminel du département de la Vienne, lorsqu'il fut accusé d'avoir engagé un prêtre, son parent, à refuser le serment exigé des ecclésiastiques; condamné à mort sur cette dénonciation, par le tribunal révolutionnaire de Paris, il fut exécuté au mois de février 1794.

ALLARD (GUI), avocat et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale et particulière du Dauphiné, mourut en 1716, âgé d'environ 70 ans. Ses livres sont estimés par les familles de cette province, qui lui ont fourni des généalogies, et les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné avec les armoiries*, Grenoble, 1714, in-12. Ce livre n'est pas commun, non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises*, 1672, 1682, 4 vol. in-4°.

* **ALLARDE** (PIERRE-GILBERT-LEROY, baron d'), né en 1759 à Montluçon, d'une famille noble, était à l'époque de la révolution, capitaine au régiment de Franche-Comté, infanterie. Député aux états-généraux, il combattit les projets de Necker, s'opposa à la création des assignats, et poursuivit avec chaleur l'abolition des jurements et des maîtrises. Après avoir abandonné la carrière politique, il embrassa celle du commerce, mais sans succès, et fut nommé régisseur de l'octroi municipal de la ville de Paris. Il ne put cependant prévenir une banqueroute qu'avait rendue inévitable l'impossibilité de recouvrer des sommes considérables que lui devait le gouvernement. Mais il vint à bout de payer tous ses créanciers, se fit réhabiliter en 1807, et mourut en 1809 à Besançon. Son fils, connu sous le nom de Francis, est auteur de vaudevilles pleins d'esprit.

ALLATIUS. Voy. **ALLACCI**.

* **ALLÉ** (JÉRÔME), né à Bologne vers la fin du 16^e siècle, professa la théologie dans sa ville natale, et se distingua dans la prédication; il a laissé des sermons et quelques ouvrages de poésie, dont les sujets sont empruntés à l'Écriture sainte, comme des drames pieux, ou plutôt des *Représentations* dans le goût du temps et qui sont intitulés : *la Bienheureuse Catherine de Bologne*; *L'infortunée et la fortunée Clotilde*; *La contrition triomphante*, et *L'épouse inconnue et connue de Salomon*, avec les *intermèdes de Samson*, de *David* et de *Absalon*. Ces ouvrages furent imprimés successivement à Bologne de 1641 à 1650.

ALLECTUS, tyran en Angleterre, dans la 5^e siècle, s'était attaché à Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, et se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare et ambitieux, fit des exactions et lantes, et commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, et se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodote, général de Constance Chlore, qui avait dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille, et le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été détachée. On ignore la famille et la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avait pour la guerre

quelques talens obscurcis par de grandes vices.

* **ALLEGRAIN** (CHRISTOPHE-GABRIEL), sculpteur, naquit à Paris en 1710. Il ramena le bon goût dans la sculpture française, et mérita, soit par son talent, soit par l'heureuse influence qu'il exerçait sur son siècle, d'être reçu à l'académie. Le plus beau et le plus admire de ses ouvrages est une *Vénus* que l'on voit aujourd'hui dans la galerie du Luxembourg. Allegrain est mort en 1795, à l'âge de 85 ans.

* **ALLEGRE** (ANTOINE), chanoine de Clermont, né à la Tour, en Auvergne, a traduit de l'espagnol d'Antoine de Guevara, évêque de Mondoñedo, et confesseur de Charles-Quint : | *Le mépris de la cour*, et *la louange de la vie rustique*, chez Dolet, Lyon, 1545, in-8°; cette édition est recherchée des curieux; et Paris, 1551, in-16; | *Décade contenant les vies de dix empereurs* (Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère), Paris, Vascosan, 1556, in-4°, et 1567, in-8°; cette dernière édition se joint au *Plutarque* d'Amoyot, du même imprimeur. Cette *Décade* qui est plutôt une imitation qu'une traduction de Guevara, se trouve dans les éditions de *Plutarque*, en 25 volumes in-8°, données par Brottier, Vauvilliers et Clavier.

* **ALLEGRE** (PAUL-LAURENT), né à Turin, en 1751, d'une famille originaire de Genève, après avoir fait de brillantes études, entra dans la carrière ecclésiastique, et fut promu, en 1807, à l'évêché de Pavie, auquel était annexé le titre d'archevêque d'Amasie *in partibus*. Il assista, en 1811, au concile national ouvert le 17 juin à Paris, et composé des évêques de France et d'Italie, concile qui n'eut aucun résultat, et dont les actes, selon l'expression du savant évêque de Noli, seront à jamais introuvables. Allègre fut un des neuf prélats députés au mois d'août suivant vers le pape Pie VII, à Savone. Il a terminé ses jours à Pavie, en 1821, témoignant, par ses dispositions testamentaires, de son amour pour les pauvres, qui l'avait porté durant sa vie à une longue pratique de bonnes œuvres et qui ne se démentit point à l'heure de sa mort.

ALLEGRI. Voyez **CORRÈGE**.

ALLEGRI (ALESSANDRO), poète italien né à Florence, qui vivait vers la fin du 16^e siècle. Il donna dans le genre burlesque, fort en vogue de son temps, et surtout en Italie. Ses productions ne sont pas

dépourvues d'agrément; on y voit briller partout cet esprit et cette aimable facilité que l'auteur avait puisés dans la société des hommes les plus instruits de son temps. Ses poésies, recueillies après sa mort, ont été imprimées par fragmens, la première partie à Vérone, 1603; la 2^e *ibid.* 1607; la 3^e à Florence, 1608, et la 4^e à Vérone, 1615. Toutes ces poésies sont précédées de morceaux en prose extrêmement spirituels et facétieux. On les trouve ordinairement réunies en un seul volume, et précédées de trois lettres adressées, l'une à Bembo, l'autre à Boccace, et la troisième à Pétrarque; elles ont pour titre : *Lettere di ser poi pedante*, et sont suivies de la *Fantastica visione di Parri da Pozzolatice*. Dans ces lettres, l'auteur tourne en ridicule les pédans, en empruntant leur style. Allegri avait aussi composé d'autres poésies, entre autres une tragédie d'*Idoménée, roi de Crète*, dont Carlo Dati, qui l'avait lue, faisait de grands éloges; mais elles se sont perdues entre les mains de sa famille, qui en avait hérité. Le recueil des poètes latins publié à Florence, 1719, contient des poésies latines d'Allegri, qui prouvent la variété de son talent.

* ALLEGRI (GRÉGOIRE), célèbre compositeur de musique et chanteur de la chapelle du pape, naquit à Rome vers l'an 1587. Il eut Nanini pour maître, et se montra bientôt son rival. On parle beaucoup d'un *Miserere* de sa composition, dont la musique était si parfaite, que le pape avait défendu sous des peines sévères de la copier. On assure cependant que Mozart le retint après l'avoir entendu deux fois seulement. Le pape, en 1773, fit présent au roi Georges III de la première copie qui ait paru. Ce *Miserere* a été gravé à Paris, en 1810, dans la *Collection des classiques* de M. Choron. Allegri mourut le 6 février 1640.

ALLEMAN. *Voyez* ALEMAN.

ALLEMANT (PIERRE l'). *Voyez* LALLEMANT.

* ALLEN (JEAN), archevêque du Dublin, en 1528, et peu après, chancelier d'Irlande, dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi avec beaucoup d'activité dans la suppression de plusieurs monastères, dont ce cardinal employa les revenus à la dotation de deux collèges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérard, fils de ce comte, n'ayant pu obliger Allen, devenu son prisonnier, à fléchir le genou devant

lui, lui fit sauter la cervelle d'un coup de massue, le 28 juillet 1534; ce prélat était alors âgé de 58 ans. La fin tragique de Allen fut regardée par le peuple comme une punition du ciel, pour avoir détruit quarante monastères. Allen était un savant canoniste : on a de lui : | *Epistola de Pallii significatione activa et passiva*; | *De consuetudinibus ac statutis intuitionis causis observandis*.

* ALLEN (ETHAN), naquit à Salisbury dans le Connecticut vers 1752. Il se montra de bonne heure opposé au gouvernement anglais, et ayant pris une part active à la révolte des *enfants des montagnes vertes*, il fut exilé, puis condamné à mort. Allen se cacha; 500 guinées avaient été offertes à celui qui apporterait sa tête; mais nul américain n'aurait voulu le livrer. Après la bataille de Lexington, premier signal de l'indépendance américaine, Allen s'empara de Ticonderago et du lac Champlain, de concert avec le général Arnold (*Voyez ce nom*). Ayant formé le projet d'enlever aux Anglais le Canada qu'ils venaient de prendre à la France, il attaqua Montréal, fut repoussé et tomba successivement entre les mains des sauvages et des Anglais. Ces derniers en usèrent à son égard avec plus de cruauté que les Canadiens. Rendu à la liberté vers 1778, il se retira de la scène politique et mourut subitement en 1789. Seul de tous les chefs de la révolution américaine, il affectait du mépris pour les croyances religieuses, et cependant il croyait à la métempsycose et aux rêveries pythagoriciennes. Il avait écrit un pamphlet satyrique contre Moïse et les oracles, sous ce titre *Théologie d'Allen, ou les oracles de la raison*, 1786; un jour le même homme montrait à ses amis un cheval blanc en leur disant : *regardez ce cheval blanc : eh bien! c'est là le corps qui attend mon âme, quand je sortirai de cette vie...*

* ALLEON DULAC (JEAN-LOUIS), avocat né à Lyon, mort en 1768 à Saint-Etienne, où il remplissait les fonctions de directeur de la poste aux lettres. Il avait embrassé d'abord la carrière du barreau qu'il quitta pour se livrer à l'étude de l'histoire naturelle. Il a publié | *Mélanges d'histoire naturelle*, 1762, 2 vol. in-8°, 2^e édition, 1763, 6 vol. in-8°; | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, 1763, 2 vol. in-8°.

* ALLERSTAIN, ou HALLERSTAIN (le père), jésuite allemand, et mission-

naire à la Chine. Ses vastes connaissances en mathématiques et en astronomie le firent distinguer par l'empereur Kien-Long, et appeler à Pékin. Bientôt après il fut nommé mandarin, et président du tribunal des mathématiques. C'est lui qui obtint du *heou-pou* (tribunal des fermes), les états de population des différentes provinces de la Chine, et qui a fait le dénombrement des Chinois pour la 25^e et la 26^e année de Kien-Long : la 25^e la population était de 196,857,977 habitants; la 26^e, elle s'élevait à 198,214,624. Ces mémoires, reçus en France en 1779, confirmèrent les calculs du P. Amiot, et prouvent que la population chinoise a augmenté de 1,576,647 en un an. On trouve ces calculs dans la *Description générale de la Chine*, pag. 285 de l'édition in-4^o. La politique des conquérans tartares ne permet plus aujourd'hui ces recensements, de peur de révéler aux Chinois le secret de leurs forces. Allerstein, d'après des renseignements récents, est mort en 1773, âgé de 78 ans.

* **ALLESTRY (RICHARD)**, théologien anglais, né en 1619 à Uppington. N'étant encore qu'étudiant à Oxford, dans les troubles de la guerre civile, il prit les armes pour Charles I et resta constamment attaché au parti du roi jusqu'à la restauration, où il revint à Oxford et prit le degré de docteur en théologie. Le roi le nomma prévôt du collège d'Eton, où il se fit estimer par sa bienfaisance. Il a laissé des *sermons* qui ont été recueillis en 1 vol. in-fol. en 1684.

ALLETZ (PONCE-AUGUSTIN) avocat, né à Montpellier, et mort à Paris en 1783, âgé de 80 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont tous pour objet des matières utiles : la religion, la morale, l'histoire, l'éducation. L'université de Paris en a adopté quelques-uns, et l'on a fait de nombreuses éditions de quelques autres, tels que le *Catéchisme de l'âge mûr*, solide, clair et méthodique. On distingue encore parmi ses ouvrages | *l'Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12, bon abrégé de la collection de cet estimable ouvrage; | un *Dictionnaire théologique*; | les *Vies des papes, depuis saint Pierre jusqu'à Clément XII*; | *Tableau de la doctrine des Pères et docteurs de l'Eglise*; | *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747-81, 1803, in-12, etc. etc.; | *Dictionnaire portatif des conciles*, 1758, in-8^o; | *L'agronome, ou Dictionnaire por-*

taf du cultivateur, 2 vol. in-8^o, 1760, 1764, 1799; | *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12, 1784; | *Les ornemens de la mémoire, ou Les traits brillans des poètes français les plus célèbres*. M. Alletz a peu créé : mais il avait l'art d'extraire et de recueillir les pensées de divers auteurs, de les disposer avec ordre, et d'en former un tout qui ne doit jamais sans doute dispenser de recourir aux sources, mais qui peut conduire sur la route.

ALLEYN (THOMAS), né dans le Staffordshire, en 1542, mort en 1632, favorisa le progrès des lettres par son crédit, ses soins et ses libéralités. Il avait rassemblé des manuscrits concernant toutes les sciences; mais les siens, qui contenaient ses recueils et ses observations sur l'astronomie, les mathématiques et la physique, ont été perdus. Il fut admiré de tous les savans de son siècle, célébré par quelques-uns, et aimé des personnes les plus considérables.

ALLEYN (GUILLAUME), Anglais de nation, après avoir flotté quelque temps entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie, au sujet de la religion, se fixa enfin à l'Eglise anglicane, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre est attribué à M. de Marigny, gentilhomme français, et fut dédié ironiquement à Cromwel, dont on peignait les traits sous des couleurs empruntées. Il mourut le 13 avril 1717.

* **ALLEYN (EDOUARD)**, célèbre auteur anglais, naquit à Londres le 1^{er} septembre 1566. Son père qui possédait une certaine fortune, voulut lui donner une éducation soignée. Mais l'esprit dissipé du jeune Alleyn s'opposait à toute application sérieuse. Doué de grandes dispositions pour le théâtre, il embrassa la profession de comédien, et se fit surtout remarquer dans les principaux rôles de Shakespear et de Ben Johnson. Converti, dit-on, par une apparition, il fonda l'hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à deux lieues de Londres, hôpital dont Inigo Jones fut l'architecte. L'édifice coûta 10,000 livres sterl. et il y attacha 8,000 livres de rente. Il y passa le reste de ses jours dans des exercices de piété, soumis aux règles de la maison, qu'il avait tracées lui-même, et réparant de son mieux les désordres de sa vie passée. Il mourut le 23 novembre 1626.

* **ALLIER (CLAUDE)**, curé de Chambonas (Ardèche), fut un des royalistes qui organisèrent le camp de Jalès en 1790; plusieurs régimens furent envoyés pour détruire ce camp et Allier fut décrété d'accusation, le 18 juillet 1792, par l'assemblée législative. Il fut condamné à mort le 5 septembre de l'année suivante, et exécuté à Mende.

* **ALLIER (DOMINIQUE)**, qui avait fait aussi partie du camp de Jalès, fut décrété d'accusation en même temps que le précédent dont il était parent; mais il s'évada, et se réfugia à Coblenz, auprès des princes français. Revenu dans les départemens méridionaux, où on l'accusa de plus de s'être rendu l'agent des princes, il y fut arrêté et mis à mort au mois de novembre 1798.

* **ALLIER DE HAUTEROCHÉ (LOUIS)**, chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, né à Lyon, d'une famille noble, se vit, par suite de la révolution, dans la nécessité de quitter sa patrie. Il se rendit à Constantinople, et il s'appliqua, dans cette ville, à former une collection de médailles grecques, qu'il augmenta considérablement dans ses voyages en Attique et en Egypte. Revenu en France en 1800, il fut bientôt nommé consul à Héraclée, sur la mer Noire, et à Cos, dans l'Archipel; et ensuite attaché au consulat-général de Smyrne et à l'inspection générale du Levant. Il accompagna en 1817 le baron Félix de Beaujour, dans la tournée que fit cet inspecteur général en Turquie, pour visiter tous les établissemens français, et durant laquelle Allier augmenta encore sa collection. De retour à Paris avec ses trésors d'archéologie, il classa et décrivit ses médailles, et il s'occupait de les faire graver, quand la mort le surprit dans son travail. Sa collection de médailles grecques est peut-être la plus complète qui existe en Europe. Hauteroché en a légué plusieurs au cabinet du roi, entre autres une Tessère syrienne, portant deux dates, importante pour l'histoire de Syrie, et une médaille en or de Persée, roi de Macédoine, pièce unique jusqu'à ce jour. Ce célèbre numismate est mort en novembre 1827; laissant quelques dissertations, telles qu'un *Essai sur la Tessère* dont nous avons parlé, une notice sur les deux *Sapho*, lue en août 1822, à la société asiatique. En 1823, il avait fondé en faveur de l'académie des inscriptions et belles-lettres, une rente de quatre cents francs destinée à un prix

annuel pour le meilleur ouvrage de numismatique.

ALLIONI (CHARLES), médecin et professeur de botanique à l'université de Turin, né en 1723 et mort en 1804, à l'âge de 79 ans. Il faisait partie de l'institut de Bologne et des sociétés royales de Montpellier, de Londres, de Göttingue, de Madrid, etc. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres: | *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum*, Augustæ Taurinorum, 1753, in-4°, avec 12 planches; | *Tractatio de millarium origine, progressu, naturâ et curatione*, Augustæ Taurinorum, 1758, in-8°; cet ouvrage de médecine est très-estimé; | *Stirpium præcipuarum litoris et agri nicænsis enumeratio methodica cum elencho aliquot animalium ejusdem maris*, Parisiis, 1737, in-8°; | *Flora pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii*, Augustæ Taurinorum, 1785, 3 vol. in-folio; c'est le plus important des ouvrages d'Allioni; | *Actuarium ad Flora Pedemontana*, Taurini, 1789, tab. 2. Cet ouvrage est le complément du précédent. Allioni doit être placé parmi les botanistes du second ordre qui ont fait faire des progrès à la science, en ajoutant un petit nombre de plantes à celles qui étaient déjà connues. Lœffling lui a consacré un genre sous le nom d'*allionia*.

* **ALLIOT (PIERRE)**, médecin, né à Bar-le-Duc, au commencement du 17^e siècle, s'acquit une certaine célébrité, en se faisant passer pour l'inventeur d'un spécifique contre le cancer. Haller nous apprend que ce remède consistait simplement dans une préparation arsénicale. Il fut appelé à Paris pour donner ses soins à Ferdinand, fils de François Nicolas, duc de Lorraine, qui était dangereusement malade. La guérison de ce prince valut à Alliot la faveur d'être mandé à la cour pour traiter un cancer dont Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, était affectée. Alliot échoua dans cette circonstance, et il n'en obtint pas moins une pension considérable et le titre de médecin extraordinaire du roi. Mais son charlatanisme ayant été découvert, Alliot tomba dans l'oubli, et on ignore quand il mourut.

ALLIX (PIERRE), natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury, âgé de 76 ans. Il s'était réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui | des *Réflexions sur tous les livres de*

l'ancien et du nouveau Testament; | *La clef de l'épître de saint Paul aux Romains*; | *Jugement de l'ancienne église judaïque contre les unitaires*, 1699, in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit en anglais, est recherché et mérite de l'être : l'auteur y prouve le mystère de la Trinité par une multitude de passages de l'ancien Testament. | Une traduction du *Traité de Rattramne du corps et du sang de J.-C.* Rouen, 1672, in-12 (*Voy. Rattramne*); | *De Messiae duplici adventu*, 1701; Allix prétendit, dans cet ouvrage, que J.-C. devait revenir en 1720 ou 1736. L'abbé de Longuerue a publié une *dissertation* sur la transsubstantiation, qui a été publiée par les soins d'Allix, à Londres, 1686, et qui ne se ressent que trop des erreurs des sacramentaires. Allix était un homme d'une vaste érudition; il possédait le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il avait dans son parti une grande influence; mais il a essayé vainement de réunir les deux sectes principales de Luther et de Calvin, quoiqu'il y ait pendant long-temps employé tous ses efforts.

ALLONVILLE (le chevalier d'), sous-gouverneur du dauphin fils de Louis XVI, périt dans la journée du 10 août 1792, en défendant le château des Tuileries. — Son frère le baron d'Allonville, fut aussi tué en combattant dans l'armée de Condé, au mois de décembre 1793.

ALLORI (ALEXANDRE), dit le *Bronzino*, peintre florentin, excella dans le portrait et dans l'histoire. Son pinceau a des grâces. Rome et Florence possèdent ses principaux ouvrages. Il fut l'élève d'Angelo Bronzino son oncle, et maître du fameux Civoli. L'étude particulière qu'il fit de l'anatomie, le rendit très habile dans le dessin; il entendait bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans. Le musée royal de Paris possède son tableau de l'apparition de J.-C. ressuscité à Madeleine. — **ALLORI**, Christophe, fils d'Alexandre, s'est distingué à Florence par le charme et la vivacité de son coloris. L'amour des plaisirs et la brièveté de sa vie l'ont empêché d'exécuter beaucoup d'ouvrages; mais ses élèves, peu renommés d'ailleurs, servirent à sa réputation en multipliant avec succès les copies de ses meilleurs tableaux.

* **ALLOUEL** (N.), habile chirurgien, né en 1706 à la Guerche, en Bretagne, professa long-temps l'anatomie à Paris, où il attira un grand concours d'élèves, venus

de toutes les parties de la France, et même de l'étranger. Appelé par le sénat de Gènes, il ouvrit dans cette ville des cours publics non moins suivis que ceux qu'il avait faits à Paris, et les continua pendant 10 ans, au bout desquels il revint en France. Il fut nommé prévôt des chirurgiens dans la capitale, et y donna de nouveau des leçons d'anatomie et de chirurgie. Quoiqu'il ne fût pas membre de l'académie de chirurgie, il a fourni à cette société un grand nombre d'observations utiles. Il passa ses dernières années à Nantes, où il mourut en 1782. Il a laissé : | *Etymologie des termes d'usage en Anatomie et en chirurgie*, in-12, Paris, 1776; | *Un abrégé d'ostéologie*, dans lequel la clarté se joint à la précision; | enfin diverses observations insérées dans les mémoires de l'académie de médecine.

ALLOUETTE. *Voyez LALLOUETTE*.

* **ALLUT** (ANTOINE), né à Montpellier en 1745, se fit recevoir avocat à Uzès, et fut nommé au corps législatif en 1791. Il se fit remarquer plutôt par ses travaux dans les comités qu'à la tribune, où il parut rarement; il ne fut pas réélu pour la Convention, et retourna à Uzès où il occupa le poste de procureur de la commune. S'étant prononcé à l'époque du 31 mai par des écrits et des adresses pour le parti de la Gironde, il fut proscrit comme *fédéraliste*, et échappa long-temps aux poursuites; mais enfin il fut arrêté et subit la peine de mort un mois avant la chute de Robespierre, le 25 juin 1794. Il a fourni plusieurs articles importants à la grande Encyclopédie, entre autres celui des *glaces coulées*, tom. 17. D'Alembert faisait un cas particulier de ses talens, et le regardait comme un de ses meilleurs collaborateurs. — **SCIPION ALLUT**, son cousin, mort vers 1786, a publié *Nouveaux mélanges de poésies grecques, auxquels on a joint deux morceaux de littérature anglaise*, Paris, 1779, in-8°.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens, en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard après l'avoir vaincu. L'an 210 avant J. C. On amena à ce héros une fille d'une rare beauté; mais ayant su qu'elle était fiancée au jeune Allutius, il lui dit : *Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je voulais vous en faire fût digne et de vous et de moi. Soyez ami de la république; voilà toute la reconnaissance que j'exige de vous.*

Il ajouta ensuite à ce don , comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avaient obligé de prendre pour sa rançon. *Voyez* SCIPION.

ALMAGRO (Diégo d'), ainsi nommé d'une ville de Castille, où il avait été trouvé dans les rues en 1463, en sorte qu'on n'a jamais connu son père, accompagna François Pizarre, qui découvrit et conquît le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, à travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, avec 15,000 Indiens et 600 Espagnols, et signala partout son courage. Charles-Quint, pour le récompenser, le nomma, en 1534, *adelantado*, ou gouverneur; il prit ensuite le titre de marquis du Pérou. Sa juridiction comprenait 200 lieues. Les Péruviens, gouvernés par Pizarre, s'étant révoltés, il marcha contre eux en 1536, moins pour apaiser la révolte que dans l'espoir que son rival succomberait; il s'empara de Cusco par surprise, fit arrêter les frères de Pizarre, et se fit proclamer *adelantado* du Pérou. Pizarre rassembla une armée à Lima, arriva sous les murs de Cusco, et battit Almagro le 25 avril 1638. Celui-ci, fait prisonnier, fut condamné à mort, et étranglé dans sa prison; il était âgé de 75 ans. — Son fils unique Diégo le vengea dans la suite. Il fit assassiner Pizarre, mais il périt aussi de la mort de son père en 1542, avec 40 de ses partisans. Les deux Almagro étaient d'un caractère dur et turbulent. On accuse le premier d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atahualpa, usurpateur du Pérou et meurtrier d'Huascar. *Voyez* ATAHUALPA.

ALMAIN (JACQUES), né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajetan, et mourut en 1513. Les principes qu'il établit sont aussi contraires à l'autorité royale, qu'à celle des pontifes. Richer, de Dominis, et d'autres novateurs, les ont adoptés, et y ont ajouté de nouvelles erreurs, qui en découlent comme des conséquences naturelles. C'était un grand scolastique. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-fol. Le calviniste Goldats a inséré son commentaire sur Occam dans sa *Monarchia imperii romani*.

ALMAMON, ou **AL-MAIMOUN**, ou **ABDALLA III**, septième calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit

maître d'une partie de la Candie, et s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes grecs, et en orna sa bibliothèque, qu'il avait formée lui-même à grands frais. Il aimait les savans, les récompensait, et l'était lui-même. Il établit des espèces d'académies, auxquelles il assistait quelquefois. Il ne haïssait pas les chrétiens, et rendait justice à ceux d'entre eux qui se distinguaient par leurs lumières et leurs vertus. Il mourut en 833.

ALMANDINI (FORTUNÉ), capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, et mourut dans sa ville natale, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavalusi intitulé *Historia delle missioni d'Angola, del Congo, e d'altri regni nell'Africa et nell'Indie, con i costumi di quei paaci*, Bologne, 1687, in-fol.

ALMANSOR, ou **ADMANSOR**. Il y a plusieurs princes mahométans de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles sont les trois suivans. Le premier était roi de Cordoue, et mourut l'an 1002, après avoir pris Barcelone, et fait sentir aux chrétiens, dans plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. — Le second, Joseph ALMANSOR, était roi de Maroc, et fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J.-C. — Le troisième, Jacob ALMANSOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, et gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref, en 1199, pour faciliter le rachat des esclaves chrétiens. Almansor étant retourné en Afrique, prit une seconde fois Maroc, et fit mourir les habitans, contre la foi promise; de quoi ayant été repris par un marabout, il alla errant par le monde, et mourut, dit-on, boulanger à Alexandrie. — Abougiafar, célèbre par la fondation de Bagdad, où il transporta le siège de son empire, porta aussi le surnom d'ALMANSOR. Il était aïeul d'Aaron-Raschid. *Voy.* ce nom.

ALMANSOR. *Voyez* ALMÉON.

ALMEIDA (FRANÇOIS), comte d'Albrantès et premier gouverneur des Indes orientales, où le roi de Portugal Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur et par la sage conduite des chefs, entre lesquels François Almêida se signala. Il défit, en 1508, l'armée navale de Campson, sultan

d'Égypte, et il remporta sur lui, dans la suite, d'autres avantages considérables. N'ayant pu se soumettre à l'autorité d'Albuquerque dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et partit pour le Portugal. Son vaisseau relâcha dans la baie de Sallanda près du cap de Bonne-Espérance, et ce fut là qu'il mourut percé d'une flèche, dans une querelle qu'avaient eue les gens de son équipage avec les Cafres, habitans de la contrée; c'est l'an 1509 qu'il fut enlevé à son roi et à ses concitoyens, qui versèrent tous des larmes sur sa mort.

* **ALMEIDA** (don LAURENT), fils du précédent, suivit son père aux Indes, et reconnut les Iles Maldives, puis celle de Ceylan, dont il obligea le chef le plus puissant à se soumettre au roi de Portugal. Il rejoignit ensuite la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut, et périt dans un combat naval contre les Turcs. Affaibli par la perte de son sang qui coulait de plusieurs blessures qu'il avait déjà reçues dans cette affaire, il s'était fait attacher au mat, et il ne cessait d'exhorter les siens, lorsqu'une balle l'atteignit dans la poitrine.

ALMEIDA (APOLLINAIRE), Portugais, entra chez les jésuites, fut sacré évêque de Nicée, et se dévoua aux travaux apostoliques dans l'Éthiopie, où, après d'immenses travaux, il fut lapidé, en 1638, par les schismatiques.

* **ALMEIDA** (THÉODORE), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, mort dans la même ville en 1805. C'était un homme aussi zélé qu'instruit; son attachement à la cour de Rome lui attira la disgrâce du marquis de Pombal, et le força de se retirer en France, où il resta jusqu'au renvoi de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne, qui y était nouvellement établie, s'empressa de l'admettre parmi ses membres. Il avait cultivé les sciences physiques avec beaucoup de succès. Sous lui, l'étude de la physique, de la philosophie et des mathématiques prit une nouvelle direction, et l'on peut dire qu'il opéra une véritable révolution dans l'enseignement de ces sciences. On lui doit | des *Entretiens sur la dévotion au cœur de Jésus*, Bordeaux, 1826, in-18; | des *Récréations philosophiques*, 5 vol. in-8°, 1751, estimées; | l'*Heureux indépendant*, espèce de poème en prose, ou de roman moral, que M. Corrêa de Sarra assure avoir eu peu de succès; cependant, il a été traduit en espagnol par Vasquez et

d'après cette traduction, en français par l'abbé Jamet, Caen, 1820, 2 vol. in-12. L'auteur a eu en vue de porter ses lecteurs à combattre leurs passions et à s'abandonner à la Providence. Il a pris le Télémaque pour modèle, et a choisi pour son héros Vladislas, roi de Pologne, prince généreux, qui renonça au trône par amour pour la paix, et vécut dans la retraite; | *Harmonie de la raison et de la religion, ou Réponse philosophique aux argumens des incrédules*, traduite aussi en français, sur la 2^e édition espagnole, par M. Remard, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Paris, 1825, 2 vol. in-12. Le P. Almêida, au lieu de recourir aux argumens de la théologie, s'attache à réfuter les incrédules par des exemples, des raisonnemens, des comparaisons sensibles, et il traite, dans une suite d'entretiens ou de conversations familières, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de nos dogmes, du culte et des pratiques les plus pénibles à la nature dans ce que la religion nous prescrit, et enfin des obligations de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. L'auteur n'est pas toujours assez serré dans ses raisonnemens; peut-être aussi son dialogue n'est-il pas dans la forme la plus appropriée au goût actuel; toutefois l'ouvrage est solide en lui-même, et il ne peut que produire beaucoup de bien dans ces temps malheureux, où l'on cherche à corrompre jusqu'aux habitans des campagnes, en répandant parmi eux les productions les plus horribles de l'impiété; | *Trésor de patience caché dans les plaies de Jésus-Christ*, traduit par l'abbé Jamet, in-18, Lyon, 1826; ouvrage composé de 49 méditations sur la passion de Notre-Seigneur, bien propre à nous inspirer l'amour de notre divin Maître et la patience dans les afflictions. Ces Méditations sont suivies de douze entretiens de l'âme affligée avec son Dieu.

ALMELOOTEN (THOMAS JANSON VAN) médecin hollandais, a donné la description des plantes du Malabar, dans l'*Hor-tus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 et suiv. 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre l'*Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

ALMÉON, prince arabe, et mathématicien, vivait dans le 11^e siècle, ou dans le 10^e, selon quelques auteurs. Il y a un autre **ALMÉON**, surnommé *Almanzor*, que quelques-uns confondent avec le premier, qui a laissé des *Observations as-*

tronomiques sur le soleil. Le dernier a composé des *Aphorismes* ou maximes d'astrologie, intitulées : *Almanzoris aphorismi, seu propositiones et sententiae astrologicae ad Saracenorum legem.* Hervatus les publica, en 1530, à Bâle, avec Julius Firmicus et quelques autres.

* **ALMICI (PIERRE-CAMILLE)**, prêtre de l'Oratoire, naquit à Brescia, le 2 novembre 1714. Les succès qu'il eut dans la théologie et dans les langues anciennes le firent remarquer parmi ses confrères, et lui méritèrent l'estime et l'admiration de ses contemporains. Presque aucune science n'échappa à son vaste génie et à son goût pour l'étude. L'histoire, la chronologie, les antiquités, la critique, la diplomatique et la liturgie occupèrent tour à tour ses momens. On a de lui : | *Réflexions critiques sur le livre de Febronio intitulé De statu Ecclesiae et legitima potestate summi pontificis*; | *Dissertation sur la manière d'écrire la vie des grands hommes*, suivie d'un appendice sur la manière d'écrire sa propre vie; | *Observations sur les Italiens et les Français comparés entre eux*; | *Méditation sur la vie et les écrits de Fra Paolo Sarpi, etc.* Almici mourut en 1779, âgé de 65 ans. On trouve son éloge historique dans la nouvelle collection d'Opuscules donnée par Mandelli, tom. 58 art. 5.

* **ALMODOVAR (le duc d')**, ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal et en Angleterre, se retira sur la fin de sa vie à Madrid, où il occupa une place honorifique, et se livra à l'étude des lettres. Il publia, sous le titre de *Decada epistolen*, un journal qui contient des détails curieux sur la France littéraire. *L'Histoire philosophique des deux Indes* par Raynal était interdite en Espagne, et par conséquent peu connue; Almodovar en publia une traduction, que de nombreuses corrections rendent beaucoup moins dangereuse et plus exacte. Ce ministre mourut à Madrid en 1794.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez et de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

* **ALMON (JEAN)**, libraire anglais qui s'est rendu célèbre par la publication de ses pamphlets, naquit à Liverpool en 1758, et vint à l'âge de 21 ans s'établir à Londres où il est mort le 12 décembre 1803. Il publia en 1760 un *Examen du règne de Georges II*, qui venait de mourir. Cet ouvrage obtint quelque succès. En 1761,

il fit paraître un *Examen de l'administration de Pitt*, et après la mort de ce ministre, un volume d'*Anecdotes de la vie de Chatam*; il donna encore un recueil en 3 volumes in-8° d'*Anecdotes bibliographiques, littéraires et politiques des personnages les plus célèbres de son temps.* Lorsque Jean Wilkes eut engagé la lutte contre le ministère de lord Bute, Almon publia un pamphlet *sur les Jurés et sur les Libelles*, pour lequel il fut traduit au tribunal du *banc du roi*; mais cette affaire criminelle n'eut pas de suite. En 1770, parurent les fameuses *Lettres de Junius*, qui firent tant de bruit et dont on n'a pu jusqu'ici parvenir à connaître l'auteur; on poursuivit les libraires qui en avaient vendu des exemplaires; Almon fut condamné à payer une amende de dix marcs, et à donner une caution pour sa conduite durant deux ans. Il fonda en 1774, le *Parliamentary Register*, journal destiné à reproduire les débats des deux chambres et qui continue de paraître. Almon a donné avant sa mort une nouvelle édition des *Lettres de Junius*, avec des observations et des anecdotes nécessaires pour l'intelligence de plusieurs passages de ces lettres. Il a aussi publié les écrits de Jean Wilkes avec une notice sur la vie de ce fougueux écrivain. Almon s'était montré toute sa vie le partisan des whigs les plus exagérés. Il se rangea constamment du parti des écrivains qui attaquèrent l'autorité, et il a laissé une réputation méritée d'esprit satirique et révolutionnaire.

* **ALMONDE (PHILIPPE van)**, vice-amiral hollandais, né à La Brille en 1646, se distingua en plusieurs occasions, notamment en 1672, où il délivra Ruyter son amiral, qui était enveloppé par deux vaisseaux ennemis, et en 1692, à la fameuse bataille de la Hogue, au gain de laquelle il eut beaucoup de part par sa bravoure et ses savantes manœuvres. Il mourut dans une de ses terres près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans.

* **ALOADIN**, ou **ALA-EDDYN**, surnommé *le Seigneur* ou *le Vieil de la Montagne*, était le septième prince des Ismaéliens, que l'histoire des croisades désigne par le nom d'*Assacides* ou *Assassins*. Aloadin succéda à son père Djelaleddyn, l'an 1221 de J.-C. Son premier exploit fut de faire massacrer à l'âge de 9 ans tous les amis et les ministres de son père, sur le faux soupçon ou sous le prétexte qu'ils voulaient l'empoisonner. Du haut du mont Liban, où il s'était établi, il ré-

pandait la terreur parmi les princes de l'Asie et de l'Europe, qui pour n'être pas assassinés par ses émissaires, payaient leur sûreté par de riches présents qu'ils lui envoyaient. Aussi disait-il hautement qu'il tenait dans sa main la vie des rois; et il avait raison, car il commandait à des hordes de fanatiques qui croyaient faire un acte méritoire en immolant les victimes les plus augustes qu'il leur signalait. La plupart des émirs de Syrie, les sultans et les califes du Caire et de Bagdad étaient comme ses tributaires. Quand André, roi de Hongrie, et Frédéric II, roi d'Allemagne, arrivèrent à la Terre-Sainte, ils n'obtinrent son amitié qu'au prix de tributs aussi magnifiques qu'humiliants. Possédant des états d'un très médiocre revenu, il augmentait son trésor par la crainte qu'il avait su inspirer. Louis IX, après sa captivité d'Egypte, étant venu dans la Palestine avec les débris de son armée, Aloadin lui envoya des ambassadeurs pour se plaindre de ce qu'il ne lui avait pas encore payé son tribut; mais la fermeté de Louis ne fut point ébranlée par leur insolente harangue; il ordonna aux ambassadeurs de revenir au plus tôt avec des témoignages de la soumission de leur maître, le menaçant, en cas contraire, de tout son courroux. Aloadin, quinze jours après, envoya à saint Louis une chemise et un anneau, où était gravé son nom. Par la chemise, il semblait marquer qu'il voulait vivre avec le roi de France dans l'union la plus intime, et par la bague, qu'il désirait se lier à lui d'une constante amitié. Outre ces symboles, il envoya à saint Louis des présents curieux, comme des figures d'hommes, d'animaux, des échecs et des vases de cristal, travaillés artistement, etc. Louis IX, satisfait de la soumission d'Aloadin, renvoya les ambassadeurs avec des présents pour leur maître, et les fit accompagner par le frère Yves, qu'il chargea de complimenter, en son nom, le *Seigneur de la Montagne*. Le frère Yves fut très étonné, suivant le rapport de Joinville, de trouver, au chevet du lit de ce prince, un petit livre contenant plusieurs paroles que J.-C. avant sa passion, avait dictées à saint Pierre. Aloadin avoua lui-même qu'il les appréciait beaucoup et les lisait souvent. Le frère Yves tâcha de le convertir; mais tous ses efforts furent vains. Joinville ajoute, d'après l'assertion de ce même religieux, que toutes les fois que Aloadin parcourait la campagne,

il monté sur un superbe cheval, il avait un homme devant lui qui portait sa hache d'armes, dont le manche, en argent, était plein de couteaux tranchans, lequel homme criait à haute voix, ainsi que le rappelle le même historien : « Tournez-vous » en arrière; fuyez tous devant celui qui » porte la mort des rois entre ses mains ! » Cependant le terrible Aloadin payait lui-même un tribut aux Templiers, et pria saint Louis de tâcher de l'en délivrer, attendu, disait-il avec une naïveté un peu singulière, « qu'il ne saurait jamais s'en » affranchir en faisant tuer le chef de » l'ordre, puisqu'il serait aussitôt rem- » placé par un autre chef. » Il ne put obtenir sa demande; et le *Seigneur de la Montagne* paya toujours le tribut aux Templiers, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, depuis Baudouin II, roi de Jérusalem. Cet homme formidable, qui était la terreur des rois, trouva des assassins dans sa propre famille; il fut tué dans son lit. Son fils, Rokn-Eddyn, lui succéda; mais peu de temps après, les Tartares ruinèrent ses petits états. Aloadin mourut vers l'an 1272.

* **ALPAÏDE**, mère de Charles-Martel, et aïeule de Pépin-le-Bref, était selon les anciennes chroniques, *concubine* de Pépin d'Héristal, qui s'était séparé de Plectrude son épouse légitime dont il avait eu des enfans et qu'il trouvait alors trop vieille. Lambert, évêque de Liège, ayant refusé de reconnaître l'union de Pépin et d'Alpaïde, on prétend que cette femme le fit assassiner. Le meurtrier ayant été bientôt affligé d'une maladie qui couvrit son corps de vers, et qu'il regardait avec effroi comme un signe de la vengeance du ciel, se noya dans la Meuse. Plectrude recouvra l'autorité après la mort de Pépin d'Héristal, et Alpaïde se retira dans un monastère, près de Namur, où elle mourut.

ALP-ARSLAN (LHAZ-ED-DYN-ABOU-CHUDJAA), second sultan de la dynastie des Seldjougydes de Perse, monta sur le trône de Khorasan après la mort de Daoud son père, et sur celui de Perse après celle de Thoghrol-Bey; son oncle, l'an 1063 de J.-C. Il remporta un grand nombre de victoires, et mourut à Méru dans le Khorasan, en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turkestan. On lit à Méru cette épitaphe sur son tombeau : *Tous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan, élevé jusqu'aux cieux, venez à Méru et vous la verrez ensevelie sous la cendre.*

* **ALPHONSE.** Voyez les articles ALFONSE.

ALPHONSE (FRANÇOIS-JEAN-BAPTISTE, baron d'), né dans le Bourbonnais en 1756, fut d'abord avocat et ensuite employé dans les finances. Ayant embrassé avec ardeur les principes de la révolution, il devint successivement vice-président et administrateur du district de Moulins, procureur-général-syndic, président du département, et enfin député de l'Allier au conseil des anciens en septembre 1793. Il y vota le rejet de la résolution qui excluait Job Aimé du Corps législatif, et il s'opposa autant qu'il put aux mesures rigoureuses qui avaient prévalu jusque-là. Ainsi il fit adopter, le 12 septembre 1796, un décret qui rendait aux prêtres sujets à la déportation ou à la réclusion la possession de leurs biens. Le 24 septembre, il fut nommé membre de la commission des inspecteurs, et malgré sa fidélité aux principes constitutionnels, il échappa aux proscriptions de fructidor. Dans la séance de Saint-Cloud, voyant la constitution menacée, il demanda que tous les membres jurassent de la maintenir; néanmoins, après la révolution de cette journée, il passa au corps législatif dont il devint secrétaire. S'étant prononcé contre le consulat à vie, il cessa ses fonctions législatives. Dans le mois de novembre 1800 il fut nommé préfet de l'Indre, et il entreprit la statistique de ce département, qui parut si bien établie, qu'elle servit de type à toutes celles qui furent faites depuis. Il passa, en 1804, à la préfecture du Gard, et il en dressa aussi un état statistique qui lui valut une lettre pleine d'obligeance de la part du gouvernement. En 1805 il fut décoré de la croix de commandeur de la légion d'honneur, et en 1810 il fut envoyé en Hollande, avec le titre de maître des requêtes et de baron, pour y créer une administration sous le titre d'intendance de l'intérieur. Pendant le peu de temps qu'il a habité ce pays, il a rédigé sur la Hollande un ouvrage intéressant qui est demeuré inédit entre les mains de son neveu. Resté sans emploi après la première restauration, il fut appelé de nouveau au conseil d'état par Bonaparte en 1815, et envoyé extraordinairement dans la 9^e division militaire. Lors du retour du roi il rentra dans la vie privée jusqu'en 1819. Elu à cette époque à la chambre des députés, il se plaça dans l'opposition libérale. Il est mort à Moulins en septembre 1821.

* **ALPHONSE** (LOUIS), pharmacien, né à Bordeaux en 1743, fit ses études avec succès au collège de Guyenne, et se livra à ses premiers travaux pharmaceutiques dans le laboratoire de son père. Il se rendit en 1762 à Paris, et y travailla pendant cinq ans sous Rouelle, Macquer, etc. Il retourna ensuite dans sa ville natale pour y exercer sa profession, et fut admis dans l'ancien collège de pharmacie de Bordeaux dont il devint le syndic. Il est mort en 1820, à 77 ans; il a laissé : *Analyse des eaux des différentes sources de Bordeaux et de ses environs*; | un travail concernant la pharmacie, en réponse à des demandes faites par un comité de l'assemblée constituante; | *mémoire* sur la monnaie de billon.

* **ALPIN**, *Alpinus* (CORNEILLE), poète contemporain d'Horace, qui lui reproche l'enflure du style.

ALPINI (PROSPER), professeur de botanique à Padoue, né à Marostica dans l'état de Venise, en 1553, et mort à Padoue en 1617, voyagea en Egypte pour perfectionner la botanique. On a de lui | *De præsagienda vita et morte*, in-4^o, 1601, que l'illustre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4^o; | *De plantis Ægypti*, Venise, 1592, in-4^o, et à Leyde, 1553, in-4^o; | *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4^o. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 et 1636; | *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol., Leyde, 1719, in-4^o; | *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4^o; | un excellent *Traité du baume* qui se trouve dans *Medica Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4^o. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des botanistes. André Doria, prince de Melphe, avait voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables.

ALQUIÉ (FRANÇOIS-SAVINIEN d'), écrivain français du 17^e siècle. Il a publié | les *Mémoires du marquis de Ville au Levant*, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12; | les *Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12; ouvrage peu exact et mal exécuté, nouvelle édition moins incorrecte, Leyde, 1728, 3 vol. in-8^o; | l'*Etat de l'empire d'Allemagne*, traduit de Puffendorf; | une Traduction des *Disquisitiones politicae de Boxhornius*, Amsterdam, 1669, in-12. On lui attribue le *voyage de Galilée*, publié par D. S. A., Paris, 1670, in-12.

* **ALQUIER** (CHARLES-JEAN-MARIE), conventionnel et ambassadeur, né en

1752, à Talmont en Poitou, occupa successivement plusieurs charges à la Rochelle, et il était maire électif de cette ville, lorsqu'il fut député en 1789 par le pays d'Aunis aux états-généraux. Peu propre à figurer comme orateur dans cette assemblée, il se chargea de faire les rapports des comités dont il était membre, et il en présenta un grand nombre dont les principaux eurent pour objet : un mandement de l'évêque de Tréguier qu'on accusait de vouloir soulever la Bretagne contre le nouvel ordre de choses, et qu'il fit poursuivre; les troubles de l'île de Tabago, dont il fit rappeler le gouverneur Jobal; les querelles qui s'étaient élevées, en 1791, entre les catholiques et les protestans de Nîmes, etc. Alquier nommé après la session président du tribunal criminel de Seine-et-Oise, s'efforça inutilement, en 1792, d'empêcher le massacre des prisonniers qu'on transférait d'Orléans à Paris. Appelé la même année par ce département à siéger à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, avec *sursis jusqu'à la paix et exécution immédiate du jugement en cas d'invasion de la part des étrangers ou des princes exilés*. Pendant le règne de la terreur, Alquier ne songea qu'à se faire oublier. Après avoir été employé dans l'Ouest pour des réquisitions de chevaux, il concourut à l'organisation provisoire des différentes administrations de la Hollande, qui eut lieu en 1795. Ne pouvant prévoir laquelle des nombreuses factions, qui se partageaient alors la France, devait l'emporter sur les autres, Alquier, en homme prudent, prenait toutes les couleurs, adoptait les idées les plus contradictoires, et n'empêchait le mal que lorsqu'il le pouvait, sans compromettre sa sûreté. Appelé après la session conventionnelle, au conseil des anciens, il en fut nommé secrétaire. En 1798, il fut chargé des fonctions de consul-général à Tanger, puis de ministre résident et de ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Bavière. Après le massacre des ministres français aux portes de Radstadt, le prince Charles lui donna, pour revenir dans sa patrie, une escorte qui le conduisit jusqu'aux avant-postes de l'armée française. Nommé receveur-général du département de Seine-et-Oise, il abandonna bientôt cette place pour se rendre comme ambassadeur à Madrid. Lucien, que l'empereur voulait éloigner de Paris, le remplaça dans ce poste en 1801, et il se rendit avec le même titre à

Naples, puis à Rome. Il continua dans cette ville les négociations ouvertes par le cardinal Fesch auprès du saint Siège. Plusieurs entretiens qu'il eut avec le pape lui firent juger que la noble fermeté du souverain pontife serait un obstacle insurmontable à des prétentions exagérées et illégitimes, et il ne le dissimula point au gouvernement français. Cette opinion déplut à celui qui était accoutumé à triompher de toutes les résistances, et Alquier se vit rappelé à Paris. Il ne fut pas pourtant disgracié, et, en 1810, il se rendit à Stockholm en qualité d'envoyé extraordinaire, puis de là, en 1811, en Danemarck. Rappelé de Copenhague, en 1814, il fut banni comme républicain en 1816. Louis XVIII lui permit de rentrer en France deux ans après. Alquier vécut depuis dans l'obscurité, et mourut à Paris, en 1826.

* **ALRIC (François)**, né vers 1745, entra dans le couvent des dominicains à Alby, où, jeune encore, il fit sa profession; il refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé. Lorsque le décret du 25 avril 1792 qui condamnait les prêtres insermentés à la déportation eut été connu, il résolut de quitter la France. Quatre prêtres se réunirent à lui, et après avoir obtenu tous les papiers nécessaires des autorités de la ville d'Alby, ils se dirigèrent tous les cinq vers Narbonne dans l'intention de s'embarquer. Mais ils furent arrêtés à Saint-Chaumont où se trouvait alors le révolutionnaire Rouyer, ancien maire de Béziers, et conduits à la maison commune où leurs passe-ports devaient être visés. Tandis que cette formalité s'accomplissait avec une extrême lenteur, le peuple se réunit sur la place, et bientôt des pierres furent lancées contre les cinq ecclésiastiques; des municipaux ayant voulu les soustraire à la brutale fureur de la populace, des assassins en armes se précipitèrent sur les prêtres, les percèrent de coups de baïonnette et de sabre, et lorsqu'ils leur eurent arraché la vie, ils insultèrent aux corps des martyrs et commirent sur eux d'horribles profanations. Les victimes ne reçurent la sépulture que le lendemain.

* **ALSACE (Thomas-Louis de Hénin-Liétard, nommé le cardinal d')**, archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, d'une maison qui remonte à Thierry d'Alsace, comte de Flandre en 1128, naquit à Bruxelles le 22 novembre 1680. Il était fils de Philippe-Antoine de Hénin, comte de Boussu, prince de Chimai, et cheva-

lier de la Toison d'or. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, après avoir fait sa philosophie à Cologne, il alla étudier en théologie à Rome, au collège germanique de Saint-Apollinaire, fut le premier qui y soutint des thèses polémiques, et prit le bonnet de docteur dans l'académie grégorienne. Dès l'âge de 17 ans, il avait été nommé par le roi d'Espagne, Charles II, à la prévôté de Gand. Lorsqu'il eut pris la prêtrise, il devint grand-vicaire de l'évêque de cette ville, prélat *domestique* de Clément XI, et fut désigné en 1715 pour être évêque d'Ypres; mais l'archevêché de Malines étant venu à vaquer, l'empereur l'y nomma le 5 mars 1714. Cinq ans après, le pape Clément XI le créa et le déclara cardinal. Il assista au conclave où fut élu Innocent XIII, et reçut de ce pape le chapeau et le titre presbytéral de Saint-Césaire; il fut en même temps nommé membre de plusieurs congrégations. Vers 1721, il fit le voyage de Vienne en Autriche, où l'empereur lui donna le titre de conseiller intime en son conseil d'état. Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, frère aîné du cardinal d'Alsace, étant mort sans postérité en 1740, l'illustre prélat renonça à ce riche et noble héritage, en faveur d'Alexandre-Gabriel, son puîné, lui laissant la principauté, la grandesse, tous les biens, et ne conservant que quelques portions de revenus pour en augmenter ses aumônes. Uniquement occupé de son diocèse, il y offrait l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Rien ne donne mieux la mesure de son beau caractère, et comme sujet fidèle et comme évêque, que le discours qu'il adressa à Louis XV en 1746, lorsque ce prince, entré dans Bruxelles, qui venait de se soumettre à ses armes, se présenta à la porte de la cathédrale. « Sire, » lui dit le cardinal d'Alsace, le Dieu des armées est aussi le père des miséricordes; » tandis que V. M. lui rend des actions de » grâces pour ses victoires, nous lui demandons de les faire heureusement ces » ser par une paix prompte et durable. » Le sang de Jésus-Christ est le seul qui » coule sur nos autels; tout autre nous » alarme; un prince de l'Eglise peut sans » doute avouer cette crainte devant un » roi très chrétien. C'est dans ces senti- » mens que nous allons entonner le *Te Deum*, que V. M. nous ordonne de » chanter. » Le cardinal d'Alsace mourut doyen des cardinaux, le 6 février 1759. — Il laissait trois neveux, tous trois morts

sans postérité, savoir, Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, capitaine des gardes du roi Stanislas, tué à la bataille de Minden, le 1^{er} août 1759, à la tête de son régiment; Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des titres et domaines de son frère, mort à Paris en 1802, et Charles-Alexandre-Marc-Marcelin, capitaine des gardes du comte d'Artois, depuis Charles X, victime tombée à Paris sous la hache révolutionnaire en 1794. Ce dernier, par son testament, instituait son héritier et légataire universel, Théodoric d'Alsace, fils aîné du marquis et de la marquise d'Alsace, établis en Lorraine, de sorte que la ligne directe des princes d'Alsace, de Boussu-Hénin-Liétard, est éteinte, et qu'il ne reste de cette maison que des branches collatérales.

ALSAHARAVIUS, ou AÇARARIUS. ou ALBUCASIS, ou ALBUCASA, ou BUCHASIS ou BULCARIS-GALAF, médecin arabe du 11^e siècle, né à Alzarah en Espagne, vivait vers l'an 1085. Ses ouvrages en latin sont imprimés à Augsbourg, 1519, in-fol.; mais la meilleure édition, et la seule qui donne le texte arabe avec la traduction latine, a été mise au jour par Jean Channing, sous le titre de *Albucasis de chirurgia, arabice et latine*, Oxford, 1778, 2 vol. in-4^e.

ALSTEDIUS (JEAN-HENRI), professeur de philosophie et de théologie à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville en 1658. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont | *Methodus formandorum studiorum*; | *Encyclopædia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-fol., recueil informe, et qui ne fera jamais un vrai savant, avant-coureur de cette massive *Encyclopédie*, encore plus mal digérée, de l'aveu même de son principal auteur, et qui a écrasé la littérature et les sciences; | *Philosophia restituta*; | *Elementa mathematica*; | un *Traité de mille amis*, 1027, in-8^o, ouvrage qui défend le système des millénaires. Il avait une fille qui adopta les mêmes sentimens.

* ALSTROEMER (JONAS), négociant suédois, né en 1665, qui, après s'être enrichi à Londres, retourna dans sa patrie, où il introduisit le premier la culture des pommes de terre. Il s'y occupa en outre du perfectionnement des manufactures, y

établit des raffineries de sucre, donna ses soins à l'éducation des bêtes à laine et contribua à fonder la compagnie du Levant et celle des Indes orientales. Vingt ans après sa mort arrivée en 1761, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm le buste d'Alstroemer, avec cette inscription : *Jonas Alstræmer artium fabrilium in patria instaurator.*

* **ALSTROEMER** (CLAUDE), naturaliste, fils du précédent, né en 1756, fut élève du savant Linnée, qui donna son nom à l'une des nombreuses plantes qu'Alstroemer lui fournit; (le lys d'Alstroemer ou des Incas). Il mourut en 1794, à l'âge de 38 ans.

* **ALT** (FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS, baron d'), naquit à Fribourg, d'une très ancienne famille, l'an 1689, et servit pendant quelque temps l'Autriche, en qualité de capitaine. De retour dans sa patrie, il fut nommé voyer, charge qu'il conserva plusieurs années. Il mourut en 1771. Le baron d'Alt a laissé une *Histoire de la Suisse*, en 10 vol. in-8°, Fribourg, 1750 à 1755, un peu trop sévèrement critiquée par M. le baron de Zurlauben, peut-être à cause du zèle de l'auteur en faveur des cantons catholiques. Le baron de Zurlauben était protestant.

* **ALTER** (FRANÇOIS-CHARLES), savant philologue allemand, né à Engelsberg en Silésie, l'an 1749, entra jeune dans la société des jésuites, et y resta jusqu'à leur suppression. Depuis, il occupa la chaire de langue grecque dans le gymnase Sainte-Anne et dans le gymnase académique de Vienne, en Autriche; il continua d'y professer jusqu'à sa mort. Il a publié deux cent cinquante *écrits, mémoires ou dissertations*, sur diverses matières, dont J. G. Meuzel donne la liste dans son *Allemagne savante*. On lui doit, en outre, une édition critique du nouveau Testament, sous ce titre : *Novum Testamentum ad codicem vindobonensem græce expressum; varietatem lectonum addidit Franciscus Carolus Alter, professor gymnasii vindobonensis*, tom. 1. 1786, t. 2, 1787, in-8°. La base de l'édition est le *Codex Lambecii*, qu'Alter appelle par excellence *Codex vindobonensis*, auquel il a collationné les versions copte, esclavonne et latine, qui se trouvent dans la même bibliothèque. (Voy. LAMBECCIUS, au Dict.) Outre cette précieuse édition, on a encore d'Alter : une *traduction allemande de la Bibliographie classique* d'Edouard Harwood, ministre anglican,

avec des notes, Vienne, 1778, in-8°; des *variantes*, dont il a enrichi ses éditions de Lysias, des Tusculanes de Cicéron, de Lucrèce, de l'Illiade, de l'Odyssée d'Homère, in-8°; | la *Chronique grecque* de Georgius Phranza ou Phrauzes, *protovestiarius* (grand-maitre de la garde-robe) de l'empereur d'Orient; | une *Notice* en allemand sur la *littérature géorgienne*, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8°, etc., etc. Ce savant mourut à Vienne, le 29 mars 1804, n'ayant que 53 ans.

* **ALTHAMMER** ou **ALTHAMER** (ANDRÉ), appelé aussi *Andreas Brentius*, parce qu'il était né à Brentz en Souabe, et *Palolæo Sphyra*, nom qu'il se donnait quelquefois, savant pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach, assista en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence de J.-C. dans la sainte eucharistie. On a de lui les ouvrages suivants : | *Diallage, seu conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie pugnare videntur*, centuriis 2, Nuremberg, 1528, in-8°, en latin et en allemand. Elle a été souvent réimprimée. | De bonnes notes in *Tacitum*, de *situ*, *moribus et populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4°; | *Annotationes in B. Jacobi Epistolam*. Il y parle de l'apôtre saint Jacques avec peu de respect, ou pour se servir de l'expression de Bayle, avec la dernière brutalité. | *Sylva biblicorum nominum*, etc. C'est un dictionnaire des noms propres que l'on trouve dans la Bible. Il y a une *Vie* de lui, par J. Arnold Balenstadt. Il mourut à Anspach, vers 1540.

ALTHUSIUS ou **ALTHUSEN** (JEAN), jurisconsulte du 17^e siècle. Il eut la hardiesse de soutenir que la souveraineté des états appartenait au peuple : erreur renouvelée par les philosophes modernes, et dont les conséquences n'ont pas besoin d'explication.

ALTILIUS (GABRIEL), précepteur de Ferdinand, roi de Naples, fut ensuite évêque de Policastro, où il mourut en 1501. On a de lui quelques vers latins dans le premier volume des *Delicæ poetarum italicorum*. Ils offrent de la facilité, et quelquefois trop d'abondance. Son morceau le plus célèbre est un *Epythalamé* pour le mariage d'Isabelle, fille d'Alfonse II, d'Aragon, avec Jean-Galeas Sforce, duc de Milan. Il était l'ami de Pontanus et de Sannazar, qui fit son épithaphe. On la trouve dans l'*Italia sacra*, tom. 7, par Ughelli.

ALTING (HENRI), né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral palatin, directeur d'un collège à Heidelberg, soutint le parti des gomaristes au synode de Dordrecht, où il était député de la part du palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris, en 1622, par les catholiques, sous la conduite de Maximilien de Bavière, on chercha Alting comme un boute-feu de secte et un des tyrans du fanatisme qui alors incendiait l'Allemagne ; mais il échappa à ceux qui le cherchaient, par le moyen d'une équivoque. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1664. Ce protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés et manuscrits, où ceux qui s'en tiennent à la simplicité de la foi et à l'unité de l'Eglise n'ont rien à gagner.

ALTING (JACQUES), fils du précédent, professeur d'hébreu, et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel Desmarets, théologien zélé pour la méthode scolastique, en général très nécessaire contre les ergoteurs, mais qu'on a vue quelquefois trop dépouillée de l'autorité de l'Ecriture et des Pères. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 vol. in-fol., en 1687. On y voit que ce docteur avait lu toutes sortes d'écrivains, et surtout les rabbins, et que sa tête en avait reçu quelque fâcheuse commotion. Ses adversaires le regardaient comme un prosélyte du judaïsme. — Il y a encore un Henri ALTING, dont on a *Succincta narratio de claris in republica, ecclesia, academia, et arte militari Altingis*, Groningue, 1772, in-8°. C'est l'éloge des hommes distingués de sa famille et de son nom.

ALTING (MENSO), savant bourgmestre de Groningue, mort en 1733, est auteur d'un *Chronica sacra*, et d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol. Ce dernier ouvrage est une assez bonne géographie des Pays-Bas.

ALTMAN (JEAN-GEORGES), professeur de morale et de langue grecque à Berne, né à Zoffengen en 1697, mort en 1758. Il était curé d'un village du canton de Berne et a publié | *l'Etat et les délices de la Suisse, en forme de relation critique*, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12 ; nouvelle édition entièrement refondue et plus exacte que les précédentes, Neuchâtel, 1778, 2 vol. in-4° : | la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en

allemand ; | *Meletemata philologico-critica*, 1753, 3 vol. in-4° ; | *Principia ethica*, Zurich, 1753 ; | *Exercitatio de lingua Italarum antiquissima*, Berne, 1721, et un grand nombre de *Mémoires* concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse. Il a rédigé, conjointement avec Breitenger, le recueil intitulé : *Tempe helvetica*, Zurich, 1753-43, 6 vol. in-8°.

* **ALTON** (RICHARD, comte d'), Irlandais de naissance, embrassa le parti des armes, et parvint au grade de général par la faveur dont il jouit sous l'empereur Joseph II, en appuyant ses systèmes de réforme par la terreur des armes. Il contribua beaucoup à contenir les Hongrois, mais il fut moins heureux aux Pays-Bas, qu'il fut obligé de quitter avec toutes ses troupes en 1789. Il mourut à Trèves, le 13 février 1790, dans des sentimens de piété et de regret, disgracié et désavoué par l'empereur, qui mourant 5 jours après, ouvrit son cœur au même repentir. Une partie de sa correspondance avec Joseph a paru dans les *Recueils des réclamations belgiques*, puis en entier en 1791, in-4° et in-8°. On y lit des choses fort étranges touchant les moyens employés pour changer la constitution belgique, et qui n'expliquent que trop naturellement les événemens qui ont eu lieu en 1789 et 1790. On a publié, en 1791, son apologie qui n'en est pas une, et dont l'auteur a commis au moins une indiscretion, en remuant des objets irritans et désagréables, sans pouvoir raisonnablement se flatter de changer l'opinion publique.

* **ALTON** (le comte d'), frère du précédent, lieutenant-général autrichien, servit avec distinction dans la dernière guerre d'Autriche contre les Turcs ; ayant entrepris de justifier la conduite de son frère Richard, à l'époque de la révolte des Pays-Bas, il encourut la disgrâce de son gouvernement. Rendu à la liberté, après un mois de prison, il commanda une division au siège de Valenciennes, sous le général Ferrari. Ayant rejoint ensuite l'armée du duc d'York, qui se disposait à assiéger Dunkerque, il fut tué le 24 août 1793, dans une bataille livrée sous les murs de cette place et perdue par les Anglais.

ALUNNO (frère), religieux Italien, dans le 16^e siècle, renferma tout le Symbole des Apôtres avec le commencement de l'Evangile de saint Jean, dans un espace grand comme un denier. Il présenta son petit chef-d'œuvre à l'empereur Char-

les-Quint et au pape Clément VII, qui admirèrent son industrie autant que sa patience. Cependant ce chef-d'œuvre de petitesse n'est rien en comparaison de quelques autres dont l'imagination même ne peut saisir la subtilité. Tel est celui dont parle le cardinal Pazman, qui assure avoir vu 300 vases d'ivoire, à bords dorés, renfermés dans un grain de poivre. Ce grain se conservait alors dans le cabinet de Rodolphe II à Prague (*Voyez BOYERICK*). Alunno était en outre un mathématicien habile, et a laissé des ouvrages de philologie fort estimés. Les principaux sont | des *Observations sur Pétrarque*, Veaise, 1539; | *Richesses de la langue italienne*, 1543, in-fol; | *La Fabrique du monde*, 1546, in-fol. etc.

ALVA Y ASTORGA (PIERRE de), Espagnol, prit l'habit de Saint-François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, et mourut dans les Pays-Bas, en 1667, après avoir été qualificateur de l'inquisition et procureur à la cour de Rome. On a de lui une *Vie de saint François*, qu'il a intitulée *Natura prodigum, gratiæ portentum*, etc., à Madrid, 1651, in-fol. Elle n'est recherchée que pour sa rareté.

* ALVARADO (don PEDRO d'), capitaine espagnol, naquit à Burgos en 1492. Il accompagna Fernand Cortès en 1518, et partagea la fortune et la gloire de ce fameux conquérant. Il fut nommé gouverneur de Mexico en 1520, et chargé de la garde de Montezuma, tandis que Cortès marchait contre Narvaez. L'avidité insatiable d'Alvarado donna lieu à une insurrection générale parmi les Mexicains; mais Cortès arriva à temps pour le délivrer. Lorsque ce dernier fut obligé de battre en retraite, le 1^{er} juillet de cette même année 1520, Alvarado commandait l'arrière-garde. Poursuivi par les ennemis, il ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité. Les Américains avaient fait une ouverture à la grande digue de Tlacapan, afin de l'arrêter dans sa marche; mais Alvarado, appuyé sur sa lance, la franchit d'un saut, ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Saut d'Alvarado*, et à Alvarado celui de *Capitaine du Saut*; les autres Espagnols voulant l'imiter, périrent misérablement dans le précipice. Il contribua beaucoup à la réduction du Mexique, et soumit plusieurs provinces. Il aida Pizarro dans la conquête du Pérou, et retourna ensuite à Guatimala, dont Charles-Quint le fit gouverneur. Inca-

pable de repos, il s'embarqua pour la Californie, parcourut près de 350 lieues d'un pays sauvage et inconnu, et revint au Mexique. Peu de temps après il marcha contre les *Xaliscoas*, peuple indien qui s'était révolté. En poursuivant l'ennemi, il fut atteint d'une pierre énorme qui le tua sur-le-champ, en 1541. Alvarado fut un des chefs les plus actifs et les plus courageux qui contribuèrent à la conquête de l'Amérique.

ALVAREZ (DRÉGO), dominicain espagnol, né à Rio-Seco, dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne et à Rome, ensuite archevêque de Trani, dans le royaume de Naples. Il soutint, avec Lemos son confrère, la cause des thomistes contre les molinistes, dans la congrégation de *auxiliis*. Il mourut en 1635, après avoir publié plusieurs traités sur la doctrine qu'il avait défendue. On a de lui | *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol.; | *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8^o; | un *Commentaire* sur Isaïe, 1613, in-fol.; | *id.* sur la *Somme* de saint Thomas, in-fol., etc.

ALVAREZ (EMMANUEL), né dans l'île de Madère en 1526, entra dans la société des jésuites, et devint recteur des collèges de Coïmbre, d'Evora et de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au collège d'Evora, en 1582, avec la réputation d'un savant humaniste très versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la littérature latine. On a de lui une excellente grammaire latine, intitulée *De institutione grammatica*, 1599, in-4^o, et divisée en 3 livres. Il y en a eu plusieurs éditions in-12, et c'est certainement la meilleure qu'on puisse employer à l'usage des collèges; toutes celles qu'on a récemment essayé de lui substituer ne sont que des recueils informes, faits par des gens qui eux-mêmes ont grand besoin d'apprendre la grammaire d'Alvarez. Les vers techniques qui facilitent la mémoire des préceptes sont aussi naturels que la matière le comporte, et l'on doit en savoir d'autant plus gré à l'auteur, que la grammaire est presque la seule science où cette sorte de vers puisse être de quelque secours (*Voyez*, BUFFIER). — Un autre ALVAREZ (Barthélemy) fut mis à mort pour la foi de J.-C., en 1736, dans le royaume de Tunquin.

ALVAREZ (FRANÇOIS), né à Coïmbre en Portugal, chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, et aumônier de l'ambas-

sade que ce prince envoya en 1515 à David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyssinie. Après six ans de séjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Ethiopie, et avec des lettres de ce monarque pour le roi don Juan, qui avait succédé à Emmanuel son père, et pour Clément VII. Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne, en 1535. On a de lui une *Relation* de son voyage, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goetz, chevalier portugais, la traduisit en latin dans un ouvrage qu'il dédia au pape Paul III : *Fides moresque Aethiopum*. Nous en avons aussi une traduction française, intitulée *Description de l'Ethiopie*, etc. et imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connaissance sûre de l'Ethiopie; mais n'ayant pas tout vu de ses yeux, il n'est pas toujours exact. On préfère avec raison celle de Jérôme Lobo (voyez ce nom). Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre sage et vertueux, qui réunissait les talens d'un négociateur au zèle de l'apostolat.

*ALVAREZ DE CASTRO (MARIANA), officier espagnol, né au bourg d'Osma, admis fort jeune encore dans le régiment des gardes royales, monta de grade en grade jusqu'à celui de capitaine dans le même régiment. Les Français, s'étant rendus maîtres de Barcelone, dans la guerre de 1807, s'avancèrent vers le fort du Mont-Jouy, que commandait Alvarez, et qui dominait Barcelone et sa citadelle. Alvarez ne le leur rendit que sur l'intimation qui lui en fut faite par le gouverneur de la Catalogne, D. Espetela. Il fut chargé par le marquis de Lazon de défendre la place de Gironne, dont les Français avaient commencé le siège depuis plus de deux mois. Les habitans rivalisant d'impétuosité avec la garnison, opposaient à l'ennemi la résistance la plus héroïque. Un grand nombre de femmes de tout rang travaillaient à réparer le dommage que faisait un bombardement continu. Le dévouement que montrèrent tous les citoyens, dans cette occasion, sans distinction de sexe, d'âge ou de profession, ne le cède à aucun des plus beaux faits de l'antiquité. Gironne n'était déjà plus qu'un monceau de ruines, les secours ne venaient pas, et malgré les quatre brèches faites dans les murailles de cette ville et l'épuisement des provisions, la place tenait

toujours. Les maladies contagieuses vinrent mettre le comble à la désolation, et Alvarez atteint lui-même, fut obligé de résigner son commandement. L'officier qui lui succéda, dans l'impossibilité de résister plus long-temps, ne songea plus qu'à obtenir une capitulation honorable. Elle lui fut accordée, mais Alvarez refusa de la signer avec les autres officiers. Il fut retenu prisonnier et conduit à Perpignan, d'où il fut ramené à Figuières, où il succomba à ses souffrances.

ALVAREZ ALBORNOS. Voyez ALBORNOS.

ALVAREZ DE PAZ. Voyez PAZ.

ALVAROTTO (JACQUES), professeur en droit à Padoue, sa patrie, où il mourut en 1452. Son traité le plus connu est intitulé *Commentaria in libros feudorum*, à Francfort, 1587, in-fol. Il est souvent cité par les jurisconsultes italiens.

* ALVENS-LEBEN (PHILIPPE-CHARLES, comte d') né à Hanovre, en 1745, après avoir fait ses études à Magdebourg, où il se lia avec Frédéric-Guillaume, depuis roi de Prusse, reçut de ce prince, à la cour duquel il se fixa, la clef de chambellan, et bientôt après la charge de référendaire près la cour des comptes. Il fut nommé successivement ministre plénipotentiaire près des gouvernemens de Saxe, de France, de Hollande et d'Angleterre, puis ministre des affaires étrangères à Berlin. Après 29 années de travaux diplomatiques, Alvens se voua à la retraite, et mourut en 1802, à l'âge de 57 ans. Son *Tableau chronologique des événemens de la guerre, depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertsbourg*, est très-estimé.

ALVIANO (BARTHÉLEMI), général des Vénitiens, fut fait prisonnier par Louis XII, à la bataille de Ghiaradadda, en mai 1509. Il perdit aussi celle de la Motte, sans déchoir de la réputation qu'il s'était acquise dans ses autres expéditions, notamment en 1497, sous le duc de Candie, fils aîné d'Alexandre VI, et en 1508, contre l'empereur Maximilien. Les Vénitiens s'étant alliés aux Français contre les Espagnols, Alviano contribua beaucoup à la victoire de Marignan, en 1515. Il mourut de maladie dans cette même année, âgé de 60 ans. Il était si pauvre que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, et de marier ses filles.

* ALVINZY (M. le baron d') feld-maréchal au service d'Autriche, naquit l'an 1726 en Transylvanie. D'abord capi-

taine de grenadiers dans la guerre de sept ans, il fut nommé successivement général, et grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Après avoir combattu, en qualité de général de division, dans la campagne de 1789 contre les Turcs, sous le général Laudon, il alla, en 1790, mettre le siège devant la ville de Liège, pour la faire rentrer sous l'obéissance de son évêque. Il servit ensuite contre la France dans les Pays-Bas où il reçut les compagnons de Dumouriez, puis en Hollande et sur le Rhin. Il fut chargé en 1796 du commandement de l'armée d'Italie, et obtint d'abord quelques avantages sur les Français à Scalda-Ferro, à Bassano, à Vicence; mais il fut complètement défait aux journées de Rivoli et d'Arcole. Là se termina sa carrière militaire; accusé de trahison, il se justifia facilement, et son souverain, qui se souvenait avec bienveillance d'avoir reçu de lui des leçons sur l'art de la guerre, le nomma, en 1798, commandant général en Hongrie, où il fit aimer son administration. Le baron d'Alvinzy mourut en 1810, à 84 ans, d'une attaque d'apoplexie.

* **ALXINGER** (JEAN-BAPTISTE), poète célèbre, né à Vienne en 1755. A la mort de ses parens, maître d'un riche patrimoine, il ne fit usage de son titre d'agent à la cour de l'empereur, que pour arranger les affaires des plaideurs, ou pour défendre les personnes qui n'étaient pas en état de faire les frais de leurs procès. Plein d'enthousiasme pour la littérature allemande, il s'occupa toute sa vie de ses progrès. Le premier recueil de ses poésies, qui parut en 1784, le mit au rang des meilleurs poètes de sa nation : *Dootin de Mayence*, poème chevaleresque en 10 chants, Vienne et Leipsick, 1787, in-8°, et *Blumberis* en 12 chants, Leipsick, 1791, lui donnèrent la palme de l'épopée. Sa traduction poétique de *Numa* de Florian n'eut pas le même succès. Elle a plus de verve et de poésie que l'original, mais elle est inégale et souvent négligée. Il mourut en 1797, d'une fièvre nerveuse.

ALY. Voyez les articles ALI.

ALYATTE, fils de Sadyatte, roi de Lydie, père de Crésus, monta sur le trône, vers l'an 619 avant J.-C. Etant en guerre avec Cyaxare, roi des Mèdes, une éclipse de soleil survenue au commencement d'une bataille, étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix. Cette éclipse, suivant Hérodote, avait été prédite par Thalès de Milet.

Alyatte mourut vers l'an 562 avant J.-C.

ALYPIUS. *Voyez ALIPIUS.*

AMABLE (saint), naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il parait qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont), et l'attacha à son église. On pense que l'évêque dont il s'agit ici était Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du 5^e siècle. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, et saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avait été témoin oculaire. Vers la fin du 10^e siècle, son corps fut transporté de Clermont à Riom et déposé dans l'église de Saint-Bénigne. Il mourut le 1^{er} novembre; mais c'est le 11 juin que l'Eglise célèbre sa fête.

AMAD-EDDULAT ou **IMAD-EDDOULAH** premier sultan de la race des Buides, conquit en fort peu de temps l'Iraq et la Karamanie. Il établit son siège à Schiraz, l'an de J.-C. 935, et mourut l'an 949. Sa bravoure et sa générosité le firent regretter des soldats et du peuple.

AMAJA (FRANÇOIS), d'Antequera, professeur en droit à Ossuna et à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui, en latin, des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., et d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK, poète persan, versifiait du temps de Khedberg-Kan, prince qui protégeait les lettres, et qui récompensa Amak. Les Persans louent ses *Elégies* et son roman, en vers, de *Josef et Zulica*.

AMALARIC, fils d'Alaric II, roi d'Italie, devint roi des Visigoths, par la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en 526. La conduite de ce prince avec Clotilde sa femme, fille de Clovis, roi des Français, qu'il voulut forcer à embrasser l'arianisme, fut la cause de sa ruine. Childébert, roi de Paris, voulant venger sa sœur, entra sur les terres d'Amalaric, qui tenait sa cour à Narbonne. On en vint aux mains, Amalaric fut défait, et prit la fuite pour se sauver en Espagne; mais comme il voulait rentrer dans Narbonne pour enlever ses trésors, il fut tué, en 551, par un soldat français, et selon d'autres, par des Visigoths, que Theudis, gouverneur d'Espagne, avait apostés. Amalaric avait mérité son sort : sa conduite avec Clotilde avait été odieuse. Afin de la contraindre de quitter sa croyance, il la faisait insult-

ter dans les églises, lui imposait des châtimens cruels, et la maltraitait tellement, que, réduite au désespoir, elle fit parvenir à son frère Childebert un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les coups de son barbare mari.

AMALARIUS-FORTUNATUS, bénédictin de l'abbaye de Madéloc, diocèse de Trèves, devint archevêque de cette ville. Charlemagne l'envoya en ambassade près de Michel Curopalate, empereur d'Orient, et se servit de lui dans plusieurs occasions importantes. Il écrivit la *Relation* de son ambassade, mais il paraît que cet ouvrage est perdu. On a de lui un *Traité du sacrement de baptême*, qu'il dédia à Charlemagne, et qui se trouve imprimé sous le nom et dans les Œuvres d'Alcuin. Il mourut en 814, à son retour de Constantinople.

AMALARIUS SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de Metz, ensuite abbé de Hornbac, au même diocèse, avait étudié sous Alcuin, et eut ensuite sous Louis le Débonnaire la direction des écoles du palais. Il fut archevêque de Lyon. Il était savant dans les liturgies. Quelques-uns le confondent mal à propos avec le précédent, dont il était contemporain. Il est auteur d'un traité des *Offices ecclésiastiques*, ouvrage précieux pour ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'Eglise, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement que littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la *Bibliothèque des Pères*. Il mourut en 837, à Saint-Arnoult de Metz, où l'on voyait son tombeau, et où il était honoré comme saint.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et mère d'Athalaric, fit élever son fils à la manière des Romains, ce qui déplut fort aux Goths. Cette reine, digne de régner sur un peuple plus poli, avait toutes les qualités propres à former un grand roi. Pleine de génie et de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts et les sciences, et appela les savans auprès d'elle. Elle savait les différentes langues des peuples qui s'étaient emparés de l'empire, et traitait avec eux sans interprète. Après la mort de son fils, arrivée en 534, elle mit sur le trône Théodat son cousin, qui eut l'ingratitude et la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultère. Justinien informé de cette perfidie, et pénétré de respect pour Amalasonte, déclara la guerre à son meurtrier,

et le fit châtier par Bélisaire, son général. Les grandes qualités de cette princesse prennent leur source dans l'excellente éducation qu'elle reçut dans les beaux temps du règne de Théodoric, son père, lorsque les sages et les savans remplissaient une cour qu'on ne prévoyait pas alors devoir être un jour celle d'un tyran. D'après les historiens les plus exacts, Théodat exila Amalasonte, en 535, dans une île du lac de Bolsena, et permit à ceux qui avaient quelque vengeance à exercer sur elle de la poursuivre et de l'étrangler; ce que ses satellites exécutèrent.

* **AMALECH**, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esau, fut le père et le chef des Amalécites, peuple établi dans l'Idumée. Samuel commanda à Saül, de la part de Dieu, de détruire les Amalécites (*Voyez JOSUE*). Ce prince leur fit la guerre, prit leurs villes, et les défit entièrement l'an 1074 avant l'ère vulgaire, mais il sauva la vie à leur roi Agag, et cette désobéissance lui fut fatale. David les poursuivit après qu'ils eurent saccagé Siceleg, et les défit : ils cessèrent ensuite de faire un corps de nation.

* **AMALIE**, duchesse douairière de Saxe-Weimar, née en Italie, épousa en 1756, à l'âge de 17 ans, le duc Ernest-Auguste-Constantin qui mourut le 28 mai 1758; elle sut réparer par la sagesse de son administration les pertes que son duché avait éprouvées dans la guerre de sept ans, le préserva de la famine de 1772, qui désola le reste de la Saxe, et fonda plusieurs établissemens utiles. Elle donna Viéland pour gouverneur à son fils Charles-Auguste, et elle réunit à sa cour les hommes les plus illustres de l'Allemagne, Herder, Goëthe, Bode, Museus, Boettiger, et plus tard Schiller. Lorsqu'elle eut remis son autorité, en 1775, à son fils, elle les conserva toujours auprès d'elle, ce qu'elle dut à son caractère généreux, aux grandes qualités qui distinguaient son esprit et son cœur, et à cet amour éclairé des sciences, héréditaire dans la famille des Guelfes. Elle fit, en 1788, accompagnée de l'auteur de *Werther*, un voyage en Italie qui accrut encore son goût pour les arts. Amalie mourut au commencement de 1809, quelques mois après la bataille d'Iéna, à l'âge de 70 ans.

AMALRIC (ARNAUD), général de l'ordre de Cîteaux, inquisiteur en Languedoc contre les albigeois, et ensuite archevêque de Narbonne, réunit les princes d'Espagne

contre les Maures. Ces barbares furent vaincus dans une bataille donnée en 1212, dont Amalric, témoin oculaire, nous a laissé une relation. Ce prélat mourut en 1223. Le pape Innocent III lui dédia un volume de ses sermons. Quelques historiens l'ont accusé d'avoir étalé trop de luxe et d'avoir manqué de douceur; mais ses dignités ne lui permirent pas de conserver la pauvreté de son premier état, et les albigéens ne furent traités avec sévérité, qu'après qu'on eut épuisé à leur égard toutes les voies de la douceur. Voyez saint DOMINIQUE, MONTFORT (Simon de), RAIMOND VI et VII, comtes de Toulouse.

* AMALRIC (AUGER), historien ecclésiastique du 14^e siècle, dédia au pape Urbain V, élu, en 1362, une histoire des papes, sous le titre de *Chronicon Pontificale*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de deux cents écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII.

* AMALRIC (FRANÇOIS DE SALES), né en Provence, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique et devint grand-vicaire de l'évêque de Tulle. Il commençait à se faire un nom comme prédicateur, et avait été désigné pour prêcher à la cour le carême de 1793; mais les tristes événemens de cette époque, en bouleversant tout, le laissèrent sans ressource. Pour se soustraire aux persécutions, il fit le serment, ensuite il se maria, puis il sollicita son pardon à la cour de Rome qui le rendit à l'état séculier. On a de lui : *Oraison funèbre de madame Louise, religieuse carmélite*, Paris, 1789, in-4°; *l'Appel à la sagesse sur les événemens et les hommes de la révolution*, 1804, in-8°; *Cours de morale pour les jeunes demoiselles, à l'usage des maisons d'éducation d'Ecouen et de St.-Denis*, 1805, 2 vol. in-12, seconde édition, 1808; *le Missionnaire selon l'Evangile*, Paris, 1820, in-12, fig., et plusieurs morceaux de poésie, de politique et de littérature dans divers journaux. Il fut long-temps un des rédacteurs de la *Clef des cabinets des souverains*. Il est mort il y a quelques années.

* AMALTHEO (PAUL, MARC-ANTOINE et FRANÇOIS), trois frères, nés à Pordenone, dans le Frioul, qui se distinguèrent dans la carrière des lettres, et surtout dans la poésie latine, au commencement du 16^e siècle. François, le dernier d'entre eux, se maria en 1505, et de ce mariage sortirent les trois Amaltheo qui ont donné le plus d'illustration à cette famille.

* AMALTHEO (JÉRÔME, JEAN-BAPTISTE et CORNEILLE), tous trois fils de François Amaltheo. Le premier, à la fois médecin, philosophe et poète latin, enseigna plusieurs années la médecine et la philosophie morale à Padoue, et dans plusieurs autres villes jusqu'à l'année 1574, qu'il mourut âgé de 64 ans. Le savant Muret l'élevait au-dessus de tous les médecins et de tous les poètes de son temps. On remarque dans ses poésies, recueillies avec soin par Jean-Matthieu Toscanus, ce madrigal célèbre que Muratori trouvait si parfait, qu'il ne pouvait s'empêcher de le croire traduit du grec (*Della perfetta poesia*, tom. 2, pag. 411) :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro ;

Et potis est forma vincere uterque Deos.

Parve puer, lumen quod habes concede sorori ;

Sic tu cæcus amor, sic erit illa Venus.

— * Jean-Baptiste Amaltheo cultiva avec succès l'étude des langues grecque, latine et italienne, la théologie et la jurisprudence. D'abord professeur des enfans de la noble et riche famille de Lippomano, puis secrétaire de la république de Raguse, il mourut à Rome, où le pape Pie IV l'avait appelé pour l'attacher à sa personne. On a de lui des poésies qui ne le cèdent en rien à celles des poètes de son temps. — Corneille Amaltheo, le dernier des trois, est principalement connu pour avoir rédigé, dans le latin le plus pur, le *Catéchisme romain*. Ses poésies, recueillies avec celles de ses deux frères, par Jean-Matth. Toscanus, lui assurent une place honorable parmi les poètes de l'Italie. Il mourut l'an 1606.

AMAMA (SIXTINE), professeur d'hébreu dans l'académie de Franeker, naquit dans la Frise, et mourut en décembre l'an 1629. Ce théologien protestant portait une haine singulière à la Vulgate, qui, malgré quelques défauts, est infiniment supérieure à toutes les versions des sectaires, non-seulement par l'autorité que lui donnent le long usage qu'on en fait dans l'église de Dieu, le suffrage des saints Pères, les décrets des conciles, etc. mais encore par son énergie, par sa noble et touchante simplicité, que tous les raffinemens des hébraïsmes et hellénismes modernes n'ont pu remplacer. Amama commença par critiquer la version du Pentateuque, et il finit par un recueil de dissertations critiques, contre les traductions adoptées par les catholiques. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus biblicus*, 1646, in-4°. Critique aussi gros-

sière que mal fondée, dans laquelle l'auteur s'abandonne à une colère brutale contre le concile de Trente.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le Juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, et obtint un arrêt de mort contre eux. Il avait déjà fait dresser une potence pour Mardochée, lorsqu'Assuérus apprit que ce Juif avait découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnaissant d'un service qui n'avait pas été récompensé, ordonna à Aman de conduire Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent favori ayant irrité contre lui son maître, par sa jalousie et sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet qu'il avait fait élever pour son ennemi. L'histoire d'Aman est regardée par les saints Pères comme un des monumens les plus frappans des excès et des délires de l'orgueil, des malheurs et des humiliations dont la Providence a coutume de punir ce vice odieux (Voyez ESTHER).

AMAND (saint), évêque de Bordeaux, se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de J.-C. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là Paulin entretenait toujours avec saint Amand une amitié très étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; et nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu. Il fut élevé sur le siège de Bordeaux en 404; mais il céda le gouvernement de son église à saint Séverin, évêque de Cologne, qui était venu se retirer à Bordeaux, et le reprit après la mort de ce saint. Le Père Tabaraud pense que c'est sans fondement qu'on attribue à saint Amand la conservation des ouvrages de saint Paulin, qu'il précéda vraisemblablement dans le tombeau. Telle est aussi l'opinion émise dans l'histoire littéraire de la France, t. 2, pag. 177.

AMAND (saint), évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parens distingués par leur profession et leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, voisine de celle de Ré, et fut sacré évêque en 628, sans être attaché à aucun siège particulier. Il se consacra à la conversion des infidèles, et eut les plus grands succès,

particulièrement en Flandre. Il bâtit plusieurs églises en 633, et fonda deux grands monastères à Gand, l'un et l'autre sous l'invocation de saint Pierre : l'un fut appelé Blandinberg, du mont Blandin, sur lequel il était situé (c'est aujourd'hui l'abbaye de Saint-Pierre); l'autre prit le nom de Saint-Bavon, de celui qui avait donné des fonds pour le bâtir. La ville de Gand ayant été érigée en évêché, l'église de ce dernier monastère en devint la cathédrale en 1556. Quelques années après, il en bâtit encore un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite rivière d'Elnon, dont il prit le nom, et que l'on appelle aujourd'hui Saint-Amand, avec la ville qui s'y est formée. Elu évêque de Tongres, il ne resta pas long-temps sur un siège où il avait été élevé malgré lui. La vue de sa première vocation, jointe à l'espérance de faire plus de bien hors de son diocèse, le détermina à donner la démission de son évêché, après l'avoir gouverné trois ans. Il désigna lui-même son successeur, qui fut saint Remacle, abbé de Cougnon. Libre désormais, il reprit ses travaux apostoliques, et consacra le reste de ses jours à la conversion des païens. Enfin, cassé de vieillesse et de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé un peu plus de quatre ans. Il mourut en 675, âgé de 90 ans; ses reliques étaient dans l'église de l'abbaye de son nom où il avait été enterré. Le *Martyrologe romain* fait mention de lui le 6 février.

AMAND (MARC-ANTOINE-GÉRARD DE SAINT-). Voyez SAINT-AMAND.

* **AMAND** (FRANÇOIS), né à Bourg-en-Bresse, en 1774, simple soldat dans le 2^e régiment d'infanterie de ligne, s'est fait un nom célèbre, par un grand nombre de traits de courage, mais surtout par la bravoure et l'audace qu'il déploya à la bataille de Zurich. S'étant précipité seul au milieu des ennemis, il s'empara d'un drapeau, après avoir tué 3 hommes qui le défendaient; puis avec 4 de ses camarades il fit prisonniers 14 officiers et 163 soldats. Amand reçut en 1805, la croix de la légion-d'honneur, et mourut à Alexandrie quelque-temps après.

AMANDUS (CNÉIUS SALVIUS), général romain, fit révolter les Gaules, vers l'an 285, sous Dioclétien, avec Aulus Pomponius Ælianus, qui, après la mort de Carinus, s'était mis à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs et de paysans ruinés par les impôts. Ces paysans

s'appelaient *Bagaudes*, et tiraient leur nom d'un château à une lieue de Paris, et appelé depuis S.-Maur-des-Fossés. Aman-dus et Elien s'étant fait donner le titre d'empereurs, portèrent la désolation partout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, etc. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximien-Hercule, qui les ayant affaiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espèce de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse, qui fut rasée, et tous ceux qui s'y trouvèrent furent livrés à la mort. Aman-dus périt dans le cours de cette guerre. Quant à Elien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci était d'une famille obscure des Gaules; mais il avait de l'audace, et savait saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

* AMAR, avocat au parlement de Grenoble, et trésorier de France, né d'une famille distinguée de cette ville, se fit remarquer, dès le commencement de la révolution, par la violence de ses déclamations: aussi fut-il nommé à la Convention en 1792, et il y débuta en dénonçant les *machinations de l'aristocratie du Bas-Rhin*, et en combattant Lanjuinais, qui contestait à la Convention le droit de juger Louis XVI. Il vota la mort sans l'appel au peuple, et l'exécution dans les 24 heures. Envoyé à Bourg dans le département de l'Ain, au mois de mars 1793, il y commit les vexations les plus injustes et les plus atroces; elles devinrent si criantes et si nombreuses, qu'une députation se présenta à la Convention pour le dénoncer. On lui reprochait, entre autres choses d'avoir fait incarcérer une dame du pays pour avoir entretenu une correspondance avec son fils, émigré, quoiqu'il fût prouvé qu'elle n'avait jamais eu de fils. Il n'en fut pas moins nommé, le 8 août 1793, secrétaire de la Convention, et le 14 septembre suivant, il entra dans le comité de sûreté générale, dont il devint un des rapporteurs habituels et le provocateur ordinaire des mesures d'arrestation. Il fut un des premiers et des plus violents antagonistes du parti de la Gironde; et après avoir réclamé la mise en accusation de Buzot, l'arrestation de Mainvielle, de Lecointre-Puyraveau et d'une infinité d'autres, on le vit successivement accuser de conspiration contre la république et conduire à l'échafaud le capucin Chabot, Bazire, Fabre-d'Eglantine, Danton, Camille-Desmoulins, Hérald-de-Se-

chelles. Enfin, voyant que Robespierre voulait perdre les membres des comités, il se réunit aux autres députés que menaçait le tyran, et contribua ainsi au succès de la journée du 9 thermidor; mais toujours féroce et avide de sang humain, il fit comprendre dans la proscription tous les membres de la commune, ceux même qui n'avaient pris aucune part aux mesures de résistance contre la Convention, ou qui se trouvaient absents lors de cette révolte. Peu de temps après, il fut dénoncé par Lecointre de Versailles comme un des satellites les plus farouches de Robespierre; mais il se défendit avec audace, et il osa même solliciter un décret, portant *qu'il s'était conduit d'une manière conforme au vœu national*. Ayant voulu défendre les membres de l'ancien Comité de salut public, il fut entraîné dans leur chute, décrété d'accusation et conduit au château de Ham en Picardie, où il resta plusieurs mois. Amnistié par la loi du 4 brumaire 1796, il renoua ses liaisons avec le parti jacobin, et se trouva compromis dans les conspirations de Drouet et de Babeuf. Il parvint d'abord à se dérober à toutes les poursuites; mais il fut enfin arrêté dans une maison voisine de celle où il avait arrêté lui-même, quelque temps auparavant, son collègue Rabaud-Saint-Etienne. Dans son activité meurtrière, il n'avait dédaigné aucun rôle, si avilissant qu'il fût. C'est ainsi que, pour s'assurer de la personne de ce député, il s'était mis à la tête des sbires chargés de visiter la maison où on lui avait dit que Rabaud s'était réfugié, et qu'il l'avait découvert derrière une boiserie pratiquée pour lui servir de retraite. Amar fut transféré à Vendôme devant la haute cour nationale, où il soutint le caractère et les principes qu'il avait déployés à la Convention, et il fut acquitté. Après les cent jours, il fut question de le comprendre dans la loi qui obligeait les régicides de quitter la France, mais il alléguait pour sa défense que, depuis 1814, il n'avait rempli aucune fonction publique, qu'il n'avait proféré aucun serment, et que par conséquent il devait profiter des amnisties prononcées lors des deux restaurations. Depuis, il vécut dans l'obscurité, et mourut subitement à Paris en 1816.

AMARAL (André d') ou DE MERAIL, Portugais de nation, chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre, et livré

Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522. Amaral avait du courage et des talens militaires, mais sa fierté excessive indisposait contre lui tous ses confrères. Dans une expédition (en 1510) contre le soudan d'Egypte, il eut pour collègue, dans le commandement des galères de la Religion, le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, qui, plus modéré, céda aux avis d'Amaral. La victoire que celui-ci obtint fut complète; cependant, et malgré les prétentions d'Amaral, ce fut l'Isle-Adam qui, peu de temps après, fut élu grand-maître. Le premier, dans sa colère, dit que l'Isle-Adam serait le dernier grand-maître qui régnerait à Rhodes. Ce propos et les dépositions d'un domestique servirent de base à l'accusation qui fut intentée contre lui. « Les services qu'Amaral » avait rendus à la religion (dit Vertot), » sa fermeté au milieu des plus cruels » tourmens de la question, tout cela aurait pu faire balancer la déposition » d'un domestique, et peut-être qu'on » n'aurait pas traité si rigoureusement le » chancelier de l'ordre, si, quand il s'agit du salut public, le seul soupçon n'était pas, pour ainsi dire, un crime que » la politique ne pardonne guère. »

AMASA, fils de Jétra et d'Abigaïl, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son père. Etant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge; ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa à la barbe, sous prétexte de vouloir l'embrasser, et le tua d'un coup d'épée.

AMASIAS. Voyez **AMAZIAS**.

AMASIS, de simple soldat devenu roi d'Egypte, vers l'an 569 avant J.-C., gagna le cœur de ses sujets par son affabilité et sa prudence. Il polia son royaume, y attira des étrangers et fit des lois, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrivait à chaque particulier de rendre compte tous les ans, à un magistrat, de la manière dont il subsistait.

AMAT (saint), *Amatus*, vulgairement appelé saint Amé, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique; mais, animé du désir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastère d'Againe, que l'amour des saintes lettres et de la régularité avait rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule, taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avait un oratoire, et que l'on appelle aujourd'hui

Notre-Dame-du-Roc. On le tira de sa solitude pour le placer, vers l'an 669, sur le siège épiscopal de Sion en Valais. Thierri, fils de Clovis II, conseillé par des courtisans que le zèle du saint offensait, l'envoya en exil à Péronne. Il mourut en 690. Saint Amé est qualifié évêque de Sens (*Senonensis*) dans la chronique d'Auxerre; mais c'est une faute qui a été copiée par Baillet, par les Bollandistes et par plusieurs autres écrivains. Huchbald, moine de Saint-Amand, qui florissait au 10^e siècle, assure, dans la *Vie* de sainte Rictrude, que saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion en Valais (*Sedunensis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Againe, avant d'être élevé à l'épiscopat, ce qui se prouve, suivant Mabillon, *Annal.* t. 1, l. 16, c. 521, par le catalogue des abbés du monastère, et par celui des évêques de Sion.

AMAURI. Voy. **AMALARIC** et **AMALRIC**.

AMAURI I, roi de Jérusalem, en 1165, après la mort de Baudoin III, son frère, était un jeune prince de 27 ans, qui, entre plusieurs bonnes qualités, avait de très grands défauts. L'avarice qui le dominait, lui fit entreprendre, dans l'Egypte, une guerre très heureuse dans les commencemens, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois de toute l'Egypte Siracon, prit Damiette, et aurait pu emporter avec la même facilité le grand Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propositions du calife. Le général mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si long-temps, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Nour-Eddyn, sultan d'Alep, qu'il attendait, arriva, et fit lever le siège. Amauri fut obligé de retourner dans son royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur, et le tribut que les Egyptiens lui payaient. Saladin, successeur de Siracon son oncle, uni avec Nour-Eddyn, pressa vivement les chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, et, soutenu d'une puissante flotte de l'empereur grec, il mit le siège devant Damiette; mais les pluies et la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine prit Gaza, et fit un horrible ravage, dans le temps que Noradin en faisait autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposait avec un courage invincible aux efforts de tant d'ennemis, mourut le 11 juillet 1175,

Âgé de 38 ans Son fils Baudoin IV lui succéda.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy son frère, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, disputa à Amauri II le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisième mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute, en 1194, Amauri II, qui était veuf, épousa Isabelle, et fut couronné roi de Jérusalem. Il fit d'Acre sa résidence. Ses projets contre les Sarrasins, maîtres de la sainte cité, furent inutiles. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vaines secours des princes de l'Europe.

AMAURI, clerc, natif de Bène, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du 13^e siècle; mais l'esprit de dispute, de système et de nouveauté, le jeta dans d'étranges erreurs, qui d'abord furent généralement repoussées et qui ensuite trouvèrent des partisans. Il soutenait que le christianisme consistait à se croire membre de J.-C.; que le paradis, l'enfer et la résurrection des corps étaient des rêves. Amauri, condamné par l'université de Paris en appela au pape Innocent III qui l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta et se retira à Saint-Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin et de dépit. Ses disciples ajoutèrent à ses erreurs, que les sacrements étaient inutiles, et que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultère, ne pouvaient être mauvaises, et d'autres extravagances. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, et l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie (Voyez DAVID de Dinant).

AMAZIAS, 8^e roi de Juda, fils et successeur de Joas, eut d'abord un règne heureux. Il vengea le meurtre de son père, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, et les adora. Un prophète vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Son orgueil était à son comble. Il écrivit à Joas roi d'Israël, que s'il ne se rendait pas son sujet, avec tout son peuple, ses armes l'en feraient repentir; Joas lui envoya en réponse l'apologue du cèdre du mont Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël, qui le défit et le fit prisonnier. Ses propres sujets

le poignardèrent ensuite dans une conspiration, l'an 810 avant J.-C.

AMAZIAS, prêtre des veaux d'or qui étaient à Béthel, avertit Jeroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avait faites contre lui et contre le temple des idoles, le prophète Amos, et voulut empêcher ce dernier de manifester à Béthel les vérités funestes qu'il lisait dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il serait mené captif en Syrie où il mourrait de déplaisir; qu'on abusait de sa femme au milieu de la place de Samarie, et que ses fils et ses filles seraient tués par les mains des soldats de Salmanaçar.

* **AMBERIEUX** (P. Dujas d'), président du collège électoral de l'Ain en 1815, cultivait les lettres, et a laissé un opuscule en vers et en prose, intitulé *des Singes*, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. On a encore du même auteur un discours prononcé au collège électoral du département de l'Ain (en août 1815). Ambérieux était né à Lyon en 1738; il est mort en 1821.

AMBIGAT, roi de toutes les Gaules du temps de Tarquin l'Ancien, vers l'an 590 avant J.-C. était un prince très puissant.

AMBIORIX, roi des Eburons ou des Nerviens, vers le pays de Liège, régnait conjointement avec Cativulcus, quand César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J.-C. Il prit les armes contre les Romains, et les ayant fait donner dans une embuscade, défit une légion commandée par deux lieutenants de César. Depuis, il attaqua en vain une autre légion commandée par Quintus Cicéron, frère de l'orateur, l'an de Rome 701, et avant J.-C. 53. Il se souleva dans la suite, et fut encore vaincu. César le défit avec près de 60,000 Gaulois. Il se retira dans un château, où il pensa être pris par l'armée romaine. S'étant sauvé de là, il se réfugia dans les Ardennes, et courut quelque temps dans la forêt avec quatre cavaliers, n'osant se fier à un plus grand nombre, sans qu'on sache précisément comment il termina sa carrière.

* **AMBLIMONT** (le comte FUSCHEM BERG d') officier-général de la marine française. Il émigra au commencement de la révolution, prit du service en Espagne, et fut tué, en 1796, dans un combat où la flotte espagnole fut battue par l'amiral Jervis. On lui doit *Tactique navale*, ou *Traité sur les évolutions, sur les signaux et sur les mouvemens de guerre*, Paris, Didot, 1788, in-4^o, fig.

* **AMBLV** (le marquis d'), issu d'une

des premières familles de la Champagne, était gouverneur de la ville de Reims et lieutenant-général des armées du roi, lorsqu'il fut député aux états-généraux par la noblesse. Il s'opposa avec force à la réunion des trois ordres, et pour arrêter les dénonciations qui commençaient déjà à se manifester, il proposa d'exclure de l'assemblée tout député calomniateur. Mirabeau ayant voulu repousser cette proposition comme injurieuse au corps des représentants de la nation, il l'appela en duel. En 1790 il combattit vivement Robespierre, lorsqu'il demanda l'égalité politique pour tous les Français, et il s'opposa avec beaucoup de chaleur à la destruction des titres et des armoiries de la noblesse. Au mois d'août il provoqua la poursuite des auteurs des journées des 5 et 6 octobre, quels que fussent leur rang et leurs fonctions, voulant désigner par-là le duc d'Orléans, le comte de Mirabeau et les autres députés de ce parti. Après le voyage du roi à Varennes, on exigea des députés un nouveau serment; il fit précéder le sien d'un discours remarquable qui finissait par ces paroles : « Je suis fort âgé, j'avais » demandé à être employé, et j'avais été » mis sur la liste des lieutenans-généraux; » mais j'ai été rayé par les jacobins qui » ont substitué à ma place M. de Montes- » quieu. Je suis vieux, ma patrie est in- » grate envers moi; n'importe, je jure » de lui rester fidèle. » Après la session il se vit obligé d'émigrer, et il protesta auparavant contre tous les actes de l'Assemblée nationale. Son grand âge ne l'empêcha point de prendre du service dans l'armée du prince de Condé, où il fit la campagne de 1792. Il est mort en pays étranger.

AMBOISE (*Georges d'*), plus connu sous le nom de *cardinal d'Amboise*, naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire. Il était de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée, parce qu'elle possédait la seigneurie d'Amboise. Ayant à peine atteint sa 16^e année, il fut nommé à l'évêché de Montauban, et devint dans la suite ministre d'état sous Louis XII. D'Amboise se fit aimer de ce prince lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, et ne perdit point son amitié lorsqu'il fut monté sur le trône. Ce roi le fit son premier ministre, et n'eut pas à s'en repentir. Il rendit les Français heureux, et tâcha de conserver la gloire qu'ils s'étaient acquise. Il est vrai qu'il conseilla assez légèrement à Louis XII la conquête du Milanais en 1499. Louis le Maure, oncle et

feudataire de Maximilien, était alors en possession de cette province; les Français l'en dépouillèrent. Ils en furent chassés bientôt après, et la reprirent encore, mais ne la conservèrent point. D'Amboise nommé légat du pape, fut reçu à Paris en cette qualité, avec beaucoup de magnificence. Il travailla pendant sa légation à la réforme de plusieurs ordres religieux, des jacobins, des cordeliers, des moines de Saint-Germain-des-Prés. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zèle. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres et à l'entretien des églises. Après avoir gouverné les diocèses de Montauban et de Narbonne il se contenta de l'archevêché de Rouen, et du chapeau de cardinal, sans vouloir y ajouter d'abbayes. Ayant remarqué que ses chanoines étaient charmés de le voir au chœur sous le même habit qu'eux, il n'y parut plus autrement, tout légat qu'il était, hors les jours où il célébrait pontificalement. Il combla de présens sa cathédrale, et remplit son diocèse de monumens, tous marqués au coin de la grandeur de son âme et de son génie. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix, pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle et lui laissa la terre. Ses vertus et la grande réputation qu'il s'était acquise dans toute l'Europe, lui firent donner le chapeau de cardinal; et l'on prétend qu'après la mort de Pie III il eût été élevé sur la chaire de saint Pierre, sans l'opposition des Vénitiens. Ce qu'un historien ajoute, que le cardinal, irrité, engagea Louis XII à leur faire la guerre, est un conte ridicule, une calomnie absurde contre le roi et le prélat. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des célestins, à l'âge de 50 ans. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa maladie : *Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean!* « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Bérault, sans avoir au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé » les évêques du premier âge de l'Eglise, » en eut toutefois qui, dans tous les temps, » feront désirer des prélats qui lui soient » comparables : il réunit d'ailleurs toutes » les qualités sociales et politiques qui » font les ministres et les citoyens précieux. Magnifique et modeste, libéral et » économe, habile et vrai, aussi grand » homme de bien que grand homme d'état,

le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très zélé pour la patrie, ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint Siège avec les privilèges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour, partout il fit le bien, réforma les abus et captiva les cœurs avec l'estime publique. » *Voyez sa Vie*, par l'abbé Le Gendre, 1721, in-4° et en 2 vol. in-12; et ses *Lettres à Louis XII*, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12.

AMBOISE (AIMEY D'), grand-maitre de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubusson, en 1505, était frère du précédent. La victoire navale qu'il remporta en 1510, sur le soudan d'Égypte, près de Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre et dans l'Europe. Il ne vécut que 2 ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, en sa 78^e année. « C'était, dit l'abbé de Vertot, un prince sage dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son ordre des dépouilles des infidèles, sans s'enrichir lui-même; qui mourut pauvre, et n'en laissa point dans l'île. »

AMBOISE (CHARLES D'). *Voy. CHAUMONT.*

AMBOISE (FRANÇOIS D'), fils d'un chirurgien de Charles IX, fut élevé par les soins de ce prince, au collège de Navarre. Il eut ensuite une charge de maître des requêtes et de conseiller d'état. Lorsque Henri III fut élu roi de Pologne, il suivit ce monarque dans ce pays. Il mourut vers 1620. C'est à lui qu'on attribue l'édition des Œuvres d'Abailard, en 1616, in-4°. On a de lui une comédie plaisante, intitulée *les Napolitaines*, Paris, 1584, in-16.

AMBOISE (ADRIEN D'), frère du précédent né à Paris en 1531, fut curé de Saint-André à Paris, et évêque de Tréguier en 1604 : il mourut à son siège en 1616. Il est auteur de la tragédie d'*Holoferne*, 1580, in-8.

AMBOISE (JACQUES D'), docteur en médecine et recteur de l'université de Paris, était aussi frère du précédent. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, et commença le procès contre les jésuites : il mourut de la peste en 1606. On a de lui : *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academici ordinibus, in Claramontenses, qui*

se jesuitas dicunt, Paris, 1593, in-8°; et quelques autres questions citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par M. Carrère.

AMBOISE (FRANÇOISE D'), *V. FRANÇOISE.*

AMBOISE (MICHEL), sieur de Cheillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, naquit à Naples, et mourut en 1547. La famille d'Amboise le fit élever, et lui procura le moyen de vivre; mais un mariage fait contre le vœu de cette famille, et un crime auquel il participa, et pour lequel il fut mis en prison, lui attirèrent son ressentiment, et le réduisirent à la misère. On a de lui divers ouvrages où il prend le nom d'*esclave fortuné*, entre autres les *Contre-éptres d'Ovide*, le *Babylon*, etc. qu'on ne lit plus, et qui ne méritent que l'oubli profond dans lequel ils sont ensevelis.

AMBOISE (RÉNÉ D') *Voyez MONLUC, Jean dit Balugni.*

* **AMBROGI (ANTOINE-MARIE)**, jésuite, né à Florence le 15 juin 1713, célèbre par les talens qu'il fit briller dans la chaire d'éloquence et de poésie, qu'il occupa à Rome pendant trente années. Toute la jeunesse italienne se rendait à l'envi à son cours pour y puiser le goût de la saine littérature, et admirer la science profonde et l'aimable facilité du professeur. Ambrogi a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque, | *Traduction* de deux poèmes latins du jésuite Noceti, *De iride* et *De aurora boreali*; | une *Traduction* de quelques tragédies de Voltaire; | l'*Histoire du pélagianisme*, traduite du jésuite Patouillet; | la *Traduction* des lettres choisies de Cicéron; | *Musæum kircherianum*, Rome 1763, 2 vol. in-fol. où l'on trouve la description de ce musée, qui fut long-temps confié à ses soins; | enfin une *Traduction* de Virgile, en vers libres, qui jouit d'une grande réputation, et qui fut magnifiquement imprimée à Rome, 3 vol. in-fol. 1763. Ambrogi mourut dans cette ville en 1788.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche et mari de sainte Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origène, qu'il était allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit et son éloquence. Nous lisons, dans saint Jérôme, que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit était de faire succéder la lecture à la prière et la prière à la lecture. C'est à ses soins et à

ses libéralités, ajoute le même Père, que nous sommes redevables des commentaires d'Origène sur l'Écriture, lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de J.-C. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie, et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisait la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Protecte, qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien, qui avait attaqué la religion chrétienne. Ambroise mourut vers l'an 251.

AMBROISE (saint) docteur de l'Eglise et archevêque de Milan, naquit vers l'an 340; il comptait parmi ses aïeux des consuls et des préfets. Son père, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne, et d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mère qui cultiva avec soin son cœur et son esprit. Alexis Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, et lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie et de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en *évêque* qu'en *juge*. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu pour lui succéder par le peuple qui le proclama d'une voix unanime; et ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'était que catéchumène; on le baptisa, on l'ordonna prêtre et on le sacra le 7 décembre 574. L'église d'Italie était alors affligée de deux fléaux bien différens. Les ariens avaient tout infecté de leur doctrine; et les Goths, qui avaient pénétré jusqu'aux Alpes, avaient commencé leurs ravages. Ambroise eut la fermeté et le courage qu'il fallait dans ces temps malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, voulait que les ariens eussent au moins une église; mais Ambroise, qui savait que l'audace des sectaires croissait à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, fut ferme à ne leur rien accorder. Callogone, préfet de la chambre de l'empereur, menaça le saint évêque de lui ôter la vie, s'il n'obéissait à son maître: « Dieu veuille, » pondit Ambroise, que vous exécutiez vos menaces! Si vous vous comportez en spadassin, je me comporterai en

» évêque. Je ne crains point vos menaces, » vous ne pouvez faire mourir que le » corps : mon âme est au-dessus de votre » pouvoir. En m'arrachant la vie temporelle, vous ne porterez aucune atteinte » au mérite de mon ministère. L'âme est » tout entière dans le pouvoir de Dieu » seul. Croiriez-vous me faire quelque » mal? Vous me rendriez au contraire un » grand service; en me faisant perdre la » vie de ce monde, vous m'en procurez » une éternelle. Que ne peut-il se faire » que le Seigneur délivre l'Eglise de ses » ennemis en dirigeant tous leurs traits » contre moi seul, afin que leur fureur » soit rassasiée de mon sang! » — « Certainement, » dit-il en écrivant à l'empereur Valentinien, « soit que nous consultions les oracles des saintes Ecritures, » soit que nous jetions nos regards vers » l'histoire de l'antiquité, nous reconnaitrions qu'en matière de foi, c'est aux » évêques qu'il appartient de juger les » empereurs chrétiens, et non pas à ceux-ci de faire la loi à ceux-là. Il viendra, » s'il plaît à Dieu, un jour où, jouissant » d'une paisible vieillesse, vous désapprouverez vous-même la conduite d'un » évêque qui abandonnerait aux laïques » le pouvoir sacerdotal. Votre père, que Dieu avait fait parvenir à une vieillesse » avancée, avait coutume de dire : *Il n'appartient pas à moi de juger les différends des évêques.* » La ville de Thessalonique s'était révoltée contre son gouverneur, qui fut tué dans la sédition. L'empereur Théodose, pour venger sa mort, fit massacrer sept mille habitants de cette malheureuse ville; l'évêque de Milan, instruit de cette barbarie, le mit en pénitence publique, et lui refusa l'entrée de l'église. L'empereur, qui savait apprécier la force toute chrétienne du saint prélat, se soumit à cet arrêt sans se plaindre. Exemple également admirable de la part du saint et de la part de l'empereur, qui apprend aux évêques que la foi et le zèle purs ont plus de force que le trône et le sceptre, et qui avertit les princes de la terre que leur véritable grandeur consiste à s'humilier devant le roi des rois (V. saint BASILE). Sa magnanimité n'ôta rien à sa charité. Il racheta tous les captifs que les Goths avaient faits, et vendit même à cet effet les vases de l'Eglise. Les ariens le lui ayant reproché, il leur dit qu'il valait mieux conserver à Dieu des âmes que de l'or. Ce saint prélat mourut la veille de Pâques, en 397,

à l'âge de 57 ans. Les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné, en 1686 et 1690, ou 1691, une édition de ses ouvrages, en 2 vol. in-fol., divisée en deux parties. La première renferme ses *traités sur l'Écriture-Sainte*, la seconde, ses écrits sur différents sujets. En 1787, on a donné à Dusseldorf une édition de ses lettres *ad principes*, in-12, monument précieux de la dignité et de la fermeté épiscopale. Tous les écrits de saint Ambroise ont cet avantage, qu'ils plaisent et instruisent en même temps; autant remplis de majesté, de force et de vivacité, que d'agréments, de douceur et d'onction. Il y a peu de vérités importantes de la religion qui ne s'y trouvent solidement établies et développées avec netteté; ce qui les a fait mettre, presque aussitôt qu'ils ont été rendus publics, au nombre des livres que l'Eglise consulte dans les matières de foi. On a une traduction française de ses *Lettres*, 1741, en 3 vol. in-12 de son *Traité de la virginité*, 1729, 1 vol. in-12, de son *Traité des offices*, par Bellegarde, 1689, 1 vol. in-12. On lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec saint Augustin, son disciple et sa plus illustre conquête. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique; d'autres prétendent qu'il est exclusivement de saint Ambroise, et le nom d'*Hymnus ambrosianus*, que l'usage lui donne, est une preuve de cette opinion. D'un autre côté, le ton et la marche du cantique semblent favoriser le premier sentiment. « Car, dit un critique éclairé, ce qui distingue ce cantique de tant d'autres, très respectables d'eux-mêmes, et tenant à juste titre une place dans la liturgie, ce n'est pas seulement ce groupe d'idées vastes, grandes, profondes, sublimes, qui en composent le fond, mais encore la manière dont cela est rassemblé, ou, si l'on veut, jeté avec une négligence de génie infiniment supérieure aux efforts de l'art. Ce passage rapide du ciel à la terre, et de la terre au ciel, et de la redoutable majesté de l'Eternel aux misères et aux besoins de l'homme; adoration, terreur, amour, espérance, affections vives et tendres, apostrophes d'admiration et de respect, de confiance et de gratitude; langage animé et en désordre, chutes brusques et inégales, vers sans mètre, sans nombre et sans cadence: tout exprime un en-

• thousiasme nourri au feu de la divinité,
 • et vérifié la manière subite, et pour ainsi
 • dire inspirée, dont une ancienne tradi-
 • tion nous apprend que cet hymne inimi-
 • table fut composé par deux grands doc-
 • teurs de l'Eglise... Les protestants, qui
 • ont fait main-basse sur tant de choses ca-
 • tholiques, n'ont eu garde de se départir
 • de celle-ci; ils ont senti qu'elle ne souf-
 • frait point de remplacement. » Il est éga-
 • lement remarquable qu'on ne l'a jamais
 traduite en aucune langue avec quelque ap-
 parence de succès, preuve d'une beauté
 originale et inimitable. (*Voyez saint AU-*
GUSTIN.) Paulin, prêtre de Milan, écrivit
 sa *Vie*. Daillé, Barbeyrac et Le Clerc se
 sont attachés à critiquer la doctrine de ce
 Père; le dernier surtout, socinien de
 croyance, n'a pu lui pardonner son zèle
 contre les ariens; il va jusqu'à taxer de
 fourberie ce que saint Ambroise raconte,
 comme témoin oculaire, des corps des
 saints martyrs Gervais et Protas. (*Voyez*
GERVAIS.) Son nom seul, et l'idée géné-
 rale qu'il produit dans l'esprit des chré-
 tiens depuis 15 siècles, suffisent pour ré-
 futer les mauvaises critiques et les im-
 pudentes calomnies. En général toutes les
 injures que les novateurs disent aux
 Pères de l'Eglise, ne sont autre chose
 qu'une preuve décisive de l'opposition de
 l'ancienne doctrine à celle des sectes; ne
 pouvant s'appuyer de l'autorité de ces
 respectables dépositaires de la tradition,
 il ne leur reste que la triste et humiliante
 ressource de les dénigrer.

AMBROISE le Camaldule, général de
 son ordre en 1451, naquit en 1378 de
 l'illustre famille des Traversari, de Ra-
 venne, à Portico, dans la Romagne. Eu-
 gène IV l'envoya au concile de Bâle. Il
 brilla ensuite à ceux de Ferrare et de Flo-
 rence, et il dressa le décret d'union entre
 l'Eglise grecque et l'Eglise latine. On ad-
 mira sa facilité à s'exprimer en grec. Am-
 broise fut recherché par les savans de
 son temps, qui aimaient en lui un homme
 de lettres enjoué et un religieux aimable,
 quoique sévère pour lui-même. Il dit, à
 l'occasion de Laurent Valla et du Poggé
 Florentin, qu'il n'avait pu réconcilier,
 qu'on devait faire peu de cas des savans
 qui n'ont ni la charité d'un chrétien,
 ni la politesse d'un homme de lettres;
 maxime qui humilierait étrangement bien
 des gens du premier nom, si elle pouvait
 être reçue dans ce siècle. Il mourut en
 1459. Nous avons de lui plusieurs *Tra-*
ductions des Pères grecs; | une Chroni-

que du Mont-Cassin; | des *Harangues*; | des *Lettres* et autres ouvrages. Ses *lettres* contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile et littéraire. On a dans la collection de don Martenne. On a aussi de lui *Hodæporicon*, ou *Visite des monastères de son ordre*, Florence, 1680, in-4°.

AMBROISE DE LOMBEZ, pieux et savant capucin, dont le nom de famille était La Peyrie, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur de théologie, gardien, définitéur, etc., et travailla avec beaucoup de zèle à la direction des âmes, fonction pour laquelle il avait des talents rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes, et rassurer ceux qui étaient d'une conscience trop timorée. On a de lui | *Traité de la paix intérieure*, 4 vol. in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance et précision, plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentimens remplis d'unction, prouve la connaissance que l'auteur avait du cœur humain; | *Traité de la joie de l'âme*, 1 vol. in-12, écrit dans le même esprit et avec le même succès que le précédent; | *Lettres spirituelles sur la paix intérieure*, etc., 1 vol. in-12. Il mourut à Saint-Sauveur, près de Barèges, en 1778.

* **AMBROISE (RENÉ-LOUIS)**, né en 1720, à Laval, était prêtre officiant dans une paroisse de cette ville, lorsqu'il y fut emprisonné sous le règne de la terreur avec treize autres ecclésiastiques dont le plus jeune était sexagénaire. L'approche des Prussiens, qui triomphaient alors, retarda seule sans doute leur massacre. Les Vendéens, s'étant emparés de Laval, délivrèrent les quatorze ecclésiastiques; mais contraints de quitter la ville après la journée de Savenay, Ambroise et ses compagnons allèrent se constituer prisonniers. Deux proconsuls, députés par la Convention, avaient érigé à Laval un tribunal révolutionnaire. L'un des juges de ce sanglant tribunal se trouvant un jour à la chasse, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Citoyens ! le 21 janvier approche; pour bien célébrer cet anniversaire, régalaons le bourreau ce jour-là, » en lui faisant expédier ces quatorze « vieux calotins. » Ses collègues applau-

dirent, et Ambroise fut exécuté avec les autres prêtres caplifs, le 21 janvier 1794.

AMBROSINI (BARTHÉLEMI), professeur de médecine, et directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut, dans le même temps, préposé par le sénat de cette ville au cabinet d'histoire naturel de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi qu'il a publiés, il a donné | *Panacea ex herbis quæ à sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°; | *Historia capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12; | *Theodorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, etc. Il mourut en 1637.

AMBROSINI (HYACINTHE), frère et successeur du précédent dans la direction du jardin botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans : | *Hortus Bononiæ studiorum consitus*, etc., Bononiæ, 1654-1657, in-4°; | *Phytologia, hoc est de plantis*, ibid., 1656-1667, in-fol. Ce dernier contient les différens noms et les synonymes avec les étymologies des plantes découvertes dans le 17^e siècle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devait avoir plusieurs volumes. La partie de cet ouvrage qui a été terminée peut être quelquefois consultée pour les synonymes, mais elle est superficielle, et les étymologies qu'elle donne sont souvent très hasardées.

AMÉ. Voyez AMAT.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, et demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux, pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, dans la Tarentaise. Pendant qu'on bâtissait les monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. — Son fils, nommé aussi *Amédée*, qu'il avait fait élever dans la piété, passa quelques

années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit en 1343 l'île de Rhodes contre les Turcs, qui voulaient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée et ses descendants ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T., qu'on explique ainsi : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On dit que ce prince fit trente-deux sièges, et qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon en 1322. Il s'était rendu dans cette ville pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infidèles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *le Comte Vert*, parce qu'il parut à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grèce secourir Jean Paléologue, et l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie, et le défenseur des papes. En 1383, il mourut de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lac d'amour*.

AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique* et *le Salomon de son siècle*. Il sut conserver la paix pendant que tous les potentats ses voisins se faisaient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché, en 1416, il quitta ses états et ses enfans, et se retira, avec plusieurs seigneurs de sa cour, au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il bâtit tout auprès un beau palais, auquel il donna le nom d'*Ermitage*; et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de la chevalerie séculière de l'*Annonciade*, qui n'était qu'une réforme de celui du *Lac d'amour*, établi en 1353, par le comte Amédée, dit *le Vert*. Tous ceux qui étaient admis dans ce séjour tranquille, embelli des charmes de la nature et de la piété, étaient abondamment pourvus de tout ce qui rend la vie aisée et décente. Leur habit était moins rude que celui des religieux; c'était un drap gris, très fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, et une croix au cou de la même matière. Amédée jouissait d'un repos précieux, ne connaissant que des plaisirs honnêtes et décens, lorsque les Pères du concile de Bâle lui donnèrent la tiare,

l'an 1439, et l'opposèrent à Eugène IV. Le cardinal d'Arles fut député pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites et ses domestiques, et consentit à être pape après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugène, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare, en 1449, par esprit de paix, et se contenta du chapeau de cardinal. Il faut lire, sur ces événemens, un ouvrage curieux, imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1626, in-8° : *Amedeus pacificus, seu de Eugēnii IV et Amedii, Sabaudie ducis, in sua obedientia Felicis papæ V nuncupati, controversiis commentarius, jussu serenissimi ducis ab ejus historiographo digestus*. Il mourut quelque temps après, à Genève en 1451, âgé de 69 ans, en philosophe chrétien qui avait sacrifié généreusement à la tranquillité de l'Eglise une dignité acceptée malgré lui. « Du- » clos et Voltaire (dit le protestant au- » teur de l'*Histoire littéraire de Genève*) » se sont accordés à calomnier la con- » duite pieuse de ce prince à Ripaille, » parce qu'un proverbe du pays peint une » vie de plaisirs par ces mots, *faire ri- » paille*; mais ils n'ont pas réfléchi que » cette expression n'est relative qu'à la » situation riant de cet ermitage, et à » la vie heureuse que les ermites y me- » naient, en comparaison de la vie dure » et austère de la plupart des religieux. » Tous les auteurs du temps font l'éloge » d'Amédée. Le satirique Poggio en parle » avantageusement. Aeneas Sylvius donne » une idée intéressante de la vie régulière » de ce prince. Monstrelet, qui aime à » médire, Raynaldus, etc., approuvent » tout ce qu'il fit. Le suffrage des con- » temporains doit imposer silence aux dé- » tracteurs de nos jours. »

AMÉDÉE IX, né à Thonon, en 1433, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1463. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouvèrent plus d'une fois; mais il usait généreusement de la victoire. Il chérissait les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisaient ses finances : *Hé bien! dit-il, voici le collier de mon ordre, qu'on le vende, et qu'on soulage mon peuple*. Amédée mourut saintement, en 1472, emportant les regrets de son peuple et de ses voisins. Il avait épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes

œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

* **AMEDROZ (JACOB)**, colonel suisse au service de France, né en 1719, dans la principauté de Neuchâtel. Il servit avec distinction dans la guerre de 1763, et son régiment tint le dernier à la bataille de Rosbach. Il soutint le siège de Cassel en qualité de commandant de cette place, et, quoique sans fortune, il refusa les honteuses conditions par lesquelles on le pressait de capituler. Il avait fait glorieusement toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et il alla terminer sa vie dans sa patrie, sans autre recommandation que sa bravoure et ses vertus. Il mourut à Neuchâtel le 15 février 1812.

* **AMEILHON (HUBERT-PASCAL)**, ancien historiographe de la ville de Paris, membre de la classe d'histoire et littérature anciennes de l'Institut, administrateur perpétuel de la bibliothèque de l' Arsenal, chevalier de la légion-d'honneur, et doyen des membres existants de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris le 5 avril 1750. Savant laborieux, il consacra toute sa vie à éclairer de nouvelles lumières les ténèbres de l'antiquité et de l'histoire, et ses travaux furent toujours couronnés d'un entier succès. Il donna pour son premier essai un ouvrage très remarquable, ayant pour titre *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne des Ptolémées*. L'auteur fait connaître dans ce livre la grande étendue du commerce des anciens peuples; les diverses routes qu'ils suivaient, tant par terre que par mer, pour aller aux Indes, en Espagne, et en d'autres parties du globe, à une époque où la géographie n'avait pas encore atteint ce degré de perfection possible où nous la voyons parvenue de nos jours. Après la mort du savant Lebeau, il fut chargé de continuer l'*Histoire du Bas-Empire*, que le premier avait entreprise; Ameilhon acheva le vingt-deuxième volume, publia ensuite les tomes 23 et 24; et, peu de mois avant sa mort, termina l'ouvrage, où l'on trouve partout cet esprit de sagesse et cet amour pour la vertu qui caractérisaient l'auteur. L'académie des inscriptions et belles-lettres ayant proposé au concours trois questions, la première fournit à Ameilhon la matière pour l'ouvrage que nous avons déjà cité : dans la seconde, il était question d'examiner quels étaient les devoirs et les prérogatives du pontifex maximus de

Rome sur les prêtres des sacerdoces de la ville et des provinces; la troisième avait pour objet de savoir quelle fut l'éducation que les Athéniens donnèrent à leur jeunesse dans les temps florissans de la république. Ameilhon traita ces trois questions difficiles avec un égal talent, et l'académie le récompensa en l'admettant dans son sein en 1766. Peu de temps après, il y lut un mémoire qui avait pour titre *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide*. Cette épreuve consistait à plonger le patient dans l'eau; et s'il surnageait, il était censé convaincu du crime dont on l'accusait; s'il allait au fond, il était acquitté. On soumettait plus communément à cette épreuve ceux qui étaient accusés de sorcellerie, et l'on punissait ce crime du dernier supplice. Ameilhon regarde ces sorciers comme des individus attaqués d'affections vaporeuses et nerveuses, maladie peu connue dans ces siècles reculés, où l'on attribuait les symptômes extraordinaires de cette maladie à des effets surnaturels et produits par un odieux commerce avec le malin esprit. Sans nous permettre d'examiner une matière aussi délicate, nous croyons cependant qu'une maladie si étrange a pu induire en erreur des juges ou prévenus, ou mal éclairés. On trouve le susdit écrit dans le tome 37 des *Mémoires de l'académie*. Afin d'introduire dans l'éducation de la jeunesse l'exercice utile de la natation, Ameilhon publia ses *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens, et sur les avantages qu'ils en retiraient*. On inséra ce Mémoire dans la partie historique du trente-huitième volume de l'académie, et l'on doit sans doute au succès qu'il obtint les diverses écoles de natation établies à Paris et dans presque toute la France. Il donna quelques mois après l'*Art du plongeur*. Toujours infatigable dans ses études et dans ses recherches, Ameilhon publia un nouvel ouvrage intitulé *la Métallurgie ou l'art d'exploiter les mines chez les anciens*. L'auteur entre dans tous les détails sur l'exploitation de l'or, depuis l'instant qu'on le tire de la mine jusqu'au moment où il sort de la fonte. Il travailla pendant plusieurs années au journal intitulé *la Clef des cabinets des princes*, vulgairement connu sous le nom de *Journal de Verdun*. Ameilhon, également versé dans l'histoire et dans la connaissance des arts mécaniques des anciens, écrivit sur les

couleurs que ceux-ci avaient connues; sur les arts, en général, qui peuvent y avoir rapport, et lut à l'Institut un *Mémoire* sur l'*Art du foulon*, et deux autres sur l'*Art de la teinture chez les anciens*. Le premier de ces mémoires est accompagné de deux morceaux remarquables, relatifs, en quelque sorte, à l'histoire de l'ancienne botanique. Nommé administrateur de la bibliothèque de l' Arsenal, Ameilhon fit preuve de ses connaissances bibliographiques, en y rectifiant la classification des livres, et en retirant d'autres ensevelis dans la poussière, où ils étaient depuis long-temps oubliés. Plusieurs autres écrits importants, sortis de la plume de ce savant, ont été recueillis dans les *Mémoires de l'académie* : ils ont rapport à l'histoire et aux progrès des arts des anciens. L'âge et les infirmités n'empêchèrent jamais Ameilhon de se livrer constamment à l'étude, qui était devenue pour lui un besoin indispensable. Regretté des savans par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, et pleuré de ses amis pour la bonté de son caractère, il mourut à quatre-vingts ans, en novembre 1811.³

* AMELGARD, prêtre à Liège, vivait à la fin du 13^e siècle, et a écrit : | *De rebus gestis Caroli VII historiarum libri V*; | et de *rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L*. Les deux ouvrages sont inédits : le manuscrit en est conservé à la bibliothèque royale de Paris. Charles VII chargea Amelgard de la révision du procès de Jeanne d'Arc lorsque les Anglais se furent retirés du royaume, et celui-ci composa un *livre de l'examen de cette œuvre d'iniquité*.

AMELINE (CLAUDE), prêtre de l'Oratoire, grand archidiacre de l'église de Paris, où il est né, en 1633. Il suivit d'abord le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire. Nommé grand-chantre de l'église de Paris, il permuta sa place de grand-diacre avec Claude Joli. On a de lui | un *Traité de la volonté*, Paris, 1684, in-12; | *Traité de l'amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. On lui attribue l'*Art de vivre heureux*, que quelques-uns croient être de Louis Pascal. Ameline mourut à Paris, en 1707, âgé de 71 ans.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (ABRAHAM-NICOLAS), né à Orléans, en 1636, et mort à Paris, en 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'était un esprit dur et un homme austère. Il est connu

par son talent pour la politique. Il s'était formé sous le président de Saint-André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue | sa *Traduction de l'Histoire du concile de Trente*, de Fra-Paolo, 1686, in-4^o, qui eut de la vogue avant que celle de Le Courayer parût. Cette version fut généralement improuvée; on trouva mauvais qu'il se fût avisé de traduire l'ouvrage d'un moine factieux, qui, suivant la remarque de Bossuet, couvrait sous un froc l'esprit et les sentimens de Calvin, et qui n'avait eu d'autre but que de rendre odieuse cette grande assemblée de prélats catholiques (*Voyez SARP*). | Une *traduction du Prince de Machiavel*, en 2 vol. in-12. Il s'efforce vainement d'y justifier cet écrivain des justes reproches qu'on lui a faits, d'avoir donné des leçons d'assassinat et d'empoisonnement. « Machiavel, dit un auteur estimé, enseignant une politique destructive de toute espèce de bonne foi, méritait plutôt d'être réfuté que traduit. La morale des princes, comme celle des particuliers, ne saurait être vraiment respectable et solidement utile, qu'autant qu'elle est fondée sur l'équité. » | La *Version de l'Homme de cour*, de l'espagnol de Grattian, in-12, avec des remarques morales et politiques; | celle des *Annales de Tacite*, en 4 vol. in-12; sèche et plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur; | L'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, avec l'examen de la liberté originelle de Venise, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France : on dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille. | La *Morale de Tacite*, extraite de ses *Annales*, in-12. Cet ouvrage est encore recherché aujourd'hui. Amelot avait beaucoup médité sur cet écrivain; mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne perfectionna pas sa manière d'écrire. | *Factum* servant de réponse au livre intitulé *Procès fait aux Juifs de Metz*, accusés d'avoir tué un enfant chrétien, Paris, 1670, in-12. Ce petit écrit est fort rare. | Ses *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires* en 3 vol. in-12, sont de tous ses écrits le plus inexact et le plus répandu; ils sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, et les autres si communes, que ce n'était pas la peine d'en

faire un livre particulier. Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien des petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite d'un air avantageux, comme des découvertes. Amelot est auteur d'un certain nombre d'autres ouvrages, qu'il serait trop long de citer ici, et sur lesquels on peut consulter le tome 33 des *Mémoires* de Nicéron.

* AMELOT (SÉBASTIEN-MICHEL), né à Angers, le 5 septembre 1741, d'une famille qui a donné au 17^e siècle un archevêque à la ville de Tours, et qui a fourni à l'état des magistrats et des ministres, était fils du marquis de Chailloux, colonel d'infanterie. Il fit ses études à Angers, et après avoir reçu dans cette ville les différents ordres, il devint grand-vicaire à Lavans et ensuite à Aix. Il parut à l'assemblée du clergé en 1772, et fut nommé en 1774 à l'évêché de Vannes. Le roi le chargea en 1787, de surveiller la direction du collège de la marine récemment érigé à Vannes : deux ans plus tard la révolution éclata, et tel était l'heureux ascendant qu'Amelot exerçait sur son clergé, que de tous les prêtres répartis dans les 160 paroisses de son diocèse, 20 à peine prêtèrent serment. L'assemblée constituante l'ayant mandé à sa barre, il se rendit à Paris, où son logement lui fut donné pour prison, avec ordre de se tenir prêt à comparaître à la première réquisition. Après la session, Amelot alla en Suisse ; il conçut un moment l'espérance de rentrer dans son diocèse : mais le désastre de Quiberon la fit évanouir. A l'approche des Français, il partit pour Augsbourg ; en 1800, il se rendit en Angleterre, et fut un des 36 évêques, dont 13 se trouvaient dans ce pays, qui refusèrent leur démission demandée à la suite du concordat. Mais lorsque Louis XVIII la leur demanda plus tard, tous la donnèrent sans hésiter. A son retour en France, Amelot devenu aveugle se trouva dans l'impossibilité d'officier. Il se livrait dans la retraite à la pratique des bonnes œuvres, lorsque la mort atteignit dans sa 88^e année ce doyen des prélats français.

AMELOTTE (DENIS), né à Saintes en 1606, prêtre de l'Oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Il écrivit contre les théologiens de Port-Royal, quoiqu'il ait partagé en quelques points leurs sentiments. Nicole lui répondit. Nous avons de lui | *la Vie du père Condren*, in-4°, pleine de minuties ; | *Traduction du nouveau*

Testament, en français, avec des notes, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi en 1 vol. in-8° et in-12, sans notes, est très répandue. Dans la première édition, le P. Amelotte assurait qu'il avait eu les manuscrits de la bibliothèque vaticane, 20 manuscrits de France et d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord et du fond de la Grèce. C'est une ruse d'auteur. Il n'avait jamais eu en main aucun de ces manuscrits ; il l'avait avoué lui-même à ses confrères. Il était d'ailleurs ridicule de supposer que cet oratorien eût trouvé dans ces manuscrits, soit réels, soit imaginaires, de quoi réformer ou le texte ou le sens des livres saints. Deux protestans, Daillé le fils et Conrart, accommodèrent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, et la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme, in-12, 1671, en petits caractères. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée, ce qui l'a rendue très rare ; | un *Abbrégé de théologie*, in-4° ; | *Harmonie des quatre évangélistes*, en français, in-12, 1669, et en latin, 1670.

AMENOCLES, ou AMINOCLES, Corinthien, construisit, au rapport de Thucydide, de Diodore et de Pline, les premières trirèmes qu'on ait vues dans la Grèce. Cependant quelques auteurs en attribuent l'invention aux Sidoniens.

AMERBACH (JEAN), natif de Souabe, imprimeur du 15^e siècle, s'établit à Bâle, et s'y distingua par des éditions correctes. Il publia, en 1506, les ouvrages de saint Augustin. Il préparait ceux de saint Jérôme ; mais la mort qui l'enleva, en 1515, l'empêcha de les achever. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie ; Nicolas Janson, Jean Wendelin de Spire et autres, ont employé long-temps avant lui des caractères plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480, et l'italique n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'Horace in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caractères étaient préférables, à tous égards, à l'italique qui était en usage de son temps, comme plusieurs l'ont assuré. — Boniface, son fils, fut un fameux jurisconsulte à Bâle ; il mourut en 1562.

* AMERBACH (VITUS), né à Wendingen, en Bavière, fit à Wittemberg ses études de philosophie, de droit et de théologie. Il fut un des sectateurs de Luther ; mais, de

retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique, et devint professeur de philosophie à Ingolstadt, où il mourut, âgé de 70 ans, vers 1557. Il a laissé : | *De animâ; de philosophiâ naturali, etc.* | *Antiparadoxa, cum orationibus de laudibus, de patriâ, et de ratione studiorum*; il publia | *des Commentaires sur les offices de Cicéron*, et sur les discours pour le poète Archias; sur les poèmes de Pythagore et de Phocylide; sur les Tristes d'Ovide, et sur l'Art poétique d'Horace. Il a traduit du grec en latin, | le *Discours d'Isocrate et de Démosthène, le Traité de saint Chrysostôme sur la Providence*, et celui d'Epiphane sur la foi catholique. On a encore de lui | *des Epigrammes, des Epitaphes*, et plusieurs autres pièces de vers, qui prouvent que l'érudition n'avait pas étouffé en lui le goût de la poésie.

* AMERGIN, archidruide des anciens Scots-Irlandais, fils d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, appelé Gallamh ou Mileagh-Easpain (champion de l'Espagne), chef, ainsi que plusieurs de ses frères, de la colonie scytho-milésiennne, vint, selon les annales de ces peuples, fonder en Hibernie, la monarchie suprême et les dynasties subordonnées. Tout prêtre qu'il était, il se distingua par sa bravoure, dans la conquête de l'Irlande; et, abandonnant à ses deux frères Héber et Hérémur, les seuls qui lui restaient après plusieurs combats, la royauté de l'île, il se réserva le titre de *Druide suprême*. Les bardes ont dit de lui dans leurs chants : « La nature » l'avait fait poète et philosophe; la loi le » fit pontife et historien. Il fléchissait de » vant les autels des genoux plus blancs » que la neige. » On rapporte l'existence d'Amérgin à plusieurs siècles avant J.-C.

AMERIC-VESPUCE, ou AMÉRIGO-VEPUCCI, naquit à Florence, d'une famille ancienne, en 1431. Son goût pour la physique, pour les mathématiques et pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venait de découvrir le nouveau monde, il brûla du désir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit 4 vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix le 10 mai 1497. Il revint un an après, le 15 octobre 1498, amenant avec lui 222 prisonniers. Améric, dans cette navigation, avait découvert de nouvelles terres, comme l'île Sainte-Marguerite, etc. Il parcourut le golfe de Parias, côtoya la terre ferme pendant plus de 400 lieues. Il fit en 1499 une seconde course aussi heureuse

que la première, d'où il apporta des pierres, et beaucoup d'autres choses d'un grand prix. Emmanuel, roi de Portugal, l'emleva à Ferdinand en 1501, et fit armer, en sa faveur, trois vaisseaux qui lui servirent à découvrir quelques îles. Ferdinand se l'attacha encore, et lui donna une flotte avec ordre de tirer vers le sud par la côte du Brésil. C'est là l'époque de ses grandes découvertes. Il jouit de la gloire de donner son nom à la moitié du globe. « Dans les 8^e et 9^e siècles, dit un auteur célèbre, c'étaient des barbares qui venaient faire des incursions chez des peuples policés; dans ce siècle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguier des barbares. » Améric mourut en 1416 aux îles Tercères. Nous avons de lui une *Relation* de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal, au service duquel il mourut, fit suspendre, dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau nommé *la Victoire*. L'abbé Bandini publia sa *Vie*, en 1745, à Florence, in-4°. Il accuse mal à propos Pluche et Charlevoix d'avoir ôté à Améric la gloire de la découverte de l'Amérique; il est exactement vrai que cette gloire appartient proprement à Christophe Colomb. De la découverte des îles à celle du continent, il n'y avait qu'un pas à faire, et il est plus que vraisemblable qu'indépendamment des travaux de Vespuce, l'Europe n'eût guère tardé à jouir des suites toutes naturelles des connaissances que lui avaient données Colomb. Voyez BEHAÏM.

AMERVAL ou AMERLAN (Eloi d'), est auteur d'un livre de morale en rimes françaises, intitulé : *Le livre de la diablerie*, Paris, 1508, in-fol., gothique, peu commun.

AMES (GUILLAUME), théologien anglais, né à Norfolk en 1576, était zélé calviniste, et fut professeur de théologie à Franeker. Ames a écrit en latin sur les cas de conscience, et a fait plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, etc., 5 volumes in-42, Amsterdam, 1658. Il mourut à Rotterdam, en 1655, à 57 ans.

AMES (JOSEPH), secrétaire de la société des antiquaires de Londres, mort en 1759. On lui doit les *Antiquités typographiques d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, Londres, 1749, in-4°, fig.; 2^e édition, avec des augmentations considérables, par Will. Herbert, 1785—90, 3 v. in-4°, fig., dont on trouve peu d'exemplaires complets; réimprimée en 1810 et années suivantes, avec de nouvelles aug-

mentations, et revue par le célèbre Dibdin. Cette édition, dont le 4^e vol. a paru en 1819, est exécutée avec beaucoup de luxe, et doit former 7 volumes au moins.

* AMES (FICHER), né à Dedham, petite ville de la province de Massachusset, vers 1750, devint membre de la convention de ce district, et se fit remarquer par son talent pour les discussions politiques. En 1789, il fut appelé à la législature comme premier représentant de sa province, et il porta la parole pendant huit années de suite comme principal orateur. Son éloquence était simple, énergique, dégagée de tout luxe oratoire, et néanmoins il exerçait sur son auditoire un empire irrésistible. Il eut beaucoup de part aux modifications insérées dans le traité avec l'Angleterre, et mourut en 1808.

* AMHERST (JEFFERY, lord d'Holmsdale et de Montréal), né dans le comté de Kent le 29 juin 1727, entra de bonne heure dans la carrière militaire, et devint en 1741, aide-de-camp du général Ligonier. Il assista en cette qualité aux batailles de Dettingen, Fontenoi et Rocoux, et il y combattit avec distinction. En 1748, il fut envoyé dans l'Amérique septentrionale pour remplacer le général Abercromby, et il débuta par la prise de Louisbourg et du cap Breton. S'étant concerté avec les autres généraux anglais, il entreprit la conquête du Canada, qui appartenait depuis 200 ans aux Français, et l'on vit bientôt les places importantes de Crown, Québec, Montréal, céder à la force de ses armes, et prouver la justesse de ses mesures. Il ne revint en Angleterre qu'en 1765. En récompense de ses services il fut créé chevalier du Bain, gouverneur de Guernesey, lieutenant-général et baron d'Amherst, lord d'Holmsdale et de Montréal. Son nom jusque-là était *Jeffery*. En 1778, il fut rappelé au commandement en chef, et élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal. Il finit ses jours dans son château de Kent, en août 1798. — Il y a un autre Anglais du même nom, qui eut une mission en Chine en 1804, et qui parvint jusqu'au centre de cet empire; mais ayant refusé de se soumettre à quelques cérémonies humiliantes auxquelles cette nation assujettit les étrangers, il fut obligé de se retirer sans avoir rempli l'objet important dont il était chargé. Il a donné quelques renseignemens sur le gouvernement et les mœurs de cette nation, qui ont été insérés dans la *Relation du capitaine Elie*.

* AMICO (ANTONIN d'), de Messine, chanoine de l'église cathédrale de Palerme, et historiographe de Philippe IV, roi d'Espagne, était très versé dans l'histoire et les antiquités de Sicile. Il est mort à Palerme en 1641. Il a laissé : | *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam à duce Gothofredo Hierusalem, etc., notitiæ et tabularia*. Palerme, 1636, in-fol. | *Dissertatio historica et chronologica de antiquo urbis Syracusarum archiepiscopatu, etc.*, Naples, 1640, in-4°. Cette dissertation est relative aux discussions qui ont eu lieu entre les trois églises de Syracuse, de Palerme et de Messine, pour connaître à laquelle avaient anciennement appartenu le titre et les droits de métropole. | *Series ammiratorum insulæ Siciliae, ab an. D. 842, usque ad 1640*, Palerme 1640, in-4°. | *De Messanenensis prioratus sacrae hospitalitatis domus militum sancti Joannis Hierosolymitani origine*, Palerme, 1640, in-4°. | En espagnol, *chronologia delos virreyes, presidentes, y de otras personas, que han governado el Reyno de Sicilia, des pues que sus reyes han dexado de morar y vivir en el*, Palerme, 1640, in-4°.

* AMICO (BARTHELEMY), jésuite né à Anzo, en Lucanie, en 1562, et mort en 1649, avait professé la philosophie et la théologie au collège de Naples, et y avait été préfet des études. Il a laissé plusieurs ouvrages; on peut en voir les titres dans Alegambe (biblioth. script. soc. Jesu). Celui que l'on regarde comme le plus important, est un recueil volumineux, sur la philosophie d'Aristote, intitulé : *In universam Aristoteli philosophiam notæ et disputationes, quibus illustrium scholarum, Averrois, D. Thomæ, Scoti, et nominalium sententiæ expenduntur, earumque tuendarum probabiles modi afferuntur*, vol. VII, in-fol. Ces sept volumes, dont le 1^{er} a deux parties, parurent successivement à Naples, depuis 1623, jusqu'en 1648.

* AMICO (VITO-MARIE), né à Catane en 1693, entra dans la congrégation du Mont-Cassin; il professa, pendant plusieurs années, la philosophie et la théologie, et se rendit célèbre par son érudition. Il fut élu prieur de son ordre en 1743. On a de lui : | *Sicilia sacra, disquisitionibus et notitiis illustrata, etc.* La dernière partie seulement est de lui; cet ouvrage fut imprimé à Venise, sous la fausse date de Palerme, 1733, 2 vol. in-fol. Amico, mécontent de cette édition, fit

céimprimer à Catane la partie qui lui appartenait, sous ce titre : | *Siciliæ sacra tibri IV, integra pars secunda*, etc. 1753, in-fol. | *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catana historia*, Catane, 1741—1746. 4 vol. in-fol.

* AMICO (ÉTIENNE d'), de Palerme, religieux de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1572, fut prieur, abbé, et vicaire-général de son ordre. Il est mort en 1662. Mongitore qui le loue beaucoup dans sa *Biblioth. Sicula*, dit qu'Amico donna, sous les noms supposés de *Fanesto Musica*, un recueil de ses poésies latines intitulé : *Sacra lyra, variorum auctorum cantionibus contexta in latina epigrammata conversis*, Palerme, 1650, in-12. *Fanesto* est l'anagramme de *Stefano*, en français Etienne.

* AMICO (BERNARDIN), prieur de l'ordre des Franciscains à Jérusalem, en 1596, a laissé : *Trattato delle piante, ou Traité des plans et images des édifices sauvés de la Terre-Sainte*, dessinés à Jérusalem, Florence, 1620; les gravures de ce livre sont de Callot.

AMIENS (JEAN-LOUIS d'), capucin de la province de Paris, est auteur de différents ouvrages de chronologie et d'histoire; tels sont | *Atlas temporum in 4 libris*, etc. Paris, 1655; | *Epitome historiæ omnium*, à *Christo nato ad octogesimum annum supra millesimum sexcentessimum, cum omnibus characteribus usque ad consummationem seculi*, Paris, 1585, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Georges d'Amiens, également capucin, qui se fit une réputation distinguée entre les érudits du 17^e siècle; on a de lui | *Tertullianus redivivus, scholiis et annotationibus illustratus*, etc. Il s'est fait à Paris trois éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-fol. | *Trina sancti Pauli theologia, positiva, moralis et mystica; omnigena in sancti Pauli apostoli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. in-fol.

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est le père d'Annibal, qui fut surnommé Barca. Amilcar, très-jeune encore, commanda en Sicile, d'où il partit pour ravager l'Italie; il en revint chargé de dépouilles. Après une paix éphémère conclue avec les Romains par le général Hannon, Amilcar retourna en Afrique, défait les Marcenaires et les Numides qui assiégeaient Carthage. Il se rendit ensuite en Espagne, subjuguait plusieurs nations, et fonda Bar-

celonne, du nom *Barca* de la famille d'Amilcar; on dit qu'il approcha de ces plages avec neuf barques, *nona*, ce qui donna d'abord à la ville le nom de *Barca-nona*. Il fut tué l'an 228 avant J.-C., dans une bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie. Il avait amené avec lui, en Espagne, son fils Annibal âgé de 9 ans. Ce fut Hannon, et non Amilcar (comme l'ont dit quelques biographes), qui fut vaincu dans un combat naval près de Trapani, par le consul Lutatius, l'an 242 avant J.-C. Amilcar fit jurer à Annibal son fils, une haine éternelle contre le nom romain, et il le laissa avec ses deux frères, comme trois lions qui devaient déchirer le sein de Rome jusqu'à leur dernier soupir.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième calife de la maison des Abbassides. Son nom était Mohammed, et son surnom Amin, qui signifie le fidèle. Il succéda à son père Aaron Raschid, l'an de J.-C. 809. Mamon son frère était subrogé au califat, par une déclaration expresse qu'Aaron leur avait fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avait ordonné en même temps que le gouvernement de l'armée du Khorasan, avec tous les meubles de la maison impériale, demeureraient, après sa mort, à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son père lui avait donnés, se souciant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frère tous les meubles, dont il devait avoir seul la possession, et fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khorasan. Mamon arma contre son frère, le vainquit et le fit mourir l'an 815 de J.-C. Il n'était âgé que de 23 ans, dont il avait régné 5. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamon ayant assiégé Bagdad, et pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes, pour ranimer le courage des assiégés : laissez-moi en repos, leur répondit-il, car je suis près de faire un beau coup, et de donner échec et mat à mon adverse partie. Un de ceux qui étaient présents, et qui entendit les paroles d'Amin, ne put s'empêcher de dire que bon sens et bonne fortune allaient ordinairement de compagnie. Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMINADAB, lévite habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des

Philistins. Ce saint homme en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIOT. Voyez **AMYOT** (JACQUES).

* **AMIOT** (le père), jésuite missionnaire, né à Toulon, en 1718, fut envoyé en mission à la Chine, et arriva à Macao en 1750. Sa réputation s'étendit jusqu'à la capitale et porta l'empereur à l'appeler à sa cour. Amiot eut bientôt gagné l'estime et la confiance du monarque, et malgré les travaux pénibles et multipliés de sa mission, il apprit en peu de temps la langue chinoise et celle des Tartares que parlait l'empereur. Ce missionnaire, outre le zèle qui le conduisit à la Chine, y porta des connaissances sur toutes les parties de la physique et des mathématiques, des talens pour la musique, un esprit juste, une mémoire heureuse et une infatigable ardeur pour le travail. Après avoir pourvu à la propagation de la religion, en formant plusieurs nouveaux missionnaires, il se livra avec plus de liberté à des recherches scientifiques, que l'empereur facilita, en mettant à sa disposition les livres, manuscrits, etc. qui pouvaient lui être utiles. Le père Amiot fit passer en France un grand nombre de mémoires auxquels nous devons des documents précieux sur la Chine. On a de lui : | *Traduction en français d'un poème chinois intitulé : Éloge de la vie de Moukden, par l'empereur Khian-long*, Paris, 1770, in-8°, avec figures. Amiot y a joint un grand nombre de notes historiques et topographiques sur la ville et la province de Moukden. | *Art militaire des Chinois*, 1772, in-4°; | *Mémoires sur les Chinois*; | *Lettre sur les caractères chinois* adressée à la société royale de Londres; | *De la Musique des Chinois tant anciens que modernes*; | *Vie de Confucius*, histoire la plus exacte de ce philosophe chinois, et où se trouve sa généalogie tant ascendante que descendante pendant plus de 40 siècles, avec des figures d'après les dessins du pays; | *Dictionnaire tatar-mantcheou et français*; 1789, 3 vol. in-4°; | *Grammaire abrégée de la langue tatar-mantcheou*, plus un très grand nombre de *Lettres*, *Traité*s, *Observations*, etc. Le père Amiot mourut à Pékin en 1764, à l'âge de 77 ans.

* **AMIRA.** Voy. **GEORGES AMIRA**.

* **AMMAN** (PAUL), né à Breslau, en Silésie, l'an 1634, fit ses études à l'université de Leipsick, et devint également célèbre dans la médecine et dans la bota-

nique. Après un voyage qu'il fit en Hollande et en Angleterre, il fut nommé professeur de botanique, puis de physiologie à Leipsick, et y mourut en 1691. Il combattit avec l'arme du ridicule les systèmes établis avant lui, et s'ouvrit dans la médecine une route nouvelle. Mais on lui reproche d'avoir voulu introduire dans cette science un scepticisme outré. On a de lui : *Enumeratio plantarum horti Leipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°; et quelques autres ouvrages de botanique.

AMMAN (JEAN-CONRAD), médecin suisse du dernier siècle, mort à Amsterdam, s'était appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France et en Hollande. Il publia les moyens dont il se servait, dans un petit traité curieux et recherché, sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8°, et dans un autre ouvrage imprimé à Amsterdam, en 1700, sous le titre de *Dissertatio de loquela*. L'abbé de l'Épée et l'abbé Deschamps, devenus célèbres dans ce siècle par l'art de faire parler les muets, ont beaucoup profité de ses ouvrages. Long-temps avant le médecin Amman, Jean Wallis avait exercé avec beaucoup de succès le même art, qu'un religieux nommé Ponce avait déjà fait connaître en Espagne.

AMMANATI (BARTHÉLEMI), sculpteur et architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1589, construisit dans sa patrie plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de talent. Les portiques de la cour du palais Pitti sont de lui, ainsi que le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la naissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la façade du collège Romain, le palais Ruspoli sur le cours, et autres. Cet architecte composa un grand ouvrage intitulé *La Citta*, qui comprenait les dessins de tous les édifices publics, nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siècle dernier au prince Ferdinand de Toscane, et l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avait eu le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avait pour les belles-lettres. Cette femme, appelée Laura Battiferi, fit des poésies italiennes très estimées, qu'on imprima à Florence, en 1560, sous le titre d'*Opere toscane*.

AMMIEN-MARCELLIN, grec de naissance, servit d'abord sous Constance, Julien et Valens, et vint jouir des délices de Rome, l'an 378, après la mort de cet empereur. Il y travailla à son histoire, qu'il commença à la fin du règne de Domitien, à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il finit au règne de Valens. Les frères Valois en donnèrent une édition avec des notes, l'an 1636. On en a aussi une bonne édition de Paris, 1681. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1695, in-fol. et l'embellit de plusieurs remarques savantes et curieuses. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1672, 3 vol. in-12. On en a une meilleure imprimée en 1775 à Berlin, aussi en 3 vol. in-12. Cette histoire, qui était d'abord en 31 livres, et dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur; mais les faits sont intéressans, et racontés avec assez d'impartialité. L'empereur Julien y est flatté, mais c'est l'effet des circonstances, et de l'influence qu'elles eurent sur la liberté de l'historien. Cependant Ammien-Marcellin ne dissimule pas les événemens les plus favorables à la religion chrétienne, que Julien détestait; il rapporte les vains efforts qu'il fit pour rétablir le temple de Jérusalem, et la manière miraculeuse dont ce projet fut anéanti. En général le christianisme n'est pas maltraité dans son ouvrage comme dans ceux d'autres païens.

AMMIRATO (Scirion), naquit à Lecce, ville du royaume de Naples, le 27 septembre 1551. Il se rendit d'abord à Venise, où il avait obtenu un canonicat, puis à Rome, sous le pontificat de Paul IV, d'où il passa à Naples; mais ayant essuyé plusieurs désagrémens dans ces diverses villes, il se fixa à Florence, d'après l'invitation de Côme I. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; et Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Il mourut en 1646. On a encore de lui | des *Discours sur Tacite*, Florence, 1598, in-4°, traduits en français, Lyon, 1610, in-4°; | des *harangues*; | des *opuscules*; | des *poésies* et d'autres ouvrages assez faibles. La meilleure édition de son histoire, qui est très estimée, est celle de Florence, 1641-1647, en 3 vol. in-fol. Elle fut publiée par son fils adoptif, qui avait aussi pris le nom d'Ammirato. Il continua cet ouvrage, que son

père avait terminé à l'année 1574. | *Les généalogies des familles nobles de Florence*, 1615; et celles des familles napolitaines, 1651, in-fol.

AMMON, fils de Loth et de sa fille cadette, fut père des Ammonites, peuple qui fit souvent la guerre contre Israël.

AMMON, appelé *Amoun* par les Egyptiens, naquit en Egypte d'une famille noble et riche. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 22 ans, en 508, ses tuteur et curateur l'obligèrent de se marier. Mais le jour même de son mariage, il lut à sa femme l'éloge que fait saint Paul de la virginité, et lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitrie. Il y passa 22 ans, et la rendit fort célèbre par sa sainteté ainsi que par les nombreux ermitages qu'il forma et qu'il remplit de disciples dignes de lui. Saint Athanase, dans la *Vie* de saint Antoine, en parle avec de grands éloges. Il est nommé sous le 4 d'octobre, dans la plupart des ménologes des Grecs.

AMMONIUS, philosophe d'Alexandrie, fut élevé dans le christianisme. Il commença par porter du blé dans des sacs, ce qui le fit surnommer *Saccas*; mais ayant quitté ce métier, il fit de grands progrès dans la philosophie éclectique, on des nouveaux platoniciens, et il l'enseignait avec succès en 243. Origène, Plotin, furent ses disciples. Saint Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des évangélistes*; elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères* (Voyez ZACHARIE de Goldsbrough). Cette concordance est composée uniquement du texte sacré, sans y ajouter et sans en omettre un seul mot. Il est des auteurs qui lui refusent le mérite d'avoir composé cet ouvrage et qui l'attribuent à un évêque nommé comme lui Ammonius. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens que des chrétiens: Plotin, Longin, Porphyre et Hiéroclès, en faisaient beaucoup de cas.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre. C'est ce qui le fit appeler *Lithotome*, c'est-à-dire, *coupeur de pierre*.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le 5^e siècle. Son ouvrage *De differentia vocum*, se trouve dans un dictionnaire grec publié in-fol. à Venise, en 1497, et il est imprimé avec d'autres an-

ciens grammairiens, Leyde, 1739, 2 part., in-4°. | *Commentarius in librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, 1546, in-8°, est encore de cet auteur.

AMNON, fils aîné de David, conçu un amour si violent pour Thamar sa sœur, qu'il abusa d'elle malgré sa résistance. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frère de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin, et dès qu'il fut ivre, il le fit assassiner, vers l'an 1050 avant J.-C.

AMOLON succéda à Agobard sur le siège de Lyon, en 840, et mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Il est auteur de quelques *opuscules* sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes 13 et 14 de la *Bibliothèque des Pères*, et dans l'Appendice aux *OEuvres* d'Agobard, par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandait à ce prélat d'ôter de l'église, et d'enterrer déceemment certaines reliques dont on ne pouvait constater l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas, et sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsions et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux farces dont la secte jansénienne a prétendu faire des œuvres divines (*Voy.* PARIS et MONTGERON). Il avait pris quelque temps la défense de Gotescale, qu'il tâcha d'excuser dans les commencemens, ne le connaissant pas bien; mais il rejeta toujours les erreurs que l'on condamnait en lui.

AMON, roi de Juda, fils et successeur de Manassès, fut aussi impie que son père, et ne revint pas de ses erreurs comme lui. Ses officiers lui donnèrent la mort après deux ans de règne, vers l'an 561 avant J.-C.

AMON, gouverneur de la ville de Samarie, retint en prison le prophète Michée, par ordre du roi Achab.

AMONTONS (GUILLAUME), naquit à Paris, l'an 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable dont il fut attaqué dans sa jeunesse l'empêchant de jouir de la société des hommes, il commença de s'amuser aux machines. Il apprit le dessin, l'arpentage, et fut

employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel *hygromètre*, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle clepsydre et sur les baromètres*, dédiés à la même académie, qui se l'associa en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque dans l'oubli aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des frottemens*, qui se trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Son thermomètre, quoique défectueux, en ce que le résultat dépendait en partie de la pesanteur de l'air, a paru très ingénieux. Il mourut en 1705, d'une inflammation d'entrailles. Le fonds de son caractère était la retenue, la droiture et la franchise. On croit Amontons le premier inventeur du *télégraphe*; il en fit deux fois l'expérience devant la famille royale.

* **AMORETTI** (CHARLES), né en 1740, à Oneille, dans le Milanais, entra dans l'état ecclésiastique, et se fit un nom célèbre dans la minéralogie. Il devint un des conservateurs de la bibliothèque ambrosienne à Milan, ce qui lui fournit l'occasion de faire de nombreuses recherches. Il était membre de l'académie de cette ville, et il entra au conseil des mines du royaume d'Italie. On lui doit : | un *Voyage de Milan aux trois lacs de Côme, de Lucano et Majeur*, in-4°, Milan, 1805. Cet ouvrage publié en italien a été traduit en plusieurs langues; on y trouve une description de toutes les substances minérales du pays, aussi exacte qu'elle est curieuse; | un grand nombre de *Mémoires et opuscules* sur la même matière, et autres objets de sciences et de littérature insérés dans les recueils scientifiques de l'Italie; | *le Guide des voyageurs à Milan*, 2 vol. in-12, 1805, écrit en français; | une édition du *premier voyage autour du monde par Pigafetta*, avec des notes et des éclaircissemens, Milan, 1800, in-4°, qu'il traduisit lui-même en français et qui fut réimprimé à Paris, 1801, in-8°. Il a donné en outre | une édition du *Voyage de Ferrer Maldonado à l'océan atlantique par le nord-ouest*, Milan, 1811, in-4°, traduit en français, Plaisance, 1812, in-4°. L'abbé Amoretti est mort en 1816.

* **AMOREUX** (PIERRE-JOSEPH), médecin et bibliothécaire de la faculté de médecine de Montpellier, né à Beaucaire vers le milieu du 18^e siècle, mort en 1825. Il

a publié un grand nombre d'ouvrages qui annoncent de grandes connaissances dans la botanique et les sciences naturelles, mais dont l'incohérence des idées et la diffusion des phrases rendent la lecture pénible, et fatiguent la patience du lecteur. Les principaux sont | *Tentamen de noxa animalium*, Montpellier, 1762, in-4°; | *Lettres sur la médecine vétérinaire*, 1751 et 1773, in-8°, où l'on trouve des notices bibliographiques généralement exactes; | *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, 1789, in-8°, ouvrage estimé; | *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou*, 1812, in-8°; | *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, 1803, in-8°; *Précis historique sur l'art vétérinaire*, 1810, in-8°.

AMORT (EUSÈBE), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, né le 15 novembre 1692, près de Toelz, en Bavière, fut doyen au couvent de Pollingén, où il professa la théologie, et suivit à Rome le cardinal Lercari. Revenu en Bavière, il s'y distingua par ses observations astronomiques et un grand nombre d'écrits sur différents sujets. C'était un homme sage, modeste, et profondément savant. On a de lui, entre autres ouvrages: | *Philosophia pollingena*, Augsburg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume un traité fort étendu contre le mouvement de la terre, intitulé *Notitia accurata de systemate ac partibus universi*, ouvrage que les astronomes modernes regardent comme suranné, et qui contient néanmoins plusieurs observations qui peut-être n'ont pas encore été suffisamment éclaircies; | un *Traité historico-théologique des indulgences*, in-fol.; | un *Supplément au Dictionnaire des cas de conscience*, de Pontas; | des *Règles tirées de l'Écriture sainte, des conciles et des Pères, touchant les apparitions, révélations, visions*, etc. 1744, 2 vol. in-4°; | une *Dissertation* qui restitue à Thomas à Kempis, son véritable auteur, le précieux livre de l'*Imitation de J.-C.* Cet ouvrage, plein d'érudition et d'une critique lumineuse, dissipe entièrement les doutes que les gersénistes avaient tâché de répandre sur l'auteur de cet excellent traité de morale. Quoique les dissertations de l'abbé Ghesquière et de l'abbé Desbillons contiennent la même démonstration, et ajoutent même de nouvelles lumières à celles d'Amort, un avantage particulier de cette dernière est

l'expression exacte des caractères des différentes versions que les gersénistes ont prétendues être antérieures au temps de Thomas à Kempis. Il conste, par la seule inspection de cette écriture, que la prétendue antiquité de ces manuscrits n'existo que dans l'imagination de quelques critiques, que le préjugé, ou je ne sais quel esprit de parti, a engagés à défendre un paradoxe historique qui ne sentient pas la première vue d'un lecteur impartial (Voyez SAUDE, GERSEN, KEMPIS, DESBILLONS). Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Eusèbe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 85 ans. On a gravé son portrait avec cette inscription: *Litterarum, maxime sacrarum, per Bavariam restaurator*. Amort a publié d'autres écrits sur des matières théologiques et entre autres celui intitulé *Dictionarium casuum conscientiarum gallicè (D. Pontas) versum, moribus Germaniæ accommodatum, novisque notis illustratum*, 1792, 2 vol. in-8°.

* AMORY (THOMAS), théologien anglais, non conformiste, docteur en théologie de l'université d'Edimbourg, naquit en 1700, à Taunton, dans le comté de Somerset. Après avoir rempli les fonctions de ministre à Taunton de 1730 à 1739, il se rendit à Londres, et s'y fit remarquer comme prédicateur. Opposé au calvinisme rigide, il fut un des commissaires choisis pour solliciter l'extension de l'acte de tolérance. Il se déclara contre le socinianisme, et ne rejeta ni l'évidence naturelle d'une vie future, ni la notion d'un état séparé. On a de lui: | des *sermons*, 2 vol. in-8°; | *Vie de Henri Grove*; | *Mémoires du docteur Benson* et ceux du docteur Chandler. Il mourut à l'âge de 74 ans.

AMOS, le troisième des douze petits prophètes, le second selon les Septante, et le quatrième d'après dom Calmet, était un berger de la ville de Técué, comme il le dit lui-même au commencement de sa prophétie. Saint Jérôme l'appelle *pastor et rusticus, et raborum morâ distringens*. Il vivait sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jeroboam, roi d'Israël. Ses prophéties, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession; elles n'en sont que plus vraies et plus pittoresques. Des expressions vives et figurées répandent du charme dans ses écrits: on n'a pour s'en convaincre qu'à lire le 6^e cha-

pitre, où il fait la peinture de la volupté et du luxe qui régnaient à Samarie. Amazias, prêtre de Béthel (1), le fit mourir vers l'an 785 avant J.-C. L'auteur de la *Vie des Prophètes*, attribuée à saint Epiphane, saint Clément d'Alexandrie, et quelques auteurs modernes, ont cru que ce prophète était le même qu'Amos, père du prophète Isaïe. Mais saint Augustin, saint Jérôme, saint Basile, saint Isidore, etc., rejettent avec raison ce sentiment. Le père du prophète Isaïe était un homme de qualité de la ville de Jérusalem, et le prophète Amos avoue lui-même qu'il était un berger. Outre cela, on écrivait ces noms diversement, quoique les Latins n'y fissent point de différence.

AMOUR (GUILLAUME de SAINT-) naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté, au commencement du 15^e siècle. Il eut un canonicat à Beauvais, et prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Les privilèges accordés aux religieux mendiants ayant offensé l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome et remplit sa mission avec une ardeur qui tenait du fanatisme. Son livre *Des périls des derniers temps*, composé à cette occasion, est une déclamation contre les religieux dominicains. « L'estime et la faveur, dit » l'abbé Bérault, que les personnes les » plus illustres témoignèrent à ces religieux, leur attirèrent bien des reproches » et des injures. On les chargea de toutes » les imputations qu'on a renouvelées si » souvent depuis, et qu'on ne se lassera » jamais de répéter contre les nouveaux » venus, dont le zèle et les talents feront » ouvrir les yeux sur la dégradation et » l'inutilité de leurs prédécesseurs dans la » jouissance de la considération publique. » Alexandre IV, auquel les religieux portèrent contre St.-Amour l'accusation d'avoir mal parlé du souverain pontife, condamna Guillaume, et le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'Apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti, que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet et tracassier, lui écrivit qu'il lui défendait d'entrer en France, d'enseigner et de prêcher. Saint-Amour fut obligé de rester dans sa ville natale jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, et y fut bien accueilli. Clément IV, suc-

cesseur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, se contentant de traiter l'auteur avec indifférence. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages ont été publiés en 1652, in-4°. Ils sont au nombre de trois : le 1^{er} a pour titre *De phariseo et publicano*; le 2^e *De periculis novissimorum temporum*; le 5^e *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ces écrits les ordres mendiants, avec un enthousiasme qui le rend plaisant. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, religieux l'un et l'autre, soutinrent avec plus de dignité la cause de leur état. Le premier surtout se distingua dans ce travail. Il prononça à Anagni, en présence du pape, une longue apologie, où, avec la force et la précision qui caractérisent tous ses écrits, il défendit ces religieux contre les allégations diverses de leur injurieux agresseur. Sa seule personne, sa conduite, ses lumineux écrits, étaient une apologie permanente de l'institut qu'il avait embrassé par les plus héroïques sacrifices.

AMOUR (Louis GONIN de St.-), naquit à Paris en 1619; il était fils d'un cocher du roi, et filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, en 1644, et fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait brillé durant le cours de ses études. Les évêques partisans de Jansénius l'envoyèrent à Rome, sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclu de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal* de ce qui s'était passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il fut imprimé en 1662, in-fol. Il est aussi vrai que peut l'être le factum d'un avocat dont la tête n'est pas peu exaltée, et qui parle contre sa partie adverse. Un arrêt du conseil d'état, de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs prélats, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. Le cardinal Bona en fit une censure détaillée, que nous avons en manuscrit, datée du mois de février 1664. Le savant prélat y dévoile excellemment la mauvaise foi et l'esprit hétérodoxe du journaliste.

AMPHILOQUE (saint), issu d'une famille noble de Cappadoce, fut fait évêque d'Icône vers l'an 344. Il avait d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur

(1) Il n'est rien dit dans l'Ecriture ni de l'époque de la mort d'Amos, ni du genre de cette mort.

Théodose des lois très sévères contre les hérétiques, lui faisant connaître les troubles que l'esprit de secte ne manque jamais d'exciter dans la constitution de l'état comme dans celle de la religion. On dit que ce saint, fâché de ce que ce prince écoutait favorablement les ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devait. L'empereur, irrité, ordonnait qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : *Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, et vous vous emportez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ?* Cette seule réponse, dont la force et la sagesse fut goûtée par Théodose, déterminait cet empereur à punir les ariens. Saint Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, présida au concile de Side, et fit admirer son zèle dans l'un et dans l'autre. Il n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paraît qu'il mourut vers ce temps-là. Saint Grégoire de Nazianze appelle saint Amphiloque « un pontife irréprochable, un ange, un héros de la vérité. » Nous savons, par le témoignage du même père, que le saint évêque d'Icône procura la guérison à des malades par ses prières, par l'invocation de la sainte Trinité, et par l'oblation du sacrifice. Il nous reste de lui des fragmens de divers ouvrages, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*; et une lettre sur les synodes, publiée par Cotelier. Le père Combefis donna une bonne édition de ce que nous avons de saint Amphiloque, à Paris, 1614, in-fol., en grec et en latin; mais les huit sermons que Combefis lui attribue sont évidemment d'un auteur qui vécut plus tard. Peut-être sont-ils d'Amphiloque de Cyzique, ami de Photius, lequel florissait en 860. La *Vie* de saint Basile, attribuée à saint Amphiloque d'Icône, paraît être l'ouvrage d'un grec moderne, et ne mérite aucune confiance.

AMPSING (JEAN-ASSUÉRUS), professeur de médecine dans l'université de Rostock, né dans la province d'Over-Yssel, est auteur de quelques ouvrages sur son art : *Disputatio de calculo*, 1617, in-4° | *De morborum differentiis liber*, 1619, in-4°, et 1623 in-8°; | *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, etc. Il était médecin du

duc de Mecklenbourg, lorsqu'il mourut le 19 avril 1642, âgé de 85 ans.

* **AMRAM**, fils de Caath, de la tribu de Lévi, épousa Jocabet de laquelle il eut Aaron, Marie et Moïse, et mourut en Egypte.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, et mourut après un règne rempli d'impiétés, l'an 918 avant J.-C. Son fils Achab, digne de lui, fut son successeur.

* **AMROU-BEN-EL-ASS**, fameux capitaine musulman, était fils d'une prostituée et d'un père inconnu. Il s'adonna de bonne heure à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet. Converti bientôt après à la doctrine du Coran, il en fut un des plus zélés défenseurs. Nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre, il marcha contre l'Egypte, éluent adroitement les ordres d'Omar, son souverain, qui le lui défendait. Il passe les frontières, prend Péluse ou *Sarmah* avec 4000 hommes seulement, fonde la ville de Fostat, aujourd'hui le Grand-Caire, et s'empare d'Alexandrie. C'est alors que fut brûlée la fameuse bibliothèque, qu'un ordre du barbare Omar condamna aux flammes. Amrou fit creuser un canal de communication entre la mer Rouge et la Méditerranée, étendit ses conquêtes dans les parties de l'Afrique voisines de l'Egypte, et se fit distinguer par la sagesse de son administration dans le gouvernement de ce royaume, qu'il reçut de Moaviah en 659. Ce prince, que les chrétiens ont surnommé *le plus rusé des Arabes*, mourut l'an 42 de l'hégire, 663 de l'ère chrétienne.

AMSDORF (NICOLAS), de Misnie, prit Luther pour maître, et écrivit, comme lui, avec beaucoup de fiel contre les catholiques et le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naumbourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat luthérien soutenait que les bonnes œuvres étaient pernicieuses au salut, lorsqu'on les regardait comme des moyens d'y parvenir. Ses sectateurs furent appelés *amsdorfiens*. Il mourut à Magdebourg en 1541, date de Moréri. La *Biographie universelle* prolonge sa vie jusqu'au 14 mai 1565, le fait évêque en 1542, et dit qu'il concourut à la fondation de l'université d'Étana.

AMULIUS, roi des Latins, 40^e descendant d'Ascagne, était fils de Procas. Il

chassa du trône son frère Numitor, et fit vestale Rhéa Sylvia sa nièce, dont les enfans auraient pu rentrer dans les droits de leur aïeul; mais ses précautions furent inutiles. Cette princesse mit au jour Rémus et Romulus, qui tuèrent Amulius, et rendirent la couronne à Numitor vers l'an 754 avant J.-C.

AMULON. *Voyez* AMOLON.

AMURATH I, ou MORAD, 3^e empereur des Turcs, appelé *l'Illustre* par un peuple chez qui la valeur militaire efface tous les crimes, naquit l'an 1519 de J.-C. et succéda à Orcan son père, l'an 1560. Il prit sur les Grecs la Thrace, Gallipoli et Andrinople, dont il fit le siège de son empire; il vainquit les Serviens et les Bulgares, et conquit la basse Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, et honteux pour le vaincu. Amurath, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, et exerça des cruautés encore plus horribles contre ceux qui avaient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnèrent la mort de leurs propres mains, pour s'arracher à la douleur de voir verser le sang d'un père ou d'un fils. Amurath remporta 57 victoires, et périt dans la dernière en 1589, assassiné en trahison par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avait mise en déroute. Amurath établit la milice des janissaires, et lui donna la forme qu'elle a conservée jusqu'en 1826, époque à laquelle elle a été abolie par le sultan.

AMURATH II, empereur des Turcs, fils et successeur de Mahomet I, commença à régner en 1422, et porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire grec; mais il fut obligé de lever le siège de Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, et Jean Castriot, prince d'Albanie, père du fameux Scanderberg, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en otage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, et en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en était roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avaient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Evangile, qu'on apprit les mouvemens que faisaient les Grecs, les Vénitiens et autres nations alliées de Ladislas, pour venir à son secours. Dans ces circonstances, le cardinal Julien Césarin, légat du pape en Allemagne, per-

suada à Ladislas de le rompre, alléguant que, lié avec des princes chrétiens, il n'avait pu traiter sans eux (*voyez* CESARINI). Les Hongrois reprirent les armes; le roi et le célèbre Huniade se mirent à leur tête; mais Amurat leur ayant livré bataille à Varne, en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt, on ne sait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-temps douteuse. Amurat aurait pris la fuite au commencement du combat, si ses officiers ne l'avaient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats allaient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, et qu'il s'écria : *Jésus ! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure et la mienne.* Cette victoire fut suivie d'une autre qu'il remporta l'année suivante sur Huniade, auquel il tua plus de 20 mille hommes. Scanderberg, jadis otage d'Amurath, vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurath, et le força à lever le siège de Croye, capitale de l'Albanie. Amurath, piqué de l'affront qu'il avait reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines mahométans. Il avait abdiqué en faveur de son fils aîné, Mahomet II; mais l'ambition l'emporta sur l'amour de la retraite, il revint assiéger inutilement Croye, et mourut d'une maladie de cerveau près d'Andrinople, dans sa 47^e année après 29 ans de règne, en 1451. Ce prince turc était à la fois philosophe et conquérant, mais sa philosophie ne le rendit pas meilleur.

AMURATH III, empereur des Turcs, fils et successeur de Sélim II, monta sur le trône en 1575. Il augmenta ses états, fit étrangler ses frères, prit Raab en Hongrie, et Tauris en Perse. Les Croates de l'empereur Rodolphe II mirent ses troupes en déroute. Amurath sut réprimer les janissaires. Un jour qu'ils vinrent demander en tumulte la tête du grand trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, et fit trembler les autres. Ils se révoltèrent avec plus de succès, quelques années après; ce qui, joint à d'autres disgrâces, le fit mourir de chagrin, en 1595, à l'âge de 50 ans. Il avait ce courage mêlé de cruauté que l'on voit dans presque tous les héros turcs; il ne fut pas moins livré à la débauche, la luxure et les vices crapuleux qui accompagnent presque toujours la cruauté (*Voyez* NÉRON)

AMURATH IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône après Mustapha, son oncle, qui avait été déposé en 1622. Il prit d'assaut Bagdad, en 1658, et secourait dans le même temps le grand-mogol Cha-Goan, contre son fils Aurengzeb. Il contint les janissaires en les occupant à combattre des peuples qui ne songeaient point à l'inquiéter, et à envahir des provinces sur lesquelles il n'avait aucun droit. A l'ambition d'un conquérant, il joignait la valeur, la cruauté et la débauche. Il mourut d'un excès de vin, en 1640, âgé de 51 ans.

AMY (N.), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : | *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, etc.*, 1749, in-12; | *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1750, in-12; | *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. Tous ces ouvrages sont remplis d'observations utiles, et par-là préférables à tout ce qui n'a que de vains ornemens.

AMYNTAS I, roi de Macédoine, succéda à son père Alcétas, vers l'an 507 avant J.-C. Darius, fils d'Hystaspe, de retour de son expédition contre les Scythes, lui envoya demander, en signe d'hommage, la terre et l'eau. De ce moment, Amyntas devint le tributaire et l'allié des Perses. Il périt à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C., lors de l'expédition de Xerxès contre les Grecs. Alexandre I^{er}, son fils, lui succéda.

AMYNTAS II ou III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est placé dans l'histoire que parce qu'il fut le père de Philippe et l'aïeul d'Alexandre. Les Illyriens et les Olynthiens défirent son armée. Il mourut, après un règne de 24 ans, en 374 avant J.-C.

AMYOT (Jacques), naquit à Melun, le 50 octobre 1513, de parens plus vertueux qu'opulens. Son père était, selon quelques-uns, marchand mercier, et non boucher, comme dit de Thou. La prodigieuse fortune qu'il fit a rendu les littérateurs fort curieux de savoir l'état de sa famille. Ce qu'on sait de certain, c'est qu'elle était très obscure. Amyot commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva au milieu des champs, dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avait quitté sa maison pour éviter un châtimement, se rendit à Paris et y mendia. Une dame qui le trouva d'une figure fort aimable, le prit pour accompagner ses

enfans au collège. Amyot profita de cette occasion pour se former; il recueillit les fleurs et les fruits de la littérature, et brilla dès lors à Paris. Il quitta cette ville peu de temps après, parce qu'on l'accusait d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme de Berri, Jacques Colin, lecteur du roi et abbé de Saint-Ambroise, qui lui confia l'éducation de ses neveux. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une épigramme grecque, que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri que l'auteur était digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent selon quelques auteurs le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités; mais cette origine de sa fortune paraît un peu romanesque, et est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris, au collège du cardinal Lemoine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Saci-Bouchet, alors secrétaire d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François I; et ce fut par le crédit de cette princesse qu'il eut la chaire de lecteur public, en grec et en latin, dans l'université de Bourges. Amyot traduisit *les Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, d'Héliodore d'Emèse, qui, dit sagement l'abbé le Bœuf, *aurait été bien remplacé par la traduction d'un père grec*; mais sous François I, qui, en fait de mœurs, n'y regardait pas de si près, cette plate et dégoûtante lubricité lui valut l'abbaye de Bellozane. Le même esprit lui fit traduire *les Amours de Daphnis et Chloé*, de Longus, conte plus obscène encore, qui a paru en 1718, avec des figures gravées par Audran. Après la mort de François I, Amyot suivit en Italie Morvilliers. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon et Oder de Selves, ambassadeur à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il reçut ordre de Henri II de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, où il se plaignait de ce qu'il ne pouvait envoyer les évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisait en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfans de France. Charles IX, son élève, le nomma son grand-aumônier, et lui donna, quelque temps après, l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, et l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avait été aussi son disciple, lui conserva la grande-aumônerie, et y ajouta

l'ordre du Saint-Esprit, en considération de ses talens et de ses services. Amyot manqua à la reconnaissance qu'il devait pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de Thou; mais cet historien, souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la *Vie* de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Traduction* des Œuvres de Plutarque, qui est très estimée encore aujourd'hui, malgré tant d'autres écrites en langage moderne. « Tant qu'un style simple » et naïf aura de quoi plaire, dit l'auteur » des *Trois Siècles*, elle sera lue avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les » traces de l'ancienne aménité française. » On en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle fourmille de contre-sens et de fautes. Quelques savans même ont voulu persuader qu'Amyot avait traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur de langue grecque, qu'un homme qui faisait assez bien des vers dans la même langue, ne sût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot *sept livres de Diodore de Sicile*, et quelques *tragédies grecques*, etc. La bonne édition de Plutarque est de Vascosan, 1567 et 1574, 13 vol. in-8°, 6 pour les *Vies*, 7 pour les *Œuvres morales*, avec la table. Il faut prendre garde, si, dans le tome 6 des *Vies*, celles d'Annibal et Scipion, par l'Ecluse, s'y trouvent. Le même Vascosan a donné une édition de Plutarque, en 4 vol. in-fol.; et Cussac, à Paris, en a publié une belle édition en 22 vol. in-8°, 1785 (*Voy. BROTIER*). Les *Œuvres morales et mêlées* de Plutarque, traduites par Amyot, sont imprimées à Lyon, 1611, 2 vol. in-8°.

AMYRAULT, ou plutôt **AMIRAUT** (**MOISE**), naquit à Bourgueil en Touraine, l'an 1596. Son père voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amyraut préféra la théologie, et vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avait une académie florissante, se félicita d'un tel élève, et bientôt Amyraut fut professeur lui-même. En 1631, le synode de Charenton, auquel il avait été député, le nomma pour haranguer le roi, qui le reçut comme un homme que sa modération distinguait parmi ses collègues. Il mourut en 1664, regretté des protestans, estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui | un *Traité de la prédestina-*

tion, dans lequel l'auteur, disciple de Cameron, s'éloigne moins de la doctrine catholique que les autres théologiens protestans; | une *Apologie* de sa religion, 1647, in-8°; | une *Paraphrase sur le nouveau Testament*, 12 vol. in-8°; | une autre *sur les Psaumes*, in-4°; | la *Vie de Lanoue*, dit *Bras de fer*, Leyde, 1661, in-4°; | une *Morale chrétienne*, etc.

AMYTIS, fille d'Astyages, dernier roi des Mèdes, fut mariée à Spitamès, de qui elle eut deux fils, Spitaces et Mégabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, et se cacha dans un endroit très secret du palais. Cyrus, irrité de ne pouvoir le trouver, ordonna qu'on mit Amytis, son mari et ses enfans à la question. Astyages se découvrit alors, et fut traité avec plus d'humanité qu'il n'avait osé l'espérer; mais Spitamès, son gendre, fut puni de mort pour avoir répondu qu'il ne savait où ils s'étaient cachés. Son plus grand crime était d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyse et Tanyoxarces naquirent de ce second mariage, vers l'an 550 avant J.-C. Ils succédèrent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avait eus de Spitamès. Tanyoxarces, ayant été empoisonné par ordre de son frère, et Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyse de lui livrer celui qui lui avait conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, et ce refus, joint à sa douleur, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctésias est l'auteur qui a fourni ces anecdotes; mais on sait le peu de croyance qu'il mérite. *Voyez* son article.

ANACHARSIS, philosophe scythe, disciple de Solon, s'illustra à Athènes par son savoir, son désintéressement, sa prudence et ses mœurs austères. De retour dans sa patrie, il voulut y introduire les dieux et les lois de la Grèce; mais il fut tué d'un coup de flèche par son propre frère Saulius roi des Scythes, vers l'an 550 avant J.-C. Parmi plusieurs sentences qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. *La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété*. Anacharsis, voyant qu'à Athènes les grandes affaires étaient décidées par la multitude assemblée, et souvent très mal, disait : *Les gens de bon sens proposent les questions, et les fous les décident*. On dit qu'il comparait les lois qui ne sont observées que par le peuple tandis que les

grands les violent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées, qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore que ce philosophe étant sur mer, demanda au pilote de quelle épaisseur étaient les planches du vaisseau; et que celui-ci ayant répondu de *tant de poices*; le philosophe scythie lui répliqua : *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à ces vers de Juvénal :

..... Digitis à morte remotus
Quatuor, aut septem si sit latissima tæda.

Un grec lui ayant reproché qu'il était scythie : *Je sais*, répondit-il, *que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous déshonorez la vôtre.* Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homère, qui l'avait précédé de quelques siècles, en parle dans ses poèmes. Phèdre le met à côté d'Esopé, parmi les barbares qui se sont fait un nom immortel par leur esprit :

Thrax Æsopus potuit, Anacharsis Scythæ
Condere æternam famam ingenio suo.

L'abbé Barthélemi a publié, en 1788, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8°, un tableau de la Grèce, où il y a des applications plus ou moins heureuses aux mœurs et aux hommes d'aujourd'hui; ouvrage peut-être trop surchargé d'érudition, annoncé et prôné avec enthousiasme; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très beaux morceaux, et que, malgré quelques symptômes de la philosophie du jour, ce ne soit un des livres modernes où elle se montre avec le plus de retenue et de décence : il y a même bien des réflexions dont ses coryphées n'ont pas lieu d'être contents (*Voyez* BARTHÉLEMI).

ANACLET, ou CLET (saint), natif d'Athènes, ayant entendu prêcher saint Pierre, se convertit et s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre et prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à saint Lin, en 78 ou 79. Il vit, avec la plus sensible douleur, les ravages que causait, dans le troupeau de J.-C., la troisième persécution que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'Eglise en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces temps orageux. Des *Martyrologes* très anciens lui donnent le titre de martyr. Quelques auteurs disent que saint Anaclet succéda à saint Clément; mais l'opinion commune, conforme au canon de la messe, le place après saint Lin (*Voyez* ce dernier nom).

On a prétendu aussi distinguer saint Anaclet de saint Clet, et cette assertion n'est pas sans autorité; mais il paraît que le sentiment commun est le plus vrai.

ANACLET (PIERRE de LÉON), antipape, était parvenu à se faire élire par ses richesses et la puissance de sa famille, originairement juive. Il tira son nom du pape Léon IX, qui avait converti et baptisé son père. Après avoir passé une jeunesse libertine en France, il s'était fait moine à Cluny. Etant venu à Rome, il fut fait cardinal par le crédit de sa famille, puis employé en plusieurs légations, où l'on reconnut, avec le dernier scandale, que la profession religieuse n'avait pu que suspendre en lui le débordement de ses mœurs. Dès qu'on lui eut déferé le titre de pape, il marcha bien accompagné à Saint-Pierre et autres églises, et les dépouilla de ce qu'il y avait de précieux et même de sacré. On dit qu'il ne put trouver aucun chrétien qui osât briser les calices, afin d'en appliquer l'or à l'usage qu'il en voulait faire, et qu'il fut obligé, pour cela, de recourir aux gens de la religion de ses pères. Au moyen des largesses qu'il se mit en état de faire par ce brigandage sacrilège, il acheva de gagner le peuple et la plupart des grands. Il fut excommunié dans plusieurs conciles tenus en France, et enfin dans celui de Pise, tenu l'an 1134. Il mourut l'an 1138, après la défaite de Roger, duc de Sicile, auquel il avait donné sa sœur et accordé le titre de roi de Naples et de Sicile (*Voyez* INNOCENT II).

ANACRÉON, né à Téos en Ionie, florissait vers l'an 830 avant J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour, et trouva en lui un fidèle compagnon de volupté. Après la mort de ce prince, Hipparque, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, dans un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Ce poète, livré à la débauche la plus infâme, n'a chanté dans ses poésies que l'amour et le vin. Les glaces de la vieillesse ne furent pas capables d'éteindre l'ardeur de ses passions, et il porta son intempérance jusqu'à l'âge de 85 ans. Dans cette décrépitude, il soutenait sa langue par des raisins secs; et un pépin qui s'arrêta à son gosier l'étrangla. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce grec. Ce qui nous reste a été publié par Henri Etienne, qui y joignit une version latine, digne de l'original. Cornélius Pavv, dans l'édition qu'il donna en 1732, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les

poésies que nous avons sous son nom sont un recueil de pièces de différens poètes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe : mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du style des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poète sont celles de Josué Barnès, à Cambridge, 1703, in-12, Londres, 1706, in-8° ; Utrecht, 1752, in-4° ; Leipsick, 1776-93, in-8° (*Voyez* LONGEPierre); de l'abbé Spalletti, Rome 1781, et de Bodoni, Parme, 1785. On en a fait plusieurs traductions : la plus moderne et la plus estimée est celle intitulée *Odes d'Anacréon*, traduites *en vers sur le texte de Brunk*, par E. T. B. de Saint-Victor, Paris, 1810, in-8°, avec de superbes vignettes gravées par M. Girardet, sur les dessins de MM. Girodet et Bouillon.

* ANAFESTE (PAUL-LUC ou PAOLUCIO), premier doge de Venise. Les habitans des îles vénitiennes, gouvernées jusqu'en 697 par des tribuns, voulurent se réunir sous un seul gouvernement, et choisirent pour chef de leur république Anafeste d'Héraclée. Il mourut en 717, laissant Marcello Taglionio pour son successeur.

* ANANIA (JOANNES de), Jean d'Ananie ou d'Agnany, jurisconsulte aussi pieux qu'érudit, vivait dans le 15^e siècle, et mourut en 1458, dans un âge avancé. Il professa le droit civil et le droit canonique à Bologne où il fut fait archidiacre. Il a laissé | des *Commentaires sur le 3^e livre des Décrétales*, et un volume de *Consultations*, deux ouvrages qui sont particulièrement estimés ; | *De revocatione feudi alienati*, Lugduni, 1546, in-4° ; | *De Magiâ et Maleficiis*, Lugduni, 1669, in-4°.

ANANIAS, dont le nom chaldaïque est SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor ; mais ils n'y périrent point. Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avaient été jetés, vers l'an 538 avant J.-C.

ANANIAS, fils de Nébédée, fut souverain pontife des Juifs, l'an 49 de J.-C. ; ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple contre les Romains, et envoyé prisonnier à Rome, pour se justifier devant l'empereur, il y réussit, et revint absous. Après son retour, il fit mettre saint Paul en prison, et le fit souffleter. L'apôtre lui dit, dans un mouvement

d'esprit prophétique : *Dieu vous frappera, muraille blanchie* (Act. 23, 5). Ananias en effet fut massacré dans Jérusalem, au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ainsi que l'avait prédit saint Paul.

ANANIAS, juif des premiers convertis, eut la hardiesse de vouloir tromper saint Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avait eu part à son crime. « Il était libre à chacun, dit un historien » de l'Eglise, de vendre ou de garder ses » biens. Mais dans le cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au » soulagement des pauvres, on paraissait » s'engager par un vœu, ou du moins » par une promesse solennelle de renoncer à toute possession temporelle, pour » embrasser un genre de vie plus parfait. » Aussi voyons-nous qu'Ananias et Saphire furent frappés de mort aux pieds » de saint Pierre, pour s'être réservé une » partie du prix provenant de la vente » de leurs biens ; et l'apôtre ne leur reprocha autre chose, sinon d'avoir menti » au Saint-Esprit, en prétendant tromper » les ministres du Seigneur. » Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de saint Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expient par un châtiment temporel : telle est l'opinion d'Origène, de saint Jérôme et de saint Augustin ; d'autres, avec saint Chrysostôme, saint Basile, etc. craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence.

ANANIAS, disciple des apôtres, qui demeuraient à Damas, eut ordre de J.-C. qui lui apparut, d'aller trouver saint Paul, nouvellement converti, ce qu'il exécuta. On ne sait aucune autre circonstance de sa vie ; il fut enterré à Damas dans une église dont les Turcs ont fait une mosquée. Ces infidèles conservent beaucoup de respect pour son tombeau.

ANANUS, ou ANNE, grand sacrificeur des juifs, beau-père de Caïphe, eut cinq fils qui possédèrent après lui la grande sacrificature. C'est chez cet Ananus que J.-C. fut mené dans sa passion.

* ANAPIUS et AMPHINOMUS, deux frères de Catane. Durant une violente éruption de l'Etna, comme un torrent de lave s'approchait de cette ville, chacun s'empressait de se sauver, emportant ses

effets les plus précieux. Ces deux frères, prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, que leur grand âge mettait hors d'état de fuir. Ils sortirent de la ville; mais la lave allait les atteindre, lorsqu'elle se sépara en deux, à ce que rapporte l'histoire. Des statues leur furent érigées à Catane, et on les honora sous le nom de *Frères pieux*.

ANASTASE I^{er} (saint), Romain de naissance, succéda au pape Sirice en 398. Il dut son élévation à la gloire que ses travaux et ses combats lui avaient acquise. Saint Jérôme l'appelle *un homme d'une vie sainte, d'une riche pauvreté, et d'une sollicitude apostolique*. Il s'opposa fortement aux progrès de l'origénisme, et condamna la traduction du *Périarchon* d'Origène, par Rufin, comme tendant à affaiblir notre foi, fondée sur la tradition des apôtres et de nos pères. Ce sont les termes dont il se servit dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Jean, évêque de Jérusalem. Quant à Rufin, il ne condamna point sa personne, et laissa à Dieu le soin de juger de l'intention qu'il avait eue en traduisant le *Périarchon* (*Voy. Rufin*). Dans la même lettre, le saint pontife promet de veiller au maintien de la foi, et de prémunir contre l'erreur toutes les nations de la terre, qu'il appelle les parties de son corps. On trouve dans le recueil d'Isidore Mercator, deux décrétales attribuées faussement à ce pape. Saint Anastase mourut le 14 décembre 401, après avoir siégé trois ans et dix jours. Selon saint Jérôme, il fut enlevé de ce monde parce que Dieu voulut lui épargner la douleur de voir le sac de Rome, par Alaric, roi des Goths, lequel arriva en 410. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques, dont la plus grande partie est présentement dans l'église de Sainte-Praxède. *Le Martyrologe* romain le nomme, sous le 27 d'avril, qui fut apparemment le jour d'une des translations dont nous avons parlé.

ANASTASE II, Romain, élu pape le 23 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase en faveur de la religion catholique contre l'arianisme et à Clovis pour le féliciter sur sa conversion. Il mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'Eglise avec sagesse, et ne fut que deux ans sur le saint Siège.

ANASTASE IV, pape, le 9 juillet 1153, après Eugène III, se distingua par sa

charité dans une grande famine. Il mourut le 2 décembre 1154.

ANASTASE (saint), Persan, fils d'un mage, frappé du bruit que faisait l'enlèvement de la vraie croix par Chosroès, voulut examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme; il se mit à étudier leur religion, l'embrassa et la confessa en versant son sang pour elle, le 22 janvier l'an 628. Saint Anastase avait prédit la chute prochaine du tyran Chosroès, et la prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Les actes de ce saint sont authentiques, et ont été loués par le 7^e concile général, environ 160 ans après sa mort. Le même concile approuva l'usage de peindre la tête de saint Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célèbre par plusieurs miracles, et que l'on gardait à Rome avec une vénération singulière. On la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastère de Notre-Dame *ad aquas salvas*, qui porte le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, et fut ensuite chassé par ses partisans. *Voyez* **BENOÎT III**.

ANASTASE SINAÏTE, ainsi appelé, parce qu'il était moine du Mont-Sinaï, florissait à la fin du 6^e siècle. Il sortit souvent de sa retraite pour la défense de l'Eglise. Etant dans la ville d'Alexandrie, il confondit publiquement les hérétiques acéphales, et leur montra avec la dernière évidence, qu'ils ne pouvaient condamner saint Flavien, sans condamner en même temps tous les Pères de l'Eglise. Ses raisons furent si convaincantes, que le peuple témoigna une grande indignation contre ces hérétiques, et pensa même les lapider. Le saint prit ensuite la plume, et composa le livre intitulé *Odegos*, ou *le Guide du vrai chemin*. Il y réfute les eutychiens connus sous le nom d'*acéphales*, et y établit des règles fort judicieuses contre toutes les hérésies. On ignore l'année de sa mort; il est certain qu'il vivait encore en 578. Outre le livre dont nous venons de parler, il composa plusieurs ouvrages ascétiques, qui sont parvenus jusqu'à nous : | *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*, ou l'ouvrage des six jours de la création, expliqué dans un sens mystique et allégorique; | les 154 *Questions*; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une

compilation des passages des Pères et des conciles sur la vie spirituelle; | le discours de la *Synaxe*, ou de l'assemblée des fidèles. Il y est parlé de l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, du respect avec lequel on doit assister à la messe, du pardon des injures, etc. Canisius et Combefis en conseillent fortement la lecture aux prédicateurs, et à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes; | deux *Discours* sur le psaume sixième. On attribue encore à saint Anastase quelques autres écrits dont plusieurs n'ont jamais été imprimés. Les ouvrages de ce saint respirent partout la plus tendre piété.

ANASTASE (saint), patriarche d'Antioche en 361, s'opposa à l'empereur Justinien, qui soutenait cette branche d'eutychiens qu'on appelait les incorruptibles. Exilé par Justinien le Jeune, successeur de Justinien, il fut rappelé par Maurice, à la sollicitation duquel il traduisit en grec le *Pastoral* de saint Grégoire, pour l'usage des églises d'Orient. Combefis et Canisius nous ont conservé en tout cinq *Discours* de lui. Anastase mourut à Antioche en 598. Nicéphore et quelques écrivains modernes ont confondu ce saint avec Anastase le Sinaïte.

ANASTASE, bibliothécaire de l'église romaine, assista en 869 au huitième concile général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, il y a l'*histoire du schisme de Photius et du concile*, en forme de préface. Anastase possédait également bien les deux langues. Il a traduit encore du grec en latin | les *Actes du 7^e concile*; | un *Recueil* de différentes pièces sur l'histoire des monothélites; | plusieurs autres monumens de l'Eglise orientale. On a encore de lui | les *Vies des papes*, depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas I, publiées à Rome par Bianchini, 1718, 4 vol. in-fol. On ne sait pas précisément en quel temps mourut cet auteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivait encore sous le pontificat du pape Jean VIII, qui fut élu en 872, et mourut en 882.

ANASTASE I, empereur de Constantinople, appelé le *Silencieux*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, était né en 450, à Dyrrachium en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône en 491, par Ariadne, veuve de Zénon, dernier empereur, et maîtresse du nou-

veau. Tout retentit d'abord des louanges que l'on prodiguait à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince dont la douceur et la justice promettaient au peuple le bonheur et la tranquillité; mais Anastase ne tarda pas à lever le masque; il se déclara contre les catholiques, et exila le patriarche Euphémus. On ne sut jamais de quelle religion il était, et il vécut en prince qui n'en avait aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque temps après. Ce prince, altier et arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'empire. Il acheta la paix des Bulgares et des Perses. Il y eut plusieurs séditions sous son règne; mais il sut les apaiser par son hypocrisie et par son adresse. Dans la dernière, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous ses ornemens impériaux, et protesta qu'il allait sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement en 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns), âgé de 88 ans, regardé comme un prince qui, malgré ses défauts, avait fait plusieurs réglemens utiles. Il donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir, et abolit les spectacles où l'on voyait les bêtes se repaître de sang humain.

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, avait été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles et militaires le firent placer sur le trône par le peuple en 713. Il rétablit la milice, et sut tenir les Musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avait mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrèrent leur général ecclésiastique et élurent un nouvel empereur. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716; et quelque temps après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lesquels il vint investir Constantinople. Mais Léon III l'Isaurien, qui régnait alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrèrent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASIE, ou **ANASTASIE** (sainte), dame romaine, martyrisée sous Diocétien. Quoique les actes de son martyre, rapportés par Métaphraste, ne soient pas

authentiques, sa mémoire est très ancienne et très respectée dans l'Eglise. Son nom est dans le canon de la messe, et dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire; il est dit, dans les actes de saint Chrysogone, qu'elle sortait d'une illustre famille de Rome, que saint Chrysogone lui-même fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, et que quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le joindre pour l'assister et le consoler dans ses chaînes. L'auteur des mêmes actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée vive, en 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, et on l'y déposa dans l'église qui porte encore le nom de la sainte. Les papes disaient anciennement dans cette église la seconde messe de la nuit de Noël; et c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette sainte à la même messe. Parmi les sermons de saint Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la basilique de sainte Anastase. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eutychès.

ANASTASE, ou ANASTASIE, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirnich, durant la persécution de Néron ou de Valérien. Ses reliques furent transférées à Constantinople du temps de l'empereur Léon et du patriarche Gennado; on les mit dans l'église dite *Anastasis*, ou de la résurrection. On les porta depuis dans l'église patriarcale de Sainte-Sophie. Elles n'y étaient plus lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453.

ANATOLIUS, patriarche de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siège; mais les légats de saint Léon s'y opposèrent. Anatolius avait été ordonné par l'hérésiarque Dioscore à la place de Flavien, que celui-ci avait déposé, parce qu'il s'opposait à ses erreurs. De plus, il avait ordonné ensuite lui-même Maxime évêque d'Antioche, à la place de Domnus, aussi injustement déposé que Flavien. Cette double irrégularité rendait Anatolius indigne de son siège, et par cette raison saint Léon pouvait le faire déposer; mais, pour le bien de la paix, il usa d'indulgence à son égard, en considération de ce qu'Anatolius avait abandonné le parti de Dioscore : indulgence qui marque bien clairement la juridiction du saint Siège. « Quoiqu'il ait abandonné » l'erreur de ceux qui l'ont ordonné, écrit

le pape à l'empereur Marcien, il devait avoir soin de ne pas troubler par son ambition ce qu'on sait qu'il a acquis par notre indulgence; car nous avons été plus indulgent que juste à cet égard... La dispensation m'est confiée; et je me rendrais coupable si je permettais qu'on violât la foi de Nicée. » Saint Léon déclare ensuite que « si le patriarche persiste dans son entreprise, il le séparera » de la paix de l'Eglise universelle. » Anatolius se rendit encore suspect, en déplaçant l'archidiaque Aëtius, dont la foi était irréprochable, pour lui substituer un nommé André, ami d'Eutychès, et qui s'était porté pour délateur contre Flavien. Saint Léon le reprit de cette prévarication, et Anatolius répara sa faute en rétablissant Aëtius. Anatolius mourut en 458.

ANATOLIUS (saint), né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva avec succès l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrina temporum* de Rucherius, à Anvers, 1634, in-fol.

ANAXAGORE ou ANAXAGORAS, surnommé *l'Esprit*, parce qu'il enseignait que l'Esprit divin était la cause de cet univers, naquit à Clazomène, dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J.-C. Il eut pour maître Anaximène de Milet, qui en fit un de ses meilleurs disciples. A 20 ans Anaxagore voyagea en Egypte, et s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Etre suprême sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts particuliers que pour les intérêts publics. Un jour que ses parents lui reprochaient qu'il laissait dépérir son patrimoine, il leur répondit en philosophe : *J'ai employé à former mon esprit le temps que j'aurais mis à cultiver mes terres*. Athènes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la suite, il l'aïda de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyait pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passait dans sa patrie. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était venu sur la terre : *Pour contempler le soleil, la lune et les étoiles*. Tout ce qu'il débita sur ses observations, prouve le peu de progrès qu'avaient alors fait en Grèce l'astronomie et la physique. Il enseignait que la lune était habitée (voy. HARTSÆKER); que le

soleil était une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponèse; il admettait autant de principes que de corps composés; car il supposait que chaque espèce de corps était composée de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelait *homocoméries* ou *homogénéites*. Comme on lui reprochait qu'il ne se souciait pas de sa patrie : *Au contraire*, répondit-il en montrant le ciel, *j'en fais un grand cas*. Le plaisir qu'il prenait à regarder le ciel passait, chez ses compatriotes, pour une espèce de folie; mais c'était dans la réalité un sentiment bien raisonnable, et qu'on goûterait plus généralement, si l'on avait l'esprit et le cœur moins embarrassés par des soins et des prétentions d'un jour. Un astronome célèbre ne regardait jamais le ciel pare de toutes ses étoiles, dans le calme d'une belle nuit, sans le saluer avec respect, en l'appelant, dans une admiration ravissante, *la cité du grand roi* (*civitas regis magni*. Ps. 47.) Anaxagore eut de grands et d'injustes ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il reconnût une intelligence suprême, qui avait débrouillé le chaos, et on le condamna à mort par contumace. Anaxagore se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, et où il passa le reste de ses jours. Ses amis lui demandèrent, dans sa dernière maladie, s'il souhaitait qu'on portât son cadavre dans son pays : *Cela est inutile*, répondit-il; *le chemin qui mène aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre*. On éleva sur son tombeau deux autels, l'un consacré au bon sens, et l'autre à la vérité. Mais si l'on fait attention que ce philosophe eut une conduite bizarre et un esprit singulier, on ne saura à quelles divinités ces autels devaient être dédiés. Socrate n'estimait pas beaucoup les livres d'Anaxagore, parce qu'il avait négligé les causes finales, si propres à donner de l'intérêt à l'étude de la nature, et à diriger les observations des vrais philosophes. Mais si, dans ses écrits, Anaxagore a négligé les causes finales, il n'en est pas moins certain qu'il en a reconnu l'existence; l'idée qu'il avait de Dieu et du ciel les suppose évidemment. Malgré ses écarts, ce philosophe est un des plus raisonnables de l'antiquité. La seule notion d'un esprit auteur de l'univers lui a épargné une infinité d'extravagances et de systèmes absurdes qui ont gravement occupé les plus fameuses têtes de la Grèce et de Rome. Plutarque lui ré-

proche néanmoins avec raison d'avoir dit « que la sagesse et la supériorité de l'homme viennent *uniquement de ce qu'il a des mains et non des pattes*; tandis qu'il pouvait dire, ce qui est bien plus vrai, que si l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingénieux et raisonnable devait être pourvu d'instrumens propres à exercer son industrie. » Helvétius a reproduit cette vieille erreur d'Anaxagore dans son livre de *l'Esprit*. Ce philosophe mourut l'année 428 avant J.-C., à l'âge de 72 ans, trois ans après avoir fixé son séjour à Lampsaque. — L'histoire parle encore de trois autres *Anaxagore*; l'un fut orateur et disciple d'Isocrate; l'autre, disciple de Zénon, fut un grammairien célèbre; le troisième, né à Egine, se distingua dans la sculpture, et a mérité les louanges de Vitruve, qui parle avec admiration de sa statue de Jupiter, que les Grecs firent élever à Elis, après la bataille de Platée, l'an 492 avant J.-C.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les Lacédémoniens n'avaient point de trésor : *C'est, dit-il, afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auraient les clefs*. Il vivait vers l'an 684 avant J.-C.

ANAXANDRIDES, roi de Sparte, monta sur le trône vers l'an 550 avant J.-C., et soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, à la sollicitation des éphores et du sénat, et par un abus dont on n'avait point d'exemple à Lacédémone, eut deux femmes à la fois.

ANAXANDRIDÈS, poète rhodien, vivait du temps de Philippe, père d'Alexandre. Suidas dit que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre les malheurs que cause l'amour et non, comme on l'a dit, les amours des hommes et les ruses de la galanterie. Ce poète s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athènes, on le condamna à mourir de faim. Si cette police subsistait chez nous, nos auteurs ne chercheraient pas à troubler l'état par des rêveries et des paradoxes, qui tirent presque toujours leur origine de leur cupidité, de leur ambition, ou de ces deux passions ensemble.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdère, fut le favori d'Alexandre le Grand, et lui parla avec liberté. Ce prince, qui prétendait être dieu, et se disait fils de Jupiter Ammon, s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure : *Voilà du sang humain*, lui dit-il, *et non pas de*

celui qui anime les dieux. Un jour que le roi lui demandait, à table, ce qu'il pensait du festin, il répondit qu'il n'y manquait qu'une seule chose, la tête d'un grand seigneur, dont on aurait dû faire un plat; et dans le même instant, il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, ce Nicocréon voulut aussi faire un plat du philosophe; il le fit mettre dans un mortier, et le fit broyer avec des pilons de fer. C'est à ce supplice que Voltaire a fait allusion, lorsqu'il a dit : *Je ne voudrais pas avoir affaire à un prince athée, qui aurait intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé.* Anaxarque dit au tyran d'écraser tant qu'il voudrait son corps, mais qu'il ne pourrait rien sur son âme. Alors Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue. *Tu ne le feras point, petit efféminé,* lui dit Anaxarque, et aussitôt il la lui cracha au visage, après l'avoir coupée avec ses dents. Anaxarque était sceptique.

ANAXIMANDRE, philosophe, natif de Milet, fut disciple de Thalès, fondateur de la secte ionique, et succéda à son maître en l'école de Milet, vers l'an 545 avant J.-C. Il se distingua dans l'astronomie et la géographie. Il observa le premier l'obliquité de l'écliptique. Il enseigna que la lune recevait sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde et semblable à une colonne et inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphère, pour représenter ses divisions. Il croyait que le soleil est une masse de matière enflammée aussi grosse que la terre. Quelques-uns lui attribuent l'invention du gnomon, c'est-à-dire, la manière de connaître la marche du soleil par l'ombre d'un style; d'autres en font honneur à son disciple Anaximène. On prétend qu'il reconnaissait le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua, fort bien pour le temps, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Il regardait l'infini comme le principe de toutes les choses : il n'en déterminait cependant pas la nature, mais il le croyait éternel, incorruptible, qui engendre et absorbe tout, dont les parties sont mobiles, et l'ensemble immuable. Toutes ces connaissances écloses tout à coup, dans un homme isolé, au milieu d'une société où elles n'existaient pas, prouvent la fausseté du système de M. Bailly, sur la lenteur des progrès des sciences. *V. ANICH.*

ANAXIMÈNE, de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville, après la mort d'Anaximandre, son ami et son maître. L'air était, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyait que l'infini est la Divinité. L'infini était, selon lui, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mouvement dont elles sont douées leur donne la vie, et une vertu presque infinie. Voilà tout ce qu'on sait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, et que les Spartiates, à qui il le montra, admirèrent cette merveille; mais l'histoire d'Ezéchias prouve qu'il est beaucoup plus ancien.

ANAXIMÈNE, de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence et dans l'histoire. Philippe, père d'Alexandre le Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'était jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très ingénieux pour obtenir sa grâce. Alexandre avait juré qu'il ne ferait point ce qu'Anaximène lui demanderait. Le rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Ce héros, désarmé par cette ruse, pardonna à la ville. Anaximène avait composé les *Vies de Philippe et d'Alexandre*; une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres : mais il ne nous reste rien de tous ces ouvrages.

ANAYA MALDONADO (don Diego), archevêque de Séville et de Tarsis, naquit au milieu du 14^e siècle, d'une illustre famille espagnole. Jean 1^{er} le choisit pour être le précepteur des enfans de Castille; il fut nommé par le roi d'Espagne pour aller avec deux autres ambassadeurs assurer le fameux Pierre de Luna de l'obéissance de la couronne d'Espagne. C'était le temps où l'Eglise, divisée par le schisme le plus déplorable, ne savait lequel reconnaître des deux chefs que les partis lui avaient donnés. Diego à son retour fut nommé président de Castille, et envoyé en qualité d'ambassadeur au concile de Constance, où il défendit noblement la préséance de la couronne de Castille sur la maison des ducs de Bourgogne. Nommé à l'évêché de Salamanca l'an 1401, il employa toute sa fortune à créer dans sa ville épiscopale une école gratuite pour l'instruction de la jeunesse. Ce collège a subsisté jusqu'à nos jours sous le nom de Saint-Barthélemy-le-Vieux. Persécuté par le connétable Alvaro de

Luna à cause de ses relations avec Pierre de Luna, il fut suspendu pour un temps de ses fonctions, et rendu honorablement à son siège peu de temps après. Ruiz de Vergara nous a transmis les principales actions de la vie de cet illustre prélat, qui mourut vers le milieu du 15^e siècle dans un âge avancé.

* **ANCARANO (GASPARD)**, prêtre et poète de Bassano, fit imprimer, en 1587, à Venise, un recueil intitulé : *Capitoli e Canzoni spirituali sopra il Pater noster, Ave Maria, Credo, Salve Regina, e Magnificat*, etc. in-4°. Il a aussi publié les *Sette Salmi penitenziali, latini e volgari, in ottava rima*, accompagnés de quelques autres poésies spirituelles, Venise, chez les Juntas, 1588, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages du même genre, où il y a beaucoup de piété, et qui ne sont pas dépourvus de poésie.

ANCHARANO (PIERRE d'), de la famille des Farnèse, naquit à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil et canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi, en 1409, par le concile de Pise, pour le défendre contre ceux qui désapprouvaient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Bavière, que ce concile était légitimement convoqué; qu'il avait droit de procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1417, après avoir commenté les *Décrétales* et les *Clémentines*, et publié quelques autres ouvrages. On le nomma dans son épitaphe, *Juris canonici speculum, et civilis anchora*. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques d'ANCHARANO, plus connu sous le nom de *Palladino* (Jacques). Voyez ce nom. — Vers le milieu du 16^e siècle, deux autres Ancharano se distinguèrent en Italie, l'un prêtre, l'autre jurisconsulte, tous deux poètes, et connus par plusieurs ouvrages estimés.

* **ANCHERSEN (PIERRE)**, professeur au gymnase d'Odensée en Fionie, ille danoise, a vécu au commencement du 18^e siècle. C'était un des hommes les plus sages de sa nation, quoiqu'il ne brille pas au premier rang parmi les auteurs de son pays. On a de lui | *Origines danicæ*, 1747, in-4°; | *Parva Cimbrorum civitas*, 1746, in-4°; | *De Suevis*; | *Hertedal, ou la vallée de Hertha*; | *De solduriis*. Plusieurs ouvrages littéraires de cet auteur le recommandent encore à la postérité, moins à cause de leur mérite particulier, que parce qu'ils ont dirigé le goût de la na-

tion vers les lettres, assez négligées en Danemarck.

ANCHIETA (JOSEPH), missionnaire portugais, travailla avec succès à la conversion des sauvages du Brésil en Amérique, dont ses compatriotes s'étaient emparés en 1500. Il était natif des Canaries, entra chez les jésuites de Coïmbre, et mourut au Brésil le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avait passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fut toute sa vie un modèle accompli d'humilité, de patience, de douceur et de charité. Voyez sa *Vie* par le P. Pierre Rotérigius, et par le P. Sébastien Bérétarius. Il y a des choses étonnantes, mais qui, précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légèrement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Eglise, et qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministère de ses apôtres et des hommes destinés à la conversion des peuples.

ANCILLON (DAVID), né à Metz en 1617, étudia à Genève, où il fit sa philosophie et sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'Eglise protestante de Charenton en 1641, puis de celle de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1613. Il revint à Metz où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692. Parmi ses ouvrages, qui sont peu nombreux, ses partisans citaient une *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666; livre au-dessous du médiocre et digne du sujet.

ANCILLON (CHARLES), fils du précédent, né à Metz le 28 juillet 1659, et mort à Berlin en 1715, s'occupa beaucoup de littérature et de bibliographie. Il est auteur | d'une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8°; | *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son père*, 1698, 3 tom. in-8°; | la *Vie de Soliman II*, 1706, in-4°; | *Traité des eunuques*, 1707, in-12; | *Mémoires sur plusieurs gens de lettres*, 1709, in-12. Son *Traité des eunuques* fut publié sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme de C. Ancillon. Il y a dans ces ouvrages autant d'inexactitude que de liberté; on y découvre souvent un écrivain sans principes fixes, et qui parle suivant les idées du moment. — Il ne faut pas le confondre avec ANCILLON, pasteur de l'Eglise française de Berlin

(encore vivant en 1789), auteur d'un excellent traité sur cette question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes ?* Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet et 1^{er} août 1788.

* ANCKARSTROEM (JEAN-JACQUES), gentilhomme suédois, l'assassin de Gustave III, né en 1759 d'un père anobli, obtint très jeune encore une charge d'officier dans les gardes du roi. Gustave donna en 1772, une constitution qui, en affaiblissant le pouvoir des grands et du sénat, donnait une nouvelle extension à l'autorité royale, et cette circonstance indisposa les esprits contre ce monarque. Après la guerre malheureuse de 1788 contre la Russie, il acheva de les exaspérer en détruisant les garanties accordées par cette constitution, et en attribuant à la couronne le droit de faire la paix ou la guerre. Déjà Anckarstroëm avait été arrêté à cause de quelques paroles où il avait exprimé avec véhémence les sentimens qui l'animaient envers Gustave, et exilé dans l'île de Gothland, il n'avait recouvré sa liberté qu'en 1789. Le mécontentement qu'il partageait avec une grande partie de la noblesse s'augmentait encore du souvenir des mauvais traitemens qu'il avait essuyés. Aussi lorsque le roi proposa à la diète de 1789 la suppression du sénat, avec quelques autres mesures qui tendaient aussi directement à accroître les droits du trône, Anckarstroëm se prononça de la manière la plus violente. Il ne tarda pas à se lier avec les nobles les plus irrités contre la cour, et il fut admis dans des conférences secrètes où il s'agissait de rétablir le sénat et d'assassiner Gustave. Anckarstroëm reçut cette dernière mission, soit qu'il l'eût réclamée, comme le veulent quelques-uns, soit que le sort lui eût accordé cet horrible honneur, que lui disputaient, dit-on, les comtes de Horn et de Ribbing. Dès la fin de 1791, les conjurés essayèrent d'exécuter leur dessein. Mais la convocation de la diète, pour le 23 janvier 1792, à Gelle, où le roi se rendit, les força de l'ajourner. Les résolutions prises dans cette nouvelle assemblée irritèrent de plus en plus la noblesse. Gustave recevait souvent des avis sur le péril qui le menaçait, et avant le bal masqué qui fut donné à Stockholm dans la nuit du 16 mars 1792, on lui écrivit un billet par lequel on l'engageait vivement à ne point s'y rendre. Ce prince

ne tint pas plus de compte de cet avis que des premiers. Au moment où le roi traversait la salle appuyé sur le comte d'Essen, le comte de Horn s'avança vers lui et lui dit : *bonjour, beau masque*. A ce signal convenu, Anckarstroëm tire sur Gustave un coup de pistolet chargé de deux balles et de plusieurs clous, et se perd ensuite dans la foule, en laissant tomber ses pistolets et son poignard. Gustave blessé à mort tomba dans les bras de son favori. Les pistolets furent ramassés et montrés à tous les armuriers de la ville : un d'eux les reconnut pour les avoir vendus à Anckarstroëm, qui fut aussitôt arrêté et mis en jugement. Il se refusa de faire connaître ses complices, et avoua hautement son crime. Plus de deux cents personnes furent compromises dans cette affaire et plusieurs d'entre elles se donnèrent la mort. Le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut décapité à Stockholm, après avoir été battu de verges pendant 5 jours, et avoir eu la main droite coupée. Il subit son supplice avec fermeté. Quelques-uns de ses co-accusés furent condamnés à la détention ; les comtes de Horn, et l'adjudant Ehreusward périrent de la main du bourreau. Cet événement fournit à M. Trouvé en 1793, le sujet d'une tragédie, qui fut reçue au Théâtre Français ; mais Robespierre en défendit la représentation. Ce sujet vient d'être présenté de nouveau sur la scène par M. Scribe, dans un opéra intitulé : *Le bal masqué*.

* ANCKWITZ, polonais, nonce du palatinat de Cracovie, député de l'ordre équestre à la diète de Pologne, était doué de grands talens qu'il rendit odieux à sa patrie. Il aida la Russie dans ses projets d'asservissement de la Pologne, et rédigea le second traité de partage sur lequel il mit sa signature. Le gouvernement russe lui accorda en retour une pension de 50,000 florins, dont il ne jouit pas longtemps. Lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie le 18 avril 1794, le peuple se porta à son palais, et s'empara de sa personne. Son procès fut bientôt fait ; condamné à être pendu, il fut exécuté sur-le-champ, et son corps, exposé tout un jour aux insultes de la populace, fut jeté dans la sépulture des criminels.

ANCOURT (FLORENT CARTON sieur d'), naquit à Fontainebleau le 4^{er} novembre 1661, le même jour que le grand dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune homme, dont la vivacité

et la pénétration donnaient de belles espérances; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. D'Ancourt aimait mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'était dans la farce. D'Ancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets et polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas peuple et au village. Il était cependant recherché de ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville; Louis XIV l'aimait. Lorsque ce prince devait assister à la comédie, d'Ancourt allait lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule était admise. Un jour, le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avait, le roi ouvrit lui-même une fenêtre pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, d'Ancourt étant sur le point de tomber sur un escalier qu'il ne voyait pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, d'Ancourt, vous allez tomber.* Les dernières années de d'Ancourt furent plus sages et plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité et le danger du genre de littérature auquel il avait consacré ses jours, et quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-Roi, en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut (*Voyez* MOLIERE). Il y mourut en 1726, à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un choix en 1783, et l'on a publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le titre de *Chefs-d'œuvre de d'Ancourt*, Paris, 4 vol. in-12, dont les pièces les plus renommées sont *le Chevalier à la mode*, et *les Bourgeoises à la mode*, qu'il fit conjointement avec Saint-Yon.

ANCRE (le maréchal d'). *Voyez* CONCINI.

ANCUS-MARTIUS, 4^e roi des Romains petit-fils de Numa, monta sur le trône après Tullus Hostilius, l'an 640 avant J.-C. Il déclara la guerre aux Latins, triompha d'eux, vainquit les Véliens, les Volsques et les Sabins. De retour à Rome il embellit cette ville, et bâtit le temple de Jupiter-Férétrien, fit construire le magnifique aqueduc dit de l'*Aqua maritia*, joignit les monts Aventin et Janicule

à la ville, creusa le port d'Ostie, et y établit une colonie romaine. Il mourut l'an 616 avant J.-C., après en avoir régné 24. Il aimait la paix et les arts, et rendit ses sujets heureux.

* ANDALO DE NEGRO de Gênes, fut un des mathématiciens et des astronomes les plus célèbres du 14^e siècle. Il fut précepteur de Boccace, qui a laissé un beau témoignage des talens et des qualités de son maître. Andalo fut un des poètes provençaux de cette époque, et a fait de longs voyages. On n'a de lui qu'un seul ouvrage : *Opus præclarum astrolabii*, inprimé à Ferrare, en 1475.

ANDEOL (saint), disciple, à ce que l'on croit, de saint Polycarpe, fut envoyé dans les Gaules, prêcha l'Evangile à Carpentras, et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois, au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childébert à fonder sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain-des-Prés. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale; c'est celle de Saint-André-des-Arcs. Elle reconnaissait saint Andéol pour son premier patron.

* ANDERSON (JACQUES), célèbre agronome écossais, naquit à Hermiston, près d'Edimbourg, en 1739, d'une ancienne famille d'agriculteurs. Agriculteur lui-même, son application à l'étude ne lui fit point négliger le soin de sa ferme, qu'il dirigeait, avec quatre de ses sœurs, -dès l'âge de 15 ans. N'ayant pu comprendre l'*Essai sur l'agriculture* de Hume, parce qu'il ignorait la chimie, il suivit les cours de Cullen, qui s'attacha bientôt à un tel élève. L'Angleterre et l'Ecosse lui sont redevables de son zèle pour diminuer la disette de 1783, et pour améliorer les péches qui se font dans les mers qui entourent leurs côtes. Ses principaux ouvrages sont : | *Essais sur les plantations*, 1771, in-8°; | *Essais sur l'agriculture*, 1777, 3 vol. in-8°; | *Observations sur les moyens d'exercer l'industrie nationale*, 1777, in-4°; | *L'Abeille*, journal hebdomadaire, dont il était le principal rédacteur; | *Récréations, etc.*, et autres ouvrages concernant l'agriculture, l'histoire natu-

relle; | *Correspondance avec le général Washington*, suivie de *Recherches sur la rareté des grains*; | *Encyclopédie britannique*. Anderson est mort en février 1808, âgé de 69 ans.

ANDERSON (EDMOND), juriconsulte anglais sous Elisabeth, qui le fit chef-judicier des communs plaidoyers en 1582. Il mourut en 1604. On a de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence estimés des Anglais.

ANDERSON ou ANDRÉÆ (LAURENT), premier ministre de Gustave Vasa, roi de Suède, naquit de parens pauvres, et se tira de son obscurité par des talens dirigés par l'ambition, à laquelle il sacrifia sa religion et l'honneur de l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé. Il obtint l'archidiaconé de Strègues. N'ayant pu parvenir à l'épiscopat, il s'attacha à la cour. Gustave le fit son chancelier. Il pensa dès lors à introduire le luthéranisme en Suède, et il exécuta ce projet. Il appuya si efficacement les propositions de Gustave aux états de Vesteras (en 1527), qu'il obtint tout ce qu'il voulut. Il est mort en 1552.

* **ANDERTON (JACQUES)**, célèbre controversiste anglais, naquit à Lostock, dans la province de Lancastre, vers la fin du xvi^e siècle. Catholique zélé au milieu des hérétiques, il signala sa plume par des écrits en faveur de la religion. Afin d'échapper aux lois pénales de son pays contre les catholiques, il déguisa son véritable nom, dans tous ses ouvrages, sous celui de Jean BRERELFY. Le plus fameux de tous est son *Apologie des protestans pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Son but est de prouver la vérité de la religion catholique, par le témoignage des auteurs protestans, qu'il y cite avec le plus grand succès, et surtout avec la plus scrupuleuse exactitude. Cet ouvrage fut regardé par ses propres antagonistes, comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération bien difficile à conserver dans ce genre de controverse. Le docteur Morton, chapelain du roi, et depuis évêque de Durham, fut chargé de répondre à l'Apologie; il le fit par un ouvrage intitulé *Appel aux catholiques pour les protestans*. Il voulut essayer à son tour de prouver la religion réformée par les aveux et le témoignage des auteurs catholiques; mais outre qu'il ne répond point aux faits rapportés par Anderton, les autorités qu'il invoque à l'appui de ses

raisonnemens étaient des gens décriés pour leurs opinions singulières, ou démentis par les théologiens orthodoxes. Anderton lui répondit d'une manière péremptoire, dans des notes ajoutées à la seconde édition de son ouvrage qui reparut en 1608, et qui a été traduit en latin par Guillaume Reyner, docteur de Paris, en 1615. Les autres principaux ouvrages d'Anderton, sont : | *Explication de la liturgie de la messe, sur le sacrifice et la présence réelle*, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et | *la Religion de saint Augustin*, 1620, in-8°. Il y expose la méthode dont se servit saint Augustin dans les controverses, et les applique au point de difficulté entre les catholiques et les protestans. Ce grand défenseur de la foi, si digne de figurer dans les rangs du sanctuaire, n'embrassa point l'état ecclésiastique, et mourut simple laïque, possesseur d'une fortune considérable en fonds de terre. — Laurence ANDERTON, de la même province et peut-être de la même famille, se fit catholique, et entra chez les jésuites, où il se distingua dans la prédication et la controverse. On a de lui : | *la Progeniture des catholiques et des protestans*, Rouen, 1652, in-4°; | *La Triple corde*, St.-Omer, 1654, in-4°.

ANDIER DES ROCHES (JEAN), graveur du roi, né à Lyon, s'établit à Paris, où il mourut en 1741, dans un âge fort avancé. Il a gravé quelques sujets de la fable, surtout d'après le Corrège. Mais son plus grand ouvrage est une longue suite de portraits en bustes des personnes distinguées, par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts. Cette suite monte à plus de sept cents portraits, avec des vers au bas. L'empereur Charles VI gratifia Des Roches d'une belle médaille d'or, pour quelques épreuves du portrait de sa majesté impériale, que ce graveur lui avait envoyées.

* **ANDIGNÉ DE MAYNEUX (LOUIS-JULES-FRANÇOIS)**, évêque de Nantes, né vers 1750, d'une famille ancienne de l'Anjou, était à l'époque de la révolution grand-vicaire de Châlons-sur-Marne; lors du concordat de 1801, il fut nommé grand-vicaire de Troyes, sous M. de Boulogne, évêque de ce diocèse, qu'un ordre de Bonaparte fit enfermer à Vincennes en 1811. M. Andigné sommé en même temps de cesser ses fonctions, vécut dans la retraite jusqu'en 1817. Nommé à cette époque par le roi Louis XVIII au siège de

Nantes, et préconisé à Rome le 1^{er} octobre de la même année, il ne fut sacré que le 17 octobre 1819, et prit possession quelques mois après. M. d'Andigné était d'une santé très faible, qui l'empêcha de réaliser d'utiles projets pour le bien de son diocèse. Pour la rétablir, il fit deux fois le voyage des eaux, mais ce fut en vain. Au moment où l'on croyait à une amélioration, il fut saisi d'une violente attaque qui annonça sa mort prochaine. Il expira le 2 février 1822, après avoir gouverné son diocèse pendant deux années. Dans ce court espace de temps, il fit briller d'un vif éclat toutes les vertus pastorales.

ANDOCIDES, orateur athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence, qui cependant était simple, et presque entièrement dénuée de figures et d'ornemens. On lui pardonnerait d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion et ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé avec Alcibiade les statues de Mercure et profané les mystères de Cérès; il n'évita la peine due à ce sacrilège qu'en dénonçant tous ses complices; et il ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparaitrait plus sur la place publique ni dans les temples. Il nous reste de lui quatre *Discours*, qui furent publiés par Guillaume Canterus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores græci* d'Etienne, 1578, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en français avec ceux de Lycurgue, d'Isée et de Dinarque, Paris, 1783, 4 vol. in-8°. Le plus curieux de ces discours est celui où il accuse Alcibiade: on y trouve des traits qui dévoilent le caractère fongueux et tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien et de mal à sa patrie.

ANDRA (JOSEPH), naquit à Lyon en 1714; il professa la philosophie dans cette ville, et devint ensuite professeur d'histoire à Toulouse. Grand admirateur de Voltaire, il puisait ses leçons dans l'*Essai sur l'Histoire générale*, dont il fit un abrégé. Le premier volume parut en 1770. On faisait encore alors attention à ce qui pouvait compromettre les principes religieux, et on craignait de corrompre l'éducation, en mettant de pareils ouvrages entre les mains de la jeunesse; on porta des plaintes contre le livre et les leçons. L'ouvrage fut condamné, le professeur perdit sa place, et mourut peu de temps après. Voltaire parle de lui dans sa cor-

respondance, et s'épanche en regrets sur le sort d'un disciple victime de son zèle pour la philosophie.

ANDRADA (DIÉGO PAYVA d'), d'une des plus illustres familles de Portugal, né à Coïmbre, en 1528, se distingua parmi les théologiens de l'université de cette ville. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en Portugal (1578). Nous avons de lui la *Défense* du concile de Trente contre Chemnitius; *Defensio tridentinæ fidei*, etc., Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstadt, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le 6^e livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux et intéressant: on y trouve les systèmes, opinions, explications d'une multitude de savans sur ces matières. Il est auteur d'un autre bon *Traité* contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre *Orthodoxæ questiones adversus hæreticos*. On a encore de lui 7 vol. de sermons portugais, où il y a de très bonnes choses, et d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendait que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connaissance vague du Rédempteur (*Voyez PLATON*). Il faut pour cela leur supposer les lumières et la grâce de la foi, sans quoi cette opinion semblerait se rapprocher de celle de Zwingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses et impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut (*Voyez COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON*, etc.). On a publié aussi une harangue latine prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques, 1562.

ANDRADA (FRANÇOIS d'), frère du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de Portugal. Cet ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol. On a encore de lui l'*Expédition des Portugais contre les Turcs*, en langue portugaise, Coïmbre, 1536, in-4°.

ANDRADA (THOMAS d'), frère des deux dont nous venons de parler, nommé, dans son ordre, *Thomas de Jésus*, commença la réforme des augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébas-

tien en Afrique, et fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infidèles le jetèrent dans une basse-fosse, où il ne recevait le jour que par les fentes de la porte. Ce fut par le secours de cette faible clarté, qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jésus ou Trabalhos de Jesus*, en portugais; car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne l'an 1602, et le second en 1607. Cet ouvrage est plein d'onction et respire une tendre piété. L'auteur le divisa en quatre parties; mais il ne put achever la dernière, que le P. Jérôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, et il fut imprimé en 1624 et 1631. C'est de cette langue qu'on l'a depuis mis en italien et en français. C'est au père Alléaume, de la compagnie de Jésus, que nous devons cette traduction, qui a pour titre *Les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il y a des éditions en 2, 3 ou 4 vol.; mais on n'y remarque aucune différence. Plusieurs sont ornées d'une Notice sur le P. Thomas de Jésus. Sa sœur, Yolande d'Andrada, comtesse de Dignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté; mais il aimait mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffraient avec lui. Il mourut l'an 1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux confesseurs*.

* **ANDRADA (ALPHONSE d')**, jésuite né à Tolède en 1590, fut nommé très jeune encore, professeur de philosophie. A l'âge de 22 ans, il abandonna la chaire qu'il occupait avec beaucoup d'éclat, pour entrer chez les jésuites. Il fut professeur de théologie morale, quelque temps après *qualificateur* de l'inquisition, et travailla aux missions d'Espagne pendant près de 50 ans. Il mourut à Madrid en 1672. On a de lui en espagnol, | *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°; | *Méditations pour tous les jours de l'année*, 4 vol. in-16, 1660; | *Vies des jésuites illustres*, 1667; | *Traduction de cinq livres ascétiques* du cardinal Bellarmin, et d'autres livres de piété dont il est fait mention dans la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, de Stowel.

ANDRADA (ANTOINE), jésuite, missionnaire portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Cathay, dont il a donné une

relation sous ce titre : *Relation de la découverte du Grand-Cathay, ou royaume du Thibet*, Paris, 1628, in-8°. Il mourut le 14 mars 1656 : il était né en 1584. — Il y a encore eu d'autres **ANDRADA**, entre autres Hyacinthe-Freyre d'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1631, in-fol., qui passe pour l'ouvrage le mieux écrit en portugais; — Ray-Freyre d'ANDRADA, général, qui a donné une *Relation et une description d'Ormus et des côtes de Perse et d'Arabie*, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeck, Lisbonne, 1657, in-4°, en langue portugaise; — Fray-François de RADES Y ANDRADA, qui a donné une *Chronique des trois ordres de chevaliers de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara*, Tolède, 1572, in-fol. en espagnol.

ANDRÉ (saint), apôtre, frère de saint Pierre, naquit à Bethsaïde, et exerçait avec son frère le métier de pêcheur à Capharnaüm. Il suivit d'abord saint Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J.-C. André lui amena son frère Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouvèrent aux noces de Cana, et furent témoins du premier miracle de J.-C. Quelque temps après, le Sauveur les ayant rencontrés qui pêchaient, il leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*. Lorsque J.-C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avait que cinq pains d'orge et deux poissons. On ne sait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre. D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodore, Eusèbe, saint Jérôme, saint Grégoire, disent qu'il prêcha l'Evangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grèce, etc. Saint Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos, où il confondit l'éloquence et les raisonnemens des sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe saint Jean-Chrysostôme. Voyez la réflexion qui est à la fin de l'article saint JACQUES le Majeur.) A la fin, saint André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres et les diacres d'Achaïe, auteurs des *Actes* de son martyre. Quoique Tillamont et Baillet aient peine à donner à ces actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens : ils sont écrits avec une noble

simplicité, et n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par saint Pierre Damien, Yves de Chartres, saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, etc. M. du Saussay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de saint André était formée de deux pièces de bois qui se croisaient obliquement par le milieu, et qu'elle représentait la figure de la lettre X. Il est certain que l'on a quelquefois fait usage de ces sortes de croix, comme l'ont prouvé Gaspard Sagittarius, c. 8, p. 45 : Gretser, de *Cruce*, l. 1. c. 2. *Oper.*, t. 1; et Ugghelli, *Ital. sacra*, t. 7. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de saint André, qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastère de Weaume, près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville, avant l'année 1250, et on l'y voit encore. Philippe le Bon, duc de Bourgogne et de Brabant, en obtint une partie, qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'Or, qui ont pour marque distinctive la croix dite de Saint-André ou de Bourgogne. L'Ecosse honore saint André comme son patron.

ANDRÉ, prétendu messie, qui se donna pour libérateur des Juifs, du temps de Trajan; il ranima leur enthousiasme, qui paraissait assoupi. Il leur persuada qu'ils seraient agréables au Seigneur, et qu'ils rentreraient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminaient tous les infidèles dans les lieux où ils avaient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet imposteur, massacrèrent, dit-on, plus de 220 mille personnes, dans la Cyrénaïque et dans l'île de Chypre. Dyon et Eusèbe disent que, non contents de les tuer, ils mangeaient leur chair, se faisaient une ceinture de leurs intestins, et se frottaient le visage de leur sang : effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avait frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur et de rage qui s'en empara, et le ravalait au rang des bêtes féroces; et en même temps, accomplissement visible de la prédiction de J.-C. touchant les faux messies qui viendraient tromper le peuple infidèle et ingrat, qui avait refusé de reconnaître le véritable. Voyez BARCOCHEBAS.

ANDRÉ, dit de Crète, parce qu'il était archevêque de cette île, ou le Jérusalem

milain, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720, ou selon d'autres en 725. Il a laissé des *Commentaires* sur quelques livres de l'Ecriture, et des sermons. Le P. Combès en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, et accompagnée des Œuvres de saint Amphiloque et de Méthodius; le tout imprimé à Paris, 1644, in-folio.

ANDRÉ de Crète, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastère pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Eglise, et eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme son attachement à l'hérésie des *iconoclastes*, et sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consumma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le *Martyrologe* romain.

* ANDRÉ I^{er}, roi de Hongrie, était prince du sang royal, cousin de saint Etienne, fils aîné de Ladislas le Chauve, et concurrent de Pierre I^{er}, dit l'Allemand. Contraint à l'avènement de ce dernier, en 1044, de quitter la Hongrie, et de se retirer en Russie, avec ses frères Bela et Leventha, il fut rappelé trois ans après par des seigneurs mécontents du gouvernement de Pierre, et, soutenu par eux, il parvint à s'emparer de la couronne. Il obligea ses sujets d'abandonner leur religion qui était l'idolâtrie, pour embrasser le christianisme. André fit couronner son fils Salomon âgé de 5 ans, au préjudice de son frère Bela, à qui l'hérédité du trône avait été assurée par une convention. Bela rassembla ses partisans, obtint en outre des secours de la Pologne et déclara la guerre à André. Celui-ci appuyé par l'empereur d'Autriche et le duc de Bohême, vint livrer bataille à Bela sur les bords de la Teyssé en 1061. Abandonné par ses soldats au moment où l'action s'engageait, André fut bientôt fait prisonnier. Il s'évada et se réfugia dans la forêt de Boxon où il mourut de chagrin et de misère. Bela fut couronné après lui.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de Jérusalemite. C'est à ce prince que

les gentilshommes hongrois doivent la charte de leurs privilèges. On y lit cette clause : *Si moi ou mes successeurs , en quelque temps que ce soit , veulent enfreindre vos privilèges , qu'il vous soit permis , en vertu de cette promesse , à vous et à vos descendants , de vous défendre , sans pouvoir être traités de rebelles*. C'était une espèce de pacte réciproque entre le prince et les sujets ; mais, sous le règne de Marie-Thérèse, cette clause a été retranchée du code hongrois, et son successeur n'a pas manqué de se prévaloir de ce retranchement. Il est difficile, au reste, de dire à quel point une telle convention est raisonnable et utile ; si elle paraît nécessaire contre un prince violent et injuste, elle peut causer aussi de grands troubles sous un bon prince par les intrigues des hommes ambitieux et inquiets. Autrefois, les sages jurisconsultes l'eussent désapprouvée ; aujourd'hui l'abus du pouvoir et l'oubli des maximes qui doivent le diriger, semblent en quelque sorte la justifier. (Voyez BURLAMAQUI.) André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1278.

* **ANDRÉ III**, roi de Hongrie, petit-fils d'André le *Hiérosolymitain*, fut surnommé le *Vénitien*, parce qu'il était né à Venise. Il eut pour père Etienne de Hongrie, fils posthume d'André II. Lorsqu'il était encore enfant, Ladislas le reconnut pour son héritier. André qui était absent de la cour de Ladislas lorsque ce prince mourut, passa par les états d'Albert, duc d'Autriche, pour aller prendre possession de son trône. Arrêté contre le droit des gens, il ne fut remis en liberté qu'après avoir promis d'épouser Agnès, fille d'Albert. André fut couronné à Bude le 11 août 1290 ; mais il refusa de tenir la promesse qu'on lui avait extorquée, et il déclara la guerre au duc d'Autriche. L'empereur Rodolphe, pour l'embarrasser, lui suscita un compétiteur, dans la personne d'Albert son fils. André avait un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples ; ce qui ne l'empêcha pas de porter ses armes en Autriche, pendant cinq campagnes consécutives. Des troubles s'étant élevés en Hongrie, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, dont il épousa la fille. Mais quelques nobles hongrois soutenaient le prince Charles, et le royaume demeura partagé entre les deux rivaux. Charles mourut à Naples en 1301, et André, à Bude, le 14 janvier de la même an-

née, après avoir régné 41 ans. Il fut le dernier roi de la famille de saint Etienne, et la couronne de Hongrie devint le partage de la maison d'Anjou, régnante à Naples.

ANDRÉ de Hongrie, fils de Caribert, roi de Hongrie, épousa à l'âge de sept ans Jeanne I^{re}, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avait pas corrigé, ne put jamais se faire aimer de sa femme. Ce prince qui n'avait que le titre de *duc de Calabre*, voulait cependant être maître, et Jeanne prétendait qu'il fût le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frère Robert, franciscain, qui voulait faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernait André ; Jeanne était conseillée de son côté par la fameuse Catanoise (Philippine Cabane), qui, de lavandière, était devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frère Robert, et connaissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, cousin et amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine, et selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté le 18 septembre 1345. André n'avait encore que 49 ans.

ANDRÉ DE PISE (ANDREA DA PISA), sculpteur et architecte, natif de Pise, comme son surnom le désigne, en 1270, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accordèrent le droit de bourgeoisie et l'admirèrent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans. C'était aussi un peintre, un assez bon poète, un excellent musicien.

ANDRÉ (JEAN d'), né à Bologne, devint professeur de droit dans cette ville, où il mourut de la peste en 1548. On a de lui des *Commentaires* sur les *Clémentines*, 1471, in-fol., Mayence et Lyon, 1575 ; sur les six livres des *Décretales*, Mayence, 1433, in-fol., et Venise, 1581. Il professa pendant 45 ans le droit canon à Pise, à Padoue, et surtout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée, appelée *Noella*, et mariée à Jean Caldorino, était si bien instruite dans le droit, que lorsque son père était occupé, elle donnait des leçons à sa place ; mais elle

avait, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son commentaire sur les Décrétales, *Novellæ*. André était le plus célèbre canoniste du 14^e siècle.

ANDRÉ (JEAN), né à Xativa dans le royaume de Valence, était fils d'un alfaqui, et alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de J.-C., en 1487, et reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la secte de Mahomet*, Séville, 1537, in-8°, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version française sur l'italien, par Guy Lefèvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le mahométisme peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ DEL SARTO. Voyez SARTO.

ANDRÉ (JACQUES), chancelier et recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wittemberg, en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier ; mais on le tira de sa boutique pour lui faire étudier la philosophie, la théologie et les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Augsbourg et fut employé par plusieurs d'entre eux. Il mourut en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé *De la concorde*, 1582, in-4°. On a dit que sur la fin de ses jours il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, et qu'il embrassa la véritable.

ANDRÉ (VALÈRE), surnommé *Desselleins*, du bourg de Deschel, dans le Brabant, où il naquit en 1588. Il professa le droit à Louvain, et eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca belgica, de Belgis vita scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages qu'on ait donnés en ce genre. Il aurait pu néanmoins retrancher quelques minuties, et corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1642. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4°, avec des additions de Foppens. On a encore de Valère André, *Synopsis juris canonici; De toga et sago*; et les *Fastes de l'université de Louvain*. Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait et Foppens placent sa mort en 1656.

ANDRÉ (YVES-MARIE), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, dans la Basse-Bretagne, entra chez les jésuites en 1692. La chaire de professeur royal des mathéma-

tiques le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il était pour lors âgé de 84 ans, et c'était bien le temps de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avait doué d'un tempérament heureux, et il le conserva par l'uniformité de sa vie et par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui était étranger; il avait réussi dans la chaire; il avait fait des vers pleins de grâces; mais il est principalement connu par son *Essai sur le beau*, dont on a donné une nouvelle édition, 4 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses *ouvrages* est en 5 vol. in-12, 1766. Son *Essai*, plein d'ordre et de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, et de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette source, dit un » littérateur éclairé, que la plupart de » nos auteurs didactiques d'aujourd'hui » ont puisé les bons préceptes qu'ils ont » donnés, et c'est d'après ces préceptes » que les jeunes littérateurs doivent travailler pour obtenir de véritables succès. L'imitation de la nature, voilà le » but essentiel auquel il faut tendre. Le » père André nous développe ce principe » avec un ordre, un discernement, une » clarté, qui ne laissent rien à désirer. Il » définit toutes les espèces de beau avec » précision, avec justesse. Le chapitre qui » regarde le beau dans les ouvrages d'esprit est plein de réflexions profondes, » instructives, lumineuses; il semble y » être l'interprète des mysés et de la nature. Dans le chapitre qui concerne le » beau dans les mœurs, la raison, le sentiment, la vérité ne se sont jamais mieux » exprimés que par sa plume; on y voit » briller une philosophie supérieure, qui » connaît aussi-bien les passions du cœur » que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituait des maximes aussi utiles à ses folles déclamations, elle aurait véritablement droit à la reconnaissance et au respect. » On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'âme et du corps, des sens, etc., de même que des *Discours* sur plusieurs matières intéressantes.

ANDRÉ AVELLIN. Voyez AVELLIN.

ANDRÉ (le maréchal de Sr.-) Voyez ALBON.

ANDRÉ (le petit père). Voyez BOULENGER.

ANDRÉ CORSINI. *Voyez* ce dernier nom.

ANDRÉ ou ANDRÉE (JEAN-VALENTIN), né à Herremberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1606, fut ministre luthérien et aumônier du duc de Wurtemberg. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns, à cause de leurs allusions mystérieuses, l'ont fait soupçonner d'être le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. On ne peut du resterien affirmer de certain là-dessus. Ce que l'on sait à n'en pouvoir douter, c'est qu'à la fin de sa vie, il avait entièrement renoncé à ce genre d'association, qui ne lui parut point apparemment propre à secondar ses vues systématiques sur la régénération des sciences et de la morale. Il mourut en 1654, âgé de 48 ans. Ses productions sont au nombre de cent.

ANDRÉ DE ST.-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont, en Lorraine, vers 1650, mort à Besançon, en 1713, a publié : | *De lapide sepulchrali, antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Fesuntione*, in S. Joannis Evangelistæ Basilicâ, recens positâ, Besançon, 1693, in-12. C'est la critique d'une inscription récemment placée sur le tombeau des anciens comtes de Bourgogne, qu'on voyait dans l'église cathédrale de Besançon ; | *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté*; Dijon, Micard, 1698, in-12. Le P. Dunod, jésuite, venait d'annoncer qu'il avait découvert la véritable position de l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), et il la plaçait près du lac d'Antre, aux environs de Moirans. Cette opinion insoutenable avait cependant trouvé des partisans. Le P. André la combattit avec autant de chaleur que de raison; mais, comme on le pense bien, il ne put parvenir à convaincre son adversaire. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, concernant l'histoire ecclésiastique de Besançon; les plus importants sont : | *Sequani Christiani, seu Christiana Sequanorum Decas historica*; | un *Pouillé des bénéfices du diocèse*, qu'il a intitulé : *Polypticon Fesuntino-Sequanicum*; | et enfin *Feteres Sequanorum reguli*. Ces manuscrits sont conservés dans la bibliothèque publique de Besançon. Le P. Le Long attribue au même auteur une *Histoire généalogique de la maison royale de Bourbon, ancienne et moderne*. Le P. André a coopéré à l'*Histoire*

de l'église St.-Etienne de Dijon, par l'abbé Fyot. Il a travaillé aussi à l'histoire de l'abbaye de Cluni.

* ANDRÉ [NOËL], plus connu aussi sous le nom du Père *Chrysologue*, naquit à Gy en Franche-Comté, en 1728, et y mourut le 8 septembre 1808. Il s'adonna à l'astronomie et s'associa aux travaux du célèbre Lemonnier. On a de lui : | *Hémisphère de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris, avec la description et l'usage de ladite mappemonde*, Paris, 1774, 2 feuilles grand-aigle; | *Planisphères célestes projetés sur le plan de l'équateur, avec un abrégé de l'astronomie pour leur usage*, 1778, in-8°; | une *carte de la Franche-Comté*; | *Théorie de la surface actuelle de la terre, précédée de la vie de l'auteur*, Paris, 1813, in-8°. L'académie des sciences a fait un grand éloge de cet ouvrage dans un de ses rapports.

ANDRÉ *Voyez* ARBELLES.

* ANDREA (JEAN), évêque d'Aléria en Corse, naquit à Vigevano en 1417. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. Il vivait peu de temps après la découverte de l'imprimerie, pendant que les deux célèbres imprimeurs, Conrad Sweigheym et Arnould Pannartz, donnaient à Rome leurs premières éditions de plusieurs auteurs latins. Andréa fut chargé par le pape Paul II de les diriger dans leurs travaux, et c'est à ses soins qu'elles doivent en grande partie la réputation dont elles jouissent. Les principaux ouvrages à l'impression desquels il a contribué, ajoutant à chacun des préfaces et des épitres dédicatoires, sont les Eptres de saint Jérôme, 2 vol.; les Eptres et les Oraisons de Cicéron; les Commentaires de César, Lucain, Aulu-Gelle, Apulée, Pline, Quintilien, Suétone, Strabon, Virgile, Ovide, Silius-Italicus, Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Andréa, qu'il ne faut point confondre avec Jean d'Andréa, canoniste célèbre du même temps, après avoir langué quelques années à Rome dans un état de dénuement et de pauvreté, s'attacha au cardinal de Cusa, obtint par son crédit le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, puis l'évêché d'Acacia, et enfin d'Aléria. Il mourut dans un âge avancé.

* ANDRÉA PISANO, *voy.* ANDRÉ de PISE.

* ANDRÉADE (FERDINAND), amiral portugais, l'un des capitaines qui ont con-

tribué à faire connaître dans l'Inde les arts et les lois de l'Europe, commandait en 1518, la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine. Ses mesures dictées par la plus haute sagesse auraient détruit chez les Chinois les préventions enracinées qui portent ce peuple à refuser aux étrangers l'entrée de ses ports, lorsque son frère Simon Andréade parut avec une seconde escadre, et anéantit par ses violences et ses brigandages l'heureux effet de la prudence de Ferdinand. Depuis cette époque les ports de la Chine ne se sont ouverts aux navigateurs européens qu'à des conditions dures et humiliantes.

* **ANDREHAN**, **ENDREGHEN**, ou **AN-DENEHAM**, (**ARNOUL**, sire d') maréchal de France sous les rois Jean et Charles V, se distingua surtout dans les guerres contre les Anglais; il fut nommé, en 1349, capitaine souverain du comté d'Angoulême; les Anglais le firent prisonnier dans un combat sanglant en Saintonge, après la rupture de la trêve en 1351. Après sa délivrance, il fut nommé maréchal de France, lieutenant-général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne, et reçut du roi la terre de Massignies, près de Guise. Il fut chargé par le roi d'aller défier Edouard, prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, et il se rendit ensuite à Arras, où il mit fin à une révolte, en faisant trancher la tête à vingt des plus coupables. Andrehan commença l'attaque à la bataille de Poitiers avec 300 hommes d'armes, et fut fait de nouveau prisonnier par les Anglais. A son retour, il accompagna Duguesclin qui allait au secours de Henri de Transtamare, contre Pierre le Cruel, et fut encore pris à la bataille de Navarette, en 1367. Lorsqu'il eut obtenu la liberté, il remit sa charge de maréchal à Charles V, son âge ne lui permettant plus d'en exercer les fonctions, et il regut en dédommagement celle de *porte-oriflamme*. Bientôt fatigué de son inaction, il retourna combattre en Espagne avec Duguesclin, et il y mourut de maladie, en 1370.

* **ANDRÉI** (**ANTOINE-FRANÇOIS**), né en Corse, était attaché, au moment où la révolution éclata, à l'Opéra-Buffer du théâtre de Monsieur, comme compositeur. Député en 1792 à la Convention par les électeurs de Bastia, il vota dans le procès du roi, l'appel au peuple et le sursis; il fut proscrit avec 72 collègues à la suite des événemens du 31 mai 1793, et il ne

dut son salut qu'à la chute de Robespierre. Andréi fit partie du conseil des Cinq-cents, et mourut en 1797.

ANDREINI (**ISABELLE**), née à Padoue, et de l'académie des *Intenti* de cette ville, fut la plus célèbre comédienne de son temps. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singulièrement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle était en même temps auteur, et s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des *sonnets*, des *madrigaux*, une *pastorale*, etc., etc. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; et son mari (François **ANDREINI**) lui fit une épitaphe où il célèbre ses talens et ses vertus. On a de lui *Le Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4°, traduit en français, Paris, 1618, in-12. — Jean-Baptiste **ANDREINI**, fils des deux précédens, est auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes, ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4°, parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son Paradis perdu dans cette tragédie. Mais s'il est vrai que le poète anglais a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la *Sarcothée* de Masénus. On a encore d'Andreini trois *Traité*s en faveur de la comédie et des comédiens, publiés à Paris en 1625; ils sont peu connus, et ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS ou plutôt **ANDRELINI** (**PUBLIO FAUSTO**, **PUBLIUS FAUSTUS**), auteur latin du 4^e siècle, naquit à Forli dans la Romagne. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier que l'académie de Rome donnait à ceux qui avaient remporté le prix. Ce poète vint à Paris sous le règne de Charles VIII, et fut pendant 30 ans professeur de belles-lettres et de mathématiques dans le collège de l'université. Il se donnait le titre de poète du roi et de la reine, Louis XII et Anne de Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses et remplis de mots. Ses différentes poésies ont été imprimées in-4° et in-8°, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, et dans *Deliciae poetarum italorum*. Ses productions en prose ne sont pas plus estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étaient pas trop pu-

res, si l'on en croit Erasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût. On raconte que, outre ses pensions, il recevait de riches présents de Charles VIII; et qu'un jour, ayant récité devant ce prince un poème sur *la conquête de Naples*, Charles VIII lui donna un sac d'or qu'il pouvait à peine porter sur ses épaules. En tout temps la flatterie a eu des succès auprès des monarques.

* **ANDRÉOSSY** (François), mathématicien et ingénieur, né à Paris le 40 juin 1653, mort à Castelnaudary en 1688. L'invention du canal du Languedoc, qui, d'après l'histoire, appartient à Riquet, lui a été attribuée de nos jours par le général Andréossi son arrière petit-fils, dans une *Histoire du canal du midi*, 2 vol. in-4° 1800. M. de Caraman a réfuté les prétentions du général Andréossi dans son *Histoire du canal du Languedoc*. M. Allent dans l'*Histoire du corps impérial du génie*, a aussi examiné à fond cette question, et il paraît que si François Andréossi n'a pas la gloire d'avoir inventé le canal, il a au moins celle d'avoir contribué à l'exécuter. On a de cet ingénieur une carte du canal du Languedoc, recherchée des curieux, en 3 feuilles in-folio. Après la mort de Riquet, il fut directeur particulier du canal.

* **ANDRÉOSSY** (Antoine-François, comte d'), né à Castelnaudary (Aude), le 6 mars 1761, descendait du précédent. Il entra au service, et fit sa première campagne dans la Hollande. En 1787, il était lieutenant d'artillerie; fait prisonnier par les Prussiens, il recouvra sa liberté par suite d'un cartel d'échange. Il prit du service dans les armées de la révolution, et il était parvenu au grade d'inspecteur général d'artillerie, lorsque Bonaparte arriva au pouvoir. Ce général l'attacha à son expédition d'Egypte où Andréossi s'illustra également comme savant et comme guerrier. Membre de l'institut établi au Caire, il concourut d'une manière aussi brillante qu'utile aux importants travaux de la commission d'Egypte. Parmi les mémoires publiés sur cette intéressante contrée, on distingue ceux d'Andréossi sur *le lac Menzaleh, sur la vallée du lac Natron, sur le fleuve-sans-eau*. Il fut du nombre des officiers que Bonaparte choisit pour l'accompagner à son retour d'Egypte, et après la journée du 18 brumaire, il fut chargé, au ministère de la guerre, de l'administration su-

périeure de l'artillerie et du génie. Il fut aussi nommé commandant de l'artillerie de Strasbourg, et, en 1800, général de division et commandant de Mayence. Il devint, en 1801, directeur général du département de la guerre. Le premier consul, juste appréciateur des rares qualités dont Andréossi était doué, le nomma ambassadeur à Londres après la conclusion du traité d'Amiens, l'envoya plus tard avec le même titre à Vienne, et lui confia le commandement militaire de cette capitale, lorsque les Français l'occupèrent à la suite de la bataille de Wagram. En 1812, Andréossi trouva dans son ambassade en Turquie l'occasion d'ajouter encore à sa réputation, et il en fut rappelé, en 1814, par Louis XVIII, qui lui donna la croix de Saint-Louis. En 1815, Andréossi prit part à la délibération du conseil d'état dont il faisait partie, et il reçut de Napoléon la pairie et la présidence de la section de la guerre. Il refusa l'ambassade de Constantinople à laquelle il était de nouveau appelé, et il figura parmi les commissaires envoyés vers les alliés, après la bataille de Waterloo, pour tenter d'arrêter leur marche par la voie des négociations. Le général Andréossi se retira ensuite de la scène politique, jusqu'à ce qu'en 1827 il fut envoyé par le département de l'Aude à la chambre des députés où il s'assit sur les bancs de l'opposition. Après la session, les électeurs dont il avait reçu son mandat lui préparaient une fête, lorsque la mort le surprit à Castelnaudary en 1828. Andréossi avait des connaissances solides et étendues; outre les mémoires sur l'Egypte dont nous avons parlé plus haut, il a publié : | *Relation de la campagne sur le Mein et le Reidsnitz, etc.*, 1802, in-8°; | *Mémoires sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*; | *Histoire du canal du midi, connu précédemment sous le nom de canal du Languedoc*, Paris, 1800, in-8°; (V. **ANDRÉOSSY** François.) | *Mémoire sur l'ensemble des nombreux conduits employés en Turquie pour la distribution de l'eau, et sur le système des eaux qui arrosent Constantinople*. L'institut, dont il était membre, accueillit avec le plus vif intérêt les différents mémoires qu'il lui envoya, et Andréossi, pendant sa mission diplomatique à Constantinople, n'a pas peu contribué par ses recherches savantes à faire avancer la science de l'hydrostatique.

* **ANDRÉS** (l'abbé don Juan), savant

jésuite espagnol, naquit en 1740, à Plannes, dans le royaume de Valence. Il fit ses études dans le collège des nobles de cette ville, que dirigeaient les jésuites, et dès l'âge de 15 ans il fut admis dans leur noviciat. Il occupait une chaire de rhétorique et d'humanités à l'université de Candie, lorsque le comte d'Aranda, provoqua en 1767, le décret de Charles III qui prononçait l'expulsion des jésuites. Le général corse Paoli accueillit généreusement Andrès et ses compagnons d'exil, et Andrès écrivit alors en latin un *Commentaire sur les maux soufferts par les jésuites* dans leur déportation. Il se rendit ensuite à Ferrare, où il enseigna la philosophie dans la maison de son ordre, et il y fit sa profession le 13 mai 1773. Au mois de juillet de la même année Clément XIV, à la sollicitation de plusieurs souverains, donna le fameux bref qui supprimait la compagnie de Jésus. Andrès se retira à Mantoue. L'académie de cette ville ayant mis au concours en 1774 un problème d'hydraulique, Andrès, en obtenant l'accessit, brilla auprès du savant Fontana qui remporta le prix. Il publia, en 1776, en italien, son *Saggio della filosofia del Galileo*; (Essai sur la philosophie de Galilée), qui fit une grande sensation; il entreprit plusieurs voyages dans l'Italie, se rendit à Vienne et à Genève, en faisant dans tous les lieux qu'il visitait des recherches pour un grand ouvrage sur toutes les littératures, auquel il travaillait alors, et en 1782, il le fit paraître à Parme sous ce titre : *Dell'origine, progresso e stato attuale d'ogni letteratura*, (De l'origine, du progrès, et de l'état actuel de toutes les littératures), 1782-1799, en 7 volumes grand in-4°; (Ortolani a donné, en 1803, la traduction française du 1^{er} volume, Paris, in-8°; la mort l'empêcha de donner les suivans.) Andrès publia, en 1793, à Vienne, un ouvrage intitulé : *De l'origine et des vicissitudes de l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets*, où, tout en rendant à l'abbé de l'Epée et à l'abbé Sicard l'honneur qui leur est dû, il prouva que cet art fut inventé par deux moines de son pays, Pierre Ponce de Léon, bénédictin, qui vivait à Orihueña vers la fin du 16^e siècle, et Jean Paul Bonet qui laissa, sur cette sorte d'enseignement, un écrit imprimé en 1620 à Madrid. Andrès publia encore à Vienne un livre très estimé sur la littérature de cette ville, et, après son retour à Mantoue, il donna une *Relation de ses voyages en Italie*. En 1796, lorsque

les Français se disposaient à assiéger Mantoue, il se retira à Colorno. Après l'évacuation de l'Italie par les Français en 1799, Andrès fut désigné par l'empereur d'Autriche pour diriger l'université de Pavie; mais les nouvelles victoires des armées françaises l'obligèrent de se retirer à Parme, où il publia un *Recueil* très estimé des lettres latines et italiennes du savant Antoine-Augustin, archevêque de Tarragone. Ferdinand VII, qui avait, à l'instigation de Charles III, chassé comme lui en 1767, les jésuites de son royaume de Naples, demanda en leur faveur, au pape Pie VII, un bref qui fut publié à Naples le 2 août 1804. Andrès, malgré le délabrement de sa santé, fut un des premiers de son ordre qui accoururent. Les jésuites qui avaient déjà relevé plusieurs établissemens, lorsque les Français envahirent le royaume, se réfugièrent à Palerme. Andrès obtint du nouveau gouvernement, à cause de ses infirmités et de son grand âge, l'autorisation de rester à Naples, et fut même nommé préfet de la bibliothèque royale; il devint aussi membre, et après la mort de François Daniel, secrétaire de l'académie des antiquités. Il perdit la vue en 1815, et son grand âge ne lui permit pas de subir l'opération de la cataracte. Après la chute de Napoléon, Ferdinand VII lui accorda la permission de se rendre à Rome, où il entra de nouveau dans une des maisons de son ordre. Il mourut d'une maladie de poitrine, le 13 janvier 1817, âgé de 77 ans, après avoir été honoré pendant sa vie de la faveur de plusieurs souverains; les plus illustres personnages recherchaient son amitié, et durant son séjour à Mantoue, les voyageurs de la plus haute distinction allaient admirer en lui le savant modeste et le philosophe chrétien. Le père Andrès non moins bienfaisant que modeste se dépouillait souvent du nécessaire pour secourir l'indigent. Le roi d'Espagne fit traduire ses ouvrages pour l'instruction de la jeunesse de ses états. Outre ceux déjà cités, on a de lui : | *Prospectus Philosophiæ universæ, publicè disputationi propositæ in templo ferrariensi*, Ferraræ, 1773, in-8°; les ouvrages suivans furent écrits en italien, et traduits pour la plupart en espagnol : | *Lettre à M. le Commandeur L. Cajetan Valenti Gonzaga, sur la corruption supposée du bon goût en Italie au 15^e siècle*, Crémone, 1776, in-8°; | *Lettre au comte Alexandre Muravi-Bra, sur le revers d'une médaille, non compris par le père*

Maffei, Mantoue, 1778, in-8°; | *Lettre au marquis Paleotti sur une démonstration de Galilée*, remarquable par des vues aussi sages que profondes, Ferrare, 1779, in-4°; | *Dissertation sur les causes du peu de progrès des sciences à notre époque*, ibid. 1779, in-4°; | *Dissertation sur la musique des Arabes*, insérée par l'abbé Toderini dans son ouvrage sur la littérature des Turcs, tome 4^{re}, page 256, Venise, 1787; | *Catalogue des manuscrits de la maison Capilupi de Mantoue*, avec des observations, Mantoue, 1797, in-8°; ce catalogue vivement désiré par les savans eut un grand succès; | *Lettre à l'abbé Jacques Morelli sur quelques manuscrits des bibliothèques capitulaires de Navarre et de Verceil*, Parme, 1802, in-8°; cet écrit répand beaucoup de lumière sur plusieurs *Recueils de canons*, et indique les diverses fautes qui se sont glissées dans l'édition donnée par Muratori sur les anciennes lois des Lombards; | *Explication d'une carte géographique de 1435, et exposé des notices qu'on avait à cette époque sur les Antilles*, Naples, 1815, in-8°; | *Notices historiques sur les Milésiens, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Naples*, ibid. 1815; | *Recherches sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples*, ibid. 1816; | *Notice sur deux poèmes grecs de Jean d'Otranto et Georges de Gallipoli au 15^e siècle, poèmes existant à la bibliothèque de Saint-Laurent à Florence*; | différentes *Dissertations* sur le culte jadis rendu à la déesse Isis, sur quelques inscriptions trouvées dans son temple, sur la découverte de Pompéïa et d'Herculanum; sur la figure de la terre; | *Dissertation sur l'autorité des Pontifes*; | *Lettres familières* (en espagnol) à son frère don Charles. Le grand ouvrage *Dell'origine, progresso*, etc. dont nous avons déjà parlé fut réimprimé à Venise, Prato, Pise et Rome, 1808-1817, 8 vol. in-4°; cet ouvrage écrit d'un style pur et élégant prouve dans son auteur une immense érudition, et un jugement sûr. — Avant lui, on attribuaît à Flavio l'invention de la boussole; mais Andréas parait avoir suffisamment démontré que cette découverte n'appartient pas à Flavio, et qu'elle n'a pas même été faite à Amalfi, sa patrie.

* ANDREZEL (BARTHÉLEMY - PHILIBERT, PICON d'), né à Salins en 1757, d'une famille distinguée dans les armes et la diplomatie, était petit-fils du vicomte d'Andrezel, qui pendant son ambassade à

Constantinople, établit dans le faubourg de Pern, l'école orientale française à laquelle nous devons un grand nombre de savans orientalistes, et neveu du marquis d'Andrezel, connu par deux volumes d'*Essais politiques*. Elevé à l'école militaire de la Flèche, il entra dans l'état ecclésiastique, et devint à 25 ans, vicaire-général à Bordeaux. Député en 1785, à l'assemblée générale du clergé, il fut nommé cette même année abbé de saint Jacut, et membre des états de Bretagne. L'abbé d'Andrezel refusa de prêter le serment exigé des prêtres en 1792, se retira en Angleterre, et ne reentra en France qu'en 1803. Après être demeuré six années sans fonctions, il fut nommé en 1809 inspecteur-général de l'université, et fit partie en 1820, de la commission de censure. Destitué en 1824, par M. Frayssinous, de sa place d'inspecteur-général, il se retira à Versailles, où il mourut en 1826, à l'âge de 68 ans, après avoir repris ses fonctions ecclésiastiques, qu'il avait long-temps interrompues. L'abbé d'Andrezel avait de l'esprit et un caractère aimable. Barbier lui attribue une part dans les notes du poème de *l'Imagination* de Delille. Il travailla au *Mémorial des Pasteurs* de 1803 à 1809, et il écrivit pendant les cent jours dans le *Journal général de France*. Il a publié un recueil d'extraits choisis sous le titre de : *Excerpta e scriptoribus græcis*, etc. dont il a été fait plusieurs éditions. Le principal ouvrage de l'abbé d'Andrezel, est la traduction de *l'Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuart*, par Fox, avec la vie de l'auteur, 1802, 2 vol. in-8°, Paris. La censure impériale fit subir à cet ouvrage de nombreuses mutilations.

* ANDRIEU (BERTRAND), graveur en médailles, né à Bordeaux, le 24 novembre 1761, mort le 6 décembre 1822, annonça de bonne heure le talent qui l'a illustré. Venu fort jeune à Paris, Andrieu par ses premiers essais fit concevoir de grandes espérances, et s'annonça comme le restaurateur de la gravure en médailles; pendant 40 ans on vit sortir de son burin, aussi fécond que brillant, une foule de productions qui ont pris rang parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique. Toujours choisi par le gouvernement pour exécuter les médailles des événements les plus mémorables, son talent s'est associé à leur souvenir. Depuis la restauration son activité parut redoubler; dans l'espace de 5 ou 6 années, il publia une foule

de médailles, parmi lesquelles on distingue la grande Minerve assise distribuant des couronnes, la médaille de la statue équestre de Henri IV, celle de la vaccine, celle de l'étude et celle de la France en deuil au 20 mars, etc. Andrieu a gravé une grande partie de la collection des médailles du cabinet et de la bibliothèque du roi. Il avait terminé depuis peu de mois la grande médaille, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut, après avoir reçu les consolations de la religion dans de grands sentimens de pitié. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Michel, avait le titre de graveur du cabinet du roi, et celui de membre de l'académie des beaux arts de Vienne.

* ANDRIEUX (MARIE - MARTIN - ANTOINE), adjudant-général, né à Limoux en 1768, prit du service en 1791, comme capitaine dans le premier bataillon de l'Aude et se distingua dans diverses occasions. Il fut employé, en 1795, dans les états-majors, en qualité d'adjoind aux adjudans-généraux, obtint en 1797, le grade de chef de bataillon et, en 1799, celui d'adjudant-général. Il rendit d'importans services au passage du Mincio, où il eut un cheval tué sous lui, et, durant le blocus de Gènes, il fut honoré de la confiance du général Masséna; celui-ci le chargea de traiter avec le général autrichien pour la capitulation de cette ville, qui lui offrit un sabre magnifique, comme gage de reconnaissance. Il travaillait à une relation du siège de Gènes, lorsqu'il fut appelé pour accompagner le général Leclerc à Saint-Domingue, où il mourut de la fièvre jaune en 1802.

* ANDRIEUX, (FRANÇOIS-GUILLAUME-STANISLAS), membre de l'Institut, et professeur de belles-lettres au collège de France, était né à Strasbourg, le 6 mai 1759. Après avoir fait à Paris, au collège du cardinal Le Moine, de brillantes études, qu'il termina à 17 ans, il s'appliqua au droit et travailla chez un procureur. Quelques essais littéraires l'ayant fait connaître avantageusement, le duc d'Uzès le prit pour son secrétaire sur la présentation de M. de Lamoignon. Mais cette place qui lui imposait l'obligation d'un obséquieux assujétissement ne convenait ni aux opinions, ni au caractère de M. Andrieux, et il se hâta de la quitter pour se livrer en liberté à la jurisprudence et aux lettres. Lié avec Collin d'Harleville et Picard, dont il fut constamment l'aristarque et l'ami, il s'essaya comme eux, durant

ses instans de loisir, à composer pour le théâtre et il devint leur rival de gloire, sans que le moindre sentiment de jalousie troublât un instant la douce intimité qui les unissait. M. Andrieux avait préludé en 1783, par *Anaximandre*, sujet grec où l'auteur avait répandu toute la grâce de l'esprit français. En 1787, il prit tout-à-fait rang parmi les poètes dramatiques, en donnant *les Etourdis*, le plus vif et le plus ingénieux de ses ouvrages. La révolution, dont il adopta les principes avec modération, lui ouvrit bientôt la carrière des emplois publics. Lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, après avoir passé par quelques fonctions subalternes, il se vit appelé à siéger au tribunal de cassation, et en 1798, l'assemblée électorale de la Seine le choisit pour un de ses représentans, au conseil des Cinq-cents. M. Andrieux accepta les fonctions de législateur, en se démettant de celles de juge que la constitution déclarait incompatibles avec les premières. On remarqua le rapport qu'il fit sur l'instruction primaire, et le discours qu'il prononça dans la délibération relative à l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt. Après le 18 brumaire, quoique M. Andrieux se fût déclaré contre cette révolution qui tendait à établir en France le pouvoir d'un seul homme, son nom figura des premiers sur la liste des membres du tribunal. Il en fut élu secrétaire au mois de juillet 1800, et quelques jours après, la majorité le porta à une présidence de section. C'est là qu'une éclatante destitution l'attendait, son opposition avait été assez prononcée pour effrayer le premier consul qui l'élimina tout-à-fait du tribunal, et l'enveloppa dans la même disgrâce que Daunou et Benjamin Constant. En rentrant dans la vie privée, M. Andrieux se trouva rendu à ses goûts et à ses affections, et il chercha à se procurer par ses travaux littéraires des ressources qu'il était loin de trouver dans l'état de sa fortune. Peut-être pourrait-on lui reprocher avec raison d'avoir emprunté, dans quelques-unes de ses productions, le ton de cette philosophie sceptique et moqueuse que Voltaire avait mise à la mode. En général les ouvrages de M. Andrieux se distinguent par une exquise pureté de langage, jointe à une grâce facile, et à un naturel piquant et ingénieux. C'est là le mérite spécial qui fait que le joli conte du *Méunier Sans-souci*, bien que très mince de fonds, est demeuré un chef-d'œuvre dans son genre.

Deux fois M. Andrieux voulut tenter un vol plus élevé, et sortir du genre comique et familier auquel il était appelé. En 1790, il donna l'opéra de *Louis XV*, en société avec Guillard, et dès-lors il travailla à la tragédie de *Junius Brutus*, représentée et imprimée en 1830. Mais le peu de succès de ces deux ouvrages prouva que le talent gracieux et léger de M. Andrieux, ne convenait pas aux hautes proportions du drame tragique. L'auteur des *Etourdis* et du *Meinier Sans-souci* avait laissé dormir sa muse pendant presque toute la période révolutionnaire; et sauf sa collaboration assez active à la *Décade philosophique* de Ginguené, il ne publia rien durant une intervalle d'environ 14 années. En 1804, l'apparition du *Trésor* en 5 actes et du *Souper d'Auteuil*, vint ajouter à sa réputation. Ce dernier ouvrage, où l'on remarquait, à défaut de l'intérêt des situations et des caractères, la facilité brillante du style, le naturel et la gaité du dialogue, fit beaucoup de sensation, et sembla annoncer, après le dévergondage littéraire du *Directoire*, un retour au bon goût et aux saines doctrines. Le *vieux Fat*, où l'auteur avait tracé un tableau assez fidèle des ridicules du temps, fut encore joué avec succès en 1810. M. Andrieux, lors de la création de l'institut, en avait été nommé un des premiers membres, et le gouvernement impérial lui donna la croix de la légion d'honneur. Vers l'époque de sa sortie du tribunal, il avait été nommé professeur de grammaire et de belles-lettres à l'Ecole polytechnique; et, en 1814, il fut appelé à la chaire de littérature française au collège royal. Ses cours fort aimés et fort suivis de la jeunesse, devinrent son occupation favorite, son bonheur, et pour ainsi dire, sa vie tout entière. Il fit ce qui avait semblé trop pénible à des talens plus forts que le sien; il fournit une carrière non interrompue de près de trente années de professorat et comme il le disait lui-même, il est mort *sur le champ de bataille*. Dans ses leçons publiques comme dans ses ouvrages, il déploya les qualités précieuses d'un critique plein de finesse délicate, de malice inoffensive et ingénieuse. Sincèrement bonhomme, quoiqu'il affectât un peu cette ressemblance avec Lafontaine, il savait varier agréablement son enseignement par des anecdotes bien choisies et bien dites, et il mêlait volontiers à ses leçons de littérature des conseils et des préceptes évangéliques qui rappelaient la manière mo-

rale de Bernardin de Saint-Pierre. Dans les querelles littéraires qui éclatèrent de son temps, fidèle au culte des grands écrivains qu'il avait pris pour modèles, il se promouva contre les innovateurs, et raila plus d'une fois les novateurs, mais en homme de goût, sans fiel ni rancune. Attaché jusqu'à la fin de sa vie aux doctrines politiques de sa jeunesse, pur de flatterie sous l'empire, et d'hypocrisie sous la restauration, il fit toujours preuve d'une indépendance d'autant plus estimable qu'elle s'alliait en lui à une modération soutenue et à une aménité de caractère qui ne se démentit jamais. Aussi M. Andrieux eut-il peu d'ennemis. La jeunesse qui se pressait à ses leçons le chérissait comme un père, et craignait de perdre une seule de ses paroles. La religieuse attention de ses auditeurs, suppléait à la faiblesse de son organe, et suivant l'ingénieuse expression de M. Villemain, *il se faisait entendre, à force de se faire écouter*. M. Andrieux, par un rare privilège, conserva jusqu'au dernier moment cette fraîcheur de sentimens, cette chaleur d'âme, et cette grâce d'élocution qui donnaient tant de charme à ses discours. Malgré son grand âge, le zèle qu'il déploya dans son enseignement, ne se ralentit pas un seul instant. Atteint, à la fin d'avril 1835, d'une indisposition assez grave, ni les avis des médecins, ni les remontrances de ses amis ne purent le décider à interrompre son cours. Les efforts qu'il fit dans une dernière séance achevèrent de l'épuiser; et il mourut au bout de quelques jours de maladie, le 11 mai 1835, à l'âge de 74 ans. Il était secrétaire perpétuel de l'académie française depuis la mort de M. Auger arrivée en 1829. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés ci-dessus, M. Andrieux a laissé : | *La Comédienne*, comédie en 3 actes et en vers, Paris, Nepveu, 1816, in-8°; | *Contes et opuscules en vers et en prose*, Paris, 1800; | *Cours de grammaire et de belles-lettres à l'usage de l'Ecole polytechnique*, Paris, 1807 et années suivantes, 2 parties, in-4°; | *Enfance de J. J. Rousseau*, comédie mêlée d'ariettes, Paris, Maradan, 1794, in-8°; | *le Réve du mari, ou le menteur*, comédie en un acte et en vers, Paris, André, 1826, in-8°; | *la suite du Menteur*, Paris, Barba, 1805, in-8°. Les œuvres de M. Andrieux ont été imprimées en 4 vol. in-8°, ornées de figures, 1817 — 25, Paris, Nepveu. En on a donné une nouvelle édition en 1825, 6 vol. in-18, ornés de figures, Paris, le

même. Ces œuvres contiennent des pièces de théâtre, des contes, anecdotes, fables, dialogues, des poésies fugitives, des mélanges en prose, des notices et des dissertations sur divers sujets. M. Andrieux a de plus pris part à la rédaction de la *Revue encyclopédique*, 1819 et années suivantes, et à la traduction des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.

ANDRISCUS (*Pseudo-Philippus*, le faux Philippe), homme obscur, de la ville d'Adramyttium, se disant fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressemblait beaucoup par la taille et par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, et vainquit Juventius, préteur de la république romaine dans la Macédoine. Q. Cœcilius Métellus marcha contre cet aventurier, le défit, et le conduisit à Rome, l'an 148 avant J.-C. Deux autres séditeux voulurent relever le parti de cet usurpateur; mais ils eurent le même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROMAQUE, ou plutôt **ANDROMACHUS**, de Crète, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre que par l'invention de la *thériaque*, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moïse Charas publia une traduction de ce poème curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'Archiatre, ou premier médecin des empereurs. Galien inséra le poème d'Andromachus dans son *Traité de la thériaque*. — Andromachus, fils du précédent, fut aussi *Archiatre* de Néron et écrivit sur la médecine.

ANDRONIC 1^{er}, **COMNÈNE**, était né en 1110, d'Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis 1^{er}. Il avait servi avec distinction sous Manuel Comnène, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. Ayant recouvré, par des moyens extraordinaires, sa liberté et ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. Il commença son règne par des cruautés inouïes contre les habitants de Nicée. Au siège de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulières. Il faisait couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux, et il s'amusait sur d'autres, en ne leur souplant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Les Grecs,

indignés de ce que cet usurpateur souillait la majesté du trône par ses barbaries, transportèrent la couronne sur la tête d'Isaac l'Ange. Andronic prit la fuite; mais le peuple, l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, et lui rendit ce qu'il avait fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila : enfin des soldats italiens le percèrent de plusieurs coups, et mirent fin à ses tourmens, le 11 septembre 1183. « Ainsi périt, dit un historien, un des plus abominables princes dont l'histoire fasse mention. Sa seule figure représentait si bien l'atrocité de son caractère, que l'empereur Manuel en avait présagé tout le mal qu'il ferait à l'empire. Il avait le regard farouche, l'œil et le sourcil d'un homme abîmé dans ses pensées atrabillaires et ses projets sinistres, la démarche altière, les manières artificieuses quand il s'observait, mais hors de là, farouches et brutales. » On a cherché à lui trouver quelques bonnes qualités; on a observé qu'un jour il diminua quelques impôts; mais pourquoi affaiblir l'horreur et la haine que la postérité a conçues envers les princes vicieux et cruels? A quoi bon étaler quelques opérations utiles dans une longue suite d'excès détestables? Quel est le monstre qui n'ait fait quelque bien? Quand Néron faisait servir de flambeaux les chrétiens enduits de poix, on voyait clair dans les rues de Rome. Si quelque chose peut diminuer l'horreur que le nom d'Andronic inspire, c'est qu'il parut soutenir son malheur avec une fermeté chrétienne, et ne dit autre chose, dans la continuité de ses tourmens, que ces paroles édifiantes : *Seigneur, ayez pitié de moi*. Merveille bien consolante de la divine miséricorde, si, dans ces derniers momens il perdit l'habitude de feindre et de jouer la religion.

ANDRONIC II, PALÉOLOGUE, né vers l'an 1258, de Michel VIII, succéda à son père en décembre 1282. Son règne est fameux par les invasions des Turcs dans l'empire. Il leur opposa les armes des Catalans, qui firent encore plus de dégât que les Musulmans. Andronic, connaissant sa faiblesse, associa au trône son fils aîné Michel IX en 1294. Ce prince étant mort, en 1320, Andronic le Jeune, son fils, partagea l'autorité avec son aïeul, dont les manières dures l'engagèrent à se révolter. Il se rendit maître de Constantinople en mai 1328, fit descendre Andro-

nie le Vieux du trône, et lui donna le palais impérial pour prison. L'empereur détrôné aima mieux s'enfermer dans un monastère, où il finit ses jours en 1352. Ce prince avait surtout les défauts opposés au génie de Michel, un esprit léger, une âme dépourvue de toute élévation, une faiblesse piloyable, une dévotion imbecille qui allait jusqu'à la superstition et au ridicule. La première chose qu'il fit en montant sur le trône fut de s'abandonner à la conduite de la princesse Eulogie sa tante, autre tête malsaine, vraie dévote de secte, et toujours l'arc-boutant du schisme, malgré le bannissement où l'avait réduite l'empereur son frère. Elle flatta surtout l'imbecillité de son neveu, en affectant de pleurer d'une manière inconsolable sur le sort de l'empereur défunt, parce qu'étant mort, disait-elle, dans l'hérésie des Latins, il avait indubitablement encouru la damnation éternelle. Elle fut secondée par Théodore Musalon, grand chancelier et grand fourbe, qui, ayant toujours été schismatique opiniâtre dans l'âme, et catholique simulé sous le dernier règne, fit tout ce qu'on peut attendre de la lâcheté et du fantôme de religion qui flotte ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda et subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à la réunion avec les Latins. Le reste des années allait à proportion, et l'état fut aussi mal en ordre que l'Eglise. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnaie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers; ce qui fit tomber le commerce et languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois et aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, et à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace.

ANDRONIC III PALÉOLOGUE ou ANDRONIC LE JEUNE, petit-fils du précédent, eut plus de vertus et de talens que son aïeul. Forcé de quitter Constantinople par suite d'une aventure galante, où périt son frère Manuel Despote, et par les dégoûts que lui donnait Andronic le Vieux, il leva une armée, mais il ne s'en servit que pour combattre les Bulgares, et pour amener son aïeul à une réconciliation. De retour à Constantinople, ayant eu encore à souffrir de nouveaux désagrémens, il en partit derechef, revint, s'empara de la ville, et éloigna du trône le vieil et soupçonneux Andronic. Devenu maître

absolu de l'empire, il se fit craindre de ses ennemis et chérir de ses sujets. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, père de son peuple, il diminua les impôts et fut accessible dans tous les temps au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approchèrent de Constantinople, en transférant le siège de leur monarchie de la ville de Pruse dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets, qui le chérissaient, en juin 1341. Il avait 45 ans, et en avait régné seul environ treize. L'abbé Langlet, dans ses *Principes de l'histoire*, l'appelle mal à propos Andronic II.

ANDRONIC PALÉOLOGUE, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son père à la puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son père, qui lui fit d'abord crever un œil, et qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1375, et de céder ses droits à son frère Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avait été exilé.

ANDRONIC, de Cyrrestes, architecte et astronome à Athènes, construisit en marbre une tour octogone, appelée la *Tour des Vents*, et grava, sur chaque côté, des figures qui représentaient les huit vents principaux. Un triton d'airain tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixait sur le vent qui soufflait. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic : *Solanus, Eurus, Austus, Africus, Favonius, Corus, Septentrio* et *Aquilo*. Cette tour subsiste encore, et sert de mosquée à des derviches. Chacune des faces de cet édifice, qui est enterré d'environ 12 pieds, avait aussi un cadran. On croit que ce monument renfermait une *clepsydre* ou horloge à eau.

ANDRONIC ou ANDRONICUS (LIVRES ANDRONICUS), le plus ancien poète comique latin, florissait sous le consulat de Claudius Centho, l'an 250 avant J.-C. Sa première pièce fut représentée alors. Les acteurs, dans les commencemens de l'art du théâtre, montaient sur des tréteaux. Il jouait lui-même dans ses pièces, et l'on dit que s'étant enroué, il fit réciter ses vers par un esclave, tandis qu'il faisait les gestes : ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Ce qui nous reste des pièces d'Andronic ne nous fait par

regretter ce qui en a été perdu. Son style était grossier, ainsi que son siècle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici latini*, Lyon, 1603, Leyde, 1520, et dans le *Corpus poetarum* et la *Collectio pisarenensis*.

ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Epiphanes, dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avait commis le meurtre, l'an 166 avant J.-C.

ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivait à Rome du temps de Cicéron, 63 ans avant J.-C. Il fit connaître le premier dans Rome les ouvrages d'Aristote, que Sylla y avait apportés. On trouve *Andronici Rhodii et Ethicorum Nicomacheorum paraphrasis*, grec et latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis variorum*. Mais un manuscrit de la bibliothèque royale, cité par Sainte-Croix, désigne Héliodore de Pruse comme l'auteur de cette paraphrase.

ANDRONIC, parent de saint Paul, et compagnon de sa captivité. Il était considéré parmi les apôtres et avait embrassé la foi de J.-C. avant saint Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem avec Junie sa femme. — Un autre ANDRONIC fut mis à mort avec saint Probus et saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien en 304. Leurs *Actes* sont un des plus précieux monumens de l'antiquité. Voyez *Acta sincera* de D. Ruinart, pag. 419; Tillemont, t. 5, pag. 285.

ANDRONIC, chef de la secte des androniciens, avait adopté les erreurs des sévériens. Ces sectaires croyaient que la partie supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure l'ouvrage du diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savans qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence et à Paris, du temps de Louis XI. Il mourut en 1478. Andronic eut pour disciples Politien, Pannonius et Valla. Il a laissé un *Traité des passions*, en grec, imprimé en 1593, in-8°; et, à la suite de la paraphrase, des *Morales à Nicée*, 1617-1675.

ANDROT (ALBERT-AUGUSTE), compositeur de musique très habile, né à Paris en 1781, fut élève du conservatoire, et y remporta plusieurs prix. En 1804, An-

drot, ayant obtenu le grand prix de composition fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement, et s'y fit remarquer du célèbre Guglielmi, qui lui confia la composition d'une messe funèbre et d'un morceau de musique religieuse. Ces deux productions excitèrent tant d'enthousiasme, qu'Androt fut encore chargé de composer la musique du grand opéra pour le premier théâtre de cette ville. Il s'appliqua à ce nouveau travail avec tant d'ardeur, qu'il succomba en 1804, avant de l'avoir achevé. Les plus grands honneurs furent rendus à la mémoire de ce jeune artiste, victime de sa passion pour la gloire, et les Romains firent exécuter dans l'église de *San-Lorenzo in Lucina*, un *De profundis*, composé par lui quelques jours avant sa mort.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), né à Orléans, où selon quelques écrivains, à Paris, fameux architecte de la fin du 16^e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il continua, par ordre de Henri IV, en 1596, la grande galerie du Louvre à Paris. Le Pont-Neuf, les hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, etc., etc., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'était retiré pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avait embrassée. On a de lui | *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée en 1611; | *Les plus excellens bâtimens de France*, 1576; | *Leçons de perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY (NICOLAS), surnommé *Boisregard*, né à Lyon en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au collège des Grassins, ensuite au collège royal, et doyen de la faculté de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante*. Ce médecin avait un caractère aigre et porté à la satire. Il eut des démêlés très vifs avec Hecquet sur la saignée. Entêté de la ridicule prééminence de la médecine sur la chirurgie, il employa une partie de sa vie et tout son crédit à persécuter et à humilier les chirurgiens de son temps. Ayant été associé à la compagnie du *Journal des savans*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qui ne pouvait être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, allait mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry | un bon *Traité de*

la génération des vers dans le corps humain, in-12; | un autre intitulé l'*Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps*; | *Traité des alimens du carême*, 1715, 2 vol. in-12; | *Remarques sur la saignée, la purgation et la boisson*, 1710, in-12; | *La prééminence de la médecine sur la chirurgie*, in-12, 1728, etc. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans. M. Barbier cite les deux ouvrages suivans, qu'Andry écrivit dans sa jeunesse, savoir : | une Traduction du *Panégryque de Théodose le Grand*, par Pacatus, 1687; | des *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*, 1692.

* ANDRY (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS), né à Paris, le 6 juillet 1741, dès sa plus tendre jeunesse, commença à donner les preuves des qualités, des vertus, qui plus tard le distinguèrent si bien. Son âme avait bien compris quels sont les devoirs imposés à ceux qui se consacrent à la profession de la médecine, car malgré une clientèle nombreuse et une parfaite économie, il n'a laissé qu'une très médiocre fortune. Il est mort à l'âge de 83 ans, après une vie passée dans les travaux, le 8 avril 1829. Il était décoré de la croix de Saint-Michel. Il a laissé les ouvrages suivans : | *Lorsqu'une partie est attaquée de la gangrène, faut-il couper dans la partie morte?* Paris, 1764, in-8°; | *Manuel du jardinier* : traduit de l'italien de Mandirola, Paris, 1765, in-8°; | *Matière médicale*; extrait des meilleurs auteurs et des leçons de Ferrein, Paris, 1770, 3 vol. in-12. | *Combien la chirurgie doit aux travaux des médecins*, discours prononcé aux écoles de médecine pour l'ouverture solennelle des écoles de chirurgie, Paris, 1775, in-12; | *Recherches sur la rage*, Paris, 1781, in-8°; | *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine*, Paris, 1783, in-8°; | *Recherches sur la mélancolie*, Paris, 1786, in-8°. On a en outre de M. Andry, plusieurs thèses sur des sujets divers.

ANEAU (BARTHÉLEMY), né à Bourges vers le commencement du 16^e siècle, fut principal du collège de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée d'une fenêtre de ce collège sur le prêtre qui portait le saint Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu; les catholiques, irrités de cette action, entrèrent-sur-le-champ dans le collège, et ayant trouvé Aneau, qu'on regardait comme un calviniste secret, l'assommèrent et le mirent en

pièces. On a de lui | des *Chants royaux*; | un *Mystère de la Nativité*, 1559, in-8°; | *Lyon marchand*, satire française, 1542, in-16; et plusieurs autres ouvrages en vers et en prose. Les curieux recherchent son | *Alector ou le Coq*, histoire fabuleuse, Lyon, 1560, in-8°.

* ANELLI (ANGELO), poète italien, était originaire de Desenzano, province de Brescia. Il exerça d'abord la profession d'avocat; mais sa vocation pour la poésie lui fit abandonner le barreau. Il est auteur de plusieurs de ces poésies dramatiques qu'on nomme en Italie *operas buffas*; elles prouvent qu'il avait plus de facilité que de goût. Il a encore publié un recueil de poésies, sous le titre de *chroniques du Pinde*; ce sont de véritables satires, où il passe en revue les écrivains qui lui paraissent dignes de ses censures. Anelli a été successivement professeur d'éloquence au lycée de Brescia, ensuite à Milan, et enfin professeur de procédure à Paris. Il est mort en 1820.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain génois, mort à Coni, en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa angelica*. Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a approuvé le culte qu'on rendait à ce saint religieux.

ANGE ROCCA. Voyez ROCCA.

ANGE DE S. JOSEPH (le P.), carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom était *La Brosse*, resta long-temps dans la Perse en qualité de missionnaire apostolique: le séjour qu'il fit dans ce royaume lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connaissance l'engagea à entreprendre un traduction latine de *Pharmacopée persane*, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. Le docteur Hyde attribue cette traduction au père Matthieu. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguarum Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol., ouvrage recommandable par la justesse des remarques et par divers traits historiques, quoique défigurés par d'assez nombreuses inexactitudes. L'auteur y explique les termes en latin, en français et en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avait été provincial de son ordre en Languedoc, et mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE DE SAINTE ROSALIE, augustin déchaussé et savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, et mourut à Paris en 1726. Il préparait une nouvelle édi-

tion de l'*Histoire de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, commencée par le Père Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant après lui la mémoire d'un savant laborieux. Le Père Simplicien, son associé dans ce travail, la publia en 9 vol. in-fol., Paris 1726—1733, avec les corrections et additions de M. du Fourny. Le Père Ange a aussi composé l'*Etat de la France*, en 3 vol. in-12. Son nom de famille était Vaffard. Il y a des inexactitudes dans l'*Histoire de la maison de France* : mais quel ouvrage de ce genre en est exempt ? C'est d'ailleurs un répertoire très utile pour l'histoire de France, qui a demandé bien des recherches.

ANGEL (Le baron de SAINT-). *Voyez* BALOUFEAU.

ANGELE-MÉRICI, ou ANGÈLE DE BRESSE, institutrice des ursulines, naquit à Dezenzano, sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, et mourut en 1540, en odeur de sainteté, âgée de 54 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvens en France. Elle a été béatifiée en 1770, et sa *Vie* a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien. Bresse, 1600, in-4°. *Voyez* BUS.

ANGELI (PIERRE degli), ou ANGELICO, célèbre littérateur et poète latin, né en 1517 à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Tandis qu'il étudiait à Bologne, quelques vers satiriques qu'il fit contre le mari d'une dame de distinction de cette ville, dont il était amoureux, l'obligèrent à s'en éloigner. Il se rendit à Venise où il fut généreusement accueilli par l'ambassadeur de France, qui l'occupa pendant trois ans à corriger les manuscrits grecs qu'il faisait copier par ordre de François I. Un autre ambassadeur français l'emmena à Constantinople, et visita avec lui l'Asie mineure et la Grèce. En 1543, il se trouvait sur la flotte que le Grand-Seigneur envoyait, sous les ordres de Barberousse, contre l'empereur Charles-Quint. Il se trouva au siège de Pise par les Français. Un duel dans lequel il tua son adversaire l'obligea encore à fuir ; et étant arrivé à Gènes, il reçut des secours du célèbre marquis del Vasto, général de Charles-Quint. Après avoir enseigné pendant quelque temps les langues grecque et latine à Breggio en Lombardie, sa réputation le fit appeler à Pise

par Côme I, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, et passa ensuite, dans la même université, à une autre où s'enseignaient la morale et la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Sienne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense. Ce professeur, qui n'avait pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, et les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, et donna le temps au duc de Florence d'y envoyer du secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis l'appela à Rome en 1573, et l'emmena à Florence quand il fut proclamé grand-duc. Chargé d'honneurs et de richesses, il se retira à Pise, où il mourut en 1596, âgé de 79 ans. Angeli est principalement connu par deux poèmes latins : l'un qui a pour titre *Cynegeticon, ou de la chasse*, en 6 livres, fut imprimé, avec ses poésies, en 1568, in-8°. Il en conçut la première idée, et en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II. Cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poème est intitulé *Syrus, ou l'expédition de Godefroi de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-Sainte, en 12 livres, Florence, 1591, in-4°. M. Osmond le fait naître à Berges, et l'éditeur de *Ladvoat à Barges* : c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELI (BONAVENTURE), né à Ferrare, et mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée, lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnèse n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°. On cite aussi du même auteur | une *Description de la ville de Parme et de ses rivières*, 1590 ; | *De non sepeliendis mortuis* ; | *Gli Elogi, ou les Eloges des héros de la maison d'Este* ; | *Discorso, ou Discours sur l'origine des cardinaux*, 1565.

ANGELI (ETIENNE), jésuite, fut, dit Montucla, un géomètre distingué dans son temps, et très fécond. Il publia, dans l'intervalle des années 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages concernant tous des sujets de la géométrie transcendante. L'ordre des jésuites ayant été supprimé en 1668, Angeli vécut en particulier, et professa les mathématiques à Padoue, ou

Il vivait encore à la fin du 17^e siècle. Cornelius à Beughem (dans sa *Bibliographia mathematica*) donne les titres des ouvrages d'Angeli, au nombre de neuf.

ANGELICO (JEAN), dominicain et peintre, naquit à Fiesole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, et lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie et ses talents, mais ce religieux le refusa. On dit qu'il laissait toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui aurait données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455 à 68 ans.

* ANGELIERI (BONAVENTURE), moine de l'ordre des frères mineurs de St.-François, né à Marsalla, en Sicile, n'est connu que par la singularité des titres de deux volumes qu'il a publiés, et qui devaient être suivis de vingt-quatre autres, qu'il avait préparés sur les mêmes sujets. Le premier est intitulé : *Lux magica*, etc., *caelestium, terrestrium et inferorum origo, ordo, et subordinatio cunctorum, quatuor esse, fieri, et operari, viginti quatuor voluminibus divisa, pars prima*, etc., Venise, 1686, in-4°. Ne voulant point se faire connaître pour auteur de ce livre, il le donna sous le nom de *Livio Betani*, ce qui l'a fait ranger parmi les auteurs pseudonymes; mais il fut plus hardi en publiant son second volume, intitulé : *Lux magica academica, pars secunda, primordia rerum naturalium sanabilium, infirmarum et incurabilium continens*, etc., Venise, 1687, in-4°. On ne sait rien de la vie de ce moine, sinon qu'il fut vicaire-général de son ordre à Madrid, qu'il passa ensuite parmi les pères de l'Observance, et qu'il vivait encore en 1707, année où Mongitore parle de lui comme d'un auteur vivant, *Bibliotheca sicula*, vol. 1^{er}, pag. 112.

* ANGELIS (Dionysius de), auteur italien du 18^e siècle, naquit, en 1673, à Lecce, ville capitale de la terre d'Otrante, d'une famille noble et distinguée. Un de ses oncles l'appela à Naples, et y perfectionna les études qu'il avait faites dans sa patrie. Comme il se rendait en Espagne, en qualité de chapelain d'un régiment napolitain, il passa par Paris et fut présenté à Louis XIV qui lui donna le titre d'historien du roi. Pris par les Miquelets dans les Pyrénées, il fut remis presque aussitôt en liberté. De retour à Lecce en 1710, il obtint un canonicat dans

cette ville, après avoir exercé quelque temps les fonctions de chapelain dans l'armée pontificale; dans la suite il fut nommé à plusieurs vicariats généraux, et admis dans le sein de plusieurs académies. Il mourut à Lecce, en 1718, âgé seulement de 45 ans. Il a laissé entre autres ouvrages estimés : *Della patria d'Ennio*, Rome, 1701, in-8°, et Naples, 1712; dissertation ayant pour objet de démontrer que la patrie du poète Ennius est Rudia, à deux milles de Lecce, et non pas Rudia près de Tarente, comme un auteur l'avait publiquement soutenu. | *Discorso storico, in cui si tratta dell'origine et della fondazione della città di Lecce*, etc., Lecce, 1705, in-4°; | *Le vite de' Letterati Salentini, parte I*, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4°; partie II, Naples, 1715. Angelis a laissé d'autres ouvrages dont les titres n'offriraient ici aucun intérêt.

* ANGELIS (Jérôme de), né en 1567, à Castro-Giovanni en Sicile, entra à 18 ans dans la compagnie des jésuites et fut envoyé en 1593 comme missionnaire dans l'Inde et au Japon. Il s'embarqua à Lisbonne le 10 avril 1596; son vaisseau ayant été jeté par la tempête sur les côtes du Brésil, il fut fait prisonnier par des corsaires, et amené en Angleterre, d'où il retourna au Portugal. Il s'embarqua de nouveau, et arriva au Japon en 1602. Déjà le P. Jérôme d'Angelis avait opéré des conversions éclatantes, lorsqu'un édit du souverain de l'île proscrivit, en 1614, tous les missionnaires qui se trouvaient dans ses états. Angelis, ayant obtenu la permission de quitter l'habit de son ordre, continua de prêcher la foi parmi les Japonais, et accrut considérablement le nombre des néophytes. Quand la persécution de 1623 éclata dans cet empire, Angelis pour sauver l'hôte que sa charité pour le missionnaire allait entraîner à la mort, reprit ses anciens habits, et s'offrit aux juges qui le firent périr par le supplice du feu le 24 décembre de la même année. L'auteur de la bibliothèque des jésuites apprend que ce zélé missionnaire avait écrit une *courte relation du royaume d'Yesso*. Une des lettres du P. Jérôme d'Angelis sur la terre d'Yesso, se trouve à la fin de l'Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites des années 1619-21, traduites de l'Italien, par Pierre Morin, in-4°. — ANGELIS (Alexandre), né à Spolète, entra dans l'ordre des jésuites,

en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, fut appelé par le cardinal Serra, à Florence, où il mourut, en 1620, âgé de cinquante-huit ans. Il a laissé un ouvrage, en cinq livres, contre les astrologues, imprimé, pour la seconde fois, à Rome 1615, in-4°. Il avait promis, mais ne put achever des *Commentaires sur la philosophie et la théologie universelle*. — ANGELIS (François-Antoine), né à Sorrento, en 1567, entra chez les jésuites en 1585, fut envoyé, en 1602, dans l'Inde, et deux ans après, en Ethiopie, où il prêcha l'évangile pendant dix-huit ans. Il mourut en 1623; il avait traduit, dans une des langues de l'Ethiopie, plusieurs ouvrages, entre autres les *Commentaires de Jean Maldonat sur l'Evangile de S. Matthieu, et sur l'Evangile de S. Luc*. — ANGELIS (Mutius), né à Spolète, mort en 1597, à trente-neuf ans, après avoir professé, pendant seize ans la philosophie et la théologie, a laissé des commentaires sur presque tous les *Livres d'Aristote*, sur la *Somme de S. Thomas*, des notes sur les *Epîtres de S. Paul*, etc.

*ANGELOCRAATOR (DANIEL), théologien réformé, né à Corbach, en 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur à Koethen. Il assista au synode de Dordrecht, en 1618, fut très maltraité lors de la prise de Cassel, en 1626, par Tilly. Dans le nombre de ses ouvrages, indiqués dans la *Hesse savante*, de Striedel, on remarque : *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol., c'est-à-dire, *Chronologie* tellement évidente qu'elle équivalait à l'avantage d'avoir été témoin des événements. Ses écrits théologiques n'annoncent pas moins de confiance dans ses lumières et ses opinions. On a encore de lui des ouvrages sur l'art métrique des anciens, et un *Traité des poids, mesures et monnaies*, accompagné de tableaux bien faits : *Doctrina de ponderibus, mensuris et monetis*, Marbourg, 1617, in-4°. Son nom de famille était *Engelhardt*. Sa *Chronologie* est un ouvrage savant, mais plein d'erreurs, et d'une confiance déplacée dans les absurdes compilations d'Annius de Viterbe.

ANGELOME, diacre et religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, au commencement du 5^e siècle, se distingua, dans ces temps d'ignorance, par son goût pour l'étude. Ses talens le firent connaître de l'empereur Lothaire, qui tenta vainement de l'attirer à sa cour. Il avait écrit, en latin, un grand nombre d'ouvrages

qui se sont perdus. On conservait, dans la bibliothèque de Luxeuil, ses *Commentaires sur la Genèse, sur le Cantique des Cantiques, et sur les Livres des rois*. Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* a été imprimé à Cologne, en 1550, in-12; celui *sur le Livre des rois*, à Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol., suivant Ciacconius. Ces deux ouvrages, qui portent l'empreinte de l'esprit bizarre et grossier du 9^e siècle, avaient été imprimés ensemble à Cologne, 1558, in-4°. Angelonne mourut à Luxeuil en 854.

ANGELONI (FRANÇOIS), historien et antiquaire du 17^e siècle, né à Terni, dans le duché de Spolette, et mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire auguste par les médailles, depuis Jules-César jusqu'à Constantin le Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une *Histoire de Terni*, sa patrie, imprimée en 1646, in-4°, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé : *Il Bonino, ovvero avvertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentarii istorici*, in-4°; mais il est prouvé qu'il est de J. P. Bellori, neveu et disciple d'Angeloni. Angeloni a écrit aussi des épîtres et des comédies, dont deux ont été imprimées : | *Gl' Irragionevoli amori*, Venise, 1611, in-12; | *La Flora*, Padoue, 1614, in-12. Ses principales épîtres sont *Lettere di buone feste, scritte da principe a principe*. Ce sont des lettres écrites par l'auteur, au nom du cardinal Aldobrandini dont il était le secrétaire, à divers princes aux fêtes principales de l'année, suivant l'usage des Italiens. Elles font regretter vingt volumes de lettres qui n'ont point encore vu le jour.

*ANGELY (l') fou de Louis XIII, dont il est fait mention dans la 1^{re} et dans la 8^{me} satire de Boileau, avait suivi le prince de Condé, comme valet d'écurie, dans ses campagnes de Flandre. Il lui plut par la hardiesse et le sel de ses plaisanteries qu'il adressoit à tout le monde. Ce prince, après son retour en France, le conduisit à la cour, et Louis XIII se l'attacha pour son amusement. L'Angely se fit une fortune considérable. « De tous nous » autres fous qui avons suivi le Prince, » disait Marigny, un des gentilshommes » de Condé, l'Angely est le seul qui ait » fait fortune. » Ce fou, comme il l'a prouvé par ses bons mots, ne l'était que de nom. Il était d'une famille noble,

mais pauvre, et quand il fut en faveur, il se fit réhabiliter. On peut lire différentes anecdotes sur l'Angely dans le *Ménagiana*, donné par La Monnoye, tome 4^{er} p. 48, éd. de 1715.

ANGENNES (CHARLES), d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, et la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587, à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avait paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, et pillèrent l'église cathédrale de Saint-Julien.

ANGENNES (CLAUDE), frère du précédent, né à Rambouillet, en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1563. Envoyé, trois ans après, vers Côme de Médicis, grand duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, et nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles. Il y établit un séminaire, et y mourut en 1601, aimé et respecté. On a de lui une *Lettre* contre l'action de Jacques Clément, 1589, in-8°; elle est jointe à une *Réponse* d'un docteur en théologie, qu'on croit être Jean Boucher. Il a également publié une *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°; une seconde, 1589, idem; *Avis de Rome*, tirés des Lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois, 1589, in-8°. Dans cet écrit, l'auteur se prononce fortement contre Henri III. Enfin une *Lettre à Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise.

ANGERS (FRANÇOIS d'), capucin de la province de Paris, joignait aux vertus attachées à sa profession, un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entre autres ouvrages : | *Historia missionis capucinarum ad regnum Marocitii in Africa, etc.*, Madrid, 1644, in-8°; | *Vita Patris Josephi Leclerc, capucini*, Paris, 1645, in-4°.

ANGILBERT (saint), neustrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un père l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, et ministre principal de Pépin son fils,

qu'il avait fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère et sa femme, pour se faire moine, en 790, dans le monastère de Centule ou de Saint-Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très souvent de son monastère, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier, il accompagna Charlemagne, qui l'appela son Homère. Il le vit couronner empereur d'Occident, et mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages, ce sont des *poésies*. On en trouve quelques-unes dans le *Recueil des historiens de France*, dans Alcuin, dans le *Spicilege*. On a aussi l'histoire qu'il a écrite de son monastère. L'ouvrage d'Angilbert, 1741, in-8°, intitulé *Histoire des premières expéditions de Charlemagne, pendant sa jeunesse et avant son règne*, composé pour l'instruction de Louis le Débonnaire, n'est qu'un roman rédigé par Dufresne de Francheville. (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, tom. 4, pag. 73.)

ANGIOLELLO (JEAN-MARIE), naquit à Vicence, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1475, Mahomet II, dont il écrivit la vie. Ce sultan récompensa l'auteur, et accueillit bien l'ouvrage. Il écrivit aussi en abrégé la vie d'Ussum-Cassan, roi de Perse, sous le titre de *Breve narrazione dellavita e fatti del signor Ussum-Cassano, re di Persia*, insérée dans le second volume des voyages publiés par Ramusien, Venise, 1559, in-fol.

* ANGLES (le comte), ministre d'état, né à Grenoble vers 1780, de Charles-Grégoire Anglès, député et président de la cour royale de Grenoble, étudia d'abord le droit, et renonça à la carrière du barreau pour entrer dans l'administration des pays conquis en qualité d'auditeur au conseil d'état. En novembre 1809, il fut nommé maître des requêtes, et peu après il entra au ministère de la police, où il fut chargé de la correspondance du 5^e arrondissement qui comprenait les départemens au-delà des Alpes. En avril 1814, le gouvernement provisoire lui confia le ministère de la police, et lui donna ensuite le titre de conseiller d'état. Il prêta serment au roi le 3 août, et suivit Louis XVIII à Gand dans le mois de mars 1815. Ce prince le nomma, le 26 juillet, président du collège électoral des Hautes-Alpes, qui l'élut membre de la chambre des députés. Il remplaça M. Decazes dans le mois

de septembre à la préfecture de police de Paris, et conserva cette place jusqu'en 1821. Il est mort, le 1^{er} janvier 1828, dans sa terre de Cornillon, près de Roanne, des suites d'une inflammation d'estomac, après avoir demandé et reçu tous les secours de la religion. Le roi lui avait accordé des lettres de noblesse et le titre de comte, qui déjà lui avait été donné par Bonaparte.

ANGLUS (THOMAS), prêtre catholique anglais, du 17^e siècle, se déguisa sous le nom de *Candidus*, *Albius*, *Bianchi* et *Richworth*; on croit que son vrai nom était *White* (Le blanc), mais il est plus généralement connu sous celui d'Anglus. Il résida long-temps à Paris et à Rome, et fut successivement principal d'un collège à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai. Il adopta les sentimens de Kenelm Digby sur la philosophie d'Aristote, et entreprit d'expliquer, par elle, les mystères les plus impénétrables de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il a écrit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont l'obscurité est comparée par Baillet à celle des anciens oracles. Anglus répondit à ce reproche d'obscurité d'une manière assez remarquable : « Ou les savans m'entendent, dit-il, ou ils ne m'entendent pas. S'ils m'entendent, et qu'ils trouvent que je me trompe, il leur est aisé de me réfuter; s'ils ne m'entendent point, ils ont tort de s'élever contre ma doctrine. » Plusieurs de ses écrits ont été censurés à Rome, en 1658, par la congrégation de l'*Index*, et les théologiens de Douai ont condamné vingt-deux propositions extraites de ses *Institutions sacrées*. Descartes, qui l'appelle *M. Vitus*, essaya de lui faire adopter son système; mais ils ne purent s'entendre. Anglus mourut quelque temps après le rétablissement de Charles II. Ses principaux ouvrages sont : | *Institutiones peripateticæ*; | *Appendix theologica de origine mundi*; | *Tabulæ suffragiales de terminandis fidei litibus ab ecclesiâ catholicâ fixæ*; | *Tesseræ Romanæ evulgatio*; | *Statera morum*; | *De medio animarum statu*, etc.

ANGOULÊME (AYMAR, comte d'). Voyez l'article d'AYMAR, dans lequel il est parlé des possesseurs du comté d'Angoulême.

* ANGOULÊME, (CHARLES de VALOIS, duc d'), fils naturel de Charles IX, et frère utérin de la marquise de Verneuil,

maîtresse de Henri IV, naquit le 28 avril 1573, et se rendit célèbre par sa valeur. Il entra dans l'ordre de Malte et devint, en 1589, grand-prieur de France. Mais Catherine de Médicis lui ayant légué les comtés d'Auvergne et de Lauragais, il quitta cet ordre, avec dispense pour se marier et épousa, le 6 mars 1591, Charlotte, fille du connétable H. de Montmorency. Marguerite de Valois, ayant fait casser en 1606, par le parlement, la donation de Catherine de Médicis, Charles n'en porta pas moins le titre de comte d'Auvergne, jusqu'en 1619, époque à laquelle il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il reconnut, un des premiers, à Saint-Cloud, Henri IV, et combattit pour lui à Arques (1589), à Ivry (1590), et à Fontaine-Française (1595). Il fut deux fois accusé de conspirer contre ce prince, d'abord, en 1702, avec Biron, et il fut mis à la Bastille, mais obtint ensuite sa grâce; peu après avec la marquise de Verneuil, et il fut condamné à perdre la tête. Henri commua cette peine en une prison perpétuelle, et lui rendit toutefois la liberté, en 1616. L'année suivante, Charlesse trouva au siège de Soissons. Il fut mis en 1620, à la tête de l'ambassade envoyée à l'empereur Ferdinand II. La relation en a été publiée par Henri, comte de Béthune, sous le titre d'*Ambassade de M. le duc d'Angoulême*, etc. 1667, in-fol. Le duc d'Angoulême ouvrit le siège de la Rochelle, le 10 août 1628, et il en garda le commandement en chef, jusqu'à l'arrivée du roi, au 22 octobre suivant. Il se distingua encore dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre, et mourut à Paris le 24 septembre 1650. On a de lui : *Mémoires très particuliers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV*, 1662, in-12. Ces mémoires forment le tome 1^{er} des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France*, 1756, 4 vol. in-12, et le tom. 5 des *Pièces fugitives, pour servir à l'histoire de France*, publié par le marquis d'Aubais et Menard, 1759, 3 vol. in-4^o; | *Les harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestans d'Allemagne, par le duc d'Angoulême*, 1620, in-8^o; | *La générale et fidèle Relation de tout ce qui s'est passé en l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère*, 1627, in-8^o; | une traduction française de la *Relation de l'origine et succès des schérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tamdant*, de l'espagnol de Diéjo de Torrès, Paris, 1656, in-4^o.

Cette traduction se trouve aussi dans le 3^e vol. de *L'Afrique de Marmol*, etc. 1667, 3 vol. in-4^o.

* **ANGOULÊME**, (Louis-Emm. de VA-
LOIS, comte d'Alais, puis duc d'), 2^e
fils du précédent, né en 1596, à Clermont
en Auvergne, entra dans l'état ecclésias-
tique, et devint évêque d'Agde, en 1612.
Henri, son frère aîné, ayant été enfermé,
en 1618, pour cause de démence, Louis-
Emmanuel déposa son ministère religieux,
et prit le parti des armes. Il se signala
aux sièges de Montauban et de la Rochelle,
et dans les guerres d'Italie et de Lorraine.
Louis XIII le fit, en 1637, chevalier de ses
ordres, colonel-général de la cavalerie, et
gouverneur de Provence. Il succéda, en
1650, à son père au duché d'Angoulême,
et mourut à Paris le 13 novembre 1653,
laissant une fille qui mourut sans pos-
térité.

ANGOULEVENT, fou d'Henri IV. *Voy.*
IMBERT (NICOLAS).

* **ANGRAND'ALLERAY**, (DENIS-FRAN-
ÇOIS) né à Paris en 1715, d'une famille
distinguée dans la magistrature, fut suc-
cessivement conseiller au parlement, pro-
cureur-général au grand conseil et lieu-
tenant-civil au Châtelet. Il s'acquitta de
toutes ces fonctions avec honneur, se fit
respecter de tous les officiers judiciaires,
et aimer des jeunes magistrats qu'il servoit
de tout son crédit lorsqu'ils montraient
des talens. En 1787, il fut admis au con-
seil d'état, et en 1789, nommé aux états-
généraux. Quelques contestations s'étant
élevées sur sa nomination, il se retira;
il donna aussi sa démission de lieutenant
civil, et se borna à exercer ses fonctions
au conseil d'état. Pendant les orages de
la révolution, il s'était réfugié au sein de
sa famille; il y fut arrêté et traduit au
tribunal révolutionnaire. Fouquier-Tin-
ville, qui voulait le sauver, lui conseilla
de nier qu'il avait envoyé de l'argent à
ses enfans émigrés; mais il ne voulut pas
conservier ses jours par un mensonge: il
avoua qu'il avait envoyé de l'argent à
M. de la Luzerne, l'un de ses gendres.
Ignorais-tu la loi qui le défend, s'écria
un des juges...? — *Non*, répliqua-t-il;
mais j'en connois une plus sacrée, celle
qui ordonne aux pères de secourir leurs
enfans. Ces paroles furent l'arrêt de sa
mort: il fut condamné et exécuté le 18
avril 1794.

ANGRIANI (MICHEL), Bolonais, doc-
teur de Paris, général des carmes, mou-
rui en 1416. Nous avons de lui un com-

mentaire sur les Psaumes, qui a pour titre
Incognitus in Psalmos, 1626, 2 vol. in-
fol.

ANGUIEN, ou plutôt ENGHEN (comte
d'). *Voyez* FRANÇOIS DE BOURBON.

ANGUIER (FRANÇOIS et MICHEL), fils
d'un menuisier de la ville d'Eu en Nor-
mandie, naquirent, le premier en 1604,
le second en 1612, et se distinguèrent
dans la sculpture. Après avoir étudié à
Rome, ils embellirent Paris de leurs ou-
vrages. On a de François *l'autel du Val-*
de-Grâce, la statue de Henri, duc de Ro-
han-Chabot, et le mausolée de Henri, duc
de Montmorency, décapité à Toulouse,
qui passe pour le plus beau de ses ouvrages:
on le voit toujours à Moulins (*Voy.* MONT-
MORENCI HENRI II). — Et de Michel,
le Tombeau du commandeur de Sauvré,
les ornemens de la porte Saint-Denis, les
figures du portail du Val-de-Grâce, le
crucifix de marbre de la Sorbonne, l'Am-
phitrite, etc. Le premier mourut en 1669,
âgé de 65 ans; et le second en 1686, à
74 ans.

ANGUILLARA (JEAN-ANDRÉ dell'),
excellent poète italien du 16^e siècle, na-
quit à Sutri en Toscane, vers l'an 1517.
On a de lui, outre quelques *Odes, Sati-*
res, etc. une tragédie d'*OEdipe*, et des
notes sur le *Roland de l'Arioste*, une tra-
duction des *Métamorphoses d'Ovide*, en
stances de huit vers, mise par les Italiens,
quoique très mal à propos, à côté de l'o-
riginal. La meilleure édition est celle de
Venise, par les Juntés, 1584, in-4^o, avec
de belles figures, et les *Remarques d'O-*
rologi et de *Turchi*.

* **ANIANUS**, astronome et poète, vivait
dans le 15^e siècle, et composa, en vers
hexamètres léonins, un poème astronomi-
que, intitulé: *Computus manualis ma-*
gistri Aniani, divisé en quatre parties,
qui a eu plusieurs éditions, dont la plus
ancienne est de Strasbourg, 1488. Il en
existe deux de Paris, l'une sans date, l'aut-
re de 1526. Anianus est auteur des vers
techniques si connus, sur les signes du
Zodiaque:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Capre, Amphora,
Pices.

ANICET (saint). Syrien, fut élevé sur
le siège de saint Pierre, l'an 157, après
saint Pie. Il fut visité à Rome par saint
Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands
hommes agitèrent ensemble plusieurs
questions, qui faisaient alors du bruit
dans l'Eglise. Ils discutèrent aussi la cou-

tume où étaient les Asiatiques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps : mais tout se fit de part et d'autre avec la plus grande modération. La diversité de sentiment, par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui se pratiquait dans son église; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice. Ce saint pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, et conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha par sa vigilance les funestes ravages des hérésies de Valentin et de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la persécution de Marc-Aurèle. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers et de souffrances; ce qui l'a fait qualifier de *martyr*. Il est nommé avec ce titre dans divers martyrologes, et surtout dans le romain.

ANICH (PIERRE), astronome, géomètre et mécanicien, était fils d'un paysan. Il naquit en 1725, à Ober-Perfuss, village à 5 lieues d'Innsbruck, et mourut en 1766. Laboureur et berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie et la géométrie. Le père Weinhat, jésuite, alors professeur en l'université d'Innsbruck eut occasion de connaître ses talents, de les perfectionner et de les employer. Anich, dans très peu de temps, devint un grand astronome, et un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Innsbruck deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui sont des chefs-d'œuvre en leur genre. Il construisit et perfectionna plusieurs instruments de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la précision et la netteté. Elles furent publiées à Vienne, sous le titre de *Tyrolis chorographia, delineata à Pet. Anich et Blasio et Hueber, curante Ign. Weinhart*. Sa *Vie* parut à Munich, en 1767. Enlevé dans la fleur de son âge aux sciences et aux arts, il mérita les regrets des savans. Les progrès rapides qu'il avait faits dans l'astronomie, seul, sans maître, sans leçons, par le moyen de la pensée et de la vue continuelle du ciel, sont une réfutation de fait du paradoxe de M. Bailly, qui a supposé des milliers de siècles imaginaires, et même un ancien peuple perdu, pour expliquer le degré de science où nous sommes parvenus en astronomie, et

dont les progrès étaient déjà assez avancés au temps des patriarches. M. Cassini a trouvé également, dans un de ses voyages un jeune rustre dont il admira la science astronomique, qu'il amena avec lui, et dont il prit plaisir à perfectionner les lumières; il conclut sans peine de cet exemple ce que pouvaient avoir été les premiers astronomes dans une condition où les premiers hommes étaient bergers et agriculteurs, qui les plaçait nuit et jour vis-à-vis des astres, dans une région où le ciel est toujours pur. Qui ne sait d'ailleurs combien la paix de l'âme, l'innocence et l'intégrité des mœurs, la modération des desirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroissement des connaissances, surtout de celles qui supposent dans l'intelligence une sublimité et une promptitude particulière? C'est à cette seule raison qu'un ancien (Ovid., l. 1, *Fast.*) a cru pouvoir attribuer les premières notions de l'astronomie. (*Voyez l'Examen impartial des Epoque de la nature*, n. 183, 184; et ci-dessus l'art. ANAXIMANDRE.)

ANICHINI (LOUIS), graveur en creux, né à Ferrare, s'illustra dans le 16^e siècle, par la délicatesse et la précision de son burin. Ses médailles de Paul III et de Henri II sont fort recherchées. Michel-Ange les ayant vues, s'écria que cet art avait atteint la perfection. Il s'était fixé à Venise.

ANICIUS-PROBUS (SEXTUS), préfet du prétoire, et consul romain, se fit aimer par son humanité, et s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes perses qui vinrent voir saint Ambroise à Milan en 390, passèrent exprès à Rome pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avait alors quitté sa charge de préfet du prétoire, et il se préparait à finir en saint une vie illustrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme *Proba Falconia* s'est également distinguée par sa piété. *Voyez* ce nom.

ANIEN, jurisconsulte du temps d'Alaric II, roi des Wisigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un *Abrégé* des seize livres du *Code théodosien*, en 506. C'est encore à lui que nous devons le seul ouvrage qui nous reste de Julius Paulus, tant vanté pour l'étendue de ses connaissances, et qui a pour titre : *Receptarum sententiarum libri quinque*. Anien mourut, à ce que l'on croit, dans la bataille où Alaric fut tué par Clovis.

ANJEN, diacre pélagien, a fait la *Traduction latine* de quelques homélies de saint Jean Chrysostôme.

* ANISSON (LAURENT), imprimeur à Lyon, devint échevin en 1670. Il est le premier de son nom qui se soit distingué dans l'imprimerie. C'est de ses presses qu'est sortie la grande Bibliothèque des Pères, imprimée sous ce titre : *Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum Scriptorum*, Lyon, 1677, 27 vol. in-fol. — Ses fils et petits-fils furent successivement directeurs de l'imprimerie royale à Paris. — Anisson-Duperron, l'un d'eux, qui l'était au commencement de la révolution, fut obligé de quitter, après le 10 août 1792, l'établissement qu'il avait enrichi et illustré à l'exemple de ses ancêtres. En 1794 il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort. On a de lui *premier Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse*, 1783, in-4°, lu à l'académie des sciences le 3 mars 1783, et imprimé dans le tome X des *Mémoires de mathématiques et de physique des savans étrangers*. Anisson s'y donne comme inventeur de la presse à un coup, mais MM. Didot lui ont disputé cette invention.

* ANJOU, (FRANÇOIS DE FRANCE, duc d'), fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère de François II, Charles IX et Henri III, né en 1554, porta d'abord le titre de duc d'Alençon, et se trouva, en 1573, avec son frère le duc d'Anjou, depuis Henri III, au siège de la Rochelle. La reine-mère lui reprochait souvent sa modération à l'égard des protestans, et l'estime qu'il manifestait pour Coligni. A la mort de Charles IX, un parti puissant voulait lui donner la couronne au préjudice de Henri III, alors roi de Pologne. Mais la cour fit arrêter ce prince et le transféra à Vincennes, ainsi que Henri IV, roi de Navarre. Lamole, favori du duc d'Alençon fut décapité. Henri III, ayant été reconnu roi, mit son frère en liberté. Quatre ans après, ce dernier n'ayant pu obtenir la lieutenances générale du royaume, se mit à la tête de la noblesse protestante et s'unit avec Condé. Il fit cependant la paix avec la cour qui lui donna en apanage le Berry, la Touraine et l'Anjou, et il prit alors le titre de duc d'Anjou. Lorsque la guerre civile recommença en 1576, il devint le chef des catholiques, et prit sur les calvinistes la Charité sur Loire, et Issouire en Auvergne. L'année suivante,

il alla au secours des Flamands révoltés contre Philippe II ; mais Henri III, mécontent de cette démarche, le fit arrêter. Il s'évada du Louvre où il avait été amené, et retourna dans les Pays-Bas où il fut reconnu souverain. Il se rendit de là en Guienne pour traiter avec les protestans, repassa ensuite dans les Pays-Bas, contraignit le duc de Parme de lever le siège de Cambrai, et enleva Cateau-Cambrésis aux Espagnols. Il se rendit en Angleterre la même année, pour conclure son mariage avec Elisabeth. Cette reine alla au-devant de lui à Cantorbéry et lui donna un anneau, gage de sa foi ; mais le mariage fut bientôt rompu par elle ; cependant elle retint pendant trois mois dans les fêtes et dans les plaisirs le duc d'Anjou qu'elle vint à bout d'apaiser. Elu solennellement souverain des Pays-Bas en 1582, ce prince fut couronné duc de Brabant, comte de Flandre, et installé par le prince d'Orange, qui se contenta du titre de lieutenant-général. Ayant voulu violer les privilèges de la nation, il fut bientôt forcé de fuir, et de se réfugier en France. Accablé de honte, il passa six mois dans la plus complète solitude ; après avoir été négligé, parce qu'il était malheureux, il se vit recherché parce qu'il était l'héritier présomptif du trône. Attaqué par une sorte de phthisie, la violence de la toux lui rompit une veine, et il mourut, en vomissant le sang, le 10 juin 1584. Il laissa pour trois cent mille écus de dettes. Aussi disait-on qu'il n'était pleuré que de ses créanciers.

ANJOU. Voyez CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ et ROBERT.

* ANKER (PIERRE), ministre d'état norvégien, né le 8 septembre 1749 à Christiania, était fils du conseiller de justice Christian Anker. Après avoir parcouru les plus belles contrées de l'Europe, il se retira dans une de ses propriétés pour se livrer à l'agriculture. Mais les connaissances dont il était orné avaient fait juger qu'il pourrait être utile à sa patrie comme magistrat ; aussi fut-il nommé en 1778, commissaire général de la guerre. Il fut appelé, lorsque son emploi cessa d'exister, aux fonctions d'intendant-général des grandes routes, et Anker, malgré l'exiguïté des ressources pécuniaires mises à sa disposition, sut vaincre les obstacles presque insurmontables que lui opposait la nature sur un sol semé de précipices et de hautes montagnes. Lorsque les tribu-

naux de réconciliation eurent été établis dans sa patrie, Anker exerça pendant plusieurs années la charge de juge. La Norvège ayant été séparée du Danemarck pour être réunie à la Suède, et la constitution voulant que la Norvège envoyât un de ses enfans auprès du nouveau roi à Stockholm, sous le titre de ministre d'état, pour veiller aux intérêts du pays, Anker fut appelé par les vœux de ses concitoyens à remplir ce poste important, qu'il occupa depuis 1814 jusqu'en 1822. Il donna alors sa démission et se retira dans ses propriétés. Il avait été nommé chambellan de la cour de Danemarck, en 1801; commandant de l'ordre de Dannebrog en 1809, et grand'croix du même ordre en 1812; il fut élu, en 1815, membre de l'académie des sciences de Stockholm, fait chevalier et commandeur des ordres de Suède et de Norvège, et en 1821, chevalier de l'ordre royal de Charles XIII. Il mourut, à l'âge de 75 ans, le 10 décembre 1824, laissant une fille qui a donné sa main au comte Herman Wedel Jarlsberg.

ANNAT (François), né à Rhodéz, en 1607, jésuite, professeur de philosophie et de théologie dans son ordre pendant treize ans à Toulouse, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 5 vol. in-4°, et d'autres en français, contre les nouveaux disciples de saint Augustin. Dans le nombre, on distingue ses *Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Les écrivains jansénistes ont prouvé par les vains efforts qu'ils ont faits pour réfuter ses ouvrages, le cas que l'on doit faire de ses talens. Pascal lui a adressé ses deux dernières provinciales. Annat mourut à Paris en 1670. Il avait perdu sa place de confesseur dans les commencemens de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Vallière. Des représentations, qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très docile aux leçons de la religion; et le père Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre Annat, supérieure de la congrégation de la doctrine chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'Index le 12 septembre 1714.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu touché de ses prières, lui ayant promis qu'elle

serait mère, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J.-C. Anne signala sa reconnaissance par un cantique d'actions de grâces, plein d'idées sublimes et magnifiques de la Divinité, de sa providence, et de sa terrible et admirable justice. En voici quelques traits : « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la » vie; il conduit au tombeau et il en re- » tire; c'est le Seigneur qui ôte et qui » donne les richesses; il abaisse et il élève » qui il lui plaît. Il tire l'indigent de la » poussière, et le pauvre de dessus le fumier, pour le mettre au rang des princes, et le faire briller sur le trône; car » c'est le Seigneur qui a fait les fondemens » de la terre, c'est lui qui a su y poser le » monde. Il soutiendra toujours les justes » dans leur démarche, tandis que les impies, abandonnés de lui, seront obligés » de se cacher et de demeurer dans le » silence; car l'homme laissé à ses propres forces ne sera jamais que faiblesse. » Le Seigneur répand la terreur sur ses » ennemis; du haut du ciel il fera gronder la foudre sur eux. » Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique que toutes les traductions dégradent; sept à huit siècles avant que les sages de la Grèce aient balbutié quelques sentences éparses sur ces grandes vérités, peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, et de ces fastueux pédagogues, qui à peine auraient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? Voyez DEBORA, MARIE, mère de Jésus.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, et fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE (sainte), épouse de Joachim, et mère de la sainte Vierge. Saint Epiphane est le premier Père de l'Eglise qui nous ait appris son nom. Les Pères des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. Saint Jean-Damascène a fait de grands éloges de ses vertus. L'empereur Justinien I fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de sainte Anne vers l'an 550, on lit dans Codinus que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740; et c'est depuis ce temps-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la Prophétesse, fille de Phanuel,

fut témoin de l'humilité ineffable de la sainte Vierge, quand cette mère sans tache vint après ses couches, selon la loi se purifier au temple : alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE COMMÈNE, fille de l'empereur Alexis Commène 1^{er}, conspira, après la mort de son père, en 1118, pour arracher la couronne à Jean Commène son frère. Elle voulait la donner à son époux Nicéphore Brienne, qui avait la faiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montrait la vigueur et la fermeté d'un héros ; l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire et à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnaient aux plaisirs, elle conversait avec les savans de Constantinople, et se rendait leur rivale par la *Vie de l'empereur Alexis Commène*, son père, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu ; le style a un coloris très brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son père, ses parallèles trop fréquens des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, et des détails aussi inutiles qu'ennuyeux. C'est ainsi qu'elle exprime son embarras au commencement de son histoire : « Si je donne des louanges à Alexis, dit-elle dans sa préface, on me soupçonnera de préférer ma propre gloire à la vérité ; d'un autre côté, si la nécessité du sujet m'oblige à désapprouver quelque une de ses actions, on m'accusera d'impiété. » Elle ne manque pas de marquer la figure et la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape ; elle ne l'appelle qu'un *érêque*, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain et universel de toute la terre. On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Bohémond, fils de Robert Guiscard, lui avait plu. Le président Cousin a donné une version française de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4^e vol. de l'histoire Byzantine. David Hoeschelin en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

* ANNE DE SAVOIE, impératrice de Constantinople, fille d'Amédée V, comte de Savoie, épousa, en 1527, Andronic le Jeune, empereur d'Orient. Elle se rendit à Constantinople, avec une suite brillante de chevaliers qui y firent connaître les plaisirs des tournois. A la mort de son

époux, son fils Jean Paléologue, étant encore en bas âge, Anne s'empara de la régence et éloigna Cantacuzène ; l'armée, qui chérissait ce général aussi vertueux qu'habile, la força de le rappeler. Cédant à de basses intrigues, elle voulut le déposer une seconde fois, tandis que Cantacuzène repoussait les ennemis de l'empire ; mais un parti puissant songeait à porter ce dernier sur le trône. Le protovestiaire Apocauque engagea l'impératrice à résister. Elle ne craignit pas de demander du secours aux Turcs et aux Bulgares, en 1544 ; Apocauque ayant été assassiné l'année suivante, sa veuve, conseillée par Anne, s'en vengea par le massacre des assassins. Cependant l'impératrice fut contrainte, en 1547, de partager le gouvernement avec Cantacuzène. Elle s'occupa ensuite de querelles théologiques, et fit déposer Jean d'Apri, patriarche de Constantinople, qui jadis avait embrassé son parti contre Cantacuzène. En 1551, il s'éleva une dissension orageuse entre Cantacuzène et Jean Paléologue, et elle ne cessa que par l'abdication du premier. Anne mourut peu de temps après, mais non en 1545, comme l'a dit Moréri.

* ANNE DE RUSSIE, fille de Jaroslaw, duc de Russie, épousa, en 1044, Henri 1^{er} roi de France, qui, dit-on, ne chercha aussi loin une compagne, que pour n'avoir point à craindre de contrevenir aux lois de l'Eglise, qui défendaient le mariage jusqu'à la parenté du 7^e degré. La nouvelle reine fut accueillie en France avec de vifs témoignages de joie. Ce ne fut qu'au bout de neuf ans qu'elle eut un fils qui devint roi sous le nom de Philippe 1^{er} ; elle eut encore deux fils et une fille. Henri, étant mort le 4 août 1060, Anne se retira à Senlis, où elle fit bâtir un monastère, dans lequel elle se proposait de finir ses jours. Mais elle accorda bientôt sa main à Raoul, comte de Crépi en Valois, quoiqu'il fût déjà marié ; Raoul, qui était de plus parent de Henri, brava les foudres de l'Eglise. Anne répudiée, peu de temps après, par son nouvel époux, retourna en Russie, où elle mourut.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, seigneur de Beaujeu, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'était une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Anne de Beaujeu n'était pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans,

qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit pour lui, et voulant prendre au gouvernement la part qu'il croyait que lui donnait sa naissance, elle ne cessa de le persécuter, et le tint long-temps en prison. Peut-être y serait-il mort, si Charles VIII, qui était las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I^{er} avec le connétable de Bourbon.

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, fille et héritière du duc François II, et de Marguerite de Foix, naquit à Nantes le 26 janvier 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, Anne gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avait aimée, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, regardée comme la mère des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avait plus de grandeur d'âme que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondit : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari et son honneur.* Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; et l'on connaît la fable des biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs, que ce prince lui cita très à propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les *filles d'honneur de la reine*. Elles furent remplacées, dès 1675, par les *dames du palais*, et celles-ci par les *dames d'honneur*. On sait du reste que le mariage d'Anne avec Louis XII fut précédé du divorce de ce prince avec Jeanne, fille de Louis XI, qu'il

avait été contraint d'épouser. Voyez LOUIS XII.

ANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, femme de Louis XIII (le 25 décembre 1615), et mère de Louis XIV (le 5 septembre 1658), eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Tout le temps que Louis XIII vécut, elle fut constamment éloignée du gouvernement par l'adresse et la politique du cardinal de Richelieu qui pour régner plus en sûreté, alla jusqu'à compromettre la reine dans une conspiration de Chalais. On vit alors une reine de France publiquement accusée d'entretenir des correspondances avec les ennemis de l'état, et obligée de répondre aux interrogations du chancelier; mais l'innocence triompha, et un heureux rapprochement avec le roi donna la naissance à Louis XIV, et au siècle d'or de la France. A peine le roi eut-il fermé les yeux, qu'elle se vit sans rival à la tête des affaires. Cette régence ne fut guère moins agitée que celle de Marie de Médicis : les symptômes en furent les mêmes. On vit le royaume se diviser, et sous les mêmes prétextes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris et emprisonnés; les parlemens faire schisme entre eux, tenir les uns pour le roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avait jamais été le maréchal d'Ancre. Mais étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, Anne en goûta les premiers fruits, et l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avait fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, et l'autre toujours dévoué; tous deux ne décidaient rien sans la consulter, et par un juste retour d'égards et de complaisance, elle ne voulait jamais que ce qu'ils jugeaient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce, et mourut en 1666, d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisait l'amour des peuples et les délices de la cour. Elle était fille, sœur, femme, mère de roi, et elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épithaphe bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

Et soror, et conjux, et mater, nataque regum
Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

ANNE DE BOULEN. *Voyez* BOULEN.
 ANNE DE CLÈVES, reine d'Angleterre;
Voyez HENRI VIII.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, dernier rejeton de la famille des Stuarts, naquit en 1661. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. On la maria au prince Georges de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume d'Orange, époux de Marie sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Leopold et à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marlborough, son favori et son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix : et dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut le 20 juillet 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avait pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frère, Jacques III, le chemin au trône, et après sa mort, Georges d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avait plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avait pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avait une bonté de caractère qui vaut mieux, pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle était fort religieuse, et avait autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie Eglise. Son règne est un des plus éclatans qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort, elle s'est vue l'arbitre et en quelque sorte la maîtresse du sort de l'Europe.

ANNE IWANOWNA, impératrice de Russie, née en 1693. Elle était fille d'Iwan, empereur de Russie, frère du czar Pierre I, époux du duc de Courlande, et succéda au czar Pierre II, en 1730. Elle sut, en maintenant les forces de terre et de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tout à tour de l'empereur, des Polonois, des Turcs, des Persans et des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le

Grand-Seigneur, depuis 1757 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant la couronne à son petit-neveu Iwan.

* ANNE-PETROWNA, fille aînée de Pierre le Grand, et de Catherine I^{re}, naquit en 1706, et fut mariée, en 1723, à Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp. Elle jouit peu du bonheur qu'elle avait trouvé loin de la cour de Pétersbourg alors si féconde en révolutions; la duchesse de Holstein, également distinguée par son esprit et par sa beauté, mourut, en 1728, à l'âge de vingt-deux ans, laissant un fils unique, qui fut ensuite l'infortuné Pierre III. La mère, appelée en Russie après la mort de Catherine I^{re}, n'avait assisté qu'une seule fois au conseil de régence, le prince Mentzicoff, maître de l'empire sous un monarque enfant, l'ayant forcé de se retirer à Kiel. Le fils, appelé au trône par le vœu de sa tante, l'impératrice Elisabeth, en fut précipité, après un règne de six mois, par une catastrophe bien plus funeste. (*Voy.* PIERRE III).

* ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, et sœur de Louis II, roi de Hongrie, fut une des plus belles femmes de son temps. Elle porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale, en 1527. Deux ans après, cette princesse donna l'exemple d'un rare courage, pendant le siège de Vienne, par Soliman, empereur des Turcs, et par Jean Zopolya, vayvode de Transylvanie qui, après s'être fait couronner roi de Hongrie, s'était mis sous la protection de Soliman. Anne de Hongrie contribua puissamment à la défense de Vienne. En 1538, les deux concurrens se partagèrent la Hongrie; ainsi, l'avènement de la maison d'Autriche à la couronne de Hongrie, date de cette époque. Depuis lors, la Hongrie est plutôt considérée comme faisant partie d'une autre puissance, que comme une souveraineté indépendante. Anne mourut à Prague, le 27 janvier 1547. Marie de Medicis et Anne d'Autriche étaient ses petites-filles.

ANNE DE FERRARE. *Voy.* FERRARE.

ANNE DE GUISE. *V.* FRANÇOIS DE GUISE.

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, puis duc de Mantoue, en 1547, et de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1643, le

prince Edouard, comte palatin du Rhin, cinquième fils de Frédéric V, électeur palatin, et d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles : elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété et par sa charité envers les pauvres. Elle avait longtemps vécu dans la dissipation, et séduite par une fausse philosophie, elle était même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une manière aussi extraordinaire que touchante et instructive; on trouve les détails de sa conversion dans son *Oraison funèbre*, prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom, en 1786, sont une pièce maladroitement supposée.

ANNE DE JESUS. V. LOBÈRE.

• ANNEBAUT ou ANNEBAUD (CLAUDE d'), maréchal et grand-amiral de France, d'une ancienne famille de Normandie, se distingua par sa bravoure et surtout par un désintéressement dont l'histoire fournit peu d'exemples. Après la disgrâce du connétable de Montmorency, il fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon, et loin de s'y enrichir, il y fit des pertes considérables. François I^{er}, qui avait su l'apprécier, conseilla au dauphin, sur son lit de mort, de continuer à se servir du cardinal de Tournon, et surtout de l'amiral d'Annebaut. « Je vous le recommande spécialement, » dit le roi, comme le seul homme de la cour qui n'ait jamais eu en vue que le bien de l'état, et qui se soit appauvri dans le manement des affaires publiques. Aussi en considération de sa probité et de ses services, je lui lègue une somme de 100,000 liv. » Cette dernière recommandation fut la première chose oubliée : on le priva même du ministère; mais on ne put lui ôter l'estime générale. Catherine de Médicis le rappela depuis au conseil. Il mourut à la Fère le 2 novembre 1552.

ANNIBAL, ou HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son père une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 221 av. J.-C., il commanda l'armée des Carthaginois qui lui avaient confié leur vengeance, et prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit

les Pyrénées, dissipa une armée de Gaulois, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes, dans les défilés desquelles il battit en plusieurs rencontres les belliqueux Allobroges. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé de faire sauter des rochers avec du vinaigre (1). Mais ce fait, par lui-même invraisemblable, n'est apparemment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyait, deux siècles après de traverser les mêmes défilés avec des éléphants et tout l'attirail d'une grande armée, impossibilité qui ne provenait que de l'éboulement des terres et des rochers qui, en peu de temps, changent l'état des grandes montagnes (2). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardait l'Italie. Il entra dans la plaine, et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée, de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, était réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornélius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J.-C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes; et les vainqueurs accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur vic-

(1) Dion dit qu'on prit ainsi la ville d'Eleuthère; mais ces sortes d'exploits semblent ne devoir être placés que parmi les « impostures de l'histoire ancienne » dont Lancelotti nous a donné un catalogue qui pourrait être considérablement augmenté. Ce n'est pas que le vinaigre n'ait la force de diviser des matières dures; mais c'est une action lente, dont les voyageurs et les conquérans n'ont garde d'attendre le produit. Et si, pour en obtenir un effet prompt, il faut, comme on le dit, chauffer les rochers, les rendre rouges de feu, avant de les pénétrer de vinaigre, quels échafaudages, quels monceaux de bois ne faudrait-il pas? que d'hommes, quel étalage d'instruments! etc. Où l'on peut déployer les moyens d'une telle opération, des armées et des éléphants peuvent passer sans vinaigre. Et puis, les rochers étant fendus, serait-on fort avancé? Passe encore si on pouvait les fondre ou les pulvériser.

(2) Il y a dans les Alpes et les montagnes de la Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du temps des Romains on parvenait sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très grande étendue, qui alors étaient couverts de terre, et dont on atteignait la cime par un talus doux. Les habitants de ces pays savent combien de changemens de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années.

toire. A cela près, tout réussissait à Annibal. Il avait pour alliés, dans son armée les Gaulois cisalpins et plusieurs milliers d'Espagnols. L'année suivante, il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Trasymène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, 15,000 ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers, et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses et ses délais auraient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui aurait péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Téntius Varro et Paul Emile eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. : 60,000 hommes de pied et 6,000 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul-Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage un boisseau d'anneaux pris aux chevaliers qui périrent dans ce combat. Il parait qu'Annibal aurait dû peut-être profiter des avantages que lui offraient ses victoires, et marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyait des obstacles que les historiens n'ont pas fait connaître, et qu'aujourd'hui on s'efforcera en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage, se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le sort des empires, dit un philosophe, est si admirablement calculé dans les dispositions et les arrangements de la Providence, qu'on serait tenté de croire que la science des généraux, la sagesse des ministres et des rois, ne sont que des moyens de réaliser le plan éternel, et que pour cela elles essaient des vicissitudes, des variations nécessaires à son exécution. » Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; et les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avaient causé de terreur aux généraux

romains. Cependant de graves historiens assurent que l'armée africaine, fidèle à son chef, ne perdit point sa discipline à Capoue, et que, pendant douze ans qu'elle se maintint encore en Italie, elle affronta tous les dangers avec la même bravoure. En effet, ce qui la perdit, ce fut la constance des Romains, les succès que les Scipions obtinrent en Espagne, l'activité du sénat de Rome qui, dans une seule année, leva dix-huit légions. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J.-C. : les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campait, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; et comme il en présentait un quatrième, Annibal se retira, en disant : « Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu? » Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, s'avancait en Italie, pour secourir son frère; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, l'an 207 avant J.-C., tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois, en la voyant, dit qu'il ne doutait plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valait mieux donner la paix à son pays, que lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et Scipion; mais le général romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama, l'an 201 avant J.-C. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires : 40,000 Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. Annibal lui-même la leur conseilla. Telle fut la fin de la 2^e guerre punique, après dix-huit ans de combats les plus sanglans. Annibal conserva néanmoins tout son crédit, et fut mis à la

tête d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique. Mais Rome exigea son rappel. Devenu préteur, il réforma plusieurs abus, jusqu'à ce que la faction des Hannon, son ennemie, l'ayant accusé auprès des Romains, d'entretenir des liaisons secrètes avec Antiochus, roi de Syrie, il fut exilé de Carthage. Il se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bithynie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches et les réquisitions des Romains, et craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portait depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 185 avant J.-C., âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire; » il seurent autrefois la générosité d'avertir » Pyrrhus de sa précautionner contre un » traître qui le voulait empoisonner; et ils » ont aujourd'hui la bassesse de solliciter » Prusias à me faire périr. » Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin sont grossis, et qu'ils partent de la haine que lui portaient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troublait, une connaissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des grands généraux de tous les siècles. M. Turpin de Crissé, le considérant dans son exil et ses disgrâces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui désespéra si légèrement du salut public. « Annibal, dit-il, qui fuit » de contrées en contrées pour soulever » contre Rome de nouveaux ennemis, se » consolant de vivre par l'espoir de » ger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à » devenir le courtisan d'un roi, me paraît » plus grand que Caton, qui se donne la » mort, lorsqu'il peut opposer au génie et » à la fortune de César son propre génie, » son courage et son nom. » — Il y a deux autres généraux carthaginois de ce nom. ANNIBAL, fils de Giscon, qui se distingua dans une expédition contre la Sicile, l'an 409, avant J.-C., et qui mourut de la peste trois ans après. — ANNIBAL l'ancien, dans la première guerre punique,

261 ans avant J.-C., ravagea les côtes de l'Italie, et fut tué par ses soldats, pour s'être laissé surprendre par les Romains.

ANNIUS, de Viterbe, ou JEAN NANNI, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisait beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture sainte, et 17 livres d'*Antiquités*, Rome, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-fol.; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement dans des temps où il n'y avait pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, etc. Il paraît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter ces écrits que l'imposture avait enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du Père Labat, tome 7, page 98. où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère (*Voy. MEGASTHENE*). On peut encore consulter une apologie d'Annius, par Didyme Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON (saint), sorti d'une famille noble, prit, dans sa jeunesse, le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, et résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus et son devoir le firent connaître à la cour de l'empereur Henri III, dit *le Noir*. Ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque temps après, il le nomma prévôt de Groslar, dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siège archiepiscopal de Cologne en 1056. Après avoir réformé tous les monastères de son diocèse, il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent et premier ministre, pour gouverner durant la minorité de Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance, excitèrent un mécontentement général. Annon fut rappelé, et il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1073, jour auquel on lit son nom dans le *Martyrologe romain*.

* ANOT (PIERRE-NICOLAS), chanoine et grand-pénitencier de l'église de Reims, docteur en théologie, né en 1762 à Saint-Germain-Mont, département de la Marne, se trouvait sous-principal au collège de Reims, où il avait fait de brillantes études, lorsque la révolution éclata. Son refus de prêter le serment l'obligea de s'expatrier. Il parcourut successivement les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, et accompagna à Malte un jeune chevalier dont l'éducation lui avait été confiée. Après le concordat de 1802, il revint à Reims, où il se livra à ses fonctions et aux bonnes œuvres avec le plus généreux dévouement. Il s'étoit consacré particulièrement au soulagement des prisonniers, et il remplissoit ce ministère avec autant de constance que de charité, retranchant souvent de ses propres besoins pour subvenir à ceux des malheureux qu'il visitait, persuadé que la bienfaisance ouvre souvent la route à la religion. Il est mort le 21 octobre 1823. M. Sannegon, en ouvrant les assises de la Marne, le 3 novembre suivant, crut devoir faire entrer dans son discours le tableau de son zèle et de sa charité pour les prisonniers, et M. Macquart, grand-vicaire de Reims, prononça son éloge devant l'association de la Providence. Il a été imprimé la même année in-12. On trouve aussi une notice sur l'abbé Anot dans l'annuaire du département de la Marne pour 1824. On lui doit : | *le Guide de l'Histoire, ou Annales du monde depuis la dispersion des hommes jusqu'en 1801*, in-folio, 1801, réimprimé en 1816, avec des augmentations considérables, sous le titre d'*Annales du monde, ou Tableaux chronologiques qui présentent la naissance, les progrès, révolutions et démembremens des empires, etc.*, jusqu'en 1816, 2^e édition, Paris, 1816, in-folio; | *les deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte, écrites selon l'ordre des temps*, 1803, 2 vol. in-12. On dit qu'il a composé cet ouvrage avec F. Malfilâtre; | *Oraison funèbre de Louis XVI*, Reims 1814, in-4^o; | *Tableau de l'Histoire universelle, ouvrage qui sert de texte et de développement aux annales du monde*, 1817-22, 6 vol. in-12; | *des Sermons*, imprimés séparément de 1821 à 1823, où l'on trouve autant de goût que de solidité; | *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence établie à Reims*, 1823, 2 parties in-12.

* ANQUETIL (LOUIS-PIERRE), né à Paris, le 21 janvier 1723, entra à 17 ans dans la congrégation de Sainte-Généviève, et enseigna avec distinction au collège de Saint-Jean, les belles lettres et la théologie. Devenu directeur du Séminaire de Reims, il y composa l'histoire de cette ville. Il fut nommé en 1759, prieur de l'abbaye de la Roë, en Anjou, et ensuite envoyé en qualité de directeur au collège de Senlis, pour y ranimer les études. C'est dans cette ville qu'il composa l'*Esprit de la Ligue*. Il obtint, en 1766, le prieuré de Château-Renaud, près de Montargis, et il l'échangea, au commencement de la révolution, contre la cure de la Villette, près de Paris. Enfermé à l'époque de la terreur, à Saint-Lazare, il continua dans sa prison son *Histoire universelle*. Anquetil fut élu membre de la seconde classe de l'Institut, lorsque cette société fut formée. Ayant été attaché bientôt après au ministère des relations extérieures, il fit paraître ses *Motifs des traités de paix, etc.* Cet auteur, doué d'une santé robuste qu'il devait à son humeur égale et à sa constante sobriété, était très laborieux, et travaillait régulièrement dix heures par jour. Il ne se laissait rebuter par aucun obstacle, et il préparait encore d'importans travaux, lorsque la mort l'enleva le 6 septembre 1808, dans sa 84^e année. Sa vigueur ne l'avait pas abandonné, et la veille de son dernier jour, il disait encore à un de ses amis : « Venez voir un homme qui meurt » tout plein de vie. » Il a laissé : | *Histoire civile et politique de la ville de Reims*, 1756-1757, 3 vol. in-12. Cette histoire se termine à l'année 1637; elle devait avoir un 4^e volume qui n'a pas paru. Il eut pour collaborateur un Félix de la Salle; ayant disputé pour savoir lequel des deux mettrait son nom à cet ouvrage, le sort se prononça pour Anquetil. On peut à ce sujet consulter le *Mémoire servant de réponse, pour le sieur Delaistre, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1758, in-4^o, de 14 pages. L'histoire de Reims remplie de dissertations curieuses est regardée comme un chef-d'œuvre en son genre. Aussi l'auteur disait-il à la fin de sa vie : « Je viens de relire l'histoire de Reims, » comme si elle n'était pas de moi; je ne » crains pas de dire que c'est un bon ou- » vrage. » | *Almanach de Reims*, 1754, in-24; | *l'Esprit de la Ligue, ou Histoire polit. des troubles de France, pendant les 16^e et 17^e siècles*, 1767, 3 vol. in-12; 1771, 3 vol. in-12; 1783, 3 vol. in-12.

12; 1797, 5 vol. in-12; cet ouvrage est justement estimé; | *Intrigue du cabinet sous Henri IV, et sous Louis XIII, terminée par la Fronde*, 1780, 4 vol. in-12, ouvrage médiocre, mais qui n'est pas cependant sans mérite; | *Louis XIV, sa cour et le Régent*, 1789, 4 v. in-12, réimpr. en 1794. Cet ouvrage inférieur encore au précédent a beaucoup perdu par la publication des mémoires où l'auteur avait puisé; | *Vie du maréchal de Villars, écrite par lui-même, suivie du journal de la Cour de 1724 à 1734*, Paris, 1787 et 1792, 4 vol. in-12; c'est un extrait des mémoires de Villars; | *Précis de l'histoire universelle*, 1797, 9 vol. in-12; 1801, 12 vol. in-12; 3^e édition entièrement revue par M. Jondot, 12 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues; | *Motifs des guerres et des traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, de Louis XV et Louis XVI*, 1798, in-8°; | *Histoire de France, depuis les Gaules jusqu'à la fin de la monarchie*, 1805, 14 vol. in-12; cet ouvrage se ressent du grand âge de l'auteur qui avait plus de 80 ans, lorsqu'il le publia; | *Notice sur la vie de M. Anquetil-Duperron*, son frère; | enfin diverses *Dissertations* insérées dans les mémoires de l'Institut.

* ANQUETIL-DUPERRON (ABRAHAM-HYACINTHE), frère du précédent, né à Paris, le 7 décembre 1731, fit d'excellentes études dans cette ville, et acquit une connaissance assez approfondie de l'hébreu. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'appela dans son diocèse où il lui fit faire ses études théologiques, et l'envoya ensuite au séminaire d'Amersfoort près d'Utrecht. Le jeune Anquetil qui n'avait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, préféra se livrer à l'étude des langues qu'il affectionnait, et il revint d'Amersfoort à Paris, où il se fit remarquer par M. Sal-lier, garde des manuscrits à la Bibliothèque du roi; ces avant lui fit accorder un modique traitement en qualité d'élève pour les langues orientales. Le hasard ayant fait tomber entre les mains d'Anquetil quelques feuillets calqués sur un manuscrit zend du *Vendidad-Sadé*, il éprouva un désir passionné de se rendre dans l'Inde pour découvrir les livres sacrés des Parses. N'ayant pu obtenir une traversée gratuite sur une expédition qui se préparait en ce moment à Lorient, il s'engagea comme soldat dans la marine royale, en 1774. Le ministre ayant appris cet acte de dévouement, donna des ordres pour que

le passage lui fût accordé ainsi qu'un traitement qui devait être fixé par le gouverneur des établissemens français dans l'Inde. Mais Anquetil était parti avant la réception des dépêches du ministre. Il débarqua le 10 août 1753, à Pondichéry, après neuf mois de traversée, et s'arrêta dans cette ville assez de temps pour apprendre le persan moderne. Il se rendit ensuite à Chandernagor, pour étudier le Samskretan. Il y tomba malade, et à peine était-il rétabli, que la guerre se déclara entre les Français et les Anglais, ce qui le força de retourner à Pondichéry. Il s'embarqua de là pour Surate, visita en passant différentes villes, et pénétra dans le pays des Marates, où il observa les monumens des juifs et des chrétiens de saint Thomas, dont il recueillit les traditions avec soin. A son arrivée à Surate, il alla trouver les prêtres qui possédaient les livres qu'il cherchait; la loi leur défendait de les communiquer aux hommes d'une religion étrangère; il parvint cependant, à force d'adresse et de soumission, à lever les scrupules de quelques *Destours* (prêtres parses) du Guzarate, et il les obtint. Il fit auprès d'eux assez de progrès dans la connaissance du zend et du pehlewî pour traduire un dictionnaire zend et pehlewî, le *Vendidad-Sadé* et quelques autres ouvrages du pays. Un prêtre qu'il avait su intéresser en sa faveur, l'introduisit, au péril de sa vie, dans l'intérieur des temples, et lui fit connaître à fond les rites et les cérémonies de sa religion. Il avait formé le dessein d'aller étudier la langue, les coutumes et les antiquités des Indous à Bénarès, quand la prise de Pondichéry l'obligea de revenir en France. Il monta sur un vaisseau anglais, débarqua à Londres, passa par Oxford et arriva à Paris le 4 mai 1762, sans autres richesses que celles qu'il avait uniquement ambitionnées, c'est-à-dire, des manuscrits au nombre de cent quatre-vingt, et d'autres objets rares. L'abbé Barthélemy lui fit obtenir avec une pension le titre d'interprète pour les langues orientales à la bibliothèque du roi. L'académie des belles-lettres le reçut, en 1763, au nombre de ses associés. Dès lors il s'occupa exclusivement de la rédaction et de la publication des matériaux qu'il avait amassés si péniblement. Il publia en 1771, sous le titre de *Zend-Avesta*, en 5 vol. in-4°, le recueil des livres sacrés des Parses. Il y joignit une relation curieuse de son voyage, et une savante *Vie de Zoroastre*; il

donna ensuite : | *Législation orientale*, 1778, où le système de Montesquieu sur cette législation est combattu avec vérité ; | *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786 ; cet ouvrage qui fait partie de la *Géographie de l'Inde* du père Thieffenthaler fut suivi, en 1789, de son | *Traité de la dignité du commerce et de l'état du commerçant*. Lorsque la révolution eut éclaté, Anquetil se voua à la solitude la plus retirée, donnant tous ses soins à de nouvelles publications, et il fit encore paraître : | *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798, 2 vol. in-8° ; | une traduction latine des *Oupnekhat*, ou *Upanishada*, c'est-à-dire, *secrets qu'il ne faut pas révéler*, 1804, 2 vol. in-4°. La mort le surprit tandis qu'il était occupé à revoir une *Traduction du voyage du père Paulin de Saint-Barthélemy dans l'Inde* ; cet ouvrage a paru par les soins de M. Silvestre de Sacy en 1808, en 3 vol. in-8°. Anquetil a laissé de plus un grand nombre de manuscrits. Cet auteur joignait à une immense érudition, et à la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, les plus grandes qualités du cœur, et une philosophie religieuse. On se rappellera toujours le noble désintéressement avec lequel il refusa plusieurs récompenses du roi, et la somme de trente mille francs que des Anglais lui offrirent pour sa traduction du *Zend-Avesta*.

ANSALONI (GIORDANO), missionnaire sicilien, que l'église du Japon compte au nombre de ses martyrs. Il naquit à Sant-Angelo, ville du diocèse d'Agrigente, et entra de bonne heure dans l'ordre de St-Dominique ; après son noviciat, il fut envoyé à Salamanque en Espagne, pour y achever ses études. Bientôt, son zèle lui fit tourner ses vues vers les missions, et il obtint de ses supérieurs la liberté de s'y consacrer. Il fut du nombre des missionnaires de cet ordre qui partirent, en 1625, pour les Philippines, où ils se rendirent par la route du Mexique. Arrivé à Manille, le père Ansaloni se dévoua au service des malades dans les hôpitaux, et donna le reste de son temps à l'étude du chinois. Lorsqu'il put entendre les livres écrits en cette langue, il entreprit un Recueil des superstitions chinoises, pour se mettre lui-même en état de les combattre avec plus de succès, s'il arrivait que son ministère l'appelât à la conversion des peuples de cet empire ; mais il n'eut pas le temps de finir cet ouvrage, qui ne fut jamais publié : la Providence lui avait

marqué une autre destination. Il reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre au Japon. Accompagné d'un de ses confrères, il y pénétra, en 1632, dans le temps où la persécution contre les chrétiens y éclatait avec le plus de violence. Les dangers qui environnaient de toutes parts le vertueux missionnaire, ne l'empêchèrent pas de se livrer à toutes les fonctions de son ministère. Il échappa aux recherches pendant deux ans ; mais il fut enfin saisi, ainsi que son collègue. Soixante-neuf chrétiens, arrêtés avec eux, furent décapités, et les deux missionnaires, condamnés au supplice de la fosse, y consommèrent leur martyre, le 18 novembre 1634. Pendant le séjour que le père Ansaloni fut forcé de faire au Mexique, il y employa ses loisirs à une traduction latine des Vies des Saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo : le manuscrit de cette version, qu'on dit être très élégante, se conserve encore à Séville.

* ANSART (ANDRÉ-JOSEPH), né dans l'Artois, en 1723, entra dans l'ordre de St-Benoît, et, ayant été nommé procureur d'une des maisons de cet ordre, disparut avec les fonds qu'il avait entre les mains. Il s'attacha à l'ordre de Malte, en devint conventuel, se fit recevoir avocat au parlement, et docteur en droit de la faculté de Paris ; il fut ensuite nommé prieur-curé de Villeconin, membre des académies d'Arras et des arcades de Rome. Il mourut vers 1790, après avoir publié : | *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, 1708, in-12 ; | *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1770, in-12 ; | *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuil* 1772, in-12, La première partie comprend la Vie de saint Maur ; les deuxième et troisième parlent des différentes translations des reliques du saint ; la quatrième est l'Histoire de l'abbaye de St-Maur-des-Fossés ; | *Eloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masénius, 1777, in-12 ; | *Esprit de S. Vincent-de-Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12 ; | *Histoire de sainte Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12 ; | *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12 ; | *Bibliothèque littéraire du Maine, Châlons-sur-Marne*, 1784, in-8° ; *La vie de Grégoire Cortez, bénédictin, évêque d'Urbain et cardinal*, 1786, in-12. On a dit dans le temps qu'Ansart était peu instruit, et qu'il avait trouvé tous les matériaux de ses ouvrages dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés.

ANSBERT (saint), né à Chaussi, village du Vexin, fut élevé à la cour du roi Clotaire III, et refusa un riche mariage pour se consacrer à Dieu. Il alla exécuter ce projet dans l'abbaye de Fontenelle, où il embrassa la règle de Saint-Benoît; il devint ensuite abbé de ce monastère, qu'il gouverna sagement, et en fonda plusieurs autres. Ayant été élu archevêque de Rouen, après la mort de saint Ouen, en 683, il fut sacré par saint Lambert, à Clichy, où Thierry III avait convoqué les états du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimait singulièrement, à cause de son éminente sainteté, et qui l'avait choisi pour son confesseur. Pepin, maire du palais, aux yeux duquel la calomnie l'avait noirci, le relégua dans le monastère de Haumont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur et son assiduité à la prière. Sa mort, arrivée en 697, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avait accordée de retourner dans son diocèse. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, qu'il avait choisie pour le lieu de sa sépulture.

ANSE DE VILLOISON. *Voyez VILLOISON.*

ANSEAUME (J.), né à Paris vers l'an 1722, y mourut en 1784. D'abord souffleur au théâtre italien, il fut de 1755 à 1757 sous-directeur de l'opéra-comique de la Foire, auquel il avait donné naissance. Souffleur de nouveau en 1758, il donna au théâtre *le Peintre amoureux*, opéra comique qui est demeuré long-temps au répertoire. En 1766, il publia son *Théâtre* en 3 vol. in-8° dans lequel on remarque des pièces qui ne sont pas sans mérite. Pour former ces trois volumes, on s'est contenté de recueillir les pièces imprimées séparément dans leur nouveauté. Anseume est auteur d'un grand nombre d'autres pièces qui ne sont point dans ce recueil, parmi lesquelles on remarque le *Tableau parlant*, farce divertissante, la meilleure de ce genre.

ANSECHAIRE ou **ANSGAIRE**, *Anscharius* (saint), (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paraît par une charte de Louis le Débonnaire), surnommé *l'Apôtre du septentrion*, premier évêque de Hambourg et de Brême, naquit en Picardie l'an 804, et fut élevé dans le monastère de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avait été bâti par Louis

le Débonnaire, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé, par Louis le Débonnaire, pour gouverner ce monastère. Les Danois et les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'Evangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire qui en convertit un grand nombre, et qui fut fait, l'an 842, évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en Islande, et, selon quelques auteurs, jusqu'au Groënland. Il mourut à Brême l'an 864. Cette église avait été unie à celle de Hambourg en 849. Sa vie, que don Mabillon a publiée avec de savantes remarques, a été écrite par saint Rembert, son successeur. Saint Anschaire nous a laissé une *Vie de saint Willehad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse et d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considère surtout le temps où vivait son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette vie, qui fut imprimée en entier à Cologne, en 1642. Le Père Mabillon l'a publiée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses *Historiens de Hambourg*, tome 2.

ANSEGEISE, ou **ANSIGISE** (saint), issu du sang royal, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne ne voulant pas que ses talens fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, et lui conféra en titre de bénéfice l'abbaye de Saint-Germer en Flex, qu'il réédifia. Il avait eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, et de Saint-Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Germer. Louis le Débonnaire lui conféra celles de Luxeuil et de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, et mourut en 834. On lui doit un recueil des *Capitulaires* de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, imprimé par les soins de Pierre et François Pithou, en 1588, 1603 et 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes; ce qui peut très bien être, les hommes distingués par leurs lumières et leurs vertus ayant, durant ces siècles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité; quelques-uns l'ont confondu avec le suivant.

ANSEGEISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens, le 24 juin 871. Charles le Chauve, qui ambitionnait la dignité d'empereur, l'envoya au pape Jean VIII, pour s'assurer de son suffrage; ce pontife le fit primat et vicaire dans les Gaules et dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnaître comme primat, dans un concile où Charles le Chauve se trouva, en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposèrent, et entre autres Hincmar de Reims, qui avoit publié un écrit contre cette primatie. A son retour d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva, en 878, au concile de Troyes, où le pape était présent; et l'année d'après, 879, il sacra, dans l'abbaye de Ferrière en Gatinais, les rois Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue. Il mourut en 885.

* **ANSELIN (JEAN LOUIS)**, graveur, né à Paris en 1754, fut élève d'Augustin de Saint-Aubin; il a gravé divers sujets dont les plus intéressans sont: le premier homme et la première femme, d'après M. Le Barbier, et Molière lisant sa pièce du *Tartufe*, chez Ninon, en présence de plusieurs hommes illustres du siècle de Louis XIV; cette dernière composition est de M. Mansciau. Anselin est mort à Paris en 1825.

ANSELME, chanoine, et ensuite doyen de l'église de Liège, issu d'une famille noble, florissait au 11^e siècle. Son mérite le rendit cher à Wason, évêque de Liège en 1041, et à Théoduin, qui lui succéda en 1048. Il fit avec celui-ci le voyage de Jérusalem. Il continua, par l'ordre de ses supérieurs, c'est-à-dire, de l'archevêque de Cologne, l'*Histoire des évêques de Liège*, commencée par Herige, abbé de Lobbes en 991 et déjà continuée par un nommé Alexandre, chanoine aussi de la cathédrale de Liège, qui avait entrepris ce travail à la sollicitation de la bienheureuse Ide, abbesse de Sainte-Cécile de Cologne. Don Martenne et don Durand, de la congrégation de Saint-Maur, ont donné une édition de celui d'Anselme, dans leur *Amplissima collectio*. Anselme vécut au moins jusqu'en 1056, année à laquelle il a publié son ouvrage.

* **ANSELME DE GEMBOUX**, en latin *Gemblicum*, fameuse abbaye du Brabant, y entra jeune, et y fit profession de la règle de Saint-Benoît. Il y eut pour maître Guérin, son parent, religieux de l'abbaye, sous lequel il fit de grands progrès dans

les saintes lettres. Sa réputation engagea l'abbé de Hautvillers en Champagne à le demander pour donner des leçons à ses jeunes religieux. Après avoir enseigné à Hautvillers, il fut appelé à l'abbaye de Lagny, pour rendre les mêmes services. De retour à Gembloux, il continua d'y professer, et fut chargé de la bibliothèque. Il y exerça ce dernier emploi en homme qui aime les livres, et qui est capable d'en apprécier le mérite. Il les renvoyait, et quand l'occasion s'en présentait, il en corrigeait les fautes. *Bibliotheca assiduus scrutator erat, et ubi utilitas poscebat, eam, emendando, et augendo, meliorabat*, dit les écrits du temps. L'abbaye ayant vaqué en 1113, il fut élu d'un consentement unanime. Il était d'une santé faible et délicate, ce qui ne l'empêchait ni de se livrer aux austerités de la vie monastique et à la méditation, ni de donner l'exemple de l'assiduité à l'étude des saintes Ecritures. Il a continué la *Chronique* de Sigebert, religieux du même monastère, depuis 1112, que mourut cet écrivain, jusqu'en 1137. Il a eu trois continuateurs anonymes, tous trois de l'ordre de Saint-Benoît: le premier, religieux de Gembloux a poussé la *Chronique* depuis 1137 jusqu'en 1148; le deuxième, religieux d'Affligem, jusqu'en 1165, et le troisième, religieux d'Anchin, jusqu'en 1224. Cette *Chronique* avec sa continuation, a été publiée par Aubert Le Myre, à Anvers, chez Verdussen, 1608, in-4°. Il existait à Anchin un poème latin manuscrit, à la louange de saint Bernard, abbé de Clairvaux et de ce monastère, avec cette inscription: *Venerabili abbati Clavallensi Bernardo Anselmus*, qu'on pourrait attribuer à Anselme de Gembloux, à moins que peut-être ces vers ne soient d'Anselme, moine de Saint-Médard de Soissons, puis abbé de Saint-Vincent de Laon, aussi contemporain de saint Bernard, qui concourut à son élévation sur le siège épiscopal de Tournai. Cette pièce commençait par ces vers :

Vallis deflexa quam mons deflexus opacat.

Anselme de Gembloux mourut le 20 mars de l'an 1137 ou 1138, si l'on fait commencer l'année au mois de janvier (*Voyez SIGEBERT*).

ANSELME (saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aost en Piémont, en 1033. Il vint au monastère du Bec, en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut

ANSON (GEORGES), célèbre marin anglais, né dans le Staffordshire, en 1697, d'une famille noble et ancienne, se voua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers auxquels il fut exposé dans sa première course, qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayants. Poursuivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces et les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1725 capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. En 1739, la guerre s'étant élevée entre l'Espagne et l'Angleterre, le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires, qui portaient environ 1,400 hommes d'équipage. La saison était si fort avancée, quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restait plus que deux et une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avait été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Payta, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendre, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500,000 piastres : le gain pour les Anglais d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna de Payta, à l'approche d'une armée espagnole. Il fit voile vers les îles des Larrons, avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant d'y arriver, un scorbut d'une nature affreuse lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra

un navire espagnol richement chargé ; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais ce qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante que la plupart des voyageurs et des philosophes modernes voudraient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches et cruels spectateurs de la victoire d'Anson ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols au moment de la prise du vaisseau. Anson ayant vengé l'honneur de sa nation, retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre le 15 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient en or et en argent à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de la *Bleue* fut la première récompense d'Anson ; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de la *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre M. de la Jonquière, qui ramenait en Europe une escadre, composée de six vaisseaux de guerre, et quatre vaisseaux revenant des Indes orientales. « Vous avez vaincu » l'*Invincible*, lui dit la Jonquière, et la « *Gloire* vous suit. » Cette défaite n'enlève rien à la réputation du marin français, qui, à cause de l'infériorité de ses forces, pouvait difficilement lutter contre son rival. Le ministère britannique nomma le vainqueur vice-amiral d'Angleterre, et peu de temps après premier lord de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait depuis longtemps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo, en

1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux Français et les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres, le 6 juin 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armées, sur sa valeur, sur son intrépidité; il fut homme de bien, il respecta l'humanité, lors même que son bras s'armait pour la détruire. Nous avons de lui *Voyage autour du monde*, traduit en français, 4 vol. in-4°, 1789, Amsterdam, réimprimé en 4 vol. in-12; et à Lyon, 1786, 2 vol. in-4°.

* ANSON (PIERRE HUBERT), né à Paris en 1744, était agrégé à la faculté de droit, lorsque d'Ormesson, intendant des finances, l'appela auprès de son fils, depuis contrôleur-général. Anson occupa avant la révolution plusieurs places dans les finances, fut député à l'Assemblée Constituante, et ensuite administrateur des postes, place qu'il occupait à sa mort, arrivée en 1810. Anson a publié, | une traduction en vers des *Odes d'Anacréon*, petit in-8°, Paris, 1795; traduction faible et d'une grande médiocrité; | *Lettres de milady Montague*, 2^e édition, Paris, 1803, 2 vol in-12 (*Voy.* l'article de cette dame auteur). Les autres productions d'Anson sont si peu importantes que nous nous abstenons de les citer.

ANSPRAND, roi des Lombards, tuteur de Lieubert, fils de Canibert, en l'an 700, et dépouillé l'année suivante de la régence, par Ragimbert, duc de Turin. Lieubert, son pupille, fut blessé et fait prisonnier en 702, par le même Ragimbert. Le rebelle le fit ensuite massacrer dans le bain. La femme et le fils aîné d'Ansprand furent mutilés avec une atroce barbarie. Son plus jeune fils, Liutprand, fut épargné; il alla rejoindre en Bavière Ansprand, qui s'y était réfugié. Celui-ci fut obligé de différer sa vengeance jusqu'en 712. Enfin, il rassembla une armée avec laquelle il vint attaquer Aribert, fils de Ragimbert. Celui-ci ayant été défait, se noya en traversant le Tésin à la nage. Les Lombards lui donnèrent Ansprand pour successeur; ce prince ne régna que trois mois; mais son fils Liutprand, qui lui succéda, fut un des plus grands monarques de la Lombardie.

* ANSTEY (CHRISTOPHE), écrivain anglais, né en 1787, dans le Wiltshire, fit ses études à Eton, puis à Cambridge, d'où il se fit chasser pour un écrit satirique dirigé contre ses professeurs. Il se rendit à Bath, où il publia le *guide de Bath* et les

Mémoires d'un ci-devant Macaroni écrits pour les oisifs, et qui obtinrent quelques succès. Entré dans la carrière militaire, il donna depuis plusieurs ouvrages moins remarquables par le talent de l'auteur que par leur causticité. Anstey mourut en 1805.

* ANTALCIDAS, lacédémonien devenu célèbre par le traité qu'il conclut avec les Perses au nom de la Grèce (387 ans avant J.-C.). Agésilas combattait les Perses avec avantage en Asie, lorsqu'il revint secourir les Lacédémoniens qui, malgré la victoire de Coronée, se voyaient sur le point de céder à une ligue que la Grèce presque entière avait formée contre eux. Les Lacédémoniens envoyèrent Antalcidas en Asie, pour offrir à Artaxerxès la cession de toutes les villes grecques de l'Asie mineure. Artaxerxès fit l'accueil le plus favorable à l'envoyé Spartiate, et lui donna des preuves de la joie que lui causait ce traité; mais Lacédémone était déshonorée par sa jalousie. Antalcidas, de retour dans sa patrie, fut fait éphore. Envoyé une seconde fois vers le monarque persan pour demander des secours en argent, il fut à peine écouté. Antalcidas en butte aux railleries de ses concitoyens, et craignant d'être poursuivi par les éphores, se laissa mourir de faim.

ANTÈRE (saint), *Anteros*, grec de naissance, succéda à saint Pontien sur le siège de Rome, l'an de J.-C. 238. Son pontificat fut très court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bède, Adon et le nouveau Martyrologe romain lui donnent le titre de *Martyr*.

ANTESIGNAN (PIERRE), naquit à Rabasteins, au diocèse d'Albi, dans le 16^e siècle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée plusieurs fois, et a continué d'être estimée des savans, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup servi. Il fit ensuite une *Grammaire universelle*: compilation confuse et compliquée, dont il est impossible d'extraire un résultat sûr et net. Son édition de Térence est chargée d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop. C'était le goût des savans de son siècle, hommes à recherches et à pénibles études, aussi rassis et appliqués que nous sommes lestes et légers. On a encore de lui: *Thematis verborum investigandi ratio*, et *Praxis praeceptorum linguae graecae*.

ANTHELME (saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Belley. Dégouté du mon-

de, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande-chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor III, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre. On le choisit en 1163 pour remplir le siège épiscopal de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son Eglise. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son Eglise. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande-chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi une grande tendresse pour les pauvres, et leur procurait des secours abondans. Il mourut le 26 juin 1178.

ANTHELM (**JOSEPH**), chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations* latines sur l'Histoire ecclésiastique de cette ville, Aix, 1680, in-4°; sur le Symbole de saint Athanase, 1693, in-8°; sur saint Eucher, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à saint Léon, en particulier les livres de la *Vocation des gentils*, qu'il prétend, contre le père Mémel, être de saint Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage. (*Voyez* saint LÉON.) Son dernier ouvrage est une *Lettre* au père Pagi, touchant les actions et la mort de saint Martin de Tours. Il mourut à Fréjus, le 21 juin 1697, à l'âge de 49 ans. Il règne dans tous ses écrits une modération et une honnêteté dignes d'un vrai savant. — Deux autres **ANTHELM** méritent d'être cités, savoir Nicolas, grand-oncle du précédent, et Pierre, son oncle, premier chanoine et vicaire-général de Fréjus, syndic-général du clergé, né dans la dernière moitié du 16^e siècle, lequel rendit de grands services à son chapitre, et assista aux assemblées du clergé qui se tinrent en 1603 et 1606. Ce fut lui qui fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, le catalogue des évêques de Fréjus pour leur

Gallia christiana. On a aussi de lui des *Adversaria*, cités à la page 170 du traité de Pierre Anthelmi *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*. Il mourut le 2 mars 1646. — **Pierre ANTHELM**, neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, fit à Paris ses études en théologie et en droit, et fut reçu docteur dans deux facultés. D'abord, lié avec le célèbre Peiresc, il se livra comme lui à la recherche des antiquités. Il abandonna ensuite cette étude pour ne s'occuper que de théologie. On a de lui : | *De initiis ecclesiæ foro-juliensis*, Aix, 1680, in-4°; | *Leontius episcopus et martyr suis foro-juliensibus restitutus*. Il mourut le 27 novembre 1648.

* **ANTHEMIUS**, petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, fut revêtu en 403 de la même dignité. Il fut successivement ambassadeur en Perse, maître des offices et consul. Il était patrice, lorsque Arcadius mourut en 408, laissant la couronne à son fils Théodose II, âgé seulement de sept ans. Anthémios exerça la régence avec la plus grande sagesse jusqu'en 414, époque à laquelle Pulchérie prit la conduite des affaires. Il avait su réprimer plusieurs révoltes et étouffer les querelles que l'esprit de secte cherchait continuellement à susciter dans Constantinople. Durant son administration l'empire fut heureux au-dedans et respecté au-dehors. Saint Jean Chrysostôme a fait un grand éloge des qualités et des vertus d'Anthémios, qui mourut paisiblement dans l'obscurité à laquelle il s'était voué.

ANTHEMIUS (**PROCOPIUS**), empereur d'Occident, né à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphémie sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémios ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident : Anthémios crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque temps après, le siège devant Rome, où Anthémios était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthémios fut assassiné par ordre de son gendre en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au courage : il était zélé pour la jus-

tice et la religion, compatissant envers les malheureux, et n'ayant, ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au 6^e siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. Il existe un recueil de machines, qu'on lui attribue, intitulé : *Περὶ παραδοξῶν μηχανημάτων*. On y voit, entr'autres, le miroir ardent, tel que Kircher et Buffon ont cru qu'avait été celui d'Archimède. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque d'Autriche : c'est le 229^e de la 4^e partie du catalogue que Nessel a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est un autre dans celle du roi de France. Voyez la description de son miroir dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1773, page 239. Son plus beau titre à la gloire est la construction de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, la plus belle de l'Orient ; il n'en vit poser que les fondemens ; mais il eut toujours le mérite d'avoir tracé le plan de cet édifice admirable, qui se fait encore remarquer aujourd'hui. Cet architecte est appelé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie. Il mourut vers l'an 534, laissant à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument.

* **ANTHOINE** (FRANÇOIS-PAUL-NICOLAS) député aux états-généraux par le bailliage de Sarguemines, prit le parti de Danton contre le Châtelet, et demanda qu'on mit en accusation les magistrats de ce tribunal. Il sollicita l'établissement du Jury, et s'occupa de l'organisation de la cour de cassation. Après la session, il fut nommé maire de Metz. La convention lança plus tard contre lui un mandat d'arrêt, mais le représentant Quinette obtint qu'il fût annulé. Appelé lui-même à siéger à la convention, Anthoine y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, avec ces mots : *sur mon honneur, Louis mérite la mort*. Il fut envoyé, durant l'hiver de 1793, dans le département de la Meuse ; accusé de concussion par son collègue Salles, il échappa encore à cette attaque. Ayant obtenu un congé pour se rendre à Metz où l'appelaient ses affaires, il mourut dans cette ville en léguant tous ses biens à la nation ; mais la convention les rendit aux héritiers.

ANTIGÈNES, Macédonien, un des capitaines d'Alexandre le Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer

aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigène ne méritait pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumène à Antigone, vers l'an 316 avant J.-C., mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car Antigone le fit brûler tout vivant dans une cage de fer.

ANTIGÉNIDE ou **ANTIGÉNIDAS**, célèbre musicien de Thèbes, en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le nome ou l'air du *Char*, en présence d'Alexandre le Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes ; peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

ANTIGONE, se distingua parmi les généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défait Ptolémée Lagus, bâtit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassandre. Séleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'était fait couronner roi d'Asie, et aurait voulu l'être de tout l'univers. Il fut tué dans une bataille qui se livra vers Ipsus, en Phrygie, l'an 299 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit qu'il *voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force*. Il disait communément que *la royauté est une hagnète servitude* ; ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle, que *les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets*. Antigone ajoutait que si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête. On raconte que le poète Hermodore lui ayant donné le titre de *fils du soleil*, il répondit séchement : *Mon valet de chambre sait bien le contraire*. Antigone ternit ce qu'il avait de belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, et lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment : *Alexandre*, avait-il coutume de répondre, *moissonnait ; mais moi je ne fais que planer*. Thrasyllé le cynique se présenta devant Antigone et lui demanda une drachme : *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent*. — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique*.

* **ANTIGONE-GONATAS**, fils de Démétrius-Poliorcète, était ainsi surnommé, parce qu'il était né à Gonuse dans la Thessalie. Lorsque son père eut été fait

de, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande-chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor III, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre. On le choisit en 1163 pour remplir le siège épiscopal de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son Eglise. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son Eglise. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande-chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi une grande tendresse pour les pauvres, et leur procurait des secours abondans. Il mourut le 26 juin 1178.

ANTHELMI (JOSEPH), chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations* latines sur l'Histoire ecclésiastique de cette ville, Aix, 1680, in-4°; sur le Symbole de saint Athanase, 1693, in-8°; sur saint Eucher, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à saint Léon, en particulier les livres de la *Vocation des gentils*, qu'il prétend, contre le père Memel, être de saint Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage. (*Voyez* saint LÉON.) Son dernier ouvrage est une *Lettre* au père Pagi, touchant les actions et la mort de saint Martin de Tours. Il mourut à Fréjus, le 21 juin 1697, à l'âge de 49 ans. Il régna dans tous ses écrits une modération et une honnêteté dignes d'un vrai savant. — Deux autres ANTHELMI méritent d'être cités, savoir Nicolas, grand-oncle du précédent, et Pierre, son oncle, premier chanoine et vicaire-général de Fréjus, syndic-général du clergé, né dans la dernière moitié du 16^e siècle, lequel rendit de grands services à son chapitre, et assista aux assemblées du clergé qui se tinrent en 1605 et 1606. Ce fut lui qui fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, le catalogue des évêques de Fréjus pour leur

Gallia christiana. On a aussi de lui des *Adversaria*, cités à la page 170 du traité de Pierre Anthelmi *De initiis ecclesiae foro-juliensis*. Il mourut le 2 mars 1646. — **PIERRE ANTHELMI**, neveu du précédent, aussi chanoine de Fréjus, fit à Paris ses études en théologie et en droit, et fut reçu docteur dans deux facultés. D'abord, lié avec le célèbre Peiresc, il se livra comme lui à la recherche des antiquités. Il abandonna ensuite cette étude pour ne s'occuper que de théologie. On a de lui : | *De initiis ecclesiae foro-juliensis*, Aix, 1680, in-4°; | *Leontius episcopus et martyr suis foro-juliensibus restitutus*. Il mourut le 27 novembre 1648.

* **ANTHEMIUS**, petit-fils de Philippe, préfet d'Orient, fut revêtu en 405 de la même dignité. Il fut successivement ambassadeur en Perse, maître des offices et consul. Il était patrice, lorsque Arcadius mourut en 408, laissant la couronne à son fils Théodose II, âgé seulement de sept ans. Anthémios exerça la régence avec la plus grande sagesse jusqu'en 444, époque à laquelle Pulchérie prit la conduite des affaires. Il avait su réprimer plusieurs révoltes et étouffer les querelles que l'esprit de secte cherchait continuellement à susciter dans Constantinople. Durant son administration l'empire fut heureux au-dedans et respecté au-dehors. Saint Jean Chrysostôme a fait un grand éloge des qualités et des vertus d'Anthémios, qui mourut paisiblement dans l'obscurité à laquelle il s'était voué.

ANTHEMIUS (PROCORIUS), empereur d'Occident, né à Constantinople, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphémie sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémios ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident : Anthémios crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque temps après, le siège devant Rome, où Anthémios était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthémios fut assassiné par ordre de son gendre en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au courage : il était zélé pour la jus-

tice et la religion, compatissant envers les malheureux, et n'ayant, ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au 6^e siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. Il existe un recueil de machines, qu'on lui attribue, intitulé : *Περὶ παραδοξῶν μηχανημάτων*. On y voit, entr'autres, le miroir ardent, tel que Kircher et Buffon ont cru qu'avait été celui d'Archimède. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque d'Autriche : c'est le 229^e de la 4^e partie du catalogue que Nessel a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est un autre dans celle du roi de France. Voyez la description de son miroir dans le *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1775, page 239. Son plus beau titre à la gloire est la construction de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, la plus belle de l'Orient ; il n'en vit poser que les fondemens ; mais il eut toujours le mérite d'avoir tracé le plan de cet édifice admirable, qui se fait encore remarquer aujourd'hui. Cet architecte est appelé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie. Il mourut vers l'an 534, laissant à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument.

* **ANTHOINE** (FRANÇOIS-PAUL-NICOLAS) député aux états-généraux par le bailliage de Sarguemines, prit le parti de Danton contre le Châtelet, et demanda qu'on mit en accusation les magistrats de ce tribunal. Il sollicita l'établissement du Jury, et s'occupa de l'organisation de la cour de cassation. Après la session, il fut nommé maire de Metz. La convention lança plus tard contre lui un mandat d'arrêt, mais le représentant Quinette obtint qu'il fût annulé. Appelé lui-même à siéger à la convention, Anthoine y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, avec ces mots : *sur mon honneur, Louis mérite la mort*. Il fut envoyé, durant l'hiver de 1793, dans le département de la Meuse ; accusé de concussion par son collègue Salles, il échappa encore à cette attaque. Ayant obtenu un congé pour se rendre à Metz, où l'appelaient ses affaires, il mourut dans cette ville en léguant tous ses biens à la nation ; mais la convention les rendit aux héritiers.

ANTIGÈNES, Macédonien, un des capitaines d'Alexandre le Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer

aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigène ne méritait pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumène à Antigone, vers l'an 315 avant J.-C., mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car Antigone le fit brûler tout vif dans une cage de fer.

ANTIGÉNIDE ou **ANTIGÉNIDAS**, célèbre musicien de Thèbes, en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le nome ou l'air du *Char*, en présence d'Alexandre le Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes ; peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

ANTIGONE, se distingua parmi les généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défait Ptolémée Lagus, bâtit Antigonie, et fut tué dans un combat contre Cassandre. Séleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'était fait couronner roi d'Asie, et aurait voulu l'être de tout l'univers. Il fut tué dans une bataille qui se livra vers Ipsus, en Phrygie, l'an 299 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit qu'il *voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force*. Il disait communément que *la royauté est une honte servitude* ; ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle, que *les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets*. Antigone ajoutait que *si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de se la mettre sur la tête*. On raconte que le poète Hermodore lui ayant donné le titre de *fils du soleil*, il répondit sèchement : *Mon valet de chambre sait bien le contraire*. Antigone ternit ce qu'il avait de belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, et lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment : *Alexandre*, avait-il coutume de répondre, *moissonnait ; mais moi je ne fais que glaner*. Thrasyllé le cynique se présenta devant Antigone et lui demanda une drachme : *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent*. — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique*.

* **ANTIGONE-GONATAS**, fils de Démétrius-Poliorcète, était ainsi surnommé, parce qu'il était né à Gonnuse dans la Thessalie. Lorsque son père eut été fait

prisonnier par Séleucus, roi de Syrie, il ne négligea rien pour lui faire rendre la liberté, et s'offrit à prendre sa place. Après la mort de Lysimaque et de Séleucus, Antigone crut l'occasion favorable pour reprendre la Macédoine; mais il fut défait par Ptolémée Céraunus. Ce dernier ayant été tué par les Gaulois, Antigone se fit reconnaître roi de Macédoine, 277 ans avant J.-C. Il en fut chassé par Pyrrhus, quelques années après; mais ce prince ayant été tué lui-même en entrant à Argos, Antigone remonta sur son trône. Alexandre, fils de Pyrrhus, entra dans les états d'Antigone pour venger la mort de son père; ce prince qui faisait alors la guerre dans le Péloponèse, se hâta de voler à la rencontre de l'ennemi. Mais il fut abandonné par les siens qui reconnurent Alexandre pour roi. Antigone retourna dans la Grèce, laissant dans la Macédoine, Démétrius, son fils, qui la fit rentrer sous son obéissance, et il s'empara par trahison de la citadelle de Corinthe; peu de temps après, Aratus reprit cette place. Antigone-Gonatas mourut, âgé d'environ 80 ans, 241 ans avant J.-C., laissant deux fils Alcyonéus et Démétrius. Alcyonéus, quand Pyrrhus fut tué, porta la tête de ce prince à son père, qui lui en témoigna son vif mécontentement.

* **ANTIGONE**, surnommé **DOSON**, parce qu'il promettait beaucoup et ne donnait guère, avait pour père Démétrius second, fils de Démétrius Poliorcète. Les Macédoniens le choisirent pour roi, l'an 231 avant J.-C., après la mort de Démétrius, fils d'Antigone-Gonatas, qui laissait un fils nommé Philippe, encore enfant. Il soumit les Dardiens, les Thessaliens et les Mésiens qui s'étaient soulevés. Ses propres sujets s'étant aussi révoltés l'assiégèrent dans son palais. Il se présenta sur-le-champ devant eux, et après leur avoir rappelé tous les services qu'il avait rendus à l'état, il leur jeta sa robe de pourpre et son diadème, en leur disant de choisir un roi qui valût mieux que lui. Sa fermeté apaisa la sédition; pressé de reprendre le diadème, il n'y consentit qu'à condition qu'on livrerait au supplice les chefs de la révolte. Il alla ensuite au secours des Achéens, contre les Lacédémoniens, défait Cléomènes et s'empara de Sparte. Il traita les Grecs avec générosité, et se lia étroitement avec Aratus dont les conseils lui furent souvent utiles. Il mourut l'an 221 avant J.-C., laissant le trône à Philippe son petit-neveu.

ANTIGONE, de Carystos, vivait sous les deux premiers Ptolémée, et a laissé *Historiarum mirabilium collectio*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°.

* **ANTIGONE SOCHOEUS**, juif ainsi surnommé parce qu'il était né à Socho, vivait trois siècles avant J.-C., du temps d'Eléazar, 8^{me} grand-prêtre, et paraît avoir été le fondateur de la secte des Saducéens. Il soutint que les hommes devaient servir Dieu par une piété toute désintéressée. Deux de ses disciples, en chérissant sur leur maître, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'ainsi il n'y aurait point de résurrection des morts. De leurs noms Baithos et Sadoc, on appela les sectaires Baithosiens et Saducéens.

ANTIGONE, roi des Juifs et fils d'Aristobule II, fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il voulait empêcher d'être grand sacrificateur; mais Hérode, qui avait épousé Marianne, petite fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine qui lui fit couper la tête, l'an 53 avant Jésus-Christ.

* **ANTILLON (ISIDORE)**, professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles à Madrid, quitta cette ville dans le mois de mai 1808, à l'époque de l'invasion des Français, et se retira dans sa province, où il fit partie de la junte populaire de Ternel. Lorsque les Français pénétrèrent dans l'Andalousie, il suivit la junte centrale à Cadix, et fut presque aussitôt nommé juge à la cour royale de Majorque, où il publia l'*Aurore patriotique*, journal dirigé contre les Français, et destiné à défendre les principes libéraux des Cortès. Les Aragonais le choisirent, en 1815, pour les représenter; il se rendit aussitôt à Cadix, où se trouvait le gouvernement; il y défendit avec énergie et véhémence les nouveaux principes, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Dénoncé pour ses opinions à la rentrée de Ferdinand VII, il fut arrêté quoique malade pour être conduit et jugé à Saragosse; mais il mourut pendant le trajet. Il a composé plusieurs cartes géographiques et un grand nombre d'écrits sur la politique et sur les sciences. Les principaux sont des *Leçons de géographie générale*, et des *Elémens de la géographie astronomique*, où il a relevé un grand nombre d'erreurs que des géographes étrangers ont commises en se copiant

les uns les autres, relativement à la Péninsule.

ANTINE (don MAUR-FRANÇOIS d'), savant religieux de la congrégation de Saint-Maur, naquit en 1688, à Gourieux, dans le diocèse de Liège, et professa la philosophie à Saint-Nicaise de Reims. Ses sentimens au sujet des décrets de l'Eglise sur le jansénisme passent pour suspects; M. de Mailly, archevêque de Reims et cardinal, exigea qu'il sortît de son diocèse. Les supérieurs de la congrégation l'appelèrent à Saint-Germain-des-Prés, où il travailla d'abord à la collection des *Décrétales*, et ensuite à la nouvelle édition du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de du Cange, dont il donna plusieurs volumes avec don Carpentier, son confrère. Recherché de nouveau pour le même sujet qui l'avait fait exiler de Reims, il fut en 1734, exilé à Pontoise. Rappelé à Paris en 1737, il travailla avec don Bouquet à la *Collection des Historiens des Gaules et de la France*. Il s'était chargé de la partie des croisades, et contribua aussi à l'*Art de vérifier les dates*, 1740, in-4°. On a de lui en outre une *Traduction des psaumes sur l'hébreu, avec des notes tirées de l'Ecriture-Sainte et des saints Pères, pour en faciliter l'intelligence*; 1738, in-18, 1739 et 1740, in-12. Don d'Antine mourut d'une attaque d'apoplexie le 5 novembre 1746.

ANTINOUS, jeune homme bithynien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectait. On dit que cet autre Ganymède se noya dans le Nil, l'an 129 de J.-C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes et un oracle. Il fit frapper des médailles en son honneur. Nous en avons encore quelques-unes, où il est représenté en Bacchus. Telle était la philosophie de ces siècles : peu d'hommes célèbres étaient exempts de ces lâches horreurs, qui disparaurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, et qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

ANTIOCHUS I^{er}, surnommé *Soter*, c'est-à-dire *Sauveur*, fils de Seleucus-Nicator, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer sa marâtre Stratonice, et l'épousa du consentement de Seleucus; genre d'inceste qui étonna dans ces temps même de

corruption, où les mœurs avaient perdu tous leurs ressorts. De concert avec son père il soumit la plupart des pays situés entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablit plusieurs des villes qu'Alexandre y avait fondées. Après la mort de Seleucus, il remporta des victoires sur les Bythinien, les Macédoniens et les Galates, et fut tué dans un combat près d'Ephèse l'an 262 avant J.-C. Stratonice était morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins. Tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples lâches et aveugles.

ANTIOCHUS II, surnommé *Théos* ou *le Dieu* (car l'extravagance du paganisme changeait en blasphèmes les noms des rois) succéda à son père Antiochus-Soter, et fit la guerre à Ptolémée-Philadelphie : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoisonna l'an 247 avant J.-C., et fit mettre sur le trône Séleucus, son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étaient pas à l'abri des plus lâches trahisons, et les provoquaient souvent par la haine qu'ils inspièrent. Laodicée fit ensuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolémée Evergète entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS III, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, successeur de son frère Séleucus Céraunus, l'an 223 avant J.-C., fut vaincu par Ptolémée Philopator dans un combat meurtrier, donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjuga la Judée, la Phénicie et la Coelé Syrie, et méditait de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolémée-Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J.-C. Ce prince, qui avait alors Annibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir : mais Acilius Glabion lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut

obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde où il allait piller le temple de Jupiter Bélus, l'an 187 avant J.-C. Les Juifs se louent beaucoup des privilèges que ce prince leur accorda. Il fournissait l'argent qu'il fallait pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. Ce prince avait d'excellentes qualités, mais elles ne se soutinrent pas. « Jusqu'à l'âge de 50 ans (dit un historien), il s'était conduit dans ses » affaires avec une valeur, une prudence » et une application qui avaient fait réussir toutes ses entreprises, et lui avaient » mérité le titre de *Grand*. Mais depuis ce » temps, sa sagesse avait fort décliné, et » ses affaires avaient pris le même train. » Sa conduite dans la guerre contre les » Romains, le peu d'usage, ou plutôt le » mépris qu'il fit des conseils d'Annibal, » la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent l'éclat de ses premiers succès ; et sa mort, causée par une entre- » prise impie et sacrilège, imprima à son » nom une tache ineffaçable (1). »

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, prit le surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire *illustre*. Il méritait bien davantage celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnaient, et qui veut dire *furieux* et *insensé*. Il fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé en otage. Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept frères Machabées et le vieillard Eléazar. Ce prince sacrilège avait usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu : il voulait aussi s'emparer de l'Egypte sur Ptolémée-Philométor, son autre neveu ; mais sa tentative fut vaine. Mathathias et Judas Machabée défirent ses armées ; lui-même fut mis en déroute dans l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur effrénée du pillage. Il était peu éloigné d'Ecbatane, lorsqu'il apprit que Judas Machabée avait défait Lysias ; qu'il s'était emparé des places fortes de la Judée, et qu'il avait renversé l'idole placée dans le temple. Transporté de fureur, il

dit qu'il allait lui-même à Jérusalem, et qu'il en ferait le tombeau des Juifs. Il commanda donc à celui qui conduisait son char, de hâter sa course. Mais à peine eut-il prononcé ces paroles, que Dieu le frappa d'une maladie incurable : il se sentit tout à coup attaqué d'une douleur effroyable dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. Transporté d'une nouvelle fureur contre les Juifs, il donna des ordres pour que l'on précipitât encore davantage son voyage. Mais lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son charriot, et eut le corps tout meurtri de cette chute : « Ainsi, dit l'Ecriture, celui qui, s'élevant par son orgueil au-dessus de la condition de l'homme, s'était flatté de pouvoir même commander aux flots de la mer, se vit porter tout mourant dans une chaise, attestant publiquement la toute-puissance de Dieu, qui éclatait en sa propre personne. Il sortait des vers de son corps, et les chairs lui tombaient par lambeaux, avec une odeur si infecte, que l'armée ne pouvait en souffrir la puanteur. Ce roi, qui s'imaginait auparavant être capable d'atteindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvait dans un tel état, que personne ne pouvait plus le porter, à cause de l'infection horrible qu'il répandait. » Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, et leur dit : « Le sommeil est éloigné de mes yeux ; » mon cœur est tout abattu, et je me sens » défaillir, à cause du grand chagrin dont » je suis saisi. J'ai dit au fond de mon » cœur : A quelle affliction suis-je réduit, » et en quel abîme de tristesse me vois- » je plongé, moi qui auparavant étais si » heureux et si chéri au milieu de la puissance qui m'environnait ! Je me sou- » viens présentement des maux que j'ai » faits dans Jérusalem.... Je reconnais » donc que c'est pour cela que je suis » tombé dans tous ces maux, et l'excès de » ma tristesse me fait maintenant périr » dans une terre étrangère. » Il promit de rendre Jérusalem libre, de lui accorder les plus beaux privilèges, de l'égaliser à la ville d'Athènes ; il s'engagea à orner de dons précieux le temple qu'il avait pillé auparavant, à y augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices, même à se faire juif, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Mais son repentir n'était fondé que sur des motifs temporels : ce qui a fait

(1) *L'Ami du Roi*, 19, pag 164.

dire à l'écrivain sacré : *Cet impie priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde*. Il mourut 164 ans avant l'ère chrétienne. Polybe rapporte de ce prince les plus révoltantes extravagances, qui prouvent qu'il était aussi insensé que cruel et impie. On le voyait souvent confondu dans des ateliers avec des artisans, ou dans des tavernes avec des débauchés. Il sortait presque toujours ivre, et passait de cette gaité dissolue à un emportement furieux et insensé. Les courtisanes furent ses ministres. Faut-il s'étonner qu'un prince de ce caractère fût ennemi de Dieu et de son peuple ?

ANTIOCHUS V, surnommé *Eupator*, succéda, à l'âge de 9 ans, à son père Antiochus-Epiphanes, l'an 164 avant J.-C. Il entra en Judée par le conseil de Lysias son général, avec une armée de 100 mille hommes de pied, 20 mille chevaux, 32 éléphants et 300 chariots de guerre; défit Judas Machabée (1), qui ne céda qu'après la plus brave résistance, et vint former le siège de Jérusalem. Mais ayant appris que sa capitale avait été prise par un ennemi dont il ne se défiait pas, il fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et s'en retourna dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 168 avant J.-C.

ANTIOCHUS VI, surnommé *Dionysus*, ou *Bacchus*, était fils d'Alexandre Balas. Démétrius Philadelphes s'étant fait détester de ses sujets par ses rapines, Tryphon amena de l'Arabie Antiochus, encore enfant, et le fit reconnaître roi, vers l'an 144 avant J.-C. Quelques victoires furent remportées sur les généraux de Démétrius, mais bientôt Tryphon, las de gouverner sous le nom d'un autre, se débarrassa de ce jeune prince, en lui persuadant qu'il avait la pierre, et en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens gagnés, qui le firent périr. Antiochus n'avait régné que deux ans.

ANTIOCHUS VII, surnommé *Euerètes* ou *Sidètes*, fils de Démétrius Soter, épousa Cléopâtre, femme de Démétrius Nicanor, son frère, après que celui-ci eut été fait prisonnier par les Parthes, et fut reconnu roi à Antioche, l'an 140 av. J.-C. Il battit l'usurpateur Tryphon, assiégea Jérusalem, soumit les Juifs qui avaient se-

coué le joug et contraignit le grand-prêtre à lui payer un tribut. Il alla ensuite attaquer les Parthes, pour les forcer de relâcher son frère, et les défait dans trois combats. Phraatès, leur roi, renvoya Démétrius avec un corps d'armée pour disputer le trône à Antiochus. Ce dernier ayant disséminé ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, les Parthes le désirèrent à son tour. Pendant Cléopâtre étant retournée à son premier mari, il forma l'étrange projet d'épouser la déesse d'Elymaïs, afin de pouvoir s'emparer de ses immenses richesses. Lorsqu'il fut entré dans le temple, les prêtres qui jusque là n'avaient fait aucune opposition, l'accablèrent à coups de pierres, avec toute sa suite, l'an 127 avant J.-C.

ANTIOCHUS VIII, surnommé *Epiphanes* et *Grypus*, ou *Nes crochu*, et **ANTIOCHUS IX**, surnommé *Philopator* ou *Cyzicénus*, étaient tous les deux fils de Cléopâtre, et avaient pour pères, le premier Démétrius Nicanor, et le second Antiochus Sidètes. Cette reine ayant fait mourir Séleucus, son fils aîné, vers l'an 128 avant J.-C., donna la couronne à Grypus qu'elle espérait gouverner. Mais ce prince, après avoir épousé Tryphanée, fille de Ptolémée-Physcon, et fait périr Alexandre Zabinas, voulut régner par lui-même. Cléopâtre tenta de l'empoisonner, mais il l'obligea de prendre le breuvage qu'elle avait préparé pour lui. Huit ans après, ayant conçu de l'ombrage contre son père Antiochus Philopator qui était à Cyzique, il essaya aussi de s'en défaire par le poison. Mais ce dernier, devenu l'époux de Cléopâtre, fille de Ptolémée-Physcon, rassembla une armée et prit Antioche. Antiochus-Grypus reprit cette ville, où se trouvait Cléopâtre que Tryphanée, sa sœur, fit mettre à mort, malgré son mari. Antiochus Philopator ayant bientôt repris l'avantage vengea sur Tryphanée la mort de sa femme. Les deux frères se réconcilièrent et régnèrent l'un sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie. Bientôt la guerre recommença, et Grypus fut tué, l'an 97 avant J.-C., par un certain Héracléan, qu'il avait comblé de faveurs. Il laissa cinq fils : Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, et Antiochus XII. Antiochus Philopator, vaincu par Séleucus VI, se tua l'an 95 avant J.-C., laissant un fils, Antiochus X.

ANTIOCHUS IX, Voyez l'article précédent.

ANTIOCHUS X, qui prit les surnoms

(1) Notre auteur est allé ici plus loin que l'Écriture, qui ne dit nulle part que Judas Machabée ait été vaincu par Eupator.

d'*Eusèbes* (pieux), et de *Philopator* (aimant son père), étant parvenu à s'échapper d'Antioche, rassembla une armée, et, pour, venger la mort de son père, continua la guerre contre Séleucus VI, et le défait dans un premier combat; peu de temps après, il épousa Séléné, veuve d'Antiochus Grypus, et Séleucus VI étant mort, il alla attaquer Antiochus XI et Philippe, ses deux frères, qu'il vainquit. Il fut défait l'année suivante (92 ans avant J.-C.) par Philippe et Démétrius VII, qui avait succédé à Antiochus XI, et il se retira chez les Parthes. Son histoire, depuis cette époque, est extrêmement obscure; on croit qu'il mourut vers l'an 75 avant J.-C., laissant deux fils, Antiochus XIII et Séleucus Cybiosactes.

ANTIOCHUS XI, surnommé *Epiphanes* et *Philadelphe*, prit la couronne avec Philippe son frère, après la mort de Séleucus VI, leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de Mopsueste, ville où il avait été brûlé vif; mais en revenant dans la Syrie, ils furent vaincus par Antiochus X; et Antiochus XI, en fuyant, tomba avec son cheval dans l'Oronte, où il se noya, l'an 93 avant J.-C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dionysus-Epiphanes-Philopator-Callinicus* (Bacchus présent, aimant son père, Victorieux), prit la couronne, lorsqu'il sut que Démétrius III, son frère, était prisonnier des Parthes, et s'empara de Damas et de quelques pays voisins. Il entreprit une expédition contre les Arabes qui, depuis long-temps, étaient en possession de ravager la Syrie; et ayant traversé la Judée, malgré Alexandre Janée, il entra dans le pays des Arabes, qu'il vainquit dans un premier combat; mais il fut défait dans un second, et y perdit la vie, vers l'an 85 avant J.-C.

ANTIOCHUS (l'ASIATIQUE), XIII^e du nom, fils d'Antiochus X et de Séléné, fut envoyé, par sa mère, à Rome avec son frère, pour réclamer le royaume d'Égypte. En revenant, il passa par la Sicile, où il fut dépoillé par Verrès, comme on peut le voir dans l'*Oraison* de Cicéron. Lucullus ayant vaincu Tigrane, rendit à Antiochus une grande partie de la Syrie; mais Pompée, qui succéda à Lucullus, l'en dépoilla l'an 64 avant J.-C., et la Syrie devint une province romaine.

***ANTIOCHUS**, roi de Commagène, pays de l'Asie, au pied du mont Taurus, était probablement de la famille des rois de

Syrie. Il se réunit à Tigrane, roi d'Arménie, pour faire la guerre aux Romains, et l'abandonna après sa défaite. Il fit la paix avec Lucullus l'an 69 av. J.-C. Mais peu de temps après, il prit les armes avec Mithridate, et fut vaincu par Pompée, qui lui laissa ses états, et lui confia même Séléucie et quelques autres portions de la Mésopotamie. Antiochus, par reconnaissance, lui envoya des troupes, lorsqu'il fit la guerre à César. Après la mort de Pompée, et la défaite de Crassus, Antiochus prit le parti d'Orodes, roi des Parthes, qui avait épousé sa fille. Il fut vaincu par Ventidius, l'un des lieutenans de M. Antoine. Ce dernier étant survenu, l'assiégea dans Samosate, et lui accorda la paix, à des conditions assez douces, l'an 36 av. J.-C. Il paraît qu'il mourut peu de temps après; car ils'éleva un procès entre Antiochus et Mithridate ses deux fils, sans doute au sujet de la succession au trône, dès les commencemens du règne d'Auguste.

ANTIOCHUS II, fils du précédent, eut pour concurrent au trône Mithridate son frère. Ce dernier voulant avoir recours aux Romains pour faire valoir ses droits, leur envoya un ambassadeur qu'Antiochus fit tuer. Auguste le manda à Rome, pour qu'il se justifiait de cet attentat, et il le fit juger par le sénat, qui le condamna à mort, l'an 29 av. J.-C. Antiochus III, son fils, fut replacé sur le trône de Commagène par Caligula qui le déposa ensuite, et il y fut remis par l'empereur Claude.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéade et maître de Cicéron. Lucullus l'attira à Rome, et lui donna son amitié. Il suivit d'abord les opinions de Platon, auxquelles il préféra ensuite celles de Zénon. On ne sait s'il finit par se tenir à celles-ci: rien n'étant bien fixe dans les pensées ni dans la conduite de ces vixus sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre **ANTIOCHUS**, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla, dignes de récompenser les leçons et les exemples du cynisme.

ANTIOCHUS, moine de Seba dans la Palestine, composa en grec, à la prière d'Eustathe, abbé d'un monastère près d'Ancyre, et pour ce religieux, un abrégé moral de l'Écriture sainte, intitulé *Pandectæ divinae Scripturæ in centum nonaginta distinctas homilias, una cum exomologesi*, lequel contenait tout ce qui était nécessaire au salut. Tillemont, chartreux de Paris, l'a traduit du grec en latin, et le

père Fronton Du Duc a publié le texte original : cet ouvrage est divisé en 190 chapitres ou homélies. Dans la 107^e, l'auteur parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la manière dont la ville fut saccagée, le bois de la sainte croix enlevé, etc. Il y a joint un poème dans lequel il déplore la perte de la vraie croix, que les Perses avaient, dit-on, emportée parmi leur butin. On trouve le poème d'Antiochus en grec et en latin dans la *Bibliotheca Patrum*. Antiochus vivait dans le 17^e siècle.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, et souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu; mais ces actes, quoique anciens, ne sont pas authentiques, ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'Apocalypse, chap. 2. v. 13, où J.-C. l'appelle un *témoin fidèle*. Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, ministre et général de Philippe et puis d'Alexandre, avait le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître. « Ce qu'il y a de sûr, dit un historien, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, et que, tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avait empoisonné Alexandre. » Il mourut l'an 317 avant J.-C. Il paraît cependant que cette accusation est dénuée de fondement, et encore plus la haine que, d'après l'historien ci-dessus cité, lui vouèrent les Grecs. Ceux-ci, au contraire, le nommèrent tuteur de l'enfant dont Roxane, femme d'Alexandre, était enceinte. Il gouverna de nouveau la Macédoine, soumit encore une fois la Grèce entière. Il confia, avant de mourir, au général Polysperchon, la tutelle du jeune roi.

ANTIPATER, roi de Macédoine et frère de Philippe, disputa le trône à Alexandre son second frère, après la mort de Philippe, et fit mettre à mort Thessalonice sa mère, qu'il soupçonnait de favoriser les prétentions de son rival : il fut tué par Lysimachus, l'an 292 avant J.-C.

ANTIPATER, Iduméen, et fils de gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti

d'Hyrcaan, et le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritaient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avait beaucoup servi dans la guerre d'Egypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine et le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné, l'an 49 avant J.-C., par un Juif de ses amis, qui le soupçonnait de vouloir se faire roi. Hérode le Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

ANTIPATER de Sidon, stoïcien, cultivait la philosophie et la poésie, environ l'an 136 avant J.-C. Il nous reste de lui plusieurs épigrammes dans l'*Anthologie*. Cicéron vantait son extrême facilité à faire les vers. Au rapport de Pline et de Valère-Maxime, ce philosophe avait tous les ans, le jour de sa naissance, une fièvre éphémère, et ce jour fut, dit-on, celui de sa mort.

ANTIPATER (*LÆLIUS COELIUS*), historien latin, environ 124 ans avant J.-C., écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*. L'empereur Adrien le préférait à Salluste, comme il préférait Ennius à Virgile. Nous avons quelques fragmens de ses ouvrages. Antoine Augustin les a recueillis avec des fragmens d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers, 1511.

ANTIPHILE, peintre égyptien, contemporain d'Apelle, dont il était le rival. — Pline parle d'un autre **ANTIPHILE**, qui peignit un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisait briller sa beauté. Comme un tableau de nuit était alors une espèce de merveille (*Voyez APELLE*), Pline admirait beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur athénien, naquit à Rhamnus, dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de *Rhamnusiens*. On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et qui enseigna et plaida pour de l'argent. On avait de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize oraisons qui lui sont communément attribuées, et qui se trouvent dans la *Collection des anciens orateurs grecs* d'Etienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, et ne justifient pas les éloges que les anciens rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 414 avant J.-C. Thucydide fut son disciple; Photius dit son maître. — Vossius distingue deux **ANTIPHON**, l'un

de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

ANTISTHÈNES, philosophe athénien, chef des cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples, en leur disant : *Allez chercher un maître; pour moi j'en ai trouvé un*. Cela n'empêcha pas qu'il ne se fit une secte à part. Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore était-il déchiré. Socrate, qui s'en aperçut, lui dit : *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau*. Il méprisait la noblesse et les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'était, selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avait été utile : *A vivre avec moi*, répondit-il avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer : *Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme*. Ce philosophe enseignait l'unité de Dieu, mais d'une manière timide et inconséquente. (Voyez STILPON, PLATON, etc.) Il joignait d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronée du suicide. *L'âme*, disait-il, *paie trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, et on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie*. Diogène, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, et le surpassa dans celles de cynisme. Antisthènes vivait vers l'an 404 avant J.-C. Voici à peu près ce qu'il a dit de plus raisonnable; car on a recueilli comme des choses merveilleuses les moralités les plus communes échappées à ces anciens pédagogues. *Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font de mal qu'aux morts; ceux-ci dévorent les vivans... Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent... Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé est le plaisir d'avoir fait une bonne action...* Ses *Lettres* sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHÈNE, dont on trouve les *Discours* dans les orateurs grecs d'Alde, 1515, in-fol. Phlégon

parle d'un ANTISTHÈNE historien et philosophe péripatéticien; peut-être est-ce le même que l'auteur des discours dont nous venons de faire mention.

ANTOINE (MARC-), l'*Orateur*, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla, l'an 87 avant J.-C. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avait retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent comme le modèle des honnêtes gens.

ANTOINE (MARC-), fils du précédent, mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crète. Il n'en fut pas moins surnommé le *Crétique* : ce qui, vu l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenait un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine, le triumvir. Voyez l'article qui suit.

ANTOINE (MARC-), le triumvir, fils du précédent, après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes qualités et de ses dérèglemens, se retira dans la Grèce pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinus, qui allait combattre Aristobule, chef des Juifs qui tentaient de secouer le joug de Rome, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Egypte au secours du roi Ptolémée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé le brouilla avec le sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisait de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 44 avant J.-C., César ayant été élu dictateur, donna le commande-

ment général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème entouré d'une couronne de laurier. Le jeu concerté, dit-on, entre eux deux, hâta la mort de Jules-César, déjà préparée par Brutus. Antoine, qui vit sa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'est ainsi, dit un » auteur, que, dans les courtisans, la » cupidité, l'ambition, l'intérêt personnel et le dur égoïsme, prennent l'apparence de l'amitié et de l'affection, » qui ne trouvent jamais entrée dans ces » cœurs-là. » Antoine tâcha de dissimuler son dépit, mais il éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre Brutus, qui allait le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins. Son parti devint plus considérable de jour en jour; et il aurait pu remplacer César, si l'orateur Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Sa haine contre ce jeune homme, héritier de César, le rendit odieux aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Mutina, aujourd'hui Modène. Antoine fut vaincu, et forcé de se retirer auprès de Lépidus. Pansa fut tué à cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec 23 légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lépidus, Octave, et Antoine. Ils en stipulèrent les conditions dans une petite île formée par le *Rhenus* (Reno), près de Bologne, et les triumvirs se livrèrent l'un à l'autre la vie de leurs ennemis. Un des premiers fruits de ce célèbre brigandage fut la mort de Cicéron, dont la tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs, ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui prétendaient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes, leur

livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il ne le fit que par ses généraux, et ne se montra dans aucune de ces occasions l'élève de César. Il ne pensait plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Egypte, qui craignait ses armes, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisir, et dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Egypte, de Chypre et de Cœlésyrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle furent déclarés rois des rois. On leur donna des habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venait de s'y joindre. Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait quitté son épouse et ses enfans pour sa Cléopâtre. C'est en vain que cette femme vertueuse était venue voir Marc-Antoine, pour rétablir la paix entre son frère et son époux: celui-ci ne voulut point la recevoir et lui ordonna de retourner à Rome. C'est ainsi que le libertinage et les autres passions des chefs mettaient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, qu'il perdait toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouait contre Octave. Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre avait déjà pris ce parti avec 60 vaisseaux qu'elle avait amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire, tantôt se livrant à la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagans. L'année suivante, Octave entra en Egypte, et se rendit maître de Péluze. Antoine se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son

armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat particulier; mais celui-ci répondit froidement qu'*Antoine avait pour sortir de la vie d'autres chemins que celui d'un combat singulier*. Cléopâtre s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, et que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même manière, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourmens. Mais Eros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. *Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi?* En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré la quantité de sang qu'il avait perdue, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulut point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise : mais elle parut à une fenêtre haute, et jeta en bas des cordes et des chaînes; et la princesse, aidée de deux femmes, qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle (*Voyez CLÉOPÂTRE*). Il expira peu de temps après, l'an 50 avant J.-C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, et sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette dernière passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talens et son zèle pour ses amis. Il avait l'âme élevée d'un général, et les goûts rampans d'un homme vulgaire. Après avoir paru en conquérant sur la scène de l'univers, il allait se mêler à ces troupes de libertins effrénés qui mettaient leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux infâmes. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou celui d'*Antoine le Jeune*; Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopâtre à la mémoire de Jules-César, dont cet infortuné embrassait la statue. Le second, appelé *Jule*

Antoine, fut mis à mort par ordre du sénat. « Quand on réfléchit, dit un philosophe, que le siècle de la philosophie, de la politique, de la tactique, des belles-lettres, fut précisément celui des assassinats, des folies, des plus révoltantes scènes de cruauté et de luxure, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il faut chercher ailleurs des leçons et des moyens de bonheur. »

* **ANTOINE (Lucius)**, surnommé le *Gladiateur asiatique* fut créé septemvir par son frère, le triumvir Marc-Antoine, pour procéder à une estimation de propriété, et à un partage de terre. Il se conduisit en brigand dans cette charge, dit Cicéron dans sa 5^{me} Philippique. Après la bataille qui décida de la levée du siège de Modène; il prit la fuite avec Marc-Antoine et se sauva dans les Alpes, poursuivi par Plancus. Plus tard Lucius et Fulvie ayant attaqué Octave sans succès, Lucius s'enferma dans Pérouse, où il fut assiégé par les lieutenans d'Octave. La plupart des partisans de son frère l'abandonnèrent. Lucius soutint le siège avec valeur et cruauté. Il défendit de donner des vivres aux valets de l'armée et aux esclaves, et en même temps il les empêchait de sortir de peur qu'ils n'apprirent à l'ennemi l'embarras de sa position. Il capitula enfin et obtint une amnistie pour ses soldats. Octave le reçut avec bienveillance, et exerça toute sa vengeance contre les habitans de Pérouse.

ANTOINE (Primus), Gaulois, surnommé *Becco*, l'un des grands capitaines de son siècle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J.-C. Il était de Toulouse.

ANTOINE (saint), surnommé *l'Ermite*, instituteur de la vie monastique, né au village de Come en Egypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel*, il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes, et l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayans qui troublaient le repos du saint, doit s'entendre métaphoriquement des impressions du

vice, et des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Ecriture enseigne que durant les ténèbres d'Egypte les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitans par des illusions effroyables (*Sap. 17*), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Les païens ont également reconnu, sans doute sur le témoignage des Livres saints, l'extrême variété des figures hideuses dont le démon pouvait se revêtir. Il paraît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4^e livre des *Géorgiques* :

Varie illudent species atque ora ferarum.
Fict enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco et fulva cervice leena...
Omnia transformat sese in miracula rerum :
Ignumque, horribilemque feram, fluxumque liquentem.

Antoine passa 20 ans dans des combats continuels qui lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert; ce n'étaient que des huttes, des cabanes éparpillées. La prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains, occupaient tout le temps de ces solitaires. Antoine soutenait ses frères par ses vertus et par ses leçons : il leur donnait l'exemple de la mortification et de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première pendant la persécution de Maximin, en 312, pour donner des secours aux chrétiens qui versaient leur sang pour l'Evangile; et la seconde en 333, à la prière de saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osaient publier qu'il suivait la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit d'une fois, en le traitant de *père*, et en lui demandant comme une faveur quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la première de ces lettres, le saint avait rassemblé les solitaires et leur avait dit, sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siècle nous ont écrit; mais quelle relation peut-il y avoir entre eux et des hommes qui, étrangers pour le monde, en ignorent jusqu'au langage? Si vous admirez la condescendance d'un empereur, formé de poussière aussi bien que nous, et qui doit pareillement retourner en poussière, quel doit être votre étonnement de ce que le Monarque éternel nous a tracé la loi de sa propre main, et nous a parlé par son propre

« fils! » Cependant les frères lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritait les plus grands égards, et qu'il pourrait se scandaliser d'un détachement dont il ne pénétrerait pas le motif, il ouvrit la lettre, et y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles et des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple et à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, et Constantin lui répondit avec bonté et distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de Jésus-Christ, âgé de 103 ans. Nous avons de lui sept *Lettres* écrites en égyptien, traduites en grec et en latin; mais il ne nous en reste que cette dernière version. Quelques-uns mêmes lui attribuent une *Règle* et des *Sermons*. Ces différens ouvrages sont dans la *Bibliothèque des Pères*. Saint Athanase, auquel il donna en mourant son manteau et une de ses tuniques, écrivit sa *Vie*, qui a été traduite par Evagre. Son corps, ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Egypte vers l'an 633, on le porta à Constantinople. De cette ville il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du 10^e siècle, ou au commencement du 11^e, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avait fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de Saint-Antoine. Cet ordre, fondé par Albert de Bavière, comte de Hainaut, afin de faire la guerre aux Turcs, a été supprimé et incorporé à celui de Malte, par deux bulles en date des 17 décembre 1776, et 7 mai 1777. Voyez saint PAUL, l'ermite.

ANTOINE (saint), dit de Padoue, né à Lisbonne en 1193, d'une famille distinguée, prit l'habit de Saint-François, qui vivait encore. Le désir d'obtenir la couronne du martyre le fit embarquer pour l'Afrique; à peine y fut-il arrivé, qu'une maladie très grave le força à retourner en Espagne; mais un coup de vent l'ayant jeté en Sicile, il vit là saint François, fondateur de son ordre, s'attira son amitié, et alla par son conseil professer la théologie à Verceil, à Bologne, à Montpellier, à Padoue et à Limoges; il s'adonna aussi beaucoup à la prédication. Ses *Sermons* eurent un succès prodigieux. Le pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à

Rome en 1227, en fut si frappé, qu'il appela Antoine *l'arche du Testament*, voulant dire qu'il était rempli et pénétré d'idées saintes. Ses discours sont, à la vérité, pleins d'allégories et d'allusions mystiques, selon le goût du siècle; mais ils contiennent d'excellentes leçons, et respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, en 1251, à l'âge de 35 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1252. Voici comment le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolette: « Ayant vu les preuves
 • authentiques des miracles de cet homme
 • vénérable, ayant de plus connu par
 • nous-mêmes sa sainte vie, et ayant eu
 • le bonheur de converser avec lui; après
 • avoir pris l'avis de nos frères et de tous
 • les prélats assemblés avec nous, nous
 • l'avons mis au nombre des saints. » Il avait dit auparavant, dans la même bulle: « Saint Antoine, qui présentement habite
 • dans le ciel, est honoré sur la terre par
 • plusieurs miracles que l'on voit tous
 • les jours s'opérer à son tombeau, et
 • dont la vérité nous a été certifiée par
 • des pièces dignes de foi. » Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si ce serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement et dit, fondant en larmes: « O bienheureuse langue, qui ne
 • cessez de louer Dieu, et qui l'avez fait
 • louer par un nombre infini d'âmes! il
 • paraît présentement combien vous êtes
 • précieuse devant celui qui vous avait
 • formée pour servir à une fonction si
 • noble et si sublime. » Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Ses *Sermons*, écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le Père Antoine Pagi a donné quelques autres *sermons* du même saint, écrits aussi en

latin; ils parurent à Avignon, en 1624, Voyez *Sancti Antonii Paduani, et sancti Francisci Assisiatis opera omnia*, Pedeponti, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le père Jean de la Haye donna à Paris, en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine, n'est point complète. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, et la *Concorde morale de l'Ecriture*. Voyez un trait éclatant de sa fermeté, article EZZELINO.

ANTOINE (DE BOURBON), roi de Navarre, père de Henri IV, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, naquit en 1518, et épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un temps où l'intrépidité était indispensable, eut une conduite irrésolue et sans vigueur. Il voulut avoir la régence du royaume après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il forma ensuite, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le *triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siège qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisait à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut à Andelys le 17 novembre, n'ayant pu passer outre, le 35^e jour de sa blessure, la même année 1562. La plaie n'était devenue mortelle que par l'incontinence du malade.

ANTOINE (don), prieur de Crato, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, et fut pris par les Maures, à la bataille d'Alcaçar-Quivir, en 1558, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement; mais le public ne le regardait que comme bâtard: d'ailleurs son père et ses descendants avaient été déclarés déchus du droit de succession, à la mort du cardinal Henri son oncle, appelé

le *Prêtre-Roi*. Il revint à Lisbonne, où la populace ne laissa pas de le proclamer roi le 49 juin 1580. Philippe II, héritier du Portugal par sa mère Isabelle, leva une armée, qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80 mille ducats à qui lui livrerait don Antoine. Battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6,000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henri IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étaient pas fondés. On a imprimé les *Psaumes de la confession* du sérénissime prince don Antoine, roi de Portugal, pour demander à Dieu le pardon de ses péchés, avec des prières du même roi sur différents sujets; le tout traduit en français par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe le Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, et y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes, où l'on voit encore son épitaphe.

ANTOINE de Palerme, ou le *Panormitain*, naquit à Palerme, d'une famille distinguée. Alphonse d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il était, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Poggio. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis long-temps parmi les gens d'esprit, ils empruntèrent des crocheteurs de leur temps toutes les injures dont ils purent se charger, et qu'un homme célèbre a tâché d'introduire dans le style littéraire du 18^e siècle. On peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossières injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du *Panormitain* : | cinq livres d'*Épîtres*; | deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Épigrammes* et ses *Satires* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1555, in-4^e; | Un *Recueil* d'apophthèmes d'Alphonse

son maître, en latin, Pise, 1485, in-4^e; Bâle, 1538, in-4^e. Antoine se distingua dans la poésie autant que dans la jurisprudence et l'éloquence.

ANTOINE-GALATÉE. Voy. GALATÉE.

ANTOINE-NEBRISSENSIS, ou DE LEBRIXA, ou Lebrija, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1445. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, et ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 1522. Le cardinal Ximènes, qui l'avait attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa *Polyglotte*. Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie, entre autres : | deux *Décades de l'Histoire de Ferdinand et Isabelle*, Grenade, 1543, in-fol.; | des *Lexicons* ou *Dictionnaires* de droit civil, de médecine, etc., Grenade, 1545, in-fol.; | des *Explications de l'Écriture sainte* dans les *Critici sacri*; | des *Commentaires* sur Virgile, Perse, Juvenal, Pline; | une *Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien; | Des *Méthodes* pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu; | des *Poésies latines*, publiées par Vivamo en 1491. Il mourut à Alcala de Henarès, le 11 juillet 1522, à 77 ans. C'était un homme aussi profondément érudit que modeste et vertueux. L'estime qu'en faisait le cardinal Ximènes est un sûr garant de son mérite.

ANTOINE de Messine, appelé aussi *Antonello*, apprit de Jean Van Eyck, dit Jean de Bruges, l'art de peindre à l'huile. Ce secret le mit en réputation; mais Jean Bellin le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Il mourut à Venise en 1496, âgé de 49 ans, et on lui fit une épitaphe où il est dit qu'il a enseigné le premier en Italie la manière de peindre à l'huile. (Voyez BRÜGES.)

ANTOINE (PAUL-GABRIEL), théologien jésuite, vît le jour à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1745, après y avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie. Nous avons de lui | *Theologia universa dogmatica*, à Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du Père Offermann, qui l'a augmentée et réduite à une meilleure forme. Dans le 3^e tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Fébronius. | *Theologia moralis*, à Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La Morale du Père Antoine est plus estimée que sa Théolo-

gie dogmatique, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoît XIV ordonna qu'on se servit de la Morale dans le colège de la Propagande. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondait à son savoir. Il a été l'éditeur des *OEuvres spirituelles* du Père Caussade, son confrère et a publié quelques ouvrages de piété.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'île de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, et se préparait à brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port, lorsque les flammes qui s'étendaient de tous côtés, l'obligèrent d'aller se cacher dans un bois. Les Turcs l'y ayant découvert, le menèrent devant le Grand-Seigneur. Antoine lui dit fièrement qu'il avait mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier, avec ses compagnons, par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frère de ce malheureux, et maria sa sœur.

ANTOINE DE GÈNES (ANTONIUS GENUENSIS) se distingua par l'étude de la philosophie et de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimait son savoir, et lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style assez dur, et quelquefois obscur. Les principaux sont : | *Institutiones theologicae*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tomes réunis en 1 vol. in-4²; | *Elementa artis logicocriticæ*; | *Elementa metaphysica*, où le Père Storchenau, savant professeur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

* ANTOINE (JACQUES-DENYS), architecte, naquit à Paris le 6 avril 1755. Fils d'un simple menuisier, il fut d'abord maçon. Choisi pour expert-entrepreneur, il eut occasion de déployer le talent qu'il avait reçu de la nature; l'instruction ajouta à ses dispositions naturelles, et il fut bientôt à même de concevoir et d'exécuter les plus beaux plans. La voûte du palais de justice, l'escalier du même bâtiment, l'hôtel des monnaies à Paris, sont des témoignages encore existans de son mérite. L'hôtel de Bervick à Madrid, et l'hôtel des monnaies à Berne, sont l'ouvrage d'Antoine, qui fut nommé membre de l'Institut en 1799, et mourut le 24 août 1801. On a son *Eloge* par M. Lussault, Paris, 1801, in-8°.

ANTOINETTE d'Orléans, fille d'Éléonore d'Orléans duc de Longueville, et de Marie de Bourbon, fut mariée à Charles de Gondi, qui fut tué en 1596 au mont Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Dégoutée des illusions du monde, elle entra chez les feueillantines à Toulouse en 1599, et ensuite, à la sollicitation du pape, dans l'ordre de Fontevault qu'elle édifia par la régularité de ses vertus, sans jamais vouloir consentir à en devenir l'abbesse. Animée du désir d'une vie plus austère, elle quitta cet ordre, fonda la congrégation du Calvaire, et mourut en odeur de sainteté en 1618.

* ANTONELLE (PIERRE-ANTOINE, marquis d'), né en 1747, à Arles en Provence, entra au service, et parvint au grade de capitaine d'infanterie dont il se démit en 1782, afin de se livrer dans la retraite à son goût pour les études philosophiques. Il fut un des partisans les plus exagérés du mouvement révolutionnaire, et publia en 1789, un écrit intitulé : *Catéchisme du tiers-état*. A l'époque de l'organisation des mairies, il fut nommé maire d'Arles, et obtint pour son civisme des éloges de Mirabeau. Antonelle contribua à faire réunir le comtat d'Avignon à la France, et fut assez heureux pour accomplir la mission qu'il avait reçue de pacifier le midi. Après le 10 août, envoyé avec Camus et Bancal, membres comme lui de l'assemblée législative, à l'armée des Ardennes, pour lui annoncer la déchéance de Louis XVI, Lafayette fit arrêter les trois commissaires qui ne furent remis en liberté que lorsque ce général eut abandonné son armée. Chargé par la convention d'aller organiser le nouveau gouvernement à Saint-Domingue, Antonelle fut arrêté par les vents contraires, et revint à Paris, où son nom fut inscrit sur la liste des concurrens pour la mairie de cette ville; mais il le fit rayer. Il fut exclu, comme noble, en février 1793, de la société des Jacobins; ce qui ne l'empêcha pas de voter la mort de Marie-Antoinette, et plus tard celle de Vergniaud et de 21 autres girondins poursuivis devant le tribunal révolutionnaire, dont il avait été élu juré dans ces deux procès. Cependant malgré ces votes, il fut arrêté et enfermé au Luxembourg, d'où il sortit au 9 thermidor. Pendant les troubles du 13 vendémiaire an 4, (5 octobre 1795), on le vit sans armes et un livre à la main, se promener au milieu du feu. Nommé par le Directoire rédacteur du *Moniteur*, An-

tonello refusa, et préféra devenir collaborateur du *Journal des hommes libres*, qui avait été créé le 21 septembre 1792 et qui cessa de paraître après le 18 brumaire. Impliqué dans la conspiration Babeuf, il fut renvoyé par-devant la haute cour, et conduit à Vendôme où ses co-accusés se trouvaient depuis près d'une année, et où il fut jugé et acquitté. De retour à Paris il faillit être compris dans la proscription du 18 fructidor an 5 (9 novembre 1797). Le département des Bouches-du-Rhône le nomma député en 1798, mais cette élection fut annulée par le Directoire. Au 18 brumaire, le nom d'Antonelle figura sur la liste de déportation présentée par Sieyès à Bonaparte, qui l'effaça. Cependant le premier consul, à l'époque du 3 nivôse, l'exila à 48 lieues de Paris, et Antonelle se rendit en Italie. De retour en France, sous l'empire, il refusa de présenter à Napoléon une pétition où il aurait été obligé de le traiter en monarque, et reçut en conséquence l'ordre de se retirer à Arles. En 1814, il fit paraître le *Réveil d'un vieillard*, écrit dans lequel il soutenait qu'il ne pouvait y avoir en France de liberté sans les Bourbons. Antonelle est mort en 1819, à Arles, âgé de 72 ans; ses principes irréligieux que sa longue expérience n'avait pu lui faire abandonner, lui firent interdire la sépulture ecclésiastique. Outre le catéchisme que nous avons déjà mentionné, il a laissé plusieurs écrits et pamphlets, entre autres : | *Le contraste des sentimens, ou le citoyen Delacroix, en présence d'un Démocrate*, 1793, in-8°; | *Sur la prétendue conspiration du 21 floréal, mon examen de conscience, ou le détenu de Vendôme interrogé par le ci-devant hermite, an 6 (1797)*, in-4°; | *Quelques idées à l'ordre, mais peut-être pas à la couleur du jour*, 1798, in-8°; | *Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge dans ses observations sur les affaires d'Arles*, in-8°; | *Observations sur le droit de cité*, in-8°; on attribue encore à Antonelle quelques pièces de vers.

ANTONELLI (NICOLAS), cardinal, né en 1697 ou 1698 à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, se distingua par une rare et profonde érudition. Étant entré dans l'état ecclésiastique, et s'étant attaché à la cour de Rome, il y occupa différentes charges dans la prélature, et obtint enfin le chapeau de cardinal sous Clément XIII. Il était très versé dans la connaissance des langues orientales. Il succéda au cardinal Passionei dans la charge de secré-

taire des brefs, et mourut le 24 septembre 1767. Il a publié | une dissertation latine *De titulis quos sanctus Evaristus romanis presbyteris distribuit*, 1728, in-8°; | *Ragioni della sede apostolica sopra il ducato di Parma e Piacenza, esposte a sovrani e principi catolici dell' Europa*, 1742, 4 vol. in-4° imprimés à Rome, sans nom d'auteur; | *Sancti Athanasii, archiepiscopi Alexandrie, interpretatio Psalmorum*, Rome, 1746, in-fol.; | *Vetus missale romanum præfationibus et notis illustratum*, Rome, 1756, in-4°; | des Poésies italiennes, dont on trouve quelques-unes dans le 10^e vol. de celles *Degli Arcadi di Roma*, 1747, in-8°.

* ANTONELLI (LEONARD), cardinal, né à Sinigaglia le 6 novembre 1750. Il étoit neveu du cardinal Nicolas, et fut un des membres les plus distingués du sacré collège dans ces derniers temps. Après avoir rempli diverses charges à Rome, il fut fait cardinal le 24 avril 1775, puis préfet de la Propagande; enfin, il devint doyen du sacré collège en 1797. Il avoit toute la confiance de Pie VII, et il l'accompagna dans le voyage qu'il fit à Paris en 1804. Lorsque les Français pénétrèrent à Rome en 1808, il fut enlevé de cette ville, conduit à Spolète, puis à Sinigaglia, où il mourut en 1811. Ce cardinal étoit savant, pieux, zélé et universellement estimé pour sa sagesse et ses lumières. On a de lui une *Lettre aux évêques d'Irlande*, rapportée dans une lettre pastorale du docteur Croy, archevêque de Dublin, et citée dans le *Rapport du comité anglais sur l'état des catholiques dans les différens royaumes*. On la trouve dans l'*Ami de la religion et du roi*, n.° 457, et elle démontre que ce prélat n'étoit pas aussi intolérant que le supposent quelques biographes modernes, qui semblent ne lui avoir consacré un article que pour le calomnier. Il avoit, en 1785, remplacé le P. Pacciandi à l'académie royale des Inscriptions.

* ANTONI (le chev. ALEXANDRE-VICTOR PAPACINO D'), directeur de l'école d'artillerie de Turin, né à Villefranche, dans le comté de Nice, en 1714, s'éleva, par sa bravoure, du rang de simple canonier au grade de lieutenant-général, et mourut le 7 décembre 1783. On lui doit : | *Examen de la poudre*, traduit de l'italien par le vicomte de Flavigny, Paris, 1775, in-8°; | *Principes fondamentaux de la construction des places, avec un nouveau système de fortification*, trad. de

l'ital. par le même, Paris, 1775, in-8°; | *Cours de mathématiques, d'artillerie et d'architecture militaire*, trad. de l'ital. par Montrozard, 1777, in-8°; | *Institutions physico-mécaniques à l'usage des écoles royales d'artillerie*, trad. par le même, Strasbourg, 1777, 2 vol. in-12, fig.; | *Du service de l'artillerie à la guerre*, trad. par le même, Paris, 1780, in-8°, fig.; | *De l'usage des armes à feu*, trad. par le marquis de Saint-Auban, Paris, 1785, in-8°, avec six planches; | *l'Architecture militaire pour les écoles royales théoriques d'artillerie et de fortifications*, 1797, 41 vol. in-8°, avec 25 planches.

ANTONIA, seconde fille de Marc-Antoine le Triumvir et d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps, quoique son père fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère, et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans, deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur : et une fille, nommée Livie, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula, son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité; on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 58 de J.-C.

ANTONIA, vestale. *Voyez* CLAUDIA-ANTONIA.

ANTONIANO (SYLVIO), naquit à Rome, d'une famille pauvre, en 1540. Ses talens éclatèrent dès son enfance. Le duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de 10 ans, il s'accompagnait de la lyre et faisait des vers *impromptu*, sur tous les sujets qu'on lui proposait. Un jour un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui serait pape; et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita

sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, et le fit professeur de belles-lettres dans le collège Romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré-collège sous Pie V, et secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite par la pourpre, en 1598. Le travail abrégé ses jours, et il mourut 5 ans après, à l'âge de 65 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce, surtout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, et un traité *Dell' Educazione Cristiana di Figliuoli libri tre*; des dissertations *De obscuritate solis in morte Christi*, *De primatu Petri*; *De successione apostolorum*, etc.

* ANTONIANUS (JEAN), dominicain de Nimègue, mort en 1588, était versé dans les écrits des Pères de l'Eglise, et on a de lui quelques éditions de leurs ouvrages les moins connus. Voici celles que lui attribue Harzheim, *Bibl. colon.*, p. 159 : | *Liber D. Gregorii Ep. Nysseni De creatione Hominis, Supplementum Hexameri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguo, nunc primum typis excusus*, Cologne, 1537, in-fol.; | *D. Paulini Nolani quotquot exstant opera omnia, H. Grævii studio restituta et ill.*, Cologne, 1560, in-8°; | *Epistolarum D. Hieronymi Decas I, ab Henric. Grævio priore quondam suo recensita et illustrata*, Anvers, 1568, in-8°; | Jocher lui attribue encore l'édition de *Gregorii Nysseni lib. de philosophia, et mystica mosaica vitæ narratio* du même; *Basilii magni Tr. de differentiâ usiæ et hypostasis*; *Gregorii Nazianz. or. in laudem Gregorii Nysseni*, et un sermon du même : *De moderandis disputationibus*.

ANTONIDES (JEAN), surnommé van der GOES, du nom de la ville de Zélande, où il naquit en 1647, composa un grand nombre de poésies, et mourut à la fleur de son âge, en 1684. On donna une édition de ses ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4°. On y remarque beaucoup de facilité, de feu et de hardiesse. Son meilleur poème est celui dans lequel il chanta la rivière d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

* ANTONIDES (THÉODORE), théologien hollandais du commencement du 18^e. siècle. Il a donné des commentaires en langue hollandaise, sur les *Epîtres de S. Jacques*, *S. Pierre* et *S. Jude*, et sur le *Livre de Job*. Il était partisan de l'inter-

prétation mystique (Voy. *W'alch, Biblioth. theol.*, t. IV, p. 487, 743 et 755).

ANTONIN LE PIEUX (Titus AURELIUS FLAVIUS ANTONINUS PIUS), empereur romain, né de parens originaires de Nîmes, vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium ou Lavinium, le 19 septembre, l'an 86 de J.-C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J.-C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs citoyens arrêtés par les ordres d'Adrien, qui les destinait à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues : Antonin les méritait. Il diminua les impôts ; il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides ; il écouta les plaintes de ceux qui étaient surchargés ; il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs ; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois mêmes vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il sut éviter la guerre, et son nom seul contint les Barbares. Rome et les provinces de l'empire ne furent jamais aussi florissantes que sous son règne. Si l'une de ses villes essayait quelques calamités, il la consolait par ses largesses. Si quelque autre était ruinée par le feu, il la faisait rebâtir des deniers publics : c'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, et de plusieurs autres villes. Dans les inondations, dans les famines, il donnait tous les secours que ces fléaux exigeaient. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques et utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avaient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantait les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disait, comme Scipion l'Africain : *Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis*. Cependant les chrétiens étaient tous les jours immolés à la fureur des païens, et ces exécutions sanglantes se faisaient au nom de l'empereur. Saint Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna

un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur la constance avec laquelle ils supportaient leurs supplices ; sur les victoires qu'ils remportaient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi ; sur la confiance qu'ils ont dans l'Etre qu'ils adorent, et leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement *Dieu* et *l'Eternel*. Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusèbe nous a conservé, était une pièce supposée ; d'autres critiques, en le reconnaissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurèle, mais ils se trompent. L'édit est réel, et il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroi Hégelmayer, imprimée à Tubingen en 1776, 1 vol. in-4°. Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince faible et timide n'avait pas le courage de se déclarer le protecteur des fidèles, tout innocens qu'ils étaient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace ou la malice des gouverneurs de provinces. Antonin mourut l'an 161 de J.-C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avaient été cependant obscurcies par plusieurs vices, et principalement par l'amour des femmes, qui avaient tant d'empire sur son esprit, qu'elles disposaient à leur gré des honneurs et des charges, souvent en faveur de ceux qui en étaient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Répentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (voy. FAUSTINE), et la folie sacrilège à laquelle il se livra après la mort de cette princesse débauchée, en lui faisant décerner les honneurs divins et en lui consacrant un temple ; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force et le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable, autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, et dont le sénat voulait flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce temps-là. Antonin étant proconsul d'Asie, fut logé, en arri-

vant à Ephèse, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour, il fit tant de bruit qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, Polémon vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : *J'ai ordonné qu'on vous logeât dans mon palais; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit* (1). Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer qu'il n'y a rien de si lâche ou de si insolent que les philosophes, suivant les circonstances.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* et d'un *Iter britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, et d'autres fois à Marc-Aurèle-Antonin; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'*Itinéraire* a été écrit du temps de l'empereur Antonin Caracalla; d'autres le datent de l'an 537.

ANTONIN (saint), né à Florence en 1389, dominicain, et ensuite archevêque de Florence, se distingua par sa piété et par son savoir. Eugène IV, qui l'avait placé sur ce siège, à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, et conserva, sous la mitre, toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étaient ses enfans; il se privait de tout pour fournir à leurs besoins. La peste et la famine, qui désolèrent successivement son diocèse, lui donnèrent occasion de signaler son courage et sa charité. Il disait « que les revenus ecclésiastiques étaient le patrimoine des » pauvres, et n'étaient pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats. » Il mourut en 1439, à 70 ans. Le saint Siège eut toujours pour lui tant d'estime et de respect, que le pape Eugène IV voulut mourir entre ses bras, que Pie II (Æneas-Sylvius) assista à ses funérailles, et qu'Adrien VI s'empressa de le canoniser. Le second de ces pontifes a consigné dans ses ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. Nous avons de saint Anto-

nin : | *Historiarum opus trium partium historialium seu chronica libri 24*, Venise, 1480, Bâle, 1491, 3 vol. in-fol. L'édition de Lyon, 1517, contient une lettre du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque. Cette lettre curieuse n'est point dépourvue d'une certaine bonne foi et d'une certaine impartialité. | *Summa theologiæ moralis, partibus 4 distincta*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions à Venise, à Strasbourg, à Bâle, etc. Celle de Venise, 1582, 4 vol. in-4°, a pour titre *Juris pontificii et cæsarei summa*, etc. Le Père Marmachi en a donné une édition dans la même ville en 1751, 4 vol. in-4°, avec des notes très estimées. C'est l'ouvrage le plus soigné de saint Antonin. | *Summula confessionis*, imprimée peu de temps après l'invention des caractères, sous le titre de *Tractatus de instructione simplicium confessorum*, in-fol. sans date ni nom de lieu, et réimprimée à Venise en latin, 1475, in-4°, sous le titre de *Confessionale*; | un *Traité* sur l'excommunication et les autres censures ecclésiastiques; un autre sur les *vertus*; | une *Lettre* écrite sur les disciples allant à Emmaüs, et quelques *notes* sur la donation de Constantin. Voyez le père Echard, *De script. ord. prædicat.* tom. 1, p. 818; et le père Fouron, *Vie des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*.

* **ANTONINUS-HONORATUS**, évêque de Constantine en Afrique, vivait au 5^e siècle. Dans la persécution suscitée par Genséric, roi des Vandales, contre les catholiques, en faveur des ariens, Antoninus écrivit à Arcade, pour le consoler dans son exil, et le soutenir dans la foi; sa lettre, pleine de sentimens généreux et chrétiens, a été écrite vers l'an 433, et se trouve dans la *Bibliotheca Patrum*.

ANTONIO (NICOLAS), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, agent de Philippe IV, roi d'Espagne, à Rome, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, et mourut en 1684. Sa *Bibliothèque des auteurs espagnols* l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude; mais il prodigue les éloges, il l'exagère; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talens. Le cardinal d'Aguires, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca hispana vetus*,

(1) On peut ajouter l'anecdote suivante au sujet de Polémon. Ce philosophe, peu endurant, eut au cirque une dispute avec un comédien, et le chassa du théâtre. Celui-ci va sur-le-champ le dire à l'empereur. Quoi! répondit ce prince, il vous a chassé en plein midi! Eh bien! moi, il m'a chassé à minuit et je ne m'en suis jamais plaint.

1696, 2 v. in-fol. La première avait paru dans la même ville en 1672, 2 vol. in-fol. Elle est intitulée *Bibliotheca hispana nova*. L'une et l'autre sont rares (1). Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité de *Exilie*.

ANTONIO. Voyez MARAIGNON.

ANTONIUS MU SA. Voyez MUSA (ANTONIUS).

ANTONIUS ou plutôt ANTONINUS LIBERALIS, auteur grec, dont on ne connaît que l'ouvrage intitulé *Metamorphoseos*, inséré dans les *Mythologi graeci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antonius ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8°.

* ANTRAIGUES, (EMMANUEL-LOUIS-HENRI DE LAUNEY comte d'), d'abord député de la noblesse de la sénéchaussée de Villeneuve-de-Berg aux états-généraux de 1789, se distingua par la liberté de ses opinions; il vota pour l'abolition des privilèges de la noblesse, et s'opposa aux mesures du ministre Necker. Mais, révolté des excès révolutionnaires, il émigra, passa en Espagne, de là à Coblenz, près des princes, où Monsieur le nomma son ministre en Italie. En 1803, l'empereur de Russie l'appela à Dresde avec le titre de conseiller de légation; il se retira à la fin de la même année en Angleterre; il fut assassiné le 22 juillet 1812, ainsi que sa femme, par un domestique anglais que les feuilles britanniques firent passer pour Italien. Il a publié divers ouvrages qui eurent dans le temps un véritable succès; les principaux sont : | *Mémoires sur les états-généraux*, imprimés en 1788; | *Quelle est la situation de l'assemblée nationale?* 1790, in-8°; | *Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1792, in-8°; | *Observations sur la conduite des premiers consuls*, 1793, in-8°; | *Adresse à la noblesse française sur les effets d'une contre-révolution*. Antraigues a aussi donné quelques pièces de poésie.

ANVARI, ou ANWÉRY, surnommé le roi de Khorasan, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il était encore au collège, lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi était son rival. Ces deux poètes furent pendant quelque temps de deux partis diffé-

rens. Anvari était au camp de Sangiar, lorsqu'il assiégeait Atsiz gouverneur, puis sultan des Kouaresniens, avec lesquels Raschidi s'était enfermé. Pendant que les deux sultans donnaient et repoussaient des assauts, les deux versificateurs se battaient à leur manière, se décochant l'un à l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poète était en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan, et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balk, où il mourut l'an 1200 de J.-C. Ce versificateur persan retrancha de la poésie de son pays les libertés qu'elle se permettait contre le bon goût et contre les mœurs.

ANVILLE (JEAN-BAPTISTE BOURGUIGNON d'), premier géographe du roi de France, pensionnaire et membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, secrétaire du duc d'Orléans, etc. né à Paris le 11 juillet 1697, mort le 28 janvier 1782, possédait la géographie dans un degré supérieur et a beaucoup contribué à ses progrès. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont estimées, surtout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guères une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entre autres pour les histoires ancienne et romaine de Rollin et de Crévier. Son *Atlas de la Chine*, 1737, in-fol. est aussi estimé, parce que, malgré ses défauts, il serait difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui, | *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique; | *Traité des mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°, ouvrage plein de recherches; | *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12; | *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12; | *Eclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12; | *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°; | *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°; | *Mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, avec une description du golfe Arabe*, 1766, in-4°; | *Analyse de la carte intitulée Les côtes de la Grèce et l'Archipel*, 1737, in-4°; | *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4°, ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde,

(1) La nouvelle édition publiée par Bayer, Madrid, 1720, 4 vol. in-fol., a fait tomber la précédente.

depuis le 3^e siècle jusqu'au 12^e; | *No-tice de l'ancienne Gaule, tirée des monu-mens romains*, 1761, in-4°, etc. Ce savant avait les mœurs les plus simples et les plus douces, et ne connaissait guère que son cabinet. Tant que ses forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour, et il trouvait fort étrange que les élèves qu'on lui confiait, ne pus-sent pas soutenir cette continuité de travail.

* ANVILLE (N. DE LA ROCHEFOU-CAULD, duc d'), né au commencement du 18^e siècle, entra de bonne heure dans la marine française, et s'y fit remarquer par ses talens et son zèle, encore plus que par son nom. Il avait conservé, dans un service pénible, où la rudesse est trop souvent unie au courage, le goût des let-tres et l'élégance des mœurs qui caracté-risent son illustre maison. En 1745, le duc d'Anville fut envoyé dans les mers de l'Amérique septentrionale, avec une es-cadre de quatorze vaisseaux de ligne, pour essayer de reprendre Louisbourg, ou de ruiner la colonie anglaise d'An-napolis; sa flotte fut dispersée par une violente tempête; quelques-uns de ses vaisseaux périrent, d'autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et le duc d'Anville, consumé par une maladie, qui tenait peut-être également à la force de son âme et à la faiblesse de son corps, mourut, accablé de chagrins, sur le rivage bar-bare de Chibouctou, près de la place où les Anglais ont bâti depuis la ville d'Ha-lifax, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Ecosse.

ANYSIS, roi d'Egypte, fut chassé du trône par Sabagus, roi d'Éthiopie, lequel après avoir régné avec beaucoup de sa-gesse, rendit son royaume à Anysis, qui s'était caché durant tout ce temps dans des marais. Mais cette époque de l'histoire de l'Egypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

ANYTA, nom d'une grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carmina novem poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Ham-bourg, 1754, in-4°. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1753, in-4°. A ces deux volumes on en a joint un troisième : *Mulierum græcarum, quæ oratione prosa usæ sunt, fragmenta et elogia*, grec et latin, Gœt-tingue, 1629, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'en-nemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où il fut assommé à coups de pierre, environ l'an 366 avant J.-C. C'était (comme nous au-rons l'occasion de l'observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile et fantas-que peuple d'Athènes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs, de condamner à mort, et de défier ensuite le condamné. Les panégy-ristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espèce d'horreur au nom d'Any-tus; mais on sait que dans les enthousias-mes d'admiration et de haine, il y a tou-jours beaucoup à rabattre. (Voyez MÉ-LITUS et SOCRATE.)

AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui, durant 18 ans, avait fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venait de faire, ils prirent les armes, chassèrent les Moabites et choisirent pour juge celui qui les avait délivrés, vers l'an 1325 avant J.-C. Le gouvernement d'Aod fut long-temps heu-reux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les règles ordinaires la conduite des Hébreux à l'égard des an-ciens habitans de la Palestine. (Voyez JOSUÉ.)

* APACZAI, savant hongrois, du 17^e siècle, né en Transylvanie, professa la géographie, la physique et l'astronomie à Weissembourg. S'étant déclaré en fa-veur de la philosophie de Descartes, il fut condamné à être précipité du haut d'une tour; mais la peine fut commuée en un bannissement perpétuel. Il laissa : | *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, Utrecht, 1650; | *Oratio de studio sapientiæ*. Utrecht, 1655; | *Dissertatio de politiâ ecclesiasticâ*, Clausenbourg, 1658; | une *Logique* en hongrois. Il mourut en 1659.

APCHON DE CORJENON (CLAUDE-MARC-ANTOINE d'), naquit à Montbrison, en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de quitter pour se con-sacrer à l'Eglise. Après avoir donné des preuves de son zèle, il fut nommé à l'é-vêché de Dijon, en 1755, et passa à l'ar-chevêché d'Auch, en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illus-trèrent la primitive Eglise, et mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'était allé dans

la capitale du royaume que vaincu par les prières de ses propres diocésains, et parce que l'état de sa santé semblait exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeler, sans être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples. Ainsi on le vit, dans un incendie, proposer d'abord cent louis, et ensuite deux cents louis à celui qui délivrerait deux enfans qui allaient être la proie du feu; personne ne s'étant présenté, il prit lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux enfans à travers les flammes, et les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison ne s'écroulât. On raconte qu'étant descendu heureusement avec son fardeau il dit aux assistans : « Je pense qu'on ne me disputera point d'avoir gagné la somme que j'avais promise? Hé bien, j'en dispose en faveur de ces deux enfans. » Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par une épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant sept mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux paysans. Dans un des sièges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixième partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données sont pleines de cette onction qui caractérisait tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçait qu'il serait le 3^e évêque de Dijon, quoique alors il n'y eût pas d'évêque dans cette ville, et qu'il ne s'agit point de l'ériger en évêché. Quoi qu'il en soit de cette prédiction, exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence puisqu'elle est citée dans une *ode* imprimée, qui fut présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché. Le père Soave, Italien, a consacré une de ses *Nouvelles morales* à peindre l'action héroïque de ce pieux évêque, lorsqu'il sauva les deux enfans dont nous avons parlé.

* APEL (JEAN), en latin *Apellus*, jurisconsulte contemporain de Luther, et un des professeurs de l'université de Wittenberg qui coopérèrent à la réformation. Il naquit à Nuremberg, en 1426; son père était citoyen de cette ville. Ayant, quoique chanoine du chapitre de Wurzburg, épousé une religieuse, il fut arrêté par les ordres de l'évêque, et n'obtint sa liberté que par la protection d'un régiment impérial qui était en garnison à Nuremberg, et en donnant sa démission de tous ses emplois. Il mourut à Nurem-

berg, avec les titres de jurisconsulte de cette république, et de conseiller de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : | *L'apologie de son mariage*, adressée au prince évêque de Wurzburg, dont il était un des conseillers : *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio, cum præs. Lutheri ad Jo. Crojum*, Wittenberg, 1525, in-4^o; | *Methodica dialectices ratio, ad jurisprudentiam accommodata*, Norimb. 1538, in-4^o. C'est un *Traité de droit romain*, ou plutôt une *Logique* appliquée à l'étude du droit, dégagée de cette manie allégorique qui infestait alors les écoles. Nic. Reusner l'a fait réimprimer dans sa *Cynosura*; | *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, abrégé de droit qu'on a long-temps cru être une production du 6^e siècle, et qu'on a même attribué à l'empereur Justinien. (*Voyez le Dictionnaire des savans de Nuremberg* par Will, et les Suppl. de M. Frehrmann au *Dict. hist. de Grohman*, tom. VIII, pag. 153.)

APELLES, fils de Pythius, et disciple d'Ephorus et de Pamphile, était de l'île de Cos. On peut l'appeler le *Raphaël* des anciens. Ses ouvrages étaient répandus dans les villes de la Grèce, de l'Archipel, de l'Asie et de l'Egypte. Il florissait l'an 352 avant J.-C. Alexandre le Grand, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolémée, roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il allait être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephèse, ce qui l'a fait quelquefois appeler *Ephésien*. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, image de la force des passions, et le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admirait encore le *portrait* d'Antigone, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; celui de *Vénus* sortant de la mer; ceux d'*Alexandre*, de la *Victoire*, de la *Fortune*, et celui d'un *cheval*, si bien imité que des chevaux hennirent, dit-on, en le voyant. Les anciens plaçaient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les grâces de son pinceau. Sa

louché étoit si délicate relativement aux autres, que sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogène de Rhodes, peintre célèbre, connu qu'Apelles seul pouvait en être l'auteur. Cet artiste, justement admiré dans ce temps là, n'avait pas négligé ses talens. Le proverbe *Nulla dies sine linea* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposait ses ouvrages en public, pour en mieux connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenue un proverbe dont le sens est :

Savetier, garde-toi d'élever ta censure
Au-dessus de la chaussure.

Un peintre se glorifiait devant lui de peindre fort vite : *On s'en aperçoit bien*, lui répondit Apelles. Un autre artiste lui montrait Vénus revêtue d'habillemens superbes, et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait : *Je crois*, lui dit Apelles, *que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche*. Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles : mais s'étant avisé, fort mal à propos, de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyais bonnement supérieur aux autres hommes; mais depuis que tu as parlé, je te mets au dessous des enfans qui broient mes couleurs*. Cet artiste mettait toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par-là qu'il ne les croyait pas achevés, et qu'il se proposait d'y revenir. Il ne mit le mot *fecit*, qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seraient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf et de Florence. Les anciens ignoraient la peinture à l'huile et connaissaient très peu la perspective et les ombres (Voyez PROTOGÈNE).

APELLES, hérétique du 2^e siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J.-C. Il n'admettait qu'un seul principe éternel et nécessaire, qui avait donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais comme ce créateur étoit mauvais, son ouvrage l'étoit aussi. Marcion le retrancha de sa communion,

à cause de ses mœurs déréglées; il s'enfuit à Alexandrie, et dogmatisa en particulier. Il avait des écrits qu'il nommait *Phancrosas* ou révélations; c'étaient les rêveries d'une fille nommée Philumena qu'il disait inspirée. Il vécut dans un âge avancé. Il rejetait tous les livres de Moïse et des prophètes, et niait la résurrection corporelle. Il disait que J.-C. s'étoit formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avait passé en descendant; et il ajoutait qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. (Voyez saint Ephiphane, *Hær.* 44; Tertul. *De præscrip.* cap. 30 et 31.)

APELLICON de Téos, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste, successeur d'Aristote, les avait laissés en mourant. Ceux-ci les avaient cachés dans une fosse, où ils restèrent plus de cent-trente ans, et où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes, mais comme il n'avait pas le génie de l'auteur qu'il suppléait, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote avait mis apparemment quelque chose de mieux. Ce barbouilleur de livres mourut à Athènes. Il s'étoit lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier des livres de ce philosophe; mais comme ces manuscrits furent confiés à de mauvais copistes qui ne prenaient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il étoit, n'aimait que les livres et non la science. C'étoit un bibliomane et non pas un savant. Quand l'argent lui manquait pour acheter des livres, il les déroba. C'est ainsi que la vanité, l'ignorance et la fourberie ont de tout temps déshonoré le nom de philosophe.

APER (MARCUS), orateur latin, gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut suc-

cessivement sénateur, questeur, tribun et prêteur. On le croit auteur du *Dialogue des orateurs ou de la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'académie française, donna en notre langue une traduction de ce dialogue, Paris, 1650, in-4^o, précédée d'une préface de Godeau. On en a publié encore d'autres traductions; la dernière est de Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris 1809, 3 vol. in-8^o. Aper mourut vers l'an 85 de J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec Arius Aper qui tua l'empereur Numérien en 284, et fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne druide ayant prédit à celui-ci qu'il serait empereur lorsqu'il aurait tué le sanglier, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'Aper.

APHITHONE ou APIHTHONICES, rhéteur d'Antioche au 5^e siècle, dont nous avons une *Rhétorique* adaptée aux préceptes d'Hermogène, Upsal, 1670, in-8^o, | et dans le *rhéteur grec* d'Alde, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. Les meilleures éditions que l'on ait de cette rhétorique, traduite en latin, sont celles de François Escobar, Barcelone, 1611, et d'Amsterdam, Elzevir, 1642-1665, in-12, sous ce titre *Aphonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a Joe-Maria Cataneo latinisate donata, cum scholiis R. Lorchii*. On a d'Aphithone quelques autres ouvrages qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regardèrent cet appel comme contraire à l'usage et aux canons de leurs églises et particulièrement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnaient que les causes des prêtres et des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, et défendaient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats en Afrique, où l'on assembla un concile en 418. Les légats, selon les instructions qu'ils avaient reçues, alléguèrent les canons du concile de Nicée; mais on reconnut qu'ils n'étaient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme l'ont fait les centuriateurs de Magdebourg et plusieurs hérétiques; parce que le concile de Sardique était considéré comme un appendice du

concile de Nicée; il avait été tenu pour le même sujet, sous un même président (Osius); on les joignait ensemble, et la coutume romaine était de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les Pères d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avait corrigé ce qu'il devait corriger, et qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avait été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'église de Sicca. Apiarius, retiré à Tabarque, tomba dans des crimes qui le firent derechef déposer par le concile de la province. Il en appela de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique, pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendait le moins, les fautes dont il était coupable. Les évêques confirmèrent sa condamnation, et la contestation avec le saint Siège fut terminée. C'est fausement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestaient alors le droit d'appel au saint Siège; ils étoient mécontents du légat, qui avait paru trop favorable à Apiarius, et prièrent Célestin de ne pas recevoir facilement ces sortes d'appels, *demande* dit l'abbé Bérault, *qui fait une nouvelle preuve de leur soumission, quant au fond du droit*. Hist. de l'Egl. liv. 14. Voy. saint ATHANASE, INNOCENT I.

APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise, à la honte des bonnes mœurs, a acquis une espèce de célébrité. Le second, le plus connu de tous, publia un traité *De opsoniis et condimentis, sive de arte coquinaria, libri 10*, Amsterdam, 1709, in-12. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurgis*. Il fut l'inventeur des gâteaux qui portaient son nom, et le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille livres qui lui restaient ne pourraient jamais suffire à son appétit, et il s'empoisonna. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les hûîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui, sans aucun secret, on les fait parvenir très fraîches à plus de 100 lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudrait savoir dans quelle saison, dans quel degré de

température, froide ou chaude, avec quelle célérité ces hultres ont été transportées, et enfin à quelle distance précise de la mer se trouvait alors Trajan; car le pays des Parthes s'est singulièrement étendu ou rétréci, selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN (PIERRE), natif de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstadt, mourut dans cette ville le 21 avril 1551, à l'âge de 56 ans. Il est auteur d'une *Cosmographie*, de l'*Astronomicum cæsareum*, Ingolstadt, 1540, et de plusieurs autres ouvrages. On trouve dans le privilège accordé à ce dernier la liste d'une foule d'écrits sur l'astronomie et les mathématiques, qu'Apïen se proposait de publier; mais on n'y voit pas deux ouvrages qui passent pour lui appartenir et qui ont pour titre, le 1^{er} *Instructiones SS. Vetustatis, non illæ quidem romanæ, sed totius vere orbis*, Ingolstadt, 1554; le 2^e *Tabulæ directionum perfectionumque*, Vittemberg, 1606. Il fut un des premiers à proposer l'observation des mouvemens de la lune pour découvrir les longitudes; il veut pour cela qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe peu éloignée de l'écliptique, et c'est encore la manière que l'on suit actuellement. L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens sa *Cosmographie* en 1548, in-fol. et ajouta à cette gratification celle d'anoblir l'auteur. Cette *Cosmographie* a été réimprimée à Anvers, 1548, in-4^o.

APIEN (PHILIPPE), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt l'an 1521, et mourut à Tubingen en 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires*, et d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Apïen était valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APION, grammairien, natif d'Oasis en Egypte, vint se fixer de bonne heure à Alexandrie. Cette ville le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula, pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J.-C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisaient les Juifs de consacrer des images à cet empereur et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Egypte*, suivie d'un *Traité* contre le peuple hébreu, dans lequel il employait toute sorte d'armes pour le battre. L'historien Josèphe le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un

des plus bruyans philosophes du 18^e siècle, de répéter avec effronterie ses men songes. Aulugelle lui reproche sa vanité. Tibère l'appelaît *Cymbalum mundi*, et il méritait bien ce titre. Les esprits vains et faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, et fait plus de bruit que les vrais savans.

APOCAUCHUS, ou **APOCAUQUE**, Grec d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire, à Constantinople, sous les empereurs Andronic et Cantacuzène. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie il parvint jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, grand-duc, enfin tout ce que pouvait être un ambitieux qui ne voyait au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le prince qui l'élevait si haut, et qui se servait de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardait que comme un misérable et une âme vile et méprisable. Apocauque abusa de son crédit; on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, et il fut assassiné en 1345, le 11 juin, par des prisonniers de Constantinople qu'il était allé visiter. L'impératrice livra les coupables à la vengeance de son épouse, qui les massacra tous impitoyablement. Nicéphore Grégoras, témoin oculaire, a fait un récit effrayant de cet acte de barbarie.

— Il y a eu, sur la fin du 13^e siècle, un autre **APOCAUCHUS**, homme de lettres, à qui le célèbre médecin grec Actuarius, dédia son ouvrage *Des Règles à observer dans les cures*, imprimé à Venise en 1554, sous ce titre *Methodi medendi libri sex*.

APOLLINAIRE (C. SULPITIUS), grammairien de Carthage, au 2^e siècle, est auteur, selon quelques savans, des vers qui servent d'argumens aux comédies de Térence. On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE (saint), premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de saint Pierre, est très célèbre dans l'histoire de l'Eglise, quoique les *Actes* de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. Saint Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres suc-

cesseurs dans le siège de Ravenne, nous a laissé un discours en l'honneur de saint Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de *martyr*. Mais il ajoute que quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourmens cruels et l'exil pour la foi, et qu'il désirât ardemment faire à J.-C. le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-temps à son Eglise et ne permit point que les persécuteurs le condamnassent à mort. Les Hongrois prétendent que, durant son exil, il prêcha la foi dans leur pays. Son corps se gardait autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre uilles de Ravenne, et qui est encore une espèce de faubourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat exhortait ses amis à faire des pèlerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. Saint Grégoire le Grand voulait que l'on fit jurer devant le même tombeau pour découvrir la vérité que cachaient des disputes continuelles. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de saint Apollinaire, vers l'an 630. Son nom se lit dans tous les Martyrologes; celui de Rome en fait mention le 23 juillet.

APOLLINAIRE (CLAUDE), évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions. Mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savans traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies; et afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun avait puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurèle une Apologie, pleine de raison et d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutait cruellement. C'est dans cette apologie qu'il rappelle à ce prince la pluie miraculeuse qui sauva son armée, et obtenue par les prières de la 12^e légion, nommée *Mélitine*, miracle dont l'empereur lui-même avait été le témoin, et où il était le premier intéressé. Le Martyrologe romain a fixé la fête de saint Apollinaire au 8 janvier. Voyez **MARC-AURÈLE**.

APOLLINAIRE, dit l'*Ancien*, pour le distinguer de son fils de même nom, était prêtre et professeur de grammaire à Laodicee de Syrie. Socrate écrit qu'il était

originaire d'Alexandrie, et qu'après la mort de sa femme il se fit prêtre et vint enseigner à Béryte, puis à Laodicee. Lorsque Julien eut interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, il composa, de concert avec son fils, des ouvrages en prose et en vers pour remplacer les auteurs profanes.

APOLLINAIRE LE JEUNE, *Apollinarius* ou *Apollinarius*, fils du précédent, évêque de Laodicee en Syrie, eut d'abord l'amitié de saint Athanase et de saint Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J.-C. Saint Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, et écrivit contre lui : le pape Damase le condamna également. Voici quelles étaient ses principales erreurs : « Il enseignait que J.-C. n'avait point pris une âme humaine, mais seulement la chair, c'est-à-dire, un corps avec l'âme sensitive; que la personne divine lui avait tenu lieu de l'âme humaine, ce qu'il prétendait prouver par ces paroles, *le Verbe a été fait chair*; que l'âme humaine étant un principe de péché, on ne pouvait dire que J.-C. l'eût prise. Il suivait de là que J.-C. ne s'était point fait homme, puisqu'il n'avait pris qu'un corps qui est la partie la moins noble de la nature humaine. Apollinaire enseignait encore que le corps de J.-C. venu du ciel, était impassible; qu'il était descendu dans le sein de la vierge Marie; qu'il n'était point né d'elle; qu'il n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence. Il faisait revivre aussi l'hérésie des millénaires, et avançait encore d'autres erreurs sur la Trinité. » Deux de ses disciples, Vital et Timothée, furent évêques de la secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Les conciles tenus dans ces deux villes reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, et mourut vers 381. Il est auteur, conjointement avec son père, de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons, dans la Bibliothèque des Pères, son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentimens erronés sur J.-C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris, 1612, in-8°. On trouve dans les Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, une *tragédie de J.-C. souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avait composé ces pièces afin

que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il écrit en vers héroïques, et à l'imitation d'Homère, *l'Histoire sainte* jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec : intention louable, quoique le succès n'y ait pas répondu, et qu'il eût été plus heureux pour lui de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINAIRE, SIDONIUS (*Voyez* **SIDONIUS APOLLINARIS**).

APOLLINE, ou **APOLLONIE**, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les *Actes* que nous avons de son martyre méritent peu de croyance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux; puisqu'elle souffrit à Alexandrie (*voyez* Tillemont, tom 3, p. 293). Un monument authentique est la lettre de saint Denys d'Alexandrie à Fabius, évêque d'Antioche, qu'Eusèbe nous a conservée, et dans laquelle on apprend que « parmi les » fidèles qui furent arrêtés était une vierge » nommée *Apollonie*, que son grand âge » et sa vertu rendaient également respec- » table. On lui cassa les dents par la violence des coups qu'on lui déchargea sur le visage. On alluma ensuite un grand feu hors de la ville, et on la menaça de la jeter dedans si elle refusait de proférer certaines paroles impies. La sainte demanda quelque temps comme pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre, ce qui lui fut accordé. Mais on ne l'eut pas plus tôt laissée en liberté, que, pour convaincre ses persécuteurs que son sacrifice était pleinement volontaire, elle se jeta elle-même au milieu des flammes, où elle rendit son âme au Seigneur. Cette action, qui paraît contraire aux règles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'Esprit de Dieu. Nous n'avons garde, dit un auteur ascétique, de proposer à l'imitation des fidèles la manière dont notre sainte termina sa vie. Si les Pères ont loué son courage, c'est qu'ils présumaient, avec saint Augustin, qu'elle avait agi par une inspiration particulière du ciel, ou que du moins son action était effec- » fet d'une pieuse simplicité, qui avait » pour principe la ferveur du zèle et de la charité. Si l'on considère toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille allait être incessamment jetée dans le feu, et que son supplice n'était

différé d'un moment que pour la tenter et la pervertir, on concevra aisément que, transportée par la vivacité de la foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs (*Voyez* **RAZIAS**). On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de sainte Apollonie, et où la dévotion attire un grand nombre de fidèles. L'Eglise honore cette sainte le 7 février.

APOLLODORE, d'Athènes, grammairien célèbre vers l'an 150 avant J.-C., était disciple d'Aristarque. Nous n'avons plus de lui que trois livres de sa *Bibliothèque*, publiés pour la première fois à Rome, en 1550, in-8°, et ensuite à Saumur, par Lefèvre, en 1661, in-12, en grec et en latin. On en a donné deux éditions à Göttingue, la première, 1782, 1783, 4 vol. in-12; la seconde, 1803, 2 vol. in-8°. On y trouve des choses curieuses. Passerat en a donné une traduction française, 1603, in-8°, qui a vieilli. Son ouvrage sur *l'Origine des dieux*, qui était en plus de 20 livres, est totalement perdu. Plusieurs savans croient que c'est le même ouvrage que sa *Bibliothèque*. D'autres pensent, au contraire, que sa *Bibliothèque* n'est pas de lui, et n'est qu'un abrégé de ses ouvrages. C'est l'opinion de M. Clavier, qui en a donné une traduction avec le texte à côté, 1803, 2 vol. in-8°. Les anciens citent quelques autres ouvrages de cet écrivain.

APOLLODORE, peintre d'Athènes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ses agrémens : on assure qu'il possédait l'art de fondre, de nuancer les couleurs, et d'imiter l'effet exact des ombres. Zeuxis son élève l'éclipsa. Il vivait vers l'an 408 avant J.-C. Du temps de Pline, on voyait à Pergame les deux chefs-d'œuvre d'Apollodore, savoir, un *prêtre en prières devant une idole*, et un *Ajax frappé de la foudre*. Il se vantait d'être le prince des peintres, et ne sortait jamais sans avoir une robe trainante et une tiare, à la manière des Mèdes. Il avait écrit un *Traité sur les règles de la peinture*.

APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre sous le règne de Trajan. Cet empereur lui fit construire le *Forum* qui portait son nom, sur l'emplacement d'une montagne qu'on abaissa de 144 pieds, et au milieu duquel s'élevait la *colonne Trajane*, une grande bibliothèque, un odéon, la basilique Ulpienne, des thermes, des

aqueducs, et le pont construit sur le Danube dans la basse Hongrie, qui avait 21 arches, larges de 170 pieds, et dont les piles s'élevaient à la hauteur de 150 pieds. Ce pont était un ouvrage très remarquable, à cause de l'extrême rapidité du Danube et de sa prodigieuse largeur dans cet endroit; on en voit encore des restes à quelques lieues au-dessous d'Orsova. Marsigli en a donné une description dans le 2^e tome de son *Opus danubianum* 1). Apollodore avait tellement l'esprit et l'enthousiasme de son art, qu'il ne savait flatter ceux qui n'y entendaient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenait avec lui sur quelque édifice, l'architecte dit à Adrien, qui se mêlait de dire son avis : *Allez peindre vos citrouilles*. Il critiqua avec la même hardiesse le temple de Vénus, qui était un des ouvrages de ce prince : *le temple n'est pas assez dégagé, et les statues des déesses trop grandes; si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas*. Cette franchise lui coûta la vie, l'an 150 de J.-C. On voit qu'Adrien était bien moins tolérant en fait de critique que Denys le Tyran.

APOLLON, ou APOLLOS, Juif originaire d'Alexandrie, possédait le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Ephèse pendant l'absence de saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille, l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de conversions, et convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que ses disciples avaient pour lui causa presque un schisme, les uns disant : Je suis à Paul; d'autres : Je suis à Apollon; et d'autres : Je suis à Céphas. Cependant, cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon

ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité; et l'Apôtre donna à cette occasion aux chrétiens d'admirables leçons sur la pureté et l'indivisibilité des motifs de leur foi, qui les attachant à J.-C. doit exclure toute considération humaine, même des attachemens personnels et trop naturels à ses ministres. Les Grecs, dans leurs *Ménologes*, font Apollon évêque de Duras; et dans leurs *Mémoires*, ils le font second évêque de Colophas, en Asie. Ferrarius le fait évêque de Cone ou d'Icône, en Phrygie; d'autres évêque de Césarée.

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxerxès I. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvait guérir de quelques indispositions dont elle se plaignait, qu'en suivant son penchant à l'amour, et il fut un de ses amans. Le contraire arriva; la princesse eut une maladie très dangereuse, et il s'éloigna d'elle. Arnestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif, le jour même de la mort de sa fille. Plusieurs historiens nient ce fait, qu'ils croient être de l'invention de Ctésias, historien et médecin lui-même, et concluent qu'Apollonides fut victime d'un despotisme barbare, qui punit dans le médecin l'impuissance de l'art.

APOLLONIE. Voyez APOLLINE.

APOLLONIS, native de Cyzique, épousa Attale I, roi de Pergame. Quoiqu'd'une famille peu distinguée, elle fut couronnée reine, et conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Douée d'une âme élevée et incapable d'artifices, elle ne descendit à aucune de ces viles caresses qui sient si peu à d'honnêtes femmes; sa vertu seule, sa bonté et sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonis sut se consoler de cette perte, le voyant revivre dans quatre enfans qu'elle aima tous avec une égale tendresse, et qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avait élevée, vécut encore quelque temps, heureuse, chérie de ses enfans et de ses sujets. On rapporte que ses enfans ayant été la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son époux, la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, la conduisirent dans les temples, et la pro-

(1) Ce pont était entièrement construit en pierres; excepté les cages des piles, rien n'y était de bois. Aujourd'hui quelques-unes de ces cages sont à demi pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des systèmes sur l'antiquité du monde. On a dit que s'il fallait seize siècles pour commencer une pétrification, il en fallait cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument est fondé sur une erreur grossière, et suppose que toutes les pétrifications se font d'une manière uniforme et dans un temps égal, tandis qu'il est démontré, par la nature même des corps pétrifiés, qu'elles sont souvent subites, et pour ainsi dire, instantanées, et qu'en général la vitesse ou la lenteur de cette opération dépend de circonstances et de causes incalculables.

menèrent dans la ville, entourés d'un nombreux cortège. Après sa mort, ils lui élevèrent un temple à Cysique.

APOLLONIUS de Perge en Pamphylie, disciple d'Eubulide, qui avait étudié sous Euclide, composa plusieurs *Traité*s sur les mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières. La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1638. Ce fut en cette année que Jean-Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque des Médicis un manuscrit arabe, avec cette inscription latine : *Apollonii pergei libri octo*. On le traduisit en latin, et Barrow le publia à Londres en 1673, in-fol. Robert Simpson en a fait une nouvelle édition; une plus récente en a été donnée par Halley en 1710. Apollonius florissait sous le règne de Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la vie d'Archimède, l'an 224 avant J.-C. Cardan, dans son traité *De subtilitate*, le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils et lui donne le 7^e rang. On peut aussi consulter l'ouvrage de M. Camerer quia pour titre *Apollonii pergei de tactionibus quæ supersunt, ac maxime luminata Pappi in hos libros cum observationibus*. Gotha, 1793, in-8°.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé *Dyscole* à cause de son humeur chagrine, a fait | *Quatre livres de construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore d'Alde, 1493, in-fol. et séparément, Francfort, 1590, in-4°; | *Historiæ commentitiæ*, grec et latin, par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°.

APOLLONIUS de Rhodes, originaire d'Alexandrie où il naquit l'an 194 avant J.-C., mais surnommé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-temps à Rhodes, et qu'il mourut dans cette ville, était contemporain d'Apollonius de Perge. Il fut disciple de Callimaque, et successeur d'Eratosthènes dans la garde de la bibliothèque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Poème sur l'expédition des Argonautes*, Leyde, in-8°, 1641; Florence, 1596, in-4°; Venise, avec des commentaires grecs, 1521. On l'a traduit en plusieurs langues : il l'a été en français, par M. Caussin, Paris, 1797,

in-8°. Ce poème, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation et la bassesse, la marche est tempérée et uniforme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS de Tyane, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J.-C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions, etc. Apollonius, vivant de cette manière, ne parlant que par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que tous les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivait; les artisans même quittaient leurs métiers; les villes lui envoyaient des députés: les oracles chantaient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Egypte, et s'en fit admirer. A Niuve, à Ephèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il était venu sous Néron pour voir de près, disait-il, *quel animal c'était qu'un tyran*, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, et dit quelques paroles tout bas; la fille, qu'on croyait morte, s'éveille, parle à tout le monde, et retourne à la maison de son père. Cette farce, concertée sans doute avec des gens qui favorisaient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (M. Huet et d'autres savans ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les règles d'une bonne critique.) Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : *Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas*. Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et fit tomber la coupe qu'il portait à sa bouche: le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empereur ne fût frappé. C'était faire un commentaire absurde

sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'aurait pas dû penser comme le peuple, regardait pourtant cet imposteur comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avait voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avait prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le secours d'un démon, qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, et lui fit faire trois journées de chemin en une demi-journée. Etant à Ephèse, et haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant avec un visage égaré : *Frappe le tyran! frappe le tyran!* ajoutant qu'on avait tué Domitien, ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du 1^{er} siècle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, et on rendit des honneurs divins à cet homme, dont le nom serait peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidèle compagnon de ses impostures, qui écrivit sa vie, et sans Philostrate, que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime-Sévère, princesse très dérangée et curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. M. Dupin, dans un livre intitulé *l'Histoire d'Apollonius de Tyanes convaincue de fausseté et d'imposture*, prouve 1^o que l'histoire de ce fourbe célèbre est dénuée de témoins dignes de foi; 2^o que Philostrate n'a fait qu'un roman; 3^o que les miracles attribués à Apollonius ont des caractères visibles de fausseté, et qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard ou à la supercherie; 4^o enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle. A cela on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu, que sa mémoire et celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition, même populaire, aucun effet enfin et aucun événement qu'on puisse leur attribuer: c'est donc insulter au bon sens que d'opposer, à l'exemple d'Héroclès, ces impostures aux miracles de J.-C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, et qui ont paru, à tous les

hommes attentifs, l'opération de la Divinité. « Tandis que Paul (dit l'abbé Bérault) prêchait avec éclat le nom J.-C., l'enfer voulut opposer un rival, non-seulement à l'apôtre, mais à son adorable maître. Il sortit tout à coup de Tyanes, en Cappadoce, un homme extraordinaire, le plus illustre suppôt de la philosophie profane et du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit. » Et, après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute : « Quoi qu'il en soit du fond des choses, le prophète du paganisme ne put tenir devant l'apôtre de J.-C. dans le même temps et les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul était chargé, subsiste après plus de 17 siècles; au lieu qu'après 2 siècles seulement, on se souvenait à peine d'Apollonius. » Voyez PHILOSTRATE.

APOLLONIUS, que saint Jérôme nomme un personnage très savant, vivait sur la fin du 2^e siècle ou au commencement du 3^e. Il écrivit contre Montan et ses disciples, et tourna en ridicule leur doctrine et leurs prophéties. Saint Jérôme nomme cet ouvrage *insigne et longum volumen*. Tertullien, qui avait donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius, qui les montrait à découvert; et, pour parer le coup, il écrivit sept *Traité*s contre l'Eglise : dans le dernier, il tâcha d'éluder la force des arguments d'Apollonius, qu'il traitait d'emporté et de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusèbe. — Il ne faut pas le confondre avec APOLLONIUS, sénateur romain, comme l'a fait Nicéphore, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat, et mérita par là la couronne du martyr, vers l'an 156. Voyez *Descriptio hypatica, seu de consulibus caesareis*, in-4^o, page 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lection grecum Iliadis et Odysseæ*, dont M. de Villoison a donné la première édition avec la traduction, Paris, 1773, 2 vol. in-4^o; une autre édition en grec parut à Bath, en 1788, in-8^o; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport avec celui d'Hésychius.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien,

natif de Chalcis, dans l'île d'Eubée, et selon d'autres, de Calchédon en Bithynie, vint à Rome à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius, qui joignait à la grossièreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre « que c'était au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au-devant du disciple. » Antonin, aussi doux que ce stoïcien était brutal, répondit en souriant, « qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome. » Et sur-le-champ ce prince, plus honnête qu'il ne fallait dans cette circonstance, envoya Marc-Aurèle à son précepteur, dont il eût été plus expédient d'abaisser l'orgueil, que de le nourrir par des égards qu'il ne méritait pas.

APOLLONIUS (LÉVINUS), né dans un village entre Bruges et Gand, vivait au 16^e siècle, et s'est fait un nom par sa Description du Pérou, et le Voyage des Français à la Floride, imprimés en latin sous ces titres : | *De navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade anno 1565 ab Hispanis accepta*, Anvers, 1568, in-8^o, ouvrage curieux ; | *Libri 5 de Peruvia, regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ, inventione, et rebus in eadem gestis*, Anvers, 1567.

APOLLONIUS COLLATIUS (PIERRE), prêtre de Novarre, au 15^e siècle, est auteur | d'un poème sur le siège de Jérusalem par Vespasien, en 4 livres, Milan, 1481, in-4^o ; | du *Combat de David avec Goliath*, et de quelques autres ouvrages de poésie, *ibid.*, 1692, in-8^o. Il mêle dans ces poèmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également proscrit par la religion et par le bon goût.

* **APOLLONIUS (GUILLAUME)**, théologien de la communion des réformés, né à Middelbourg, au commencement du 17^e siècle, est connu par une controverse avec Nicolas Vedel, sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques. Les titres les plus bizarres, *Grallæ, Echasmus, Grallator et Grallopeus*, figurent dans cette dispute, et caractérisent le temps où ces écrits furent publiés. Chrétien Thomasius en a donné un ample extrait dans son *Historia contentionis inter imperium et sacerdotium*, Halle,

1722, in-8^o. On a encore d'Apollonius : *Disputationes de lege Dei*, Middelbourg, 1655, in-12.

APOLLOS (saint), solitaire dont Rufin et Sozomène font de grands éloges, fonda un monastère où l'on compta plus de 500 moines, et dont la célébrité se répandait au loin par la régularité qui y régnait. Il avait près de 80 ans quand il reçut la visite de saint Pétrone, qui fut évêque de Bologne, vers 395. On croit qu'il mourut peu de temps après cette visite.

APON ou APONO. Voyez **ABANO**.

APONIUS, auteur ecclésiastique du 7^e siècle, dont nous avons un *Commentaire* sur le Cantique des cantiques, Fribourg, 1538, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères : c'est une allégorie soutenue de l'alliance de J.-C. avec l'Eglise. Les commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité. Voyez **SALOMON**.

* **APOSTOOL (SAMUEL)**, prédicateur de l'église des mennonites, à Amsterdam, donna son nom à la secte des apostoliens, appelés autrement waterlandins, parce qu'ils se répandirent principalement dans le Waterland, contrée de la Nord-Hollande, en 1664 ; ces mennonites, appelés aussi mennonites relâchés (*crassiores*), pour les distinguer des mennonites flamands, se divisèrent en deux partis, dont l'un avait pour chef le médecin Galénus Abraham, de Haan, et fut appelé celui des galénistes, et l'autre appelé celui des adhérens, eut à sa tête Samuel Apostool. Galénus admettait dans sa société tous ceux qui à la croyance aux livres saints joignaient des mœurs pures et une intacte probité. Samuel Apostool, tout en défendant les dogmes caractéristiques des mennonites, sur l'absurdité du baptême des enfans, sur l'inutilité des magistrats dans le royaume de Dieu, maintenait l'orthodoxie sur tous les autres points de la doctrine des réformateurs. Vainement on tâcha depuis de réunir ces deux branches d'une même secte ; les apostoliens et les galénistes firent toujours deux partis distincts, qu'aucun acte public, mais l'indifférence des derniers temps a presque réunis. On n'a de Samuel Apostool qu'un petit catéchisme, sous le titre de *Veritatis exercitatio*, qu'il composa conjointement avec Samuel Deyl. On trouve sur Apostool et son adversaire Galénus, les détails les plus exacts dans Herm. Schyn, *Deduct. plenior histor. mennonit.*, chap. 15 et 18. Voyez aussi Mosheim, *Instit. hist. ecclésiastique*, pag. 4012.

* **APPIANI** (**ANDREA**), né à Bosizio, dans le Milanais, en 1754, a été un des peintres les plus distingués de son temps, par l'éclat de son coloris, par la grâce, l'élégance et l'exactitude de sa manière. Nommé membre de l'institut d'Italie, peintre du roi, chevalier de la légion d'honneur et de la couronne de Fer, il obtint encore une pension de 6,000 francs, qu'il perdit en 1814. Appiani fit les portraits de Napoléon et des principaux personnages de sa cour; mais il s'immortalisa surtout par les peintures à fresque dont il orna la coupole de l'église de Saint-Celse à Milan, et par ses décorations du Palais-Royal de la même ville, dans les salles duquel brille l'apothéose de *Jupiter-Napoléon*. Plusieurs de ses ouvrages n'ont pas été achevés. Ses meilleurs sont : *L'Olympe*; *Renald dans les jardins d'Armide*. *L'entrevue de Jacob et de Rachel*. La décision de l'empereur d'Autriche qui, en 1814, supprima la pension d'Appiani, le réduisit à un état voisin de la misère. Il était chargé d'une famille nombreuse, et une attaque d'apoplexie accrut encore l'embarras de sa situation, en le mettant dans l'impossibilité de poursuivre ses travaux. Ce peintre célèbre mourut en 1818.

* **APPIANO** (**JACQUES**), tyran de Pise, né vers l'an 1528. Son père, d'une famille obscure du territoire de Florence, avait eu la tête tranchée par ordre de l'empereur Charles IV, pour s'être attaché aux Gambacorti, chefs d'un parti dans Pise. Pierre Gambacorti rappela dans sa patrie, y ramena Jacques d'Appiano, qu'il fit nommer chancelier perpétuel de la république. Cet ami ingrat ayant embrassé le parti gibelin, le fit massacrer ainsi que tous ses partisans, et se fit proclamer seigneur de Pise au milieu de la consternation générale. Il régna 6 ans sous la protection de Jean Galéas, duc de Milan, et mourut couvert de crimes en 1598. Gérard son fils lui succéda dans la seigneurie de Pise, mais se sentant mal affermi dans sa domination, il vendit cette seigneurie au duc de Milan, qui avait voulu s'en emparer de vive force du vivant de son père, se réservant seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe, où il se retira en 1599. Ses descendants en sont demeurés maîtres près de deux siècles.

APPIEN, historien grec, regut le jour à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissait sous Trajan, Adrien et Antonin le Pieux, vers l'an 123 de J.-C. Il plaida

quelque temps à Rome, puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live, mais nation par nation. Cet ouvrage estimé était en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragmens de celle d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, et quelques fragmens de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette histoire est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La première version latine qui ait paru fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une traduction en français de cette histoire, par Odet-Philippe, sieur de Marès, Paris, 1689, in-fol. Les cinq livres des *Guerres civiles* ont aussi été traduits par M. Combes-Daunous, Paris, 1808, 5 vol. in-8°.

APPIEN (saint), né en Lycie de parens illustres, et disciple de saint Pamphile, souffrit le martyre le 2 avril 506, à la 19^e année de son âge. Ses *Actes*, écrits en chaldaïque, ont été publiés par Assémani (*Act. Mart.* t. 2, p. 188). Eusebe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laissé les plus touchans détails de son martyre, dans son livre de *Martyr. Palest.*, c. 4. Le jeune homme fréquentait l'école de saint Pamphile, qui expliquait l'Écriture sainte à Césarée, en Palestine, lorsqu'arrivèrent des lettres de Galère Maximien, qui ordonnaient à tous les sujets de l'empire de se trouver aux sacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ses sentimens. *Il sortit*, dit saint Eusèbe, *sans avoir communiqué son dessin à personne, pas même à nous avec lesquels il demeurait*; il alla brusquement au temple, et s'approcha du gouverneur Urbain, les soldats de la garde, qui ne se doutaient de rien, lui ayant permis de passer. Lorsqu'il le vit lever la main pour offrir le sacrifice, il le saisit par le bras et l'arrêta, en lui disant qu'on ne devait adorer que le vrai Dieu, et que le culte rendu aux idoles était sacrilège. « Cette action hardie, dit un hagiographe, ne s'accordait pas avec les règles ordinaires de la prudence; mais dans cette circonstance, Dieu inspira le jeune Appien, qui n'avait pas encore vingt ans, pour confondre l'impie des idolâtres, et pour montrer jus-

« qu'à quel point un disciple de J.-C. portait le mépris de la mort. » On ne peut lire sans frémir, et en même temps sans admirer la constance chrétienne, les tourmens horribles qu'on lui fit souffrir.

APPION. *Voyez* APION.

APIUS-CLAUDIUS. *Voyez* CLAUDIUS.

* APPLETON (NATHANIEL), fils de Jean Appleton, qui le destinait à suivre la carrière du commerce ; mais il quitta tout pour se livrer à celle de l'Eglise, et devint ministre de Cambridge (Massachusetts), où il exerça, pendant 66 ans, ses fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1784, à l'âge de 91 ans. Il a publié un grand nombre de *Sermons* et un ouvrage intitulé : *La sagesse de Dieu dans la rédemption des hommes*.

* APRAXIN (N. Comte), feld-maréchal des armées russes, sous le règne de l'impératrice Elizabeth. Il fit ses premières campagnes contre les Turcs, sous les ordres du célèbre Munich, et parvint aux premiers grades militaires, sans avoir illustré son nom par d'éclatans services ; mais, dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'Empire germanique et la Russie, contre Frédéric le Grand, le feld-maréchal Apraxin, à la tête de 40,000 Russes, entra dans le royaume de Prusse, s'empara de la ville de Memel, et s'avança jusqu'auprès de Jögersdorff, où il fut attaqué par le général Lewald, l'un des plus illustres lieutenans de Frédéric. Après une action opiniâtre et sanglante, les Russes restèrent maîtres du champ de bataille et d'une partie de l'artillerie prussienne. Cette victoire porta l'alarme jusqu'aux portes de Berlin, et le feld-maréchal Apraxin, s'il eût profité de tous ses avantages, pouvait aisément marcher sur cette capitale sans défense. Elle fut sauvée, cette fois, par la fortune de Frédéric : les Russes, au grand étonnement de leurs alliés et de leurs ennemis, se replièrent tout à coup vers les frontières de la Courlande, et prirent leurs quartiers d'hiver. Une intrigue de cour avait dirigé ce mouvement rétrograde, qui étonna l'Europe. L'impératrice Elizabeth paraissait alors atteinte d'une maladie dangereuse. Son neveu, qui lui succéda deux ans après, sous le nom de *Pierre III*, était admirateur passionné du roi de Prusse, et personne n'ignore combien cet enthousiasme imprudent blessa la vanité de sa nation, lors de son avènement au trône. Le chancelier Bes-

tucheff, qui le crut tout près d'y monter, n'hésita point à sacrifier ses sentimens particuliers et la fidélité qu'il devait à sa souveraine, à la chimérique espérance de conserver sa place et son crédit. Il défendit donc au maréchal Apraxin de profiter de sa victoire, et, peu de temps après, lui donna l'ordre de ramener ses troupes en Courlande. Une nouvelle intrigue changea bientôt la face des affaires, à la cour de Pétersbourg : Bestucheff, privé de tous ses emplois, déclaré coupable de lèse-majesté, condamné à perdre la tête sur un échafaud, fut exilé dans un village, par la clémence d'Elizabeth. Le maréchal Apraxin, arrêté à la tête de son armée victorieuse, fut envoyé prisonnier à Narva, et soumis à un conseil de guerre, qui n'osa le condamner ni l'absoudre ; et, dès ce moment, il cessa de jouer un rôle dans les événemens historiques dont la Russie fut le théâtre. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

APRIES, roi d'Egypte, succéda, dit-on, à son père Psammis, vers l'an 595 avant J.-C., se rendit maître de l'île de Chypre et de la ville de Sidon, et fut tué après un règne de 25 ans. On croit que c'est le même qui, dans l'Ecriture sainte, est appelé Ephraïm ou Ophra, dont il est dit dans Jérémie : « Je vais livrer Pharaon Ephraïm, roi d'Egypte, entre les mains de ses ennemis, entre les mains de ceux qui cherchent à lui ôter la vie. » Toute cette partie de l'histoire d'Egypte, et en général l'histoire profane de ces siècles, est couverte de ténèbres ; ce n'est que par l'Ecriture sainte qu'on en saisit, par intervalle, le fil, qu'on est obligé de lâcher dès qu'il cesse de nous diriger.

APROSIO (ANGELICO), religieux augustin, né à Vintimille dans la Ligurie, en 1607, forma une très belle bibliothèque dans le couvent des augustins de sa patrie. Il en composa un catalogue raisonné, sous le titre de *Bibliotheca aprosiana*, publié à Bologne en 1673. Cette liste, qui ne renferme que les trois premières lettres de l'alphabet, est rare. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'*Adonis* du cavalier Marini, et publia, sur ce poème licencieux, divers écrits qui n'honorèrent pas son état, et ne donnèrent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza poetica Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Il mourut en 1681, âgé de 74 ans.

APSEË fut auteur de la révolte des

Palmyréens, qui, peu de temps après la prise de leur ville par Aurelien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achille, ou selon d'autres Antioque, parent de la reine Zénobie. Aurelien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et y fit passer au fil de l'épée tous les habitants, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J.-C. 275 ou 274.

APSINES, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé, *Præcepta de arte rhetorica*, inséré dans les *Rhetores graeci* d'Alde; mais comme on en trouve au moins trois du même nom et de la même profession, qui vivaient dans les 5^e et 4^e siècles, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE (Lucius), natif de Madaure, en Afrique, d'une famille distinguée, vivait au 2^e siècle sous Antonin et Marc-Aurèle. Il fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses pertes. Les parens de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une *apologie* que nous avons encore, et que saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'étoit un magicien, et cette idée, longtemps attachée à son nom, n'est pas encore entièrement effacée. Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons, est sa *Metamorphose*, ou

Ane d'or, en onze livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, a été de prouver l'utilité des mystères du paganisme, ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, et regardent son *Ane d'or*, comme un vain amusement, un recueil de contes. Quelques-uns ont cru qu'Apulée rapportait sérieusement des faits magiques comme des vérités, et ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de

J.-C.; prétention dont saint Augustin, dans les livres de la *Cité de Dieu*, parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avait embrassée. Ses *Oeuvres* sont imprimées à Gouda, 1650, in-8^o, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4^o. Les éditions de l'*Ane d'or*, en français, de 1625, 1634 et 1648, in-8^o, sont recherchées à cause des figures. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1567, in-8^o, est rare, ainsi que la première édition de l'original, Rome, 1469, in-fol. Nous avons une assez bonne traduction de cet ouvrage par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légèreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation et de plagiat, qui caractérisent la fin du 18^e siècle. L'épisode de *Psyché*, compris dans les 4^e, 5^e et 6^e livres du même ouvrage, a été traduit plusieurs fois en français, et dernièrement, en 1802, par MM. Dubois et Marchais, peintres, avec le texte latin.

AQUA-PENDENTE. Voy. FABRICIUS (JÉRÔME).

AQUAVIVA, ou plutôt ACQUAVIVA, ainsi que les noms suivans, (ANDRÉ-MATHIEU d') duc d'Atri, prince de Téramo, dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivaient les sciences et les arts, et les cultiva lui-même. Il servit d'abord sous Ferdinand V, roi d'Aragon, se trouva à deux batailles perdues, et fut fait prisonnier dans la dernière; mais après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très imparfaite, et des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA (OCTAVIO), de la famille du précédent, référendaire de l'une et de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de saint Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors difficile par les troubles que les hérétiques ne cessaient d'exciter dans la province, et qu'Aquaviva calma par sa fermeté et sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savans, et mourut en 1612, dans sa 52^e année.

AQUAVIVA (CLAUDE), encore de la même maison, général des jésuites en

1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue de mauvais œil par les Jésuites, qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnait à ses religieux, dans ce célèbre règlement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le *congruisme*. Nous avons d'Aquaviva : | des *Epîtres*, des *Méditations*, en latin, sur les psaumes 44 et 93 ; | *Directorium exercitationum sancti Ignatii industriæ pro superioribus societatis ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611, in-12 ; Anvers, 1635, in-8° ; ouvrage qui marque une grande connaissance du cœur humain. Il en a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs*, 1776, Paris, in-12 ; | *Oratio de passione Domini*, 1641, in-12 : il prononça ce discours devant le pape Grégoire XII. Aquaviva était un homme de caractère, qui voulait avec constance et fermeté tout ce qui lui paraissait juste et raisonnable : il ne se décidait pas légèrement, mais son parti une fois pris, il y tenait avec une espèce de roideur suffisamment justifiée par les inconvéniens d'une excessive facilité.

AQUIAB. Voyez **ACHIAB**.

AQUILA, surnommé *le Pontique*, parce qu'il était originaire du Pont, contrée d'Asie. Ce fut chez lui que saint Paul logea lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très grands services à Ephèse, jusqu'à exposer leur tête pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son Epître aux Romains. On ne sait ni le temps ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard et d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA, de Synope, dit aussi *le Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J.-C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'Eglise, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connaissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'*ancien Testament* d'hébreu en grec. Quoique sa version, dont il ne reste plus que des

fragmens, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie l'avait engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. « Aquila, dit M. Bossuet, fit sa version exprès pour contredire celle des Septante, dont les églises se servaient, à l'exemple des apôtres, et pour affaiblir les témoignages qui regardaient J.-C. » Justinien en défendit la lecture aux Juifs. Cependant saint Jérôme dit qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favorables à notre croyance, ce qui prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, et que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur. La version grecque de la Bible par Aquila est la première qui ait été faite depuis celle des Septante. Saint Epiphane rapporte que l'empereur Adrien le nomma intendant de ses bâtimens, et le chargea de rebâtir Jérusalem sous le nom d'*Ælia Capitolina*.

AQUILANO (SÉBASTIEN d'), *Aquilanus*, médecin italien, dont on ignore le vrai nom, était d'Aquila, ville du royaume de Naples, et professa son art dans l'université de Padoue. Il était en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage ; et il mourut en 1543. On a de lui un traité *De morbo gallico*, Lyon, 1506, in-4°, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8° ; et *De febre sanguinea ad mentem Galeni*, dans la Pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, et Lyon, 1558, in-8°.

AQUILANO (SÉRAFINO), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abbruzze, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses poésies italiennes, imprimées à Rome, 1505, in-8°, et qui consistent en *Sonnets*, *Eglogues*, *Epîtres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule du Caviteo, de l'Altissimo, et de Thebaldeo da Ferrara. Ces poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie qui, dans ce siècle, défigurait la poésie italienne ; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent. Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 54 ans. Son nom de famille était *Cimino*. Aquilano fut successivement attaché au cardinal Scagagne Sforce, à Ferdinand II, duc de Calabre, à François de Gonzague, marquis

de Mantoue, et enfin à César Borgia, duc de Valentinois.

AQUILIN (SAINT), né à Bayeux vers l'an 620, de parens nobles, devint évêque d'Evreux après la mort de saint Eterne, et s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avait été assemblé par saint Ansbert son métropolitain, et mourut à la fin du 7^e siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat. On célèbre sa fête à Evreux le 19 octobre. *Voyez* sa vie dans Surius; dans l'Histoire d'Evreux, p. 40; Trigan, Hist. eccl. de Normandie, tom. 4, p. 509.

AQUILIUS GALLUS, savant jurisconsulte, orateur et ami de Cicéron, florissait vers l'an 65 avant J.-C. Son équité et sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivait en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avait ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnaissait lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avait prêtée, et se servait de son aveu pour prouver que c'était une dette réelle. Aquilius découvrit sa mauvaise foi; et afin de pourvoir à un cas aussi captieux et à plusieurs autres de semblable espèce, il composa un traité *De dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres : *De posthumorum institutione*; *De stipulatione*, etc., que nous voyons souvent cités dans le Code et dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

* **AQUILIUS (MARIUS)**, consul et collègue de Marius, l'an 101 avant J.-C. Il fut envoyé en Sicile pour combattre les esclaves révoltés sous les ordres d'Athénion. Ses efforts n'ayant point suffi pour les soumettre la première fois, il y fut renvoyé l'année d'après, en qualité de proconsul. Le combat s'engagea, mais la victoire demeura long-temps incertaine; les deux généraux, lassés de voir périr tant de monde, s'avancèrent l'un contre l'autre afin de vider la querelle dans un combat particulier. Les deux armées étant en présence, ils en vinrent aux mains, et Athénion, contraint de céder à la force et à la valeur de son rival, tomba mort à ses pieds. Les Romains profitant de la victoire de leur général, se précipitèrent sur les révoltés, et en massacrèrent un grand nombre. Il n'en restait plus que dix mille qui aimèrent mieux s'entre-tuer que de se soumettre ou d'aller servir de

triomphe à un vainqueur odieux. Aquilius, à son retour, fut honoré de l'ovation. Accusé et même convaincu de concussion par L. Furius, il ne dut qu'à ses anciens services d'échapper au supplice qui l'attendait. Il mourut d'une mort moins honteuse dans la guerre contre Mithridate.

AQUILIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 214 de J.-C. On a cru qu'il était père d'Aquila Sévère, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Aucun des ouvrages d'Aquilius n'est parvenu jusqu'à nous.

AQUILIUS SEVERUS, ou **ACHILLIUS** et **ACILIUS**, fut historien et poète sous l'empereur Valentinien. Il était Espagnol de nation, et de la même famille que Sévère, à qui Lactance avait adressé deux livres de Lettres. Aquilius Sévère composa un ouvrage en prose et en vers, qui était nommé le journal de sa vie, auquel il donna pour titre *la Catastrophe, ou l'épreuve*, mais que nous n'avons plus. Il y a apparence que la vie d'Aquilius avait été remplie d'incidens extraordinaires, et que c'est pour cela qu'il l'avait écrite, et qu'il lui avait donné le nom de catastrophe, ou d'épreuve. Il mourut vers l'an 570.

* **AQUIN (PHILIPPE d')**, savant rabbin de Carpentras, dont le véritable nom était **MARDOCAI**, ou **MARDOCHÉE**. Chassé de la synagogue d'Avignon, en 1610, à cause de son penchant pour le christianisme, il se retira dans le royaume de Naples, et se fit baptiser à Aquino, dont il prit le nom. Il en supprima la terminaison lorsqu'il vint en France, et se fit appeler d'Aquin. Le clergé lui donna une pension. Il vint ensuite, avec sa famille, s'établir à Paris, où il se consacra à l'enseignement de l'hébreu. Louis XIII le nomma professeur royal au collège de France, et interprète pour la langue hébraïque. Il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 1650, au moment où il paraît une version du *Nouveau Testament*, en hébreu, avec des notes sur chaque épître de saint Paul. On assure également que Lejay l'avait chargé de l'impression et de la correction des textes hébreu et chaldéen de sa *Polyglotte*. Voici la liste de ses ouvrages : | *Dictionarium hebraeo-chaldaeo-talmudico-rabbinicum*, Paris,

1629, in-fol.; | *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol.; | *Explication des treize moyens dont se servaient les rabbins pour entendre le Pentateuque, recueillis du Talmud*; | *Traduction italienne des apophthegmes des anciens docteurs de l'Eglise judaïque*; | *Aquinatis hebrææ ling. prof. lacrymæ in obitum illustr. card. de Berulle*. Dans cet écrit, où il s'acquitte envers son bienfaiteur de la reconnaissance qu'il lui devait, il parle de deux autres ouvrages qu'il avait composés, l'un imprimé et tiré des rabbins, intitulé : *Examen mundi*; l'autre, qu'il était près de mettre au jour sous ce titre : *De utrâque politia judaica tam civili quàm ecclesiastica*. On a encore de lui : | *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites*, Paris, 1625, in-4°; | *Discours des Sacrifices de la Loi mosaïque*, Paris, 1624, in-4°; | *Interprétation de l'Arbre de la Cabbale des Hébreux*, Paris, in-8°, sans date; | *Voces primigeniæ seu radices græcæ*, Paris, 1620, in-16. — Son fils, Louis d'AQUIN, né à Avignon en 1600, pensionné comme lui par le clergé, fit aussi sa principale étude de la science rabbinique, et se rendit très habile dans les langues orientales. Il traduisit en latin le *Commentaire* de Ben-Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°, et le *Commentaire* sur Esther, qu'il enrichit de notes. — Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, mort en 1696, était petit-fils de Philippe, et père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

* AQUIN (LOUIS CLAUDE d'), fameux organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772. Ses dispositions, secondées par les leçons du musicien Bernier, le firent regarder comme un petit prodige, puisqu'à l'âge de six ans, il étonna Louis XIV, devant qui il toucha du clavecin, et que, deux ans après, il cessa d'avoir des maîtres. Nommé organiste du Petit-St.-Antoine, à l'âge de douze ans, il fit admirer son exécution facile et brillante; il concourut, en 1727, pour l'orgue de St.-Paul, et l'emporta sur Rameau, qui, depuis, acquit tant de célébrité, comme compositeur de musique dramatique. En 1759, le roi le nomma l'un des organistes de sa chapelle. On assure que le célèbre Handel fit le voyage de France, exprès pour entendre d'Aquin. On a de cet organiste, deux Recueils gravés, l'un de *Pièces de Clavecin*, l'autre de *Noëls*.

* AQUIN de Château-Lyon (PIERRE-LOUIS), fils du précédent, et bachelier en

médecine, né à Paris, en 1721, mourut en 1796. Il a laissé : | *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais*, 1775, in-8°; | *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12; reproduits en 1755, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*; | *Lettres sur Fontenelle*, 1751, in-12; | *Observations sur les OEuvres poétiques de M. de Caux de Cappeval*, 1754, in-12; | *la Pleyade Française, ou l'Esprit des sept plus grands poètes*, 1754, 2 vol. in-12; | *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12 (en société avec de Caux); | *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs* (Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu et Voltaire), in-12, sans date; on attribue aussi cet ouvrage à l'abbé Blanchet; | *Poésies de Lainez*, 1755, in-8°; | *Satire sur la corruption du goût et du style*; | *Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon*, 1777-1795, 17 vol. in-12. Aquin était loin de jouir d'une réputation brillante : Rivarol disait en parlant de lui et de son père :

On souffla pour le père, on siffla pour le fils.

AQUINO (CHARLES d'), jésuite né à Naples en 1654, enseigna, pendant 18 ans, avec beaucoup de succès et d'éclat, la rhétorique à Rome, où il mourut l'an 1740. Il était de l'académie des Sciences et de celle des Arcades. Ses ouvrages sont estimés pour leur style et pour l'érudition qu'il a su y répandre. On a de lui trois vol. de *Poésies latines*, Rome, 1702. Le 1^{er} contient *Anacreon recantatus* : ce sont des odes en égal nombre à celles d'Anacréon, mais opposées par la pureté de la morale à la lubricité de celles du poète grec; le second renferme des poésies héroïques et des élégies; le troisième des satires avec des notes; | *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°. | *Similitudines ex comœdia Dantis Aligherii, latinis totidem carminibus redditæ*, Rome, 1707, in-8°. | *Lexicon militare*, Rome, 1728 et 1738. 2 vol. in-fol. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce dictionnaire des observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens et modernes, et de savantes dissertations; | *Miscellaneorum libri III*, Rome, 1725, in-8°. | *Fragmenta historiæ de bello hungarico*, Rome, 1726, in-12; | *Vocabularium architecturæ ædificatoriæ*, Rome, 1734, in-4°; | *Nomenclator, seu Lexicon agriculturæ*, Rome, 1756, in-4°.

ARA, hérétique des premiers siècles du christianisme, prétendait que J. C. lui-même n'avait point été exempt du péché originel.

ARAB-CHAH, docteur musulman, est auteur de l'histoire de Tamerlan, qu'il a intitulée, en bon mahométan : *Les merveilleux effets du décret divin dans le récit des faits de Timur*; on en a publié le texte à Leyde, 1636; et Vatiei en a donné une traduction française en 1658. La bibliothèque royale en possède deux manuscrits précieux dans la langue originale. Il a encore fait d'autres ouvrages, entre autres un *Traité de l'unité de Dieu*. Cet écrivain mourut à Damas, sa patrie, en 1450. On trouve des détails curieux sur cet historien, dans la bibliographie d'Aboul-Mahacàn.

ARAGON (JEANNE d'), épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, se signala par son courage et par sa capacité dans les affaires; mais s'étant mêlée dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV, on lui défendit de sortir de Rome, et on l'aurait même mise en prison, sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577, dans un âge fort avancé. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Giovanna d'Aragona*.

ARANDA (EMMANUEL d'), né à Bruges, en 1612, vivait encore en 1671. Il alla dans sa jeunesse en Espagne, d'où voulant revenir dans sa patrie, il fut pris par des corsaires d'Alger, et resta esclave pendant deux ans. De retour à Bruges, en 1642, il donna une histoire de sa captivité, avec un sommaire des Antiquités de la ville d'Alger. Cette histoire a été imprimée à Bruxelles et à Paris, sous le titre de *Relation de la captivité et liberté du sieur Emmanuel d'Aranda, jadis esclave à Alger, où se trouvent plusieurs particularités de l'Afrique, dignes de remarque; nouvelle édition augmentée de treize relations*, Paris, 1665, in-16. Elle a été aussi traduite en anglais et en flamand. On en a donné une édition augmentée, à Bruges, en 1682. — Un autre ARANDA (Antoine), espagnol, a publié *Verdadera, ou Description exacte de l'état où se trouve la Terre-Sainte*, Tolède, 1545, gothique.

* ARANDA (don PEDRO PABLO, ABARCA DE BOLEA, comte d'), ministre de Charles IV, naquit à Saragosse en 1716. Il descendait de don Sanche Abarca,

roi de Navarre, qui vivait en 1082. Il fit les guerres de 1740, et reçut une blessure fort grave à la bataille mémorable de Campo-Santo, où il fut laissé pour mort, et sauvé deux jours après par un de ses domestiques qui le reconnut sur un monceau de cadavres. En 1758, ambassadeur auprès d'Auguste III, roi de Pologne, il obtint à son retour le grade de capitaine-général du royaume de Valence. Le roi Charles III le rappela quelque temps après, pour l'admettre au conseil de Castille en qualité de président; sa vigueur et sa fermeté rendirent bientôt la tranquillité à la capitale. Il protégea les sciences et les arts, fonda des établissemens utiles; heureux si, en créant des institutions nouvelles, il n'avait fait tort à sa mémoire par l'abolition de la plus célèbre de toutes les institutions, la compagnie de Jésus. Soit haine, soit par philosophie, il contribua puissamment à sa destruction. Aranda était, avec le marquis Campo Alègre, de Mognino et de Campomanès, du conseil privé, dans lequel se trama ce coup d'état aussi impolitique qu'irréligieux; on sait qu'il envoyait instructions à Azara, ambassadeur à Rome, afin qu'il mît la dernière main à cette affaire; il lui enjoignit même de ne pas souscrire à la sécularisation des jésuites, mais d'exiger l'expulsion pure et simple. Ces religieux, malgré l'influence qu'ils avaient auprès des personnes les plus qualifiées, ne purent ni prévoir ni arrêter le coup. A la même heure, dans tous les lieux de l'Espagne, ils furent arrêtés avec une barbarie dont on a vu peu d'exemples, et exilés en Italie. Aranda fut disgracié peu de temps après; cependant il fut envoyé en qualité d'ambassadeur à Paris. Il jouit, pendant tout le séjour qu'il y fit, d'une grande considération, quoique ses liaisons particulières avec les apôtres de la philosophie moderne dussent le rendre très suspect aux amis de la religion. Quelques discussions qu'il eut avec le marquis de Florida-Bianca le firent rappeler en Espagne en 1784. Après la mort de Charles III, la reine le nomma ministre à la place de Florida-Bianca; mais il ne fit que paraître pour céder sa place à don Manuel Godoy, si malheureusement célèbre sous le nom de prince de la Paix. Il resta cependant doyen du conseil d'état; mais ayant, dans ce conseil, blâmé avec trop de franchise la guerre entreprise contre la république française, et dit à ce sujet des paroles assez dures au favori Godoy, il fut exilé

dans sa terre d'Aragon. Il y termina sa carrière en 1794, ne laissant point d'enfant de sa jeune épouse, fille du duc de Híjar. Malgré tous les éloges qu'Aranda a reçus d'un certain parti qui dominait en France pendant qu'il y séjourna, on ne peut pas dire qu'il fut un grand homme. S'il avait, comme l'ont assuré ses amis, de la profondeur dans l'esprit et de l'activité dans le génie, il est encore moins excusable de tous les maux qu'il a causés, et dont son pays recueille aujourd'hui les tristes fruits. Qu'importe qu'il ait eu un grand fonds d'attachement pour sa religion ? l'histoire le jugera d'après ce qu'il a fait pour elle ; et lorsqu'elle répétera les propos que, dans la société de ses amis, il tenait contre les corps religieux et les institutions conservatrices de la religion de son pays, la postérité le regardera ou comme un ennemi du christianisme, ou comme un esprit faux qui, abusé par des préjugés bien différens de ceux qu'on attribue à sa nation, eut vu le salut de la religion dans ce qui faisait sa perte.

ARANTON (JEAN d'), né au château d'Alex, dans le Genevois, en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1693. Le P. Le Masson, général des chartreux a écrit sa vie, in-8°. C'est un modèle de conduite pour les prélats. Aranton fut l'admiration de son diocèse, par la pureté de ses mœurs et l'amour de ses ouailles, par sa bienfaisance et sa charité.

ARATOR, Ligurien, c'est-à-dire, né sur la côte de Gênes, fut secrétaire et intendant d'Athalaric, et naquit, dit-on, en 490. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint sous-diacre de l'église de Rome, et présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des apôtres* mis en vers latins, qu'on trouve avec d'autres poèmes latins, Venise, 1502, in-4°, dans la Bibliothèque des Pères, et séparément. Si l'on ne peut dire que ses vers sont beaux, on ne peut pas non plus les traiter de plats, comme ont fait certains critiques, qui, dans un poème purement historique, ou, si l'on veut, dans une Histoire versifiée, ont sans doute prétendu trouver l'esprit de l'Enéide. Dans un siècle où la langue latine était mieux connue qu'aujourd'hui, le pape Vigile les trouva dignes d'être lus dans l'Eglise. Le père Sirmond a publié une *Lettre en vers*, écrite par Arator à Parthénien. Ce poète était aussi négociateur ; il jouissait de la confiance et de

la considération publique, et fut, selon plusieurs auteurs, envoyé en ambassade, par Athalaric, auprès de l'empereur Justinien.

ARATUS, de Sicyone, naquit dans cette ville l'an 272 avant J.-C. Echappé aux meurtriers de son père Clynius, il conçut dès sa plus tendre jeunesse, le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes, animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, et le contraignit de prendre la fuite. Aratus ayant procuré à ses concitoyens le plus grand bien qu'il crût pouvoir leur faire, la liberté, il leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, et surprit la forteresse de Corinthe, en chassa le roi de Macédoine, délivra Argos de la tyrannie, réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi de Macédoine, le fit empoisonner, après se l'être attaché par une feinte amitié. Aratus supporta l'effet du poison sans se plaindre, comme une maladie ordinaire. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un ami qui était dans sa chambre : *Voilà*, dit-il, *le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut l'an 214 avant J.-C.

ARATUS, poète et astronome du temps de Ptolémée Philadelphie, naquit à Soles, dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son poème sur l'astronomie, intitulé les *Phénomènes*, a été fort applaudi des anciens, quoique les vers en soient négligés, et qu'Aratus soit plutôt versificateur que poète. On sait que, dans les poèmes didactiques, on ne demande ni l'élévation des pensées ni la force et l'élégance des expressions qu'on s'attend à trouver dans un poème épique, et qu'on s'attache plutôt à l'utilité des leçons qu'aux agrémens du style : c'est ainsi que l'*Art poétique* d'Horace, dont les vers sont quelquefois durs et prosaïques, n'en jouit pas moins d'un suffrage général. Le poème d'Aratus peut se diviser en trois parties. La première a pour objet l'énumération des constellations célestes, leur position respective, l'éclat plus ou moins grand dont elles brillent. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphère. Dans

la troisième, il détaille les constellations qui montent sur l'horizon, ou qui descendent au-dessous, lorsque chacun des douze signes commence à paraître. Trois anciens auteurs ont traduit le poème d'Aratus en vers latins : le premier est Cicéron. Il était jeune quand il fit cette traduction, sous le titre *Aratea*; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre *De natura deorum*, prouve que dans un âge avancé il ne désavouait pas ce fruit de sa jeunesse. Il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts; Grotius a suppléé ce qui manque. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus César; le troisième, Festus Aviénus qui écrivait sous le règne des fils de l'empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose I. Cet ouvrage a généralement emporté les suffrages de l'antiquité, et l'on connaît le vers d'Ovide, qui ne craignait pas d'assurer à Aratus une renommée égale en durée aux objets qu'il a chantés.

Cum sole et luna semper Aratus erit.

On sait que saint Paul, dans le magnifique discours sur la Divinité, qu'il prononça dans l'Aréopage, a cité le poète Aratus : *Sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt* : IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS (Act. XVII, 28). C'est au commencement du poème qu'on trouve le passage cité

Τὸν γὰρ καὶ γενοὺς ἐσμεν.....

Cicéron a traduit :

*NOBIS GENUS ILIUM; NOBIS ILLE OMINE MAGNO
Dextera praeiungat, etc.*

Les meilleures éditions de son poème sont celles que Grotius publia en 1600, in-4°, à Leyde; et celle d'Oxford, 1672, in-8°. M. Pingré, célèbre astronome, chanoine et bibliothécaire de Sainte-Geneviève, a donné une traduction française des *Aratées* de Cicéron, avec de bonnes notes, à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°; mais la plus complète de ces éditions est celle qu'a donnée J.-Th. Buhle, Leipsick, 1793-1801, 2 vol. in-8°.

* ARAUJO DE AZEVEDO (ANTOINE de), comte de Barca, diplomate et ministre d'état portugais, naquit en 1752, d'une famille distinguée, dans la province d'Entre Douro e Minho. Après avoir voyagé en divers pays, il embrassa la carrière diplomatique, et fut d'abord nommé ministre de Portugal près de la république batave. Envoyé à Paris en 1797, il y con-

clut avec le pouvoir exécutif un traité de paix qui fut ratifié, après le 18 fructidor, par le conseil des Cinq-cents et celui des Anciens. Le prince régent du Portugal ayant refusé d'abord de le reconnaître, le gouvernement français irrité, fit enfermer M. d'Araujo dans la prison du Temple. La ratification arriva enfin; mais les Anglais, par leur occupation des forts de Lisbonne, avaient rendu impossible la conclusion de la paix entre le Portugal et la France. M. d'Araujo, qui avait été mis en liberté, fut envoyé successivement en Prusse et en Russie avec le titre de ministre plénipotentiaire. Nommé, en 1805, ministre des affaires étrangères et de la guerre, il suivit, à la fin de 1807, le prince régent au Brésil. Mais il fut disgracié à Rio-Janéiro à cause de l'indignation qu'il inspirait aux Portugais par la conduite qu'il avait tenue lors de l'invasion du Portugal par les Français. Jean VI lui donna plus tard sa confiance, et le nomma ministre de la marine et comte de Barca. D'Araujo est mort en 1817, à Rio-Janéiro. S'il n'a pas laissé une réputation brillante comme homme politique, il n'en était pas moins un homme instruit. Il accorda une pension annuelle au célèbre poète Francisco Manoel, dont il fut le principal protecteur. Il était conseiller d'état, grand-croix des ordres du Christ, de la Tour et Epée, d'Isabelle la Catholique, et de la Légion-d'honneur.

ARBACES, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, rois des Assyriens, s'unit avec Bélésis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque temps après ce roi, pressé par l'ennemi, dit-on, mit le feu à son palais, et se brûla lui-même, et les conjurés partagèrent son royaume en trois parties. Arbaces obtint l'empire des Assyriens. Il régna 25 ans : on ignore l'époque de sa mort, que les uns placent vers l'an 930, et d'autres vers 920 avant J.-C.

ARBAUD. Voyez PORCHÈRES.

* ARBELLES (ANDRÉ d'), frère de Claude André, évêque de Quimper, fut d'abord secrétaire de M. de Clermont-Tonnerre, émigra en 1792, et fit la campagne de cette année dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de *Montuel*, du nom de la ville où il avait reçu le jour. De retour en France en 1798, il fut un des rédacteurs du journal *le Messager du soir*, et sous l'empire il écrivit dans un journal anglais intitulé *l'Argus*, qui s'imprimait à Paris. Il devint historiographe au ministère des relations extérieures, et

fut chargé en cette qualité de publier divers écrits, dont le but était de préconiser la politique de Napoléon. Il reçut, en 1814, la décoration de la légion d'honneur. Ayant refusé, en 1815, de prêter le nouveau serment exigé par Napoléon, il perdit sa place. Louis XVIII le nomma, après sa seconde rentrée, préfet de la Mayenne et maître des requêtes en service extraordinaire. D'Arbelles fut quelque temps après destitué comme trop royaliste. Réintégré dans ses fonctions en 1823, il fut appelé en 1825 à la préfecture de la Sarthe. Il fut tué au Mans, le 28 septembre 1825, d'un coup de pied de cheval. D'Arbelles a publié sous le voile de l'anonyme, outre quelques brochures complètement oubliées aujourd'hui, un ouvrage intitulé : *Tableau historique de la politique de la cour de Rome, depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours*, 1810, in-8°; l'auteur eut la foiblesse d'écrire cet ouvrage contradictoirement à ses propres principes, pour obéir aux ordres du gouvernement impérial qui le lui demandait à l'époque de l'occupation des Etats-Romains par Napoléon.

ARBÉTION, ou **ARBITION**, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il vainquit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Sylvain, fils de Bonit, capitaine franc de nation, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion, mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite, par l'empereur Constance, contre les Perses, en 361, puis contre Julien l'Apostat, qui s'était révolté. Ce prince étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice, établie en Chalcédoine, contre les ministres de l'empereur Constance. Arbétion vivait encore sous l'empereur Valens qu'il servit utilement contre Procope. C'était un esprit pervers, malfaisant, et dont l'envie s'acharnait sur tous les gens de bien.

* **ARBOGAST** (LOUIS-FRANÇOIS-ANTOINE), ancien recteur de l'université de Strasbourg, ensuite professeur de mathématiques à l'école centrale du département du Rhin, correspondant de l'Institut de France et de l'académie des sciences de

Saint-Petersbourg, siégea successivement à l'Assemblée législative et à la Convention, où il vota la détention du roi jusqu'à la paix. Il fit partie de la commission nommée par cette assemblée pour vérifier le télégraphe de Chappe. Il était aussi membre du comité chargé d'examiner la conduite de Carrier dans l'ouest. Après la session, Arbogast se livra exclusivement aux mathématiques, et envoya à l'académie des sciences de Saint-Petersbourg, un mémoire qui fut couronné, et qui lui valut le titre de correspondant de cette société. Ce savant géomètre, né à Mutzig, en Alsace, en 1759, mourut en 1803. On a de lui un *Rapport sur l'uniformité des poids et mesures*, et un ouvrage très estimé, intitulé : *Calcul des dérivations et de ses usages dans la théorie des suites, et dans le calcul différentiel*, Strasbourg, 1800, 4 vol. in-4°.

ARBOGASTE, comte, gaulois de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules, où il défit et tua Victor, fils de Maxime. Cette victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Arbogaste acquit une si grande autorité sur Valentinien, que ce prince n'était, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre les Francs, pour satisfaire une haine particulière; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par les eunuques. Le meurtrier fit Eugène empereur, et voulut scutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais ayant eu ensuite le dessous, il se donna deux coups d'épée, dont il mourut en 394.

ARBOGASTE (saint), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité et de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutait les criminels. Sa vie a été écrite vers le milieu du 12^e siècle, par Othon, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le père Bosch, *Act. SS.* tom. 3, jul.

ARBOUSE (MARGUERITE VENVY d'), naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de Saint-Pierre de Lyon, où elle était religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame-du-Val-de-Grâce, à Paris. Sa première pensée en y entrant fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages réglemens. Elle se dé-

mit elle-même de son abbaye, en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626. Elle mourut en odeur de sainteté, la même année, à Sery, près Dun-le-Roi, où elle était allée pour rétablir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa Vie, in-8°, 1685.

ARBRISSEL (**ROBERT d'**), ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne, où il prit naissance l'an 1047, fut archidiacre de Rennes, et chancelier du duc de Bretagne. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé, deux vices très communs dans son siècle. Il se retira ensuite à Angers, et de là dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans se fixer nulle part, prêchant partout, et partout avec fruit. Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avait fait venir en France, et qui se trouvait à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Nicolas, voulut connaître cet homme dont la renommée publiait tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de cette cérémonie avec une telle satisfaction, qu'il lui donna le titre de missionnaire apostolique, avec plein pouvoir d'annoncer l'Evangile par toute la terre. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivaient dans le fond des déserts, ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance sans exciter la critique du public, formalisé de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Evangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé *Fontevrault* : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air. Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devaient porter le nom de *Pauvres de J.-C.* et obéir aux femmes, qui en étaient les servantes. Ces pauvres ne tardèrent pas d'être riches; mais ces richesses étaient le fruit de leur travail; ils avaient défriché des marais, des landes et des bois. Outre ce monastère, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Mais comme le bien ne se fait pas sans contradiction, ses succès firent des envieux. On tâcha de calomnier son zèle et sa vertu. Quelques personnes, même estimables, se laissèrent prévenir jusqu'à lui en écrire, afin

qu'il se justifîât, entre autres Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes (si pourtant la lettre qu'on en cite est réellement de lui) (1) : mais la vérité ne tarda pas à triompher. Geoffroi et Marbode furent dans la suite ses apologistes et les coopérateurs de son zèle, et l'on ne comprend pas comment il s'est trouvé parmi les modernes des auteurs assez corrompus pour tenter de ressusciter d'anciennes calomnies, confondues dans le temps même par tout ce qu'il y avait de gens dignes de foi. (*Voyez l'Histoire de l'ordre de Fontevrault, la Vie du B. Robert d'Arbrissel, et l'Institut de l'ordre, par le Père Picquet, jésuite, Paris, 1642, et Angers, 1686, in-4°, et la dissertation apologétique pour le B. Robert d'Arbrissel contre Bayle, par le Père Soris, in-8°, Anvers, 1701.*) Robert assista au concile de Beaugenci, en 1104, et, quoique simple prêtre, y prit place parmi les prélats. Il accompagna, en 1116, le comte de Poitiers à la conquête de Toulouse, et mourut le 24 février 1117, au prieuré d'Orsan, près de Linières en Berry. Léger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Fontevrault, et y fit la cérémonie de ses funérailles avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers, et grand nombre de personnes de qualité. Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault en 1633, fit transporter le corps du fondateur dans un tombeau de marbre, que l'on orna d'une épitaphe très bien faite pour ce temps-là; en voici quelques vers :

Astrivit lorica latus, sitis arida fauces,
Dura famas stomachum, lumina dura vigil.
Indulxit raro requiem sibi, rarius escam;
Guttura pascebat gramine, corda Deo.
Legibus est subjecta caro domini rationis
Et sapor unius, sed sapor ille Deus.

(1) Le Père Alexandre et le Père de la Mainferme prétendent que cette lettre n'est pas de Marbode; les continuateurs de l'Histoire littéraire de la France ont prouvé qu'elle était de lui : mais cela ne prouve rien contre Robert. Marbode ne parle que d'après des bruits; toutes ses expressions respirent la charité. Il exhorte Robert à se corriger, s'il est coupable, ou à se justifier, s'il est innocent. Il découvre ensuite la vérité, rendit justice à sa vertu, et protégea en 1101, les missions qu'il fit en Bretagne. Il paraît même qu'il l'invita à venir instruire les fidèles de son diocèse. Geoffroi de Vendôme fut également désabusé, et rendit justice à Robert; il devint même son ami et son défenseur. Souvent il l'allait voir à Fontevrault, où il fit une fondation considérable; il y bâtit aussi une maison, afin d'avoir la facilité de l'entretenir plus commodément; et plus d'une fois il lui aida à exécuter ses pieuses entreprises.

En 1644, l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré, depuis sa mort, sous le titre de *Bienheureux*, et l'on trouve son nom dans les litanies de son ordre. Il n'a cependant pas d'office particulier, et l'on dit la messe de la Trinité le jour de sa fête.

ARBUTHNOT (ALEXANDRE), naquit en Ecosse, l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il fut fait principal, ou régent du collège royal d'Aberdeen. Il s'était fait protestant peu de temps auparavant, et joua un rôle dans les troubles que cette religion suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. On a de lui des *Discours en latin sur l'origine et l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4°; et l'édition de l'*Histoire d'Ecosse*, de Buchanam son ami, dont il adoptait les maximes et le fanatisme de secte. Il mourut à Aberdeen en 1583, âgé de 46 ans. C'était un esprit faux et inconstant, propre à l'intrigue et aux petits manèges de parti.

* **ARBUTHNOT (JEAN)**, aussi Ecosais, se distingua au commencement du 18^e siècle par plusieurs ouvrages estimés de médecine et de littérature; les principaux sont | *Essai sur l'utilité de l'étude des mathématiques*, 1700; | *Table des monnaies, poids et mesures des anciens, appliqués avec des exemples, dans une suite de dissertations*, 1727, in-4°; | *Des effets de l'air sur le corps humain*, 1733; | *L'art de mentir en politique*, etc. Arbuthnot est un des hommes de l'Angleterre qui ont réuni le plus d'esprit aux connaissances les plus solides et les plus étendues. Il est mort à Londres en 1735.

* **ARBUTHNOT (CHARLES)**, écossais de naissance et prêtre du chapitre écossais de Saint-Jacob, est mort le 19 avril 1820, à l'âge de 84 ans. Dans le cours de sa longue carrière il avait cueilli plusieurs palmes académiques. Il était fort jeune encore, lorsqu'il entra au chapitre écossais, dont il fut ensuite le directeur pendant 17 ans. Arbuthnot était membre de l'académie des sciences de Munich.

ARC. Voyez JEANNE-D'ARC.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose le Grand, naquit en Espagne en 377, fut revêtu de la pourpre par son père, à l'âge de 7 ans, en 384, et lui succéda en 393. Honorius son frère eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire le gouverna d'abord, et seconda

son zèle contre les païens et les ariens; mais n'ayant pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux Barbares. Ce traître ayant fini par une mort tragique, Arcadius plaça sa confiance encore plus mal. Eutrope, eunuque, qu'il fit son grand chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, et parvenu peu à peu, le conduisit comme une bête, selon l'expression de Zoïme. Arcadius, après avoir mis la plus grande confiance dans son eunuque, la donna ensuite à Eudoxie, sa femme, à laquelle il sacrifia saint Jean Chrysostôme (Voyez ce nom). Arcadius ne survécut pas long-temps à cette illustre victime de sa criminelle complaisance. Le premier jour de l'an 408, ce prince religieux et faible, doux et inconstant, timide et borné, à la fleur de son âge, n'ayant que 31 ans, alla rendre compte du mal qu'il avait fait, ou plutôt qu'il avait laissé faire, pendant un règne de 13 ans, abandonné à la conduite de sa femme et de ses eunuques; heureux s'il a pu trouver son excuse dans la faiblesse de son courage ou dans les bornes de ses lumières!

* **ARCÈRE (LOUIS-ETIENNE)**, oratoire, né à Marseille l'an 1698, entra dans la congrégation de l'Oratoire, professa quelque temps les humanités, et se fit remarquer par plusieurs prix de poésie qu'il remporta dans diverses académies de province. Il se fixa à la Rochelle en 1743, et devint secrétaire perpétuel de la société royale d'agriculture. C'est là qu'il rédigea, sur les matériaux qu'avait entassés le père Jaillot, l'*Histoire de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°. Cette histoire valut à son auteur une pension de la province et le titre de correspondant de l'académie des Inscriptions et belles-lettres. On a encore de lui | *Journal historique de la prise de Mahon*; | *Mémoire apologétique de la révolution de Corse*, en 1760; | *Dissertation sur l'état de l'agriculture chez les Romains*, in-8°, Paris, 1776. Cette dissertation remporta l'accessit au prix proposé par l'académie des Inscriptions. Arcère avait des connaissances très étendues, soit dans les langues anciennes, soit dans l'histoire. Il a légué à la bibliothèque de l'Oratoire de Marseille ses manuscrits en 4 vol. in-fol., intitulés *Arceriana*. Ses poésies sont répandues dans différents recueils. Il mourut à la Rochelle, supérieur de la maison de l'Oratoire de cette ville, le 7 février 1782.

ARCÉSILAUS, ou **ARCÉSILAS**, de Pitane en Eolide, disciple et successeur de Crantor dans l'école platonique, forma la secte appelée la *seconde Académie*. Ses principes étaient qu'il fallait douter de tout, et ne rien affirmer. Ce système qui, réduit à ses justes bornes, est peut-être le seul raisonnable, amenait, de la façon qu'Arcésilas l'enseignait, le renversement de toutes les sciences. Il est solidement réfuté dans le livre de Cicéron intitulé *Lucullus* (Lib. 4. *Acad. Question.*) « Comment, y est-il dit, peut-on s'engager dans une secte qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage de la raison et du jugement, qui nous défend de rien approuver, et qui nous dépouille de tous les sens ? Encore ces peuples cimmériens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils quelques feux et quelque crépuscule qui les éclairent. Mais ces philosophes, au milieu des profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des liens qui ne nous permettent pas de faire aucun mouvement, car enfin nous défendre, comme ils font, de donner notre consentement à quoi que ce puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de l'esprit, et nous rendre en même temps toute action. » Quoique sa conduite fût peu propre à lui donner de la considération, et à inspirer de la confiance en ses leçons, Arcésilas ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples. Il passait de la lecture à la débauche et à la crapule, et n'avait d'autre règle de vie que le caprice et le goût du moment. On rapporte qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de 75 ans, l'an 500 avant J.-C. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tant de disciples quittaient les sectes de leurs maîtres pour embrasser celle d'Epicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnait la sienne pour se jeter dans une autre, il répondit : Parce que des hommes on peut faire des eunuques ; mais que des eunuques on ne peut point faire des hommes. » Il eût été plus clair de répondre, qu'un homme peut bien s'abrutir, mais qu'une fois abruti, il ne saurait guère revenir à son premier état. Voyez PYRRHON.

ARCET. Voyez DARCET.

* **ARCHAGATHUS**, médecin grec, le premier qui vint s'établir à Rome, 219 ans avant J.-C. Le peuple romain, soit

par admiration pour ses talents, soit pour les services qu'il attendait de son art, lui acheta une boutique dans le faubourg d'Ælius, et lui fit accorder le titre de citoyen. Il employa d'abord une méthode fort douce dans l'exercice de la chirurgie, qu'il pratiqua avec succès ; aussi le nomma-t-on *Vulnerarius*, guérisseur de plaies ; mais forcé bientôt d'employer des agents plus violents, comme le fer et le feu, on lui donna le nom de *Bourreau*, et on prit la médecine en horreur. Mais quelques années après, la guérison qu'opéra le célèbre Asclépiade, réconcilia le peuple romain avec cet art aussi difficile qu'il est nécessaire.

ARCHELAUS, roi de Lacédémone, se rendit maître de la ville d'Egias et de quelques autres places, et mourut après un règne de 60 ans, vers 800 avant J.-C.

ARCHELAUS, fils naturel de Perdiccas, et selon quelques-uns, d'Alexandre, prédécesseur de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine après en avoir fait mourir l'héritier légitime. Cet usurpateur, à la cruauté près, se conduisit en grand prince : il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, et protégea les lettres et les arts. Il employa sept talents (environ 40,000 fr.) à faire peindre son palais par Zeuxis, qui lui reconnaissant beaucoup de goût pour la peinture, lui fit présent de son tableau de Pan. Les plus grands écrivains et les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appelé ; mais il répondit qu'il ne pouvait se résoudre à aller voir un homme de qui il recevrait des biens qu'il ne pourrait lui rendre. On croit que ce philosophe avait un autre motif de son refus, le gouvernement dur de ce prince, et les caprices toujours redoutables des tyrans. Un de ses favoris l'assassina l'an 598 avant J.-C. après un règne de 14 ans. L'histoire de Macédoine, à cette époque, n'est pas bien sûre dans ses détails.

ARCHELAUS, fils d'Archélaüs qui commanda en chef les troupes de Mithridate, obtint de Pompée le pontificat de la déesse de Comane dans l'Arménie. Il servit quelque temps dans l'armée des Romains, en Grèce. Archélaüs, non content de posséder, comme grand-prêtre de Comane, un vaste territoire, beaucoup de richesses, des esclaves, et d'avoir presque l'autorité d'un roi, se rendit en Egypte, où il se fit passer pour fils de Mithridate, et sous ce faux titre, il épousa Cléopâtre,

filles de Ptolémée, qu'on venait de chasser, et auquel il succéda. Il fut défait et tué par les troupes de Gabinus, général romain, vers l'an 56 avant J.-C.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'Actium contre Auguste, et ne laissa pas que de se maintenir sous cet empereur. Tibère, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avait rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, et l'invita à venir à Rome, lui faisant les plus belles promesses; mais à peine fut-il arrivé, qu'il le fit enfermer dans une dure prison où il mourut la 17^e année de J.-C. après un règne de 52 ans (1). Son royaume fut déclaré province de l'empire.

ARCHÉLAUS, fils d'Hérode le Grand lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3 de J.-C. Il commença son règne en faisant assassiner 5,000 Juifs mécontents de ce qu'on avait mis à mort ceux qui avaient arraché un aigle d'or sur le portail du temple. Il partit ensuite pour Rome. Auguste confirma sa royauté; mais il ne lui donna que la moitié des états de son père; et sur les plaintes qui s'élevèrent contre lui, il l'exila à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6 de J.-C. C'est cet Archélaus dont il est parlé au chap. 2 de saint Matthieu, et dont saint Joseph connaissait sans doute la cruauté, lorsqu'apprenant qu'il avait succédé à son père, il jugea qu'il était prudent de ne pas retourner en Judée.

ARCHÉLAUS de Milet, ou suivant d'autres, d'Athènes, philosophe grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques changemens. Il erra dans la physique et la morale, quoiqu'on lui eût donné le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athènes, où il eut, dit-on, pour disciples Euripide et Socrate. Il soutenait, comme Anaxagore, que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles ne sont justes ou injustes, que parce que les lois ou la coutume les ont rendues telles; erreur que les philosophes du dernier siècle ont essayé de res-

susciter, et qui renverse le fondement de toute morale. Il vivait vers l'an 444.

ARCHÉLAUS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, était de Priène, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homère*, sous l'empereur Claude, à ce que l'on croit. Ce monument fut détérioré, en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonne, et où l'on prétend que l'empereur Claude avait eu une maison de plaisance.

ARCHÉLAUS, évêque de Casgar ou Casghar, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès, l'an 277, dans une conférence dont la relation subsiste encore en latin, traduite par Zacagni sur le grec. Cette relation ne fut point écrite par Archélaus, comme quelques auteurs l'ont avancé. Saint Jérôme croyait qu'elle avait été traduite en grec par Hégémoine; mais Photius prouve qu'Hégémoine en est l'auteur. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Joseph Assémani (*Append. ad tom. 1. Bibliot. orient. p. 48*).

ARCHÉLAUS, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle était à montrer une fontaine aux princes qui allaient assiéger Thèbes; un serpent le mordit et il mourut de sa blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux néméens, qui se célébraient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettaient en deuil et se couronnaient d'ache.

ARCHIAS, poète grec, est plus connu par le plaidoyer éloquent que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits fragmens qui nous restent de lui. Il vivait vers l'an 60 avant J.-C. Il avait composé un poème sur la guerre des Cimbres, et en avait commencé un autre sur le consulat de Cicéron. Les quarante épigrammes qui nous restent de lui ont été recueillies d'abord dans l'Anthologie grecque, et publiées séparément, quelque temps après, par Daniel Alswort. — Il y a un autre ARCHIAS, que la ville de Corinthe regarde comme son fondateur.

* **ARCHIDAMUS II**, fils de Zeuxidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône, l'an 476 avant J.-C. et succéda à Léotychidès, son grand-père, que les Lacédémoniens avaient exilé. De violens tremblemens de terre désolèrent la Laconie vers la 12^{me} année de son règne:

(1) Tibère, dit-on, s'était laissé fléchir, ainsi que le sénat, en considération du grand âge et du peu d'esprit d'Archélaus; d'où on a conclu que ce dernier ne mourut pas en prison. Mais on doit savoir que toute la clémence de Tibère consistait à ne pas faire mourir les personnes qu'il accusait : le reste ne leur était pas épargné.

et peu après les Messéniens se révoltèrent et se fortifièrent sur le mont Ithome. Archidamus alla les assiéger et leur permit après dix ans de guerre de se retirer où ils voudraient. Archidamus après s'être opposé vainement à la guerre du Péloponèse, fit à la tête de l'armée, dont il prit le commandement, plusieurs invasions dans l'Attique et s'empara de la ville de Platée, alliée des Athéniens. Il mourut l'an 428 avant J.-C.

ARCHIDAMUS III, fils et successeur d'Agésilas II, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Épaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, et fut tué par les Lucanien l'an 338 avant J.-C. Ce fut un prince digne des plus grands éloges par ses belles actions dans la guerre, et par les autres circonstances de sa vie. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. Quelqu'un demandait à Archidamus jusqu'où s'étendait le domaine des Lacédémoniens ? il répondit : *Partout où ils peuvent étendre leurs lances*; maxime affreuse, mais malheureusement mise en pratique dans tous les siècles et chez tous les peuples. Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que s'il regardait son ombre au soleil, il ne la trouverait pas plus grande qu'avant la victoire. »

* **ARCHIDAMUS IV**, fils d'Eudamidas, était roi de Sparte, lorsque Démétrius fils d'Antigone, vint attaquer cette ville, l'an 293 avant J.-C. Il fut défait sous les murs de Sparte même par ce prince qui aurait pris la ville sans des événemens qui l'appelèrent ailleurs. — M. Larcher prétend qu'Archidamus monta sur le trône l'an 304 avant J.-C., et qu'il régna 46 ans.

ARCHILOQUE, poète grec, naquit à Paros, vers l'an 700 avant J.-C., d'une famille distinguée. Il porta d'abord les armes, et nous apprend lui-même dans ses poésies qu'il prit la fuite dans un combat, et jeta son bouclier pour être plus léger à la course. Il réussit mieux dans la poésie qu'à la guerre. C'était le poète le plus satirique de l'antiquité. Quand il était las de critiquer ses amis ou ses ennemis, il médait de lui-même. Cesont ses vers qui nous apprennent qu'il était né d'une mère esclave, que la faim obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester partout où il put se faire connaître, et qu'il était livré à toutes sortes de dérèglemens. Il se déchaîna avec une rage si envenimée contre Lycambe, qui,

malgré sa parole, avait promis sa fille à un concurrent plus riche, que le bon homme se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la famille de ce malheureux, et avec tant de violence, qu'elle ne voulut pas survivre aux satires de ce poète. Archiloque fut dans ses vers aussi licencieux que médisant. Lacédémone défendit à ses citoyens de lire ses poésies; et l'empereur Julien, en faisant une comparaison des mœurs chrétiennes avec celles des païens, bien honorable au christianisme, dit à un des pontifes que « le » moyen d'imiter les chrétiens est d'éviter les lectures obscènes, en particulier » celle des écrits d'Archiloque. » On en trouve des fragmens dans les poètes grecs, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servirent des vers iambes, et Horace dit de lui dans son *Ars poet.* :

Archilochus proprio rabies armavit iambo.

Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie; on l'a comparé à un philosophe célèbre du dernier siècle, qui, pour la véhémence et l'atrocité des injures, ainsi que par la licence de ses écrits, peut être considéré comme l'Archiloque de ce siècle. Ce satirique assassin fut assassiné lui-même : on se vengea, par le fer, du poignard que ses iambes enfonçaient dans le cœur.

ARCHIMÈDE naquit à Syracuse, d'une famille illustre, vers l'an 287 avant l'ère chrétienne. Il était parent du roi Hiéron, et préféra l'étude des mathématiques à l'élévation que sa naissance lui promettait. Hiéron, son ami et son souverain, conversait journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivait. On prétend qu'un jour, en lui expliquant les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, s'il avait une autre terre que notre globe, pour placer ses machines, il leverait celle-ci à son gré. Ce trait, que plusieurs historiens racontent, a été regardé comme une fable par quelques modernes, on ne sait pourquoi; car l'assertion d'Archimède est très raisonnable et très vraie; il ne faudrait pas même que ses machines fussent d'une grande force pour produire cet effet. Quant à sa sphère de verre, dont on dit que les cercles suivaient les mouvemens de ceux du ciel, c'était sans doute une espèce de planétaire, moins parfait peut-être que ceux d'aujourd'hui. L'histoire des miroirs

ardens dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus, qui assiégeait Syracuse, a été traitée de conte par Descartes : cependant le père Kircher en a fait voir la possibilité. « Supposons », dit ce savant physicien dans sa *Magia catoptrica*, « les principes suivans : 1° Plus un miroir droit a de surface, plus il réfléchit de lumière sur le plan qu'on lui oppose ; 2° n'a-t-il qu'un pied de surface, il n'en verra qu'un pied de lumière sur la muraille, encore faut-il qu'elle soit près ; 3° l'expérience nous apprend qu'il ne lui enverrait que le quart de cette quantité, s'il en était à cent pieds ; 4° cette lumière est composée d'une infinité de rayons réfléchis par les différens points de la surface du miroir. Dirigez donc un second miroir plan vers le même endroit que le premier, la lumière et la chaleur qu'il y aura seront doubles ; elles seraient triples, si vous dirigiez de la même manière un troisième miroir plan, et ainsi des autres à l'infini. 5° Pour prouver que l'intensité de la lumière et de la chaleur est en raison directe des surfaces réfléchissantes, j'ai pris cinq miroirs ; je les ai exposés au soleil, et j'ai éprouvé que la lumière réfléchie par le premier me donnait moins de chaleur que la lumière directe du soleil ; avec deux miroirs, la chaleur augmentait considérablement, trois miroirs me donnaient une chaleur à peine supportable ; et celle que me causaient cinq miroirs dirigés vers un même point, était tout-à-fait insupportable. J'ai donc conclu qu'en multipliant et en dirigeant de cette manière les miroirs plans, non-seulement j'aurais de plus grands effets que ceux que l'on a au foyer des miroirs paraboliques, hyperboliques et elliptiques ; mais j'aurais ces effets à une plus grande distance ; cinq miroirs me les ont donnés à cent pieds. Quels phénomènes terribles n'aurait-on pas, si l'on employait mille miroirs ? Je prie donc instamment les mathématiciens qui s'adonnent à la catoptrique de tenter avec soin cette expérience ; ils éprouveront qu'il n'est point de machine catoptrique aussi propre que celle-ci à brûler à une certaine distance. » Buffon a suivi et perfectionné la théorie de ce jésuite. Son miroir est composé d'environ 400 glaces planes d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à 140 pieds de distance, et allume le bois beaucoup plus loin. Ainsi celui

d'Archimède, qui brûlait à la portée du trait (c'est-à-dire à 150 ou 200 pieds) ne doit pas être regardé comme une chimère. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé des machines et des batteries, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connaissances n'étaient pas bornées aux mathématiques seules. Un orfèvre ayant mêlé du cuivre avec de l'or dans une couronne d'or destinée au roi, il trouva le secret (alors inconnu, aujourd'hui très commun) de découvrir la fraude ; il conçut tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il était nu, en criant : *je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé !* Marcellus ayant enfin, après un long siège, surpris Syracuse, ordonna, en entrant dans la ville, que l'on épargnât Archimède ; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut la prise de la place que lorsqu'un soldat se présenta à lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique ; mais le soldat ne comprenant rien à ce qu'il lui disait, le perça de son épée, l'an 212 avant J.-C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain ; il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau, sur lequel on voyait un cylindre et une sphère. Cicéron, questeur en Sicile, découvrit ce monument de la vénération de Marcellus. Nous avons de lui quelques traités, dont nous sommes redevables aux Grecs qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4°, en 1575, et celle de Paris, 1615, in-fol. qui est la meilleure. Les *Oeuvres* d'Archimède ont été traduites en plusieurs langues modernes ; en français par M. Peyrard, Paris, 1707, in-4° ; 1808, 2 vol. in-8°. Parmi les anciens, Archimède est le seul qui ait laissé quelque chose de positif sur la mécanique et l'hydrostatique dans ses *Traité sur les centres des gravités, des lignes et des plans*, et sur *l'équilibre des corps plongés dans la mer*. Dans son *Arénaire*, qu'il adressa au roi Gélon, fils d'Hiéron, il se montre profond astronome et arithmétique habile, et eela dans un temps où les calculs numériques n'avaient pas

de règles ou de procédés déterminés. On le considère comme le premier inventeur des *moufles*, ou d'une combinaison de poulies propres à élever les plus grands fardeaux, comme un vaisseau, etc. On lui attribue aussi l'invention de la *vis sans fin* et de la *vis creuse*, dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Voyez les *Recherches* sur la vie d'Archimède, par M. Melot, dans le 14^e vol. des *Mémoires de l'acad. des Inscript. et Belles-lettres*.

ARCHINTO (OCTAVE), créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, était d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétendait descendre des rois lombards. C'était un des plus grands antiquaires du 16^e siècle. On a publié le *Recueil des antiquités*, qu'il avait réunies en 1 vol. in-fol., sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare. On estime beaucoup ses *Epilogati raconti delle antichità e nobiltà della famiglia Archinti, etc. aggiuntavi una breve esposizione degli antichi marmi che ne parlazzi di questa famiglia si leggono*, Milan, 1648, in-fol.

* **ARCHINTO** (le comte CHARLES), gentilhomme de la chambre de l'empereur Léopold, chevalier de la Toison-d'or, et grand d'Espagne, naquit à Milan le 30 juillet 1669. Après avoir terminé son cours de philosophie et de mathématiques, il voyagea en divers pays de l'Europe, s'arrêta long-temps à Rome, et retourna se fixer à Milan en 1700. Ami éclairé des lettres, il s'occupa de diverses fondations utiles, et créa dans sa patrie une académie des sciences et des arts. Une partie de sa fortune fut consacrée à réunir dans son palais une riche et nombreuse bibliothèque, à laquelle il joignit aussi divers instrumens de physique et de mathématiques. C'est sous ses auspices et par ses soins que se forma la réunion de la société Palatine qui donna tant d'éditions précieuses, dont la première fut la collection de Muratori *Scriptores rerum italicarum*. On n'a imprimé d'Archinto que quelques *notes* sur trois livres de l'Histoire d'Arnolphe de Milan, tom. 4, *Scriptores rerum italicarum*, et quelques tables publiées après sa mort, qui ont pour titre : *Tabulae praequae scientiarum et artium capita digesta per ordinem representantes*. Sa famille possède un grand nombre de manuscrits qui n'ont point encore vu le jour. Ce savant estimable mourut le 17 décembre 1752.

ARCHITRENIUS. Voy. HAUTEVILLE.

ARCHON (Louis), chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la chapelle des rois de France*, Paris, 1704-1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Le premier volume renferme l'histoire de la chapelle des rois de France de la première et seconde race; et le second, l'histoire de la chapelle de la troisième race jusqu'à Louis XIII. Un troisième volume, qu'il n'eut point sans doute le temps d'achever, devait renfermer l'histoire de la chapelle royale de Louis XIV. Ce n'est pas une simple liste des officiers de cette chapelle, mais une histoire édifiante de leur piété, et un récit historique de leurs vertus, de leur libéralité et de leur mort.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, et fut son huitième successeur dans la profession de cette secte; il était contemporain de Platon. Également profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci de la vis et de la poulie, et rendit service aux hommes en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutochius rapporte qu'il trouva la duplication du cube, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bon général d'armée. Il eut différens emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avait jeté. Il florissait l'an 408 avant J.-C. Porphyre nous a conservé un fragment d'Archytas. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle dissertation sur ce philosophe guerrier et politique, in-4°, à Copenhague.

ARCO (NICOLAS), de la famille des comtes d'Arco de Bavière, est compté par Paul Ubaldini, parmi les écrivains de Vérone, peut-être parce qu'il avait une demeure et des biens dans le territoire de cette ville. Le comte d'Arco, poète et historien, mourut en 1556. On a de lui un *Recueil* de vers latins, 1546, in-4°, peu connu, selon la remarque de Scipion Maffei, parce que ce livre est fort rare. Dans une lettre qui est à la fin de ce recueil, on cite les ouvrages suivans du même auteur : *Hymni ecclesiastici*; *Conflictus ticinensis*; *De laudibus olivæ*; *Obsidie Viennæ*; tous en vers.

' ARÇON, (JEAN-CLAUDE-ELÉONORE LE MICEAUD d') officier général du génie, et membre de l'Institut, naquit en 1733 à Pontarlier. Son père, avocat instruit et auteur de plusieurs brochures relatives à la coutume de Franche-Comté, le destinait à l'état ecclésiastique; mais le jeune d'Arçon se sentit entraîné par un penchant invincible vers la profession des armes; et il se servit d'un moyen ingénieux pour faire connaître sa vocation à ses parens. Il substitua de sa main dans son portrait qu'on venait de faire, l'habit d'ingénieur à celui d'abbé, sous lequel il avait été représenté. Son père dès lors, loin de s'opposer à ses projets, ne songea plus qu'à les seconder. Après avoir été admis à l'école de Mézières, d'Arçon fut reçu ingénieur ordinaire en 1753, et servit en cette qualité dans la guerre de 7 ans où il se distingua. Chargé, en 1774, de lever la carte du Jura et des Vosges, il imagina une nouvelle manière de laver qui fut regardée comme une heureuse invention et qui produisit plus d'effet que le lavis ordinaire. En 1774 et 1775, une querelle s'étant élevée, à l'occasion de l'opinion émise par M. de Guibert sur l'ordre profond et sur l'ordre mince, d'Arçon y prit part en publiant deux brochures intitulées : *Correspondance sur l'art militaire*, où l'on remarqua un grand nombre d'idées neuves et ingénieuses. En 1780, le siège de Gibraltar lui offrit une éclatante occasion de déployer la supériorité de son génie, dans la partie la plus savante de la théorie militaire. Le projet audacieux qu'il conçut alors, fit beaucoup de bruit en Europe, et a été mal jugé par ceux qui ne considèrent en tout que le succès. L'attaque de Gibraltar par terre étant regardée comme impraticable, d'Arçon imagina des batteries insubmersibles et incombustibles, destinées à entamer le corps de la place du côté de la mer, tandis que par d'autres batteries avancées sur le rivage, on devait prendre de revers les ouvrages que les batteries flottantes attaqueraient de face. Il fit revêtir ses batteries d'une forte cuirasse en bois, les couvrit d'un blindage assez fort pour résister aux bombes, et y ménagea une circulation d'eau entretenue par des pompes pour les garantir du feu. Ces machines devaient être soutenues par des chaloupes canonnières, des bombardes et des vaisseaux de ligne, manœuvrant sur divers points pour occuper les assiégés et les obliger à plusieurs diversions. Cent cinquante pièces de canon

devaient foudroyer à la fois la place. Pour être plus assuré du succès, d'Arçon lui-même était allé dans une frêle barque examiner les lieux, afin de déterminer la route que les machines avaient à tenir, et leur position définitive. Le 13 septembre 1782, était le jour fixé pour l'exécution. La jalousie et l'intrigue firent échouer des moyens si savamment combinés. La manœuvre convenue fut exécutée de manière à faire avorter l'entreprise. De dix prames qui devaient agir simultanément, deux seulement mirent d'abord à la voile, et essayèrent tout le feu de la place. Les autres ne suivant qu'à une grande distance, se placèrent trop en arrière et le défaut d'ensemble fit manquer l'opération. D'Arçon se disposait à réparer cet échec. Mais ses envieux ne lui en laissèrent pas le temps, et ils obtinrent l'ordre de livrer aux flammes les batteries flottantes, sous le prétexte ridicule qu'elles pouvaient tomber entre les mains des Anglais. Cette mesure désespéra d'Arçon, qui en conserva toute sa vie un ressentiment profond. Une chose pourtant dut le consoler au milieu de ces contre-temps qui l'accablaient, ce fut l'hommage public qu'Elliot commandant de Gibraltar pour l'Angleterre, rendit à sa belle invention, et au génie qui l'avait conçue. D'Arçon publia de son côté une espèce de justification où l'on reconnaît une âme profondément blessée. Le gouvernement de la révolution rendit justice à ses talens. Employé dans l'armée de la Hollande sous les ordres de Pichegru, on lui dut la prise de Bréda et de Gertruydenberg. Ayant été dénoncé, il quitta l'armée et se retira dans la solitude où il s'occupa de rédiger un important ouvrage sur les fortifications. Le premier consul le fit entrer dans le sénat en 1799. Mais d'Arçon ne jouit pas long-temps de cet honneur qu'il avait mérité par de longs et utiles services. Il mourut le 1^{er} juillet 1800, à l'âge de soixante-sept ans. On a de lui : | *Mémoires pour servir à l'histoire du siège de Gibraltar*, par l'auteur des batteries flottantes, Cadix, Hernill, 1783, in-8°; | *Considérations sur l'influence du génie de Vauban dans la balance des forces de l'état*, 1786, in-8°; | *Examen détaillé de l'importante question des places fortes et retranchemens*; Strasbourg, 1789, in-8°; | *De la force militaire considérée dans ses rapports conservateurs*, Strasbourg, 1789, in-8°; suite, 1790, in-8°; | *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, Paris, im-

primerie de la République, 1796, in-8°; cet ouvrage est le plus important de ceux que d'Arçon a composés. M. Giroud-Chantrains a publié une notice sur le général d'Arçon : Besançon, 1801, in-12.

* **ARÇONS** (CASSAN d'), avocat au parlement de Bordeaux, mort en 1681, était de Viviers, bourg de la Gascogne : ses ouvrages n'ont rien d'analogue à son état; ils roulent tous sur la physique et sur la philologie sacrée. | *Du flux et du reflux de la mer, et des longitudes*, Rouen, 1655, in-8°; Bordeaux, 1667, in-4°; | divers *Traité de Physique*, Bordeaux, 1668, in-4°, où il veut tenir le milieu entre Aristote et Descartes; | trois *Dissertations*, Bruxelles, 1680, in-4°, sur la dispute entre S. Pierre et S. Paul; sur l'endroit où J.-C. établit S. Pierre pour son vicaire en terre; sur la généalogie de J.-C.; | *Eschantillon, ou le Premier des trois tomes d'un ouvrage qui fera voir dans l'Apocalypse les traditions apostoliques, ou les mystères de l'Eglise passés, présents et à venir, dédié au Sacrement de l'Autel*, Paris, 1658, in-6°. Cet ouvrage avait pour objet de découvrir, dans l'*Apocalypse*, les sept sacrements, les sept ordres de la hiérarchie, etc. Heureusement que l'auteur fit grâce au public des trois tomes annoncés par cette espèce de prospectus. D'Arçons avait eu la confiance du nonce Bargellini dans l'affaire de la paix de Clément IX. Il a laissé, dans un *Mémoire*, le détail des conférences qu'ils eurent ensemble sur ce sujet.

ARCONVILLE (GENEVIÈVE-CHARLOTTE D'ARTUS, épouse de Louis-Lazare Thiroux d'), a publié un grand nombre d'ouvrages sous le voile de l'anonyme : | *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* adressées à madame Angran d'Alleray, sœur de l'auteur, Avignon, Paris, 1760, petit in-12, 2^e édition, augmentée; La Haye et Paris, 1766, petit in-12; | *De l'Amitié*, Amsterdam et Paris, 1761, in-8°; | *Des Passions*, Paris, 1764, in-8°. Ces trois ouvrages de morale sont d'une personne de beaucoup d'esprit, qui sait penser et bien exprimer ce qu'elle pense. Les deux derniers ont été réunis vers 1766, in-12. | *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, Paris, 1766, in-8°; ouvrage utile, intéressant et curieux; | *L'Amour éprouvé par la mort, ou Lettres modernes de deux amans de la Vieille-Roche*, Paris, Musier, 1763, in-12; | *Mémoires de mademoiselle de Valcourt*, Paris, 1767, in-12, deux parties; | *La Vie du cardinal d'Ossat*,

Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Cette vie est très curieuse et fort bien faite. | *La Vie de Marie de Medeis*, Paris, 1774, 3 vol. in-8°. Il y a beaucoup de recherches et de franchise dans cet estimable ouvrage. | *Histoire de François II, roi de France*, suivie d'un discours traduit de l'italien de Michel Suriano, ambassadeur, Paris, 1783, 2 vol. in-8°; | *Avis d'un père à sa fille*, par le marquis d'Halifax, traduit de l'anglais, Londres, (Paris), 1756, in-12, réimprimé dans l'étranger en 1757; ouvrage plein de raison, de sagesse et de solidité; | *Leçons de chimie propres à perfectionner la physique, le commerce et les arts*, par P. Shaw; traduites de l'anglais, Paris, 1759, in-4°; | *Traité d'ostéologie du docteur Monro*, traduit de l'anglais, Paris, 1759, 2 vol. in-fol.; | *Romans traduits de l'anglais* de Littleton et de madame Behn, Amsterdam (Paris), 1761, in-12. On trouve dans ce volume les *Lettres d'un Persan en Angleterre*; *Polidore et Emilie*; *Agnès de Castro*. Ce dernier roman est de madame Behn. | *Mélanges de poésies anglaises*, traduits de l'anglais, 1764, in-12. Ce volume renferme l'*Essai sur la poésie*, de Buckingham; *le Temple de la renommée*, de Pope; *Henri et Emma*, imité de la *Belle Brune de Chacer*, par Prior; | *Le Bijoutier philosophe*, comédie traduite de l'anglais, de Dodsley, Londres, 1767, in-12; | *Histoire d'Amynstor et de Thérèse*, traduite de l'anglais, Amsterdam (Paris), 1770; deux parties in-12; | *Méditations sur les tombeaux*, traduites de l'anglais d'Hervey, Paris, 1771, in-12; | *Les Samiens*, conte traduit de l'anglais; | *Le Phénix*, apologue arabe; *Calliste et Philétor*, fragment d'une nouvelle grecque, traduit de l'italien, Paris, 1781, in-12; | *Histoire de Saint Kilda*, par le révérend Père Kennel Macanlan, traduit de l'anglais, Paris, 1782, in-12. Une notice sur cette femme distinguée, qu'on trouve dans le *Cours de botanique médicale comparée* par M. Bodard, loue ses bonnes qualités, et ne nous apprend presque rien sur sa vie et ses actions. Elle était née en 1720, et est morte à Paris, en 1805, à 85 ans.

ARCQ (PHILIPPE-AUGUSTIN DE SAINTE-FOY, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, naquit à Paris, et mourut en 1779 à Tulle, où il avait été exilé. Il cultiva les lettres avec beaucoup de goût. On a de lui : | *Mes loisirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstadt, 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables et instructives, et quelques-unes

paradoxaux. Ce qui n'est pas un petit éloge pour un homme du monde du 18^e siècle, c'est d'y avoir non-seulement respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zèle contre ceux qui l'attaquent; | *Le palais du silence*, 1754, in-12; roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. « Il serait à souhaiter, dit un critique estimé, que les trois quarts des auteurs modernes allassent à faire un peu de séjour dans ce temple. » | *Lettres d'Osman*, roman, | *La noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la noblesse commerçante de l'abbé Coyer; | *Histoire générale des guerres*, 1756, in-4^o, 2 volumes qui devaient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage, un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli. | *Histoire du commerce et de la navigation des anciens et des modernes*, 1758, 2 vol. in-12, pleine de recherches, de vues sages et utiles. L'auteur a profité de ce que Huet et Pluche ont écrit sur la navigation et le commerce des anciens.

ARCUDIUS (PIERRE), prêtre grec de l'île de Corfou, vint étudier à Rome. Grégoire XIV l'envoya en Pologne et en Russie pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs dans ces régions. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, mais dont les fruits ne subsistèrent pas long-temps, il s'attacha au cardinal Borghèse, et mérita sa protection et son estime. Nous avons de lui | un ouvrage savant intitulé *De concordia Ecclesiæ occidentalis et orientalis, in septem sacramentorum administratione*, imprimé à Paris en 1672; 1 vol. in-4^o; | *Utrum detur purgatorium?* Rome, 1652, in-4^o; | *De purgatorio igne*, ibid., 1657, in-4^o; | *Opuscula de processione Spiritûs sancti*, ibid. 1650. Le fonds de ces ouvrages et de quelques autres du même auteur est très estimé; mais l'ordre y manque quelquefois, et le style en est un peu négligé. Ils sont surtout propres à défendre l'Eglise romaine et sa croyance contre le schisme des Grecs; et c'est ce qui l'a rendu odieux au parti de la *petite Eglise*, et lui a attiré plus d'une sorte de sarcasmes de la part des écrivains de cette secte. Léon Allatius, auteur érudit, et grec lui-même, zélé pour l'union, lui rend plus de justice : il paraît cependant l'accuser d'un excès de zèle, en disant qu'il haïssait jusqu'au nom des novateurs; mais en réfléchissant bien sur les fruits de l'esprit

d'innovation, et sur ce qu'on appelle *novateurs*, on se persuadera que ce jugement est plutôt un éloge qu'une critique. L'abbé Renaudot semble l'accuser de s'être proposé de décrier l'Eglise grecque; mais quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance et la superstition, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort. Il mourut vers l'an 1654, dans le collège des Grecs, où il s'était réfugié. Il vivait encore en 1635, lorsque Léon Allatius publia ses *Apes urbanæ*; mais il était mort en 1637, quand Pantaléon Ligaridius imprima son traité *De purgatorio*.

* ARCULPHE, théologien français, qui vivait vers l'an 690, entreprit, vers l'an 640, un voyage en Orient, et visita la Terre-Sainte, Constantinople et d'autres lieux. Comme il revenait en France, il fut jeté par une tempête, sur la côte occidentale de la Grande-Bretagne, et reçu avec hospitalité par l'abbé Adaman. D'après ses conversations, Adaman mit par écrit le détail de ses voyages et une description des lieux saints. L'ouvrage forme trois volumes, et fut publié par Séranius sous le titre de *Libri de situ terræ sanctæ*, Ingolstadt, 1619. Des extraits de son ouvrage furent recueillis par Bède; et Mabillon les a fait imprimer dans les *Acta Benedictor*.

* ARDANT (ISAAC-PHILIBERT), né à Tannay, département de la Nièvre en 1763. Il était avocat au conseil avant la révolution, et fut nommé maître des requêtes au retour du roi. Il est mort à Paris le 26 février 1827. On lui doit | *Projet de code rural et forestier*, Paris, 1819, in-8^o; | *Essais de philosophie physique et astronomique sur quelques phénomènes de la nature et du globe*, Paris, 1826, 2 vol. in-8^o; | Plusieurs *Mémoires* sur différentes matières. Il a laissé en manuscrit un ouvrage sur les monnaies anciennes.

ARDÈNE. Voyez ROME.

ARDSCHIR BABEGHAN, ou ARTAXERXÈS, premier roi de la dynastie des Sassanides, en Perse, reprit la couronne de ses ancêtres sur Ardavan, qui l'avait usurpée. Il vainquit et mit à mort le père et le fils; et cette victoire le fit roi l'an 225 de J.-C. Il nous a laissé un journal exact de ses actions particulières et publiques; il est à croire qu'il n'est pas toujours scrupuleusement vrai, et qu'il ne dit pas tout, quoiqu'il rapporte quelques

fautes qui lui sont échappées. Il ne négligea ni l'utile ni l'agréable; il enrichit son état des plus beaux monuments d'architecture. Il joignit à l'histoire de sa vie un ouvrage intitulé : *Regles pour bien vivre*, adressées aux princes et aux sujets. Les maximes de ce monarque étaient que « le peuple est plus obéissant quand le roi est juste; que le plus méchant de tous les princes est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchants espèrent ». Il voulait que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétait souvent à ses officiers : *N'employez pas l'épée, quand la canne suffit*. Il mourut l'an 258, après 45 ans de règne.

* ARDUIN (marquis d'Yvrée), fut appelé au trône par les Italiens l'an 1002, après la mort d'Othon III. Mais Henri, duc de Bavière, ne le laissa pas jouir en paix du royaume; voulant soutenir les droits des Othons sur la couronne d'Italie, il se fit son concurrent sous le nom de Henri II. Appuyé dans ses prétentions par les Allemands ses sujets, et par une grande partie des seigneurs italiens, il se fit sacrer à Pavie en 1004 et visita toutes les villes de la Lombardie. Arduin s'enferma dans sa forteresse d'Yvrée, et laissa ses nouveaux sujets se disputer à quel roi ils devaient obéir, tranquille spectateur des querelles des peuples, il abandonnait à la valeur de ses partisans le soin de lui assurer l'empire; mais une seconde invasion de Henri II, en 1013 et 1014 acheva de l'abattre; il tomba malade, et déposa ses ornemens royaux sur l'autel du couvent de Fructerie, au diocèse d'Yvrée. Il mourut le 50 octobre de l'an 1015, après avoir pris l'habit religieux.

* ARDUINI (Pierres), botaniste, né à Vérone vers l'an 1728, a publié sur la botanique des ouvrages estimés, entre autres son *Anamadversionum botanicarum specimen*, pars I, Patavii, 1759, in-4°, tab. 22; pars II, Venetiis, 1764, in-4°, tab. 20. Il fut nommé professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue, et composa à cette occasion des observations et des expériences sur la culture et les usages des diverses plantes qui peuvent servir dans l'économie rurale et domestique, sous ce titre : *Memorie di osservazioni e d'esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all'economia*. Padova, 1766, in-4°. Linnée lui a dédié, sous le nom d'*Arduinum*, un genre de plantes qui a été depuis réuni à celui de *Carissa*.

* ARDYS, roi de Lydie, fils de Gygès, monta sur le trône environ 678 ans avant J.-C. Il prit les armes contre les Ioniens, et fit plusieurs irruptions dans le pays de Milet. Il eut à son tour à repousser l'invasion des Cimmériens. Ces peuples, chassés des bords du Bosphore par les Scythes nomades, s'emparèrent de la ville de Sardes, capitale de la Lydie, et forcèrent Ardys à se réfugier dans la citadelle. Lassés par la résistance du roi, ces guerriers vagabonds se retirèrent, laissant Ardys maître de son royaume, qu'il maintint dans une paix profonde jusqu'à sa mort, qui arriva la 49^e année de son règne. Sadyatte son fils lui succéda.

* ARE-FRODE, c'est-à-dire, *Are le Savant*, historien islandais, estimé parmi les annalistes du Nord, naquit en Islande l'an 1068. Snorron assure qu'il écrivit un ouvrage sur les rois de Norwège, de Danemarck et d'Angleterre. Snorre-Sturleson est regardé cependant comme le premier historien du Nord, quoiqu'il ne vécût qu'en 1240. D'après ce qu'on lit dans Suhm (Hist., crit. tom. 4), on conserve dans la Collection d'Arnas Magnæus un manuscrit qu'on croit être l'abrégé de l'ouvrage d'Are-Frode, et qui a pour titre : *Généalogie des rois de Norwège*; un seul fragment est considéré comme authentique, c'est celui qui est intitulé *Scheda de Islandia*. Theodore Thorslacius, évêque islandais, le publia à Skalholt, en 1668. La partie la plus intéressante de ce fragment est une table généalogique des ancêtres d'Are-Frode; elle remonte depuis Rognoald, cousin du roi Haraldus Pulchricemus, qui vivait en 803, jusqu'à Ingre, contemporain d'Odin. Are-Frode mourut en 1138, âge de 80 ans.

* ARELLANO (JEAN DE), peintre espagnol, natif de Torcas, près Tolède, en 1607; fut élève de Jean de Solis, et se distingua surtout dans la peinture des fleurs. Il mourut à Madrid, en 1670, à l'âge de 63 ans. L'église de Notre-Dame-de-Bon-Conseil de cette ville possède quatre de ses tableaux. — On compte encore quatre ARELLANO : le premier (Gille Ramirez d'), président de l'inquisition, a composé un traité *De privilegiis creditorum*, et un ouvrage intitulé *El memorial de la grandezza del conde de Aquilar*. Le second (Ramirez), a composé en espagnol un traité sur l'orthographe. Le troisième (J. Salvador Baptiste), moine espagnol au 17^e siècle, a écrit : *Antiquitates urbis Carmonæ ejusque historiae*

compendium ; | *De origine imaginis sanctæ Mariæ* ; | *De reliquiis Justæ et Rufinæ*. Le quatrième enfin (Michel Gomez de Arcellano), fut chevalier de Saint-Jacques, et membre du conseil des affaires de l'Inde; il a écrit : | *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4°; | *Juris canonici antilegomena* ; | *Theoremata pro immaculata conceptione sanctæ Mariæ* ; *Supplicatio ad Innocentium*, au sujet de la Conception.

* ARELLIUS, peintre romain, né vers l'an 4 avant J.-C., se faisait remarquer par un talent particulier pour peindre les déesses; il orna de ses productions la plupart des temples de Rome. Ses talens étaient ternis par des mœurs très dépravées. Il reproduisait les traits de plusieurs courtisanes sous les attributs de Junon, Minerve, etc. Le sénat l'ayant appris, n'eut aucun égard à la beauté de ses ouvrages, et les fit tous détruire comme profanes.

ARELLI. Voy. AURELLIS.

AREMBERGH (JEAN DE LIGNE, comte d'), se signala en différentes rencontres pour le service de la maison d'Autriche. Charles-Quint le fit chevalier de la Toison d'or; Philippe II lui donna le gouvernement de la province de Frise, et l'empereur Maximilien érigea la terre d'Arembergh en principauté, qu'il réunit au cercle du Bas-Rhin. Il fut tué dans une bataille donnée contre les mécontents des Pays-Bas, le 24 mai 1568, dans le territoire de Groningue.

AREMBERGH (PHILIPPE-CHARLES-FRANÇOIS, duc d'), né le 10 mai 1665, s'illustra par ses exploits contre les Turcs, et mourut de blessures reçues à la bataille de Salankmène, le 23 août 1691.

AREMBERGH (ANTOINE d'), comte de Sénéghem, fils de Charles, duc de Croy, d'Arschot, d'Arembergh, etc., et d'Anne, duchesse de Croy et princesse de Chimay, entra chez les capucins, le 4 mars 1616, à l'âge de 25 ans, prit le nom de *Charles*, et se distingua dans différens emplois pendant 40 ans. Il a écrit | *Flores seraphici*, où il trace rapidement la vie de ceux qui ont illustré son ordre, depuis 1525 jusqu'en 1580 : les gravures dont cet ouvrage est orné furent faites aux dépens de sa famille; | *Seraphicus clypeus*, Cologne, 1645, 5 vol.

ARENA (ANTOINE d'), jurisconsulte et poète, naquit à Solliers, dans le diocèse de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres sur la jurisprudence, et se

consola du peu de vogue qu'ils eurent, par ses vers macaroniques. On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célèbre en Italie, consiste à enfilier confusément des mots moitié latins, moitié français, moitié provençaux, et d'en faire un mélange d'un goût barbare. Le principal ouvrage du poète provençal dans ce genre, est sa *Description de la guerre de Charles-Quint* en Provence, imprimée à Avignon, en 1557, édition rare, réimprimée en 1747, in-8°, à Paris, sous le nom d'Avignon. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur : *De Bragardissima villa de Soleris*, etc., 1670, in-12. Il mourut en 1544, étant juge de Saint-Remi, près d'Arles. Pour donner une idée du style barbare de cet auteur, nous transcrivons le titre de son *Histoire de Charles Quint* : *Meygra entreprise catholiqui imperatoris quando, an 1536, veniebat per Provensam bene carrossatis in postam prendere Fransam cum villis de Provensa*, etc.; et on lit à la fin, *Scribatum estando cum gaillardis paysanis per boscos, montagnas, forestas de Provensa*, etc.

* ARENA (JOSEPH), né dans l'île de Corse, fut nommé adjudant-général en 1793, employé au siège de Toulon et député au corps législatif en 1797. Arrêté le 10 octobre au spectacle de l'Opéra, sur l'accusation d'avoir attenté aux jours du premier consul, il fut condamné à mort le 20 janvier 1802, avec Cérachi, Topino, Lebrun, Demerville et Diana, accusés de complicité.

* ARENTZ (FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN HOLBERG), petit neveu du célèbre Holberg, (Voyez ce nom), mort à l'âge de près de 90 ans, en 1825, à Bergen, sa ville natale. Il professa pendant plus de 60 ans au collège de Bergen, où il étoit recteur. Arentz a laissé divers ouvrages et des mémoires intéressans.

ARESI (PAUL), né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des théatins, et fut ensuite évêque de Tortone, dans le Milanais. Il cultiva et protégea les lettres. On a de lui des *Sermons* en latin, des *Livres* de philosophie, de théologie, de mysticité, et un savant ouvrage sur les *Devises sacrées*, en italien, in-fol., 1 tome. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale en 1644.

ARETÆUS ou ARÉTÉE, de Cappadoce, médecin grec de la secte des pneumatiques. Wigan croit qu'il vivait sous l'

règne de Néron : on a de lui divers traités de médecine, dont le principal est celui des *Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque et latine, à Leyde, en 1755, in-fol., avec de savantes notes; celle de Wigan, à Oxford, en 1725, in-fol., est aussi fort estimée. Ce médecin étudiait la nature plus que les livres. Son style est concis et serré, comme celui d'Hippocrate. Il a écrit aussi sur les *maladies chroniques*, le tout formant huit livres. On les trouve dans *Medicæ artis principes* (ou Recueil des meilleurs ouvrages anciens sur la médecine), par Henri Etienne, 1567; nouvelle édition, par Haller, 1772, in-8°, dont *Aretæus* compose les cinq premiers volumes.

ARÉTAS, roi des Arabes, était beau-père d'Hérode-Antipas, et un des plus ardens persécuteurs des premiers chrétiens. Un de ses officiers faillit enlever saint Paul à Damas, en faisant garder toutes les portes, pour que le saint apôtre ne pût lui échapper. Mais le zèle ingénieux des fidèles rendit ses recherches vaines. Ils descendirent saint Paul du haut des murs de la ville dans une corbeille, et le sauvèrent ainsi des mains de ses ennemis, l'an 41 de J.-C. C'est l'apôtre lui-même qui raconte ce danger imminent, 2^e épître aux Corinthiens, chap. 11.

ARÉTAS, évêque de Césarée en Capadoce, au 40^e siècle (comme le prouve Bernard de Montfaucon, *Palæographia græca*, pag. 43 et 275), est auteur d'un *Commentaire* sur l'Apocalypse, qui a été imprimé en grec et en latin, à Paris, 1621, in-fol. Il se trouve en latin dans la Bibliothèque des Pères.

ARÉTIN (Guy) vit le jour à Arezzo. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain, dont on se servait dans le plain-chant grégorien, les syllabes *ut, re, mi, fa, sol, la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne *Ut queant laxis*, etc., composée par Paul Diacre, et simplifia tellement l'art du chant, qu'il apprenait dans un an, à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvait à peine apprendre dans dix et vingt. Le pape Jean XIX admira son invention, et le fit venir à Rome. (Voyez dans le Dictionnaire de musique de M. Brossard, l'analyse des ingénieuses découvertes de Guy Arétin.) Ce bénédictin florissait vers l'an 1028. Il laissa deux livres sur la musique. Voyez MURS (JAN).

ARÉTIN (LÉONARD), ainsi appelé par ce qu'il était né à Arezzo, en 1370. Son nom de famille était Bruni. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il alla à Florence, où il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la jurisprudence et à la politique. Il apprit la langue grecque sous Emmanuel Chrysoloras. La réputation de ses talens et de son savoir, secondée des bons offices du Pogge son intime ami, lui mérita dans un âge encore peu avancé, la place de secrétaire des brefs sous Innocent VII, qu'il remplit avec distinction pendant le règne de ce pontife et de quatre de ses successeurs. Il se trouva au concile de Constance, en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avait peu de sûreté à Constance pour ceux qui avaient suivi son parti, et s'enfuit secrètement de cette ville. Il retourna à Florence, où il consacra entièrement à son goût pour les lettres, et à la composition de divers ouvrages, le loisir que lui laissaient ses différentes charges. Il fut employé à plusieurs ambassades par sa république, dont il était chancelier, et mourut en 1456. De magnifiques obsèques lui furent faites aux dépens du public; on prononça son oraison funèbre, pendant laquelle, son corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magistrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de son siècle, et l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des lettres. Historien, orateur, polygraphe, traducteur, il ne réussit pas également dans tous ces genres : mais il surpassa la plupart de ses contemporains, surtout dans l'histoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés; les principaux sont : | *Trois livres de la guerre punique*, qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir de supplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1557, in-8°; | *Histoire de l'ancienne Grèce fabuleuse, et de Rome*, sous le titre d'*Aquila volante*, Venise, 1545, in-8°; | *De bello Italico adversus Gothos gesto libri 4*, 1470, in-fol.; | *Historiarum florentinarum libri 12*, 1610, in-8°, qu'il traduisit en italien, 1476, in-fol.; | *Traductions latines de quelques Vies de Plutarque, et des Economiques d'Aristote*; | *De studijs et litteris*, reimprimé en 1652 par les soins de Naudé; | *Epistolæ*. Ce dernier ouvrage est fort estimé, tant pour le style qu'à cause de

diverses notices importantes pour l'histoire de ce temps-là. L'abbé Mehus en donna, à Florence, en 1741, une nouvelle édition, 2 vol. in-8°, avec des notes et la *Vie* de l'auteur.

ARÉTIN (PIERRE), bâtard de Louis Bacci, gentilhomme d'Arezzo, né le 20 avril 1492, fit l'essai de son talent poétique par un *sonnet* contre les indulgences. Des indulgences, il passa aux rois, et les outragea avec une hardiesse si brutale, qu'il fut appelé le *fléau des princes*. Charles V et François I furent assez bons pour payer à ce poète le silence qu'ils auraient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, et s'en trouvèrent mieux. Les présens, loin de le calmer, ne faisaient qu'augmenter sa rage poétique. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats : *Voilà*, dit le satirique, *un bien petit don pour une si grande sottise*. Il se vantait « que ses libelles faisaient » plus de bien au monde que les sermons. » On disait de lui « que sa plume » lui avait assujéti plus de princes, que les princes n'avaient subjugué de peuples. » Il fit courir une médaille où son buste était gravé d'un côté avec ces mots : *Il divino Aretino* ; de l'autre on le voyait sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin était le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs lorsqu'il manquait de pain. Ses panégyriques alors étaient aussi outrés que ses satires. Personne n'était plus importun que lui quand on lui avait donné quelque espérance, ni plus insolent quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répondit à un trésorier de la cour de France qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé mes forces à demander, » il ne m'en reste plus pour remercier. » L'Arétin, pour mieux parvenir à ses fins, usait du secret des charlatans. Il se vantait beaucoup, moyen le plus sûr d'en imposer à la multitude. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue dans ses écrits les poètes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner » du relief aux vers et du nerf à la prose, » et non à ces écrivains dont l'encre est » parfumée, et dont la plume ne fait que

» des miniatures... L'éloge que j'ai fait de » Jules III (écrit-il ailleurs) respire quelque chose de divin. Ces vers, par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine et de François, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent, au-dessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on voit comme toutes les parties sont arrondies ; on remarque le relief des muscles et tous les replis des passions cachées. Si j'avais prêché J.-C. comme j'ai loué l'empereur, j'aurais amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. » L'Arétin se déshonora encore plus par ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties ; par ses lettres et par ses sonnets sur les postures les plus indécentes, gravées par Marc-Antoine de Bologna, d'après les dessins de Jules Romain, en 1523. Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable, se trouve dans ces infâmes ouvrages. Les turpitudes de la dépravation la plus outrée y sont dévoilées avec une impudence qui révolte et contre le peintre et contre le poète. Il mourut à Venise, vers 1557, à l'âge de 66 ans. On raconte, d'après Laurent Politien, que l'Arétin se mit si fort à rire en écoutant les lubricités de ses deux sœurs (qui menaient une vie scandaleuse à Venise), qu'il renversa la chaise sur laquelle il était assis, se cassa la tête en tombant, et mourut sur l'heure. Dans le *Discours* sur la liberté des écrivains, qui fait partie des *Epîtres latines* du chancelier de l'Hôpital, on trouve de très beaux vers qui semblent nous apprendre que l'Arétin finit ses jours par la corde, à Venise, cette république étant sans doute de moins bonne composition que les monarques qui le laissaient parler à son aise.

Nuper Aretinus Venetæ se clauserat orbis
Manibus ; unde velut celsa sublimis in arce,
Omnes Europæ reges figebat acutis
Incessens iaculis et diræ verberè linguæ :
Atque illum missis omni regione tyranni
Placebant donis ; tantum mala vatis avari
Lingua potest ! at ei claræ tutela nec urbis
Profuit, Ionii longe regnantis in alto,
Non circumfusæ miserum texere paludes,
Quin meritis læso pœnas exsolveret orbi
Terrarum, dignum vel haberet carmine funem.

Apostolo Zeno a nié ce genre de mort de l'Arétin, par la raison que ses ennemis ne s'en sont pas prévalus pour insulter à sa mémoire. Mais on sait qu'à Venise ces

sortes d'exécutions ne sont pas publiées à son de trompe. Un versificateur italien lui a fait l'épigramme suivante,

- Qui giace l'Arétin, poeta tozzo,
- Di tutti disse mal, fuor che di Cristo
- Scusandosi con dir: Non lo conosco.

qu'on a rendue ainsi en français :

Le temps par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre nuisoit la mémoire
Des grands monarques, dont la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ceux qui voudront connaître plus particulièrement cet écrivain odieux peuvent consulter sa Vie, imprimée en 1730, in-12, à Paris; ou la *Vita di Pietro Aricino*, Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de détails minutieux dans celle de Paris. On peut voir la liste des principaux ouvrages de l'Arétin dans le Dictionnaire des livres rares, par M. Osmont. On y trouve, après une longue suite d'abominations, une vie de sainte Catherine de Sienne, une Paraphrase des psaumes de la pénitence, et d'autres ouvrages de piété, qui ont fait croire à quelques auteurs que l'Arétin avait pris à la fin de ses jours des sentimens honnêtes et chrétiens; d'autres disent que ses ouvrages ne prouvent autre chose, sinon que cet homme corrompu passait du sacré au profane, avec la même facilité qu'il passait de la médisance à l'adulation.

* ARÉTIN (FRANÇOIS). Voyez ACCOLTI (François).

* ARÉTIN (JEAN-CHRISTOPHE, baron d'), savant et laborieux bibliographe, membre de l'académie de Gœttingue, naquit à Munich le 2 décembre 1775, et mourut le 16 août 1822. Il fut nommé, en 1793, conseiller de la direction générale des états de Bavière; en 1804, vice-président de l'académie de Munich, et quelque temps après, premier conservateur de la bibliothèque de cette ville. Le baron d'Arétin, membre de plusieurs sociétés savantes, a publié beaucoup d'opuscules, presque tous en allemand, parmi lesquels on distingue : | *Discours sur les plus anciens monumens de l'Art typographique en Bavière*, 1805, in-8°. Landshut; | *Histoire des juifs en Bavière*, 1805, in-8°, Munich; | *Recherches sur les cours d'amour dans le moyen âge*, in-8°; | *Théorie abrégée de la mnémonique*, 1807, in-8°,

Nuremberg; | *Discours sur les résultats immédiats de l'invention de l'imprimerie*, 1808, in-8°, Munich, etc. Il a encore fait sur l'établissement d'une langue universelle des recherches qu'il a consignées dans un mémoire.

* ARETIUS (BÉNÉDICT), théologien et botaniste, né à Berne, au commencement du seizième siècle. Etroitement lié avec Conrad Gessner, surnommé le *Plin de l'Allemagne*, il fut aussi en correspondance avec la plupart des savans et des botanistes de son temps, et particulièrement avec ceux de la Suisse. Occupé surtout des plantes des Alpes, il en a découvert et fait connaître environ 40, qui sont très-rares, et qu'il a brièvement décrites. Il en a introduit plusieurs dans les jardins, à cause de leur beauté, en indiquant la manière de les conserver. Arétius a publié la description de deux montagnes du bas Symmenthal, dans le canton de Berne, le Niesen et le Stokhorn, remarquables par leur hauteur et le grand nombre de végétaux qui y croissent. C'est un petit ouvrage, en forme de lettre, adressée à Pipérinus, son compatriote et son ami; elle est imprimée à la suite des œuvres de Valérius Cordus, sous ce titre : *Stokhornii et Nessi Helvetia montium. et nascentium in eis stirpium descriptio*, impr. in operibus Val. Cordi. Strasbourg, 1561. Conrad Gessner fait l'éloge d'Arétius dans son *Hortus germanicus*, et dans plusieurs autres de ses ouvrages, et il a nommé *Aretia* une des plantes qu'il avait fait connaître le premier. Haller, et ensuite Linné, ont conservé ce nom à la même espèce, et l'ont donné au genre dont elle fait partie; c'est une très-petite plante de la famille des primulacées. Arétius a mérité cet honneur, quoiqu'il n'ait pas publié de grand ouvrage. Le petit nombre de plantes qu'il a le premier fait connaître suffit pour le placer parmi les fondateurs de la botanique. Arétius a aussi publié quelques ouvrages de théologie, et, entre autres, un *Examen de Théologie*, qui a eu de nombreuses éditions; une *Vie de l'hérésiarque Gentilis*, et des sermons. Enfin, embrassant à la fois tous les genres, il a donné un catalogue des comètes calculées jusqu'au temps où il vivait; des commentaires sur Pindare, les tables d'une grammaire hébraïque, etc.

* ARFE (JUAN d'), sculpteur, naquit à Séville en 1605. Après avoir voyagé en Italie, pour se former sur les grands modèles, il travailla à plusieurs ouvrages

justement admirés, parmi lesquels on distingue des statues en marbre de 20 pieds de hauteur représentant les évangélistes, qu'il fit pour la chapelle de communion de Séville.

ARFE (JEAN d'), appelé ARFE VILLAFANO, naquit à Léon en 1524. Il cultiva avec succès la sculpture et l'architecture, On a de lui un ouvrage intitulé *Quilador*, c'est-à-dire, *l'essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladolid, 1572, Madrid, 1578. Arfe mourut à Madrid en 1593, à l'âge de 71 ans.

* ARGAIZ (GRÉGOIRE d'), bénédictin espagnol du 17^{me} siècle, naquit à Logrono dans la Vieille-Castille, et fit profession à l'abbaye de Saint-Sauveur d'Ona. Une facilité extraordinaire jointe à un travail assidu le firent bientôt remarquer parmi les savans dont cet ordre était rempli. On a de lui : | *Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, tirée des écrits de saint Grégoire, évêque de Grenade, et de la Chronique de Haubert, bénédictin, 2 vol. in-fol. Garcias de Molina l'accuse, on ne sait sur quel fondement, d'avoir travaillé seulement d'imagination et d'avoir supposé la Chronique de Haubert lui-même; | *Histoire de Notre-Dame de Mont-Serrat*. Dans cet ouvrage, Argaiz prétend que les exercices spirituels ne sont point de saint Ignace, mais d'un religieux du Mont-Serrat. Après la mort de don Antoine d'Yépes, Argaiz fut chargé de continuer les chroniques de l'ordre, commencées par ce savant. Tous ces ouvrages forment une collection de 14 vol. in-fol.

ARGANIL. Voyez MICHEL DELL' ANUNCIATA.

ARGENS (JEAN-BAPTISTE DE BOYER, marquis d'), naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence. Son père, procureur-général au parlement de cette ville, voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes, dès l'âge de 15 ans. Il a donné, dans ses *Mémoires*, l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople où sa famille l'avait envoyé, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva, en 1734, au siège de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après le siège de Philisbourg, il fit une chute de cheval, qui le mit hors d'état de remonter en selle, et fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II étant parvenu au trône de Prusse, l'appela

auprès de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. Il y mourut le 11 janvier 1771. Sa conversation plaisait par une vivacité pétillante et des saillies tout-à-fait originales. Il avait du penchant à l'hypocondrie; mais il était d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi laissait-il courir sa plume avec une liberté qui tenait de la licence. Bayle était son modèle, et sans doute l'instigateur des combats qu'il livrait à la religion. Il avait une ardeur de savoir qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues; il se mêlait de chimie et d'anatomie; il peignait assez bien. Ses ouvrages sont connus du public. Les principaux sont : | les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises* et les *Lettres cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens* sous le titre d'*Oeuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, et ses ministres y sont déchirés avec un acharnement révoltant. Il y a de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions; mais le style est trop diffus et manque de nerf. Sa plume était plus facile qu'énergique. On remarque partout un homme qui n'a aucun principe fixe, et qui flotte entre les opinions les plus opposées; | un grand nombre de romans mal imaginés, et écrits d'une manière lâche et incorrecte. Le seul dont on se souviennne, est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, 1 vol. in-8°. Les faits qui y sont racontés n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritaient guère de passer à la postérité; | les *Traductions* du grec en français d'*Ocellus Lucanus* et de *Timée* de Locres, l'une et l'autre in-12 et in-8°. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par M. l'abbé Batteux. | Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le christianisme*, ouvrage contraire à la religion, qu'on a réimprimé à Genève, avec des notes téméraires et indécentes; | *Mémoires secrets de la république des lettres*, 1744, 7 vol. in-12; | *Lettres philosophiques et critiques*, par M. Cauchois, avec les réponses de M. d'Argens, 1744, 1 vol. in-12, etc. A la fin de sa vie, le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, et se rappo-

cher de la religion de ses pères, qu'une vaine ostentation de philosophie lui avait fait abandonner. Il portait sur lui le nouveau Testament, qu'il lisait lorsqu'il était seul, comme l'a attesté un de ses domestiques, qui était protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez M. le président d'Eiguille son frère, il était toujours le premier à lui parler religion, et à faire des objections. Le président, qui joignait à l'âme la plus grande la foi la plus éclairée et la plus généreuse, mais qui avait la prudence de ne pas trop presser son frère, se contentait de résoudre ses difficultés, et de lui faire sentir qu'elles ne provenaient que des fausses idées qu'il avait sur la religion. Ce qui fit aussi une singulière impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frère, l'abbé d'Argens, et M. l'abbé de Monvallon, qui étaient avec lui à la campagne, et qui joignaient aux qualités de l'esprit cette belle simplicité que donne la solide vertu, et qui est toujours la plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frère : Je ne crois pas encore, il est vrai, mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près de Toulon, chez madame la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacrements de l'Eglise, et témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avait écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des déliérations capitulaires du chapitre de la cathédrale de Toulon. Il mourut le 11 janvier 1671. S'il jeta du ridicule sur la religion, du moins il n'était pas athée. (Voyez sur cet écrivain les *Mémoires* pour servir à l'histoire du 18^e siècle, tom 2, p. 282.)

* ARGENSOLA (LUPERCIO et BARTHELEMI), poètes espagnols, étaient frères et avaient reçu le jour à Balbastro, en Aragon, le premier vers 1565, et le second un an plus tard, d'une famille originaire de Ravenne. Leurs poésies ont été imprimées sous ce titre : *Rimas de Luperccio, y del doctor Bartolomeo Leonardo de Argensola*, Saragosse, 1654. Antonio (Nicolas) vante beaucoup ces poésies, et Boillet et Reutry ont dit qu'ils étaient les Horace de l'Espagne. Barthelemi a donné de plus : *Conquista de las Molucas*, Madrid, 1609, in-fol. traduit en français, Amsterdam, 1706 ou 1707, 3 vol. in-12;

| *Primera parte de los anales de Aragon, que prosigue los de Zurita*, Saragosse, 1630, in-fol., et quelques opuscules insignifiants. Luperccio contribua à la fondation de l'academie des Oisifs à Naples et mourut en 1615. — Barthelemi avait embrassé l'état ecclésiastique; nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse, il fut successivement chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, recteur de Villa-Hermosa, et historiographe d'Aragon. Il mourut en 1631, 48 ans après son frère, qu'il avait accompagné à Naples, quand il y fut appelé pour être ministre secrétaire d'état de la guerre, sous le vice-roi comte de Lémios.

ARGENSON. Voyez LE VOYER d'.

* ARGENTAL, (CHARLES-AUGUSTIN de FERRIOL, comte d'), fils de M. de Ferriol, président au parlement de Metz, naquit à Paris le 20 décembre 1700. Il se destina d'abord à la carrière militaire; mais ses parens le firent changer de résolution, et lui obtinrent une place de conseiller au parlement de Paris, en remplacement de son frère. Marmontel l'appelle dans ses *mémoires l'Âme damnée* de Voltaire; en effet lié intimement avec ce philosophe, il professait pour lui une admiration aveugle, et propageait ses idées et ses principes avec toute l'activité dont il était capable. Sa maison était devenue le rendez-vous des personnages les plus influens de la secte philosophique, et il avait embrassé leurs haines et leurs intérêts. Le comte d'Argental mourut le 5 janvier 1788, après avoir été ministre du duc de Parme auprès du roi de France. Il a fait un petit nombre de vers qui ne sont point dépourvus de grâce, mais qui sont néanmoins bien au-dessous de la réputation qu'ils ont obtenue. On pense qu'il est l'auteur du roman intitulé : *Le Comte de Comminges*, publié sous le nom de sa tante, madame de Tencin. Les *Anecdotes de la cour d'Edouard*, également attribuées à cette dame, et dont on a trouvé, dit-on, dans ses papiers plusieurs pages entièrement écrites de sa main, lui ont été attribuées par quelques personnes. Pont de-Vesle, l'auteur du *Complaisant*, était son frère.

ARGENTIER (JEAN), né à Quiers, en Piémont l'an 1515, fit de grands progrès dans la médecine, et se distingua dans la théorie de son art. Il mourut à Turin, en 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort, en 2 vol. in-fol., à Venise, 1592, 1606 et 1610. Ce

médecin n'était bon que pour le cabinet. Lorsqu'il fallait appliquer ses remarques dans la pratique, sa mémoire ne les lui fournissait pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume, et c'est ce qui lui mérita le titre de *Censeur des médecins*.

ARGENTINA (THOMAS d'), nommé aussi *Thomas de Strasbourg*, parce qu'il était né dans cette ville, savant et pieux général des augustins en 1545. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages qui furent recherchés. Il mourut à Vienne en Autriche, après avoir gouverné son ordre avec sagesse pendant 42 ans.

ARGENTRÉ (BERTRAND d'), né à Vitré en 1519, se fit estimer, dans le 16^e siècle, par sa probité et son pouvoir. Il s'adonna beaucoup à la jurisprudence et à l'histoire. C'était un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, du chagrin, dit-on, de voir sa patrie en proie aux guerres civiles que le calvinisme y avait excitées. On a de lui | des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol., en latin; et | l'*Histoire de Bretagne*, Rennes, 1582. Cet ouvrage, fait à la hâte, sur les mémoires de Pierre Le Baud, qui écrivait vers l'an 1480, était plein de fautes. L'auteur s'en aperçut, reloucha son ouvrage, et en donna une nouvelle édition, à Paris, 1588. — Charles d'ARGENTRÉ, sieur de la Boissière, fils de l'auteur, revit l'ouvrage de son père, et en donna une édition corrigée, Paris, 1612, in-fol. Nicolas Vignier, d'abord protestant, ensuite catholique, relève avec un peu trop d'amertume les fautes de cette histoire, dans son ouvrage intitulé de l'*Ancien état de la Petite-Bretagne*, Paris, 1619, in-4^o, et traite de calomnies ce qui n'est peut-être que trop vrai.

ARGENTRÉ (CHARLES DUPLESSIS d') naquit en 1675, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1700, et eut la place d'aumônier du roi en 1709. Il fut nommé évêque de Tulle en 1725. Il édifica son diocèse par ses vertus, et l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudiait sept heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages : le plus connu est en 3 vol. in-fol., publié à Paris en 1728, sous ce titre : | *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio seculi 12 ad annum 1725, in Ecclesia proscripti sunt et notati*; compilation pleine de recherches savantes. On a encore de lui | des *Elé-*

mens de théologie, en latin, Paris, 1702, in-4^o, et | une *Explication des sacrements*, 5 vol. in-12; enfin des sermons et d'autres livres de théologie et de piété. Ce prélat mourut en 1740, regretté des pauvres, dont il était le père, et des gens de bien, dont il était la lumière et l'exemple.

ARGENVILLE. Voyez DEZAILLIER.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité, par sa tendresse conjugale pour Polynice, tué au siège de Thèbes. Elle rechercha son cadavre avec sa belle-sœur Antigone, parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendait sous peine de la vie, et lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût transgressé ses ordres, et insensible au cri de la nature, la rejoignit à son époux. Ces événements furent antérieurs à la guerre de Troie.

ARGIS (BOUCHER d'). Voy. BOUCHER.

ARGOLI (ANDRÉ), mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo, dans le royaume de Naples, essuya dans sa patrie des désagrémens qui l'obligèrent de se retirer à Venise. Le sénat, connaissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, et lui donna le titre de chevalier en 1636. Il mourut en 1653. On a de lui | *De diebus criticis*, 1652; | *Ephemerides, ab anno 1620 ad 1700*; | *Astronomicorum libri 5*; | *Problemata astronomica* : ouvrages exacts pour ce temps-là, et dont les astronomes postérieurs ont beaucoup profité.

ARGOLI (GIOVANNI), fils du précédent, naquit à Tagliacozzo, dans l'Abbruzze vers l'an 1609. Dès son enfance il montra une inclination décidée pour la poésie. A l'âge de 15 ans il fit imprimer une *Idylle sur le ver à soie*. Peu de temps après, enflammé d'émulation par les applaudissemens prodigués à l'auteur du licencieux poème d'Adonis, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant enfermé dans une chambre où l'on n'entraît que pour lui apporter à manger, il acheva en 7 mois, à l'âge de 17 ans, un poème en 12 chants, intitulé *Endymion*. Cet ouvrage fut goûté des mêmes lecteurs qui avaient approuvé le modèle (Voyez MARINI). Il est auteur de plusieurs autres poésies, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Son goût pour les belles-lettres ne l'avait pas empêché de se livrer à l'étude de la jurisprudence, qu'il pro-

fessa pendant quelques années à Bologne. Argoli a composé aussi des ouvrages sur la philologie et l'archéologie. Il mourut vers 1660.

ARGONNE (don BOYVAVENTURE d'), né à Paris en 1640, mourut chartroux à Gailon, en 1704, âgé de 64 ans. Son esprit et son savoir lui avaient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenait un commerce réglé de littérature, qui charma sa retraite, et remplissait les momens que la pitié et les devoirs de la règle lui laissaient libres. On a de lui, | un *Traité de la lecture des Pères de l'Eglise*, écrit avec discernement et avec goût. La meilleure édition est de 1697, in-12, donnée par M. Pelletre, qui l'a beaucoup augmentée. On en a fait une traduction latine, Turin, 1742. | Des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville, réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux et intéressant d'anecdotes littéraires et de réflexions critiques, souvent justes, mais qui, quelquefois, prêtent elles-mêmes à la critique. | *L'Education, Maximes et Réflexions avec un Discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, donné sous le nom de Moncade, Rouen, 1691. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

* ARGOTE (JÉRÔME CONTADOR d'), savant théatin portugais, né à Collares, dans l'Estramadure, en 1676, et mort à Lisbonne en 1749. Il fut un des premiers membres de l'académie royale d'histoire portugaise, dans les Mémoires de laquelle on trouve plusieurs dissertations historiques de sa composition ; mais c'est aux ouvrages suivans qu'il doit surtout sa réputation : | *De Antiquitatibus conventus Bracarugustani libri IV*, 1728, 1 vol. in-4°. Il en publia une seconde édition, aussi in-4°, en 1738, augmentée d'un livre. Cet ouvrage traite de tout ce qui a rapport aux antiquités de ce pays avant que les Romains en fissent la conquête, et sous leur domination ; et il est surtout remarquable par le grand nombre de monumens que ses recherches surent déterrer, et qui s'y trouvent expliqués. | *Mémoires pour servir à l'histoire de l'église primatiale de Brague*, 3 vol. in-4°, Lisbonne, 1752-1754 ; | *Regras de lingua portugueza*, 1 vol. in-8°, Lisbonne, 1725. Argote a aussi laissé des Sermons et des Vies de saints, qui, quoique

assez bien écrites, ne méritent pas une mention particulière.

ARGOU (GABRIEL), natif du Vivarais, avocat au parlement de Paris, aussi estimable par ses mœurs que par son savoir, mourut au commencement du 18^e siècle. Il est auteur d'une *Institution au droit français*, en 2 vol. in-12, très bien dirigée. *L'institution au droit ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, son ami, le porta à composer cet ouvrage. La dernière édition est de 1788.

ARGUES (GÉRARD des), géomètre du 17^e siècle, naquit à Lyon en 1597, et y mourut en 1661. Il était ami de Descartes ; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami et des Argues défendit son maître. Nous avons de lui | un *Traité de perspective*, in-fol. ; | *Traité des sections coniques*, in-8° ; | *Pratique du Trait*, in-8° ; | un très bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°.

ARGYRE (ISAAC), moine grec, habile mathématicien, florissait au 14^e siècle. Il est auteur de plusieurs écrits de géographie et de chronologie, et de quelques autres traités sur diverses matières.

ARGYROPHILE, ou ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, passa en Italie vers l'an 1434, et demeura quelque temps à Padoue. De retour à Constantinople, il en sortit encore après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. S'étant rendu une seconde fois en Italie, Côte de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, et le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474 d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avait été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeait beaucoup, et que le produit de ses livres et ses autres revenus suffisaient à peine à la dépense de sa table. Il a laissé | une *Traduction* de la Morale et de la Physique d'Aristote, dédiée à Côte de Médicis. On dit que Théodore de Gaze, son ami, la lui céda, et l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparait. On a encore de lui | un traité *De regno*, | et *Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, etc. Il est pour disciple le célèbre Politien. Hody a publié la *Vie* d'Argyropulo avec celles d'autres savans grecs, 1742, in-4°.

ARIADNE fille de l'empereur Leon I et

de Vérine, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial l'an 474 de l'ère chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase le Siléntiaire. Zénon, selon Jornandès, donna ordre à un de ses officiers de la tuer; mais l'impératrice en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; ce prince consentit à ce qu'elle revint au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari : l'empereur étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'était un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau, où il mourut. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour être cru sans aucun doute (V. ZÉNON). Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase empereur, et n'attendit que 40 jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouveau monarque. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE I, roi de Cappadoce, fils et successeur d'Ariamnès, commença à régner conjointement avec son frère Holoferne et selon quelques-uns, Orophernes, l'an 550 avant J. C. Il se joignit à Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Egypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, et mourut peu de temps après, laissant deux fils, Ariarathe et Arézas.

ARIARATHE II, succéda à Holoferne son oncle, et fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre le Grand, et tuteur du jeune roi Philippe, prétendait lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait et attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 521 avant J.-C. Il avait alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'était enfui en Arménie, dans le temps du supplice de son père. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas et d'Eumènes, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général macédonien, et monta sur le trône vers l'an 510 avant J.-C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV posséda la couronne après Ariamnès son père. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avait épousé Stratonice, fille

d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J.-C. La chronologie et les diverses circonstances de ce règne ainsi que des trois précédents, ne sont pas bien sûres ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur et fils du précédent, était encore enfant quand son père mourut vers l'an 220 avant J.-C. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus le Grand. Il donna du secours à ce roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya à Rome des ambassadeurs, chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont le sénat lui rendit depuis la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec son gendre Eumènes contre Pharnace, roi de Pont, qui ayant refusé la médiation des Romains, paya ce refus assez cher, et fut obligé de conclure un traité désavantageux. Antiochide, épouse d'Ariarathe, désespérant d'avoir des enfans, lui avait supposé deux fils, Ariarathe et Holoferne ou Orophernes; mais elle devint grosse ensuite, et eut Mithridate et un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la manière des Romains, l'autre Ariarathe lui succéda. Ariarathe V secourut les Romains contre Persée, et mourut après un long règne, avec la réputation d'un prince inconstant dans son amitié et ses alliances, l'an 168 avant J.-C.

ARIARATHE VI, fils du précédent, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour son père, qui voulait lui donner la souveraineté de son vivant, et que ce fils ne voulut point accepter, s'appelait Mithridate avant de monter sur le trône. Il prit le sceptre vers l'an 166 avant J.-C. Ce roi renouvela l'alliance qu'Ariarathe V avait entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser Laodicée sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holoferne ou Orophernes, qui se prétendait son frère. Ariarathe fut renversé de son trône. Le Sénat ordonna le partage entre les deux concurrens; mais Attale, roi de Pergame, secourut Ariarathe, et le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains, contre Aristonicus, usurpateur du royaume de Pergame; il périt dans cette guerre, l'an 150 avant J.-C., et laissa six enfans. Laodicée, veuve d'Ariarathe, et régente du royaume craignant de perdre son au-

torité, fit périr cinq de ses enfans par le poison; le sixième, qui suit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette mère cruelle.

ARIARATHE VII. surnommé *Épiphane*, fut proclamé roi l'an 150 avant J.-C. Ce prince épousa Laodicee, fille du célèbre Mithridate, dont il eut deux fils. Son beau-père le fit assassiner. Laodicee donna sa main et la couronne à Nicodème, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, et restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait tuer.

ARIARATHE VIII. surnommé *Philométor*, fils du précédent. Mithridate ayant voulu l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père, ce prince leva des troupes contre son oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées (l'an 106 avant J.-C.), et fit régner à sa place son propre fils, âgé de 8 ans. Les Cappadociens se soulevèrent, et mirent sur le trône Ariarathe, frère du dernier roi.

ARIARATHE IX. Mithridate, le cruel persécuteur de cette famille, chassa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, et rétablit son fils. Alors Nicomède, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres, mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J.-C.

ARIARATHE X. appelé *Philadelphe*, devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane III son frère, vers l'an 62 avant J.-C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, concubine d'Archélaïs, grand-prêtre de Bellone à Comane, dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, et fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archélaïs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant J.-C.

ARIAS-MONTANUS (Benoit) naquit à Frexenal, en Estramadure, en 1527. Il était fils d'un notaire, et étudia à Alcalá, où il fit des progrès dans les langues anciennes et modernes. Il prit l'habit de l'ordre de Saint-Jacques, et en 1562, l'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. À son retour, il se retira à l'ermitage

de Notre-Dame-des-Anges, près d'Ara-cena, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, et le chargea d'une nouvelle édition de la Bible polyglotte. Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantin, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chère que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de paraphrases chaldaïques, et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin très fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau et n'accepta qu'une commanderie de Saint-Jacques, et une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie, en 1578, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Écriture-Sainte. Ses 9 livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés. Leyde, 1596, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la Polyglotte d'Anvers, et dans les grands Critiques d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le *Psautier*, 1574, in-4°. Richard-Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses observations critiques soient fondées. On a encore d'Arias-Montanus *Humane salutis monumenta*, Anvers, 1571, in-4°, avec figures; | une traduction latine de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle; | *Historia naturæ*, 1601, in-4°; | une excellente *Rhétorique*, en 4 livres, avec des notes de morale.

ARIAS (François), jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvrages de piété avaient le suffrage de saint François de Sales, qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en français et en italien. — Il y a un autre **ARIAS** (Alvarez), natif aussi de Séville, et jésuite, mort à Rome en 1645. Il avait occupé les premières dignités de la compagnie. Il publia divers ouvrages, un entre autres intitulé *Eucomia SS. Eucharistiae et B. Virginis Mariæ, ex sacra Scriptura desumpta*.

ARIBERT, fils de Clotaire II, et frère de Dagobert I, se trouvait seul, à l'âge de 14 ans, auprès de son père lorsqu'il mourut; il eût bien pu s'emparer des trésors de la couronne et se faire sacrer; mais trop jeune pour un pareil coup, il vit le sceptre entre les mains de son frère, qui, ayant usé de la plus grande diligence,

prévinrent tous les projets de son rival. Dagobert céda à Aribert une part du royaume, et celui-ci vint établir le siège de son gouvernement à Toulouse, où il se fit sacrer. Mais il mourut deux ans après (650), laissant un fils qui le suivit de près, ce qui fit planer des soupçons sur Dagobert, auquel on sait que les crimes coûtaient peu. Ce que dit le Père Vaissette de deux autres fils d'Aribert, qui ont été l'origine de deux illustres familles de Languedoc, est dénué de probabilité : comment penser, en effet, qu'un jeune prince mort à 46 ans ait pu laisser trois enfans ?

* **ARIBERT I**, roi des Lombards, fils de Gondoal duc d'Asti, bavaïrois d'origine, fut choisi pour chef par les Lombards en 655, pour succéder à Radoald. Il proscrivit l'arianisme et établit définitivement la religion catholique sur le trône. Il mourut en 664, après avoir partagé son royaume entre ses deux fils, Pertharite et Godebert.

* **ARIBERT II**, roi des Lombards, était fils de Ragimbert, duc de Turin, qui, ayant usurpé, l'an 700, la couronne de Lombardie, associa son fils au trône, et mourut peu de mois après. Aribert fit mourir Liutbert, que son père avait dépouillé de la couronne ; il fit mourir aussi Rotharis, duc de Bergame, qui s'était opposé à son usurpation. Il exerça contre la femme et les enfans d'Ansprand, tuteur de Liutbert, des cruautés inouïes. Il ne se montra généreux qu'envers l'église romaine, à laquelle il restitua, en 707, les biens qu'elle avait possédés dans les Alpes Cottiennes. Il passait pour aimer la justice, et l'on a raconté de lui, comme du khâlyfe Aaron Al-Réchyd, qu'il sortait de nuit, déguisé, pour se mêler parmi ses sujets, voir la manière dont ses officiers exerçaient leurs emplois, et apprécier par lui-même les plaintes du peuple. Ansprand, qu'il avait chassé de Lombardie au commencement de son règne, revint en 712, l'attaquer avec une armée bavaïroise. Aribert, abandonné par ses soldats, se jeta dans le Tésin, pour le passer à la nage. Mais l'or dont il s'était chargé embarrassait ses mouvemens, et il se noya. Son corps fut retrouvé et inhumé à Pavie.

ARIBON, premier abbé du monastère de Schlectdorf en Bavière, dont on rapporte la fondation à l'an 755, fut élevé sur le siège de Freisingen l'an 760, et mourut en 785. Nous avons de lui : | la *Vie de saint Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son *Thesaurus*, tom. 5 ; | la *Vie de saint Corbinien*, pre-

mier évêque de Freisingen, publiée par Surius, et insérée dans le 5^e vol. des Actes de don Mabillon.

ARIBON, archevêque de Mayence, florissait au 11^e siècle, et fut archi-chapelain de l'empereur Henri III. Il couronna l'empereur Conrad II en 1024. Il était grand zéléteur de la discipline ecclésiastique. On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Commentaires* sur les quinze psaumes graduels, dédiés à Bernon, abbé de Richemont. Cet archevêque mourut le 15 avril de l'an 1051.

ARIEH (**JACOB-JUDA**), rabbin de la synagogue d'Amsterdam, plus connu sous le nom de Léon de Modena, était fils d'Isaac, rabbin de Venise et recteur de la synagogue. Il est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a plusieurs éditions in-4^o, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce juif florissait dans le 17^e siècle, et mourut en 1654.

ARIGE (saint), fils d'Apocrasius et de Sempronia, l'un et l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire, en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, et fut honorablement reçu par saint Grégoire, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié ; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, et ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres à saint Arige, et lui accorda la permission qu'il lui avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'était point encore commun dans ce siècle. Saint Arige vécut peu de temps après son retour de Rome ; on ne sait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1^{er} mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe ; puis, s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps et du sang de J.-C., qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au 1^{er} de mai dans divers martyrologes ; et c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence et le Dauphiné.

* **ARIGISE**, 1^{er}, duc de Bénévent, succéda, en 594, à Zotton, fondateur de ce puissant état. Il en reçut l'investiture

d'Agiluphe, roi des Lombards. Il fit de nouvelles conquêtes sur les Grecs, auxquels il enleva, en 596, la ville de Crotone, et mourut, en 641, après cinquante ans de règne. Son fils Aione lui succéda. Ce prince ayant été tué, l'année suivante, par les Slaves, fit place à Radoald, qui fut élu par le peuple et confirmé par le roi des Lombards.

* **ARIGISE II**, duc de Bénévent, fut donné pour successeur, en 758, à Luitprand, par Désidério, roi des Lombards, dont Arigise avait épousé la fille Adelberge. Après la réduction de la Lombardie par Charlemagne, ce prince lutta encore 45 ans, contre le monarque français, dont il fut enfin obligé de se reconnaître feudataire, en 787. Arigise mourut cette même année, laissant une réputation de prince juste et ami des lettres. Son fils Grimoald lui succéda.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre le Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre : *S'il pouvait voler ?* Alexandre s'étant emparé du château, fit pendre Arimase et ses soldats. Arien, qui, en cela, est d'un avis contraire à Quinte-Curce, dit uniquement que la forteresse se rendit vers l'an 328 avant J.-C.

* **ARINGHI (PAUL)**, prêtre de l'Oratoire à Rome, sa ville natale, où il est mort en 1676. Il est principalement connu par sa traduction latine des commentaires sur l'ouvrage de Basio, intitulé ? *Rome souterraine*, etc., Rome, 1654, 2 vol. in-fol. Il en a paru, Cologne et Paris, en 1689, une édition plus complète et plus correcte. En 1668, Christophe Bauman en a publié un extrait en langue allemande, qui a été imprimé à Arnheim, et réimprimé, en 1671, in-12. Cette même année 1671, il en a aussi paru un extrait, en langue latine, imprimé dans la même ville, in-12. M. Artaud en a donné un extrait raisonné dans son *Voyage aux Catacombes de Rome*, 1810, in-8°. Antoine Bosio avait écrit en italien une *Roma sotterranea* qui avait été publiée après sa mort, et avec des additions considérables de Jean Severani, par les soins de Charles Aldobrandino, à Rome, 1652, format d'atlas; mais cet ouvrage était très-incomplet. Aringhi l'a porté à un tel degré de perfection, que tous ceux qui ont parlé de son travail, en ont fait l'éloge. On y

trouve des recherches importantes sur les antiquités ecclésiastiques (*Voy. BOSIO et BOTTARI*). On a encore d'Aringhi : | *Monumenta infelicitatis, sive Mortes peccatorum pessimæ*, Rome, 1664, 2 volumes in-fol.; et | *Triumphus penitentiae, seu selecta penitentium mortes*, Rome, 1670, in-folio.

ARIOBARZANE I, surnommé *Philoromæus*, roi de Cappadoce, fut élu par les Cappadociens l'an 91 avant J.-C., sous le bon plaisir des Romains, qui leur avaient offert la liberté, dont ils ne pouvaient, disaient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Arménie; mais Pompée le rétablit l'an 66 avant J.-C. Il abdiqua quelques années après en faveur de son fils Ariobarzane II.

* **ARIOBARZANE II**, fils du précédent, refusa par respect de prendre la couronne que lui offrait son père, et ne l'accepta que parce que Pompée l'y engageait; ce qui lui valut le surnom de *Philopator*. Une inscription trouvée à Athènes annonce qu'il voulut rebâtir l'Odéum qui avait été brûlé par Sylla. Cicéron dans ses *Lettres familières*, lib. XV, ep. 2, nous apprend qu'il fut victime d'une conjuration, dont on ignore les détails. Il mourut vers l'an 52 avant J.-C., laissant deux fils Ariobarzane et Ariarathe.

* **ARIOBARZANE III**, surnommé *Eusebes Philoromæus*, fils du précédent, fut obligé de faire de grands sacrifices pour acheter la protection des Romains; lorsque Cicéron se rendit dans ses états, il le trouva débiteur de très-fortes sommes envers Brutus et Pompée. Une vaste conspiration s'organisait pour placer Ariarathe sur le trône. Cicéron contraignit le grand-prêtre d'Enyo ou Bellone qui la dirigeait de sortir du royaume, et fit ainsi avorter le complot. Après la mort de César, Ariobarzane prit le parti des triumvirs contre ses meurtriers, et Cassius, pour s'emparer de ses trésors, le fit assassiner, l'an 42 avant l'ère chrétienne.

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perside pour Darius, repoussa Alexandre, et lui empêcha l'entrée dans sa province; mais ce prince s'étant fait conduire par un berger qui connaissait le pays, surprit Ariobarzane, lequel après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement; mais les habitants lui en fermèrent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, et de lui livrer un combat dans lequel il périt les armes à la main, l'an 350 avant J.-C.

ARION, musicien et poète grec, naquit dans l'île de Lesbos, et florissait l'an 626 avant J.-C. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, et qu'il excellait dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-temps parmi ses courtisans. Le poète musicien passa de là en Italie et en Sicile, où s'étant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'était embarqué voulant le dépouiller, il s'élança, dit-on, dans la mer; et un dauphin, que les charmes de sa lyre avaient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un tombeau au dauphin qui avait sauvé Arion.

ARIOSTE (Louis l'), naquit à Reggio d'une famille noble, le 8 septembre 1474. Son père ayant long-temps été au service d'Hercule I, fut fait par ce duc juge du premier tribunal de Ferrare. Louis, l'aîné de dix enfans, montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hippolyte d'Est; mais ayant refusé de l'accompagner en Hongrie, en 1518, à cause de sa faible santé, il perdit la protection du cardinal. Son frère, Alfonso I, duc de Ferrare, l'appela à sa cour, le nomma son gentilhomme et le fit entrer dans tous ses divertissemens. Sa conversation était un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédait parfaitement la langue latine; mais il préféra écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiome; il lui représenta qu'il acquerrait plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore et plus étendue : *J'aime mieux*, lui répondit l'Arioste, *être le premier des écrivains italiens que le second des latins*. Ce poète avait bâti une maison à Ferrare, et y avait joint un jardin, qui était ordinairement le lieu où il méditait et où il composait. Cette maison respirait la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rendue plus magnifique, lui qui avait si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines? Il répondit qu'*on assemblait bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres*. Sa droiture et sa probité étaient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédait trois ou quatre richesses bénéfiques, et qui craignait d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendaient sa succession, choisit l'Arioste,

préféralement à tous ses parens et à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste, d'une santé délicate et faible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut le 6 juin 1533, à l'âge de 58 ans, après s'être rendu célèbre par des *Satires*, des *Comédies*, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et surtout par son poème de *Roland le Furieux*, sur lequel la louange et la critique se sont réciproquement exercées. « Si l'on veut mettre, sans préjugé, dit un » bel esprit, l'Odyssée d'Homère avec le » Roland de l'Arioste dans la balance, » l'Italien l'emporte à tous égards. Tous » deux ayant le même défaut, l'intempé- » rance de l'imagination, et le romanes- » que incroyable, l'Arioste a racheté ce » défaut par des allégories si vraies, par » des satires si fines, par les grâces du » comique qui succèdent sans cesse à des » traits terribles, enfin par des beautés si » innombrables en tout genre, qu'il a » trouvé le secret de faire un monstre » admirable. » Le grand talent de l'Arioste est cette facilité de passer tour à tour du sérieux au plaisant, et du plaisant au sublime. Les poètes de son temps puisaient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans. De là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui qu'il *parlait bien, mais qu'il pensait mal*; et on a dû le dire. On a dit encore que le tombeau de Roland était dans la Jérusalem délivrée; et cela est vrai : car la célébrité de l'Arioste s'est fort affaiblie depuis que le Tasse a fixé sur lui l'attention des littérateurs italiens. Le genre de leurs ouvrages est, à la vérité, très différent, et ne paraît pas susceptible de parallèle; mais, par-là même, l'Arioste, qui se signalait dans le burlesque, a dû céder la place à celui qui, au talent de la poésie, joignait la gravité et la raison. On dit que le cardinal d'Est, à qui il dédia son poème, lui dit en riant : « Messire Louis, où diable » avez-vous pris tant de sottises? » La Fontaine y a puisé quelques contes. Le mélange monstrueux du sacré et du profane, qu'il a eu la témérité de faire dans son ouvrage, le peu de respect qu'il a eu pour la décence et les mœurs, éloigneront toujours les gens de bien de cette lecture. Nous avons plusieurs traductions du poème de Roland : les meilleures sont celle de Mirabaud, de l'Académie française, imprimée à Paris, sous le titre de la Haye, en 1741, en 4 vol. in-12, avec une

Vie abrégée de l'auteur; et celle que MM. Panckouke et Framery ont donnée en 1787, Paris 10 vol. in-18, avec le texte. L'Arioste avait été chargé pendant quelque temps du gouvernement d'une province de l'Apennin qui s'était révoltée, et qu'infestaient des bandits et des contrebandiers. L'Arioste apaisa tout; il acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur les voleurs. Un jour le gouverneur poète, plus rêveur que de coutume, étant sorti en robe de chambre d'une forteresse où il faisait sa résidence, tomba entre leurs mains. Un d'entre eux le reconnut, et avertit que c'était le signor Arioste. Au nom d'Arioste, de l'auteur du poème d'*Orlando furioso*, tous ces brigands tombèrent à ses pieds, et le reconduisirent jusqu'à la forteresse, en lui disant que la qualité de poète leur faisait respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'édition la plus recherchée du *Roland le Furieux* en italien, est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, et les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1750.

ARIOSTE (ALEXANDRE), religieux de l'ordre de Saint-François, vivait au commencement du 16^e siècle, et fit imprimer à Paris, 1514, à l'usage des confesseurs et directeurs des âmes, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé : *Interrogatorium pro animabus regendis*, réimprimé à Lyon, en 1540 et à Bresse en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion*, seu *Summa confessoriorum*.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, avait soumis les Séquannais et autres tribus de la Gaule, ce qui irrita contre lui les Romains dont il était allié. Jules-César allait le combattre; mais ses soldats, craignant le courage d'Arioviste, furent saisis d'une terreur panique, et il ne dut sa victoire qu'aux superstitions de ce peuple barbare. Leurs devineresses leur avaient prédit qu'ils perdraient la bataille, s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Jules César le sut, les attaqua aussitôt, les surprit, et en tua 80 mille. Cette défaite eut lieu l'an 58 avant J.-C. Deux des femmes d'Arioviste périrent dans la fuite, et de deux filles qu'il avait, l'une fut tuée et l'autre faite prisonnière. Il ne manquait ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il était d'une hauteur et d'une fierté qui lui nuisaient beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lors que Anti-

pater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J.-C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écriait : « Malheureux Spartiates, vous serez donc esclaves des Macédoniens ! » il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie ? »

ARISTAGORE, fils de Molpogoraz, était gouverneur de Milet pour Darius. Ce prince persan avait confié à Aristagore la conquête de Naxos; mais Artaphernes, satrape de Lydie, avec lequel il s'était brouillé, fit échouer cette expédition. C'est alors que redoutant que Darius ne l'en punit, Aristagore se révolta contre son souverain, mit en insurrection l'Ionie, et ensuite alla chercher des secours dans la Grèce. Il tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens et aux autres Grecs ce qu'il n'avait pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires, avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit et brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avait une injure à venger. Les généraux persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres; Aristagore put s'embarquer, et se réfugia dans la Thrace, où il fut tué l'an 498 avant J.-C.

ARISTANDRE, fameux devin, était de Telmèse, ville de Lycie. Il exerça son emploi dans la cour de Philippe, et ensuite dans celle d'Alexandre le Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion était gravée; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confrères, que ce songe marquait que la reine accoucherait d'un fils qui aurait le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planait sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encourageait les soldats, et n'était pas inutile au devin.

ARISTARQUE, de Samos, astronome qui florissait l'an 264 avant J.-C. est un des premiers qui aient soutenu que la terre tourne sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce système était informe, sans preuve et sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, New-

ton, l'ont successivement soutenu par leurs argumens. On dit qu'il inventa une horloge solaire; mais il est certain que cette invention en général est fort antérieure (Voyez EZÉCHIAS.) On a de lui un *Traité de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune*, publié en grec à Pésaro, 1572, in-4°, traduit et commenté en latin par Frédéric Commandin; on le trouve dans le 3^e vol. de la collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1699. Le *Système du monde*, qui a paru sous son nom, est de Roberval.

ARISTARQUE, de Samothrace, disciple d'Aristophane le grammairien, fut précepteur du fils de Ptolémée Philométor, et naquit l'an 160 avant J.-C. Il publia neuf livres de *corrections* sur l'Iliade d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur bien d'autres poètes. Il discuta surtout les ouvrages d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévère; car dès qu'un vers ne lui plaisait pas, il le traitait de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'Iliade et l'Odyssée en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son Art poétique, donne une idée fort avantageuse de sa critique; il l'appelle un homme de bien, un homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

Vir bonus ac prudens versus reprendet inertes,
Culpabit duros, etc.
Fiet Aristarchus, nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis?

Il mourut dans l'île de Chypre, à 72 ans, d'une hydropisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrants et sévères.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de saint Paul, était de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephèse, et demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers et les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte qu'un orfèvre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caius. Il sortit d'Ephèse avec saint Paul, et l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, et s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome, l'an 60. Saint Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il était avec lui, et l'appelle le compagnon de sa captivité, *concaptivus meus*. On ne sait point ce qu'il devint après la mort de saint Paul. Les Grecs l'honorent

sous le titre d'apôtre et de martyr le 14 avril, et les Latins font mention de lui le 4 août. (Voyez les *Actes des apôtres*, chap. 19, 20, 27; l'Épître de saint Paul à Philémon, v. 24; et celle aux Colossiens, c. 4.)

ARISTÉE le Proconésien, historien et poète grec, florissait au temps de Cyrus et de Crésus, vers l'an 556 avant J.-C. On lui attribue un *poème épique* en trois livres sur la guerre des Arimaspes ou Scythes hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son traité du *sublime*, et Tzetzes six autres. Aristée avait encore composé un livre en prose sur la *théogonie*, ou l'*origine des dieux*. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, et on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a surnommé l'*Ancien*, vivait vers le temps d'Alexandre le Grand. Euclide avait tant d'estime et d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avait traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'était acquise. On avait de lui deux ouvrages qui roulaient sur la géométrie sublime; mais l'injure des temps en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, était Juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appelée *des Septante*. On prétend qu'Aristée composa l'*histoire* de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom, mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, La Bigne, et quelques autres, ont cru qu'elle était la même que citaient saint Jérôme, Eusèbe et Tertullien; mais Louis Vivès, Alphonse Salmeron, Scaliger, etc., ne doutent pas que ce ne soit une pièce supposée par quelque Juif: et il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusèbe. Elle a été publiée sous le titre *Historia de sanctæ Scripture interpretibus*, Oxford, 1692, in-8°, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam 1707, in-4°. Il prétend que Ptolémée ne fit traduire que le Pentateuque, et que les autres livres qu'on trouve dans la version appelée *des Septante* ont été traduits par d'autres interprètes, mais ce sentiment

est contredit par Bonfrérius et d'autres savans. Quoi qu'il en soit, cette traduction, très ancienne, suivie par J.-C. et les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les saints Pères ont regardé la version *des Septante* comme un moyen choisi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Evangile; et l'on attribue communément aux traducteurs une assistance particulière du Saint-Esprit, quoique saint Jérôme n'en soit pas toujours content. La traduction *des Septante* a été imprimée pour la première fois à Rome, 1772, in-fol, et réimprimée avec les *notes* de M. C. Ségaer, Trajecti ad Rhenum, 1775, in-8°. Il a paru un *specimen* de cette version, contenant la *Genèse* Oxonii, 1798.

ARISTENÈTE, auteur grec du 4^e siècle, périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 358. Nous avons de lui des *Lettres* ingénieuses, Paris, 1610, in-8°, traduites en français, in-12. L'*Aristenète français*, publié par M. F. Nogaret en 1797, 2 vol. in-18, est une imitation des *Lettres d'Aristenète*.

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, avait pour rival à Athènes le célèbre Thémistocle. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avaient des qualités différentes : l'un, si l'on en croit les partisans d'Aristide, fut plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre artificieux, fourbe et dévoré d'ambition. Mais il est plus naturel de croire qu'ils allaient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractère. Aristide aurait voulu éloigner son rival du gouvernement; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'Ostracisme, vers l'an 483 avant J.-C. Les Athéniens, peuple volage et inconstant dans sa haine comme dans son affection (voyez PÉRICLÈS, SOCRATE, ANYTUS, etc.), le rappelèrent quelque temps après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, et se distingua aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Nommé archonte, il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeler siècle d'or le temps de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, et de donner quelques biens à

son fils. Lysimachus, fils de l'une de ses filles, gagnait sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. Le surnom de *Juste* lui fut donné plusieurs fois de son vivant. Mais pour bien apprécier ces sortes d'épithètes, il faut sans cesse se rappeler ici l'état où était la justice et toutes les vertus chez ces nations vaines et corrompues. L'homme qui se garantissait tant soit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passait pour un phénomène de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connaissait plus d'équité ni de vertu lorsque la politique l'exigeait; qu'il déliait les Athéniens du serment de fidélité, et se chargeait seul du parjure du peuple entier. Il se faisait un devoir et un système de s'opposer aux conseils de Thémistocle, lors même qu'ils étaient d'une utilité sensible, et le haïssait au point de dire que la république était détruite, s'il n'était jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens prenait sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, et non dans un zèle patriotique. Voyez COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, SÈNÈQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZÉNON, etc.

ARISTIDE, de Milet, historiographe, se rendit célèbre par ses *Milésiaques*, contes romanesques et souvent licencieux. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la *milésiaque* : ce qui prouve que ces ouvrages devaient avoir du succès. Plutarque le cite souvent dans ses petits parallèles.

ARISTIDE (saint), d'Athènes, philosophe, vivait dans le 2^e siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, et soutint par sa philosophie l'Evangile de J.-C.; car il composa pour les chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il était à Athènes, vers l'an 125. Elle ne produisit point tout son effet, mais elle adoucit au moins les lois portées contre les chrétiens. Saint Jérôme dit que l'on voyait encore de son temps cet ouvrage, dont Eusèbe fait mention dans son *Histoire*, liv. 4, chap. 3 et 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce saint au 31 août. (Voyez don Cellier, *Histoire des aut. sac. et eccl.*, tom. 1.)

ARISTIDE (Ælius), orateur grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J.-C. prit le surnom de *Théodore*, qui veut dire *grâce*

où don de Dieu, en mémoire d'une guérison qu'il avait reçue, et qu'il crut sur-naturelle. Les plus grands maîtres lui donnèrent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer et à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurèle, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rétablir. Les habitans érigèrent, en reconnaissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des *Hymnes* en prose à l'honneur des dieux et des héros; des *panégyriques*, des *Oraisons* funèbres, des *Apologies*, des *Harangues*, où il soutient le pour et le contre. Samuel Jepp, savant médecin-anglais, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-12, grecque et latine, à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition, recueillies de Camer, Paulmier, Spanheim, Normann, Tristan, Lefèvre, Louis Bar, auxquelles l'éditeur a joint aussi les siennes.

ARISTIDE, peintre de Thèbes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'âme et les passions qui l'agitent. Pline le naturaliste dit qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivait du temps d'Apelles, l'an 530 avant J.-C.

ARISTIPPE, de Cyrène, disciple de Socrate, fondateur de la secte *cyrénaique*, quitta la Libye, dont il était originaire, pour aller entendre ce philosophe à Athènes. Le fond de sa doctrine était que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent; Denys le Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe de celui de courtisan. Il dansait et s'enivrait avec lui. Il donnait sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenaient ses ordres pour la préparation et la délicatesse des mets. Sa conversation était piquante par une infinité de bons mots. Denys le Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeaient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'allaient jamais chez les philosophes: *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands ne connaissent pas les leurs*. D'autres disent qu'il lui répondit plus simplement: *C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades*. On voit par ces réponses que de tout temps les

philosophes, même les épicuriens, ont eu une très forte dose de suffisance et d'orgueil; ils ont toujours affiché le titre de *précepteurs du genre humain*. Le désordre des mœurs d'Aristippe égalait sa vanité, mais elle était sujette à de singulières inconstances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtisanes. Le philosophe les prit toutes trois, disant: *Que Pâris ne s'en était pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse contre deux autres déesses*. Il les mena ensuite jusqu'à sa porte et les congédia. Les philosophes de ce temps-là, comme ceux du nôtre, se plaisaient à s'injurier réciproquement. *Si Aristippe pouvait se contenter de légumes*, disait Diogène le cynique, *il ne s'abaisserait pas à faire lâchement la cour aux princes*. — *Si celui qui me condamne*, répliquait Aristippe, *savait faire la cour aux princes, il ne se contenterait pas de légumes*. Comme on lui demandait ce que la philosophie lui avait appris: *A bien vivre avec tout le monde*, répondit-il, *et à ne rien craindre*. — En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes? — *C'est* disait-il, *que, quand il n'y aurait point de lois, ils vivraient comme ils font*: rodomontades dont personne n'est la dupe. Il avait coutume de dire « qu'il valait » mieux être pauvre qu'ignorant, parce » que le pauvre n'a besoin que d'être aidé » d'un peu d'argent, au lieu qu'un igno- » rant a besoin d'être humanisé. » Il ne songeait pas que l'humanité est bien plus souvent la qualité des idiots que des savans de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un père pour instruire son fils: *Comment, 50 drachmes!* s'écria cet homme, *il n'en faudrait pas davantage pour avoir un esclave*. — *Eh bien!* repartit le philosophe plein de l'importance de ses leçons, *achète le, et tu en auras deux*. Il vivait vers l'an 400 avant J.-C. Il avait composé des livres d'histoire et de morale, que nous n'avons plus, et il est à croire que la perte n'est pas grande. Il avait un fils et une fille: il abandonna le premier parce qu'il ne voulait pas être philosophe, et prit un grand soin de la seconde, appelée *Arétée*, qui devint célèbre, et qui eut un fils auquel il donna le nom d'Aristippe. M. Wieland a publié un ouvrage intitulé *Aristippe et quelques-uns de ses contemporains*, que M. Coiffier a traduit en français, 1802-1805, 7 vol. in-12.

ARISTIPPE, dit le *Jeune*, petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-père, vers l'an 364 avant J.-C. Il admettait pour principe de toutes les actions, deux mouvemens de l'âme, la douleur et le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivait dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir, après son souper, il fermait toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montait ensuite, par une échelle dans une chambre écartée avec sa maîtresse; la mère de la jeune fille retirait aussitôt l'échelle, l'enfermait sous la clef, et le lendemain matin venait la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois, l'an 242 avant J.-C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, était précepteur de Ptolémée Evergète, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J.-C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des grâces que Dieu avait faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, et en découvrant aux Bolymitains le feu sacré caché depuis si long-temps. Elle le suppliait, lui et tous les Juifs qui étaient en Egypte, de célébrer en action de grâces, avec pompe et solennité, la fête de la *Scénopégie*. — Aristobule, juif et philosophe péripatéticien, dédia des livres qui contenaient des *commentaires sur les livres de Moïse*, à Ptolémée Philadelphie, selon Eusèbe, Hist. ecclésiast., liv. 7, et mourut 160 ans auparavant.

* **ARISTOBULE I^{er}**, prince juif, succéda, vers l'an 303 avant J.-C., comme grand-prêtre, à son père Hyrcan, qui avait disposé de l'autorité souveraine en faveur de son épouse, quoique cette autorité fût ordinairement réunie à la dignité de grand-prêtre. Aristobule la fit enfermer et prit le titre de roi. Ayant entrepris une expédition contre les Ituréens qu'il soumit en grande partie, il tomba malade et laissa à Antigone son frère, le soin de terminer cette conquête. Son épouse profitant de l'absence d'Antigone pour le calomnier, fit entendre à son mari, qu'il cherchait à s'emparer de son autorité; à son retour Aristobule le fit tuer par ses gardes. Ce meurtre lui occasiona des remords qui aggravèrent encore sa maladie. Il mourut après avoir régné une année.

* **ARISTOBULE II**, second fils d'Alexandre Jannée, n'avait aucun droit au trône ni au souverain pontificat; mais comme Hyrcan, son frère aîné, ne s'occupait que de religion, il crut pouvoir prétendre à l'un et à l'autre. S'étant fait des partisans dans l'armée dont sa mère lui avait donné le commandement, il se fit nommer roi et alla attaquer Hyrcan qu'il défit, et l'obligea à se démettre de la royauté et du sacerdoce. Les Romains ne voulurent pas le reconnaître pour roi; et Pompée vint l'assiéger dans Jérusalem, le fit prisonnier, et le conduisit à Rome où il le fit servir à son triomphe. Au bout de quelques années il parvint à s'échapper, et retourna en Judée où il excita de nouveaux troubles. Gabinus fit alors marcher contre lui des troupes; s'étant rendu maître de lui, il l'envoya à Rome vers l'an 50 avant J.-C. La guerre civile entre Pompée et César ayant éclaté, celui-ci le relâcha, mais les partisans de Pompée trouvèrent le moyen de le faire empoisonner en chemin.

ARISTOGITON, jeune Athénien d'une condition obscure, conspira contre Hipparque, tyran d'Athènes. Il se joignit à Harmodius, et délivra son pays du fléau de la tyrannie. Hippias, frère d'Hipparque (que les conspirateurs avaient déjà tué dans une émeute), fit mettre inutilement plusieurs accusés à la torture, entre autres une courtisane, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. Aristogiton, mis à la torture à son tour, accusa de complicité les amis d'Hippias, qui furent tous mis à mort. Comme le tyran lui demandait s'il n'y en avait plus : « Il n'y a plus » que toi, lui répondit en souriant Aristogiton, qui sois digne de mort. » (*Voyez ZENON d'Elée*, auquel on attribue le même trait.) Dans la suite, les Athéniens firent élever, dans la place publique, des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avait été accordé à personne. Une petite-fille d'Aristogiton fut mariée et dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athènes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J.-C.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens (depuis long-temps soumis par les Lacédémoniens), souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J.-C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent la révolte. Aristomène battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la

nuît, et attacha à la porte de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, et obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomène soutint le siège pendant onze ans. Mais enfin, obligé de céder, il se réfugia dans l'île de Rhodes. Il fut tué quelque temps après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J.-C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps on lui trouva le cœur tout velu. Pausanias a écrit sa Vie.

ARISTON, fils et successeur d'Agasicles, vers l'an 560 avant J.-C., dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses réparties. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un roi était de faire du bien à ses amis, et du mal à ses ennemis, il répondit « qu'il convenait » bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, et de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis. » Ayant appris que l'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent tant les vaincus, » quel honneur méritent donc les vainqueurs ? » Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON de l'île de Chio, surnommé *Sirène*, et disciple de Zénon, abandonna son premier maître, dont la rigueur des principes stoïques le rebutait, et s'attacha à Palémon, dont la morale s'accommodait très bien avec sa douceur naturelle. Il se fit une doctrine particulière ; il disait qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi et celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, était dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice et la vertu. Il comparait ingénieusement les argumens des logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetait la logique, parce que, disait-il, elle ne mène à rien ; et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisait à peu de chose. Il ne reconnaissait qu'une seule vertu qu'il appelait santé, et à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie : sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation et pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il floris-

sait vers l'an 236 avant J.-C. On dit qu'il était fort chauve, ce qui lui fit donner le surnom de *Phalantus*, et qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON (*Tirus*), jurisconsulte romain, sous l'empire de Trajan, cherchait la récompense de la vertu dans la vertu même, ce qui est une espèce d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe et un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins s'il pouvait espérer sa guérison, en leur déclarant que s'il n'y avait pas d'espérance, il se donnerait la mort, mais que si son mal n'était point incurable, il se résoudrait à souffrir et à vivre pour sa femme, sa fille et ses amis. Pline le Jeune en fait un bel éloge : mais n'eût-il eu que la faiblesse du suicide, il est clair qu'il en faut beaucoup rabattre.

ARISTONICUS, fils d'Eumènes et d'une concubine d'Ephèse, irrité de ce qu'Attalus III avait donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défît le consul Licinius Crassus, l'an 121 avant J.-C. La même année, le consul Perpenna le prit, et l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poète comique grec, Athénien de naissance, qui vivait l'an 427 avant J.-C., fit retentir le théâtre d'Athènes des applaudissemens que l'on donna à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre ceux qui étaient à la tête de la république, et qui paraissaient avoir besoin de cette correction. Il avait composé 54 comédies ; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques grecs, est le talent de la raillerie. Il saisissait les ridicules avec facilité, et les rendait avec vérité et avec feu. Platon a jugé favorablement ce poète, puisqu'il lui donne une place distinguée dans son *Banquet*, où il le fait parler suivant son caractère. On rapporte que le même Platon envoya à Denis le Tyran un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il voulait connaître à fond l'état de la république d'Athènes. Les philosophes se sont déchainés contre lui ; et la raison de cet acharnement, c'est

qu'ils prétendaient que sa comédie des *Nuées* avait causé la mort de leur maître Socrate, qui fut condamné vingt-trois ans après. Voltaire est de tous ses critiques celui qui l'a le moins épargné ; car il a été jusqu'à dire que ce *poète comique*, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent. Une telle assertion devait soulever la colère des savans ; aussi M. Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avait lu Aristophane en grec ; qu'Aristophane ne voulait pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Euripide, et autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossières, les plates et ordurières bouffonneries dont il a parsemé ses pièces. Julien l'Apostat, écrivant à un des pontifes, et lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des comédies d'Aristophane, en grec et en latin, avec de savantes notes, Amsterdam, 1740, in-fol. L'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde en 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burmann, *cum notis variorum* ; mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les comédies d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux et les déesses ; les *Nuées*, contre Socrate, où la vanité et le genre de fanatisme propres à ce philosophe ne sont pas mal joués ; les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Arcaïens*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes au sénat*, et *Lysistraté*. Nous avons une traduction française du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier, et des *Oiseaux*, par Boivin de Cadet. M. Poinssinet de Sivry a donné le théâtre d'Aristophane traduit en français partie en vers, partie en prose, Paris, 1784, vol. in-4° et in-8°. M. A.-C. Brottier, neveu de l'éditeur de Tacite, a traduit en prose tout le théâtre d'Aristophane. On trouve sa traduction dans les tomes 12 et 13 de la nouvelle édition du Théâtre des Grecs.

ARISTOPHANE, de Byzance, disciple

d'Eratosthène, et célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolémée Evergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J.-C.

ARISTOTE, surnommé le prince des philosophes, naquit à Stagire, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C. Son père Nicomachus était médecin, et descendait, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu fort jeune, dissipa son bien, se livra à la débauche, prit le parti des armes, et le quitta ensuite pour la philosophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athènes ; il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, et en devint l'âme et la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeait peu, et dormait encore moins. Diogène Laërce rapporte, que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main, dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin, le réveillât. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne, petite ville de la Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur qui était restée sans biens. Quand Alexandre le Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe son père appela Aristote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance, fait honneur au prince et au philosophe : « Je vous apprendis, lui dit-il, que j'ai un fils. Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi et un roi digne de la Macédoine. » Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences qu'il possédait, et cette sorte de philosophie qu'il ne communiquait à personne, comme dit Plutarque ; ce qui ne donne pas de cette philosophie une bien bonne idée ; car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumières : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie était celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues, et fit rétablir sa ville natale, ruinée par les guerres. Lorsque son élève se disposa à ses conquêtes, Aristote qui préférait le repos au tumulte des armes,

retourna à Athènes. Il y fut reçu avec les honneurs dûs au précepteur d'Alexandre, et au premier philosophe de son temps. Les Athéniens, auxquels Philippe avait accordé beaucoup de grâces à sa considération, lui donnèrent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnait ordinairement ses leçons en se promenant, ce qui fit appeler sa secte, la *secte des Péripatéticiens*. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya 800 talens pour la dépense que cette étude exigeait, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs, pour faire des recherches. Aristote au comble de sa gloire, ne fut pas au-dessus des passions et des folies qui en sont l'effet naturel. Son amour pour la courtisane Pythais devint une espèce de fureur, qui le porta à l'ériger en divinité, et à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), pour empêcher qu'on ne commit une injustice contre la philosophie; mais il aurait eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser l'objet de ses folles amours. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote, comme si la vérité de l'histoire devait être sacrifiée à la gloire des hommes célèbres. Aristote mourut à 65 ans, l'an 322 avant J.-C., deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dressèrent des autels, et lui consacrèrent un jour de fête. Il ne paraît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus, ni par sa doctrine religieuse et morale. Sans parler des crimes dont Diogène Laërce et Athénée le disent coupable avec Hermias, de sa conduite insensée et impie envers Pythais, on connaît les efforts qu'il fit pour décrier tous ceux qui avaient acquis quelque réputation, les médisances et les injures avec lesquelles il les opprima, les faussetés manifestes qu'il leur imputa, la manière dont il abandonna Hermias dans ses disgrâces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe et d'Alexandre le Grand; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel était le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous

les livres de ce chef des péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avait donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendait que Dieu était sujet aux lois de la nature, sans prévoyance, sourd et aveugle pour tout ce qui regarde les hommes, croyait le monde éternel, et selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'âme mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette manière de penser était, il est vrai, d'un sage et d'un homme de bien, mais qu'elle manquait de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisaient à leurs propres intérêts, et s'exposaient au ressentiment des polythéistes. Belle morale et digne d'un chef des philosophes! (*Voyez PLATON, STILPON.*) Si nous en croyons Diogène Laërce, sa mort fut semblable à sa vie: il s'empoisonna, pour se soustraire à la colère de Médon. Mais saint Grégoire de Nazianze, saint Justin et d'autres écrivains disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa de Pythais une fille qui fut mariée à un petit-fils de Démaratus, roi de Lacédémone. Il avait eu d'une autre concubine un fils, nommé *Nicomachus*, comme son aïeul; c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-temps le seul oracle des écoles, et on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre de ses commentateurs, anciens et modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, et tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systèmes enseignés. Diogène Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, et dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont des racines amères; mais les fruits en sont doux... Il y a la même différence entre un savant et un ignorant, qu'entre un homme vivant et un cadavre... L'amitié est comme l'âme de deux corps... Il n'y a rien qui vieillisse sitôt qu'un bienfait... L'espérance est le songe d'un homme éveillé... Soyons amis de Socrate et de Platon, et encore plus de la vérité... Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, et de consolation dans l'adversité... » Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple et son

successeur dans le Lycée ; mais ils ne sont pas parvenus en entier et sans altération jusqu'à nous. (*Voyez* APELLICON.) Les plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique* et sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra, dans ce dernier ouvrage, que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, et qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire; sur les passions et les mœurs; sur l'élocution, sans laquelle tout languit; sur l'usage et le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avait suivi la méthode des orateurs : son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un et l'autre furent composés pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes et profondes, des erreurs grossières et des obscurités qui ont donné bien de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est que l'âme acquiert ses idées par les sens; principe combattu par de célèbres métaphysiciens, et qui dans le sentiment même d'Aristote doit s'entendre *occasionnellement*, comme s'exprimaient les Arabes, c'est-à-dire, que les sens sont l'occasion des idées que l'âme se forme elle-même des choses matérielles. « Mais il y a, » dit un philosophe, bien des idées dont » les sens ne sauraient même être l'*occasion*. Il n'y a rien que nous concevions » plus distinctement que notre pensée » même, ni de proposition qui puisse » nous être plus claire que celle-ci, *je pense, donc je suis*. Qu'on nous dise, si » l'on peut, par quel sens sont entrées » dans notre esprit les idées de l'être et » de la pensée. » Sa *Rhétorique* a été traduite en français par Cassandre, sa *Poétique* par Dacier et Le Batteux, ses *Politiques* par Champagne, 1797, par Millon, 1803, et plus anciennement par L. Leroi, dit *Regius*; dans le même volume sont la *République* et le *Phédon* de Platon, traduits aussi en français par le même, Paris, 1600, in-fol. *L'Histoire des animaux* a été traduite avec le texte grec à côté, et des notes, 1783, in-4°. Le traité de *Mundo*, attribué à Aristote, se trouve en

grec et en français dans *L'Histoire des causes premières* de Le Batteux, Paris, 1763, in-8°. (*Voyez* ces articles.) La meilleure édition des ouvrages d'Aristote est celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-fol., grec et latin. On peut consulter un ouvrage de Jean de Launoï : *De varia Aristotelis fortuna*, celui de Patricius, *Peripateticæ discussiones*, et un traité du P. Rapin, *Comparaison de Platon et d'Aristote*.

ARISTOTE, de Chalcide, a écrit une *Histoire d'Eubée*, citée par Hypocrate et par le scolaste Apollonius — Diogène Laërce parle de plusieurs autres ARISTOTE, dont l'un gouverna la république d'Athènes, et publia des *Harangues* fort élégantes; l'autre écrivit sur l'Iliade d'Homère; un troisième, natif de Cyrène, fit un *Traité de l'Art poétique*, etc.

ARISTOTE est le même que ALBERTI-ARISTOTILE. *Voyez* ce nom.

ARISTOTIME, tyran d'Elide, vivait du temps de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter, par Thrasybule et Lampis, auxquels Hellenicus en avait inspiré le dessein. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la musique et à la philosophie, sous Alexandre le Grand, et sous ses premiers successeurs. Des 453 volumes dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Elémens harmoniques*, en 5 livres, qui est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4°. Il avait déjà paru en latin avec les *Harmoniques* de Ptolémée par Antonin Gogavin, Venise, 1561, in-4°. L'ouvrage d'Aristoxène reparut bien plus correct dans le *Recueil des musiciens grecs*, de Marc Meibomius, 2 vol. in-4°, à Amsterdam, 1652, avec de savantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une belle lettre dans une feuille carrée, et scellée d'un cachet où était empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui faisait savoir qu'il avait trouvé dans les archives de Sparte, que les Juifs et les Lacédémoniens n'avaient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham, et qu'ainsi ils devaient n'avoir que les mêmes intérêts. (*Voyez* le premier livre des Machabées, chapitre 12).

ARIUS, chef et fondateur de la secte *arienne*, naquit en Libye, ou, selon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, et le chargea de la prédication, et du gouvernement d'une de ses églises. Son éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié, semblaient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du saint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenait que le nom de Dieu ne convenait pas au fils; que ce fils était une créature tirée du néant, capable de vertu et de vice; qu'il n'était pas véritablement Dieu, mais seulement par participation comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existait avant tous les siècles, il affirmait qu'il n'était point coéternel à Dieu. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles en 319 et en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée furent les plus ardents (quoique ce dernier trouve quelques défenseurs parmi les critiques). Arius travaillait en même temps à répandre ses erreurs parmi le peuple; il les mit en chansons: son poème intitulé *Thalie* (nom emprunté d'une pièce efféminée de Sotade, poète égyptien), composé sur des airs infâmes, n'est qu'un tissu d'impiétés et de louanges fades qu'il se donnait à lui-même. Eusèbe de Nicomédie assembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie et de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut aussi faire entendre à l'empereur Constantin que cette question n'était qu'une vaine subtilité; imposture que les philosophes modernes ne cessent de répéter, et qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété, puisque la divinité de J.-C. fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme, et que si ce dogme n'est pas vrai, J.-C. a établi une religion fausse. Il est clair d'ailleurs, que si les trois personnes divines le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact et le plus rigoureux, le christianisme, tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas ariennes ou sociniennes, est un véritable polythéisme, puisque nous

rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les païens et nous, il n'y aura point de différence, si non qu'ils admettaient un plus grand nombre de dieux, et que nous savons déguiser notre polythéisme par des subtilités qui leur étaient inconnues. Enfin, Jésus-Christ a déclaré qu'il était venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration en esprit et en vérité; or, il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Père, ce culte est-il juste et légitime? C'est une profanation et une impiété. (*Voyez EUTYCHÈS, NESTORIUS.*) Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquait; il assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les Pères, et condamné au bannissement par le prince; décision qui prouve, contre les sociniens, combien la foi de la divinité de J.-C. était constante et générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue comme une vérité ancienne et incontestable, et l'opinion contraire rejetée comme un blasphème (*Voyez PAUL DE SAMOSATE*). On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématise nommément sa *Thalie*; ce qui prouve qu'on n'avait alors aucun doute sur l'infaillibilité de l'Eglise en matière de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre arien, rappela Arius et ceux de son parti, qui avoient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une profession de foi composée avec tant d'art qu'il était difficile d'y apercevoir les erreurs qu'on y avait cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite, en 335, au concile de Tyr, auquel il présenta sa profession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les Pères écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avait causé à Alexandrie, l'appela à Constantinople; il lui demanda s'il suivait la foi de Nicée. Arius le jura, en lui présentant une nouvelle profession de foi,

où l'hérésie était couverte par des paroles tirées de l'Écriture. Constantin ne soupçonnant point que l'hérésiarque le trompât, fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fidèles. Mais cet ordre resta sans effet, par un événement qui, en faisant triompher les catholiques, donna au monde entier une preuve éclatante des arrêts secrets et redoutables de la justice divine. « On avait choisi un dimanche, » dit un historien qui rapporte la chose avec le plus intéressant détail, « pour le rétablissement de cet impie, afin de le rendre plus éclatant. Le samedi, sur le soir, comme saint Alexandre continuait de prier, l'orgueil impatient des hérétiques leur fit conduire Arius par la ville comme en triomphe; et lui-même, enchrissant sur leur ostentation, se répandit en discours insolens. La foule était innombrable, et grossissait de rue en rue. Comme on approchait de la place dite *Constantinienne*, et qu'on apercevait au fond de cette place le temple où l'hérésiarque devait être rétabli, il pâlit à la vue de tout le monde, éprouva une soudaine frayeur, et de violents remords. Il sentit en même temps quelque besoin naturel. Il entra dans un des lieux publics, multipliés dans la nouvelle Rome avec autant de magnificence que tous les autres édifices. Il y expira dans les plus cruelles douleurs, en rendant une grande abondance de sang, avec une partie de ses entrailles, l'an 556 de J.-C. Digne fin d'un impie, trop semblable, pendant sa vie, au perfide Judas, pour ne pas lui ressembler dans les circonstances de sa mort (1). Ce dénouement effrayant, et qui passa pour miraculeux, causa autant d'abattement aux ariens que d'espoir aux fidèles orthodoxes. Le lieu de cette tragique scène devint l'horreur publique; et par la suite un arien l'acheta, afin d'effacer ou d'affaiblir, en le convertissant en un autre usage, la mémoire de cet opprobre. » Il s'en faut bien que son hérésie mourût avec lui. On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des ariens,

paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même. L'arianisme, timide dans ses commencemens, mit en œuvre la souplesse et l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, et ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il semblait menacer l'Eglise d'une destruction entière; mais il ne réussit point, parce que celui qui a fondé cette Eglise lui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle. Voyez ATHANASE.*

* ARKWRIGHT (sir RICHARD), célèbre manufacturier anglais, commença par travailler chez un barbier de Manchester; du fruit de ses économies, il loua une cave et s'y établit en mettant pour enseigne : *Au barbier souterrain, on rase pour un penny* (2 sols). Il baissa encore depuis son prix jusqu'à un demi-penny, et fit ainsi venir la foule chez lui. Un savetier, dont la barbe était fort dure, admirant la générosité d'Arkwright qui, pour la lui raser, se contentait d'un prix aussi bas, lui fit connaître un homme qui avait inventé une machine à filer. Arkwright qui avait un esprit vif et pénétrant l'étudia avec soin; il se fit ensuite marchand de cheveux et parcourut différens comtés; il avait déjà conçu, dit-on, le projet d'une mécanique qui devait réaliser le problème du mouvement perpétuel. Il s'élia, en 1767, à Warrington, avec John Kay, horloger, qui lui conseilla d'appliquer son projet de mécanique à des filatures de coton qui lui seraient plus profitables; les premiers essais ne furent point heureux. Plus tard des capitalistes de Nottingham ayant fourni à Arkwright les moyens d'élever une filature considérable, il obtint enfin un succès complet. Des envieux l'accusèrent de n'être point l'inventeur de ses machines; poursuivi, en 1783, devant la cour du banc du roi, il démontra que grâce à ses travaux et à sa persévérance, il avait seul atteint le degré de perfectionnement où tant d'autres avaient inutilement essayé d'arriver, par des dépenses incalculables, et il fut renvoyé absous. Les succès d'Arkwright, en lui assurant d'immenses richesses, ont donné aux fabriques anglaises une grande supériorité. Il fut fait chevalier, à Saint-James, par le roi, le 22 décembre 1786, et mourut à Crumford, dans le Derbyshire, le 3 août 1792, laissant une fortune de cinq cent mille livres sterlings à ses héritiers.

(1) Arius est mort simple prêtre. On ne sait pourquoi quelques monumens le représentent la mitre épiscopale sur la tête; il ne lui eût pas été permis de la porter, même dans ce triomphe si court, et qui eut pour lui une fin si déplorable.

ARLAUD (JACQUES-ANTOINE), naquit à Genève, en 1668. Il fut peintre de fort bonne heure, et fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat et son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur et juge de tous les arts, disait, en parlant de sa miniature : « Les peintres » en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des » images; Arlaud leur a appris à faire » des portraits. Sa miniature s'exprime » aussi fortement que la peinture à l'huile. » Ce prince se l'attacha, et le gratifia d'un appartement dans son château de Saint-Cloud, où Arlaud lui donnait des leçons. Ses portraits étaient non-seulement ressemblans, ils avaient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'âme des personnes qu'il peignait. Arlaud se retira ensuite à Genève. Le grand duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaita de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection des portraits des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes, qu'on voit dans la *Galerie* de Florence. Arlaud le lui envoya, et il reçut en reconnaissance une très belle médaille d'or. Il mourut à Genève en 1747. Il légua à la bibliothèque de cette ville une collection de livres rares et curieux, et plusieurs bons tableaux anciens et modernes.

ARLES (Le cardinal d'). *Voyez* ALEMAN (Louis).

ARLINGTON. *Voyez* BENNET.

ARLOTTO, curé de la paroisse de Saint-Just à Florence, dans le 15^e siècle. Son nom de famille était *Mainardi*; mais il n'est guère connu que sous celui d'*Arlotto*. Cet homme se rendit célèbre de son temps par ses bons mots, ses tours joyeux, et ses saillies originales. On en fit un recueil après sa mort sous le titre de *Facetie piacevoli, favole motti del Piovano Arlotto, prcte fiorentino*. Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois. Il mourut en 1483, à 87 ans. Arlotto voyagea beaucoup, et obtint de riches présens de plusieurs princes, comme d'Edouard, roi d'Angleterre, de René d'Anjou, roi de Naples, etc.

ARMACH, ou ARMACHANUS. *Voyez* RICHARD d'ARMACH.

ARMAGNAC (JEHAN d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, et frère de Jean III, et de Bernard, connétable de France, fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1531; puis con-

seiller-d'état en 1401, par le roi Charles VI; et enfin cardinal par Pierre de Lune, en 1409. Il mourut peu de temps après.

ARMAGNAC (BERNARD VIII, comte d') connétable de France, frère du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avait fait la guerre pendant 20 ans avec distinction. La reine, femme de Charles VI, le fit venir à la cour pour le mettre du parti des Orléanais (en 1410) : c'est de là qu'ils furent nommés *Armagnacs*. Le comte se fit acheter bien cher; car outre l'épée de connétable qu'il reçut presque en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes et des finances. Ses liens avec le duc d'Orléans furent cimentés par le mariage de ce prince avec sa fille. La liaison de la reine et du connétable ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvait publiquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avait juré sa perte, et que le roi, prévenu contre elle, allait l'exiler, prit la fuite, et alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris le 29 mai 1418. Il eut beau se cacher, il fut décelé par un maçon, chez qui il s'était sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avouerait où étaient ses trésors. Mais quelques jours après, sur le bruit qui se répandait que lui et le chancelier en seraient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la Conciergerie, et les massacra sur-le-champ dans la cour du palais.

ARMAGNAC (JEHAN d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, était fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très médiocre de capacité et de valeur. Il ne dut le bâton qu'à la faveur de Louis XI, car il n'avait jamais servi.

* **ARMAGNAC** (JEAN 1^{er} comte d') fils et successeur de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendait de Clovis par les ducs d'Aquitaine et les ducs de Gascogne. En 1536, il seconda le comte d'Eu, connétable de France, dans la guerre contre les Anglais. Nommé, en 1555, commandant du Languedoc par le roi Jean, il pré-

sida les états de cette province, et refusa de passer sous la domination anglaise, après le traité de Bretigny. Des intérêts de famille le brouillèrent avec le comte de Foix, qui le fit prisonnier, et exigea pour sa rançon 30,000 livres. Il prit ensuite les armes en Espagne en faveur de Pierre le Cruel, et soumit le Limousin à la France. Il mourut en 1375.

* **ARMAGNAC** (JEAN III, comte d'), petits-fils du précédent, fit en 1391, à la tête de quinze mille aventuriers une expédition dans le Milanais contre Galéas Visconti; mais il tomba dans une embuscade, et fut tué près d'Alexandrie-de-la-Paille, dont il avait formé le siège; son armée fut presque entièrement détruite.

ARMAGNAC. *Voyez* NEMOURS, JACQUES D'ARMAGNAC.

* **ARMAGNAC** (JEAN V, comte d') petit-fils de Bernard VIII, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420; il fit ses premières armes sous les drapeaux du comte de Duinois, et contribua, en 1431, à conquérir la Guyenne sur les Anglais. Devenu prince souverain d'Armagnac par la mort de son père, arrivée en 1450, il se rendit alors fameux par le scandale de son mariage incestueux et par l'ingratitude dont il paya Louis XI, qui le fit périr d'une mort cruelle à Lectour, en 1475.

* **ARMAGNAC** (GEORGES d'), fils de Pierre d'Armagnac, fut successivement évêque de Rhodéz, administrateur des évêchés de Vates et de Lectour, ambassadeur à Venise, à Rome, conseiller d'état, archevêque de Toulouse, associé, en qualité de co-légat au cardinal de Bourbon, légat d'Avignon. Paul III l'avait créé cardinal en 1544. Il succéda en 1577, à Félicien Capiton, dans le siège d'Avignon, y fit plusieurs fondations religieuses, et y mourut en 1585, âgé de 84 ans. C'était un prélat pieux et ami des gens de lettres. Ce cardinal avait fait des *Statuts synodaux*, pour l'évêché de Rhodéz, imprimés à Lyon, en 1556, in-8°. On conserve de lui un volume in-fol. de lettres en manuscrit, écrites pendant les années 1554-55-56-57-59.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voyez* CONTI.

ARMELLE, fille célèbre par sa piété, née en 1606, à Campénac, dans le diocèse de Saint-Malo, et morte à Yannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte

de tous les exemples de vertu que cette fille lui avait donnés, des lumières extraordinaires qu'elle avait en matière de religion, des sentimens rares et sublimes qu'on ne supposerait point dans son état. Les savans profanes ne conçoivent pas cette espèce de phénomène; mais les hommes instruits dans les voies de Dieu, n'y voient rien d'étonnant. « J'entends » une bonne âme qui me parle de Dieu » (dit le Père Bourdaloue); je suis surpris, en l'écoulant, de la manière dont elle s'explique. Quel feu anime ses paroles! quelle onction les accompagne! elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête; elle s'exprime en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Etre divin, des grandeurs de Dieu, de ses mystères, de ses miséricordes, de ses jugemens, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime, n'est cependant qu'une simple fille et qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire? quel maître a-t-elle consulté? quels livres a-t-elle lus? Ah! mon Dieu! il n'y a pas eu pour cette âme d'autre maître que vous-même et que votre esprit. Il n'y a pas eu pour elle d'autre école que la prière, où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et avec humilité. Il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévotion fréquente de vos sacrés mystères, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée, ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, que votre grâce la formât, l'éclairât, l'élevât. » Sa vie a été écrite par une ursuline de Vannes, nommée sœur Jeanne de la Nativité. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, sous ce titre *L'Ecole du pur amour de Dieu*. On y raconte qu'Arnelles croyait voir les diables sous des figures horribles (*Voyez* saint ANTOINE l'ermite); qu'ayant sans cesse l'esprit préoccupé de l'objet sacré de sa flamme, elle serrait ce qu'elle rencontrait sous ses mains, et qu'elle demandait : *N'est-ce point vous qui cachez le bien-*

aimé de mon cœur? On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On ne peut douter que sa piété ne fût fort vive, sa vertu pure et constante; et c'est mal à propos que des personnes qui ont de la peine à goûter ce qui sort de l'ordre ordinaire des choses se sont formalisées de quelques singularités dont les âmes fortement émues ne peuvent toujours se défendre, ou par lesquelles il plaît à Dieu de les distinguer. On ne saurait cependant trop inculquer à ceux qui écrivent les vies des saints ou des personnes illustrées par une piété particulière, le sage avis que leur donne un homme très judicieux. « La conduite de Dieu à l'égard » des âmes à qui il fait part de ces communications les plus intimes, a des » mystères cachés qu'il est inutile et quelquefois dangereux de dévoiler aux yeux » du public. Outre que peu de personnes » sont en état de les comprendre, et que » ce n'est pas dans les livres, mais à l'école du Saint-Esprit qu'on peut s'en » instruire, ils deviennent souvent des » pierres de scandale pour ceux auxquels » Dieu n'en a pas donné l'intelligence. » On ne saurait trop, selon l'avertissement du saint conducteur de Tobie, » publier les œuvres par lesquelles le Seigneur veut bien manifester au monde » sa puissance et sa bonté; mais il est » certains secrets qu'il révèle rarement et » uniquement aux âmes en qui il juge à » propos d'établir son règne d'une façon » toute mystique, qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à propos de divulguer, » *Sacramentum regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare et con-* » *fiteri honorificum est.* Tob. 12. » C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de J.-C. : *Nemini dixeritis visionem.* Matth. 17, et celles de saint Paul : *Audivit arcana verba quæ non licet homini loqui.* 2 Cor. 12. (Voyez sainte CATHERINE de Sienne, RUSBROCH, THAULERE.) M. Duché de Vancy a inséré un abrégé de la vie d'Armelle dans ses *Histoires édifiantes*. Le nom d'Armelle lui avait été donné au baptême. Ses parents étaient Georges-Nicolas et Françoise Néant, pauvres villageois, dont elle ne reçut qu'une éducation chrétienne.

* ARMELLINI (JÉRÔME), appelé par quelques auteurs *Armenini*, mais plus ordinairement *Jérôme de Faenza*, du lieu de sa naissance, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut en 1516 inquisiteur à Mantoue; un astrologue cala-

brois, nommé Tiberio Rossiliano, ayant prétendu que l'on aurait pu, au moyen de l'astrologie, prévoir facilement par la conjonction des planètes le déluge de Noé, Armellini fit pour y répondre un ouvrage que ses contemporains couvrirent d'éloges. Ce livre n'est connu que par ce qu'en dit Echard, *Script. ord. prædic.*, tom. 2, p. 53, qui assure qu'il existe en manuscrit à la bibliothèque du Vatican. Mazzuchelli, après bien des recherches, ne l'a trouvé ni imprimé ni manuscrit. On assure qu'Armellini a aussi travaillé sur les œuvres d'Aristote.

* ARMELLINI (MARIANO), bénédictin, né à Ancône, entra dans cet ordre à Rome, en 1677, et s'adonna d'abord à la prédication. Il prêcha le carême à Ste-Marie de *Transtevere*, à Rieti, à Viterbe, à Ravenne et à Reggio. Il devint prieur en 1722, et fut nommé successivement abbé à Sienne, Assise et Foligno. C'est dans ce dernier monastère qu'Armellini mourut le 4 mai 1757, à l'âge de 77 ans. Il est du grand nombre des bénédictins qui ont honoré leur ordre par leurs talens, et il a laissé beaucoup d'ouvrages. Il débuta en 1726, par une *Vie de la bienheureuse Marguerite Corradi*, Venise, in-12; quoique cet ouvrage ne prouvât pas encore les vastes connaissances et l'esprit de recherche qui plus tard distinguèrent l'auteur, il donnait cependant la mesure de ce qu'on pouvait attendre de lui; | *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis, sive scriptorum Cassinensis congregationis, alias sanctæ Justinæ patavinæ, qui in ea ad hæc usque tempora floruerunt, operum ac gestorum notitiæ*, 1^{re} partie, Assise, 1751, in-fol. 2^e part. ib. 1752, in-fol.; | *Catalogi tres monachorum, episcoporum reformatorum, et virorum sanctitatis illustrium à congregatione Cassinensi*, commencé à Assise, 1753, in-fol., et achevé à Rome sous ce titre : *Continuatio catalogi virorum*, etc. 1754; | *Additiones et correctiones bibliothecæ Benedicto-Cassinensis*, etc. Foligno, 1755, in-fol.; Armellini a laissé de plus en manuscrit : *Bibliotheca synoptica ordinis sancti Benedicti*.

ARMELLINO (FRANÇOIS), né à Pérouse, d'une famille assez obscure, gagna la confiance de Léon X, qui le créa cardinal en 1517, lui donna le commandement de la marche d'Ancône, le fit intendant des finances, etc. Il perdit son crédit sous Adrien VI, mécontent des subsides dont il avait chargé le peuple pour fournir de l'argent à son prédécesseur.

Mais Clément VII le prit en amitié, lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables. Il fut assiégé avec ce pape dans le château Saint-Ange, en 1527, et mourut de chagrin d'avoir perdu à la prise de Rome tout ce qu'il possédait dans cette ville. Mais, comme il était fort riche en terres, et qu'il mourut sans testament, sa succession vint très à propos au pape pour payer sa rançon.

ARMFELDT (CHARLES, baron d') général suédois, naquit en 1666; il servit d'abord des gouvernemens étrangers, et lorsque Charles XII monta sur le trône, il se hâta de retourner dans sa patrie, pour prendre part aux exploits de ce roi belliqueux. Après la défaite de Pultava, Armfeldt eut un commandement en Finlande, et fit les plus nobles efforts pour réparer les malheurs de sa patrie, alors attaquée sur tous les points par les Russes. Pierre 1^{er} ayant paru, en 1713, avec une flotte considérable, devant Helsingfors, Armfeldt ne put réussir à l'empêcher d'entrer dans le port, et malgré la plus vigoureuse résistance, il fut même obligé de se retirer; il engagea les habitans d'Helsingfors, à brûler la place avant de l'abandonner, de sorte que les Russes ne purent conquérir que des ruines. Nommé pour commander toutes les troupes de la Finlande qui se montaient à environ 6.000 hommes, il accepta le combat que lui présentait le général Russe Apraxin à la tête de 18,000 hommes, près de Storkyro, en Ostrobothnie, au milieu des neiges et des glaces; les soldats suédois combattirent avec leur vaillance accoutumée, mais ils furent défaits. Ayant reçu en 1718 de Charles XII l'ordre de pénétrer dans les contrées septentrionales de la Norvège, il se mit en devoir de l'exécuter, et franchit avec son armée des lacs, des torrens, des montagnes couvertes de neige. Des guides l'égarèrent, et bientôt il eut la douleur de voir périr de froid et de misère le plus grand nombre de ses soldats. Les chevaux eux-mêmes succombaient à la rigueur du climat, et Armfeldt, forcé d'abandonner l'artillerie et le bagage, revint, avec quelques officiers échappés comme lui à ce désastre, à Stockholm, où il apprit la mort de Charles XII. Après la conclusion de la paix, Armfeldt fut chargé de réorganiser les troupes de la Finlande, et mourut en 1756.

ARMINIUS, ou mieux encore HER-

MANN, l'un des chefs de la première noblesse des Chérusques, peuples germaniques, naquit l'an 18 avant J.-C. Il était jeune encore lorsqu'il forma le projet de délivrer sa patrie du joug de Rome, où il avait été élevé. Auguste lui avait conféré le titre de chevalier, et il servait dans ses armées. Plein de bravoure, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain, qui commandait dans la Germanie, tandis que dans l'ombre du mystère il fit révolter les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignorait la conspiration, marcha avec trois légions contre les rebelles; mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, il aperçut trop tard qu'il était trahi, et en fut la victime. Arminius, qui, avec ses troupes, le suivait sous prétexte de le soutenir, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et par un excès de cruauté, fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avaient été faits prisonniers. Ce barbare vainqueur défendit encore pendant quelque temps la liberté de ses compatriotes, et sut se défendre contre le célèbre Germanicus; mais, ébloui par ses succès, il voulut en devenir l'oppressur, et les assujettir à sa domination. La défaite de Varus par Arminius remplit Rome de terreur. Auguste en fut si affligé que, au dire de Suétone, il déchira ses vêtements, et criait de toutes parts, comme un forcené : *Varus, Varus, rends-moi mes légions*. Les Bructères et les Marses, peuples de la Westphalie, combattoient sous Arminius. Il aurait fait trembler longtemps les Romains; mais ayant enlevé la fille de Sigeste, ce chef germain appela Germanicus pour l'opposer à Arminius, qui fut enfin défait par l'illustre général romain. Cette défaite entraîna sa mort : il fut assassiné dans une conjuration en sa trente-septième année, vers l'an 17 de J.-C. On voit dans la cathédrale d'Hildesheim un pilier nommé *Irminsaut*, qu'on croit être une pierre consacrée à Arminius, ou peut-être la base de sa statue. Cette pierre était devenue une idole des anciens Saxons dispersés par Charlemagne. Il est assez vraisemblable que le nom de la ville de Hermandstadt en Transylvanie, habitée par des Saxons, dérive d'*Arminius*, que les lexicographes allemands traduisent par *Herman* ou *Heerman* (chef d'armée), et c'est sous ce nom

que le poète Klopstock a célébré Arminius dans ses vers. Voyez *Joann. Henr. Drumelii Lexicon*, Ratisbonæ, 1753, 3 v. in-4°, art. *Arminius et Irminsula*.

ARMINIUS (JACQUES), proprement *Harmensen*, chef de la secte des *arminiens* ou remontrants, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Genève, aux frais des magistrats d'Amsterdam. Il fut obligé de sortir de Genève, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie et en Suisse, il revint à Amsterdam, où il fut ministre durant quinze ans. On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, etc., mirent la division parmi les protestans. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignait, c'est-à-dire prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il donna dans un autre extrême; il affaiblit les droits de la grâce, et releva trop ceux de la liberté. On le cita à la Haye pour rendre compte de sa doctrine. Les chagrins qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut en 1609; il laissa plusieurs disciples, qui furent appelés *arminiens*, et condamnés par les calvinistes rigoristes à Dordrecht, en 1618. Mais cette condamnation se tourna contre leurs adversaires, et leur fit beaucoup plus de mal qu'aux arminiens. « Ceux-ci, » dit Mosheim, attaquèrent leurs antagonistes avec tant d'esprit, de courage et d'éloquence, qu'une multitude de gens fut persuadée de la justice de leur cause. Quatre provinces de Hollande refusèrent de souscrire au synode de Dordrecht; ce synode fut reçu en Angleterre avec mépris, parce que les anglicans témoignaient du respect pour les anciens pères, dont aucun n'a osé mettre des bornes à la miséricorde divine. Dans les églises de Brandebourg et de Brême, à Genève même, l'*arminianisme* a prévalu. » Mosheim ajoute que les calvinistes de France s'en rapprochèrent aussi, afin de ne pas donner trop d'avantage aux théologiens catholiques contre eux; mais il oublie l'acceptation formelle des décrets de Dordrecht, faite dans le synode de Charenton, en 1623. Ou cette acceptation ne fut pas sincère, ou les calvinistes ont rougi dans la suite de l'aveuglement de leurs docteurs :

ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inconséquence des calvinistes assemblés à Dordrecht a couvert la prétendue réforme d'un opprobre éternel. Après avoir posé pour maxime fondamentale de cette réforme, que l'Ecriture sainte est la seule règle de foi, le seul juge des contestations en fait de doctrine, il était bien absurde de juger et condamner les arminiens, non par le texte seul de l'Ecriture sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications qu'il plaisait aux gomaristes d'y donner. Quand on jette les yeux sur les passages allégués par ces derniers dans le synode de Dordrecht, on voit qu'il n'y en a presque pas un seul à la lettre duquel ils n'ajoutent quelque chose, et que la plupart peuvent avoir un sens tout différent de celui qu'y donnent les gomaristes. Les arminiens en alléguant de leur côté, auxquels les adversaires ne répondirent point; de quel front peut-on dire qu'ici c'est l'Ecriture sainte qui décide la contestation, pendant que c'est le fond même sur lequel on dispute? (Voyez GOMAR, VORSTIUS.) On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1631 ou 1635, in-4°. Les principaux sont : | *Disputationes de diversis christianæ religionis capitibus*; | *Examen libelli Guillelmi Perkinsi de prædestinationis modo et ordine*; | *Dissertatio de vero sensu capituli 7 ad Romanos*; | *Analysis cap. 9 ad Rom.*, etc.

* ARNALDO (PIERRE-ANTOINE), né en 1638, à Villefranche, comté de Nice, à l'âge de dix-sept ans, alla étudier la théologie au collège de Brera, à Milan; il y fut reçu docteur, et devint protonotaire apostolique. On a de lui, outre quelques ouvrages de piété, | un *Discours sur l'inauguration du pape Alexandre VII*; et un *Eloge de l'évêque de Nice*; | *Honorato II principi Monacæo*, etc., *poeticæ gratulationes*, Milan, in-4°. | *In Gloria vestita a tutto per la morte di Carlo Emanuele II, duca di Savoia*, Turin, 1676, in-4°; c'est un poème en octaves; | *il Giardin del Piemonte oggi vivente nell' anno 1675, diviso in principi, dame, prelati, abati, cavalieri, ministri*, etc., Turin, 1683, in-8°. C'est un recueil de sonnets, d'odes ou *canzoni*, à la louange des personnages les plus illustres de la cour de Turin, de ce temps-là.

* ARNAUD de MARVEIL, ou ARNAUT, troubadour du 12^e siècle, naquit au château de Marveil en Périgord. Ses

parens étant pauvres et de basse condition, il chercha à faire fortune par ses talens. D'abord il embrassa la profession de clerc ou de notaire; mais après l'avoir exercée pendant quelque temps, il pensa qu'avec une belle figure et quelque talent pour la poésie, il pouvait jouer un rôle plus avantageux et plus agréable. Dégouté de son état, il se produisit dans le monde comme troubadour. Il fut en effet très bien accueilli à la cour d'Adélaïde, comtesse de Béziérs, femme de Roger II, vicomte de Béziérs, surnommé *Taillefer*. Selon l'usage, Arnaud célébra la beauté et les grâces de sa bienfaitrice; mais ces éloges, d'abord dicelés par la reconnaissance, furent bientôt inspirés par la passion la plus vive, et Adélaïde fut obligée d'éloigner son troubadour. Il se retira à la cour du seigneur de Montpellier, où, après avoir exhalé ses regrets, il composa une pièce d'environ quatre cents vers, dans laquelle il semble avoir pour objet d'enseigner l'art de se conduire dans le monde. Cette épître morale paraît être la dernière production de ce poète : elle offre quelques traits qui peignent les mœurs du temps.

* ARNAUD (DANIEL), troubadour du 12^e siècle, naquit au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles et pauvres. Il eut peu de goût pour l'étude, et se livra de bonne heure à la poésie. A l'examen des pièces que ce poète a laissées, on a peine à lui accorder la préférence sur d'autres troubadours de son temps; cependant les anciens auteurs italiens, entre autres Le Dante, semblent lui assigner le premier rang. Il paraît, au reste, que les meilleures pièces de ce poète ont été perdues, puisque celles qui nous restent ne pourraient soutenir la comparaison, du côté de l'imagination et de la grâce, avec celles de quelques-uns de ses contemporains. Arnaud Daniel est l'inventeur d'un genre de composition nommé *Sestine*, dont le mérite consiste dans certaines combinaisons et répétitions. Il attachait surtout beaucoup d'importance à la rime. Il joignait au talent de la poésie celui de faire les airs de ses chansons, qu'il exécutait aussi bien que le meilleur jongleur.

ARNAUD de Brescia en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, pour débiter plus facilement ses erreurs. Il rejetait le sacrifice de la messe, la prière pour les morts, le baptême des enfans, le culte de la croix, etc. Il soutenait que les

évêques et les moines qui possédaient des terres ne pouvaient manquer d'être damnés, et que les biens de l'Eglise appartenaient aux princes. Cette doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étaient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran, 1139. Arnaud, anathématisé, se réfugia dans les montagnes de la Suisse avec ses disciples. Il entretenait toujours un parti puissant en Italie, où il ne tarda pas à se rendre. Il revint à Rome en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, et fit piller les palais des cardinaux. Le pape Adrien IV, qui avait succédé à Eugène III, après plusieurs combats contre ce fanatique, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque temps après par le cardinal Gérard; et malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avaient remis en liberté, il fut conduit à Rome et condamné à mort en 1155. Mosheim, apologiste déclaré de tous les hérétiques, dit « qu'Arnaud de Brescia était un homme » d'une érudition immense et d'une austérité étonnante, mais d'un caractère » turbulent et impétueux; qu'il ne paraît » avoir adopté aucune doctrine incompatible avec l'esprit de la véritable religion; que les principes qu'il firent » agir ne furent répréhensibles que parce » qu'il les poussa trop loin, et qu'il les » exécuta avec un degré de véhémence » qui fut aussi criminel qu'imprudent; » qu'à la fin il fut victime de la vengeance » de ses ennemis; que l'an 1155, il fut » crucifié et jeté au feu. » Mosheim a sans doute oublié qu'Arnaud de Brescia était moine, et qu'il n'a laissé aucun ouvrage qui prouve son érudition : il ne fallait donc pas lui en supposer, après avoir peint tous les moines de ce temps-là comme des ignorans. Celui-ci condamnait le baptême des enfans, le sacrifice de la messe, etc. Il voulait que l'on dépouillât les ecclésiastiques des biens qu'ils possédaient légitimement; il excita des séditions. Nous reconnaissons là les principes et l'esprit des prétendus réformateurs; mais est-il compatible avec l'esprit de la véritable religion, qui défend de troubler l'ordre public, surtout à un moine sans autorité? Mosheim eût-il trouvé bon qu'un zélateur de la pauvreté évangélique lui eût

ôté les deux abbayes qu'il possédait? Arnaud de Brescia ne fut donc pas victime de la vengeance de ses ennemis, mais justement puni comme séditeur et perturbateur du repos public; il ne fut point crucifié, mais attaché à un poteau, étranglé et brûlé.

* ARNAUD de Marsan, troubadour qui florissait vers la fin du 13^e siècle, selon l'abbé Millot, appartenait à l'illustre maison de Marsan. D'après la pièce qui nous reste de lui, on peut croire que ce poète joignait l'éclat d'un grand nom à celui du talent. Cette pièce est très curieuse, parce qu'elle peint les modes, et la manière de vivre des grands seigneurs du temps : c'est une espèce d'instruction de chevalerie dont Millot donne un long extrait dans son histoire des troubadours. Cette instruction est remarquable en ce qu'elle ne contient aucun conseil dont l'honnêteté puisse s'offenser, ce qui est fort rare dans les pièces du même genre et du même temps.

* ARNAUD de Tintignac, troubadour du 14^e siècle, que Crescimbeni nomme avec raison, *Arnaud de Cotignac*, fut un gentilhomme de Provence, dépourvu de fortune, mais qui, par son talent poétique, se concilia la faveur de Louis, roi de Sicile et comte de Provence, qui l'employa dans des négociations dont le succès fut récompensé par le fief de Cotignac. Il aima une dame de la maison d'Agoult, nommée Isnarde, fille du seigneur d'Andravènes. Il fit des chansons pour elle, mais ne pouvant gagner son cœur, il se décida à voyager dans le levant. Les trois chansons qu'on nous a conservées de ce troubadour n'ont aucun mérite.

* ARNAUD (FRANÇOIS), né à Aubignan le 17 juillet 1721, embrassa de bonne heure la carrière ecclésiastique; mais son goût le portant vers les lettres, il s'adonna tout entier à la littérature; il vint à Paris en 1752; dix ans après, ses talens lui ouvrirent l'entrée de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres. Tant que le prince Louis de Wirtemberg demeura attaché au service de France, Arnaud demeura auprès de lui. L'avocat Gerbier, son ami, ayant plaidé, en 1765, une cause pour le clergé de France, contre l'ordre des bénédictins, il la gagna, et obtint, en reconnaissance de ses travaux, l'abbaye de Grand-Champ pour l'abbé Arnaud. Celui-ci prit possession de son bénéfice, et retourna à Paris. Il fut reçu à l'académie française en 1771, eut, quelque temps après, le titre de lecteur et historiographe

de Monsieur, et mourut à Paris en 1784. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un ouvrage intitulé *Lettres sur la musique, au comte de Caylus*; cette brochure fut prônée avec enthousiasme, et attira à l'auteur des éloges qui auraient pu être mieux mérités. Le goût de l'abbé Arnaud pour la musique lui fit prendre part dans les querelles qui s'élevèrent en 1777, entre les admirateurs de Piccini et de Gluck. Il travailla avec M. Suard, son ami, au *Journal étranger*, depuis janvier 1760 jusqu'en mars 1762; à la *Gazette de France*, à la *Gazette de l'Europe*, aux *Variétés littéraires*, ou *Recueil des pièces, tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, 1764-1769, 4 vol. in-12; ouvrage reproduit, à quelques articles près, par M. Suard, sous le titre de *Mélanges de littérature*, 1803-1804, 3 vol. in-8°. On a encore de lui : le 1^{er} vol. de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 1780, 2 vol. in-fol.; le deuxième porte le nom des abbés de la Chau et Le Blond; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, des *Opuscules*, la plupart traduits de l'italien, et dont il semble se faire honneur, publiés par M. Léonard Boudou, avec le titre assez fastueux d'*Oeuvres complètes de l'abbé Arnaud*, 1808, 5 vol. in-8°. Arnaud abusait de sa grande facilité qui l'empêcha presque toujours d'approfondir suffisamment son sujet. Il aurait beaucoup ajouté à sa réputation, s'il eût consacré à l'étude le temps qu'il passait dans les sociétés de Paris, dont il faisait l'ornement.

* ARNAUD (FRANÇOIS-THOMAS-MARIE DE BACULARD d'), littérateur célèbre, né à Paris, le 13 septembre 1718, d'une famille noble, originaire du comtat Venaissin, étudia chez les jésuites, et se fit remarquer par la précocité de son talent pour la poésie. Dès l'âge de neuf ans, il faisait des vers. Il fit très jeune encore trois tragédies qui ne furent point représentées : *Idoménée*, *Didon* et *Coligni* ou la *Saint-Barthélemy*. Cette dernière tragédie fut imprimée en 1740. Voltaire, assistant en 1750, à la représentation du *Mauvais riche* d'Arnaud, donnée sur un théâtre de société, fit connaissance avec cet auteur, qu'il prit en amitié. Cette représentation fournit aussi à Voltaire l'occasion de voir Le Kain qui y jouait le principal rôle, et, frappé du talent du jeune acteur, il le dé-

termina à suivre la carrière du théâtre. Voltaire recommanda Arnaud à Frédéric, roi de Prusse qui, après l'avoir fait, pendant deux ans, son correspondant littéraire à Paris, l'attira à Berlin, où il le reçut avec distinction. Il lui adressa même les vers suivans, où il est fait allusion à Voltaire, avec lequel on prétend que Frédéric était alors brouillé :

Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence ;
Venez briller à votre tour ;
Élevez-vous , s'il baisse encore :
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle aurore.

L'Apollon de la France trouva la comparaison fort mauvaise, et la fit expier à son ancien protégé par un grand nombre de sarcasmes sur sa personne et sur ses productions. D'Arnaud ne resta pas longtemps à Berlin, peut-être à cause de la franchise avec laquelle il osa un jour répondre au *roi philosophe*. Dans un souper où tous les convives exprimaient à l'envi devant ce prince, les opinions les plus hardies sur la religion, d'Arnaud seul se faisait : « Eh bien ! d'Arnaud, quel est » votre avis sur tout cela ? dit Frédéric en » lui adressant la parole. — Sire, lui répondit-il, j'aime à croire à l'existence » d'un être au-dessus des rois. » D'Arnaud se rendit de Berlin à Dresde où il fut pendant quelque temps conseiller de légation. Il revint ensuite à Paris, et s'y répandit dans la société ; mais il s'en éloigna peu à peu, pour se livrer plus à loisir à la composition de nombreux ouvrages. Il quitta un moment sa retraite pour se mesurer avec Beaumarchais, dont l'esprit mordant et satirique lui jeta une part du ridicule qu'il savait si bien lancer contre ses adversaires. En 1793, d'Arnaud fut accusé d'avoir recueilli chez lui un émigré ; ayant été traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, il eut le rare bonheur d'être acquitté. Tombé dans un état voisin de l'indigence, cet écrivain n'avait d'autres ressources que d'emprunter à diverses personnes de petites sommes qu'il ne rendait jamais. Son peu d'économie avait rendu insuffisans les produits de ses ouvrages et les modiques secours qu'il recevait du gouvernement. D'Arnaud mourut le 8 novembre 1803, dans sa quatre-vingt-huitième année, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : | *Les Épreuves du sentiment* ; | *Les Délassemens de l'homme sensible* ; | *Les Loisirs utiles* ; | *Les époux*

malheureux, ou *Histoire de M. et de Me de Labédoyère*, publiée pour la première fois en 1743. Il a fait aussi quatre drames d'un genre sombre et lugubre, dont un seul, *le comte de Comminges*, a été représenté en 1790. Les trois autres sont intitulés : *Euphémie*, ou *le Triomphe de la religion*, *Fagel*, et *Mérival*. Enfin outre beaucoup de poèmes très peu estimés, on a encore de lui : *les Lamentations de Jérémie*, odes sacrées qui, imprimées pour la première fois en 1752, ont eu plusieurs éditions. Ce dernier ouvrage rappelle une épigramme de Voltaire, dont la malignité, par une simple substitution de nom, la faisait servir à la fois contre *Baculard* et *Pompignan*.

* ARNAUD ou ARNAULT de Nobleville (LOUIS-DANIEL), médecin, né à Orléans en 1701, et mort le 1^{er} mars 1778. On a de lui : | *le Manuel des dames de charité, ou formules de médicamens faciles à préparer*, 1747, in-12, réimprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues ; | *Adologie, ou traité du rossignol franc ou chanteur*, 1751, in-12 ; | *Histoire naturelle des animaux*, pour servir de suite à la *Matière médicale* de Geoffroy, 1756, 9 vol. in-12 ; il eut pour collaborateur dans cet ouvrage un nommé Salermé ; | *Description des plantes usuelles, employées dans le Manuel de charité* (avec le même collaborateur), 1767, in-12 ; | *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de Ferrein*, 1769 et 1781, 3 vol. in-12.

* ARNAUD DE RONSIL (GEORGES), célèbre chirurgien français, se distingua long-temps à Paris dans son art, et se retira à Londres, où il mourut le 27 février 1774. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : | *Traité des hernies ou descentes*, 1749, 2 vol. in-12, en anglais ; | *Observations sur l'anévrisme*, 1760, in-8° ; | *Instructions simples et aisées sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, traduites en français, Amsterdam, 1764, in-12 ; | *Discours sur l'importance de l'anatomie*, prononcé à une séance académique, Londres, 1767 ; | *Mémoires historiques sur l'étude de la chirurgie et de la médecine, en France et en Angleterre*, Londres et Paris, 1768, 2 vol. in-4°. On trouve une édition des œuvres complètes d'Arnaud traduites en français, 2 vol. in-4°. Ce chirurgien vivait au temps où la science prenait un essor nouveau, et contribua par ses lumières à en hâter les progrès.

ARNAUD DE VILLENEUVE, médecin du 15^e siècle, était né vers l'an 1255 ; il s'adonna aux langues et aux sciences. Après avoir voyagé dans différents pays pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine et l'astronomie. Il se mit à publier que la fin du monde arriverait infailliblement vers le milieu du 14^e siècle ; il en fixa même l'année à 1555 ou 1545. Il soutenait en même temps que le démon avait perverti tout le genre humain, et fait périr la foi ; que les moines seraient tous damnés, et que Dieu n'a menacé du feu éternel que ceux qui donnent mauvais exemple. Il ajoutait à ces rêveries d'autres erreurs. L'université de Paris l'ayant condamné, il se retira en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Quelque temps après, ce prince l'ayant renvoyé en France pour traiter Clément V, alors malade, il périt avec le vaisseau qui le portait, et fut enterré à Gènes en 1314. Quinze propositions tirées de ses ouvrages furent condamnées après sa mort par l'inquisition de Tarragone, parce qu'elles avaient des sectateurs en Espagne. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1504 et 1505, et à Bâle en 1585, in-fol., avec sa vie, et des notes de Nicolas Taurellus. On a cru que le Villanovanus, auquel Postel attribue le livre *De tribus impostoribus*, était Arnaud de Villeneuve ; mais La Monnaye prouve que c'est Michel Servet qui a publié quelques ouvrages sous le nom de Villanovanus. Ce livre, du reste, n'est pas plus de l'un que de l'autre (*Voy. FRÉDÉRIC II, empereur*). Ce médecin est le premier qui ait eu la folie d'essayer la génération humaine par la chimie. Paracelse, qu'on regarde ordinairement comme l'auteur de cet absurde projet, lui est postérieur de plus de deux siècles. On croit communément qu'Arnaud trouva l'esprit de vin, l'huile de térébenthine et les eaux de senteur ; il découvrit les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. *Voyez* sa vie, publiée à Aix, 1719, in-12, sous le nom de Pierre Joseph : elle est d'un littérateur provençal, nommé de Haitse.

ARNAULD, abbé de Bonneval, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Chartres, nommé aussi Arnaud de Chartres, était ami de saint Bernard, qui lui écrivit sa dernière lettre, peu de jours avant sa mort. Arnaud est auteur du second livre de la vie de saint Bernard, attribué mal à propos, comme l'a prouvé don Mabillon, à un autre Arnaud, abbé de Bonneval,

en Dauphiné. Il passe pour être le véritable auteur des douze traités *De operibus Christi cardinalibus*, attribués par quelques-uns, sans fondement, à saint Cyprien. Ils sont adressés au pape Adrien IV. On a encore de lui | *Tractatus de septem verbis Domini in cruce* ; | *Sermo de Laudibus B. Mariæ*, dans la Bibliothèque des Pères : le Père Titelman cordelier, et le Père Schott, jésuite, les ont publiés l'un et l'autre ; | *Tractatus de operibus sex dierum*, publié par Denys Pertounet, de Melun, théologal d'Auxerre.

ARNAULD (ANTOINE), fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement et s'y distingua par plusieurs plaidoyers. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils ; Arnauld, avocat de la mère, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. « Les circonstances » ces dans lesquelles il fut fait, dit l'auteur des trois siècles, contribuèrent » beaucoup à le mettre en vogue chez les » ennemis de la société. Si on le lit aujourd'hui de sang-froid, on y remarquera plutôt ce ton de chaleur et d'emportement qui naît de la prévention, » que le caractère de cette véritable éloquence qui réunit la vérité des faits à la force de l'expression. » Il a été réimprimé, en 1717, in-12, avec un plaidoyer de M. Chevalier, avocat au parlement, de l'an 1610. Il publia un autre ouvrage contre la société de Jésus ; il a pour titre : *Le franc et véritable discours du roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites*, in-8°. Henri IV, auquel il était adressé, n'en fit aucun cas, et ne laissa pas que de rétablir les jésuites. Parmi ses autres ouvrages, on citait dans le temps *L'Anti-Espagnol*, et les deux *Philippiques*, contre Philippe II, roi d'Espagne ; *La fleur de lis*, 1595, in-8° ; *La dévotion de la Bretagne* ; *La première Savoisiennne*, 1601, in-8°, réimprimée à Grenoble, en 1650, avec la seconde ; un *Avis au roi Louis XIII pour bien régner*, 1615, in-8°. Arnauld mourut en 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 22 enfants, dont douze moururent en bas âge, et parmi les dix autres étaient 6 filles qui furent toutes religieuses à Port-Royal. On

l'accusait d'être huguenot. Il est vrai qu'il était fort opposé à la ligue; mais on prétend qu'il ne l'était pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLY (ROBERT), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1589. Il parut à la cour de bonne heure, et y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y eut beaucoup de crédit, et n'en fit usage que pour rendre service à ses amis. Balzac disait de lui, « qu'il ne rougissait point des vertus chrétiennes, » et ne tirait point vanité des vertus mondiales. » A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il dit, en prenant congé de la reine-mère, « que si S. M. entendait dire qu'on faisait des sabots à Port-Royal, elle n'en crût rien; mais que si on lui rapportait qu'on y cultivait des espaliers, elle le crût, et qu'il espérait en faire manger des fruits à sa majesté. » Il lui en envoyait tous les ans, que Mazarin appelait, en riant, *des fruits bénits*. « L'anecdote des sabots, dit un auteur, paraît néanmoins bien constatée; ce n'était pas là d'ailleurs une imputation dont des solitaires humbles et mortifiés dussent se défendre. Si le fameux Paris a passé une partie de sa vie à faire des bas au métier, pourquoi d'autres saints du parti auraient-ils rougi de faire des sabots? » Il mourut en 1674, à 85 ans. Son esprit et son corps conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages: | *La Traduction des Confessions de saint Augustin*, in-8° et in-12; | *de l'Histoire des Juifs de Josèphe*, 5 vol. in-8° et in-12, plus élégante que fidèle, au jugement de plusieurs savans, et en particulier du père Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol. avec figures; | *Des Vies des saints Pères du désert, et de quelques saintes*, écrites par des Pères de l'Eglise, 3 vol. in-8°; | *de l'Echelle sainte de saint Jean Climaque*; | *des OEuvres de sainte Thérèse*, in-4°, 1670; | *de celle du B. Jean d'Avila*, in-fol. Ces traductions ont été bien accueillies, et l'on ne peut nier qu'elles n'aient contribué à entretenir parmi les chrétiens l'esprit de piété et de foi. Celles qui sont faites sur le latin sont plus exactes que celles qui sont faites sur le grec. Elles sont en général écrites d'un style clair et aisé. | *Mémoires de savié*, écrits par lui-même, 2 vol. in-12, imprimés en 1754. Ces sortes

d'écrits sont toujours le fruit de l'égoïsme, et quelque raffiné que soit l'amour-propre, on l'y reconnaît toujours (*Voyez la fin de l'article ADRIEN, empereur*). | *Poème sur la vie de J.-C.*, petit in-12; | *OEuvres chrétiennes en vers*, et plusieurs autres ouvrages. L'auteur du *Projet de Bourg-Fontaine* a cru que les lettres initiales A. A. de la Relation de Filteau désignaient Arnauld d'Andilly. (*Voyez FILLEAU*).

ARNAULD (HENRI), frère du précédent, naquit à Paris, en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élire occasiona l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour les intérêts de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue. Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille, son père. La ville d'Angers s'étant révoltée, en 1632, ce prélat calma la reine-mère, qui s'avançait pour la punir, et lui dit un jour, en la communiant : *Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la croix*. Cette morale était autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disait de lui, *que le meilleur titre pour en obtenir des grâces était de l'avoir offensé*. Il était le père des pauvres et la consolation des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupaient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit : *Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque*. Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes. Il signa le formulaire, après l'avoir refusé, et fit sa paix, non sans quelques subterfuge, avec Clément IX (*Voyez ce nom*). « Il ne faut pas juger trop sévèrement, dit un théologien judicieux et modéré, quelques hommes célèbres qui, dans les premiers temps du jansénisme, ont témoigné du goût pour cette hérésie naissante. Elle avait alors

« tellement réussit à prendre les dehors de
 » la piété, de l'austérité, du zèle, et même
 » de l'attachement à l'Eglise catholique,
 » que bien des personnes ont pu être les
 » dupes de l'hypocrisie. Les scènes scan-
 » daleuses de Saint-Médard, les farces sa-
 » crilèges des secouristes, le schisme for-
 » mel de la prétendue église d'Utrecht,
 » n'avaient pas encore eu lieu. Le juge-
 » ment de l'Eglise s'est manifesté par des
 » décisions plus formelles et plus soute-
 » nues, par des décrets pontificaux, so-
 » lennellement et universellement reçus,
 » par la conviction complète et générale
 » de tous les catholiques; tous les subter-
 » fuges du parti, toutes les subtilités des
 » dogmatiseurs opiniâtres dans l'erreur ont
 » été confondus; les apparences de la piété
 » ont fait place au libertinage et au philo-
 » sophisme. L'illusion qui a pu exister d'a-
 » bord s'est dissipée; et il ne faut pas dou-
 » ter que bien des gens qui ont paru
 » favorables au parti se garderaient bien
 » de l'être aujourd'hui. » On sent bien que
 cette réflexion ne regarde pas les fonda-
 teurs, les chefs, et les principaux agens (1).
 Arnauld mourut en 1692, à l'âge de 93
 ans. Il avait perdu la vue 5 ans aupara-
 vant. Ses négociations à la cour de Rome
 et en différentes cours d'Italie ont été pu-
 bliées à Paris en 1748, 5 vol. in-12, long-
 temps après sa mort. On y trouve beau-
 coup d'anecdotes curieuses, et des parti-
 cularités intéressantes, défigurées quel-
 quefois par l'esprit de prévention.

ARNAULD (ANTOINE), frère du pré-
 cédent, et le 20^e des enfans d'Antoine
 Arnauld et de Catherine Marion, né en
 1612, fit ses humanités et sa philosophie
 aux collèges de Calvi et de Lisieux; il
 prit ensuite des leçons de théologie sous
 Lescot, qui dictait le traité de la grâce, et
 s'éleva contre son professeur. Dans son
Acte de tentative, soutenu en 1633, il mit
 en thèse des sentimens sur la grâce en-
 tièrement opposés à ceux qu'on lui avait

dictés, et les défendit avec une vivacité
 qui annonçait ce qu'il ferait plus tard. Il
 prit le bonnet de docteur de Sorbonne,
 en 1644; et en prêtant le serment ordi-
 naire dans l'église de Notre-Dame sur
 l'autel des martyrs, il jura de défendre
 la vérité jusqu'à l'effusion de son sang,
 promesse que font depuis tous les doc-
 teurs. Deux ans après, il publia, avec
 l'approbation de quelques évêques et de
 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la*
fréquente communion, auquel il aurait
 pu donner un titre tout opposé. Ce traité
 fut vivement attaqué par ceux contre les-
 quels il paraissait être écrit; mais il fut
 défendu encore plus vivement. Les dis-
 putes sur la grâce lui donnèrent bientôt
 occasion de déployer son éloquence sur
 une autre matière. Un prêtre de Saint-
 Sulpice ayant refusé l'absolution à M. le
 duc de Liancourt, qui était extraordina-
 rement signalé dans la défense du livre
 de Jansénius, Arnauld écrivit deux lettres
 à cette occasion. On en tira deux proposi-
 tions qui furent censurées par la Sorbonne
 en 1656. La première, qu'on appelait de
 droit, était ainsi conçue : « Les Pères
 » nous montrent un juste en la personne
 » de saint Pierre, à qui la grâce, sans la-
 » quelle on ne peut rien, a manqué dans
 » une occasion où l'on ne saurait dire qu'il
 » n'ait point péché. » La seconde, qu'on
 appelait de fait : « L'on peut douter que
 » les cinq propositions condamnées par
 » Innocent X et par Alexandre VII, comme
 » étant de Jansénius, évêque d'Ypres,
 » soient dans le livre de cet auteur. » Ar-
 nauld n'ayant pas voulu souscrire à la
 censure, fut exclu de la faculté. Quelque
 temps auparavant, il avait pris le parti
 de la retraite; il s'y ensevelit plus profon-
 dément depuis cette disgrâce, et n'en
 sortit qu'à la prétendue paix de Clément
 IX, en 1678. (*Voy.* CLÉMENT IX). Il fut
 présenté au nonce, à Louis XIV et à
 toute la cour. On l'accueillit comme le
 méritaient ses talens et le désir qu'il fai-
 sait paraître de jouir du repos que donne
 la soumission à l'Eglise. Il travailla dès
 lors à tourner contre les calvinistes les
 armes dont il s'était servi contre la Sor-
 bonne et les évêques. Ces temps heureux
 produisirent la *Perpétuité de la foi*, le
Renversement de la morale de J.-C. par
les calvinistes, et plusieurs autres ou-
 vrages de controverse qui le firent redouter
 des protestans. Il semblait que la tran-
 quillité fût revenue pour toujours; mais la
 démagogaison de dogmatiser troubla bien-

(1) Les commencemens d'une secte se montrent pres-
 que toujours sous les formes les plus douces; mais, par
 un juste jugement de Dieu, le masque ne tarde pas à
 tomber. L'esprit de rebellion et de haine contre le
 saint Siège, qui a singulièrement animé les modernes
 disciples de Jansénius; l'éloignement des sacrements,
 réduit en système sous le spécieux prétexte de notre
 indignité; enfin la prétendue constitution civile du
 clergé, forment un corps de preuves suffisant de ce
 que nous avançons ici; et l'on peut, à quelque chose
 près, appliquer à la secte jansénienne cette tirade de
 la *Henriade* :

J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France.

tôt ce calme passager. Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevait, et cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas en 1679, loin de l'orage qui le menaçait. Son *Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre, contre le ministre Jurieu*, fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé *L'Esprit de M. Arnauld*, dans lequel il maltraitait étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le Père Malebranche, qui avait embrassé des sentimens différens sur la grâce, les développa dans un traité, et le fit parvenir à Arnauld. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; ce qui n'était point un procédé bien généreux. N'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très vifs. Arnauld n'attaqua pas le *Traité de la nature et de la grâce*, mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage *Des vraies et des fausses idées*. Il prenait ce chemin, qui n'était pas le plus court, pour apprendre, disait-il, à Malebranche à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grâce. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière dont il n'était nullement question avait été choisie, parce qu'elle était la plus métaphysique, et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables : que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld était tout-à-fait guerrier, et celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avait un parti nombreux, qui chantait victoire pour son chef dès qu'il paraissait dans la lice. Ses *Reflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grâce*, publiées en 1683, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans, mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, et même au jugement des gens

qui n'avaient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (1). Malebranche lui avait déclaré « qu'il » était las de donner au monde un spec- » tacle, et de remplir le *Journal des sa- » vans* de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénien perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son cœur fut apporté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Santeuil et Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'un en latin et l'autre en français. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, lui qui, si l'on en croit ses disciples, aurait pu être cardinal, et cela pour des opinions qu'il ne croyait pas lui même (*Voyez JANSÉNIEN*). Le plaisir d'être chef de parti lui tint lieu de tout. Il avait si grand-peur d'être reconnu en Flandre, et qu'on exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du Père Quesnel son disciple, qui lui administra le viatique et l'extrême-onction, quoiqu'il

(1) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du temps, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit : « Quelque dévotion qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite » relique ; le corps est la grande, mais tout le monde » ne sait pas où il repose. On en tient le lieu fort se- » cret, sans doute pour empêcher la multitude de pè- » lerinages qui s'y seraient faits, et dont les suites au- » raient été à craindre. » Le convulsionnaire auteur du Dictionnaire janséniste, en 6 tomes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Sainte-Catherine, à Bruxelles, *au bas d'une chapelle, près du cœur*; et par une contradiction singulière, il lui applique, avec autant d'indécence que de fanatisme, ces paroles du texte sacré, au sujet de la sépulture de Moïse : *Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in presentem diem*. (Voyez des réflexions fort sensées sur ce sujet dans le Dict. hist. de Ladvocat, préface de l'édit de 1764, pag. 25.) Des personnes bien instruites assurent qu'Arnauld est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Laken, près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie jansénienne.

n'eût pas ses pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 vol. en différens formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. On peut les diviser en cinq classes; la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie. | *Grammaire générale et raisonnée*, avec M. Lancelot, publiée de nouveau en 1756, sous ce titre *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, etc.*, par MM. de Port-Royal, nouvelle édition, augmentée des notes de M. Duclos, de l'académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment, in-42; | *Elémens de géométrie*; | *la Logique, ou l'art de penser*, avec Nicole; livre fort méthodique, propre à faire saisir les règles d'une bonne logique; | *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, à Paris, en 1695, adressées à Dubois, membre de l'académie, qui, dans la préface d'un traité traduit de saint Augustin, avait avancé que les prédicateurs doivent renoncer à l'éloquence. On peut voir l'occasion et le jugement de cet ouvrage dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet; | *Objections sur les méditations de Descartes*; | *le Traité des vraies et des fausses idées* à Cologne, en 1685. La 2^e classe, des ouvrages sur les matières de la grâce, dont on trouve une liste fort longue dans le *Dictionnaire* de Moreri. Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Réflexions philosophiques et théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la traduction des livres de saint Augustin, de la *Correction*, de la *Grâce*, etc. La 3^e, des livres de controverse contre les calvinistes: | *La perpétuité de la foi*, ouvrage auquel il avait eu, dit-on, beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole son coopérateur l'avait désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X, et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remerciement. Plusieurs écrivains ont assuré que cet ouvrage est entièrement de Nicole, et qu'il ne fut attribué à Arnauld, ainsi que plusieurs autres, que pour relever la célébrité et l'autorité du chef du parti; place qu'il paraissait être particulièrement propre à remplir, étant frère de l'évêque d'Angers, d'Arnauld d'Andilly, de la mère Angélique, et cousin du

duc de Liancourt; et l'on ne peut douter que sa grande réputation ne fût l'ouvrage de sa secte, bien plus que celui de sa science. Les jansénistes ne l'appelaient que le *grand Arnauld*. « Parmi les esprits » factieux, dit un célèbre orateur, être » leur adhérent, c'est le souverain mé- » rite, n'en être pas, c'est le souverain » décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, » ne vous mettez pas en peine d'acquérir » de la capacité, de la probité. Votre dé- » vouement vous tiendra lieu de tout le » reste. Caractère particulier de l'hérésie, » dont le propre a toujours été d'élever » jusqu'au ciel ses fauteurs et ses secta- » teurs, et d'abaisser jusqu'au néant ceux » qui osaient l'attaquer et la combattre. » La manie des hérésiarques était de s'éri- » ger eux-mêmes premièrement, et puis » leurs partisans et leurs associés, en hom- » mes rares et extraordinaires; tout ce qui » s'attachait à eux devenait grand: le seul » titre d'être dans leurs intérêts était un » éloge achevé; il n'y avait parmi eux, à » les entendre, que des génies sublimes, » que des prodiges de science et de ver- » tu. (Bourd., Sermon sur l'aveugle-né). » | *Le Renversement de la morale de J.-C. par les calvinistes*, en 1672, in-4^o; | *l'Impiété de la morale des calvinistes*, en 1675; | *l'Apologie pour les Catholiques*; | *Les calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale*; | *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwel*. L'auteur du *Siècle de Louis XIV* prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du Père Garasse; il ne connaissait sans doute pas l'abondance des termes que M. Arnauld trouvait sous sa main, quand son zèle s'enflammait. Cet ouvrage a toujours passé pour être de lui, on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer, et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La 4^e, des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des jésuites*, en 8 vol. qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier, et d'une partie du second. Il y a dans cet ouvrage certaines choses vraies, beaucoup d'altérées, et un plus grand nombre d'exagérées. On peut mettre dans cette 4^e classe tous les écrits contre la Morale relâchée, dont il était un des plus ardens ennemis (Voyez PONT-CHASTEAU). La 5^e, des écrits sur l'Ecriture sainte: | *Histoire et concorde évangélique*, en latin, 1653; | *La Traduction*

du Missel, en langue vulgaire, autorisée par l'Écriture sainte et par les Pères, faite avec de Voisin. Voyez une réflexion de Fénelon, à l'article EUSTOCHIUM; [Défense du nouveau Testament de Mons contre les sermons de Maimbourg, avec Nicole; et quelques autres écrits sur la même matière, etc. On a imprimé après sa mort neuf volumes de lettres, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. On trouve dans le troisième volume de ses lettres une réponse aux reproches qu'on lui avait faits, de se servir de termes injurieux contre ses adversaires; elle a pour titre *Dissertation selon la Méthode des géomètres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs*. Il veut y prouver par l'Écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquans. Il ne songeait pas que ses adversaires n'étaient pas, pour l'ordinaire, ceux de l'Écriture et des Pères, et qu'un zèle enflammé contre les ennemis de Dieu est très différent de celui qui brûle pour des opinions et l'honneur d'un parti. Cette apologie ne pouvait donc justifier son style âpre et insultant. Nous finirons ce long article par une réflexion du pieux réformateur de la Trappe, M. de Rancé. « Enfin voilà M. Arnauld mort (écrivait-il à l'abbé Nicaise, chanoine de Dijon); après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Son érudition et son autorité étaient d'un grand poids pour le parti. Heureux qui n'en a point d'autre que celui de J.-C. ! » Le Père Quesnel a publié la vie d'Arnauld, avec des pièces relatives et des écrits posthumes. Voyez JANSENIUS, PARIS, MONTGERON, ROCHES (Jacques.)

ARNAULD (ANTOINE), abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laissé des *Mémoires* dans lesquels il se plaint beaucoup de son père, 1776, 3 vol. in-12.

ARNAULD (SIMON), marquis de Pomponne, frère du précédent, et neveu du célèbre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé, dès l'âge de 25 ans, en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités et fut ensuite intendant des armées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur extraordinaire en

Suède, l'an 1663. Il y demeura 3 ans, et remplit cette place une seconde fois, en 1671. La même année, il mourut un secrétaire d'état. « Je fus quelque temps à penser à qui je ferais avoir cette charge (dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliothèque du roi); et, après avoir bien examiné, je trouvai qu'un homme qui avait long-temps servi dans les ambassades, était celui qui la remplirait le mieux. Je lui fis mander de venir. Mon choix fut approuvé de tout le monde... Mais l'emploi que je lui ai donné se trouvait trop grand et trop étendu pour lui... Enfin, il a fallu que je lui ordonne de se retirer, parce que tout ce qui passait par lui perdait de la grandeur et de la force qu'on doit avoir en exécutant les ordres d'un roi de France. » Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrâce n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu et d'esprit. Ses qualités le faisaient chérir dans le monde, et il préférerait quelquefois les agrémens des sociétés où il plaisait, aux affaires. Ce fut par les intrigues de Louvois que M. de Pomponne perdit sa place. Cependant Louis XIV l'honorait de son estime, et lui promit de le rappeler bientôt. Toutes les personnes furent sensibles à la disgrâce du probe ministre. « Les étrangers, dit Saint-Simon, en regrettant la personne qu'ils aimaient, furent bien aises d'être soulagés de sa capacité... » Bossuet lui-même lui écrivait : « J'ai été autant affligé que surpris de ce qui vous est arrivé. Je me suis en même temps tourné à Dieu pour le prier de vous faire trouver en lui la consolation que vous ne pouviez, en effet, trouver que là... » Ce ne fut qu'après la mort de Louvois (en 1691), que M. de Pomponne fut rappelé au ministère; il en partagea les fonctions avec M. de Croissy et puis avec M. de Torcy, auquel Louis XIV fit épouser la fille de M. de Pomponne. Celui-ci faisait tout le travail, donnait les audiences, et son gendre n'avait d'autre soin que de préparer les dépêches. Le roi lui conserva le titre de ministre d'état avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la *Négociation de sa première ambassade en Suède*. Il mourut en 1699, à 81 ans.

ARNAULD (HENRI-CHARLES), plus connu sous le nom de l'abbé de Pomponne, naquit en 1662, à la Haye, où le marquis de Pomponne était ambassadeur. Sa nais-

sance procura au désintéressement de son père une occasion de triomphe. Les états-généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts baptismaux. Cet honneur apportait à l'enfant une pension viagère de deux mille écus. Le marquis de Pomponne remercia les états, pour éviter, dans ses négociations, l'embarras de la reconnaissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pomponne fut pourvu de l'abbaye de Saint-Maixent; neuf ans après, le roi l'ayant nommé à celle de Saint-Médard, il remit la première. En 1699, il perdit son père. Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant; ce prince lui dit : *Vous perdez un père que vous retrouverez en moi, et moi je perds un ami que je ne retrouverai plus.* L'abbé de Pomponne, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs, comme au milieu des succès. La fermeté faisait son caractère. Dans la charge de commandeur, chancelier, garde-des-sceaux et surintendant des finances et des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, et eut le bonheur d'y réussir. L'abbé de Pomponne fut élu membre de l'académie des Inscriptions, en 1745; et quoique dans un âge avancé, il n'avait pas renoncé au commerce des muses. Il mourut en 1756.

ARNAULD (MARIE-ANGÉLIQUE), de Sainte-Madeleine, née en 1591, sœur d'Antoine Arnauld, abbesse de Port-Royal des Champs à 14 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'ancienne discipline de l'ordre de Saint-Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes, parce qu'elle voulait y accréditer en même temps les nouvelles erreurs qu'elle avait introduites à Port-Royal. Elle mourut en 1661. — Sa sœur, la mère Agnès, publia 2 livres, l'un intitulé : *L'Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre *Chapelet secret du saint Sacrement*, 1662, in-12, accusé d'erreurs par quelques docteurs, et supprimé à Rome. La mère Agnès mourut en 1671. Elles étaient cinq sœurs religieuses dans le même monastère, toutes très opposées à la signature du formulaire, et fortement occupées des disputes sur la grâce. Comme si la simple foi, dit Bossuet, ne valait pas mieux que tout cela, surtout pour des filles et plus encore pour des filles consacrées à Dieu, dont l'humilité et la docilité doivent être les premières qualités. On

attribue aussi à la mère Agnès les *Constitutions de Port-Royal*. La mère de ces deux abbeses, la mère Angélique de Saint-Jean a écrit des *Relations*, des *Réflexions* et des *Conférences*. Elle eut une grande part au *Nécrologe de Port-Royal*, et mourut en 1684.

ARNAULT (FRANÇOIS), seigneur de Laborie, gentilhomme de Périgord, né au commencement du 16^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et s'y distingua par ses mérites et ses emplois. Il fut doyen de Carennac, prieur de Lurcy, archidiacre de Bordeaux, et chancelier de l'université de cette ville. Il mourut à Périgueux, en 1607, dans un âge avancé. On a de lui | les *Antiquités du Périgord*, 1577, ouvrage fort rare; | *l'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. C'est une apologie des femmes nobles, bonnes et honnêtes; | *Traité des anges et des démons*, traduit du latin de Jean Maldonat, Rouen, 1649, in-12.

* ARNAVON (FRANÇOIS), né à l'Isle, (aujourd'hui dans le département de Vaucluse), vers l'année 1740, après avoir fait ses études en Sorbonne, fut nommé chanoine de la Collégiale de l'Isle, et prieur-curé de Vaucluse. Lorsque le comte de Provence (depuis Louis XVIII) vint en 1777 visiter la fontaine de Vaucluse, l'abbé Arnavon eut l'honneur de l'accompagner, et conçut à cette occasion le projet de décrire la célèbre fontaine et ses environs, et d'éclaircir l'histoire de Pétrarque et de Laure. Député, en 1790, auprès du pape Pie VI, par l'assemblée représentative du comtat Venaissin, Arnavon s'occupa ensuite exclusivement, durant les longues années de la révolution, de travaux littéraires. Après le concordat de 1802, il fut nommé chanoine titulaire de l'église de Paris, et mourut, le 25 novembre 1824, doyen du chapitre de cette métropole. Arnavon avait aussi le titre de vicaire-général de l'archevêque de Corfou. Il a laissé : | *Discours apologétique de la religion chrétienne, au sujet de plusieurs assertions du Contrat social, et contre les paradoxes des faux politiques du siècle*, 1773, in-8°; | *Voyage à Vaucluse*, in-8°; | *Pétrarque à Vaucluse, et histoire de la fontaine de Vaucluse*, Paris, 1803, in-8°; | *Retour de la fontaine de Vaucluse, contenant l'histoire de cette source, et tout ce qui est digne d'observation dans cette contrée*, Paris, 1805, in-8°. Les mémoires sur la vie de Pétrarque, publiés en 1764 par l'abbé de Sade, ont fourni à l'abbé Arnavon de nombreux matériaux.

ARNDT (JEAN), *Arndtius*, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1553. Il étudia d'abord en médecine; mais cette science ne l'ayant pas empêché d'être dangereusement malade, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissait. Il fut successivement ministre dans son pays, à Quedlinbourg et à Brunswick. Les erreurs qu'on lui attribua l'obligèrent de se retirer à Isleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises du duché de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°, et en français, par Samuel de Beauval; il veut y prouver que le dérèglement des mœurs qui régnait alors parmi les protestans ne venait que de ce qu'ils rejetaient les bonnes œuvres, et qu'ils se contentaient d'une foi stérile. Il avait beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Thomas à Kempis, saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Il eût fallu commencer par embrasser la vraie foi, que ces écrivains professaient, et ne chercher qu'ensuite à recueillir chez eux les lumières mystiques. Luc Osiander, théologien de Tubingen, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium theologicum*.

ARNDT (JOSUÉ), professeur de logique à Rostock, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui | *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°; | *Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°; | *Clavis antiquitatum judaicarum*, Leipsick, 1707, in-4°. Il avait des connaissances très étendues dans l'histoire et les sciences. — Son fils CHARLES, professeur de poésie et d'hébreu dans l'école de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs *Dissertations poétiques* dans les *Mélanges* de Leipsick, et d'autres ouvrages dont Moréri donne la liste.

* **ARNDT (ERNEST-AURICE)**, né à Altona en 1769, ancien professeur de philosophie à Greifswald, dans la Poméranie prussienne, était un de ces idéologues qui ont contribué à arracher l'Allemagne à la domination de Napoléon. Chef de la *société unie pour la propagation de la vertu*, qui s'organisa dans les provinces germaniques, il dirigea contre le conquérant français l'immense ascendant qu'il avait obtenu par ses doctrines sur la jeunesse

allemande, et dont les effets se manifestèrent à l'époque des désastres de Moscou. Il publia, en 1806, son *Esprit du temps*, qui fit tant de sensation qu'Arndt, redoutant la vengeance de Napoléon, se réfugia en Suède, et y resta jusqu'au moment où éclata l'insurrection qu'il avait préparée avec tant d'énergie. On a encore de lui : | *Discours philanthropique sur la liberté des anciennes républiques*, Greifswald, 1800, in-8°; | *Voyage fait en 1798 et 1799 dans une partie de l'Allemagne, de l'Italie et de la France*, Leipsick, 1800-1803, 6 parties in-8°; | *Voyage en Suède fait en 1804*, Berlin, 1806, 4 parties in-8°; | *Essai historique sur l'état des serfs en Poméranie et dans l'île de Rugen, avec une introduction sur le droit de la glèbe*, Berlin, 1803, in-8°; | *la Germanie et l'Europe*, Altona, 1803, in-8°; | *Fragmens sur la civilisation*, 1805, 2 parties in-8°; | *Idées sur un aperçu général des langues considérées sous le rapport historique*, 1805, in-8°. Arndt mourut, en 1824, à deux milles de Venise. On pense que les persécutions qu'il avait éprouvées à Naples, comme suspect de carbonarisme, avancèrent le terme de ses jours. Il devait publier sur l'état physique et les antiquités de Venise un ouvrage dont il avait déjà rassemblé tous les élémens.

* **ARNIM (LOUIS-ACHILLE d')**, poète allemand, naquit à Berlin, le 26 janvier 1781. De bonne heure il s'appliqua aux sciences naturelles, et son premier ouvrage, *Théorie des phénomènes de l'électricité*, présente des recherches aussi utiles qu'intéressantes. Plus tard il s'adonna à la poésie et fit paraître quelques pièces en société avec plusieurs amis. Il donna ensuite, *la corne miraculeuse du petit garçon*, qui eut le grand mérite d'appeler l'attention des Allemands sur le genre des anciennes poésies allemandes assez négligé jusque-là. Tous ses ouvrages portent l'empreinte d'une grande richesse d'imagination. On y reconnaît une grande variété de connaissances, et le talent d'un observateur profond; mais ses premiers écrits laissent apercevoir une certaine négligence, jointe à des idées singulières et bizarres. D'Arnim vivait alternativement depuis quelques années à Berlin et à sa terre de Wiepersdorf, dans le petit pays de Baerwalde, lorsqu'il mourut à l'âge de 50 ans, le 21 janvier 1831. Outre les ouvrages déjà mentionnés, nous citerons : | *le Jardin d'hiver*, collection de nouvelles, Berlin, 1809; | *la Gazette des*

solitaires, ou collection de traductions et légendes anciennes et nouvelles, d'histoires et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4°; | le roman intitulé *Pauvreté, Richesses, Fautes, et Repentir d'une comtesse*, histoire véritable, 2 vol., Berlin, 1810; | son théâtre, Berlin, 1813; et enfin son dernier ouvrage dramatique: | *les Egaux*, comédie. Il a travaillé en outre à plusieurs feuilles littéraires.

ARNISOEUS (HENNINGUS), naquit près d'Alberstadt, et mourut en 1636. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt; il voyagea en France et en Angleterre. Le roi de Danemarck, Christian IV l'appela à sa cour, et le fit son conseiller et son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence et de médecine: | *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y enseigne cette maxime si favorable à la paix des gouvernemens, que le peuple ne peut en aucun cas porter atteinte à l'autorité du prince. | *De jure majestatis*, 1610, in-4°; | *De jure connubiorum*, 1613, in-4°; | *De subjectione et exemptione clericorum*, in-4°; | *Lectiones politicae*, in-4°; | *Observationes anatomicae*, 1610, in-4°, etc., etc.

* ARNKIEL (TROGILLUS), mort en 1713, surintendant des églises luthériennes de Holstein, a bien mérité de l'ancienne histoire du Nord. La dernière édition de sa *Religion des Cimbres païens* (en allemand), a paru à Hambourg en 1763, in-4°. Il a aussi donné l'*Histoire de la conversion des peuples du Nord, accompagnée d'un tableau de leurs mœurs*, etc. (en allemand), et un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété. Nous indiquerons encore son *Traité De Philosophia et Schola Epicuri*, Kiel, 1671, in-4°. — Son fils, ARNKIEL (Frid.), bourgmestre d'Appenrade, dans le Holstein, a publié, en allemand, une Histoire intéressante de l'*Etablissement du Christianisme dans le Nord* (Glückstadt, 1712, in-4°); elle est en grande partie d'une tendance polémique contre l'historien ecclésiastique Godefroi Arnold.

ARNOBE L'ANCIEN (*Arnobius*), fameux rhéteur, enseigna la rhétorique à Sicca, en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, et signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*; Rome, 1542, in-fol.; Amsterdam, 1651, in-4°. La meilleure édition est celle de Paris, 1666, à la suite

des Œuvres de saint Cyprien. Il n'était pas encore baptisé lorsqu'il composa cet ouvrage; et ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises. Don Le Nourry et don Cellier l'ont justifié sur plusieurs articles. Le père Petau a jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions touchant le mystère de la Trinité. Ce qu'il dit contre le paganisme est assez solide; ses preuves pour le christianisme sont moins heureuses. Il a dans son style la véhémence et l'énergie des Africains; mais il écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, et des phrases obscures et embarrassées. Saint Jérôme raconte qu'avant sa conversion il était un des plus ardens sectateurs du paganisme; qu'il était très habile dans la théologie païenne, et très ennemi du christianisme, auquel il fut appelé, ajoute ce Père, par des avertissemens que le ciel lui donna en songe (*somniis compulsus*). Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opèrent dans ces temps orageux pour l'Eglise, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe, liv. 6, ch. 5, de saint Basilide, soldat. Mais rien de plus remarquable que ce qu'a écrit le savant et solide Origène (*Lib. contra Celsum*). « Plusieurs, » dit-il, ont embrassé le christianisme par » l'esprit de Dieu, qui frappait leurs âmes » d'une impression subite, et qui leur » envoyait des visions tant le jour que la » nuit, ensorte qu'au lieu de rejeter la » parole divine, ils devenaient disposés à » y conformer leur vie. J'en ai vu plus » d'un exemple... Je prends Dieu à té- » moin que mon but est de faire aimer la » religion de J.-C., non par des contes » inventés à plaisir, mais par la vérité et » par le récit de ce qui est arrivé en ma » présence. » Arnobe mourut vers 320. Trithème a eu tort de lui attribuer un *Commentaire sur les Psaumes*; il est d'Arnobe le Jeune, qui suit.

ARNOBE LE JEUNE, que l'on croit gaulois d'origine, était, dit-on, moine de Lérins, vers 460, ou, selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent quelques points de la doctrine de saint Augustin et de ses disciples dans le 5^e siècle. Il est auteur d'un *Commentaire* sur tout le texte du Psautier, qui parut à Bâle, 1537 et 1560, in-8°; à Paris,

1539, in-8°, et enfin dans la Bibliothèque des Pères. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Le semi-pélagianisme reproché à cet auteur, est particulièrement fondé sur le passage suivant : *De même que la grâce précède la volonté, la volonté précède aussi la grâce ; car vous n'êtes pas baptisé avant de vouloir croire.* Les auteurs de l'Eglise gallicane remarquent qu'on peut donner à ces paroles un sens catholique ; d'autres en ont jugé moins favorablement.

* **ARNOLD**, archevêque et électeur de Mayence, élu l'an 1135. Quelques historiens prétendent qu'il était d'abord prévôt de Mayence, et qu'ayant été envoyé à Rome par l'archevêque Henri I^{er}, pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient été portées devant le pape, il corrompit deux cardinaux, et fit si bien que le pape déposa Henri, et nomma Arnold à sa place. S'il est vrai qu'il fût parvenu à ce haut rang par une semblable perfidie, il en fut cruellement puni : à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains privilèges, il fut massacré par le peuple, dans le cloître de St.-Jacques ; son corps, après avoir été traîné nu dans les rues, fut jeté sur un tas de fumier, mis en morceaux et enseveli sans honneur. L'empereur Frédéric I^{er}, auprès duquel il jouissait d'une grande faveur, tira de ce meurtre une vengeance non moins cruelle : s'étant rendu à Mayence, trois ans après, il condamna à mort les trois principaux chefs de la sédition, fit raser les remparts et le cloître de St.-Jacques, anéantit tous les privilèges de la ville, et la convertit en une vaste solitude. Elle resta trente-six ans dans cet état. Christian II, l'un des successeurs d'Arnold, a écrit sa vie.

ARNOLD-MELCHTAL. Voy. MELCHTAL.

ARNOLD (GEOFFROI ou GODEFROI), ministre de Perleberg et historiographe du roi de Prusse, naquit à Annaberg dans l'Estzgeburg, le 5 septembre 1665. Il fut l'un des plus ardens défenseurs de la secte des piétistes, secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'être plus régulière que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise et des hérésies*, Leipsick, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la théologie mystique* est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beau-

coup d'autres en allemand, qui ne sont pas mieux réglés que celle de l'auteur.

* **ARNOLD** (BENNETT), général américain, est un des hommes les plus fameux qui aient figuré dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis. Il faisait avant cette époque le commerce des chevaux, et dès que sa patrie se fut armée contre l'Angleterre, il embrassa avec chaleur la cause de la liberté. Il fut bientôt nommé colonel, grâce à sa bravoure qui prenait quelquefois le caractère de la témérité, et il s'empara de Ticondéroga, conjointement avec le brigadier Allen. A la tête d'un détachement de l'armée du congrès qui donna un assaut à la ville de Québec, dans les derniers jours de 1773, il se couvrit de gloire par une marche des plus savantes, au milieu des glaces de l'hiver et dans les montagnes inhabitées du Maine. Mais blessé à la jambe devant Québec, il fut obligé de quitter l'armée, et les Américains, privés de ce général, se retirèrent. Lorsqu'il fut guéri, il revint se mettre à la tête de ses concitoyens, et ramena la victoire avec lui. Il battit complètement les Anglais dans un combat naval qu'il leur livra sur le lac de Champlain, situé entre le New-York et le Vermont, et il fit, sous les ordres du général Gates, des prodiges de valeur dans deux batailles sanglantes livrées au général anglais Burgoyne, en 1777, sur les bords de la rivière du Nord, et à la suite desquelles toute l'armée anglaise mit bas les armes. Arnold, après avoir tant fait pour sa patrie, ternit sa gloire par la trahison. Lorsque les Anglais eurent évacué Philadelphie en 1778, Arnold fut investi du commandement de cette ville. Le faste dont il s'entoura, le mépris qu'il affecta pour l'autorité civile lui attirèrent la haine de ses concitoyens, et ses extorsions odieuses achevèrent de lui faire perdre ses droits à l'estime générale. Il fut accusé de péculat devant l'assemblée de Pensylvanie, et condamné à être publiquement réprimandé par le général Washington. Dès lors il forma des projets de vengeance, quoiqu'il parût vouloir réformer sa conduite. Il demanda et obtint le commandement du poste important de West-Point, situé dans le voisinage de New-York, quartier-général de l'armée anglaise. Arnold entama bientôt des relations avec le général anglais Clinton qui lui envoya son aide-de-camp, le major André, pour traiter des conditions

auxquelles il lui livrerait la place de West-Point. Mais André fut pris par les gardes avancées américaines et mis à mort. Arnold voyant son crime découvert, s'évada et se rendit dans l'armée anglaise, où il servit en qualité de major général. Implacable dans sa vengeance, après avoir publié des proclamations où il essayait de se justifier, il dévasta sa patrie, et lui fit une guerre de brigand, jusqu'au moment où l'indépendance des Etats-Unis fut enfin reconnue. Il se retira alors en Angleterre, et il y mourut en 1801. On lui éleva un superbe monument en marbre à Westminster. Arnold demanda un jour à un prisonnier américain quel serait le traitement qu'on lui ferait subir, s'il tombait au pouvoir des indépendans : « On couperait, lui répondit le prisonnier, cette jambe blessée » pour le service de la patrie, et on l'en terrerait avec les honneurs de la guerre ; » le reste de votre corps serait pendu. » M. Marbois a donné, dans un ouvrage intitulé : *Révolte d'Arnold*, des détails très curieux sur sa vie.

ARNOLDUS (NICOLAS), ministre protestant né à Lesna, en Pologne, en 1618. Après avoir parcouru différentes villes, croyant par ces sortes de pèlerinages perfectionner ses talens, il fut recteur en 1639 de l'école de Jablonow. Nommé, en 1651, professeur de théologie à Franeker dans la Frise, et trois ans après, prédicateur académique, il se fit une certaine réputation par ses sermons, et mourut en 1680. On a de lui | *Réfutation du Catéchisme des sociniens*; | un *Commentaire sur l'Épître aux Hébreux*; | un ouvrage intitulé *Lux in tenebris*, etc. Leipsick, 1698, in-8°. C'est une explication des passages de l'Écriture dont les sociniens abusaient. Ce qu'il y a d'estimable dans les écrits de ce prédicant, c'est qu'au lieu de s'acharner, à l'exemple de ses confrères, contre l'Eglise catholique, il tourne presque toujours ses armes contre les ennemis de la divinité de J.-C. — Michel **ARNOLD**, un de ses fils, mort le 28 mars 1738, à Harlem, où il était ministre du saint Evangile, a publié, en 1680, à Franeker : *Codex Talmudicus Tamid.*, etc., avec une traduction et un commentaire. Cet ouvrage a été inséré dans le tome V de la *Mishna* de Surenhusius. On connaît encore de lui, en hollandais, des *Méditations chrétiennes*, Harling, 1687, in-42; et une *Oraison funèbre du prince Henri Casimir*, Leuw, 1697, in-4°.

ARNON, chanoine régulier, florissait dans le 12^e siècle. Il fut doyen de la communauté de Reicherspergh en Bavière, et mourut le 30 janvier 1175. C'était un homme recommandable par sa piété, sa science et son zèle pour la réforme des congrégations de chanoines réguliers, comme on le voit dans un ouvrage intitulé *Scutum canonicorum*, où il parle de la façon de vivre, des coutumes et des observances des chanoines réguliers de son temps. Il y a beaucoup de piété et d'onction dans cet écrit; il y soutient que l'état de chanoine régulier peut être aussi parfait que celui de moine. Ce n'est pas une des moindres pièces du recueil publié par Raimond Duelli, sous le titre de *Miscellanea*, Augsburg, 1723, in-4°. Arnon ne fut pas moins zélé pour la doctrine de l'Eglise et contre ceux qui l'attaquent. Il composa un bon ouvrage contre Folmar, prévôt de Treifeinstein, en Franconie, qui débitait des erreurs touchant l'eucharistie. On peut voir sur cet ouvrage la Bibliothèque des Pères, édition de Cologne, tom. 13, et l'*Auctarium* d'Aubert Le Mire.

ARNOUL, fils naturel de Carloman, roi de Bavière et d'Italie, duc de Carinthie l'an 880, fut déclaré roi de Germanie en 887, et couronné empereur à Rome en 896. Il avait passé en Italie pour s'emparer de la succession de son oncle, Charles le Gros. Il eut à soutenir plusieurs guerres contre Guy, roi d'Italie, qu'il vainquit : aidé par les Hongrois, il défait Zwentibold, roi de Moravie. Couronné empereur par le pape Formose, le concile de Rome, en 898, annula son élection. Arnoul se vit alors contraint à soutenir de nouvelles guerres : il mit le siège devant Spolette. On prétend qu'une femme lui fit prendre un breuvage empoisonné, par un de ses domestiques, et que ce poison le mina lentement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut en 899, devant Fermo, dont il faisait le siège. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. Son fils, Louis IV, lui succéda; et sa fille Ghismonde fut mère de Conrad I.

ARNOUL Voyez (BAYÈRE, ARNOUL, duc de)

ARNOUL (saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à

l'évêché de Metz. Clotaire II ayant divisé ses états en 622, et fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, il mit saint Arnoul avec Pepin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tandis que le saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire et de bonheur. Mais Arnoul ne pouvant résister au désir qu'il avait de ne plus s'occuper des choses de la terre, alla se cacher dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avait eu de Dode, sa femme, deux fils, dont l'un, nommé *Anchise*, fut père de Pepin Héristel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel les rois de France de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite avec fidélité par son successeur, a été traduite par Arnould d'Andilly. Saint Arnoul mourut le 16 août 641. Ses reliques rapportées à Metz, se conservaient dans l'abbaye de son nom. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 18 juillet; en France, on célèbre sa fête le 16 août. — Un autre ARNOUL, dont la vie nous est presque entièrement inconnue, prêcha la foi parmi les Francs après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyr dans la forêt d'Yveline, entre Chartres et Paris. Son culte est fort célèbre à Paris, à Reims et dans toute la France. La fête de saint Arnoul est marquée au 19 de juillet dans le bréviaire de Reims.

ARNOUL (saint), sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, et servit avec distinction sous les rois Robert et Henri I. Il y avait trois ans et demi qu'il vivait de la sorte, lorsque le clergé et le peuple de Soissons le demandèrent pour évêque aux Pères du concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse suivante : « Laissez un pécheur offrir à Dieu quelques fruits de pénitence, et n'obligez point un homme tel que moi à se charger d'un fardeau qui demande tant de sagesse. » Il fut cependant obligé de se rendre. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus criants, et la crainte du compte qu'il aurait à rendre pour lui et pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastère à Aldenbourg, ville alors considérable du

diocèse de Bruges, situé du côté d'Ostende. Il y mourut sur le cilice et la cendre en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais, en 1121.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le 12^e siècle, défendit hautement Alexandre III et saint Thomas de Cantorbéri. Il fit le voyage de la Terre-Sainte avec Louis le Jeune en 1147, et revint deux ans après. Sur la fin de ses jours, il se démit de son évêché, et mourut l'an 1184, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il s'était retiré. On a de lui un volume d'*Épîtres* écrites avec assez d'élégance; elles sont surtout remarquables par les particularités sur l'histoire et sur la discipline de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On a encore de lui des *poésies* imprimées avec ses *lettres*. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères.

ARNOUL (FRANÇOIS), dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du dernier siècle, d'ériger un ordre de chevalerie propre au sexe, et qui étendit le culte de la sainte Vierge. Anne d'Autriche, régente de France, à qui il communiqua son dessein, lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia en 1647, à Paris et à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré rosaire*, composé de 50 demoiselles; mais il ne put trouver de chevalières. N'ayant pu être fondateur, il voulut être du moins de quelque utilité. Ayant fait l'essai de divers remèdes qui avaient produit de bons effets, il les publia sous le titre de *Révélation charitables de plusieurs remèdes*, Lyon, 1651, in-12; il eut soin auparavant de les faire approuver par des gens de l'art.

ARNOUL ou ARNULPH, évêque de Rochester, naquit à Beauvais, vers l'an 1050, et mourut en 1124. Il laissa un livre intitulé *Textus Roffensis*, et quelques autres traités insérés dans le *Spicilege*. Ces écrits sont intitulés *De incestis nuptiis*; des *Réponses à diverses questions de Lambert, abbé de Munster*, principalement sur le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc.

ARNOUL DE LENS. Voyez LENS (ARNOUL de).

* ARNOULD (AMROISE MARIE), député aux conseils des Anciens et des Cinq-cents, puis membre du tribunal, s'occupa principalement de finances, et se fit peu

remarquer dans les discussions politiques, jusqu'au moment de la réélection des deux tiers des conventionnels. En 1793, il s'opposa vivement à cette mesure, et devint un des principaux moteurs des événemens de la journée du 15 vendémiaire, an 4. Echappé aux proscriptions qui la suivirent, il reparut en 1798, et fut élu au conseil des Anciens. L'année suivante, il passa à celui des Cinq-cents, et devint, dans les journées des 18 et 19 brumaire, membre des commissions législatives chargées de donner à la France une nouvelle constitution. Il espérait le portefeuille des finances, mais il fut seulement nommé membre du tribunat, et il en devint le rapporteur habituel dans les projets de finance. En 1804, il se prononça en faveur du gouvernement impérial, et, en 1807, il fut nommé maître des comptes, place qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1812. Ses principaux ouvrages sont : | *de la Balance du commerce et des Relations commerciales extérieures de la France, dans toutes les parties du globe*, 2^{me} édition, Paris, 1793, 2 vol. in-8°, avec cartes et tableau, ou 1 vol. in-4°. La première édition était de 1791, et il en avait produit un extrait, en 1794, sous ce titre : *Point de terrorisme contre les assignats, ou Triple union entre la foi publique et l'intérêt des finances et du commerce*, in-8°; | *Système maritime politique des Européens pendant le dix-huitième siècle*, 1797, in-8°; | *Mémoires sur différens sujets relatifs à la marine*, 1799, in-8°; | *Histoire générale des finances depuis le commencement de la monarchie*, 1806, in-4°.

* ARNOULT (JEAN-BAPTISTE, le Père), né à Besançon en 1689, et mort dans cette ville en 1753, a laissé les ouvrages suivans : | *Recueil de proverbes français, italiens et espagnols*, intitulé *Traité de la prudence*, Besançon, 1753, in-12. L'auteur se cacha sous le nom d'*Antoine Dumont* pour éviter les désagrémens que n'auraient pas manqué de lui attirer les plaisanteries qu'il s'y était permises contre les jansénistes, puissans à cette époque; | *Traité de la grâce*, 1758; | *Le Précepteur* : ce sont huit traités ainsi intitulés, *Grammaire française; orthographe française; Elémens d'arithmétique; Abrégé de la Chronologie; de la Géographie; Elémens de la religion chrétienne; et art de se sanctifier*, Besançon, 1747. On voit que le système d'orthographe de quelques novateurs modernes avait été

déjà trouvé par un jésuite du milieu du siècle dernier. Arnoult se proposait de l'appliquer à d'autres ouvrages qui n'ont pas paru.

* ARNTZÉNIUS (JEAN), fils de Henri Arntzénius qui fut successivement directeur des gymnases de Wesel, d'Arnheim et d'Utrecht, joignit l'étude de la jurisprudence à celle des lettres. Il suivit les leçons d'un célèbre professeur aux universités d'Utrecht et de Leyde, et ses cours n'étaient pas encore terminés, quand les magistrats de Nimègue sur son excellente réputation, lui offrirent la direction des petites écoles de leur ville. Avant d'exercer ces fonctions, Arntzénius prit à Utrecht le degré de docteur en droit, et soutint à cette occasion, en juillet 1726, une thèse : *De nuptiis inter fratrem et sororem*, imprimée la même année à Nimègue. En 1728, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue; et l'université de Franeker lui donna, en 1742, la chaire de Burmann. Ce philologue estimable a laissé plusieurs ouvrages : | *Dissertationes de colore et tinctura comarum et de civitate Romanâ apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8°; | *Oratio de delectu scriptorum qui juventuti in scholis prælegendi sunt*, Nim. 1726, in-4°; | *Oratio de causis corruptæ eloquentiæ*, Nim. 1728, in-4°; | une édition de l'*Histoire Romaine* de saint Aurélius Victor, Amsterdam, 1735, in-4°; | une édition du *Panégérique de Pline*, Amst. 1738, in-4°; | une édition du *Panégérique de Pacatus*, Amst. 1753, in-4°. | Il a dirigé une réimpression des *Semestria* de Faur de Saint-Jory, Franeker, 1757, in-fol.; | ses poèmes latins et trois Discours ont été publiés après sa mort, par son fils, Leuw., 1762, in-8°. Jean Arntzénius mourut en 1759. Il était né à Wesel, en 1702.

* ARNTZENIUS (ОПОН), frère du précédent, né en 1703 à Arnheim, et mort en 1765, professa les belles-lettres à Utrecht, à Goude, à Delft, et enfin à Amsterdam. Son premier ouvrage est une dissertation | *De milliario aureo*, Utrecht, 1728, in-4°, réimprimée dans le *Trésor de dissertations choisies*, de Gérard Ærichs, Leipsick, 1769. En 1753, il donna à Utrecht une bonne édition *Variorum* | des *Distiques de Caton*. Elle reparut à Amsterdam, 1754, augmentée de deux Dissertations de Withof sur l'auteur et le texte des Distiques. On connaît encore de lui quelques harangues académiques : | *Pro*

Latina eruditorum lingua, Goude, 1737, in-4°; | *De græca latini sermonis origine*, etc. Delft, 1741, in-4°; | *De Mercurio*, etc. Amsterd. 1746, in-4°. J. H. Arntzenius, son neveu, possède en manuscrit ses remarques et ses corrections sur le *Pseudo-Hégésippe*.

* ARNTZENIUS (JEAN-HENRI), fils de Jean Arntzenius, naquit à Nimègue, en 1734. Comme son père et son oncle, il suivit avec honneur la carrière de l'éducation publique. Après avoir professé dans les écoles de Leuwarde et de Zutphen, il obtint une chaire de droit dans l'université de Groningue, et passa de là à celle d'Utrecht. Parmi ses ouvrages qui sont nombreux nous citerons : | *Dissertation philologico-juridique sur la loi De in jus vocando*, Franeker, 1753, in-4°; elle a été réimprimée à la suite de ses *Miscellanea*; | un *Discours sur l'importance des inscriptions et des pierres savantes* (*Lapidum eruditorum*), Leuw., 1760, in-4°; | une édition des *Poésies de Sédullius*, avec les notes *Variorum*, Leuw., 1761, in-8°; | un *Discours de Natalibus et incrementis gymnasii Leovardiensis*, Leuw. 1762, in-4°; | *Miscellanea*, Utrecht, 1763, in-8°; | une édition des *Poésies d'Arator*, Zutph. 1769, in-8°; | un discours *De legibus quibusdam regis, civilis apud Romanos sapientie fonte*, Gron. 1774, in-4°; | *Institutiones Juris Belgici*, Gron. 1783, et la 2^e partie, Utrecht, 1788, in-8°; | une édition des *Panegyrici veteres*, 2 vol. in-4°, Utrecht, 1790, 1797; | une *Lettre critique*, adressée à Ruard, sur *Pindare-Thebanus*. Cet écrivain est mort le 7 avril 1797, avec la réputation d'un philologue laborieux et savant. — Il y a eu de nos jours un autre ARNTZENIUS, membre de la seconde chambre des états-généraux, et mort à Harlem le 25 novembre 1825. Associé à un grand nombre de compagnies littéraires, il cultivait avec succès les lettres, et était regardé en même temps comme un homme d'état habile.

* ARNU (NICOLAS), religieux dominicain, naquit à Mérencourt, près de Verdun, en 1629, et perdit de bonne heure ses parens. Pour échapper aux mauvais traitemens de son tuteur, il vint à Paris; un seigneur catalan se l'attacha, et l'amena à Perpignan, où le jeune Arnu fit sa rhétorique. Il se fit dominicain en 1644. et devint ensuite professeur de philosophie et de théologie. Le père Rocca Hersi l'appela à Rome, et lui donna une chaire

dans le collège de Saint-Thomas. Arnu obtint plus tard une chaire de métaphysique à Padoue, et mourut dans cette ville en 1692. Il a laissé : | *Clypeus philosophia thomistica*, Béziers, 1672; | *Doctor angelicus divus Thomas, divina voluntatis et sui ipsius, etc., interpres*, 4 vol. in-12. Ce religieux publia encore un ouvrage qui renferme des réflexions sur la ligue formée entre l'empereur et le roi de Pologne contre le Grand-Seigneur, et qui lui valut une réputation de bizarrerie et de singularité, à cause de quelques prédictions sur la ruine prochaine de l'empire ottoman.

ARONCE ou ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien, et frère de Tarquin le Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, princesse pleine de cruauté et d'ambition, qui se défit de son mari vers l'an 436 avant J.-C., et se maria ensuite à son beau-frère Tarquin, dont le caractère était également furieux et emporté.

ARONCE, fils de Tarquin le Superbe, et de la cruelle Tullia, fut chassé de Rome, l'an 509 avant J.-C., avec toute sa famille; quelque temps après, il fut tué par Brutus dans un combat.

AROUET. Voyez VOLTAIRE.

ARPAJON (Louis, marquis de Séverac, duc d'), se distingua au siège de Montauban en 1621, contribua beaucoup à sauver Casal, le Montferrat et le Piémont, se trouva à la prise de plusieurs villes en Franche-Comté, se rendit maître de Lunéville et de quelques autres places, et mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, le sultan Ibrahim menaçant l'île de Malte, Arpajon alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils, et généralissime des armées de la religion (on appelait ainsi l'ordre). Le grand-maître Jean-Paul Lascaris et son ordre, pénétrés de reconnaissance pour le zèle avec lequel il avait pourvu à la sûreté de Malte, lui accordèrent, pour lui et pour ses descendans aînés, le privilège de mêler à leurs armes celles de la religion, de nommer chevalier en naissant, au choix du père, un de leurs enfans, qui serait grand-croix à l'âge de 16 ans. Ce privilège, après l'extinction des mâles, fut continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles; et il devait passer aux filles, au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne, auprès de

Ladislas IV, et après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1631. Il mourut à Séverac, une de ses terres, en 1679.

* **ARPE** (PIERRE-FRÉDÉRIC), né en 1682 à Kiel, capitale du duché de Holstein, occupa pendant quelques années une place de professeur en droit dans sa patrie, et se retira ensuite à Hambourg, où il vécut sans emploi jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Ses principaux ouvrages, dont quelques-uns annoncent, comme le titre le fait entendre, des sentimens très hétérodoxes, sont curieux et recherchés. Nous nous contenterons de citer les suivans : | *Bibliotheca fatidica, sive Museum scriptorum de divinitate*, 1711, in-8°; | *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, 1712, réimprimée en 1718, in-8°; | *Theatrum fati, sive Notitia scriptorum de providentia, fortuna et-fato*, 1712, in-8°; | *Diatriba de prodigiis naturæ et artis operibus, talismata, et amuleta dictis, cum recensione scriptorum hujus argumenti*, 1717, in-8°; | *Laicus veritatis vindex, sive de jure laicorum præcipue Germanorum in promovendo religionis negotio*, 2^e édit. 1720, in-4°; | *Feræ æstivales, sive scriptorum suorum historia*, 1726. C'est le catalogue des ouvrages qu'Arpe avait publiés, ou se proposait de publier; | *Themis cimbrica, sive de Cimbrorum et vicinarum gentium antiquissimis institutis*, 1737, in-4°. On attribue à cet auteur une réponse à la dissertation de La Monnaye sur le livre des *Trois Imposteurs*; et M. Renouard le regarde comme l'auteur de l'ouvrage publié en français sous le titre de *Traité des trois Imposteurs*; mais c'est sans fondement. Cet écrit, qui circule en France depuis 1769, n'est autre que l'esprit de Spinoza, imprimé à la suite de sa vie en 1719, in-8°.

ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. Josèphe croit qu'il passa le Tigre, et qu'il se fixa dans le pays appelé d'abord Arphaxatide, et depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Mèdes, dont il est parlé dans le livre de *Judith*, est, suivant la commune opinion, le même que Phraortès, fils et successeur de Déjocès, roi des Mèdes. Hérodote dit qu'il assujettit premièrement les Perses, et qu'ensuite il se rendit maître de tous les peuples de l'Asie, passant successivement

d'une nation à l'autre; mais qu'enfin étant venu attaquer Ninive et l'empire des Assyriens, il fut vaincu et mis à mort par Nabuchodonosor, la 22^e année de son règne. L'autorité d'Hérodote est à la vérité très faible, mais son récit paraît ici s'accorder avec le livre de *Judith*, où il est dit qu'il bâtit Ecbatane, et qu'il fut vaincu dans la plaine de Ragau. (Voyez MONTFAUCON, *Vérité de l'histoire de Judith*).

ARPINO (JOSEPH CÉSAR d'), né au château d'Arpin en 1560, est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin*. Son père le plaça, dès l'âge de 13 ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employait pour peindre les loges du Vatican. On le faisait servir à préparer les palettes et broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que tant qu'il travaillerait au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII. Il le fit chevalier du Christ, et le nomma directeur de Saint-Jean-de-Latran. Arpino suivit en 1600 le cardinal Aldobrandini, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de Saint-Michel. Caravage, son ennemi et son rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'était point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier servant. Arpino mourut à Rome en 1640. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs idées. Mais son coloris est froid, et ses expressions forcées. Il en est de l'esprit en peinture comme en littérature, rarement il s'accorde avec la liberté et le feu du génie. Les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole sont ce qu'il a fait de mieux. *Sa bataille entre les Romains et les Sabins* est un de ses meilleurs ouvrages. Le roi de France possède trois de ses tableaux : une *Nativité*, *Diane et Actéon*, et l'*Enlèvement d'Europe*. Arpino gravait aussi à l'eau forte.

ARRAES (AMADOR), Portugais, né en 1530, à Béja, dans l'Alentejo, entré chez les carmes déchaussés à Lisbonne, en 1545, se fit un nom par ses leçons de théologie et ses sermons, et gagna les bonnes grâces du cardinal don Henri, archevêque d'Evora, qui le fit son coadjuteur. En 1581, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalegre; il y vécut en saint

évêque. Sur la fin de ses jours, ne voulant plus songer qu'aux choses éternelles, il se retira dans le couvent de son ordre à Combre, où il mourut en 1600. On a de lui des *Dialogues moraux*, en portugais. Combre, 1589 et 1604.

ARRHACHION ou **ARRHICHION**, fameux athlète, né en Arcadie, avait terrassé deux fois à Olympie dans la 42^e et la 45^e Olympiade. (612 et 608 avant J.-C.) tous ses adversaires au panerace. La dernière fois, il ne lui restait plus à vaincre qu'un adversaire qui avait eu un doigt du pied rompu. Celui-ci ayant déclaré qu'il était hors de combat, surprit Arrhachion, qui avait cessé de le presser, et se jeta sur lui avec tant de violence, que lui servant en forcené la gorge avec ses doigts, il l'étrangla. Les Eléens, témoins de cette ruse perfide, adjugèrent le prix au cadavre d'Arrhachion, qui fut déclaré vainqueur après sa mort. Que penser des nations qu'on nous représente tous les jours comme vertueuses et sages, et dont la plus douce satisfaction était de se repaître de ces scènes de meurtre et d'horreur? Et combien cette pensée devient plus affligeante, en considérant que dans les siècles éclairés par le christianisme, on a renouvelé ces spectacles dans les joutes chevaleresques, dans les tournois, où presque toujours l'arène était teinte du sang des combattans? Que penser encore de ces duels journaliers, que les gouvernemens semblaient autoriser en les tolérant? La manie de ces affreux spectacles est souvent le fruit du débordement des mœurs, toujours suivi de plaisirs sanguinaires et atroces. *Voyez* NÉRON.

* **ARRHENIUS** (JACOB), professeur d'histoire à Upsal, né à Linkœping, en 1642, était frère de Claude Arrhénus Oernheillem auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, estimée. Il fut d'abord secrétaire de l'université d'Upsal, puis obtint la chaire d'histoire. En même temps, il était chargé des finances de l'université, à laquelle il rendit des services importans par son crédit et sa probité. Il procura à la bibliothèque des manuscrits précieux, et fit construire l'édifice où elle est placée. Les statuts relatifs à l'organisation et à la police intérieure furent rédigés sous sa direction. En 1716, il demanda à être remplacé par son fils dans la chaire d'histoire. Il mourut, en 1725, dans un âge avancé. Ses ouvrages sont : *[Patria et ejus amor, ex Cicrone de legibus, libri 2]*, Upsal, 1670; *[Recueil de can-*

tiques], en suédois, Upsal, 1680; *[Dissertations latines sur divers sujets d'histoire et de littérature]*.

ARRIAGA (ROBERT D'), né à Logrono en Espagne, l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et puis à Prague en Bohême. Il mourut dans cette dernière ville en 1667; on a de lui plusieurs ouvrages : *[un Cours de philosophie]*, imprimé à Anvers en 1652, in-fol. On y voit une grande force de raisonnement, quelquefois un peu de subtilité, mais plusieurs questions agitées de son temps en demandaient (*Voyez* DUNS). Il y a d'ailleurs des vues solides et favorables aux progrès des sciences. Il fait l'éloge de ceux qui cherchent à étendre les lumières par de nouvelles découvertes. *[Une Théologie]*, en 8 vol. in-fol. L'auteur travaillait au 9^e, lorsqu'il mourut. Pour être long, il n'est pas toujours clair; voulant mettre ses assertions à l'abri de toute attaque, il allonge ses preuves, et les noie dans les moyens trop multipliés de les défendre contre les agresseurs. Sa *logique* et sa *métaphysique* sont excellentes, mais l'Ecriture et les Pères sont un peu négligés.

ARRIAGA (PAUL-JOSEPH D'), Espagnol, se fit jésuite en 1579. Il passa au Pérou, et fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut un grand soin des missions, et en établit en plusieurs endroits. Il fut recteur du collège de Lima pendant 24 ans en divers temps. En 1622, s'étant embarqué pour repasser en Europe, son vaisseau fit naufrage près de la Havane, et il y périt. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, et un traité fort utile aux missionnaires, *sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, Lima, 1621, in-4^o.

ARRIE, ou plutôt **ARRIA**, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cécinna Pétus, son époux, lié avec Scribonien, qui avait fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à mort pour cet attentat, l'an 42 de J.-C. Voyant qu'elle ne pouvait sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant : *Tiens*, dit-elle, *Pétus, cela ne fait aucun mal*, et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Il y a une belle épigramme de Martial sur cette héroïne forcenée.

ARRIEN, poète qui vivait du temps de l'empereur Auguste et de Tibère, vers l'an 14 de J.-C. On le croit auteur d'un

poème en 24 livres, dont Alexandre le Grand est le héros.

ARRIEN (FLAVIUS), historien grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, par son savoir et son éloquence. On l'appela le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains et arrêta leurs courses. Il nous reste de lui 7 livres de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, Leyde, 1704, in-fol., Amsterdam, 1668 et 1757, in-8°, *cum notis variorum*. On en a une traduction française par d'Ablancourt, in-12. Il est moins éloquent, mais on le croit plus véridique que Quinte-Curce. Son ouvrage est très estimé, parce qu'il avait eu recours aux histoires d'Alexandre composées par Ptolémée, fils de Lagus, et par Aristobule. Arrien paraît également versé dans la science militaire et dans la politique. Son style est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le comparait. Epictète, philosophe stoïcien, avait été son maître. Le disciple publia quatre livres des Discours de ce philosophe. Cologne, 1595, in-8°; Londres, 1759, 2 vol. in-4°. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la mer Rouge, une *Tactique* et un *Traité de la chasse*. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec et en latin, avec l'Enchiridion d'Epictète, Amsterdam, 1685, et réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avait dressé cet Enchiridion. Son traité de la chasse a été traduit en français par Fermat, Paris, 1690, in-12. Arrien écrivit beaucoup d'autres ouvrages; mais ayant été perdus pour nous, il est inutile d'en donner la nomenclature. Sa *Tactique* a été traduite en français par le colonel Guischard, et insérée dans ses *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*, 1760, 2 vol. in-8°.

* **ARRIGHETTI (PHILIPPE)**, gentilhomme florentin, né en 1582, fit ses études dans l'université de Pise, et ensuite dans celle de Padoue, où il apprit la langue grecque, la philosophie d'Aristote et de Platon, sous les plus célèbres professeurs; il prit ses degrés en théologie dans l'université de Florence. Peu après, le pape Urbain VIII le nomma chanoine pénitencier de la cathédrale de la même ville; il fut ensuite examinateur synodal jusqu'à sa mort, arrivée le 27 novembre 1662. Il fut un des membres les plus distingués de l'académie florentine, et de celle des Altérati, parmi lesquels il pre-

nait le nom de *Fiorito*, et pour devise, un raisin en fleur avec ces mots grecs : ΔΟΤΕ ΑΥΑΙΟΝ. Arrighetti n'a rien publié; ses différents ouvrages sont restés manuscrits. Negri en a donné la liste, *Istor. degli scritt. Fiorentini*, pag. 166. On y distingue : | la *Reticorica d'Aristotile*, expliquée en cinquante-six leçons; | la *Poëtica d'Aristotile*, traduite, expliquée et récitée dans l'académie des *Sevgliati* de Pise; | *quattro Discorsi Accademici, cioè del Piacere, del Riso, dell' Ingegno, e dell' Onore*, récités dans l'académie florentine; | *Sermoni sacri, volgari, e latini*, prononcés dans diverses églises ou assemblées de Florence; | *Vita di-S. Francesco Saverio*, extraite de la relation faite dans le consistoire par François-Marie, cardinal du Monte, etc.

* **ARRIGONI (POMÉE)**, cardinal, naquit à Rome en 1552, d'une famille noble, et étudia dans les universités de Pérouse, de Bologne et de Padoue. Le roi d'Espagne le choisit pour être son avocat à Rome. Sa réputation d'habile jurisconsulte lui mérita la confiance de Grégoire XIII, qui le nomma, en 1584, avocat consistorial, et, plus tard, de Grégoire XIV qui le fit auditeur des causes du palais apostolique. Clément VIII le fit cardinal-diacre en 1596, et après avoir été dataire sous le pontificat de Léon XI et de Paul V, il reçut de ce dernier pape l'archevêché de Bénévent, en 1607. Arrigoni mourut à Naples en 1616. Ses restes furent transportés à Bénévent, et inhumés dans l'église métropolitaine. On distingue, parmi ses divers ouvrages, un discours latin prononcé à Rome, le 25 juillet 1588, dans le consistoire, sur la canonisation de *Santo Diego d'Alcala*; il est imprimé avec la relation de cette canonisation, à Rome, 1588, in-4°. On lui attribue encore un Discours prononcé en 1584, en présence de Grégoire XIII, lors de la nomination des cardinaux Fondrati et Auguste Valière, et plusieurs Lettres qui se trouvent, dit-on, imprimées parmi celles de Jean-Baptiste Lauro, Cologne, 1624, in-8°. Mais Mazzuchelli doute de l'existence du discours, et affirme que les lettres ne se trouvent point parmi celles de Lauro, dont il avait l'édition sous les yeux.

ARRINGTON. Voyez **HARRINGTON**.

ARROWSMITH (JEAN), professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime surtout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1647, in-4°.

* **ARROWSMITH (AARON)**, éditeur de

cartes géographiques, né à Londres vers le milieu du 18^e siècle, mort en 1825. Il s'était occupé toute sa vie de géographie, et il y avait acquis des connaissances assez étendues; cependant on lui reproche des inexactitudes, ayant souvent admis des renseignements qu'il n'était pas à même de vérifier. Ses *mappemondes*, d'après la projection de Mercator, sont ce qu'il a fait de mieux.

ARRUBAL (PIERRE), né en 1559, à Cénicéros, en Espagne, aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de auxiliis*, à la place de Valentia, qui était tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1605 à Salamanque. On a de lui 2 vol. de *Deo uno et trino*, et de *Angelis*, écrits avec précision et clarté.

* **ARROY (BESIAN)**, docteur de Sorbonne et théologal de Lyon, est connu par quelques ouvrages qui supposent du travail et de l'érudition. On a de lui | *Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles*, 1654, in-8°; | *Apologie pour l'église de Lyon, contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau bréviaire de Lyon*, 1644, in-8°; | *Briève et dévote histoire de l'abbaye de Vile Barbe*, Lyon, 1664, in-12; | *Domus Umbræ-vallis vimiacæ descriptio*, 1661, in-4°. C'est une description de la maison de campagne de l'archevêque de Lyon.

ARSACES I^{er}, roi et fondateur de la monarchie des Parthes, issu d'une condition très basse, fut élevé sur le trône vers l'an 352 avant J.-C., et devint aussi renommé parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses. Il chassa les Macédoniens, battit les généraux de Séleucus, et ce prince lui-même, qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés *Aracides*. — Arsaces II son fils le remplaça sur le trône.

ARSACES II, roi des Parthes, succéda à son père, et fut comme lui un prince belliqueux. Tandis qu'Antiochus le Grand était engagé dans une guerre contre Ptolémée, roi d'Egypte, il entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Antiochus,

lorsque la guerre d'Egypte fut terminée, marcha contre le roi des Parthes, le chassa de la province qu'il avait conquise, et, le poursuivant même dans ses états, l'obligea de se réfugier en Hyrcanie; mais Arsaces ayant rassemblé une armée de 10,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux, revint sur ses pas, et parut à Antiochus un ennemi si formidable, que ce roi s'estima heureux de le confirmer dans la possession du pays des Parthes et de l'Hyrcanie, sous la seule condition d'une alliance entre eux. On ne sait plus rien de l'histoire d'Arsaces, si ce n'est qu'il laissa son trône à son fils Arsaces Priapatus.

ARSACES TIRANUS, roi catholique d'Arménie, fut obligé par Julien l'Apostat de l'accompagner contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsaces combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance. Il l'invita même à un festin, et au milieu de la fête, il le fit charger de chaînes d'argent et enfermer dans la tour de *l'Oubli*, à Ecbatane. Il y fut ensuite assassiné par ordre de Sapor, l'an 269 de J.-C., et l'Arménie devint une province de la Perse.

ARSACIUS (saint), Persan de nation, servit dans les armées, puis devint gouverneur des biens de l'empereur. Ayant embrassé le christianisme et la vie ascétique, il confessa la foi, et souffrit dans la persécution de Licinius. Dieu lui accorda le don de révélation. Il prédit un grand tremblement de terre, qui devait faire de grands ravages dans la ville de Nicomédie; on ne voulut pas le croire, mais l'événement justifia sa prédiction. Le tremblement eut lieu l'an 358. Après qu'il fut passé, on trouva ce saint homme mort dans une tour, dans l'attitude d'un homme en prières. M. de la Lande (*Voyez d'Italie*, tome 1, p. 9) fait mention d'une prophétie de la même nature qui précéda la ruine de la ville de Pleurs, écrasée sous une montagne le 26 août 1618.

ARSENE, diacre de l'Eglise romaine, d'une famille illustre et d'un rare mérite, instruit parfaitement dans les lettres divines et humaines, menait à Rome une vie retirée avec une sœur qu'il avait, lorsqu'il fut choisi en 385, par le pape Damase, pour être précepteur d'Arcadius et d'Honorius, fils de l'empereur Théodose. Ce prince le pria de regarder ses élèves comme ses propres enfants, et de prendre sur eux l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entre dans la chambre de ses

enfants pour assister à leurs leçons ; il les trouva assis, et Arsène debout : il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à ses fils de se tenir levés ; en même temps il ordonna qu'on leur ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant qu'il les croirait indignes du trône s'ils ne rendaient à leur maître les honneurs qu'ils lui devaient. Cet avis ne changea pas Arcadius. Arsène n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se retira de la cour, et alla se cacher dans le désert de Scélé (1). On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avait commises à l'égard de son maître, lui fit offrir des présens considérables, qu'il refusa. Le désintéressement était une des vertus de cet ecclésiastique. Un officier lui ayant rapporté le testament d'un de ses parens, qui le nommait son héritier, Arsène lui demanda depuis quel temps son parent était mort ? L'officier ayant répondu : « Depuis peu » de mois. — Il y a bien plus long-temps » que je suis mort moi-même, répliqua » Arsène, comment donc pourrai-je être » son héritier ? » Son humilité égalait son mérite. Avec un grand fonds de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs, et sa barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture, il avait toute la réserve et la modestie des plus jeunes solitaires. Il ne voulait jamais traiter des grandes questions de l'Ecriture. « A quoi me sert, disait-il, toute ma » science mondaine ? ces bons Egyptiens » ont acquis les plus hautes vertus dans » leurs exercices rustiques. » Comme il consultait un vieillard vertueux, mais simple, un des frères lui dit : « Père Arsène, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les » sciences des Grecs et des Romains ? » Il répondit : « J'ai sans doute beaucoup étudié les sciences de Rome et d'Athènes, » mais je ne sais pas encore l'alphabet de » ce bon vieillard. » Il mourut en 449, à l'âge de 93 ans. Le martyrologe romain fait mention de lui le 19 juillet.

ARSENE, évêque d'Hypsèle dans la

(1) La volonté de Dieu, qui distribue ses dons comme il lui plaît, suffit bien sans doute pour expliquer la vocation d'Arsène. On peut donc se dispenser de croire avec quelques biographes, qu'une passion secrète y eut quelque part. Avec ces mots *secret*, *peut-être*, il n'est point d'anecdote qu'on ne puisse accréditer, ne fût-ce que pour jeter un léger nuage sur la plus pure vertu.

Thébaïde, était de la secte des mélécéens. Eusèbe de Nicomédie, et les autres partisans de l'arianisme, accusèrent saint Athanase de l'avoir tué, et d'avoir gardé sa main droite desséchée, pour s'en servir à des opérations magiques. Ils représentaient réellement une main qu'ils prétendaient être celle d'Arsène ; mais saint Athanase se justifia, faisant paraître Arsène qui était venu secrètement au concile de Tyr, et qui était rentré dans la communion de ce défenseur de la divinité de J.-C.

ARSENE, moine du mont Athos, fut patriarche de Constantinople en 1235. Ayant excommunié l'empereur Michel Paléologue, qui avait fait crever les yeux au jeune Jean Lascaris, confié à sa tutelle, il fut déposé, l'an 1260, et relégué dans l'île de Proconèse, où il mourut l'an 1264. On a de lui | un *Nomocanon*, ou *Recueil des canons*, divisé en 141 titres, avec les lois impériales, auxquelles ils sont comparés ; | un *Testament* publié par Cotelier, grec et latin, dans le 2^e tome des *Monumens de l'Eglise grecque*.

ARSENE, moine grec du 17^e siècle, a écrit une lettre contre Cyrille-Lucar (*voyez ce nom*), insérée dans les actes du concile où Parthénus, patriarche de Constantinople, fit condamner la confession de foi de Cyrille-Lucar en 1642. On a encore de lui un recueil d'*Apophtegmes* grecs, et un recueil de *Scolies* sur les tragédies d'Euripide.

* ARSENIUS, fils de Michel Apostolius, vivait à Rome du temps de Léon X, qui le fit archevêque de Monembasie, dans le Péloponèse. Il fit imprimer à Rome, chez Calliergi, avant 1522, un petit Recueil en deux parties, intitulé : *Præclara dicta philosophorum, imperatorum et poetarum ab Arsenio Monembasie archiepiscopo collecta, græcè*, in-8°. Il y a dans ce recueil des choses qu'on ne trouve pas ailleurs. Il a aussi recueilli dans les manuscrits, des *scholies* sur sept tragédies d'Euripide, qu'il fit imprimer à Venise en 1534, in-8°. et qu'il dédia au pape Paul III. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

ARSENS. *Voyez* AARSENS.

ARSES, le plus jeune des fils d'Artaxerxès Ochus, roi de Perse, régna après lui l'an 436 avant J.-C., et fut empoisonné par l'eunuque Bagoas, qui avait empoisonné son père et ses frères, et qui l'avait placé sur le trône. Il mourut vers l'an 433 avant J.-C. *Voyez* BAGOAS.

ARSINOË, nom de plusieurs princesses, dont les principales sont : 1^o **ARSINOË**, mariée vers l'an 300 avant l'ère chrétienne, à Lysimaque, roi de Thrace, et ensuite à Ptolémée Cérannus son frère, qui la reléguait dans l'île de Samothrace, et fit assassiner ses deux neveux pour régner à leur place; 2^o **ARSINOË**, fille de la précédente, qui épousa aussi son propre frère Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, lequel l'aima si tendrement, qu'il aurait fait bâtir un temple en son nom, si la mort ne l'en eût empêché; 3^o **ARSINOË**, femme de Magas, roi de Cyrène, connue par son amour pour Démétrius, frère du roi de Macédoine, qu'elle épousa depuis.

ARSLAN. Voyez **ALP-ARSLAN**.

ARTABAN, frère de Darius, fils d'Hystaspes, et oncle de Xerxès, donna au prince son neveu des conseils sages et modérés, et tâcha inutilement de le détourner de la guerre contre les Grecs. Il s'était efforcé aussi en vain d'empêcher Darius, son frère, de faire la guerre aux Scythes. Xerxès crut ne pouvoir confier le gouvernement de l'état pendant son absence à un homme plus fidèle et plus sage qu'Artaban. — Un autre **ARTABAN** ou **ARTAPAN**, Hircanien d'origine, capitaine des gardes de Xerxès, étrangla ce prince dans son lit, l'an 464 avant J.-C. Il persuada à Artaxerxès, fils du même Xerxès, que Darius son frère était l'auteur de cet attentat. Ce prince donna la mort à son frère; mais la même année, ayant connu la perfidie d'Artaban, qui voulait se mettre sur le trône, il le tua en faisant semblant de vouloir changer de cuirasse avec lui. Il y a aussi quatre rois des Parthes qui ont porté ce nom, et qui ont combattu long-temps contre les Romains. La trahison d'Artaban a inspiré au célèbre Métastase le sujet de son *Artaxerxès*, qui a été imité ou traduit en français, et joué au théâtre de ce nom.

ARTABASDE ou **ARTAVASDE**, général de l'empereur Léon III, l'Isaurien, et général de ses armées, était gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Constantinople, en 741. Ce prince, qui connaissait ses projets ambitieux, ayant voulu le faire mourir, Artabasde se fit proclamer empereur, en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit, en septembre 743, Constantinople, où l'usurpateur s'était réfugié; et après lui avoir fait crever les yeux, il l'envoya en exil avec son fils Nicéphore. Artabasde avait

su se rendre agréable au peuple, pendant sa courte administration, par la protection qu'il avait accordée aux catholiques contre les iconoclastes, et par des manières affables.

* **ARTABAZE** ou **ARTAVASDE**, fils de Tigrane, hérita de la portion des états de son père qui ne lui avait pas été enlevée par les Romains, et qui se réduisit à peu près à l'Arménie. Lorsque Crassus marcha contre les Parthes, Artabaze par ses funestes conseils entraîna la perte de l'armée romaine qui fut détruite à Carrès. Le monarque arménien trompa encore Antoine, en lui promettant des secours. Mais celui-ci, irrité de cette trahison, se saisit de sa personne, et l'emmena en Égypte, où il le fit servir d'ornement à son triomphe. Après la journée d'Actium, Cléopâtre, de retour en Égypte, fit couper la tête à Artabaze, l'an 28 avant J.-C., pour l'envoyer au roi des Mèdes dont ce prince était l'ennemi, espérant engager ainsi ce dernier à lui envoyer des secours. Artabaze était très instruit; il avait écrit en grec des tragédies, des discours et des ouvrages d'histoire, dont quelques-uns existaient encore du temps de Plutarque.

ARTABAZE, fils de Pharnace, capitaine de Xerxès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont, avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'était engagé, contre l'avis d'Artabaze, ce sage général revint avec 40,000 hommes qu'il commandait, et qu'il sauva par cette retraite.

ARTABAZE, fils de Pharnabaze et d'Apamée, fille d'Artaxerxès Mnémon, resta fidèle à Artaxerxès Longuemain, tant qu'il vécut; mais à la mort de ce prince il déclara la guerre à Ochus, son roi, l'an 356 avant J.-C., à la tête d'un parti de mécontents. Il se fortifia dans la Libye, et appela à son secours les Athéniens. Charrès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabaze, remporta une victoire signalée sur l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabaze, assisté par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grâce, revint en Perse, fut fidèle à Darius Codoman, et le servit contre Alexandre le Grand. Après la mort de Darius, le conquérant macédonien le reçut amicalement, et le fit satrape de la Bactriane, vers l'an 330 avant J.-C. Artabaze avait alors 93 ans, et se donna de sa satrapie. Il

présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au père, et leur donna des gouvernemens.

ARTAGNAN. *Voyez* MONTESQUIOU, maréchal de France.

ARTALIS ou **ARTALE** (**JOSEPH**), poète italien, né en 1628, à Mazareno, en Sicile, aima également les muses et les armes. Au sortir de ses études, n'ayant encore que quinze ans, il blessa mortellement un satirique qu'il avait déjà bâtonné, et se déroba aux poursuites de la justice en allant à Candie, dans le temps que les Turcs en faisaient le siège. Il s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de saint Georges. Il mourut à Naples, en 1679. On a de lui beaucoup d'écrits en vers et en prose.

* **ARTAUD**, archevêque de Reims au 10^e siècle, est fameux par la contestation qu'il eut avec Hébert et Hugues, comtes de Paris. Ces nobles, jaloux de l'accroissement du pouvoir des ecclésiastiques, engagèrent, en 940, Guillaume, duc de Normandie, à se joindre à eux pour assiéger Reims. Dès le sixième jour, le prélat fut abandonné par ses vassaux et se soumit. Ses ennemis l'obligèrent à résigner son archevêché et à quitter le diocèse. Il s'enfuit à Laon, et se présenta devant la cour qui s'y trouvait alors. On mit tout en usage pour l'intimider et pour le faire consentir à l'ordination de Hugues, son compétiteur, qui n'avait pas plus de 20 ans. Artaud résista fermement, et menaça de l'excommunication et de l'appel au pape, si l'on élisait un autre archevêque pendant sa vie. Hugues fut cependant ordonné dans une assemblée d'évêques, tenue à Soissons, en 941 : depuis ce temps, le droit au siège archiepiscopal fut le sujet d'une longue contestation entre les deux prétendans, jusqu'à ce qu'en 947 le roi rétablit Artaud. Peu après, Hugues fut excommunié dans un concile tenu à Trèves. Artaud avait sacré, en 956, Louis-d'outre-mer; en 955, il sacra Lothaire, fils de ce prince : tous deux lui accordèrent leur confiance et le nommèrent leur grand-chancelier. Il mourut le 30 septembre 961. Il a laissé une Relation de ses démêlés avec le jeune Hugues, qu'on trouve dans *l'Histoire de l'église de Reims*, le *Gallia Christiana*, et ailleurs.

ARTAUD (**PIERRE-JOSEPH**), né en 1706, à Bonieux, dans le comtat Venaissin, alla de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction les différentes chaires de la capitale. Devenu curé de Saint-Méry,

il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Caen. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui : | *Panegyrique de saint Louis*, 1754, in-4^o; | *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance de M^r. le duc de Bourgogne, 1757, in-4^o; | quelques *Mandemens et Instructions pastorales*. Il règne dans tous ses ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses prêches étaient des modèles dans le genre familier.

ARTAVEL. *Voyez* ARTEVELLE.

ARTAXERXES, surnommé *Longue-main*, à cause de la longueur de l'un de ses bras, fils et successeur de Xerxès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône (en 464 avant J.-C.) qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputaient. Il tua son frère Darius, qu'Artaban, meurtrier de son père, accusait de crime, et tua ensuite le meurtrier lui-même, après avoir reconnu la vérité, et après avoir découvert la conspiration que cet Artaban avait faite pour le détrôner. Les parens et les amis de cet Artaban formèrent un puissant parti contre lui, rassemblèrent des troupes, et osèrent lui livrer bataille, mais la perdirent. (Plusieurs écrivains ont confondu cet Artaban avec l'oncle de Xerxès.) Il remporta ensuite une victoire contre Hystaspes, son frère, et ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens et les vainquit. Thémistocle, retiré à sa cour, fut comblé d'honneurs et de présens. Il lui donna 200 talens, et lui assigna cinq villes pour son entretien. L'Egypte s'étant révoltée, il alla la faire rentrer dans le devoir, et en chassa les Athéniens qui étaient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république et la religion des Juifs, et de rebâtir Jérusalem. C'est à la 20^e année de son règne (en y comprenant le temps qu'il a régné avec son père, et la 7^e depuis qu'il régnait seul), que commencent les septante semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait être mis à mort. Il mourut l'an 424 avant J.-C.

ARTAXERXES MNEMON, appelé ainsi par les Grecs à cause de sa grande mémoire, succéda à Darius II son père, l'an 405 avant J.-C. Cyrus, frère de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert et son arrêt de mort prononcé; mais Artaxerxès eut la faiblesse généreuse de lui

pardonner, après avoir fait la paix avec les Athéniens. Cet ingrat leva des troupes sous différens prétextes, et vint présenter la bataille à son frère avec 113,000 hommes : elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frère. Parisatis sa mère, jalouse du crédit de Statira sa belle-fille, empoisonna cette princesse, et troubla le règne d'Artaxerxès. Le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda à se retirer. Ochus le troisième des enfans qu'il avait eus de Statira, voulant aussi être roi, fit périr deux de ses frères Arsame et Ariaspe. Ce malheureux n'épargna pas même son père. Artaxerxès mourut de la main de son propre fils, l'an 361 avant J.-C., après un règne de 45 ans. C'était un prince doux, humain, libéral, qui aimait ses peuples. Il porta loin la gloire de ses armes, terrassa entièrement la puissance de Lacédémone, et conquit sur elle les villes et les îles grecques de l'Asie. Sa vie est ternie par le mauvais exemple qu'il donna le premier en épousant deux de ses filles.

ARTAXERXÈS III. surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J.-C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince défunt. Peu de tyrans ont été plus cruels. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petit-fils. Tous les principaux seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé Datame, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Datame les ayant démasqués, leur fit à tous éprouver le traitement qu'ils lui réservaient. Il se laissa ensuite tromper par un traître, qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxerxès étaient dignes de leur maître; ils tyrannisaient tous les pays qui étaient de leur dépendance. L'Egypte et quelques autres provinces s'étant révoltées, Artaxerxès marcha contre elles, s'empara de Filé de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Peluse, et de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, qu'il se fit

servir dans un repas, enleva les livres de la religion et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxerxès avait fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant J.-C. Le meurtrier mit la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxerxès, après avoir fait périr tous les autres. On croit que c'est sous son règne que Bagoas (terme qui signifie *eunuque*) profana le temple, et imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau qu'ils offraient en sacrifice, ainsi que le rapporte Josèphe, liv. 11, Ant. jud., chap. 7. Sévère-Sulpice a cru (liv. 11, Hist. sac.) que cet Artaxerxès est le Nabuchodonosor de l'Écriture, sous le règne duquel arriva l'histoire de Judith; mais il est bien plus vraisemblable que ce Nabuchodonosor est Chiniladan, roi d'Assyrie.

ARTAXERXÈS BABEGHAN. Voyez ARDSCHIR.

ARTAXIAS I ou **ARTAXAS**, général d'Antiochus le Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Araxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avait soumis son royaume aux Romains, après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes, l'an 179 avant J.-C.

* **ARTEAGA (ETIENNE)**, jésuite espagnol, naquit en 1744 en Galice. Il fit ses premières études avec succès et entra chez les jésuites peu de temps avant la fatale conjuration qui les supprima. Contraint de chercher un asile, il se retira en Italie, le refuge de tous les jésuites de sa nation. Le cardinal Albergati, se l'attacha et le garda long-temps auprès de lui. C'est là qu'il se lia avec le chevalier Azara, qu'il suivit à Paris. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : | *Traité sur le beau idéal*, en espagnol ; | *Les révolutions du théâtre musical en Italie depuis son origine jusqu'à nos jours*, en italien, Venise, 1783, 5 vol. in-8°. On a fait en français un extrait de cet ouvrage, Londres, 1802, in-8° de 102 pages. | Plusieurs *Dissertations* savantes, qu'il se proposait de publier, mais il fut prevenu par la mort, le 30 octobre 1799.

ARTEDI (PIERRE), médecin suédois, né en 1705, dans la province d'Angermantland, se lia d'une amitié très étroite

avec Charles Linnée; ils s'aiderent mutuellement des lumières qu'ils acquéraient. Linnée travailla dans la botanique, Artedi s'appliqua à la recherche de la nature des animaux quadrupèdes, des poissons, des amphibiés et des pierres. Il était près de publier ses ouvrages, quand il se noya dans un des canaux d'Amsterdam, l'an 1755, à l'âge de 50 ans. Linnée les a fait imprimer sous les titres suivans ; | *Bibliotheca ichthyologica*, Leyde, 1738, in-8°; | *Philosophia ichthyologica*, ibid., 1758, in-8°.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, fut envoyé par l'Apôtre dans l'île de Crète, en la place de Tite, pendant que ce disciple demeura auprès de saint Paul à Nicopolis, où il passa l'hiver. On ne connaît rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artemas; mais l'emploi auquel l'Apôtre le destina est une preuve de son mérite.

ARTEMAS, ou ARTEMON, hérétique qui niait la divinité de J.-C., et dont les principes étaient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance. Il vivait dans le 3^e siècle.

ARTEME (saint), duc ou commandant des troupes en Egypte, sous le règne de Constance, vers l'an 357. Quoiqu'il ne fût pas arien, il eut la faiblesse de se charger de faire des perquisitions contre saint Athanase. Il le chercha dans les monastères de la Thébaidé; mais il fut détourné de ses recherches, selon l'auteur de la *Vie de saint Pacôme*, par une hémorrhagie qui lui prit dans une église d'un de ces monastères. Après la mort de Constance, il fut accusé par les païens d'Alexandrie, devant l'empereur Julien, d'avoir brisé les idoles, et prêt main forte pour dépouiller les temples des faux dieux de leurs ornemens et de leurs richesses. Julien lui fit trancher la tête l'an 362. Il est honoré comme martyr le 20 octobre.

ARTEMIDORE, d'Ephèse, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, ville de Lydie, florissait sous Antonin le Pieux. On a de lui un *Traité des songes et de la chiromancie*, matière qu'il avait beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518; et Rigaud, en grec et en latin, à Paris, 1605, in-4°, avec de savantes notes. Le texte grec a été réimprimé à Leipsick en 1805, in-8°; il a été traduit en italien, et en français par Dumoulin, avec le traité de Nephys sur

les augures, Rouen, 1664, in-12. — Strabon et Pline parlent avec éloge d'un autre ARTEMIDORE qui vivait avant J.-C. et qui est auteur d'une *Description de la terre*. On trouve des fragmens de cet ouvrage dans les *Géographes secondaires de la Grèce*, par Hudson (1^{er} vol.), Oxford, 1705.

ARTEMISE, fille de Ligdamie, et reine d'Halicarnasse succéda à son mari dont le nom est inconnu, comme tutrice de son fils Pisindélas, se trouva à l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et se signala surtout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xerxès, commandé par Damasithymus, roi de Calynde, avec lequel elle avait eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle était de leur parti. Xerxès dit à cette occasion « que dans le combat » les hommes avaient été des femmes, et » les femmes des hommes. » Les Athéniens, informés de la ruse d'Artémise, promirent une somme à ceux qui la leur amèneraient vivante; mais elle eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses. Artémise s'empara de la ville de Patmos, où elle était entrée sous prétexte d'y célébrer la fête de la mère des dieux. On dit qu'ayant un amour violent pour un jeune homme d'Abydos, qui n'y répondit pas, elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite du haut du rocher de Leucate. Mais cette époque de l'histoire de la Grèce n'est pas encore assez éloignée des temps fabuleux, pour que l'on puisse compter sur les événemens qu'elle présente.

ARTEMISE, fille d'Hécatomus, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort en 355 avant J.-C., elle lui fit élever un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Il avait, dit-on, 63 pieds du midi au septentrion, et son tour était de 411 pieds; il avait 56 pieds et demi de hauteur, et 56 colonnes dans son enceinte. Pline a pris plaisir à en faire la description, aussi-bien qu'Aulu-Gelle. Les tombeaux qu'on a distingués dans la suite par des ornemens d'architecture ou de sculpture ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés mausolées. Artémise fit proposer dans toute la Grèce des prix considérables pour ceux qui réussiraient le

mieux à faire l'oraison funèbre de son époux. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêlait avec sa boisson, voulant lui servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-temps à son mari. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avait fait élever, l'an 551 avant J.-C. Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes considérables. Il paraît, par une harangue de Démosthène, qu'on ne la regardait point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeait les affaires de son royaume. Le courage avec lequel elle se soutint contre les efforts des Rhodiens, et la ruse qu'elle employa, au rapport de Vitruve, pour se saisir de leur flotte et de leur ville, prouvent qu'elle savait joindre la douleur amère d'une veuve avec les devoirs d'une reine, et que les affaires lui tinrent lieu de consolation : *Negotia pro solatiis accipiunt*. Tacit.

ARTÉMION, de Clazomène, mécanicien célèbre, suivit Périclès au siège de Samos, et y inventa le *hélier*, la *tortue*, et les autres machines de guerre.

ARTEVELLE (JACQUES van), nommé *Sire*, noble bourgeois de Gand, brasseur de bière, fut commis en 1537, par ceux de cette ville, au gouvernement de Flandre, et gouverna ce pays assez heureusement l'espace de sept ans; mais étant soupçonné de vouloir faire élire comte de Flandre le fils aîné d'Edouard, roi d'Angleterre, des mécontents l'assailirent dans sa maison, et le massacrèrent au mois de juillet 1544. — Philippe ARTEVELLE, son fils, s'étant mis à la tête de près de 60.000 Flamands, fut tué à la bataille de Roseberg en 1582.

ARTHUR. Voyez les articles **ARTUR** et **ARTUS**.

ARTIGNY (AYROINE GACHET d'), chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, sa patrie, né le 8 novembre 1706, mort le 6 mai 1778, s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749, et années suivantes, 7 vol. in-12; compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Irail en a profité pour faire ses *Querelles littéraires*, et d'Artigny avait lui-même profité de l'*Histoire* manuscrite des poètes français, par feu l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigny *Relation d'une assemblée tenue*

au bas du Parnasse, 1759, in-12. « Le lieu » de l'assemblée (dit un critique) est très » bien choisi, et conforme au mérite de » cette production. »

* **ARTIS (GABRIEL d')**, natif de Milhan en Rouergue, ministre protestant, était un esprit inquiet et turbulent. Né, comme il le dit lui-même, pour le débat, dès les premières années de son ministère il se brouilla avec ses collègues réfugiés, et s'attira une suspension de son ministère, qui dura 12 ans. A son retour, il accusa de socinianisme trois de ses plus estimables confrères; il en insulta scandaleusement un quatrième en pleine église. Obligé de quitter encore Berlin, il diffama publiquement une société littéraire, en la représentant comme une troupe de sociniens, ainsi qu'on le voit dans la préface du livre qu'il publia sous ce titre : *Recueil de trois écrits importants à la religion*, dédié au roi de la Grande-Bretagne, La Haye, 1774, in-12. Il renouvela encore les mêmes accusations contre MM. L'Enfant, Beausobre et Desvignoles, qui répondirent victorieusement à ses calomnies. La pièce d'attaque est intitulée *Lettre pastorale* du plus ancien et du plus légitime pasteur de l'église française de Berlin, à son cher troupeau, etc. La réponse a pour titre général *Lettres* de M. d'Artis et de M. L'Enfant sur les matières de socinianisme, Berlin, 1719, in-4°. D'Artis avait commencé à publier, en septembre 1693, un journal d'Amsterdam, qui fut bientôt interrompu, et qui reprit au mois de février 1694. Etant allé demeurer à Hambourg, il publia un *Journal de Hambourg*, dont on a 4 vol. in-12. Ce journal a commencé le 3 septembre 1694, et finit le 27 avril 1696.

ARTOIS (ROBERT de France, comte d'). Voy. ROBERT I, et ROBERT II, comtes d'Artois. Dans l'article de ce dernier, il est parlé des princes qui ont, après lui, possédé ce comté.

ARTORIUS, chevalier romain, s'étant sauvé dans un portique du temple de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius son ami de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jetterait du haut en bas, et s'engagea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, et lui sauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant, victime de sa généreuse hardiesse. Jos., Hist., l. 6, chapitre. 19.

ARTOXARES, eunuque de Paphlagonie, entra de bonne heure à la cour d'Ar-

taxerxès I, vers l'an 540 avant J.-C. Il n'avait que 20 ans lorsque ce prince l'envoya avec les plus grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyse, qui s'y était révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius-Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnaissance à Artoxarès, en lui donnant le premier rang parmi ses eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses desirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignait de lui les mécontents, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa que ceux qui voulurent l'être. Ses desseins ayant été découverts, avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta; et la reine Parysatis, qui gouvernait avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR, ou ARTHUR, roi de la Grande-Bretagne, après son père Ulher, qu'on a surnommé *Pendragon*. On prétend qu'il vainquit les Saxons, et qu'il soumit l'Ecosse, l'Hibernie, avec toutes les îles voisines. Ces victoires pourraient avoir quelque fondement; mais ce qu'on ajoute est tout-à-fait fabuleux. Ce prince, dit-on, défit Lucius, capitaine romain, ravagea la plus grande partie des Gaules, et institua à son retour l'ordre des chevaliers de *la table ronde*, qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec le nom de ces prétendus chevaliers. On dit encore qu'étant attaqué par Mordelus et Calvinus, fils de Lothus, roi des Pictes, il fut blessé dans la bataille, et disparut aux yeux de son armée, sans que l'on pût depuis avoir de ses nouvelles. Si cela est vrai, il est croyable qu'il fut tué dans cette bataille, et enterré sans qu'on le connût, et non pas qu'il fut porté dans l'île d'Avalon, pour satisfaire la passion d'une fée, ainsi que les contes des romans le disent. Comme les faiseurs de romans du temps passé l'ont pris pour sujet de leurs fictions, et ont confondu ses véritables actions avec les aventures fabuleuses qu'ils y ont mêlées, bien des écrivains l'ont regardé comme une espèce d'Amadis, et ont douté même de son existence. Ce doute aurait dû être dissipé par la découverte de son tombeau du temps de Henri II, qui, sur les indices qu'en donnaient d'anciennes chansons bretonnes,

ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetière de Glastenbury, endroit désigné dans les chansons, l'y trouva avec un reste d'ossements, et l'inscription qu'on y avait mise. D'après Whitaker, celui de tous les historiens qui a mis le plus de soin à découvrir les faits qui regardent Artur, ce souverain est mort dans l'île d'Avalon, l'an 542.

* ARTUS ou ARTUR I^{er}, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroi, troisième fils d'Henri II d'Angleterre et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, et neveu de Richard I dit *Cœur de Lion*, était le successeur légitime de ce monarque. Il fut reconnu comme tel par l'évêque Eli, régent d'Angleterre dans l'absence de Richard, qui se trouvait en Palestine. Le roi d'Ecosse le reconnut aussi; mais Richard, de retour dans son royaume, entra dans la Bretagne, et fit enlever la princesse Constance. Il ne put cependant s'emparer d'Artur, que l'évêque de Vannes avait sauvé et conduit à la cour de France. La crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, porta Richard à conclure la paix en 1197, et à rendre la liberté à Constance. Mais à sa mort, arrivée en 1199, il nomma pour son successeur son frère Jean Sans-terre. Cependant Philippe-Auguste reçut l'hommage d'Artur pour les provinces de l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Bretagne, le Poitou et la Normandie, qui devaient appartenir aux rois d'Angleterre. On proposa de laisser ce royaume à Jean, et les provinces du continent à Artur. Sur ces entrefaites, Constance mourut en 1201, et Philippe-Auguste déclara la guerre à Jean. Artur, à peine âgé de 14 ans, alla mettre le siège devant la ville de Mirebeau, en Poitou. Jean, qui se trouvait en Normandie, surprit Artur, le fit prisonnier, fit périr de faim, dans le château de Corf, vingt-deux de ses chevaliers, et enferma le jeune prince dans une prison, à Falaise, puis à Rouen. Ne pouvant trouver d'assassins, il le devint lui-même. S'étant approché dans une barque, auprès de la tour située sur la mer et où était captif Artur, il le fit amener dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le fit jeter dans la mer. Un pêcheur l'en ayant tiré, Artur fut enseveli dans le prieuré de Notre-Dame-des-Prés. Philippe-Auguste et la cour des pairs déclarèrent Jean *félon et traître*, et ordonnèrent la confiscation de toutes ses terres.

ARTUS III. dit *le Justicier*, auparavant comte de Richemont, et connétable de France, naquit en 1593, de Jean V duc de Bretagne. C'était un petit homme, mais plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, se signala à la malheureuse bataille d'Azincourt, battit les Anglais en Normandie et en Poitou, remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce l'an 1429, et l'autre à Formigni, l'an 1430. Dans la dernière, après leur avoir donné de fausses alarmes pendant deux jours, il feignit de se retirer; mais retournant sur ses pas durant la nuit, il les surprit au point du jour, et les défit totalement. Son neveu Pierre, dit *le Simple*, duc de Bretagne, étant mort en 1456, sans laisser d'enfans, il lui succéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui : l'une comme duc de Bretagne, et l'autre comme connétable. Il ne régna que 13 mois et mourut dans sa 66^e année, en 1458, regretté de ses peuples, qu'il gouvernait avec douceur; estimé, mais haï des troupes, dont il réprimait les brigandages avec sévérité. C'était un prince sobre, chaste, ennemi des plaisirs, exact à rendre la justice, zélé pour la religion, grand négociateur, et plus grand homme de guerre. La paix d'Arras fut son ouvrage.

ARTUS. Voyez THOMAS.

ARTUSI (JEAN-MARIE), ne à Bologne, dans le milieu du 16^e siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, étudia les mathématiques, et surtout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité du contre-point*, en italien; livre peu commun et où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à Venise en 1586. 2 vol. in-fol.

ARMEUS (DOMINIQUE), VAN ARUM, né à Leuwarden en 1579, se donna entièrement à l'étude du droit. Il mourut à Iéna en 1637. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont le meilleur est *Discursus academici de jure publico imperii*, Leipsick, 1625, 5 vol. in-4^e.

ARUNDEL (THOMAS), fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, naquit en 1553. Il fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siège d'Ely sous Edouard III, et transféré par le pape, en 1588, à l'archevêché d'York, où il dépensa des sommes considérables pour

bâtir le palais archiepiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1596, lorsqu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry. C'est le premier qui ait quitté le siège d'York pour celui de Cantorbéry. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrâce du roi Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX le reçut très bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, et à détrôner Richard II. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, surtout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobham. Il mourut en 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture sainte en langue vulgaire. Il semble avoir pressenti l'abus que les sectaires des siècles suivans feraient de cette lecture; mais dans tous les temps il doit être défendu de publier des versions de l'Ecriture sans la permission et l'approbation des évêques : sans cette sage précaution, les erreurs de toutes les sectes circulaient parmi le peuple chrétien, sous l'autorité de la parole de Dieu. On lit dans la *Vie* de Ximenès, par Fléchier, un passage bien propre à faire sentir la profonde sagesse qui dirigea ce règlement de l'évêque Arundel. « Ximenès croyait que dans ces siècles si éloignés de la foi, de la docilité des premiers chrétiens, rien ne convenait moins que de mettre indifféremment entre les mains de tout le monde ces oracles sacrés que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et que les ignorans, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent et tournent à leur propre perte; que c'était la nature des petits esprits de ne pas estimer ce qu'ils ont toujours devant les yeux, et de révéler les choses cachées et mystérieuses; que les peuples les plus sages avaient toujours éloigné des secrets de leur religion le profane vulgaire; que J.-C. lui-même, qui est la sagesse du Père, n'avait si souvent parlé par figures et par paraboles, que pour cacher aux troupes grossières, ce qu'il voulait révéler en particulier à ses disciples. Il ajoutait qu'il était bon de publier dans la langue du pays des catéchismes, des prières, des explications solides et simples de la doc

» trine chrétienne, des recueils d'exem-
 » ples édifiants, et autres écrits propres
 » à éclairer l'esprit des peuples et à leur
 » inspirer l'amour de la religion, tels
 » qu'il avait dessein d'en donner au pu-
 » blic au premier loisir qu'il aurait. Mais
 » pour plusieurs endroits de l'ancien et
 » du nouveau Testament qui demandaient
 » beaucoup d'attention, d'intelligence et
 » de pureté de cœur et d'esprit, il valait
 » mieux les laisser dans les trois langues
 » que Dieu avait permis qu'on eût comme
 » consacrées sur la tête de J.-C. mou-
 » rant (1); qu'autrement l'ignorance en
 » abuserait, et que ce serait un moyen de
 » séduire les hommes charnels, qui ne
 » comprennent pas ce qui est de Dieu, et
 » les présomptueux, qui croient entendre
 » ce qu'ils ignorent. On eût dit qu'il pré-
 » voyait dès lors l'abus que les dernières
 » hérésies devaient faire des Ecritures.
 » Ceux qui étaient de l'avis contraire eu-
 » rent peine à se relâcher là-dessus; mais
 » il fallut déférer aux raisons et aux re-
 » montrances du prélat, qui donnait beau-
 » coup de poids et d'autorité à ses opi-
 » nions. » (Voyez ALGASIE, EUSTO-
 CHIUM).

ARUNDEL (THOMAS HOWARD, comte d'Arundel et de Surrey), maréchal d'Angleterre au commencement du 17^e siècle, envoya au Levant Guillaume Petty, qui découvrit, dans l'île de Paros, les célèbres marbres dits d'*Arundel*. Ces monumens précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, l'an 1582, jusqu'en 234 avant J.-C. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles et les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia, en 1629, des observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux donna, en 1677, un recueil de ces marbres et de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia*. Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1763, in-fol., par Chandler; il y a cependant dans l'édition donnée en 1752, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. Les inscriptions sans gravures ont été imprimées à Oxford en 1791. On trouve dans ce recueil des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire. Les marbres d'Arundel ont été

d'un grand secours au Père Petau, à Saumaise, à Vossius, et aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des temps de troubles, à réparer des portes et des cheminées.

ARUNS. Voyez ARONCE.

ARVIEUX (LAURENT), né à Marseille en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ses parens, consul de Seyde, en 1653. Pendant 12 ans de séjour dans différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales, et s'appliqua à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 580 esclaves français, qui, en reconnaissance, lui envoyèrent une bourse de six cents pistoles qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, et puis d'Alep, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français, et répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un bref, par lequel il le nommait à l'évêché de Babylone; et en cas de refus, il lui permettait de faire choix du sujet qui lui plairait. Arvieux refusa en effet, et usant de la liberté que le pape lui avait accordée, il présenta pour cet évêché le Père Pidou, carme déchaussé. Il mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de ce pontife. Le Père Labat (voyez ce nom) a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les *Mémoires du chevalier Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, etc. Le *Voyageur d'Arabie*, par la Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits: la vie d'Arvieux se trouve à la tête de cet ouvrage.

* ARVISENET (CLAUDE), chanoine et vicaire-général du diocèse de Troyes, né à Langres en 1755, et mort à Gray le 17 février 1851, fit ses études au collège de Molsheim où l'avait placé un de ses oncles lieutenant-général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie dans la communauté de Laon à Paris, où la chaire de maître de conférences de philosophie lui fut confiée. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, M. de la Luzerne le rappela à Langres et le nomma chanoine et archidiacre du diocèse. La révolution le trouva exclusivement occupé des devoirs sacrés de son ministère. Ayant refusé le serment exigé des prêtres, il quitta la France et

(1) *Hebraica, græce et latine*, Joan. 19.

se retira dans le canton de Lucerne en Suisse. Arvisenet composa dans son exil divers ouvrages de piété, entre autres le *Memoriale vite sacerdotalis*, qui fut très répandu et valut à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, le canoniat et la place de vicaire-général lui furent offerts par M. de la Tour-du-Pin, archevêque-évêque de Troyes, et les successeurs de ce prélat le confirmèrent dans ces fonctions. Arvisenet possédait toutes les vertus sacerdotales, et sa sainteté le faisait vénérer autant que son profond savoir. Outre le *Memoriale* on a encore de lui : | *Sapientia christiana*, 2 vol. traduit en français par l'auteur en 1803, et par l'abbé Ogier en 1817; | *Manuductio juvenum ad sapientiam*, 4 vol. in-24, également traduit en français par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut*; | *Mémorial des disciples de J.-C.* 1 vol. in-42; | *Maximes et devoirs des pères et mères*; | *La vertu angélique, etc.*

ARYSDAGHES (saint), natif de Césarée en Cappadoce, était second fils de saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur* pour avoir converti l'Arménie à la foi chrétienne. Il étudia avec ardeur sous un habile maître nommé *Nicomaque*, qui venait d'embrasser la religion chrétienne. Tyridate, roi d'Arménie, appela Arysdaighès à Valarsabad, sa ville capitale, afin d'y soutenir par son zèle et ses lumières la religion encore naissante. Il fut sacré évêque de Diospont par son propre père, qui, évêque lui-même, lui laissa le soin de consolider son œuvre. Une piété éminente, une grande fermeté, un zèle ardent pour la conversion des païens, honorerent son épiscopat. Plusieurs personnes mal intentionnées ayant blâmé la sévérité avec laquelle il traitait les violateurs des lois évangéliques, Tyridate usa contre eux de son autorité, et il n'y eut plus de mécontents. Il fonda des monastères qu'il remplit d'ouvriers apostoliques qui pussent lui succéder. Il bâtit deux églises, l'une dans le bourg de Tilveman, et l'autre à Khosan, dans la province de Sophène. Pendant qu'il se rendait à cette dernière, il fut surpris par Archélaüs, gouverneur de cette province, son ennemi, et mis à mort. l'an 339 de J.-C.

ARZACHEL ou EIZARACHEL (ABRAHAM), célèbre astronome juif du 12^e siècle, naquit à Tolède et se distingua parmi les savans de son temps. Il fut un des principaux auteurs des *Tables alphonsiennes*, publiées par Alphonse le Savant de

Castille. On a de lui un livre sur l'*obliquité du zodiaque*, qu'il fixa à 23° 54'. Il déterminait l'apogée du soleil par 402 observations. Ses connaissances astronomiques nous paraîtraient aujourd'hui très imparfaites et fort erronées; mais on doit toujours de la reconnaissance aux savans dont les travaux, quoique défectueux, ont néanmoins contribué aux progrès des sciences.

*ARZAN, pontife païen en Arménie, vivait au commencement du 4^e siècle. Il avait reçu pour son apanage quatre bourgs de la province de Daron : il résidait à Vichap, et portait les titres fastueux d'*enfant du soleil*, *gardien des temples des dieux Kissané et Themetz*. Il était le boulevard du paganisme dans l'Arménie au temps où saint Grégoire l'Illuminateur régénèrait ce pays, et y portait la lumière du christianisme; Arzan voulut inutilement s'opposer aux efforts de ce missionnaire; Grégoire soutenu par le roi Tyridate et suivi de 7,000 hommes s'avança dans la province où résidaient les prêtres des faux dieux. Arzan de son côté se mit en état de défense, réunit à la hâte 6,000 combattans et malgré son grand âge, voulut livrer lui-même bataille : il se battit en désespéré, mais la victoire demeurant incertaine, il s'avance au milieu de ses troupes, appelle le général ennemi à un combat singulier, et meurt frappé d'un coup sur la tête, l'an 302 de J.-C. — Un autre ARZAN, qui florissait dans le 3^e siècle, a traduit en arménien les œuvres de saint Athanase; il a laissé, | un *Traité* manuscrit contre le pyrrisme, ou la religion du feu, | un *Discours* sur l'*Ascension de Jésus-Christ*; | une *Homélie* sur l'*apôtre saint Paul*, aussi manuscrite.

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 935 avant J.-C., abattit les autels élevés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, ôta à sa mère Maacha les marques de la royauté, parce qu'elle avait fait une idole consacrée à Astarté, remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Éthiopie (voyez ce nom), et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël. Bénadad, roi de Syrie, l'avait secouru dans cette dernière guerre. Asa fit transporter les matériaux de la ville de Rama, que Baasa, roi d'Israël, avait fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophète Ananias lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce

saint homme, le fit mettre en prison. L'Ecriture lui reproche aussi de n'avoir pas détruit les hauts lieux que le peuple, par une dévotion mal entendue, avait consacrés au Seigneur, et où il offrait des sacrifices, au lieu de les offrir, selon la loi, dans le temple; mais quelques auteurs croient que les circonstances rendaient la réforme de cet abus difficile. Dieu le punit en l'affligeant de la goutte, et l'on croit que sa piété se réveillant dans l'état de souffrance, il se repentit de ses fautes, et surtout de ce qu'il avait fait contre le prophète; car l'Ecriture lui rend en général un témoignage favorable, en disant qu'il *fit ce qui était juste devant le Seigneur*. Cependant ayant mis, durant sa maladie, plus de confiance dans les médecins que dans Dieu, il mourut l'an 914 avant J.-C. après avoir régné 41 ans. Il eut Josaphat pour successeur, *Reg. I. 5, c. 13; Paralip. I. 2, c. 16; Jos. Ant., I. 8, ch. 46.*

ASAEI. Voyez AZAEL.

ASAN III, roi de Bulgarie, était petit-fils d'Asan II, par Marie sa mère. A peine eut-il été reconnu, par les soins de Michel Paléologue son beau-père, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de *despote*. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, et ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant aperçu, et préférant une vie privée et tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposait, feignit d'aller faire une visite à son beau-père. Il emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut depuis, content du titre de despote de Romanie. Ce prince bon philosophe, fut la tige d'une famille illustre, qu'on appela des *Asanites*. Les événements que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275 et 1280 : on n'en sait pas la date précise.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, et très habile musicien. On lui attribue quelques psaumes; mais plusieurs interprètes pensent que son nom n'est mis à la tête de ces psaumes, que parce qu'il les avait mis en musique, et qu'il les chantait lui-même dans le temple avec un talent qui lui était propre. Dans la distribution que David fit des lévites pour chanter dans le temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont était Asaph, tiendrait la droite.

ASARADDON. Voy. ASSARHADDON.

ASCAGNE (*Ascanius*), appelé aussi Ilus et Iulus, fils d'Enée, et son successeur au royaume des Latins, vainquit Mézence, roi des Toscans, qui avait refusé la paix. Il fut le fondateur d'Albe-la-Longue, qui devint la capitale de son petit état; mais tout cela est très incertain. Voyez ÉNÉE.

ASCELIN, né en Poitou, fut moine de l'abbaye du Bec, et non de Saint-Evroult, comme quelques auteurs l'ont dit. Il combattit, à l'exemple de Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, et disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050, à Brionne, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une *Lettre* à cet hérétique sur la présence réelle : elle se trouve dans la *Collection des conciles*, du Père Labbe.

* ASCELIN, ou ANSELME (NICOLAS), religieux missionnaire, fut envoyé, par Innocent IV, vers un des généraux Mongols, en 1247, suivit le sud de la mer Caspienne, traversa la Syrie et la Perse, et se présenta devant Bajou-Novian (Bajothnoi), un des chefs Mongols, qui probablement campait, avec ses nomades, dans le Chovarezem. La relation de ce voyage, moins importante que celle de Carpin, a peu contribué aux progrès de la géographie de cette partie de l'Asie. Ascelin n'entre dans quelques détails que relativement à son séjour parmi les Mongols. Son *Journal* ne nous est pas parvenu en entier; ce que nous en avons nous a été conservé par Vincent de Beauvais, qui tenait cet extrait de Simon de Saint-Quentin, compagnon d'Ascelin, et qui l'inséra dans son *Miroir historique*. Bergeron l'a traduit en français dans son recueil à la suite de la relation de Carpin.

ASCENÈS, premier fils de Gomer. On conjecture qu'il est le père des Ascantes, peuples qui demeuraient aux environs du Tanais et du Palus-Méotide. Josèphe le nomme *Ascanaxès*, et assure qu'il est le chef des Ascanaxiens, ou Rhéginien, peuples de la Grèce, mais l'on comprend que tout ce qui remonte à de si anciennes origines est peu certain.

ASCENSIUS. Voyez BADIUS (JOSSE).

ASCHAM (ROGER), secrétaire, dans la langue latine, de la reine Elisabeth, était de Kirckbywisch dans la province d'York. Il mourut à Londres en 1568, à 53 ans, et laissa un livre utile, intitulé *le Maître d'école*; cet ouvrage est en anglais; des *Lettres latines*, Oxford, 1705, in-8°, écri-

tes avec assez d'élégance ; | *De rebus in Germania gestis*. — Un autre ASCHAM (Autoine), républicain anglais, après avoir été membre du long Parlement, après la mort de Charles I, fut envoyé comme ambassadeur en Espagne, où il fut tué par des Anglais qui s'y étaient réfugiés, le 6 juin 1650. Il publia les *Révolutions des gouvernemens*, 1649, in-8°.

ASCHARI, ou ACHARI, docteur musulman, chef des *Aschariens*, opposés aux *Hanbalites*. Ceux-ci soutenaient que Dieu agit toujours par des volontés particulières, et fait toutes choses pour le bien de chaque créature ; au lieu que les aschariens croyaient que l'Être suprême ne suit que les lois générales qu'il a établies. « Peut-être dans ceci, dit un critique, comme dans beaucoup d'autres matières de ce genre, ce n'est qu'une dispute de mots, et que les deux sentimens sont vrais. Les lois générales existent sans doute, elles s'exécutent sans interruption et sans désordre ; mais elles sont d'une docilité, d'une flexibilité incompréhensibles dans la main de Dieu qui les a dessinées, et qui les dirige sans en abandonner la conduite un seul instant. Leur combinaison avec une infinité de circonstances, produit ou ne produit pas tel effet, opère ou n'opère pas tel événement, suivant les vues générales ou particulières d'une Providence qui agit encore à chaque moment avec autant de force et de sagesse sur la nature que lorsqu'elle créa la nature. » Vu cependant le penchant général des Musulmans vers la doctrine de la fatalité ou du destin absolu, on peut croire que cette explication, quoique très sage et solide, est trop favorable au système d'Aschari. Il mourut à Bagdad, vers l'an 940 de J.-C.

ASCLÉPAS, évêque de Gaze en Palestine, se trouva au concile général de Nicée en 325. Les ariens, qui étaient puissans à la cour de Constantinople, l'accusèrent de divers crimes, et le firent déposer l'an 330. Tout son crime ne consistait cependant que dans l'aversion qu'il avait témoignée contre l'hérésie. Quintien, très méchant homme fut mis à sa place. Après la mort de Constantin, on rétablit Asclépas, mais les ariens le firent encore chasser. Il se retira auprès du pape Jules I, qui reconnut l'innocence de sa vie et l'orthodoxie de sa doctrine dans le concile de Rome de l'an 342. (Voyez saint ATHANASE.) Ce zélé confesseur de J.-C. fut encore rétabli et justifié dans le concile de Sar-

dique. Il est qualifié, dans une ancienne Vie de saint Porphyre, un de ses successeurs, de *très saint, très heureux prélat, qui a souffert beaucoup d'afflictions pour la défense de la foi orthodoxe*. On ignore l'année de sa mort.

ASCLÉPIADE, philosophe platonicien, natif de Phliase, ville du Péloponèse. Après avoir suivi quelque temps la doctrine de Platon, il choisit pour son maître Stilpon de Mégare. Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent se séparer. Leur indigence était telle que, n'ayant pas même le nécessaire, ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils se louèrent ensuite à un boulanger, où ils passaient la nuit à moudre du blé. L'Aréopage ayant appris leur misérable état, donna 200 drachmes à chacun d'eux. Ils s'étaient promis réciproquement de vivre dans le célibat, mais cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, et en prit une autre fort riche. Tel était alors l'état des mœurs et le respect que l'on portait aux plus saints engagements, à ceux même qui fondent le bonheur des familles comme celui des royaumes. Asclépiade mourut dans un âge très avancé, quelque temps après la mort d'Alexandre, vers l'an 320 avant J.-C.

ASCLÉPIADE ou ASCLÉPIADES, médecin, natif de Pruze en Bithynie, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à Rome du temps de Pompée le Grand, vers l'an 110 avant J.-C. Il avait été rhéteur ; mais il trouva qu'on gagnait plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presque aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la *méditation de la mort*. Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fut que plus à la mode. Il permit à certains malades l'usage du vin et de l'eau froide. Il adoucit les remèdes rebutans, et en donna de moins difficiles à prendre. Pline le réduit à cinq : *l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin dans certaines occasions, les frictions, la promenade et la gestation*, c'est-à-dire, les différentes manières de se faire voiturier. Asclépiade voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade ; il la gagna, et mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J.-C.

Il nous reste quelques fragmens des ouvrages de ce médecin dans Aétius, *Maglarmata hydropica*, etc., et qui ont paru corrigés et augmentés à Weimar, 1794, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins qui ont porté le même nom.

ASCLÉPIADE, ou ASCLÉPIADES, historien grec, vivait du temps de Ptolémée Epiphanès, vers l'an 200 avant J.-C. Les anciens lui attribuent une *Histoire d'Alexandre le Grand*, une de *Bithynie*, et un *Traité des illustres grammairiens*; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. — Il ne faut pas le confondre avec ASCLÉPIADE, auteur des vers qui portent son nom, et que l'on appelle aussi *Choriambiques*.

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles son contemporain. Mnazon, roi d'Elatée dans la Grèce, acheta de cet artiste douze portraits des dieux pour 500 mines chacun. — Il y eut un autre ASCLÉPIODORE, statuaire, qui excellait à faire les têtes des philosophes et des vieillards.

ASCLÉPIODOTE. Lesbien, l'un des généraux de Mithridate le Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime et Aristhènes. Mais sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, et fit mourir ses complices dans les tourmens, l'an 84 avant J.-C.

ASCLÉTARION, astrologue du temps de Domitien, s'étant avisé de faire le prophète sur l'empereur, ce prince lui dit : *Mais toi, qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne?* — *Oui*, répartit l'astrologue, *je serai dévoré des chiens*. Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât et que son corps fût brûlé; mais un grand orage survenu ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces et le mangèrent. C'est Suétone qui rapporte cette histoire ou cette fable. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS-PÉDIANUS (QUINTUS), natif de Padoue, habile grammairien et ami de Virgile, mourut vers le commencement de l'empire de Néron : Tite-Live en faisait beaucoup de cas. Ses *Commentaires* sur les *Harangues* de Cicéron lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste peut servir de modèle en ce genre. On les trouve dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La première édition des *Commentaires*

d'Asconius, publiée à Venise en 1477, in-fol., est aussi rare que recherchée. On estime aussi celle de Leyde, 1644, in-42.

— Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCONIUS PEDIANUS, qui mourut sous Vespasien, comme nous l'apprenons par la chronique d'Eusèbe. Il est cependant des critiques qui pensent que cette chronique pourrait bien être fautive quant à cette date, et que les deux Asconius n'en font peut-être qu'un. Dans la Vie de Virgile, il est fait mention d'un Asconius Pédianus, comme d'un ami de ce poète, ce qui ne peut regarder que le premier.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar et beau-frère d'Annibal, fonda la ville qu'on appelle *Carthagène*, en Espagne. Asdrubal battit les Numides, amena ensuite en Espagne le jeune Annibal; il vainquit *Orisson*, puissant prince espagnol, victoire qui le rendit maître d'un grand nombre de villes. Les Romains, occupés en Italie contre les Gaulois, conclurent avec les Carthaginois un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à ne point passer l'Ebre. Asdrubal poursuivit donc ses conquêtes depuis l'Océan jusqu'à ce fleuve. Il se maria avec la fille d'un prince espagnol. Il fut tué en trahison 225 ans avant J.-C., par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut l'ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frère. Les généraux romains le poursuivirent dans sa marche, et remportèrent sur lui une victoire complète l'an 219 avant J.-C. Mais, réuni à son frère Magdon, et à Masinissa, roi des Numides, il défit en deux combats différens, les deux Scipion, qui y perdirent la vie l'an 215 avant J.-C. Quelque temps après, s'étant frayé un passage dans les Alpes, le consul Néron vint le surprendre, comme il s'avançait pour se joindre à son frère. Il y eut une bataille sanglante près de la rivière de Métaure (207 avant J.-C.) que Tite-Live compare à celle de Cannes (1). L'armée carthaginoise fut taillée en pièces,

(1) La fidélité de l'histoire exige que le consul Néron ne soit pas cité comme le seul vainqueur dans cette mémorable journée. Son collègue Livius y eut sans doute une bonne part, puisqu'il soutint et repoussa constamment les efforts de l'élite de l'armée carthaginoise, commandée par Asdrubal en personne.

et Asdrubal mourut les armes à la main. Par un barbare abus de la victoire, sa tête fut jetée par ordre du vainqueur dans le camp d'Annibal. A cette vue le Carthaginois, attendri et consterné, s'écria : *En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance.* Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J.-C., coûta aux vaincus 56,000 hommes, et aux vainqueurs près de 20,000, tant Romains qu'alliés. Horace a fait sur cette victoire du consul Néron une de ses plus belles odes, et a rendu ainsi les paroles d'Annibal :

Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos; occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Giston, commandant en Espagne avec le frère d'Annibal, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avait déjà, firent échouer le projet de Scipion sur Utique, l'an 204 avant J.-C. Mais, l'année suivante, le général romain ayant battu les Carthaginois et les Numides en un même jour, Asdrubal retourna à Carthage, où, selon Appien, il fut crucifié; mais d'après Tite-Live, il parvint au contraire à détourner le sénat de faire avec les Romains des propositions déshonorantes, marcha de nouveau à la tête des troupes carthaginoises et numides contre Scipion, qui le vainquit entièrement. Asdrubal mourut peu de temps après, vers l'an 201 avant J.-C. Voyez SOPHONISBE.

ASDRUBAL, autre général carthaginois, dernier suffète de Carthage, d'une autre famille que les *Barca*, fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la 5^e guerre punique. Une armée de 20,000 hommes qu'il commandait ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage. Asdrubal traitait inhumainement tous ceux qu'il pouvait surprendre. Scipion le Jeune, qui était à leur tête, poursuivit le général carthaginois; celui-ci ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître, l'an 446 avant J.-C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme et ses enfans, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnait quelque espérance aux assiégés : mais Asdrubal les abandonna

bientôt, et alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grâce. Le général romain le montra aux transfuges dans cette posture; et ceux-ci, plus courageux ou plus furieux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, et, après avoir vomie mille imprécations contre son mari, elle égorgea ses deux enfans, et se précipita avec eux et les transfuges indignés, au milieu des flammes.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Magon, hérita des vertus de son père, et, après avoir été onze fois l'un des *suffètes*, ou magistrat suprême, et s'être vu honoré de quatre triomphes, il fut choisi, vers l'an 489 avant J.-C., pour entreprendre la conquête de la Sardaigne; il débarqua dans cette île, et obtint de grands avantages; mais ayant été blessé mortellement dans une action, vers la fin de la guerre, il remit le commandement de l'armée entre les mains de son frère Amilcar, et mourut presque aussitôt. Son fils fit la guerre aux Maures et aux Numides, et parvint à affranchir les Carthaginois d'un tribut qui remontait à l'origine de leur ville.

ASDRUBAL, fils de Hannon, envoyé en Sicile, vers l'an 255 avant J.-C., attaqua Panorme, où était renfermé le proconsul Métellus, perdit une grande bataille et trente éléphants, et fut mis à mort, à son retour à Carthage.

ASDRUBAL, surnommé LE CHAUVÉ, conduisit, vers l'an 213 avant J.-C., une expédition pour soutenir les Sardes, qui étaient las du joug des Romains; mais ils avaient été défaits par Manlius avant son arrivée. Asdrubal fit cependant sa onction avec les insulaires, et marcha droit à Caralis, dans le dessein de s'emparer de cette capitale de l'île. Prévenu par Manlius, il en vint à une action générale, et balança la victoire pendant quatre heures. Vaincu à la fin, il fut fait prisonnier, et l'île entière fut réduite sous l'obéissance des Romains.

ASELLE, *Asella*, dame romaine, fut aussi recommandable par sa piété que distinguée par sa naissance et son savoir. Elle s'était consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans, et vieillit dans un monastère de Rome, où elle avait la conduite de plusieurs vierges. Elle mourut entre 404 et 410. Saint Jérôme en fit un éloquent éloge dans l'épître 15, adressée à Marcella. Le martyrologe romain fait mention d'Aselle au 6 décembre.

zoni et un *Sonnet*; | dans les *Rime di diversi illustri poeti*, Venise, 1599, in-12, plus de quatre-vingts pièces, consistant en *Sonnets*, *Madrigaux*, *Canzoni*, etc. On conserve plusieurs manuscrits d'Asinari, qui n'ont point encore vu le jour et dont une grande partie est déposée à la bibliothèque de Turin.

ASINIUS-POLLIO, consul et orateur romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits et par ses écrits. Il défait les Dalmates, et servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile et Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avait fait des tragédies, des oraisons, et une histoire en 17 livres. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'honorait de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, et ses amis voulant l'engager à y répondre, *Je m'en donnerai*, dit-il, *bien de garde; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire*. Il mourut à Frascati, à 80 ans, l'an 4 de J.-C.

ASMODEE est le nom d'un démon, dont il est parlé au chapitre 5 du livre de Tobie, qui avait tué plusieurs époux de Sara, et dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques rabbins regardent Asmodee comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'Ecclésiaste, chap. 1; mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son dictionnaire intitulé : *Thesbi*, dit qu'Asmodee est le même que Samaëd, qui tire son nom du verbe hébreu *samad*, c'est-à-dire détruire. En ce cas, il pourrait être encore le même que celui qui, dans l'Apocalypse, chap. 9, est appelé exterminant. Quoi qu'il en soit, dans ce siècle il n'est pas inutile de faire observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre, et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Les pères de l'Eglise, qui ont ou défendu le christianisme ou combattu

l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits. On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, de Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opère des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues. (*Voyez le traité de Magia*, du célèbre de Haen, pag. 104 et 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avait aucune part, et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, on a eu le tort d'imiter en cela les philosophes les plus applaudis; dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils la transforment en base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. (*Voy. DELRIO, MÉAD, BROWN Thomas.*)

ASMONÉE, ou **ASSAMONÉE** de la tribu de Lévi, père de Simon, donna son nom aux Machabées ou descendants de Mathathias son petit-fils, qui furent appelés aussi Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans, et y soutint la religion et la liberté. Le dernier qui porta la couronne, fut Antigone, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa, après sa mort, à Hérode, prince étranger.

* **ASP** (**MATTHIEU**), savant Suédois, archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, professa successivement dans cette ville l'éloquence, les langues anciennes et la théologie, et fit des voyages en Allemagne, en Angleterre et en France, où il se lia avec les savans les plus recommandables de son temps. On a de lui plusieurs *Dissertations* en latin sur la littérature ancienne, et deux *Oraisons funèbres* en suédois. — Son fils fut anobli après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours, et mourut en 1808. Il a publié peu de temps avant sa mort, en suédois, des *Observations intéressantes* sur les îles de l'Archipel, qu'il visita dans une mission dont il fut chargé à Constantinople.

ASPASIE, fille d'Axiochus de Milet, dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Sa

beauté et son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venait à son école; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la dignité philosophique de cet homme si grave. Elle reçut les hommages du fameux Alcibiade. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour la posséder. Ce héros se laissa gouverner par cette femme, tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitants de Milet ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il fallait les combattre, décision digne d'une courtisane: de là la guerre de Megare, d'où naquit celle du Péloponèse. Elle fut accusée devant l'Atréopage, en même temps que le philosophe Anaxagore, de ne pas croire aux dieux; et ce ne fut qu'à force de prières et de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe en butte à la sévérité de ses juges, qui le condamnèrent à mort. « Il ne soupçonnait pas », dit l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs*, que cette Aspasia, qu'il aimait si éperdument, n'attendait que l'occasion de pouvoir passer dans les bras d'un homme de la lie du peuple (ce qu'elle fit immédiatement après la mort de Périclès, en 428 avant J.-C.). Tel est le caractère de ces femmes méprisables; les circonstances décèlent la bassesse de leur âme, et leurs malheureuses victimes, après avoir tout sacrifié pour elles, honneur, repos, fortune et liberté, ne sont payées de tant et de si grands sacrifices, que par l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude et l'oubli. » Aspasia, par son crédit, éleva son nouvel amant Lysiclès aux premiers emplois de la république. Le nom d'Aspasie devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxerxès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant *Milto*. Cette dernière ASPASIE, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, était en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxerxès, après l'avoir gardée plus de 57 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avait inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. M. l'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces deux courtisanes, en le donnant à celle à qui il adresse son *Voyage d'Italie*.

* ASPASIE (CARLE-MIGELL), fille d'un coureur de la maison du prince de Condé. Victime d'une passion malheureuse et d'une maladie cruelle pour laquelle on lui administra des remèdes violents, elle fut conduite à l'hôpital et soumise au traitement des aliénés. On aime à penser qu'elle n'en sortit point parfaitement guérie, afin d'excuser bien des crimes qui, par leur diversité et les opinions politiques qui les ont engendrés, prouvent qu'Aspasie n'eut rien moins qu'un système de conduite raisonné et suivi. En l'an 2 (1794), elle dénonça sa mère comme contre-révolutionnaire, et fut arrêtée quelque temps après elle-même, pour avoir crié *vive le roi* dans les rues de la capitale. Le 21 mai 1793, armée d'un couteau, elle marchait à la tête des femmes qui se portaient avec le peuple des faubourgs à la Convention nationale pour demander du pain et la constitution de 93. Elle contribua à l'assassinat du député Ferraud en le frappant avec ses galoches. Boissy-d'Anglas lui ayant été désigné comme l'auteur de la disette, elle l'aurait assassiné si elle eût pu le rencontrer. Elle essaya, mais en vain, d'attenter à la vie du député Cambon, fut arrêtée pour tous ces faits, et prétendit n'avoir agi que d'après l'impulsion des Anglais, des émigrés et des royalistes. Aspasie fit part d'une conspiration qui avait pour but d'enlever du Temple le jeune Louis XVII, pour le placer sur le trône; mais elle ne nomma pas les auteurs. Elle demeura en prison environ un an, comparut devant les tribunaux, assura qu'elle persistait toujours dans les mêmes sentiments, et monta courageusement à l'échafaud au mois de mai 1793, à l'âge de 23 ans.

* ASPE (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE d'), président à mortier au parlement de Toulouse, né à Auch, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom; mais comme cette légion était destinée à soutenir la monarchie contre la révolution, on l'accusa des desseins les plus hostiles contre les protestants du Gard, et sa légion fut dissoute en 1790. Il fut traduit en 1794 devant le tribunal révolutionnaire avec presque tous les membres du parlement de Toulouse, et condamné à mort le 6 juillet pour avoir protesté contre les décrets de l'Assemblée Constituante.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se ser-

roni et un *Sonnet*; | dans les *Rime di diversi illustri poeti*, Venise, 1599, in-12, plus de quatre-vingts pièces, consistant en *Sonnets*, *Madrigaux*, *Canzoni*, etc. On conserve plusieurs manuscrits d'Asinari, qui n'ont point encore vu le jour et dont une grande partie est déposée à la bibliothèque de Turin.

ASINIUS-POLLIO, consul et orateur romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits et par ses écrits. Il défait les Dalmates, et servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile et Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avait fait des tragédies, des oraisons, et une histoire en 17 livres. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'honorait de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, et ses amis voulant l'engager à y répondre, *Je m'en donnerai*, dit-il, *bien de garde; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire*. Il mourut à Frascati, à 80 ans, l'an 4 de J.-C.

ASMODÉE est le nom d'un démon, dont il est parlé au chapitre 5 du livre de Tobie, qui avait tué plusieurs époux de Sara, et dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaïque sur l'Ecclésiaste, chap. 1; mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son dictionnaire intitulé : *Thisbi*, dit qu'Asmodée est le même que Samaëd, qui tire son nom du verbe hébreu *samad*, c'est-à-dire détruire. En ce cas, il pourrait être encore le même que celui qui, dans l'Apocalypse, chap. 9, est appelé exterminant. Quoi qu'il en soit, dans ce siècle il n'est pas inutile de faire observer que les démons ou esprits malins sont un objet sur la réalité duquel on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre, et d'une infinité d'autres auteurs païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes Locke, Clarke, Leibnitz, Newton, en conviennent comme les anciens. Les pères de l'Eglise, qui ont ou défendu le christianisme ou combattu

l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, et sans se charger de l'explication d'une infinité d'événements incontestables qui n'ont pu avoir lieu sans l'intervention des esprits. On sait quel ridicule Paracelse, Bacon, de Saint-André, et l'abbé de Saint-Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opère des choses étonnantes à la distance de plusieurs centaines de lieues. (*Voyez le traité de Magia*, du célèbre de Haen, pag. 104 et 106, édit. de Venise, 1775.) Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avait aucune part, et si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, on a eu le tort d'imiter en cela les philosophes les plus applaudis; dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils la transforment en base d'un système général, et ne manquent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. (*Voy. DELRIO, MÉAD, BROWN Thomas.*)

ASMONÉE, ou **ASSAMONÉE** de la tribu de Lévi, père de Simon, donna son nom aux Machabées ou descendants de Mathathias son petit-fils, qui furent appelés aussi Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans, et y soutint la religion et la liberté. Le dernier qui porta la couronne, fut Antigone, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa, après sa mort, à Hérode, prince étranger.

* **ASP (MATTHIEU)**, savant Suédois, archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, professa successivement dans cette ville l'éloquence, les langues anciennes et la théologie, et fit des voyages en Allemagne, en Angleterre et en France, où il se lia avec les savans les plus recommandables de son temps. On a de lui plusieurs *Dissertations* en latin sur la littérature ancienne, et deux *Oraisons funèbres* en suédois. — Son fils fut anobli après avoir été ministre de Suède près de plusieurs cours, et mourut en 1808. Il a publié peu de temps avant sa mort, en suédois, des *Observations* intéressantes sur les îles de l'Archipel, qu'il visita dans une mission dont il fut chargé à Constantinople.

ASPASIE, fille d'Axiochus de Milet, dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Sa

beauté et son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venait à son école; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la digne philosophie de cet homme si grave. Elle reçut les hommages du fameux Alcibiade. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour la posséder. Ce héros se laissa gouverner par cette femme, tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitants de Milet ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il fallait les combattre, décision digne d'une courtisane; de là la guerre de Mégare, d'où naquit celle du Péloponèse. Elle fut accusée devant l'Agréopage, en même temps que le philosophe Anaxagore, de ne pas croire aux dieux; et ce ne fut qu'à force de prières et de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe en butte à la sévérité de ses juges, qui le condamnèrent à mort. « Il ne soupçonnait pas, dit l'auteur de la *Décadence des lettres et des mœurs*, que cette Aspasia, qu'il aimait si éperdument, n'attendait que l'occasion de pouvoir passer dans les bras d'un homme de la lie du peuple (ce qu'elle fit immédiatement après la mort de Périclès, en 428 avant J.-C.). Tel est le caractère de ces femmes méprisables; les circonstances décèlent la bassesse de leur âme, et leurs malheureuses vicissitudes, après avoir tout sacrifié pour elles, honneur, repos, fortune et liberté, ne sont payées de tant et de si grands sacrifices, que par l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude et l'oubli. » Aspasia, par son crédit, éleva son nouvel amant Lysicles aux premiers emplois de la république. Le nom d'Aspasia devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxerxès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant *Milto*. Cette dernière ASPASIE, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, était en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxerxès, après l'avoir gardée plus de 57 ans, la ceda à son fils Darius, à qui elle avait inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. M. l'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces deux courtisanes, en le donnant à celle à qui il adresse son *Voyage d'Italie*.

* ASPASIE (CARLE-MIGELLI), fille d'un coureur de la maison du prince de Condé. Victime d'une passion malheureuse et d'une maladie cruelle pour laquelle on lui administra des remèdes violents, elle fut conduite à l'hôpital et soumise au traitement des aliénés. On aime à penser qu'elle n'en sortit point parfaitement guérie, afin d'excuser bien des crimes qui, par leur diversité et les opinions politiques qui les ont engendrés, prouvent qu'Aspasia n'eut rien moins qu'un système de conduite raisonné et suivi. En l'an 2 (1794), elle dénonça sa mère comme contre-révolutionnaire, et fut arrêtée quelque temps après elle-même, pour avoir crié *vive le roi* dans les rues de la capitale. Le 21 mai 1793, armée d'un couteau, elle marchait à la tête des femmes qui se portaient avec le peuple des faubourgs à la Convention nationale pour demander du pain et la constitution de 95. Elle contribua à l'assassinat du député Ferraud en le frappant avec ses galoches. Boissy-d'Anglas lui ayant été désigné comme l'auteur de la disette, elle l'aurait assassiné si elle eût pu le rencontrer. Elle essaya, mais en vain, d'attenter à la vie du député Cambon, fut arrêtée pour tous ces faits, et prétendit n'avoir agi que d'après l'impulsion des Anglais, des émigrés et des royalistes. Aspasia fit part d'une conspiration qui avait pour but d'enlever du Temple le jeune Louis XVII, pour le placer sur le trône; mais elle ne nomma pas les auteurs. Elle demeura en prison environ un an, comparut devant les tribunaux, assura qu'elle persistait toujours dans les mêmes sentiments, et monta courageusement à l'échafaud au mois de mai 1795, à l'âge de 23 ans.

* ASPE (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE d'), président à mortier au parlement de Toulouse, né à Auch, forma au commencement de la révolution une légion de volontaires à laquelle il donna son nom; mais comme cette légion était destinée à soutenir la monarchie contre la révolution, on l'accusa des desseins les plus hostiles contre les protestants du Gard, et sa légion fut dissoute en 1790. Il fut traduit en 1794 devant le tribunal révolutionnaire avec presque tous les membres du parlement de Toulouse, et condamné à mort le 6 juillet pour avoir protesté contre les décrets de l'Assemblée Constituante.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se ser-

vait que de la main gauche pour toucher les cordes, et il le faisait avec tant de délicatesse, qu'il n'était presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe, par lequel les Grecs lui comparaient ceux qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers : *C'est, disait-on, le musicien d'Aspende ; il ne joue que pour lui*. Ils appelaient aussi les larrons *joueurs aspendiens*, parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne quand ils veulent voler.

* **ASPREMONT** (d'), vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne sous Charles IX, s'est rendu célèbre par la noble réponse qu'il adressa à ce prince, quand il en eut reçu l'ordre de faire massacrer les protestants qui se trouvaient dans sa juridiction : « J'ai trouvé parmi les habitans et les gens » de guerre des hommes dévoués à votre » majesté, mais pas un bourreau. Ainsi » eux et moi, nous vous supplions de » n'employer nos bras et nos vies qu'en » choses possibles, quelque hasardeuses » qu'elles soient. » (*Voy.* HENNUYER.)

* **ASPREMONT** (FRANÇOIS de la Mothe-Villeret, vicomte d'), ingénieur sous Louis XIV, prit Vauban pour modèle, se livra comme lui à l'étude des sièges, et rendit de grands services à Stenay, Condé, Tournai, Valenciennes, Dunkerque, Douai, et aux travaux d'Ath qu'il dirigeait, où il s'exposa à tous les dangers, ainsi qu'en Espagne; ce qui lui valut le grade de maréchal-de-camp. Il mourut excédé de fatigues, le 26 juin 1678, à Toulon, où il avait été envoyé pour tracer les agrandissemens du port.

ASSARHADDON, nommé **ASSAR-ADDINUS** dans Ptolomée, et **OSNAPAR** dans Esdras, succéda à son père Sennachérib, au royaume d'Assyrie, l'an 680 avant J.-C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara d'Asoth, attaqua l'Egypte, le pays de Chus et l'Idumée, fit la guerre à Manassès, roi de Juda, prit Jérusalem, et emmena à Babylone le roi, et tout ce qu'il rencontra des dix tribus qu'il remplaça par des colonies. Assarhaddon mourut l'an 668 avant J.-C. Il est nommé dans Isaïe, *Sargon* ou *Saragon*. Le nom d'*Assarhaddon* a paru à M. Fréret ressembler si fort à celui de *Sardanapale*, qu'il n'a pas balancé à croire que l'un n'est pas différent de l'autre. Les yeux et les oreilles des savans ont sans doute un degré de finesse que ceux du vulgaire ne peuvent atteindre. Il est vrai cependant que quelques chronologistes

ont cru que ces deux noms différens désignaient le même prince; mais il paraît qu'ils se trompent.

* **ASSAROTTI** (OCTAVE-JEAN-BAPTISTE), né à Gênes, le 25 octobre 1753, fit profession chez les Piaristes ou Pères des écoles pies, société respectable par sa régularité et par les savans qui l'ont illustrée. De ce nombre était Assarotti, devenu professeur de théologie dans la congrégation; il remplit cette place avec distinction, ainsi que plusieurs autres que lui confia l'estime de ses confrères. L'état affligeant des sourds-muets opéra sur lui les mêmes impressions que sur l'abbé de l'Epée, dont il fut le digne émule. Attendri sur leur sort, il forma le projet de les réunir, obtint, en 1802, l'assentiment de l'autorité publique, et organisa à Gênes l'institut où il recueillit ces infortunés. Développer leur intelligence, les former à l'état social, à l'exercice des arts et métiers, les diriger dans la voie de la piété et des vertus, tel est le but auquel il voulait atteindre. Un plein succès couronna ses efforts; il rédigea pour eux une grammaire simplifiée qui, étant à la fois un traité de Logique, facilitait les progrès des élèves, en donnant de la rectitude à leur jugement. Il a composé et imprimé tous les ouvrages nécessaires à son établissement; tous attestent la sagacité de son esprit et la droiture de son cœur. Il consacra à ses élèves son temps, sa santé, ses talens, sa vie et sa fortune; il les a institués ses héritiers. Assarotti, modèle de piété, de douceur, d'humanité, de charité, est mort à Gênes le 29 janvier 1829.

* **ASSAS** (NICOLAS, chevalier d') capitaine français, né au Vigan, servait dans le régiment d'Auvergne, et le 16 octobre 1760 commandait à Clostercamp, près de Gueldre, une avant-garde. Sorti du camp au point du jour pour reconnaître les postes, il tombe entre les mains d'une colonne ennemie, qui l'entoure et le menace de la mort s'il dit un seul mot; il y allait du salut de l'armée. D'Assas recueille ses forces et s'écrie : *A moi, Auvergne, voilà l'ennemi*, et à l'instant, il tombe percé de coups; mais son cri d'alarme sauva les français. Ce trait auquel Voltaire a donné la publicité dont il jouit, a été récompensé dans la famille de d'Assas par une pension de 4,000 livres réversibles à perpétuité sur les aînés portant son nom. La révolution de 1789 n'a fait que suspendre cette marque de la bienveillance de nos rois pour cette noble famille.

ASSEDI ou **ASSADI**, poète persan, né dans le Khoragan, est auteur d'un poème où il montre les avantages de la nuit sur le jour. Ses poésies sont pleines de sentences : c'est à peu près tout le mérite qu'elles ont. On y lit celle-ci : *La vie de ce monde n'est qu'un voyage, qui se fait de gîte en gîte*. Il florissait du temps du sultan Mahmoud, et avait été le maître de Ferdousi (Voy. cet article). Il ne faut pas le confondre avec **SADI**, ou **SAADI**, postérieur de près de deux siècles (Voy. ce dernier nom).

ASSELIN, moine. Voyez **ASCELIN**.

ASSELIN, bourgeois de Caen, fit dans le 11^e siècle un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume le Conquérant étant mort à Rouen, l'an 1087, son corps fut apporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de Saint-Etienne, qu'il avait fondée. Au moment qu'on allait l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, et d'une voix forte : « Je déclare devant Dieu, dit-il, que cette terre où vous voulez déposer ce corps, m'appartient légitimement ; c'était un champ que le prince usurpa sur mon père, lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans lui en vouloir faire aucune satisfaction : c'est pourquoy je réclame ce fonds ; et je vous défends, en vertu d'une clameur de haro, d'enterrer ce corps dans mon héritage. » Tous les assistans restèrent dans le silence et l'étonnement ; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistait à ses funérailles, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur-le-champ 100 livres d'argent, qui étaient la valeur du terrain qu'il réclamait. Henri Spelman (voyez ce nom) regarde cette aventure, et plusieurs autres également singulières qui accompagnèrent l'enterrement de Guillaume, comme un effet de la profanation des églises et des choses saintes, qu'il n'épargnait pas dans sa fureur, quoiqu'il eût d'ailleurs du zèle pour la religion.

ASSELIN (**GILLES-THOMAS**), docteur de Sorbonne, et professeur du collège d'Harcourt, était né à Vire en 1682. Il fut l'élève de Thomas Cornille, et l'ami de la Motte-Houdard. Il mourut à Issy le 11 octobre 1767, à 85 ans. Il avait remporté le prix de poésie à l'académie française, en 1709, et ceux de l'idylle et du poème aux jeux floraux, en 1711. On a de lui une *Ode estimée sur l'existence de Dieu*, et une *sur l'immortalité de l'âme*, et d'autres pièces

de vers. Ses œuvres ont été recueillies en 1 vol. in-8°, Paris, 1725.

* **ASSELIN** (**MATTHIEU**), né en 1736, d'une honnête famille à Bonnières, dans le diocèse d'Amiens, fit ses études à Paris, entra dans la carrière ecclésiastique et fut nommé à la cure de Falaise. Lorsque la révolution exigea le serment du clergé, Asselin le prêta, malgré les représentations, de son frère aîné, prêtre comme lui et qui comprit mieux ses devoirs. Asselin fut sacré à Paris, le 1^{er} octobre 1797, évêque du Pas-de-Calais, sans qu'on puisse dire par qui il fut élu, soit qu'il l'ait été par les prêtres constitutionnels du pays, soit que le concile de 1797, dont il était membre, l'ait investi de cette dignité. Comme le nouveau prélat faisait toutes ses courses, monté sur un âne, on lui donna le surnom d'*Evêque à baudet*. Il assista au concile de 1801, et donna la même année sa démission. Asselin, nommé curé du Saint-Sépulchre à Saint-Omer, n'y resta que peu de temps, et se retira dans le sein de sa famille, à Bonnières, où, après avoir donné des preuves de son repentir, il mourut le 8 janvier 1825.

* **ASSELIN** (**JEAN RENÉ**), évêque de Boulogne, naquit à Paris en 1742, fit ses études avec distinction, entra dans l'état ecclésiastique, fut le premier de sa licence, et succéda, quoique fort jeune, à l'abbé Ladvocat dans la chaire d'hébreu, fondée en Sorbonne par le duc d'Orléans, pour expliquer le texte de l'Ecriture. Il occupa cette place pendant 30 ans, et devint grand-vicaire de M. de Beaumont et de Juigné. Sa modestie, son désintéressement, ses lumières, sa vie laborieuse et occupée, lui attirèrent l'estime et la confiance générale, et le rendaient digne d'un poste plus élevé. M. de Pompignan, ministre de la feuille des bénéfices, le choisit en 1789 pour occuper l'évêché de Boulogne, à la mort de M. de Pressy. La révolution éclata peu de temps après, et enleva à son diocèse et à la France ce digne prélat qui promettait tant de bien. *Son instruction pastorale* du 24 octobre 1790, *sur l'autorité spirituelle de l'Eglise*, fut adoptée par l'archevêque de Paris et par quarante évêques français. Pendant son exil en Allemagne, il donna d'autres instructions et mandemens relatifs aux affaires du temps. Il refusa sa démission lors du concordat de 1801, et fut auteur des réclamations des évêques non démissionnaires en 1803 et 1804. Après la mort de M. l'abbé Edgeworth, Louis XVIII appela auprès de

l'abbé M. Asseline, et le choisit pour son confesseur. Le prélat obtint en même temps la confiance de Mgr. le duc d'Angoulême et de Madame, et fut d'un grand secours à la famille royale jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 10 avril 1815. Outre ses mandemens et ses lettres pastorales, il a composé dans son exil un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont | *Considérations sur les principaux mystères de la foi, tirées des divines Ecritures et des ouvrages des saints Pères*; | *Exposition abrégée du symbole des apôtres*; | *Pratiques et prières tirées des lettres de saint François-Xavier*, etc. M. l'abbé de Prémort publia les Œuvres choisies de ce prélat, 6 vol. in-12, 1824.

ASSEMANI (JOSEPH-SIMON), syrien maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, né en 1687, mort à Rome, octogénaire, le 14 janvier 1768. Il était très versé dans les langues orientales. On a de lui plusieurs excellents ouvrages, entre autres une *Bibliothèque orientale*, dans laquelle il a fait imprimer grand nombre de manuscrits syriaques, arabes, perses, avec la vie des auteurs. Cet ouvrage est intitulé | *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana, recensens manuscriptos codices, syriacos, arabicos, persicos, turcicos, hebraicos, samaritanos, armenicos, æthiopicos, græcos, ægyptios, iberios et malabaricos, de jussu et munificentia Clementis XI*, Rome, 1719, 1728. On a encore de lui | *Sancti Ephrem Syri opera omnia quæ exstant, græce, syriace et latine, in sex tomos distributa ad manuscriptos codices vaticanos aliosque castigata, multis aucta, nova interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus illustrata*, Rome, 1752-1754, 6 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Etienne-Evode et Joseph-Moïse ASSEMANI, qui nous ont également donné beaucoup de choses intéressantes qui regardent les Orientaux. Nous devons au premier, qui fut évêque d'Apamée et succéda à son oncle dans la charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, la publication des œuvres de saint Ephrem, que Joseph Simon Assémani avait commencée, et les *Acta martyrum orientalium et occidentalium, in duas partes distributa, uti etiam acta Simonis Stylitæ et bibliotheca apostolico-vaticana, in lucem pertraxit chaldaice, cum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latine vertit, admonitæ perpetuisque annot. illustravit, Steph. Evod. Assemani*, Rome, 1748, 2 volumes

in-fol. Ils sont particulièrement estimés, et peuvent servir à réfuter la paradoxale dissertation de Dodwel *Sur le petit nombre des Martyrs*. (Voyez DIOCLÉTIEN, DODWEL, RUINART.) Ces actes ont été tirés de deux anciens manuscrits chaldéens de la bibliothèque du Vatican, et traduits en latin. Le second, Joseph-Moïse, professeur de syriaque à la Sapience et au collège de la Propagande, mourut en 1782, après avoir publié | *Codex liturgicus Ecclesiæ*, 1749-1763, 12 vol. in-4°; | *Dissertatio de sacris ritibus*, 1757, in-4°. | *Commentaria de ecclesiis, earum reverentia et asilo*, 1766, in-fol. | *Commentaria de catholicis seu patriarchis Chaldeorum et Nestorianorum*, 1775, in-4°.

* ASSEMANI (l'abbé SIMON), savant maronite, professeur de langues orientales au séminaire de Padoue, et de la même famille que les célèbres orientalistes de son nom, naquit à Tripoli de Syrie, en 1752. Il fut conduit à Rome en 1756, et entra au collège des maronites, dirigé par les jésuites. Après avoir fait sa philosophie et sa théologie dans le collège romain, il retourna dans l'Orient, et s'y appliqua pendant 12 années à l'œuvre des missions. Rappelé à Rome par ses oncles, il fut depuis attiré à Vienne, et employé quelque temps à la bibliothèque impériale. De là il passa à Padoue, où une fluxion de poitrine l'a enlevé aux sciences et aux lettres, le 7 avril 1821. On lui doit en italien ou en latin, | la *Description d'un globe céleste arabe, chargé d'inscriptions cufiques, provenant du musée Borgia*, Padoue, 1790, in-fol.; | *Description du Musée cufique de Nani à Venise*; *Catalogue raisonné des manuscrits orientaux de la même bibliothèque*; *Dissertations sur des monumens arabes en Sicile et à Vienne*, et beaucoup de morceaux sur divers sujets de littérature. Simon Assémani était membre de plusieurs académies, et en correspondance avec un grand nombre de savans. Tiraboschi parle de lui avec éloge, et les mémoires de l'Institut de France ont mentionné honorablement plusieurs de ses ouvrages. On trouve un article sur Simon Assémani dans l'*Annuaire nécrologique de Mahul*, année 1822. L'auteur de cet ouvrage a commis trois erreurs dans la première note de l'article qui nous occupe; la première, en attribuant *Acta SS. Martyrum orient.* à Joseph-Simon Assémani; la seconde, en attribuant au seul Etienne-Evode Assémani la publication des œuvres de saint Ephrem; la troi-

sième, en annonçant qu'il a publié ces œuvres en arménien seulement.

ASSER, célèbre rabbin, composa en 176, avec l'aide d'Hammaï, son confrère, le *Talmud de Babylone*, ainsi appelé parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le rabbin Maïr, vers l'an 347, et depuis par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elsevir, 1630, in-4°, et avec tous ses commentaires à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol. Bossuet observe que toutes ces imaginations, rêves, visions, commentaires, paraphrases des rabbins, sont l'effet et en même temps la cause de l'aveuglement persévérant des Juifs; que l'Écriture sainte en est obscurcie, détournée à des sens impropres, ou même ridicules, etc.

ASSERETO. Voyez AXERETO.

ASSERIUS MENEVENSIS, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, fut nommé par ce prince évêque de Salisbury. Il mourut selon quelques-uns en 909, selon d'autres en 883; mais cette dernière opinion est peu probable. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* et une *Vie d'Alfred*, imprimée pour la première fois à Zurich en 1573. L'estime que ce grand roi faisait d'Assérius est un éloge complet de ce savant religieux.

* ASSHETON (GUILLAUME), théologien anglican, né en 1641, à Middleton, dans le comté de Lancastre, réunissait à quelques talens et à des vertus réelles, une teinte de fanatisme et de superstition. On lui a reproché d'avoir écrit en faveur du roi Guillaume, après avoir montré un zèle ardent pour la cause de Jacques II. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est un projet de secours de bienfaisance, qu'il proposa en faveur des veuves des ecclésiastiques, et les soins qu'il se donna pour le faire réussir. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : | *La Tolérance désapprouvée et condamnée*, etc., Oxford, 1670; | *l'Apologie royale* (en faveur de Jacques II), Londres, 1683; | *Apologie de leurs majestés actuelles* (le roi Guillaume et la reine Marie), Londres, 1688; | *La possibilité des apparitions*. Les autres ouvrages de ce théologien se composent de quelques traités de piété, et de beaucoup d'écrits de controverse, dirigés contre les papistes et les dissidens. Il mourut à Beckenham, en 1741, dans la 70^e année de son âge.

ASSOUCI, ou DASSOUCY (CHARLES COYPEAU, sieur d'), appelé le *Singe de*

Scarron, naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement. Il était dans sa neuvième année lorsqu'il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se donna pour un fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de rendre la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais croyant qu'il devait sa médecine à la magie, voulait le jeter dans la mer. Il se réfugia alors en Angleterre, et ensuite à Turin, où il entra au service de la duchesse de Savoie, fille d'Henri IV, comme joueur de luth. De retour en France, il fut employé en cette qualité auprès de Louis XIII, et de Louis XIV enfant; mais ses satires et son inconduite le firent chasser de la cour. Il lui en arriva autant à Turin, où il était retourné. Après plusieurs autres courses à Londres et dans d'autres villes, il vint à Montpellier, où son amour déréglé pour deux pages manqua de lui attirer un châtiment exemplaire. Il erra ensuite de pays en pays, et arriva enfin à Rome, où ses satires contre cette cour le firent mettre à l'inquisition. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, et après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet avec ses deux pages, pour le même crime qui l'avait fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Cet homme vicieux et méchant mourut en 1679. Ses poésies ont été recueillies en 3 volumes in-12, 1678. On y trouve une partie des *Métamorphoses* d'Ovide, traduites sous le titre d'*Ovide en belle humeur*. C'est une version burlesque dans laquelle il y a mille platitudes et mille grossièretés à côté d'une bonne plaisanterie. On y trouve encore *Le Ravisement de Proserpine*, de Claudien, dans lequel il fait parler à cette déesse le langage des harengères. « Dassoucy, dit un critique, avait choisi le plus pitoyable » de tous les genres, sans avoir les mêmes » talens que Scarron pour se le faire par- » donner. Sa vie, comme sa prose et ses » vers, ne fut qu'un mélange de misère, » de burlesque et de platitude. Tous les » pays par où il passa, et il en vit beau- » coup, furent marqués par ses disgrâces. » Dassoucy a publié ses aventures d'un style bouffon : on peut le voir dans le *Dictionnaire critique* de Bayle. Le plus rare de ses écrits est un vol. in-12, 1678, qui contient ses *Pensées sur la Divinité*, ouvrage qui le fit sortir des prisons du saint Office. Ses mœurs étant totalement corrompues, comme Chapelain le prouve dans son

Voyage du Languedoc, et comme on doit le conclure de ses aventures, il n'y a pas lieu de s'étonner de la licence brutale qui règne dans ses écrits; c'est en vain que l'auteur des *Trois siècles* semble vouloir justifier ses mœurs : ses livres et l'histoire de sa vie déposent contre cette apologie. Il fut contemporain de Molière et de Boileau qui ne l'épargnait pas dans ses satires, et qui disait de ses ouvrages ce qu'on ne dit plus aujourd'hui :

Et jusqu'à Dassoucy tout trouva des lecteurs.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du Juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. On ne sait point quel est cet Assuérus. On croit communément que c'est Artaxerxès Longuemain. C'est le sentiment de Nicéphore, Zonaras, Suidas, Louis Vivès, Bellarmin, Cajetan, Ménochius, etc. Ussérius croit que c'est Astyages, père de Cyaxare, aïeul maternel de Cyrus, ce qui est peu vraisemblable. Sériarius tâche de prouver que c'est Artaxerxès III ou Ochus; d'autres croient que c'est Artaxerxès Mnémon. Cette opinion est celle de saint Jérôme, de Bède. Marsham soutient que c'est le même que Darius le Mède. Enfin quelques autres critiques, entre autres don Calmet, veulent que ce soit Darius, fils d'Hystaspes, et disent qu'Atossa, fille de Cyrus, est la Vasthi de l'Écriture. *Voyez* ESTHER.

ASSUR fils de Sem, quitta le pays de Sennaar, pour se fixer vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit, selon quelques-uns, Ninive, Rehoboth, Chale et Rézen; d'autres disent que ce fut Nemrod. Il est regardé comme le fondateur du royaume d'Assyrie.

* **ASTELL (MARIE)**, naquit à New-castle sur la Tyne, en 1668, d'un négociant de cette ville. Son éducation fut confiée à un ecclésiastique de ses parents, qui, voyant ses heureuses dispositions, l'instruisit dans toutes les sciences qui faisaient alors partie de l'enseignement. Histoire, géographie, littérature, langues anciennes et modernes, philosophie, mathématiques, etc., rien n'échappa au zèle du professeur et à la facilité de l'élève. A l'âge de 20 ans Astell vint à Londres, où elle publia entre autres ouvrages | *Lettres concernant l'amour divin*, 1695, in-8°; | *Essai de défense du sexe féminin*, 1696; | *Proposition sérieuse adressée aux femmes contenant une méthode pour le perfectionnement de leur esprit*, 1697,

in-12; | *Réflexions sur le mariage*, 1705, in-8°; | *La religion chrétienne professée par une fille de l'église d'Angleterre*, 1705, in-8°; | *six Essais familiers sur le mariage, les contrariétés en amour et en amitié, écrits par une dame*, 1706, in-12. Marie Astell mourut en 1731, à l'âge de 63 ans.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit à Philippe comme un tireur du premier ordre, qui ne manquait jamais les oiseaux à la volée. Ce prince lui répondit : *Je te prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux hironnelles*. L'arbalétrier, piqué, se jeta dans Méthone, que Philippe assiégeait; et visant l'appréciateur de son talent, il décocha une flèche qui portait cette inscription : *A l'œil droit de Philippe*; cette flèche atteignit le but. Le roi lui renvoya la même flèche, avec ces mots : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville*; et il n'y manqua pas.

ASTERIUS ou **ASTÈRE** (saint), souffrit le martyre sous Dioclétien, avec Claude, Néon, etc. Ses *Actes* authentiques ont été publiés par Baronius et don Ruinart. — Un autre **ASTERIUS** ou **ASTYRIUS**, sénateur romain, fut mis à mort en 272. Il avait assisté au supplice de saint Marin. Quoiqu'il jouit de la plus grande considération, et qu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de charger le corps ensanglanté sur ses épaules, et de l'emporter à la vue du peuple. Il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très précieuse, et l'enterra avec toute la décence convenable. Il fut condamné au même genre de mort, au rapport de Rufin. *Voyez* aussi Eusèbe, *hist. ecclés.* 1. 7, chap. 15 et suiv.

ASTERIUS, orateur distingué, parut avec éclat dans le barreau, qu'il abandonna pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut élevé sur le siège d'Amasée, dans le Pont, après la mort d'Eulalius, et il s'illustra par toutes les vertus pastorales. Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien en homme qui en a été témoin, et qui connaissait à fond le caractère faux et les artifices de cet apostat. Les *Homélies* qui nous restent de saint Astérius sont un monument éternel de son éloquence et de sa piété. Les réflexions sont justes et solides, l'expression naturelle, élégante et animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté et à la variété des descriptions; on y découvre une imagina-

tion forte et féconde, un génie pénétrant et maître de son sujet, et le talent si rare d'aller au cœur par des mouvemens puisés dans la nature. Son *Homélie* sur Daniel et Susanne est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarquable. Il y enseigne « que la juridiction spéciale qu'a reçue le prince des apôtres s'étend sur tous les fidèles de l'Orient et de l'Occident ; que Jésus-Christ l'a établi son vicaire, et qu'il l'a constitué le père, le pasteur et le maître de tous ceux qui devaient croire l'Evangile. » Dans le panégyrique de saint Phocas, martyr de Sinope, il s'exprime comme le fait encore aujourd'hui l'Eglise catholique, sur l'invocation des saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leurs vertus. Ces *Homélies* ont été publiées par Combefis et Richard. Les quatorze premières sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des dernières est fort douteuse. Elles pourraient être l'ouvrage d'Astérius, évêque de Scythopolis, dont parle saint Jérôme dans son Catalogue des hommes illustres. Maucroix les a traduites en français, 1693, in-12.

ASTERIUS, évêque de Pétra en Arabie, dans le 4^e siècle, après avoir été engagé dans le parti des ariens, abjura leurs erreurs, l'an 347, au concile de Sardique, et se joignit aux catholiques. Sa constance le fit ensuite bannir dans la haute Libye, où il eut beaucoup à souffrir pour la foi. Il assista en 362, au concile d'Alexandrie, sous Julien, et y fut député pour porter la lettre synodale adressée à l'église d'Antioche. Il y a apparence qu'il mourut vers ce temps, car l'histoire n'en fait plus mention. Les Grecs et les Latins en font mémoire le 10 juin. Saint Athanase fait l'éloge de sa foi dans sa lettre aux solitaires. — Il ne faut pas le confondre avec un autre **ASTERIUS**, sophiste arien, qui vivait dans le même temps, et dont saint Athanase fait mention dans son livre des *Synodes* ; — ni avec **ASTÉRIUS**, évêque arien fort éloquent, qui vivait dans le même siècle, vers l'an 370. Saint Julien surnommé *Sabas*, passant par Cyrène, trouva les catholiques en alarme, parce que cet Astérius devait prêcher le lendemain ; ils craignaient que son éloquence n'en pervertit quelques-uns. Sabas leur dit de mettre leur confiance en Dieu. Il pria avec eux, et on attribua généralement à l'efficacité de sa prière, la mort

subite d'Astérius, arrivée la veille de la fête où il devait faire cette prédication. Saint Jérôme dit qu'il fit des *Commentaires* sur les Psaumes, les Evangiles, et sur les Epîtres de saint Paul, et d'autres ouvrages que ceux de sa secte lisaient avec avidité.

ASTERIUS ou **ASTURIUS**, consul romain, en 449, est auteur d'une *Conférence* de l'ancien et du nouveau Testament, en vers latins. Chaque strophe renferme, dans le premier vers, un fait de l'ancien Testament, et dans le second, une application de ce fait à quelque point du nouveau. Son style est assez pur pour son temps, mais sa poésie est très faible. Il revit aussi et publia le *Poème pascal* de Sédulius, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

ASTESAN, religieux de l'ordre de Saint-François, ainsi nommé, parce qu'il était de la ville d'Ast, publia une *Somme de cas de conscience*, appelée *Astesane* l'an 1317. Ce livre composé à la prière de Jean Cajetan Stéphanerio, protecteur de l'ordre, a été long-temps estimé et consulté. La première impression de cet ouvrage est de Venise, 1478, in-fol. L'auteur mourut en 1230. — Il y a un autre **ASTESAN** qui a vécu quelque temps après, auteur d'un *Commentaire* sur le livre des Sentences, et de quelques *Sermons*.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Cnide, l'an 411 avant J.-C. ; mais il fut rappelé par les artifices d'Alciabiade, jaloux de sa gloire.

ASTOLFE. Voyez **AISTULFE**.

ASTORGA (la Marquise d'), sous Charles II, roi d'Espagne, se fit connaître par un trait horrible de fureur jalouse, qu'on raconte de la manière suivante : « Le marquis son époux aimait une jeune personne parfaitement belle. Instruite de cette intrigue, elle court aussitôt, bien accompagnée, chez sa rivale, et la tue de sa main : elle lui arrache ensuite le cœur, qu'elle fit accommoder en ragoût, et le servit à son mari. Lors qu'il en eut mangé, elle lui demanda si ce ragoût lui semblait bon ? Il lui dit que oui. — Je n'en suis pas surprise, répond-elle aussitôt ; car c'est le cœur de la maîtresse que tu as tant aimée. » En même temps elle tire d'une armoire sa tête encore toute sanglante, et la fait rouler sur la table, où ce malheureux amant était avec plusieurs de ses amis. Sa

« femme disparaît dans le moment, et se sauve dans un couvent, où elle devint folle. » Ce trait est si semblable à celui qu'on lit dans l'histoire de Gabrielle de Vergi, qu'on est tenté de le regarder comme un roman, ou une répétition maladroite et pleine d'anachronismes de cet ancien et dégoûtant forfait. Quelques-uns pensent au contraire que l'anecdote espagnole est vraie, et que celle de Gabrielle n'est qu'un roman. *Voyez* FAIEL.

ASTRAMPYLDUS, auteur ancien, qui n'est connu que par un traité qui a pour titre *Opeirocriticon*, in-8°, 1599.

ASTRONOME (L'). On appelle de ce nom un écrivain du 9^e siècle, auteur de *l'Histoire de l'empereur Louis le Débonnaire*, à la cour duquel il avait exercé quelque charge. On a donné plusieurs éditions de cet ouvrage : la meilleure et la plus exacte est celle qui se trouve dans le 2^e tome de la Collection des historiens de Duchesne. L'auteur eut plusieurs conférences avec l'empereur sur les matières d'astronomie. Le président Cousin a traduit cette *Histoire* du latin en français ; elle se trouve dans son *Histoire de l'empire d'Occident*, tome 1^{er} ; M. Guizot l'a aussi fait entrer dans sa collection des mémoires relatifs à l'histoire de France.

ASTRUC (JEAN), docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauve, dans le diocèse d'Alais, le 19 mars 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avait pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de ses médecins consultants, et lui donna une place de professeur au collège royal. Les étrangers que l'ardeur d'apprendre attirait à Paris s'empressaient de se procurer une place dans son école : la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Ce médecin mourut à Paris le 5 mai 1766, à 85 ans, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'était rendu auprès de ce prince ; mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Sa modestie, sa politesse, son humeur bienfaisante, sa sagesse et sa modération, le rendaient aussi recommandable que son savoir. Ses principaux ouvrages sont : | *Origine de la peste*, 1721, in-8° ; | *De la contagion de la peste*, 1724, in-8° ; | *De motu musculari*, 1710, in-12 ; | *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lanquedoc*, 1757, in-4° ; | *De morbis venereis libri sex* ; | *Traité des maladies des*

femmes, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. On y trouve beaucoup de méthode, jointe à une instruction complète sur les différents maux qui affligent le beau sexe ; | *L'Art d'accoucher, réduit à ses principes*, où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes espèces d'accouchemens, avec *l'Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, et une lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, 1766, in-12. Ce traité, purement élémentaire, et à la portée des sages-femmes, pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 et 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes, de Paris (*Voyez* HECQUET et HIÉROPHILE). | *Theses de phantasia, de sensatione, de fistula ani, de judicio, de hydrophobia* ; | *De motus fermentativi causa*, 1702, in-12 ; | *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8° ; | *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8° ; et *Tractatus therapeuticus*, 1745, in-8° ; | *Traité des tumeurs*, 1759, 2 vol. in-12 ; | *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12 (*Voyez* CONDAMINE) ; | des *Dissertations* sur différentes matières médicales, et sur d'autres qui n'y ont aucun rapport, telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genèse*, Paris, 1755, in-12 ; et sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant ne sont point de vaines compilations ; ils sont remplis de choses curieuses et agréablement variées. Il y a de l'érudition et de la critique, et dans le style de la noblesse et de la chaleur. Ce qui les rend surtout précieux, c'est qu'ils respirent l'ardeur et le zèle d'un médecin ami de l'humanité, et d'un philosophe chrétien ; mais il y a inséré souvent des idées systématiques peu dignes de son talent. On a publié après sa mort des *Mémoires* pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier, in-4°, 1767.

ASTYAGE, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Cet historien, et Justin long-temps après lui, rapportent que, pendant la grossesse de Mandane, sa fille, mariée à Cambyse, il vit en rêve une vigne qui sortait de son sein, et qui étendait ses rameaux dans

toute l'Asie. Les mages lui assurèrent que ce songe signifiait que l'enfant qui naîtrait de Mandane subjuguera plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astyage ordonna à Harpage son confident de le faire mourir; mais Harpage ne put exécuter cet ordre barbare. Ce monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpage vengea plus tard cette sanglante injure en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-père, l'an 539 avant J.-C. Ce récit d'Hérodote ne paraît qu'un conte. Celui de Xénophon n'a pas plus de réalité. Il dit que Cyrus était fils d'un roi de Perse, qui lui donna une très bonne éducation; qu'Astyage son grand-père l'appela à sa cour de bonne heure; que pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, et le charma par sa douceur et sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très bien avec Astyage, et avec Cyaxare son successeur. Cette partie de l'histoire appartient encore, à quelques égards, aux temps fabuleux, et plusieurs circonstances en échappent aux recherches de la plus vigilante critique. Voyez CYRUS.

ATAHUALPA, ou ATABALIBA, était fils d'Huana-Capac, douzième inca, et d'une princesse de Quito, royaume dont il hérita en 1517 : son frère aîné Huescar eut le Pérou. Une sanglante guerre s'établit entre les deux héritiers, dans laquelle Huescar succomba. Atahualpa le fit massacrer avec toute la race des incas. Intimidé par l'arrivée des Espagnols, que Huescar avait appelés à son secours, il demanda une entrevue à Pizarre, et se rendit à Catamalca avec une troupe de domestiques qui avaient caché des armes sous leurs habits, dans le dessein de massacrer le général espagnol. Xerez, Zarate, Herrera, et les meilleurs historiens d'Espagne, rapportent ce fait d'une manière uniforme; il répond d'ailleurs parfaitement à la perfidie et à toutes les mauvaises qualités de l'usurpateur fratricide, et tout ce que raconte le péruvien Garcilasso dans l'histoire de son pays, est en opposition avec le récit des autres historiens. Pizarre fit faire le procès à son prisonnier, qui fut étranglé à un poteau l'an 1533. Il faut convenir qu'il ne méritait pas un meilleur sort; mais on a trouvé à redire parce qu'on ne l'a pas envoyé en Espagne, comme il l'avait demandé, et qu'on a allégué, dans la sentence de mort, les victimes humaines, et autres hor-

reurs qui étaient en usage chez cette nation lâche et abominable, mais dont Atahualpa ne paraissait pas devoir être personnellement responsable. On a dit encore que les Espagnols n'avaient aucun droit de s'ingérer dans les affaires du Pérou; mais ne pourrait-on pas croire que l'état des peuples sauvages, sanguinaires, anthropophages, etc., ne doit pas être envisagé comme une propriété sacrée? La raison, l'humanité, condamnent de telles constitutions; subjuguier ces peuples pour en faire des hommes ne paraît point être un exploit contraire à la justice ni à la bienfaisance. « Il sera toujours beau, dit Montesquieu, de gouverner les hommes » pour les rendre heureux. » Voyez CORTEZ, MANCOCAPAC, MONTEZUMA.

* ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, auquel il succéda en 411, suivit le projet formé par son prédécesseur de s'allier aux Romains, et d'en obtenir un établissement dans les Gaules; un autre motif le portait encore à rechercher l'alliance de l'empereur. Ataulphe s'était signalé à la prise de Rome, et avait emmené captive Galla Placidie, fille du grand Théodose et sœur d'Honorius. Il épargna Rome à la prière de cette princesse, sortit de l'Italie, envoya des secours à Honorius pour combattre Constantin, et lui demanda la main de sa captive; mais Honorius ayant refusé de s'allier avec un roi barbare, Ataulphe passa dans la Gaule, et la ravagea, laissant dès lors entrevoir le projet d'enlever l'Aquitaine aux Romains, et de s'y établir. Ce prince se ligua ensuite avec Jovinien, autre ennemi d'Honorius, et parvint ainsi à se faire craindre et rechercher de l'empereur. Celui-ci consentit à un traité par lequel, en prenant possession de l'Aquitaine, Ataulphe s'engageait à rendre Placidie, et à détruire les ennemis d'Honorius dans la Gaule. La dernière de ces conditions fut remplie; Ataulphe battit l'armée de Jovinien, et envoya la tête de ce général à Honorius. Le roi Goth prétendit alors que, par les services qu'il venait de rendre à l'empereur, il était digne d'être son beau-frère; mais Honorius persista à demander sa sœur. Ataulphe ne lui répond qu'en ravageant la Provence, et en épousant, à Narbonne, Placidie, dont il était aimé. Il fit ensuite le siège de Marseille, devenu si célèbre par la résistance des habitants; Ataulphe y fut blessé, et abandonna son entreprise. Placidie, usant de son pouvoir sur ce

prince, l'engagea, en 415, à rendre Narbonne aux Romains, et à tourner ses armes contre les Suèves, les Alains et les Vandales, qui avaient envahi l'Espagne. Il passa les Pyrénées, et tout semblait lui présager la conquête de l'Espagne, lorsqu'il fut assassiné à Barcelone par un de ses officiers. Ataulphe recommanda en mourant à ses courtisans de renvoyer Placidie avec honneur à la cour de son frère, et de conserver la paix avec les Romains. Mais cet ordre ne fut point exécuté; et Singeric, qui usurpa le trône, força Placidie de suivre à pied dans les rues de Barcelone la marche triomphale de l'assassin de son mari. Ataulphe ne régna que quatre ans.

ATAYDE (don ALVARE d'), gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, se rendit odieux par ses exactions et ses violences. Il s'opposa fortement au voyage que saint François-Xavier voulut faire à la Chine, se saisit du vaisseau de Jacques Pereyra, qui devait l'y conduire, et multiplia tellement les obstacles, que l'apôtre des Indes y mourut dans l'île de Sancian, à la vue de la Chine, avant de pouvoir y porter la foi. Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit de la tyrannie et de l'avarice de don Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, et l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'état, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale, et, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle.

ATAYDE (GEORGES), comte de Castanheira, Portugais, assista, en qualité de théologien, au concile de Trente. Après la septième session, il se retira à Rome, où il fut employé à la réformation du bréviaire. Il fut ensuite fait évêque de Vizeu en 1568. Après y avoir rempli avec zèle tous les devoirs d'un bon évêque, il quitta son siège pour ne vaquer qu'à son salut et refusa depuis constamment les archevêchés d'Evora et de Lisbonne. Il ne put néanmoins se défendre d'accepter la dignité de grand-aumônier que le cardinal don Henri lui offrit, et cette dignité l'engagea à recueillir les privilèges accordés à la chapelle royale, qui furent imprimés en 1609. Philippe II l'honora aussi de son estime, et le nomma président du conseil de conscience. Il mourut en 1611, âgé de 76 ans.

ATEPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, ayant mis le siège devant

Rome, déclara aux assiégés qu'il ne ferait point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les dames et les principales bourgeois de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs femmes dirent qu'il fallait plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis ayant été suivi, elles prirent le temps que les Gaulois étaient ensevelis dans un profond sommeil : et l'une d'elles montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, l'on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée *fête des servantes*.

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône après la mort de Théodoric son aïeul maternel, en septembre 526. Il était fils d'Heutharic et d'Amalasonte, laquelle lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnait n'énervassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par eux aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, livré à lui-même se corrompit aisément au milieu d'une cour de guerriers dissolus. S'étant abandonné à la débauche, il mourut d'une maladie de langueur, âgé à peine de 16 ans, en 534. Les catholiques le regrettèrent. Ils avaient trouvé auprès de lui justice et protection. Le pape Félix III s'étant plaint de ce que les Goths obligeaient les clercs de plaider devant les juges séculiers, Athalaric donna un édit solennel en faveur des libertés et privilèges de l'Eglise.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils Ochosias avait laissés. Jocabed, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les soldats et par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut mise à mort par les troupes, l'an 878 avant J.-C. Saint Jérôme dit qu'Athalie n'est nommée fille d'Achab que par imitation, c'est-à-dire, par ses crimes et ses impiétés qu'elle imita parfaitement : et cela parce qu'elle est aussi nommée fille d'Amri ; mais Athalie était réellement fille d'Achab et petite-fille d'Amri. On sait que dans l'Ecriture sainte, le nom de *fils* se donne à l'égard des ancêtres même les plus reculés.

*ATHALIN (CLAUDE-FRANÇOIS), médecin, né à Comboing en Franche-Comté, le 10 mars 1701. Membre de l'académie de Besançon, il professa la médecine dans cette ville où il est mort le 15 mai 1782. Il a laissé les ouvrages suivans : [une *Lettre à un médecin*, etc. Besançon, 1746, in-8°.] *Institutiones anatomicae per placita et responsa*. Vespitione, 1736, in-8°.

*ATHANAGILDE, roi des Visigoths en Espagne, fut proclamé, en 554, par les habitans de l'Andalousie, qui s'étaient soulevés contre le roi Agila. Il demanda du secours à l'empereur Justinien, auquel il céda toutes les places sur la Méditerranée, depuis Valence jusqu'à Gibraltar. L'empereur fit passer une armée en Espagne, sous la conduite de Libérius, général formé par Bélisaire. Athanagilde, ayant réuni ses forces à celles de Libérius défit près de Séville Agila, qui fut tué par ses propres partisans. Alors reconnu roi de toute l'Espagne, il livra à Libérius toutes les places qu'il avait promises aux Romains. Plusieurs villes, ennemies du gouvernement et de la religion des Visigoths, se livrèrent aussi à eux, et ils seraient devenus les maîtres de toute la péninsule, sans la faiblesse de Justinien et la révolte de Narsès en Italie. Cependant la guerre s'était déclarée entre les Visigoths et les Romains, qui d'auxiliaires étaient devenus les ennemis les plus acharnés d'Athanagilde. Celui-ci ne put les chasser entièrement. Il fixa son séjour à Tolède, qui devint la capitale de l'empire des Visigoths. Ce prince mourut en 567 à Tolède, après un règne de treize ans, vivement regretté de ses sujets, et laissant deux filles, dont les noms sont célèbres dans l'histoire de France. Il avait marié l'aînée Galsuinde à Chilpéric, roi de Soissons, et la seconde, Brunehaut, avait épousé Sigebert, roi d'Austrasie.

*ATHANARIC, chef des Goths, le plus puissant de cette nation, fit en 369 la guerre à l'empereur Valens, qui le contraignit de demander la paix. Mais il fallait convenir d'un lieu pour traiter. Athanaric ne voulut jamais passer sur les terres des Romains, prétendant que son père le lui avait défendu : de sorte que, pour ne rien faire contre la dignité de l'empire, on mit sur le Danube des bateaux, où Valens d'un côté, et Athanaric de l'autre, vinrent conclure la paix. Les Goths restèrent paisibles environ six ans, jusqu'à l'époque où les Huns, accourus du Nord, les chassèrent de leurs foyers et les rejé-

tèrent vers les provinces romaines. Athanaric voulut en vain résister à ces barbares victorieux qui surprirent son armée, et le forcèrent de battre en retraite. Le corps entier de la nation, sous la conduite de deux autres chefs, s'avança vers le Danube. Athanaric, suivi d'une troupe fidèle, se retira dans le pays montagneux de Caucaland, qui était protégé par l'impénétrable forêt de Transylvanie. Les Goths avaient déclaré la guerre aux Romains qu'ils faisaient trembler devant eux comme ils avaient tremblé eux-mêmes devant les Huns. Leur nouveau roi Fritigern étant mort, Athanaric quitta sa retraite et se présenta pour le remplacer. En effet il fut reconnu roi, mais au lieu de conduire les Goths au combat, comme ils s'y attendaient, il écouta les propositions avantageuses que lui fit Théodose. Il se rendit même à Constantinople où l'empereur lui fit la plus brillante réception, et il y mourut le 25 janvier 381, 14 jours après être entré dans cette ville, des excès auxquels il se livra à la table somptueuse du monarque romain. Ce Goth était païen, et exerça d'horribles cruautés envers les chrétiens; il en fit brûler une multitude pour n'avoir pas voulu adorer une statue qu'il faisait porter de maison en maison.

ATHANASE (saint), né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par saint Alexandre, évêque de cette ville. « Dieu, dit un historien, qui le destinait à combattre la plus terrible » des hérésies, armée tout à la fois des » subtilités de la dialectique et de la puissance des empereurs, avait mis en lui » tous les dons de la nature et de la grâce » qui pouvaient le rendre propre à remplir cette haute destination. » Il accompagna son évêque au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. Saint Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. Il signala son entrée dans l'épiscopat en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent contre celui qu'ils n'avaient pu gagner mille impostures, espèce d'armes que les sectaires de tous les temps ont employées contre les défenseurs de la foi. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le condamner ou pour l'absoudre; mais le saint évêque refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis auraient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 335; les ariens et

» leur donner la consolation de lui voir
 » faire une fausse démarche; il les fit
 » trembler, lors même qu'il fuyait devant
 » eux, et qu'il était enseveli tout vivant
 » dans le tombeau de son père. Il lisait
 » dans les cœurs et dans l'avenir. Quel-
 » ques catholiques étaient persuadés que
 » Dieu lui révélait les desseins de ses en-
 » nemis : les ariens l'accusaient de magie,
 » et les païens prétendaient qu'il était
 » versé dans la science des augures, et
 » qu'il entendait le langage des oiseaux :
 » tant il est vrai que sa prudence était une
 » espèce de divination. Personne ne dis-
 » cerna mieux que lui les momens de se
 » produire ou de se cacher, ceux de la
 » parole ou du silence, de l'action ou du
 » repos. Il sut fixer l'inconstance du peu-
 » ple (des Alexandrins, c'est tout dire),
 » trouver une nouvelle patrie dans les
 » lieux de son exil et le même crédit à
 » l'extrémité des Gaules, dans la ville de
 » Trèves, qu'en Egypte et dans le sein
 » même d'Alexandrie; entretenir des cor-
 » respondances, ménager des protections,
 » lier entre eux les orthodoxes, encoura-
 » ger les plus timides, d'un faible ami ne
 » se faire jamais un ennemi, excuser les
 » faiblesses avec une charité et une bonté
 » d'âme qui font sentir que s'il condam-
 » nait les voies de rigueur en matière de
 » religion, c'était moins par intérêt que
 » par principes et par caractère. Julien,
 » qui ne persécutait pas les autres évé-
 » ques, du moins ouvertement, regar-
 » dait comme un coup d'état de lui ôter la
 » vie, croyant que la destinée du christia-
 » nisme était attachée à celle d'Athanase.»
 Nous avons diverses éditions des Œuvres
 de ce saint. Celle de Commelin, en 1600,
 et celle de Paris, en 1627, avec les correc-
 tions de Pierre Nannius, sont belles; mais
 la meilleure est celle de don de Montfau-
 con, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur
 tous les anciens manuscrits, enrichie d'une
 version nouvelle, d'une Vie du saint, de
 plusieurs ouvrages qui n'avaient point vu
 le jour, et de quelques opuscules attri-
 bués à saint Athanase : on y joint ordi-
 nairement, du même don de Montfaucon,
 | *Collectio nova Patrum græcorum*, Paris,
 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ou-
 vrages de ce Père sont sa | *Défense de la*
Trinité et de l'Incarnation; | ses *Apologies*;
 | ses *Lettres*; | ses *Traité contre les ariens*,
*les mélécien*s, *les apollinaristes* et *les*
macédoniens. Le style de saint Athanase
 n'est ni au-dessus, ni au-dessous du su-
 jet qu'il traite, tour à tour noble, simple,

élégant, clair, pathétique. « On y trouve
 » dit (Photius, le meilleur critique des
 » écrivains de sa langue), avec une dic-
 » tion nette, facile, abondante, une force
 » et une finesse inimitables. Tout ce qu'il
 » avance, et qu'il présente sous le jour
 » le plus avantageux, porte sur une logi-
 » que solide, et en même temps suscep-
 » tible de termes nobles et des ornemens
 » de la haute éloquence. Mais son plus
 » grand art consiste à cacher l'art même,
 » et rien ne paraît si simple et si naturel
 » que les traits les plus victorieux. Il s'in-
 » sinue dans les esprits, convert de ses
 » moyens qui font disparaître sa per-
 » sonne : ce n'est pas l'auteur, c'est la
 » raison même qui domine le lecteur; et
 » celui-ci se trouve persuadé sans s'être
 » aperçu qu'on le voulait faire; docteur
 » et orateur d'une sagesse extrême, d'un
 » goût exquis, d'une justesse unique dans
 » l'expression, partout il proportionne
 » exactement le tour du discours au sujet
 » qu'il traite, et aux personnes qui l'é-
 » content. » Erasme était grand admira-
 » teur du style de saint Athanase; et il le
 » préférait à celui de tous les autres Pères.
 Il trouvait qu'il n'était point dur et diffi-
 cile comme celui de Tertullien, point gêné
 et embarrassé comme celui de saint Hi-
 laire, point recherché comme celui de
 saint Grégoire de Nazianze, point entor-
 tillé comme celui de saint Augustin. Il est
 partout, selon le même auteur, facile,
 élégant, orné, fleuri, et admirablement
 adapté aux différens sujets que traite le
 saint docteur; et si quelquefois ils n'ont
 pas tout le poli que l'on pourrait désirer,
 il faut s'en prendre aux embarras des
 affaires, et aux persécutions qui ne per-
 mettaient pas à saint Athanase de mettre
 la dernière main à tous ses ouvrages. Un
 ancien moine, nommé Côme, avait cou-
 tume de dire : « Quand vous trouverez
 » quelque chose des ouvrages de saint
 » Athanase, si vous n'avez pas de papier,
 » écrivez-le sur vos habits. » *Prat. spirit.*
 c. 40. On ne connaît pas l'auteur du *Sym-
 bole* qui porte son nom; mais la plupart
 des savans pensent qu'il n'est pas de lui,
 quoiqu'il soit l'exacte expression du dogme
 pour lequel il a tant souffert. Quesnel
 l'attribue à Virgile de Tapse, Antelmi à
 Vincent de Lerins : l'abbé le Clerc publia
 une Dissertation en 1730, tendant à prou-
 ver que ce symbole est réellement de saint
 Athanase. Nous avons une Vie de saint
 Athanase, par Godefroi Hermant, en 2
 vol. in-4°, très propre à faire connaître

ce défenseur de la divinité de J.-C., et ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, fut ordonné par les anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvait dans sa promotion à l'épiscopat fut réparé par le zèle qu'il fit éclater pour la foi de Nicée, et par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe et du Saint-Esprit. Il envoya deux prêtres au concile d'Antioche en 343, et assista à celui de Thyane en 366. Il mourut vers l'an 372. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, et fut persécuté par Théodose, chef du parti des eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçait, fut enlevé par des satellites, qui après l'avoir déchiré à coups de fouet, lui coupèrent la tête, vers l'an 452. Son corps fut traîné par un pied dans toute la ville, et donné à manger aux chiens. Le Martyrologe fait mention de lui le 3 juillet.

ATHANASIE (sainte), fille de Nicétas et d'Irène, naquit au commencement du 9^e siècle, dans l'île d'Egine. Etant encore vierge, elle avait résolu de se consacrer à Dieu, mais ses parens l'obligèrent à se marier à un officier, qui fut tué peu d'années après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps veuve, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel le Bègue, qui ordonnait aux filles nubiles et aux jeunes veuves de se marier; édit aussi contraire à la liberté personnelle et civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique et au respect dû aux conseils de l'Apôtre; édit digne d'un prince qui voulait rétablir le judaïsme, et qui régnait en despote violent et débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé *Timie*, c'est-à-dire, lieu honoré et respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 866. Les Grecs font sa fête le 16 août.

ATHANATUS, homme d'une force

prodigieuse, se promenait, au rapport de Pline le Naturaliste, sur un théâtre, revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 300 livres, et chaussé avec des brodequins qui en pesaient autant. Quoique Plin passe pour exagérateur, on n'a pas plus sujet de douter de ce fait que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone. (Voyez ce nom.) Scheuchzer, dans sa *Physica sacra*, tom. 4, pag. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un canon de 1900 livres, et d'un Anglais qui porta 2019 liv. de plomb.

ATHEAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnait du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J.-C. On a dit que dans les courses que ses gens faisaient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien, nommé Isménias. Athéas le fit chanter, et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étaient, l'écoutaient avec complaisance : *Pour moi, dit Athéas, j'aime mieux entendre hennir un cheval que d'ouïr chanter cet homme-là*. Cela nous paraît bien barbare; il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque chose qui tint de près à la bonne philosophie, ou tout au moins au génie d'un guerrier, insensible à tout ce qui peut faire des impressions molles et sensuelles.

ATHELSTAN, huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils aîné et successeur d'Edouard, surnommé l'*Ancien* ou le *Vieux*, et petit-fils du grand Alfred, monta sur le trône en 925, régna 16 ans, et se signala par sa prudence et son courage. Ses deux frères aînés, admirant ses qualités rares, lui cédèrent tous leurs droits, quoiqu'ils fussent enfans légitimes, tandis que lui était fils naturel d'Edouard. Le père ayant détruit le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, et força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Ecossais, en 938, et mourut en 941, après avoir fait à l'Eglise et à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste et chrétien.

ATHENAGORAS ou **ATHÉNAGORE**, d'Athènes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurèle, et à son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie*, dans laquelle il décharge les chrétiens de toutes

» leur donner la consolation de lui voir
 » faire une fausse démarche; il les fit
 » trembler, lors même qu'il fuyait devant
 » eux, et qu'il était enseveli tout vivant
 » dans le tombeau de son père. Il lisait
 » dans les cœurs et dans l'avenir. Quel-
 » ques catholiques étaient persuadés que
 » Dieu lui révélait les desseins de ses en-
 » nemis : les ariens l'accusaient de magie,
 » et les païens prétendaient qu'il était
 » versé dans la science des augures, et
 » qu'il entendait le langage des oiseaux :
 » tant il est vrai que sa prudence était une
 » espèce de divination. Personne ne dis-
 » cerna mieux que lui les momens de se
 » produire ou de se cacher, ceux de la
 » parole ou du silence, de l'action ou du
 » repos. Il sut fixer l'inconstance du peu-
 » ple (des Alexandrins, c'est tout dire),
 » trouver une nouvelle patrie dans les
 » lieux de son exil et le même crédit à
 » l'extrémité des Gaules, dans la ville de
 » Trèves, qu'en Egypte et dans le sein
 » même d'Alexandrie; entretenir des cor-
 » respondances, ménager des protections,
 » lier entre eux les orthodoxes, encoura-
 » ger les plus timides, d'un faible ami ne
 » se faire jamais un ennemi, excuser les
 » faiblesses avec une charité et une bonté
 » d'âme qui font sentir que s'il condam-
 » nait les voies de rigueur en matière de
 » religion, c'était moins par intérêt que
 » par principes et par caractère. Julien,
 » qui ne persécutait pas les autres évê-
 » ques, du moins ouvertement, regar-
 » dait comme un coup d'état de lui ôter la
 » vie, croyant que la destinée du christia-
 » nisme était attachée à celle d'Athanase.»
 Nous avons diverses éditions des Œuvres
 de ce saint. Celle de Commelin, en 1600,
 et celle de Paris, en 1627, avec les correc-
 tions de Pierre Nannius, sont belles; mais
 la meilleure est celle de don de Montfau-
 con, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur
 tous les anciens manuscrits, enrichie d'une
 version nouvelle, d'une Vie du saint, de
 plusieurs ouvrages qui n'avaient point vu
 le jour, et de quelques opuscules attri-
 bués à saint Athanase : on y joint ordi-
 nairement, du même don de Montfaucon,
 | *Collectio nova Patrum græcorum*, Paris,
 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ou-
 vrages de ce Père sont sa | *Défense de la*
Trinité et de l'Incarnation; | ses *Apologies*;
 | ses *Lettres*; | ses *Traité*s contre les ariens,
 les mélicéens, les apollinaristes et les
 macédoniens. Le style de saint Athanase
 n'est ni au-dessus, ni au-dessous du su-
 jet qu'il traite, tour à tour noble, simple,

élégant, clair, pathétique. « On y trouve
 » dit (Photius, le meilleur critique des
 » écrivains de sa langue), avec une dic-
 » tion nette, facile, abondante, une force
 » et une finesse inimitables. Tout ce qu'il
 » avance, et qu'il présente sous le jour
 » le plus avantageux, porte sur une logi-
 » que solide, et en même temps suscep-
 » tible de termes nobles et des ornemens
 » de la haute éloquence. Mais son plus
 » grand art consiste à cacher l'art même,
 » et rien ne paraît si simple et si naturel
 » que les traits les plus victorieux. Il s'in-
 » sinue dans les esprits, couvert de ses
 » moyens qui font disparaître sa per-
 » sonne : ce n'est pas l'auteur, c'est la
 » raison même qui domine le lecteur; et
 » celui-ci se trouve persuadé sans s'être
 » aperçu qu'on le voulait faire; docteur
 » et orateur d'une sagesse extrême, d'un
 » goût exquis, d'une justesse unique dans
 » l'expression, partout il proportionne
 » exactement le tour du discours au sujet
 » qu'il traite, et aux personnes qui l'é-
 » coutent. » Erasme était grand admira-
 » teur du style de saint Athanase; et il le
 » préférerait à celui de tous les autres Pères.
 Il trouvait qu'il n'était point dur et diffi-
 cile comme celui de Tertullien, point gêné
 et embarrassé comme celui de saint Hilaire,
 point recherché comme celui de saint Grégoire
 de Nazianze, point entortillé comme celui
 de saint Augustin. Il est partout, selon le
 même auteur, facile, élégant, orné, fleuri,
 et admirablement adapté aux différens
 sujets que traite le saint docteur; et si quel-
 quefois ils n'ont pas tout le poli que l'on
 pourrait désirer, il faut s'en prendre aux
 embarras des affaires, et aux persécutions
 qui ne permettaient pas à saint Athanase
 de mettre la dernière main à tous ses ou-
 vrages. Un ancien moine, nommé Côme,
 avait coutume de dire : « Quand vous
 trouverez quelque chose des ouvrages de
 saint Athanase, si vous n'avez pas de pa-
 pier, écrivez-le sur vos habits. » *Prat. spirit.*
 c. 40. On ne connaît pas l'auteur du
Symbole qui porte son nom; mais la plu-
 part des savans pensent qu'il n'est pas de
 lui, quoiqu'il soit l'exacte expression du
 dogme pour lequel il a tant souffert. Ques-
 nel l'attribue à Virgile de Tapse, Antelmi
 à Vincent de Lerins : l'abbé le Clerc publia
 une Dissertation en 1730, tendant à prou-
 ver que ce symbole est réellement de saint
 Athanase. Nous avons une Vie de saint
 Athanase, par Godefroi Hermant, en 2
 vol. in-4°, très propre à faire connaître

ce défenseur de la divinité de J.-C., et ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, fut ordonné par les anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvait dans sa promotion à l'épiscopat fut réparé par le zèle qu'il fit éclater pour la foi de Nicée, et par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe et du Saint-Esprit. Il envoya deux prêtres au concile d'Antioche en 345, et assista à celui de Thyane en 366. Il mourut vers l'an 372. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zèle la foi du concile de Chalcédoine, et fut persécuté par Théodose, chef du parti des eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçait, fut enlevé par des satellites, qui après l'avoir déchiré à coups de fouet, lui coupèrent la tête, vers l'an 452. Son corps fut traîné par un pied dans toute la ville, et donné à manger aux chiens. Le Martyrologe fait mention de lui le 3 juillet.

ATHANASIE (sainte), fille de Nicéas et d'Irène, naquit au commencement du 9^e siècle, dans l'île d'Egine. Etant encore vierge, elle avait résolu de se consacrer à Dieu, mais ses parens l'obligèrent à se marier à un officier, qui fut tué peu d'années après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps veuve, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel le Bègue, qui ordonnait aux filles nubiles et aux jeunes veuves de se marier; édit aussi contraire à la liberté personnelle et civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique et au respect dû aux conseils de l'Apôtre; édit digne d'un prince qui voulait rétablir le judaïsme, et qui régnait en despote violent et débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé *Timie*, c'est-à-dire, lieu honoré et respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 866. Les Grecs font sa fête le 16 août.

ATHANATUS, homme d'une force

prodigieuse, se promenait, au rapport de Pline le Naturaliste, sur un théâtre, revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, et chaussé avec des brodequins qui en pesaient autant. Quoique Pline passe pour exagérateur, on n'a pas plus sujet de douter de ce fait que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone. (Voyez ce nom.) Scheuchzer, dans sa *Physica sacra*, tom. 4, pag. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un canon de 1900 livres, et d'un Anglais qui porta 2019 liv. de plomb.

ATHEAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnait du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J.-C. On a dit que dans les courses que ses gens faisaient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien, nommé Isménias. Athéas le fit chanter, et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étaient, l'écoutaient avec complaisance : *Pour moi, dit Athéas, j'aime mieux entendre hennir un cheval que d'ouïr chanter cet homme-là*. Cela nous paraît bien barbare; il se pourrait cependant qu'il y eût là quelque chose qui tint de près à la bonne philosophie, ou tout au moins au génie d'un guerrier, insensible à tout ce qui peut faire des impressions molles et sensuelles.

ATHELSTAN, huitième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, fils aîné et successeur d'Edouard, surnommé *l'Ancien* ou le *Vieux*, et petit-fils du grand Alfred, monta sur le trône en 925, régna 16 ans, et se signala par sa prudence et son courage. Ses deux frères aînés, admirant ses qualités rares, lui cédèrent tous leurs droits, quoiqu'ils fussent enfans légitimes, tandis que lui était fils naturel d'Edouard. Le père ayant détruit le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, et força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Ecosais, en 958, et mourut en 964, après avoir fait à l'Eglise et à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste et chrétien.

ATHÉNAGORAS ou **ATHÉNAGORE**, d'Athènes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurèle, et à son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie*, dans laquelle il décharge les chrétiens de toutes

les calomnies qu'on imaginait contre eux. On voit par cette apologie que les païens les accusaient de trois crimes principaux, de nier l'existence d'un Dieu, de tuer et de manger un enfant dans leurs assemblées, de s'y livrer ensuite à l'impudicité. Accusations absurdes qu'Athénagoras n'eut pas de peine à réfuter, et qui prouvent autant la parfaite innocence des chrétiens que la haine aveugle de leurs ennemis, haine qui se manifestait dans tous les procédés des païens contre les enfans de l'Evangile. « Pourquoi, de- » mande Athénagoras, sous le règne de » deux princes philosophes, et naturelle- » ment équitables, n'accorde-t-on pas aux » chrétiens, qui font profession d'honorer » la Divinité, la même liberté dont jouis- » sent les superstitions les plus absurdes? » Pourquoi ne procède-t-on pas contre » des hommes dont les mœurs sont inno- » centes, dans la même forme juridique » que contre des malfaiteurs coupables » des plus grands crimes? » Questions qui trouvent une réponse toute naturelle dans l'opposition essentielle qu'il y aura toujours entre la perversité et la corruption du monde et la religion de J.-C., conformément à ce divin oracle : *Eritis odio omnibus propter nomen meum. Nolite mirari si vos odit mundus*. Conrad, Gesner, et Suffrius Pétri ont traduit du grec en latin cette apologie. On a encore de lui un *Traité sur la résurrection des morts*. Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté : on les trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et à la suite des Œuvres de saint Justin, dans l'édition des bénédictins. Ils ont été imprimés plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux traités est celle d'Oxford, 1706, in-8°, sous le titre de *Legatio pro christianis*. « Quelques critiques protestans, » dit un théologien, font plusieurs re- » proches contre la doctrine d'Athénago- » ras, et l'accusent d'y avoir mêlé trop » d'idées platoniciennes. Mais il faut faire » attention que cet écrivain parlait à des » empereurs qui faisaient profession de » philosophie, et qui sans doute res- » pectaient Platon : c'était un trait de » prudence de se conformer à leur goût, » et de leur alléguer en plusieurs choses » l'autorité de ce philosophe. Quand même » Athénagoras aurait conservé, après sa » conversion ; les opinions platoniciennes » qui lui paraissaient conciliables avec » les dogmes du christianisme, nous ne » voyons pas où serait le crime. De là

» même il s'ensuit que notre religion, dès » sa naissance, n'a pas redouté l'examen » des philosophes. » Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagoras le roman du *Vray et parfait amour*, contenant les *Amours honnestes de Théagène et de Chariclée, etc.*, en 1599 et 1612, in-12, mais cet ouvrage n'a jamais existé avant lui, ou du moins avant son siècle. L'abbé Langlet l'attribue à Philander. Quelque mince que soit le mérite de cet ouvrage, on peut louer l'intention de l'auteur, qui voulait l'opposer au roman obscène des *Amours de Théagène et de Chariclée*. Voyez HÉLIODORE d'Emèse. L'*Apologie* et le *Discours sur les morts*, d'Athénagore, ont été traduits en français par Arnaud du Ferrier, 1577. On trouve, en outre, une analyse de l'*Apologie*, dans le 1^{er} volume de la *Suite des anciens apologistes de la religion chrétienne*, par l'abbé de Gourcy, Paris, 1785, in-8°.

ATHÉNAIS. Voyez EUDOXIE.

ATHÉNÉE, grammairien, appelé le *Varron des Grecs*, né à Naucratis en Egypte, vivait dans le 2^e siècle, sous Marc-Aurèle. Son érudition était profonde, et sa mémoire prodigieuse. De tous les ouvrages qu'il avait composés, il ne nous reste que les *Dipsosophistes*, c'est-à-dire, *les Sophistes à table*, en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du troisième, et presque tout le dernier, nous manquent. Le nombre infini de citations et de faits curieux rendent cet ouvrage intéressant à tous ceux qui aiment à connaître les mœurs de l'antiquité. L'auteur aurait pu se dispenser de faire égayer ses philosophes par des médisances et des obscénités. Noël le Comte (*Natalis Comes*) l'a traduit en latin, et c'est sur cette version que l'abbé de Marolles l'a mis en français. Ces deux traductions sont peu fidèles. L'édition d'Athénée donnée par Casaubon, 1621, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de Daleschamps, est préférable à toutes les autres. Une nouvelle traduction latine par M. Jacobs, savant professeur de Munich, a paru à Iéna en 1809, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec ATHÉNÉE, philosophe de Séleucie, qui vint à Rome sous Auguste, et fut ami intime de Murena, qui conspira contre ce prince ; il fut néanmoins jugé innocent, et mourut quelque temps après, écrasé par la chute de la maison où il dormait.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, floriss-

sait du temps de Plin. Il soutenait que le feu, l'air, l'eau et la terre n'étaient pas les vrais élémens ; mais le chaud, le froid, le sec et l'humide, et un cinquième qu'il ne savait comment définir : il l'appelait *esprit*, en grec *pneuma* ; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *pneumatiques*. On voit que dans le choix des quatre élémens, Athénée prenait des effets pour des causes et des principes.

ATHÉNÉE, de Byzance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le *Recueil* des ouvrages des anciens mathématiciens, Paris, 1693, in-fol., grec et latin.

ATHENORIUS, fils de Démétrius, fut envoyé par Antiochus-Sidètes, roi de Syrie, vers Simon Machabée pour lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gazara et de la forteresse de Jérusalem, et de lui payer des tributs pour les villes qu'il occupait hors de la Judée. Simon répondit qu'il n'avait rien usurpé du domaine du roi, et que pour les places que le roi répétait, elles avaient été prises par les Juifs pour se mettre à couvert des maux continuels qu'elles occasionnaient. Athénoribus alla rapporter la réponse de Simon à Antiochus au siège de Dora. Ce monarque envoya contre lui Cendebée, qui fut défait et mis en fuite par les deux fils du grand-prêtre Simon. I Mach. 46.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, précepteur et ami d'Auguste, avait été rhoisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimait les femmes. Parmi les dames qu'il cultivait, il y avait la femme d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci étant allé le voir, le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoyait à sa maîtresse ; et s'étant présenté à Auguste, étonné de ce déguisement, il lui dit : « A quoi vous exposez-vous, seigneur ? Un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser et laver dans votre sang la honte que vous lui préparez ? » Auguste ne fut pas fâché de cette leçon ; elle le rendit plus circonspect et plus équitable. Athénodore

ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla en partant à son élève, pour calmer son naturel bouillant, de compter les vingt-quatre lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colère ; mais il paraît qu'il ne les compta pas longtemps. Ce philosophe mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui par une reconnaissance absurde, lui décernèrent des sacrifices comme à un dieu. Athénodore avait fait plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, entre autres un *Traité de la noblesse, un du travail et du délasement*. Quelques critiques croient que c'est le même Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude, qui depuis parvint à l'empire. M. Brucker (*Hist. crit. de la philosophie*) adopte cette opinion ; mais M. l'abbé Sévin (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, t. 43, p. 54) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, était mort avant la naissance de Claude. — Plin le Jeune parle d'un philosophe ATHÉNODORE, auquel un spectre apparut avec des circonstances effrayantes. Mais l'ensemble de cette histoire n'en favorise pas la croyance, et Plin lui-même ne sait dans quel sens et jusqu'à quel point on peut l'adopter.

ATHÉNODORE (saint), évêque de Néocésarée, frère de saint Grégoire le Thaumaturge, assista au concile d'Antioche contre Paul de Samosate, et fut martyrisé pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 255. — Il ne faut pas le confondre avec un autre saint ATHÉNODORE, évêque de Mesopotamie, martyrisé sous le président Eleusius, du temps de Dioclétien.

ATHENOGENE, martyr du 5^e siècle, fut jeté dans un abîme. Saint Basile, au chap. 5 du livre du Saint-Esprit, fait mention d'une hymne sur la Trinité, qu'il composa avant d'être précipité.

ATHIAS (JOSEPH), juif, imprimeur d'Amsterdam, publia en 1661 et 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8°, qui lui méritèrent une chaîne d'or et une médaille, dont les états généraux lui firent présent. Ces éditions étaient recherchées par les savans, avant celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1700. La *Bible* d'Athias, conjointement avec la *Polyglotte* d'Alcala et de Bamberg, ont servi comme de base à l'édition de Reineccius, réimprimée en

1793, par les soins du savant Dorderlein. — Il ne faut pas le confondre avec Isaac ATHIAS, rabbin espagnol, dont on a une *Explication* des différens préceptes de la loi mosaïque.

ATHLONE (GODARD de RÉEDE, comte d'), d'une famille distinguée de Westphalie, général des troupes hollandaises. Après avoir remporté des victoires qui facilitèrent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, il fit la campagne de 1702 avec le duc de Marlborough, et mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'était distingué autant par sa clémence que par sa valeur.

* **ATKINS** (Sir ROBERT, jurisconsulte célèbre en Angleterre, descendant d'une des plus anciennes familles du comté de Gloucester, fut créé chevalier du bain, au couronnement de Charles II, et devint plus tard l'un des douze grands-juges d'Angleterre dans la cour des communs-plaids. En 1679, il se démit de sa charge, et vécut à la campagne jusqu'en 1683, époque à laquelle il quitta sa retraite pour défendre le malheureux lord Russel, qu'il ne put, malgré son éloquence, préserver de l'échafaud. L'année suivante, Atkins défendit avec plus de succès l'orateur de la chambre des communes, sir William Williams, poursuivi comme auteur de libelles séditieux, pour avoir imprimé et publié, par ordre de la chambre, une pétition inculpant les ministres. Sir Robert fut un des plus chauds partisans de la révolution de 1688. Le roi Guillaume reconnut son zèle, en le nommant, en 1689, lord chef-baron, ou premier président de la cour de l'échiquier; au mois d'octobre de la même année, Atkins fut élu orateur de la chambre, à la place du marquis de Halifax. Il mourut, âgé de 88 ans, en 1709, dans sa terre de Glocestershire, où il s'était retiré depuis 14 années. Tous ses ouvrages ont été rassemblés en un seul vol. in-8°, sous le titre de *Traité des parlementaires et politiques*. On y trouve une *Dissertation sur l'élection des membres du parlement*, des *Recherches sur le pouvoir de dispenser des lois pénales*, un *Discours du lord chef-baron de l'échiquier, le jour de la réception et prestation de serment du lord maire de Londres, devant la cour de l'échiquier, en 1695*, etc. Ce dernier discours fit du bruit en Angleterre, parce qu'il renfermait une violente diatribe contre Louis XIV, et qu'il dénonçait toute la corruption du gouvernement anglais. — Son fils sir Robert ATKINS, lui survécut moins de

deux ans, et mourut en 1711, âgé de 67 ans. Il avait été élu membre du parlement, et écrivit une *Histoire de Glocestershire*, Londres, 1712, in-fol.

* **ATKINS** (RICHARD), auteur anglais, né en 1615, d'une famille noble du comté de Glocester. Son dévouement à la cause royale, pendant la guerre civile, ayant amené la perte de sa fortune, il se mit à composer des livres; mais cette ressource ne contribua pas à l'enrichir, et il mourut en prison, pour dettes, en 1677. On a de lui : | un *Traité sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, publié à Londres, 1664, in-4°; | son *Apologie*, contenant une Relation de quelques circonstances de la guerre qui se faisait à l'ouest de l'Angleterre, suivie d'un petit ouvrage de mysticité, intitulé : *Soupirs et éjaculations de l'âme*, in-8°, 1669.

ATOSSA, fille aînée de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse son propre frère, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en troisièmes noces, l'an 521 avant J.-C., à Darius, dont elle eut Xerxès, qui succéda à son père dans le royaume des Perses. Atossa, selon Ussérius, est la même qui est appelée Vasthi dans l'Ecriture. Il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose d'exact et d'uniforme chez les écrivains sur cette époque de l'histoire profane : ce n'est qu'en la combinant avec l'Histoire sainte qu'on trouve quelque point d'appui pour se décider; mais cette combinaison même est un ouvrage pénible et incertain. Voyez ASSUERUS.

ATRÉE, roi d'Argos et de Mycènes, fils de Pélops et père d'Agamemnon et de Ménélas, vivait l'an 1291 avant J.-C. Thyeste son frère, s'étant fait aimer de sa femme Elope, et craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, et lui fit manger dans un festin deux enfans, fruits de son crime. Sénèque, Crébillon et Voltaire ont mis ces horreurs sur le théâtre : mais quel peut être le but de telles représentations, sinon de noircir le caractère national, de le familiariser avec les forfaits, d'exalter l'imagination par des images atroces, et d'irriter les cœurs par des commotions aussi inutiles que dangereuses? Horace, dans son Art poétique, semble avoir voulu proscrire ce sujet de la scène :

Nec humana palam coquet exta nefarius Atreus.

On dira qu'il n'a condamné que la repré-

sensation de la catastrophe : mais quel est donc le choix des dramatises qui se déterminent pour des sujets dont l'action principale n'est pas représentable ?

ATRONGE, simple berger qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archélaüs demandait à Rome cette couronne pour lui. Le roi berger s'étant soutenu quelque temps avec le secours de quatre de ses frères, aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archélaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume et lui fit ensuite ôter la vie.

ATTAIGNANT (l'abbé de l'). Voyez **LATTAIGNANT**.

* **ATTALE**, roi de Pergame, était fils d'un autre Attale, frère de Philétère. Eumène son cousin étant mort sans enfans, Attale prit le gouvernement de Pergame, vers l'an 241 av. J.-C. Il défit les Gaulois qui ravageaient depuis long-temps l'Asie mineure, et, pour les empêcher de recevoir à chaque instant de nouvelles recrues, il les força à abandonner les bords de la mer et à se retirer dans l'intérieur du pays, où ils fondèrent un état et ne cherchèrent plus à troubler le repos des autres nations voisines. Attale, après cette victoire, prit le titre de roi, ce que n'avaient pas osé faire ses deux prédécesseurs ; il profita de la captivité de Séleucus Callinice pour s'emparer de toute l'Asie en-deça du mont Taurus. Ces conquêtes lui furent presque toutes enlevées par Achæus ; mais il en reprit une partie avec l'aide d'un corps de Gaulois qu'il avait fait venir de l'Europe ; il s'allia ensuite avec Antiochus le Grand pour faire la guerre à Achæus qui s'était révolté. Il fit aussi une alliance avec les Romains contre Philippe, roi de Macédoine. Toujours fidèle à ses engagements, il contracta la maladie dont il mourut, en faisant un discours aux Béotiens pour les exhorter à se réunir aux Romains contre Philippe ; il parla avec tant de véhémence qu'il tomba en faiblesse ; on le transporta à Pergame, où il mourut l'an 187 av. J.-C. Il était âgé de soixante-douze ans, et en avait régné quarante-quatre ; il laissa quatre fils, Eumène, Attale, Philétère, et Athénèus qu'il avait eus d'Apollonis de Cyzique.

ATTALE II, *Philadelphus*, roi de Pergame et frère d'Eumène II, prit la couronne, et la fit passer ensuite sur la tête de son neveu, dont il était le tuteur. Il défit Antiochus, donna du secours aux

Romains, arrêta les irruptions de Démétrius, et fonda Attalie, Philadelphie et d'autres villes. Il mourut l'an 158 avant J.-C., âgé de 82 ans. Ce prince était fort lié avec les philosophes de son temps, particulièrement avec Polémon, chez lequel cependant il n'avait pas grande sagesse à puiser. Voyez **POLÉMON**. C'est à cet Attale que les Romains écrivirent en faveur des Juifs. *J. Mach.* 17.

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philométor*, fils d'Eumène et de Stratonice, commença son règne par ôter la vie à plusieurs de ses amis et de ses parens. Il donnait pour prétexte à ces atrocités, de vouloir venger, tantôt la mort de sa mère, tantôt de son épouse Bérénice. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce prince était tombé en démence, et qu'il ne lui restait que peu d'éclairs de raison. Il abandonna ensuite le soin de ses affaires pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivait des plantes salutaires et des poisons, tels que l'aconit et la ciguë, qu'il envoyait quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux. Il avait entrepris d'élever un tombeau à sa mère ; mais ayant trop long-temps travaillé au soleil, il contracta une fièvre, et en mourut l'an 134 avant J.-C., sans laisser d'enfans de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers. *Populus romanus meorum hæres esto*, portait son testament en vertu duquel la république prit possession de son royaume.

ATTALE (*Priscus Attalus*), né dans l'Ionie, s'avança à la cour des empereurs d'Occident, et obtint le rang de sénateur. Il était préfet de Rome en 409, lorsqu'Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnaître empereur par le sénat et le peuple romain ; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de sa pourpre impériale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de temps après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romaine. On prétend qu'un jour Alaric le produisit en public habillé en empereur, et le lendemain il le fit paraître à sa suite avec une robe d'esclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules ; mais comme il n'avait ni argent, ni soldats, ni province, il fut errant jusqu'en

416, où il fut pris par le général Constance, et envoyé à Honorius, qui était pour lors à Ravenne. Ce prince le laissa vivre, et se contenta de lui faire couper la main qui avait porté le sceptre; il publia même un édit par lequel il pardonnait aux gens de guerre qui l'avaient suivi. Attale mourut dans l'île de Lipari, où Honorius l'avait relégué.

*ATTARDI (BONAVENTURE), de l'ordre de Saint-Augustin, né à Saint-Philippe d'Agire ou d'Argire, ancienne ville de la Sicile, fut d'abord professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, et ensuite nommé, en 1738, provincial de son ordre, en Sicile et à Malte. On a de lui : | *Bilancia della verità*, Palerme, 1758, in-4°. C'est une réponse au livre intitulé : *Paulus apostolus in Mari, quod nunc venetus sinus dicitur, naufragus*, par le Père Ignace Giorgi, bénédictin de la congrégation de Raguse. La question était de savoir ce que c'était que l'île appelée en latin *Melita*, où aborda saint Paul après son naufrage. L'opinion la plus commune voulait que ce fût l'île de Malte, entre la Sicile et l'Afrique, tandis que d'autres soutenaient que c'était une île de la Dalmatie, dite aujourd'hui *Melada*. Le père Giorgi avait écrit en faveur de cette dernière opinion; Attardi soutint victorieusement la première; | *Lettera scritta ad un suo amico, in prova che San Filippo d'Argira fu mandato dal principe degli apostoli San Pietro*, Palerme, 1758, in-4°; | *La Riposta senza maschera al sig. Lodovico Antonio Muratori*, Palerme, 1742. C'est un des nombreux écrits qui attaquèrent le sage Muratori, lorsqu'il eut soutenu, sous le nom d'Antonio Lampridio, que l'on n'était pas obligé de défendre par l'effusion de son sang, l'opinion de l'immaculée conception de la vierge Marie (Voyez MURATORI).

* ATTAVANTI (PAUL), de l'ordre des frères servites et communément appelé frère Paul de Florence, naquit dans cette ville en 1419, et se distingua par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il était lié avec les savans les plus célèbres de son temps, et assistait souvent aux assemblées de l'académie platonicienne, qui tenait ses séances dans le palais de Laurent de Médicis. Les succès qu'il obtint dans ses prédications étendirent son ordre en Piémont, en Savoie et en Suisse, et il en devint le provincial dans la Toscane; Attavanti mourut à Florence, en 1499, âgé de 80 ans. On a de lui : | *Vita beati Joa-*

chimi ordinis servorum, etc., insérée sous la date du 16 avril, dans le tome 2 des *Actes des saints* de Bollandus; | *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4°; | *Breviarium totius juris canonici*, Milan, 1478 et 1479, in-fol. Memmingen, 1486, et Bâle, 1487, in-4°; | *Expositio in Psalmos penitenciales*, Milan, 1479, in-4°; | *De origine ordinis Servorum B. Mariæ dialogus*, Parme, 1727, in-4°, Florence 1741, in-8°. On doit encore à Attavanti d'autres ouvrages qui n'ont point été imprimés entre autres : | *Vie de sainte Catherine de Sienne*; | *Histoire de la maison de Gonzague*; | des *Sermons*. On ignore ce que sont devenus ces manuscrits.

ATTAYDE. Voyez ATAYDE.

* ATTEIUS CAPITO, vivait sous le règne d'Auguste, et fut, d'après Tacite (liv. 4^{re} de ses *Annales*), un des plus habiles jurisconsultes de Rome. Il devint tribun avec Aquilius Gallus, consul avec Germanicus, l'an 746 de Rome, et obtint, sous Tibère des emplois considérables. Son savoir ne le mit pas à l'abri de la superstition, car il croyait qu'on ne pouvait, sans crime, graver les images des dieux sur des anneaux. Souple et adroit il sut flatter les caprices et les passions de Tibère. Cet empereur, ayant employé dans un édit un mot peu usité, quoiqu'il eût la prétention de parler avec élégance et pureté, consulta Atteius Capito sur ce qu'il pensait de cette expression : « Seigneur, lui répondit celui-ci, personne ne s'en est encore servi à la vérité; mais » mais nous nous en servirons à l'avenir, » par le respect que nous avons pour tout » ce qui vient de vous. » Pomponius, plus franc, dit : « Vous pouvez, César, donner » aux hommes le droit de bourgeoisie » mais non aux mots. » Atteius laissa plusieurs ouvrages qui se sont perdus, et dont plusieurs auteurs anciens ont fait l'éloge, en en citant des fragmens. En voici les titres : | *Commentaria ad duodecim tabulas*; | *Conjectaneorum libri CCLX, de pontificio jure*; | *De jure sacrificiorum libri decem*; | *De senatoris officio*. Ce jurisconsulte romain mourut l'an 25 avant J.-C.

* ATTENDOLO (JEAN-BAPTISTE), fils d'un habile ingénieur du même nom, naquit à Capoue, et florissait vers 1580. Il était prêtre séculier, et il se distingua par ses profondes connaissances dans l'hébreu, l'arabe et le grec; ses poésies ajoutèrent encore à sa réputation. Dans la querelle

qui s'éleva entre l'académie de la Crusca et Camille Pellegrino, au sujet de la Jérusalem délivrée du Tasse. Attendolo se prononça ouvertement pour ce grand poète contre l'académie, quoiqu'il en fût membre lui-même. Attendolo mourut vers la fin de 1592, écrasé par sa voiture qui versa et dont les roues lui passèrent sur le corps. Il a laissé : | *Orazione nell'essequie di Carlo d'Austria principe di Spagna*, Naples, 1571, in-4°; | *Orazione militare, all'altezza del serenissimo D. Giovanni d'Austria, per la vittoria navale ottenuta dalla Santa Lega nell'Echinadi*, Naples, 1575, in-4°; | *Rime* (poésies) publiées d'abord avec celles de Benedetto dell'Uva et de Camillo Pellegrino, *Con un breve discorso dell'epica poesia*, Florence, 1584, in-8°, réimprim. à Naples quatre ans plus tard, in-4°, avec 22 sonnets de plus; | *Bozzo di 12 Lezioni sopra la canzone di M. Francesco Petrarca: Vergine bella*, etc., Naples, 1604, in-4°, ouvrage que l'auteur, surpris par la mort, a laissé imparfait; | *L'Unità della materia poetica sotto dieci predicamenti e sentimenti ne' due principi della Toscana e latina poesia, Petrarca, e Virgilio*, Naples, 1724, in-8°, 2^e édition; la première est très rare. Après la mort de Tansillo, Attendolo corrigea le poème intitulé : *le Lacrimedi santo Pietro*, que cet auteur avait laissé imparfait. (Voy. TANSILLO).

ATTERBURY (FRANÇOIS), naquit à Mitleton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662. Ses premières études, faites aux collèges de Westminster et d'Oxford, annoncèrent ses talens. Dès l'âge de 22 ans, il mit en vers latins l'*Absalon* et l'*Achitophel* de Dryden, poète anglais. En 1687, année de son doctorat, il écrivit une *Apologie pour Martin Luther*, contre les catholiques; ouvrage peu digne de ses lumières, et dont l'enthousiasme de secte fait tout le mérite. Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine Anne, fut doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1715. Après la mort de cette princesse, Atterbury s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et banni l'année suivante du royaume. Cet évêque anglican, retiré en France, fut l'ami des gens de lettres; il s'en fit rechercher par son érudition et par son goût, et aimé par sa politesse et les agrémens de son commerce. Il mourut à Paris en 1752, âge de 71 ans. On a de lui | des *Sermons* en anglais; | des *Lettres latines*, dignes

des meilleurs littérateurs : on les trouve dans le recueil des pièces de littérature, par l'abbé Granet; | des *Reflexions sur le caractère de Japis dans Virgile*. On peut voir un long extrait de cette dissertation à la fin du Virgile de l'abbé des Fontaines. L'auteur la composa pendant son séjour à Paris, comme il le dit dans ces vers élégans qui terminent son écrit :

Hæc ego lusi

Ad Sequana ripas, Tamesino a flumine longe,
Jam senior, languensque, sed ipsa in morte meorum,
Quos colui, patriæque memor, nec degeer usquam.

ATTERSOL (GUILLAUME), savant anglais, vivait au commencement du 17^e siècle. Il a composé plusieurs ouvrages : le plus connu est son *Commentaire* en anglais sur le livre des Nombres, 1618, in-fol.

ATTICHI. Voyez DONI d'

ATTICUS (TIRES POMPEIUS), chevalier romain, fils d'un père qui cultivait les lettres, et qui lui inspira ce goût, dut son surnom à son séjour à Athènes; il fut étroitement uni avec Cicéron, son contemporain. Les proscriptions de Cinna et de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athènes. Il y apprit la langue grecque avec tant de succès qu'il la parlait aussi facilement que la latine. Les troubles de Rome étant calmés, Atticus revint dans sa patrie, emportant les regrets de tous les Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius et tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se comporta si bien, qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Quoiqu'Atticus ne se fût point montré partisan d'aucune des factions qui déchiraient Rome, quand il apprit que Brutus était forcé de quitter l'Italie, il lui envoya 100,000 sesterces, et donna ordre qu'on lui en remit 300,000 en Epire. Content de partager sa vie entre les plaisirs de l'esprit et ceux du cœur, il refusa constamment toutes les charges. Il composa des *Annales*, des *Eloges des hommes illustres*, en vers, et divers autres écrits grecs et latins. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il ressentit les faiblesses de la philosophie, et n'eut pas le courage de supporter les infirmités de la vieillesse; il se laissa mourir de faim, quoique son ami Cicéron se fût efforcé de lui faire comprendre que la vraie philo-

sophie proscrivait toute espèce de suicide, et qu'il n'était pas permis à l'homme de quitter à volonté le poste où Dieu l'avait placé. *Piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis, nec injussu ejus a quo ille datus est, ex vita migrandum est.* Il mourut l'an 35 avant J.-C. Ciceron lui a adressé les deux beaux traités de *Amicitia* et de *Senectute*, et écrit un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires domestiques. L'abbé Montgault les a traduites en français, avec des notes, 6 volumes in-12. *Voyez* ce nom.

ATTICUS (HÉRODE), fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 77 de J.-C., était d'une famille illustre d'Athènes, et descendait des *Eacides*. L'un de ses ancêtres avait été consul à Rome, et il fut lui-même revêtu de cette dignité l'an 143. Disciple de Favorin et Polémon, il fut le maître de l'empereur Vérus; cette éducation, à en juger par ses fruits, lui fit peu d'honneur. Son père lui avait laissé des richesses immenses; mais il préféra à tous ses trésors la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. On disait de lui, qu'il était la langue grecque elle-même, et le roi du discours. Il avait composé divers ouvrages; mais il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçait : *Ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus?* Cette réponse, qui renferme un sens profond, et qui devrait être vraie, est contredite néanmoins par la pusillanimité ordinaire aux vieillards, et qui suivant Horace, en fait le caractère :

Res omnes timide gelideque ministrat.

Dans le 16^e siècle, on a trouvé un monument grec qui fait mention de cet Atticus. C'est une colonne de marbre avec une inscription que Saumaise a publiée avec des notes.

ATTICUS, moine de Sébaste en Arménie, n'étant encore que prêtre, servit de témoin contre saint Jean Chrysostôme, lorsque celui-ci fut chassé de Constantinople. Il succéda à Arbène sur le siège patriarcal de Constantinople, en 406, du vivant de saint Jean Chrysostôme, pasteur légitime. Le pape Innocent I, et divers évêques d'Orient désapprouvèrent cette élection. Innocent envoya ses légats pour rétablir saint Jean Chrysostôme, mais ils furent

malltraités par le parti d'Atticus, sans qu'il soit certain qu'Atticus y eût part, tout se faisant par ordre de l'impératrice Eudoxie, qui régnait despotiquement. Ce qui peut en faire douter, c'est qu'après la mort de saint Jean, le pape lui accorda sa communion, à condition qu'il remettrait le nom du saint patriarche dans les diptiques, ce qu'Atticus exécuta sans répugnance. Devenu possesseur légitime de son siège, il édifia son troupeau et l'instruisit. Il composa un traité *De fide et virginitate*, pour les princesses filles de l'empereur Arcadius. Saint Cyrille et le pape saint Célestin font son éloge, et se servent de son témoignage contre les erreurs de Nestorius. Les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine citent ses écrits, pour en composer, avec les témoignages des autres Pères, une chaîne de traditions contre les nestoriens et les eutychiens. Saint Prosper loue le zèle avec lequel il opposa aux pélagiens l'antiquité de la foi. Il mourut en 437.

ATTHA, prince scythe et idolâtre, surnommé le *fléau de Dieu*, roi des Huns, était fils de Mandras et succéda à son oncle Roas, en 434. Il régna d'abord avec son frère Bléda, qu'il fit ensuite assassiner, attribuant ce meurtre à une inspiration du ciel. Afin de mieux se concilier le respect des Huns, il leur fit accroire qu'il avait trouvé l'épée de leur divinité tutélaire, avec laquelle il pouvait prétendre à l'Empire de l'univers. De la Hongrie et de la Scythie où il se trouvait avec ses peuples barbares, il commença par désoler la Thrace et l'Orient, et imposa un tribut à l'empereur Théodose le Jeune. Il s'avança ensuite du côté du Danube et du Rhin, mit tout à feu et à sang, entra dans les Gaules, saccagea Trèves, Worms, Mayence, Tongres, Arras, etc. Troyes fut délivrée par son évêque (*Voyez* saint LOUP). Il fondit sur Orléans, l'an 451. Aétius, Théodoric et Mérovée, qui avaient joint leurs troupes contre ce monstre altéré de sang, le chassèrent de devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de temps après dans les plaines de Châlons (1), et lui tuèrent, dit-on, plus de 200 mille

(1) Plusieurs écrivains pensent que c'est au siège d'Orléans même qu'Attila fut défait, et qu'au lieu de *Campis catalaunicis*, il faut lire *Secalaunicis*, la bataille s'étant donnée selon eux, près de la Sologne (*Secatannum* ou *Secalaunia*). Il est effectivement difficile de comprendre qu'Attila ait levé le siège d'Orléans sans en venir aux mains. Les plaines de l'Orléanais semblent aussi propres à vérifier cette leçon.

hommes; mais il est bon de se rappeler toujours, à l'occasion des anciennes batailles, que le nombre de tués y est toujours exagéré, comme celui des combattans. Attila, frémissant de fureur et de rage, craignit pour la première fois. Il avait fait dresser au milieu de son camp un large bûcher, où il devait se précipiter avec tous ses trésors, en cas de désastre. C'était fait de lui, si Aëtius, qui appréhendait que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Thorismond, roi des Goths, fils de Théodoric, tué dans la bataille, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares, et de les massacrer tous. Attila eut le temps de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes et rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit le maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses, et égorgé les habitans, il la livra aux flammes. Comme elle ne fut ni rétablie ni démolie depuis, et que le feu épargna tout ce qui n'était pas combustible, ses ruines présentent encore aujourd'hui un aspect imposant et bien propre à fixer les regards d'un voyageur philosophe. Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance, Modène, Parme, et presque toute la Lombardie et la Vénétie, essuyèrent à peu près le même traitement. Il avait pris pour prétexte de cette nouvelle guerre, le refus qu'on lui avait fait de lui remettre Honoria, sœur de Valentinien III. Cette princesse avait eu la lâcheté de réclamer les secours d'Attila contre sa famille. Elle lui avait aussi demandé d'être reçue au rang de ses épouses. Attila, en feignant de défendre la beauté persécutée, exigeait avec la main d'Honoria, la moitié de l'empire. Le pape saint Léon, craignant que Rome et son troupeau ne fussent la proie de ce conquérant barbare, eut le courage de l'aller trouver, et lui persuada, au grand étonnement de son armée, de rebrousser chemin. Baronius rapporte, d'après un écrivain du 8^e siècle, qu'Attila vit deux personnes vénérables, qu'on a crues être saint Pierre et saint Paul, à côté du pape Léon, pendant qu'il parlait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la rétrogradation subite de ce barbare, à la voix d'un prêtre, est une merveille plus grande que toutes les apparitions. Il repassa le Danube avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se

montrer. Il épousa, peu de temps après, une fille du roi des Bactriens, nommée Ildico, se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la table et du lit, le soir et la nuit de ses noces, que s'étant endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 453. C'est ainsi que mourut ce conquérant, ou plutôt ce dévastateur, qui joignait à un courage impétueux, la férocité, l'artifice et la fourberie. Il prenait dans ses lettres et ses édits les titres suivans : *Attila, filius Bendemi, nepos magni Nemrod, nutritus in Engaddi, Dei gratia rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis et flagellum Dei.* « Attila, fils de Bendemus, » petit-fils du grand Nemrod, élevé et » nourri dans Engaddi, par la grâce de » Dieu roi des Huns, des Mèdes, des Goths, » des Daces; la terreur de l'univers et le » fléau de Dieu. » Il avait coutume de dire, « que les étoiles tombaient devant lui, que » la terre tremblait, et qu'il était un » fleau pour le monde entier. » *Stellas pre se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.* Il fut occupé pendant 20 ans de l'ambition de subjuguier la terre, et il n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois, que pour les distribuer à ses soldats. Après ses expéditions, il se reposait dans une cabane, où on lui servait à manger dans des plats de bois. Tel devait être le caractère d'un homme destiné à châtier la mollesse et la corruption des Romains. Attila était petit, mais très robuste; il avait la voix forte et sonore; les rois qui suivaient sa cour disaient qu'ils ne pouvaient supporter la sévérité de ses regards.

ATTILIUS Regulus. Voyez REGULUS *Attilius*.

ATTILIUS, poète latin, a écrit quelques tragédies, et entre autres *Electra*, qu'il avait traduite de Sophocle, comme le remarque Cicéron, qui trouvait ses vers durs. Suétone fait aussi mention de cette pièce. Il vivait vers l'an 615 de Rome.

ATTIRET (le frère JEAN-DENIS), naquit à Dole, en Franche-Comté, le 31 juillet 1702. Son goût le porta d'abord vers la peinture. Il étudia son art en France, et alla se perfectionner à Rome, à la sollicitation du marquis de Brossia, son protecteur. Il entra chez les jésuites à l'âge de 50 ans en qualité de frère convers. Les jésuites de la Chine ayant demandé un peintre pour leur mission, Attiret sollicita cette destination, et partit

vers la fin de 1737. Il présenta à l'empereur son tableau de l'*Adoration des Rois*, qui a justement mérité les suffrages des connaisseurs. Habitant d'un pays nouveau, il lui fallut essayer son pinceau sur des matières nouvelles, et plier son goût aux bizarres usages de cette nation; il prit des leçons des peintres chinois, qui admirèrent son talent et s'avouèrent vaincus. L'empereur Kien-Long occupait alors le trône et agrandissait tous les jours ses états par de nouvelles conquêtes. Attiret ne cessait pas plus de peindre que le roi de vaincre, et tous les mois voyaient éclore quelque tableau en l'honneur d'une nouvelle bataille gagnée. La rapidité avec laquelle il était obligé de les faire ne lui permit pas de les soigner parfaitement; mais l'empereur ne laissa pas d'en orner ses appartemens, sans doute parce que même avec ses défauts, Attiret n'avait point de rival. Il avait un logement dans le palais. Kien-Long se donnait tous les jours le plaisir d'aller le voir dessiner, et l'encourageait par des paroles flatteuses. Reconnaissant des services de son Apelles, il voulut le récompenser en lui envoyant le brevet de mandarin : l'humble frère le refusa constamment, et ne voulut même pas accepter la pension qui lui fut offerte. Accablé de travaux qui ne lui laissaient point un instant de relâche, il mourut en 1768, à l'âge de 66 ans, plus estimable par ses vertus qu'admirable par son talent. Attiret, au rapport des missionnaires, avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit, et une piété tendre réunie au plus aimable caractère. Tous ses tableaux sont conservés dans un des appartemens du palais de l'empereur, où personne n'est admis. Son tableau de l'*Ange gardien* orne la chapelle des néophytes, dans l'église de la Mission française de Pékin. On trouve une lettre d'Attiret dans le tome 37 des *Lettres-édifiantes*.

* **ATTIRET** (CLAUDE-FRANÇOIS), neveu du précédent, né à Dôle le 14 décembre 1728, apprit la sculpture à l'école de Pigal. Ayant remporté un des grands prix annuels, il fut envoyé à Rome pour se perfectionner. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture, et composa quelques ouvrages qui lui firent une espèce de réputation. Il demeura ensuite à Dijon, où il trouva plusieurs occasions d'exercer son ciseau, et revint enfin dans sa ville natale. Les magistrats de Dôle lui confièrent l'exécution

de la statue de Louis XVI, la première qui ait été élevée à ce prince. Elle a été brisée pendant la révolution. C'est Attiret qui a fait les ornemens de la fontaine publique de Dôle. Il est mort à l'hôpital de cette ville, le 15 juillet 1804.

ATTO, ou **ATTON**, surnommé *Second*, fut fait évêque de Verceil, en 943. Il remplit avec zèle tous les devoirs de l'épiscopat, et gagna la confiance du roi Lothaire, qui le fit un de ses conseillers. Il ne vécut pas au-delà de l'an 960. On a de cet évêque un *Capitulaire* distribué en cent chapitres, inséré dans le *Spicilège* de don Achery; des *Sermons*, des *Lettres*, des *Commentaires*, etc. Charles Barontius, chanoine de Verceil, a donné une édition de tous ces ouvrages; à Verceil, en 1768, en 2 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec **ATTO**, qui a écrit la *Vie de saint Jean Gualbert*, en latin, Rome, 1612, in-4°.

* **ATTUMONELLI** (MICHEL), membre de la société de médecine de Paris, né à Andria, dans la terre de Barri, royaume de Naples, en 1750, s'instruisit dans la médecine dès sa plus tendre jeunesse, et se fit recevoir docteur à Salerne. De retour à Naples, il fut quelque temps professeur de clinique à l'hospice royal des Incurables; enfin il s'adonna entièrement à la médecine, et un grand nombre de cures heureuses établirent bientôt sa réputation. Les armées françaises s'étant retirées de Naples en 1799, il vint se fixer à Paris où il se fit bientôt une brillante clientèle, et il y mourut le 17 juillet 1826. On lui doit | un *Mémoire sur les eaux minérales de Naples et sur les bains de vapeur*, qui contribua à faire connaître avantageusement le vaste établissement de bains que M. Paul venait d'établir; | des *Elémens de physiologie médicale ou Physique du corps humain*, Naples, 1787 et 1788; ouvrage remarquable autant par l'érudition avec laquelle la matière est traitée, que par la justesse des vues de l'auteur. Il avait entrepris de réduire le grand ouvrage sur l'Egypte, dont le prix est au-dessus des moyens pécuniaires de beaucoup d'amateurs, et surtout des gens de lettres; mais son travail est malheureusement resté inédit.

* **ATWOOD** (GEORGES), physicien célèbre, naquit l'an 1742. Dès ses premières études, son goût et son talent le portèrent spécialement vers les sciences physiques, dans lesquelles il fit beaucoup de progrès. Nommé professeur à Cam-

bridge, il s'acquitta de son emploi avec distinction, et attira à son cours tout ce qu'il y avait de grand dans la ville. Le célèbre Pitt l'ayant entendu une fois seulement, lui fit obtenir un emploi dans les finances, et une pension dont il a joui jusqu'à la mort du ministre, arrivée en 1806. Il ne survécut lui-même qu'un an à son protecteur. Il a laissé | *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps avec une description d'expériences relatives à ce sujet*. C'est lui qui a inventé la machine qui sert, dans les cabinets de physique, à démontrer les lois de la chute des corps; | *Analyse d'un cours sur les principes de la physique, fait à l'université de Cambridge*; | *Recherches fondées sur la théorie du mouvement, pour déterminer le temps des vibrations des balanciers des horloges*.

AUBAIS (CHARLES de BASCHI, marquis d'), né au château de Beauvoisin en Languedoc, le 20 mars, en 1686, mort au château d'Aubais en 1777, a laissé un recueil de *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4°, qui ont servi à guider beaucoup d'auteurs dans leur travail. Aubais travailla aux *Pièces fugitives* conjointement avec le sieur Ménard. Le premier publia seul une *Géographie historique*, 1761, in-8°.

* AUBAN (marquis de SAINT-), lieutenant-général des armées du roi, mort le 5 septembre 1785, après 46 ans de service, ayant fait dix-sept campagnes, et s'étant trouvé à trente-huit sièges ou batailles. On lui doit un *Mémoire sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8°; une *Traduction du Traité des armes à feu*, d'Antoni; et quelques autres écrits sur l'art militaire.

AUBERT (saint), *Audebertus* ou *Autpertus*, fut sacré évêque de Cambrai et d'Arras le 21 mars 655, ces deux sièges étant alors réunis. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits merveilleux. La conversion de saint Landelin fut le fruit de ses prières et de ses larmes. Le comte Vincent, Walde trade sa femme, sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces saints fondèrent des monastères par son conseil, il en fonda lui-même quelques-uns, et bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de saint Vaast d'Arras, et concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce

saint. Il fit fleurir la religion et l'étude des saintes lettres dans le Hainaut et la Flandre, mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre à Cambrai. C'était autrefois une abbaye célèbre connue sous le nom du saint évêque. L'abbé Godescard, dans les *Vies des Pères*, parle de lui au 15 de décembre. Voyez sa Vie, publiée par Mabillon, Act. Ben. 1. tom. 2, page 875.

* AUBERT. On compte plusieurs médecins de ce nom; nous citerons les suivants: — AUBERT (François), médecin du roi à Marseille, né à Ollioules en 1692, légua tout son bien pour fonder un hôpital, et mourut en 1782. — AUBERT (François), né à Dormans, en Champagne, en 1695, dirigea les hôpitaux de Châlons-sur-Marne, et écrivit plusieurs ouvrages sur son art, tel qu'un *Discours sur les maladies des bestiaux*; des *Consultations médicales sur la Maladie noire*, 1745, in-4°, une *Réponse aux écrits de M. Navier, touchant le péritoine*, 1751, in-4°. — AUBERT (Jacques), né à Vendôme, et mort à Lausanne, en 1586; il a donné: *Libellus de Peste*, Laus. 1571, in-8°; | *des Natures et complexions des hommes*, etc. Laus. 1571, in-8°, et Paris, 1572, in-16; | deux ouvrages contre la chimie: *De metallorum ortu et causis, brevis et dilucida explicatio*, Lugd. 1575, in-8°; | *Due apologetice responsiones ad Josephum Quercetanium*, Lugd., 1576, in-8°; | *Progymnasmatum in Joannis Ferneli librum de abditis rerum naturalium causis*, Basileæ, 1579, in-8°; | *Institutiones physice instar commentariorum in libros physice Aristotelis*, Lugduni, 1584, in-8°; | Enfin *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam*, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Lausanne, en 1587, et à Lyon en 1596, in-8°.

AUBERT (PIERRE), avocat, né en 1642, et mort en 1755, laissa sa bibliothèque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle serait publique. On a de lui | une nouvelle édition du Dictionnaire de Richelet, en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernières ont fait oublier; | un recueil de *Factums*, en 2 vol. in-4°, Lyon, 1710.

AUBERT (GUILLAUME), sieur de Massoignes, né à Poitiers vers l'an 1554, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1585, et se fit une réputation par ses ouvrages. On distingue celui auquel il donna le nom de singulier de *Les Retranchemens*,

parce qu'il avait pris sur les heures de ses occupations pour le composer, Paris, 1585, in-8°. C'est le recueil choisi de ses pièces qu'il jugeait dignes de passer à la postérité. Il contient entre autres choses un éloge du président de Thou, poème de 500 vers, qui ont été traduits en vers latins par Scévole de Sainte-Marthe; un *Traité en prose de la connaissance de soi-même*, qui ne vaut pas celui d'Abbadie sur le même sujet; | *Vers dédiés au chancelier de l'Hôpital*, avec la traduction en vers latins de Scévole de Sainte-Marthe, in-8°, sans date; | *Histoire des guerres faites par les chrétiens contre les Turcs, sous Godofroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4°. Il mourut vers l'an 1601.

* AUBERT (JEAN-BAPTISTE-SIMON), né en 1751, à Fontvieille, dans le diocèse d'Arles, entra dans l'ordre des augustins, et professa la philosophie et la théologie. En 1791, il prêta serment à la constitution civile du clergé, et devint ensuite curé à Aix et président du presbytère des Bouches-du-Rhône. Aubert fut nommé, en 1798, évêque de ce département, assista en cette qualité au concile de 1801, et donna ensuite sa démission. Le reste de sa vie se passa sans événement remarquable. Avant sa mort, arrivée en 1816, à Fontvieille, Aubert avait signé la rétractation de son serment.

* AUBERT (J.), né en 1740, à Nancy, embrassa la carrière du barreau et mérita la bienveillance du roi Stanislas, dont il a écrit la vie sous ce titre : *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Nancy, 1769, in-12. Les faits y sont bien racontés; mais le style est quelquefois diffus, et les réflexions sont peut-être trop multipliées. Il rendit aussi hommage aux vertus de la fille de Stanislas, en faisant paraître la *Vie de Marie-Thérèse Leczinska, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*, Nancy, 1774, in-8°. L'abbé Proyart paraît avoir puisé dans ces deux ouvrages des renseignements utiles pour les vies de Stanislas et de Marie-Thérèse qu'il a aussi publiées. Aubert est mort en 1800.

* AUBERT (JEAN-LOUIS), surnommé l'abbé, quoiqu'il n'ait été que clerc tonsuré, naquit à Paris en 1741, et mourut en 1814. Il était professeur de langue et de littérature française au Collège Royal. L'abbé Aubert est connu surtout par ses fables, et Voltaire le regardait comme le premier des poètes dans ce genre, après Lafontaine : « Plusieurs de vos fables, écri-

» vait-il à l'auteur dans une de ses lettres, » respirent la philosophie la plus digne de » l'homme; celles du *Merle*, du *Patriar-* » *che* et des *Fourmis* sont de ce nombre. » C'est du sublime écrit avec naïveté. » L'abbé Aubert possédait un goût exquis et une véritable érudition, et il fut l'un des meilleurs critiques de la fin du 18^e siècle. Il commença en 1752 par rédiger les Petites-Affiches de province, puis celles de Paris, écrivit ensuite dans le *Journal de Trévoux*, connu depuis sous le nom de *Journal des Beaux-Arts*, et enfin dans la *Gazette de France*. Sa poésie est facile; mais Lamothe et Florian l'emportent sur lui sous le rapport de la finesse et de la grâce.

* AUBERT-DUBAYET, né à la Louisiane, en août 1759, était sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais, en 1780. Après avoir obtenu le grade de capitaine, en combattant pour l'indépendance des Etats-Unis, il vint en France au moment où la révolution venait d'éclater. Il en adopta les principes avec chaleur, fonda dans le Dauphiné la première société populaire qui ait existé en France, et fut député en 1791 par le département de l'Isère à l'assemblée législative. En 1793, il défendit avec honneur la ville de Mayence, qui fut forcée néanmoins de se rendre. Dénoncé pour cette capitulation, Dubayet se justifia des accusations qui avaient été dirigées contre lui. Il fut ensuite envoyé avec ses troupes contre les Vendéens, et fut bientôt rappelé à Paris comme suspect. Le gouvernement le fit jeter dans un cachot de l'Abbaye; mais la chute de Robespierre le sauva. En 1796, Dubayet commandait en chef l'armée des côtes de Cherbourg. Le Directoire le nomma bientôt ministre de la guerre, place que Dubayet échangea au bout de 4 mois pour celle d'ambassadeur à Constantinople. On se souvient encore de la réponse que lui fit le grand-seigneur, lorsqu'il notifia à sa hauteesse l'avènement du Directoire. « Je » reçois avec grand plaisir, lui dit ce prince, » la notification que vous me faites de l'avènement du Directoire. Au moins ce- » lui-là n'épousera pas une archiduchesse » d'Autriche. » Dubayet fut emporté presque subitement par une fièvre maligne, le 27 frimaire an 6 (17 décembre 1797), après 15 mois de résidence en Turquie, lorsque son épouse allait arriver à Constantinople.

AUBERTIN (EDME), ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595,

mort à Paris en 1652, est auteur d'un livre estimé dans sa communion, sous le titre de *L'Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-fol. Cet ouvrage a été victorieusement réfuté par Arnauld, dans la *Perpétuité de la Foi*. Bayle accuse M. Olier, fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, d'avoir tourmenté ce ministre à sa mort. Tous ceux qui connaissent le genre de vertu de cet illustre ecclésiastique que savent ce qu'il faut penser de cette accusation d'un philosophe.

AUBERY ou AUBRY (JEAN), *Albericus*, natif du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier, vivait au commencement du 17^e siècle. On a de lui l'*Apolo-gie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8°, et l'*Antidote de l'amour*, 1599, in-12. Cet ouvrage curieux et savant fut remis sous presse en 1663, in-12.

AUBERY (ANTOINE), avocat de Paris, né le 18 mai 1616, écrivain infatigable, se levait à 5 heures tous les jours, et étudiait sans relâche jusqu'à 6 heures du soir qu'il allait chez quelqu'un de ses amis. Il ne faisait guère de visites, et en recevait encore moins. Quoiqu'il eût prêté le serment d'avocat au conseil, il préférait le commerce tranquille de ses livres au tumulte des affaires. Les *Remarques* de Vaugelas étaient son seul livre de récréation. Il mourut d'une chute, en 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont presque tous au-dessous du médiocre pour le style, mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont | l'*Histoire générale des cardinaux*, en 5 vol. in-4°, 1642, composée sur les *Mémoires* de Naudé et de Dupuy; | *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1630, 2 vol. in-fol. 1637, 3 vol. in-12. Ces *Mémoires* sont très curieux et renferment une infinité de pièces, de lettres, d'actes, de négociations propres à faire connaître l'état des affaires sous le règne de Louis XIII; | l'*Histoire du même ministre*, 1660, in-fol. 1663, 2 vol. in-12. Les matériaux en sont bons; si l'historien est un peu louangeur envers le cardinal, il s'en faut bien qu'il le soit à l'égard de plusieurs seigneurs, dont il s'est trouvé dans le cas de parler. On dit que la reine-mère répondit au libraire Bertier, qui lui témoignait la crainte qu'il avait que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parlait pas avantageusement, ne lui fissent de la peine : *Allez, travaillez en paix, et faites tant de honte au vice, qu'il ne reste que la vertu en France.*

« Paroles, dit un auteur estimé, qui ca-
« racérisent l'esprit d'un gouvernement
« vraiment sage, et que les princes ne
« sauraient trop répéter, pour l'encoura-
« gement de ceux qui ne craignent pas de
« s'élever contre l'erreur et l'iniquité, les
« plus redoutables ennemis des rois et des
« nations. » Aubery est un de ceux qui
doutaient que le testament publié sous le
nom du cardinal de Richelieu, fût réelle-
ment de ce ministre, mais on sait aujourd'hui qu'il se trompait (Voy. PLESSIS
RICHELIEU); | L'*histoire du cardinal
Mazarin*, en 1631, 4 vol. in-12, ouvrage
moins estimé que le précédent; | *Histoire
du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1634, in-4°,
accompagnée d'un grand nombre de pièces
justificatives; | un *Traité historique de la
prééminence des rois de France*, 1649,
in-4°; | un *Traité des justes prétentions
du roi de France sur l'empire*, 1667, in-4°,
qui le fit mettre à la Bastille, parce que
les princes d'Allemagne crurent que les
idées d'Aubery étaient celles de Louis XIV;
peut-être ne se trompaient-ils pas, mais
dans ce moment malheureux pour Aubery
le monarque ne jugea pas à propos d'en
convenir. Aubery, d'après M. Barbier,
était fils d'un aubergiste de la rue Saint-
Denis, et d'une tout autre famille que celle
des suivants.

AUBERY (LOUIS), sieur du Maurier, suivit son père dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mère; mais cette faveur ne le faisant point avancer selon ses désirs, il se lassa d'être courtisan, et alla jouir du repos dans ses terres : il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*, Paris, 1688, in-12, avec les notes d'Amelot de la Houssaye, 1734, 2 volumes in-12 : les Hollandais les accusèrent d'une partialité outrée. Son petit-fils a donné, en 1737, des *Mémoires de Hambourg*, in-12, qui sont aussi de lui. Il a publié l'*Histoire de l'exécution de Cabrières et de Mérindol*, Paris, 1645, in-4°, écrite par Jacques d'Aubery, lieutenant-civil au Châtelet de Paris et depuis ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour traiter de la paix, l'an 1535 (Voy. l'article OPIÈDE, où cette expédition est représentée sous son vrai jour).

AUBERY (JEAN-HENRI), jésuite, poète latin, né à Bourbon, enseigna les belles-lettres dans sa société pendant 20 ans, avec beaucoup de réputation, et mourut

à Auch le 27 novembre 1652. Entre ses écrits, on distingue | *Missus poeticus, sive varia carmina, elegiæ, poemata epica, tyrica*, Toulouse, 1617, in-4°; | *Cyrus, tragedia*; | *Theogonia, seu de diis gentium*, Toulouse, 1654; | *Leucata triumphans*; | *Thomæum, sive sancti Thomæ Aquinatis gloriosum sepulcrum*, Tolosæ. La plupart de ses poésies ont été imprimées dans le *Parnassus societatis Jesu*, Francfort, 1654.

AUBESPINE (CLAUDE de l'), d'une famille originaire de Bourgogne, baron de Châteauneuf-sur-Cher, secrétaire-d'état, et employé dans différentes affaires importantes, sous François I, Henri II, François II, et Charles IX. Il servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui prenait son conseil dans toutes les occasions, alla le consulter au chevet de son lit, le jour de la bataille de Saint-Denis. Il mourut le lendemain, 11 novembre, en 1567. C'était le bouleversement des affaires de l'état qui avait causé sa maladie, et surtout l'impossibilité de ramener les huguenots à des conditions raisonnables. Il avait eu récemment une conférence avec les chefs du parti, qui le traitèrent avec la hauteur et la morgue que les factieux ne manquent jamais de prendre quand ils ont de quoi faire valoir leurs prétentions.

AUBESPINE (GABRIEL de l'), évêque d'Orléans, né le 24 janvier 1579 d'une famille féconde en diplomates habiles et originaires de Beaune, succéda sur le siège d'Orléans à son oncle Jean de l'Aubespine, n'ayant encore que 20 ans; il fut sacré à Rome par Clément VIII en 1604. Il joignit aux études d'un savant laborieux le zèle d'un pasteur vigilant, et servit en même temps l'état dans des occasions importantes. Henri IV et Louis XIII employèrent utilement ses conseils. Il mourut à Grenoble en 1620, âgé de 52 ans. On a de lui | *De veteribus Ecclesiæ ritibus*, in-4°, en 1622. Cet ouvrage respire l'érudition la plus profonde, et la connaissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques; | *Un Traité de l'ancienne police de l'Eglise*, sur l'administration de l'eucharistie, très savant. On a encore de lui des *notes* sur les conciles, sur Tertullien, et sur Optat de Milève.

AUBESPINE (CHARLES de l'), marquis de Châteauneuf, abbé de Préaux, frère du précédent, naquit à Paris en 1580. Il remplit diverses ambassades avec une distinction qui lui mérita les sceaux en 1630. Il

présida deux ans après au jugement du maréchal de Marillac, et à celui du duc de Montmorency. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait procuré les sceaux, les lui fit ôter, et le fit emprisonner en 1633. On ne connaît pas la cause de cette disgrâce. Anne d'Autriche le tira de prison dix ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650, mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui ôter, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessait de le décrier et de cabaler contre lui. Châteauneuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'était un négociateur habile, mais son orgueil était extrême. On a dit de lui qu'il avait plutôt les manières d'un grand-visir que celles du ministre d'une cour chrétienne: si c'était alors un crime insolite, il est devenu bien commun depuis.

AUBESPINE (MADELEINE de l'). Elle était tante des deux précédens et femme de Nicolas de Neufville de Villeroy, secrétaire d'état. Son esprit et sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra. Elle mourut à Villeroy en 1569. Bertaud, évêque de Séz, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction* des épîtres d'Ovide, et d'autres ouvrages en vers et en prose. On voyait sa statue en marbre blanc, au musée des monumens français.

AUBETERRE. Voy. BOUCHARD, et LUSSAN (François).

AUBIGNAC. Voy. HÉDELIN.

AUBIGNÉ (THÉODORE-AGRIPPA d'), né le 8 février 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à huit ans il traduisit, dit-on, le Criton de Platon. Mais l'on sait que ces essais de savans précoces sont presque toujours, au moins en grande partie, l'ouvrage des instituteurs, occupés à se faire une réputation par celle de leurs élèves. Son père, qu'il perdit dès l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom et des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée l'avancerait plutôt que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal-de-camp, gouverneur des îles et du château de Maillezais, et vice-amiral de Guienne et de Bretagne, et, ce qui valait encore mieux, son favori. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, et sur-

tout par une inflexibilité de caractère que les rois n'aiment pas, et que les particuliers souffrent avec peine. Il quitta la cour, et ensuite le royaume, pour se réfugier à Genève, où il mourut en 1631, à 80 ans. Cette république l'avait comblé d'honneurs et de distinctions. La générosité de ses sentiments égalait son courage. Henri IV lui reprochait son amitié pour la Trémouille, exilé et disgracié : « Sire, » lui répond d'Aubigné, la Trémouille est » assez malheureux d'avoir perdu la fa- » veur de son maître : pourrai-je lui re- » fuser mon amitié dans le temps qu'il en » a le plus besoin..... ? » Le principal ou- » vrage de d'Aubigné est son *Histoire uni-* » *verselle depuis 1350 jusqu'en 1601*, avec » une *Histoire abrégée de la mort de Henri* » *IV*, en 5 vol. in-fol., imprimée à Saint- » Jean-d'Angely, quoique le titre porte à » Maillé, en 1616-1618-1620, et réimprimée » en 1626, avec des augmentations et des » corrections. « Cette histoire, dit l'auteur » des *Trois siècles*, porte l'empreinte de » son âme, c'est-à-dire qu'elle est écrite » avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme » et de négligence. Il était né pour la sa- » tire et la plaisanterie, comme on en peut » juger par un de ses autres ouvrages, qui » a pour titre *Confession de Sancy* (satire » amère de ce seigneur, auquel il donne » le rôle de Mercurio de Henri IV). » A » peine le premier volume de l'*Histoire* » *universelle* eut-il paru, que le parlement » de Paris le fit brûler. Henri III y joue un » rôle qui inspire le mépris et l'horreur. On y raconte sur son caractère et sur ses » mœurs mille particularités curieuses, qui » peuvent être vraies, mais dont la publicité » ne peut produire aucune espèce de bien. Le détail des opérations de guerre qu'on » trouve dans cette histoire est ce qu'il y a » de mieux. On a encore de lui | *Les tragi-* » *ques*, 1616, in-4° et in-8°; | *Petites œuvres* » *mêlées*, Genève, 1650, in-8°; | son *Baron* » *de Fineste*, 1731, in-12, est plein de gros- » sièretés, et fort inférieur à la *Confession* » *de Sancy*; | *Libre discours sur l'état des* » *églises réformées en France*, 1625, in-8°. Sa *Fie*, écrite par lui-même, est un de » ces égoïsmes que les auteurs ne devraient » jamais se permettre. Il y règne d'ailleurs » une licence qui ne donne pas de l'écrivain » une idée bien favorable. Les ennemis » d'Aubigné l'accusèrent d'avoir, au mépris » des lois, employé à la réparation des bas- » tions de Genève, les matériaux d'une » église ruinée depuis 1572. Ils le firent » condamner à avoir la tête tranchée : c'é-

tail le quatrième arrêt de mort rendu » contre lui pour de semblables crimes. » Malgré la confiscation de ses biens et ces » terribles arrêts, une noble et riche veuve » de l'illustre maison de *Burlamaqui* voulut » l'épouser. D'Aubigné avait alors soixante » ans. — Constant D'AUBIGNÉ, père de ma- » dame de Maintenon, était fils de Théodore » Agrippa.

AUBIGNY (Le maréchal d'). Voyez » STUART (Robert).

AUBIN (saint), en latin *Albinus*, né » d'une famille noble et ancienne, qui s'é- » tait établie dans la Bretagne, mais qui était » originaire d'Angleterre, fut tiré du monas- » tère de Tintillan, nommé alors *Cincillas*, » et élevé sur le siège épiscopal d'Angers » en 529, par les suffrages réunis du clergé » et du peuple. Il voulut s'opposer à son » élection, mais on n'écoula point les rai- » sons que lui suggérait son humilité, et il » fut obligé de se laisser consacrer. Son » extrême douceur ne l'empêchait point » d'être ferme lorsqu'il s'agissait de défendre » la loi de Dieu, et de maintenir la sévérité » de la discipline. Ce fut par ses soins que » le concile tenu à Orléans en 638, remit » en vigueur le 30^e canon du concile d'Epaone, » qui proscrivait les mariages incestueux, » assez communs dans ce temps. Ce saint » évêque mourut le 4^{er} mars 542, à l'âge de » 81 ans. Le martyrologe romain fixe sa fête » au 4^{er} mars. En 556, son corps fut levé de » terre et enchâssé par saint Germain de » Paris, en présence d'une assemblée d'évê- » ques, du nombre desquels était Eutrope, » successeur du saint. La plus grande partie » de ses reliques est encore à Angers, dans » la célèbre abbaye de Saint-Aubin, fondée » par le roi Childébert. Il y a en France » beaucoup de monastères, d'églises et de » villages qui portent le nom de Saint- » Aubin.

AUBIN (GUEDIER de SAINT-). Voyez » GUEDIER.

* AUBLET (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE » FUSEE), botaniste français, né le 4 no- » vembre 1720, à Salon en Provence, s'é- » chappa de la maison paternelle et se ren- » dit à Montpellier, pour y étudier la bota- » nique. Il alla ensuite exercer la profes- » sion de pharmacien dans les colonies » espagnoles d'Amérique. De retour dans » sa patrie en 1752, il fut envoyé la même » année à l'île de France, pour y établir une » pharmacie et un jardin de botanique. » Aublet y resta neuf ans, et fut envoyé » en 1762, à la Guyane, où il rassembla un » herbier considérable. On a prétendu que

retenu par une maladie, fruit de ses débauches, il dut sa collection à des nègres qu'il envoyait parcourir les forêts. Il passa, en 1764, à l'île Saint-Domingue, et revint l'année suivante à Paris, chargé de riches matériaux. Il fit paraître, en 1773, un ouvrage intitulé : *Plantes de la Guyane*, en 4 vol. in-4°, dont deux de planches. Les figures, gravées presque au simple trait, n'ont été dessinées que sur des échantillons desséchés, ce qui les rend nécessairement incomplètes. M. de Jussieu a donné à cet ouvrage un nouvel intérêt, en rapportant le plus grand nombre des genres qu'il contient à ses familles naturelles, dans son *Genera Plantarum*, publié en 1789, d'après les dessins et les descriptions de l'auteur qui avait vendu son herbier pour une somme modique au célèbre Banks. Il adopta presque tous les noms indigènes qu'Aublet avait conservés à ses plantes. Mais d'autres botanistes y ont substitué des noms, tirés pour la plupart du grec, et qui n'en sont pas pour cela moins durs à prononcer que ceux qu'ils ont rejetés. Aublet mourut à Paris le 6 mai 1778. L'abbé Rozier (*Journ. de Phys.* tom. 1^{er}) lui avait dédié un genre, sous le nom d'*Obletia*; Linnée le réunit aux *Verveines*, en conservant le nom de *Verbena Aubletia*. Gaerther et Richard lui ont aussi consacré un genre.

AUBREY, *Albericus* (JEAN), né en Angleterre le 3 novembre 1623, perdit tout le bien que lui avait laissé son père, par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1760, en revenant d'Irlande, et manqua de périr. Il se maria l'année d'après, mais fut si peu content de sa femme, qu'il aurait voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asile chez une dame qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford l'an 1700. On a de lui | la *Vie de Thomas Hobbes de Malmesbury*, qui n'a point été imprimée, mais où le docteur Blackburne, qui a écrit aussi l'histoire de ce philosophe, a puisé de très bons matériaux, 1682, in-4°; | une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglais, sous ce titre, *Voyage dans le Comté de Surrey*, ouvrage plein de recherches; | *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc.

AUBRIET (CLAUDE), célèbre dessinateur d'histoire naturelle, naquit à Châ-

lons-sur-Marne en 1631, et mourut à Paris en 1745. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon parisiense* de Vaillant. On a réuni en 5 vol. in-fol. ce que cet artiste avait fait de mieux en plantes et en papillons.

AUBRIOT (HUGUES), intendant des finances, et prévôt de Paris sous Charles V, était natif de Dijon. Il décora Paris de plusieurs édifices pour l'utilité et pour l'agrément. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglais, le pont Saint-Michel, le pont au Change, les murs de la porte Saint-Autoine, et le Petit-Châtelet, pour réprimer les excès des étudiants de l'université. En ayant fait arrêter quelques-uns, l'université, dont les privilèges se trouvaient blessés, se déclina contre lui, et avec l'appui du duc de Berry (ennemi de la maison de Bourgogne qui le protégeait), elle lui fit faire son procès, et Aubriot fut renfermé à la Bastille comme coupable d'hérésie. Des séditieux, nommés *mailloins*, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les ayant quittés dès le soir même, se retira en Bourgogne, ne voulant servir ni de prétexte ni d'encouragement aux troubles publics. Il mourut en 1382. — JEAN AUBRIOT, de la même famille, fut évêque de Châlons-sur-Saône, depuis 1542 jusqu'en 1550.

AUBRY (JEAN), prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de N. D. de l'Assomption, fit une étude particulière de la chimie. Décoré du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à Paris, et fit ensuite un voyage en Orient pour convertir les infidèles. Mais, peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remède qui pût lui donner de la célébrité par ses effets. Il en trouva un dont il fit un grand débit, avec des suites bonnes et mauvaises. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages singuliers par leur titre, | *La merveille du monde, ou la Médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1655, in-4°; | *Le triomphe de l'archée, et le désespoir de la médecine*, ibid., 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont reparu sous ce titre *La médecine universelle et véritable, pour toutes sortes de maladies les plus désespérées*, in-4°; | *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, etc. On a encore de lui un livre plein d'enthousiasme, qui commence par ces mots : *Au public, à l'honneur et gloire de Dieu; je commencerai ta trompette de l'Evangile.*

AUBRY, médecin. Voyez AUBERY.

AUBRY (JACQUES-CHARLES), digne émule de Cochin et de Normant, fut reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, et plaïda avec le plus grand succès. Son principal talent était l'art de manier l'ironie : figure en général odieuse, et qui, lorsqu'elle est trop répétée, est aussi peu favorable à la vraie éloquence qu'elle est peu propre à honorer le caractère de l'orateur. On a de lui un grand nombre de consultations et de mémoires imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont ses deux *Consultations* pour Soanen, évêque de Senez, la première souscrite par 20 avocats, et la seconde par 50 ; ces consultations d'avocats, dans une affaire de dogme et purement ecclésiastique, ne produisirent aucun effet. Tout le monde fut surpris de voir un avocat s'élever contre les décisions de l'Eglise universelle, et ériger en saints les réfractaires à ses décrets. Il mourut en 1739.

* AUBRY (FRANÇOIS), né à Paris en 1749, occupait en 1789 le grade de capitaine dans l'artillerie. Député du département du Gard, en 1792, à la convention, il fut envoyé en mission par cette assemblée à l'armée des Pyrénées, et se trouva au siège de Toulon, où les talens de Bonaparte lui portèrent ombrage. Aubry, de retour à Paris, vota la mort de Louis XVI, avec sursis et fit décréter la fonte de toutes les cloches à l'exception d'une seule par paroisse. Arrêté comme girondin après le 31 mai 1793, il fut détenu jusqu'à la chute de Robespierre. En 1794, Aubry fit rendre différens décrets relatifs aux convois militaires, à l'organisation du génie, et provoqua la destitution d'une foule d'officiers parmi lesquels figuraient Masséna et Bonaparte. Aubry fut poursuivi pour cette mesure et sortit du comité du salut public. Il entra ensuite au conseil des Cinq-cents, et s'étant réuni au parti de Clichy, il fit rapporter la loi du 3 brumaire, en vertu de laquelle les nobles et les parens des émigrés avaient été déclarés inhabiles à remplir des fonctions publiques. Lorsque le parti clichyen succomba, Aubry fut déporté à Cayenne, d'où il s'échappa sur une pirogue avec Pichegru et quelques autres compagnons d'infortune. Il gagna les côtes de Demerary, passa aux Etats-Unis d'Amérique et de là en Angleterre, où il mourut quelques années après, sans avoir pu rentrer dans sa patrie. Bonaparte qui se souvint toujours de la con-

duite d'Aubry à son égard refusa de le comprendre dans le décret d'amnistie qu'il rendit en faveur des émigrés et des déportés.

* AUBRY (JEAN-BAPTISTE), ex-prieur et principal du ci-devant collège bénédictin de Commercy, né en 1736, à Deyviller, près d'Epinal, (département des Vosges), et mort en 1809 à Commercy, fit ses études chez les jésuites et entra dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vannes. Il composa un grand nombre d'ouvrages savans et utiles, dans lesquels on remarque une saine morale et une pureté de style qui devient plus rare de jour en jour : | *L'ami philosophe et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié*, 1776, in-8° ; | *Théorie de l'âme des bêtes*, 1780, nouvelle édition, 1790 ; | *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, 1783, in-8°. Toutes les objections des philosophes sont rassemblées dans ce volume et réfutées séparément. Riballier le censeur, l'abbé Bergier, d'Alembert et Lalande ont fait l'éloge de cet ouvrage. L'abbé Guinot auteur des *Leçons philosophiques*, en fit cependant la critique, et, pour se défendre, Aubry publia ses *Lettres critiques sur plusieurs questions de la métaphysique moderne* ; | *Leçons métaphysiques à un Milord incrédule sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790 ; | *Questions aux philosophes du jour sur l'âme et la matière*, 1791 ; | *L'Anti-Condillac, ou Harangue aux idéologues modernes*, 1801 ; | *Nouvelle théorie des êtres*, 1804 ; | *Le Journal des Débats* ayant maltraité cet ouvrage, l'auteur lui répliqua par son *Aubade*, ou *Lettres apologétiques et critiques à MM. Geoffroy et Mongin* ; | *Le nouveau Mentor*, 1807, ouvrage contenant des notions courtes et claires sur les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts.

* AUBRY, curé de Véel, élu en 1689 député du clergé du bailliage de Bar-le-Duc aux états-généraux, fut un des premiers qui se prononcèrent pour la réunion des trois ordres. Après la session, il signa l'acte constitutionnel présenté à l'acceptation de Louis XVI, et fut élu évêque constitutionnel du département de la Meuse. Lorsque le culte catholique fut interdit, il se livra d'abord à la profession d'avocat. Il devint ensuite administrateur de son département, puis conseiller à la cour de Colmar. Quelques biogra-

phes prétendent qu'il entra dans l'administration forestière, et qu'il reprit ses fonctions de prêtre. On croit qu'il mourut à Commercy en 1813; car il n'y a aucun renseignement certain sur la fin de cet évêque constitutionnel.

* **AUBRY** (JEAN-FRANÇOIS), médecin, intendant des eaux de Luxeuil, sa patrie, où il mourut en 1795. On lui doit les *Oracles de Cos*, Paris 1776, in-8°, nouvelle édition, avec une introduction à la thérapeutique de Cos, Paris, 1781, in-8°. Cet ouvrage a obtenu du succès à Montpellier, et y a été réimprimé en 1810, in 8°. On y trouve des recherches curieuses sur l'histoire des anciens médecins, et leur manière de pratiquer la médecine.

AUBRY de GOUGES. *Voy.* GOUGES.

* **AUBUSSON** (JEAN d'), troubadour du 15^e siècle, a laissé une pièce curieuse et originale, dans laquelle il fait allusion à l'expédition de Frédéric II, contre la ligue de Lombardie. Frédéric avec une armée d'Allemands, vint attaquer les rebelles en 1236. Pour s'attacher le jeune Boniface marquis de Montferrat, il lui céda, en 1239, plusieurs droits ou prétentions qu'il avait sur ses terres, et lui fit don de quelques châteaux. C'est ce que le poète dépeint sous des images allégoriques dans un dialogue avec Nicolet, à qui il demande l'explication d'un songe.

AUBUSSON (PIERRE d'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, d'une famille très distinguée, en 1425. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastaient alors la Hongrie. Aubusson suivit Albert duc d'Autriche, gendre et général de Sigismond; dans une bataille gagnée sur les Infidèles, il rallia l'infanterie chrétienne qui pliait, et la ranima tellement, qu'elle tua 18,000 ennemis, et mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, et se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna en 1447, au siège de Monttereau-Faut-Yonne, dont ce prince avait la direction, et y donna les mêmes preuves de valeur qu'il avait montrées en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son père, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connaître, dit de lui : *qu'il était rare de voir ensemble tant de feu et de sagesse*. Le récit des beaux exploits de Huniade, et des barbaries exercées par les Turcs, enflammè-

rent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1437 le grand-maître de Milly envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, et ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1475, après la mort de J.-B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au dehors, et à régler les affaires du dedans. Il fit fermer le port de Rhodes d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et prépara tout ce qu'il fallait pour repousser les efforts de Mahomet II, conquérant de Constantinople, qui menaçait Rhodes depuis long-temps. Sa flotte parut devant l'île en 1480, forte de 160 voiles et de 100,000 hommes. Mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, et surtout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures considérables, obligèrent les Turcs, deux mois après, de lever le siège. « Les relations de ce siège » mémorable nous apprennent qu'un » saint cordelier, nommé Antoine Fradin, contribua beaucoup à soutenir le » courage des Rhodiens, parmi lesquels » il faisait le personnage que le bienheureux Capistran avait fait à Belgrade. » Mahomet II, l'année d'après, se préparait à assiéger de nouveau Rhodes; mais la mort déranging tous ses projets. Bajazet II son fils aîné, et Zizime son cadet, se disputèrent l'empire; le dernier n'ayant pu monter sur le trône de son père, demanda un asile à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, et ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur et en roi. Au bout de trois mois il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frère, et il le faisait garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-Neuf en Poitou. Plusieurs souverains le demandèrent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. D'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agents d'Innocent VIII (*Voyez* ZIZIME). En reconnaissance, ce pape, qui avait donné au grand-maître les noms de *Bouclier de l'Eglise*, et de *Libérateur de la chrétienté*, l'honora de la pourpre en 1483, et renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. « Les infidèles, dit un historien, avaient si bien conçu qu'à son sort était attaché

• celui de la place, qu'ils soudoyèrent
 • deux scélérats transfuges pour l'assassi-
 • ner; mais le ciel ne permit pas un crime
 • dont les suites, dans ces tristes con-
 • jonctures, eussent été funestes à tout
 • le monde chrétien. » Bajazet ne put
 s'empêcher de l'estimer et de le respec-
 ter. Il lui fit témoigner qu'il ne trouble-
 rait jamais la paix, et lui donna pour
 gage de son amitié, la main de saint
 Jean qui avait baptisé J.-C. D'Aubusson
 n'ayant pu voir se réaliser une croisade
 contre les Ottomans, à la tête de laquelle
 devait se trouver Charles VIII, et très
 affligé en outre de la mort violente de
 Zizime, son protégé, tomba dans une
 mélancolie qui l'emporta le 13 juillet 1603,
 à l'âge de 80 ans. L'ordre n'a point eu de
 chef plus accompli. Sa vie avait été celle
 d'un héros, et ses derniers jours furent
 ceux d'un saint. Le chapitre général de
 Rhodes ordonna que la religion lui élè-
 verait des deniers publics un magnifique
 mausolée en bronze, avec une épitaphe
 pour consacrer ses exploits. Il a écrit lui-
 même la relation de ses exploits sous ce
 titre *Petri d'Aubussoni Rhodiorum mili-
 tum magistri, de servata urbe præsidio-
 que suo et insigni contra Turcas victo-
 ria, ad Fridericum III relatio*, dans le
 tome 2 de *Rerum germanicarum scrip-
 tores* de Freher. Le Père Bouhours publia
 sa Vie en 1677, in-4°, et in-12.

AUBUSSON (FRANÇOIS, vicomte d'),
 duc de la Feuillade, pair et maréchal de
 France, se distingua à la bataille de Rhé-
 tel en 1650, aux sièges de Mouzo, de Va-
 lenciennes, de Landrecies, et à celui
 d'Arras en 1654, où il força des premiers
 les retranchemens des ennemis. Il ne si-
 gnala pas moins sa valeur au combat de
 Saint-Gothard contre les Turcs. Il suivit
 le roi à la conquête de la Franche-Comté
 en 1674, et emporta le fort Saint-Etienne
 l'épée à la main. Il fut nommé ensuite
 vice-roi de Sicile, cette Ile ayant subi le
 joug de l'Espagne; mais la conduite de
 ses habitans lui ayant fait soupçonner
 leur sincérité, il les abandonna la même
 année, et sauva les troupes qu'il avait
 avec lui par une retraite qui lui fit beau-
 coup d'honneur. C'est lui qui, ayant
 acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abat-
 tre, et y fit élever en 1686 une statue
 pédestre de Louis le Grand, dans la place
 qui fut appelée la place *des Victoires*. Il
 mourut subitement en 1691, et n'eut que
 le temps de s'écrier : *Que n'ai-je fait pour
 Dieu ce que j'ai fait pour le roi!*

* AUCKLAND (WILLIAM EDMOND lord-
 baron d'), issu d'une famille anglaise,
 anoblie par Charles II en 1672, entra au
 barreau en 1768, et fut nommé en 1771
 auditeur et l'un des directeurs de l'hôpital
 de Greenwich. Il obtint en 1772 la charge
 de sous-secrétaire d'état, qu'il occupa
 pendant 6 ans, et devint membre de la
 chambre des communes. Plusieurs lois
 importantes furent le fruit de ses tra-
 vaux. Nommé en 1780 secrétaire d'état
 d'Irlande, il épousa les intérêts de ce
 malheureux pays, et y fit établir une
 banque à l'instar de celle d'Angleterre; ce
 qui accrut son industrie et ses relations
 commerciales. Il proposa aussi, comme
 moyen d'assurer le calme dans ce royaume,
 de reconnaître solennellement son
 indépendance en matière de législation.
 Il fut appelé en 1783 au conseil privé de
 sa majesté britannique, et se trouvait en
 1785 l'un des lords commissaires du con-
 seil du commerce et des colonies, lors-
 qu'il fut envoyé en mission extraordinaire
 à la cour de France, pour y conclure un
 traité de commerce qui fut signé les 26
 septembre 1786, 15 janvier et août 1787.
 A son retour on lui donna la pairie d'Ir-
 lande et l'ambassade de Hollande, où il
 rendit de grands services à son gouver-
 nement. Enfin, il fut créé baron sous le
 titre de lord Auckland, et il appuya dans
 la chambre des pairs toutes les mesures
 ministérielles dirigées contre la France.
 Après la mort du comte de Mansfield il
 fut nommé chancelier du collège Mars-
 chal, et il vota en 1799 pour la réunion
 de l'Irlande à l'Angleterre. Il mourut à
 Londres le 28 mai 1814. On a de lui des
*Principes sur la jurisprudence crimi-
 nelle*, et 4 *Lettres au comte de Carlisle*,
 qui traitent les plus hautes questions rela-
 tives à la situation de l'Angleterre, de la
 France et de plusieurs autres états prin-
 cipaux de l'Europe.

AUCOUR (JEAN BARBIER d'). Voyez
 BARBIER D'AUGOUR (JEAN).

AUDEBERT (GERMAIN), juriscon-
 sulte d'Orléans, disciple d'Alciat, par-
 courut l'Italie, et fit en vers l'*Eloge de
 Venise*, qui, en reconnaissance, le fit
 chevalier de Saint-Marc, et lui envoya la
 chaîne d'or de l'ordre avec la médaille du
 doge. Henri III l'anoblit avec permission
 de porter des fleurs de lis en chef. I
 mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans.
 Ses poésies sont entre autres | *Roma*,
poema, Paris, 1553, in-4°; | *Venetia*,
poema, Venise, 1583, in-4°, dont nous

ventions de parler; | *Parthenope, poëma*, Paris, 1585, in-4°. Ces poèmes ont été recueillis à Hanovre en 1603, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge parmi ceux des hommes illustres. — Il ne faut pas le confondre avec Matthieu AUDEBERT, qui a écrit *Flores D. Bernardi*, etc.

* AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE), peintre et naturaliste très habile, né à Rochefort en 1759, était fils d'un employé dans les vivres de la marine, qui ne pouvant, à cause de la médiocrité de sa fortune, lui faire achever ses études, consentit à son départ pour Paris. Audebert y perfectionna ses talens pour le dessin et la peinture. Le hasard lui procura, en 1789, la connaissance de M. d'Orcy, receveur-général des finances et grand amateur de l'histoire naturelle, qui l'employa pour peindre, sous leurs couleurs naturelles, quelques-uns des objets de la collection qu'il possédait. Le talent avec lequel il s'en acquitta, détermina M. d'Orcy à proposer à Audebert de visiter l'Angleterre et la Hollande, et d'en rapporter tous les objets qu'il jugerait propres à embellir et à compléter son cabinet. Audebert parcourut en effet ces deux pays, et en rapporta non-seulement une grande quantité d'objets rares et précieux, mais encore une foule de dessins qu'il avait composés sur sa route. Il prépara ensuite une collection de dessins pour l'histoire des Insectes du savant Olivier de l'Institut. Audebert eut le premier l'idée de l'impression des figures en couleur, et inventa l'art d'appliquer, sur la même planche, diverses couleurs qu'il préparait à l'huile et non pas en détrempe, tandis qu'on employait jusqu'à lui pour une seule épreuve, autant de planches que de couleurs différentes. Il réussit de plus à nuancer l'or de diverses manières, et en varia les couleurs de telle sorte qu'il imitait les plus brillans effets de ses modèles. Nous avons de lui 1 vol. in-fol., imprimé en 1800, intitulé : *Histoire des singes, des makis et des galéopithèques*, avec 62 planches dont les figures sont imprimées en couleur. L'auteur avait projeté de faire suivre ce magnifique ouvrage de l'*Histoire des oiseaux*, de celle des *mammifères*, et de celle de l'*Homme dans les quatre parties du monde*. Mais Audebert ne put exécuter que l'*Histoire des colibris, des oiseaux mouches, jacamars et promérops*, qui parut à Paris, en 1802, in-fol., ornée de dessins coloriés du plus

grand mérite. La mort vint le surprendre en 1800, à l'âge de 42 ans; il laissa à M. Vieillot, son ami, le soin de continuer ses entreprises. Audebert partageait son temps entre la littérature et les beaux-arts, et il a laissé entre les mains de ses amis divers morceaux de prose et de poésie.

AUDEBRAND (ETIENNE), moine de Saint-Allire de Clermont, après avoir été prieur de Turet en Auvergne, et ensuite trésorier et grand-camerlingue de l'Eglise romaine, fut élu évêque de Mont-Cassin, de Saint-Pons, et enfin archevêque de Toulouse en 1331. L'histoire de son élévation est remarquable. Lorsqu'il était dans son prieuré de Turet, il arriva que Pierre Roger, moine de la Chaise-Dieu, venant de faire ses études à Paris, fut volé dans la forêt de Rendant en Auvergne, ensorte que les voleurs ne lui laissèrent qu'une simple tunique. En cet état, il prit le chemin de Turet, et fut bien reçu du prieur, qui lui donna un habit et fournit à ses besoins. Roger, pénétré de reconnaissance, dit au prieur : *Quand pourrai-je reconnaître la grâce que vous m'avez faite ? — Quand vous serez pape*, répondit Audebrand. Roger étant devenu pape, sous le nom de Clément VI, se souvint de cette réponse, appela auprès de lui son bienfaiteur, et le combla de biens et d'honneurs. Cette anecdote est exprimée dans l'épithaphe d'Audebrand, qu'on lisait dans l'église de Notre-Dame d'Entre-Saints à Clermont, et qui a été imprimée par Etienne Baluze, dans son livre intitulé *Antifrisionius*.

AUDEE, ou AUDIE, chef des *audiens*, hérétiques du 4^e siècle, était de Mésopotamie. Un zèle ardent et amer le jeta dans l'erreur et dans le schisme. Cet orgueilleux atrabilaire commença par déclamer contre quelques membres de l'Eglise qui excitaient son envie, et finit par s'en séparer. Il enseignait à ses disciples qu'on devait célébrer la pâque comme les Juifs; que Dieu avait une figure humaine; que les ténèbres, le feu et l'eau, n'avaient point de cause, et étaient éternels. Il affectait des mœurs fort austères, comme tous les chefs de sectes. Il avait une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, qu'il appelait du nom odieux de *respect humain*. Ayant trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits faibles et les caractères inquiets, il fut exilé en Scythie, loin de ses prosélytes. Il passa de là dans le pays des Goths, et

s'y forma un nouveau troupeau. Il établit des monastères, où la virginité et la vie solitaire étaient en vigueur. Sa secte fut gouvernée après sa mort par divers évêques qu'il avait établis; mais ces évêques étant morts avant l'an 577, les audiens se trouvèrent réduits à un petit nombre; ils se retirèrent vers l'Euphrate, dans le territoire de Chalcide, où, selon Théodoret (Hist. eccl., lib. 4, cap. 9), ils dégénérèrent bientôt de leur première austérité, et menaient même une vie très licencieuse. Ils donnaient l'absolution aux péni- tenciers, sans aucune satisfaction canonique, se contentant, par un rit fort ridicule, de les faire passer entre les livres sacrés et les livres apocryphes. Le Père Pétau prétend que saint Augustin et Théodoret n'ont pas bien saisi les sentimens des audiens, et qu'ils n'ont pas compris ce qu'en dit saint Epiphane, qui, selon lui, ne leur attribue autre chose que de croire que la ressemblance de l'homme avec Dieu consistait dans le corps. Mais il paraît que ce sentiment même exprime l'anthropomorphisme, à moins de supposer que cette ressemblance corporelle ne regardât directement J.-C., conformément à ces vers de Prudence :

Christus imago Patris, nos Christi forma et imago.
Fragimur in faciem, Domini bonitate superna,
Venturi carne in nostra post secula Christi.

Cette secte n'existait plus sur la fin du 5^e siècle.

* **AUDIFFREDI (JEAN-BAPTISTE)**, de l'ordre des dominicains, né en 1714, à Saorgio, près de Nice, mourut au mois de juillet 1794. On n'a aucun renseignement sur la vie de ce savant. Il était, en 1765, suivant M. Lalande, bibliothécaire de la Minerve à Rome. Il s'occupait tour à tour de bibliographie et d'astronomie. Il s'était bâti un petit observatoire, et il a publié plusieurs dissertations astronomiques, dont les premières sont indiquées dans son catalogue de la bibliothèque léguée par le cardinal Casanate, au couvent de la Minerve. Les titres de ses principaux ouvrages sont : | *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum seculi XV*, Romæ, 1785, in-4°, ouvrage très-estimé; | *Catalogus historico-criticus editionum italicarum seculi XV*, 1794, in-4°; | *Catalogus bibliothecæ Casanatensis librorum typis impressorum*, 1761-1788, 4 v. in-fol. L'ouvrage n'est pas terminé et il ne va que jusqu'à la lettre L; | *Phænomena cælestia observata, investi-*

gatio parallaxis solis, exercitatio Daderi Ruffi, (ces deux mots sont l'anagramme de son nom) 1765, in-4°; | *Dimostrazione della stazione della cometa*, 1769, Romæ, 1770.

AUDIFFRET (HERCULE), de Carpentras, pieux et savant général de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, oncle et maître de Fléchier, fut effacé par son disciple. Il naquit le 16 mai 1603, et mourut en 1689. On a de lui | *Oraisons funèbres*; | *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. La chaire était livrée de son temps au style guindé des Italiens et des Espagnols. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées, et les mots aux choses : il traça ainsi la route de la véritable éloquence.

AUDIFFRET (JEAN-BAPTISTE d'), gentilhomme de Druguignan en Provence, ou, selon d'autres, de Marseille; envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine, mourut à Nancy, en 1733, à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 et 1690, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie et de l'histoire a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

* **AUDIGUIER (VITAL d')**, né vers 1565, à Clermont, suivant les auteurs du *Dictionnaire historique*, qui ne disent pas où ils ont puisé ce fait, mais plus vraisemblablement à la Ménor, terre dans le Rouergue, qui appartenait à sa famille. Son père avait dans la magistrature une place qu'il lui résigna. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1590. Son attachement à la cause du roi lui fit souvent courir des dangers, et même il fut blessé par des soldats du parti des ligueurs, en deux occasions. Ce fut à cette époque qu'il entra dans la carrière militaire; il fit plusieurs campagnes, se trouva à un grand nombre d'affaires, et quoiqu'il eût du courage et qu'il cherchât toutes les occasions de se distinguer, il n'obtint aucun avancement. La paix lui permettant de se retirer, il vint demeurer à Paris, où il se lia d'amitié avec les plus beaux esprits du temps. Il ne manquait lui-même ni d'esprit, ni de goût; son éducation n'avait point été négligée; et, comme il s'aperçut que tous ceux qui faisaient des vers obtenaient facilement l'entrée des meilleures mai-

sons, il se mit à en composer. D'Audiguier n'était point poète, et il n'attachait pas une très grande importance à ses vers; aussi ne se pressait-il pas de les recueillir. Des malheurs qui lui arrivèrent, achevant de le ruiner, l'obligèrent de se faire une ressource de sa plume. Ce fut alors qu'il se mit à faire des traductions de l'espagnol. Elles eurent la plupart du succès, et l'Académie française, en 1638, les désigna parmi les ouvrages les mieux écrits qu'il y eût dans notre langue. Elles n'ont maintenant aucune réputation, parce que nous en avons de meilleures. Sa traduction des *Novelles de Cervantès* a été réimprimée souvent. Il a traduit aussi les *Travaux de Persille et de Sigismonde*, de Cervantès, 1626, in-8°. Le *Vrai et ancien usage des duels*, Paris. 1617, in-8°, est un livre curieux, et qui, au jugement de Bayle, n'est pas indigne de conserver une place dans les bibliothèques. Ses poésies ont été imprimées en 1606 et en 1614. On trouvera la liste de ses ouvrages, dans le *Dictionnaire de Moréri*. On ne peut fixer d'une manière précise l'époque de sa mort; les uns la placent, en 1625, Bayle, en 1630, et d'autres en 1634; mais on s'accorde à dire qu'il fut assassiné dans une maison de jeu. On a confondu notre Vital d'Audiguier avec son neveu, qui se nommait *Pierre*, et on leur a attribué indifféremment les mêmes ouvrages. — Il y a eu aussi un Henri d'AUDIGUIER, sieur de Mazet, avocat-général de la reine mère, en 1662; celui-ci n'est connu que par des corrections à la traduction d'Héliodore, par Montlyard, 1626, 1628, in-8°, et par une mauvaise brochure in-4°, contre Mézeray. Elle a pour titre le *Censeur censuré, adressé au sieur Sandricourt (Fr. Eud. de Mézeray)*, auteur d'un *libelle, intitulé : le Censeur du temps*.

* AUDOENUS. Voyez OÜEN (saint.)

* AUDOUIN ou ALDUIN (*Aldinus* ou *Hiel-Duinus*), 9^e roi des Lombards, hors d'Italie, entreprit vers l'an 527 la conquête de la Pannonie, qu'il acheva en 548. Les Gépides, qui faisaient partie de la nation des Goths et qui s'étaient établis sur la rive gauche du Danube lui firent long-temps la guerre. Audouin les dompta en 551, et mourut deux ans après.

* AUDOUIN (PIERRE), graveur, né en 1768, mort à Paris en 1822. Il fut nommé graveur du roi en récompense du zèle qu'il mit à reproduire les traits de la famille royale depuis la restauration. On

lui doit un très grand nombre d'autres portraits et beaucoup de sujets d'histoire et autres, d'après les plus grands maîtres. *Le Christ au tombeau*, la *Vierge dite la Belle Jardinière*, qu'il fit pour la collection du musée de Laurent, son beau-père, et la *Charité*, sont cités comme les meilleurs morceaux de son burin. On estime aussi son *Portrait en pied de Louis XVIII*, d'après M. Gros.

AUDOUL (GASPARD), Provençal, avocat au parlement de Paris, conseiller ordinaire du duc d'Orléans. Il est auteur d'un traité de l'*Origine de la régale, et des causes de son établissement*, Paris, 1708, in-4°. On voit dans cet ouvrage, divisé en huit livres, entre autres, une *Dissertation* par laquelle il prétend prouver contre Baronius, Bellarmin, et plusieurs autres habiles écrivains, même français, l'authenticité du canon 22, distinct. 63 de la première partie du droit canonique, et le synode dont il y est fait mention. Cet ouvrage fut condamné par un bref du pape Clément XI, du 18 janvier 1710, qui fut supprimé par le parlement. Audoul mourut l'an 1691.

* AUDOÏÈRE, première femme de Chilpéric, roi de France, lui avait déjà donné trois fils, lorsque ce prince forma la résolution de s'en séparer. Frédégonde, attachée au service de la reine, pour donner à ce prince un prétexte de rompre son mariage, conseilla à Audovère de tenir elle-même, sur les fonts de baptême, le dernier fils dont elle était accouchée pendant l'absence du roi, lui persuadant qu'en se faisant doublement mère de cet enfant, elle en serait plus chère à son époux. A cette époque, l'Eglise interdisait rigoureusement le mariage entre ceux qui avaient contracté une alliance spirituelle; on fit valoir contre la reine l'union spirituelle qu'elle venait de contracter avec Chilpéric, en devenant marraine d'un de ses enfans, et il la répudia. Il est probable que cette histoire a été inventée à plaisir; car l'évêque auquel les lois canoniques devaient être connues, se serait opposé au dessein de la reine; et d'ailleurs on sait que Chilpéric n'était pas assez scrupuleux pour chercher des prétextes quand il voulait satisfaire ses passions; il le prouva en faisant périr, quelque temps après, sa seconde femme, Galsuinde, sœur de la célèbre Brunehaut. Ce ne fut qu'après l'assassinat de Galsuinde, que Chilpéric épousa Frédégonde, dont le bonheur et les for-

faits étonnent encore aujourd'hui les esprits réfléchis : cette femme fit étrangler Audovère vers l'an 580, dans le monastère où elle s'était retirée depuis sa réputation.

AUDRA (JOSEPH), né à Lyon, en 1714, entra dans la carrière ecclésiastique et professa d'abord la philosophie dans sa patrie. Il fut nommé, en 1769, à la chaire d'histoire au collège royal de Toulouse ; la part qu'il prit, dans cette ville, à l'affaire de Sirven, et l'activité de ses démarches en faveur de ce personnage, le mirent en correspondance avec Voltaire. L'abbé Audra ayant publié, en 1770, le 4^e volume d'une Histoire générale, ce philosophe écrivit à l'auteur une lettre de félicitation pour les principes hardis qui y étaient émis. M. de Brienne, archevêque de Toulouse, pressé par le parlement et les évêques condamna l'ouvrage dans un mandement, comme rempli de maximes erronées. Malgré les ménagemens employés dans cette circonstance par le prélat, de l'aveu même de Voltaire, l'abbé Audra fut tellement frappé de cette sorte de flétrissure, qu'il fut atteint d'une fièvre maligne qui l'emporta au bout de 24 heures, à Toulouse, le 17 septembre 1770.

AUDRAN (GIRARD) naquit à Lyon, en 1640, d'un graveur. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talens se perfectionnèrent à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, Le Brun le choisit pour graver les *Batailles d'Alexandre*, ouvrage digne de ce héros, qui immortalise également Le Brun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après le Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force de son burin, le bon goût de sa manière. Ses plus belles pièces après les batailles d'Alexandre, sont six feuilles de la coupole du Val-de-Grâce, gravées sur les dessins de Mignard. Il mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans, considéré comme le plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre d'histoire.

AUDRAN (CLAUDE), frère du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris, en 1684, à 42 ans, professeur de l'académie de peinture. Il fut employé par Le Brun, dans plusieurs ouvrages, et surtout dans les quatre grands tableaux des batailles d'Alexandre. Il était peintre d'histoire, et il ne faut pas le confondre avec Claude, son neveu, mort en 1734, peintre en décorations. Le principal ou-

vrage de ce dernier est le *Recueil des douze mois de l'année*, caractérisés par les divinités qui y président. On cite aussi de ce peintre, et avec un égal éloge, une *Décollation de saint Jean-Baptiste*, de *saint Denis*, *saint Louis*, le *miracle des cinq pains* ; les peintures de la *chapelle du château de Seceaux*, du *grand escalier de Versailles*, de la *galerie des Tuileries*, etc.

AUDRAN (JEAN), né à Lyon, en 1667, mort en 1756, à 89 ans. Il obtint de Louis XIV le titre de son graveur, une pension et un logement aux Gobelins, et en 1708 fut reçu membre de l'académie de peinture. Il est principalement connu par l'*Enlèvement des Sabines*, qu'il a gravé d'après le Poussin ; par la *Pêche des disciples*, et la *Résurrection du Lazare*, peintes par Jouvenet, à Saint-Martin-des-Champs ; par le *Couronnement de la reine Marie de Médicis*, et le *Départ de Henri VI pour l'Allemagne*, retracés à la galerie du Luxembourg ; et par le morceau de la galerie de Versailles, où l'on voit la Hollande acceptant la paix, et se détachant de l'Allemagne et de l'Espagne. Il y a eu plusieurs autres peintres et graveurs dans cette famille.

AUDRAN (PROSPER-GABRIEL), de la même famille que les célèbres graveurs de ce nom, naquit à Romans en Dauphiné en 1743, et devint d'abord conseiller au Châtelet de Paris ; mais s'étant dégoûté de ses fonctions, il étudia l'hébreu, sous Rivière, qu'il remplaça, en 1799, dans les fonctions de professeur d'hébreu, au collège de France. Il est mort en 1819. On a de lui une *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1815, in-4°, 2^e édition, 1818 ; et une *Grammaire arabe*, aussi en tableaux, à l'usage des étudiants qui cultivent la langue hébraïque, Paris, 1818, in-4°.

AUDREIN (YVES-MARIE), ancien professeur du collège de Quimper, préfet des études au collège de Louis le Grand, fut ensuite coadjuteur et vice-gérant à celui des Grassins. Des sermons qu'il avait prononcés lui acquirent quelque réputation, et il fut nommé grand-vicaire *ad honores* de plusieurs évêques. Il publia, dans les premières années de la révolution, un plan d'éducation, dont la base était de retirer l'enseignement aux corporations, et de soumettre tous les élèves à un même mode d'instruction nationale. Nommé député du Morbihan à l'assemblée législative, il fut commissaire pour l'examen

des papiers trouvés aux Tuileries. Elu député du même département à la convention, il y vota la mort de Louis XVI, avec la restriction d'examiner la question du sursis. Un écrit qu'il publia en juillet 1795, en faveur de la fille de Louis XVI, procura à cette jeune princesse quelques adoucissements dans sa captivité. Rentré, à la fin de la session de la convention, dans la classe de citoyen, il fut nommé évêque de Quimper par une assemblée de prêtres assermentés. Il se rendait dans son diocèse en 1800, lorsque la diligence où il était fut arrêtée par les chouans, qui l'en arrachèrent et l'assassinèrent sous les yeux de ses compagnons de voyage. On a de l'abbé Audrein : | *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790 ; | *Mémoire sur l'éducation nationale française* ; | *Recueil de discours à la jeunesse*, 1790, in-12 ; | *Mémoire à l'assemblée nationale sur l'importance de maintenir les lois qui organisent le culte catholique*, 1792, in-8° ; | *Apologie de la religion contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8° ; | quelques *Rapports* aux assemblées dont il a fait partie.

* AUFFRAY (FRANÇOIS), gentilhomme breton, et chanoine de St-Brieux, né sur la fin du 16^e siècle, était encore jeune quand il publia une tragi-comédie morale, intitulée : *Zoantropie, ou de la Vie de l'homme, embellie de feintes appropriées au sujet*, Paris, 1614, 1615, in-8°. Il la dédia, par une ode, au cardinal de Bouzas, évêque de Béziers, grand aumônier de la reine. Son canonicat de St-Brieux en fut peut-être la récompense. Il n'en méritait aucune ; car sa pièce est au-dessous du médiocre, tant sous le rapport de l'invention que sous celui du style. Les vers qui se trouvent à la suite ne valent pas mieux. Il fallait qu'Auffray eût bien peu de talent, puisque Colletet, qui n'était pas un juge difficile, dit « qu'il » s'exprime si rustiquement, et avec un » style si contraint et si barbare, qu'il » semble tenir un peu plus de l'air de » l'antique langage des Goths et des Vandales que de l'air de notre langue française. » Colletet ajoute qu'il publia en 1625, à St-Brieux, les *Hymnes et les Cantiques de l'Eglise, trad. en vers français sur les plus beaux airs de ce temps-là*, et qu'à la fin de ce livre, il y a un assez bon nombre de quatrains et sentences morales tirées de S. Grégoire de Nazianze.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands

hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont 1^o T. AUFIDIUS, orateur du temps de Sylla ; 2^o Cnèius AUFIDIUS, savant historien, vers l'an 100 avant J.-C. ; 3^o AUFIDIUS Bassus, historien sous Auguste ; 4^o M. Lusco AUFIDIUS qui trouva la manière d'engraisser les paons : découverte qui lui apporta un profit très considérable, dans un temps où l'austérité républicaine avait fait place au luxe et aux délices de la table.

AUFRERI (ETIENNE), jurisconsulte du 15^e siècle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont | *De officio et potestate judicis ordinarii. Accessit tractatus de potestate secularium super ecclesiis ac personis et rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laicis, etc.* Paris, 1514, et dans le recueil intitulé *Tractatus tractatum juris, etc.*, Venise, 1584. Les droits des juridictions ecclésiastique et civile y sont bien distingués. L'auteur avait bien étudié ces matières, ayant été long-temps official ; | *Decisiones curiæ archiepiscopalis tolosanæ*, Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'Eglise ; | *Tractatus de recusationibus*.

AUGÉ (DANIEL d'), né à Villeneuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, professeur royal en grec, en 1578, mourut en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui | l'*Institution d'un prince chrétien*, traduit du grec de Synésius, avec une harangue de la vraie noblesse, traduite de P. Philon, Paris, 1554 ; | quatre *Homélies* de saint Macaire, traduites, Lyon, 1689 ; | une édition du poème de Sannazar, *de morte Christi*, avec des notes, 1557, in-4° ; | *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec græce neque latine excusus*, Paris, 1557, in-8°.

AUGEARD (MATTHIEU), fut reçu avocat au parlement en 1703, et secrétaire du sceau sous Chauvelin, qui fut garde-des-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand collège, et mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'arrêts des différens tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4°, dont le premier parut en 1710, et le troisième en 1718. Ce recueil a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

AUGER (EDMOND), jésuite, né en 1515 à Allemans, village du diocèse de

Troyes, prit l'habit de jésuite à Rome, sous saint Ignace. Il enseigna les humanités en Italie avec beaucoup de succès, et ne se distingua pas moins en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le barbare des Adrets l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre attendri par son éloquence, espérant de pouvoir le gagner à son parti, obtint sa grâce. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'Eglise. Son zèle le fit surtout admirer en Auvergne et dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle peste. Il eut le bonheur de rétablir l'exercice de la religion catholique dans cette grande ville. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur; poste dangereux alors et désagréable, parce qu'on attribuait, quoique très mal à propos, au confesseur toutes les momeries du pénitent, les processions auxquelles ce prince inconséquent assistait vêtu d'un sac, les confréries, etc. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois de France. Une de ses maximes était que dans les disputes de religion, le calme et la modération faisaient autant d'impression sur les adversaires que les meilleurs arguments. Il mérita les éloges des écrivains les plus connus de son siècle, de Florimond, de Rémond, de Chopin, de Ronsard, d'Aurat, de Pasquier lui-même, qui, dans ses lettres, rend hommage à son éloquence. L'historien Matthieu, qui assurément n'était pas l'ami des jésuites, l'appela « le Chrysostôme de la France, le plus éloquent et le plus docte prédicateur de son siècle, et tel que si la religion donnait des statues aux orateurs, il faudrait que la sienne fût avec une langue d'or comme celle de Béroze: prêchant avec passion le service de Henri III, supportant avec patience les mouvemens de la ligue, il allait de maison en maison, à Lyon, après l'exécution de Blois (le massacre des Guises), pour fortifier les cœurs dans l'obéissance du prince, que ce coup commença à ébranler. » Henri IV l'honora de son amitié et de son estime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61^e année de son âge. On a de lui | plusieurs ouvrages de controverse, où il y a autant de zèle que de force de raisonnement; | un *catéchisme* très estimé, dont on a donné des éditions en latin et en grec; | *Métanalogie sur le sujet de la congrégation des pénitens et*

de toutes les autres dévotieuses assemblées en l'Eglise sainte. Paris, 1584, in-4^o, devenu fort rare; | *Le pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour entreprendre et achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état et de l'Eglise*, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques; mais, indépendamment de toute considération de zèle et d'orthodoxie, il voyait la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs et leurs ravages; la suite l'a bien justifié. Le Père Dorigny a écrit sa *Vie*, in-12, 1751. Une lettre violente et calomnieuse de M. Mercier, abbé de Saint-Léger, contre le Père Auger insérée dans le *Journal général de France* (1788, n^o 67), a été solidement réfutée dans le même Journal (n^o 85).

AUGER (ATHANASE), né à Paris le 24 décembre 1754, professeur de rhétorique au collège royal de Rouen, grand-vicaire de l'évêque de Lescar, s'est distingué par des discours et des traductions qui d'abord ont été applaudis, puis jugés plus sévèrement. Deux de ces discours roulent sur l'éducation, et ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8^o. Le premier traite de *l'Influence du corps sur l'esprit et sur le cœur*: c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Ecriture: *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam*. Les notes qui servent de commentaire à ce discours sont d'une proximité extrême, et comprennent 77 pages; une seule, qui est toute transcrite de la Nouvelle Héloïse, en remplit 18. Le second discours est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un et dans l'autre avec un peu trop d'emphase; et malgré une espèce de prétention qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très peu satisfaisantes; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais s'il n'aimait pas le latin, il était grand et zélé helléniste. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa | *Traduction des OEuvres de Démosthène*, qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a essuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi | les *OEuvres d'Isocrate* et d'*Eschine*; | les *Discours de Lycurgue*, d'*Andocides*, d'*Isée*, etc.; | des *Harangues tirées d'Hérodote*, de *Thucydide*; | des *homélies* et *lettres choisies de*

saint Basile le Grand, 1788, in-8°; | des *homélies, discours et lettres choisies de saint Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8°; | des *Gouvernements en général, etc.*; | *Projet d'éducation publique, etc.*; | de la *Constitution des Romains, etc.* 1792, 5 vol. in-8°. Quelques savans ont prétendu que ces diverses traductions n'avaient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françaises : le reproche est trop grave pour être jugé légèrement, puisqu'il prouverait que le traducteur ne devait pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle église constitutionnelle; il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur et de persévérance. Il a combattu dans cette arène jusqu'à sa mort arrivée à Paris, en 1792. Quelques symptômes avaient paru annoncer qu'un jour il s'y distinguerait, s'il avait jamais occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin, un professeur qui viole la loi de l'université, ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi saintement observée jusque-là; un grand-vicaire dans un diocèse dont l'évêque tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétise des choses étranges et contraires à la nature de l'Eglise, substituée dans ses sermons et discours publics d'autres versions latines à la Vulgate, etc. promettait bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperserait les ministres. L'abbé Auger fut membre de l'académie des Inscriptions : il mourut le 7 février 1792. Son éloge funèbre a été fait par Hérault de Séchelles. Les ouvrages de l'abbé Auger forment une collection de 29 vol. in-8°.

* AUGER (Louis-Simon), de l'académie française, né à Paris le 29 décembre 1772, occupa d'abord un emploi dans l'administration des vivres, à Mézières, et de passa durant la révolution au ministère de l'intérieur, où il travailla plusieurs années. Porté par ses goûts vers la littérature, il y consacrait les momens que lui laissait sa place, et il donna à différens théâtres de petites pièces qui commencèrent sa réputation. M. Auger fut un des collaborateurs de la *Décade philosophique*, qui depuis prit le titre de *Revue*, et il y inséra de nombreux articles, qui sont signés de la lettre O. Il coopéra aussi

à la rédaction du *Mercure*, du *Spectateur* et du *Journal de l'Empire*; ses articles dans cette dernière feuille sont signés T. Son éloge de Boileau fut couronné à l'Institut en 1805. En 1808, il composa un éloge de Corneille, qui obtint un *accessit*. M. Auger est l'auteur du discours préliminaire de la *Biographie universelle*, au sujet duquel il s'engagea entre lui et M^{me} de Genlis une querelle littéraire qui produisit de part et d'autre des brochures assez piquantes. Il a fourni à cette biographie un assez grand nombre d'articles, entre autres ceux de Voltaire et de plusieurs écrivains français. Dès 1812, M. Auger s'était démis de la place qu'il occupait au ministère de l'intérieur et il fut adjoint à la commission de l'université, chargée de l'examen et de la composition des livres classiques. Après la première restauration, il entra dans les bureaux du ministère, mais en 1815, il quitta de nouveau sa place et fut nommé censeur royal. M. Auger, après avoir travaillé au *Journal des Débats*, l'abandonna en juin 1814, pour le *Journal général de France* qu'il enrichit d'articles politiques qui contribuèrent au succès de cette feuille. La liberté d'opinions qu'il y déploya pendant les cent jours, lui valut une arrestation ordonnée par la police impériale, et une détention de trois jours à la préfecture. Louis XVIII lui sut gré de cette fermeté et lui accorda une pension. M. Auger obtint une distinction plus flatteuse encore pour un homme de lettres, en prenant place à l'académie française lors de la réorganisation de l'Institut, le 15 avril 1816. Il présidait cette compagnie en qualité de directeur, lors des réceptions de MM. Quélen, Soumet, Droz, Casimir Lavigne, et de Féletz. Nommé censeur des journaux en 1820, il donna bientôt après sa démission de cette place qui lui paraissait incompatible avec ses habitudes d'écrivain. Vers la fin de sa vie, M. Auger eut à souffrir d'une maladie de nerfs dont les crises aiguës lui laissaient peu de relâche. Le 2 janvier 1829, il reçut la plupart de ses amis, auxquels il voulait, disait-il, faire ses adieux avant de partir pour l'Italie; il écrivit ce jour même à ses collègues de l'académie pour leur demander un congé nécessaire au rétablissement de sa santé : le soir il avait disparu, et ce ne fut qu'un mois après, 1^{er} février, qu'on retrouva son corps dans la Seine à quelques lieues de Paris. Avait-il prémédité ce déplorable suicide? plusieurs

personnes en doutent encore. Croyons aussi pour l'honneur de sa mémoire qu'il était égaré par une alienation complète, lorsqu'il se porta à un acte de désespoir que la saine raison condamne comme la foi. M. Auger, outre quelques comédies, et des *mélanges philosophiques et littéraires*, a donné de nouvelles éditions d'une grande quantité d'ouvrages, lesquels sont en partie précédés de notices historiques et littéraires sur leurs auteurs et accompagnés de notes. Ces notices sont d'excellens morceaux de critique : | *Direction pour la conscience d'un roi*, par Fénelon, 1808; | *Souvenirs de M^{me} de Caylus*, 1804, in-8° et in-12; | *OEuvres de M^{me} de La Fayette*, Tencin, etc. 1804, 5 vol. in-8°, réimprimées en 1820, en 4 vol. in-8°; | *Lettres de M^{me} de Villars*, La Fayette, Tencin et M^{lle} Aissé, 1805, in-12; | *OEuvres complètes d'Hamilton*, 1805, 3 vol. in-8°; | *OEuvres de Malfilâtre*, 1805, in-12, réimprimées en 1811; | *OEuvres diverses de Sénèque*, seconde édition, 1805, in-12; | *Oraisons funèbres de Boismont*, recueillies pour la première fois, 1805, in-8°; | *OEuvres complètes de Duclos*, 1806, 40 vol. in-8°, réimprimées en 1820 en 9 vol.; | *Lettres choisies de Voiture*, Balzac, Montreuil, Pétilsson et Boursault, 1806, 2 vol. in-12; | *Supplément au recueil de lettres de Voltaire*, 1808, 2 vol. in-8°; | *Lettres de M^{me} de Maintenon*, 1808, 6 vol. in-12, réimprimées en 1810, en 4 vol. in-12; | *OEuvres choisies de Boissy*, 1812, 2 vol. in-18; | *OEuvres choisies de Belloy*, 1812, 2 vol. in-18; | *OEuvres choisies de Brueys et Palaprat*, 1812, 2 vol. in-18; | *OEuvres choisies de Campistron*, 1812, in-18; | *OEuvres choisies de Séladine*, 1813, 3 vol. in-18; | *OEuvres choisies de Favart*, 1813, 2 vol. in-18; | *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, par J.-F. Laharpe; nouvelle édition, revue et corrigée, renfermée dans la partie littéraire et précédée de la vie de l'auteur, 1813, 8 vol. in-12; | *Discours sur l'histoire universelle*, par Bossuet, 1814, 2 vol. in-8°; | *OEuvres choisies de Beaumarchais*, 1814, 3 vol. in-18; | *OEuvres complètes de Boileau*, 1815, 3 vol. in-8°; | *L'Imagination*, poème de Delille, 1816, 2 vol. in-18; | *OEuvres complètes de Montesquieu*, 1816, 6 vol. in-8°, réimprimées en 5 vol. en 1820; | *OEuvres complètes de Voltaire*, édition compacte, 1817, 12 vol. in-8°; | *OEuvres complètes de Molière*, 1817-26, 9 vol. in-8°, et une autre édition, 1825, 5 vol. in-8°; | *Histoire des*

douze césars de Suétone, traduite par Laharpe, 1822; | une collection de classiques français, 1825, 3 vol. in-18; | *Comédies de Térence*, traduction de Lemonnier, précédées d'un *Essai sur la comédie latine, et en particulier sur Térence*, 1825, 3 vol. in-18; | *Don Quichotte*, de Cervantes, traduction de Filteau de Saint-Martin, précédée d'un *Essai sur la vie et les ouvrages de Cervantes*, 1825, 6 vol. in-8°; | *Esprit des lois*, de Montesquieu, 1825, 4 vol. in-12. Il y a des éditions de cet ouvrage, données par Auger, antérieurement à celle-ci. | *OEuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8°.

* AUGEREAU (PIERRE-FRANÇOIS-CHARLES), duc de Castiglione, maréchal et pair de France, etc., un des plus intrépides guerriers qui aient illustré les armées françaises, était né à Paris le 11 novembre 1757. Son père était maçon, et sa mère marchande de fruits. Augereau que ses dispositions naturelles poussaient vers la profession des armes, servit d'abord dans les carabiniers de France, et passa ensuite dans les troupes napolitaines où il resta jusqu'en 1787. Etabli à Naples comme maître d'escrime, il fut obligé de quitter cette ville en 1792, par suite des mesures prises contre les Français partisans de la révolution. A son retour en France, il trouva les frontières envahies, et il se hâta de s'enrôler dans un des bataillons de volontaires qu'on levait à cette époque. Sa fougueuse intrépidité, presque toujours couronnée du succès, ne tarda pas à l'y faire remarquer. Augereau passa rapidement par tous les grades intermédiaires, et servit en 1794, en qualité de général de brigade, dans l'armée des Pyrénées, où il se signala à l'affaire de Figuières, et dans quelques autres rencontres. En 1796, il passa avec le titre de général de division à l'armée d'Italie où sa gloire militaire s'accrut rapidement. Après une marche forcée de deux jours, il s'empare des gorges de Millésimo, se réunit aux généraux Mesnard et Joubert et enveloppe la division de Provera. Bientôt, il force le passage du pont de Lodi, défendu par une formidable artillerie, bat les corps ennemis qu'il rencontre, dégage Masséna d'une position difficile, s'empare de Castiglione et de Bologne, et fait un grand nombre de prisonniers. La fameuse journée d'Arcole termine de la manière la plus glorieuse une campagne illustrée par tant de faits d'armes. L'armée française parait hésiter un instant devant l'artillerie

nemie. Augereau qui s'en aperçoit arrache l'enseigne des mains du porte-drapeau, l'agite dans les airs en s'élançant sur le pont, et vole au pas de charge sur l'ennemi qu'il renverse et met en fuite. Tant de bravoure lui mérita l'honneur d'être choisi par Bonaparte pour porter à Paris les drapeaux enlevés aux Autrichiens dans les batailles qui précédèrent la prise de Mantoue. Le Directoire le récompensa dignement, en lui faisant don de celui dont il s'était servi pour guider ses troupes. La modération et le désintéressement d'Augereau étaient loin de répondre à sa bravoure. On l'avait vu livrer pendant 5 heures au pillage la ville de Lugo qui s'était soulevée contre les Français, et acheter ensuite à vil prix les effets précieux que ses soldats avaient enlevés aux habitants. Ce fut surtout à cette occasion que le *Fourgon d'Augereau* devint célèbre dans toute l'armée. Le Directoire, loin de lui demander compte de ces dilapidations, lui témoigna une confiance sans bornes, et le nomma le 9 août 1798, commandant de la 17^e division militaire (Paris) à la place de Hoche qui fut envoyé sur le Rhin. Le gouvernement, inquiet par une opposition qui se fortifiait de jour en jour, méditait le coup d'état de fructidor, et il choisit Augereau pour en être l'instrument. Le général, docile aux instructions qu'on lui a données, pénétra à la tête d'un fort détachement dans la salle du corps législatif, arrache ses épaulettes au général Ramel, et arrête Pichegru qu'il fait conduire au temple avec un grand nombre de députés qu'on lui a désignés comme suspects. Le parti vainqueur félicita Augereau et le proclama le *Triomphateur de fructidor*. Mais il s'était flatté de remplacer un des directeurs fructidorisés. On lui préféra Merlin de Douai, et François de Neuchâteau. Augereau désappointé se plaignit; pour s'en débarrasser, on l'envoya remplacer à l'armée de Rhin-et-Mozelle, le général Hoche qui venait de mourir. Bientôt le gouvernement, lui supposant sans doute des projets hostiles, le chargea, sous prétexte d'une guerre avec le Portugal, d'aller commander à Perpignan la 40^e division militaire. Augereau regardant ce commandement comme un exil, se fit nommer dans cette province membre du conseil des Cinq-cents, et revint à Paris en cette qualité. Bientôt Bonaparte arriva d'Egypte salué, par la France entière, comme un réparateur désiré. Son autorité

s'établit en peu de temps sur les ruines d'un pouvoir déconsidéré. Augereau avait eu quelque intention de résistance, mais la révolution du 18 brumaire accomplie, il fléchit devant ce nouveau pouvoir et en reçut le commandement de l'armée gallo-batave. Augereau seconda puissamment les opérations du général Moreau; il combattit le général Kalkreuth que l'Autriche lui avait opposé, le harcela, et le livra en quelque sorte au général Moreau, qui remporta à Hohenlinden cette fameuse victoire qui fixa le sort de l'Allemagne. Remplacé en 1801 par le général Victor, il alla passer deux années dans sa belle terre de la Houssaye, où il s'occupa uniquement de sa santé et de sa fortune. Après la rupture du traité d'Amiens, Augereau fut nommé commandant d'une expédition projetée contre le Portugal, qui n'eut pas lieu, et revint à Paris pour assister au sacre de l'empereur, qui acheta son adhésion avec des dignités, des décorations et même, dit-on, de l'argent. La guerre ayant bientôt éclaté avec l'Allemagne, Augereau chargé du commandement de l'armée qui devait y combattre, défit les Autrichiens sur la rive orientale du lac de Constance, et par ses succès contribua puissamment à la paix de Presbourg. Il défit les Prussiens à Iéna et s'empara de Berlin leur capitale. Malade le jour de la bataille d'Eylau, Augereau suppléant par son énergie morale aux forces physiques qui lui manquent, monte à cheval, s'y fait lier, s'élance sur le champ de bataille, et fixe la victoire dans les rangs français. Une balle lui avait percé le bras pendant l'action, et il ne s'en était pas aperçu. Après 18 mois de repos il passa en Espagne en 1809, assiégea Gironne, et força cette place à capituler. Mais les revers qu'il essuya bientôt le firent rappeler par l'empereur qui lui donna pour successeur le duc de Tarente. Augereau ne reprit du service qu'en 1812, époque de la guerre de Russie. La bataille de Leipsick, où il fit des prodiges de valeur, avec une poignée de soldats, fut presque la seule occasion qu'il eut de se signaler dans cette campagne. Rentré en France, le duc de Castiglione fut nommé commandant des 6^e et 7^e divisions militaires, et se rendit à Lyon dans les premiers jours de 1814, pour prendre toutes les mesures que réclamait l'invasion des Autrichiens. Il débuta par une proclamation énergique, et finit par capituler sans avoir combattu, annonçant à ses soldats que l'ab-

dication de Bonaparte les dégageait de leurs sermens. Augereau reçut de Louis XVIII, qu'il s'était empressé de reconnaître, la croix de St-Louis, la dignité de pair de France et le commandement de la 15^e division militaire. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le signala comme un traître; et le maréchal fit de vains efforts pour rentrer en faveur auprès du chef de l'empire. Les Bourbons revinrent, et Augereau leur offrit de nouveau ses services qu'il a la douleur de voir refuser; toutefois Louis XVIII lui rendit la dignité de pair que Bonaparte lui avait enlevée. Augereau trompé dans ses espérances, se retira dans sa terre de la Houssaye, où il mourut le 12 juin 1816, d'une hydropisie de poitrine.

AUGUIS (PIERRE-JEAN-BAPTISTE), né à Melle, aujourd'hui dans le département des Deux-Sèvres, en 1742, entra d'abord dans la carrière des armes, et devint capitaine de dragons. Lorsque la révolution éclata, il en adopta les principes, et fut nommé président du tribunal de Melle. En 1791, il fut appelé au Corps législatif, d'où il passa à la Convention. Dans le procès du roi il vota l'appel au peuple, ensuite la détention jusqu'à la paix; et lorsque la condamnation fut prononcée, le sursis. Après le 9 thermidor il fut envoyé à Marseille, et il poursuivit avec beaucoup de vigueur les partisans de Robespierre. De retour à Paris, il entra au comité de sûreté générale, et il montra beaucoup de courage et de sang-froid dans l'insurrection des faubourgs qui eut lieu le 1^{er} avril 1795, où il reçut deux blessures assez graves, ainsi que dans celle qui éclata dans la nuit du 20 au 21 mai de la même année. Il fut du nombre des députés qui arrivèrent à minuit dans la salle des séances à la tête de la force armée, pour en chasser la multitude qui s'était emparée des galeries intérieures et extérieures, et même d'une partie des bancs des députés, pour diriger à leur gré les délibérations, et y faire décréter le retour de la terreur. Il proposa ensuite et fit adopter les mesures qui assurèrent la victoire aux comités du gouvernement, et il poursuivit personnellement Thirion et Barrère. Devenu membre du conseil des Anciens, il en fut nommé secrétaire en 1798, et l'année suivante il passa à celui des Cinq-cents. A la séance oragense du 15 octobre, il s'opposa avec autant d'énergie que de succès à la proposition du général Jourdan qui voulait faire déclai-

rer la patrie en danger, mais il se montra favorable à la journée du 18 brumaire. Il fut encore nommé trois fois par son département au nouveau Corps législatif, dont il fut élu secrétaire le 1^{er} janvier 1800. Il est mort le 7 février 1810.

AUGURELLO (JEAN-AURÈLE), né à Rimini, en 1441, professa avec succès les belles-lettres à Venise et à Trévise. Il se fit une réputation distinguée comme poète, quoiqu'il manquât d'enthousiasme et de chaleur. Il se mêlait aussi d'alchimie, et a célébré la pierre philosophale par un poème intitulé *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna, dit-on, une grande et belle bourse vide, en lui disant : *Celui qui sait faire l'or n'a besoin que d'un endroit pour le mettre*. Il mourut à Trévise, vers 1524, âgé de 83 ans. Ses *Poésies* parurent à Vérone en 1491, in-4^o, et à Venise, 1505, in-8^o. Ce sont des *élégies*, des *vers iambes* et des *odes*. Sa *Chrysopée* est la meilleure de ses pièces. On a aussi de lui des *Harangues* éloquentes et d'une bonne latinité, mais verbeuses et trop dénuées de choses. Jules Scalliger les a jugées trop sévèrement. Paul Jove disait d'Augurello, qu'il avait un grand génie dans un petit corps.

AUGUSTE (CAIUS JULIUS CÉSAR OCTAVIANUS, originairement appelé CAIUS OCTAVIUS), fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Attia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome, pendant le consulat de Cicéron, le 23 septembre l'an 62 avant J.-C. Sa famille était originaire de Velletri, dans le pays des Volscs, et sa branche tenait à l'ordre équestre. Il n'avait que 4 ans lorsqu'il perdit son père, et 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il était alors à Apollonie en Grèce : il partit sur-le-champ pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avait fait son héritier, et l'avait adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, et la multitude par des libéralités, des jeux et des fêtes. Le sénat, qui voulait l'opposer à Antoine, déclara ennemi de la république, lui fit élever une statue, et lui donna la même autorité qu'aux consuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modène, et les deux consuls Hirtius et Pansa, qui commandaient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa mourant déclara au jeune général le dessein du sénat, qui était d'affaiblir Octave

et Antoine l'un par l'autre, et de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lépide s'était joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue connue sous le nom de *triumvirat*, et convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire, et le pouvoir suprême pendant 5 ans, sous le titre de *triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même temps la perte de tous ceux qui pouvaient s'opposer à leurs projets ambitieux (*Voyez ANTOINE, Marc*). On disputa long-temps sur ceux qui devaient être pros crits. Ils s'abandonnèrent enfin l'un à l'autre leurs amis et leurs parents. La tête de Cicéron, à qui Octave était redevable de tant de services et qu'il avait accablé de caresses, fut donnée en échange de celle de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépide. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave et Claudia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivèrent à Rome, affichèrent leur liste de proscription, et la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs et plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrèrent leurs pères aux bourreaux, pour profiter de leurs dépouilles. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menait au supplice par son ordre lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture; *Ne t'en inquiète pas*, lui répondit-il, *les corbeaux en auront soin...* Antoine et Octave ayant assouvi leur rage à Rome, marchèrent contre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui s'étaient retirés en Macédoine. Ils leur livrèrent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui, ce jour-là, était au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, et s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit après ce second combat. Octave s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, et la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter au pied de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance, celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Il revint en Italie pour distribuer aux soldats vétérans les terres qu'on leur avait promises

en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitants des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta pour faire cesser le cri universel; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, et ne les ouvrit plus qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Egypte dans les liens de Cléopâtre, conspira sourdement contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Claudia sa fille, et la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frère, qui avait pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu et fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie renoua leurs liens, et l'amant de Cléopâtre se détermina à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde : l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à ses possessions; il en dépouilla Lépide, qu'il exila, et à qui il ne laissa que le titre de grand pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes chargées d'exterminer les brigands qui infestaient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité et pour l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenant à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des lettres et d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, et dont il aurait pu se servir contre eux. Le peuple romain conçut l'espoir d'être heureux, il créa Octave tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée, après quelques petits combats, par la fameuse bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Cette journée donna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers et les soldats vaincus, à qui il fit grâce, aurait fait

beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avaient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel lors de la proscription, et après la bataille de Philippi, parce qu'il n'était pas encore le maître et qu'il voulait l'être; il fut clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu, par cette journée, au plus haut degré de puissance, il fallait la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grâce aux habitants, et permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût voir avec plaisir la chute d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 avant J.-C., reçut trois triomphes différens, l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il avait été blessé; l'autre pour la bataille d'Actium, et le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de Cléopâtre mourante, qu'Octave destinait à être attachée derrière son char, si elle ne s'était fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avait toujours été ouvert. On conféra le titre d'*Empereur* à perpétuité à celui qui avait fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux et les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples et des autels. Le sénat lui donna le nom d'*Auguste*. On dit que cet empereur voulait renoncer à l'empire, et qu'ayant consulté Agrippa et Mécène, le premier le lui conseilla, et le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste annonça au sénat qu'il voulait se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder; mais ce n'était qu'un jeu de sa politique. Il devint tout-puissant, et réunit en lui à la fois le pouvoir d'*imperator*, de proconsul, de tribun perpétuel, de censeur, et de souverain pontife; exerçant ainsi son autorité sur l'armée, les provinces, le peuple, les mœurs et la religion. « Sylla, » homme emporté, mena violemment les » Romains à la liberté (dit un auteur moderne). Auguste, tyran rusé, les conduisit doucement à la servitude. Pendant que la république, sous Sylla, reprenait des forces, tout le monde criait à la tyrannie, et pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté. » Il fut surnommé le *Père de la patrie*. On remarque que presque tous les surnoms don-

nés aux princes par la flatterie, sont des antiphrases ou des contre-vérités. « Au sein de la corruption, dit un philosophe, où les Romains étaient parvenus, le sentiment de la liberté et celui de l'esclavage n'existaient plus. Les » sor des âmes se bornait à demander *pa-* » *nem et circenses*. Le spectacle d'une danseuse ou de quelque farceur remplissait mieux les vœux du public que la prospérité de l'état et le salut des citoyens. » Revêtu de la dignité de grand pontife, huit ans avant J.-C., il fit brûler les livres des Sibylles, peut-être parce qu'ils contenaient des choses qu'il interprétait à son désavantage, et corrigea dans le calendrier quelques erreurs que Jules-César avait laissé subsister (Voyez MACROBE, liv. 1. ch. 14). C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant *Sextilis*, nommé depuis *Augustus* (août). Enfin, après avoir fait des lois, bonnes ou mauvaises, et supprimé des abus fictifs ou réels, il associa Tibère à l'empire (choix qui suffirait seul pour rendre sa mémoire odieuse), et mourut à Nole, âgé de 76 ans, l'an 14 de J.-C. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis qu'il « avait trouvé » Rome bâtie de briques, et qu'il la laissait bâtie de marbre. » S'il avait été bon politique et vrai philosophe, il eût senti que c'était là même un symptôme de sa décadence. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, et se fit peigner, trouvant ses cheveux trop négligés. Après quoi il dit à ceux qui étaient autour de son lit : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* On lui répondit que oui. — *Battez donc des mains*, répliqua-t-il, *la pièce est finie*. Tant il est vrai que les sages et les héros du monde regardent eux-mêmes le tableau de leurs actions comme une farce qui finit avec eux ! Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, et que ses dernières années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté et aux caprices de Livie son épouse, qui le tournait à son gré. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain : ce qui prouve jusqu'à un certain point la vérité de l'observation de J. J. Rousseau, que les lettres n'adoucissent pas les mœurs, et ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Propertius, Tite-Live, etc., fleurirent dans cet âge célèbre. Les deux premiers reçurent de ce prince des récompenses, et les payèrent par

les flatteries les plus outrées et les plus basses.

AUGUSTE, duc de Brunswick et de Lunebourg, cultiva et protégea les lettres, et mourut en 1666, à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les protestans. La *Stéganographie*, qui parut sous le nom de *Gustave Sélénus*, Lunebourg, 1624, in-fol., est aussi de lui.

AUGUSTE I et **AUGUSTE II**, rois de Pologne. Voyez **FRÉDÉRIC-AUGUSTE I**, et **FRÉDÉRIC-AUGUSTE II**.

* **AUGUSTI** (**FRÉDÉRIC-ALBERT**), naquit en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parens juifs qui, à l'époque de sa circoncision, lui donnèrent les noms de *Josué Ben Abraham Herschel*. Ayant fait ses études à Bresci, en Lithuanie, il voulut se rendre à Constantinople, mais il fut réduit en esclavage, et racheté par un négociant polonais; il fit ensuite de nouvelles études à Cracovie et à Prague, et fut, en 1722, converti au christianisme, par le surintendant luthérien Reinhard, dont il avait, par hasard, fait la connaissance à Sondershausen. Après son baptême, il étudia de nouveau, à Gotha et à Leipzig, devint, en 1734, pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha, et y mourut, en 1782, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On lui doit de très-bonnes apologies de la religion chrétienne, contre les juifs, et des ouvrages utiles : | *Diss. de adventu Christi necessitate, tempore templi secundi*, Leips, 1794, in-4°; | *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1751, in-4°; | *Mystères des juifs, concernant le fleuve miraculeux Sambathion*, et les *Juifs rouges pour l'explication du v. 12, du ch. XVII du second livre des rois*, Erfurt, 1748, in-8° (en allemand); | *Notice sur les Karaites*, ibid., 1752, in-8° (en allemand); | *Dissertationes historico-philol. in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, mores et ritus, tam in rebus sacris, quam civilibus exponuntur*, ibid., 1753, in-8°. Ses écrits sont tous indiqués dans le *Répertoire des auteurs allemands morts*, de 1750-1800, par J. E. Meusel, 1^{er} vol., pag. 418. Un ami d'Augusti a publié sa Vie, rédigée sur les matériaux qu'il fournit lui-même : elle a paru en allemand, à Erfurt, en 1791, in-8°.

AUGUSTIN, *Aurelius Augustinus*, (saint), né à Tagaste en 354, de Patrice et de Monique, étudia d'abord dans sa pa-

trie, ensuite à Madaure et à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adéodat, fruit d'un amour criminel, mais né avec le génie de son père. La secte des manichéens fit d'Augustin un prosélyte qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin touché de ses discours et des larmes de Monique sa mère, pensa sérieusement à quitter le dérèglement et le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la pâque de 387, dans la 32^e année de son âge. Il renonça dès lors à la profession de rhéteur, et se borna à celle d'observateur exact de l'Evangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque temps après, s'étant rendu à Hippone, Valère, qui en était évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilège singulier et inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique, et avec d'autant plus de succès, qu'il avait connu le fort et le faible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du *Symbole de la foi*, dans un concile d'Hippone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritait d'être leur confrère. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valère dans le siège d'Hippone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus et tout le génie d'Augustin. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivait. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, manichéen célèbre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire, de ceux qui se souillaient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration et son éloquence dans une conférence des évêques catholiques et donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, et le communiqua à tous ses collègues. Les livres de *Civitate Dei* ne tardèrent pas à paraître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la reli-

gion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens, qui attribuaient les irrupsions des Barbares et les malheurs de l'empire à l'établissement de la religion chrétienne et à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avait été tiré des livres de Varron, et que ces livres avaient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (voyez le *Naudeana*). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les pélagiens; Augustin, qui avait déjà réfuté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathèmes, et montra un zèle si ardent contre cette hérésie pernicieuse, que la postérité lui a donné le titre de *Docteur de la grâce*. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut en 430 à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hippone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivait, pour ainsi dire, des succès de la religion et de la gloire de l'Eglise; c'était là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Eglise étaient pour lui la seule source de chagrin et d'une tristesse profonde : *Dominicis lucris gaudens et damnis mœrens*. Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa vie. Dans la pépinière des grands hommes que nourrissait alors l'église d'Afrique, il n'en est point qui ait un nom aussi célèbre qu'Augustin. Son historien compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses *Sermons* et ses *Lettres*. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les mots impropres et barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes et les jeux de mots dont il est semé, surtout dans ses *Homélies*, ont fait sentir combien il était au-dessous de la plupart des Pères pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres et des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectait d'ailleurs ce Père plus que tous les autres (parce qu'il le croyait, très mal à propos, favorable à son système de prédestination), *in scrutandis numeris curiosior est Augustinus*. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antithèses, quand

on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulières et générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, et celle des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en 8, et qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont importantes. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, et fut confiée à don Blampin. Don Mabillon, son confrère, fit l'Épître dédicatoire en l'état où nous l'avons; ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam, en 1703, avec des notes de J. Le Clerc, très injurieuses au saint docteur. Le 1^{er} volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant que d'être prêtre, avec ses *Rétractations* et ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilly et Dubois, in-8^o et in-12. L'abbé Grou, dans la *Morale tirée des Confessions de saint Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on en excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive et sincère, pleine d'unction et de feu, qui fait le caractère de la sainteté d'Augustin. Le 2^e est occupé par ses *Lettres*, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort, en 430. Il y en a en tout 270, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en français, en 6 vol. in-8^o et in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le 3^e est consacré à ses *Traité sur l'Ecriture*. Le 4^e à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral. Le 5^e à ses *Sermons*. Le 6^e, à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale et de discipline. Le 7^e, à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre, traduit en français par Lombert, en 2 vol. in-8^o, ou 4 vol. in-12. Le 8^e, à ses *Traité*s contre différens hérétiques. Le 9^e, à ceux contre les donatistes. Le 10^e, à ses *Traité*s contre les pélagiens. Le dernier, à sa *Vie*, traduite en latin sur le français de M. de Tillemont. On a imprimé un *Appendix* à

Anvers, 1703, in-fol. Eugippius a donné, *Thesaurus ex sancti Augustini operibus*, Bâle, 1542, 2 tom. en 1 vol. in-fol., qui n'est pas commun. Saint Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la manière pleine de force dont il attaque les erreurs a donné quelquefois à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zèle pour la saine doctrine lui avait quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des pélagiens, savoir, l'existence et les effets du péché originel, et la nécessité de la grâce, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; et c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Père une espèce d'infailibilité sont réfutés par lui-même; car, dans plus d'un endroit, il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; et ceux qui ont avancé que tous ses écrits avaient la sanction de l'Eglise, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin I, et d'Innocent XII (*Voyez SA-DOLET, CÉLESTIN I*). C'est aussi une exagération blâmable de dire que saint Augustin a été le plus illustre et le plus savant des Pères de l'Eglise. Il est sûr qu'il n'était pas fort habile dans les langues, et qu'il avait moins lu les anciens que saint Jérôme, saint Basile, et d'autres Pères. Il n'avait ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Jérôme, etc. Il a certainement illustré l'Eglise, mais Athanase, martyr de la divinité de J.-C.; Chrysostôme, le plus éloquent des Pères grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité et de grâces, etc., lui ont fait autant d'honneur qu'Augustin. Berti, dans la *Vie* de ce Père lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec saint Ambroise, cantique admirable, dont le célèbre Atterbury mettait l'énergique simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie et de la rhétorique. *Voyez AMBROISE*.

AUGUSTIN ou AUSTIN (saint), premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé par saint Grégoire le Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre,

qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastère de Saint-André de Rome, dont il était prieur. Augustin passa en France et vint à la cour de Brunehaut. Il convertit, l'année d'après, Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbéry. Il passa ensuite en France, pour y être sacré évêque, et conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour, il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *pallium*. La rapidité de ces conversions était non-seulement l'effet du zèle du saint missionnaire ou du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opérait par son ministère. Le bruit s'en répandait dans toute l'Europe; et saint Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables qu'ils servent à constater la notoriété et la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, lui dit-il, de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire, à l'occasion des miracles et des dons célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi les choses que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien comprendre ce que vous êtes personnellement, et quelle est l'excellence de la grâce accordée à un peuple, pour la conversion duquel vous avez reçu le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir commises par paroles ou par actions, afin que le souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. Au reste, vous devez vous persuader que le don des miracles que vous recevez ou que vous avez déjà reçu, est une faveur accordée non à vous, mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Quelques écrivains protestans, tels que Rapin Thoyras, ont cru que leur haine contre la religion catholique les dispensait d'être justes envers celui qui l'avait établie en Angleterre. Ils ont parlé d'Augustin d'une manière injurieuse; ils ont calomnié son caractère, ses actions et ses vœux. Mais laissant à part ses lumières et ses vertus, il a pour lui les faits qui feront son éloge au jugement même de la philosophie. « On ne peut qu'avoir la plus

• haute idée de saint Augustin et de ses
 • coopérateurs, dit un historien moderne,
 • lorsqu'on examine le merveilleux chan-
 • gement qu'ils opérèrent en Angleterre.
 • Avant l'arrivée des saints missionnaires,
 • les Anglais étaient livrés à toutes sortes
 • de vices, plongés dans la plus grossière
 • ignorance. Ce qui prouve surtout cette
 • ignorance, c'est que quand ils débar-
 • quèrent dans la Bretagne, ils ne con-
 • naissaient point l'usage des lettres, et
 • que tout le progrès qu'ils firent dans les
 • sciences jusqu'au temps de saint Augus-
 • tin, se borna à emprunter l'alphabet des
 • Irlandais. Les Northumbres, selon Guil-
 • laume de Malmesbury, vendaient leurs
 • enfans comme esclaves, inhumanité
 • qu'on ne trouve point dans les nègres
 • d'aujourd'hui; mais la lumière de l'E-
 • vangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux
 • de ces peuples, qu'ils devinrent des
 • hommes nouveaux et de vrais disciples
 • du Sauveur. Frappés de la vie angélique
 • de leurs apôtres, ils se portèrent avec
 • ardeur à l'imitation de leur détachement
 • du monde, et de leur zèle pour la pra-
 • tique des conseils. Les nobles et les
 • princes bâtirent des églises et des mo-
 • nastères qu'ils dotèrent richement. » On
 • ignore l'année précise de la mort de saint
 • Augustin. Il mourut le 26 mai, selon les
 • uns, en 607, selon d'autres en 604. War-
 • ton, dans son *Anglia sacra*, prouve cette
 • dernière date par plusieurs autorités.

AUGUSTIN (ANTOINE), un des plus
 savans jurisconsultes et des plus illustres
 prélats de l'Espagne, fut successivement
 auditeur de rote, évêque d'Alise, puis de
 Lérida, et enfin archevêque de Tarragone.
 Il naquit à Saragosse, de parens illus-
 tres, l'an 1516, et mourut dans son siège
 archiepiscopal l'an 1586, à l'âge de 70 ans.
 Il se trouva au concile de Trente en 1562,
 et s'y distingua beaucoup. A l'âge de vingt-
 cinq ans, il fit paraître ses *Emendationum
 et opinionum juris civilis libri quatuor*,
 où l'un des premiers, il fait servir les an-
 tiquités romaines à l'intelligence du droit
 de ce même peuple, aussi éclairé qu'am-
 bitieux. Paul III, Jules III, Paul IV, et le
 roi d'Espagne Philippe II, l'honorèrent
 de leur estime et de leur confiance. « Ja-
 mais, dit un auteur, personne ne fit
 • paraître dans toute la conduite de sa
 • vie, plus d'intégrité, plus de constance
 • et plus de grandeur d'âme que cet il-
 • lustre archevêque. Il vivait dans une
 • abstinence et une chasteté exemplaires,
 • et distribuait ses biens aux pauvres avec

• tant de libéralité, qu'après sa mort on
 • ne trouva pas dans ses coffres de quoi
 • l'enterrer suivant sa qualité. » Ses lu-
 • mières égalaient ses vertus. Il nous resto
 de lui plusieurs ouvrages, dont on peut
 voir le catalogue à la fin de l'édition
De emendatione Gratiani, in-8°, 1672,
 donnée par Baluze avec des notes : livre
 savant, profond, et nécessaire aux juris-
 consultes. L'édition originale de Tarragone,
 in-4°, 1587, est fort recherchée. On
 a de lui | *Antiquæ collectiones decretalium*,
 Paris, 1621, in-fol., avec des notes
 estimées; | cinq livres des *Constitutions
 de l'église de Tarragone*, en latin, imprimees
 dans cette ville, chez Mey, en 1580,
 in-4°, cette édition est fort recherchée;
 | *Canones penitentiales*, imprimé chez le
 même, deux ans après, in-4° : ce livre est
 rare; | ses *Dialogues sur les médailles*,
 publiés à Tarragone en 1587, in-4°, en
 espagnol, le sont encore davantage. Il y
 en a plusieurs traductions italiennes,
 in-4° et in-fol., et une latine, 1617, in fol.
 Il faut prendre la traduction italienne
 in-4° pour avoir les médailles des dialogues
 de 5 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans
 l'édition de 1587. Etienne Baluze en a
 donné une édition avec des notes; | *Epitome
 juris pontificis*, tom. 1, à Tarragone,
 1587, tom. 2 et 3, Rome, 1611, in-fol.;
 | *De propriis nominibus Pandectarum
 florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol.,
 très rare; l'édition qui porte sur le titre
Barcnone, 1592, est la même. Tous les
 savans de son temps ont rendu justice à
 son profond savoir, même ceux dont l'égoïsme
 et les prétentions pouvaient voir
 de mauvais œil la gloire dont il se cou-
 vrait. Vossius disait que c'était un des
 plus grands hommes du monde. Il admi-
 rait surtout les notes sur Festus. Celles
 qu'il fit sur Varron ne furent pas moins
 applaudies. « Vous excellez, lui écrivait
 • Paul Manuce, dans la belle littérature,
 • et si je suis quelque chose à l'égard des
 • autres, étant comparé à vous, je ne suis
 • rien. » Le seul Fra-Paolo, moine vain
 et ambitieux, osa dire qu'il n'était pas
 versé dans l'histoire ecclésiastique : cet
 apostat en froc, qui travaillait alors à in-
 troduire le luthéranisme à Venise, voulait
 par-là affaiblir la preuve que les écrits
 de l'illustre archevêque fournissaient
 contre les novateurs. André Schott a pu-
 blié son Eloge, Anvers, 1586, qui a été in-
 séré dans l'édition des *Dialogues*, avec des
 notes par Etienne Baluze. Augustin, publia
 encore d'autres ouvrages, tous estimés.

AUGUSTIN (LÉONARD), ou plutôt **AGOSTINI**, né dans l'état de Sienne au 17^e siècle, vieillit parmi les antiques, où il prit un goût exquis et joignit l'esprit à l'érudition. Son ouvrage intitulé *Le gemme antiche figurate* a été imprimé et traduit plusieurs fois; la 1^{re} édition fut donnée à Rome, en 1657 et 1669, 2 vol. in-4^o. La 2^e dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Galtruzzi, dessinateur et graveur habile. Ce recueil fort estimé, ainsi que le discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4^o. Gronovius l'a traduit en latin, et on fit deux éditions de cette traduction, l'une à Amsterdam, en 1683, recherchée; et l'autre à Franecker, en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

AUGUSTIN PATRICE PICCOLOMINI. Voyez **PATRICE**, *Patricius* (Augustin Piccolomini.)

AUGUSTULE (ROMULUS), dernier empereur d'Occident, fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus était son vrai nom; mais les Romains, par dérision, lui donnèrent celui d'*Augustulus*. Oreste son père, patrice de Rome, ayant excité une révolte en 473, aimait mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. L'Italie était alors inondée par les Barbares. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie avec un revenu de 6,000 liv. d'or, et se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident, qui, depuis la fondation de Rome, avait subsisté 1229 ans. Cette ancienne capitale du monde fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, et dont le nom était une insulte dans les temps florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J.-C., 507 ans après la bataille d'Actium. On a regardé comme une singularité que le dernier empereur ait été appelé *Auguste* comme le premier, et que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-MALAGAH, un des plus célèbres mystiques mahométans, mit en vers persans le livre intitulé *Giam-Giam*, production qui est comme l'*élixir de la spiritualité musulmane*. Il vécut dans la pauvreté, et mourut assez riche des libé-

ralités de l'empereur des Tartares, l'an 1519 de J.-C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoique ce poète mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AULISIO (DOMINIQUE), savant italien, né à Naples en 1649, s'appliqua à l'étude des langues, des belles-lettres, du droit, de la médecine, de l'architecture, et de presque toutes les sciences : il mourut en 1717, après avoir enseigné le droit à Naples, et gouverné l'école d'architecture militaire. Il était très attaché aux sentimens et aux écrits de Platon, ce qui lui attira quelques critiques. Ses écrits sont | *De gymnasii constructione*; | *De mausolæi architecturâ*; | *De harmoniâ timaica, et numeris medicis*, imprimés ensemble en un volume in-4^o, Naples, 1694; | *Historia de ortu et progressu medicinæ*; | *Delle scuole sacre*, in-4^o, 1725; sa *Vie* se trouve à la tête de cet ouvrage; | des *Commentaires sur les Pandectes*, 3 vol. in-4^o.

* **AULTANNE (N. d')**, devenu officier général par sa bravoure, se fit particulièrement remarquer dans la campagne de 1806 contre les Russes, les Prussiens et les Anglais réunis, et notamment à la bataille d'Iéna et au combat de Pulstuck. Cette glorieuse campagne lui valut le grade de général de division, et il fut autorisé à porter la décoration de commandeur de l'ordre de Saint-Henri de Saxe. En 1813, il se signala également en plusieurs occasions contre les Anglais et les Espagnols. Le duc d'Angoulême, qui s'était porté dans le midi en mars 1814, le choisit pour chef de son état-major, et il lui resta fidèle jusqu'à la capitulation. Le maréchal Davoust lui fit intimer l'ordre de se rendre à Paris et d'y garder les arrêts forcés. Louis XVIII à son retour lui donna le commandement d'une division de la garde royale. Il est mort subitement à Valréas en janvier 1828.

AULU-GELE (Aulus-Gellus), grammairien latin, florissait à Rome, sa patrie, vers l'an 150 de J.-C. et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Il publia un ouvrage en 20 livres, intitulé *les nuits attiques*, qu'il nomma ainsi parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matières différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens et les écrivains de l'antiquité. On y trouve une grande quantité de fragmens des anciens auteurs. Le compilateur

aurait dû se dispenser d'y entasser tant de remarques minutieuses de grammaire, et il aurait pu mettre plus de pureté et de clarté dans son style. « Ce n'est, dit un critique, qu'un grammairien de peu de goût, sans élévation, idolâtre des rides de l'antique, et qui, rempli des citations d'Ennius, de Caton le Censeur, de Claudius Quadrigarius, ne nomme pas une seule fois Horace, Tite-Live, ni Tacite. » Cette collection qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du Père Proust, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4°, et celle de Leyde, par Gronovius, 1706, in-4°; on a encore l'Elzevir, 1631, in-12. En 1776-1777, il en a paru une traduction française par l'abbé de Douzé de Verteuil, à Paris, 2 vol. in-12. La première édition de l'original est de 1469, in-fol. Il y a aussi une bonne *Traduction* anglaise, par Bèloë, Londres, 1795, avec des *Notes*.

AUMALE (CLAUDE de LORRAINE d') était le 3^e fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France. Il s'opposa aux huguenots, et mourut en 1575. — Son fils Charles fut un des plus zélés de la ligue. Le parlement le condamna, comme étant d'intelligence avec les Espagnols, à être écartelé, en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut, en 1651 sans laisser d'enfans mâles.

AUMONT (JEAN d'), naquit en 1522, et se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il se signala aux batailles d'Arques et d'Yvry. Après cette mémorable victoire, Henri IV l'invita à souper le soir même, en lui disant : « Il est juste que vous soyez du festin, après m'avoir si bien servi à mes noces. » M. d'Aumont fut successivement gouverneur de Champagne et puis de Bretagne, et après s'être emparé de plusieurs places fortes, il mourut à Rennes le 19 août 1593, d'un coup de mousquet reçu à Comper, près de Ploermel. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il était plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisaient passer à la cour pour un *franc Gaulois*; c'était d'ailleurs un sujet fidèle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile. Il s'opposa, en 1588, à l'assassinat du duc de Guise, ordonné par Henri III, et fut d'avis qu'on lui fit son procès dans les règles; mais lorsque les volontés arbitraires ont remplacé la justice et

les lois, de tels conseils ne sont plus de saison.

AUMONT (ANTOINE d'), petit-fils du précédent, se trouva en divers sièges et combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Rhétel en 1650, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Il fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, et mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans.

AUMONT (JACQUES, duc d') de la même famille que les précédens. On lui offrit le commandement de la garde nationale de Paris, en 1789, lors de la prise de la Bastille; mais il hésita, et on nomma le marquis de la Salle, qui fut remplacé par M. de la Fayette. Lorsque la populace de Paris alla à Versailles, le 5 octobre de la même année, avec une partie de la garde nationale, d'Aumont, qui avait été fait chef de division, en commandait l'avant-garde. Le 20 juin 1791, il commandait le bataillon de garde nationale qui faisait le service près du roi : on l'accusa d'avoir pris part à l'évasion de ce prince, et, après l'avoir maltraité, on le conduisit à l'hôtel-de-ville, d'où il fit passer à l'assemblée nationale une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution. Au mois de juillet suivant, il prit, avec le titre de lieutenant-général, le commandement de Lille, et se fit admettre à la société des amis de la constitution, dans cette ville. Ayant quitté le service en 1793, lorsque tous les nobles furent renvoyés, il vécut obscur depuis cette époque, et mourut à l'âge de 66 ans, dans sa terre de Guiscard, à la fin d'octobre 1799.

AUNEZ. Voyez CEZELI.

AUNGerville (RICHARD ou RICHARD de BURY), prélat anglais, né en 1281, à St.-Edmund's Bury en Suffolk. Edouard III, dont il avait été le gouverneur, le combla d'honneurs et de biens. Il fut sacré évêque de Durham, en 1355, nommé grand-chancelier en 1354, et trésorier d'Angleterre en 1356. Il se montra l'ami des pauvres et le protecteur des lettres, et fonda à Oxford une bibliothèque très considérable pour le temps. Sa passion pour les livres était telle qu'il entretenait, hors du royaume, des personnes chargées d'augmenter ses richesses en ce genre, et que des copistes, des dessinateurs et des relieurs étaient, pour ainsi dire, établis dans son palais. Il a écrit, en mauvais latin, un ouvrage singulier, intitulé : *Philobiblos*, à l'honneur des livres et sur

leur usage, publié à Spire, en 1483, in-4°; réimprimé à Paris, en 1500; à Oxford en 1599, et à Leipzig, en 1674, à la suite de *Philologicarum epistolarum centuria una*. Il a laissé deux autres ouvrages : *Orationes ad principes*, et *Epistolæ familiarium*, où l'on trouve quelques lettres adressées par lui au poète Pétrarque. Aungerville mourut à Aukland, en 1545.

AUNOY (MARIE-CATHERINE JUMELLE de BERNEVILLE, comtesse d'), veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1703. Elle écrivait facilement dans le genre romanesque. Les gens frivoles lisent encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, 4 vol. in-12; et surtout ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, in-12. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 jusqu'en 1679*, sont pleins de fautes, de même que ses *Mémoires de la cour d'Espagne*, en 2 vol. où elle avait vécu quelque temps avec sa mère. On y trouve des imputations injurieuses à cette nation estimable, et surtout des contes calomnieux sur l'inquisition. L'auteur avait trop bien profité des leçons de madame des Loges, sa tante, qui était protestante, et qui lui avait inspiré cette haine si naturelle à ceux de cette secte contre un tribunal si redoutable à l'erreur (Voyez VAYRAC.) Tous ces romans, fruit d'un peu d'esprit et de beaucoup de galanterie, ne peuvent plaire qu'à la paresse ou à la corruption. Son mari, le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AURAT. Voyez DORAT (Jean).

AURE (sainte), ou AURÉE, de la race des Sarrasins en Espagne, se retira dans un monastère. Les Infidèles voulurent la tirer de ce saint lieu, et la faire renoncer au christianisme; mais ayant persévéré dans la foi, elle fut honorée de la couronne du martyre le 4 juillet 836, à Cordoue.

AURE (sainte), en latin *Aurea*, abbesse à Paris, sous Dagobert I. Saint Eloi, en 531, aidé des libéralités de ce prince, ayant fondé un monastère dans sa propre maison, près de l'église de Saint-Martin, lui donna Aure pour abbesse. Elle le gouverna pendant 55 ans avec sagesse et prudence; elle fut avertie de sa mort par une vision, et décéda le 4 octobre 666. De trois cents religieuses qui composaient sa communauté, environ soixante moururent le

même jour qu'elle, enlevées par la peste. Elles furent enterrées avec leur abbesse dans le cimetière de l'église de Saint-Paul, laquelle alors était hors la ville. Mais cinq ans après, les reliques de sainte Aure y furent transférées. On les voyait encore dans ces derniers temps en l'église des barnabites, la même que celle de Saint-Martin, et on les y exposait à la vénération des fidèles le jour de la fête de la sainte, et aux deux fêtes de saint Eloi. — Le Martyrologe romain fait mention, au 24 d'août, d'une sainte AURE, vierge et martyre à Ostie, où elle fut précipitée dans la mer une pierre au cou. Malgré cette précaution des persécuteurs, le flot rejeta son corps sur le rivage, où il fut recueilli par un personnage pieux, et enseveli honorablement.

AURÈLE (MARC-). Voyez MARC-AURÈLE-ANTONIN.

AURÈLE (saint), évêque de Carthage en 388, fut lié d'une étroite amitié avec saint Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des donatistes. Il montra un grand zèle pour ramener ces schismatiques au centre de l'unité; il assembla divers conciles pour discuter les difficultés qu'ils proposaient, et prit tous les moyens qui lui parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'Eglise. Son zèle ne brilla pas avec moins d'éclat dans l'affaire des pélagiens. Il fut le premier qui condamna Célestius, disciple de Pélagie; et cette condamnation se fit dans un concile tenu en 412. Quatre ans après, il condamna Pélagie lui-même dans un autre concile. Il anathématisa la doctrine de cet hérésiarque, avant que saint Augustin se fût mis sur les rangs pour la combattre. Ce saint évêque mourut en 423. Saint Fulgence lui donne de grands éloges. Il est nommé sous le 20 juillet dans le calendrier d'Afrique, qui est du cinquième siècle.

AURÉLIEN (*Lucius Domitius Aurelianus*) naquit dans le territoire de Sirmium en Illyrie, d'une famille obscure. Son père cultivait une petite ferme appartenant à un riche sénateur appelé Aurélius. Aurélien s'enrôla comme simple soldat dans les troupes impériales, où il se distingua bientôt par sa force et sa bravoure. Ses camarades lui donnèrent le surnom d'*Aurelianus manus ad ferrum*. On raconte qu'une fois et dans une seule bataille, il tua quarante-huit Sarmates. Après avoir passé par tous les grades de

la milice, il fut tribun, et défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connaissait son zèle, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour y rétablir la discipline ou pour l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler, en l'attachant à deux branches d'arbres courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs, étaient fouettés sur-le-champ : *Enrichissez-vous*, disait-il à ses soldats, *des dépouilles de l'ennemi, et non des larmes des citoyens*. Il fut élevé au consulat en 238; et Valérien, qui ne l'appelait que le libérateur de l'Illyrie et des Gaules, et l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpus Crinitus, dont il avait été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; et Claude II, qui aimait et estimait sa valeur et sa sagesse, le fit général de l'Illyrie et de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Elu par l'armée, il fut confirmé par le sénat et par le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, assura la paix au dehors et la tranquillité au dedans. On lui reprocha d'avoir terni ses victoires en punissant trop sévèrement, et même avec cruauté, de légers propos tenus à Rome sur ses défaites. Il quitta bientôt la capitale de l'empire pour aller contre Zénobie, reine de Palmyre. Il traversa l'Illyrie et la Thrace, tailla en pièces les Barbares, passa en Asie, prit Thyane en Cappadoce, et jura, pendant le siège de cette ville, qu'il n'y laisserait pas un chien en vie; mais lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, et dit aux soldats, qui voulaient la mettre à feu et à sang, qu'il leur permettait seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreraient. Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avait conduit elle-même ses armées, n'encouragea pas moins fortement les assiégés; elle se défendit en grand capitaine et en femme animée par le désespoir. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie se contenta de lui répondre que *c'était par la valeur, et non par des promesses, qu'on forçait un ennemi à ouvrir ses portes*. Cette réponse ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. Elle se rendit bientôt après, l'an 275. Zénobie avait tenté de se réfugier en Perse;

mais Aurélien la fit arrêter et charger de chaînes. Palmyre, qui s'était révoltée quelque temps après, fut rasée, et les habitants passés au fil de l'épée. Aurélien, avant cette révolte, avait déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entre autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuait la lettre fière de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'était fait proclamer empereur en Egypte pour venger Zénobie, le défit, et lui ôta la vie par des tourmens recherchés. De là il vint attaquer Tétricus, qui dominait dans les Gaules, et qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs goths, alains, roxolans, sarmates, francs, suèves, vandales, allemands, éthiopiens, arabes, indiens, bactriens, géorgiens, sarrasins et perses. Zénobie, chargée de chaînes d'or et de bijoux précieux, et Tétricus suivirent le char de triomphe. La première obtint des terres dans le territoire de Tivoli, et le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. Aurélien lui dit, en le lui donnant, qu'il valait mieux gouverner les beaux pays de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes. Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain et de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, et défendit d'avoir des concubines, si ce n'est une esclave. Il était en marche contre les Perses, lorsque Mnestée, l'un de ses secrétaires, le fit tuer près d'Héraclée, en 275. Ce traître, dont les concussions avaient irrité Aurélien, craignant la colère de son maître, en contrefit l'écriture, et montra aux principaux chefs une liste de proscrits, parmi lesquels étaient leurs noms et le sien. Les chefs, croyant prévenir leur supplice, et excités par Mnestée, attaquèrent et massacrèrent Aurélien. Ses assassins détrompés livrèrent Mnestée aux bêtes féroces, et élevèrent à Aurélien un tombeau et un temple. Leur repentir ne les sauva pas. Une partie d'entre eux fut massacrée par les soldats; et les ordres de Tacite ou de Probe firent périr les autres. Aurélien ne laissa qu'une fille. Ainsi mourut cet empereur, admiré et haï. Il ne laissa aucun ennemi aux Romains, qui ne l'en regrettèrent pas davantage. Sa cruauté dans les châtimens fit dire de lui, qu'il était bon médecin, mais qu'il traitait un peu trop de sang. On prétend que, dans ses différentes batailles, il avait tué de sa main plus

de 900 hommes. Il assistait souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. C'est surtout contre les chrétiens que son humeur barbare se signala; il en fit périr un très grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Il fit cependant à leur égard un acte de justice, lors des troubles que l'hérésie de Paul de Samosate occasiona à Antioche, en donnant gain de cause à ceux qui étaient dans la communion de l'évêque de Rome, qu'il regardait comme le chef et le grand pontife de cette religion, et en obligeant l'hérésiarque d'abandonner la maison épiscopale à celui à qui le pape adressait ses lettres. « C'était, dit un historien, une » de ces âmes brutes et grossièrement » fières, pour qui tout objet d'orgueil est » bon, même le triomphe sur une femme. » Naturellement dur et sans pitié, il n'a » vait que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un » moment pour tromper l'opinion publique, et se livrer ensuite avec plus de » sécurité à des penchans atroces. » Il fut le premier empereur qui prit le diadème.

AURÉLIEN (saint), fut placé sur le siège d'Arles en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du saint Siège; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur. Le pape l'accorda, et en conséquence lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce » qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'élève des » disputes sur la foi, ou s'il se présente » quelque autre cause majeure, après » avoir vérifiés les faits et dressé votre rapport, réservez-en le jugement et la décision au siège apostolique, car nous » trouvons dans les archives de l'Eglise » romaine, que c'est ainsi qu'en ont usé » à l'égard de nos prédécesseurs, ceux des » vôtres qui ont été honorés de la qualité » de vicaires du saint Siège. » Le saint évêque fit plusieurs établissemens utiles et édifiants; il instruisit avec zèle et avec cette force que donne l'esprit de Dieu, le peuple et les rois, et donna une règle pleine de sagesse aux religieux d'un grand monastère qu'il avait fondé à Arles. Il mourut saintement le 12 avril l'an 555, comme le prouve, contre quelques historiens, une inscription découverte en 1508, sur son tombeau, dans l'église de

Saint-Nizier de Lyon. Aurélien est un des évêques d'Occident qui furent le plus alarmés de ce que Vigile avait signé la condamnation des trois chapitres; ce pape lui écrivit une lettre pleine de modération et de raison pour le tranquilliser. Voyez VIGILE.

AURÉLIUS-VICTOR (SEXTUS), Africain, vivait dans le 4^e siècle, sous l'empire de Constance et de Julien l'Apostat. Né dans la pauvreté, il s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361, préfet de Rome et consul avec Valentinien en 369. Il composa, dit-on, une *Histoire romaine*, que nous avons perdue, et dont il ne nous reste qu'un abrégé. Du moins la sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait conjecturer à quelques savans qu'il n'était pas de lui, et qu'il avait composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet abrégé par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4^e. Les éditions, *cum notis variorum*, d'Utrecht, 1696, in-8^o, et d'Amsterdam, 1753, in-4^o, sont estimées. On le trouve aussi dans les *Scriptores historiae romanae minores*, 1789, in-8^o. Les ouvrages qu'on attribue à cet auteur, sont | *Origo gentis romanae*; | *De viris illustribus urbis Romae*; | *De Caesaribus historia*, ab Augusto Octavio, id est, a fine Titi Livii, usque ad consulatum decimum Constantii Augusti, et Juliani Caesaris tertium; | *De vita et moribus imperatorum romanorum excerpta*, a Caesare Augusto usque ad Theodosium imperatorem. M. Caperonnier a donné ses soins à une bonne édition d'*Aurelius Victor*, par Barbou, Paris, 1795, in-12. Elle est à la suite d'*Eutrope*.

AURÉLIUS (CORNELIUS), né à Gonde en Hollande, chanoine régulier de Saint-Augustin, et précepteur d'Erasmus, fut honoré par l'empereur Maximilien I de la couronne de poète. Son disciple devint plus célèbre que lui. Aurélius est auteur de deux traités, l'un intitulé: *Defensio gloriae batavinae*; et l'autre, *Elucidarium variarum questionum super batavina regione*. Bonaventure Vulcanius publia, depuis, ces deux traités sous le titre *De situ et laudibus Bataviae*. On ne sait point en quelle année il mourut; on croit qu'il vivait encore en 1520.

AURELLI, ou plutôt ARELLI (JEAN MUZIO), poète latin du 16^e siècle. Ses poésies sont dans les *Délices des poètes latins*

d'Italie. Il se proposa Catulle pour modèle et ne s'éloigna que de ses obscénités. On trouve dans ses poésies de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement et de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort, quelque temps après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitants, que ce gouverneur opprimait, tirèrent de lui cette cruelle vengeance, en 1520.

AURENG-ZEYB, grand mogol, naquit le 20 octobre 1619, se ligua avec un de ses frères contre son père Schach-Gehan, et l'enferma dans une dure prison, en 1660. Il se défit ensuite de son complice, et fit étrangler les deux autres frères qui lui restaient. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. Ce scélérat fut heureux dans toutes ses expéditions. Il conquît les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, et presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel et de Malabar. Il campait ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le trahissent comme il avait traité son père. Il mourut en 1707, âgé de près de cent ans; vie longue pour un homme agité sans cesse par l'image de ses crimes, qui en portait les vengeurs dans son cœur, et qui dans ses enfans mêmes ne croyait voir que ses bourreaux. (Voyez l'Histoire de l'empire du Grand-Mogol, par le père Catrou.) Ses peuples ou ses adulateurs l'appelaient le *Vivificateur de la religion*, l'*Ornement du trône*, et le *Conquérant de l'univers*. On raconte de cet empereur des Mogols un fait qui prouve et son astuce et son avarice. Il invita à un festin un grand nombre de fakirs, et voulut ensuite les revêtir d'habillemens neufs, qu'ils furent contraints d'accepter malgré leur résistance. On brûla aussitôt leurs vieilles robes, et on trouva dans les cendres une quantité énorme de pièces d'or et d'argent. Heider-Ali, père de Tipoo-Sayb, ayant besoin d'argent, eut recours au même moyen avec un égal succès.

AURÉOLE (*Manus-Avilus-Aureolus*), né dans la Dacie, fils d'un berger, et berger lui-même, s'enrôla dans la milice romaine, et devint général de l'empire, sous Valérien. En 262, il délivra ce prince de Macrin; mais sa fidélité se dé-

mentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour aller faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandait à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée; mais ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan, où il s'était réfugié, et lui ayant livré bataille, il le fit prisonnier. Le vainqueur voulut, par un mouvement de magnanimité, lui laisser la vie; mais les soldats, irrités de sa rébellion, le tuèrent en avril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talens supérieurs pour les armes, et lui fit élever un tombeau. Claude fit aussi bâtir un pont sur l'Adda, auquel il donna le nom de *Pons Aureoli*, duquel tire son nom le village de *Pontirolo* entre Milan et Bergame.

AUREOLUS. Voyez AURIOL ou ORIOL.

AURIA (VINCENT), né à Palerme en 1625 et mort dans le même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, et quelques-uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds. Parmi ceux-là on compte une *Histoire*, assez recherchée, des *grands hommes de Sicile*, à Palerme, 1704, in-4°, et une *Histoire des vice-rois de Sicile*, ibid. 1697, in-fol.

AURIFICUS, ou ORIFICUS BONFILIUS (NICOLAS), carme de Sienna, a laissé divers ouvrages de morale et de piété. C'est lui qui a publié les œuvres de Thomas Waldensis. Il vivait encore l'an 1590, qui était le 60^e de son âge. Sa principale production, *De antiquitate et caeremoniis missæ*, parut à Venise en 1572, in-8°.

AURIOL (BLAISE d') natif de Castelnau-dary, doyen de l'église de Pamiers, et professeur du droit canon à Toulouse. Il demanda à François I^{er}, en 1555, à son passage par cette ville, d'accorder à l'université le titre de noble, et aux professeurs le privilège de faire des chevaliers: ce prince le lui accorda. Pierre Daffis, docteur régent et comte-ès-lois, titre qu'on donnait aux docteurs qui avaient regenté 20 ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou et

l'anneau au doigt, et fit un beau compliment au docteur-chevalier. Voltaire d'après Bodin et René Herpin, prétend que des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, craignant de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens et ses amis. Il mourut vers l'an 1540. Il se mêlait de poésie; nous connaissons sa *Départie d'Amours*, imprimée à la suite de la *Chasse d'Amours*, d'Octavien de Saint-Gelais, Paris, 1535, in-4°. *Les joies et douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier ouvrage est fait d'après les poésies de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi de France. On a encore d'Auriol quelques ouvrages de *jurisprudence*, peu connus aujourd'hui; mais le nom de l'auteur est toujours en vénération dans l'université de Toulouse. Il fut aussi auteur d'*Interpretatio de capite de rescriptione in antiquis*.

AURIOL. Voyez ORIOL.

* AURISPA (JEAN), un des restaurateurs de la littérature grecque et latine dans le 15^e siècle, naquit à Noto en Sicile vers l'an 1569, il apprit le grec à Constantinople, où il passa en 1448, et d'où il vint en Italie avec 238 manuscrits précieux, parmi lesquels on trouvait l'Histoire de Procope, les Poésies de Callimaque, de Pindare, d'Oppien, et celles qu'on attribue à Orphée; toutes les Œuvres de Platon, de Proclus, de Plotin, de Xénophon, de Lucien; les Histoires de Dion, de Diodore de Sicile, et la Géographie de Strabon, etc. etc., Après avoir occupé à Bologne et à Florence la chaire de littérature grecque, il fut successivement employé comme secrétaire dans les cours de Nicolas III, duc de Ferrare, et des papes Eugène IV et Nicolas V. Il mourut à Ferrare en 1460, âgé de 90 ans. On a de lui la *Traduction* d'Archimède, celle du Commentaire d'Hérodote sur les vers dorés de Pythagore, Bâle, 1545, in-8°; *Philisci consolatoria ad Ciceronem, dum in Macedonia exularet, à græco Dionis Cassii, lib. 58. Hist. Rom. in latinum versa*, Paris, 1510, in-8°.

AUROGALLUS (MATTHIEU), natif de Bohême, professeur des langues dans l'académie de Wittemberg, mourut en 1545. Il publia une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-6°, et une *Géographie de la Terre-Sainte*. Il avait travaillé à la version de la Bible allemande donnée par Luther.

AUROUX DES POMMIERS (MATTHIEU), conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais, était prêtre et docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire*, fort estimé et rare, sur la *coutume de Bourbonnais*, 1732, 2 parties in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage.

AUSANNET. Voyez AUZANET.

AUSONE (JULES), père du poète de ce nom, natif de Bassas en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien, se fraya des routes nouvelles dans son art, qu'il exerçait gratuitement. Il était philosophe, mais sans faste, sans passions, sans désirs ambitieux, jouissant dans la médiocrité, d'une paix précieuse. Il se vit élever aux honneurs, sans les rechercher. Il fut préfet de l'Illyrie, et sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux. Il mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de 90 ans. Son fils l'a célébré dans ses vers. Nous n'avons plus les livres de médecine d'Ausone le père.

AUSONE (DECIUS MAGNUS), fils du précédent, professait la grammaire et la rhétorique à Bordeaux, où il naquit vers l'an 509, lorsque Valentinien I le fit venir à Trèves, où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire : à celle de préfet du prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans un âge fort avancé. Ausone avait de l'esprit, de la facilité, et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût, et de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. On a de lui des *Epigrammes*, des *Idylles*, dont le *Poème de la Moselle* fait partie; des *Eglogues*, des *Lettres* en vers, et un *Discours à Gratien*. C'est fausement que l'on a conclu d'un passage de sa 16^e épître, qu'il avait composé une histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à son consulat. Ce qu'il a fait de meilleur, ce sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une *Description de la Moselle*. Cette pièce a été publiée séparément avec de longs commentaires par Marquard Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son panégyrique de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but, dans ce discours, est de remercier le prince de ce qu'il l'a-

vait élevé au consulat, en 578. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre; mais il est prouvé qu'il était chrétien, par son idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poème où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de saint Paulin. Ce grand homme avait été son disciple, et n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation; il lui exprima sa reconnaissance de la manière la plus forte et la plus tendre, en lui donnant les noms de *précepteur*, de *patron* et de *père*, et en déclarant qu'il lui devait tout.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguae, togae, famae decus,
Provectus, altus, institutus, debeo,
Patrono, praeceptor, pater, etc.

Carm. 10. vers. 93.

La meilleure édition des œuvres d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphinum*, et qui fut publiée en 1750 par l'abbé Souhai, et par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres. L'abbé Jaubert en a donné une traduction, 1769, 4 vol. in-12. Ausone avait composé les *Fastes consulaires* jusqu'à l'an 385; mais cet ouvrage est perdu.

AUSONE (saint), premier évêque d'Angoulême, prêcha l'Evangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de J.-C. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des Barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Les reliques de saint Ausone furent brûlées par les huguenots en 1568.

AUSPICE (saint), évêque de Toul dans le 5^e siècle, était, selon saint Sidonius Apollinaris (*lib. h. ep. 17*), l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendait extrêmement recommandable. Le comte Arbogaste ayant demandé à saint Sidonius quelques explications des livres saints, celui-ci le renvoya à saint Loup, de Troyes, ou à saint

Auspice, de Toul, comme à des prélats plus capables que lui de satisfaire à sa demande. Il ne vécut guère au-delà de l'an 474. On trouve son nom, au 8^e jour de juillet, dans le Martyrologe de Baronius, et dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves, et depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. Elle se trouve dans la Collection de Duchesne, tom. 1^{er}. Il y a une lettre de saint Sidonius à saint Auspice, pour lui recommander un nommé *Pierre*; elle est la 40^e ou la 41^e du livre des Lettres de Sidonius; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre saint Auspice.

AUSSUN (PIERRE d'), grand capitaine, d'une famille noble et ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, et se distingua surtout à la bataille de Cérisesoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562. Le nombre des fuyards fut d'abord si grand, qu'il fut emporté par eux; mais, revenant sur ses pas, il se rangea près du duc de Guise, et contribua beaucoup à la victoire des catholiques. Cependant la douleur d'avoir fui devant l'ennemi le toucha tellement, qu'il en mourut la même année à Chartres, suivant les uns, et à Paris, suivant d'autres.

AUSTREGESILE (saint), vulgairement appelé *saint Outille*, archevêque de Bourges, né en cette ville l'an 551, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant 12 ans. Avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parens, qui voulaient le marier : « Si j'avais une bonne femme, je craindrais de la perdre; si j'en avais une mauvaise, je craindrais de ne pouvoir m'en défaire. » Le roi Gontran le respectait comme son père, et avait souvent recours à ses lumières. Un nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du roi, en rejeta le crime sur ce saint. Celui-ci soutint son innocence. Le prince ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce que l'on appelait dans ce temps-là le *jugement de Dieu*; mais le jour même où ce jugement devait avoir lieu, Bettelin tomba de cheval, et mourut misérablement, ce qui fut regardé généralement comme un effet de la vengeance divine, qui voulait épargner au saint prélat cette épreuve judiciaire. Sa vie, écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Mabillon et par les bollandistes.

AUSTREMOINE (saint), en latin *Stremontus* ou *Strymonius*, l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'église de Rome, vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne, et mourut en paix, après avoir opéré plusieurs conversions. Le détail de ses actions nous est inconnu; Mabillon a publié avec des remarques l'histoire de la translation des reliques de saint Austremonie à Mauzac.

AUTCAIRE. Voyez OGER.

AUTEL, ou plutôt **AUTELZ** (GUILAUME des), poète français et latin, naquit à Charolles en Bourgogne, en 1529, et mourut vers 1580. Il savait le grec et le latin, et en farcisait ses vers. On a aussi de lui quelques ouvrages en prose de très médiocre mérite, par exemple *Fanfreluche et Gaudichon*, *Mythistoire baragouine, de la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons Fanfreluchistes*, faite à l'imitation du Pantagruel; plusieurs recueils de poésies, comme le *Mois de mai*; *Récréation des tristes*; *La paix venue du ciel*, en vers héroïques; plus, *Le tombeau de Charles-Quint*, en 12 sonnets, Paris, 1558; Anvers, 1559; et en latin, *Encomium Galliae Belgicae, accesserunt ejusdem alii versiculi*, Antuerpiæ, 1559, etc. Des Autelz avait une Iris réelle ou feinte, comme tous les poètes de son temps. Il l'appelait *sa sainte*, et déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur, détaché des sens : on sait que ces amours romanesques ont été long-temps de mode. Voyez PÉTRARQUE et NOVES. Ce fut à cette époque qu'un certain Meygret, de Lyon, publia un ouvrage sur la nécessité de réformer l'orthographe française. Autelz le critiqua, et il s'établit une polémique où chacun prit part; il y eut dès lors des *meygretistes* et des *anti-meygretistes*; ces derniers furent les vainqueurs.

* **AUTHARIS**, roi des Lombards. Après la mort de Cléphis, ce peuple ne voulut point lui donner de successeur, et demeura dix ans sans chef. Trente ducs gouvernaient les trente principales villes d'Italie. Les Grecs ne surent point profiter de cet état d'anarchie, pour recouvrer les provinces qu'ils avaient perdues; mais Childébert, roi des Francs, ayant marché contre les Lombards en 584, les ducs décernèrent la couronne à Autharis, fils de Cléphis, qui fit quelques conquêtes dans l'exarcate de Ravenne, et remporta une grande victoire sur les Francs eux-mêmes en 588. Autharis épousa, en 589, Théode-

linde, fille de Garibald, duc de Bavière, et continua ensuite la guerre contre les Grecs. On assure que, pénétrant jusqu'à Reggio en Calabre, il poussa son cheval dans les flots, pour atteindre de sa lance une colonne plantée en avant du rivage, à cette extrémité du continent : « Ce n'est » qu'ici, dit-il, que je reconnais la limite » du royaume des Lombards. » Cependant les Francs ayant fait, en 590, une nouvelle invasion en Italie, Autharis ne put tenir la campagne, et fut réduit à défendre les places fortes. Mais, au bout de trois mois, le mauvais air et la famine forcèrent les Français de repasser les Alpes, après avoir perdu plus de la moitié de leur armée. Autharis mourut à Pavie, le 5 septembre de la même année, regretté des Lombards. Il professait l'arianisme ainsi que toute sa nation.

AUTHIER DE SISGAU (CHRISTOPHE d'), né à Marseille en 1609, bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor, dans la même ville, institua, à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des *prêtres du saint Sacrement*, pour les missions et la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem en 1651. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borely, prêtre de sa congrégation, a écrit sa vie, Lyon, 1703, in-12, qui est un tableau des principales vertus religieuses et sacerdotales.

AUTHON. Voyez AUTON.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (CHARLES-LOUIS d'), né à Paris en 1716, entra au service et parvint au grade de colonel des grenadiers royaux. Il a publié | *Essai sur la cavalerie tant ancienne que moderne*, Paris, 1756, in-4°; | *Relation navale de 1759*, in-4°; | l'*Anti-légionnaire français*, Wesel, 1772, in-12. Il a aussi donné de nouvelles éditions | des *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne en Allemagne*, de Deschamps, 1756, in-12, réimpr. dans l'*Histoire de Turenne*, par Ramsay, Paris, 1773, 4 v. in-12; | du *Parfait capitaine*, par Henri, duc de Rohan, édition revue et augmentée de notes, Paris, 1757, in-12; | de la *Politique militaire ou Traité de la guerre*, par Paul Hay du Chastelet, avec des augmentations, Paris, 1757, in-12. Il a encore fourni plusieurs morceaux à l'Encyclopédie in-fol. Il est mort vers 1772.

AUTICHAMP (ANTOINE-JOSEPH-EULALIE de BEAUMONT, comte d'), issu d'une

famille noble et ancienne, distinguée dans ces derniers temps dans la profession des armes, entra très jeune au service, se distingua en plusieurs circonstances dans des contrées diverses, et devint aide-de-champ du maréchal de Broglie en 1759. Il fut ensuite cornette dans le régiment de dragons que commandait son frère, et il se trouvait dans le même corps, le 1^{er} mars 1769, aide-major-général-des-logis, lorsqu'il fit en cette qualité la campagne de Corse. Il se signala dans cette expédition, surtout à Pentagolo où son cheval fut tué sous lui, et à son retour en France il fut successivement nommé mestre-de-camp de dragons et colonel du régiment d'Agénois. Peu de temps après il passa en Amérique sous les ordres du général Lafayette, et fit preuve de beaucoup de valeur au siège d'Yorck-Town, ainsi qu'à la prise de Saint-Christophe où son fils aîné fut tué par un boulet de canon. Il fut alors nommé maréchal-de-camp, et peu après commandant en second de la partie méridionale de Saint-Domingue. Lorsqu'il rentra en France, il fut employé comme inspecteur divisionnaire des troupes cantonnées à Tours, Blois et Orléans. En 1792, il émigra et se rendit à l'armée des princes français, et il fit sous leurs ordres toutes les campagnes de cette époque. Il ne rentra en France qu'en novembre 1799, et vécut dans la retraite jusqu'à la restauration de 1814. Le gouvernement d'alors lui avait accordé une pension de 2,000 fr. comme ancien maréchal-de-camp. Il fut depuis nommé gouverneur de Saint-Germain-en-Laye, où il est mort en avril 1822.

AUTOLYCUS, célèbre mathématicien, né à Pitane en Asie, florissait vers l'an 340 avant J.-C. Il a laissé quelques *Traité d'astronomie*, que Joseph Auria, de Naples, a mis en latin, sous ces titres : *De sphaera* et *De siderum ortu*. Il fut le maître d'Arcésilas le philosophe. — Il ne faut pas le confondre avec **AUTOLYCUS**, philosophe du 11^e siècle, auquel saint Théophile, évêque d'Antioche, a adressé trois livres contre les calomnieux de la religion chrétienne.

AUTOMNE (BERNARD), né en 1587 dans l'Agénois, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'une *Conférence du droit français avec le droit romain*, dont la 5^e édition a paru en 1629 ; il avait alors 44 ans. Son *Commentaire* sur la coutume de Bordeaux, 1644, 2 vol. in-fol. a été

imprimé avec les observations du père Dupin, Bordeaux, 1728, in-fol. Il mourut en 1666.

AUTON ou **AUTHON** ou **AUTUN** (JEHAN d') et non pas **ANTON**, comme quelques-uns ont écrit, augustin, abbé de l'Angle, et historiographe de France, sous Louis XII, naquit en 1466, écrivit l'*Histoire depuis l'an 1499 jusqu'en 1508*, avec la fidélité d'un témoin qui dépose. Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de cette histoire en 1620, in-4^e, et les deux dernières qui avaient paru dès 1615, in-4^o, avec l'*Histoire de Louis XII* par Seyssel; les trois autres n'ont pas encore vu le jour. Il mourut en 1527.

AUTPERT, ou **AUSBERT**, natif de Provence, bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Volturne dans l'Abruzzes, fit sur les Psaumes, le Cantique des cantiques et l'Apocalypse, des *Commentaires* qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans la Collection de Martenne. Il mourut en 778. Il demanda au pape l'approbation de ses ouvrages, persuadé que rien n'était plus propre à constater l'orthodoxie d'un ouvrage, que le jugement du chef de l'Eglise.

AUTREAU (JACQUES d'), naquit à Paris en 1656. Peintre par besoin et poète par goût, et constamment attaché à ces deux professions, il mourut dans la pauvreté à l'hôpital des Incurables de Paris, en 1745. D'Autreau, d'un caractère sombre et mélancolique, a composé des comédies qui ont fait rire et qui amusent encore, comme le *Port-à-l'Anglais*; *Démocrite prétendu fou*, etc. Il avait près de 60 ans lorsqu'il s'adonna au théâtre. Ses intrigues sont trop simples; on prévoit trop facilement le dénouement, et on perd le plaisir de la surprise. Les Œuvres de d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12. Le plus connu des tableaux de ce peintre est celui de *Dioné, la lanterne à la main*, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleuri. D'Autreau vivait fort retiré, méprisant tout ce que les autres estiment, et ne s'accordant avec le public que dans le peu de cas qu'il faisait de lui-même.

* **AUTROCHE** (CLAUDE DELOYNES d') né à Orléans, le 1^{er} janvier 1743, d'une famille opulente, conçut dès sa jeunesse un goût décidé pour les arts et la littérature, et entreprit le voyage d'Italie dont il parcourut les endroits les plus célè-

bres. Comme littérateur , il voulut aussi connaître Voltaire , qui tenait alors le sceptre de la république des lettres. Il se rendit donc à Ferney ; mais loin d'être séduit par ses raisonnemens , il fut révolté de son impiété , et il disait à ce sujet qu'il était sorti de Ferney plus chrétien qu'il n'y était entré. Effectivement , il se maria et vécut retiré presque continuellement à sa campagne de la Porte , située à quelques lieues d'Orléans , partageant son temps entre la culture des lettres et les embellissemens de sa terre qu'il avait , pour ainsi dire , créée. D'Autroche avait une piété profonde , et répandait tous les arts d'abondantes aumônes. Le séminaire , la maison de la providence et les églises d'Orléans , recevaient de lui de généreux secours. Il fit aussi agrandir l'église d'une de ses terres ; mais non content d'honorer la religion , il en pratiquait tous les devoirs , et il a voulu consigner dans son testament l'expression de ses sentimens. Il commence ainsi : Au nom du » Père.... Je crois et professe , sans aucune exception , toutes les vérités que » Jésus-Christ et son Eglise ont enseignées. » Je m'honore du titre de chrétien , de ce » titre qui ajoute tant à la dignité de » l'homme , qui lui impose les plus nobles » devoirs , qui lui inspire les sentimens » les plus purs , et lui propose pour règle » et pour but de ses actions les motifs les » plus sublimes , la jouissance d'un bonheur infini et éternel , et la possession » du Dieu de toute perfection , créateur » de l'univers. » Les dispositions de son testament étaient dignes de sentimens si chrétiens. Il a pris des arrangemens pour continuer au séminaire et à la maison de la providence la rente annuelle qu'il leur faisait. Il a aussi pourvu à d'autres bonnes œuvres ; et soutenu par les vœux de la foi , il a montré pendant une longue maladie une résignation entière. Sa mort , arrivée le 17 novembre 1823 , a été pour les pauvres un juste sujet de deuil. Ses écrits sont nombreux. Il s'adonna particulièrement à la poésie , et publia successivement des traductions en vers | des *Odes d'Horace* , suivies de notes historiques et critiques , Orléans , 1789 , 2 volumes in-8° ; | de *l'Enéide de Virgile* , suivie de notes littéraires et morales , Orléans et Paris , 1804 , 2 vol. in-8° ; et avec le texte latin , 3 vol. ; | *l'Esprit de Milton* , ou *Traduction en vers du Paradis perdu* , Paris , 1808 , in-8° ; | de la *Jérusalem délivrée* , Paris , 1810 , in-8° ; | des *Psaumes*

de David , avec le texte latin en regard , précédés d'un discours préliminaire , où il examine le caractère des poésies de David , la grandeur des idées , la richesse des images , la pureté de la morale , l'attachement à la loi de Dieu , la variété des tableaux , la vivacité des sentimens , et cette inépuisable fécondité , avec lesquels le psalmiste célèbre les bienfaits du Très-Haut et les merveilles de la nature , Orléans , 1820 , in-8°. Dans tous ces ouvrages sa verve n'offre rien de brillant ; mais elle est facile , abondante , et prouve la fécondité de son talent. On a encore de lui | *Mémoire sur l'amélioration de la Sologne* , 1787 , in-8° , et plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

AUVERGNE (MARTIAL d'). Voy. MARTIAL D'AUVERGNE.

AUVERGNE (THÉOPHILE-MALO-CORRET de LATOUR d'). Voyez LATOUR D'AUVERGNE.

AUVIGNY (JEAN du CASTRE d') , né dans le Hainaut en 1712 , demeura quelque temps avec l'abbé des Fontaines , qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevaux-légers de la garde , et fut tué au combat d'Ettingen en 1743 , âgé de 31 ans. C'était un homme d'esprit et d'imagination. On a de lui | les prétendus *Mémoires de madame de Barneveldt* , 2 vol in-12 ; | un *Abrégé de l'Histoire de France et de l'Histoire romaine* , par demandes et par réponses , 1759 , 2 vol. in-12 , qui peut être utile à la jeunesse ; | les 3 premiers volumes et la moitié du 4^e de *l'Histoire de Paris* , (jusqu'en 1750) 1755 , en 5 vol. in-12 ; | les 8 premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France* , in-12. Le 9^e et le 10^e ont été publiés en 1744 , par son frère , chanoine prémontré. Il y a des anecdotes curieuses et des faits peu connus ; mais l'auteur a préféré les ornemens du style à l'exactitude historique. « Il ignorait , dit un critique , que » l'affectation d'esprit , la recherche des » ornemens préférés à l'exactitude historique , qu'un ton quelquefois romanesque , un style inégal , trop exalté dans » quelques endroits , trop plat dans d'autres , etc. , sont des défauts exclusifs » pour obtenir le titre de bon historien ; » peut-être la maturité de l'âge l'en eût-elle corrigé. » M. Turpin , un des continuateurs de l'ouvrage , a porté ces défauts beaucoup plus loin.

* AUVITY (JEAN-ABRAHAM) , médecin , membre de la légion d'honneur , ancien membre du collège et de l'académie

de chirurgie, chirurgien en chef, durant quarante années, de l'hôpital des Enfants-trouvés, est mort à Paris, le 7 avril 1821. Il a laissé une *Dissertation sur le Muguet*, sorte d'aphthes particuliers aux enfans. Il s'était acquis de la réputation pour le traitement des maladies de cet âge.

AUXENCE, arien, de Cappadoce, intrus dans le siège de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile de 95 évêques, à Rome, en 572. Il était né plutôt pour être homme d'affaires qu'évêque. Il ne savait pas le latin, et ne connaissait que l'intrigue. Il posséda pourtant cet évêché jusqu'en 574, année de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec **AUXENCE**, surnommé *le Jeune*, qui voulut disputer, vers l'an 583, le siège de Milan à saint Ambroise, et que les ariens reconnurent pour évêque. On voit dans les écrits de saint Ambroise un beau sermon que ce saint docteur fit contre cet usurpateur.

AUXILIUS, prêtre du 11^e siècle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois *Traité*s contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose. Deux de ces *Traité*s sont dans le *Traité des ordinations* du Père Morin. Ils sont écrits avec beaucoup de fermeté et de liberté. L'auteur y démontre la validité des ordinations faites par des évêques illégitimes, pourvu cependant qu'ils soient véritablement évêques; que Formose, pour avoir été transféré d'un siège sur un autre, ne laisse pas d'être évêque légitime. Le Père Mahillon les a fait imprimer tous trois dans ses *Analectes*, in-fol.

* **AUXIRON** (JEAN-BAPTISTE d'), médecin, né à Baume-les-Dames, vers 1680, mort à Besançon, en 1760, négligea sa profession pour les sciences mathématiques. On a de lui : | *Démonstration d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750, in-8°; | *Nouvelle manière de diriger la bombe*, Paris, 1754, in-8°. — **AUXIRON** (CLAUDE-FRANÇOIS-JOSEPH d'), son frère, né en 1676, avocat au parlement de Besançon, fut employé par l'empereur d'Allemagne dans différentes occasions importantes. En récompense de ses services il obtint une place de conseiller aulique à Vienne, où il est mort vers le milieu du siècle dernier. Il a publié un traité de l'*Education d'un prince*, dont le gouverneur des archiducs voulut bien accepter la dédicace.

* **AUXIRON** (CLAUDE-FRANÇOIS-JO-

SEPH d'), né à Besançon, en 1728, servit pendant quelque temps dans le régiment d'Autrasie. Ce corps ayant éprouvé une réforme, il revint dans sa famille, où, à l'exemple de son père, il se livra à l'étude des mathématiques. Bientôt après, il fut nommé à une place de capitaine dans un régiment d'artillerie; mais les devoirs que lui imposait cette place, ne lui permettant pas de suivre ses goûts, il donna sa démission, et se retira à Paris. Il se fit d'abord connaître en 1765 par un *Mémoire sur les moyens de fournir des eaux suines à cette ville*, qui en manquait; ce premier mémoire fut suivi d'un second, dans lequel il combattit, mais sans succès, le projet présenté par M. Deparcieux, de l'académie des sciences, sur le même objet. Il publia, en 1766, un ouvrage intitulé : *Principes de tous gouvernemens, ou Examen des causes de la faiblesse ou de la splendeur de tout état, considéré en lui-même et indépendamment des mœurs*, Paris, 2 vol. in-12. Il a traduit de l'allemand de Jean-Isaïe Silberschlag, pasteur de Magdebourg, sa *Théorie des Fleuves, avec l'art de bâtir dans les eaux et d'en prévenir les ravages*, Paris, Jombert, 1769, in-4°. Il mourut à Paris, en 1778, âgé de cinquante ans. — **PIERRE-CLAUDE d'AUXIRON** son frère, exerça la médecine, et publia plusieurs écrits en faveur de l'inoculation.

* **AUXIRON** (JEAN-BAPTISTE d'), né à Besançon, en 1736, professeur en droit français à l'université de cette ville. Il a publié : | *Observations sur les juridictions anciennes et modernes de la ville de Besançon*, 1777, in-8°; | *Projets pour les Fontaines publiques de cette ville*, 1777, in-8°; | *Reflexions sur le sujet proposé par l'académie de Besançon* (en 1781, sur les Vertus patriotiques), 1783, in-8°; | *Mémoires historiques et critiques sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève (Besançon), 1783, in-8°. Le mémoire qu'il envoya à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur les moyens d'éteindre la mendicité en France, obtint les suffrages de cette compagnie; il a laissé, sur ce sujet, un ouvrage important qu'il se proposait de faire imprimer. Il est mort à Besançon, en 1800, âgé de soixante-quatre ans.

AUZANET (BARTHÉLEMI), d'autres disent **PIERRE Ausanet**, naquit en 1594, et fut reçu avocat en 1609. Il eut une

place au conseil établi en 1665 pour la réformation de la justice. On le fit à cette occasion conseiller d'état. Il mourut en 1675, âgé de 82 ans, avec la réputation d'un magistrat éclairé et intègre. On a de lui des *Notes sur la Coutume de Paris*, des *Mémoires*, des *Arrêts*, etc. Le recueil de ses ouvrages a été publié en 1708, in-fol.

AUZOLE. Voyez PEYRE (La).

AUZOUT (ADRIEN), célèbre mathématicien du 17^e siècle, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa, en 1667, le micromètre à fils mobiles, sur lequel il publia un *Traité*, imprimé au Louvre, dans le *recueil de l'académie des sciences*, in-fol., 1693. Quelques anglais lui disputèrent la gloire de cette invention. Il eut encore la première idée d'appliquer le télescope au quart de cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Picard, qui perfectionna cette idée.

AVALON (IRÉNÉE d'), né en Bourgogne, entra chez les capucins, et travailla avec beaucoup de zèle et de succès à la conversion des calvinistes. Outre un livre apologétique en faveur des seigneurs de Passade, de Mazel, et autres gentils-hommes qui abjurèrent leurs erreurs entre ses mains, il a publié *Libri tres controversiarum contra calvinistas, huguenotos et anabaptistas*, Lyon, 1628, 3 vol. in-4^o. Le titre montre assez qu'on mettait alors quelque différence entre les huguenots et les calvinistes; mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistait, parce que la véritable origine du mot *huguenot* n'est pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont écrit sur ce sujet.

AVALOS (FERDINAND-FRANÇOIS d'), marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit et par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le temps de sa prison à composer un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse, Vittoria Colonna, dame également illustre par sa beauté, sa vertu et son esprit, dont les poésies parurent en 1548, in-8^o. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'empereur Charles-Quint. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanais, et à la victoire

de Pavie, l'an 1525. Clément VII et les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils voulaient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettait l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions, mais que l'empereur l'ayant su, il se défendit en disant que c'était une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. Cependant les historiens les mieux instruits assurent qu'à l'instance de sa sage et vertueuse épouse, il rejeta ces offres, et resta fidèle à son souverain, qui le fit généralissime de son armée. « Le » pape, dit Macquer (*Abrégé chronolo-* » » *gique de l'histoire d'Espagne*), les Vé- » » nitiens, les Florentins, et même Fran- » » çois Sforce, duc de Milan, formèrent » » une confédération contre l'empereur; » » ils offrirent au marquis de Pescaire » » le royaume de Naples, s'il voulait se » » mettre à la tête de la confédération; » » mais ce seigneur instruisit de tout l'em- » » pereur, et par ses ordres se mit en de- » » voir de punir l'ingratitude du duc de » » Milan. Il l'assiégea dans sa capitale, et » » se rendit maître des autres places de » » son duché. Le marquis de Pescaire » » mourut sur la fin de l'année, non sans » » soupçon d'être la victime de ses enne- » » mis, quoique les fatigues considéra- » » bles d'une campagne laborieuse aient » » pu avoir précipité la fin d'une vie » » qu'il rendit célèbre par ses exploits » » militaires, et recommandable par son » » inviolable attachement à son souve- » » rain (Voyez VITTORIA COLONNA). » Il mourut sans postérité, à Milan, le 4 novembre 1525. C'était un des protecteurs des lettres, dans un siècle qui en eut beaucoup. Il était lui-même très instruit, ayant eu un excellent instituteur. Paul Jove a écrit sa Vie.

AVALOS (ALFONSE d'), marquis de Guast ou plutôt del Vasto, héritier des biens de son oncle, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint en Italie. Il avait suivi, en 1555, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, et, quelque temps après, il fit lever le siège de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II, et par le duc d'Enghien en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, dans la journée de Cérisesoles, où il prit des premiers la fuite. La mort de Frégose et de Rinçon, envoyés de François I, tués dans

une embuscade, lui faisait appréhender de tomber entre les mains des Français. « Deux jours avant que de partir de Milan, dit Brantôme, pour aller livrer cette bataille (de Cérisoles), il brava le fort, et menaça de tout battre, vaincre et renverser, dont en ayant fait un festin aux dames de la ville, car il était fort dameret, s'habillant toujours fort bien, et se parfumant fort tant en paix qu'en guerre, jusqu'aux selles de ses chevaux. On dit même qu'il avait fait faire deux charrettes toutes pleines de menottes, qui se trouvèrent par après, pour enchaîner et faire esclaves tous les pauvres Français qui seraient pris, et aussitôt les envoyer aux galères. Il arriva le contraire à son penser et dire; car il perdit la bataille, et au lieu de maltraiter les prisonniers ennemis, les nôtres lui firent une très honnête et bonne guerre. » Le même Brantôme raconte qu'il s'arracha la moitié de la barbe de dépit et de tristesse, et que ses équipages ayant été pris, son bouffon disait aux soldats qui les fouillaient : *Cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui.* Mais cette relation de Brantôme est contraire en beaucoup de choses à l'idée que tous les historiens du temps, nommément Paul Jove, nous donnent d'Alfonse d'Avalos. Ce qu'il dit des chaînes préparées pour les Français est un conte ridicule; et ce qu'il ajoute des galères est plus absurde encore. Il n'était certainement pas au pouvoir de d'Avalos d'envoyer aux galères des prisonniers de guerre. Cette conduite, opposée à toutes les maximes et usages de la cour d'Espagne, lui aurait attiré une punition éclatante. Le récit de Brantôme n'est qu'une répétition de ces contes et de ces chansons burlesques qui ne manquent jamais de circuler parmi le petit peuple après quelque victoire. Quant à Frégose et Rinçon, en temps de guerre on tue les ennemis sans demander leurs passeports. Ils allaient, d'ailleurs, susciter de nouveaux ennemis à ceux auxquels ils faisaient la guerre; ils n'avaient garde d'annoncer leurs qualités et le but de leur voyage furtif : d'Avalos les traita en espions, en embaucheurs; il n'y a pas matière à grands reproches entre deux nations armées l'une contre l'autre (Voyez BOURDEILLES). D'Avalos mourut en 1546, à 42 ans.

*AVANCINUS (NICOLAS), jésuite, originaire du Tyrol, fut professeur de rhé-

torique, de morale et de philosophie à Gratz, et professeur de théologie morale et scholastique à Vienne. Il a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : | *Imperium Romano-Germanicum, sive Elogia L. Cesarum Germanorum*, Vienne, 1663, in-4°; | *Vita et doctrina J.-C.*, Vienne, 1667, 1674, in-12, traduit en français, Paris, 1713; | *Poesis lyrica*, Vienne, 1670, Amst. 1711; | *Poesis dramatica*, Cologne, 1675-79.

AVANTIN. Voy. AVENTIN.

AVANTIO (JEAN-MARIE), né en 1564, se fit admirer à Ferrare et à Rovigo par l'étendue de ses connaissances dans le droit. Mais son frère ayant été assassiné dans cette dernière ville, et lui-même ayant couru grand risque de l'être, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui en manuscrit *Consilia de rebus civilibus et criminalibus*, et une *Histoire ecclésiastique* depuis Luther. Le seul ouvrage dont jouisse le public est le poème qu'il dédia à l'archiduc Ferdinand (depuis empereur), qui lui en témoigna hautement sa reconnaissance. — CHARLES AVANTIO, son fils, célèbre médecin, s'est fait connaître aussi par ses *Annotations* sur l'ouvrage de Baptiste Fiera, qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4°.

AVARAY (ANTOINE-LOUIS-FRANÇOIS, comte d'), fils du marquis d'Avaray, député de la noblesse d'Orléans aux états-généraux, servait avant la révolution comme colonel du régiment de Boulonnais. Monsieur, depuis Louis XVIII, qui avait en lui une entière confiance, le chargea des préparatifs de son voyage, lorsqu'il se décida à quitter la France en 1790. Il y avait de grands dangers à courir. Le comte d'Avaray, qui s'était procuré des passeports sous des noms anglais, accompagna le prince dans sa fuite. Lorsqu'ils furent arrivés à Avesnes, craignant d'être obligés de coucher à Maubeuge où ils pouvaient être reconnus, il obtint adroitement du postillon de le conduire jusqu'à Mons sans passer par Maubeuge, en lui disant qu'une de ses sœurs chanoinesse à Mons, dangereusement malade à Soissons, ne voulait recevoir de secours que d'un médecin de Mons en qui elle avait toute confiance, et qu'il était urgent pour la sauver d'emmener de suite ce médecin. L'humanité et quelques pièces d'or décidèrent le postillon à tourner Maubeuge, et ils parvinrent ainsi à ga-

gner la frontière. Ces détails sont consignés dans la *Relation du voyage à Bruxelles*, écrite par Louis XVIII lui-même, imprimée en 1825, et que l'auguste prince crut devoir dédier au comte d'Avaray, comme un tribut qu'il payait à l'amitié. Ce service important lui valut la place de capitaine de ses gardes, et après la mort de Louis XVII, celle de capitaine des gardes du roi. Il lui accorda en outre le droit de porter sur ses armes celles de France, et d'y joindre, avec cette devise tirée de Virgile *durum facit pietas iter* la date du jour où il avait sauvé son maître. Depuis ce temps il l'accompagna en Italie, en Allemagne, en Russie, en Pologne, en Angleterre, et il remplissait auprès de lui les fonctions de ministre et de maître de la garde-robe; mais l'humidité et l'air épais de ce dernier pays ne convenant point à sa santé, il fut obligé, pour obéir aux instances du roi, d'aller respirer un air plus salubre à Madère, où il termina ses jours en 1810 en exprimant le regret de mourir sur un sol étranger. La douleur de Louis XVIII fut inexprimable; il composa lui-même une épitaphe latine pour être placée sur le monument qu'il lui fit élever, et lorsque des circonstances plus favorables vinrent mettre un terme à l'exil de nos princes, pour satisfaire en quelque sorte au désir de celui qu'il appelait son fidèle ami, il fit envoyer à Madère un bâtiment du roi pour rapporter en France sa dépouille mortelle et la pierre tumulaire qui la couvrait. La cérémonie fut exécutée avec beaucoup de pompe, et le corps fut placé dans une chapelle de l'église d'Avaray, en attendant le moment d'être déposé dans la sépulture particulière de la famille.

AVAUX. Voyez MESMES (CLAUDE.)

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, fils d'un médecin de Douai, naquit en 1702, et mourut d'apoplexie à Paris le 4 mai, en 1766. Il resta orphelin dès l'enfance. Après avoir parcouru la Flandre, il vint à Paris en 1721, puiser, dans les leçons des meilleurs artistes, les principes dont il avait besoin. Il entra comme élève à l'académie royale de peinture en 1729, et en fut reçu membre en 1734. L'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved, comme le meilleur peintre. Le succès qu'eut ce tableau lui procura l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avait fait appeler à la cour. Aved avait le secret si rare de rendre dans

ses portraits, non-seulement la figure, mais encore le génie et le caractère de la personne qu'il peignait.

AVEIRO (don JOSEPH-MASCARENHAS, duc de Lancastre et d') était un des plus grands seigneurs de Portugal, par sa naissance, par ses biens et par son crédit. Il était extrêmement considéré pendant le règne de Jean V. A l'avènement de Joseph I^{er} au trône, sa faveur diminua beaucoup. En 1758, le roi se rendant incognito, dans la voiture de son valet de chambre, auprès de la marquise de Tavora, sa maîtresse, reçut deux coups de mousquet qui le blessèrent grièvement. Carvalho, ministre, depuis marquis de Pombal, accusa d'Aveiro d'avoir trempé dans ce complot, et le fit condamner à mort comme criminel de lèse-majesté. Cet infortuné duc fut rompu vif, ainsi que le marquis de Tavora, dont presque toute la famille périt par divers supplices, le 15 janvier 1759. Les ténèbres qui ont couvert assez long-temps cette affaire, se sont dissipées depuis la disgrâce et l'exil du marquis de Pombal, par l'innocence déclarée des prétendus complices, que la reine Marie-Françoise a rétablis dans leurs droits et leur honneur, et enfin par la sentence qui condamne l'oppresseur de tant d'illustres victimes. Voy. MICHEL DELL' ANNUNCIATA, TAVORA, POMBAL, etc.

AVELLANEDA. Voyez CERVANTES.

AVELLINO (saint ANDRÉ), né en 1521 à Castro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, embrassa la règle des clercs réguliers, appelés théatins, et se retira en 1556 dans leur maison de Naples, qui faisait l'édification de toute la ville; elle était encore animée de l'esprit et de la ferveur de saint Caétan, mort en 1547. Il quitta le nom de Lancelot, qu'il avait porté jusque-là, et prit celui d'André. Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers, qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions; mais ils lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grâce. Le premier fut de combattre toujours sa propre volonté; le second de faire tous les jours quelque progrès dans la vertu. Ce second vœu, qui n'est pas plus sans inconvénient que le premier, et qui semble présenter des vues, des calculs et des mesures que l'élan de la piété et de l'a-

meur ne connaît pas, a reçu une espèce d'approbation dans l'oraison que l'Eglise récite le jour de sa fête, *Deus, qui in corde beati Andreae confessoris tui, per arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti*. Saint Charles-Borromée avait pour lui une estime particulière, et lui demanda quelques sujets formés par sa main, pour fonder à Milan une maison de théatins. Epuisé de fatigues et cassé de vieillesse, il tomba frappé d'apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il commençait la messe. Il répéta trois fois ces paroles : *Introibo ad altare Dei*, et ne put aller plus loin. On lui administra les sacrements de l'eucharistie et de l'extrême onction, qu'il reçut avec la plus tendre piété. Il expira le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On garda son corps à Naples, dans l'église des théatins de Saint-Paul. Il fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en 3 volumes in-4°, à Naples, 1735 et 1734.

* **AVELLINO** (François), médecin de Messine, florissait vers l'an 1630, et jouit d'une grande réputation. Il a publié : *Expostulatio contra chymicos, quæ eorum paradoxa, seu rationis umbræ (si quæ sint) enucleantur, ejectantur, expelluntur*, Messine, 1637, in-4°; | un autre écrit, aussi en latin, *contre ceux qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes*, Messine, 1664.

AVENDANO (Diego d'), né à Ségovie, se fit jésuite à Lima au Pérou; il s'y consacra aux missions, fut deux fois recteur du collège de Lima, provincial, etc. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus considérable est *Thesaurus Indicus pro regimine conscientie in iis quæ ad Indios spectant*, Anvers, 1668; 2 vol. in-fol.

AVENELLES. Voy. **RENAUDIE** (d').

AVENPORT. Voy. **DAVENPORT**.

AVENTINUS (JEAN TOURMAYER), fils d'un cabaretier d'Abensberg en Bavière, et auteur des *Annales* de ce pays, ainsi que de plusieurs autres ouvrages, mourut en 1554, à l'âge de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziegler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, et la plupart des fables dont cet historien avait rempli ses *Annales*. Elles ont été réimprimées en 1710. in-fol. Le

cardinal Baronius en parle désavantageusement. Cet ouvrage est défendu par l'*Index* du concile de Trente.

AVENZOAR, ou **ABEN-ZOHAR**, c'est-à-dire, fils de Zohar, médecin, surnommé *le Sage* et *l'Illustre*, naquit près de Séville, au 12^e siècle, et fut contemporain d'Avicenne et d'Averrhoës. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui, de son temps, n'étaient exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, et s'y fit un grand nom. On a de lui *Rectificatio medicamentis et regiminis*, Lyon, 1531, in-8° et *Traité sur les fièvres*, 1576, Venise, in-fol.

AVERANI (Benoît), né à Florence en 1645, et mort à Pise, professeur de belles-lettres en 1707, avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses : philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, il possédait à un certain point toutes ces sciences. Sa mémoire était prodigieuse : sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citait assez exactement les passages dans ses leçons, et les trouvait souvent sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avait beaucoup de goût pour les poésies latine et italienne, il était peu de poètes dans ces deux langues qu'il ne sût en partie par cœur. On publia à Florence, en 1716 et 1717, le recueil de ses ouvrages latins, en 3 vol. in-fol. Ce recueil contient des *Dissertations* sur plusieurs auteurs grecs et latins; des *Traductions*, des *Discours*, des *Lettres*, et des *Poésies*.

AVERRHOES (ABOU-VÉLYD-MOHAMED ou régulièrement **IBN-ROCHD**), philosophe et médecin Arabe, fut surnommé *le Commentateur*, parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, et qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue en Espagne, dans le 12^e siècle, d'une famille illustre. Manzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc, et de toute la Mauritanie; mais Averrhoës la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. On l'accusa d'hérésie auprès de ce prince, qui, en ayant vu les preuves, l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, et à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreraient. Il mourut en 1198. Il cultiva la poésie dans sa jeunesse, et fit même quelques vers galans; mais il les brûla dans un âge plus avancé. Un docteur juif de Cordoue, philosophe, médecin et astrologue, lui fut dénoncé comme poète

lascif. Averrhoès le réprimanda, et le menaça de le punir : « ce qui, dit un critique, ne s'accordait pas avec les principes d'impiété dont il a fait parade dans quelques occasions et dans quelques-uns de ses écrits ; car quel intérêt les mœurs auraient-elles pour un homme qui se range avec la brute, et qui croit qu'en mourant il s'ensevelit tout entier dans la matière ? » Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes arabes, à cause de sa subtilité ; mais le grand nombre de ses erreurs est une nouvelle preuve de l'affinité de l'esprit subtil avec l'esprit faux. Sa *traduction* d'Aristote, quoique infidèle, fut mise en latin : les Espagnols l'apportèrent en France, d'où elle se répandit dans toute l'Europe. Nous n'eûmes long-temps que cette version latine, très inexacte, et faite sur une copie arabe qui ne l'était pas moins. Le pape Nicolas V en fit faire une autre en 1448. On a de lui d'autres ouvrages : *De natura orbis* ; *De remediis* ; *De theriaca*, etc. Gilles de Rome rapporte qu'étant auprès de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averrhoès qui furent sans doute être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenait (comme le pape Grégoire IX l'en accusait publiquement) que le monde avait été séduit par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Averrhoès et ses deux fils étaient dans de tels principes ; et le même écrivain rapporte que ce philosophe appelait la religion chrétienne une *religion impossible*, à cause du mystère de l'eucharistie, dont son esprit ergoteur et sa mince physique ne reconnaissaient pas la possibilité, même dans les vues et les moyens de Dieu (ce qui prouve au moins que les chrétiens d'alors admettaient la transsubstantiation) ; qu'il nommait celle des Juifs une *religion d'enfants*, à cause des différens préceptes et des observances légales, ignorant la sagesse des raisons qui les avaient dictés ; qu'enfin il avouait que la religion des mahométans, bornée aux plaisirs des sens, était une *religion de pourceux* ; et qu'ensuite, faisant une parodie impie d'un passage de l'Ecriture, il s'écriait : *Moriatur anima mea morte philosophorum* ! Il serait difficile de dire quel attrait il trouvait dans ce qu'il appelait *mort des philosophes*. Toutes celles que nous avons vues dans ce siècle, où les exemples n'en ont pas manqué, n'ont rien eu de bien attirant. Les uns se tuent, les autres meu-

rent en enragés, la plupart se rétractent. (Voyez VOLTAIRE, ROUSSEAU, D'ARGENS, LA METTRIE, BOULANGER, etc.) « Averrhoès, dit un auteur moderne, alliait à la vanité du savoir et à la morgue philosophique tout le ridicule des péchés dans. Il parlait avec ce ton d'apophthegme qui annonce la suffisance, et qui en même temps décèle un homme content vaincu de son insuffisance et de son peu de solidité. » On cite encore d'Averrhoès des *Commentaires sur les canons d'Avicène*, Venise, 1484, in-fol. La liste des ouvrages d'Averrhoès se trouve dans l'ouvrage du savant Casiri, intitulé *Bibl. arab. hispana*.

AVESNES (BAUDOUIN d'), frère de Jean, comte de Hainaut, vivait vers l'an 1289. On a de lui une *Chronique des comtes de Hainaut*, qui a été imprimée à Anvers, en 1695, in-fol., avec des notes historiques, par Jacques Le Roi.

AVESNES (BOUCHARD d'), fils de Jean, comte de Hainaut, et évêque de Metz en 1285, défit le duc de Lorraine, et l'obligea à faire une paix désavantageuse. On dit que l'empereur Rodolphe ayant voulu se mêler de cette querelle, et paraissant favorable au duc, le prélat ne perdit rien de sa fierté, et osa même braver l'empereur dans la ville de Mayence, y passant à la tête de ses troupes, enseignes déployées, et aux fanfares des trompettes. Il mourut en 1296 et fut enterré dans la cathédrale de Metz, sous une tombe de marbre.

AVESNES (FRANÇOIS d'), né à Fleurence, dans le bas Armagnac, disciple du fanatique Simon Morin, se signala par des ouvrages pleins d'extravagances. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, le renouvellement du monde. Il l'annonce aux pontifes et aux rois ; et il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : | *Les huit béatitudes des deux cardinaux* (Riche-lieu et Mazarin) *confrontées à celles de J.-C.* ; | *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siège du dragon et de la bête, par l'ange et le verbe de l'Apocalypse* ; | *Factum de la sapience éternelle au parlement* ; | plusieurs autres ouvrages dans le même genre et le même goût. On croit qu'il mourut avant son maître, en 1662. Il avait été emprisonné en 1651, et relâché l'année suivante.

AVICENNE, ou correctement IBN-SINA (ABOU-ALY-HOCÉIN), philosophe et médecin arabe de Bokhara en Perse, naquit à

Afchanah, bourg dépendant de Chyraz, dont son père était gouverneur, l'an 980 de J.-C., avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de 10 ans il savait le Coran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, et commença par la Métaphysique d'Aristote. Il la lut, dit-on, quarante fois sans l'entendre, et il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendue plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite médecin et vizir du sultan Cabous. Il mourut l'an 1037 après J.-C., à 57 ans, des suites d'un poison subtil qu'un esclave, avide de ses richesses, mêla dans une potion qu'il prenait pour calmer ses attaques d'épilepsie. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie, imprimés d'abord à Rome, en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, à Venise, 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 et 1608. Il y en a une traduction de Vopiscus Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.; et ils ont été commentés par différens auteurs. Il y a eu 28 éditions de ses divers ouvrages. On trouve beaucoup de détails sur Avicenne dans la *Biblioth. arab. hisp.* de M. Casiri; et on y remarque quelques observations utiles au milieu de beaucoup de minuties.

AVIENUS (RUFUS FESTUS), poète latin, florissant vers l'an 400, sous Théodose l'Ancien. On a de lui une *Traduction* en vers des Phénomènes d'Aratus, Venise, 1599, in-fol.; de la *Description de la terre*, de Denys d'Alexandrie, et de quelques *fables d'Esopé*, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté et les grâces du style. On trouve sa *Traduction* d'Esopé en vers élégiaques, dans le *Phèdre de Paris*, 1747, in-12. Il avait mis aussi en vers iambes tout Tite-Live, travail ridicule de son temps, mais qui à présent pourrait suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien.

AVILA Y ZUNIGA (don Louis d'), gentilhomme espagnol, natif de Placentia, fut commandeur dans l'ordre d'Alcantara, et général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siège de Metz, en 1552. Il a écrit des *Mémoires historiques* de la guerre de cet empereur contre les protestans d'Allemagne, imprimés pour la première fois en espagnol l'an 1549, et intitulés : *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V pen-*

dant les années 1546 et 1547, traduits depuis en latin et en français. Il a aussi écrit des *Mémoires de la guerre d'Afrique*, qui n'ont jamais été imprimés, et qui n'ont pu se retrouver.

AVILA (JEAN d'), né à Almodovar del Campo, bourg de l'archevêché de Tolède, vers l'an 1500, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*. Dominique Soto fut son maître de philosophie à Alcalá. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia et Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. « On peut le regarder, dit un hagiographe, comme le père de tant de saints qui parurent en Espagne dans le 16^e siècle. Il mérita par sa doctrine, par son zèle et par ses autres vertus, d'être l'édification, le soutien et l'oracle de l'Eglise. C'était un génie universel, un directeur éclairé, un prédicateur célèbre, un homme révérend de toute l'Espagne, connu de tout l'univers chrétien, un homme enfin dont la réputation était parvenue à un point que les princes se soumettaient à ses décisions, et que les savans lui demandaient le secours de ses lumières. » D'Avila passa les 17 dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles et les douleurs les plus aiguës; il s'écriait souvent : *Domine, adauge dolorem, sed adauge etiam patientiam* (Seigneur, augmentez mes douleurs, mais augmentez aussi ma patience). Il mourut le 10 mai 1569. On a de lui des *Lettres spirituelles* et des *Traité de piété*, traduits en français par Arnauld d'Andilly. Martin Ruiz a publié sa *Vie et ses OEuvres*, Madrid, 1618-1737, 2 vol. in-4^o.

AVILA (SANCHE d'), ainsi appelé de la ville de ce nom, en Espagne, qui fut son berceau, l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance l'illustra moins que sa science et ses prédications, qui eurent un grand succès. Il fut confesseur de sainte Thérèse. On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagène, puis celui de Sigüenza, et enfin de Placentia, où il mourut le 6 décembre 1625. Il a laissé des *Sermons*, des *Traité de piété* et les *Vies de S. Augustin et de S. Thomas*.

AVILA (SANCHE d'), général espagnol, célèbre dans les guerres des Pays-Bas. Il se distingua surtout sous Alexandre de Parme.

AVILA (GILLES-GONZALÈS d'), historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il portait le nom, et mourut en 1638¹, âgé de plus de 80 ans. Il publia en espagnol | *l'Histoire des antiquités de Salamanque*, | *le Théâtre des églises d'Espagne et des Indes*, | *l'Histoire du roi don Henri III*, etc.

AVILA. Voyez DAVILA.

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES d'), naquit à Paris en 1655, d'une famille originaire de Nancy. Le goût de l'architecture l'engagea à s'embarquer à Marseille pour aller perfectionner ses talens à Rome. La féloque sur laquelle il était monté fut prise par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessin de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que deux ans après, et ne s'en servit que pour aller admirer et étudier les chefs-d'œuvre de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier une porte magnifique (la porte du Peirou), à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc de triomphe. Les états du Languedoc créèrent pour lui un titre d'architecte de la province, en 1695. Cet emploi l'engagea à se marier à Montpellier. Il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'architecture*, 2 vol. in-4^o, qui est estimé. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois à Paris et à La Haye, avec des augmentations. L'édition la plus belle et la plus complète est celle de 1750-1755. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, et un grand nombre de remarques utiles. D'Aviler avait auparavant traduit de l'italien le 6^e livre de l'Architecture de Scamozzi.

AVIRON (JACQUES Le BATELIER d'), avocat au présidial d'Evreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son temps, composa vers 1587, des *Commentaires sur la coutume de Normandie*. Après sa mort, le premier président Groulard les ayant fait imprimer, sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il voulait se les attribuer, et on le lui reprocha. *Ce livre est tant beau*, dit-il, *qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques Le Batelier, ne connu sous autre nom*. Les *Commentaires* d'Aviron ont été réimprimés avec ceux de Béraud et de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

AVITUS empereur d'Occident, auquel les médailles donnent les prénoms de Flavius Macilius, tandis qu'on lit sur quelques inscriptions ceux de Flavius Eparchius, natif d'Auvergne, d'une famille

illustre, préfet du prétoire des Gaules sous Valentinien, maître de la cavalerie sous Maxime, se fit proclamer empereur à Toulouse, en juillet 455, et repoussa les Vandales et les Suèves. Le général Ricimer, auquel il avait donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avait placé. Ce prince était alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais Ricimer l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale en octobre 456, après un règne de 14 mois. Il fut ordonné évêque de Plaisance, et comme il appréhendait d'être tué par Ricimer, il résolut d'aller achever sa carrière en Auvergne : mais il mourut en chemin, et son corps fut apporté à Brioude.

AVITUS (*Sextus Alcimus*), neveu de l'empereur Avitus, fut élevé sur le siège de Vienne (en Dauphiné), après la mort de saint Mammert. Son éminente vertu le fit respecter par Clovis, roi de France, et par Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique le premier fût encore idolâtre, et que le second fût infecté de l'hérésie arienne. Ayant eu une conférence à Lyon avec les évêques ariens, il les confondit et les réduisit au silence. Le roi de Bourgogne, qui était présent, fut si frappé du triomphe de la foi catholique, qu'il l'aurait embrassée, s'il n'eût craint de choquer ses sujets. Sigismond, fils et successeur de Gondebaud, fut plus courageux que son père; il se rendit aux sollicitations de saint Avit, qui le pressait d'abjurer l'arianisme. Lorsque ce prince eut trempé ses mains dans le sang de Sigeric, son fils, que sa belle-mère avait accusé d'un crime supposé, Avitus lui fit sentir toute l'indignité de sa conduite, et lui inspira des sentimens de pénitence. Il présida en 517, au célèbre concile d'Epaone, où l'on fit quarante canons de discipline; puis à celui de Lyon, en 525. Il se plaignit, au nom de toute l'Eglise des Gaules, de ce que le concile de Palme s'était mêlé de juger le pape Symmaque, et dit : « Comme Dieu nous ordonne d'être soumis aux puissances de la terre, aussi » n'est-il pas aisé de comprendre comment » le supérieur peut être jugé par les inférieurs, et principalement le chef de » l'Eglise. » Il mourut l'an 525, en odeur de sainteté. Il est nommé, le 5 février, dans le Martyrologe romain. On l'honore le 20 d'août, dans l'église collégiale de Notre-Dame de Vienne, où il fut enterré.

Ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, avec des notes, par le Père Sirmond. Son style est embrouillé, et défiguré par des pointes. Cependant la manière serrée avec laquelle il presse les ariens dans quelques-unes de ses lettres doit nous faire regretter les autres ouvrages qu'il avait composés contre ces hérétiques.

AVOIE. Voyez HEDWIGE (sainte).

*AVOND (JACQUES), originaire de Die, dans le Dauphiné, d'après Goujet et Chavet. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, né dans la religion réformée, et ayant embrassé le culte romain, il prit l'état ecclésiastique. Il défendit le célibat des prêtres, dans un ouvrage intitulé : *Poème à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence*, etc., Grenoble, Pierre Fremon, 1651, in-4°. Goujet convient que cet ouvrage prouve plus de zèle que de talent.

AVRIGNY (HYACINTHE ROBILLARD d'), né en 1675, à Caen, jésuite en 1691, mourut l'an 1719. La régence des basses classes ayant beaucoup affaibli sa santé, naturellement délicate, on le fit procureur du collège d'Alençon, où il resta dans l'obscurité malgré ses talents. On a de lui | *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, 4 vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates et par plusieurs faits très bien développés, les remarques critiques sont poussées quelquefois jusqu'à la satire; et c'est sans doute ce qui l'a fait supprimer à Rome, par un décret du 2 septembre 1727. Mais ce défaut est réparé par des avantages qu'on trouve rarement réunis dans les ouvrages de ce genre. Il n'est guère possible de traiter ensemble l'histoire et les dogmes de la religion avec plus d'ordre et d'intérêt. | *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716*, à Paris, 1725, 4 vol. in-12, et réimprimés en 1757, en 5 vol. avec des additions et des corrections, par le Père Griffet. Le discernement des faits, l'exactitude des dates, le choix des matières, l'élégante précision du style, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs abrégés chronologiques que nous ayons. D'Avrigny pèse les auteurs et leur témoignage; il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, et choisit presque toujours le vrai. Le seul dé-

faut qu'on puisse lui reprocher est une partialité outrée, qui passe tout ce qu'on peut imaginer en fait de préjugés nationaux; il est peut-être le seul historien français qui ait osé justifier les cruautés atroces exercées dans le Palatinat; il le fait avec une contenance qui a de quoi étonner dans un homme de son état; mais il est à croire qu'il a travaillé sur des mémoires infidèles, et d'une prévention extrême.

* AVRIGNY (CHARLES-JOSEPH L.... L'ÉILLARD d'), né à la Martinique vers 1760, passa en France, et vint se fixer à Paris où il est mort le 17 septembre 1823. Il a composé plusieurs pièces pour l'opéra comique, et divers morceaux de poésie sur des sujets patriotiques, ou à la louange de Bonaparte, imprimés sous le titre de *Poésies nationales*, et une tragédie de | *Jeanne d'Arc à Rouen*, en 5 actes et en vers, représentée par les comédiens ordinaires du roi, et qui a obtenu deux éditions, Paris, 1819, in-8°. C'est sa meilleure production. On a encore de lui | un *Tableau historique des commencemens et des progrès de la puissance britannique dans les Indes orientales*, inséré dans l'Histoire de l'empire de Mysore, par M. Michaud, et | le poème de la *Navigations moderne*, ou le *Départ de Lapeyrouse*, écrit dans un style à la fois correct et poétique.

AVRILLON (JEAN-BAPTISTE-ÉLIE), né à Paris, en 1652, minime distingué par ses sermons et sa piété, mourut à Paris, en 1729, âgé de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont | *Méditations et sentimens sur la sainte communion*, in-12; | *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12; | *Conduite pour passer saintement le temps de l'aveil*, in-12; — *pour passer saintement le temps du carême*, in-12; — *pour passer saintement les octaves de la Pentecôte, du saint Sacrement et de l'Assomption*, in-12; | *Commentaire affectif sur le psaume Miserere, pour servir de préparation à la mort*, in-12; | *L'année affective, ou Sentimens sur l'amour divin, tirés du Cantique des cantiques*, in-12; | *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu*, in-12; | *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12; | *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J.-C.* in-12; | *Sentimens d'un solitaire en retraite pendant l'octave du saint Sacrement*, in-24; | *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*, in-12; | *Pen-*

sées sur divers sujets de morale, in-12. Tous ces ouvrages sont très estimés par les hommes versés dans les voies spirituelles et dans la connaissance des cœurs. Ils sont écrits avec beaucoup d'onction, d'une manière attachante et persuasive. Le style est clair, noble et naturel.

AVRILLOT (BARBE d'). *Voyez* MARIE DE L'INCARNATION.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporterait la ville de Cariat-Sepher, qui lui était échue en partage; ce qu'Othoniel ayant exécuté, il obtint Axa.

AXERETO, ou **ASSERETO** (BLAISE), général des galères de Gènes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale près l'île de Ponce, où il fit prisonniers Alphonse V, roi d'Aragon, et plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisait en homme pour aller entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter donnèrent lieu à beaucoup de bruits défavorables à la vertu du divin Platon.

AYALA. *Voyez* INTERIAN et AJALA.

AYBERT (saint), moine bénédictin du monastère de Saint-Crépin dans le Hainaut, né en 1060 au diocèse de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacrements de pénitence et d'eucharistie; pouvoir qui lui fut confirmé par Pascal II et Innocent II. Cependant il renvoyait les pénitents à leurs évêques, à moins qu'ils n'eussent quelque répugnance à se confesser à eux. Il disait tous les jours deux messes, une pour les vivans, et l'autre pour les morts (1), et pratiquait de très grandes austérités; son abstinence surtout passait pour une espèce de prodige. Il mourut le jour de Pâques de l'an 1140. Sa Vie a été écrite aussitôt après sa mort par l'archidiacre Robert, qui l'avait connu beaucoup. Elle a été publiée par Surius et Bollandus.

AYGULFE (saint), ou **AYEUL**, vulgairement saint **AOUST**, archevêque de Bourges vers l'an 820, mourut le 22 mai 840. Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges et le titre de patriarche, dans la 42^e Epître du 4^e liv. de ses poésies. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, et qui

est une paroisse de l'archiprêtre de Châteauroux.

AYLE, ou **AGILE** (saint), fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childebert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil, où il embrassa la vie monastique. Sa piété et son zèle le firent choisir pour aller prêcher l'Evangile aux infidèles de delà les Vosges, jusqu'en Bavière. A son retour, il fut élu abbé de Rebas, où il mourut en 950. Sa Vie, écrite par un anonyme, a été publiée par Mabillon.

AYLON (LUC VASQUÈS d'), Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à Saint-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avait fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; et voyant qu'il rejetait aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre, sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyait à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron de la mener droit à Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, où il fut gouverneur de la province de Chicora, et où les dépenses qu'il fit le ruinèrent. On croit qu'il périt dans un second voyage de la Floride.

AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême, qui existait depuis 866. C'était Charles le Chauve qui avait donné ce comté à son parent Wulgrain. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arrière-petite-fille, Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe le Bel. Il devint le partage de Jean, 5^e fils de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 50 ans en otage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut père de François I, qui réunit ce comté à la couronne.

AYMAR (JACQUES), paysan de Saint-Véran, en Dauphiné, se vantait de découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors, les métaux, les bornes des

(1) Un décret d'Honorius III a depuis réformé l'usage de dire plusieurs messes, et ne l'a laissé subsister que pour le jour de Noël.

champs, les larrons, les homicides, les adultères. On dit qu'il les poursuivait à la piste, conduit par la seule agitation de la baguette qu'il tenait à la main, et par les émotions violentes qu'il ressentait dans les endroits par lesquels ils avaient passé. Quelques savans ont traité cette vertu occulte de chimère et d'imposture; d'autres ont soutenu qu'elle était naturelle; d'autres enfin y ont soupçonné de la magie: si les faits qu'on en raconte étaient vrais, il n'y aurait que ce dernier parti à prendre, comme l'a prouvé, par des observations multipliées, le Père Le Brun, dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, tom. 1. Le Père Kircher, qui a profondément traité la matière des sympathies, du magnétisme, et tous les secrets de la physique corpusculaire, observe également qu'aucune explication naturelle ne peut rendre raison des phénomènes de la baguette. *Ac proinde omnes ridendi sunt, qui virgulas illas bifurcatas manibus apprehensas a tam subtili halituum vi concitari sibi posse imaginantur* (Mund. subt. l. 10, sect. 2, cap. 7). La réputation qu'Aymar s'était faite dans sa province ne s'est pas soutenue à Paris, où l'on assure qu'il a échoué à l'hôtel de Condé, en 1693; ce qui a donné lieu à un auteur estimé de faire une observation applicable à une multitude de phénomènes de ce genre, en particulier à tout ce que l'on raconte des magnétiseurs et des hydrosopes. « Une cause naturelle, dit-il, doit toujours agir de la même manière dans les mêmes circonstances physiques, et son effet ne peut dépendre des vues différentes des hommes; donc le tournoiement de la baguette n'est pas l'effet d'une cause physique et naturelle; il ne peut être que l'effet d'une cause capable de se contredire. Dieu l'ordonne ainsi, afin qu'on puisse se dé tromper, et que le mensonge ne prenne pas la consistance de la vérité, conformément à ce qui est écrit dans Isaïe : *Ego Dominus irrita faciens signa divinatorum, et ariolos in furorem vertens.* » Voyez VALLEMONT.

* **AYMÉ** (JEAN-JACQUES), connu sous le nom de *Job Aimé*, né à Montélimart, procureur général, syndic du département de la Drôme, et son représentant au conseil des Cinq-cents. Dénoncé comme l'un des chefs des compagnies de Jésus et du Soleil, et comme protecteur des royalistes du Midi, il fut exclu de l'assemblée, et n'y rentra qu'au bout de 18 mois

sur la proposition de Dumolard. Inscrit sur la liste des déportés au 18 fructidor, Aymé ne put échapper à la proscription directoriale; mais un arrêté des consuls le rappela en 1799. Il eut depuis la direction des droits réunis du département du Gers; il l'échangea contre celle de l'Ain qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1818. On a de lui un *Mémoire sur sa déportation, avec quelques observations sur la Guyane Française et sur les Nègres*, Paris, 1800, in-8°.

AYMON (JEAN), naquit en Dauphiné, où il fut curé pendant quelques années. Il accompagna à Rome l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier, alla à Genève, où il embrassa le calvinisme, puis se maria à La Haye. Quelques années après, il feignit de vouloir rentrer dans l'Eglise romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passeport pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, et le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce temps-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; mais, par la plus noire ingratitude pour tous les services qu'il en avait reçus, il vola plusieurs livres, entre autres l'*original des actes du Synode de Jérusalem*, tenu en 1672 et 1673. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec les *lettres* de Cyrille Lucar, et quelques autres pièces sous ce titre, *Monumens authentiques de la religion grecque, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi*, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse et la mauvaise foi de l'auteur. On a encore d'Aymon | les *Synodes nationaux des églises réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4°; | *Tableau de la cour de Rome*, 1707, in-12; ouvrage où il déploie tout le fanatisme des nouvelles sectes; | une mauvaise *Traduction des Lettres et Mémoires* du nonce Visconti, 1719, 2 vol. in-12. On ignore quand mourut Aymon.

* **AYNES** (FRANÇOIS-DAVID), né à Lyon, consacra toute sa vie à l'éducation de la jeunesse, ou à composer des livres à son usage. Il fut quelque temps principal du collège de Villefranche; ensuite il revint à Lyon, où il publia successivement plusieurs ouvrages élémentaires jusqu'en 1811, où des agens de police vinrent se saisir de sa personne et de ses papiers, parmi lesquels se trouvait un petit livre du *Chemin de la Croix*, un *Tite-Live* la-

tin, et un livre de compte en grande partie en papier blanc. On lui laissa les deux derniers; mais on lui enleva le *Chemin de la croix*, qui lui eût été le plus utile, dit-il, dans la solitude de son cachot où on le tenait au secret. Pour se distraire cependant il entreprit la traduction des *Narrations de Tite-Live*, mais il lui fallait de l'encre; il en fit avec du marc de café et de la suie de son poêle. Quant au papier, il en trouva dans les feuillets de son agenda. Il était accusé d'avoir fait imprimer la correspondance du pape avec le gouvernement français, ainsi que le manifeste de la nation espagnole à l'Europe, et soupçonné d'avoir contribué à faire connaître en France la bulle d'excommunication du pape Pie VII contre l'empereur Napoléon. Sur ces soupçons et sur la simple déclaration d'un libraire étranger qui avoua qu'il lui avait envoyé la correspondance du pape, il avait été enlevé à sa famille et conduit à Paris dans la prison de la Force, d'où il ne sortit qu'après onze mois de la détention la plus rigoureuse, quoiqu'il n'y eût aucune preuve matérielle contre lui, et qu'il eût des amis puissans qui s'intéressaient à son élargissement. Encore ne put-il recouvrer entièrement la liberté. Il fut exilé à Avignon, où il éleva une maison d'éducation, et ne rentra dans sa patrie qu'après la restauration. Le pape lui envoya à cette époque son portrait comme une marque de son estime. Espérant des jours plus heureux sous le nouveau gouvernement, il ouvrit alors un pensionnat de jeunes gens, qui devint en peu de temps un des plus florissans de la ville, et qui continue d'exister sous la direction de son gendre qu'il avait depuis long-temps associé à ses travaux; car il était devenu tout perclus par suite de sa reclusion. A l'époque même des cent jours, il perdit l'usage de la parole, tant il fut effrayé des événemens qui se préparaient. Il est mort à la fin de décembre 1827, à l'âge de 61 ans. On lui doit | *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 vol. in-8°, regardé comme le meilleur qui eût été fait jusqu'alors; | *Nouveau Dictionnaire universel de géographie moderne*, Paris, 1813, un gros vol. in-8°, grand papier. C'est une seconde édition de l'ouvrage ci-dessus, corrigé et augmenté, où il a supprimé la partie ancienne qu'il se proposait de faire imprimer plus tard séparément; mais ses nom-

breuses occupations et ses infirmités ne lui ont pas permis de terminer ce travail. | *Grammaire latine de Lhomond, disposée dans un ordre plus conforme aux principes de la langue française*, 16^e édition, Lyon et Paris, 1827; | *Grammaire française de Lhomond*, revue par Aynès, 14^e édit. Lyon, 1828; | *Grammaire française*, 5^e édition, in-12. Ce n'est plus le même ouvrage que celui ci-dessus, mais une grammaire entièrement rédigée par Aynès; | *Aperçu géographique du monde*, ou *Leçons de sphère et de géographie*, Paris, 1813, in-12; | *le livre des premières classes*, ou *Exercices en français et en latin, à l'usage des commençans, avec un double dictionnaire*, in-12. 1818; | *Elémens d'arithmétique par demandes et par réponses, avec un tableau pour faciliter les calculs d'intérêt*; | *Gradus ad Parnassum*, revu et corrigé par Aynès, 3^e édit. augmentée de notes critiques, gros vol. in-8°; | *Narrations choisies des histoires de Tite-Live, avec le texte en regard, suivies d'une dissertation sur le passage du Rhône par Annibal*, avec une carte géographique, Lyon, 1822, 2 vol. in-12; | *Méthode du plain-chant, par La Feuillée*, refondue par Aynès, gros vol. in-12, 1826. Il a donné de plus une édition du *Bréviaire romain*, 4 volumes; du *Graduel* et de l'*Antiphonaire romain*, in-fol. et in-12. Dans ces éditions il a fait de nombreuses corrections et additions, ainsi que dans le *Graduel* et le *Vespéral de Lyon*, qui ont été trouvées utiles par l'autorité ecclésiastique. M. Courbon, vicaire-général, lui avait accordé sa confiance entière pour les améliorations à faire dans tous les ouvrages de la liturgie de Lyon. C'est lui qui a fait les meilleures traductions des hymnes et des proses.

AYRAULT. Voyez AIRAULT.

AZADE (saint), eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut une des victimes de la cruelle persécution contre les chrétiens, ordonnée par ce prince en 341. Ce tyran ignorait qu'Azade était chrétien, ou bien il ne croyait pas qu'on oserait commencer l'exécution de son édit par les gens de son palais. Il fut si vivement touché de la mort d'Azade, qu'il estimait pour sa fidélité et sa vertu, qu'il publia un autre édit par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on

ne sait pas les noms. Sozomène en compte seize mille; mais un ancien écrivain persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille. On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au dimanche de la Pentecôte. « La croix, dit saint Maruthas, » qui a écrit l'histoire de cette persécution, » germa sur le bord des ruisseaux de sang. » La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles; » elle les remplit d'un nouveau courage » qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés » des eaux fécondes du divin amour, ils » enfantèrent une race spirituelle digne » de leur succéder. » Assémani a publié les actes de saint Azade et d'autres martyrs persans, durant cette persécution, dans le 1^{er} tom. des *Acta mart. orient.*

AZAEA, frère de Joab, était si léger à la course, qu'on le comparait aux chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1033 avant J. C.

AZAEI. Voyez HAZAEL.

* AZANZA (don JOSEPH-MIGUEL de), né en 1746, à Aoyca, dans le royaume de Navarre, fit ses premières études à Panguessa et à Pampelune; il quitta l'Espagne à l'âge de 17 ans, dans le dessein d'aller terminer son éducation auprès de son oncle, don Martin-Joseph de Alegria, alors directeur-général de la compagnie royale à Vera-Cruz. En 1771, Azanza prit l'aiguillette de cadet à Caracas, et se plaça, en cette qualité, dans le régiment de Lombardie; le roi d'Espagne le nomma, en 1772, sous-lieutenant, et, deux ans après lieutenant au régiment sédentaire de la Havane, où sa conduite distinguée lui valut le grade de capitaine. De retour dans sa patrie en 1777, il passa au régiment de Cordoue, et se distingua au siège de Gibraltar en 1779 et 1780. A cette époque, Azanza fut désigné pour accompagner le ministre plénipotentiaire de S. M. C. près la cour de Russie, et il y prit une part distinguée dans les négociations diplomatiques que la cour d'Espagne avait ouvertes avec les cours de Vienne et de Saint-Petersbourg. Il reçut bientôt l'ordre de se rendre à Berlin, comme chargé d'affaires de son gouvernement près la cour de Prusse, fut ensuite élevé à l'intendance de la province de Toro, puis à celle de Salamanque, et, en 1789, à l'intendance de l'armée et du royaume de Valence, poste qu'il occupa jusqu'à l'époque de la guerre de la révolution française, en 1793. Azanza devint alors ministre de la guerre,

vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, président de l'audience royale du Mexique, et enfin en 1799, il entra au conseil-d'état. Dans une période de trente années, Azanza avait exercé les fonctions les plus diverses et les plus élevées, lorsque la funeste ambition de Napoléon vint soulever l'Espagne. Azanza avait quitté depuis peu le Mexique, et était venu s'établir à Grenade. L'armée française envahissait l'Espagne, et la révolution d'Aranjuez venait de porter Ferdinand VII sur le trône de son père, contraint à une abdication. Le nouveau roi confia le portefeuille des finances à Azanza qui, appelé à Bayonne sous la régence temporaire de Murat, en vertu d'ordres supérieurs, présida, par le choix de Napoléon, l'assemblée des députés et des notables espagnols convoqués dans cette ville, à l'effet de poser les bases d'une constitution. Le roi Joseph le nomma, en 1808, ministre des Indes; et après la bataille de Baylen qui chassa Joseph pour la première fois de Madrid, Azanza fut du petit nombre des personnes qui suivirent le roi fugitif. En 1811, le même prince le nomma duc de Santa-Fé, titre transmissible à ses enfans ou successeurs; chevalier de la Toison d'or, et ambassadeur extraordinaire près de Napoléon. Les campagnes de 1812 et 1815 mirent un terme à la grandeur impériale, et sa chute entraîna celle des gouvernemens imposés par sa politique; la bataille de Vittoria obligea Joseph de quitter l'Espagne. Azanza le suivit et entra avec lui en France en 1813. Lorsque la révolution de 1820 eut éclaté, il revint à Madrid, où Ferdinand l'accueillit avec distinction. Les convulsions politiques qui déchirèrent l'Espagne en 1821 et 1822 lui donnèrent de vives inquiétudes; il quitta Madrid et vint se fixer à Bordeaux, où il est mort dans sa 80^e année, le 20 juin 1826.

* AZARA ou AZZARA (don JOSEPH-NICOLAS, chevalier d'), né en 1731 à Barbadès, dans l'Aragon, fit des études si brillantes aux universités d'Huesca et de Salamanque, qu'il fixa sur lui l'attention du gouvernement. Ricardo Wal, premier ministre de Ferdinand VI, lui offrit, à son choix, une place dans l'armée, dans la magistrature ou dans les affaires étrangères. Le jeune d'Azara se décida pour la diplomatie, et reçut, en 1765, l'ordre de se rendre à Rome, en qualité d'agent des affaires ecclésiastiques auprès de la Daterie. Il se concilia l'estime

du pape Clément XIII, et gagna la confiance de don Joseph Monino, appelé depuis *Florida Bianca*, qu'il seconda efficacement dans ses nombreux travaux. Cet ambassadeur ayant été remplacé par le duc Grimaldi, d'Azara remplit toutes les fonctions de cette place, dont Grimaldi ne possédait en réalité que le titre, qu'il obtint lui-même à la mort de ce dernier. Dans ce poste, il jouissait du plus grand crédit auprès du pape Pie VI, à qui il donna plusieurs fois d'utiles conseils. D'Azara était lié avec tout ce que Rome renfermait de plus distingué; et il se montra constamment le protecteur zélé des artistes et des gens de lettres. Le célèbre Raphaël Mengs reçut, par sa médiation, du roi d'Espagne, la permission de rester à Rome, en conservant son traitement de 5,000 piastres (environ 27,000 francs) comme premier peintre du roi. Après la mort de cet artiste, d'Azara obtint de sa cour des pensions pour ses enfans, et éleva en outre un monument à sa gloire, en faisant imprimer une magnifique édition de ses Œuvres, en tête de laquelle il plaça lui-même une élégante notice sur sa vie. Quoiqu'il eût fortement contribué à la suppression des jésuites, après qu'elle eut été décidée dans le conseil de Castille, sur la proposition d'Aranda (voyez ce nom), plusieurs membres distingués de cet ordre, tels qu'Andrès, Ortiz, Artéaga, etc. furent ses amis. Azara donna dans plus d'une occasion des preuves de son goût pour les beaux-arts. Sa passion pour l'antique le porta à entreprendre avec le prince Santa-Croce, dans la villa des Pisons à Rivoli, des fouilles considérables qui firent découvrir un grand nombre de têtes, la plupart sans bustes, auxquelles d'Azara donna des noms trop arbitraires. Plusieurs de ces têtes ont été gravées pour l'édition de sa belle traduction espagnole de la *Vie de Cicéron* par Middleton, 4 vol. in-4°, Madrid, 1790. Sa principale découverte a été le buste authentique d'Alexandre, que Napoléon, à qui d'Azara en avait fait présent, déposa au Muséum de Paris. On trouva encore de jolies peintures à fresque, qui ont été copiées par Mengs, et gravées par Volpato; deux superbes mosaïques, dont les élégantes descriptions ont été publiées par Visconti, et une foule d'autres objets curieux. A la mort de Charles III, en 1788, le chevalier d'Azara fit ériger dans l'église espagnole de Saint-Jacques, à Rome, un temple monopêtre d'ordre dorique,

dans lequel fut placé le cénotaphe du roi, surmonté d'une urne exécutée d'après celle qui décore le cénotaphe de porphyre, connu sous le nom de *Tombéau d'Agrippa*. Un des amis du chevalier d'Azara donna la description de ce monument en citant, comme autorité, le passage d'un auteur grec; mais les critiques ne l'en jugèrent pas moins sévèrement. Le crédit de cet habile diplomate se soutint jusqu'en 1796. Les armées françaises qui occupaient alors le nord de l'Italie; allaient marcher sur Rome, et d'Azara, envoyé par le saint Père pour traiter avec Bonaparte, ne put atteindre entièrement le but de sa mission. De fâcheuses préventions s'élevèrent contre lui, et la cour de Madrid elle-même les partagea. Il parvint cependant à se faire nommer ambassadeur à Paris, où ses trop grandes déférences pour Bonaparte, et le peu de soin qu'il mit à exécuter les ordres qu'il avait reçus du prince Godoi, lui attirèrent la disgrâce de son gouvernement, qui le rappela et l'exila à Barcelone. Ayant recouvré sa place quelque temps après, il la perdit de nouveau, et mourut sans postérité en 1804, au moment où il se disposait à se rendre en Italie. Le chevalier d'Azara parlait avec une égale facilité l'italien, le français et l'espagnol; il a laissé une belle collection de meubles précieux, de bustes, de pierres gravées et d'autres productions des arts. Outre la vie de Mengs, on lui doit un *Eloge funèbre du roi Charles III*, en espagnol; une traduction espagnole de l'ouvrage de Bowles, sur l'*Histoire naturelle et la Géographie physique de l'Espagne*; d'Azara a aussi soigné le texte de la belle édition d'Horace, imprimée en 2 volumes in-fol. par Bodoni, Parme, 1791, et la publication du poème posthume du cardinal de Bernis, intitulé: *la Religion vengée*, 1793, in-fol. Quelques fragmens qu'il avait traduits de *Sénèque le philosophe* et de *Pline l'Ancien* n'ont pas été imprimés.

AZARIAS, ou OZIAS, monta sur le trône de Juda, après le meurtre de son père Amazias, l'an 810 avant J.-C. Il marcha contre les Philistins, avec une armée de 300,000 hommes, et remporta de grands avantages sur eux. Il vainquit ensuite les Arabes et Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie et d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur; il voulut offrir de l'encens sur l'autel des parfums, et s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut

couvert tout à coup de lèpre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté, et de demeurer hors de la ville jusqu'à sa mort; il pleura son péché, et mourut l'an 759 avant J.-C. Il fut enterré dans les champs où étaient les tombeaux des rois; mais dans un endroit séparé, parce qu'il était lèpreux. Josèphe (*Ant. l. 9, c. 11*) dit que lorsqu'Azarias entreprit d'offrir l'encens dans le temple, on sentit un grand tremblement de terre, et que le temple s'étant ouvert par le haut, un rayon de lumière frappa le front du roi, et qu'aussitôt il fut couvert de lèpre. Il ajoute que le tremblement de terre fut si violent, qu'une partie de la montagne qui est à l'occident de Jérusalem se détacha et roula l'étendue de quatre stades, et que par-là les jardins du roi furent endommagés par les terres qui y furent amoncelées.

AZARIAS, fils d'Obed, prophète, fut envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa roi de Juda, qui venoit de remporter une victoire signalée sur Zara, roi de Chus. Il l'exhorta à demeurer ferme dans le culte du vrai Dieu. Le discours du prophète fit tant d'impression sur le roi qu'il fit exterminer tout ce qui restait d'idôles dans ses états, 2 Par. 15.

AZARIAS, capitaine juif, à qui la garde de Jérusalem fut confiée, avec un autre capitaine nommé *Joseph*, par Judas Machabée. Ces deux officiers ayant appris l'heureux succès des armes de Judas, voulurent aussi rendre leur nom célèbre, en allant combattre les ennemis; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car ils furent vaincus par Gorgias, près de Jamnie, et perdirent 2,000 hommes pour avoir combattu sans ordre et sans cet esprit qui donne la victoire sur les ennemis de Dieu : aussi l'Ecriture sainte nous dit-elle qu'ils n'étaient pas du nombre de ceux par les mains desquels le Seigneur voulait opérer le salut d'Israël : *Ipsi non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israel.* 1 Mach. 3.

AZARIAS. Voyez ABDENAGO.

AZARIAS de Rubéis, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu intitulé, *La Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, un vol. in-fol., dans lequel il discute plusieurs points d'histoire et de critique. Les livres des chrétiens, qu'il connaissait beaucoup, y sont souvent cités, et l'on y trouve une histoire de la version des Septante, d'après celle d'Aristée.

AZE (le rabbin), compila le Talmud de Babylone, l'an 500 ou 600, suivant le Père Morin.

AZER. Voyez ASER.

AZÉVEDO (IGNACE), jésuite, né à Porto en 1527, fut nommé, à l'âge de 26 ans, recteur du collège de Saint-Antoine, à Lisbonne, puis recteur des jésuites de Brague, et s'embarqua quelque temps après pour le Brésil, où il se livra sans relâche à la conversion des infidèles. De retour à Lisbonne, il sentit se réveiller dans son âme tout son zèle pour la propagation de la foi, et fut choisi pour être chef d'une troupe de 39 missionnaires qui s'embarquèrent en 1570 pour la conversion des sauvages du Brésil. Un corsaire de Dieppe nommé Sourie s'étant rendu maître du navire qui les portait, les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avait embrassé les dogmes. L'élégant auteur du *Theatrum crudelitatis*, observe que les hérétiques, non contents d'une criminelle indifférence à l'égard de l'instruction des Barbares, empêchaient encore, par des cruautés atroces, les catholiques de leur porter la lumière de la foi :

..... Fluctusque sacro scelerata cruore
Infect, externis Christum ut procul arceat aris;
Scilicet ut genio que negligit ipsa nefando,
Per cædes adimat populis ea dona remotis.

Le Père de Beauvais, jésuite, a écrit la *Vie du père Ignace Azévedo, l'histoire de son martyre et de celui de ses 39 compagnons*, 1744, in-12. On y voit le décret du pape Benoît XIV, du 21 septembre 1742, qui prépara leur béatification. — Il ne faut pas le confondre avec Louis AZÉVEDO, autre jésuite portugais, qui prêcha avec succès l'Evangile en Ethiopie, et mourut en 1634, âgé de 61 ans. Il a traduit en langue éthiopienne le nouveau Testament et un catéchisme.

AZON (AZON PORTIUS), jurisconsulte du 12^e siècle, surnommé *le Maître du droit et la source des lois*, professeur de jurisprudence à Bologne et à Montpellier. Après que l'on eut retrouvés les *Pandectes*, l'école de Boulogne devint fameuse par les leçons d'Irnerius, qui vint enseigner le droit dans cette ville. Ses disciples Martin, Bulgare, Pileus, soutinrent cette réputation, mais Azon, élève de ce dernier, la rendit encore plus illustre. Il était si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute que, pendant sa prison, il s'écriait *Ad bestias, ad bestias*; pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce

titre, et qui ordonne qu'on modère la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque art. Ses juges, fort ignorans, s'imaginant qu'Azon les appelait par le nom qu'ils méritaient, le condamnèrent à mort, vers l'an 1200, et le privèrent des honneurs de la sépulture. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'Azon, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme* et des *Commentaires* sur le *Code* et les *Institutes*, Spire, 1482, in-fol.; mais on ne les consulte plus à présent.

AZOR (JEAN), jésuite espagnol, professeur à Alcalá et à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* et d'autres ouvrages. Ces institutions jouissaient du suffrage de Bossuet, qui en recommande la lecture dans ses *statuts synodaux*. Clément VIII en a autorisé l'impression par un bref rapporté au commencement du premier volume. On en a fait différentes éditions à Rome, à Venise, à Cologne, à Lyon, etc.

AZPILCUETA (MARTIN), surnommé *le Navarre* (ou *Navarrais*), parce qu'il était né dans le royaume qui porte ce nom, fit ses études en France, à Cahors et à Toulouse. Devenu prêtre et chanoine régulier de Saint-Augustin, il enseigna la jurisprudence à Toulouse, à Salamanque et à Coïmbre, était consulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Son ami Barthélemy Caranza, dominicain, archevêque de Tolède, ayant été mis à l'inquisition à Rome, sur des accusations d'hérésie, Navarre partit à 80 ans pour le défendre. Le pape le fit pénitencier. Il était d'une santé très délicate, mangeait peu, et avait une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'en rencontrait jamais sans leur donner l'aumône; on remarquait que sa mule s'arrêtait lorsqu'elle en voyait venir. Il mourut à Rome le 21 juin 1580, à 95 ans. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé en 6 vol. in-fol., à Lyon, en 1597, et à Venise, 1602. On y trouve plus de savoir que de précision, mais partout d'excellens principes, une raison droite et saine. Il était oncle de saint François-Xavier, par sa sœur, Marie Azpilcueta, mère du saint. Il voulut accompagner son neveu dans le voyage des Indes, et se consacrer à la conversion des Infidèles; mais ce courage était au-dessus de ses forces. « J'aurais fini là mes » jours, dit-il dans son Manuel, si Xavier, » à cause de mon âge, ne m'eût jugé in-

» capable des fatigues de sa mission, et » s'il ne m'eût écrit, en partant, que je » me consolasse de son absence par l'espé- » rance de nous voir au ciel. »

* **AZUNI (DOMINIQUE-ALBERT)**, né à Sassari, en 1760, était versé dans les diverses parties de la science du droit, et surtout dans celles qui concernent le commerce maritime. Il fut appelé à remplir plusieurs emplois publics sous les divers gouvernemens qui se sont succédé à Gênes, et qui ont apprécié son zèle et ses lumières. Il fut successivement sénateur et juge au tribunal de commerce maritime à Nice, président à la cour impériale de Gênes, membre du corps législatif en France, juge au tribunal suprême du consulat de Cagliari, président à la bibliothèque de l'université royale de cette ville, et membre de plusieurs académies. Azuni est mort vers la fin de janvier 1827. On a de lui plusieurs ouvrages qui prouvent que ses connaissances étaient fort étendues. En voici les principaux : | *Système universel des principes du droit maritime de l'Europe*, qui fut traduit en français, 2 vol. in-8°, 1797; | *Dictionnaire universel raisonné de la jurisprudence commerciale*, ouvrage très-estimé; | *Histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne*, Paris, 2^e édition, 1802, 2 vol. in-8°; | *Dissertation sur l'origine de la Boussole*, 2^e éd. Paris, 1809, in-8°; | *Origine et progrès du droit et de la législation maritime, avec des observations sur le consulat de la mer*, Paris, 1810, in-8°; | *Mémoire pour servir à l'histoire des voyages maritimes des anciens navigateurs de Marseille*, Gênes, 1813, in-8°; | *Recherches pour servir à l'Histoire de la piraterie, avec un précis des moyens propres à l'extirpation des pirates barbaresques*, Gênes, 1816, in-8°; | *Système universel des armemens en courses et des corsaires en temps de guerre, suivi d'un précis des moyens propres à diminuer les dangers de la navigation des neutres*, Gênes, 1817, in-8°; | enfin le dernier ouvrage que l'auteur a publié, est intitulé : *Sopra l'amministrazione sanitaria in tempo di peste*, Cagliari, 1820.

AZZOLINI (LAURENT), né à Ferino, dans le duché d'Urbin, d'une famille noble, devint évêque de Narni en 1630, et secrétaire d'Urbain VIII. Il eut bien de la peine à quitter son église pour accepter cet emploi, étant extrêmement attaché à ses ouailles, dont il était chéri; mais le

pape voulait l'avoir auprès de sa personne et l'aurait élevé au cardinalat, s'il n'était pas mort à la fleur de l'âge, l'an 1632. Il a laissé des *Satires*, en toscan, Venise, 1686, in-8°; elles sont sagement écrites, et pleines de bonne morale; il y a de la vivacité et de l'élévation, surtout dans sa *Satire contre la luxure*.

AZZOLINI (Decius), né à Fermo, dans la marche d'Ancône, le 11 avril 1623, fut nommé cardinal-diacre, par Innocent X, le 2 mars 1654. La reine Christine, qui avait fixé son séjour à Rome, eut pour lui des attentions et une confiance extraordinaire. Alexandre VII l'avoit donné à cette princesse pour régir ses affaires fort dérangées par ses profusions, et par le peu d'exactitude qu'on avait à lui payer ses pensions. D'abord elle fut peu con-

tente de cette précaution, mais elle en comprit ensuite la nécessité et la sagesse. Elle fit d'Azzolini son ami et son héritier; mais il ne jouit que 80 jours de cette succession. Il mourut en 1689, à 67 ans. Avant d'être cardinal, il avait été secrétaire des brefs *ad principes*, et s'était distingué tellement dans cet emploi par sa belle latinité, et par la délicatesse et la sublimité de ses pensées, qu'Innocent X l'appelait *l'Aigle*. Il publia en italien des *Règlements* pour la tenue du conclave qui furent dans la suite traduits en latin, sous ce titre : *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificum axioma ambiens, hujusque desiderii favens, Opus incomparabile ex italico in latinum translatus a Joachimo Hennigio*, Osnabruck, 1691, in-4°.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
143
F45
1848
T.1

Feller, Francois Xavier de
Biographie universelle

